@

René GROUSSET

L'EMPIRE DES STEPPES

Attila, Gengis-khan, Tamerlan

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : " Les classiques des sciences sociales "
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : http://classiques.uqac.ca

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : http://bibliotheque.uqac.ca

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

L’EMPIRE DES STEPPES ,
Attila, Gengis-Khan, Tamerlan

par René GROUSSET (1885-1952)

Editions Payot, Paris, quatrième édition, 1965, pages 1-620 (première édition : 1938).

Police de caractères utilisée : Verdana, 10 et 9 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5’’x11’’

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d’ouvrage, permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

Et l’Éternel dit : Je vais susciter un peuple qui parcourra les vastes espaces de la terre pour conquérir les demeures des autres peuples. Peuple terrible ! Ses chevaux sont plus légers que des panthères, plus rapides que les loups du soir. Ils viennent de loin, ces cavaliers, ils passent comme une tempête, ils se jettent comme l’aigle sur leur proie. Ils se jouent de toute forteresse, amoncellent un peu de terre et la prennent d’assaut… » (*Hab*. 1,7-10).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

INTRODUCTION. — LA STEPPE ET L’HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER. — LA HAUTE ASIE JUSQU’AU XIIIe SIÈCLE

1. Histoire ancienne des steppes : Scythes et Huns.

   Antiquité de la civilisation des steppes. Les Scythes et la formation de l’art des steppes. Les Sarmates et la Sibérie occidentale. Les cultures pré-hunniques de l’Altaï. Origines des Hiong-nou. La première poussée des Hiong-nou et la migration des Yue-tche. Répercussions des premières victoires des Huns. Chute de la domination grecque en Afghanistan. Luttes des Hiong-nou contre les Han antérieurs. Scission des Hiong-nou occidentaux. Luttes de la Chine contre les Hiong-nou à l’époque des Han postérieurs. Scission des Hiong-nou méridionaux. Civilisation des oasis du Tarim à la fin de l’antiquité et au début du moyen âge. Substitution des Sien-pei aux Hiong-nou septentrionaux dans l’empire de la Mongolie. Les grandes invasions du IVe siècle. La Chine du nord conquise par les Hiong-nou et les Sien-pei. Le royaume des Turcs Tabgatch ou T’o-pa et le khanat mongol des Jouan-jouan. Les Huns Hephtalites. Les Huns en Europe : Attila.

2. Le haut Moyen Age : T’ou-kiue, Ouigour et K’i-tan.

   L’empire des T’ou-kiue. Morcellement des empires t’ou-kiue. Destruction du khanat des T’ou-kiue orientaux par l’empereur T’aitsong. Dissolution du khanat des T’ou-kiue occidentaux. Établissement du protectorat des T’ang sur le Tarim. La Chine des T’ang, maîtresse de la Haute Asie. Dernier éclat de la puissance t’ou-kiue. Le qaghan Mo-tch’o. Chute de l’empire des T’ou-kiue orientaux. Débuts de l’empire ouigour. L’apogée des T’ang. Soumission du Turkestan occidental. Rivalité de la Chine et des Arabes à l’ouest du Pa-mir. [Les Chinois au Pamir (747-750)]. Chute de la domination des T’ang en Haute Asie (751). L’empire turc ouigour. Les Turcs Cha-t’o. Les K’i-tan. Les Djurtchät.

3. Les Turcs et l’Islam jusqu’au XIIIe siècle.

   La barrière iranienne contre le monde turc au Xe siècle : les Samanides. Turcisation de la Kachgarie et de la Transoxiane : les Qarakhanides. Rôle des

Seldjouqides dans l’histoire turque. Sultan Sandjar et la garde sur l’Oxus. L’empire des Qara-Khitaï. L’empire khwarezmien.

4. La steppe russe du VIe au XIIIe siècle.

Les Avar. Bulgares et Magyars. Les Khazar. Petchénègues et Qiptchaq.

CHAPITRE II. — LES MONGOLS GENGISKHANIDES

1. Gengis-khan

La Mongolie au XIIe siècle. Première tentatives d’unité parmi les Mongols. Jeunesse de Gengis-khan. Gengis-khan, vassal des Kéraït. Rupture de Gengis-khan avec les Kéraït. Conquête du pays kéraït par Gengis-khan. Conquête du pays naïman. La Mongolie soumise à Gengis-khan. Gengis-khan empereur. Le nouvel empire mongol. L’Etat et l’armée. Conquête de la Chine du nord par Gengis-khan. Conquête de l’ancien empire qara-khitaï par les Mongols. Destruction de l’empire khwarezmien par Gengis-khan. Raid de Djébé et de Subötaï en Perse et en Russie. Dernières années de Gengis-khan. Caractère et œuvre de Gengis-khan.

2. Les trois premiers successeurs de Gengis-khan.

Répartition des apanages entre les fils de Gengis-khan. Règne d’Ogödaï (1229-1241). Destruction du royaume kin par les Mongols. Conquête de la Perse occidentale par les Mongols. Campagnes de Batou et de Soubôtaï en Europe. Régence de Törägänä (1242-1246). Règne de Guyuk (1246-1248). Régence d’Oghoul-Qaïmich. Règne de Mongka (1251-1259). Voyage de Rubrouck. Guerre de Mongka contre l’empire song.

3. Khoubilaï et la dynastie mongole de Chine

Rivalité de Khoubilaï et d’Arïq-bögä. Conquête de l’empire song par Khoubilaï. Guerres de Khoubilaï au Japon, en Indochine et à Java. Lutte entre Khoubilaï et Qaïdou. Gouvernement de Khoubilaï. Politique mongole et politique chinoise. Politique religieuse de Khoubilaï et de ses successeurs : le bouddhisme. Politique religieuse de Khoubilaï et de ses successeurs : le nestorianisme. Voyage de Marco Polo. Prospérité économique de la Chine sous la domination mongole. Le catholicisme en Chine sous la domination mongole. Les derniers Khoubilaïdes. Les Mongols chassés de Chine.

4. Le Turkestan sous la maison de Djaghataï

Le khanat de Djaghataï. Caractères généraux et débuts. Règne d’Alghou. Tentative d’émancipation des Djaghataïdes. Le khanat de Djaghataï sous la

suzeraineté de Qaïdou. Apogée du khanat de Djaghataï : Douwa, Esen-bôgha et Kébek. Scission dans le khanat de Djaghataï : Transoxisme et Mogholistan. La Transoxiane sous le gouvernement de l’émir Qazgan. Toughlouq Timour. Reconstitution de l’intégrité du Djaghataï.

5. La Perse mongole et la maison de Hulägu.

Le régime mongol en Perse jusqu’à l’arrivée de Hulägu : Tchormaghan, Baïdjou et Eldjigidäï. Le régime mongol en Perse jusqu’à l’arrivée de Hulägu : Körguz et Arghoun Agha. Règne de Hulägu. Destruction des Assassins, conquête de Baghdâd et destruction du khalifat. Sympathie de Hulägu pour le christianisme. Expédition de Hulägu en Syrie. Dernières années de Hulägu. Règne d’Abaga. Règne d’Arghoun. Ambassade de de Rabban Çauma en Occident. Règnes de Gaïkhatou et de Baïdou. Règne de Ghazan. Règne d’Oldjaïtou. Règne d’Abou-Saïd. Dissolution du khanat de Perse.

6. Le khanat de Qiptchaq.

Djétchi et ses fils. Horde d’or, Horde blanche et khanat de Cheïban. Batou et Berké. Nogaï et Toqtaï. Ozbeg et Djanibeg. Mamaï et Toqtamich.

7. Tamerlan.

Le royaume de Transoxiane délivré des Mongols par Tamerlan. Duel de Tamerlan et de l’émir Hossein. Tamerlan roi de Transoxiane et l’empire timouride. Conquête du Khwarezm par Tamerlan. Expéditions de Tamerlan au Mogholistan et en Ouigourie. Conquête de l’Iran oriental par Tamerlan. Conquête de l’Iran occidental par Tamerlan. Tamerlan et le Qiptchaq. Expédition de Tamerlan dans l’Inde. Tamerlan, les Mamelouks et l’empire ottoman. Tamerlan et la conquête de la Chine. Règne de Chah Rokh. Aboû Saïd. Les derniers Timourides.

CHAPITRE III. — LES DERNIERS MONGOLS

1. Les Mongols de Russie.

Fin de la Horde d’or. Les khanats de Crimée, d’Astrakhan et de Kazan.

2. Les Cheïbanides.

De Cheïban à Abou’l Khaïr. Le khanat cheïbanide de Transoxiane. Le khanat de Boukhara sous les Astrakhanides et les Mangit. Le khanat de Khiva. Le khanat de Khoqand. Les Cheïbanides de Sibérie.

3. Les derniers Djaghataïdes.

Relèvement du Mogholistan après Tamerlan. La revanche du Djaghataï sur les Timourides. Le khan Younous. Les Djaghataïdes rejetés à l’est des Tien-chan.

Lutte des derniers Djaghataïdes contre la Chine des Ming. Avènement des Khodja en Kachgarie.

4. Les derniers empires de la Mongolie du XV[e] au XVIII[e] siècle.

L’anarchie en Mongolie après 1370. Le premier empire des Oïrat. La dernière restauration gengiskhanide : Dayan-khan et Altan-khan. Morcellement de l’empire dayanide. Conversion des Mongols orientaux au lamaïsme. Conquête de la Chine par les Mandchous. Les Mongols occidentaux. Mouvements de peuples parmi des Mongols occidentaux. Migrations des Kalmouk. Le khanat khochot du Tsaïdam et du Koukounor protecteur de l’Eglise tibétaine. Le royaume djoungar sous la dynastie des Tchoros. Règne de Baatour Khongtaidji (1634-1653). Règne de Galdan (1676-1697). Fondation de l’empire djoungar. L’empire djoungar sous Tséwang Rabdan (1697-1727). Règne de Galdan Tséreng (1727-1745). Dawadji et Amoursana. Annexion de la Dzoungarie à l’empire mandchou. Le destin manqué des Mongols occidentaux. Annexion de la Kachgarie à l’empire mandchou.

TABLE DES CARTES HISTORIQUES

@

PRÉFACE

@

p.7 *Attila, Gengis-khan, Tamerlan... Leur nom est dans toutes les mémoires. Les récits des chroniqueurs occidentaux, des annalistes chinois ou persans ont popularisé leurs figures. Ils surgissent, les grands barbares, en pleine histoire civilisée et brusquement, en quelques années, font du monde romain, du monde iranien ou du monde chinois un monceau de ruines. Leur arrivée, leurs mobiles, leur disparition semblent inexplicables, si bien que l'histoire positive n'est pas loin de faire sien le jugement des anciens auteurs qui voyaient en eux les fléaux de Dieu, envoyés pour le châtiment des vieilles civilisations.*

Cependant jamais hommes n'ont été davantage les fils de la terre, expliqués par elle, voulus par le milieu, immédiatement « lisibles » en leurs mobiles et en leur comportement dès qu'on connaît leur mode d'existence. Les steppes ont fabriqué ces corps rabougris et trapus, indomptables puisqu'ils ont survécu à de telles conditions physiques. L'âpre vent des haut plateaux, le froid excessif ou la chaleur torride ont modelé ces visages aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, au poil rare, durci ces torses noueux. Les nécessités de la vie pastorale au hasard des transhumances ont déterminé leur nomadisme, et les données de l'économie nomade ont entraîné leurs rapports avec les sédentaires, rapports tour à tour de timides emprunts ou de sanguinaires razzias.

Aussi bien les trois ou quatre grands nomades asiatiques qui sont venus à l'improviste déchirer la trame de notre histoire ne sont-ils des exceptions que pour notre ignorance. Pour trois d'entre eux qui ont réalisé cette étonnante fortune de devenir les Conquérants du monde, combien d'Attilas et de Gengis-khans qui n'ont pas réussi, je veux dire qui n'ont réussi qu'à établir des empires limités à un quart de l'Asie, de la Sibérie au fleuve Jaune, de l'Altaï à la Perse, ce qui, on en conviendra, reste encore une aventure de quelque ampleur. Je voudrais évoquer ici, dominé par les trois puissantes figures inscrites au frontispice de ce livre et les expliquant, ce peuple de

grands barbares en marche à travers dix siècles d'histoire, des frontières de la Chine à celles de notre Occident.

p.8 *Mais il importe de préciser la question. Des barbares, le monde classique en a sur son sol connu bien des variétés, je veux dire bien des peuples qualifiés tels par les peuples voisins. Les Celtes ont longtemps été des barbares pour les Romains, les Germains pour la Gaule, le monde slave pour la Germanie. De même la future Chine du sud est longtemps restée un pays barbare aux yeux de la Chine originelle du fleuve Jaune. Mais comme il s'agissait dans ces divers cas de régions que leurs conditions géographiques destinaient également à la vie agricole, les peuples qui les habitaient, pour attardés qu'ils fussent, se virent progressivement gagnés à ce genre d'existence, de sorte que dès le milieu du Moyen Age la presque totalité de notre Europe, l'Asie antérieure, l'Iran, les Indes et la Chine avaient depuis longtemps atteint le même stade de civilisation matérielle.*

Cependant une zone encore importante avait échappé à ce mouvement. C'est la large bande qui s'allonge au centre et au nord de l'Eurasie, de la frontière de la Mandchourie à Budapest, la zone des steppes, que prolonge, à sa lisière septentrionale, la forêt sibérienne. Là, les conditions géographiques, ne permettant à la vie agricole de se développer qu'en quelques îlots de culture, condamnaient les populations à poursuivre indéfiniment la vie pastorale, la vie nomade, telle que l'avait connue des millénaires plus tôt, à la fin du néolithique, le reste de l'humanité. Pis encore. Une partie de ces tribus, celles de la zone forestière, en restaient au stade culturel des chasseurs magdaléniens. La zone des steppes et des forêts est ainsi demeurée un conservatoire de barbarie, non certes (*et qu'on nous entende bien*) *que les populations qui l'habitaient fussent d'une qualité humaine inférieure aux autres, mais parce qu'elle perpétuait des conditions d'existence partout ailleurs depuis longtemps dépassées.*

La survivance de cette humanité restée au stade pastoral quand le reste de l'Asie était depuis longtemps parvenu au stade agricole le plus avancé, a causé pour une bonne part le drame de l'histoire. Elle entraînait entre populations voisines une sorte de décalage chronologique. Des hommes du deuxième millénaire avant Jésus-Christ coexistaient avec des hommes du XII^e^ siècle de notre ère. Il suffisait, pour passer des uns aux autres, de descendre

de la Haute Mongolie à Pékin, de monter de la steppe des Kirghiz à Ispahan. Rupture brutale, lourde de périls. Pour les sédentaires de la Chine, de l'Iran ou de l'Europe, le Hun, le Turcoman, le Mongol sont proprement des sauvages, qu'il s'agit d'intimider par quelques parades, d'amuser avec quelques verroteries ou quelques titres, de tenir en respect loin des terres cultivées. Quant aux nomades, leurs sentiments se devinent. Les pauvres pâtres turco-mongols qui, les années de sécheresse, sur l'herbe p.9 *rare de la steppe, s'aventurent de point d'eau tari en point d'eau tari jusqu'à l'orée des cultures, aux portes du Petchili ou de la Transoxiane, y contemplent, stupéfaits, le miracle de la civilisation sédentaire, les récoltes plantureuses, les villages regorgeant de grains, le luxe des villes. Ce miracle, ou plutôt le secret de ce miracle, le patient labeur qu'il a fallu pour aménager ces ruches humaines, le Hun ne peut le comprendre. S'il est ébloui, c'est comme le loup — son totem — qui par temps de neige s'approche des fermes : parce que derrière les claies il aperçoit la proie. Lui aussi, son réflexe millénaire est pour l'irruption par surprise, le pillage, la fuite avec le butin.*

La survivance d'une humanité pastorale et chasseresse aux côtés d'une humanité agricole, ou, si l'on préfère, le développement de sociétés agricoles de plus en plus riches au vu et contact de populations restées à l'état pastoral et subissant les terribles crises de famine que par temps de sécheresse impose la vie de la steppe, a ainsi ajouté au contraste économique le plus frappant le contraste social souvent le plus cruel. Répétons-le, cette question de géographie humaine est devenue une question sociale. Les sentiments respectifs du sédentaire et du nomade l'un pour l'autre sont ceux d'une société capitaliste et d'un prolétariat enfermés dans la même cité moderne. Les sociétés agricoles qui exploitent soit la bonne terre jaune de la Chine du nord soit les jardins de l'Iran, soit la riche terre noire de Kiev, sont ceinturées d'une zone de pâturages pauvres, aux conditions climatériques souvent terribles, où une année sur dix les points d'eau se tarissent, l'herbe se dessèche, le bétail meurt, les nomades avec lui.

Dans ces conditions, la ruée périodique des nomades vers les terres cultivées est une loi de la nature. Ajoutons que ceux-ci, Turcs ou Mongols, se trouvent appartenir à une race intelligente, équilibrée, pratique, qui, dressée par les dures réalités du milieu, est naturellement préparée pour le

commandement. Que les sociétés sédentaires, souvent décadentes, cèdent sous le choc, le nomade entre dans la cité et, une fois passées les premières heures de tuerie, se substitue sans grand effort aux potentats qu'il a abattus. Sans s'intimider il s'assied sur les trônes les plus vénérables. Le voilà grand-khan de Chine, roi de Perse, empereur des Indes, sultan de Roum. Il s'adapte alors. A Pékin il devient à moitié chinois, à moitié persan à Ispahan ou à Reï.

Le destin est-il fixé pour cela, la conciliation assurée entre la steppe et les cultures ? Nullement. Les lois inexorables de la géographie humaine continuent de jouer. Si le khan sinisé ou iranisé n'a pas été éliminé par quelque lente ou brusque réaction indigène, voici apparaître devant ses frontières et surgies du fond de la steppe, de p.10 *nouvelles hordes, encore faméliques celles-là, qui, ne voyant dans leur cousin parvenu qu'un Tadjik ou un Tabgatch — un Persan ou un Chinois — recommencent à son détriment la même aventure.*

D'où vient que cette aventure réussisse presque toujours, que le même rythme se renouvelle pendant treize siècles — car il y a treize cents ans de l'entrée des Huns à Lo-yang à l'entrée des Mandchous à Pékin ? C'est que, pendant tout ce temps, le nomade, bien que fort arriéré pour la culture matérielle, a possédé une avance, un avantage militaire énormes. Il a été l'archer à cheval. Une cavalerie incroyablement mobile d'archers infaillibles, voilà « l'arme » technique qui lui a donné sur le sédentaire une supériorité presque égale à la supériorité qu'aux temps modernes l'artillerie a assurée à l'Europe sur le reste du monde. Sans doute, cette arme, ni le Chinois ni l'Iranien ne l'ont ignorée. Dès le III^e^ siècle avant Jésus-Christ les Chinois avaient modifié leur costume pour l'adapter à la cavalerie. Quant à l'Iran, il sait depuis les Parthes ce que vaut la volée de flèches lancée par un tourbillonnement de cavaliers qui se dérobent. Mais ni le Chinois, ni l'Iranien, ni le Russe, ni le Polonais, ni le Hongrois ne peuvent sur ce terrain égaler le Mongol. Dressé dès l'enfance à forcer les cervidés au galop dans l'immensité de la steppe, habitué à l'affût invisible et patient, à tous les pièges de chasseur dont dépend souvent sa nourriture, c'est-à-dire sa vie, il est, sur ce terrain, imbattable. Non qu'il affronte fréquemment l'ennemi, mais tout au contraire parce qu'aussitôt après l'avoir assailli par surprise, il disparaît, reparaît, s'acharne sur lui sans se laisser accrocher par lui, le harcèle, l'épuise

et à la fin l'abat, fourbu, comme un gibier forcé. La mobilité, l'ubiquité hallucinante de cette cavalerie font d'elle, quand elle est maniée par un Djébé ou un Subötaï, les deux fameux stratèges de Gengis-khan, une sorte d'arme savante. Plan Carpin et Rubrouck qui l'ont vue évoluer, ont très bien marqué cette décisive supériorité technique. La phalange, la légion ont passé, parce qu'elles tenaient à la constitution politique de la Macédoine ou de Rome, qu'elles étaient l'œuvre méthodique d'États organisés qui naissaient, vivaient, disparaissaient, comme tous les États. L'archer à cheval de la steppe a régné sur l'Eurasie pendant treize siècles parce qu'il était la création spontanée du sol même, le fils de la faim et de la misère, le seul moyen pour les nomades de ne pas entièrement périr les années de disette. Songeons que, si Gengis-khan a réussi plus tard à conquérir le monde, c'est parce qu'orphelin abandonné dans la prairie du Kéroulèn, il a d'abord réussi, avec son jeune frère Djötchi le Tigre, à abattre quotidiennement assez de gibier pour ne pas mourir de faim.

p.11 *La flèche de l'archer à cheval qui surgit, tire et se dérobe, a été pour l'antiquité et le moyen âge une manière de tir indirect, presque aussi efficace et démoralisant pour son temps que le tir de nos artilleurs.*

Pourquoi cette supériorité a-t-elle cessé ? Pourquoi à partir du XVI^e^ siècle le nomade n'a-t-il plus fait la loi aux sédentaires ? Précisément parce que les sédentaires lui ont opposé l'artillerie. Du jour au lendemain ils ont ainsi acquis une supériorité artificielle qui « renversait » les rapports millénaires. La canonnade par laquelle Ivan le Terrible a dispersé les derniers héritiers de la Horde d'Or, celle par laquelle l'empereur de Chine K'ang-hi a intimidé les Kalmouk ont marqué la fin d'une période de l'histoire du monde. Pour la première fois, mais aussi pour toujours la technicité militaire a changé de camp, la civilisation est devenue plus forte que la barbarie. En quelques heures la traditionnelle supériorité du nomade a reculé dans un invraisemblable passé, et les archers kalmouk que le romantisme d'Alexandre I^er^ allait encore opposer à Napoléon sur les champs de bataille de 1807 *devaient paraître aussi démodés qu'une apparition de chasseurs magdaléniens.*

Il n'y avait cependant que trois siècles que ces archers avaient cessé d'être les conquérants du monde.

@

INTRODUCTION

LA STEPPE ET L’HISTOIRE

@

Telle qu’elle se présente à nous, la Haute Asie porte témoignage du drame géologique le plus grandiose des annales de la planète. La surrection et l’isolement de cette énorme masse continentale sont dus à l’assaut convergent de deux immenses chaînes de plissements d’inégale antiquité : d’une part les plissements hercyniens des T’ien-chan et de l’Altaï, dessinés en bordure, les premiers, du môle sérindien, les seconds de la vieille plateforme sibérienne de l’Angara ; d’autre part les plissements alpins de l’Himalaya venus, au miocène, occuper la place de l’ancienne « Méditerranée » eurasiatique. L’arc concave des T’ien-chan et de l’Altaï au nord-ouest, l’arc opposé de l’Himalaya au sud ont encerclé et isolé le Turkestan et la Mongolie, ainsi restés comme suspendus au-dessus des plaines de la périphérie. L’éloignement des mers, en plus de l’altitude, a contribué à doter ces hautes terres d’un climat continental extrême, avec excès de chaleur en été, excès de froid en hiver : à Ourga, en Mongolie, température oscillant de +38 à -42. Exception faite du massif du Tibet auquel son altitude vaut des conditions végétales presque polaires, exception faite aussi du demi-cercle montagneux de l’Altaï et des T’ien-chan qui, pour des raisons analogues, présente un climat alpin, avec l’étagement habituel depuis les forêts de base jusqu’à la végétation raréfiée des sommets, presque tout le reste de la Haute Asie est couvert d’une zone longitudinale de steppes herbeuses à repos hivernal, desséchées pendant l’été. Les prairies-steppes, — plus vivantes dans les régions irriguées, agonisant et tournant au désert dans les solitudes centrales en voie de saharification, — courent depuis la Mandchourie jusqu’à la Crimée, depuis Ourga, en Haute Mongolie, jusqu’à la région de Merv et de Balkh où d’ailleurs la prairie-steppe eurasiatique du Nord se continue par la steppe p.18 sèche subtropicale, d’affinités méditerranéennes, de l’Iran et de l’Afghanistan.

Au nord la zone longitudinale des steppes eurasiatiques se soude directement à la zone des forêts boréales, de climat sibérien, qui couvre la

Russie et la Sibérie centrales, ainsi que la frange septentrionale de la Mongolie et de la Mandchourie. En son milieu elle passe insensiblement au désert en trois centres de saharification : désert du Qizil-qoum, en Transoxiane, et de Qara-qoum au sud de l’Amoû-darya, désert de Takla-makan dans le bassin fermé du Tarim, désert de Gobi enfin qui s’étend sur une immense zone, orientée du sud-ouest au nord-est, depuis le Lob-nor, où le Gobi se relie au Takla-makan, jusqu’au Khin-gan, aux confins de la Mandchourie. Ce sont là comme trois plaques cancéreuses qui mangent la zone des steppes herbeuses sur laquelle elles n’ont cessé d’empiéter depuis l’époque protohistorique. L’interposition du Gobi entre la Mongolie septentrionale, celle des forêts du Baïkal ou des steppes de l’Orkhon et du Kéroulèn, et la Mongolie méridionale, celle des steppes de l’Alachan, de l’Ordos, du Tchakhar et du Jéhol, a d’ailleurs été une des raisons permanentes qui ont toujours arrêté la survie des empires turco-mongols, depuis les Hiong-nou de l’antiquité jusqu’aux T’ou-kiue du haut moyen âge. Quant au bassin du Tarim, à l’actuel Turkestan chinois, le fait que la steppe y a été chassée par le désert lui a valu une destinée particulière. Échappant à la vie nomade de la prairie (encore qu’ayant toujours vécu sous la menace ou le contrôle des hordes du nord), il a vu se développer la vie urbaine et commerçante des oasis caravanières, et, par le chapelet de ces oasis, a fait communiquer les grandes civilisations sédentaires de l’Ouest — monde méditerranéen, Iran, Inde — avec la grande civilisation sédentaire de l’Extrême-Orient, la Chine. La double piste ainsi tracée en double arc de cercle au nord et au sud du fleuve moribond, au nord par Touen-houang, Ha-mi, Tourfan, Qarachahr, Koutcha, Kachgar, le Ferghana et la Transoxiane), au sud par Touen-houang, Khotan, Yarkand, les vallées pamiriennes et la Bactriane, cette double ligne si fragile en son long tracé au milieu, tour à tour, des déserts et des sommets, — fragile comme une ligne étirée et sinueuse de fourmis cheminant à travers la campagne — a suffi, malgré tout, à faire qu’il n’y a pas eu sur notre planète deux planètes différentes, à maintenir un minimum de contact entre la fourmilière chinoise et nos fourmilières indo-européennes. C’est la route de la soie et la route du pèlerinage, par où ont passé le p.19 commerce et la religion, l’art grec des successeurs d’Alexandre et les missionnaires bouddhistes montés d’Afghanistan. Par là les commerçants gréco-romains mentionnés par Ptolémée s’efforçaient d’atteindre les ballots de soie de la

« Sérique », par là les généraux chinois des seconds Han cherchaient à entrer en rapport avec le monde iranien et avec l’Orient romain. Maintenir la liberté de cette grande route du commerce mondial fut, des Han à Khoubilaï, une des préoccupations séculaires de la politique chinoise.

Mais au nord de cette étroite route de civilisation, la steppe constituait pour les nomades une autre route d’un caractère tout différent, une route illimitée, aux pistes innombrables, la route de la Barbarie. Rien n’arrête la chevauchée des escadrons barbares entre les rives de l’Orkhon ou du Kéroulèn et le lac Balkhach, car si, vers ce dernier point, le Grand Altaï et les contre-forts septentrionaux des T’ien-chan semblent se rapprocher, la trouée reste encore large du côté de l’Imil, au Tarbagataï, vers Tchougoutchak, comme elle est suffisante entre le Youldouz, l’Ili et le bassin de l’Issiq-koul, au nord-ouest duquel s’étendent de nouveau, aux pieds des cavaliers venus de Mongolie, les immensités sans limites de la steppe kirghize et de la steppe russe. Ces passes du Tarbagataï, de l’Ala-taou et du Mouzart, les hordes de la steppe orientale les ont sans cesse franchies pour chercher fortune dans les steppes de l’ouest. Si dans la période protohistorique ce fut le mouvement inverse qui dut prévaloir, si on a l’impression que les nomades de race iranienne, c’est-à-dire indo-européenne, appelés Scythes et Sarmates par les historiens grecs et Saka par les inscriptions iraniennes, durent gagner très loin vers le nord-est, du côté de Pasyryk et de Minoussinsk, tandis que d’autres Indo-Européens allaient peupler les oasis du Tarim, depuis Kachgar jusqu’à Koutcha, à Qarachahr, à Tourfan, peut-être jusqu’au Kan-sou, il est certain qu’à partir de l’ère chrétienne la poussée se produit d’est en ouest. Ce ne sont plus les Indo-Européens qui viennent faire prédominer leurs dialectes — « iranien oriental », koutchéen ou tokharien — dans les oasis du futur Turkestan chinois ; ce sont les Hiong-nou qui, sous le nom de Huns, vont établir un empire proto-turc en Russie méridionale et en Hongrie, car la steppe hongroise continue la steppe russe, comme la steppe russe continue la steppe asiatique ; et après les Huns, ce seront les Avar, horde mongole enfuie d’Asie Centrale sous la pression des T’ou-kiue, au VI^{e} siècle, et qui régnera sur les mêmes lieux, en Russie d’abord, en Hongrie $_{p.20}$ ensuite ; ce seront les Turcs Khazares au VII^{e} siècle, les Turcs Petchénègues au XI^{e}, les Turcs Comans au XII^{e}, qui suivront le même tracé, les Mongols Gengiskhanides

enfin qui au XIII^e siècle feront, si l'on peut dire, la synthèse de la steppe, seront la steppe faite homme, de Pékin à Kiev [1].

L'histoire intérieure de la steppe est l'histoire des hordes turco-mongoles se bousculant pour se disputer les meilleurs pâturages, et parcourant, parfois sans autre but que les besoins de leurs troupeaux, en des transhumances sans fin dont l'oscillation en certains cas a pu exiger des siècles, les immensités que la nature avait dévolues à leurs chevauchées et auxquelles tout chez elles était adapté, construction physique et genre de vie. De ces incessants cheminements entre le Fleuve Jaune et Buda-Pest, l'histoire, écrite par les sédentaires, n'a retenu que peu de chose, ce qui touche ces derniers. Ils ont noté l'arrivée des diverses vagues venues déferler au pied de leur Grande Muraille ou de leurs forteresses danubiennes, devant Ta-t'ong ou devant Silistrie. Mais des remous intérieurs des peuples turco-mongols que nous ont-ils appris ? On voit bien se succéder dans l'espèce de district impérial de Qara-balgassoun et de Qaraqoroum, en haute Mongolie, aux sources de l'Orkhon, tous les clans nomades qui aspirent à la domination des autres hordes, Hiong-nou, de race turque, avant notre ère, Sien-pei, de race mongole, au III^e siècle après Jésus-Christ, Jouan-jouan, également mongols, au V^e siècle, Turcs T'ou-kiue au VI^e, Turcs Ouigour au VIII^e, Turcs Kirghiz au IX^e, K'i-tan, de race mongole, au X^e, Kéraït ou Naïman, de race sans doute turque, au XII^e, Mongols Gengiskhanides enfin au XIII^e. Mais si nous connaissons l'identité des clans, tour à tour turcs ou mongols, qui ont imposé leur hégémonie aux autres, nous ignorons ce que fut à l'origine la répartition respective des grands groupes parents, turcs, mongols et tongous. Sans doute, à l'heure actuelle, les Tongous occupent-ils, en plus de la Mandchourie du nord, une bonne partie de la Sibérie orientale, plus, dans la Sibérie centrale, la rive est du moyen Iénisséi, sur les trois rivières Toungouzka, tandis que les Mongols sont groupés dans la Mongolie historique et les Turcs dans la Sibérie occidentale et les deux Turkestans, étant entendu que dans cette dernière région les Turcs sont des tard-venus, que la turcisation ne remonte peut-être dans l'Altaï qu'au I^er siècle de notre ère, sûrement en p.21 Kachgarie qu'au IX^e siècle, en Transoxiane qu'au XI^e, et que le fond de la

[1] Sur l'histoire des empires turco-mongols considérée comme étude de géographie humaine, voir Owen Lattimore, *The geographical factor in Mongol history*, The Geographical Journal (London), XCI, 1 January 1938.

population urbaine, à Samarqand comme à Kachgar, reste encore un fond iranien turcisé. Mais d'une part nous savons par l'histoire qu'en Mongolie même les Gengiskhanides ont mongolisé de nombreuses tribus vraisemblablement turques, Naïman de l'Altaï, Kéraït du Gobi, Ongut du Tchakhar. Avant l'unification gengiskhanide qui enrôla toutes ces tribus sous la bannière des Mongols bleus, une partie de l'actuelle Mongolie était turque et du reste, aujourd'hui encore, un peuple turc, les Yakout, occupe au nord des Tongous le nord-est de la Sibérie, dans les bassins de la Lena, de l'Indigirka et de la Kolyma. La présence de cette masse turque demeurée en direction du détroit de Behring, au nord des Mongols et même des Tongous, sur l'Océan glacial arctique, nous incite à la plus grande prudence quant à la situation respective des « premiers » Turcs, Mongols et Tongous [1]. Ce qu'elle nous permet d'entrevoir, c'est que la masse turco-mongole et tongouse dut en effet, à l'origine, être cantonnée assez au nord-est, car non seulement l'actuelle Kachgarie, mais aussi le versant nord des monts Saiansk (Minoussinsk) et du grand Altaï (Pasyryk) étaient peuplés à cette époque par des Indo-Européens venus du foyer « indo-européen commun » de la Russie méridionale. Une telle hypothèse concorde du reste avec les vues des linguistes qui, comme MM. Pelliot et Guillaume de Hévésy, se refusent jusqu'à suffisante démonstration, à admettre une connexion originelle entre les langues altaïennes (turc, mongol, tongous) et les langues finno-ougriennes axées sur l'Oural [2]. Par ailleurs, l'écart assez considérable existant aujourd'hui, malgré leur parenté originelle, entre le turc, le mongol et le tongous incite à penser que les trois groupes, réunis à l'époque historique sous des dominations communes (d'où les emprunts réciproques fréquents

---

[1] Il semble cependant que les Yakout soient des immigrés dans le nord et que leur origine doive être recherchée du côté du lac Baïkal. Bien que dans leur pays actuel ils n'emploient que le renne, ils se servent encore de crânes de chevaux dans certaines cérémonies, souvenir de leur séjour aux confins de la steppe mongole. C'est le phénomène inverse qu'ont révélé les tombes de Pasyryk. Cf. O. Lattimore, *Geogr. Journ.,* 1938, I, 8.

[2] « On a sagement renoncé, du moins en l'état actuel des études, à parler d'une famille linguistique ouralo-altaïque, qui comprendrait à côté des langues finno-ougriennes et samoyèdes, les langues turques, mongoles et tongouses » (Pelliot, *Les mots à H initial, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIIIe et XIVe siècles.* Journal Asiatique 1925, 193).

des termes de civilisation), ont pu vivre un moment assez éloignés les uns des autres à travers les immensités du nord-est asiatique [1].

p.22 Si l'histoire des hordes turco-mongoles se limitait à leurs chevauchements et à leurs luttes obscures au hasard des transhumances, elle se réduirait à peu de chose, du moins pour ce qui nous intéresse ici. Le fait capital dans l'histoire de l'humanité est la pression que ces nomades ont exercée sur les empires civilisés du sud, pression qui est allée à diverses reprises jusqu'à la conquête. La descente des nomades est une loi presque physique, dictée par les conditions de l'habitat steppique [2]. Sans doute, ceux des Turco-Mongols qui demeurèrent fixés à la zone forestière du Baïkal et de l'Amour restèrent-ils des sauvages vivant de chasse et de pêche, comme les Djurtchât jusqu'au XII^{e} siècle, comme les « Mongols de la forêt » jusqu'à Gengis-khan, peuplades trop encloses derrière l'écran de leurs solitudes sylvestres pour avoir la notion des autres terres convoitables. Mais il n'en allait pas de même avec les Turco-Mongols de la steppe, vivant d'élevage et, de ce fait, nomades d'obligation, le troupeau cherchant l'herbe et l'homme suivant le troupeau. La steppe est, de plus, la patrie du cheval [3]. L'homme de la steppe est un cavalier né. C'est lui, qu'il soit iranien à l'ouest ou turco-mongol à l'est, qui a inventé le costume de cheval, comme le montrent les Scythes figurés sur les vases grecs du Bosphore cimmérien, comme nous

---

[1] Poppe suppose une langue altaïque primitive, d'où découleraient le turc primitif, le mongol primitif et le tongous primitif. « L'époque du turc primitif ne saurait pas descendre plus tard que les premiers siècles avant notre ère. » Poppe et Barthold enseignent aussi « qu'en général les langues turques se trouvent à un degré d'évolution plus élevé que les langues mongoles. Même le mongol de n'importe quelle contrée du monde mongol est beaucoup plus archaïque que les plus anciennes langues turques connues. Le mongol écrit est, au point de vue phonétique, presque au même degré d'évolution que la langue altaïque primitive ». Cf. N. Poppe, *Ungarische Jahrbücher*, VI, 98. État de la question de la « communauté », par Jean Deny, *Langues turques, mongoles et tongouzes* in *Langues du monde* de Meillet et Cohen, 185.

[2] Voir pages 55 et 118, le portrait physique des Hiong-nou, par les historiens chinois et des Huns d'Attila par les historiens latins, et pages 342 etc., le portrait des Mongols gengiskhanides d'après les écrivains chinois, arabes et chrétiens.

[3] La substitution du cheval de la steppe au renne de la forêt sibérienne, attestée par le déguisement « en rennes » des chevaux de sacrifice dans les tombes de Pasyryk (Tannou Touva, Altaï sibérien, v. 100 av. J.-C.) nous fait saisir sur le vif le passage d'une tribu de la vie des chasseurs forestiers à celle des éleveurs nomades. Cf. Owen Lattimore, *Geographical factor in Mongol history,* Geographical Journal, London, Janvier 1938, 8.

l’apprenons par les Chinois qui, au III^e siècle avant Jésus-Christ, pour opposer cavalerie à cavalerie, remplaceront, à l’imitation des Huns, la robe par le pantalon. Ce cavalier des raids rapides est de plus un archer à cheval qui abat l’adversaire à distance, tire en fuyant — la flèche du Parthe est en réalité celle du Scythe et du Hun — et qui mène la guerre comme la poursuite du gibier ou des cavales, par la flèche et le lasso. Or, p.$_{23}$ au seuil de ces randonnées, il entrevoit, là où finit la steppe, là où commencent les cultures, des conditions de vie toutes différentes, qui ne peuvent manquer d’exciter sa convoitise. Chez lui, on l’a vu, hiver glacial : la steppe est alors une annexe de la taïga sibérienne ; puis été torride : la steppe devient un prolongement du Gobi, et le nomade doit alors, pour trouver de l’herbe à ses troupeaux, remonter aux versants du Khingan, de l’Altaï ou du Tarbagataï. Seul le printemps qui transforme la steppe en une prairie drue, ornée de fleurs multicolores, est saison de fête pour ses bêtes comme pour lui. Le reste du temps, l’hiver surtout, il regarde du côté des terres tempérées du Midi, vers l’Issiq-koul, « le lac chaud » au sud-ouest, vers les bonnes terres jaunes du Houang-ho au sud-est. Non qu’il ait un goût particulier pour les terres cultivées en tant que telles. Les cultures, quand il les occupe, il les ramène d’instinct à la jachère improductive ; la glèbe, il la fait retourner à la steppe natale où pousse le gazon pour le mouton et le cheval. Telle sera en plein XIII^e siècle l’attitude de Gengis-khan qui, ayant conquis la région de Pékin, désirera sans malice élever les champs de millet de la belle plaine du Ho-pei à la dignité de pâturage. Mais si l’homme du nord ne comprend pas la culture (si par exemple les Gengiskhanides du Turkestan et de la Russie restent jusqu’en plein XIV^e siècle de purs nomades, pillent stupidement leurs propres villes et, au moindre refus de paiement des campagnards, détournent les canaux d’irrigation pour tuer la terre), il apprécie les civilisations urbaines pour leurs produits manufacturés et leurs agréments multiples, pour le rapt et le pillage. Il se prend à la douceur du climat, douceur toute relative d’ailleurs, puisque le rude climat de Pékin paraîtra trop amollissant à Gengis-khan qui, après chaque campagne, remontera passer l’été près du Baïkal. De même, après sa victoire sur Djélâl ed-Dîn, il négligera systématiquement l’Inde étendue à ses pieds, parce que pour cet homme de l’Altaï, l’Inde, c’est la chaudière de l’enfer. Du reste, il aura raison de se défier des facilités de la vie civilisée, car, lorsque ses arrière-petits-fils se sédentariseront dans les palais de Pékin ou

de Tauris, ce sera pour y subir une immédiate dégénérescence. Mais, tant que le nomade garde son âme de nomade, il ne considère le sédentaire que comme son fermier, la ville et le labour que comme sa ferme, ferme et fermier pressurables à merci. Il rôde ainsi à cheval, en lisière des vieux empires sédentaires, prélevant sur eux un tribut régulier quand ceux-ci de plus ou moins bonne grâce y consentent, pillant les villes ouvertes en de brusques razzias quand le sédentaire a été assez malavisé pour refuser le tribut. Telles les bandes p.24 de loups — et le loup n'est-il pas le vieux totem turc ? — qui rôdent au voisinage des hardes de cervidés pour, à tour de rôle, l'attaque à la gorge ou le simple prélèvement sur les traînards et les blessés [1]. Ce régime de pillages en trombe alternant avec le prélèvement d'un tribut régulier, décoré, du côté des Fils du Ciel, du nom pudique de cadeau bénévole, a été, somme toute, la règle générale des relations entre Turco-Mongols et Chinois du II^e^ siècle avant Jésus-Christ au XVII^e^ siècle de notre ère.

Parfois cependant surgit chez les nomades une personnalité forte, instruite du délabrement des empires sédentaires (et ces barbares rusés, comme nos Germains du IV^e^ siècle, sont admirablement au courant des intrigues byzantines de la cour chinoise). L'homme s'accorde avec une des factions chinoises contre l'autre, avec un prétendant évincé, avec un des royaumes chinois contre le royaume voisin. Avec sa horde, il se déclare fédéré de l'empire et, sous couleur de défendre l'empire, s'installe dans les Marches frontières. Une, deux générations, et ses petits-fils, assez frottés de culture chinoise pour franchir le pas, s'assiéront sans vergogne sur le trône des Fils du Ciel. L'aventure de Khoubilaï au XIII^e^ siècle ne fait que répéter à cet égard celle de Lieou Tsong au IV^e^, des T'o-pa au V^e^. Deux ou trois générations encore, et (s'il n'y a pas eu de révolte nationale chinoise pour bouter le barbare hors de la Grande Muraille), ces barbares sinisés qui n'auront pris de la civilisation que sa mollesse et ses vices, sans garder l'âpreté du tempérament barbare, deviendront à leur tout un objet de mépris, leurs terres un objet de convoitise pour d'autres barbares, restés nomades et

[1] Rappelons que l'ancêtre mythique des peuples turco-mongols est le loup roux à tache blanche, Börte-tchino, chez les Mongols de l'*Histoire secrète*, ou le Loup Gris Kök-böri chez les Turcs de l'*Oughouz nâmé* : « D'un rayon de lumière sortit un grand loup mâle au poil gris, à la crinière grise. »

faméliques au fond de la steppe natale. Et l’aventure recommencera. Sur le dos des Hiong-nou et des Sien-pei nantis, surgiront au Ve siècle les Turcs T’o-pa qui les détruiront et les remplaceront. Au nord des K’i-tan, Mongols trop sinisés, maîtres pacifiques de Pékin depuis le Xe siècle, se dresseront au XIIe les Djurtchät, Tongous presque sauvages au début, qui leur arracheront en quelques mois la grande cité, avant de se siniser et de s’endormir à leur tour, pour, à leur tour aussi, être détruits juste un siècle plus tard par Gengis-khan.

Ce qui est vrai à l’est, l’est aussi à l’ouest. Nous avons vu en Europe, dans ces steppes russes qui sont le prolongement de la steppe asiatique, se succéder Huns d’Attila, Bulgares, Avar, Hongrois p.27 (des Finno-Ougriens, ces derniers, mais encadrés par une aristocratie hunnique), Khazar, Petchénègues, Comans, Gengiskhanides. De même en terre d’Islam, où le processus d’islamisation et d’iranisation est chez les conquérants turcs d’Iran et d’Anatolie la réplique exacte de la sinisation signalée chez les conquérants turcs, mongols ou tongous du Céleste Empire. Le khan devient ici un sultan ou un padichah, comme il était devenu là-bas un fils du Ciel. Et, comme là-bas, il doit bientôt céder ici le pas à d’autres khans plus frustes, sortis de la steppe. Nous voyons ainsi s’entre détruire et se succéder en Iran Turcs Ghaznévides, Turcs Seldjouqides, Turcs Khwarezmiens, Mongols Gengiskhanides, Turcs Timourides, Mongols Cheïbanides, sans parler des Turcs Ottomans qui, filant en flèche à l’extrême avant-garde des terres musulmanes, vont relayer en Asie Mineure les Seldjouqides expirants et, de là, s’élancer, fortune inouïe, à la conquête de Byzance.

La Haute Asie, bien plus que la Scandinavie de Jornandès, se présente ainsi comme la matrice des nations, *vagina gentium,* comme une manière de Germanie d’Asie, destinée dans le tumulte de ses *Völkerwanderungen,* à donner des sultans et des fils du Ciel aux vieux empires civilisés. Cette descente des hordes de la steppe qui viennent périodiquement asseoir leurs khans sur les trônes de Tch’ang-ngan, de Lo-yang, de K’ai-fong ou de Pékin, de Samarqand, d’Ispahan ou de Tauris, de Qonya ou de Constantinople, est devenue une des lois géographiques de l’histoire. Mais il est une autre loi — opposée —, celle qui fait lentement absorber les envahisseurs nomades, par les vieux pays civilisés ; phénomène double, démographique d’abord : les cavaliers barbares, établis à l’état d’aristocratie sporadique, sont noyés et

disparaissent dans ces denses humanités, dans ces fourmilières immémoriales ; phénomène culturel ensuite : la civilisation chinoise ou persane vaincue, conquiert son farouche vainqueur, l’enivre, l’endort, l’annihile. Souvent, cinquante ans après la conquête, tout se passe comme si elle n’avait pas eu lieu. Le Barbare sinisé ou iranisé est le premier à monter la garde de la civilisation contre les nouvelles vagues d’assaut de la Barbarie. Au V^e^ siècle le Turc T’o-pa, maître de Lo-yang, se constitue ainsi le défenseur de la culture et de la terre chinoises contre tous les Mongols, Sien-pei ou Jouan-jouan qui voudraient recommencer la même aventure. Au XII^e^ siècle, c’est le seldjouqide Sandjar qui, sur l’Oxus et l’laxartes, monte sa « garde au Rhin » contre tous les Oghouz ou tous les Qara-Khitaï de l’Aral ou de l’Ili. L’histoire de Clovis et de Charlemagne se répète ainsi à toutes les pages de l’histoire de l’Asie. De même que la p.28 civilisation romaine, pour résister au Germanisme saxon et normand, trouve un regain de force dans l’énergie franque, assimilée par elle, la culture chinoise n’aura pas de meilleurs soutiens que ces T’o-pa du V^e^ siècle, comme l’Islam arabo-persan n’aura pas de plus fidèle chevalier que cet héroïque Sandjar que nous évoquions tout à l’heure. Mieux encore, ce seront les Turco-Mongols sinisés ou iranisés qui achèveront l’œuvre des anciens Rois des Rois ou Fils du Ciel. Ce qu’aucun Khosroès, ce qu’aucun Khalife n’ont pu, s’asseoir sur le trône des *basileis,* faire leur entrée dans Sainte-Sophie, leur successeur imprévu, le Padichah ottoman du XV^e^ siècle, le réalisera aux applaudissements du monde islamique. De même, le rêve de domination panasiatique des Han et des T’ang, ce seront les empereurs Yuan des XIII^e^-XIV^e^ siècles, Khoubilaï et Témur Oldjaïtou, qui le matérialiseront au profit de la vieille Chine, en faisant de Pékin la capitale suzeraine de la Russie, du Turkestan, de la Perse et de l’Asie Mineure, de la Corée, du Tibet et de l’Indochine. Le Turco-Mongol n’a ainsi vaincu les vieilles civilisations que pour, finalement, mettre son épée à leur service. Fait, comme le Romain du poète antique, pour régir les peuples, il a gouverné ces vieux peuples civilisés au profit de leurs traditions et de leurs ambitions millénaires, administré la Chine pour réaliser, de Khoubilaï à K’ang-hi et à K’ien-long, le programme de l’impérialisme chinois en Asie, administré le monde irano-persan pour faire aboutir enfin la poussée des Sassanides et des Abbassides vers les dômes d’or de Constantinople.

L’empire des steppes

Les races de commandement, les nations impériales sont peu nombreuses. A côté des Romains, les Turco-Mongols ont été de celles-là.

@

CHAPITRE PREMIER

LA HAUTE ASIE

JUSQU’AU XIII^{e} SIÈCLE

1.

HISTOIRE ANCIENNE DES STEPPES : SCYTHES ET HUNS.

Antiquité de la civilisation des steppes.

@

p.29 La première route eurasiatique qui nous apparaisse est celle des steppes du nord. Par cette voie, dès le paléolithique, la culture aurignacienne se répand en Sibérie — une « Vénus aurignacienne » a été trouvée à Malta, près de Krasnoiarsk, sur le haut Iénissei — et de là dans la Chine du nord où Teilhard de Chardin signale des foyers d’aspect aurignacien enterrés dans le lœss, à Chouei-tong-kou, près de Ning-hia, dans le Kan-sou, et à Siara-osso-gol, au sud-ouest de Yu-lin, dans le nord du Chen-si. De même le magdalénien semble représenté à la fois en Sibérie (haut Iénissei), en Mandchourie (Dolon-nor, Mantchouli, Khailar) et au Ho-pei (squelette et objets de parure de la grotte supérieure de Cheou-k’ou-tien, près de Pékin : aiguilles en os, canines d’animaux perforées, os aménagés en pendeloques, coquilles percées, morceaux de nacre, amas d’ocre [1]).

A l’époque néolithique, et plus exactement vers la fin du néolithique, la route sibérienne des steppes sert également de passage à l’invasion en Asie de la céramique décorée de rayures « au peigne » (la *Kammkeramik* des Allemands, la *camb pottery* des Anglais) qui s’est développée en Russie centrale dans la première moitié du III^e^ millénaire et qui a gagné une partie du territoire sibérien, d’où elle a pu influencer de proche en proche la céramique proto-chinoise de Ts’i-kia-p’ing, au Kan-sou. De même, à la période suivante, au début du II^e^ millénaire, il est vraisemblable que c’est par

---

[1] Cf. Teilhard de Chardin, *Esquisse de la préhistoire chinoise,* Bull. Cath. Univ. Pékin, mars 1934 et : *Les fouilles préhistoriques de Peking,* Revue des questions scientifiques (de Louvain), mars 1934, p. 181-193. Tolmatchov, *Sur le paléolithique de la Mandchourie,* Eurasia septentrionalis antiqua, IV, Helsinki, 1929. M. C. Burkitt, *Some reflexions on the Aurignacian culture and its female statuettes,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 113. Andersson*, Der Weg über die Steppen,* Bull. Museum of Far East. Antiq., Stockholm, 1929.

la Sibérie que s'est propagée de l'Ukraine en Chine p.31 la belle céramique peinte à décor de rubans en spirales, originaire de la région de Tripoljé près de Kiev, de Schipénitz en Bukowine, de Pétrény en Bessarabie et de Cucuteni en Moldavie, que nous voyons refleurir en territoire chinois, à Yang-chao-ts'ouen au Ho-nan vers 1700, puis à Pan-chan, Kan-sou. Enfin d'après Tallgren, l'âge du bronze aurait débuté dans la Sibérie occidentale vers 1500, en liaison avec la grande civilisation danubienne du bronze à la même époque (civilisation d'Auniétitz), tandis qu'en Sibérie centrale, à Minoussinsk, le bronze ne commencerait que quelque trois cents ans plus tard (vers 1200). Les haches et pointes de lance ouest-sibériennes imitées en Chine font supposer à Max Loehr que la technique du bronze aurait été empruntée par la Chine à la Sibérie vers cette époque (v. 1400) [1].

Le grand fait de l'histoire ancienne des steppes est la formation d'un art animalier progressivement stylisé, profondément original et destiné à orner les plaques d'équipement ou de harnachement en bronze, en argent ou en or qui constituaient le luxe des nomades. Cet art apparaît au Kouban, dans la tombe de Maïkop, avec un vase en electron et des figurines en or ou en argent massifs, reproduisant des animaux (taureaux, lions etc.), d'une inspiration nettement assyro-babylonienne. L'ensemble, contemporain du Minoen Moyen, daterait, de ce fait, d'après Tallgren, des environs de 1600-1500 [2]. Nous verrons cette influence assyro-babylonienne originelle se continuer jusqu'en pleine période historique, au VI^{e} siècle avant Jésus-Christ, dans la fameuse hache de Kélermès.

Taligren est disposé à supposer qu'à partir, peut-être, de 1200 avant Jésus-Christ la steppe russe au nord de la mer Noire commença à être occupée par un peuple indo-européen, les Cimmériens, peuple qu'on estime

---

[1] Cf. L. Bachhofer, *Der Zug nach den Osten, einige Bemerkungen zur prähistorischen Keramik Chinas*, dans *Sinica*, 1935 (Francfort), p. 101-128. Max Loehr, *Beiträge zur Chronologie der alteren chinesischen Bronzen,* dans *Ostasiatische Zeitschrift*, 1936, I, 3-41. L. Bachhofer, *Zur Frühgeschichte Chinas*, dans *Die Welt als Geschichte*, III, 4, 1937 (Stuttgart).

[2] Un essai de chronologie comparative de Malkop a été proposé par A. V. Schmidt, *Kurgane der Stanica Konstantinovskaia,* Eurasia septentrionalis antiqua, IV, 1929, 18. Sur les incertitudes de ces diverses datations et leurs singuliers écarts, suivant les systèmes, cf. Tallgren, *Caucasian monuments, ibid* (E. S. A.), V. 1930, 180 et Tallgren, *Zu der nordkaukasischen Bronzezeit, ibid.,* VI, 1931, 144.

de race thraco-phrygienne [1] et soit p.32« venu » de la Hongrie et de la Roumanie, soit, moins hypothétiquement, « habitant aussi » la Roumanie et la Hongrie [2]. C'est à ces Cimmériens que l'illustre archéologue finlandais attribue, au moins en partie, les trouvailles assez nombreuses récemment faites pour cette époque dans la région de Dniéper et du Kouban. Les principales des trouvailles dont il s'agit sont le trésor de Borodino (vers 1300-1100 ?), le trésor de Chtetkovo avec faucilles de bronze (vers 1400-1100 ?), la fonderie de bronze de Nicolaiev (vers 1100 ?), les faucilles de bronze d'Abramovka (vers 1200 ?), toutes trouvailles faites entre le bas Danube et le bas Dniéper, plus, au Kouban, les plaques d'or et les bœufs en argent massif de Staromishastovskaya (vers 1300 ?), et, sur le Térek, les kourganes de Piatigorsk (v. 1200 ?) et du début de Koban (âge du bronze pur, vers 1200-1000 ?). Tout cet art cimmérien de la Russie méridionale se relie d'ailleurs à la culture transcaucasienne de Gandja-Qarabagh où apparaissent alors de belles boucles de bronze à ornementation d'animaux géométriques (elle débute entre 1400 et 1250 et se termine au plus tard au VIII^{e} siècle) et à la culture du Talych où l'art du bronze fleurit vers 1200 [3].

Pendant ce temps, entre la Volga et les monts Oural, la tombe à charpente de Pokrovsk, des environs de 1300-1200, montre la civilisation pré-cimmérienne ou cimmérienne du bronze gagnant vers le Turkestan. A Seïma, près de Nijni Novgorod, un « trésor » nous fait entrevoir une culture plus pauvre, de cuivre et de bronze, avec, surtout, des haches à douille (1300-800). Au Kazakistan, culture analogue, dite d'Andronovo, qui gagne Minoussinsk (et s'y continuera vers 1000 par celle de Qarasouk). C'est le

---

[1] Noms thraces persistant encore dans une partie des légendes rapportées par Hérodote sur les Scythes (E. Benveniste, Communication à la Société Asiatique, 7 avril 1938), persistant même dans le royaume historique du Bosphore Cimmérien à l'époque gréco-romaine (Rostovtzeff, *Iranians and Greeks*, p. 39).

[2] Cf. A. M. Tallgren, *La Pontide préscythique après l'introduction des métaux,* Eurasia septentrionalis antiqua, II, Helsinki 1926, p. 220.

[3] Franz Handar situe en effet entre le XIV^{e} et le VIII^{e} siècles avant Jésus-Christ l'ensemble des cultures transcaucasiennes de Gandja-Qarabagh d'une part, de Lelvar et du Talych d'autre part, lesquelles, note-t-il, sont tout orientées vers les cultures contemporaines de l'Asie Antérieure, aussi bien pour la forme des haches que pour les plaques de ceinture et pour la céramique (*Kaukasus-Luristan,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 107).

premier âge de bronze sibérien, avec ses haches à douille, ayant pu inspirer celles de Ngan-yang, dans la Chine des Chang, ses lames plates de poignards et de javelots du type de Seïma, et son ornementation purement géométrique : l’art animalier caucasien n’a visiblement pas pénétré jusque-là. Plus au nord encore, à Krasnoiarsk, sur l’Iénisséi, nous resterons assez tard en présence d’un art d’aspect énéolithique, dont dériveront de remarquables sculptures sur pierre représentant des élans et des chevaux.

p.33 Entre 1150 et 950 environ la civilisation cimmérienne continue à se développer au nord de la mer Noire. C’est, semble-t-il, l’époque du trésor de Novogrigorievsk (haches à douille de bronze) et de la fonderie de bronze de Nicolaiev sur le Boug (v. 1100 ?). Dans les steppes du Térek, l’âge du bronze pur de Koban montre des rapports intéressants avec la civilisation dite de Lelvar, en Georgie, civilisation en avance sur la steppe, puisqu’y apparaît déjà le fer et qui nous livre, vers 1000-900, de curieuses ceintures de bronze avec des animaux et des personnages géométriques, dans des scènes de chasse et de labourage. D’autre part la culture locale du bronze que nous avons entrevue à Pokrovsk, entre Samara et Saratov, se continue dans cette région, à Khvalinsk, dans des tombes que Tallgren situe entre 1200 et 700 et qui, d’après lui, appartiendraient déjà aux Scythes : ce serait la première apparition en Russie d’Europe de ce peuple nord-iranien, destiné à remplacer les Cimmériens dans la domination des steppes au nord de la mer Noire.

Entre 900 et 750, nous assistons à la dernière phase de la culture cimmérienne. C’est l’époque du trésor de Mihalkova, en Galicie, et de sa célèbre couronne d’or, qui présente des affinités à la fois avec le Caucase et avec le Hallstattien d’Autriche (vers 800-700 ?), l’époque du trésor de Podgortsa, au sud de Kiev, avec influences caucasiennes (v. 800 ?) ; des haches à douille en bronze de Koblévo à l’est d’Odessa, et, en général des lances à deux découpures dans la lame qui abondent alors en Russie méridionale (v. 900-700). La culture cimmérienne du bronze déborde en outre sur la Roumanie, avec les cultures dites de Bordei-Hérastrau et de Murès en Moldavie et de Vartopu en Valachie et elle se continue encore par le bronze hongrois. Il y a lieu de remarquer avec Tallgren que les Cimmériens et Thraces s’attardent ainsi à l’âge du bronze quand le Caucase au sud-est et Hallstatt en Autriche sont déjà à l’âge du fer (Hallstatt I, v. 900-700). Par

ailleurs, le groupe de Khvalinsk entre Volga et monts Oural, attribué aux avant-gardes des Scythes, ce groupe, qui nous donne vers 900 les fonderies de bronze de Sosnovaya Maza, reste également attardé dans le bronze. Pendant ce temps, en Sibérie, à Minoussinsk, se développe entre 1000 et 500 d’après Tallgren, la seconde phase de l’âge du bronze, avec des haches à douille à deux œillets ; l’ornementation y est encore en principe uniquement géométrique, mais on trouve cependant quelques rares figures d’animaux ayant sans doute servi de terminaisons de poignée [1].

p.34 Retenons que l’âge du bronze cimmérien de la steppe russe a été pendant sa dernière phase en rapport avec deux civilisations du fer : celle de Hallstatt en Autriche et celle du Caucase. Des couteaux en fer de Hallstatt se retrouvent d’ailleurs dans les dernières fouilles cimmériennes comme au début du scythe [2].

Les Scythes.

@

Entre 750 et 700 avant Jésus-Christ, au témoignage des historiens grecs, complété par la chronologie assyrienne, les Cimmériens furent dépossédés des steppes de la Russie méridionale par les Scythes, venus du Turkestan et de la Sibérie occidentale. Les peuples connus des Grecs sous le nom de Scythes (*Skuthoi*) sont les mêmes que les Assyriens désignaient sous le nom d’*Ashkuzai* et que les Perses et les Indiens connaissaient sous le nom de *Saka*

---

[1] Sur le cimmérien nous résumons ici les conclusions de Tallgren, *La Pontide pré-scythique après l’introduction des métaux,* Eurasia septentrionalis antiqua, II, Helsinki, 1926. Sur la migration des Cimmériens, Franz Hantar, *Kaukasus-Luristan,* dans Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934-47. On trouvera dans cet article un essai de rattachement de l’art animalier de Koban, au nord du Caucase, et des bronzes du Louristan aux migrations cimmériennes et scythes du VII^{e} siècle. Sur le même sujet, autre étude du même auteur : Franz Hančar, *Probleme des Kaukasischen Tierstils,* dans *Mittell. d. Anthropologischen Gesellschaft in Wien,* Bd. LXV, 1935, p. 276.

[2] Cf. N. Makarenko, *La civilisation des Scythes et Hallstatt,* Eurasia septentrionalis antiqua, V, 1930, 22.

ou *Çaka* [1]. Comme l'atteste l'onomastique, les Scythes appartenaient à la race iranienne [2]. C'étaient des Iraniens du nord, restés nomades dans la « patrie originelle iranienne », dans les steppes du Turkestan russe actuel, et ayant ainsi échappé pour une large part à l'influence de la civilisation matérielle d'Assour et de Babylone qui devait être si forte sur leurs frères sédentaires, les Mèdes et les Perses, établis plus au sud, sur le plateau d'Iran. Les Scythes, comme leurs congénères, les Sarmates, devaient de même rester étrangers au mazdéisme historique, à la réforme zoroastrienne qui, peu après, transforma progressivement les croyances médo-perses.

p.36 De ces Scythes les vases gréco-scythes de Koul-oba et de Voronej nous ont laissé les portraits parlants. Barbus et coiffés, comme leurs frères saka des bas-reliefs de Persépolis, du bonnet pointu qui préserve les oreilles contre le terrible vent de la steppe, ils portent comme les Saka les amples vêtements, la tunique et le large pantalon de leurs cousins mèdes et perses. Le cheval, — l'admirable cheval de la steppe, figuré sur l'amphore d'argent du tumulus de Tchertomlik — est leur compagnon inséparable, comme l'arc est leur arme préférée [3]. Ces archers à cheval « n'ont pas de ville », si ce n'est « des villes ambulantes », je veux dire des convois de chariots qui les accompagnent dans leurs transhumances, comme ce sera encore le cas, dix-neuf cents ans plus tard pour les convois de chariots qui suivront les Mongols gengiskhanides au XIII^{e} siècle, dans ces mêmes steppes russes, à l'époque de Plan Carpin et de Rubrouck. C'est sur ces chariots qu'ils entassent leurs

---

[1] La nomenclature perse achéménide distingue : 1° les *Saka Haumavarka* qui correspondent à nos Saces proprement dits et qui devaient habiter au Ferghâna et vers Kachgar ; 2° les *Saka Tigrakhauda* qui devaient habiter vers l'Aral, sur le bas Sîr-daryâ ; 3° les *Saka Taradraya,* c'est-à-dire « d'Outre mer », en Russie méridionale, qui sont proprement nos Scythes historiques.

[2] Cf. W. Miller, *Die Sprache der Osseten* dans *Grundriss der iranischen Philologie,* I. Miller, en classant les inscriptions scythes de la Russie méridionale, trouve un élément iranien, variant, suivant les zones entre 10, 20, 50 et 60 %. Par ailleurs M. Émile Benveniste retrouve chez les Scythes, dans Hérodote (IV, 5) les mêmes classes sociales — guerriers, prêtres et agriculteurs — que chez les Iraniens avestiques et achéménides (Société Asiatique, 7 avril 1938).

[3] Cf. Minns, *Scythians and Greeks,* 48-49. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia,* planches XXI, XXII. Pour les races de chevaux de la steppe scytho-hunnique et leur figuration dans l'art, Andersson, *Hunting magic and the animal style,* Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, Stockholm, n° 4, 1932, p. 259.

femmes et leurs richesses : de l'orfèvrerie, des plaques de harnachement et d'équipement, sans doute aussi des tapis, tous objets dont la commande fera naître « l'art scythe » et déterminera la forme et l'orientation générale de cet art, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Tels, ils resteront maîtres de la steppe russe du VII^e^ au III^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Bien que les Scythes, comme le pensent les linguistes actuels, doivent être classés parmi les peuples iraniens — famille indo-européenne, groupe indo-iranien ou aryen —, leur genre de vie, comme nous venons de le voir, était à peu près le même que celui des tribus hunniques, de race turco-mongole, qui, vers la même époque, commençaient à s'agiter à l'autre extrémité de la steppe, sur les frontières chinoises. En effet les conditions de la vie nomade dans la steppe sont en principe assez analogues au nord de la mer Noire ou de la Caspienne et en Mongolie, encore que singulièrement plus dures dans cette dernière région. Il ne faut donc pas s'étonner si, type physique et faits linguistiques à part, les Scythes que nous décrivent les historiens grecs ou que nous font voir les vases gréco-scythes nous rappellent, pour l'état culturel et le genre général d'existence, les Hiong-nou, T'ou-kiue et Mongols que décrivent ou peignent les annalistes ou artistes chinois. Nous trouvons entre ces deux groupes un certain nombre de coutumes communes, soit parce que le même genre de vie imposait aux p.37 Scythes et aux Huns les mêmes solutions (par exemple chez l'archer à cheval scythe comme chez l'archer à cheval hun l'usage du pantalon et des bottes, au lieu de la robe du Méditerranéen ou du Chinois primitif, sans doute même de l'étrier [1]), soit que le contact géographique entre populations scythiques et populations hunniques au même stade culturel ait propagé les mêmes pratiques (par exemple les immolations funéraires perpétuées très tard chez

[1] Le problème de l'étrier est un problème capital. L'invention de l'étrier assura longtemps aux nomades du nord une immense supériorité sur la cavalerie des sédentaires. Le célèbre vase gréco-scythe de Tchertomlik nous montre, semble-t-il, déjà, « un étrier formé d'une courroie à boucle qui sort de la sangle ». (W. W. Arendt, *Sur l'apparition de l'étrier chez les Scythes,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, p. 208). Arendt ajoute que cette « lecture » est confirmée par l'étude des matériaux du tumulus de Kozel, près de Novo Alexandrovka, district de Melitopol, aujourd'hui au Musée Historique de Moscou. De même chez les Hiong-nou l'étrier serait attesté dès le III^e^ siècle avant Jésus-Christ. Cependant il n'apparaît guère sur les reliefs chinois d'époque Han. On le trouve sur les selles d'Oïrotin (Altaï) au I^er^ s. av. J.-C. En Occident ni les Grecs, ni les Romains ne le connurent et ce sont seulement, semble-t-il, les Avar du VI^e^ siècle qui l'y vulgarisèrent.

les Scythes comme chez les Turco-Mongols, alors que depuis les tombes d'Our et de Ngan-yang elles avaient depuis longtemps disparu dans l'Asie Antérieure et la Chine) [1].

Entre 750 et 700 donc, les Scythes (ou plutôt une partie des peuples scytho-saka, car le gros des Saka resta fixé autour des T'ien-chan, vers le Ferghâna et en Kachgarie) passèrent de la région du Tourgaï et du fleuve Oural en Russie méridionale et en chassèrent les Cimmériens [2]. Une partie des Cimmériens durent, semble-t-il, p.38 se réfugier en Hongrie, pays sans doute déjà habité par d'autres peuplades d'affinités thraces ; ce seraient ces réfugiés qui auraient enterré les « trésors » de Mihaeni près de Szilagyi et de Fokoru près de Hévès et aussi celui de Mihalkova, en Galicie. Le reste des Cimmériens s'enfuit par la Thrace (d'après Strabon) ou par la Colchide (d'après Hérodote) en Asie Mineure où on les voit errer en Phrygie (vers 720), puis en Cappadoce et en Cilicie (vers 650) et enfin dans le Pont (vers 630). Une partie des Scythes se lancèrent à leur poursuite (dès 720-700), mais, nous dit Hérodote, ils se trompèrent de route, franchirent le Caucase par Derbend et se trouvèrent en contact avec l'empire assyrien que leur roi

---

[1] Pour les cérémonies funéraires chez les Scythes, Hérodote, IV, 71 [Cf. le site remacle.org, et édition/rechercher 'LXXI'] (habitude de se taillader les bras, le front et le nez pour honorer le mort, immolation et inhumation de serviteurs et de chevaux autour du cadavre). Pour les Hiong-nou, ou Huns de Mongolie, le *Ts'ien-Han chou* résumé par Chavannes, *Mémoires de Sse-ma Ts'ien,* I, p. LXV (immolation de victimes sur la tombe du chef, jusqu'à cent ou mille femmes et serviteurs). Enfin pour les T'ou-kiue ou Turcs de Mongolie au VI[e] siècle, descendants des Huns, Stanislas Julien, *Documents sur les T'ou-kiue,* Journal Asiatique, 1864, 332 : « Ils se tailladent le visage avec un couteau, de sorte qu'on voit le sang couler avec les larmes. »

[2] D'après Hérodote, IV, 13 [remacle.org, et 'XIII'], la migration des Scythes vers l'Europe aurait été le contre-coup des poussées venues de l'Est ou plutôt du Nord-Est, les Scythes ayant été refoulés par les Issédons et ceux-ci par les Arimaspes. Les Issédons, d'après la description d'Hérodote, étaient peut-être des Finno-Ougriens. Ils sont recherchés par M. Benveniste, pour l'époque classique, du côté de l'Oural, par exemple vers la trouée d'Ekatérinenbourg. Les Arimaspes qui sans doute habitaient plus à l'est, vers l'Irtych et l'Iénissei, semblent avoir été des Iraniens, comme les Scythes, ainsi que l'atteste leur nom, restitué par M. Benveniste en *Ariamaspa,* « amis des chevaux » (communication de M. Benveniste à la Société Asiatique, 8 avril 1938). — Quant aux Massagètes des rives sud-est du lac d'Aral, Hérodote lui-même (I, 201 [rechercher 'CCI']) les considère comme des Scythes et leur nom en iranien *Massyagala,* signifie « les pêcheurs » (J. Marquart, *Skizzen zur geschichtlichen Völkerkunde von Mittelasien, Festschrift Friedrich Hirth*, 1920, 292). Certains auteurs anciens comme Dion Cassius et Arrien voient dans les Massagètes les ancêtres du peuple stomate des Mains. Sur les « Scythes laboureurs », c'est-à-dire sans doute les indigènes du *tchernoziom* que les Scythes nomades (les vrais Scythes) rançonnaient, cf. Stcherbakivskiy, *zur Agathyrsenfrage,* Eurasia sept. antiq. IX, 1934, 208.

Ichpakat attaqua, d’ailleurs sans succès (vers 678). Mieux avisé, Bartatoua, autre roitelet scythe, se rapprocha de l’Assyrie, les Assyriens ayant les mêmes ennemis que lui, savoir les Cimmériens qui menaçaient leurs frontières du côté de la Cilicie et de la Cappadoce. Une armée scythe, agissant d’accord avec la politique assyrienne, alla dans le Pont écraser les derniers Cimmériens (vers 638). Dix ans environ plus tard, le fils de Bartatoua, appelé Madyès par Hérodote, vint, à l’appel de l’Assyrie envahie par les Mèdes, envahir lui-même la Médie, qu’il subjugua (vers 628) ; mais les Mèdes ne tardèrent pas à se soulever ; leur roi Cyaxare massacra les chefs scythes et le reste des Scythes reflua par le Caucase vers la Russie méridionale. Ce ne sont là que quelques épisodes, les plus marquants, des invasions scythes qui pendant près de soixante-dix ans épouvantèrent l’Asie Antérieure. Les grands barbares indo-européens furent pendant tout ce temps la terreur du vieux monde. Leur cavalerie galopait au hasard du pillage, de la Cappadoce à la Médie, du Caucase à la Syrie. Ce vaste remous de peuples dont l’écho retentit jusque chez les prophètes d’Israël, représente la première irruption historique des nomades de la steppe septentrionale au milieu des vieilles civilisations du sud, mouvement que nous verrons se renouveler pendant quelque vingt siècles d’histoire.

Lorsque les Perses eurent remplacé Assyriens, Babyloniens et Mèdes dans l’hégémonie de l’Asie Antérieure, ils se préoccupèrent de mettre l’Iran sédentaire à l’abri de nouvelles incursions de l’Iran extérieur. D’après Hérodote, Cyrus conduisit sa dernière p.39 campagne contre les Massagètes, c’est-à-dire contre les Scythes de la région à l’est de Khiva (vers 529). Darius dirigea sa première grande expédition contre les Scythes d’Europe (vers 514-512). Par la Thrace et l’actuelle Bessarabie il pénétra dans la steppe où, suivant la tactique habituelle des nomades, les Scythes, au lieu d’accepter le combat, reculèrent devant lui, en l’attirant toujours plus loin au milieu des solitudes. Il eut la sagesse de se retirer à temps. Hérodote n’est pas loin de considérer cette « campagne de Russie » comme une folie de despote. En réalité, il s’agissait pour l’Achéménide de réaliser une idée politique assez naturelle : la persisation de l’Iran extérieur, l’unité paniranienne. L’entreprise ayant échoué, les Scythes, échappant à la persisation, restèrent paisibles possesseurs de la Russie méridionale pendant plus de trois siècles encore.

L'expédition de Darius eut du moins pour conséquence de mettre définitivement l'Asie Antérieure à l'abri des incursions des nomades [1].

Les trouvailles d'art scythe (sur lesquelles nous allons revenir) nous permettent d'entrevoir avec Tallgren les progrès de l'occupation scythe en Russie [2]. Au début, de 700 à 550 environ, le centre de la culture scythe reste cantonné dans les steppes du sud-est, vers le Kouban et la presqu'île de Taman. Sans doute les Scythes dominaient déjà aussi en Ukraine méridionale, entre bas Dniéper et bas Boug, comme le prouvent les trouvailles de Martonocha et de Melgounov, mais vraisemblablement d'une manière plus sporadique. Ce n'est qu'entre 550 et 450 environ, selon Tallgren, que la culture scythe prend son essor dans l'Ukraine actuelle pour y parvenir à son apogée vers 350-250, comme on peut le voir par les grands kourganes royaux du Dnieper inférieur à Tchertomlik, Alexandropol, Solokha, Denev, etc. La zone la plus septentrionale atteinte à l'ouest par l'expansion scythe se trouve à la limite nord des steppes forestières, un peu au sud de Kiev et dans la région de Voronej. Vers le nord-est l'expansion scythe, en remontant la Volga, atteignit la région de Saratov, où des découvertes importantes ont été faites et où Tallgren situe le peuple scythe ou scythisant — en tout cas également iranien — des Sauromates. Il est d'ailleurs possible que les Scythes n'aient jamais constitué en Russie méridionale qu'une aristocratie, superposée à un substrat cimmérien, c'est-à-dire thraco-phrygien. p.42 M. Benveniste fait observer que chez Hérodote (IV, 5-10), tandis que les renseignements déclarés de provenance scythe révèlent une onomastique purement iranienne, d'autres renseignements sur ces mêmes Scythes mais déclarés de provenance grecque décèlent une onomastique encore thraco-phrygienne [3]. Survivances linguistiques confirmées par les survivances archéologiques. « L'hallstattien du bronze cimmérien, écrit Tallgren, a continué à vivre en Ukraine comme une culture paysanne, même pendant que

---

[1] Sur la suite de l'histoire scythe, principalement en fonction du monde grec, voir Max Ebert, *Süd-Russland im Alterthum,* Leipzig 1921.

[2] Tallgren, *Sur l'origine des antiquités dites mordviennes*, E. S. A., XI, 1937, 123. Cf. K. Schefold, *Skytische Tierstil in Südrussland*, *ibid.*, XII, 1938.

[3] Emile Benveniste, Communication à la Société Asiatique, 7 avril 1938.

se consolidaient le scythisme et l’hellénisme » [1]. — Enfin au nord de la zone scythe de substrat plus ou moins cimmérien habitaient des barbares non scythes appelés par Hérodote les Androphages, les Mélankhlènes et les Issédons et qu’on peut imaginer de race finno-ougrienne. Tallgren propose de situer les Androphages au nord de Tchernigov et les Mélankhlènes au nord de Voronej. Nous savons que ces deux peuples s’associèrent aux Scythes pour repousser l’invasion de Darius. Quant aux Issédons, M. Benveniste les recherche vers l’Oural, du côté d’Ékatérinenbourg. Ajoutons que M. Tallgren propose d’attribuer aux Androphages et aux Mélankhlènes, c’est-à-dire aux voisins finno-ougriens des Scythes, la culture dite mordvienne dont les vestiges ont été découverts dans les fouilles de la Desna et de l’Oka et qui se caractérise par une ornementation géométrique assez pauvre sans rien du style animaliser des Scythes [2].

L’art scythe.

@

Les grandes invasions scythiques du VII^e^ siècle au Caucase, en Asie Mineure, en Arménie, en Médie et dans l’empire assyrien n’intéressent pas seulement l’histoire politique. Le contact initial des Scythes avec le monde assyrien dont ils furent, ne l’oublions pas, les alliés, les fédérés, ce contact intime qui dura près d’un siècle est un fait à notre avis capital pour quiconque étudie l’art des steppes. Tout d’abord il est très vraisemblable que ce fut pendant leurs courses dans l’Asie Antérieure, au VII^e^ siècle, que les Scythes achevèrent de passer de l’âge du bronze à l’âge du fer. Hâtons-nous d’ajouter que les débuts de l’art scythe ne manquèrent pas d’être influencés aussi par la technique du fer de Hallstatt, dans la région celto-danubienne (Hallstatt entre 1.000 ou p.43 900 et 500 ou 450, le Scythe entre 700 et 200) [3]. Mais c’est surtout le Caucase et le pays mède — en l’espèce le Louristan — que le

[1] Tallgren, *l. c.*, 128.

[2] *Ibid.*, 127.

[3] Cf. N. Makarenko, *La civilisation des Scythes et Hallstatt,* Eurasia septentrionalis antiqua, V. 1930, 22.

tumulte de peuples du VII^e siècle mit en étroits rapports avec les Scythes. M. Franz Hanéar, d'accord avec son collègue de Vienne F. W. König, estime précisément qu'il faut attribuer au VII^e siècle une bonne partie des bronzes de Koban au Caucase, une partie aussi des bronzes du Louristan, au revers sud-ouest de l'ancienne Médie. Pour M. Hančar, les bronzes de Koban et même ceux du Louristan seraient en partie dus aux Cimmériens [1]. Ce qui est évident, ce sont les rapports des uns et des autres avec les débuts de l'art scythe, les escadrons d'envahisseurs scythes et cimmériens tourbillonnant, à cette époque dans les mêmes régions. Nous avons par ailleurs un témoignage irrécusable de l'influence directe exercée par la Mésopotamie assyro-babylonienne sur les premières œuvres d'art scythe : la hache de fer et d'or de Kélermés, au Kouban (environ VI^e s.), hache où le vieux thème assyro-babylonien (et du Louristan) des deux bouquetins dressés autour de l'arbre de vie voisine avec de beaux cervidés, traités dans une manière réaliste, visiblement inspirée aussi de l'art animalier assyrien, mais déjà spécifiquement scythes, eux, par l'usage décoratif qui en est fait.

De ce point de départ nous voyons sortir tout l'art animalier scythe qu'on peut définir en disant qu'il détourne le naturalisme assyrien (ou grec) vers des fins décoratives. Cet art apparaît définitivement constitué avec les cervidés en or de la tombe de Kostromskaya, également au Kouban (sans doute VI^e s.), et avec la stylisation en spirales de leurs bois. L'esthétique des steppes s'installe ainsi pour des siècles en Russie méridionale, avec ses tendances si nettes dont nous suivrons le développement vers l'Est jusqu'en Mongolie et en Chine. Un double courant s'y manifeste dès l'origine : le courant naturaliste, sans doute périodiquement renouvelé par des apports de source assyro-achéménide d'une part, hellénique d'autre part ; le courant décoratif qui, comme nous venons de l'annoncer, ploie, déforme et détourne ce courant vers des fins purement ornementales [2]. Finalement le réalisme p.44

---

[1] F. Hancar, *Gürtelschliessen aus dem Kaukasus,* Eurasia septentrionalis antiqua, VII, 1931, 146 et, du même, *Kaukasus-Luristan, ibid.,* IX, 1934, 47.

[2] Reproductions typiques dans Rostovtzeff, *Animal style in South Russia and China,* 1929. Rostovtzeff, *Le centre de l'Asie, la Russie, la Chine et le style animal,* Seminarium Kondakovianum de Prague, 1929. G. Borovka, *Sky-thian art,* New-York, 1928.

animalier, jamais perdu de vue par ce peuple de dompteurs de chevaux et de chasseurs, ne sera que le support et le prétexte des stylisations décoratives.

Une telle tendance s’explique par les conditions mêmes de la vie des nomades, qu’ils fussent Scytho-Sarmates à l’ouest ou Huns à l’est. Ne possédant ni agglomérations stables ni luxe immobilier, la statuaire, le bas-relief et la peinture, qui seuls exigent un art réaliste, leur restaient étrangers. Tout leur luxe se bornait à un luxe vestimentaire et d’orfèvrerie, à des accessoires d’équipement ou de harnachement, etc. Or ces sortes d’objets — agrafes et plaques de ceinture, plaques de cheval, boucles de porte-épées, boucles de harnais, appliques de char, hampes de toute sorte, sans parler des tapis comme à Noïn-oula — semblent, comme par destination, voués à un traitement stylisé, voire héraldique. Par ailleurs, ainsi qu’on vient de le dire, les nomades du nord, qu’ils fussent de race iranienne comme les Scythes ou de race turco-mongole comme les Huns, passaient leur vie à cheval, cette vie de la steppe, tout occupée à forcer des hardes de cervidés ou d’hémiones, à assister dans la prairie sans limites aux courses des loups poursuivant les antilopes. Il était naturel que par leur genre de vie comme par le caractère particulier de leur luxe ils ne retinssent finalement des leçons assyro-babyloniennes que les thèmes héraldiques et les combats d’animaux stylisés. Enfin, comme le fait remarquer J. G. Andersson, il semble bien que ces figurations animalières aient eu chez les chasseurs de la steppe une intention nettement magique, comme naguère les fresques et les sculptures sur os de nos Magdaléniens [1].

Si nous mettons à part les pièces d’orfèvrerie gréco-scythes qui ne sont scythes que de sujet, mais qui sont l’œuvre d’artistes grecs travaillant soit pour les colonies helléniques de Crimée, soit directement pour les rois de la steppe, nous nous trouvons presque partout, dans l’art scythe, en présence d’animaux ramenés à un géométrisme systématique, en vue du seul effet ornemental. A Kostromskaya, art du V^{e} siècle avant J.-C. d’après Schefold, à

[1] Andersson, *Hunting magic in the animal style*, Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, Stockholm, n° 4, 1932. Voir dans cette même étude, p. 259 et sq. un essai de classification des races d’équidés, de cervidés, etc., de la steppe et leur rapprochement des types figurés sur les bronzes ordos. — Sur l’origine magique des motifs ornementaux dans l’art des steppes, citons encore O. Janse, *Le cheval cornu et la boule magique,* Ipek, 1935, I, p. 66 et Potapoff, *Conceptions totémiques des Altatens,* R. A. A., 1937, 208.

Élizavetovskaya, même époque, à Koul-oba, en Crimée, entre 450 et 350, dans le trésor de Pierre le Grand provenant de la p.45 Sibérie occidentale à l’époque sarmate, Ier siècle de notre ère, à Verkhne-oudinsk, en Transbaïkalie, art hunnique des environs de notre ère, les bois des cervidés, les crinières des équidés, les griffes mêmes des félins fleurissent en boucles et en spirales qui doublent parfois la hauteur de l’animal. La lèvre supérieure du cheval se retourne en colimaçon. Dans la province ouest-sibérienne de l’art scytho-sarmate et dans l’art, de même inspiration, qu’ont élaboré les Hiong-nou de l’Ordos, la stylisation des formes animales est parfois si complète, elles s’enlacent et s’entrelacent si bien entre elles, elles se ramifient tellement en poussées adventices que, malgré le réalisme, maintenu, des têtes de cervidés, d’équidés, d’ours ou de tigres, on n’arrive qu’avec quelque peine à distinguer l’animal du décor. Les cornes et la queue des animaux se terminent en feuillage ou fleurissent en forme d’oiseaux. Le réalisme animalier finit par se noyer et se perdre dans l’ornementation jaillie de lui [1].

L’art des steppes s’oppose ainsi à celui des populations sédentaires voisines, l’art scythe à l’art assyro-achéménide, l’art hunnique à l’art chinois, et cela sur le terrain même où on pourrait les rapprocher : les scènes de chasse et les combats d’animaux. Rien de plus opposé au classicisme animalier, tout de vitesse linéaire, des Assyriens ou des Achéménides d’un côté, des Han de l’autre que les contournements, les enrobements, les contorsions de l’art des steppes. Les Assyriens et les Achéménides comme la Chine des Han nous montrent des bêtes passantes, se poursuivant ou se menaçant dans un décor simple et aéré. Chez les artistes de la steppe, Scythes ou Huns, voici des mêlées, — souvent touffues comme un sous-bois de lianes, — d’animaux rivés les uns aux autres jusque dans la mort. Art dramatique qui se complaît aux broiements de membres, le corps du cheval ou des cervidés que saisit le félin, l’ours, le rapace ou le griffon, étant fréquemment l’objet d’une torsion complète. Aucune vitesse, aucune fuite ici. Des égorgements patients et méthodiques, où souvent, comme on vient de le dire, la victime semble entraîner son bourreau dans la mort. En revanche, un dynamisme interne qui, malgré cette « lenteur », arriverait vite à une grande

[1] Cf. Josef Zykan, *Der Tierzauber,* Artibus Asiae, V. 1935, 202.

puissance tragique si la stylisation flamboyante qui enchevêtre et fleurit les formes n’enlevait d’ordinaire tout réalisme à ces égorgements.

Les diverses composantes et tendances de l’art des steppes sont inégalement réparties à travers l’immense zone qui va d’Odessa à p.46 la Mandchourie et au fleuve Jaune. L’art scythe de la steppe, progressant vers la zone forestière de la haute Volga, influence la civilisation d’Ananino près de Kazan (vers 600-200 av. J.-C.), civilisation sans doute finno-ougrienne, où une riche nécropole a livré, avec les haches-pics et les poignards de bronze habituels, quelques motifs animaliers avec, notamment, le thème de l’animal enroulé, d’affinités scythes, mais traité ici dans une facture assez simplifiée et pauvre. Toutefois, selon la remarque de Tallgren, l’ornementation animalière scythe n’a été adoptée à Ananimo que partiellement et le fond de la décoration continue à y reposer sur des motifs géométriques [1]. Il n’en va pas tout à fait de même à Minoussinsk, en Sibérie centrale. Dans cet important centre métallurgique de l’Altaï, l’époque du plein bronze (VI^{e} - III^{e} siècles) continue sans doute à livrer des haches à douille à décor seulement géométrique (p. ex. décor de Krasnoiarsk « en angles »), mais on y voit aussi à partir de la même époque des bronzes animaliers d’une stylisation simplifiée et sobre, contrastant avec les enchevêtrements des autres provinces, et où Borovka chercherait volontiers l’origine topographique et chronologique de l’art des steppes. On voit l’importance de la question ainsi posée. L’espèce de lieu géométrique de l’art des steppes qu’est effectivement Minoussinsk, à mi-chemin entre la mer Noire et le golfe du Petchili, a-t-il, comme semble le penser Borovka, élaboré sous le marteau des vieux forgerons de l’Altaï les premiers thèmes animaliers, encore simples et pauvres chez eux, mais qu’enrichiront respectivement au sud-ouest, grâce aux apports assyro-achéménides, les Scythes, au sud-est, grâce aux apports chinois, les Hiong-nou ? Ou au contraire, la pauvreté des formes animalières à Minoussinsk provient-elle, ainsi que le pense Rostovtzeff, de ce que l’art scythe s’est appauvri en cheminant jusqu’à la forêt sibérienne, comme il s’est appauvri à Ananino, en cheminant jusqu’à la forêt permienne ? Ananino et Minoussinsk ne seraient en ce cas qu’un écho affaibli de la steppe russe.

---

[1] Tallgren, *Sur l’origine des antiquités dites mordviennes,* Eurasia septentrionalis antiqua, XI, Helsinki, 1937, 133.

Il faut noter d'ailleurs qu'en Russie méridionale même, au début, c'est-à-dire à partir des VII^e - VI^e siècles, nous ne constatons que des stylisations animalières encore assez sobres, comme c'est le cas dans les bronzes des tumuli de Kertch et de Koul-oba (ceux-ci déjà V^e-IV^e s.), en Crimée, des Sept-Frères, de Kelermès, d'Oulski et de Kostromskaya au Kouban, de Tchigirin près de Kiev, etc. Il semble qu'aux V^e-IV^e siècles la stylisation se p. 47 complique, comme c'est le cas pour Solokha, près de Mélitopol, sur la mer d'Azov, où à côté d'une belle orfèvrerie grecque sur des thèmes scythes nous voyons les enroulements animaliers, ramifications et surcharges caractéristiques, le cas aussi à Élizavétovskaia près d'Azov, où des floraisons et ramifications en bronze ajouré sont traitées pour elles-mêmes.

Les Sarmates et la Sibérie occidentale.

@

Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, nous trouvons dans la région d'Orenbourg, du côté des monts Oural, à Prokhorovka une culture locale, caractérisée par des dépôts de lances. La lance étant l'arme spécifique des Sarmates, les tombes de Prokhorovka représenteraient d'après Rostovtzeff, la première apparition des Sarmates en Russie d'Europe [1]. Quoi qu'il en soit, dans la seconde moitié du III^e siècle avant Jésus-Christ, les Sarmates, peuple de même race que les Scythes, appartenant comme eux au groupe iranien nomade du Nord et qui habitaient jusque là au nord de la mer d'Aral, passèrent la Volga et envahirent la steppe russe en refoulant les Scythes vers

[1] Toutefois, dès le V^e siècle avant Jésus-Christ, Hérodote (IV, 116) mentionne des Sauromates à l'est de l'embouchure du Don et nous les donne comme des métis de Scythes et d'Amazones, parlant d'ailleurs la langue scythe. S'agissait-il d'avant-gardes ayant suivi les Scythes dans leurs migrations bien avant l'arrivée du gros des Sarmates qui nomadisaient encore au nord de la Caspienne ? (Cf. Max Ebert, *Süd-Russland im Alterthum,* 339-340). Mais Rostovtzeff fait observer qu'un fait essentiel comme le matriarcat, attesté par les Grecs chez les Sauromates, ne se retrouve nullement chez les Sarmates. Il pense que les deux peuples n'ont rien de commun (*Iranians and Greeks.* 113).

la Crimée [1]. Polybe (XXV, 1) les mentionne pour la première fois comme puissance en 179 avant Jésus-Christ. Bien qu'il s'agisse de peuples congénères [2] également nomades, les nouveaux venus se distinguaient assez nettement de leurs prédécesseurs. Les Scythes, nous l'avons vu, se présentaient à nous comme des archers à cheval, coiffés du bonnet sace, aux vêtements amples, des Barbares frottés de culture grecque, développant un art animalier qui, à travers ses stylisations, gardait toujours le souvenir de la plastique naturaliste. Les Sarmates sont essentiellement une cavalerie de lanciers, coiffés d'un casque conique et couverts d'une cotte de maille. Leur art, encore animalier p.48 à sa base, montre un goût beaucoup plus exclusif que celui des Scythes pour la stylisation et l'ornementation géométrique ; il se complaît aux incrustations d'émaux polychromes dans le métal ; bref il révèle une réaction « orientale » très prononcée de la décoration florale stylisée sur la plastique gréco-romaine. C'est déjà l'apparition, en Europe, de l'art de notre pré-moyen-âge, art que les Sarmates transmettront aux Goths et ceux-ci à tous les Germains de la *Völkerwanderung.*

Le passage de l'art scythe à l'art sarmate se produirait avec la grande trouvaille d'Alexandropol, près d'Ékaterinoslav, au commencement du III^e^ siècle avant Jésus-Christ. L'art sarmate s'installe en Russie méridionale pendant les III^e^ et II^e^ siècles avec la bijouterie de Buerova Mogila, d'Akhtanizovka, d'Anapa, de Stavropol, de Kazinskoye et de Kurdzhips au Kouban, dans l'étage sarmate d'Élizavetovskaya près d'Azov, ainsi que dans la célèbre ceinture d'argent à émaux de Maïkop, avec un griffon dévorant un équidé et qui serait un travail sarmate du II^e^ siècle avant Jésus-Christ. Le même style se continue sur les plaques sarmates de l'époque suivante, à Taganrog et Fedulovo près de l'embouchure du Don, à Siverskaya près de l'embouchure du Kouban (II^e^-I^er^ siècle avant J.-C.) et au I^er^ siècle de notre ère

[1] Les Scythes durent à ce moment se trouver pris entre les Sarmates qui arrivaient d'Asie d'une part, et d'autre part l'expansion des Gètes (les futurs Daces), de race thraco-phrygienne, qui se taillaient un empire en Hongrie et en Roumanie.

[2] Strabon, livre XI, ch. II.

à Novotcherkask, près d'Azov, à Oust Labinskaya, à la ferme Zoubov et à Armavir au Kouban etc. [1].

A ce groupe, notamment à la plaque de la ceinture de Maïkop, se rattachent les plaques d'or et d'argent de la Sibérie occidentale, aujourd'hui au « Trésor de Pierre le Grand » et qui sont ornées de combats de griffons et d'équidés, de tigres et d'équidés, de griffons et de yaks, d'aigles et de tigres, etc., le tout traité dans une forme très stylisée et arborescente. L'ensemble de ces plaques sibériennes, datées sans doute trop haut par Borovka (III^e- II^e siècle avant p.49 J.-C.), serait d'après Merhart du I^er siècle avant, ou mieux du I^er siècle de notre ère d'après Rostovzeff [2].

On est d'autant plus tenté d'attribuer à des populations d'affinités sarmates les plaques d'orfèvrerie de la Sibérie occidentale, que, d'après des découvertes soviétiques récentes, les crânes humains trouvés pour cette époque à Oglakty près de Minoussinsk, c'est-à-dire beaucoup plus à l'est, dans la Sibérie centrale, ne semblent guère avoir pu appartenir à des éléments turco-mongols et peuvent se rapporter à des populations d'affinités indo-européennes en liaison avec les Scythes, Sarmates et Çaka (Cf. Tallgren, *Oglakty,* ESA*,* 1937*,* 71).

Les cultures pré-turques de l'Altaï.

@

---

[1] Comme bronzes sarmates caractéristiques, bien que trouvés dans une zone sans doute ethniquement non sarmate mais finno-ougrienne, voir encore les pièces de la nécropole d'Oufa, à l'ouest de l'Oural méridional, et celles du trésor de Ékaterinovka, entre Oufa et Perm, que Tallgren situe les unes et les autres entre 300 et 100 avant Jésus-Christ (Tallgren, *Etudes sur la Russie orientale durant l'ancien âge du fer,* Eurasia septentrionalis antiqua, VII, 1932, 7). Semblent également d'inspiration sarmate les plaques à « animal enroulé » trouvées à Gliadenovo, au nord-est de Perm, et que Tallgren date du début de notre ère. Quant aux grandes plaques du trésor de Pierre le Grand, trouvées en Sibérie occidentale, elles semblent former la transition entre le scythe ou « scythe attardé » et le sarmate. Pourtant elles sont bien d'époque sarmate, étant, semble-t-il, associées à des monnaies de Néron et de Galba. Cf. Joachim Werner, *Zur Stellung der Ordosbronzen,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 260.

[2] Reproductions dans Rostovtzeff, *Iranians and Greeks,* pl. XXV ; Borovka*, Skythian art*, p. 46-48.

Le centre métallurgique de Minoussinsk, sur le haut Iénissei, fut, à partir du début du Ve siècle environ, le siège d'une activité nouvelle [1]. C'est alors qu'apparaissent, d'après Tallgren, les sépultures à fosse dans des enclos quadrangulaires en pierre, qui coïncident avec la période dite du bronze III, le « plein bronze » de Merhart (vers 500-300 ou 200 avant J.-C.). Cette période est caractérisée par l'abondance des motifs animaliers, notamment les motifs du cervidé couché, du cervidé debout, du cervidé regardant en arrière et le motif de l'animal enroulé, motif qui, d'après Tallgren, vient de la Russie méridionale.

Entre 500 et 300 se place aussi la première production des poignards et couteaux de bronze sibériens et des « coupes-chaudrons » qui, de Minoussinsk, se répandront jusqu'à l'Ordos d'époque hiong-nou d'une part, jusqu'à la Hongrie des grandes invasions de l'autre [2]. Les couteaux de Minoussinsk et de Tagarskoié, minces, légèrement courbes, à poignée souvent terminée par une tête de cervidé très fine, furent également répandus dans toute la Mongolie jusque dans l'Ordos des temps hiong-nou. Vers 300-200 avant J.-C., l'âge du fer triomphe à Minoussinsk avec des haches-pics, partie en bronze, partie en fer, et avec le groupe des grandes p.50 sépultures collectives. Par ailleurs Minoussinsk nous a livré, sans doute, pense Merhart, aux IIe-Ier siècles avant Jésus-Christ, des plaques ornementales en bronze avec des taureaux affrontés ou des batailles de chevaux, toutes plaques sur lesquelles les oreilles, les pattes, la queue, les muscles, les poils des animaux sont traités « en feuille de trèfle concave », procédé nettement en liaison avec l'art sarmate de la Russie méridionale et de la Sibérie occidentale et qu'à son tour, estiment plusieurs archéologues, Minoussinsk transmettra à l'art hunnique de l'Ordos.

---

[1] Cf. Tallgren, *Collection Tovostine des antiquités de Minoussinsk*, Helsingfors, 1917. — Merhart, *Bronzezeit am Ienissei*, Vienne 1926. — Teploukhov, *Essai de classification des anciennes civilisations métalliques de la région de Minoussinsk*, Materialii po Ethnographi, IV, Leningrad, 1929.

[2] Ces coupes-chaudrons à corps cylindrique, aux « oreilles » droites et rectangulaires, se retrouvent à la fois au musée Cernuschi (Mission de Baye, région de Minoussinsk) et dans les musées de Budapest. Cf. Zoltan Takacs. *Francis Hop Meinorial Exhibition* 1933*, The Art of Greater Asia*, p. 17 et 68.

Minoussinsk est située sur le versant nord des monts Saïansk. Plus au sud-ouest, à Pasyryk, sur le versant nord du grand Altaï, près des sources de l'Ob et de la Khatoun, la mission Griaznov a mis au jour en 1929 des sépultures de 100 avant Jésus-Christ ou un peu antérieures, avec des cadavres de chevaux « masqués en rennes » (ce qui semble prouver, par parenthèse, qu'il s'agissait de populations ayant substitué l'usage du cheval à celui du renne) [1]. Ces masques de chevaux et leur harnachement en cuir, bois et or, sont ornés de motifs animaliers stylisés, bouquetins et cerfs au galop volant, griffon ailé tuant un bouquetin, panthères bondissant sur des cerfs et des bouquetins, rapace sur un cerf à terre, coqs affrontés. Tous ces motifs sont encore assez près du réalisme animalier scythe et même gréco-scythe sans les complications ornementales ultérieures. La stylisation, ordonnée et sobre, y reste d'un éblouissant effet décoratif. On trouve encore à Pasyryk des mascarons barbus, d'origine nettement gréco-romaine, dont l'inspiration provient sans doute du royaume hellénistique du Bosphore cimmérien. Les mêmes mascarons gréco-romains se retrouvent vers la même époque — II^e^-I^er^ siècles avant Jésus-Christ — dans le groupe de Minoussinsk (à Trifonova, Baténi, Béjà, Kali, Znamenka, etc.) [2]. Quant au groupe de l'Altaï, il comprend encore, en plus de Pasyryk, les kourganes de Chibé, de Karakol et d'Oïrotin, datant sans doute en général du I^er^ siècle avant Jésus-Christ et d'affinités sarmates. Les pièces du groupe de Chibé présentent le même art animalier, d'une stylisation encore sobre et proche du p.52 réalisme. Un laque chinois de Chibé, daté de 86-48 avant Jésus-Christ nous fixe sur la chronologie de ce centre [3].

---

[1] Sur les immolations de chevaux autour du cadavre du chef dans les tombes scythes, Hérodote, IV, 72. Sur le renne, Acad. Cult. Matér., févr. 1931.

[2] Sur le groupe Pasyryk, Chibé, Katanda, etc., cf. Griaznov, in *American Journal of Archaeology,* 1933, p. 32. — Kiseleff, *Fouilles de 1934 dans l'Altaï,* trad. in *Revue des arts asiatiques,* X, 4, 1937, p. 206. — Laure Morgenstern, *L'exposition d'art iranien à Léningrad et les découvertes de Pasyryk, ibid.*, p. 199. — L. Morgenstern, *Esthétiques d'Orient et d'Occident,* Paris, Alcan, 1937 (illustré). — Joachim Werner, E. S. A., IX, 265. — Sur les mascarons de Pasyryk, Salmony, *Chinesische Schmuckform in Eurasien, ibid.,* 329. — E. S. A., 1933, 249 (monnaies du Bosphore, III^e^ s. avant J.-C. trouvées en Dzoungarie).

[3] Griaznov, in *American Journal of Archaeology,* 1933, p. 32. Tallgren *Oglakty,* Eurasia septentrionalis antiqua, XI, 1937, 69.

Au Ier siècle de notre ère, la culture de l’Altaï est représentée par le kourgane de Katanda qui nous a livré des combats d’ours contre des cervidés aux cornes fleurissant en têtes d’oiseaux, travail sur bois, ainsi que des plaques de bronze et des fragments de tissus à motifs animaliers stylisés, dont des luttes de griffons et de cervidés qui rappellent les motifs hunniques que nous retrouverons à la même époque (an 2 de notre ère) à Noïn Oula, en Mongolie. Et, de même que Noïn Oula nous livrera un tissu grec certainement venu du Bosphore cimmérien, le kourgane de Tes, près de Minoussinsk, attestera aussi, jusqu’à l’époque des Grandes Invasions, des influences gréco-romaines de semblable provenance, notamment sur des boucles d’oreilles d’inspiration pontique.

Pendant les deux premiers siècles de notre ère nous voyons encore fleurir autour de Minoussinsk une culture de transition que Téploukhov a appelée la culture de Tachtyk et à laquelle appartiennent notamment les trouvailles du village d’Oglakty, à 60 kilomètres au nord de Minoussinsk, au nord du confluent de la Touba, trouvailles datées par une soie chinoise de l’époque des seconds Han et avec de beaux dessins animaliers rupestres.

Peu après, ces foyers, d’affinités scytho-sarmates, de l’Altaï et de Minoussinsk paraissent s’éteindre ou plus exactement se transformer, car la région de Minoussinsk livrera encore au début du VIIe siècle de notre ère des garnitures de bronze, datées par des monnaies chinoises du début des T’ang. Il semble que le pays ait été conquis par des tribus turques, aïeules des Kirghiz que les historiens chinois y signaleront au Ve siècle [1]. D’après Téploukhov la substitution des Kirghiz à l’aristocratie indo-européenne d’affinités sarmates à Minoussinsk aurait eu lieu après le IIIe siècle de notre

[1] Peut-être y eut-il alors mélange de populations. Gardîzî nous dit que de son temps les Kirghiz avaient encore le teint blanc et les cheveux roux. Par ailleurs ces Kirghiz de l’Iénissei n’étaient pas à l’origine un peuple de langue turque (Radloff, *Alttürk. Inschriften*, p. 425).

ère [1]. Mais, avant de disparaître, les centres culturels de Minoussinsk, de Pasyryk et de Katanda avaient joué un rôle considérable en contribuant à transmettre l’art animalier stylisé, l’art des steppes, aux nations hunniques de la Mongolie et de l’Ordos.

Origines des Hiong-nou. L’art hunnique.

@

p.53 Tandis que les nomades de race iranienne, Scythes et Sarmates, occupaient en Russie méridionale et sans doute aussi au Tourgaï et dans l’ouest-sibérien la partie occidentale de la zone des steppes, la partie orientale était au pouvoir des peuples turco-mongols. La nation dominante parmi les Turco-Mongols durant l’antiquité était désignée par les Chinois sous le nom de *Hiong-nou,* nom à rapprocher de ceux de Huns (*Hunni*) et de *Hûna* sous lesquels les Romains et les Indiens désignèrent par la suite ces mêmes Barbares [2]. Il est vraisemblable que ce sont ces Hiong-nou (le nom n’apparaît nettement dans les Annales chinoises qu’à partir des Ts’in, au III^e^ siècle avant J.-C.) qui étaient antérieurement désignés par les Chinois des IX^e^- VIII^e^ siècles sous le nom de *Hien-yun,* et plus anciennement de Hiun-yu, ou encore de façon plus vague, de *Hou.* Les Hou connus des Chinois à l’aube de l’histoire sont ceux qui habitaient sur la frontière de la Chine d’alors, dans l’Ordos, le

---

[1] Il *y* aurait peut-être lieu de rattacher à l’art sarmate — ou tout au moins à des *Spätantike* dérivés du sarmate — une partie des très curieuses peintures rupestres découvertes en Sibérie et jusqu’en Mongolie (au mont Oglakty, à Qizil-kaya, à Soulek près Minoussinsk, à Morosova dans l’Ouriangkhai, haut lénissei, et enfin à Durbeldji et à Ilkhé-Alyk sur l’Orkhon). Les fresques de l’Ouriangkhai (Tannou Oula) nous montrent des esquisses de cervidés et d’ours d’un remarquable réalisme, avec un mouvement linéaire qui évoque le meilleur gréco-scythe (Boulouk, Kedrala, Tsaghan-gol). D’autre part, certains dessins rupestres de Soulek, près de Minoussinsk, représentant des cavaliers, coiffés, semble-t-il, d’un casque conique, avec l’arc et la longue lance, évoquent assez les fresques romano-sarmates de Kertch, en Crimée. Il est vrai qu’on a trouvé à Soulek des inscriptions « runiques », ce qui incline certains à faire descendre ces peintures jusqu’au VII^e^ siècle de notre ère. Cf. Tallgren, *Inner Asiatic and Siberian rocks pictures,* Eurasia septentrionalis antiqua, VIII, 1933, 175-197. — Par ailleurs M. Fettich a montré les rapports de la dernière culture de Minoussinsk au VII^e^ siècle de notre ère, avec l’art protohongrois de l’époque lévédienne. Cf. Nandor Fettich, *Die Reiternomaden kultur von Minussinsk,* dans *Metallkunst der Landnehmenden Ungarn,* 1937, p. 202.

[2] Les noms de Hiong-nou, de Huns et de Hûna seraient-ils trois appellations absolument indépendantes l’une de l’autre ? Ce n’est pas *a priori* très vraisemblable. (Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, 141).

nord du Chan-si et le nord du Ho-pei. H. Maspero suppose que les « Jong du Nord », Pei-Jong, établis à l'ouest et au nord-ouest de l'actuel Pékin, étaient une tribu de ces Hou. D'autres clans furent au IVe siècle avant Jésus-Christ soumis par les Chinois du royaume de Tchao. Le roi Wou-ling de Tchao (v. 325-298) enleva même aux Hiong-nou l'extrême nord du Chan-si (région de Ta-t'ong), voire le nord de l'actuel Ordos (vers 300 avant J.-C.). Ce fut, on l'a vu, pour opposer aux attaques de ces nomades une parade efficace que les Chinois des royaumes de Ts'in (Chen-si) et de Tchao (Chan-si) transformèrent en même temps leur lourde charrerie en cavalerie mobile, révolution militaire qui entraîna une transformation p.54 complète du costume chinois, la robe des époques archaïques ayant été alors remplacée par le pantalon de cavalerie emprunté aux nomades et les guerriers chinois empruntant encore à ceux-ci le bonnet à aigrette, les « trois queues », et les boucles de ceinture qui joueront un si grand rôle dans l'art dit « des Royaumes Combattants » [1]. Ce fut également pour se défendre contre les Hiong-nou que les Chinois de Tchao et des États voisins commencèrent à construire sur leur frontière septentrionale les éléments de fortifications qui, plus tard réunis et complétés par Ts'in Che Houang-ti, devaient former la Grande Muraille.

D'après l'historien chinois Sseu-ma Ts'ien, c'est dans la seconde moitié du IIIe siècle avant Jésus-Christ que les Hiong-nou paraissent s'être constitués en une nation unie et forte. A leur tête un chef appelé *chan-yu,* dont le titre complet est en transcription chinoise *tch'eng-li kou-t'ou chan-yu,* mots que les Chinois traduisent par « Majesté Fils du Ciel » et sous lesquels on discerne des racines turco-mongoles, *tcheng-li,* notamment, étant la transcription du mot turc et mongol *Tängri,* Ciel [2]. Au-dessous du *chan-yu* se trouvaient « deux grands dignitaires, les rois *t'ou-k'i,* c'est-à-dire les rois sages de droite et de gauche » la transcription chinoise *t'ou-k'i* étant rapprochée du mot turc *doghri,* droit, fidèle. Dans la mesure où on peut parler de résidences fixes pour un peuple essentiellement nomade, le *chan-yu* résidait sur le haut

---

[1] Le promoteur officiel de cette réforme vestimentaire fut, d'après Sseu-ma Ts'ien, le roi de Tchao, Wou-ling, en 307. Trad. Chavannes, V, 73.

[2] Cf. Chavannes, *Les mémoires de Sse-ma Ts'ien,* Introduction, p. LXV. Kurakichi Shiratori explique le mot *chan-yu* par une étymologie chinoise signifiant « immensité sans bornes (K. Shiratori, *A study on the titles of khagan and khatun, Memoirs of the Toyo Bunko,* I, p. 11, *et On the territory of the Hsiungnu, ibid.*, V. p. 71.

Orkhon dans la montagneuse région où s'élèvera plus tard la capitale des Mongols gengiskhanides, Qaraqoroum. Le roi sage de gauche, qui est en principe l'héritier présomptif, réside à l'est, sans doute sur le haut Kéroulèn. Le roi sage de droite réside à l'ouest, peut être, pense Albert Herrmann, du côté de l'actuel Ouliassoutaï, dans les monts Khangaï [1] . Au-dessous s'échelonnaient dans la hiérarchie hunnique les « rois » *kou-li* de gauche et de droite, les généralissimes de gauche et de droite, les grands gouverneurs de gauche et de droite, les grands *tang-hou* de gauche et de droite, les grands *kou-tou* de gauche et de droite, les chefs de mille hommes, de cent hommes et de dix hommes [2]. Cette nation de nomades, ce peuple p.55 en marche était organisé comme une armée. A la manière turco-mongole, l'orientation générale était prise face au sud : il en ira de même chez les descendants des Hiong-nou, les Turcs du VI[e] siècle de notre ère, comme chez les Mongols de Gengis-khan.

Les Hiong-nou sont dépeints par les Chinois sous des traits caractéristiques que nous retrouvons chez leurs successeurs turcs et mongols.

> « Ils sont, résume Wieger [3], de petite taille, ont le corps trapu, la tête ronde et très grosse, le visage large, les pommettes saillantes, les ailes du nez écartées, la moustache assez fournie, pas de barbe, sauf une touffe de poils raides au menton, les oreilles longues, percées et garnies d'un anneau. La tête est d'ordinaire rasée, sauf une houppe de cheveux sur le vertex [4]. Les sourcils sont épais, les yeux fendus en amande, à pupille très ardente. Ils portent une robe flottante, descendant jusqu'à mi-jambe, fendue sur les côtés, serrée par une ceinture dont les bouts pendent par

---

[1] Albert Herrmann, *Die Gobi im Zeilalter der Hunnenherrschaft* (Geografiska Annaler 1935, Sven Hedin), p. 131. [Se reporter aux cartes publiées avec l'ouvrage de R. Grousset, *Le Conquérant du Monde*]

[2] Chavannes, Sse-ma Ts'ien, *l. c*.

[3] [Textes historiques, t. I, p. 285.]

[4] K. Shiratori rappelle que les Hiong-nou portaient la tresse et que c'est d'eux que l'usage s'en est propagé aux hordes turco-mongoles suivantes, *To-pa,* Jouan-jouan, T'ou-kiue, K'i-tan et Mongols. Cf. *The queue among the peoples of North Asia.* Memoirs of the Toyo Bunko), n° 4, 1929.

> devant. En raison du froid leurs manches sont hermétiquement fermées au poignet. Une courte pèlerine en fourrure couvre les épaules. Un bonnet de fourrure couvre la tête. Souliers en cuir. Large pantalon fixé et fermé à la cheville par une courroie. L'étui de l'arc, suspendu à la ceinture, pend sur le devant de la cuisse gauche. Le carquois, également suspendu à la ceinture, pend en travers des reins, les barbes des flèches à droite.

Comme nous l'avons vu, plusieurs détails de ce costume, notamment le pantalon serré à la cheville, sont communs aux Huns et aux Scythes. Il en va de même de plusieurs coutumes, par exemple pour les immolations funéraires, les Hiong-nou comme les Scythes égorgeant sur la tombe du chef ses femmes et ses serviteurs, parfois au nombre de cent ou de mille chez les Hiong-nou. Hérodote (IV, 65 [1]) nous a dit que les Scythes scient le crâne de leur ennemi au ras des sourcils, le recouvrent d'une gaine de cuir, l'enchassent d'or à l'intérieur et s'en servent en manière de coupe. Le *Ts'ien-Han chou* atteste le même usage chez les Hiong-nou, comme on le verra notamment pour le *chan-yu* Lao-chang buvant dans le crâne du roi des Yue-tche [2]. Les Hiong-nou comme les Scythes sont d'ailleurs des chasseurs de têtes. Hérodote (IV, 64 [3]) nous a montré les Scythes obligés par point d'honneur à apporter au tableau de guerre des têtes, coupées de leur main, p.58 et suspendant en trophée la peau du crâne à la bride de leur cheval. Chez les descendants des Hiong-nou, chez les T'ou-kiue du VI[e] siècle de notre ère, le nombre des pierres dont sera honoré le tumulus d'un guerrier sera proportionné au nombre d'hommes qu'il aura tués dans sa vie [4]. Chez le nomade indo-européen et chez le nomade turco-mongol, la même odeur de sang. Le Scythe asperge du sang de son ennemi le cimeterre sacré planté sur un tertre ; le premier ennemi qu'il a tué, il boit une coupe de son sang [5]. Pour

---

[1] [Cf. le site remacle.org, et édition/rechercher 'LXV']

[2] *Ts'ien-Han chou.* dans Chavannes, *Sse-ma Ts'ien,* I, p. LXV et LXX.

[3] [remacle.org, et 'LXIV']

[4] Stanislas Julien, *Documents sur les T'ou-kiue,* Journal Asiatique, 1864, 332.

[5] Hérodote, IV, 62, 64. [remacle.org, et 'LXII', 'LXIV']

consacrer un traité, le Hiong-nou boit du sang dans un crâne humain [1]. Pour pleurer le mort, le Scythe et le Hiong-nou se tailladent également le visage de coups de couteau, « afin que le sang coule avec les larmes », etc.

Comme les Scythes, les Hiong-nou sont essentiellement nomades. Leurs troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons et de chameaux déterminent le rythme de leur existence. Les Hiong-nou se déplacent, transhument avec ce bétail à la recherche de l'eau et des pâturages. Ils se nourrissent exclusivement de viande (trait qui a frappé les Chinois, beaucoup plus végétariens), s'habillent de peaux et couchent sur des fourrures [2]. Ils campent dans des tentes de feutre. Quant à leur religion, c'est un vague chamanisme, reposant sur le culte du Tängri ou Ciel divinisé et sur l'adoration de certaines montagnes sacrées. Leur roi suprême ou chan-yu réunit l'assemblée en automne, « saison où les chevaux sont gras », pour le dénombrement des hommes et des troupeaux. Tous les auteurs chinois nous donnent ces barbares pour des pillards invétérés qui apparaissent à l'improviste à l'orée des cultures, razzient hommes, troupeaux et richesses, puis s'enfuient avant la riposte en emportant leur butin [3]. Leur tactique quand ils sont poursuivis, consiste à attirer les colonnes chinoises dans les solitudes du Gobi ou de la steppe, à les y harceler sous des volées de flèches sans se laisser « accrocher » eux-mêmes, à ne porter le coup final qu'une fois l'adversaire épuisé par la faim, la soif et totalement démoralisé. Cette tactique, que leur permettent la mobilité de leur cavalerie et leur habileté au tir de l'arc, ne variera guère chez les hommes de la steppe, des premiers Hioung-nou à p.59 Gengis-khan. Notons qu'elle est commune à tous ces peuples d'archers montés, qu'ils soient huns à l'est ou scythes à l'ouest. C'est la même qu'au témoignage d'Hérodote les Scythes employèrent contre Darius. Darius sut la discerner à temps [4] et battre en retraite avant que cette

---

[1] *Ts'ien-Han chou,* dans Chavannes, *Sse-ma Ts'ien*, Introduction, p. LXV.

[2] *Ibid.*, LXIII. Cf. De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*. 2 et sq.

[3] Les Scythes, après leur grand raid du VII[e] siècle, n'ont pas laissé la même réputation de pillards que les Hiong-nou, sans doute parce que leur pays était plus riche et que cette cavalerie nomade des bords de l'Euxin vivait sur les « Scythes laboureurs » qui cultivaient la Terre Noire de l'Ukraine.

[4] [Cf. Hérodote, IV, 125 sqq ; remacle.org, et 'CXXV']

« retraite de Russie » risquât de tourner au désastre. Que de généraux chinois n'auront pas la même sagesse et iront se faire massacrer au fond du Gobi où les aura attirés la dérobade systématique des Huns !

Quant à la place linguistique des Hiong-nou dans l'ensemble des populations turco-mongoles, certains auteurs, comme Kurakicki Shiratori, ont eu tendance à les considérer plutôt comme des Mongols [1]. M. Pelliot pense au contraire, par les quelques recoupements linguistiques que permettent les transcriptions chinoises, qu'il s'agit plutôt — au moins dans l'ensemble et pour les cadres politiques — d'un peuple turc.

Les Hiong-nou possédaient un art très caractérisé, représenté surtout par des plaques de ceinturon ou par d'autres plaques, appliques, agrafes et boutons d'équipement ou de harnachement en bronze à motifs animaliers stylisés ou par des terminaisons de hampes notamment en forme de biches. — Cet art est souvent désigné sous le nom d'art ordos, du nom des Ordos, tribu mongole qui occupe depuis le XVI^{e} siècle de notre ère la boucle du fleuve Jaune, au nord du Chen-si, région où les trouvailles ont été particulièrement abondantes. L'art dont il s'agit est d'ailleurs une simple province de l'art animalier stylisé des steppes, art teinté, on l'a vu, d'influences assyro-iraniennes et grecques en Russie méridionale, soit original, soit appauvri et dans les deux cas assez simplifié à Minoussinsk, et entrant, dans l'Ordos, en contact avec l'esthétique chinoise, avec influence réciproque de l'esthétique des steppes sur l'art chinois et de l'esthétique chinoise sur les bronzes ordos. Par les plaques avec batailles d'équidés entre eux, combats d'équidés ou de cervidés contre des tigres, des ours, des animaux fantastiques, comme par les terminaisons de hampe avec cerfs ou biches en ronde bosse, l'art Ordos rappelle particulièrement, bien qu'avec plus de richesse et de fantaisie, celui de Minoussinsk.

L'art hiong-nou de la Mongolie et du pays ordos parait, d'après les dernières recherches des archéologues, aussi ancien que l'art p.60 scythe lui-même. L'archéologue suédois T. J. Arne faisait dès 1933 remonter à la première partie du III^{e} siècle avant Jésus-Christ et même à la seconde moitié

[1] K. Shiratori, *Sur l'origine des Hiong-nou*, Journal Asiatique, 1923, I, 71. Mais le même auteur a aussi soutenu par d'autres arguments linguistiques le turcisme des Hiong-nou : *Ueber die Sprachen der Hiung-nu und der Tung-hu Stämme,* Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences, 1902, XVII, 2).

du IVe les bronzes ordos de Louan-p'ing et de Siuan-houa [1]. En 1935 l'archéologue japonais Sueji Umehara, considérant que l'art ordos a profondément influencé la formation du style chinois dit des Royaumes Combattants, lequel fleurit à partir, au moins, du Ve siècle avant Jésus-Christ, faisait remonter à cette époque les premiers bronzes ordos [2]. Plus récemment le sinologue suédois Karlgren vient de reculer plus loin encore dans le passé, jusque vers 650 avant Jésus-Christ, l'apparition du style chinois des Royaumes Combattants et donc l'attestation que déjà l'art des steppes, en l'espèce l'art ordos, existait, puisqu'il était déjà capable de modifier à son contact l'esthétique du décor chinois dit Moyen-Tcheou [3]. Tous sont d'accord pour constater que l'influence de l'art ordos est un des facteurs qui, à côté des lois d'évolution interne et, semble-t-il, dans le même sens qu'elles, ont fait passer la décoration des bronzes chinois archaïques du style dit Moyen-Tcheou au style dit des Royaumes Combattants [4].

Les principaux sites de trouvailles hiong-nou s'échelonnent du Baïkal à la frontière du Ho-pei, du Chan-si et du Chen-si. Signalons : 1° au nord, les tombes de Tchita, en Transbaïkalie, que Merhart date des IIe- Ier siècles avant Jésus-Christ, et les tombes de Derestouisk près de Troizkosavsk, au nord de Kiakhta, en Haute Mongolie, où ont été découvertes des plaques sibériennes avec des monnaies chinoises Han, émises depuis 118 avant Jésus-Christ [5] ; 2° en Mongolie Extérieure, Noïn Oula, près d'Ourga, où la mission Kozlov a découvert la tombe d'un prince hiong-nou, tombe renfermant des bronzes de

---

[1] T. J. Arne, *Die Funde von Luan-p'ing und Hsuan-hua,* Bull. Mus. of Far Eastern Antiquities, Stockholm, V, 1933, 166.

[2] S. Umehara, *Shina kodo seikwa,* III, Yamanaka éd. 1935.

[3] Karlgren, *New studies on Chinese bronzes,* Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, Stockholm, IX, 1937, p. 97.

[4] Cf. O. Jansé, *Le style du Houai et ses affinités,* Revue des Arts asiatiques VIII, 1934, 159. Et pour l'ensemble des positions acquises au point de vue chronologique, Joachim Werner, *Zur Stellung der Ordos-Bronzen,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 259, et Herbert Kilhn, *Zur Chronologie der Sino-Siberischen Bronzen,* Ipek, 1934.

[5] D'autres trouvailles de même ordre, étroitement liées au style ordos, ont été faites par Talko-Hryncewicz près de Toultou sur la basse Tchita, et près de Bitchourskoié, sur le Tchilok, bassin de la Sélenga. Cf. Joachim Werner, *Zur Stellung der Ordos-Bronzen, l. c.*, 261.

l'art des steppes, de splendides tissus de laine historiés de même inspiration (combat d'un griffon contre un élan, combat d'un félin contre un yak), tous sujets traités dans la plus belle manière sarmato-altaïenne, aussi un p.61 tissu grec représentant un personnage moustachu, de trois-quarts et provenant sans doute de quelque artiste du Bosphore cimmérien ; enfin, datant le tout, un laque chinois de l'an 2 de notre ère [1]. Peut être devrait-on rattacher au même groupe les fresques découvertes non loin de là, à Durbeîdji et à Ilkhé Alyk sur l'Orkhon qui ne sont pas datables, mais où de belles représentations de cervidés semblent déceler encore des influences sarmato-altaïennes [2]. 3° dans l'Ordos, le reste de l'actuelle province de Souei-yuan, le Tchakhar et le Jéhol, les nombreux sites ayant livré des bronzes ordos, notamment : Louan-p'ing près de Jéhol ; Hattinsoum et Hallong-osso, à l'ouest du Dolon-nor, au nord de Kalgan ; Siuan-houa, au sud de Kalgan, sur la route de Pékin ; Kouei-houa-tch'eng près de Souei-yuan, et Yu-lin, à la frontière de l'Ordos et du Chen-si septentrional. Notons qu'une partie des trouvailles de Siuan-houa sont datées par la présence d'une « monnaie-couteau » chinoise portant le caractère « t'ou » et appartenant à un type qui fut en usage en Chine durant la période dite des Royaumes Combattants, de 480 à 250 avant Jésus-Christ [3].

Si dans l'ensemble une bonne partie des bronzes ordos, c'est-à-dire des bronzes hunniques de la Mongolie intérieure sont contemporains de l'époque chinoise des Royaumes Combattants (V^e^-III^e^ siècle avant J.-C.), le même art continua à fleurir sur place ainsi qu'en Mongolie extérieure durant toute la période chinoise des Han (du début du II^e^ siècle avant J.-C. au début du III^e^ siècle de notre ère), comme l'attestent d'une part les fouilles datées de Noïn Oula, d'autre part l'existence dans l'Ordos de nombreuses plaques de bronze

---

[1] Borovka, *Comptes rendus des expéditions pour l'exploration du nord de la Mongolie,* Léningrad, 1925. Trever, *Excavations in Northern Mongolia,* 1924-1925, Memoirs of the Academy of Material culture, Leningrad, 1932. — Cf. Joachim Werner, Eurasia septentrionalis antiqua*,* 1934, 264.

[2] Cf. Andersson, *The Altai rock carvings*, dans *Hunting magic in animal style*, 308. Tallgren, *Inner Asiatic and Siberian rocks pictures*, Eurasia septentrionalis antiqua, VIII, 1933, 175.

[3] Cf. *Guide to the exhibitions of the Museum of Far Eastern Antiquities* Stockholm, 10 septembre 1933, p. 40.

à animaux polycéphales remontant assez nettement à cette époque, et enfin la présence, dans nos collections (Musée Cernuschi, collection Coiffard, collection Loo), d'agrafes de bronze chinoises à thèmes hunniques visiblement copiées sur des modèles ordos par des artistes Han [1]. Pour l'époque suivante, celle dite en Chine des Six Dynasties (IVe- VIe siècles de notre ère), l'influence de l'art ordos se fait non moins nettement sentir sur p.62 certaines agrafes de bronze chinoises à torsions et enchevêtrements animaliers de plus en plus lourds, tournant au « chimérisme », comme, à la même époque, l'influence de ce même art des steppes se marque sur les fibules, plaques et appliques de l'Occident des Grandes Invasions. M. Arne a, d'autre part, signalé des bronzes de la Sibérie occidentale qui conservent jusqu'au IXe siècle de notre ère les traits caractéristiques du vieux style animalier des steppes [2]. C'est le même art qui se continuera, peut-être jusqu'aux Ongut de la période gengiskhanide, dans les petits bronzes nestoriens — croix nestoriennes, colombes et Paraclets — qui sortent en foule du sol de l'Ordos et des cantons limitrophes [3]. Des plaques purement ordos ont d'ailleurs pu être fabriquées en pleine époque si-hia (XIe-XIIe siècles), si les caractères si-hia qui y ont attiré l'attention de M. Alfred Salmony n'ont pas été regravés à cette époque ou s'il ne s'agit pas là de copies si-hia assez peu courantes [4].

La première poussée des Hiong-nou et la migration des Yue-tche.

@

---

[1] Cf. Solange Lemaître, *Les agrafes chinoises,* Revue des Arts asiatiques, XI, 1938.

[2] Arne, *Västsibirisk kultur för 1000 ar sedan,* dans les *Etudes archéologiques dédiées au Prince Héritier Gustave Adolphe,* Stockholm, 1932, p. 351-367.

[3] Pelliot, *Sceaux-amulettes de bronze avec croix et colombes,* Rev. des Arts Asiatiques, VII, 1931.

[4] A. Salmony, *Sino-Siberian art* in the *Collection Loo,* 1933, p. 93-94. — Rappelons que les deux dernières publications sur l'art ordos (que nous nous permettons de recommander au lecteur) sont celles de V. Griessmaier, *Sammlung Baron von der Heydt, Ordos Bronzen,* etc., Vienne, 1936, et (du même) *Entwickelungsfragen der Ordos-Kunst,* Artibus Asiae, VII, Leipzig, 1937 (1938), 122.

L’empire des steppes

Les Hiong-nou apparaissent pour la première fois dans l’histoire comme une puissance redoutable à la fin du III^e^ siècle avant Jésus-Christ, précisément à l’heure où la Chine venait de faire son unité sous la dynastie Ts’in (221-206) [1]. Pressentant le péril, le fondateur des Ts’in, l’empereur Ts’in Che Houang-ti (221-210) et son général Mong T’ien achevèrent la Grande Muraille, destinée à mettre le territoire chinois à l’abri des Hiong-nou (depuis 215), et vers 214 Mong T’ien chassa ceux-ci de l’actuel pays ordos, c’est-à-dire de l’intérieur de la grande boucle du fleuve Jaune. Mais, de leur côté, les Hiong-nou, sous leur *chan-yu* T’eou-man p.63 (d. v. 210209), commencèrent leur expansion en attaquant les Yue-tche, peuple jusque-là établi au Kan-sou occidental et dont nous reparlerons prochainement. Mao-touen, ou Mei-tei, fils et successeur de T’eou-man (v. 209-174), battit, à l’est, les Tong-hou, autres Barbares des confins mandchouriens. Profitant des guerres civiles qui avaient affaibli la Chine entre la chute de la dynastie Ts’in (206) et l’avènement de la dynastie Han (202), il envahit en 201 la province chinoise du Chan-si et en vint assiéger le chef-lieu, T’ai-yuan. Le fondateur de la dynastie des Han, l’empereur Kao-ti, accourut, refoula les Hiong-nou, mais se laissa ensuite bloquer par eux sur le plateau de Pai-teng, près de P’ing-tch’eng, dans le district actuel de Ta-t’ong, sur le *limes* du Chan-si, et il ne se tira de ce mauvais pas que par une négociation où il réussit à jouer les Barbares. Une princesse ou suivante chinoise fut donnée en mariage au *chan-yu,* pauvre « perdrix » livrée à « l’oiseau sauvage de Mongolie », comme chanteront depuis les poètes chinois. — Par ailleurs Mao-touen vers 177 ou 176 infligea un premier désastre aux Yue-tche du Kan-sou occidental qu’il se vante d’avoir subjugués. Son fils et successeur Lao-chang (v. 174-161) devait en finir avec les Yue-tche, faire du crâne de leur roi une coupe à boire, les chasser du Kan-sou et les obliger à émigrer vers l’Ouest, provoquant ainsi le premier remous de peuples que du côté de la Haute Asie mentionne l’histoire [2].

---

[1] Sur cette période, J.-J.-M. de Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeiten*, 1921 et le c. r. de O. Franke dans Ostasiat. Zeitschrift, 1920-1921, 144 (*Wiedergabe fremder Völkernamen durch die Chinesen*). — Cf. G. Haloun, *Seit wann kannten die Chinesen die Tocharer oder Indogermanen überhaupt*, Asia Major, Leipzig, 1926.

[2] Cf. Chavannes, *Les mémoires de Se-ma Ts’ien*, Introduction, p. LXX.

Le nom des Yue-tche ne nous est parvenu — sous cette forme tout au moins — que dans sa transcription chinoise [1] ; mais depuis longtemps de nombreux orientalistes ont proposé de les identifier avec les Tokhares, peuple bien connu des historiens grecs pour avoir émigré au IIe siècle avant Jésus-Christ du Turkestan en Bactriane, et avec les Indo-Scythes des mêmes historiens grecs — Tokhares et Indo-Scythes étant dans ce système les noms d'un seul peuple à deux périodes de son existence et ce peuple étant considéré comme d'affinités scythiques, c'est-à-dire comme indo-européen. Cette identification s'appuie notamment sur le fait que dans la région chinoise actuelle du Kan-sou occidental qui, au témoignage des historiens chinois, avait été au début du IIe siècle avant Jésus-Christ la patrie des Yue-tche, le géographe Ptolémée p.64 signalait encore au IIe siècle de notre ère un peuple des *Thagouroi,* un mont *Thagouron,* une ville de *Thogara* [2]. D'autre part Strabon mentionne les *Tokharoi* parmi les peuples qui enlevèrent la Bactriane aux Grecs, précisément au moment où les historiens chinois nous montrent les *Yue-tche* arrivant, au terme de leur migration, sur les frontières du *Ta-hia.* c'est-à-dire de cette même Bactriane [3]. Un parallélisme aussi constant reste, à notre avis, un argument sérieux en faveur de ceux qui continuent à voir dans les Yue-tche des annales chinoises les *Tokharoi* des historiens grecs, les Tukhâra des textes sanscrits, les futurs Indo-Scythes de l'époque romaine [4].

---

[1] M. Gustav Haloun cherche à retrouver dans le mot chinois actuel *Yue-tche* une ancienne prononciation *Zgudja* qui ne serait autre que le nom des Scythes (*Ashkuzai* en assyrien). Cf. G. Haloun, *Zur Ue-tsi Frage,* dans *Zeitschrift der deutschen morgenlendischen Gesellschaft*, t. 91, 2, 1937, p. 316. — Voir aussi dans cet article un essai de localisation du domaine primitif yue-tche sur la carte du Kan-sou septentrional et occidental (p. 258).

[2] Ptolémée, VI, 16. Les textes sogdiens du IXe siècle appellent encore les pays de Bechbaligh, Tourfan, Qarachahr, etc., « les Quatre Toughri » (W. B. Henning, *Argi and the Tokharians,* Bull. of the School of Oriental Studies, 1938, 560.

[3] Strabon, XI, 8, 2 et *Ts'ien Han chou,* trad. Haneda Toru, *Bulletin de la maison franco-japonaise,* IV, I, Tokyo, 1933, p. 7-8.

[4] On trouvera un exposé clair de la question tokharienne, avec revue des thèses diverses et bibliographie à la date de 1920, dans Sigmund Feist, *Der gegenwärtige Stand des Tocharerproblems,* in *Festschrift für Friedrich Hirth,* Berlin, 1920, p. 74-84. Pour les modifications des points de vue depuis cette date, René Grousset, *L'Orientalisme et les études historiques,* dans *Revue historique, Bulletin critique*, t. CLXXXI, fasc. I, janvier-mars 1937 (article tenant compte de Bailey, *Ttaugara,* dans *Bulletin* of *the school of oriental studies London,* VIII, 4, 1936, et de Pelliot, *A propos du tokharien,* T'oung pao, XXII, 4, 1936) et Tarn, *Greeks in Bactria and India,* 1938.

Par ailleurs dans les oasis du nord du Tarim qui durent sans doute faire partie, sinon du domaine primitif des Yue-tche (puisque ceux-ci nous sont montrés natifs du Kan-sou), du moins du domaine de tribus plus ou moins congénères, à Tourfan, à Qarachahr et à Koutcha, on parlait encore au haut moyen âge, aux V^e^-VIII^e^ siècles, des langues indo-européennes hier encore appelées par les linguistes langues tokhariennes et qu’ils se contentent aujourd’hui de désigner sous le nom de koutchéen, qarachahri, etc. Il semblerait donc, il semble bien que des tribus indo-européennes aient, à l’aube de l’histoire, poussé très avant vers l’est en direction de l’Extrême-Orient. Le fait que la Sibérie occidentale, peut-être même la région de Minoussinsk aient été, semble-t-il, peuplées avant notre ère par des peuples d’affinités scytho-sarmates, le fait aussi que les deux versants des T’ien-chan du côté du Ferghâna et de Kachgar aient été habités à l’époque achéménide par les Çaka, de parler iranien-oriental, nous amènent à envisager avec faveur cette hypothèse. Une bonne partie de l’actuel Turkestan oriental aurait ainsi été peuplée par des Indo-Européens, de race soit iranienne-orientale vers Kachgar, sait « tokharienne » de Koutcha au Kan-sou, et les Yue-tche correspondraient à ce dernier rameau.

p.65 Mais les premiers renseignements que nous fournit l’historiographie chinoise sont pour nous faire assister aux premiers revers de « l’indo-européanisme » en ces postes extrêmes. Les Hiong-nou, sous leur *chan-yu* Mao-touen, ou Mei-tei (v. 209-174) avaient, nous venons de le voir, infligé une grave défaite aux Yue-tche. Le *chan-yu* suivant, Lao-chang (v. 174-161), tua le roi des Yue-tche, fit de son crâne une coupe [1] et força ce peuple à abandonner le Kan-sou et à s’enfuir du côté de l’ouest, à travers le Gobi septentrional [2]. Une fraction seulement de ces Yue-tche, connue des Chinois sous le nom de Petits Yue-tche (Siao Yue-tche), se fixa au sud des Nan-chan, parmi les K’iang ou Tibétains dont, deux siècles et demi plus tard, le *Ts’ien-Han chou* nous apprend qu’elle avait adopté la langue [3]. A la sortie du Gobi

---

[1] Même coutume rapportée par Hérodote (IV, 65) [remacle.org, et ‘LXV’] à propos des Scythes.

[2] Cf. Chavannes, *Mémoires de Se-ma Ts’ien,* Introduction, p. LXX.

[3] Pelliot, Journal Asiatique, 1934, I, 37.

les autres clans yue-tche, connus des Chinois sous le nom de Grands Yue-tche (Ta Yue-tche) cherchèrent à s’établir dans la vallée de l’Ili et le bassin de l’Issiq-koul, mais ils en furent aussitôt chassés par les Wou-souen ou Wou-soun (prononcez : Ou-soun) [1]. Ces Wou-souen, les historiens chinois nous les présentent comme des populations aux yeux bleus, à la barbe rousse. Jarl Charpentier, rapprochant ce nom d’Ou-soun de celui des *Asianoi* ou *Asioi,* autre nom du peuple sarmate des Alains, voit dans nos Wou-souen les ancêtres ou les parents des Alains [2]. Si cette hypothèse était exacte, ce seraient ces Wou-souen qui, sous des poussées analogues à celles des Yue-tche et des Hiong-nou, auraient partiellement essaimé en direction de la Russie méridionale où, de fait, mais un peu avant l’époque qui nous intéresse, nous voyons les Scythes progressivement remplacés par les peuples Sarmates.

p.66 Quoi qu’il en soit aussi de cette nouvelle hypothèse, les Yuetche, chassés du Kan-sou par les Hiong-nou, se rejetèrent, dans leur reflux vers l’ouest, vers l’Ili, sur les Wou-souen. Ceux-ci furent, sur le moment, vaincus par les nouveaux arrivants, mais ne tardèrent pas à se rebeller, avec d’ailleurs l’aide des Hiong-nou. Les Yue-tche reprirent alors leur marche vers l’ouest. Ils parvinrent ainsi sur les bords du haut Sîr-darya, l’Iaxartes des géographes grecs, dans la province du Ferghâna, appelée par les géographes chinois le Ta-yuan et où le *Ts’ien-Han chou* signale leur arrivée. Là, ils touchaient aux confins du royaume grec de Bactriane sur lequel achevait sans doute de

---

[1] Il semble en effet que les Wou-souen soient aussi des immigrés dans la région de l’Ili et qu’ils aient été, comme les Yue-tche eux-mêmes, chassés par les Hiong-nou des confins nord-ouest de la Chine, par exemple de la région du Sobo-nor et du Sogok-nor, au nord de Sou-tcheou, comme le propose *l’Atlas of China* d’Albert Herrmann, carte 17, ou un peu plus au sud, de Kan-tcheou, comme le veut K. Shiratori, ou plus à l’ouest, de Koua-tcheou, près de Touen-houang, comme il est encore possible. — Cf. Kurakichi Shiratori, *On the territory of the Hsiung-nu Prince Hsiu-t’u Wang and his metal statues for Heaven-worship,* Memoirs of the Research Department of Toyo Bunko, n° 5, 1930, 16-20. — On s’est demandé si la migration des Yue-tche n’avait pas provoqué le refoulement des Sarmates qui allèrent enlever la Russie méridionale aux Scythes. La chronologie ne semble guère permettre cette hypothèse. — Cf. Rostovtzeff, *Recueil Kondakov,* Prague, 1926, 239. N. Fettich, *Archeologia Ungarica,* XXI, 1937, 142.

[2] J. Charpentier, *Die ethnographische Stellung der Tocharer,* in *Zeitschr. d. deutsch. morgenländ. Gesellschaft,* 71 Bd., 1917.

régner (nous sommes aux environs de l'an 160 avant J.-C.) le roi gréco-bactrien Eukratidès.

Répercussions des premières victoires des Huns. Chute de la domination grecque en Afghanistan.

@

La région de Tachkend, le Ferghâna et la région de Kachgar étaient habités par le peuple connu des Chinois sous le nom de Sseu (ancienne prononciation : *Sseuk*), des Perses et des Indiens sous le nom de Saka ou Çaka, des Grecs sous le nom de Sakai, nos Saces, c'est-à-dire par les « Scythes d'Asie ». Il s'agit bien en effet, on l'a vu, d'un rameau de la grande famille scytho-sarmate, c'est-à-dire d'Iraniens nomades des steppes du nord-ouest. La langue que, depuis les travaux de Lüders, on croit pouvoir leur attribuer, la langue « çaka » dont de nombreux manuscrits, datant du haut moyen âge, ont été retrouvés à Khotan par la mission Aurel Stein, est un dialecte « iranien oriental ». Le reflux des Yue-tche parmi les populations çaka put produire chez elles un ébranlement général ayant comme conséquence l'invasion de tous ces nomades dans le royaume fondé en Bactriane par les rois grecs, successeurs d'Alexandre. Selon l'hypothèse en général admise jusqu'à M. W. Tarn, les Çaka sous la pression des Yue-tche auraient envahi la Sogdiane, puis la Bactriane en s'y substituant aux Grecs. Entre 140 et 130 la Bactriane fut en effet enlevée au roi grec Hélioclès par des tribus nomades dont Strabon nous dit que les plus connues étaient les *Asioi, Pasianoi, Tokharoi* et *Sakaraulai,* venues des pays au nord de l'Iaxartes. Il est, du reste, difficile d'identifier avec précision ces tribus. Jarl Charpentier a vu, je l'ai dit, dans les *Asioi,* que Trogue Pompée appelle *Asianoi,* les Wou-souen de l'Ili des historiens chinois [1]. Les *Sakaraulai* ou p.67 *Saraucae* (*Çaka Rawaka*) paraissent évoquer une ancienne tribu çaka. Quant aux *Tokharoi,* ce serait,

[1] Et comme, on l'a vu, le mot Asioi se rapproche du nom des Alains en turco-mongol (racine *As,* pluriel *Asod* en mongol), Jarl Charpentier conclut que les Wou-souen sont les ancêtres du peuple sarmatique (c'est-à-dire nord-iranien) des Alains (*Die ethnographische Stellung der Tocharer,* Ostasiat. Zeitschr., t. 71, 1917, 357-361).

dans l'hypothèse récemment encore soutenue par H. W. Bailey, le noyau même du peuple yue-tche [1].

A la date de 128 avant Jésus-Christ, quand l'ambassadeur chinois Tchang K'ien vint visiter les Yue-tche, l'historien chinois Sseu-ma Ts'ien nous les montre ayant conquis et occupant la Sogdiane (« le pays au nord du fleuve Wei », c'est-à-dire au nord de l'Oxus), où ils avaient pour capitale, nous dit le *Ts'ien-Han chou,* une ville de Kien-che, nom où Haneda Toru croit pouvoir retrouver phonétiquement Kanda, abréviation de Maracanda ou Samarqand [2]. Les deux histoires chinoises ajoutent que les Yue-tche avaient soumis à leur suzeraineté le « Ta-hia », c'est-à-dire la Bactriane, mais, semble-t-il, sans l'occuper encore, du moins à cette date [3]. M. W. Tarn se demande si les maîtres de la Bactriane ainsi vaincus par les Yue-tche n'étaient pas encore les Grecs, que les Çaka n'auraient donc pas chassés du pays, bien plutôt que les Çaka eux-mêmes. Beaucoup d'orientalistes pensent d'ailleurs que, très peu après, vers 126 par exemple, les Yue-tche, ne se contentant plus de cette suzeraineté sur la Bactriane, passèrent l'Oxus et occupèrent effectivement la province. Ils se fondent pour cela sur le passage du *Heou-Han chou* qui nous montre explicitement les Yue-tche émigrant au Ta-hia et divisant le pays entre cinq chefs, ou *hi-heou* (*yabghou*). Il est vrai qu'une autre histoire, plus proche des événements, le *Ts'ien-Han chou,* semble moins explicite. Elle nous dit seulement que « les *Ta-hia* (c'est-à-dire les gens de la Bactriane) n'avaient pas de grands chefs mais seulement plusieurs petits chefs de villes ou de hameaux ; c'était un peuple faible et craignant la guerre [il ne peut s'agir là des rudes aventuriers grecs, mais de barbares quelconques] ; aussi à la venue des Yue-tche, tous se soumirent » [4]. Texte obscur et ambigu qui ne permet de conclure en aucun sens. Mais il est un autre texte, catégorique, celui-là, c'est celui du *Heou-Han chou* qui spécifie qu'en 84 de notre ère, le

---

[1] Bull. Sch. Or. Stud., VIII, 4, p. 916, 1936. Tarn, *Greeks in Bactr.*, 290.

[2] Haneda, *A propos des Ta Yue-tche et des Kouei-chouang*, in Bull. Maison franco-japonaise, 1933, p. 13.

[3] Cf. O. Franke, *Das alte Ta-hia der Chinesen, ein Beitrag zur Tocharer Frage*, dans *Festschrift für Friedrich Hirth*, Berlin, 1920, 117.

[4] Trad. Haneda, *Bull. Maison franco-japonaise, l. c.*, p. 8.

général chinois Pan Tch'ao demanda au roi des Yue-tche de faire des p.68 remontrances au roi de Sogdiane (K'ang-kiu) [1]. Donc la Sogdiane et le pays des Yue-tche étaient à cette date bien distincts, ce qui oblige à situer ces derniers ailleurs, vraisemblablement plus au sud, du côté de la Bactriane. Les Yue-tche, après un séjour au nord de l'Oxus avaient donc franchi le fleuve et remplacé les Çaka à Bactres. Selon Tarn ils avaient enlevé presque directement la Bactriane aux Grecs [2]. En tout cas, ce fut le signal d'un ébranlement général de peuples, d'un remous de nomades à travers l'Iran oriental. Refoulés au sud par les Yue-tche, les Çaka allèrent occuper la Drangiane (Seistan) et l'Arachosie (Qandahar). Occupation définitive car ces provinces devinrent dès lors dans la nomenclature iranienne « le pays çaka », Çakasthâna, d'où, en persan moderne, le Séistan.

De là tous ces nomades se jetèrent sur l'empire parthe et faillirent le détruire. Le roi parthe Phraate II, menacé en Médie par la tentative de reconquête séleucide du roi de Syrie Antiochos VII (129), avait commis l'imprudence d'appeler une partie de ces barbares à son aide. Ils accoururent, mais se retournèrent bientôt contre Phraate qui fut vaincu et tué (128 ou 127). Un nouveau roi parthe, Artaban II, reçut, nous dit Trogue Pompée, une blessure mortelle dans une contre-attaque contre les Tokhares (124 ou 123), ce qui semble prouver que les Yue-tche de l'histoire chinoise — s'ils correspondent bien, comme nous le supposons, aux Tokhares de l'histoire grecque — étaient dès cette époque établis en Bactriane, pays dont ils firent depuis un « Tokharestan ». Le roi parthe Mithridate II (123-88) réussit, il est vrai, à arrêter les invasions des nomades et même à imposer sa suzeraineté aux Çaka du Séistan. Toutefois en 77 les Sakaraules furent assez forts en Iran pour réinstaller sur le trône parthe un Arsacide de leur choix, leur protégé Sinatrukès ou Sanatroikès qui voulut ensuite leur tenir tête et périt en se faisant battre par eux (v. 70 av. J.-C.).

---

[1] Trad. Chavannes, in : *Les pays d'Occident d'après le Heou-Han chou*, T'oung pao, 1906, p. 230.

[2] W. Tarn, *Greeks in Bactria and India,* 1938, p. 283*,* observe en effet que la conquête çaka en Bactriane dans Strabon, XI, 8, 4, se rapporte au VII[e] s., non au II[e]. Cf. Przyluski, *Nouveaux aspects de l'histoire des Scythes,* Revue de l'Université de Bruxelles, février-avril, 1937, p. 3.

Il appartient à l'histoire de l'Iran et à celle de l'Inde de suivre les destinées ultérieures des Çaka et des Yue-tche en ces régions. Contentons-nous de rappeler ici que, du Séistan et de Qandahar, les Çaka se répandirent au Caboul et au Pendjab, puis, lorsque ces pays furent occupés par les Yue-tche, au Malva et au Goudjerat où des satrapes çaka se maintinrent jusqu'au IVe siècle de notre p.69 ère. Quant aux Yue-tche de Bactriane, l'histoire chinoise nous les montre produisant au Ier siècle de notre ère la grande dynastie des Kouchâna (en chinois : Kouei-chouang) [1]. Ces Kouchâna étaient, nous dit le *Ts'ien-Han chou,* un des cinq clans qui, vers 128 avant Jésus-Christ se partagèrent la Bactriane.

Le *Heou-Han chou* nous raconte comment le chef des Kouchâna qu'il appelle K'ieou-tsieou-kie [2], c'est-à-dire le Koujoûla Kadphisès des monnaies, fonda par la soumission des autres clans yue-tche l'empire kouchâna, connu des Grecs et des Romains sous le nom d'empire des Indo-Scythes. Les empereurs kouchâna Koujoula ou Koujolo Kadphisès ou Kadphisès Ier (entre 25 et 50 ou 78), Vîma Kadphisès ou Kadphisès II (entre 50 et 78, ou 78 et 110), Kanichka (entre 78 et 103, ou 128 et 150), Houvichka (vers 160-180 ?) et Vasoudêva (vers 180-220 ?) étendirent leur pouvoir du Caboul sur une partie de l'Inde du Nord (Pendjab et Mathourâ) [3]. On sait aussi le rôle considérable joué par Kanichka dans la diffusion du bouddhisme en Asie Centrale. Ce qui importe ici, c'est de montrer l'immense répercussion de la première poussée hunnique sur les destinées de l'Asie. Parce que les Hiong-nou avaient chassé du Kan-sou le peuple des Yue-tche, les contre-coups de cet événement s'étaient fait sentir jusqu'au seuil de l'Asie antérieure et de

---

[1] « A partir de ce moment, note le *Heou-Han chou,* les Yue-tche devinrent extrêmement puissants. Tous les divers royaumes les désignent sous le nom de Kouei-chouang (Kouchâna), mais les Han les nomment Yue-tche, en conservant leur ancienne appellation. » (*Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T'oung pao*,* 1907, 192).

[2] Correction de M. Pelliot, *Tokharien et koutchéen,* Journal Asiatique, 1934, I, 30.

[3] On connaît les incertitudes de la chronologie kouchâna et le « puzzle de Kanichka ». Voir discussion des théories dans La Vallée-Poussin, *L'Inde au temps des Mauryas et des Barbares*, p. 343. Une multitude de rapprochements linguistiques et d'hypothèses ethniques dans Sten Konow, *Beitrag sur Kenntniss der Indoskythen, Festschrift für Friedrich Hirth*, 1920, 220*.* Mais tenir compte du scepticisme de La Vallée-Poussin (*l. c.*) et de la critique de H. W. Bailey, *Ttaugara.* Bull. Sch. Orient. Stud., VIII, 4, 1936, notamment (p. 912) contre le nom d'Arçi, identifié à *Asioi* et donné aux Tokhariens. Aussi Henning, *Argi and the Tokharians, ibid.*, IX, 3*,* 545.

l’Inde. L’hellénisme avait perdu l’Afghanistan, les dernières survivances de la conquête d’Alexandre le Grand en ces régions avaient été abolies, l’Iran parthe avait été un instant ébranlé et des tribus refoulées du Kan-sou étaient venues fonder un empire inattendu au Caboul et dans l’Inde du nord-ouest. *Il en ira ainsi tout au long de l’histoire qui nous occupe. Le moindre ébranlement produit à une des extrémités de la steppe entraînera sans cesse les conséquences les plus imprévues aux quatre coins de cette immense zone de migrations.*

Luttes des Hiong-nou contre les Han antérieurs. Scission des Hiong-nou occidentaux.

@

p.70 L’élimination et l’émigration des Yue-tche accrurent l’importance des Hiong-nou. Ils dominaient désormais des deux côtés du Gobi oriental, en haute Mongolie où leur *chan-yu* avait une de ses résidences près de la future Qaraqoroum, dans la région de l’Orkhon, comme en Mongolie intérieure, au pied de la Muraille de Chine [1]. Leurs escadrons venaient maintenant diriger d’audacieuses razzias en terre chinoise. En 167 ils pénétrèrent au Chen-si jusqu’à Houei-tchong (à l’ouest de la capitale chinoise Tch’ang-ngan), où ils brûlèrent un palais impérial. Ils revinrent en 158 au nord de la Wei, menaçant directement Tch’ang-ngan. En 142 ils attaquèrent la Grande Muraille du côté de Yen-men, près de Ta-t’ong, au nord du Chan-si. La frontière chinoise était partout menacée, quand un grand empereur, Wou-ti (140-87), monta sur le trône des Han [2].

L’empire de la Haute Asie appartenait alors aux Hiong-nou. La résidence principale de leur *chan-yu* — dans la mesure où ces nomades avaient une résidence — ou du moins un de ses séjours d’été se trouvait, nous venons de

---

[1] Cf. Albert Herrmann, *Die Gobi im Zeitalter der Hunnenherrschaft*, in *Geografiska Annaler*, 1935, p. 130.

[2] Sur les guerres de Wou-ti, Chavannes, *Mémoires de Sse-ma Ts’ien,* Introduction, p. LXII-LXXXVIII. Avant, *Hist. of Former Han,* trad. Dubs, 1938.

le voir, aux sources de l’Orkhon. Un autre de leurs centres, connu des Chinois sous le nom de Long, devrait, pense-t-on, être recherché un peu plus au sud dans le Gobi, vers le cours inférieur de l’Ongkin. Wou-ti forma le projet de les relancer jusqu’en ces repaires. Mais avant de commencer la lutte, il essaya de les faire prendre à revers en s’alliant aux Yue-tche, maintenant établis en Sogdiane. Dans ce but, il envoya chez les Yue-tche l’ambassadeur Tchang K’ien. Tchang K’ien, parti de Chine en 138, fut presque aussitôt capturé au passage par les Hiong-nou qui l’envoyèrent à leur *chan-yu* Kiun-tch’en [1]. Il resta dix ans en séjour forcé chez eux, put enfin s’enfuir et arriva chez le roi de Ferghâna (Ta-yuan), d’où il gagna la Sogdiane (K’ang-kiu). Mais les Yue-tche, satisfaits de leur nouveau royaume, se désintéressaient maintenant des affaires du Gobi. Tchang K’ien prit le chemin du retour. Après avoir été de nouveau fait prisonnier par les Hiong-nou, qui le gardèrent plus d’une p.71 année, il put enfin rentrer en Chine en 126 [2]. (En 115 une mission analogue de Tchang K’ien auprès des Wou-souen, dans la région de l’Ili, ne devait pas avoir plus de succès, ce peuple n’osant entrer en lutte avec les Hiong-nou.)

Les Yue-tche refusant d’opérer la diversion espérée, l’empereur Wou-ti commença seul la guerre contre les Hiong-nou. Ceux-ci venaient précisément de diriger à leur habitude une razzia dans la direction de l’actuel Pékin (129). Le général chinois Wei Ts’ing, parti de la région de Ta-t’ong, au nord du Chan-si, traversa le Gobi jusqu’à Long, sur l’Ongkin, et les mit en fuite. En 127 la Chine établit une colonie militaire à Cho-fang, sur le fleuve Jaune, entre l’Ordos et l’A-la-chan, pour couvrir la grande boucle du fleuve. En 124 les Hiong-nou ayant envahi la marche de Cho-fang, Wei Ts’ing les chassa. En 121, le neveu de Wei Ts’ing, le jeune héros Ho K’iu-ping, mis à la tête de 10.000 cavaliers, chassa de même les Hiong-nou de la région du Kan-sou naguère occupée par les Yue-tche et par les Wou-souen, du côté des villes actuelles de Leang-tcheou, Kan-tcheou et Koua-tcheou. Les deux hordes secondaires du peuple hiong-nou qui possédaient ce pays — horde de Houen-sie autour de Kan-tcheou, horde de Hieou-tch’ou autour de Leang-tcheou —

---

[1] Kiun-tch’en avait succédé en 161 avant Jésus-Christ à son père, le célèbre *chan-yu* Lao-chang.

[2] Cf. Chavannes, *Mémoires de Sse-ma Ts’ien,* Introduction, p. LXXI-LXXII.

abandonnèrent le service du chan-yu et vinrent se donner à l’Empire qui les établit comme fédérées au nord des Nan-chan [1]. En 120 une colonisation chinoise compacte fut organisée dans l’Ordos. En 119 Wei Ts’ing et Ho K’iu-ping, partant le premier de la région de Koukou-khoto, au nord du Chan-si, le second de Chang-kou, près de l’actuel Siuan-houa, au nord-ouest de Pékin, traversèrent le Gobi et atteignirent l’actuelle Mongolie extérieure, centre de l’empire hunnique. Wei Ts’ing, comme le propose Albert Herrmann, semble s’être avancé jusqu’au cours inférieur de l’Ongkin. Il surprit le *chan-yu* Yi-tche-sie et le mit en fuite au milieu d’une tempête soufflant du sud qui jetait le sable au visage des Hiong-nou. Il tua ou captura 19.000 barbares. Ho K’iu-ping, par une marche encore plus hardie, pénétra à 1.000 kilomètres en Mongolie extérieure jusqu’aux approches de la haute Toula et du haut Orkhon. Il captura plus de quatre-vingts chefs huns et fit des sacrifices solennels sur les montagnes du pays hunnique. Ho K’iu-ping mourut peu après son retour (117). Sur la tombe de ce grand cavalier à Hien-yang p.74 (Chen-si), on dressa une puissante sculpture en ronde bosse représentant un cheval écrasant un Barbare [2].

Les Hiong-nou une fois rejetés en Haute Mongolie, l’empereur Wou-ti créa au Kan-sou entre 127 et 111 une série de commanderies et préfectures militaires destinées à prévenir leur retour commanderies de Wou-wei (près Leang-tcheou), de Tchang-ye (près Kan-tcheou), de Tsieou-ts’iuan (près Sou-tcheou) et de Touen-houang qui, de Lan-tcheou à la passe de Yu-men kouan, jalonnaient l’ancien pays yue-tche et surveillaient la Route de la Soie [3]. En 108 le général chinois Tchao P’o-nou poussa plus loin encore vers le nord-ouest jusqu’aux royaumes de Leou-lan, au Lob-nor, et de Kiu-che, l’actuel

---

[1] Chavannes, *Ibid.,* LXVII-LXVIII. Kurakichi Shiratori, *On the territory of the Hsiung-nu prince Hsiu-t’u Wang and his metal statues for Heaven worship* dans *Memoirs of the Toyo Bunko*, 5, Tokyo, 1930, 7-21.

[2] Sseu-ma Ts’ien, ap. Chavannes, *l. c.,* LXVIII. Cf. Albert Herrmann, *Atlas of China*, carte 17, 2. Lartigue, *Mission Segalen, Lartigue, de Voisins*, I, pl. 1. Lartigue, *L’art funéraire à l’époque Han*, 1935, p. 33. Zoltan de Takacs, *The monument of Ho Ch’ü-ping*, Budapest, Dis. Ed. Mahler, 1937.[cf. Segalen, la grande statuaire]

[3] Chavannes, *l. c.,* LXXXVII.

Tourfan. Il fit prisonnier le roi de Leou-lan et vainquit celui de Kiu-che [1]. Depuis quelques années la Chine était entrée en rapports de commerce avec le Ferghâna (en chinois *Ta-yuan*), pays sans doute peuplé par des Iraniens orientaux ou Saka qui lui fournissaient des chevaux, appartenant à la belle race transoxianaise. Vers 105 les Ferghanais, fatigués de ces réquisitions de chevaux, massacrèrent l’ambassadeur chinois. En 102 le général chinois Li Kouang-li, dans une marche d’une audace inouïe, poussa avec plus de soixante mille hommes de Touen-houang jusqu’au Ferghâna. En arrivant dans ce pays il n’avait plus que trente mille hommes. Il réduisit la capitale du pays — peut-être Ousrouchna, l’actuel Oura-tepé — en détournant les canalisations et ne se retira qu’après avoir reçu en tribut plus de trois mille chevaux [2].

p.75 Cependant au nord les Hiong-nou n’avaient pas désarmé et le règne de Wou-ti connut sur sa fin (mais en beaucoup moins grave) son désastre de Varus. Un jeune capitaine chinois nommé Li Ling proposa de conduire une expédition en haute Mongolie. Prenant avec lui 5.000 fantassins, il sortit de Chine par Kiu-yen, sur le cours septentrional de l’Etzin-gol ; il marcha trente jours droit vers le nord, en direction de l’Ongkin. Arrivé au mont Siun-ki — sans doute du côté de l’actuel mont Tüpchi —, il se vit entouré par 80.000 Hiong-nou dont les archers à cheval commencèrent à harceler sa petite

---

[1] Chavannes, *l. c.*, LXXIV-LXXV.

[2] Chavannes, *l. c.*, LXXV-LXXVII. — Comme l’a bien établi M. Perceval Yetts, la campagne des Chinois au Ferghâna n’était nullement une expédition de fantaisie ou de magnificence. La Chine avait grand’peine à lutter contre la redoutable cavalerie des Hiong-nou, les terribles archers à cheval qui, montés sur leurs petits chevaux de Mongolie (*equus Prjewalsky*), venaient périodiquement razzier ses frontières. Les Chinois, moins bons cavaliers et montés sur les mêmes chevaux, étaient en état d’infériorité. Or le Ferghâna, comme la Sogdiane voisine, possédait un cheval de guerre supérieur, le grand cheval de Transoxiane, peut-être le même que les Grecs connurent en Médie sous le nom de cheval niséen. Les Chinois eurent l’idée d’assurer la remonte d’une partie de leur cavalerie par cette grande race étrangère qui devait, pensaient-ils, l’emporter sur le poney ébouriffé des Huns. D’où l’expédition du Ferghâna, destinée à leur assurer ainsi la supériorité militaire sur les nomades. (On verra en effet sur les reliefs des seconds Han, au Hiao-t’ang-chan par exemple, le grand cheval de Transoxiane figurer à côté du petit cheval de Prjewalsky.) Notons qu’on s’est demandé si le Ferghâna n’appartenait pas encore aux derniers Gréco-Bactriens, le nom chinois du pays, « Ta-yuan », ayant été rapproché du nom indo-iranien des Grecs, *Yavana* c’est-à-dire Ioniens. Voir le bel article de Perceval Yetts, *The horse, a factor in early Chinese history,* Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 231.

troupe. Il battit alors en retraite vers la frontière chinoise, toujours poursuivi par la cavalerie des nomades.

> « En un jour l'armée chinoise tira 500.000 flèches et épuisa toutes celles qu'elle avait. On abandonna les chariots et on marcha. Il restait encore plus de 3.000 hommes. Les simples soldats avaient pris des timons de char et les brandissaient. Les officiers avaient des couteaux longs d'un pied seulement.

La colonne en retraite parvint cependant jusqu'à une cinquantaine de kilomètres de la frontière chinoise, mais là le drame se produisit.

> « On était arrivé à une gorge. Le *chan-yu* en ferma les issues et, montant au sommet de la montagne, il faisait rouler des quartiers de roche. Officiers et soldats périrent en grand nombre. Il était impossible d'avancer [1].

La nuit tombait. A la faveur des ténèbres, Li Ling essaya de se glisser parmi les Hiong-nou pour tuer le *chan-yu.* Il échoua. Ce fut le sauve-qui-peut. Quatre cents Chinois seulement purent s'échapper et gagner la frontière. Tout le reste fut fait prisonnier, y compris Li Ling lui-même. A ces nouvelles l'empereur Wou-ti entra en fureur et l'historien Sseu-ma Ts'ien, qui voulut défendre la réputation du téméraire Li Ling, subit un cruel châtiment. Le « désastre de Li Ling » amena la Chine à renoncer pour un temps au système des « contre-rezzous » en Mongolie Extérieure. Toutefois cet échec moral (car il ne s'agissait, en somme, que d'un détachement secondaire) ne mit pas en danger le *limes* du Kan-sou [2].

Il y a lieu de signaler que nous possédons, pour cette époque, des antiquités hunniques provenant de la Transbaïkalie. Nous avons déjà mentionné à ce sujet les trouvailles récemment faites dans p.76 les tombes de Derestouisk, près de Troizkosavsk, où les plaques de bronze sibériennes sont datées par des monnaies chinoises émises depuis 118 avant Jésus-Christ, et dans les tombes de Tchita, remontant également d'après Merhart aux II^{e} - I^{er} siècles avant Jésus-Christ. La Transbaïkalie constituait l'arrière-pays

---

[1] Chavannes, *l. c.*, LXXV-LXXVIII.

[2] *Ts'ien-Han chou,* trad. Chavannes, *Sse-ma Ts'ien.* Introduction, p. XXXVIII.

hunnique, d’où les hordes qui venaient à l’automne assaillir la boucle des Ordos tiraient leurs réserves.

Pendant la période suivante les Hiong-nou et la Chine, sans s’attaquer directement sur la Grande Muraille ou en Mongolie, se disputèrent les oasis septentrionales du Tarim, c’est-à-dire le contrôle de la Route de la Soie. En 77 le roi de Leou-lan, au Lobnor qui, d’accord avec les Hiong-nou, s’était rebellé contre la suzeraineté chinoise, fut décapité, et une colonie chinoise fut établie dans ce pays, à Yi-soun. Sous l’empereur han Siuan-ti (73-49), l’expansion chinoise dans le bassin du Tarim reçut une impulsion décisive.

> — Les Han, déclarait le monarque, ont leur code à eux, qui est un code de conquérants !

En 71 le général chinois Tch’ang Houei alla secourir contre les Hiong-nou les Wou-souen de la vallée de l’Ili. En 67 le royaume de Tourfan (Kiu-che), qui était entré dans la clientèle des Hiong-nou, fut réduit par le général chinois Tcheng Ki. En 65 un autre capitaine chinois, Fong Fong-che, alla renverser le roi de Yarkand et ramener l’oasis dans l’obéissance. L’année suivante, il est vrai, le royaume de Tourfan fut évacué par sa garnison chinoise et retomba aussitôt dans la clientèle des Hiong-nou, mais en 60 Tcheng Ki le réoccupa. Tcheng Ki, après avoir organisé aussi un important camp militaire à K’iu-li, au sud de Qarachahr, s’installa comme Protecteur du Tarim à Wou-lei, place entre Qarachahr et Koutcha, d’où il surveillait toute la région.

Ainsi la Chine arrachait aux Hiong-nou le contrôle de la Route de la Soie. S’ils réagissaient si mal, c’est qu’à partir de 60, ils se trouvèrent affaiblis par une série de guerres civiles. Deux prétendants, Hou-han-yé et Tche-tche, se disputaient le titre de *chan-yu.* En 51, Hou-han-yé vint en personne à la cour de Tch’ang-ngan solliciter l’appui de l’empereur Siuan-ti et faire acte de vassalité. A partir de 49, grâce à la protection chinoise, il triompha de son rival et en 43 il put s’installer en vainqueur dans les campements familiaux de l’Orkhon. En 33, ce Hun apprivoisé reviendra faire sa cour au Fils du Ciel, à Tch’ang-ngan et obtiendra la récompense suprême convoitée par tous les Barbares : la main d’une infante chinoise.

Quant au vaincu, Tche-tche, abandonnant la vieille Mongolie $_{p.77}$ au client de la Chine, il alla chercher fortune du côté de l’Ouest, dans l’actuel Turkestan

russe (44 av. J.-C.). Il vainquit au passage les Wou-souen de l’Ili, se subordonna et confédéra les Hou-kie de l’Imil, les K’ien-k’ou des steppes de l’Aral, empiéta même sur les gens de la Sogdiane (K’ang-kiu) qui avaient eu l’imprudence de l’aider, et installa ses campements dans les steppes du Tchou et du Talas. C’était l’amorce d’un grand empire hiong-nou de l’Ouest. Mais les Chinois ne lui laissèrent pas le temps de le consolider. En 36 leur général Tch’eng T’ang, en un raid d’une singulière hardiesse, pénétra jusqu’au Tchou, surprit Tche-tche et le décapita (36-35). Après ce brusque drame nous perdons de vue les éléments hunniques qui avaient suivi Tche-tche dans sa marche vers l’Aral. Ces Hiong-nou occidentaux n’ont pas eu d’histoire, faute d’avoir vécu au contact de quelque grand peuple civilisé qui, comme la Chine pour les Hiong-nou orientaux, nous ait conservé quelques renseignements à leur sujet. Ce ne sera que lorsqu’à la fin du IV^{e} siècle de notre ère, vers 370-375, leurs descendants auront franchi la Volga et le Don pour envahir l’Europe, que nous retrouverons ces Huns dans notre histoire classique avec Balamir et Attila.

Luttes de la Chine contre les Hiong-nou à l’époque de la dynastie des Han postérieurs. Scission des Hiong-nou méridionaux.

@

L’exode des Hiong-nou occidentaux et l’élimination des Hiong-nou orientaux des affaires du Tarim assuraient à l’empire chinois l’hégémonie en Asie Centrale. Cette situation faillit être compromise par les guerres civiles qui marquèrent en Chine la chute de la dynastie des Han antérieurs (8 à 25 de notre ère). Le *chan-yu* des Hiong-nou en profita pour enlever aux Chinois le protectorat du royaume de Tourfan (10 de notre ère) et pour venir razzier le *limes.* C’est la tombe d’un des chefs hiong-nou de ce temps qui a été découverte par la mission Kozlov à Noïn Oula près d’Ourga [1] ; elle nous donne un aperçu de ce qu’était la culture hunnique, avec ses tissus aux motifs

[1] Cf. Kozlov, Teploukhov, Borovka, Polynov et Kryzanovskiy, *Comptes rendus des expéditions pour l’exploration du nord de la Mongolie,* Académie des Sciences de l’U.R.S.S., Léningrad, 1925.

animaliers stylisés, caractéristiques de l’art des steppes sibéro-sarmates et de l’art de l’Altaï, et aussi avec des emprunts faits à la fois à la Chine et à la Crimée gréco-romaine p.78 (un laque chinois daté de l’an 2 de notre ère, et un tissu hellénistique provenant du Bosphore cimmérien) [1].

Quand la seconde dynastie Han, dite des Han postérieurs, monta sur le trône de Chine (25 de notre ère), le protectorat chinois était à rétablir au Tarim. Fort heureusement pour la Chine, les Hiong-nou, à ce moment même, tombaient dans la discorde. Les huit hordes hiong-nou du Sud, sous leur chef Pi, se révoltèrent en 48 contre le *chan-yu* P’ou-nou et vinrent faire leur soumission à la Chine. L’empereur chinois Kouang Wou-ti les établit à titre de fédérés en Mongolie intérieure, à la limite méridionale du Gobi, en bordure du *limes* du Kan-sou et du Chan-si. Ainsi fut fondé le royaume des Hiong-nou méridionaux qui, tant que la Chine resta forte, furent des clients fidèles de l’empire, en attendant d’en devenir, aux jours de la décadence chinoise, au IVe siècle, les destructeurs. Histoire analogue à celle de tant de peuplades germaniques fédérées, sur le *limes* romain.

Pour le moment, les seuls ennemis de la Chine restaient les Hiong-nou septentrionaux, dans le vieux royaume hunnique de l’Orkhon, en Mongolie extérieure. Pour les prendre à revers, le gouverneur chinois du Leao-tong, Tsi Yong, suscita contre eux, vers 49, deux hordes voisines, les Wou-houan du bassin du Leao-ho supérieur, en Mandchourie, et les Sien-pei de race sans doute mongole, qui nomadisaient plus au nord vers le grand Khingan et la rivière Nonni. Affaiblis par la sécession des Hiong-nou méridionaux et par cette attaque de flanc des Sien-pei et des Wou-houan, les Hiong-nou septentrionaux cessèrent d’être redoutables.

La route de la soie.

@

La Chine en profita pour recouvrer le protectorat des oasis du Tarim. Ces oasis, on l’a vu, formaient un double arc de cercle au nord et au sud du Tarim. C’étaient, au nord, Tourfan (alors connue des Chinois sous le nom de *Kiu-che*), Qarachahr (chinois : *Yen-k’i*), Koutcha (*K’ieou-tseu*), Aqsou (*Kou-mo*),

[1] Rappelons que des monnaies grecques de Panticapée, du IIIe siècle av. J.-C., ont été trouvées en 1918 sur le Borotala, en Dzoungarie. Cf. J. Werner, E. S. A., VIII, 1933, 249.

Outch-Tourfan (*Wen-sou*) et Kachgar (*Chou-lö*) ; au sud Leou-lan, autour du Lob-nor, Khotan (*Yu-t'ien*) et Yarkand (*So-kiu*) [1]. Le fait qu'au VII[e] siècle de notre ère, des dialectes indo-européens étaient encore parlés à Qarachahr, à Koutcha et sans doute aussi p.79 à Kachgar incite à penser que les habitants des oasis du Tarim appartenaient au moins en partie à la famille indo-européenne. Le koutchéen, tel qu'il se révèle à nous au VII[e] siècle, présente des affinités à la fois avec l'indo-iranien, avec le hittite, avec l'arménien et avec le slave. S'il n'est pas certain, comme l'enseigne l'école allemande de Sieg et Siegling, que le nom de tokharien convienne aux dialectes koutchéen et qarachahri, leur indo-européanisme est indéniable [2]. Comme il n'y a pas de raison pour imaginer une invasion indo-européenne au Tarim au commencement de notre moyen-âge, il semble logique d'y admettre un peuplement indo-européen ancien, sans doute synchronique avec l'extension des Scytho-Sarmates en Sibérie occidentale jusqu'au haut Iénisséi, et avec l'extension des Çaka sur les deux revers des T'ien-chan, entre le Ferghâna et Kachgar. En même temps que le témoignage linguistique constitué par l'iranien oriental en Kachgarie occidentale et par le koutchéen au nord, les ethnographes relèvent l'attestation des historiens chinois sur les yeux bleus et les cheveux roux des Wou-souen de l'Ili, au nord-ouest de Koutcha.

Ces petits royaumes du Tarim avaient une grosse importance économique parce que la grande route des caravanes entre la Chine et le monde indo-iranien et grec, la route de la soie passait par leurs oasis [3]. L'existence de cette route nous est confirmée par le géographe Ptolémée. Au témoignage de Ptolémée, citant son prédécesseur Marin de Tyr, un commerçant

---

[1] Les monographies chinoises sur ces divers royaumes à l'époque des Han postérieurs ont été traduites du *Heou-Han chou* par Chavannes, *Les pays d'Occident,* T'oung pao*,* 1907*,* 168-221.

[2] Sieg et Siegling, *Tocharische Grammatik,* Göttingen, 1931, et les observations de Sylvain Lévi, *Fragments de textes koutchéens,* Société Asiatique, 1933. Sur la position comparative des dialectes koutchéens, etc., parmi les autres langues indo-européennes, H. Pedersen, *Le groupement des dialectes indo-européens,* in *Kgl. danske Vid. sel. hist. fil. meddelcer,* XI, 3, 1925.

[3] Cf. Albert Herrmann, *Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien,* Quell.u. Vorsch. z. alten Gesch. u. Geog., Berlin, 1910. — Herrmann, *Die Seidenstrassen von China nach dem Röômischen Reich,* Mitt. Geogr. Ges. Wien, 1915, 472. — Herrmann, *Die ältesten chinesischen Karten von Zentralund Westasien,* dans *Festschrift für Friedrich Hirth,* 1920, 185.

« macédonien », nommé Maès Titianos, en fit, au I[er] siècle de notre ère, c’est-à-dire à l’époque où nous sommes arrivés, reconnaître par ses agents le tracé et les principaux jalons. La route de la soie, partie d’Antioche, capitale de la Syrie romaine, passait l’Euphrate à Hierapolis (Menbidj), entrait dans l’empire parthe, traversait chez les Parthes Écbatane (Hamadhan), Rhagès ou Reiy près de l’actuel Téhéran, Hécatompylos (Châhroûd ?), Merv et touchait Bactres (Balkh), ville qui à cette époque appartenait aux Indo-Scythes, c’est-à-dire, vraisemblablement, aux Yue-tche des p.80 Chinois, aux Toukhâra des Indiens. De là la route de la soie gagnait le Pamir. Dans une vallée pamirienne, au pied des « monts des Komedai », nous dit Ptolémée, se trouvait une tour de pierre (*lithinos pyrgos*), près de laquelle se faisait l’échange des marchandises entre caravaniers levantins et caravaniers « sères ». Albert Herrmann situe ce point dans la vallée pamirienne du Qizil-sou, entre les chaînes longitudinales de l’Alaï et du Transalaï, par où on passe du bassin du haut Oxus dans la vallée de Kachgar. M. Hackin, qui a parcouru ces régions, pense que la tour de pierre doit bien être recherchée, comme on l’avait antérieurement proposé, du côté de l’actuel Tach-kourgan, entre le Wakhan (Petit Pamir) et les sources du Yarkand-darya, au nord du col de Mintéké.

A Kachgar, la route de la soie bifurquait. Une piste septentrionale filait vers Koutcha, ville qui, d’après Albert Herrmann, serait l’*Issedon Scythica* des géographes alexandrins, Qarachahr, qui serait leur *Damna,* Leou-lan, sur le Lob-nor, qui serait leur *Issedon Sérica,* et la porte de Yu-men kouan (à l’ouest de Touen-houang) qui serait leur *Daxata.* Quant à la piste méridionale, nous avons déjà indiqué son itinéraire depuis Kachgar, par Yarkand, Khotan, Niya, Miran, cette dernière ville dans le royaume de Leou-lan, au Lob-nor. Les deux pistes se rejoignaient à Touen-houang, qui serait la *Throana* des géographes gréco-romains. La route de la soie pénétrait ensuite dans la Chine propre par Ts’ieou-ts’iuan (la *Drosakhé* des géographes grecs ?) et Tchang-ye (*Thogara ?*) et atteignait enfin Tch’ang-ngan ou Si-ngan fou où on voit généralement la *Sera metropolis* de Ptolémée, et Lo-yang (Ho-nan fou) qui serait la *Saraga* ou *Thinae* des mêmes sources.

Conquête du bassin du Tarim par Pan Tch’ao.

@

Quoi qu’il en soit des identifications gréco-chinoises proposées pour ces différents noms, il est certain que depuis l’ouverture de la route transcontinentale de la soie entre l’empire romain et l’empire parthe d’une part, l’empire des Han de l’autre, les petits royaumes indo-européens échelonnés dans les oasis septentrionales ou méridionales du bassin du Tarim avaient acquis une importance commerciale considérable. Aussi Hiong-nou et Chinois s’en disputaient-ils le contrôle, les premiers surveillant le Tarim des hauteurs de l’Altaï, au nord, les seconds en tenant les débouchés par la marche de Touen-houang, à l’est.

La conquête — ou reconquête — du bassin du Tarim par les p.81 Han postérieurs fut une œuvre méthodique qui se poursuivit sous le règne des empereurs Ming-ti (58-75), Tchang-ti (76-88) et Ho-ti (89-105). Le mérite en revient à quelques grands soldats. En 73 de notre ère, les généraux chinois Keng Ping « le commandant des chevaux rapides », et Teou Kou dirigèrent une expédition préalable contre les Hiong-nou du nord qui s’enfuirent devant les légions des Han [1]. Le sseu-ma ou général de cavalerie Pan Tch’ao, lieutenant de Teou Kou et un des plus grands capitaines qu’ait produits la Chine, fut détaché contre les Hou-yen, horde hiong-nou du Barkoul, les défit et « décapita un grand nombre de Barbares » [2]. Une colonie militaire chinoise fut établie la même année 73 à Yi-wou, localité que Chavannes identifiait à Ha-mi, mais qu’Albert Herrmann situe entre Leou-lan et le poste actuel de Ying-p’an, au nord du Lob-nor [3]. En 74 Keng Ping et Teou Kou allèrent attaquer le pays de Tourfan, alors divisé en deux royaumes jumeaux, le Kiu-che antérieur, autour de Tourfan, et le Kiu-che postérieur, plus au nord, vers Kou-tch’eng, de l’autre côté de la chaîne des T’ien-chan, gouvernés d’ailleurs tous les deux par la même dynastie. Keng Ping, par une marche audacieuse, alla attaquer d’abord le plus éloigné, le Kiu-che de Kou-tch’eng ; le roi de ce pays Ngan-tö, épouvanté, renonça à la lutte ; « il sortit de la ville, enleva son

---

[1] Biographie de Keng Ping, traduite du *Heou-Han chou* par Chavannes, T’oung pao, 1907, 222.

[2] Biographie de Pan Tch’ao, Pan Yong et Leang K’in traduite du *Heou Han chou,* par Chavannes, sous le titre de *Trois généraux chinois de la dynastie des Han,* T’oung pao, 1906, 218.

[3] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T’oung pao, 1907, 156.

bonnet, et, tenant embrassées les pattes du cheval de Keng Ping, fit sa soumission » [1]. Le roi de Tourfan, fils du précédent, se soumit par contre-coup. Deux garnisons chinoises furent laissées, l'une dans le Kiu-che postérieur (Kou-tch'eng) sous les ordres d'un cousin de Keng Ping, nommé Keng Kong, l'autre à Louktchoun, dans le Tourfan propre [2]. De son côté, Pan Tch'ao pensait aussi que « celui qui ne pénètre pas dans l'antre du tigre ne prend pas les petits du tigre ». Envoyé en observation avec un détachement dans le royaume de Chan-chan, au sud-ouest de Leou-lan et du Lob-nor, il apprit par ruse que le roi de ce pays conspirait contre la Chine avec un émissaire des Huns. Aussitôt la nuit tombée, il réunit ses officiers pour aviser. Régulièrement il aurait dû prendre conseil du commissaire civil chinois envoyé avec lui. Il s'en garda :

> — C'est un vulgaire officier p.82 civil. Si nous l'informons de nos projets, il les laissera transpirer. Notre sort se décide sur l'heure. Mourir sans gloire, ce n'est pas le fait de gens vaillants !

En pleine nuit Pan Tch'ao et sa petite troupe mettent le feu aux baraquements où étaient logés les envoyés huns, achèvent de terrifier ceux-ci par leurs clameurs et leurs roulements de tambour et décapitent ou brûlent tous les Barbares. Cela fait, Pan Tch'ao manda auprès de lui le roi de Chan-chan et simplement lui montra la tête de l'ambassadeur hiong-nou. Le monarque, qui était sur le point de trahir, rentra en tremblant dans la vassalité de la Chine [3]. Puis Pan Tch'ao s'occupa des affaires de la Kachgarie propre.

Quand les Hiong-nou et les Chinois n'intervenaient pas dans leurs affaires, les petits royaumes indo-européens du Tarim se disputaient entre eux. Un roi de Yarkand, connu des Chinois sous le nom de Hien (33-61) avait un moment acquis l'hégémonie dans cette région en soumettant Koutcha (46), le Ferghâna et Khotan, mais il avait succombé devant une révolte générale [4].

---

[1] *Heou-Han chou,* Biographie de Keng Ping, trad. Chavannes, T'oung pao, 1907, 222-223.

[2] *Ibid.* Biographie de Keng Kong, 226.

[3] *Heou-Han chou,* Biographie de Pan Tch'ao, trad. Chavannes, T'oung pao, 1907, 218-220.

[4] *Ibid., id*., 197.

Koutcha s'était alors placée sous la protection des Hiong-nou et le roi de Khotan avait abattu Hien (61). L'hégémonie passa dans le sud du Tarim à ce même roi de Khotan, que les Chinois appellent Kouang-tö et qui s'empara de Yarkand, et dans le nord au roi de Koutcha, appelé Kien par les Chinois et qui avec l'appui des Hiong-nou, ses protecteurs, s'empara en 73 de Kachgar [1]. Ce fut sur ces entrefaites que Pan Tch'ao, chargé par l'empereur Ming-ti de régler les affaires de la région, arriva en Kachgarie. Il se rendit d'abord à Khotan. Kouang-tö [2], roi de Khotan, enorgueilli de ses récents succès et prêtant, lui aussi, l'oreille aux émissaires des Hiong-nou, le traita avec insolence. A l'improviste Pan Tch'ao décapita de sa main le sorcier qui était le principal conseiller du roi. Effrayé, ce dernier rentra dans la clientèle de la Chine et, pour prouver sa sincérité, massacra les envoyés huns. Pan Tch'ao marcha ensuite sur Kachgar. On a vu que le roi de Koutcha, Kien, le client des Hiong-nou, avait soumis Kachgar et mis sur le trône de cette ville un homme à lui, d'ailleurs de race koutchéenne. Pan Tch'ao, payant d'audace (il n'avait que très peu de gens) arrêta le prince étranger, le déposa et restaura l'ancienne dynastie p.83 kachgarienne dans la personne d'un roi connu, en transcription chinoise, sous le nom de Tchong (74) [3].

En 75, peu avant le décès de l'empereur Ming-ti, une révolte générale contre le protectorat chinois se produisit au Tarim, révolte, bien entendu, appuyée par les Hiong-nou. Le roi de Qarachahr massacra le résident chinois, le « protecteur général » Tch'en Mou. Les gens de Koutcha et d'Aqsou vinrent assiéger Pan Tch'ao dans Kachgar. Pendant plus d'un an le héros chinois tint tête aux assaillants. Pendant ce temps, les Hiong-nou envahissaient le royaume de Kiu-che postérieur (Kou-tch'eng), y tuaient le roi vassal Ngan-tö et venaient assiéger dans une forteresse de la région le général chinois Keng Kong. Comme son émule Pan Tch'ao, Keng Kong fit une résistance héroïque. Sans vivres, réduit, avec la poignée d'hommes qui lui restait, à faire bouillir

---

[1] *Ibid., id*., 203-204.

[2] Ce nom est, bien entendu, la transcription chinoise d'un nom khotanais inconnu.

[3] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T'oung pao, 1907, 222.

pour manger, le cuir de leurs équipements, il tint jusqu'au bout [1]. Cependant le gouvernement du nouvel empereur, Tchang-ti, ordonna à Pan Tch'ao et à Keng Kong d'évacuer le Tarim. La cour de Chine s'effrayait de ces révoltes incessantes et des sacrifices qu'exigeait le protectorat de l'Asie Centrale. Mais Pan Tch'ao comprit que ce repli livrait le pays aux Hiong-nou. A peine arrivé à Khotan, sur la route du retour, il se ravisa et, en dépit des ordres reçus, revint à Kachgar. Pendant sa courte absence, la ville était naturellement tombée au pouvoir des Koutchéens, c'est-à-dire de la faction hunnique. Il décapita les chefs du parti koutchéen et se réinstalla dans Kachgar, bien résolu à ne l'évacuer jamais. Bien mieux, en 78 avec des auxiliaires levés à Kachgar et à Khotan ou recrutés jusqu'en Sogdiane, il s'empara d'Aqsou et d'Outch Tourfan « et coupa 700 têtes » [2]. Pendant ce temps, les légions chinoises du Kan-sou reconquéraient sur les Hiong-nou le royaume de Kiu-che, c'est-à-dire Tourfan. « Elles coupèrent 3.800 têtes et s'emparèrent de 37.000 têtes de bétail. Les Barbares du Nord s'enfuirent terrifiés [3]. » Avec des adversaires comme Pan Tch'ao et Keng Kong, les Hiong-nou avaient trouvé leurs maîtres.

Dans un mémoire adressé à l'empereur, Pan Tch'ao s'efforçait de concilier l'esprit timoré de la Cour avec sa propre expérience du Grand-Ouest. Ces campagnes lointaines que les lettrés condamnaient comme inutiles, le héros chinois montrait que ce n'était que de la défensive bien comprise. Il s'agissait par là de mettre la p.84 terre chinoise à l'abri des périodiques agressions des Huns :

> « S'emparer des trente-six royaumes (de l'Asie Centrale), c'est couper le bras droit des Hiong-nou.

Quant à sa méthode, elle se résumait dans la formule célèbre : « se servir des barbares pour attaquer les barbares ». De fait, la conquête du Tarim, il la réalisait grâce aux contingents que chaque oasis nouvellement soumise était mise en demeure de lui fournir contre les oasis encore rebelles. Les éléments proprement chinois n'étaient guère représentés que par une poignée

---

[1] *Ibid., id*., 1907, 226-229.

[2] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T'oung pao, 1906, 223-224.

[3] *Ibid., id*., 1907, 230.

d'aventuriers ou de déportés qui venaient se refaire un honneur dans la vie mouvementée des Marches. Et tous vivaient sur le pays qu'ils protégeaient d'ailleurs contre le retour des hordes hunniques.

> « A Yarkand, à Kachgar, expliquait Pan Tch'ao, le sol cultivé est fertile et étendu. Les soldats qu'on y cantonnera ne coûteront rien à l'Empire [1].

Ce contemporain de Trajan jugeait des choses militaires comme le conquérant de la Dacie.

L'objectif principal était de rejeter les Hiong-nou en Mongolie Extérieure, en les écartant de cette Route de la Soie dont le contrôle les ravitaillait et les enrichissait. En appliquant ces maximes en vue de cette grande œuvre, Pan Tch'ao écrasa de nouvelles rebellions à Kachgar (80, 87), à Yarkand (88) et reçut les Wou-souen de l'Ili dans son alliance (83) Chaque fois, Pan Tch'ao, informé par ses espions et qui connaît admirablement la psychologie des « barbares », surprend ceux-ci et paie d'audace. En 84 à Kachgar le roi Tchong, son protégé, sa créature, s'est révolté, d'accord avec les gens de Yarkand, les Sogdiens et les Yue-tche ou Indo-Scythes. En 87, se voyant chassé de Kachgar par Pan Tch'ao, il feint de vouloir se soumettre et demande une entrevue à laquelle il se rend avec un fort contingent de cavalerie pour tenter un coup de main. Pan Tch'ao feint lui-même de croire à ses bonnes intentions, lui offre un banquet, puis, « quand le vin eut circulé », il se saisit du prince et le décapite. Au même instant les troupes chinoises, se démasquant, se sont jetées sur celles de l'ennemi et les ont massacrées [2]. Devant Yarkand, en 88, n'ayant avec lui qu'une armée inférieure en nombre tant de Chinois que d'auxiliaires khotanais, pour tenir tête aux Yarkandis que viennent aider 50.000 hommes de Koutcha et des villes voisines, il feint de battre en retraite pendant la nuit, puis il revient par une marche forcée et, « au champ du coq », tombe sur les gens de Yarkand, leur coupe cinq mille têtes et les oblige à se soumettre [3].

---

[1] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T'oung pao, 1906, 224-227.

[2] *Ibid., id*., 1906, 230-231.

[3] *Ibid., id*., 1906, 231-232.

p.85 Ne restaient plus en état de rébellion que Koutcha et Qarachahr qui cherchaient partout des alliances contre la Chine, depuis les Hiong-nou de Mongolie jusqu’aux Yue-tche ou Indo-Scythes. En 90, le roi des Indo-Scythes, c’est-à-dire le puissant empereur de la dynastie Kouchâna qui régnait sur l’Afghanistan et l’Inde du nord-ouest — sans doute, à cette date, Kadphisès II — mécontent de n’avoir pu obtenir la main d’une infante chinoise, envoya une expédition au nord-est du Pamir pour aider Koutcha contre Pan Tch’ao. Pan Tch’ao intercepta toutes les communications entre cette armée et les gens de Koutcha qui auraient pu la ravitailler, puis il fit le vide devant elle. Les Indo-Scythes, aventurés sur les pistes immenses de la Kachgarie, manquant de vivres, furent bien aises de pouvoir se retirer sans désastre. La cour des Kouchâna, instruite par une expérience qui avait failli si mal tourner, revint dès lors à la politique, traditionnelle chez les Yue-tche, d’amitié avec la Chine (90) [1].

Au nord, en Mongolie, les généraux Teou Hien et Keng Ping remportèrent de leur côté une grande victoire sur les Hiong-nou septentrionaux (89-90). Les deux rois du Kiu-che postérieur et du Kiu-che antérieur (Kou-tch’eng et Tourfan) resserrèrent aussitôt leurs liens avec l’Empire. En 91 le général chinois Keng K’ouei infligea encore aux Hiong-nou un désastre sanglant. Keng K’ouei poussa jusqu’en Mongolie Extérieure, sans doute jusqu’à l’Orkhon, prit la mère et toute la maisonnée du *chan-yu* et nomma à sa place son frère, Yu-tch’ou-kien. Ce nouveau roi des Hiong-nou s’étant révolté en 93, la Chine poussa contre lui les Sien-pei, horde mongole des confins mandchouriens qui le vainquirent et le tuèrent, désastre dont les Hiong-nou septentrionaux ne devaient jamais se relever complètement.

Privées du secours des Hiong-nou comme de celui des Indo-Scythes, trois sur quatre des villes rebelles au nord du Tarim, Koutcha, Aqsou et Outch-Tourfan se soumirent à Pan Tch’ao (91) Le conquérant chinois reçut de la Cour impériale le titre de « Protecteur général », c’est-à-dire pratiquement de vice roi de l’Asie Centrale. Il établit sa résidence à T’o-kien, bourg situé près de Koutcha, tandis qu’un autre général chinois s’installait à Kachgar. Seule Qarachahr restait irréductible. En 94, avec des auxiliaires de Koutcha et de

[1] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T’oung pao, 1906, 233.

Chan-chan (Lob-nor), Pan Tch’ao marcha sur la ville rebelle. En vain les gens de Qarachahr avaient-ils coupé les ponts sur le Youldouz. Pan Tch’ao passa la rivière avec p.86 de l’eau jusqu’à la ceinture et apparut au milieu des marais devant Qarachahr. Quelques habitants purent s’enfuir sur le lac Bagratch, mais le roi dut se rendre. Pan Tch’ao, vengeant les anciennes injures, le décapita à l’endroit même où, dix-neuf ans auparavant, avait été massacré le gouverneur chinois Tch’en Mou.

> « Pan Tch’ao lâcha ses soldats au pillage. Ils coupèrent plus de 5.000 têtes, prirent vivantes 15.000 personnes, s’emparèrent de plus de 300.000 têtes de bétail, chevaux, bœufs et moutons [1].

Tout le bassin du Tarim était soumis. En 97 Pan Tch’ao chargea son lieutenant Kan Ying de se rendre à travers la Ngan-si, c’est-à-dire à travers l’Empire parthe arsacide, dans le Ta-ts’in, c’est-à-dire dans l’Empire romain. Mais l’envoyé, intimidé, par les récits des Parthes, ne dépassa point leur territoire et fit demi-tour sans avoir atteint la frontière romaine [2].

Pan Tch’ao prit sa retraite et rentra en Chine en 102 pour y mourir la même année. Les successeurs du grand capitaine ne surent pas imiter sa politique indigène, à la fois souple et réaliste, et en 106-107 une révolte générale éclata au Tarim. Le général chinois Leang K’in fut assiégé dans Koutcha par les habitants et les populations voisines [3]. Il se dégagea par une grande victoire, mais devant ces rebellions incessantes, la cour de Chine se découragea et en 107 elle rappela toutes les garnisons du Tarim, même celles de Louktchoun et de Yi-wou. L’année suivante, les K’iang ou Tibétains, alors complètement sauvages, qui nomadisaient à l’ouest et au sud du Koukou-nor, se jetèrent sur les postes chinois du Kan-sou, menaçant de couper la route de Touen-houang. Leang K’in les contint au prix de rudes combats (108). En 109 enfin les Hiong-nou méridionaux, en Mongolie intérieure, attaquèrent le *limes.* Le gouverneur chinois du Leao-tong, Keng K’ouei suscita contre eux les hordes sien-pei. Les Hiong-nou méridionaux n’en vinrent pas moins ravager le

---

[1] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T’oung pao, 1906, 235-236.

[2] *Ibid., id*., 1907, 178.

[3] *Heou-Han chou,* trad. Chavannes, T’oung pao, 1906, 256-257 (Biographie de Leang K’in).

nord du Chan-si, jus-qu'à ce que Leang K'in ait obligé leur *chan-yu* à faire la paix (110).

En somme la Chine défendait péniblement ses frontières propres, lorsqu'en 119 commença le redressement : la colonie militaire de Yi-wou (Ha-mi ou Lob-nor ?) fut rétablie, le Chan-chan et le roi de Tourfan se soumirent de nouveau, mais peu après le *chan-yu* des Hiong-nou septentrionaux et le Kiu-che postérieur (Kou-tch'eng) surprirent et massacrèrent la garnison chinoise de Yi-wou. Le fils de Pan Tch'ao, Pan Yong restaura enfin l'œuvre p.87 paternelle. En 123 il réinstalla une colonie militaire à Louktchoun (Lieou-tchong), près de Tourfan ; en 124 il vint réconforter la fidélité du roi de Chan-chan, intimida les rois de Koutcha et d'Aqsou, qui vinrent faire leur soumission, et, avec les contingents mis par eux à sa disposition, chassa de Tourfan les bandes hiong-nou ; en 126 il subjugua même pour un temps les Hiong-nou Hou-yen, fraction des Hiong-nou septentrionaux établie au nord-est du lac Barkoul, et mit en fuite le gros des Hiong-nou septentrionaux qui avaient voulu intervenir [1]. En 127 les Chinois complétèrent la reconquête du Tarim en entrant à Qarachahr. En 130 le fils du roi de Kachgar et aussi une ambassade du roi de Ferghâna vinrent à la capitale chinoise, à Lo-yang, faire leur cour à l'empereur Chouen-ti.

Pendant les années suivantes, en dehors de la brève révolte, en 140-144, d'un chef des Hiong-nou méridionaux de l'aile gauche ou orientale [2], les difficultés pour la Chine vinrent surtout des Hiong-nou Hou-yen du Barkoul. En 131 ceux-ci attaquèrent le Kiu-che postérieur (Kou-tch'eng) dont ils maltraitèrent la population : en 151 ils faillirent détruire la colonie militaire chinoise de Yi-wou, qui ne fut sauvée qu'à grand'peine. Néanmoins en 153 nous voyons le Kiu-che postérieur encore vassal de la Chine. En 151 l'impolitique brutalité d'un commissaire chinois provoqua en outre la révolte de la population de Khotan qui le massacra, mais par la suite Khotan fit

---

[1] *Heou-Han* chou, Biographie de Pan Yong, trad. Chavannes, T'oung pao, 1906, 246-254.

[2] Cf. Peter Boodberg, *Two notes on the history of Chinese frontier,* Harvard Journal of Asiatic Studies, 3-4, novembre 1936, 286.

amende honorable [1]. En 170 nous voyons encore les généraux chinois disposer des contingents de Tourfan, de Qarachahr et de Koutcha pour exécuter une démonstration jusqu’à Kachgar, comme arbitres des querelles locales. D’autre part en 168-169, le général chinois Touan Kong réprima les incursions des K’iang ou Tibétains contre le *limes* du Kan-sou.

Civilisation des oasis du Tarim à la fin de l’antiquité et au début du moyen âge.

@

Le contrôle exercé par la Chine à l’époque des Han postérieurs sur la route de la soie, en assurant la liberté du commerce p.88 transcontinental par la double chaîne d’oasis au nord et au sud du Tarim, favorisa la diffusion de la religion bouddhique et, par celle-ci, de la littérature indienne et de l’art hellénistique dans le bassin du fleuve. Ou plutôt par la route de la soie qui était aussi la route des missionnaires indiens venant prêcher le bouddhisme en Kachgarie et en Chine, commerce et religion véhiculèrent ensemble l’art gréco-romain. Les agents de Maes Titianos travaillaient à cet égard dans le même sens que les apôtres du Bouddha. La piste la plus suivie à cette époque était, semble-t-il, la piste méridionale, celle qui passait par Yarkand et Khotan. A Yotkan, l’ancien Khotan, la mission Aurel Stein a découvert des monnaies romaines de l’empereur Valens (364-378) ; à Rawak, à l’est de Khotan, elle a mis au jour une série de bas reliefs gréco-bouddhiques, avec de belles draperies hellénistiques, du style gandharien le plus pur. Un peu plus loin vers l’est, à Niya (Ni-yang), site abandonné à la fin de III^{e} siècle, elle a trouvé des cachets romains, des intailles romaines, des monnaies indo-scythes. A Miran, au sud-ouest de Lobnor, dans l’ancien Chan-chan, la même mission a relevé de belles fresques gréco-bouddhiques, figurant notamment le Bouddha, ses moines et des génies ailés d’un aspect romano-asiate assez prononcé, fresques signées, en écriture indienne, du nom de *Tita* dans lequel

[1] Sous la rubrique de 155 le *Heou-Han chou* nous parle de l’installation d’une garnison chinoise à K’iu-ts’eu, ou Koutcha. M. Peter Boodberg pense qu’il s’agit ici non de la Koutcha de la rivière Mouzart, en Asie Centrale, mais d’une colonie naguère fondée par des déportés ou émigrés koutchéens dans le nord-est du Chen-si, sans doute au nord de Yu-lin (Harvard journ. of Asiatic Studes. novembre 1936, 286).

on a pu voir un Titus, le tout datant, semble-t-il, des III^e- IV^e siècles de notre ère [1].

C'est par cette même route de la soie, à l'époque de la Paix Chinoise, que vinrent en Chine les grands missionnaires bouddhistes : Ngan Che-kao, un Parthe, arrivé en Chine en 148, mort en 170, Tchou Cho-fo, un Indien, et Tche Tch'an, un Yue-tche, c'est-à-dire un Indo-scythe, arrivés l'un et l'autre vers 170 et qui fondèrent un couvent dans la capitale chinoise, Lo-yang. Au siècle suivant, Tche K'ien, fils d'un ambassadeur yue-tche, devait entre 223 et 253 traduire en chinois plusieurs ouvrages bouddhiques. La mention de ces Yue-tche est intéressante, car elle montre bien que c'est l'empire kouchâna, alors étendu à l'Afghanistan, au Gandhâra et au Pendjâb, qui, par la route de la soie, a contribué pour une large part à la propagation du bouddhisme dans le bassin du Tarim et en Chine. Il n'est pas moins précieux de savoir qu'à côté de ces missionnaires kouchâna ou indiens, on p.89 rencontrait des Parthes convertis au bouddhisme au point de venir faire du prosélytisme en Haute Asie et en Extrême-Orient. Enfin, si le *Tripitaka* chinois nous donne ainsi la liste des missionnaires et traducteurs venus par la voie du Tarim travailler en Chine, il est évident qu'au Tarim même d'autres pléiades de moines venus de l'Iran oriental et de l'Inde du nord-ouest s'occupaient à faire passer leurs textes sacrés du sanscrit dans les langues indigènes, depuis l'iranien oriental jusqu'au koutchéen. L'exemple du célèbre Koumâradjîva (344-413) est caractéristique et mérite d'être rappelé.

Koumâradjîva appartenait à une famille d'origine indienne, établie à Koutcha. Ses ancêtres avaient déjà été investis de hautes fonctions dans ce pays. Son père, bouddhiste fervent, voulait renoncer aux honneurs pour embrasser la vie monastique, mais le roi de Koutcha l'obligea à rester dans le siècle et lui donna sa sœur en mariage. Ce fut de cette union que naquit Koumâradjîva. Dès sa jeunesse sa mère le conduisit au Cachemire pour le faire instruire dans les lettres indiennes et dans le bouddhisme. En rentrant de l'Inde, Koumâradjîva passa par Kachgar où il resta une année et où il

[1] Reproductions in Aurel Stein, *Ancient Khotan,* II, pl. XIV et sq, XLIX et LXXI. Aurel Stein, *Serindia*, t. IV, pl. XL-XLII et fig. 134, 136 et sq.-p. 517, 520 et sq. Aurel Stein. *On ancient Central-Asian Cracks* (1933) ; pl. 54, 57. F. H. Andrews, *Central Asian wall-paintings,* in Indian Arts and Letters VIII, I, 1934.

continua à étudier l'*Abhidharma.* Le texte de sa biographie [1] nous montre que Kachgar, comme Koutcha, était à cette date un brillant foyer d'indianisme au point que les rois de ces deux villes se disputaient l'honneur d'abriter à leur cour un moine aussi savant que le jeune Koumâradjîva. Quand Koumâradjîva rentra à Koutcha, le souverain du pays, appelé en transcription chinoise Po Chouen, vint le saluer, et deux des petits fils du roi de Yarkand devinrent ses disciples. Il vécut à Koutcha, avec son maître, l'Indien Vimalâkcha, originaire du Cachemire et émigré dans cette ville, jusqu'en 382-383, époque où, comme on le verra, le général chinois Lu Kouang, ayant envahi Koutcha, ramena avec lui Koumâradjîva en Chine. L'histoire de Lu Kouang atteste la magnificence des palais de Koutcha, dont le conquérant chinois resta émerveillé. L'étonnement qu'il manifesta à ce sujet induit à penser qu'il s'agissait là de constructions et d'œuvres d'art imitées non de la Chine, mais de l'Inde et de l'Iran et que c'est vers cette époque, comme le veut M. Hackin, qu'il faut faire débuter les peintures du premier style des grottes de Qizil.

La civilisation en Haute Asie, on le voit par de tels exemples, est divisée en deux zones longitudinales bien distinctes. Au nord, de la Russie pontique à la Mandchourie et à l'Ordos, l'art des p.90 steppes, art nomade par excellence, caractérisé par des appliques ou têtes de hampes en bronze, art animalier stylisé, aux tendances nettement ornementales. Au sud, le long de la route de la soie, de l'Afghanistan à Touen-houang à travers le double chapelet d'oasis qui entourent le bassin du Tarim, chez les sédentaires de ces oasis caravanières, des peintures et des sculptures directement inspirées par l'art grec, par l'art iranien et par l'art indien, tous trois jusque-là véhiculés par la route de la soie et amalgamés entre eux par la religion bouddhique, en vue de la commande bouddhique.

L'origine de cet art du Tarim à la fin de l'antiquité et au début du moyen âge doit être recherchée en Afghanistan. Là, dans la vallée du Caboul, au IV^e^ siècle, les derniers rois kouchâna avaient profondément subi l'influence de la Perse sassanide, dans l'orbite de laquelle ils gravitaient, comme le montre le

[1] Traduit du *Tripitaka* par Sylvain Lévi dans le *Tokharien B, langue de Koutcha,* in Journal Asiatique, 1913, II, 335.

monnayage kouchano-sassanide étudié par Herzfeld et Hackin [1] . Une civilisation sassano-bouddhique, un art sassano-bouddhique étaient nés sur ces confins indo-iraniens. Mentionnons simplement à ce sujet les grandes fresques de Bâmiyân et de Kakrak qui s'échelonnent sur la fin du IIIe siècle et toute la durée du IVe et où, des types et des costumes au traitement des personnages, l'influence sassanide est si évidente, — la statuaire sassano-brahmanique récemment découverte par M. Hackin à Khaïr-khaneh près de Caboul (fin du IVe siècle), — les fresques purement sassanides de Dokhtar-i Nochirwân, près de Roui, sur la route du Caboul à Bactres et qui représentent un prince royal sassanide, gouverneur de la Bactriane (Ve siècle), toutes découvertes des missions Hackin-Godard et Hackin-Carl. Nous apprenons à y voir l'Afghanistan de cette époque comme un pays où les religions indiennes et la culture littéraire de l'Inde s'étaient étroitement associées à la civilisation matérielle de la Perse du temps des Sapor et des Khosroès [2].

C'est ce composé sassano-bouddhique que les missionnaires bouddhistes, émules de Koumâradjîva, implantèrent dans toutes les oasis du Tarim, aux différentes étapes de la route de la soie, devenue grâce à eux la route de la prédication. C'est aux fresques de Bâmiyân que se rattache le premier style des fresques de Qizil, p.91 un peu à l'ouest de Koutcha, style caractérisé par un modelé précis, un coloris très doux et discret — gris, bistre, brun rouge, brun foncé, vert clair —M. Hackin (à qui nous devons la chronologie de ces diverses périodes) situe ce style entre 450 et 650 environ [3]. Les influences indiennes sont d'ailleurs encore prédominantes dans ce premier style avec la danse de la reine Tchandraprabhâ, qui rappelle les beaux nus indiens d'Adjantâ ; mais l'influence sassanide apparaît aussi, notamment dans la

---

[1] Cf. Herzfeld, *Kushano-sassanian coins,* Mem. archaeol. surv. India no 38, 1930. — Hackin, *Répartition des monnaies anciennes en Afghanistan,* Journal Asiatique, avril-juin 1935, 287.

[2] Cf. A. Godard, Y. Godard et Hackin, *Les antiquités bouddhiques de Bamiyan,* Paris 1928. — J. Hackin, *Nouvelles recherches archéologiques à Bamiyan,* 1933. — Hackin et Cari, *Recherches archéologiques à Khair Khaneh,* 1936.

[3] Hackin, *L'art indien et l'art iranien en Asie Centrale* in *Histoire des arts* de L. Réau, t. IV, p.253 et *Buddhist art in Central Asia,* in *Studies in Chinese art and some Indian influences,* India Society, London, 1938, 12.

grotte des paons et dans la grotte du peintre — du peintre qui s’est peint lui-même sous les traits d’un jeune seigneur iranien : élégant justaucorps clair serré à la taille et décoré au col du grand revers koutchéen, déjà remarqué à Bâmiyân sur les fresques reproduites par Mme Godard, pantalon et hautes bottes, tous détails de costume directement empruntés à l’Iran. Du reste les merveilleux stucs découverts en 1937 à Fondoukistan, ouest de Caboul, par MM. Hackin et Jean Carl et qui sont datés par des monnaies du roi sassanide Khosroès II (590-628), nous confirment dans la certitude que l’Afghanistan irano-bouddhique continuait jusqu’à la veille de la conquête arabe à inspirer directement les modes et toilettes masculines de la société koutchéenne (Rev. des Arts Asiat. XII, 1938).

Le second style des fresques de Qizil est situé par M. Hackin entre 650 et 750 ; il est caractérisé, d’après cet archéologue, par une diminution du modelé, par des couleurs plus vives (bleu lapis, vert cru) et par une prédominance des influences sassanides dans la toilette et le vêtement. Les fresques bouddhiques de Qizil et de Qoumtoura, actuellement au musée de Berlin, nous présentent ainsi des processions de donateurs et de donatrices qui font revivre pour nous la cour des rois de Koutcha du Ve au VIIIe siècle et nous pouvons constater que cette brillante aristocratie koutchéenne, de race évidemment indo-européenne, était aussi nettement iranisée dans ses toilettes et dans toute sa civilisation matérielle qu’elle était indianisée dans sa foi et dans sa littérature. A côté de ces costumes de cour, les scènes militaires à Qizil (par exemple dans la scène du « partage des reliques ») nous montrent une « chevalerie » koutchéenne bardée de fer avec casque conique, cotte de mailles et longue lance, qui nous rappelle à la fois la chevalerie sassanide et les cavaliers sarmates des fresques de Kertch-Panticapée, en Crimée [1].

p.92 Ce complexe irano-bouddhique se retrouve dans la zone sud du Tarim, notamment dans les peintures sur panneaux de bois de Dandân-uiliq, oasis située au nord-est de Khotan (fin du VIIe siècle) : nous y voyons à côté, par exemple, d’une nagî de type tout indien, apparentée aux plus souples nus d’Adjantâ, un cavalier et un chamelier tout iraniens et un bodhisattva barbu,

[1] Von Le Coq, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelasiens* (1925), fig. 32, 33, 50. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, pl. 29.

coiffé d'une tiare, vêtu d'une longue casaque verte, avec pantalon et bottes qui est purement et simplement un seigneur sassanide. On retrouvera enfin les mêmes influences iraniennes dans les fresques et miniatures de la région de Tourfan, à Bäzäklik, Mourtouq etc. A Bäzäklik les divinités portant la cuirasse nous rappellent les chevaliers koutchéens à armure sassanide de Qizil et de Qoumtoura, tandis que tel Avalokiteçvara reste, note M. Hackin, de grâce très indienne. A Mourtouq aussi nous rencontrerons, à côté de bodhisattvas restés tout indiens, des donateurs revêtus des mêmes armures qu'à Qizil et coiffés de casques aux ailes éployées qui sont encore d'affinités nettement sassanides [1]. D'autre part, dans la petite sculpture, les délicates figurines de stuc de Qarachahr, retrouvées par Sir Aurel Stein, qui prennent si curieusement l'aspect d'une galerie d'ethniques, rappellent directement les figurines gréco-bouddhiques, tout à fait analogues, de Hadda, en Afghanistan, aujourd'hui au Musée Guimet.

Ainsi, avant la conquête du pays par les nations turques dans la seconde moitié du VIII[e] *siècle, les oasis indo-européennes au nord et au sud du Tarim, depuis Yarkand et Khotan jusqu'au Lob-nor, depuis Kachgar, Koutcha et Qarachahr jusqu'à Tourfan, dépendaient par leur culture, non de l'Altaï et de la civilisation des steppes, mais des grandes civilisations de l'Inde et de l'Iran.* Elles étaient une Inde extérieure et un Iran extérieur prolongés jusqu'à la frontière chinoise. Mieux encore, l'Inde et l'Iran pénétraient grâce à elles jusqu'en Chine, comme l'attestent les fresques et bannières p.93 bouddhiques découvertes par les missions Pelliot et Aurel Stein près de Touen-houang,

[1] Je crois possible que l'influence des fresques de Koutcha ait rayonné très loin dans le nord, jusqu'en Sibérie. Je ferai remarquer à ce sujet que le type des « chevaliers de Qizil » se retrouve jusque sur les fresques rupestres de Soulek, dans la vallée du Qara-yous (Pisannaya gora), près de Minoussinsk, où on discerne des cavaliers en armure, à casque conique et à longue lance assez analogues à ceux de la « guerre des reliques » à Qizil (Von le Coq, *Bilderatlas*, p. 54, fig. 50). Tallgren estime d'ailleurs que les « galops volants » des cavaliers de Soulek, qui évoquent les galops volants sassanides et T'ang, peuvent être du VII[e] siècle de notre ère. Il n'est pas jusqu'aux grossiers dessins anthropomorphes des stèles de la région de Sémipalatinsk, au nord du Balkhach, sur le haut Irtych (Kamennaya baba), qui, avec les grands revers de veste de leurs personnages, ne rappellent encore lointainement l'influence du foyer sassanisant de Koutcha. Cf. Tallgren, *Inner Asiatic and Siberian rocks pictures,* Eurasia septentrionalis antiqua, VIII, 193.

point par où la route de la soie entrait dans l'actuelle province chinoise du Kan-sou [1].

Substitution des Sien-pei aux Hiong-nou septentrionaux dans l'empire de la Mongolie.

@

Tandis que la civilisation gréco-bouddhique et irano-bouddhique florissait paisiblement chez les sédentaires des oasis du Tarim, dans la steppe du nord les hordes turco-mongoles s'entre-détruisaient. Vers 155 les Hiong-nou septentrionaux, de race sans doute turque, établis dans la région de l'Orkhon, en haute Mongolie, furent écrasés et subjugués par d'autres hordes, celles des Sien-pei, originaires de la région du Khingan, aux confins mongolo-mandchous. Ces Sien-pei, qu'on a longtemps crus Tongous, seraient plutôt, d'après les recherches de MM. Pelliot et Torii, de race mongole [2]. Une domination mongole aurait ainsi succédé à une domination turque. Le chef sien-pei appelé par les Chinois Tan-che-houai, après avoir vaincu les Hiong-nou septentrionaux, poussa ses armes jusqu'en Mongolie occidentale, jusque chez les Wou-souen de l'Ili, qu'il battit. Les chroniqueurs chinois nous signalent qu'en 166 il régnait depuis la Mandchourie jusqu'au pays wou-souen, c'est-à-dire jusqu'au Balkhach, mais sans doute y a-t-il là quelque exagération et la domination sien-pei ne dut-elle pas dépasser de ce côté les

---

[1] Les grandes publications de Sir Aurel Stein, *Ancient Khotan* (1907), *Ruins of desert Cathay* (1912), *Serindia* (1921), *Innermost Asia* (1929), sont résumées dans le volume du même savant, également bien illustré, *On ancient Central-Asian tracks* (Macmillan, 1933). De même pour les grands albums de von Le Coq, *Buddhistische Spätantike in Mittelsasien* (1922-1930), dont on trouvera un résumé dans les deux volumes suivants du regretté savant : *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelasiens* (Berlin, D. Reimer et E. Vohsen, 1925) et *Buried treasures of Chinese Turkestan* (Londres, Allen et Unwin, 1928). Aussi E. Waldschmidt, *Gandhara, Kutscha, Turfan* (Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, 1925), et Hackin, *Recherches archéologiques en Asie Centrale,* Revue des Arts Asiatiques, 1936 (et *ibid.* 1938, 1).

[2] Torii, *Études archéologiques et ethnologiques, populations primitives de la Mongolie orientale,* Journal of the College of Science, Imperial University of Tokyo, t. XXXVI, p. 9 et 19. Les Sien-pei, d'après M. Torii, étaient restés à un stade fort arriéré, avec outillage énéolithique et bronze. Le fer ne fut introduit chez eux qu'à la fin du II[e] siècle de notre ère, par des réfugiés chinois (*op. cit.*, p. 70 et 96). M. Pelliot estime que la transcription chinoise Sien-pei doit recouvrir un original Särbi, Sirbi ou Sirvi (*Tokharien et Koutchéen,* Journal Asiatique, 1934, I, 35).

territoires actuels du Bogdo-khan (Touchétou-khan) et du Setserlik-mandal (Saïn-noyan).

Arrivé à ce degré de puissance, le chef sien-pei reprit à son p.94 compte les convoitises des anciens Hiong-nou à l'égard de la Chine. En 156 Tan-che-houai attaqua la province chinoise de l'actuel Leao-tong, mais fut repoussé. Il s'en prit alors aux Hiong-nou méridionaux de la Mongolie intérieure, clients de la Chine, puis s'entendit avec eux et les entraîna dans une attaque contre le *limes* chinois du Chan-si et du Kan-sou, mais les hordes coalisées durent se retirer devant l'armée chinoise (158). Une nouvelle attaque des Sien-pei contre le Leao-si, c'est-à-dire contre la province chinoise à l'ouest du bas fleuve Leao-ho, dans le sud-ouest de la Mandchourie, fut encore repoussée en 177 par le général chinois Tchao Pao. Enfin les Wou-houan, autres hordes qui nomadisaient dans la région du Dalaï-nor et du Chara-mourèn, au sud du grand Khingan, furent taillés en pièces en 207, dans l'actuel Jéhol, par le général chinois Ts'ao Ts'ao. En 215-216 Ts'ao Ts'ao après avoir établi les débris des Hiong-nou méridionaux dans les Marches dépeuplées du *limes,* au nord des actuelles provinces de Chen-si, Chan-si et Ho-pei, les divisa en cinq hordes à la tête desquelles il plaça autant de chefs indigènes surveillés par un résident chinois. Quant au chan-yu officiel des Hiong-nou méridionaux, il était retenu à la cour impériale dans une demi-captivité [1].

Quand en Chine la dynastie des Han disparut au milieu des guerres civiles (220), les hordes de la steppe septentrionale, sévèrement battues pendant la période précédente par les légions chinoises, se trouvaient donc encore trop intimidées ou affaiblies pour pouvoir profiter des circonstances. De même les oasis indo-européennes du Tarim continuèrent, malgré les guerres civiles que se livraient les « Trois Royaumes » chinois, successeurs des Han, à rendre hommage au principal de ces royaumes, celui de Wei, maître (220-265) de la Chine du nord. C'est ainsi qu'en 224 le Chan-chan (Lob-nor), Koutcha et Khotan rendirent hommage au roi de Wei Ts'ao P'ei. De même quand les Wei et les deux autres royaumes chinois eurent été remplacés par la dynastie des Tsin (famille Sseu-ma) qui unifia de nouveau la Chine, le roi de Koutcha envoya son fils servir à la cour impériale (285). Quant aux Sien-pei qui

[1] *San kouo tche,* résumé dans Peter A. Boodberg, *Two notes on the history of the Chinese frontier,* Harvard Journal of Asiatic Studies, 3-4, novembre 1936, 292.

s’étaient enhardis jusqu’à attaquer le *limes* du Kan-sou du côté de Leang-tcheou, ils avaient été repoussés par le général chinois Ma Long (279).

Ce fut au moment où aucun péril ne paraissait plus menacer la Chine du côté de la steppe — le grand empire hiong-nou ayant p.95 disparu et les Sien-pei, qui l’avaient remplacé, se montrant incapables de reprendre l’attaque contre les frontières chinoises — que se produisirent en Extrême-Ouest les grandes invasions barbares du IVe siècle, si semblables à la *Völkerwanderung* germanique de notre Ve siècle. Toutefois, à la différence de ce qui se passa en Europe, les invasions ne paraissent pas avoir été provoquées ici par des remous de l’hinterland barbare, mis en mouvement par quelque Attila ; elles semblent avoir été simplement causées par l’affaissement de la puissance chinoise, affaissement qui entraîna par « appel d’air » la descente, vers l’intérieur de la Chine, des barbares fédérés, jusque-là campés aux frontières.

Les grandes invasions du IVe siècle. La Chine du nord conquise par les Hiong-nou et les Sien-pei.

@

Nous avons vu les divisions successives qui avaient affaibli la force des Hiong-nou. Après avoir, depuis le IIIe siècle avant Jésus-Christ, dominé la Mongolie extérieure et intérieure sous l’autorité de *chan-yu* résidant de préférence sur l’Orkhon, ils avaient subi une première scission lorsqu’en 44 avant Jésus-Christ un de leurs chefs, Tche-tche, chassé par un compétiteur des vieilles terres de sa famille en Mongolie, sur l’Orkhon, avait émigré vers le Balkhach, dans l’actuel Kazakistan soviétique. Ainsi avait été consommée la division entre Hiong-nou orientaux, en Mongolie, destinés à rester les adversaires de la Chine, et Hiong-nou occidentaux, dans les steppes du Balkhach et de l’Aral, destinés à devenir, sous le nom de Huns (ce sont les ancêtres d’Attila) les adversaires du monde romain. En 48 de notre ère, l’empire des Hiong-nou orientaux s’était lui-même divisé ; les « huit hordes » de la Mongolie méridionale ou Mongolie intérieure s’étaient séparées des hordes restées fidèles au *chan-yu* de l’Orkhon. On avait eu ainsi deux nouveaux groupes distincts : les Hiong-nou septentrionaux sur l’Orkhon, en Mongolie extérieure, et les Hiong-nou méridionaux, en Mongolie intérieure, au nord de la Grande Muraille. Les Hiong-nou septentrionaux, nous venons de le

voir, avaient été subjugués vers 155 de notre ère par les Sien-pei, hordes mongoles originaires de la région du Khingan, dans la Mongolie orientale, aux confins mandchouriens. Les Sien-pei, nous l'avons dit également, dominèrent alors en Mongolie depuis la frontière mandchourienne jus-qu'aux approches de Ha-mi et du Barkoul.

Quant aux Hiong-nou méridionaux dont nous aurons à nous occuper seuls désormais, refoulés de plus en plus au sud par la p.96 pression des Sien-pei, ils se réfugièrent, comme on l'a vu, vers la fin de la dynastie chinoise des Han, à l'intérieur de la grande boucle du fleuve Jaune, dans la steppe des Ordos et dans la partie avoisinante de l'A-la-chan où on les voit établis à l'époque des Trois Royaumes (220-265). Ils y jouaient envers l'empire chinois un rôle de fédérés, un peu analogue à celui des nombreuses tribus germaniques établies en bordure du *limes* romain au IVe siècle. Entre les chefs de ces fédérés hiong-nou de l'Ordos et les empereurs chinois des dynasties Wei (220-265), puis Tsin du nord (265-316) les relations étaient assez semblables à celles que nous montre notre histoire classique entre les chefs goths, francs ou burgondes du IVe siècle et les empereurs romains de la famille de Constantin ou de Théodose. Des deux côtés les chefs barbares fréquentent la capitale impériale, Tch'ang-ngan ou Lo-yang, Milan ou Constantinople, sont admis dans l'intimité de ces cours de décadence et, une fois retournés dans leur horde, font leur profit de ce qu'ils ont vu.

Ce fut donc comme fédérés, comme troupes au service de l'empire, que les Hiong-nou méridionaux, poussant toujours plus au sud, s'établirent en deçà de la Grande Muraille [1]. Leur *chan-yu* Hou-chou-ts'iuan (195-216) se fixa ainsi à P'ing-yang, au cœur du Chan-si. On était, en Chine, à la veille de la chute des Han, en pleine guerre civile. Hou-chou-ts'iuan, se rappelant opportunément qu'une de ses lointaines aïeules était une princesse Han, donna à sa maison le nom patronymique de la grande dynastie impériale chinoise : Lieou. Ainsi la légitimité, éteinte en Chine par une série d'usurpateurs, pourrait renaître sous les yourtes hiong-nou. En 304, un de ces

[1] Pour cette période, aussi confuse que le Ve siècle en Occident, voir le *Chih Louh Kouoh Kiang Yuh Tchi, Histoire géographique des seize royaumes...,* 304-407, trad. Des Michels. M. Peter Boodberg a essayé de débrouiller et de restituer la généalogie et la chronologie des *chan-yu* hiong-nou des IIIe- IVe siècles (Harvard Journal of Asiatic Studies, novembre 1936, 298).

chefs hiong-nou au nom désormais han, Lieou Yuan, solidement établi à T’ai-yuan, au Chan-si, obtint de la cour chinoise des Tsin le titre de *chan-yu* des cinq hordes. En 308, Lieou Yuan, à la tête d’une armée de 50.000 Hiong-nou, se proclama empereur à T’ai-yuan comme héritier légitime des Han. La dynastie fondée par ce roi hun est effectivement connue sous le nom de dynastie des Han du nord — Pei-Han — ou encore de Tchao antérieurs — Ts’ien Tchao.

Le fils et successeur de Lieou Yuan, Lieou Ts’ong (310-318) fut l’Attila de la Chine. En 311, ses troupes s’emparèrent de p.97 Loyang, la capitale chinoise, brûlèrent le palais impérial et capturèrent l’empereur Tsin Houai-ti, puis remontèrent jusqu’à Tch’ang-ngan où elles massacrèrent la moitié de la population (312). L’empereur prisonnier fut envoyé à P’ing-yang, résidence de Lieou Ts’ong où celui-ci le contraignit à lui servir d’échanson jusqu’au jour (313) où il le fit exécuter. Le nouvel empereur de Chine, Tsin Min-ti (312-316), s’était, après le départ des Hiong-nou, installé à Tch’ang-ngan, mais en 316 les Hiong-nou revinrent, bloquèrent cette ville et obligèrent le faible souverain à capituler. De nouveau, à P’ing-yang, le roi hun, assis sur son trône, reçut un empereur de Chine prisonnier, l’obligea à « rincer des coupes dans les banquets » et finalement (318) le fit aussi exécuter. Renonçant à défendre la Chine du nord contre les Barbares, un membre de la famille impériale des Tsin échappé à la catastrophe se réfugia à Nankin (alors appelé Kien-k’ang) où il fonda à l’abri de la ligne du Yang-tseu une seconde dynastie Tsin, dite des Tsin méridionaux ou orientaux (317). Ainsi les derniers Romains au V^{e} siècle devaient abandonner aux envahisseurs germains les provinces occidentales pour se réfugier dans l’empire d’Orient.. Nankin allait pendant près de trois siècles (317-589) remplacer Tch’ang-ngan et Lo-yang, comme Constantinople devait remplacer Rome et Milan.

Lieou Ts’ong, le conquérant hun de la Chine du nord, fit un moment grande figure. Maître des vieilles capitales impériales de Lo-yang et de Tch’ang-ngan, bien qu’ayant maintenu sa résidence à P’ing-yang, au Chan-si, il régnait sur le centre et le sud du Chan-si, sur le Chen-si (moins le bassin de la Han), sur le nord du Ho-nan (moins K’ai-fong), sur le sud du Ho-pei et le nord du Chan-tong. Mais au nord de ce royaume hunnique dont le chef, malgré ses mœurs barbares, restait du moins frotté de culture chinoise (il

avait été élevé à la cour impériale), se pressaient d'autres hordes, celles-là intégralement barbares. La horde des Tabgatch, en chinois T'o-pa [1], d'origine probablement turque, s'était établie vers 260 dans l'extrême nord du Chan-si, au nord de la Grande Muraille. Pendant les années suivantes, les T'o-pa s'établirent au sud de la Muraille, dans les anciennes commanderies chinoises de Yen-men (Cho-p'ing), au nord du Chan-si, et de Tai (près de Yu-tcheou), c'est-à-dire dans le district de Ta-t'ong, où nous les voyons solidement installés en 310 [2]. Enfin un clan p.98 de la horde mongole des Sien-pei, le clan Mou-jong, fondait un nouveau royaume au Leao-tong et au Leao-si, dans le sud-ouest de la Mandchourie actuelle.

La plupart de ces royaumes turco-mongols fondés dans la Chine du nord au IVe siècle furent aussi instables que les premiers royaumes germaniques fondés dans l'Occident romain au Ve siècle, et pour la même raison : les hordes s'entre-détruisaient. Lieou Ts'ong, le conquérant hiong-nou de la Chine du nord étant mort en 318, ses héritiers ne purent conserver que la partie nord-ouest de ses États, avec Tch'ang-ngan comme centre, tandis qu'un de ses lieutenants, un autre chef avide de conquêtes, Che Lei, se taillait une principauté particulière autour de Siang-kouo, qui est l'actuel Chouen-tö, dans le sud du Ho-pei. En 329, Che Lei détrôna la maison de Lieou Ts'ong (la dynastie Ts'ien Tchao, ou Pei Han) et fonda une nouvelle dynastie hiong-nou, connue sous le nom de Tchao postérieurs (Heou Tchao), qui devait durer de 330 à 350 environ. Che Lei mit sa résidence un peu au sud de Siang-kouo, à Yé, l'actuel Tchang-tö, avec, comme seconde capitale, Lo-yang. Ce Hun entièrement illettré prenait plaisir, nous disent les annalistes, à se faire expliquer les textes chinois classiques, ce qui le rapproche d'un Théodoric ou de tel autre roi germain de la *Völkerwanderung.* Mais la Völkerwanderung n'en produisait pas moins ses résultats, surtout du fait des épigones hunniques. Che Lei (d. 333) eut pour deuxième successeur Che Hou

---

[1] La prononciation du mot chinois actuel *T'o-pa* devait, en chinois ancien, être T'ak-b'uât (Pelliot, T'oung pao, 1912, 732).

[2] Sur l'origine des T'o-pa, Pelliot, T'oung pao, 1915, 689 ; Journal Asiatique, 1925, I, 254-255, note 4 ; T'oung pao, 1925-1926, p. 79 et 93. — Aussi Peter A. Boodberg, *The language of the T'o-pa Wei,* Harvard Journal of Asiatic Studies, 2, July 1936, 167-185, où est également proposée l'explication, par des racines turques, des quelques mots t'o-pa transmis jusqu'à nous dans leur transcription chinoise.

(334-349), brute débauchée que son fils essaya d’assassiner et qui fit exécuter son fils, ce dernier, d’ailleurs, un véritable monstre, Barbe-Bleue tartare qui faisait rôtir et servir à table les plus jolies de ses concubines [1]. Contraste fréquent chez ces Barbares pervertis par leur premier contact avec la civilisation : Che Hou fut un des plus zélés protecteurs du bouddhisme... Au point de vue territorial le roi hun, dont la capitale était toujours Tchang-tö, dans le nord du Ho-nan, régnait sur le Chen-si (moins Han-tchong, à l’empire chinois sudiste), le Chan-si (moins Ta-t’ong, aux T’o-pa), le Ho-pei, le Chan-tong, le Ho-nan, même sur la partie septentrionale du Kiang-sou et du Ngan-houei, arrosée par le Houai-ho.

Ce vaste royaume hunnique s’effondra aussi rapidement qu’il s’était élevé. Après la mort de Che Hou (349), ses héritiers et ses p.102 généraux s’entre-tuèrent. Les Mou-jong, de race sien-pei, c’est-à-dire, comme on l’a vu, vraisemblablement mongole, qui avaient formé un royaume au Leao-tong, profitèrent de cette anarchie pour enlever aux Hiong-nou tout le Ho-pei (350, 352), le Chan-si et le Chan-tong. Le chef vainqueur, Mou-jong Tsiun (349-360), mit sa capitale à Yen (ou Ki), notre Pékin (350), puis à Yé (Tchang tö) (357). Sa dynastie est connue sous le nom chinois de Yen antérieurs, Ts’ien Yen (349-370). En 364 son successeur occupa encore Lo-yang (après une éphémère récupération de la ville par les Impériaux), puis la rive nord du Houai-ho (366). Mais cette domination mou-jong devait durer encore moins que les précédentes dominations hunniques.

En 350, un officier au service du roi hiong-nou Che Hou, nommé P’ou Hong, de race probablement mongole, bien qu’on lui donne souvent une origine tangout, c’est-à-dire tibétaine, se rendit indépendant au Chen-si, avec résidence à Tch’ang-ngan. Sa dynastie — car tous ces petits chefs turco-mongols avaient la prétention de fonder d’authentiques maisons royales chinoises — est connue sous le nom de Ts’in antérieurs, Ts’ien Ts’in (350-394). Le petit fils de P’ou Hong, Fou Kien (357-385), fut un des plus remarquables parmi ces rois turco-mongols ; sincèrement rallié à la civilisation chinoise, il se montra un administrateur miséricordieux et un grand protecteur du bouddhisme. Il enleva aux Mou-jong ou Ts’ien Yen d’abord Lo-

[1] Wieger, *Textes historiques,* II, 943.

yang (369), puis T’ai-yuan et enfin Ye (Tchang-tö), la capitale même des Mou-jong, dont le roi fut fait prisonnier (370). Ainsi l’ensemble du royaume mou-jong — Ho-pei, Chan-si, Chan-tong, Ho-nan — passa à Fou Kien (370). Comme celui-ci possédait déjà le Chen-si, il se trouva maître de toute la Chine du nord. En 376 il annexa un autre petit État barbare, le royaume Leang du Kan-sou. En 382 il envoya son lieutenant Lu Kouang soumettre le Tarim. Lu Kouang reçut l’hommage des rois de Chan-chan (Lob-nor), de Tourfan (Kiu-che antérieur) et de Qarachahr (Yen-k’i). Le roi de Koutcha (appelé Po Chouen par les Chinois), ayant voulu résister, fut vaincu et chassé (383). Lu Kouang occupa Koutcha et à son retour ramena en Chine, comme nous l’avons vu, le célèbre moine bouddhiste Koumâradjîva dont l’œuvre, comme traducteur des textes sanscrits en chinois, devait être si considérable (voir plus haut, p. 92).

Il semblait que Fou Kien, après avoir soumis tous les États barbares de la Chine du nord, fût à la veille de conquérir l’empire national chinois du sud et d’unifier ainsi le pays sous sa domination, comme devait le faire huit siècles plus tard un autre p.103 conquérant mongol, le grand Khoubilaï. En 383 il attaqua en effet « l’Empire » sur la ligne du Houai-ho, mais il subit sur le cours supérieur de la rivière un désastre auquel sa puissance ne survécut pas. Un descendant de l’ancien clan sien-pei des Mou-jong, Mou-jong Tch’ouei qui avait jusque là servi sous ses ordres, se révolta et détacha de lui le Ho-pei et le Chan-tong, fondant ainsi un royaume des Yen postérieurs (Heou Yen) qui devait durer de 384 à 407 avec capitale à Tchong-chan, l’actuel Ting-tcheou, au sud de Pao-ting, dans le Ho-pei. Un autre membre de la famille mou-jong fonda en même temps (384) un royaume Yen occidental (Si Yen) au Chan-si, mais dès 394 cette principauté fut annexée au Heou Yen par Mou-jong Tch’ouei. Enfin le Chen-si et une partie du Ho-nan furent enlevés à la maison de Fou Kien par un des anciens lieutenants de celui-ci, Yao Tch’ang, de race sans doute tibétaine, qui y fonda une dynastie de Ts’in postérieurs (Heou Ts’in), destinée à durer de 384 à 417, avec capitale à Tch’ang-ngan, ville alors appelée King-tchao. Ajoutons que d’autres généraux de race turque ou mongole fondèrent au Kan-sou deux autres principautés, celle des Ts’in occidentaux (Si Ts’in) (385-400 et 409-431), avec capitale à Lan-tcheou (Yuan-ts’iuan) et celle des Leang postérieurs (Heou Leang) (386-403), cette dernière fondée par Lu Kouang, plus haut mentionné.

Le royaume des Turcs Tabgatch, ou T’o-pa et le khanat mongol des Jouan-jouan.

@

A côté de toutes ces hordes éphémères dont les royaumes d’un jour s’écroulaient les uns sur les autres, grandissait celui des Tabgatch, T’o-pa en chinois, auquel il était réservé, en les absorbant tous, de former dans la Chine du nord une domination durable. Ainsi les Francs, survivant aux Burgondes, aux Wisigoths, aux Lombards et, sur leurs ruines, fondant l’empire carolingien, destiné à ressouder le présent germanique au passé romain. C’est une œuvre analogue que les T’o-pa devaient accomplir puisque, après avoir unifié les autres États turco-mongols de la Chine du nord, ils les sinisèrent au point de se fondre, peuple et dynastie, dans la masse chinoise et aussi parce que le zèle qu’ils déployèrent en faveur du bouddhisme rappelle le zèle de nos Mérovingiens et de nos Carolingiens en faveur du christianisme. Enfin comme les Francs se firent les défenseurs de la Romanité contre de nouvelles vagues d’invasion germaniques, les T’o-pa montèrent sur le fleuve p.104 Jaune leur « garde au Rhin » contre les hordes mongoles restées sauvages au fond de la steppe natale.

On a vu que les T’o-pa, horde de race sans doute turque, s’étaient établis à la fin du III^e^ siècle de notre ère dans l’extrême nord du Chan-si, dans la région de Ta-t’ong. Un chef énergique, T’o-pa Kouei (386-409), assura la fortune de cette horde en enlevant aux Mou-jong du Heou Yen d’abord Tsin-yang, notre T’ai-yuan (396), puis Tchong-chan, notre Ting-tcheou, au sud de Pao-Ting (397), enfin Yé, notre Tchang-Mi (398) [1]. Il donna alors à sa maison le nom dynastique chinois de Wei et assigna à sa horde une capitale fixe, P’ing-tch’eng (Tai), à 5 *li* à l’est de Ta-t’ong. Le royaume « t’o-pa de Wei », ainsi constitué, comprenait déjà le Chan-si et le Ho-pei jusqu’au fleuve Jaune.

---

[1] Les domaines des Mou-jong ou rois de Yen ainsi coupés en deux par la brusque expansion du royaume t’o-pa de Wei, se divisèrent de ce fait au profit de deux branches de cette famille, en : 1° royaume Yen du nord, Pei Yen, dans l’actuel Jéhol, à partir et au nord-est de Yong-p’ing, avec, pour centre Long-tch’eng, près de l’actuel Tchao-yang, à la frontière actuelle du Jéhol et du Mandchoukouo, royaume qui dura jusqu’en 436 ; et 2° royaume Yen du sud, Nan Yen, au Chan-tong, avec centre à Kouang-kou, près Ts’ing-tcheou, lequel dura de 398 à 410.

La Chine turque des T’o-pa était menacée par une nouvelle vague d’invasion barbare, celle des Jou-jouan, ou, comme transcrivaient les Chinois par un jeu de mots péjoratif, celle des Jouan-jouan, « les insectes désagréablement remuants ». Il s’agirait, d’après les linguistes, d’une horde proprement mongole, comme les anciens Sien-pei, auxquels certains la rattachent. Un de leurs chefs, Chö-louen fonda la fortune de sa race en subjuguant vers 402 une horde rivale, celle des Kao-kiu, qu’on situe vers Kobdo et l’Ouroungou et qui représenterait les ancêtres des Turcs Tö-läch et Ouigour. Les Jouan-jouan dominèrent alors à travers tout le Gobi septentrional, depuis, à l’est, le Leao-ho, sur la frontière coréenne jusque, à l’ouest, au haut Irtych et aux approches de Qarachahr. C’est avec les rois jouan-jouan qu’on voit pour la première fois apparaître les titres de *khan* et de *qaghan,* — qui seraient donc des titres mongols, à la place du vieux titre de *chan-yu,* usité chez les Hiong-nou et qui serait donc un titre turc [1].

Devant la menace que constituait la formation de ce nouvel empire nomade, ce fut le mérite des souverains t’o-pa ou Wei de la Chine septentrionale d’avoir pris résolument l’offensive par une p.105 série d’opérations préventives, de contre-rezzous à travers le Gobi. T’o-pa Kouei (386-409) donna l’exemple par une campagne victorieuse qui rejeta le qaghan jouan-jouan Chö-louen loin de la grande boucle du fleuve Jaune (402). T’o-pa Sseu (409-423), tout en continuant à défendre au nord les approches de la Grande Muraille contre les Jouan-jouan, s’agrandit au midi en enlevant à l’empire national chinois du Sud le grande ville de Lo-yang avec toute la partie du Ho-nan qui en dépendait (423). T’o-pa Tao (423-452) qui succéda à son père T’o-pa Sseu, fut dès le début aux prises avec une menace des Jouan-jouan, qu’il repoussa (424). En 425 il dirigea contre eux un contre-rezzou au cours duquel, avec sa cavalerie, il traversa le Gobi du sud au nord (le qaghan des Jouan-jouan avait sans doute sa résidence du côté de l’Orkhon), puis il attaqua un autre royaume barbare, celui de Hia, fondé au Chen-si par le clan hiong-nou des Ho-lien, et en surprit la capitale ou camp royal (T’ong-wan près de Pao-ngan, dans le nord du Chen-si) (427), tandis

---

[1] Cf. Marquart, *Historische Glossen,* 196 et *Eranšahr,* 53 et sq. — Chavannes, *Documents sur les T’ou-kiue occidentaux,* 221, 229. — Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 144, T’oung pao, 1915, 688 et 1920, 328. — K. Shiratori, *Khan and khagan, Proced. Jap. Acad.,* juin 1926.

que ses lieutenants pressaient Tch’ang-ngan (426) : en 431 les Ho-lien étaient détruits et le Chen-si annexé au royaume t’o-pa. En 436 les armées de T’o-pa Tao envahirent de même le royaume Pei Yen (actuel Jehol), dernier débris des possessions mou-jong, et l’annexèrent. En 439 T’o-pa Tao conquit encore l’État Pei Leang du Kan-sou (prise de Kou-tsang, ou Kan-tcheou). La maison Pei Leang — une famille hunnique établie depuis 397 et du patronyme de Tseu-k’iu — s’enfuit à Tourfan dont elle s’empara et où elle régna de 442 à 460.

Avec l’annexion du pays Pei Leang, les T’o-pa avaient achevé la conquête de tous les autres royaumes turco-mongols fondés dans la Chine du nord [1]. Ne restaient plus en présence que ce grand royaume t’o-pa, de race turque, le royaume de Wei, comme il s’intitulait à la manière chinoise, et l’empire national chinois du Sud où Nankin nous rappelle Byzance. Ainsi, en effet, le monde romain, partagé au VIII^{e} siècle entre les Francs qui ont soumis l’Occident en y détruisant les autres royaumes barbares, et l’empire byzantin, resté maître de l’Orient.

Si forte fut l’impression laissée par ces conquêtes sur les peuples de l’Asie Centrale que ce fut désormais sous le nom de pays t’o-pa qu’ils désignèrent la Chine du nord et que la désignèrent à leur exemple les Byzantins eux-mêmes : *Tabgalch ou Tabghâtch* en turc, *Tamghâdj* en arabe, *Taugast* en grec médiéval [2].

p.106 Ayant unifié la Chine du nord, T’o-pa Tao conduisit dans le Gobi une grande chevauchée contre les Jouan-jouan dont il fit une hécatombe (429), expédition renouvelée par lui avec le même succès en 443. En 445 une armée t’o-pa vint châtier le Chan-chan (Lob-nor), coupable d’avoir intercepté les routes de l’Ouest, et en 448 le général t’o-pa Wan Tou-kouei soumit au tribut Qarachahr et Koutcha. En 449, troisième expédition de T’o-pa Tao dans le Gobi pour donner la chasse aux Jouan-jouan (voir page 638).

T’o-pa Tao est la plus forte personnalité de cette énergique maison turque qui défendit si vaillamment contre ses congénères restés nomades l’antique

---

[1] Exception faite du royaume Nan Yen du Chan-tong, débris des États mou-jong, qui avait été annexé en 410 par l’empire chinois sudiste.

[2] Pelliot, T’oung pao, 1912, 792.

civilisation chinoise. D’une bravoure exceptionnelle, il sut inspirer une terreur salutaire aux Jouan-jouan qui, en présence de dynasties chinoises faibles, n’eussent pas manqué d’attaquer le *limes*. Il mit ainsi le point final aux grandes invasions, un peu comme Clovis, à « Tolbiac », devait le faire pour la Gaule. Suffisamment sinisé lui-même, il ne voulut pas l’être au point de laisser dans sa horde se relâcher la force turque. Ce fut ainsi qu’il refusa d’abandonner ses vieux campements de P’ing-tch’eng, près de Ta-t’ong, à l’extrême nord du Chan-si, à l’orée de la steppe, pour les capitales historiques de la vieille Chine, Lo-yang et Tch’ang-ngan, conquises par ses armes. Il maintint aussi la barbare et prudente coutume turco-mongole qui voulait qu’avant l’avènement d’un roi t’o-pa sa mère ait été mise à mort, pour éviter les ambitions, convoitises et rancunes de la future douairière. Inutile de dire qu’avec cette mentalité il montra au bouddhisme une antipathie profonde, dans laquelle ses sentiments de soldat barbare rejoignaient les haines taoïstes de son entourage. En 438 il ordonna la laïcisation des moines bouddhistes et en 446 il promulgua même un véritable édit de persécution à leur endroit.

Cette persécution allait d’ailleurs cesser avec son petit-fils, T’o-pa Siun qui lui succéda après une révolution de palais (452-465). Dans les grottes bouddhiques de Yun-kang, près de Ta-t’ong, aménagées entre 414 et 520, les sculptures les plus importantes, celles qui ont assuré la célébrité de l’art wei, datent de ce règne [1], et la ferveur du sentiment religieux qui les a inspirées a, du vieux fond gréco-bouddhique transmis par le Gandhâra à travers les pistes du Tarim, fait sortir des œuvres d’un tel mysticisme qu’on a pu y voir comme une préfiguration de notre sculpture romane et gothique. Sans doute même des dynasties p.107 proprement chinoises auraient été trop encombrées de préjugés nationaux et de classicisme confucéen pour s’abandonner sans réserve aux leçons mystiques venues de l’Inde : la sculpture bouddhique des dynasties impériales contemporaines, à Nankin, même celle des Leang, est loin de dégager une telle ferveur. Ce fut à bien des égards à leur origine barbare que les T’o-pa, ces Francs de l’Extrême-Orient, durent le privilège d’avoir pu nous donner à Yun-kang, puis à Long-men l’équivalent de notre

[1] Cf. Demiéville, *L’inscription de Yun-kang,* BEFEO, 1925, 3-4, 449.

Chartres et de notre Reims, et c’est peut-être là une des conséquences les plus inattendues de la conquête de la vieille Chine par les nomades de la steppe. Mieux encore : Les Grandes Invasions du Ve siècle en Occident devaient, le jour où la société fondée par les Barbares se trouva suffisamment christianisée, nous valoir, après les siècles obscurs, les siècles de splendeur de notre moyen-âge. Les Grandes Invasions du IVe siècle en Extrême-Orient produisirent bien plus tôt un résultat analogue, puisque déjà au bout d’un siècle la Chine des Wei était suffisamment pénétrée de religiosité bouddhique pour nous donner la grande sculpture de Yun-kang et de Long-men.

Pendant quelque temps encore la sinisation et la conversion bouddhique des T’o-pa n’entamèrent pas en eux l’énergie turque. Sous le règne de T’o-pa Siun (452-465) les T’o-pa occupèrent l’oasis de Ha-mi (456) et conduisirent un contre-rezzou chez les Jouan-jouan, dans le Gobi (458). De leur côté, il est vrai, les Jouan-jouan occupèrent Tourfan, y détrônèrent la dynastie Tsou-k’iu et y intronisèrent une maison vassale (460). Sous T’o-pa Hong (465-471), les conquêtes des T’o-pa reprirent au détriment de l’empire national chinois du Sud : en 466 prise de P’eng-tch’eng (Sin-tcheou du Kiang-sou), en 467 conquête du bassin du Houai-ho, en 469 conquête du Chan-tong. En 470 les T’o-pa châtièrent les T’ou-yu-houen, horde d’origine sien-pei, c’est-à-dire mongole, établie depuis le début du siècle au Koukou-nor.

Au point de vue religieux T’o-pa Hong était un bouddhiste si pieux qu’en 471 il abdiqua en faveur de son jeune fils pour se faire moine. Ce fils, que nous appellerons T’o-pa Hong II [1] (471-499), montra, une fois majeur, une égale sympathie pour le bouddhisme, sous l’influence duquel il humanisa toute la législation. Il acheva de siniser les T’o-pa, en portant en 494 sa capitale de p.108 P’ing-tch’eng (au Jehol) à Lo-yang [2], et ce fut précisément alors qu’on commença sous son inspiration l’aménagement des célèbres cryptes bouddhiques de Long-men, au sud de Lo-yang, dont les sculptures

[1] Pour la commodité du récit. En réalité, si les deux caractères Hong, chez le père et chez le fils, ont en français une prononciation analogue, ils sont, en graphie chinoise, tout à fait différents.

[2] Lo-yang est parfois désignée dans la géographie byzantine et syriaque sous le nom de *Taugast,* du nom même des Tabgatch ou T’o-pa.

s’échelonnent de 494 à 759. Mais en adoptant intégralement la culture chinoise et la foi bouddhique, les T’o-pa avaient perdu les fortes qualités militaires de leurs ancêtres turcs. Toutes leurs tentatives pour achever d’unifier la Chine sous leur domination en soumettant l’empire national du sud, échouèrent. Le roi T’o-pa K’iao (499-515) fit un dernier effort, mais ses généraux ne purent forcer la ligne du Houai-ho qui marquait la frontière des deux empires et derrière laquelle la forteresse impériale de Tchong-li (Fong-yang, au Ngan-houei) résista à tous les assauts (507).

Après la mort de T’o-pa K’iao, sa veuve, la reine Hou, gouverna de 515 à 528 le royaume t’o-pa. Cette héritière des vieux Tabgatch est la dernière figure de la dynastie en qui se révèle encore la force turque. Femme d’une énergie singulière, sanguinaire, le cas échéant, ayant la passion du pouvoir, elle favorisa cependant le bouddhisme. Elle embellit les sanctuaires de Long-men et envoya en mission dans l’Inde du nord-ouest le pèlerin bouddhiste Song Yun qui nous a laissé une relation intéressante sur l’état de l’Asie centrale à cette époque. Song Yun passa par Chan-chan (Lob-nor), Khotan, le Pamir, et, comme nous le verrons plus loin (page 113), visita au Badakhchan le Khan des Huns Hephthalites. Il pénétra ensuite dans l’Ouddiyana et le Gandhâra (Caboul inférieur) d’où il rapporta à sa souveraine les documents bouddhiques qui l’intéressaient (518-521) [1].

Les T’o-pa étaient maintenant trop entièrement sinisés pour ne pas tomber dans les révolutions de palais, les partages de famille, la guerre civile. En 534, ils se divisèrent en deux branches, les Wei orientaux (Tong Wei) qui eurent le Ho-pei, le Chan-si, le Chan-tong et le Ho-nan avec l’actuel Tchang-tö pour capitale (534-550), et les Wei occidentaux (Si Wei) qui eurent le Chen-si et le Kan-sou avec capitale à Tch’ang-ngan (534-557). Les uns et les autres devaient être renversés par leurs ministres et ainsi se fondèrent à Tchang-tö, à la place des Wei orientaux, la dynastie des Pei Ts’i (550-577) et à Tch’ang-ngan, à la place des Wei occidentaux, la dynastie des Pei Tcheou (557-581). Mais ces maisons, devenues chinoises, ne concernent plus l’histoire de la steppe. p.109 Ce qui l’intéresse, au contraire, c’est la manière dont la force

[1] Cf. Chavannes, *Le voyage de Song Yun dans l’Udyâna et le Gandhâra,* BEFEO, 1903, 379.

turque, si âpre chez les premiers rois Tabgatch, a été peu à peu détendue, assimilée, noyée dans la masse chinoise. Éternelle histoire que nous verrons se reproduire au cours des siècles, avec les K’itan, les Djurtchât, les Gengiskhanides, les Mandchous. Notons que, comme plus tard pour les Gengiskhanides, comme plus récemment encore pour les Khalkha, l’influence du bouddhisme a été pour beaucoup dans la dévirilisation des T’o-pa. Ces terribles soudards, une fois touchés par la grâce du bodhisattva, devenaient si sensibles aux prédications humanitaires des *çramana* qu’ils en oubliaient non seulement leur combativité natale, mais jusqu’au souci de leur propre défense.

La dernière culture de Minoussinsk.

@

Abandonnons à leur sort ces Turcs entièrement sinisés pour revenir aux hordes restées nomades dans les steppes de la Haute-Asie. Nous avons déjà parlé, à propos des T’o-pa, de la horde, semble-t-il mongole, des Jouan-jouan qui domina pendant tout le V^{e} siècle et la première moitié du VI^{e} dans la Mongolie extérieure. Ce que nous savons de leur histoire politique ne nous est en effet connu que par les annales chinoises des dynasties Wei et Souei. Pour parler utilement de leur civilisation, il faut attendre que des fouilles méthodiques aient été entreprises dans leur ancien domaine. Contentons-nous de signaler qu’en arrière et au nord-ouest de ce domaine nous voyons vers leur époque une nouvelle culture fleurir sur l’Iénisséi, en Sibérie, autour de Minoussinsk. Cette culture, dite « des cavaliers nomades », nous a livré des garnitures, plaques de ceinture, boucles et appliques de bronze, des mors de chevaux, des étriers, des couteaux, des poignards, des sabres, des lances, des selles etc., assez abondamment représentés aujourd’hui au Musée de Minoussinsk et aussi à Helsinki (collection Tovostine) [1]. Cette culture paraît contemporaine des Jouan-jouan et dut d’ailleurs se continuer bien après eux, puisque au village de p.110 Tyoutchta on la trouve associée à des monnaies

[1] Cf. Tallgren, *Collection Tovostine,* Helsingfors, 1917. Les principaux sites de trouvailles pour l’art de Minoussinsk à cette époque sont les villages d’Anach, Ayochka, Oiskaya, Byskar, Gorodtcheskaya, Lougovskoyé, Malyi-Térek, Protochilovo, les bords de la rivière Askys, le village de Tyoutchta sur la rive droite de la rivière Kazyr, et divers points de la steppe d’Abakan. Des armes du même style ont été découvertes en Mongolie orientale russe, au sud du Batkal, à Bitchoura, près de Verkhne-Oudinsk, à Selenginsk et à Troitsk. Cf. N. Fettich, *Die Reiternomadenkultur von Minussinsk,* dans *Metallkunst der Landnehmenden Ungarn.* Archaeologia Ungarica, V. 1935, 202.

chinoises du début des T'ang (VII^e siècle) et qu'elle ne semble prendre fin qu'au IX^e siècle. Elle nous intéresse particulièrement ici parce que, comme le fait remarquer M. Nandor Fettich, elle présente de frappantes analogies avec la culture avar de la Hongrie des VI^e-VIII^e siècles, comme aussi avec la culture protohongroise dite lébédienne du IX^e siècle [1]. Si ce n'est pas là un argument valable pour permettre de considérer les Jouan-jouan comme les ancêtres directs des Avar d'Europe, c'est du moins une preuve que les uns et les autres avaient gravité autour du même centre culturel.

Après les Jouan-jouan, il convient de parler d'une horde congénère, celle des Hephtalites, maîtresse, pendant la même époque, du Turkestan occidental.

Les Huns Hephtalites.

@

Les Huns Hephtalites étaient une horde turco-mongole, en l'espèce, semble-t-il, plutôt mongole que turque [2], originaire, nous dit Song Yun, des monts Kin-chan, c'est-à-dire de l'Altaï, et descendue dans les steppes de l'actuel Turkestan russe. Leur nom, Hephtalites chez les historiens byzantins, Hayâthélites chez l'historien persan Mirkhond, Ye-tai chez les historiens chinois, semble provenir de celui du clan royal Hephta ou Ye-ta [3]. Les historiens byzantins les connaissent aussi sous l'appellation, assez fallacieuse en l'espèce, de Huns Blancs.

Au commencement du V^e siècle de notre ère, les Hephtalites n'étaient encore qu'une horde secondaire, vassale de la grande horde (également mongole) des Jouan-jouan, laquelle, on vient de le voir, dominait en Mongolie. Dans le deuxième quart du V^e siècle, ces mêmes Hephtalites prirent une

---

[1] Fettich, *Ibid.,* 205.

[2] Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen,* in *Osttürkische Dialektstudien,* Abh. Akad. Wiss. Göttingen 1920 et Pelliot, A *propos des Comans,* Journal Asiatique 1920, I, 140.

[3] *Pei-che, Leang-chou* et *T'ang-chou,* in Chavannes, *T'ou-kiue occidentaux,* 223. Cf. Albert Herrmann, *Die Hephtaliten und ihre Beziehungen zu China,* Asia Major, II, 3-4, 1925, 564-580.

importance considérable en étendant leur pouvoir vers l'ouest. Leur domination qui, vers l'est, commençait au haut Youldouz (nord-ouest de Qarachahr) s'étendit sur le bassin de l'Ili jusqu'au Balkhach, sur le bassin de l'Issiq-koul, les steppes du Tchou et du Talas et sur la région du Sîr-darya jusqu'à l'Aral. D'après certaines sources, une des résidences de leur khan se trouvait du côté de la ville de p.111 Talas, l'actuel Aoulié-ata. Vers 440 ils avaient occupé en outre la Sogdiane ou Transoxiane (Samarqand) et, semble-t-il, le pays de Balkh, Bactriane ou Tokharestan.

Plusieurs orientalistes, notamment Noeldeke pensent que ce fut dès le règne du roi de Perse Bahrâm Gor (420-438) que les Hephtalites s'installèrent ainsi en Bactriane. Ils auraient même envahi la province sassanide du Khorassan d'où Bahrâm Gor les aurait repoussés à la bataille de Kousmehan près de Merv. Marquart croit au contraire que Bahrâm Gor, puis son successeur Yezdegerd II (438-457) eurent à se défendre non contre les agressions des Hephtalites, mais contre celles des Khionites, autre tribu hunnique qui nomadisait au nord de Merv [1]. Dans tous les cas, ce sont bien les Hephtalites qui, sous le règne du roi sassanide Péroz (459-484), assaillirent le Khorassan et finalement vainquirent et tuèrent ce monarque. Le chef hephtalite qui remporta cette victoire est connu des historiens arabo-persans sous le nom d'Akhchounwâr ou Akhchounwâz, déformation, semble-t-il, du titre sogdien de *khchévan* ou roi [2].

Après leur victoire sur le roi Péroz, les Huns Hephtalites occupèrent non seulement le district-frontière de Talékan (le Talékan de l'ouest, entre Balkh et Merv), jusque-là ville-frontière de l'empire sassanide au nord-est, mais aussi Merv et Hérat [3]. De plus, on les voit s'ingérer en protecteurs dans les querelles de palais de la dynastie sassanide de Perse. Ce fut ainsi que le sassanide Kavâdh, chassé du trône de Ctésiphon, se réfugia chez eux, épousa la nièce de leur khan et reçut de celui-ci une armée à l'aide de laquelle il

---

[1] Noeldeke, *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, 161, 163. Marquart, *Eranschahr*, 57. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides* (1936), 284.

[2] F. W. K. Müller, *Soghdische Texte*, I, 108.

[3] Marquart, *Eranschahr*, p. 60-63 et Christensen. *op. cit.,* 289.

recouvra sa couronne (498 ou 499). Les Hephtalites étaient alors devenus une puissance redoutable dans l'Asie moyenne. Le *Leang-chou* note l'ambassade envoyée en 516 à la cour de Chine, à Nankin, par leur roi, « Ye-tai-i-li-t'o ».

Malgré la défaite du roi Péroz, la Perse sassanide s'était trop bien défendue pour que les Hephtalites songeassent à la conquête de ce pays. Ils se retournèrent vers le sud-est, du côté du Caboul. Là, comme premier contre-coup de leur approche, il semble que les derniers Kouchâna avaient été remplacés vers le milieu du V^e^ siècle par une autre maison, de même race « yue-tche » ou toukhâra, descendue de Bactriane. Les sources iraniennes nous montrent, en effet, vers cette époque une dynastie « kidârite » établie, p.112 semble-t-il, au sud de l'Oxus, entre Balkh et Merv [1], et qui guerroie contre les Sassanides. D'après les mêmes sources, le Sassanide Péroz (459-484) — le même qui devait périr sous les coups des Hephtalites — aurait lutté contre les chefs kidârites, contre le héros éponyme Kidâra d'abord, contre Koungkas, fils de Kidâra ensuite. Ce serait à la suite de sa défaite par Pérôz que Koungkas aurait quitté la Bactriane, laquelle fut occupée sur ses pas par les Hephtalites, qu'il aurait franchi l'Hindou-kouch et émigré au Caboul, où il se substitua aux derniers Kouchâna [2]. Ces renseignements sont confirmés par les Chinois, mais avec une avance de quelques années, qui modifie la cause de l'événement. Des sources chinoises, dont l'information paraît remonter aux années 436-451, signalent qu'un « roi des Yue-tche » de « Po-lo », c'est-à-dire sans doute ici, des Toukhâra de Balkh, pressé par les Hephtalites, vient de quitter la Bactriane et d'émigrer au Gandhâra où il s'est installé à Péchawer en se subordonnant ses cousins, les Yue-tche du Caboul, c'est-à-dire les derniers Kouchâna. Les Chinois appellent ce roi Ki-to-lo, ce qui correspond exactement à notre Kidâra [3]. Ce serait donc bien sous la pression des Hephtalites et non sous celle des Sassanides que les Kidârites auraient quitté la Bactriane pour se réfugier au Caboul. Ils y furent d'ailleurs

---

[1] Localisation de Christensen (d'accord avec Marquart), *L'Iran sous les Sassanides,* carte *in fine.*

[2] Marquart, *Eranschahr,* 55-57. Christensen, *op. cit.,* 287-288.

[3] Pelliot, *Tokharien et koutchéen,* Journal Asiatique, 1934, I, 42. Chavannes, T'oung pao, 1907, 188.

rapidement suivis par les Hephtalites qui ne tardèrent pas à franchir l'Hindoukouch sur leurs traces. Tout l'ancien domaine yue-tche — Bactriane, Caboul et Qandahar — passa ainsi aux mains des Hephtalites. Mieux encore : des hautes terres de la vallée de Caboul, les avant-gardes hephtalites, comme naguère les Kouchâna, s'élancèrent à la conquête de l'Inde.

La majeure partie de l'Inde — tout le bassin du Gange, le Malva, le Goudjerat et le nord du Dékhan — formait alors un vaste empire sous la grande dynastie nationale des empereurs goupta, dynastie parvenue à son apogée sous le règne de Koumâragoupta (vers 414-455), auquel allait succéder son fils Skandagoupta (vers 455-470). Ce fut dans les dernières années de Koumâragoupta ou au début du règne de Skandagoupta, que les Huns Hephtalites — connus des Indiens sous la transcription sanscrite de *Hoûna —,* après avoir conquis le Caboul, descendirent au Pendjab et vinrent se heurter, du côté du Doab ou du Malva, p.113 aux frontières de l'empire goupta. Ils furent pour cette fois repoussés par Skandagoupta, soit au lendemain de son avènement comme empereur, soit un peu plus tôt comme prince héritier [1].

Dans cette dernière hypothèse, il est possible que le règne de Skandagoupta se soit ouvert sur une seconde invasion de *Hoûna* qui furent de nouveau repoussés, après quoi une inscription de 460 nous dit que le pays recouvra le calme.

Cependant les Hephtalites s'étaient solidement installés des deux côtés de l'Hindou-kouch, en Bactriane et au Caboul. Leur khan, en 520, au moment du pèlerinage de Song Yun, résidait au nord de l'Hindou-kouch, transhumant, suivant les saisons, de la Bactriane où il devait passer l'hiver, au Badakhchan, sa résidence d'été. Au Caboul, dans les vieilles provinces gréco-bouddhiques du Kapiça et du Gandhâra, s'était établi un chef hephtalite secondaire, un *tégin* qui y fit souche d'une dynastie dont le deuxième souverain régnait en 520. Dans ce milieu de haute culture du Gandhâra, dont l'hellénisme et le bouddhisme associés avaient fait à la fois un nouvelle Hellade et une nouvelle Terre Sainte bouddhique, les Hephtalites se conduisirent en barbares,

[1] Sources assez obscures, discutées par La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, 52-54.

massacrant les populations, persécutant spécialement les communautés bouddhiques, détruisant les monastères et les œuvres d'art, ruinant la belle civilisation gréco-bouddhique, alors vieille de cinq siècles. Textes persans [1] et textes chinois s'accordent pour constater la tyrannie et le vandalisme de cette horde.

Le *Pei-che* et le récit de Song Yun — celui-ci, on l'a vu, visita leur khan en 520 dans sa résidence d'été du Badakhchan, puis le *tégin* du Gandhâra — décrivent tous ces Huns comme de purs nomades [2] :

> « Ils ne demeurent pas dans des villes ; c'est dans un camp mobile qu'ils ont le siège de leur gouvernement. Leurs habitations sont en feutre. Ils se déplacent à la recherche des eaux et des pâturages, se rendant en été dans les endroits frais, en hiver dans les cantons tempérés. Leur roi fait dresser pour lui une grande tente de feutre qui est un carré de 40 pieds de côté ; tout autour les parois sont faites de tapis de laine. Il porte des vêtements de soie ornée. Il est assis sur un lit d'or dont les pieds sont constitués par quatre phénix d'or. Son épouse principale porte aussi un vêtement de soie ornée qui traîne à terre sur une longueur de trois pieds. Sur la tête, elle porte une corne longue de p.114 huit pieds, avec des ornements de pierres précieuses de cinq couleurs.

Song Yun signale aussi chez les Hephtalites la coutume de la polyandrie fraternelle. Il note enfin leur hostilité au bouddhisme.

> « Ils ne croient point à la loi bouddhique et servent un grand nombre de divinités. Ils tuent les êtres vivants et sont mangeurs de viandes sanglantes.

Au témoignage de Hiuan-tsang, les Hephtalites firent égorger au Gandhâra les deux tiers des habitants, réduisirent le reste en esclavage et détruisirent la plupart des monastères et stoûpa bouddhiques [3].

---

[1] Tabari, trad. Zotenberg, II, 131.

[2] *Song Yun*, trad. Chavannes, BEFEO, 1903, 402, 417.

[3] Cf. Foucher, *Art gréco-bouddhique,* II, II, 589.

Du Caboul, les Hephtalites guettaient les richesses de l'Inde. Repoussés, on l'a vu, par l'empereur indien Skandagoupta, ils attendirent l'occasion favorable qui ne manqua pas de se produire lorsque, après la mort de ce prince (v. 470), l'empire indien tomba en décadence, peut-être par suite d'un partage du pays entre deux branches de la dynastie goupta, l'une ayant régné au Malva avec Bouddhagoupta (v. 476-494) et Bhânougoupta (v. 499-543), l'autre au Béhar et au Bengale avec Pouragoupta et Narasimhagoupta. A la faveur de cet affaissement de la puissance goupta, les invasions hunniques allaient recommencer dans l'Inde. Le chef hun qui les conduisit, connu de la littérature indienne sous le nom de Toramâna (mort en 502) n'était pas, comme on l'a dit, le khan des Hephtalites (celui-ci, on l'a vu, vivait au nord de l'Hindou-kouch, en Bactriane et en Badakhchan), mais un prince secondaire ou *tégin,* sans doute le *tégin* du Caboul. Trois inscriptions de lui, trouvées à Koura, dans le Salt Range (nord-ouest du Pendjâb), à Gwalior et à Eran, prouvent qu'il ne conquit pas seulement le bassin de l'Indus, mais aussi le Malva. Ses monnaies imitent celles de l'empereur indien Bouddhagoupta (v. 476-494), son contemporain [1].

Mihirakoula, fils et successeur de Toramâna — il ne nous est connu que par son nom laudatif indien, « race solaire » en sanscrit classique — et qui paraît avoir régné sur sa horde entre 502 et 530 environ, fut vraiment l'Attila de l'Inde. Il avait établi sa résidence à Çâkala (Sialkot) au Pendjâb oriental. C'est sans doute le *tégin* du Gandhâra que rencontra en 520 le pèlerin chinois Song Yun et qui fit la conquête du Cachemire, après quoi il revint au Gandhâra pour s'y livrer à d'effroyables massacres. Les écrivains bouddhistes le présentent du reste comme un terrible persécuteur de leur religion. Hiuan-tsang raconte que le p.115 souverain goupta du Magadha ou Béhar, Bâlâditya (peut-être le même que le Narasimhagoupta, plus haut mentionné) osa seul lui résister. Mihirakoula pénétra alors dans l'Inde gangétique, à la recherche de son adversaire. Bâlâditya aurait d'abord reculé devant lui, puis, au cours d'une surprise, l'aurait battu et même capturé. Le récit finit en conte édifiant. D'autre part l'inscription d'Êran, au Malva, datée de 510 et qui parle des victoires d'un autre prince goupta, Bhânougoupta, a fait supposer qu'il

[1] Sur la numismatique hephtalite, Junker, *Die hephtalitischen Münzinschriften,* Sitz. preuss. Akad., 1930, 641. Morgan, *Num. or.,* 1936, 446-457.

s'agirait, là aussi, de victoires sur les envahisseurs hephtalites. Enfin en 533 un troisième prince indien, Yaçodharman, qu'on rattache à la dynastie des radja de Mandasor, au Malva, se vante dans ses inscriptions d'avoir vaincu les Hoûna et obligé Mihirakoula à lui rendre hommage [1]. Après ces défaites, Mihirakoula se serait retiré au Cachemire, d'où il serait allé exercer sur ses sujets du Gandhâra, pour une cause de nous inconnue, l'effroyable vengeance rapportée par les pèlerins chinois. Les textes bouddhiques lui prêtent en punition de ses atrocités une mort terrible.

Nous ignorons ce que devinrent après Mihirakoula les clans de Huns campés au Pendjab. Ils devaient rester encore inquiétants pour leurs voisins, sinon dangereux, puisque dans la seconde moitié du VI^e^ siècle nous voyons le mahârâdja de Thaneswar [2] Prabhakâra (d. 605) gagner gloire et puissance à les combattre. En 605 son fils aîné Râdjyavardhana guerroyait encore contre eux ; puis leur successeur, le grand empereur indien Harcha Çilâditya (606-647) est à son tour célébré par les poètes pour ses victoires sur ces mêmes Hoûna. Toutefois dès la seconde moitié du VII^e^ siècle, les Huns de l'Inde disparaissent de l'histoire. Leurs bandes ont dû se faire exterminer ou absorber par les populations du Pendjâb. Certains de leurs clans parvinrent sans doute à se faire admettre dans l'aristocratie hindoue, à l'exemple du clan « radjpoute » des Gourdjara qui a d'ailleurs peut-être la même origine.

Les Huns en Europe : Attila.

@

Nous avons perdu la trace des Hiong-nou occidentaux à partir de l'année 35 avant Jésus-Christ, date à laquelle le *chan-yu* p.116 dissident Tche-tche, après avoir entraîné une partie des tribus hunniques de la haute Mongolie vers les steppes au nord de l'Aral et du Balkhach, avait été rejoint et tué par une colonne expéditionnaire chinoise. Les survivants des tribus conduites par lui dans cette région durent s'y perpétuer pendant des siècles, mais, faute

---

[1] Discussion des textes dans La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde,* 62-66.

[2] Au nord-ouest de Delhi. Le royaume de Thâneswar ou Thânesar (sanscrit Sthânviçvara) dut certainement son ascension au rôle de marche frontière qu'il joua pour couvrir le monde gangétique contre les invasions des Huns.

d'avoir été voisins de quelque grand peuple civilisé qui mentionnât leurs faits et gestes, nous ne savons rien sur leur histoire. Ce n'est qu'au IVe siècle de notre ère que nous entendons de nouveau parler d'eux quand leur passage en Europe les fait entrer en contact avec le monde romain [1].

La steppe russe au nord de la mer Noire, était, nous l'avons vu, occupée depuis le IIIe siècle avant Jésus-Christ par les Sarmates qui s'étaient substitués aux Scythes et qui, comme les Scythes appartenaient au rameau septentrional de la race iranienne. Le gros du peuple sarmate nomadisait entre la Volga inférieure et le Dniester. Certaines tribus sarmates avaient acquis une vie autonome, comme les Alains qui nomadisaient dans la région du Térek, jusqu'au Kouban, comme les Roxolans qui depuis l'an 62 de notre ère étaient établis à l'ouest du Don inférieur, comme les Iazyges qui depuis 50 de notre ère étaient allés occuper la plaine entre Tisza et Danube, entre les Daces et la province romaine de Pannonie, au cœur de l'actuelle Hongrie [2]. Les Sarmates étaient séparés de l'Empire romain, même après que Trajan eut annexé la Dacie (106), par les Bastarnes, Germains orientaux qui depuis 200 avant Jésus-Christ avaient, le long du versant septentrional des Carpathes, descendu le Dniester jusqu'à son embouchure, ce qui constitue le premier *Drang nach Osten* germanique connu. p.117 Vers 200 de notre ère une nouvelle poussée germanique venue de la basse Vistule, celle des Goths, originaires de Suède, vint disputer aux Sarmates les plaines de la Russie

---

[1] Peut-être la turcologie pourrait-elle nous fournir quelques témoignages de cette antique séparation des Huns d'Asie et des Huns d'Europe. D'après N. Poppe, les Tchouvaches actuels, qui habitent la région entre Samara et Kazan, sur la Volga, seraient les descendants des Huns occidentaux. Or la langue tchouvache se présente avec des caractères très particuliers, distincts de ceux de toutes les autres langues turques. La séparation du tchouvache et des autres langues turques aurait eu lieu, d'après N. Poppe et Barthold, vers le début de l'ère chrétienne. Cf. N. Poppe, *Asia Major,* I, 775 et *Ungarische Jahrbücher,* VII, 151, et Barthold, *Türks* in Encyclopédie de l'Islam, 948.

[2] Sur les Alains qui nous intéressent particulièrement parce que, sous le nom d'Asod, nous les retrouverons dans l'histoire mongole gengiskhanide, cf. Tomaschek, *Alani,* in *Real-Enkyklop.* de Pauly-Wissowa ; Barthold, *Allan,* Enc. Isl., I, 315 et Minorsky, *The Alan,* in *Hudûd al-'Alam,* 444. « Vers la fin du IIe siècle avant Jésus-Christ, les Alains, écrit Max Ebert, nomadisaient encore dans la steppe aralo-Caspienne. De là ils s'avancèrent vers le Don. A l'époque de Strabon, ils stationnaient entre la Caspienne et le Don, d'où ils allaient piller l'Azerbaïdjan parthe. » Max Ebert, *Süd-Russland im Altertum,* 375. Cf. Marquart, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge,* Leipzig 1903, 164 et sq.

méridionale. En 230 les Goths avaient atteint le terme de cette migration et attaquaient la ville romaine d’Olbia, sur la mer Noire.

La Russie méridionale fut alors partagée entre les Goths à l’ouest du bas Dniéper et les peuples sarmates (Alains, etc.) à l’est de ce fleuve, tandis que la Crimée continuait à former un royaume gréco-romain vassal des Césars. Les Goths eux-mêmes, on le sait, étaient partagés entre Ostrogoths, du Don inférieur au bas Dniester, et Wisigoths, du bas Dniester au Danube. Les Gépides, troisième tribu gothique, avaient occupé la Dacie évacuée par l’empereur Aurélien en 270. C’est l’époque des nécropoles gothiques de Tcherniakov au sud de Kiev, et de Nicolaievka près de Kherson sur le bas Dnieper (III^{e} siècle). C’est l’époque aussi, du côté sarmate, des tumuli du Kouban (Tifliskaya, Vozdvizhenskaya, Armavir, Yaroslavskaya), avec plaques d’orfèvrerie et fibules caractéristiques de l’art sarmate. Au nord, dans les forêts de la Russie orientale et centrale, alors sans doute habitées par des populations finno-ougriennes, l’influence sarmate se faisait encore sentir sur la culture de Pianobor près de Kazan (v. 100-300 ou 400) héritière locale de celle d’Ananino, tandis que plus à l’ouest le groupe de Kalouga présente des fibules d’inspiration germano-romaine (III^{e}-IV^{e} siècle). Telle était la situation de la Russie méridionale à l’apparition des Huns.

Pour quelle raison les Huns historiques, descendants de nos Hiong-nou occidentaux, quittèrent-ils les steppes au nord de l’Aral pour pénétrer en Europe ? Nous l’ignorons. C’est vers 374 que, sous la conduite d’un chef appelé par Jornandès Balamir ou Balamber, après avoir traversé la basse Volga, ils passèrent le Don, vainquirent et subjuguèrent les Alains du Térek et du Kouban et allèrent, à l’ouest du Dnieper, attaquer les Ostrogoths dont le vieux roi Ermanarich fut battu et se suicida de désespoir. Vithimer, successeur d’Ermanarich, fut à son tour vaincu et tué. La plupart des Ostrogoths se soumirent à la domination des Huns, tandis que les Wisigoths, fuyant devant l’invasion, passaient le Danube et pénétraient dans l’Empire romain (376). Quant aux Alains du Kouban et du Térek, la majeure partie d’entre eux durent se soumettre temporairement aux Huns et rester dans le pays où nous les verrons se convertir au christianisme byzantin vers le X^{e} siècle en attendant de donner naissance aux Ossèthes modernes. D’autres Alains partirent pour l’Ouest et participèrent p.118 avec les Germains occidentaux aux Grandes

Invasions : certaines de leurs tribus se fixeront en Gaule, sur la basse Loire [1], d'autres passeront en Espagne, se mêleront aux Suèves en Galice, ou formeront avec les Wisigoths un élément mixte qui donnera peut-être son nom au pays « goth-alain » ou Catalogne (?).

L'impression de terreur produite par l'irruption des Huns dans le monde romain et germanique a été bien traduite par Ammien Marcellin et par Jornandès.

> « Les Huns, écrit Ammien, dépassent en férocité et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer. Ils labourent de cicatrices les joues de leurs enfants pour empêcher la barbe de pousser. Leur corps trapu, avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne un aspect monstrueux. Ils vivent d'ailleurs comme des animaux. Ils ne font cuire ni n'assaisonnent leurs aliments, vivent de racines sauvages et de viande mortifiée sous leur selle. Ils ignorent l'usage de la charrue, les habitations sédentaires, maisons ou cabanes. Éternellement nomades, ils sont rompus dès l'enfance au froid, à la faim, à la soif. Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations, traînant des chariots où leur famille est renfermée. C'est là que leurs femmes filent et cousent leurs vêtements, enfantent et élèvent leurs enfants jusqu'à la puberté. Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils sont nés, ils l'ignorent. Leur habillement consiste en une tunique de lin et une casaque de peaux de rat cousues ensemble. La tunique, de couleur sombre, leur pourrit sur le corps. Ils ne la changent que parce qu'elle les quitte. Un casque ou un bonnet rejeté en arrière et des peaux de bouc roulées autour de leurs jambes velues complètent cet équipage. Leur chaussure, taillée sans forme ni mesure, ne leur permet pas de marcher ; aussi sont-ils tout à fait impropres à combattre comme fantassins, tandis qu'une fois en selle, on les dirait cloués sur leurs petits chevaux laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. C'est à cheval qu'ils passent leur vie, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté, à la manière

[1] Cf. L. Franchet, *Une colonie scytho-alaine en Orléanais au V^e siècle. Les bronzes caucasiens du Vendômois*, Revue scientifique, 8 et 22 février 1930.

> des femmes. Ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et vendent, y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. Dans les batailles ils fondent sur l’ennemi en poussant des cris affreux. Trouvent-ils de la résistance, ils se dispersent, mais, pour revenir avec la même rapidité, enfonçant et renversant tout ce qui se rencontre sur leur passage. Toutefois ils ne savent ni escalader une place p.119 forte, ni assaillir un camp retranché. Mais rien n’égale l’adresse avec laquelle ils lancent, à des distances prodigieuses, leurs flèches armées d’os pointus, aussi durs et meurtriers que le fer [1].

Sidoine Apollinaire qui attribue le type physique des Huns à une déformation volontaire pendant l’enfance, nous parle avec non moins d’horreur de ces brachycéphales au nez aplati, (« une excroissance informe et plate »), aux pommettes saillantes, aux yeux enfoncés dans l’orbite comme dans une caverne, (« et cependant il s’en échappe des regards perçants qui embrassent les plus lointains espaces ») — l’œil d’aigle du nomade habitué à scruter les immensités, à discerner les hardes de cerfs ou de chevaux sauvages jusqu’à l’horizon de la steppe. Et du même auteur, ce beau vers qui peint admirablement l’éternel cavalier des steppes :

> « Une stature au dessous de la moyenne quand le Hun est à pied, grande quand il est à cheval ! »

Il est intéressant de comparer ce portrait à celui que nous ont laissé des Hiong-nou les annalistes chinois : type et mœurs, tout est identique, et c’est un portrait analogue encore que nous laisseront des Mongols du XIII^{e} siècle la Chine et la chrétienté. Hun, Turc ou Mongol, l’homme de la steppe, le brachycéphale à la grosse tête, au torse puissant, court sur jambes, le nomade toujours en selle, « l’archer à cheval » de la haute Asie rôdant au seuil des cultures, n’a guère varié à travers quinze siècles de razzias au détriment des civilisations sédentaires.

La soumission des Alains et des Ostrogoths et l’exode des Wisigoths rendaient les Huns maîtres de toute la zone de plaines depuis l’Oural

---

[1] Ammien Marcellin, XXXI, 2 [p.347]. « Armé d’un arc énorme et de longues flèches, dit de même Sidoine Apollinaire, le Hun ne manque jamais son but ; malheur à celui qu’il a visé, car ses flèches portent la mort ! »

jusqu’aux Carpathes. Par les cols des Carpathes ou la plaine de Valachie ils occupèrent ensuite la plaine hongroise, où les Gépides devinrent leurs sujets et où ils s’étendirent même sur la rive droite du Danube (405, 406). Ils semblent à ce moment avoir été divisés en trois hordes sous trois chefs, les trois frères Rouas, Rougas ou Rougila, Moundzouk ou Moundioukh et Oktar, qui, vers 425, régnaient simultanément. En 434 on les voit gouvernés par les deux fils de Moundzouk, Bléda et Attila, dont le premier fut très vite éliminé par le second.

Ce fut alors qu’Attila commença ses conquêtes. Dès 441 il déclara la guerre à l’Empire d’Orient, passa le Danube, remonta la Morava serbe, prit Naïssus (Nisch), pilla Philippopolis et ravagea la Thrace jusqu’à Arcadiopolis (Lulé-Bourgas) qu’il saccagea. p.122 A la paix de 448 l’Empire dut lui céder, de l’actuelle Belgrade à l’actuelle Chistova, une bande au sud du Danube jusqu’à hauteur de Nich.

En janvier-février 451, Attila, après avoir concentré son armée dans la plaine hongroise, se dirigea vers la Gaule en ralliant au passage les Germains de la rive droite du Rhin. Après avoir passé le Rhin il attaqua la partie de la Gaule encore romaine, que gouvernait le patrice romain Aetius. Il brûla Metz le 7 avril, et vint assiéger Orléans. Le 14 juin, la ville fut délivrée par l’arrivée de l’armée romaine, commandée par Aetius, et de l’armée wisigothique, commandée par le roi Théodoric. Attila battit en retraite vers Troyes. C’est à l’ouest de Troyes, au Campus *Mauriacus,* qu’il fut arrêté par les Romains et les Wisigoths, dans une bataille disputée, presque indécise, mais qui n’en sauva pas moins l’Occident (fin juin 451).

Après cet échec Attila battit en retraite jusqu’au Danube, où il hiverna. Au printemps de 452 il envahit l’Italie, mais s’attarda trop au siège d’Aquilée qu’il finit par enlever et qu’il détruisit. Il prit encore Milan, Pavie, et annonça l’intention de marcher sur Rome, d’où l’empereur Valentinien III venait de s’enfuir. Toutefois, au lieu de pousser sur la capitale du monde, il se laissa persuader par l’évêque de Rome, saint Léon le Grand, venu lui promettre un tribut et la main de la fille des Césars, Honoria (6 juillet 452). Il rentra cette fois encore en Pannonie où il mourut en 453.

L’historien goth Jornandès nous a laissé un portrait saisissant d’Attila. C’est le Hun-type. Court de taille et large de poitrine, il avait la tête grosse,

les yeux petits et enfoncés, le nez épaté, le teint sombre, presque noir, la barbe rare. Terrible dans ses colères, jouant de l’effroi qu’il répandait comme d’un instrument politique, nous retrouvons en lui à peu près le même coefficient de calcul et de ruse que les historiens chinois nous montrent en Chine chez les conquérants hiong-nou des Six-Dynasties. Ses discours, d’une emphase calculée, ses menaces obscures étaient des préparatifs stratégiques, comme étaient voulues ses destructions systématiques (Aquilée, rasée au sol, ne se releva jamais de son passage), voulus ses égorgements collectifs dont le but principal était de servir de leçon à l’adversaire. A côté de cela, Jornandès et Priscus le montrent juge intègre pour les siens, généreux pour ses serviteurs, bienveillant aux soumissions sincères, de vie simple au milieu du luxe barbare des siens, ne se servant que de vaisselle en bois parmi les plats d’or de son entourage. Ajoutons d’autres p.123 traits fournis par les mêmes sources, une superstition profonde, une crédulité de sauvage envers ses *chamans,* un goût pour l’alcool qui faisait finir les cérémonies en scènes d’ivresse ; en même temps le souci de s’entourer de ministres et de scribes grecs comme Onégèse, romains comme Oreste, germains comme Edéco. Surtout, détail curieux chez ce chef de hordes, l’emploi fréquent de la ruse et de la politique, de préférence à la guerre. Dans la guerre même il se manifeste moins comme capitaine que comme meneur d’hommes. Et toujours, chez ce Barbare, un curieux juridisme, la recherche procédurière des prétextes diplomatiques, pour mettre, au moins en apparence, le droit de

son côté. A tous ces signes on songe involontairement à un autre fondateur d'empire nomade, à un autre fils de la steppe, à Gengis-khan [1].

Comme l'Empire de Gengis-khan, mongol de drapeau, entraînera sous sa bannière tous les nomades non seulement mongols, mais turcs et tongous de la Haute Asie, l'Empire d'Attila, de noyau hunnique, c'est-à-dire sans doute turc, englobait et entraînait tous les Barbares sarmates, alains, ostrogoths, gépides, etc., répandus entre l'Oural et le Rhin. Et c'est précisément ce qui fit sa faiblesse. Attila étant mort précocement en 453, cet empire disparate s'effondra. Ostrogoths et Gépides se révoltèrent aussitôt et écrasèrent les Huns dans une grande bataille en Pannonie au cours de laquelle Ellac, le fils aîné du conquérant, fut tué (454).

Les Huns refluèrent alors vers la steppe russe sous un des fils d'Attila nommé Dengizich ou Dinzigikh. D'autres fils d'Attila demandèrent des terres aux Romains qui les cantonnèrent l'un, Ernac, dans la Dobroudja, les deux derniers, Emnedzar et p. 124 Ouzindour, en Mésie. Dengizich entraîna encore une fois les Huns à l'attaque de l'empire d'Orient du côté du bas Danube, mais il fut vaincu, tué et sa tête — la tête du fils d'Attila — fut exposée à Constantinople, au milieu du cirque (468).

D'autres clans de Huns survécurent au nord de la mer Noire en deux hordes, les Huns Koutrigour qui nomadisèrent au nord-ouest de la mer d'Azov, et les Huns Outourgour ou Outrigour qui erraient du côté de l'embouchure du

---

[1] Un historien turc, le docteur Réchid Saffet, professeur à l'université de Stamboul, a esquissé un intéressant panégyrique d'Attila, *Contribution à une histoire sincère d'Attila,* Paris, librairie Marcel Fresco, et Istanbul, imprimerie Universum 1934. Sur l'art hunnique en Haute Asie, puis en Hongrie, A. Al-földi, *Funde aus der Hunnenzeit und ihre ethnische Sonderung,* Archaeologia Ungarica, 1932 et Zoltan de Takacs, *Congruencies between the arts of the Eurasiatic migrations periods,* Artibus Asiæ, V, fasc. 2-3-4, 177, Leipzig 1935 (éd. Hadl), dans lequel M. Zoltan Takacs complète ses travaux antérieurs (*Chinesische Kunst bei den Hunnen,* Ostasiat. Zeitschrift, 1916, 174-186 ; *Chinesisch-hunnische Kunstformen,* Bull. de l'Institut Archéologique Bulgare, 1925, 194-229 ; *Sino-Hunnica,* read at the School of Oriental Studies, Alexis Petrovics Anniversary Volume, 1934 ; *L'art des grandes migrations en Hongrie et en Extrême-Orient,* Revue des Arts Asiatiques, Paris, 1931, 32). Sur l'art de la Russie orientale vers la même époque, Schmidt, *Katchka, Beiträge zur Erforschungen der Kulturen Ostrusslands in der Zeil der Völkerwanderung,* Eurasia septentrionalis antiqua, I, 1927, 18. Sur l'ensemble du problème sarmate, hunnique et avar de Hongrie, Nandor Fettich, *Die Metallkunst der Landnehmenden Ungarn.* Archaeologia Hungarica, XXI, Budapest, Magyar Torteneti Museum, 1937 (plus volume de planches).

Don. Ces deux hordes devinrent vite ennemies, leurs dissensions étant d’ailleurs alimentées sous main par la diplomatie byzantine. Vers 545 l’empereur Justinien poussa le roi des Outourgour, nommé Sandilkh, contre la horde rivale. Les Koutrigour furent décimés par Sandilkh (548), mais ils se relevèrent par la suite sous leur roi Zabergan ou Zamergan, et cherchèrent à se venger de l’appui que leurs frères ennemis avaient reçu de Justinien. Pendant l’hiver 558-559 Zabergan avec sa horde passa le Danube sur la glace, et apparut à l’improviste sous les murs mêmes de Constantinople. Mais Bélisaire sauva la capitale et Zabergan regagna la steppe du Don où il recommença la lutte contre Sandilkh. La guerre fratricide des deux hordes hunniques reprit, implacable. Elle durait encore lorsqu’une troisième horde, celle des Avar, survenue d’Asie, écrasa les deux précédentes et s’empara de l’empire des steppes russes.

Cette nouvelle invasion était le contre-coup des révolutions de la Haute Asie, en l’espèce de l’apparition des T’ou-kiue ou Turcs historiques.

@

2.

LE HAUT MOYEN AGE : T’OU-KIUE, OUIGOUR ET K’I-TAN.

L’empire des T’ou-kiue.

@

Vers 540, l’empire des steppes était partagé entre trois immenses dominations turco-mongoles. Les Jouan-jouan, de race vraisemblablement mongole, dominaient en Mongolie depuis la frontière mandchourienne jusqu’à Tourfan et même, sans doute, jusqu’à la pointe orientale du Balkhach et depuis l’Orkhon jusqu’à la Grande Muraille. Les Hephtalites, de race sans doute également mongole, régnaient sur l’actuel Sémiretchié, le Turkestan russe, la Sogdiane, l’Iran oriental et. le Caboul, depuis le haut Youldouz (au nord de Qarachahr) jusqu’à Merv, depuis le Balkhach et l’Aral jusqu’au cœur de l’Afghanistan et du p.125 Pendjab. Les deux clans régnant sur les Jouan-jouan et sur les Hephtalites étaient alliés. Vers 520, le khan des Hephtalites avait épousé les tantes du qaghan jouan-jouan A-na-kouei. Il semble d’ailleurs que les Jouan-jouan, maîtres de la Mongolie natale, aient conservé une certaine suprématie sur les Hephtalites, maîtres des marches du sud-ouest. — Enfin, comme nous venons de le voir, les Huns d’Europe, de race sans doute turque, dominaient toujours la steppe russe, du côté de la mer d’Azov et des bouches du Don, bien que la rivalité de leurs deux hordes, Huns Koutrigour à l’ouest, Huns Outourgour à l’est, annihilât leur puissance.

Parmi les vassaux des Jouan-jouan on comptait, nous disent les Chinois, les T’ou-kiue, peuple de race turque qui a donné son nom à l’ensemble des nations de même appartenance linguistique. « Le nom chinois de T’ou-kiue, enseigne M. Pelliot, doit représenter un pluriel mongol (jouan-jouan) *Türküt,* de *türk*, mot à mot : fort [1]. Les T’ou-kiue, d’après les annales chinoises,

[1] Cf. Pelliot, *L’origine de T’ou-kiue, nom chinois des Turcs*, T’oung pao, 1915, 687. — V. Thomson, *Zeitseh. deut. morgenl.* Ges. LXXVIII, 1924, 122. — F. W. K. Müller, *Uigurica,* II, 67, 97. — Marquart, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, II, 252 (1905). — Barthold, art. *Türks,* Encyclopédie de l’islam, p. 948.

avaient le loup comme totem [1]. Ils étaient les descendants des vieux Hiong-nou, ce qui est conforme au caractère proto-turc que M. Pelliot reconnaît aux Huns. L'habitat des T'ou-kiue, au commencement du VI^e^ siècle, était, semble-t-il, la région de l'Altaï où ils se livraient à la métallurgie, « au métier de forgerons ». Quant aux Jouan-jouan, leur puissance venait d'être affaiblie par la guerre civile qui vers 520 avait dressé l'un contre l'autre leur qaghan A-na-kouei et son oncle P'o-lo-men, le premier régnant sur les hordes de l'est et le second sur celles de l'ouest.

Resté à la fin seul maître du khanat, A-na-kouei (522-552) eut à lutter contre l'insubordination des tribus turques vassales. Une de ces tribus, celle des Kao-kiu qu'on identifie avec les Tölös ou Töläch, ancêtres, semble-t-il, des Ouigour, et qui nomadisait sans doute au sud de l'Altaï, du côté de l'Ouroungou, avait dès 508, infligé une défaite aux Jouan-jouan, puis en 516 avait vu son roi tué par eux et avait dû se soumettre de nouveau ; en 521 les Kao-kiu essayèrent encore, mais toujours en vain, de profiter des p.126 guerres civiles entre Jouan-jouan pour s'affranchir. Peu avant 546, ils projetaient une nouvelle révolte quand ils en furent empêchés par les T'ou-kiue qui, bien que de même race, prévinrent loyalement leur commun suzerain, le qaghan jouan-jouan A-na-kouei. Pour prix de ce service, le chef des T'ou-kiue — nous le connaissons à la fois sous son nom turc : Boumin, et par la transcription chinoise de ce nom : T'ou-men —, demanda la main d'une princesse jouan-jouan. A-na-kouei la lui refusa [2]. Boumin s'allia alors à la dynastie des Si-Wei — dynastie de race T'o-pa, c'est-à-dire sans doute turque, qui régnait, on l'a vu, dans le nord-ouest de la Chine, à Tch'ang-ngan. Bien qu'entièrement sinisés, les T'o-pa ne furent peut-être pas insensibles à la communauté du sang turc. En tout cas ils durent être heureux de cette alliance qui prenait à revers leurs vieux ennemis, les Mongols Jouan-jouan, et accordèrent à Boumin la main d'une princesse de leur maison (551). Ayant

---

[1] L'ancêtre des T'ou-kiue est nourri par une louve. Une fois grand, il s'unit à elle et en a dix fils, qui naissent dans la caverne maternelle (Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kiue*, 326). « Au sommet de la hampe de leurs drapeaux les T'ou-kiue placent une tête de louve en or. Les satellites de leurs rois s'appellent les loups. Comme ils sont issus d'une louve, ils ne veulent pas oublier leur ancienne origine. » (*Ibid.*, 331).

[2] Cf. Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue occidentaux*, 221 (d'après le *Pei che*, le *Tcheou chou* et le *Leang chou*.

ainsi encerclé les Jouan-jouan, Boumin les écrasa complètement et réduisit leur qaghan A-na-kouei à se suicider (552). Les débris des Jouan-jouan, abandonnant la Mongolie aux T'ou-kiue, se réfugièrent à la frontière de la Chine où la cour des Pei-Ts'i, successeurs des Tong-Wei, devait les établir comme gardiens des Marches [1].

La vieille terre impériale de Mongolie passa ainsi des Jouan-jouan aux T'ou-kiue, des Mongols aux Turcs. Le titre impérial de *qaghan* fut pris par Boumin [2]. Le siège du nouvel empire resta sur le haut Orkhon, dans cette montagneuse région où, des vieux Hiong-nou aux Gengiskhanides, a si souvent été établi de préférence le poste de commandement des hordes [3].

Boumin-qaghan, le héros turc, mourut au lendemain de son triomphe (552) et ses possessions furent partagées. Son fils p.127 Mou han eut, avec le titre impérial, la Mongolie (553-572). Ce fut l'origine du khanat des T'ou-kiue orientaux. Le frère cadet de Bou-min, Istämi (en turc) ou Che-tie-mi (en transcription chinoise) reçut, avec le titre princier de *yabghou,* la Dzoungarie, le pays de l'Irtych noir et de l'Imil, les bassins du Youldouz, de l'Ili, du Tchou et du Talas (552-575). Ce fut l'origine du khanat des T'ou-kiue occidentaux [4].

Du côté du Talas, le chef des Occidentaux, Istämi, se heurtait aux Hephtalites. Pour les prendre à revers, il s'entendit avec leurs ennemis

---

[1] C'est ce que confirme l'historien byzantin Théophylacte Simocatta, quand il nous dit que les débris des « Avar » se réfugièrent dans le pays de « Taugast », c'est-à-dire chez les descendants des Tabgatch ou T'o-pa. Cité dans Chavannes, *Documents,* 246.

[2] « Chaganus magnus, despota septem gentium et dominus septem mondi climatum. (Théophylacte Simocatta, VII, 7). Rappelons que les titres de *Qaghan* et de *Khan,* comme nous l'avons vu page 104, étaient des titres jouan-jouan, donc, semble-t-il, mongols. Les T'ou-kiue furent, à notre connaissance, le premier peuple turc à en faire usage.

[3] Stanislas Julien a traduit les principaux textes chinois (*Souei chou, T'ang chou,* etc.) relatifs aux T'ou-kiue, singulièrement aux T'ou-kiue orientaux (*Documents sur les Tou-kiue,* Journal Asiatique, 1864). Chavannes a repris ces traductions en ce qui concerne les T'ou-kiue de l'ouest (*Documents sur les T'ou-kiue occidentaux,* Saint-Pétersbourg 1903 et *Notes additionnelles sur les T'ou-kiue occidentaux,* dans T'oung pao, 1904, 1-110.

[4] Le titre de *yabgou ou yabghou* semble avoir été transmis aux peuples turcs par les anciens Kouchâna ou Indo-Scythes (voir plus haut, p. 67). Le Kouchâna Kadphisès I^er^ le porte sur ses monnaies. Cf. Foucher, *Art gréco-bouddhique du Gandhâra,* II, 299. Marquart, *Eranschâhr,* 204. W. Bang, *Ungarische Jahrbücher,* VI, 102.

héréditaires, les Perses, alors gouvernés par Khosroès Anochirvan, le plus grand souverain de la dynastie sassanide. Il scella le pacte en donnant une de ses filles en mariage à Khosroès. Les Hephtalites, attaqués au nord par les T'ou-kiue, au sud-ouest par les Sassanides, furent écrasés et disparurent (vers 565). Une partie d'entre eux, ceux du nord-ouest, qui nomadisaient du côté de l'Aral, durent prendre la fuite vers l'occident, et il est possible que ce soient eux (plutôt que les débris des Jouan-jouan), qui, sous le nom de Ouarkhonites et d'Avar, soient allés fonder en Hongrie un nouveau khanat mongol [1] ; nous verrons en effet à la période suivante une horde chassée d'Asie et connue des écrivains grecs et latins sous ce nom d'Avar, terroriser l'empire byzantin et l'occident germanique jusqu'au jour où elle fut détruite par Charlemagne (voir plus loin, page 226).

Les possessions des Hephtalites furent partagées entre les T'ou-kiue occidentaux et les Sassanides. Le chef des T'ou-kiue, Istämi, prit pour lui la Sogdiane, et Khosroès Anochirvan, la Bactriane, *terra irredenta* de l'iranisme qui, entre 565 et 568 fit ainsi retour à l'empire sassanide. Cette dernière désannexion devait d'ailleurs durer bien peu de temps, puisque les T'ou-kiue occidentaux ne devaient pas tarder à enlever Balkh et Qoundouz, c'est-à-dire cette même Bactriane, aux Sassanides, leurs alliés de la veille.

Ainsi furent constitués dans leur physionomie définitive les deux royaumes turcs du haut moyen âge : le khanat des T'ou-kiue orientaux, fondé par le qaghan Mou-han en Mongolie, avec p.128 centre près du futur Qaraqoroum, sur le haut Orkhon, et le khanat des T'ou-kiue occidentaux sur l'Ili et dans le Turkestan occidental, avec campement d'été sur le haut Youldouz, au nord de Qarachahr et de Koutcha, et campement d'hiver sur les bords de l'Issiq-koul ou dans la vallée du Talas. Pour autant qu'on puisse fixer des frontières à des empires essentiellement nomades, on peut admettre que la limite des deux khanats était marquée par le grand Altaï et par les montagnes à l'est de Ha-mi.

Dans leur zone, les T'ou-kiue orientaux, dès le règne du qaghan Mou-han (553-572), ne rencontraient guère d'adversaires. Les K'i-tan, horde mongole

[1] Sur les affinités des ornements de ceinture de Kotchkar, au sud du lac Balkhach, avec les bronzes avar de Hongrie, cf. Nandor Fettich, *Metallkunat der Landnehmenden Ungarn,* 1935, p. 211 et 274.

qui occupait depuis, semble-t-il, le milieu du Ve siècle la rive occidentale du Leao-ho, vers l'actuel Jehol, furent battus vers 560 par Mou-han. Dans la Chine du nord, le roi pei-tcheou de Tch'ang-ngan demanda humblement la main de la fille de Mou-han. Ce dernier, à cette date, faisait nettement figure d'arbitre entre les deux royaumes héritiers de l'empire t'o-pa (v. 565) [1].

Le yabghou, ou khan des T'ou-kiue occidentaux, Istämi qui régna, on l'a vu, de 552 à 575, est connu de Tabari sous le nom de Sindjibou et de l'historien byzantin Ménandre sous le nom de Silziboul par corruption de ce même titre de *yabghou* [2]. Il vit son alliance sollicitée par les Byzantins. Maintenant, en effet, que les T'ou-kiue étaient devenus sur l'Oxus les voisins immédiats de la Perse sassanide, les Byzantins avaient intérêt à s'unir à eux contre celle-ci. De son côté, Istämi qui parait avoir été un personnage fort intelligent, songeait à profiter de sa position au carrefour des routes de l'Asie pour obtenir la liberté du commerce de la soie à travers la Perse, des frontières chinoises aux frontières byzantines. Un Sogdien, nommé Maniakh (les Sogdiens étaient, en Asie Centrale, les grands caravaniers de ce temps) se rendit de sa part et dans ce but auprès de Khosroès Anochirvan, mais ses ouvertures furent repoussées, la Perse entendant se réserver le monopole de la vente de la soie dans l'empire byzantin. Istämi résolut alors de s'entendre directement avec les Byzantins contre p.129 la Perse. En 567 il envoya à cet effet le même Maniakh à la cour de Constantinople par la route de la basse Volga et du Caucase. L'empereur Justin II, alors régnant, dut être fort intéressé par les propositions de l'ambassadeur turc, puisque, au retour, il le fit accompagner par un ambassadeur byzantin, Zemarchos (568). Zémarchos fut reçu par Istämi dans sa résidence d'été, au nord des monts Aqtagh, c'est-à-dire des T'ien-chan, dans la vallée encaissée du haut Youldouz, au nord-

---

[1] Les Turcs qui, lors de ce premier contact trouvaient la Chine du nord occupée par les *Tagbatch* ou T'o-pa, continuèrent à la désigner par le nom de ce peuple, et c'est sous ce même nom, hellénisé en *Taugast,* que la connaîtront les écrivains byzantins comme Théophylacte Simocatta. Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* in *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, t. V, Helsingfors, 1896, p. 26.

[2] Sur les diverses formes de son nom, cf. Marquart, *Historische Glosen zu den alttürkischen Inschriften,* p. 185 et (du même auteur) *Eranschahr*, p. 216. L'histoire d'Istämi a été restituée d'après les sources chinoises, byzantines et arabes, par Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue occidentaux,* 226 et sq.

ouest de Qarachahr. Une alliance ferme fut conclue entre le *yabghou* turc et le plénipotentiaire byzantin contre l'ennemie commune : la Perse sassanide. Un envoyé sassanide qui arrivait sur ces entrefaites et qui rencontra Istämi près de Talas, fut rudement éconduit, et le roi turc déclara la guerre à la Perse. En 572 les Byzantins devaient, de leur côté, entreprendre contre la Perse une guerre qui allait durer vingt ans (572-591). En même temps, les relations entre T'ou-kiue occidentaux et Byzantins continuaient, fort étroites. Tandis que Zémarchos rentrait à Constantinople par la basse Volga, le Caucase et la Lazique, Istämi y envoyait un second ambassadeur, Anankast. De leur côté les Byzantins lui envoyèrent successivement Eutychios, Valentinos, Hérodien et Paul de Cilicie.

Il y a lieu de remarquer que ces diverses ambassades permirent aux Byzantins d'acquérir des notions assez précises sur les mœurs et croyances des T'ou-kiue.

> — Les Turcs, nous dit Théophylacte Simocatta, tiennent le feu en honneur d'une manière très extraordinaire.

De fait nous savons que l'influence du mazdéisme iranien se faisait sentir chez eux jusqu'à l'adoption du dieu Ormuzd ou Khormouzda. « Ils vénèrent aussi l'air et l'eau » et de fait nous verrons le respect des eaux courantes poussé chez les Gengiskhanides jusqu'à l'interdiction des ablutions musulmanes ou du lavage des vêtements en dehors de certaines conditions. « Mais ils n'adorent et n'appellent dieu que l'auteur seul du ciel et de la terre, ils lui sacrifient des chevaux, des bœufs et des moutons », et tel est bien en effet le culte du *Tängri,* du ciel divinisé, commun aux anciens peuples turco-mongols. Enfin ce que nous dit Théophylacte sur « leurs prêtres qui leur paraissent prédire l'avenir » s'applique aux *chamans* turco-mongols, encore si influents à l'époque gengiskhanide [1].

En 576 l'empereur byzantin Tibère II envoya de nouveau Valentinos en ambassade auprès des T'ou-kiue occidentaux. p.130 Mais lorsque celui-ci parvint à la résidence royale du haut Youldouz, Istämi venait de mourir. Son fils et successeur Tardou (575-603), le Ta-t'eou des historiens chinois, se

[1] Sur la culture et les croyances des T'ou-kiue, V. Thomsen, *Alttürkische Inschriften aus der Mongolei* in *Zeitschr. d. deut. morgenländ. Gesellsch.* n. F. Bd. 3. H. 2., 1924, p. 131.

montra fort mécontent parce que la cour de Constantinople avait conclu un traité avec les Avar, c'est-à-dire avec les débris des Jouan-jouan ou plus probablement des Hephtalites réfugiés en Russie méridionale. Aussi Tardou reçut-il fort mal Valentinos. Bien plus, pour punir Byzance de ce qu'il considérait comme un manquement à l'alliance, Tardou envoya un détachement de cavalerie t'ou-kiue, commandé par un certain Bokhan, contre les établissements byzantins de Crimée. Bokhan, avec le concours du dernier chef des Huns Outourgour, nommé Anagaï, vint assiéger la ville byzantine de Bosporos ou Panticapée, près de Kertch (576). En 581 on voit de même les T'ou-kiue sous les murs de Chersonèsos et ce ne sera qu'en 590 qu'ils auront définitivement évacué le pays [1].

Cette brouille entre T'ou-kiue occidentaux et Byzantins n'empêcha pas les premiers de poursuivre leur guerre contre la Perse. En 588-589 ils envahirent la Bactriane ou Tokharestan et poussèrent jusqu'à Hérât. Si le héros perse Bahrâm Tchoubîn les repoussa, comme le veut la tradition persane, ils profitèrent sûrement de la guerre civile qui éclata ensuite entre Bahrâm et Khosroès II Parviz (590). Ayant le dessous, Bahrâm finit d'ailleurs par se jeter dans leurs bras. Ce fut sans doute alors qu'ils achevèrent la conquête du Tokharestan au nord de l'Hindoukouch. Dans tous les cas nous savons qu'à la date de 597-598, ce pays, avec Balkh et Qoundouz, ses capitales, n'appartenait plus à la Perse, mais dépendait des T'ou-kiue occidentaux [2]. Lors du passage du pèlerin chinois Hiuan-tsang en 630, le Tokharestan formera le fief d'un *tégin* ou prince turc résidant à Qoundouz et fils du khan des T'ou-kiue occidentaux.

Au moment où en Extrême-Orient la dynastie purement chinoise des Souei allait refaire après trois siècles de morcellement l'unité de la Chine (589), la Haute Asie se trouvait donc partagée entre deux immenses empires turcs, celui des T'ou-kiue orientaux, s'étendant des confins mandchouriens à

---

[1] Rappelons que les sources byzantines (Ménandre, Théophylacte) et chinoises ont fait l'objet d'une étude comparée de la part de Chavannes dans ses *Documents*, 233-252.

[2] En effet, l'historien arménien Sebeos nous dit qu'en 597-598 les Perses, sous le général (arménien) Sempad Bagratouni, firent une contre-attaque en pays turc jusqu'à Balkh. Cf. Marquart, *Eranschahr,* 65-66. Chavannes, *Documents,* 251. Hiuan-tsang, *Vie,* trad. Stanislas Julien, 61-66.

la Grande Muraille et à p.131 l'oasis de Ha-mi, celui des T'ou-kiue occidentaux, s'étendant de Ha-mi à l'Aral et à la Perse dont le séparait une frontière passant au sud de l'Oxus, entre ce fleuve et la rivière de Merv, en englobant dans le domaine turc tout le Tokharestan au nord de l'Hindoukouch.

L'inscription de Kul-tégin à Kocho-Tsaïdam, composée un siècle plus tard, célèbre en termes d'épopée la grandeur turque ainsi à l'apogée.

> « Quand le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas furent créés, entre les deux furent créés les fils des hommes. Au-dessus des fils des hommes s'élevèrent mes ancêtres Boumin qaghan et Istämi qaghan. Après être devenus maîtres, ils gouvernèrent et fixèrent l'empire et les institutions du peuple turc. Aux quatre coins du monde ils avaient beaucoup d'ennemis, mais faisant des expéditions avec des armées, ils asservirent et pacifièrent beaucoup de peuples aux quatre coins du monde. Ils leur firent baisser la tête et ployer le genou. Ils nous firent nous établir en avant à l'est jusqu'à la forêt de Qadirkhan (les Monts Khingan), en arrière (à l'ouest) jusqu'aux Portes de Fer (en Transoxiane). Si loin entre ces deux points extrêmes s'étendaient en souverains les Turcs Bleus. C'étaient de sages qaghans, c'étaient de vaillants qaghans, tous leurs officiers étaient sages, étaient vaillants, tous leurs nobles, leur peuple entier étaient justes [1].

Les idées morales auxquelles se réfère cette célèbre page d'épopée sont empruntées aux vieilles conceptions cosmogoniques qui servaient de base au chamanisme turco-mongol. Conceptions très simples, dans le résumé qu'en donne W. Thomsen [2]. Le monde est formé d'une superposition d'étages. Les dix-sept étages supérieurs forment le ciel, royaume de la Lumière, les sept ou neuf étages inférieurs le monde souterrain, séjour des ténèbres ; entre les deux, la surface de la terre où vivent les hommes. Le ciel et la terre obéissent à un être suprême qui habite l'étage le plus élevé du ciel et qu'on désigne

---

[1] V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* Mémoires de la société finno-ougrienne. V. Helsingfors, 1896, 97-98.

[2] V. Thomsen, *Alttürkischen Inschriften aus der Mongolei, Zeitschr. d. Morgenländ. Gesell*., 1921, 130.

sous le nom du Ciel divinisé, Tängri [1]. Le ciel est aussi le séjour des âmes vertueuses, comme le monde souterrain est l'enfer des méchants. La mythologie turque comportait encore plusieurs divinités, dont la déesse Oumaï, qui prenait soin des enfants [2], et les innombrables génies qui habitaient « la terre p.132 et les eaux » (*yer-soub,* turc moderne *yär-sou*), spécialement ceux qui peuplaient les monts et les sources, lieux saints (*iduq*) dont nous verrons le culte se perpétuer à l'époque et dans la législation gengiskhanides.

Quant au portrait physique des T'ou-kiue, il nous est fourni par les historiens chinois. Un auteur de 581 les peint ainsi :

> « Ils laissent flotter leurs cheveux et habitent sous des tentes de feutre. Ils se transportent d'un canton à un autre, suivant qu'ils y trouvent de l'eau et des pâturages. Leur principale occupation est l'élève des troupeaux et la chasse. Ils font peu de cas des vieillards [3] et montrent une grande estime pour les hommes dans la force de l'âge. Ils ne connaissent ni les rites ni la justice et ressemblent en cela aux anciens Hiong-nou. Les grands officiers sont le ye-pou (=*yabghou*), le che (=*chad*), le te-k'in (=*tekin* ou *tegin*), le sou-li-pat et le to-toun-pat (*toudoun*), et d'autres petits magistrats. Ces fonctionnaires publics forment en tout 29 classes distinctes. Toutes ces charges sont héréditaires. Pour armes ils ont l'arc, la flèche, la flèche sifflante, la cuirasse, la lance, le sabre et l'épée. Leurs ceintures ont des ornements en creux et en relief. Au sommet de la hampe de leurs drapeaux, ils placent une tête de louve en or. Les satellites du roi s'appellent *fou-li,* mot qui signifie loup (*büri*). Quand un homme est mort, ses parents tuent chacun

---

[1] *Tängri* signifie à la fois ciel et dieu. Pelliot, *Le mont Yu-tou-kin* (*Ütükän*) *chez les anciens Turcs,* T'oung pao, 1929, 4-5, 215-216.

[2] Et sans doute aussi une déesse de la terre, personnifiée par la déesse du mont Ötükän et qui serait identique à Ätügän ou Itügän, déesse de la Terre chez les Mongols du XIII^e^ siècle. Pelliot, *Le mont Ütükän chez les anciens Turcs,* T'oung pao, 1929, 4-5, 212-219.

[3] L'exemple de Tonyouqouq montre que cette accusation chinoise est souvent mal fondée. Voir plus loin, page 159.

> un mouton ou un cheval et les étendent devant la tente comme pour lui offrir en sacrifice : Ils font sept fois le tour de la tente à cheval en poussant des cris lugubres et dès qu’ils sont arrivés devant la porte, ils se tailladent le visage avec leurs couteaux de sorte qu’on voit le sang ruisseler avec les larmes... Le jour des funérailles, les parents et les proches offrent un sacrifice, courent à cheval et se tailladent la figure comme au premier jour où la personne est morte. Après l’enterrement on place près de la sépulture des pierres, dont le nombre est proportionné à celui des hommes que le défunt a tués dans sa vie. Après la mort d’un père, d’un frère aîné ou d’un oncle, le fils, le frère cadet et les neveux épousent leurs veuves et leurs sœurs. La tente du Khan s’ouvre du côté de l’orient, par respect pour le côté du ciel où le soleil se lève. Ils révèrent les démons et les esprits et croient aux magiciens (chamans). Ils se font gloire de périr dans un combat et rougiraient de mourir de maladie [1].

Morcellement des empires t’ou-kiue.

@

p.133 Le double empire t’ou-kiue ne se maintint pas longtemps à ce haut degré de puissance. Les grands qaghans chantés par l’inscription de Kocho Tsaïdam eurent des successeurs sans génie.

> « Leurs frères cadets et les fils de ceux-ci devinrent qaghans, dit le même texte, mais les frères cadets n’étaient point créés comme leurs frères aînés, les fils n’étaient point créés comme leurs pères. Des qaghans sans sagesse et sans courage montèrent sur le trône, ce qui amena la dissolution de l’empire turc [2]. »

En réalité, ce qui ruina la puissance des T’ou-kiue, ce fut la rivalité des deux khanats, le khanat des Orientaux sur l’Orkhon, celui des Occidentaux sur l’Issiq-koul et le Talas. Les deux empires turcs jumeaux, qui dominaient la

---

[1] S. Julien, *Documents*, Journal Asiatique, 1864, 331.

[2] Thomsen, *Inscriptions de l’Orkhon*, 98-99.

moitié de l'Asie, depuis la Mandchourie jusqu'au Khorassan, auraient été irrésistibles, s'ils avaient pu maintenir leur union sur les bases de 552, le chef des T'ou-kiue orientaux gardant la prééminence avec le titre impérial de *qaghan,* tandis que le chef des T'ou-kiue occidentaux se contentait du titre de *yabghou.* Mais le qaghan des Orientaux T'o-po (573-581), frère et successeur de Mou-han, fut le dernier des siens à obtenir l'hommage des Occidentaux [1]. Entre 582 et 584, le yabghou des Occidentaux, Tardou, qui, comme l'atteste le récit de Valentinos, dut être un personnage fort violent, rompit avec le nouveau souverain des Orientaux et assuma lui-même le titre de qaghan. La Chine, où l'active dynastie Souei reprenait en Asie Centrale la grande politique des Han, avait encouragé Tardou dans cette révolte qui brisait en deux la force turque. Depuis cette date en effet T'ou-kiue orientaux et T'ou-kiue occidentaux ne furent plus jamais unis, mais au contraire la plupart du temps en état d'hostilité [2].

Ainsi, au moment où la Chine reconstituait son unité, les Turcs brisaient la leur. Ce renversement allait permettre à leur détriment le triomphe de l'impérialisme chinois en Haute Asie sous les Souei et les T'ang (VII^{e}-IX^{e} siècles).

Non seulement les T'ou-kiue Orientaux voyaient leurs cousins p.134 occidentaux se révolter contre leurs prétentions à la prééminence, mais ils se divisaient entre eux. Leur nouveau qaghan, Cha-po-lo [3] (581-587), voyait en Mongolie même son pouvoir contesté par ses cousins Yen-lo et Ta-lo-pien. En même temps, il était attaqué à l'ouest par Tardou, le nouveau « qaghan » des T'ou-kiue occidentaux et à l'est par les K'i-tan du Leao-si. Mais la politique chinoise s'inquiéta : cette coalition, en abattant trop complètement les Turcs de Mongolie, risquait de rendre Tardou trop puissant. Il ne fallait pas que

---

[1] Signalons que de 575 à 585 le Khan T'o-po donna l'hospitalité au missionnaire gandhârien Jñânagoupta chassé de Chine et qui le convertit au bouddhisme. Voir Chavannes, *Jinagupta,* T'oung pao, 1905*,* 334 et 346 (traduit du *Siu kao seng tchouan*).

[2] Cf. reconstitution de la biographie de Tardou par Chavannes, *Documents*, 48, n. 1 et 241.

[3] Sinisation d'un original turc Ichpara ? Cf. Pelliot, *Quelques mots d'Asie Centrale. l. c.,* 211.

celui-ci pût refaire à son bénéfice l’unité turque. Le souverain chinois Yang Kien, fondateur de la dynastie Souei, renversant brusquement ses alliances, secourut donc contre Tardou le qaghan oriental Cha-po-lo (585). Du reste, les Orientaux, tout à leurs querelles, n’étaient plus redoutables. Le frère et successeur de Cha-po-lo, le qaghan Mou-ho tua sans doute l’anti-khan Ta-lo-pien (587), mais il mourut presque aussitôt, et le qaghan suivant, Tou-lan (587-600), vit se dresser contre lui un autre anti-khan, T’ou-li, que soutinrent les Chinois. Tou-lan chassa, il est vrai, ce rival (599), mais l’empereur Yang Kien s’empressa aussitôt d’accueillir T’ou-li et ses partisans qu’il établit à titre de fédérés dans l’Ordos. Les T’ou-kiue orientaux restaient irrémédiablement divisés.

A la mort de Tou-lan, Tardou, le qaghan des Occidentaux, essaya de nouveau de mettre à profit la démoralisation des Orientaux pour les soumettre, régner sur la Mongolie comme sur le Turkestan, refaire l’unité turque [1]. Pour prévenir une intervention chinoise, il tenta de l’intimidation. En 601 il vint menacer Tch’ang ngan, la capitale impériale ; en 602 il attaqua dans ses cantonnements de l’Ordos T’ou-li, le protégé chinois. Mais la politique chinoise travaillait dans l’ombre. Brusquement en 603 une des principales tribus turques de l’Ouest, celle des Tölös ou Töläch, ancêtres des Ouigour et qui nomadisaient, semble-t-il, du côté du Tarbagataï, de l’Ouroungou et de la Dzoungarie, se révolta contre Tardou dont le pouvoir se trouva sapé dans ses États propres, si bien qu’il dut s’enfuir au Koukou-nor où il disparut (603). Et aussitôt, son royaume, ce puissant khanat des T’ou-kiue occidentaux qui avait fait trembler la Perse et Byzance et qui quelques années auparavant menaçait la capitale chinoise, fut divisé. Le p.135 petit-fils de Tardou, Che-kouei, n’eut que la partie la plus occidentale de son héritage, avec Tachkend, tandis qu’un anti-khan, Tch’ou-lo, se rendait maître de l’Ili. Tch’ou-lo songeait d’ailleurs à reprendre l’œuvre de Tardou, mais la politique chinoise sut l’arrêter à temps : contre lui le commissaire impérial P’ei Kiu

[1] C’est vers cette époque, en 598, que Tardou envoya à Constantinople, à l’empereur Maurice une ambassade avec une lettre où il se posait nettement en qaghan suprême, « grand chef des sept races et maître des sept climats » (Théophylacte, dans Chavannes, *Documents*, 246).

soutint en sous-main son rival, Che-kouei [1]. Tch'ou-lo, ayant eu le dessous, vint prendre du service à la cour de Chine (611). De son côté Che-kouei, qui devait son succès à la politique chinoise, paraît n'avoir jamais rien tenté contre elle. Pendant ce temps chez les T'ou-kiue orientaux, le pouvoir avait fini par rester au protégé des Chinois, le qaghan T'ou-li (d. 609), puis à son fils Che-pi (609-619). En Mongolie comme au Turkestan occidental la Chine des Souei avait sans grande guerre, par les seules intrigues habituelles, dissocié la force turque, éliminé tous les khans indociles, amené au pouvoir les seuls khans résignés à sa suzeraineté.

Il en allait de même au Koukou-nor. Là, la horde sien-pei, c'est-à-dire sans doute mongole, des T'ou-yu-houen dont le voisinage, depuis trois siècles, inquiétait tant les postes chinois du Kan-sou, fut écrasée en 608 par les légions chinoises et dut s'enfuir au Tibet [2]. En cette même année 608 la Chine réoccupa l'oasis de Ha-mi. En 609 le roi de Tourfan K'iu Pai-ya vint rendre hommage à l'empereur Yang-ti.

Tout cet édifice s'écroula quand les malheureuses campagnes de Yang-ti en Corée (612-614) eurent ruiné le prestige de la dynastie des Souei. Le qaghan des T'ou-kiue orientaux Che-pi se révolta et faillit s'emparer de Yang-ti en personne dans la forteresse de Yen-men, au nord-ouest du Chan-si (615). Les guerres civiles qui éclatèrent alors en Chine (616-621) et au milieu desquelles sombra la dynastie des Souei (618) achevèrent de rendre l'audace aux T'ou-kiue. Quand une nouvelle dynastie chinoise, celle des T'ang, fut enfin montée sur le trône en abattant les prétendants rivaux, l'œuvre des Souei était à refaire. La steppe lançait ses hordes jusqu'au cœur du Chen-si. En 624, le nouveau qaghan des T'ou-kiue orientaux, Hie-li (620-630), profitant du désarroi causé par la guerre civile, vint, à la tête de ses escadrons, menacer la capitale impériale, Tch'ang-ngan.

La dynastie T'ang possédait heureusement un homme de guerre p.138 remarquable, le prince impérial Li Che-min, qui, malgré sa jeunesse, était le

---

[1] Cf. le *Souei chou*, trad. Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue occidentaux*, 13-20. — F. Jager, Leben und Werke des P'ei Kiu, chinesische Kolonialgeschichte, Ostasiat. Zeitschr., octobre 1921.

[2] Cf. Pelliot, *Note sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i*, T'oung pao, 1920, 323.

véritable auteur de l’avènement de sa maison. Hardiment Li Che-min se porta à la rencontre des Barbares jusqu’à Pin-tcheou, sur le King-ho et par sa ferme attitude réussit à les intimider. Les chefs de la horde se concertèrent un moment, puis, sans coup férir, tournèrent bride. Quelques heures après, une pluie diluvienne s’abattait sur la région. Aussitôt Li Che-min assemble ses capitaines.

> — Camarades, lui fait dire le *T’ang-chou,* toute la steppe n’est plus qu’une mer. La nuit va tomber et sera des plus obscures. C’est le moment de marcher. Les T’ou-kiue ne sont à craindre que quand ils peuvent tirer des flèches. Allons à eux, le sabre et la pique à la main, et nous les enfoncerons avant qu’ils se soient mis en état de défense !

Ainsi fut fait. Au petit jour le camp turc fut enlevé et la cavalerie chinoise sabra jusqu’à la tente du qaghan Hie-li. Celui-ci demanda à traiter et se retira en Mongolie (624) [1]. Peu après cette action d’éclat, Li Che-min, alors âgé de vingt-sept ans, monta sur le trône de Chine où l’histoire le connaît désormais sous son nom impérial de T’aï-tsong (626).

Destruction du khanat des T’ou-kiue orientaux par l’empereur T’ai-tsong.

@

L’empereur T’ai-tsong (627-649) est le véritable fondateur de la grandeur chinoise en Haute Asie. Il détruisit le khanat des T’ou-kiue orientaux, aida au morcellement du khanat des T’ou-kiue occidentaux dont son fils devait, après sa mort, achever la conquête, et soumit au protectorat les royaumes indo-européens du Tarim.

L’année même de l’avènement de T’ai-tsong, le qaghan des T’ou-kiue orientaux, Hie-li, dirigea une nouvelle chevauchée jusque sous les murs de Tch’ang-ngan. Le 23 septembre 626 ses cent mille hommes apparurent devant le pont de Pen-kiao, à la porte nord de la ville. Insolemment Hie-li

---

[1] Le récit chinois de cet épisode, d’une belle allure épique, a été traduit par Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kiue,* Journal Asiatique, 1864, II, 213-219.

réclamait un tribut, ou menaçait de saccager la capitale. T'ai-tsong qui, semble-t-il, n'avait qu'assez peu de troupes avec lui, paya d'audace. Il fit sortir toutes celles qu'il trouva sous la main et les déploya en avant des portes, tandis que lui-même, avec une poignée de cavaliers, s'avançait le long du cours de la Wei, face à l'armée ennemie. Impressionnés par son courage, les chefs t'ou-kiue descendirent p.139 de cheval et le saluèrent. Au même moment, l'armée chinoise se déployait derrière lui dans la plaine, « faisant briller au soleil ses armures et ses étendards. » T'ai-tsong s'avança à cheval jusqu'à portée de voix du camp turc, harangua le qaghan et ses lieutenants en leur reprochant la rupture des trêves. Hie-li, subjugué, conclut la paix le lendemain même, après le sacrifice traditionnel d'un cheval blanc [1].

Pour abattre la puissance de Hie-li, T'ai-tsong soutint contre lui la révolte de deux tribus turques dissidentes : les Tölös ou Töläch et les Syr Tardouch, les premiers (qui sont les futurs Ouigour) établis au Tarbagataï, les seconds du côté de Kobdo (627-628) [2]. En même temps T'ai-tsong favorisait, dams la Mongolie orientale même, la dissidence d'un anti-khan nommé T'ou-li, révolté contre Hie-li (628). Ayant ainsi contribué à entourer Hie-li d'un cercle hostile, le grand empereur lança contre lui en 630 l'armée chinoise, commandée par Li Tsing et par Li Che-tsi, qui le rejoignirent dans la Mongolie intérieure, au nord du Chan-si, surprirent son campement et dispersèrent ses hordes. Hie-li lui-même fut fait prisonnier. Pour cinquante ans (630-682) le khanat des T'ou-kiue orientaux fut soumis à la Chine.

> « Les fils des nobles turcs, dit l'inscription turque de Kocho-Tsaïdam, devinrent esclaves du peuple chinois, leurs pures filles devinrent serves. Les nobles des Turcs abandonnèrent leurs titres turcs et, recevant des titres chinois, ils se soumirent au qaghan chinois et pendant cinquante ans lui vouèrent leur travail et leur force. Pour lui vers le soleil levant, comme à l'ouest jusqu'aux

---

[1] Sources chinoises (le *T'ang chou*), traduites dans Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kiue*, Journal Asiatique, 1864.

[2] *T'ang chou,* trad. Chavannes, *Documents*, 95.

Portes de Fer, ils firent des expéditions. Mais au qaghan chinois ils livraient leur empire et leurs institutions [1].

Avec de tels auxiliaires, T’ai-tsong, après avoir écrasé les Turcs de Mongolie, devait, au cours des vingt années qui suivirent, faire entrer dans sa clientèle les Turcs du Turkestan et les oasis indo-européennes du Gobi. Avec lui une Chine inattendue, une Chine d’épopée se révéla à l’Asie surprise. Loin de composer avec les Barbares et d’acheter à prix d’or leur retraite, il les fit trembler à son tour. C’est que depuis trois siècles le peuple chinois, obligé de subir tant d’invasions turco-mongoles, avait absorbé les hordes victorieuses. Il s’était nourri et fortifié de leur p.140 sang, et il retournait maintenant contre les gens de la steppe, en y ajoutant l’immense supériorité de sa civilisation millénaire, la force qu’il tirait d’eux.

Dissolution du khanat des T’ou-kiue occidentaux.

@

Après avoir organisé en marche-frontière le territoire des Ordos et la Mongolie intérieure (630), T’ai-tsong s’occupa des T’ou-kiue occidentaux. Ceux-ci avaient, on l’a vu, reconstitué leur unité en faveur du khan Che-kouei. Ayant obtenu la soumission des Syr Tardouch de l’Altaï, Che-kouei, qui résidait en été du côté du Tékès et du haut Youldouz, régnait (entre 611 et 618) de l’Altaï à la Caspienne et à l’Hindou-kouch. Son frère et successeur, T’ong Che-hou, c’est-à-dire T’ong le *yabghou* (entre 618 et 630), avait encore accru sa puissance. Vainqueur des Töläch au nord-est, il avait, au sud-ouest, achevé d’asseoir sa domination sur le Tokharestan ou Bactriane et son hégémonie sur une partie du Tarim.

Lors du passage du pèlerin chinois Hiuan-tsang qui le rencontra vers Toqmaq, au commencement de 630, T’ong Che-hou était à l’apogée de sa puissance. Il nomadisait suivant les saisons entre les vallées du haut Youldouz, où il devait, comme son prédécesseur, passer l’été, et les bords de l’Issiq-koul, « le lac chaud », près duquel il hivernait. Il allait aussi volontiers

[1] Cf. Thomsen, *Inscriptions de l’Orkhon,* 99. Sources chinoises déjà traduites dans Gaubil, *Histoire de la grande dynastie des T’ang,* in *Mémoires* concernant *les Chinois*, XV, 441.

camper plus à l'ouest, aux « mille sources », près de Talas, l'actuel Aoulié-ata. Il avait pour client le roi de Tourfan, et son propre fils, Tardou-chad, était roi du Tokharestan, avec résidence à Qoundouz.

> « Il eut, dit le *T'ang-chou,* l'hégémonie sur les contrées d'Occident. Jamais les Barbares de l'Ouest n'avaient été aussi puissants [1].

L'empereur T'ai-tsong, qui se consacrait pour le moment à la destruction des T'ou-kiue orientaux, pensait « qu'il faut s'unir à ceux qui sont loin contre ceux qui sont proches » ; il traitait donc T'ong Che-hou en allié.

La description que Hiuan-tsang nous a laissé de ce dernier évoque quelque Attila ou quelque Gengis-khan.

> « Les chevaux de ces barbares étaient extrêmement nombreux. Le khan portait un manteau de satin vert et laissait voir toute sa chevelure ; seulement son front était ceint d'une bande de soie longue de dix pieds qui faisait plusieurs tours et tombait par derrière. Il était entouré d'environ deux cents officiers vêtus de manteaux de brocart et p.141 ayant tous les cheveux nattés. Le reste des troupes se composait de cavaliers montés sur des chameaux ou des chevaux, vêtus de fourrure et de tissus de laine fine et portant de longues lances, des bannières et des arcs droits. Leur multitude s'étendait tellement loin que l'œil n'en pouvait découvrir la fin [2].

T'ong Che-hou fit le meilleur accueil au pèlerin chinois. Il se montrait en effet très favorable au bouddhisme. Quelques années auparavant, il avait eu comme hôte un missionnaire indien nommé Prabhâkaramitra, qui s'était donné pour tâche de convertir les T'ou-kiue avant d'aller (626) prêcher en Chine [3]. Il accueillit de même dans sa résidence de Toqmaq Hiuan-tsang qui nous a laissé un récit pittoresque de cette réception :

---

[1] *Kieou T'ang chou*, trad. Chavannes, *Documents,* 24-25. *T'ang chou, ibid.*, 52-53.

[2] Hiuan-tsang, *Vie,* trad. Stanislas Julien, 55.

[3] Chavannes, *Documents,* 192 (traduit du *Siu kao seng tchouan*).

> « Le khan habitait une grande tente tout ornée de fleurs d'or dont l'éclat éblouissait les yeux. Ses officiers avaient fait étendre sur le devant de longues nattes et s'y tenaient assis sur deux rangs ; tous portaient de brillants costumes en soie brochée. La garde du khan se tenait debout derrière eux. Quoique ce fût un prince barbare abrité sous une tente de feutre, on ne pouvait le regarder sans éprouver un sentiment de respect.

Il est curieux, en lisant ces lignes, de songer aux impressions presque identiques des voyageurs occidentaux devant les khans gengiskhanides. Une autre scène qu'on retrouvera chez Rubrouck à propos des Mongols du XIII^e^ siècle est la peinture des beuveries auxquelles donnait lieu la réception des ambassades étrangères. Pendant le séjour de Hiuan-tsang, T'ong Che-hou eut à recevoir des envoyés de la Chine et du roi de Tourfan.

> « Il invita ces envoyés à s'asseoir et leur fit offrir du vin au son des instruments de musique. Le khan but avec eux. On vit alors les convives, de plus en plus animés, s'adresser et se renvoyer à l'envi des invitations à boire, choquer mutuellement leurs tasses, les remplir et les vider tour à tour. Pendant ce temps, la musique des Barbares de l'Orient et de l'Occident faisait entendre ses bruyants accords. Quoique ce fussent des airs à demi sauvages, ils charmaient l'oreille et réjouissaient le cœur. Peu de temps après, on apporta de nouveaux mets ; c'étaient des quartiers de mouton et de veau bouillis qu'on avait accumulés en quantité devant les convives.

Quelques mois après le passage de Hiuan-tsang, ce puissant empire des T'ou-kiue occidentaux s'effondrait. En cette même année 630, une des tribus de l'Ouest, celle des Qarlouq, qui nomadisait, semble-t-il, entre la pointe orientale du Balkhach et la p.142 région de Tchougoutchak, au Tarbagataï, se révolta contre T'ong Che-hou et lui-même fut assassiné [1]. Le khanat des T'ou-kiue occidentaux se fractionna en deux groupes que nous ne connaissons d'ailleurs qu'en transcription chinoise : tribus Nou-che-pi à l'ouest et au sud-ouest de l'Issiq-koul, tribus Tou-lou au nord-est de ce lac. Nou-che-pi et Tou-

[1] *Kieou T'ang chou* in Chavannes, *Documents*, 25-26. *T'ang chou*, *ibid.*, 53.

lou s’épuisèrent en luttes obscures. Un khan des Tou-lou, nommé lui-même Tou-lou (638-651), essaya un moment de réunir les deux groupes, après quoi il osa attaquer les colonies militaires chinoises du côté de Ha-mi, mais le général chinois Kouo Hiao-k’o le défit près des monts Bogdo oula, entre Kou-tch’eng et l’actuel Ouroumtsi (vers 642). De plus l’empereur T’ai-tsong soutint contre lui les hordes Nou-che-pi, et le khan, harassé, dut s’enfuir en Bactriane où nous perdons sa trace (651) [1]..

Les oasis indo-européennes du Tarim à l’avènement des T’ang.

@

Ayant annihilé les T’ou-kiue, l’empereur T’ai-tsong pouvait rétablir l’hégémonie chinoise sur les oasis, en partie au moins indo-européennes, du bassin du Tarim, Tourfan, Qarachahr, Koutcha, Kachgar au nord, le Chan-chan, Khotan et Yarkand au sud.

Ces anciennes cités caravanières, fort importantes comme relais de la route de la soie entre la Chine, l’Iran et le monde byzantin, ne l’étaient pas moins comme étapes de la route du pèlerinage bouddhique de la Chine en Afghanistan et aux Indes. A ce dernier titre, elles ont été bien décrites par le pèlerin chinois Hiuan-tsang qui, parti du Kan-sou en 629, suivit à l’aller (629-630) l’itinéraire du nord (Tourfan, Qarachahr, Koutcha, Aqsou et, de là, Toqmaq, Talas, Tachkend et Samarqand) et revint en 644 par l’itinéraire sud (le Pamir, Kachgar, Yarkand, Khotan, le Chan-chan et Touen-houang). Son récit atteste qu’à cette époque le bouddhisme avait entièrement conquis ces petits royaumes du Tarim, apportant avec lui la culture indienne, au point que le sanscrit était devenu la langue religieuse de la région, à côté des langues indo-européennes locales, c’est-à-dire du tourfanais, du qarachahri et du

[1] *Kieou T’ang chou, ibid., 27-32. T’ang chou, ibid., 56-58.*

koutchéen (les anciens « *tokhariens* » A et B), et de l'iranien-oriental, ce dernier parlé, semble-t-il, autour de Khotan [1].

p.143 Les manuscrits retrouvés par les missions Pelliot, Aurel Stein et von Le Coq prouvent d'ailleurs que les textes bouddhiques étaient aussi traduits du sanscrit dans ces divers dialectes indo-européens locaux (« tokhariens », ou soi-disant tels dans le nord, iranien oriental au sud-ouest), tandis qu'une autre langue indo-européenne, le sogdien, introduite par les caravaniers de Boukhâra et de Samarqand. était parlée dans les gîtes d'étapes des T'ien-chan jusqu'au Lob-nor, où M. Pelliot a retrouvé les traces au VII^{e} siècle, d'une de ces colonies sogdiennes [2]. Nous avons vu (page 90) que les caravaniers et marchands de la route de la soie d'une part, d'autre part les missionnaires bouddhistes, les uns et les autres venus des confins indo-iraniens dans les oasis du Tarim, avaient concouru simultanément à y implanter les arts de l'Iran et de l'Inde, unis ici en une curieuse synthèse sous l'action de la foi bouddhique. Nous avons signalé à ce sujet (page 91) les apports divers, gréco-bouddhiques, indo-gangétiques ou irano-bouddhiques, que l'on discerne dans les fresques de Qizil, près de Koutcha et appartenant, soit à ce que M. Hackin appelle le premier style de Qizil (vers 450-650), soit à ce qu'il définit comme le second style (vers 650-750) [3]. Nous avons noté aussi l'aspect particulièrement sassanide des peintures bouddhiques sur panneaux de bois à Dandan-uilik, à l'est de Khotan (vers 650). Enfin nous avons vu le second style sassano-bouddhique de Qizil se continuer, parallèlement aux influences indiennes rappelant Adjantâ, jusque dans les fresques du groupe de Tourfan, à Bäzäklik, Mourtouq et Sängim. A côté de ces influences indiennes, hellénistiques et iraniennes, l'influence chinoise, comme l'a noté M. Hackin, se

---

[1] Cf. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen,* Journal Asiatique 1934, I, 52. — Notons au hasard et sans nous lancer dans la linguistique, l'aspect immédiatement indo-européen d'une bonne partie des vocabulaires koutchéen et voisins : *st* et *nessi* être ; *ste*=il est ; *pâtar, mâtar*=père, mère ; *pracer=frater,* frère ; *se*=fils ; *tkacer*=fille ; *okso*=bœuf ; *yakwe=equus,* cheval ; *ñem*=nom ; *knân*=savoir ; *klautke, kaklau*=cercle ; *sâlyi*=sel ; *malkwer=lait ; wek=voix ; ek=œil ; trai*= trois ; *okt*= huit ; *ikam*=vingt ; *kante*=cent ; *meñe*=lune ; *pest*=après, etc.

[2] Pelliot, *Le Cha-tcheou Tou tou fou t'ou king et la colonie sogdienne du Lob-nor*, Journal Asiatique 1916, I, 120.

[3] Hackin, *op. cit.,* notamment in *Histoire des arts,* collect. Reau, IV, 253 (Colin) 1938 et *Buddhist art in Central Asia etc.,* India Society, 1938, p. 12.

fait déjà sentir à Qoumtoura, près de Koutcha, et naturellement surtout à Bäzäklik et dans les autres centres de fresques du groupe de Tourfan, le groupe le plus proche de la frontière chinoise [1].

Lors du passage de Hiuan-tsang (630) la culture de ce carrefour de civilisations était à son apogée, particulièrement à Koutcha. Parmi toutes les oasis indo-européennes du Gobi, Koutcha est p.144 sans doute une de celles où l'indo-européanisme est le plus avéré en raison de l'abondante littérature bouddhique en langue koutchéenne exhumée par les missions Pelliot, Stein et le Coq. Les transcriptions mêmes du nom de Koutcha en sanscrit (Koutchi) et en chinois (K'ieou-tseu) semblent très proches de la prononciation Kütsi qu'on suppose avoir été celle du nom indigène ou, comme on disait naguère, tokharien [2]. Sous l'influence du bouddhisme le dialecte de Koutcha, c'est-à-dire le parler indo-européen particulier, un moment désigné par les orientalistes sous le nom de « tokharien B » et qu'on appelle simplement aujourd'hui le koutchéen, était devenu une langue littéraire dans laquelle avait été traduite du V^e^ au VII^e^ siècle une partie du canon sanscrit. Bénéficiant ainsi de l'apport de la civilisation bouddhique — tout l'héritage intellectuel de l'Inde —, bénéficiant d'autre part de l'enrichissement que lui valait sa liaison caravanière avec l'Iran dont elle copiait la civilisation matérielle, la société koutchéenne, telle que nous la révèlent les textes et les fresques de Qizil et de Qoumtoura, nous apparaît comme une étrange réussite, presque un paradoxe dans le temps et dans l'espace. On croit rêver quand on songe que cette société élégante et raffinée, fleur suprême de l'aryanisme en Asie Centrale, s'est épanouie à quelques étapes de cheval de toutes les hordes turco-mongoles, à la frontière de toutes les barbaries, à la veille de la submersion par les plus incultes des primitifs. Qu'en marge de la

---

[1] Cf. Hackin, *Recherches archéologiques en Asie Centrale.* Revue des Arts Asiatiques, 1936.

[2] Cf. Pelliot, *Note sur les anciens noms de Koutcha*, *d'Aqsu et d'Utch-Turfan,* T'oung pao 1923, 127 et *Tokharien et Koutchéen,* Journal Asiatique, 1934, 86-87. Lüders, *Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkistan*, Sitb. Pr. Ak. Wiss., 1930, 17. — M. Sieg avait cru reconnaître dans les textes en « tokharien A », pour désigner cette langue, le nom d'*ârçi* qui aurait été celui du « peuple tokharien » et qu'on rapprochait déjà des noms des *Asioi, Wousouen,* Alains, etc. Mais M. Bailey a prouvé qu'il s'agit d'une interprétation erronée, *ârçi* n'étant que la « tokharisation » d'un mot pracrit *ârça*, pour le mot sanscrit *ârya.* Cf. Bailey, *Ttaugara,* Bull. Sch. Orient. Stud. VIII,1936, 912.

steppe, sous la seule protection du désert, sous la menace quotidienne des pires ruées de nomades elle ait pu se perpétuer si longtemps semble un miracle.

Telle que les fresques de Qizil la ressuscitent pour nous, la brillante chevalerie koutchéenne semble, avant la lettre, sortir de quelque feuillet de miniature persane : ovales purs, au long nez droit, aux sourcils bien arqués, physionomies délicates, soigneusement rasées, à l’exception d’une imperceptible moustache, tailles bien prises, longs corps sveltes qu’on croirait échappés de quelque *Châh nâmé* timouride, — le type physique est ici nettement iranien. Les costumes ne le sont pas moins. Costumes de cour p. 145 d’abord : longues redingotes droites, serrées à la taille par un ceinturon de métal et ouvertes sur la poitrine par le grand revers déjà noté en Afghanistan sur les fresques sassanisantes de Bamiyan, décor de passementerie, de perlages et de fleurettes emprunté à la décoration iranienne de tous les temps. Costume de guerre aussi : c’est la Perse sassanide avec une élégance déjà « persane » qu’évoquent les fiers lanciers des fresques de Qizil avec leur casque conique, leur cotte de mailles, leur longue lance, leur grande épée d’estoc et de taille. Enfin les belles dames et donatrices des fresques de Qizil et de Qoumtoura, avec leurs corsages serrés à la taille et leurs robes bouffantes nous rappellent, malgré le thème bouddhique, que, parmi les étapes de la route de la soie, parmi toutes les riches cités caravanières du Tarim, Koutcha était célébre comme ville de plaisirs et que jusqu’en Chine on parlait de ses musiciens, de ses danseuses et de ses courtisanes.

Établissement du protectorat des T’ang sur la région du Tarim.

@

Si, sous le manteau uniforme de la religion bouddhique, Koutcha restait, pour la civilisation matérielle, plus iranienne, Tourfan (Kao-tch’ang) se montrait à cet égard plus influencée par la Chine. Il suffit pour s’en convaincre de comparer aux fresques de la région de Koutcha, comme celles de Qizil, les fresques de la région de Tourfan, comme celles de Mourtouq, Sängim et Bäzäklik. Ici les réminiscences indo-iraniennes, transmises par Koutcha, se

fondent peu à peu dans l'esthétique des T'ang. La proximité de la Chine explique ce glissement, et aussi l'histoire. Le pays de Tourfan était gouverné depuis 507 par la dynastie des K'iu, chinoise d'origine [1]. En 609 le roi de Tourfan K'iu Pai-ya était venu rendre hommage à l'empereur de Chine Yang-ti. Son successeur K'iu Wen-t'ai (vers 620-640) accueillit le pèlerin chinois Hiuan-tsang avec zèle — un zèle d'ailleurs si excessif qu'il faillit ne pas laisser repartir son hôte (fin 629, début 630). L'épisode, bien connu, montre du moins le goût du monarque pour la culture chinoise et sa ferveur bouddhique. La même année (630), K'iu p.146 Wen-t'ai vint rendre hommage à l'empereur T'ai-tsong, mais dans les derniers temps de son règne il se révolta contre la suzeraineté des T'ang (640). T'ai-tsong envoya contre lui le général Heou Kiun-tsi. A l'approche de l'armée chinoise, K'iu Wen-t'ai mourut de saisissement. Tourfan fut occupée, annexée et devint le siège d'une préfecture chinoise et plus tard même du gouvernement chinois de l'« Ouest pacifié », Ngan-si (640).

Le royaume de Qarachahr (Agni en transcription sanscrite, Yen-k'i en transcription chinoise) avait été, semble-t-il, un foyer indo-européen presque aussi brillant que Koutcha [2]. Comme à Koutcha, grâce au bouddhisme, la civilisation religieuse était empruntée à l'Inde, la civilisation matérielle en partie à l'Iran, l'art, pour une large part, à l'Afghanistan gréco-bouddhique : les stucs de Qarachahr, au Musée de Berlin, rappellent étonnamment ceux de Hadda, au Musée Guimet. Mais là aussi la Chine des T'ang faisait maintenant sentir sa puissance militaire. Dès 632 Qarachahr reconnut la suzeraineté de l'empereur T'ai-tsong, mais en 640 le souverain régnant appelé en chinois Tou-k'i-tche, sans doute inquiet de l'annexion de Tourfan, s'allia aux T'ou-kiue

---

[1] La capitale du royaume de Tourfan sous les T'ang était située non sur l'actuel site de ce nom, mais plus à l'est, à Idigout-chähri qui est l'ancien Qara-khodja et, par conséquent, ne coïncide pas tout à fait avec le Qarakhodja actuel. Cf. Pelliot, *Kao-tch'ang, Qotcho, Houo-tcheou et Qara-khodja* Journal Asiatique 1912, I, 579. Les sources chinoises (*T'ang-chou*) sur Tourfan sont traduites par Chavannes, *Documents* 101-110 et résumées par Sylvain Lévi, *Fragments des textes koutchéens,* 15.

[2] Sur le nom « tokharien » et sogdien (Arg et Ak?) de Qarachahr à retrouver sous la transcription sanscrite Agni, cf. Pelliot, *A propos du tokharien,* T'oung pao XXX, 4, 265 (1937) et Henning, *Argi and the Tokharians,* B. S. O. S. 1938, 564. Les sources chinoises sur Qarachahr sont traduites par Chavannes, *Documents* 110-114 et résumées par Sylvain Lévi, *Fragments,* 8-15. La confirmation du nom sanscrit d'Agni pour Qarachahr se trouve dans Lüders *Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan,* 1938, 20.

occidentaux et se révolta. T'ai-tsong envoya contre lui le général Kouo Hiao-k'o. Celui-ci, par une marche militaire habile, approcha de Qarachahr à la faveur de la nuit du côté du Youldouz, puis attaqua la ville par surprise, à l'aube et s'en empara. Il mit sur le trône un frère du roi, nommé Li-p'o-tchouen, prince dévoué à la Chine (640). Quelques années après, Li-p'o-tchouen fut détrôné par un de ses cousins, nommé Sie-p'o A-na-tche que soutenaient les Koutchéens et les T'ou-kiue. Le général impérial A-che-na Chö-eul (un prince t'ou-kiue au service des T'ang) fut chargé par T'ai-tsong d'en finir avec la cité rebelle. Il marcha sur Qarachahr, décapita l'usurpateur et donna le trône à un autre membre de la famille royale (648).

Après Qarachahr, ce fut le tour de Koutcha [1].

Koutcha (K'ieou-tseu) était gouvernée par une dynastie nommée en koutchéen la famille Swarna (Souvarna en sanscrit, Sou-fa p.147 en transcription chinoise), c'est-à-dire la famille d'or. Le roi appelé en chinois Sou-fa Pou-che (en sanscrit : Souvarna Pouchpa, Fleur d'or) avait en 618 rendu hommage à l'empereur de Chine Yang-ti. Son fils, le Sou-fa Tie des annales chinoises, en koutchéen Swarnatep et en sanscrit Souvarna Dêva (le dieu d'or) était un bouddhiste fervent qui en 630 accueillit magnifiquement le pèlerin chinois Hiuan-tsang, bien que, dans le bouddhisme, le monarque suivît avec tout son peuple l'Église dite du Petit Véhicule (*Hînayâna*), tandis que Hiuan-tsang appartenait à l'Église du Grand Véhicule (*Mahâyâna*) [2]. La même année 630 Swarnatep se reconnut vassal de l'empereur T'ai-tsong, mais par la suite, mécontent de la politique envahissante des T'ang, il se rapprocha, contre elle, des T'ou-kiue occidentaux. En 644 il refusa le tribut et aida les gens de Qarachahr dans leur révolte contre la Chine. Il mourut avant l'heure du châtiment, remplacé par son frère que les historiens chinois appellent Ho-li Pou-che-pi, en sanscrit Hari Pouchpa « Fleur divine » (646) [3]. Le nouveau roi, sentant venir l'orage, se hâta d'envoyer à la cour de Chine des protestations

---

[1] Les sources chinoises (*T'ang chou*) sur l'histoire de Koutcha sont traduites par Chavannes, *Documents,* 114-121 et résumées par Sylvain Lévi, *Le Tokharien B, langue de Koutcha,* Journal Asiatique, septembre-octobre 1913.

[2] Hiuan-tsang, *Vie*, trad. Julien, 48.

[3] Fleur se dit en koutchéen *pyâpyo* (Sylvain Lévi, *Fragments de textes koutchéens*, Soc. As. 1933, 140).

de dévouement (647). Il était trop tard. A-che-na Chö-eul, le prince t’oukiue au service de la Chine, partait pour l’ouest avec une armée de réguliers chinois et d’auxiliaires t’ou-kiue et töläch.

A-che-na Chö-eul commença par priver Koutcha des secours attendus, en allant écraser deux tribus turques alliées à la cité rebelle, les Tch’ou-yue et les Tch’ou-mi, qui nomadisaient, les premiers du côté de Kou-tch’eng, les seconds sur le Manas. De là il descendit sur Koutcha. Le roi Ho-li Pou-che-pi étant sorti des murailles avec son armée, A-che-na Chö-eul, suivant la vieille tactique des hordes, feignit de reculer, l’attira dans le désert et l’y écrasa. Ce fut sans doute le Crécy et l’Azincourt de cette belle chevalerie iranisante, la fin des brillants paladins des fresques de Qizil. Le condottiere turc à la solde de la Chine entra en vainqueur à Koutcha, et, comme le roi « Fleur divine » s’était réfugié à l’ouest, dans la place d’Aqsou (Po-houan), il vint l’y assiéger et l’y captura. Cependant un des seigneurs koutchéens, appelé Na-li en transcription chinoise et qui était allé chercher des renforts chez les T’ou-kiue occidentaux, revint à l’improviste et, dans le premier effet de surprise, tua le général chinois Kouo Hiao-k’o. Cette fois la répression fut impitoyable. A-che-na Chö-eul coupa 11.000 têtes.

> « Il détruisit cinq grandes villes avec plusieurs p.148 myriades d’hommes et de femmes. Les contrées d’Occident furent saisies de terreur. (647-648).

Le royal prisonnier Ho-li Pou-che-pi vint battre du front à Tch’ang-ngan devant la majesté de l’empereur T’ai-tsong. Un *yabghou,* frère de ce prince, fut placé par les Chinois sur le trône de Koutcha, mais maintenu dans une étroite tutelle.

En fait la brillante société indo-européenne de Koutcha et de Qizil ne se releva jamais de cette catastrophe. Après un siècle de domination chinoise, quand la Chine, dans la seconde moitié du VIII^{e} siècle, se désintéressera de nouveau de Koutcha, ce ne sera pas l’aristocratie indo-européenne de jadis qui reprendra le pouvoir ; ce seront, comme à Tourfan, les Turcs Ouigour. Ce vieux pays indo-européen, cet Iran extérieur deviendra un Turkestan oriental.

A l’ouest du Tarim s’étendait le royaume de Kachgar — en chinois Chou-lö — habité sans doute par les descendants des anciens Çaka et parlant

vraisemblablement leur langue, l'iranien oriental. Le pèlerin chinois Hiuan-tsang note que les Kachgaris avaient les yeux bleus ou, comme il dit, « les prunelles vertes », précieux témoignage de ce que les écrivains allemands appelleraient « l'aryanisme » persistant de ce peuple. Hiuan-tsang mentionne aussi que leur écriture était d'origine indienne et que la religion dominante était le bouddhisme du Petit Véhicule ou hînayâna, bien que le mazdéisme sassanide eût aussi des adeptes. Au contraire dans le royaume de Yarkand (en chinois So-kiu), l'Église bouddhique dominante était celle du mahâyâna ou Grand Véhicule du Salut. Enfin l'oasis de Khotan (en chinois Yu-t'ien), enrichie par ses plantations de mûriers pour les vers à soie, par ses fabriques de tapis et par l'extraction du jade, était aussi un centre bouddhique important où on étudiait avec ardeur le sanscrit et où dominait le mahâyâna. De la dynastie régnante nous ne connaissons le nom qu'en transcription chinoise : Wei-tch'ö.

Dès l'avènement de l'empereur T'ai-tsong, ces trois royaumes avaient fait hommage à la Chine, Kachgar et Khotan en 632, Yarkand en 635. La même année 635, le roi de Khotan envoya son fils à la cour impériale. En 648, quand le général impérial A-che-na Chö-eul eut soumis Koutcha, il détacha son lieutenant Sie Wan-pei avec une escorte de cavalerie légère vers Khotan. Le roi de Khotan, appelé en chinois Fou-chö Sin, terrifié, fut invité à se rendre à la cour de Tch'ang-ngan d'où il fut d'ailleurs renvoyé chez lui avec de nouveaux titres et privilèges [1].

La Chine des T'ang maîtresse de la Haute Asie.

@

A la suite de ces conquêtes l'autorité directe de la Chine atteignit le Pamir. On comprend l'orgueil de l'empereur T'ai-tsong, le conquérant de la Haute Asie.

> — Ceux qui ont jadis soumis les Barbares, lui fait dire le *T'ang-chou,* ce sont seulement Ts'in Che Houang-ti et Han Wou-ti. Mais

[1] Sources chinoises (*T'ang chou*), dans Chavannes, *Documents,* 121-128. Cf. Sten Konow, *Khotan studies* JRAS, 1914, 339. Sylvain Lévi, *Les rois Fou tou de Khotan, ibid.* 1020. F. W. Thomas, *The language of ancient Khotan,* Asia Major, II, 2, 1925, 251.

> en prenant mon épée de trois pieds de long, j'ai subjugué les Deux Cents Royaumes, imposé silence aux Quatre Mers, et les Barbares lointains sont venus se soumettre les uns après les autres [1] !

Chez les Turcs aussi son prestige était immense. S'il les avait vaincus, il avait su se les rallier, se les attacher par un lien de fidélité personnelle à la manière turco-mongole et, comme dira au siècle suivant l'inscription turque de Kocho-Tsaïdam, devenir « le qaghan chinois ». L'exemple le plus caractéristique de ce ralliement turc à sa personne nous est fourni par l'histoire d'A-che-na Chö-eul, rapportée par le *T'ang chou* [2]. Ce khan, qui appartenait à la famille royale des T'ou-kiue orientaux (il était frère du qaghan Hie-li), s'était donné à la Chine en 636. Il devint un des meilleurs généraux de T'ai-tsong qui, pour le récompenser, lui donna en mariage une princesse T'ang. Nous avons vu la part qu'il prit aux conquêtes chinoises (prise de Qarachahr, de Koutcha etc.). Tel était son dévouement qu'à la mort de T'ai-tsong, le vieux condottiere voulut se tuer sur sa tombe, à la mode des nomades « pour garder la couche funèbre de l'Empereur ! »

Ce sont tous ces vétérans des campagnes en Haute Asie que l'on peut évoquer en leur appliquant les vers célèbres du poète Li T'ai-po sur *l'Homme des Marches* :

> « L'homme des Marches, de toute sa vie, n'ouvre pas même un livre, mais il sait courir à la chasse, il est adroit, fort et hardi. A l'automne, son cheval est gras, car l'herbe de la steppe lui convient à merveille. Quand il galope, quel air superbe et dédaigneux ! Son fouet sonore frappe la neige ou résonne dans l'étui doré. Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin dans la campagne. Son arc, arrondi par un effort puissant, ne se détend jamais en vain. Les oiseaux tombent souvent, abattus à plusieurs par ses flèches sifflantes. Les gens se rangent pour lui faire place, car sa vaillance p.150 et son humeur guerrière sont bien connues dans le Gobi.

L'empereur Kao-tsong (650-683), fils et successeur de T'ai-tsong, acheva pendant la première partie de son règne l'œuvre de celui-ci. Il fit porter son effort sur les T'ou-kiue occidentaux, c'est-à-dire sur les deux groupes de

---

[1] *T'ang chou*, trad. Chavannes, Documents, 121.

[2] Trad. Chavannes, *Documents,* 174-178.

tribus entre lesquels les T’ou-kiue occidentaux s’étaient partagés, les Nou-che-pi au sud-ouest de l’Issiq-koul, les Tou-lou au nord-est. Cette division faisait, bien entendu, le jeu de la politique chinoise. Un khan des Tou-lou, nommé Ho-fou (651-657), réussit un moment à se faire reconnaître également par les Nou-che-pi, reconstituant ainsi le khanat des T’ou-kiue occidentaux. Il n’hésita pas à se révolter alors contre la suzeraineté chinoise. Les Chinois commencèrent par s’assurer contre lui l’alliance des Turcs Ouigour — les anciens Tölös ou Töläch — qui nomadisaient du côté du Khangaï et dont le khan, P’o-juen, allait seconder assez efficacement la politique impériale. Fort de ce concours, le général chinois Sou Ting-fang s’engagea dans les âpres solitudes du nord-ouest. L’hiver approchait, le sol était couvert de deux pieds de neige.

> — Le brouillard, disait le général chinois à ses troupes, fait partout l’obscurité. Le vent est glacial. Les Barbares pensent que nous ne pouvons faire campagne en cette saison. Hâtons-nous de les surprendre !

Il surprit en effet Ho-fou sur la rivière Borotala, près de l’Ébinor, en Dzoungarie, puis le battit encore sur le Tchou, à l’ouest de l’Issiq-koul (657) et le força à s’enfuir jusqu’à Tachkend. Ce fut la fin de Ho-fou, car les gens de Tachkend le livrèrent à la Chine [1]. La cour de Chine nomma alors khan des Tou-lou un Turc à sa dévotion, A-che-na Mi-chö (657-662). De leur côté, les tribus nou-che-pi recevaient comme khan un autre client chinois, A-che-na Pou-tchen (659-665).

Dernier éclat de la puissance t’ou-kiue. Le qaghan Mo-tch’o.

@

La Chine des T’ang semblait avoir atteint tous ses buts en Haute Asie quand brusquement la situation changea. L’empereur Kao-tsong, souverain faible, dominé par les intrigues de harem, assista pendant la seconde partie de son règne, de 665 à 683 au recul général de l’influence chinoise en Haute Asie. A partir de 665 les deux groupes de T’ou-kiue occidentaux, les Nou-che-

[1] *Kieou T’ang chou* dans Chavannes, *Documents*, 32-38. *T’ang chou*, *ibid.*, 59-66.

pi et les Tou-lou se révoltèrent contre les khans nommés par la Chine et recouvrèrent leur indépendance. Puis les Tibétains, peuple p.151 alors à peu près sauvage [1], firent irruption dans le bassin du Tarim et enlevèrent à la Chine ce qu'on appelait « les Quatre Garnisons », Qarachahr, Koutcha, Khotan et Kachgar (670). Mais surtout le khanat des T'ou-kiue orientaux, détruit en 630 par l'empereur T'ai-tsong, se reconstitua sous un descendant de l'ancienne famille royale, le qaghan Qoutlough (« l'Heureux »), le même que l'inscription de Kocho-Tsaïdam célèbre sous le nom d'Elterich qaghan.

L'inscription, due au propre fils de Qoutlough, montre que la restauration du khanat turc de l'Orkhon répondait à une sorte de sentiment national [2] :

> « Tout entier le menu peuple turc parlait ainsi : J'ai été un peuple ayant son propre empire. Où est maintenant mon empire ? J'ai été un peuple qui avait son propre qaghan. Où est maintenant mon qaghan ? Ainsi disaient-ils, et en parlant ainsi, ils se firent les ennemis du qaghan chinois et ils reprirent de nouveau l'espoir de se constituer et de s'organiser. Alors les Chinois dirent : Nous anéantirons le peuple turc et nous le rendrons sans postérité, et ils partirent pour l'anéantir. Mais le dieu des Turcs, en haut, dans le ciel, et les saints génies de la terre et de l'eau des Turcs firent ainsi : pour que le peuple turc ne fût point anéanti et pour qu'il redevînt un peuple, ils élevèrent mon père, le qaghan Elterich et ma mère, la qatoun Ilbilgä, les tenant au sommet du ciel.

Le restaurateur de l'empire de l'Orkhon commença d'ailleurs, et de l'aveu de l'inscription, comme simple chef de bande.

> « Mon père, le qaghan, partit avec vingt-sept hommes, puis ils furent soixante-dix. Comme le Tängri leur donnait la force, l'armée de mon père était comme des loups et ses ennemis comme des brebis. Après qu'ils furent devenus sept cents hommes, il

---

[1] Les documents tibétains rapportés de Touen-houang par M. Pelliot (Bibliothèque Nationale, fonds Pelliot) et étudiés par M. J. Bacot ont prouvé que la conversion générale du Tibet au bouddhisme, jusqu'ici attribuée aux rois tibétains du VII^e^ siècle, est postérieure (communication de M. Bacot à la Société Asiatique, 1937).

[2] Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, 100.

> dépossédа des peuples indépendants et déposa des khans, il réduisit les peuples en esclavage, il les régla d'après les institutions de nos ancêtres et les enflamma. Au sud le peuple chinois était notre ennemi, au nord les Neuf Oghouz (Toqouz Oghouz) étaient nos ennemis, les Kirghiz, les Qouriqan [1], les Trente Tatar, les Khitaï étaient ennemis. Mon père le qaghan se mit quarante-sept fois en campagne et combattit en vingt p.154 batailles. Comme le Tängri lui était propice, il rendit sans empire ceux qui avaient un empire ; ceux qui avaient un qaghan, il les rendit sans qaghan. Il pacifia les ennemis, leur fit ployer le genou et baisser la tête [2].

Le khanat des T'ou-kiue orientaux se trouva ainsi restauré dans son centre traditionnel des sources de l'Orkhon et des monts Ötükän (sans doute l'actuelle chaîne du Khangaï) [3]. Dans cette œuvre, Qoutlough avait été étroitement secondé par un adroit politique, Tonyouqouq (ou Toñouqouq), Turc dont la famille avait un moment occupé un poste héréditaire dans l'administration chinoise, au district-frontière de Yun-tchong, près de l'actuel Kouei-houa-tch'eng, au nord du Chan-si. L'inscription du pilier funéraire de Tonyouqouq découverte en 1897 dans la vallée de la haute Toula, à Baïn-Tsokto, entre Nalaicha et la rive droite de la rivière, permet, avec les données complémentaires du *T'ang-chou,* de restituer cette curieuse physionomie [4]. Comme tant de nobles turcs depuis le règne de T'ai-tsong, Tonyouqouq avait reçu une éducation chinoise, mais lorsque Qoutlough restaura l'indépendance turque, il se rallia à lui, devint son conseiller et son meilleur lieutenant, mettant au service du nouveau qaghan la connaissance qu'il avait acquise des mœurs, de la mentalité et de la politique chinoises, surtout de la faiblesse à

---

[1] Les Qouriqan habitaient, suppose-t-on, sur la rive occidentale du lac Baïkal.

[2] Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, 101-102.

[3] « Le centre d'où se gouvernait l'empire, c'était la forêt d'Ötükän », dit l'inscription de Mo-ki-lien (Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* 116). Localisation proposée par Thomsen, *Zeitschr. d. D. morgenl. Gesell.* LXXVIII, 1924, 123.

[4] Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei,* II, 1899 (Radloff, *Die Inschrift des Tonjukuk ;* Fr. Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk* W. Barthold, *Die alttürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*).

laquelle les intrigues de cour avaient réduit le déplorable empereur Kao-tsong. Dès 682 Qoutlough et lui commencèrent donc la guerre contre la Chine en allant ravager le nord du Chan-si. En mars 683 Qoutlough ravagea le canton de Kouei-tcheou (Houai-lai-hien, au nord de la passe de Nan-keou, au nord-ouest de Pékin) [1]. Et dès lors chaque année fut marquée par une razzia sur le *limes* du Chan-si ou du Ho-pei. En avril 683 Qoutlough et Tonyouqouq dévastèrent le district de Chan-yu, l'actuel « Souei-yuan ». En juin ils tuèrent le préfet de Yu-tcheou ou Wei-tcheou (Ling-k'iu au sud-est de Ta-t'ong), firent prisonnier le gouverneur de Fong-tcheou (Yu-lin dans le nord du Chen-si) et ravagèrent le district de Lan-tcheou dans le nord-ouest du Chan-si [2]. A l'automne de p.155 684 razzias du côté de So-tcheou (Cho-ping au nord du Chan-si). En mai 685 razzia jusqu'à Hin-tcheou au nord de T'ai-yuan, où un corps chinois fut battu. En avril 687 incursion jusqu'à Tch'ang-p'ing au nord-ouest de Pékin. A l'automne de 687 les Turcs qui attaquaient encore du côté de Cho-ping, au Chan-si, subirent enfin un échec.

Cependant à la mort de l'empereur Kao-tsong (26 décembre 683), le pouvoir, à la cour de Chine, avait été usurpé par sa veuve Wou Heou (ou Wou Tsö-t'ien) femme sans scrupules, d'un despotisme effroyable, mais énergique et ayant le sens du gouvernement (684-705). Quelle que fût sa tyrannie à l'intérieur, elle commença le redressement de la politique chinoise. Au Tarim, par exemple, ses généraux reprirent aux Tibétains les Quatre Garnisons, Qarachahr et Koutcha (692), Kachgar et Khotan (694) [3]. Elle fut, on vient de le voir, moins heureuse contre les T'ou-kiue orientaux dont le qaghan Qoutlough venait presque chaque année ravager les districts-frontières du Chan-si et du Ho-pei. Elle essaya de le faire prendre à revers en soutenant contre lui les Turgäch, ou Turgich [4], tribu turque de l'actuel Sémiretchié, sur le

---

[1] Cf. Radloff, *Alttürk. Inschr.* II, 31.

[2] Identifications de Fr. Hirth, *ibid.* 56-58.

[3] *T'ang chou* dans Chavannes, *Documents*, 119.

[4] La forme *türgich* est attestée en ouigour ; voir par exemple A. von Gabain, *Die uigurische Uebersetzung der Biographie Hüen-tsangs,* Sitzungsber. d. preuss. Akad. d. Wiss., phil. hist. Kl., 1935, VII, p. 24).

cours inférieur de l'Ili. Tentative vaine, car le khan turgäch Wou-tche-lö fut battu et fait prisonnier par Qoutlough dont il dut accepter la suzeraineté (689) [1].

Qoutlough mourut entre août et novembre 691 [2]. Il eut pour successeur, non un de ses fils, mais son frère Mo-tch'o, ou Mo-tcho (transcription chinoise du turc Bâk-tchor, rétablit M. Pelliot), le même que les inscriptions de l'Orkhon désignent sous le nom de Qapagan-qaghan, et qui porta à son apogée la fortune des T'ou-kiue orientaux (691-716) [3]. Se posant en arbitre dans les drames de palais de la cour des T'ang, il affecta, non sans adresse, de s'ériger en protecteur de la légitimité T'ang contre l'usurpation de l'impératrice Wou Heou. L'impératrice cherchait à se le concilier en mariant son propre neveu à la fille du roi turc ; le jeune p.156 homme se rendit à cet effet à la cour du qaghan, alors campée aux Sables Noirs (Qara-qoum), au sud de l'actuel Saïn noyan, mais Mo-tch'o refusa avec hauteur (698) : sa fille était destinée non pas au neveu de Wou Heou, mais à l'empereur légitime, écarté par l'usurpatrice (703). Il avait d'ailleurs annoncé que, si l'usurpatrice détrônait la famille des T'ang, il envahirait l'Empire avec toutes ses hordes.

Bien qu'affectant de défendre les T'ang contre la redoutable douairière, Mo-tch'o continuait en tout cas ses razzias en terre chinoise. Il ravagea en 694 le district de Ling-tcheou près de Ning-hia et en 698 le district de Wei-tcheou, dans la région entre Siuan-houa et Ling-k'iu, à l'ouest de Pékin. Entre temps il fut amené à collaborer un moment avec la cour de Chine contre les K'i-tan, peuple de race mongole qui nomadisait dans le Leao-si et dans le Jéhol et qui commençait son expansion vers le sud en attaquant les marches chinoises du côté de Yong-p'ing. En 696 un des chefs k'i-tan, le khan Li Tsin-

---

[1] *Kieou T'ang chou* dans Chavannes, *Documents*, 43. *T'ang chou, ibid.*, 79 (où sont mentionnées les deux résidences du khan turgäch : un « grand campement » dans la vallée de Toqmaq ; et un « petit campement » à Kong-yue, au nord de l'Ili. Cf. remarques de Chavannes, *Ibid.*, 283).

[2] Pelliot, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale,* T'oung pao, 1929, 4 et 5, p. 206-207.

[3] Cf. Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kiue*, Journal Asiatique, 1864, II, 413-458. Sur Mo-tch'o=Bäk-tchor, Pelliot, T'oung pao, 1914, 450.

tchong, avait battu dans cette région une armée chinoise. Ce chef était l'allié de Mo-tch'o. Quand il mourut peu après, les K'i-tan chassèrent son fils et se détachèrent de l'alliance turque. Mo-tch'o pénétra en pays k'i-tan pour rétablir l'exilé, mais ne put y parvenir. Ce fut alors qu'il s'entendit avec la Chine en vue d'opérations concertées contre les K'i-tan. Il reçut pour cela une solde importante en pièces de soie, mesures de riz, armes, cuirasses etc. Pris entre Mo-tch'o et les Chinois qui envahissaient à la fois leur pays, les K'i-tan furent écrasés (696-697).

L'impératrice Wou Heou, croyant Mo-tch'o définitivement rallié, le complimenta de son concours. En manière de réponse, il recommença ses razzias dans le district de Ling-wou près de Ning-hia. La cour de Chine ayant refusé ses insolentes demandes, il dirigea une expédition de pillage terrible au sud de Siuan-houa, prit d'assaut Wei-tcheou (peut-être ici Ling-k'iu au sud-est de Ta-t'ong), saccagea Ting-tcheou au cœur du Ho-pei, entre Pao-ting et Tcheng-ting, prit encore Tchao-tcheou et ne se retira qu'après avoir enlevé des milliers de captifs qu'il fit périr au moment de son départ [1]. En 702 il saccagea le district de Tai-tcheou, dans le nord du Chan-si. En 706 il tailla en pièces le général chinois Cha-tch'a Tchong-yi au Ming-cha-chan, à l'est de Touen-houang et vint assiéger la place-frontière de Ling-tcheou près de l'actuel Ning-hia. La victoire de Ming-cha-chan est p.157 célébrée en termes d'épopée sur la stèle de Kocho-Tsaïdam qui nous raconte la part qu'y prit le neveu de Mo-tch'o, Kul-tégin :

> « Nous luttâmes contre Cha-tch'a sengun. D'abord il (Kul-tégin) monta le cheval gris Tadiking-tchour et attaqua. Ce cheval fut tué là. En second lieu il monta le cheval gris Ichbara-Yamatar et attaqua. Ce cheval fut tué là. En troisième lieu, il monta Kédimlig, le cheval bai, et attaqua. Dans son armure, il atteignit de flèches plus de cent ennemis. Son attaque est dans le souvenir de beaucoup d'entre vous, ô nobles turcs. Mais cette armée (chinoise), nous l'anéantîmes là [2] !

---

[1] Stan. Julien, *Documents*, Journal Asiatique, 1864, II, 420.

[2] Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, 109.

Après chacune de ces razzias en terre chinoise, Mo-tch'o rentrait en Mongolie avec de longs convois de captifs et un butin fabuleux.

> « En ce temps-là, dit l'inscription de Kocho-Tsaïdam, les esclaves étaient devenus propriétaires d'esclaves, les serfs étaient devenus propriétaires de serfs. Nous avions tant conquis et organisé [1] ! »

Mo-tch'o, ne fut pas moins heureux contre les autres peuples turcs. A l'est il vainquit les Bayirkou du haut Kéroulen, au nord les Kirghiz du haut Iénissei.

> « En traversant la neige qui avait la hauteur de nos lances, dit la stèle de son neveu Kul-tégin, nous montâmes les montagnes boisées du Kögmän (l'actuel Tannou Ola), nous fondîmes en vainqueurs sur le peuple des Kirghiz et nous luttâmes contre leur qaghan dans la forêt au delà. Kultégin attaqua, monté sur un étalon blanc. Il atteignit d'une flèche un homme et en transperça deux dans la rencontre. Dans cette attaque il éreinta l'étalon blanc, mais le qaghan des Kirghiz fut tué et nous asservîmes leur peuple [2].

A l'ouest, Mo-tch'o soumit un moment à sa suzeraineté les deux fractions des T'ou-kiue occidentaux, les Tou-lou et les Nou-che-pi (699). A cette date, la redoutable unité turque était refaite, le grand empire t'ou-kiue de 550 à peu près reconstitué. Sur le bas Ili, au sud du Balkhach, le khan turgäch So-ko (706-711), fils et successeur de Wou-tche-lö, essaya, il est vrai, de résister, de regrouper les T'ou-kiue occidentaux contre Mo-tch'o, mais en 711 il fut vaincu et tué par ce dernier qui resta ainsi seul suzerain des nations turques depuis la frontière chinoise jusqu'à la Transoxiane [3].

> « Le qaghan des Turgäch, dit à ce sujet la stèle de Kul-tégin, était de mes Turcs, p.$_{158}$ de mon peuple. Comme il était sans sagesse et qu'il nous manqua, il fut tué... ;

---

[1] *Ibid.*, 105.

[2] *Ibid.*, 109.

[3] Marquart, *Chronologie der alttürkischen Inschriften, l. c.,* 17 et 53. Chavannes, *Documents,* 283. Sur So-ko en turc Saqal, d'après M. Pelliot, *Kieou T'ang chou,* dans Chavannes, *Documents,* 43-44 et *T'ang chou, ibid.,* 79-81.

et plus loin :

> « Nous marchâmes contre les Turgäch en montant les montagnes boisées d'Altoun (l'Altaï) et en traversant le haut Irtych. Nous fondîmes en vainqueurs sur le peuple des Turgäch. L'armée du qaghan des Turgäch arriva sur nous comme le feu et la tempête, et nous luttâmes. Kul-tégin attaqua, monté sur le cheval gris Bachgou. Nous tuâmes le qaghan des Turgäch et asservîmes leur peuple.

Mêmes triomphes sur les Qarlouq, autre peuple turc de la région de l'Ili.

> « Nous luttâmes à Qara-köl. Monté sur son cheval blanc, Kul-tégin attaqua... Nous asservîmes les Qarlouq [1].

Mais Mo-tch'o vieillissait. Sa cruauté, sa tyrannie finissaient par fatiguer les Turcs. De nombreux chefs vinrent se donner à la Chine. Les Bayirkou du haut Kéroulèn se révoltèrent. Mo-tch'o les tailla en pièces sur les bords de la Toula, mais comme, au retour, il traversait une forêt, il fut assailli par un parti d'ennemis qui le tuèrent (22 juillet 716). Sa tête fut remise par les Bayirkou à l'ambassadeur chinois qui l'envoya à Tch'ang-ngan.

Kul-tégin et Mo-ki-lien.

@

La mort de Mo-tch'o fut suivie de graves désordres chez les Turcs. Son neveu, l'énergique Kul-tégin, fils de l'ancien qaghan Qoutlough, procéda à une véritable révolution de palais. Fort du prestige que lui avait valu ses victoires (nous avons vu le rôle qu'il avait joué comme lieutenant de son oncle), Kul-tégin mit à mort Bögü, fils de Mo-tch'o, ainsi que toute la famille de ce dernier, voire tous les conseillers du feu qaghan [2]. N'échappa à la mort que Tonyouqouq parce qu'il était le beau-père du frère de Kul-tégin.

Kul-tégin ne prit pas le trône pour lui-même. Il fit nommer qaghan son frère aîné, Mo-ki-lien (en transcription chinoise), que les inscriptions de

---

[1] Thomsen, *Inscriptions,* 110, 111.

[2] Cf. Pelliot, *La fille de Mo-tch'o qaghan et ses rapports avec Kül-tegin*. T'oung pao, 1912, 301.

l'Orkhon appellent Bilgä qaghan, « le sage empereur » et qui régna sur la Mongolie de 716 à 734 [1].

Cependant à la faveur de la mort de Mo-tch'o et du drame de famille qui avait suivi, toutes les hordes vassales s'étaient révoltées contre la dynastie de l'Orkhon. Kul-tégin et Mo-ki-lien s'épuisèrent à les ramener à l'obéissance. La stèle de Kocho-Tsaïdam élevée par Mo-ki-lien en l'honneur de Kul-tégin, énumère une p.159 suite de sanglantes batailles contre les Neuf Oghouz (Toqouz Oghouz) et les Neuf Tatar (Toqouz Tatar) [2], établis sans doute les premiers sur le moyen Keroulèn, les seconds sur le cours inférieur de la même rivière, contre les Ouigour et les Qarlouq [3].

> « Le peuple des Toqouz Oghouz était mon propre peuple. Comme il y avait bouleversement au ciel et sur la terre, ils devinrent nos ennemis. En un an, nous luttâmes cinq fois. Monté sur le cheval blanc Azman, Kul-tégin attaqua. Il transperça six hommes. Dans la mêlée, il sabra un septième homme. Nous vainquîmes, mais le peuple turc tombait de fatigue et se démoralisait.

Si au milieu de ces luttes acharnées les T'ou-kiue orientaux durent laisser se relâcher leur suzeraineté sur les T'ou-kiue occidentaux, ils réussirent à maintenir le royaume de l'Orkhon. C'est ce dont Mo-ki-lien se rend satisfaction à lui-même sur la stèle de Kul-tégin :

> « Si je n'avais pas tant travaillé de concert avec mon frère cadet Kul-tégin, le peuple turc aurait été perdu [4].

---

[1] Mo-ki-lien avait naguère été nommé par son oncle Mo-tch'o, khan des Syr Tardouch, tribu turque de la région de Kobdo.

[2] Un peu plus loin les Trente Tatar, Otouz Tatar. Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* 140.

[3] Les Ouigour, anciens Töläch, devaient sans doute nomadiser vers le Tarbagataï, au sud-ouest de la chaîne de l'Altaï mongol, et les Qarlouq sans doute à la pointe orientale du lac Balkhach. Les chefs des Ouigour, comme ceux des Qarlouq, portaient alors le titre d'eltäbir. Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* 127 et 128.

[4] Thomsen, *Inscriptions,* 112, 125-126.

Pour achever de panser les maux de la guerre civile, Mo-ki-lien prit les conseils du vieux Tonyouqouq, alors âgé de soixante-dix ans. Mo-ki-lien voulait inaugurer son règne en attaquant la Chine. Tonyouqouq l’en dissuada. Un grand empereur, Hiuan-tsong (713-755) venait en effet de monter sur le trône du T’ang. Sans avoir personnellement la valeur militaire de T’ai-tsong le Grand et tout en ne s’arrachant guère à la vie de cour (c’est l’âge d’or, l’époque de la vie inimitable à la cour de Tch’ang-ngan), le nouveau fils du ciel montrait un goût très vif de la gloire et il avait la volonté de rétablir la domination chinoise en Haute Asie. Toujours bien informé de la politique intérieure chinoise, Tonyouqouq démontra à son maître que les Turcs épuisés par la guerre civile — troupeaux dispersés, chevaux amaigris, hordes affamées — commettraient une imprudence à s’attaquer à la force T’ang en pleine renaissance. Passant d’un extrême à l’autre, poursuit l’histoire des T’ang, Mo-ki-lien aurait voulu fixer ses Turcs, construire sur l’Orkhon une capitale murée à la manière chinoise, élever des bonzeries bouddhiques et des monastères taoïstes. Tonyouqouq lui montra que c’était une autre erreur. Le principal p.160 avantage des Turcs résidait dans leur mobilité de nomades qui leur permettait d’attaquer par surprise à chaque occasion favorable et de se rendre insaisissables en cas d’échec.

> — Les T’ou-kiue, fait dire au vieux loup turc l’annaliste chinois, ne sont pas un sur cent par rapport aux Chinois. Ils cherchent les eaux et les pâturages, se livrent à la chasse, n’ont pas de demeure fixe et s’exercent à la guerre. Quand ils se sentent forts, ils vont de l’avant. S’ils se croient faibles, ils s’enfuient et se cachent. Ils compensent de la sorte l’avantage du nombre qu’ont les Chinois et qui ne sert à rien à ces derniers. Si vous établissez les T’ou-kiue dans une ville murée et que vous soyez une fois vaincu par les Chinois, vous deviendrez leur prisonnier. Quant au Bouddha et à Lao-tseu, ils enseignent aux hommes la douceur et l’humilité ; ce n’est pas science qui convienne à des guerriers [1] !

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, XVI, 11. Cf. J. Marquart, *Skizzen zur geschichtlichen Völkerkunde des Mittelasien und Siberien*, *Festschrift für Friedrich Hirth*, 1920, 291.

Ce sont ces mêmes leçons — le secret de la force turque — que Mo-ki-lien lui-même reprenait pour ses descendants sur la stèle de Kocho-Tsaïdam. Il rappelait à ce sujet l’effet démoralisant produit sur les T’ou-kiue orientaux du siècle précédent par l’influence des mœurs chinoises.

> « L’appel du peuple chinois qui nous donne sans peine tant d’or, tant d’argent, tant de soie est doux, ses richesses molles. En s’insinuant par leur doux appel et leurs richesses, les Chinois attirèrent le peuple turc. En se laissant vaincre par ces doux appels, beaucoup des tiens, ô peuple turc, sont morts. Abandonnant la sombre forêt, beaucoup regardaient vers le Midi, disant : Je veux m’établir dans la plaine.

Et Mo-ki-lien adjure les Turcs de rester Turcs :

> « Si tu vas dans ce pays-là, ô peuple turc, tu mourras ! Mais si tu restes dans la forêt d’Ötükän (le Khangaï et l’Orkhon) où il n’y a ni richesses ni soucis, tu continueras à conserver un empire éternel, ô peuple turc !... Tout ce que j’ai à te dire, je l’ai inscrit sur la pierre éternelle [1].

Cependant sur les conseils de Tonyouqouq, Mo-ki-lien avait proposé la paix à la Chine (718). L’empereur Hiuan-tsong rejeta sa demande et ordonna de l’attaquer. Les Basmil, tribu turque de la région de Kou-tch’eng, l’ancien Pei-t’ing, et les K’i-tan du Leao-si et du Jéhol, liant partie avec la Chine, devaient prendre les T’ou-kiue à revers par le sud-ouest et le sud-est. Le qaghan Mo-ki-lien s’inquiétait. Le vieux Tonyouqouq le rassura en lui démontrant que les Basmil, les Chinois et les K’i-tan étaient p.161 séparés par de trop grandes distances pour synchroniser leurs attaques. De fait Mo-ki-lien eut le temps d’aller tailler en pièces les Basmil à Kou-tch’eng, avant de venir ravager la frontière chinoise de l’actuel Kan-sou, du côté de Kan-tcheou et de

[1] Thomsen, *Inscriptions de l’Orkhon,* 117-118.

Leang-tcheou (720). La paix fut enfin conclue en 721-722. Des relations amicales s’établirent alors entre les T’ou-kiue et l’Empire [1].

Après la mort de son frère Kul-tégin à qui il devait le trône (d. 731), Mo-ki-lien fit graver sur sa tombe entre le lac de Kocho Tsaïdam et le Kökchün Orkhon, à 60 kilomètres au nord de Qaraqoroum, un éloge funèbre dont nous avons eu l’occasion de citer plus haut plusieurs fragments et qui est comme l’épopée des vieux Turcs. L’empereur Hiuan-tsong y fit joindre une inscription chinoise, témoignage de l’amitié des deux cours (732) [2].

Ces inscriptions — le plus ancien monument daté de la littérature turque — sont composées en une écriture dite improprement « runique », qui dérive de l’alphabet araméen par l’intermédiaire de l’alphabet vieux-sogdien (bien que, spécifie Barthold, une partie de ces « runes » ait une origine indépendante et manifeste un caractère idéographique). D’autres inscriptions en turc « runique » ont été découvertes en Sibérie, dans le bassin de l’Iénissei. Barthold estime que cette première écriture turque peut remonter au VII^{e} ou même au VI^{e} siècle de notre ère. Elle devait être, comme nous le verrons, remplacée au VIII^{e} siècle chez les Turcs par l’écriture ouigoure, également dérivée des alphabets sémitiques septentrionaux par l’intermédiaire du sogdien.

Destruction de l’empire des T’ou-kiue orientaux. Débuts de l’empire ouigour.

@

Les T’ou-kiue orientaux, de par la culture dont témoignent l’alphabet et les inscriptions de l’Orkhon comme par la douceur relative du qaghan Mo-ki-lien, semblaient à la veille d’entrer dans le courant des grandes civilisations lorsque Mo-ki-lien fut empoisonné par un de ses ministres (734). Sa mort

---

[1] A la mort de Mo-ki-lien, Hiuan-tsong devait louer hautement les sentiments pacifiques et d’amitié confiante dont ce qaghan avait fait preuve envers l’empire. Cf. Pelliot, *L’inscription chinoise de Bilgä qaghan.* T’oung pao, 1929, 4-5, p. 238.

[2] Cf. Pelliot, *Les funérailles de Kül-tegin,* T’oung pao, 1929, 4-5, p. 246.

provoqua une série de troubles où allait sombrer l’empire t’ou-kiue. Son fils Yi-jan (transcription chinoise) mourut peu après. Yi-jan fut remplacé par son frère Tängri qaghan, encore jeune, qui gouverna avec p.162 le conseil de la khatoun douairière, veuve de Mo-ki-lien, mais en 741, Tängri qaghan fut mis à mort par un de ses officiers, le *chad* de l’Est qui, semble-t-il, se proclama roi sous le nom d’Ozmich qaghan. Ce fut la fin de l’empire t’ou-kiue car Ozmich qaghan se trouva aussitôt aux prises avec la révolte des trois principales tribus turques vassales, les Basmil, les Ouigour et les Qarlouq, qui, semble-t-il, nomadisaient respectivement, les Basmil autour de l’actuel Kou-tch’eng, les Ouigour entre Kobdo et la Selenga, et les Qarlouq à la pointe orientale du lac Balkhach, du côté de l’Imil. Ozmich qaghan fut tué en 744 par les Basmil qui envoyèrent sa tête à la cour de Tch’ang-ngan. Les débris du clan royal des T’ou-kiue orientaux s’étaient réfugiés en Chine (743) [1].

L’empire de la Mongolie était à prendre. Les Basmil essayèrent de s’en emparer, mais, trop faibles, échouèrent (744). Ce furent les Ouigour qui l’emportèrent avec, semble-t-il, l’aide des Qarlouq. Le khan ouigour appelé en transcription chinoise Kou-li P’ei-lo s’installa comme qaghan dans la province impériale du haut Orkhon sous le nom de règne de Qoutlough Bilgä (Kou-to-lou Pei-kia k’iu). Son avènement fut approuvé par la cour des T’ang et l’empereur Hiuan-tsong lui décerna le titre de Houai-jen. Les annales des T’ang nous disent qu’il régna de l’Altaï au Baïkal. Il devait mourir l’année suivante (745), d’après certaines sources, en 756 seulement d’après d’autres, mais son œuvre lui survécut.

L’empire ouigour se substitua ainsi à l’empire des T’ou-kiue orientaux. Il devait durer un siècle (744-840). Il ne s’agissait d’ailleurs que du remplacement, dans l’hégémonie de la Mongolie, d’un peuple turc par un autre peuple turc, étroitement apparenté à lui. Toutefois, à l’inverse des T’ou-kiue, qui avaient été si souvent des voisins dangereux pour la Chine, les Ouigour devaient se montrer d’abord les clients assez fidèles, puis les utiles alliés et enfin les protecteurs précieux, encore que parfois bien exigeants, de la dynastie des T’ang.

---

[1] Pelliot, *L’inscription chinoise de Bilgä gaghan*, T’oung pao, 1929, 229-246.

La capitale des qaghan ouigour était située à Qara-balgassoun, ville alors appelée Ordou-baligh, « la ville de la cour », sur le haut Orkhon, près des anciennes résidences des *chan-yu* hiong-nou et des *qaghan* t'ou-kiue, près de la future Qaraqoroum gengiskhanide [1].

L'apogée des T'ang : soumission du Turkestan occidental.

---

[1] Un point très controversé entre turcologues est celui de l'identité ou de la distinction à établir entre les Ouigour et les Oghouz. Voici les éléments de cette discussion célèbre. — La thèse de l'identité a été soutenue par Thomsen (*Inscriptions de l'Orkhon,* 147 et par Marquart, *Chronologie der alttürkischen Inschriften,* 23 et *Streifzüge,* 91). Barthold a combattu cette théorie (*Toghuzghuz,* Enc. Isl., 848 et *Vorlesungen,* 53). Non moins délicate est la localisation précise des Toqouz Oghouz, « les 9 Oghouz », mentionnés dans les inscriptions t'ou-kiue du VIII^e^ siècle et dans les inscriptions ouigoures du IX^e^. Barthold les situe très hypothétiquement au nord de l'Otükän (ou Monts Khan-gal ?) (Barthold, *Türks,* Enc. Isl. 948) *;* d'autres turcologues, suivis par Albert Herrmann (*Atlas of China,* 35*,* 39)*,* les placent sur le moyen Kéroulèn. Les partisans de l'identité des Ouigour et des Toqouz Oghouz font valoir les arguments suivants : 1° Sur l'inscription de l'Orgötü, le qaghan ouigour Mo-yentcho appelle son peuple « On Ouigour Toqouz Oghouz » (mais peut-être s'agit-il d'une confédération de deux éléments différents). 2° Dans l'*Oghouz nâmé,* Oghouz-Khan, le héros éponyme des Oghouz, dit : « Je suis le qaghan des Ouigour » (cité par M. Pelliot, *Sur la légende d'Oghouz-khan en écriture ouigoure,* T'oung pao, 1930*,* 4-5, p. 351). Mais M. Pelliot estime que l'*Oghouz nâmé* « a été rédigé en ouigour de Tourfan vers 1300 » ; la citation dont il s'agit pourrait donc représenter seulement une adjonction locale, tardive, et de style. 3° Mas'oûdî, Gardîzî et Yâqoût nous disent que les Toqouz Oghouz avaient un moment été manichéens, ce qui semblerait bien les identifier aux Ouigour, effectivement devenus manichéens entre 763 et 840, (toute la question est de savoir si chez ces trois auteurs il n'y a pas eu précisément confusion entre Ouigour et Oghouz, en raison d'une certaine ressemblance verbale). Argument contraire, de Barthold : les Toqouz Oghouz sont identifiés non pas aux Ouigour, mais aux vieux T'ou-kiue ; en effet le qaghan t'ou-kiue Mo-ki-lien, sur l'inscription de Kocho-Tsaïdam, appelle les Toqouz Oghouz « mon peuple à moi ». Toutefois les mêmes inscriptions t'ou-kiue de l'Orkhon nous donnent les Toqouz Oghouz comme au moins en partie autonomes, puisqu'elles mentionnent les campagnes de Mo-ki-lien et de Kül-tégin pour dompter leurs révoltes. Comme on le voit, l'identité des Ouigour et des Toqouz Oghouz n'est rien moins que sûre. Il n'est même pas certain que les Toqouz Oghouz de Mongolie mentionnés sur les inscriptions de l'Orkhon aux VIII^e^-IX^e^ siècles soient identiques aux Toqouzghouz et aux Ghouzz ultérieurs, mentionnés par exemple dans la géographie persane *Houdoûd al-'Alam,* au X^e^ siècle. A cette époque en effet et d'après ce texte, des Turcs appelés Toqouzghouz habitent au sud du Balkhach l'actuel Sémiretchie, la région de l'Ili, du Tcharin, du Tékes et du Mouzart (Minorsky, *Houdoûd al-'Alam,* 263-279 et carte p. 279) et d'autres Turcs, appelés Ghouzz habitent la région aujourd'hui occupée par les Kirghiz-Qazaq, à l'ouest du Balkhach et au nord de l'Aral, dans les steppes du Sari-sou, du Tourgaï et de l'Emba (Minorsky, *ibid* 311 et carte, p. 307). Il semble que les Ghouzz de la steppe kirghize sont bien un rameau des Toqouzghouz du Sémiretchie, comme il est certain que c'est des Ghouzz que sont sortis les Uzes (*Ouzol*) de la Russie méridionale au XI^e^ siècle, les Turcs Seldjouqides de la Perse au XI^e^ également et les Turkmènes actuels. Mais là s'arrêtent nos certitudes.

@

p.163 Du côté des T'ou-kiue occidentaux, le général A-che-na Hien, condottiere turc au service de la Chine, avait remporté à Toqmaq, à l'ouest de l'Issiq-koul, en 714, une victoire d'un grand retentissement, qui ramena dans la clientèle chinoise les tribus Tou-lou de la Dzoungarie et les Turcs Qarlouq de l'Imil et du Tarbagataï. Plus résistants furent les Turcs Turgäch qui nomadisaient, semble-t-il, dans la région du delta de l'Ili, au sud du Balkhach, p.164 au Sémiretchie. Leur khan, Sou-lou (717-738), s'allia contre la Chine aux Tibétains et à un peuple neuf qui venait de surgir, envahisseur inattendu, sur les confins irano-transoxianais : les Arabes. Nous reparlerons de ce facteur nouveau dans l'histoire de l'Asie Centrale. Disons seulement ici que Sou-lou, exploitant le trouble causé par l'approche des légions musulmanes, envahit le Tarim, pays soumis depuis 692-694 au protectorat chinois, assiégea la ville d'Aqsou (717) et harcela pendant plusieurs mois les « Quatre Garnisons » chinoises, Qarachahr, Koutcha, Kachgar, Khotan. S'il ne put s'en emparer, la place de Toqmaq, au nord-ouest de l'Issiq-koul, pendant longtemps bastion avancé des Chinois au Turkestan, resta en sa possession, malgré une campagne du général impérial A-che-na Hien de ce côté (719). La cour de Chine, désespérant de maintenir ces postes trop aventurés, chercha à se concilier Sou-lou en lui conférant titres et honneurs (722). En 726 ce pillard invétéré ravageait cependant encore le territoire des Quatre Garnisons. Enfin en 736 le général chinois Kai Kia-yun, gouverneur de Pei-t'ing, près de l'actuel Kou-tch'eng, lui fit subir une grande défaite et Sou-lou fut peu après assassiné vers 738 par Baga-tarkhan, *kul-tchour* des Tch'ou-mou-kouen, une petite tribu turque qui nomadisait, semble-t-il, entre le pays turgäch et le pays qarlouq, au sud-est du Balkhach [1].

Baga-tarkhan s'unit au général chinois Kai Kia-yun pour empêcher une restauration du prétendant turgäch T'ou-ho-sien, fils de Sou-lou (739) ; mais l'histoire de tous ces petits khans turcs, désireux de restaurer à leur profit l'unité des T'ou-kiue occidentaux, est toujours la même ; bientôt Baga-

---

[1] *Kieou T'ang chou,* dans Chavannes, *Documents,* 44-46 *; T'ang chou, ibid.* 81-83. Baga-tarkhan est, comme l'a montré Marquart, le Koûrçoûl de Tabarî (koûrçoûl=kul-tchour). Marquart, *Chronologie der alltürkischen Inschriften,* 38 n. 1. Barthold, *Alttürkischen Inschriften und arabischen Quellen*, p. 27.

tarkhan rompit avec la Chine et tua le Turc sinisé Achö-na Hin que les Chinois avaient envoyé comme vice-roi en pays turgäch (742) [1]. Cette fois encore, la Chine eut d’ailleurs le dernier mot. En 744 le général impérial Fou-mong Ling-tcha battit et décapita Baga-tarkhan [2]. Cette victoire rendait la Chine de nouveau maîtresse de la vallée de l’Ili et de la région de l’Issiq-koul. En 748 nous voyons le général chinois Wang Tcheng-kien construire un temple chinois à Toqmaq, sur le Tchou supérieur, au nord-ouest de l’Issiq-koul [3]. En 751, un autre général impérial, le célèbre Kao Sien-tche, offrira p.165 encore à la cour des T’ang un chef turgäch fait prisonnier [4].

Au Tarim, les petits royaumes de Qarachahr, Koutcha, Khotan et Kachgar, occupés par des contingents chinois (« les Quatre Garnisons ») étaient des vassaux fidèles. Signalons en 728 l’octroi de titres chinois au roi de Kachgar (dynastie P’ei, en transcription chinoise) et au roi de Khotan, appelé, en transcription chinoise, Wei-tch’ö Fou-chö (dynastie Wei-tch’ö) [5]. Ces vieilles populations indo-européennes du Tarim, naguère si rebelles à la suzeraineté chinoise, paraissent s’y être alors ralliées avec empressement, car le protectorat chinois était une protection contre la double invasion arabe et tibétaine.

Rivalité de la Chine et des Arabes à l’ouest du Pamir.

@

Il y avait un siècle environ que l’empire perse sassanide était tombé sous les coups des Arabes. En deux batailles, Qâdisiya (637) et Néhâvend (642), la puissante monarchie sassanide avait été abattue et l’Iran occidental conquis. En 651 Hérât était occupée par les Arabes et Yezdegerd III, le dernier

---

[1] *Tse tche t’ong kien*, dans Chavannes, *Documents*, 286, n. 1.

[2] *Ibid.*

[3] *T’ang chou* dans Chavannes, *Documents*, 45 n. 1 ; *ibid.*, 143.

[4] Chavannes, *Documents*, 286, n. 1.

[5] *Kieou T’ang chou,* dans Chavannes, *Documents*, 127 et *Tch’e fou yuan kouei, ibid.*, 207.

Sassanide, mourait à Merv ; en 652 les Arabes pénétrèrent jusqu'à Balkh. Satisfaits de la conquête de tout l'ancien empire sassanide, Khorâssân compris, les Arabes, pour le moment, n'avaient pas poussé plus loin. Ils reprirent leur marche en avant au début du VIII[e] siècle, sous la direction de Qoutayba ibn Mouslim, gouverneur du Khorâssân pour le khalifat omméiyade, de 705 à 715 [1]. Dès 705, Qoutayba entreprit une expédition contre le Tokharestan, l'ancienne Bactriane, alors gouverné par une dynastie de *tégin* turcs bouddhistes, fondée par une branche cadette de l'ancienne famille royale des T'ou-kiue occidentaux, dynastie qui, d'après ce que nous a appris Hiuan-tsang, résidait d'ordinaire près de Qoundouz. Qoutayba mit ensuite à profit les querelles locales pour intervenir au Khwârezm et en Sogdiane. Au cours des années 706-709, il guerroya contre le royaume irano-turc de Boukhârâ et finit (709) par réduire le pays en vassalité. Il installa sur le trône de Boukhârâ l'héritier de la maison royale, Tougchada, qui devait régner de 710 à 739 et qui fut d'abord un client fidèle des Arabes, rallié, au moins en apparence, à la religion musulmane [2].

p.166 A Samarqand, le *tarkhan* local obtint de Qoutayba la paix en 709, moyennant un tribut et la remise d'otages, mais il fut ensuite renversé par ses sujets indignés de sa lâcheté et remplacé par Ikhchedh Ghourek. Qoutayba, après avoir longtemps assiégé Samarqand, contraignit Ghourek à capituler, malgré l'intervention des Turcs de Tachkend et des Ferghanais qui furent battus (712)

Les gens de Boukhârâ en 707 et ceux de Samarqand en 712 avaient fait aussi appel au puissant qaghan des T'ou-kiue orientaux, Mo-tch'o, alors, nous l'avons vu, maître de toute la Mongolie. Les deux fois, Mo-tch'o envoya une armée au secours des Sogdiens, sous les ordres d'un de ses neveux, sans doute le célèbre Kul-tégin [3]. En 707, il semble que Qoutayba ait battu et

---

[1] Pour cette période, critique des sources musulmanes dans Barthold, *Turkestan,* 184-196.

[2] Barthold, *Turkestan,* 184-185, d'après Tabarî et Balâdhourî.

[3] Cf. D'après Marquart, *Die chronologie der alttürkischen Inschriften*, p. 8, combattu, il est vrai, par Barthold, *Die alttürkischen Inschriften und die arabischen Quellen,* 10, qui ne croit pas que ce neveu du qaghan soit nécessairement Kul-tegin.

chassé le neveu du qaghan dans un combat entre Boukhârâ et Merv. En 712 les T'ou-kiue durent occuper un moment toute la Sogdiane où les Arabes ne conservèrent que la ville de Samarqand, mais à la fin Qoutayba les força à la retraite (713). Qoutayba vainqueur maintint d'ailleurs Ghourek comme roi vassal à Samarqand, mais la ville reçut une garnison arabe. Dès qu'il eut chassé les T'ou-kiue, en 712-713, il envoya une expédition de représailles contre Tachkend et s'avança lui-même en Ferghâna en direction de Khodjend. En 714 il était à Tachkend. En 715 il avait entrepris une seconde campagne au Ferghâna, quand les guerres civiles du khalifat entraînèrent son assassinat par ses propres troupes. (D'après Tabarî, Qoutayba aurait même atteint Kachgar, mais le point est très douteux [1].)

La mort de Qoutayba, le seul général arabe de cette époque qui ait vraiment voulu conquérir l'Asie Centrale, et les guerres civiles qui affaiblirent le khalifat sous les derniers Oméyyades donnèrent un certain répit aux Sogdiens. En même temps la restauration de la puissance chinoise en Mongolie, sur l'Ili et au Tarim par l'empereur Hiuan-tsong leur permettait d'espérer un appui de ce côté. Dès 712 le roi de Ferghâna [2], chassé par les Arabes, s'était réfugié à Koutcha, d'où il implorait, pour se faire p. 168 restaurer, l'aide de la Chine. En 715, au lendemain, sans doute, de la mort de Qoutayba, le général chinois Tchang Hiao-song vint en effet le restaurer en chassant du Ferghâna le roi nommé par les Arabes [3]. Le roi de Boukhârâ Tougchada, bien que confirmé sur le trône par les Arabes, se reconnut en 718-719 vassal de la Chine, implora l'intervention chinoise et, dans ce but, envoya en 726 son frère Arslan (en turc : le lion) à la cour de l'empereur Hiuan-tsong. Le roi de Samarqand Ghourek (v. 710-739), bien qu'ayant dû, lui aussi, reconnaître la suzeraineté arabe, sollicita à diverses reprises l'aide

---

[1] Sur une prétendue conquête arabe de Kachgar, voir H. A. R. Gibb, *The Arab conquests in Central Asia*, Bull. Sch. of Oriental Studies, II, 1923. — La restitution des faits d'après les sources arabes (Tabarî, Balâdhourî) est donnée par Barthold, *Turkestan*, 185-188. Les sources chinoises (*T'ang chou, Tch'e fou yuan kouei*) sont traduites par Chavannes, *Documents,* 203, 294.

[2] Ferghana=Ning-yuan dans la nomenclature géographique des T'ang.

[3] *Tse tche t'ong kien* dans Chavannes, *Documents,* 148.

de la Chine contre ses nouveaux maîtres (719, 731) [1]. Plus au sud, le roi turc ou *yabghou* du Tokharestan (Qoundouzet Balkh) sollicitait de même la protection de la Chine contre les Arabes (719, 727) [2].

Malgré le désir d'expansion territoriale de l'empereur Hiuan-tsong, la Chine hésitait cependant à envoyer un corps expéditionnaire en Sogdiane ou en Bactriane, à entrer en lutte ouverte avec le khalifat omeyyade. Le conflit mondial entre la cour khalifale et la cour de Tch'ang-ngan, évidemment rêvé par les Turco-Iraniens de Samarqand, de Boukhârâ et de Qoundouz comme le seul moyen de faire refluer l'invasion musulmane, ne se produisit pas (du moins pas avant 751). L'empereur Hiuan-tsong se contentait d'encourager la résistance des Sogdiens et Tokhari en leur envoyant brevets d'honneur et diplômes. Il est vrai qu'un chef turc, le roi turgäch Sou-lou (717-738), dont nous avons parlé ailleurs (p. 164), plus proche du pays (il régnait sur l'Ili), soutenait aussi la révolte locale contre la domination musulmane. Grâce à tous ces appuis ou encouragements, une insurrection générale contre la domination arabe éclata en 728 et pendant un an (728-729) la population de Boukhârâ resta révoltée avec l'appui des Turcs (en l'espèce des Turgäch). A partir de 730-731 Ghourek, roi de Samarqand, se révolta lui aussi avec l'aide des Turgäch. Samarqand ne fut définitivement reprise par les Arabes sur les révoltés et sur les Turgäch que vers 737-738 [3].

Les Chinois au Pamir (747-750).

@

p.170 L'empereur Hiuan-tsong avait, en somme, laissé sans intervenir Boukhârâ et Samarqand retomber sous la domination arabe. C'est que plus

---

[1] *T'ang chou* dans Chavannes, *Documents,* 136, 138.

[2] En 719 le vice-roi du Tokharestan, nommé Tech (Ti-chö), envoya à la cour de Chine un manichéen versé dans l'astronomie (Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine,* Journal Asiatique, 1913, I, 153). Sur les brevets chinois aux yabgou de Tokharestan, *T'ang chou* et *Tse tche t'ong kien* dans Chavannes, *Documents,* 157 ; *ibid.,* 206.

[3] Barthold, *Turkestan,* 189-192 (d'après Tabarî) et Chavannes, *Documents,* 203-207.

près d’eux, au Kan-sou et au Tarim, les Chinois se trouvaient aux prises avec des adversaires immédiats : les Tibétains ou T’ou-fan.

Les Tibétains, battus en 700 par le général chinois T’ang Hiou-ying, avaient demandé la paix (702), mais la guerre avait recommencé presque aussitôt. En 737, la Chine remporta sur eux une grande victoire à l’ouest du Koukou-nor, et en 746 le général chinois Wang Tchong-tseu les défit encore dans la même région. L’enjeu de la lutte était de ce côté la forteresse de Che-pou-tch’eng, près de Si-ning, sur la frontière du Kan-sou, forteresse qui fut enlevée aux Tibétains par le général chinois Li Yi, reprise par eux un peu plus tard, reconquise par le général chinois Ko Chou-han en 749. A l’autre extrémité du Tibet, les Tibétains menaçaient les petits royaumes pamiriens de Gilgit (en chinois, le petit Pou-lu), du Baltistan (en chinois, le grand Pou-lu) et du Wakhan (en chinois Hou-mi), par où passait la route qui allait du protectorat chinois du Tarim dans l’Inde. Or la Chine des T’ang, unie au monde indien par les liens du commerce et du pèlerinage bouddhique, tenait essentiellement à la liberté du passage à travers ces hautes vallées pamiriennes. Les rois du Cachemire Tchandraplda (d. 733) et Mouktâpîda (733-769) étaient, contre les bandes tibétaines, les fidèles alliés de la cour de Chine qui leur envoyait des brevets d’investiture (720, 733). Il en allait de même de la dynastie turque bouddhiste des Châhî qui régnait dans la vallée du Caboul, sur le Kapiça (Ki-pin en chinois des T’ang) (brevets d’investiture chinois en 705, 720, 745) [1]. Les Tibétains ayant établi leur suzeraineté sur le Gilgit, le général impérial Kao Sien-tche, gouverneur en second de Koutcha, franchit le Pamir en 747, descendit à Gilgit par le col de Baroghil et fit prisonnier le roi vassal des Tibétains (747). En 749 le yabghou du Tokharestan, c’est-à-dire le roi turc bouddhiste de Qoundouz, appelé par les Chinois Che-li-mang-kia-lo (du sanscrit Çri Mangala), demanda l’aide de l’Empire contre un petit prince montagnard, allié des Tibétains et qui interceptait les communications entre Gilgit et le Cachemire. Kao Sien-tche

[1] *T’ang chou*, dans Chavannes, *Documents*, 132, 166, *Tch’e fou yuan kouei*, *ibid.*, 209, 213.

franchit de nouveau le Pamir p.171 avec un corps expéditionnaire chinois et chassa une fois de plus les partisans tibétains (750) [1].

Les deux campagnes de Kao Sien-tche à l’ouest du Pamir marquent l’apogée de l’expansion chinoise en Asie Centrale sous les T’ang. La Chine, à cette date, était maîtresse de tout le bassin du Tarim, du bassin de l’Ili, de la région de l’Issiq-koul et suzeraine de Tachkend ; elle commandait les vallées pamiriennes, était protectrice du Tokharestan, du Caboul, du Cachemire. De sa résidence de Koutcha, Kao Sien-tche faisait figure de vice-roi chinois de l’Asie Centrale.

Brusquement tout s’effondra, et du fait de ce même Kao Sien-tche qui avait porté si loin les armes chinoises.

Chute de la domination des T’ang en Haute Asie (751).

@

Le roi turc ou *toudoun* de Tachkend, appelé en chinois Kiu-pi-chö avait à diverses reprises rendu hommage à la Chine (743, 747, 749). Cependant en 750 Kao Sien-tche, alors « protecteur » c’est-à-dire gouverneur ou commissaire impérial de Koutcha, lui reprocha de ne pas remplir son devoir de gardien des Marches. Kao Sien-tche se rendit à Tachkend, décapita le *toudoun* et s’appropria son trésor. Cet acte de violence provoqua la révolte de l’Ouest. Le fils de la victime implora l’appui des Turcs Qarlouq qui habitaient au Tarbagataï et sur l’Ouroungou, depuis la pointe orientale du lac Balkhach jusqu’à l’Irtych, l’appui aussi des garnisons arabes de la Sogdiane. Le général arabe Ziyâd ibn Çâlih, qui venait justement de mater une dernière insurrection à Boukhârâ, accourut du sud, tandis que les Qarlouq descendaient du nord. En juillet 751, Kao Sien-tche fut écrasé sur les bords du Talas, près de l’actuel Aoulié-ata, par ces forces coalisées. D’après la tradition Ziyâd ibn Çâlih aurait ramené à Samarqand des milliers de captifs

[1] *T’ang chou, l. c.,* 151 et 214 (*ibid.*, 151-152, biographie de Kao Sien-tche d’après le *Kieou T’ang chou*) et la reconstitution de Chavannes, *ibid.*, 296.

chinois [1]. Selon la remarque de Barthold, cette journée historique décida du sort de l’Asie Centrale. Au lieu de devenir chinoise, comme la tournure des événements semblait l’annoncer, elle allait devenir musulmane. Quant aux Qarlouq, ils paraissent, à la suite de leur victoire, avoir étendu leurs possessions à toute la région de l’Ili, au sud du Balkhach et au nord de l’Issiq-koul. Les anciennes résidences royales des T’ou-kiue occidentaux p. 172 passèrent en leur pouvoir et leur chef prit le titre de *yabghou,* sans doute en s’en contentant pour ne pas indisposer le qaghan des Ouigour [2].

Peut-être le désastre chinois du Talas aurait-il pu être réparé, mais il devint irrémédiable du fait des révoltes, luttes intestines et révolutions qui marquèrent en Chine la fin du règne de Hiuan-tsong. La Chine, en proie à une guerre civile de huit ans (755-763) perdit d’un seul coup l’empire de la Haute Asie.

L’empire turc ouigour.

@

La révolte qui faillit abattre la dynastie T’ang avait pour chef un condottiere k’i-tan, donc un Mongol au service de la Chine, nommé Ngan Lou-chan. Cet aventurier s’empara coup sur coup des deux capitales chinoises, Lo-yang (755) et Tch’ang-ngan, tandis que l’empereur Hiuan-tsong s’enfuyait au Sseu-tch’ouan. Le fils de Hiuan-tsong, l’empereur Sou-tsong (756-762) entreprit de reconquérir ses États. Il fit appel aux Turcs Ouigour, alors maîtres de la Mongolie [3].

Nous avons vu (page 162) qu’en 744 les Turcs Ouigour avaient remplacé les T’ou-kiue orientaux dans l’empire de la Mongolie. Le qaghan ouigour

---

[1] Chavannes, *Documents,* 142 (trad. du *T’ang chou*) et 297. Barthold, *Turkestan,* 195-196.

[2] Cf. Barthold, *Türks,* Enc. Isl., 948-949.

[3] Le roi de Khotan, Wei-tchö Cheng (de la dynastie Weï-tchö) vint aussi avec un contingent de troupes aider les T’ang contre les rebelles.

appelé par les Chinois Mo-yen-tcho [1] ou Ko-lo qaghan (745-759) accueillit la demande de l'empereur Sou-tsong. La main d'une infante chinoise lui fut accordée en récompense. Une armée ouigoure, descendue de Mongolie, vint coopérer avec les Impériaux et les aida puissamment à reprendre aux rebelles la ville de Lo-yang (757). L'empereur Sou-tsong combla les chefs ouigour de remerciements et de titres et leur promit, avant leur départ, un cadeau annuel de 20.000 pièces de soie. Mais la guerre civile n'était pas pour autant terminée en Chine. D'autres rebelles remirent en danger le trône de la dynastie T'ang. Le successeur de Mo-yen-tcho, le nouveau qaghan ouigour appelé en chinois Teng-li Meou-yu (759-780), circonvenu par les envoyés des p.173 rebelles, songea d'abord à profiter des embarras des T'ang [2]. Il partit même avec son armée pour la Chine dans l'intention de coopérer avec les révoltés, mais en cours de route un habile diplomate chinois lui ayant fait changer d'avis, il revint à l'alliance impériale et pour le compte de l'Empire enleva Lo-yang aux rebelles (20 novembre 762). Il pilla d'ailleurs consciencieusement la ville. S'il avait sans doute sauvé la dynastie T'ang, il devenait un protecteur quelque peu encombrant et un allié assez dangereux. Il reprit enfin le chemin de la Mongolie en mars 763.

Le séjour prolongé du qaghan ouigour à Lo-yang eut des conséquences importantes au point de vue spirituel. Il y fit la connaissance de missionnaires manichéens, sans doute d'origine sogdienne, qu'il ramena avec lui en Mongolie et qui le convertirent au manichéisme. Cette vieille religion perse, née d'un curieux syncrétisme mazdéo-chrétien et qui était persécutée en Iraq et en Iran par les Arabes, bénéficia ainsi d'un coup de fortune inattendu : convertir à sa doctrine l'empire ouigour, alors à l'apogée de sa puissance,

---

[1] Sous cette transcription chinoise Mo-yen-tcho, Schlegel a hypothétiquement restitué un nom turc de Moyoun-tchor, ce qui, note M. Pelliot, donnerait plutôt un Bayan-tchor (Pelliot, *A propos des Comans*, Journal Asiatique, 1920, I, 153). La titulature ouigoure du même prince est : *Tängrida qout boulmych il ytmich bilgä qaghan.* On a retrouvé dans la vallée de l'Orgötü, entre l'Orkhon et la Selenga sa tombe avec une inscription encore en alphabet turc ancien ou « runique ». Cf. Ramstedt, *Zwei uigurischen Runeninschriften in der Nord-Mongolei,* Soc. finno-ougrienne, Helsingfors, XXX, 1913 et Chavannes, T'oung pao 1913, 789.

[2] Ce qaghan est désigné dans un fragment manichéen et sur l'inscription de Qara-balgassoun des environs de 820 par une série de qualificatifs : « *Ouloug ilig* (grand roi), *tängrida qout boulmych* (par le Ciel ayant obtenu la majesté), *ärdämin il toutmych* (par son mérite tenant en main le royaume), *alp* (héroique), *qoutlough* (majestueux), *külüg* (glorieux), *bilgä* (sage) » (F. W. K. Müller, *Uigurica* II, 95.

maître de la Mongolie, allié de la Chine. Le manichéisme devint même la religion d'État des Ouigour. Ce même qaghan de 759-780 est appelé sur l'inscription de Qara-balgassoun « émanation de Mani », *zahag i Mânî.* Un haut dignitaire manichéen, un *mou-chö* (transcription chinoise du titre de *mojak* en sogdien et de *moje* en pehlvi) s'installa en pays ouigour comme chef de la nouvelle Église d'État [1]. L'influence politique du clergé manichéen devint vite considérable. Un texte chinois rang de cette époque nous dit que « les Ouigour délibèrent toujours avec les manichéens sur les affaires du gouvernement ».

L'empire ouigour resta la puissance dominante de la Haute Asie sous les qaghans suivants. Alp Qoutlough, que les Chinois appellent Ho Ko-tou-lou (780-789) demanda et obtint la main d'une infante chinoise. La cour des T'ang n'avait rien à refuser à ces Turcs dont l'hostilité aurait pu la détruire, dont l'alliance l'avait sauvée et qui traitaient avec elle — fait nouveau entre Chinois et barbares — sur un pied d'égalité [2]. L'inscription de p.174 Qara-balgassoun énumère ensuite une série d'autres qaghans, désignés par les mêmes qualificatifs : Tängridä boulmych külüg bilgä (789-790), Tängridä boulmych alp qoutlough oulough bilgä (795-805), Tängri bilgä (805-808), Aï tängridä qout boulmych alp bilgä (808-821). C'est sous ce dernier « qaghan céleste » et à son éloge que fut gravée près de Qara-balgassoun, sur la rive gauche de l'Orkhon, la célèbre inscription trilingue, chinoise, turque et sogdienne dont nous tirons ces renseignements [3]. Il avait demandé, lui aussi, la main d'une infante chinoise. Par suite de retards, elle épousa seulement

---

[1] Cf. Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, Journal Asiatique, 1913, I, 190, 195-196.

[2] Ibid., 276. La Chine avait à cette époque grand besoin de l'alliance ouïgoure contre les Tibétains. Vers 787, les Tibétains avaient enlevé aux dernières garnisons T'ang l'oasis de Koutcha, mais ils en furent ensuite chassés par les Ouigour. En 791, ils attaquèrent le poste chinois de Ling-wou, près de Ning-hia, au Kan-sou, et ce fut encore grâce aux Ouigour qu'ils furent repoussés. De 783 à 849, puis une seconde fois jusqu'en 860 ils occupèrent tenacement la région de Si-ning et de Lin-tcheou, dans le sud-ouest du Kan-sou.

[3] Cf. Radloff, *Atlas der Altertümer der Mongolei,* 1892, pl. XXXI-XXXV. — Radloff, *Antiquités de l'Orkhon,* Soc. finno-ougrienne, Helsingfors, 1892, 50-61. F. W. K. Müller, *Sitzber. d. Akad. der Wissenschaft,* Berlin, 1909, 276.

son fils et successeur Kün tängridä oulough boulmych kütchlüg bilgä tch'ong-tö, qui régna de 821 à 824.

La prédication du manichéisme, avec ce qu'elle comportait d'éléments philosophiques chrétiens et mazdéens, d'art iranien aussi, dut contribuer à civiliser les Ouigour. L'inscription de Qara-balgassoun nous dit que

> « ce pays aux mœurs barbares et rempli des fumées du sang se transforma en un pays où on se nourrit de légumes, le pays où on tuait en un pays où on encourage à faire le bien [1].

A diverses reprises (770, 771, 807) les ambassades ouigoures se firent à la cour des T'ang les protectrices des communautés manichéennes établies ou à établir en Chine. Dès 768 le qaghan obtint du Fils du Ciel un décret autorisant la prédication manichéenne en Chine ; des temples manichéens furent élevés pour les résidents ouigour (771) à King-tcheou du Hou-pei, à Yang-tcheou du Kiang-sou, à Chao-hing du Tchö-kiang et à Nan-tch'ang du Kiang-si. L'ambassade ouigoure de 807 demanda l'autorisation de laisser établir d'autres temples manichéens à Lo-yang et à T'ai-yuan.

Le pays de Tourfan [2] qui était englobé dans les possessions p.175 ouïgoures compta aussi des communautés manichéennes florissantes, comme l'attestent les fresques et miniatures de cette religion retrouvées, notamment à Idiqout-chähri, par la Mission von Le Coq. Il est intéressant de relever sur les miniatures, à côté de donateurs ouigour, des portraits de prêtres manichéens en costume blanc, d'autant que ce sont là les premières miniatures persanes connues [3]. C'est bien de la Perse, en effet, qu'en même temps que leur religion, les prédicateurs manichéens avaient apporté cette technique

---

[1] Remarquons que l'interdiction manichéenne de boire du lait et de manger du beurre, si elle devait être difficile à observer en ce pays d'élevage et de *qoumis* (le lait de jument fermenté) devait, avec la recommandation de manger des légumes, détourner les Ouigour de la vie pastorale en faveur de la vie agricole (Cf. Chavannes et Pelliot, *Traité manichéen,* Journal Asiatique, 1913, I, 268.

[2] Au témoignage de l'inscription sogdienne de Qara–balgassoun, Bechbaligh, Tourfan, Qarachahr, etc., « les 4 Toughri » furent soumis par les Ouigour vers 800. Henning, *Argi and the Tokharians,* B. S. O. S., 1938, 550.

[3] Cf. Von Le Coq, *Buddhistische Spätantike in Mittelasien*, II, *Manichäische Miniaturen* (Berlin, 1923) et *Chotscho*, pl. 1-6.

picturale qu'ils considéraient avec raison comme un excellent moyen de propagande. Des donateurs ouigour sont également figurés sur certaines des fresques bouddhiques du groupe de Tourfan, notamment à Mourtouq-Bäzäklik [1]. Représentés en grand costume de cérémonie, avec de belles robes de cour, une sorte de mitre ou de tiare sur la tête, avec leurs femmes offrant des fleurs, leurs serviteurs et leurs musiciens, ils témoignent de la richesse et de l'éclat de la culture ouigoure. Un peu plus loin sur ces mêmes fresques bouddhiques d'autres donateurs barbus, de type turco-iranien, à la manière des Kachgari actuels, avec un casque plat, suivis de leurs chameaux et de leurs mulets et sortes de rois-mages bouddhiques, évoquent à nos yeux les caravaniers sogdiens par lesquels l'empire ouigour était entré en contact avec les religions de l'Iran [2]. Enfin on trouve encore dans le Tourfan ouigour quelques belles fresques nestoriennes. Mais c'est surtout à l'époque suivante, après 840, dans la seconde moitié du IX^{e} siècle et au commencement du X^{e}, quand les Ouigour, chassés de la Mongolie, se réfugieront en grand nombre à Tourfan où ils fonderont une principauté nouvelle, que cet art tourfanais ouigour se développera, notamment à Mourtouq-Bäzäklik. Les plus beaux donateurs ouigour de la région datent en effet, semble-t-il, de cette seconde époque [3].

En même temps qu'ils empruntaient à l'Iran ou à l'Iran Extérieur leur religion manichéenne, les Ouigour avaient également emprunté à la même région, en l'espèce à la Transoxiane, l'alphabet sogdien, tiré du syriaque et ils en avaient eux-mêmes tiré une écriture particulière, l'écriture ouigoure, destinée à remplacer dans ce même IX^{e} siècle, le vieil alphabet turc (t'ou-kiue) de p.176 l'Orkhon [4]. A l'aide de cette écriture nouvelle, ils créèrent aussi une littérature nationale, la première en date des littératures turques,

---

[1] Von Le Coq, *Chotscho,* pl. 30-32 et *Buddhistische Spätantike,* III, pl. 17. Aussi E. Waldschmidt, *Gandhâra, Kutscha, Turfan,* pl. 16-21.

[2] Waldschmidt, Gandhâra, Kutscha, Turfan, fig. 18.

[3] Un prince ouigour de Tourfan au X^{e} siècle, Boughra Sali Toutouq, est représenté sur une des fresques de Bäzäklik.

[4] Cf. Von Le Coq, *Kurze Einführung in die uigurische Schriftkunde,* Mitteil. Sem f. oriental. Sprach., Berlin 1919, p. 93-109.

littérature dans laquelle ils traduisirent de l'iranien plusieurs textes manichéens, du sanscrit, du koutchéen ou du chinois de nombreux textes bouddhiques [1]. Les Ouigour devaient ainsi prendre une avance considérable sur les autres peuples turco-mongols dont, jusqu'à l'époque de Gengis-khan, ils allaient être les éducateurs.

Mais sans doute pendant qu'ils se civilisaient, les Ouigour s'affaiblissaient-ils. En 840 leur capitale Qara-balgassoun fit prise, leur qaghan tué et leur empire renversé par des Turcs restés sauvages, les Kirghiz du haut Iénissei (entre Minoussinsk et le lac Kosso-gol) [2]. La cour de Chine qui, pendant un siècle, avait tremblé devant ces alliés trop puissants, profita de leur chute pour se débarrasser, par une persécution en règle, des manichéens, leurs protégés (843).

Les Kirghiz s'installèrent à la place des Ouigour dans la « Mongolie impériale », sur le haut Orkhon, autour de l'actuelle Qara-balgassoun et de l'actuelle Qaraqoroum. Mais ces tribus sibériennes firent régresser la Mongolie vers la barbarie. Les Kirghiz restèrent maîtres du pays jusque vers 920, époque où ils devaient être vaincus par le peuple mongol des K'i-tan et rejetés vers les steppes de l'Iénissei.

Quant aux Ouigour, dépossédés de l'empire de la Mongolie, ils allèrent s'établir dans les oasis du nord du Tarim, à Qara-khodja ou Khotcho, l'ancien Tourfan, à Kou-tch'eng devenue la turque Bechbaligh, à Qarachahr et à Koutcha (843) [3]. Un autre groupe ouigour, connu depuis sous le nom de Sary-Ouigour, s'établit vers 860 ou 866 au Kan-sou occidental, autour de Kan-tcheou [4]. La principauté ouigoure de Kan-tcheou dura jusqu'en 1028, date à

---

[1] Voir par exemple, Annemarie von Gabain, *Die uigurische Übersetzung der Biographie Hüen-tsangs,* Berlin, Akad. d. Wiss., 1935.

[2] Un dernier qaghan ouigour, Wou-kiai (Ugä ?) essaya, plus en aventurier qu'en souverain, de se maintenir encore sur le Gobi en guerroyant à la fois contre les Kirghiz et contre les Chinois. Il fut tué obscurément dans l'Altaï en 847.

[3] Voir Barthold, *Beshbalik,* Enc. Isl. 746.

[4] Les rois ouigour de Kan-tcheou prétendirent maintenir le titre de qaghan (Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen,* Journal Asiatique, 1913, I, 179).

laquelle elle fut conquise par les Tangout. (La floraison du bouddhisme à Touen-houang au Xe siècle, nous prouve que ce groupe ouigour dut assez vite abandonner le manichéisme pour le p.178 bouddhisme local [1]). Le royaume ouigour de Bechbaligh-Koutcha devait se perpétuer jusqu'en pleine époque gengiskhanide, au XIIIe siècle. Là, sur le vieux fond « tokharien », plus exactement koutchéen, c'est-à-dire indo-européen, auquel ils se superposèrent, les Ouigour développèrent, en continuité avec la culture koutchéenne, une intéressante civilisation bouddhique, nestorienne et manichéenne. Mais là aussi le manichéisme dut s'affaiblir assez vite. A l'époque gengiskhanide, les Ouigour de Bechbaligh-Koutcha seront soit bouddhistes, soit nestoriens.

Il est fort possible que l'établissement des Ouigour en pays tourfanais et koutchéen, établissement qui entraîna la turcisation de ces vieilles terres indo-européennes, ne l'ait entraînée que par étapes, le mélange des Ouigour avec les indigènes ayant pu produire une population quelque temps bilingue. C'est ce que paraissent signifier les sources musulmanes qui nous disent qu'à côté de leur dialecte turc, les habitants de l'Ouigourie avaient longtemps possédé une autre langue qu'ils parlaient entre eux [2]. En tout cas, les Ouigour bénéficièrent de l'acquit littéraire du monde « tokharien » qu'ils allaient continuer, et la littérature ouigoure, tant xylographique que manuscrite, découverte par les expéditions allemande, française et anglaise dans l'actuel Sin-kiang, atteste que le pays, en se turcisant, conserva son activité intellectuelle passée [3]. Les Ouigour méritèrent ainsi de devenir les « professeurs de civilisation » des États turco-mongols de l'Altai et de l'Orkhon, des Naiman du XIIe siècle comme des Gengiskhanides au XIIIe,

---

[1] Ce que semble attester la mention des « qaghans célestes » ouigour de Kan-tcheou sur plusieurs panneaux bouddhiques des Grottes des Mille Bouddhas à Touen-houang. Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine,* Journal Asiatique, 1913, I, 303.

[2] Barthold, *Türks,* Enc. Isl., 952. Les Basmil qui avaient précédé (au VIIe siècle) les Ouigour dans la région de Kou-tch'eng, l'ancienne Bechbaligh, avaient aussi, à côté du turc, qu'ils savaient parler, leur langue particulière (*ibid.*).

[3] Mentionnons par exemple la traduction ouigoure de la Vie de Hiuan-tsang, datant du second quart du Xe siècle et récemment traduite par Mlle von Gabain (*Uigurische Uebersetzung der Biographie Hüen-tsangs,* Sitzb. d. preuss. Akad. Wiss. 1935, VII).

auxquels ils fournirent leur personnel de scribes, leurs « bureaux » et leur écriture.

Les Turcs Cha-t’o.

@

La dynastie chinoise des T’ang, qui devait être renversée en 907, faillit succomber dès 880 à la suite d’une révolte populaire, p.179 sorte de jacquerie, conduite par un certain Houang Tch’ao. La capitale impériale Tch’ang-ngan, ainsi que la grande ville de Lo-yang, tomba aux mains de ce rebelle et la cour fit appel, contre lui, à une nouvelle horde turque, celle des Tchöl, en transcription chinoise Tch’ou-yue, en traduction chinoise Cha-t’o « les gens du désert de sable [1] ».

Barthold tend à faire sortir les Tchöl, Tch’ou-yue ou Cha-t’o du groupe des tribus Toqouz Oghouz dont une fraction, au moins, nomadisera du Xe au XIIe siècle au nord de la mer d’Aral [2]. En fait, les Cha-t’o s’étaient séparés du gros des T’ou-kiue occidentaux pour vivre, dès le VIIe siècle, à l’est du lac Barkoul. En 712, les bandes tibétaines ravageant la région du Barkoul, les Cha-t’o se déplacèrent légèrement à l’ouest, en direction de Kou-tch’eng. En 808 chassés de nouveau de ce cantonnement par les incursions tibétaines, ils vinrent demander protection à la Chine. La cour des T’ang les établit comme fédérés au nord-est de Ling-tcheou (près Ning-hia), dans le nord de l’Ordos.

Les Cha-t’o restèrent cantonnés dans l’Ordos sans en sortir jusqu’en 878. Cette année-là, à la faveur de la guerre civile qui désolait la Chine, un de leurs chefs, Li K’o-yong, se saisit de la Marche de Ta-t’ong, au nord du Chan-si d’où il était en mesure d’intervenir dans l’anarchie chinoise. De fait, en 880,

---

[1] Barthold, *Toghuz ghuz*, Enc. Isl., 848 et *Türks*, *ibid.*, 949. Cependant les sources chinoises citées par Chavannes, tout en affirmant l’étroite parenté des Cha-t’o et des Tch’ou-yue, semblent les distinguer, les premiers, au VIIe siècle, nomadisant à l’est, les seconds à l’ouest du lac Barkoul.

[2] Barthold, art. *Toghuzghuz.* Du même, article *Turks*, p. 948, Enc. Islam. Cf. Minorsky, *Hudûd al-’Alam*, 266. Le *T’ang-chou*, traduit par Chavannes (*Documents,* 96), nous dit que les Cha-t’o sont de la race des T’ou-kiue occidentaux et en particulier des Tch’ou-yue, tribu turque qui, aux VIIe-VIIIe siècle, nomadisait entre Kou-tch’eng et le lac Barkoul.

quand la terrible rébellion conduite par Houang Tch’ao, eut enlevé aux T’ang leur capitale, Tch’ang-ngan, ceux-ci firent appel à Li K’o-yong. Le jeune chef (il n’avait que 28 ans) nous est décrit par les historiens chinois comme vaillant et fidèle. Il paraît avoir pris au sérieux son rôle de sauveur des T’ang et son loyalisme ne se démentit plus. Il chassa les rebelles de Tch’ang-ngan (883) et fut, en récompense, nommé ministre par le gouvernement impérial qu’il venait de sauver. Ce qui était plus important peut-être pour lui, c’est qu’il avait reçu en même temps le gouvernement de T’ai-yuan, c’est-à-dire l’actuel Chan-si. On put croire un moment que ce Turc sinisé allait succéder à la dynastie T’ang expirante et monter sur le trône de Chine. Mais il semble que son loyalisme l’en ait empêché. Ce fut un ancien chef de bandits, rallié à temps aux p.180 Impériaux, Tchou Wen qui l’emporta, déposa le dernier T’ang et se proclama empereur comme fondateur de la dynastie Heou-Leang (907). Toutefois Li K’o-yong resta maître du Chan-si et après sa mort (908) son fils Li Ts’un-hiu (d. 926) s’y maintint sous le titre de roi de Tsin avec T’ai-yuan comme capitale. En 923 Li Ts’un-hiu réussit à renverser la dynastie Heou-Leang et à devenir empereur de Chine (avec capitale à Lo-yang) comme fondateur d’une éphémère dynastie Heou-T’ang qui ne régna que treize ans (923-936). En 936 le dernier Heou-T’ang fut renversé, grâce à l’aide de la horde des K’i-tan, par le général Che King-t’ang, lui aussi turc cha-t’o, qui se proclama empereur de Chine comme fondateur de la dynastie des Heou-Tsin, avec capitale à K’ai-fong (P’ien). Mais cette maison devait être encore plus éphémère que la précédente et ne durer que dix ans (936-946). En 946 ces anciens Turcs, trop complètement sinisés, furent renversés par de vrais barbares, les K’i-tan, de race mongole, dont il nous reste à parler.

Les K’i-tan.

@

Les K’i-tan (en transcription chinoise) ou Khitaï (en transcription arabo-persane) ou Kitat (en mongol) sont signalés dans les annales chinoises dès 405-406, époque où on les voit établis à l’ouest du Leao-ho, entre ce fleuve et

son affluent le Chara-mouren, dans l'actuel Jéhol [1]. Ils appartenaient à la famille mongole, leur langue étant « un dialecte mongol, fortement palatalisé au contact des parlers tongous [2]. » Dès 696, ils avaient, par la passe de Chan-hai-kouan, dirigé une razzia sur le Ho-pei, du côté de Yong-p'ing et même jusqu'à la plaine de Pékin, mais la cour des T'ang (l'impératrice Wou Heou, alors régnante) suscita contre eux le qaghan des T'ou-kiue orientaux, Mo-tch'o, alors à l'apogée de sa puissance, qui les prit à revers et leur infligea un désastre p.181 tel que leur expansion en fut arrêtée pour trois siècles (697) (voir page 156). Une guerre de frontières entre K'i-tan et Chinois en 734-735 ne modifia pas la situation. En 751 les K'i-tan défirent au nord-est de P'ing-lou (près de l'actuel P'ing-ts'iuan), une armée d'invasion chinoise, laquelle, par parenthèse, était commandée par un officier de leur race, le trop célèbre Ngan Lou-chan, entré au service de la Chine et devenu le favori de l'empereur t'ang Hiuan-tsong. C'est ce même Ngan Lou-chan qui essaya par la suite de renverser Hiuan-tsong pour devenir empereur (755).

Les K'i-tan occupaient toujours le bassin nord-ouest du Leao-ho et la région de son affluent le Chara-mouren, lorsqu'au commencement du X^e^ siècle ils furent organisés par un chef énergique, nommé (en transcription chinoise) Ye-liu (nom de son clan) A-pao-ki (d. 926) qui réussit à fixer la dignité de khan dans son propre clan, le clan Ye-liu. D'après les annalistes postérieurs, A-pao-ki aurait commencé à siniser superficiellement sa horde, à laquelle son successeur devait donner en 947 le nom dynastique de Leao, sous lequel les K'i-tan sont en effet connus dans l'histoire de Chine. En 924, il pénétra en Mongolie, poussa jusqu'au haut Orkhon, entra à Qara-balgassoun,

---

[1] Sur les K'i-tan, Gabelentz, *Geschichte der grossen Liao* (trad. du Leao-che) Petersbourg, 1877. — Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 209. — Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, Journal Asiatique, 1897, I, 377. — J. Mullie, *Les anciennes villes de l'empire des Grands Leao au royaume mongol de Barin*, T'oung pao, 1922, 105.

[2] Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 146-147. Notons que Rachîd ed-Dîn (*apud* d'Ohsson, I, 113) spécifie que « la langue k'i-tan a la plus grande conformité avec celle des Mongols ». Voir aussi Willy Baruch, *Writing and language of the K'i-tan,* in Salmony, *Sino-Siberian art* (Loo éditeur, Paris, 1933), p. 24 et W. Kotwicz, *Les Khitai et leur écriture,* Rocznik Orjentalistyczny, Lwow 1925, 248. — Le P. Mostaert a cru que Khitan est un pluriel mongol de Khitai (Mostaert, *Bull.* 9 *Cath. Univ. Peking*, p. 40 (1934).

en chassa les Turcs Kirghiz qui occupaient cette région depuis 840, et les refoula vers le haut Iénisséi et les steppes de l'Ouest [1]. Il est curieux qu'il offrit alors aux Turcs Ouigour du Kan-sou occidental de les remettre en possession du pays de l'Orkhon, que les anciens qaghans ouigour avaient possédé de 743 à 840, mais les Ouigour, devenus sédentaires, écartèrent cette perspective de retour à la vie nomade [2]. Du côté de l'est, A-pao-ki (il mourut au cours de cette expédition) détruisit en 926 le royaume tongouso-coréen de Pohai qui englobait la Corée du nord (au nord du 40e degré) et la Mandchourie à l'est du Leao-tong (depuis Kharbin et Vladivostok jusqu'à Port Arthur). Les Tongous Djürtchät du nord-est mandchourien, dans les forêts de l'Oussouri, devinrent eux-mêmes vassaux des K'i-tan.

A-pao-ki essaya aussi de profiter des guerres civiles qui désolaient la Chine pour s'emparer du Ho-pei, mais fut repoussé à Wang-tou, au sud de Pao-ting, par Li Ts'un-hiu, plus haut p.182 nommé, fondateur de la dynastie chinoise des Heou-T'ang (922).

A la mort d'A-pao-ki (926), sa veuve [3], une khatoun d'une énergie de fer, comme tant de douairières turco-mongoles (comme plus tard la mère de Gengis-khan), sut, parmi ses fils, faire élire khan son fils préféré, le second. « Elle réunit la diète de sa nation (le *qouriltaï* des Mongols gengiskhanides), fit monter à cheval son fils aîné T'ou-yu et le second Tö-kouang (transcriptions chinoises), puis dit aux nobles préalablement avertis :

> — J'aime également mes deux fils que voici et ne puis me décider. Saisissez la bride de celui qui vous paraît le plus digne !

Naturellement ils saisirent la bride du cheval de Tö-kouang et Tö-kouang devint khan (927-947). Au début sa mère gouverna de concert avec lui, à sa

---

[1] Cf. Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, Journal Asiatique 1897, mai-juin, 382. Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 265.

[2] L'influence culturelle des Ouigour sur les K'i-tan semble avoir été assez considérable. Une des deux écritures des K'i-tan paraît avoir été tirée de l'écriture ouigoure, l'autre étant dérivée des caractères chinois. (Marquart, *Guwaini's Bericht über die Bekehrung der Uiguren,* 500-501. Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, Journal Asiatique 1913, I, 377.

[3] Dite « du clan Chou-lu », en transcription chinoise, Chou-lu Che.

manière d'ailleurs. Chaque fois qu'un chef lui déplaisait, elle l'envoyait « porter de ses nouvelles à son feu mari ». Des gardes apostés près de la tombe d'A-pao-ki faisaient en effet passer le commissionnaire de vie à trépas. Chargé un jour d'une commission de cette sorte, un dignitaire chinois, Tchao Sseu-wen, déclara que l'honneur revenait d'abord à la douairière. La khatoun répliqua que malheureusement sa vie à elle était nécessaire à la horde ; toutefois, bonne joueuse, elle se coupa le poignet qu'elle fit enterrer dans la tombe royale [1]. Il y a là une curieuse survivance de la coutume des hécatombes familiales à la mort du chef, coutume immémoriale dans la steppe, chez les Scythes comme chez les Huns et Mongols. Malgré ces mœurs barbares, la khatoun n'hésita pas à donner sa confiance au ministre chinois Han Yen-houei, qui commença à civiliser les K'i-tan.

Le nouveau khan k'i-tan, Ye-liu Tö-kouang, eut bientôt l'occasion d'intervenir dans les affaires chinoises. En 936 il prit sous sa protection le général impérial Che King-t'ang, révolté contre la dynastie des Heou-T'ang, descendit au Ho-pei par la passe de Kou-pei-k'eou à la tête de 50.000 hommes, et aida Che King-t'ang à écraser les Impériaux et à monter sur le trône de Chine comme fondateur de la dynastie Heou-Tsin.

Devenu empereur de Chine par la grâce des K'i-tan, Che King-t'ang leur céda en reconnaissance le nord du Ho-pei, y compris Yeou-tcheou ou Yen-tcheou, l'actuel Pékin, et l'extrême-nord du Chan-si, avec Yun-tcheou, l'actuel Ta-t'ong (936). C'était l'installation des Barbares à l'intérieur de la grande muraille, dans ces Marches du nord d'où ils pouvaient désormais contrôler toute la politique chinoise. La trahison de Che King-t'ang ouvrait la p.183 première brèche dans l'intégrité du vieil empire, brèche qui ira ensuite s'élargissant et par où les hordes finiront par conquérir toute la Chine du nord au XII^{e} siècle, toute la Chine au XIII^{e}. Pékin, conquis par Tö-kouang, passera des K'i-tan aux Djürtchät, des Djürtchät aux Gengiskhanides et restera ainsi au pouvoir des nomades de 936 à 1368. En 938, Tö-kouang en fit sa résidence méridionale (*nan-king* en chinois) — sa résidence du nord étant à

[1] Wieger, *Textes historiques*, II, 1537-1538.

Lin-houang sur le Chara-mouren, en Mandchourie, et sa résidence orientale à Leao-yang [1].

Che King-t'ang, empereur de Chine par la grâce des K'i-tan, resta jusqu'à sa mort (942) leur client docile, mais son neveu et successeur, Che Tchong-kouei (943-946), voulut s'affranchir de cette tutelle. Grave imprudence. Les K'i-tan défirent ses forces à hauteur de Ho-kien-fou, passèrent le fleuve Jaune et apparurent devant K'ai-fong (alors Ta-leang), la capitale impériale, où leur khan, Tö-kouang fit son entrée le premier jour de l'année 947.

Le khan k'i-tan songea sans doute à se proclamer empereur de Chine. De fait, dans K'ai-fong conquise il affecta de prendre le costume chinois. Mais derrière lui les populations chinoises se révoltaient, massacraient (à Tchang-tö notamment) les K'i-tan isolés. Tö-kouang alla exterminer les habitants de Tchang-tö, puis, devant la révolte générale, il reprit le chemin du Jehol, traînant à sa suite toute la cour chinoise prisonnière. Arrivé à hauteur de Tchen-ting, il mourut, et ce décès, à une telle heure, en portant le trouble chez les K'i-tan, leur fit sans doute perdre l'occasion de conquérir la Chine (947).

Pendant la retraite des K'i-tan, un général chinois qui commandait au Chan-si, Lieou Tche-yuan, qui était d'ailleurs de sang turc cha-t'o, fut proclamé empereur par ses troupes (février 947). Vivement soutenu par l'opinion chinoise, il monta sur le trône impérial à K'ai-fong en avril de la même année comme fondateur de la dynastie Heou-Han.

Les K'i-tan, chez lesquels Tö-kouang eut comme successeurs Ye-liu Yuan (947-951) et Ye-liu King (951-968), auraient ainsi perdu l'occasion d'intervenir dans les affaires chinoises, si cette occasion ne leur avait été rendue par les Chinois eux-mêmes. En 951 la famille impériale Heou-Han, chassée du trône par une nouvelle dynastie, celle des Heou-Tcheou, trouva refuge au Chan-si central où elle fonda une principauté locale, dite des p.184 Pei-Han, qui y dura de 951 à 979, avec T'ai-yuan, comme capitale. Une guerre permanente éclata alors entre d'une part les dynasties impériales qui

[1] Cf. Mullie, *Les anciennes villes de l'empire des Grands Leao,* T'oung pao, 1922, 105. A partir de 1014, Ta-t'ong reçut aussi le rang de capitale occidentale, *si-king*.

régnaient à K’ai-fong — les Heou-Tcheou d’abord (951-960), les Song ensuite (960) — et d’autre part les rois Pei-Han du Chan-si central, qui régnaient à T’ai-yuan. Par rancune contre ceux qui les avaient dépouillés du trône et pour défendre leur petit royaume du Chan-si, les Pei-Han se placèrent sous la protection des K’i-tan. Bien entendu, les K’i-tan ne manquèrent pas de rentrer dans le jeu et leurs armées accoururent dès lors au secours des Pei-Han chaque fois que les Impériaux essayaient de reprendre T’ai-yuan.

Cette situation se continuait lorsqu’une grande dynastie nationale, celle des Song, fut montée sur le trône de Chine (960) et qu’elle eut à partir de 975 refait — à l’exception, précisément, du royaume Pei-Han de T’ai-yuan — l’unité des États chinois.

Le fondateur de la dynastie Song, le grand empereur T’ai-tsou (de son nom personnel Tchao K’ouang-yin), avait déjà essayé en 968 de conquérir T’ai-yuan ; il en avait été empêché par les K’itan, accourus à leur habitude au secours de la place. Le deuxième empereur song, T’ai-tsong, fut plus heureux. En 979, malgré l’intervention des K’i-tan, il réussit à faire capituler T’ai-yuan et à annexer le royaume Pei-Han du Chan-si. Il résolut alors d’enlever aux K’i-tan les territoires que ceux-ci occupaient depuis 936 au sud de la Grande Muraille : Ta-t’ong et Pékin. Mais le souverain k’i-tan alors régnant, Ye-liu Hien (968-982), et ses généraux offrirent à la tentative de reconquête chinoise une résistance où elle se brisa. Le souverain chinois s’avança jusqu’à Pékin (alors appelé Yeou-tcheou, ou Yen-king), dont il commença le siège, mais il fut défait par le général k’i-tan Ye-liu Hieou-ko près de la rivière Kao-leang-ho, au nord-ouest de Pékin, et dut battre précipitamment en retraite jusqu’à Tcho-tcheou, sur la route de Pékin à Pao-ting (979). Les K’i-tan essayèrent à leur tour d’envahir la partie chinoise du Ho-pei, mais leur général Ye-liu Hieou-ko se fit battre devant Tcheng-ting.

En 986 l’empereur T’ai-tsong fit une nouvelle tentative. Le khan k’i-tan Ye-liu Hien venait de mourir, remplacé par un enfant de douze ans, Ye-liu Long siu (983-1031) sous la régence de la douairière Siao-che. L’occasion semblait favorable. L’armée chinoise, commandée par les généraux Ts’ao Pin, P’an Mei et Yang Ye, fut divisée en plusieurs colonnes qui marchèrent les unes sur Ta-t’ong, les autres sur Pékin. Les colonnes de gauche réussirent bien à s’emparer de la région de Ta-t’ong, mais celles p.185 de droite ne purent

dépasser Tcho-tcheou et furent finalement battues par le général k’i-tan Ye-liu Hieou-ko à Ki-keou-kouan, au sud-ouest de Tcho-tcheou, près de Yi-tcheou et repoussées jusqu’à la rivière Kiu-ma-ho, à mi-chemin entre Pékin et Pao-ting [1]. Les débris des forces chinoises prirent la fuite vers le sud. Ye-liu Hieou-ko les rejoignit, dit le *T’ong-kien-k’ang-mou,* au passage du Cha-ho, sans doute la rivière de ce nom qui passe à Sin-lo-hien, au nord de Tcheng-ting et de Ho-kien-fou. Il jeta les Chinois dans la rivière où ceux-ci périrent en grand nombre. Les K’i-tan prirent Chen-tcheou (près de Tcheng-ting), Tö-tcheou et Chouen-tö, mais fort heureusement pour la Chine ils ne poursuivirent pas leur avantage plus au sud (986). En 989 seulement les Chinois purent se ressaisir et les battre près de Pao-ting-fou.

Les embarras de la Chine étaient accrus du fait des Tangout.

Les Tangout, peuple de race tibétaine, fondèrent au début du XI^{e} siècle dans l’Ordos et l’Alachan un État nouveau, le royaume de Si-Hia qui devint un péril constant pour la province chinoise du Chen-si. Le fondateur de cet État, Tchao Pao-ki, également désigné sous le nom de Li Ki-ts’ien (d. 1003), fut reconnu comme roi de Si-Hia en 990 par les K’i-tan, alors suzerains de toutes les hordes du Gobi oriental. En 1001 il enleva à la Chine l’importante place de Ling-tcheou ou Ling-wou près de Ning-hia. Ce fut non loin de là, à Halatchar, que les rois de Si-Hia eurent leur capitale. L’empire des Song se trouva ainsi menacé à la fois par les K’i-tan au nord-est et par les Si-Hia au nord-ouest.

Sous le règne du troisième empereur song Tchen-tsong, le roi k’i-tan Ye-liu Long-siu conduisit en 1004 dans le sud du Ho-pei une chevauchée au cours de laquelle il s’empara de Pao-tcheou (l’actuel Pao-ting), de Ki-tcheou (Ta-ming), même de Tö-ts’ing, l’actuel Ts’ing-fong-hien, en face de K’ai-fong, la capitale chinoise, dont ne le séparait que le cours du fleuve Jaune (lit de 1000, modifié en 1007). A K’ai-fong, des courtisans pusillanimes conseillaient à l’empereur Tchen-tsong de transporter sa résidence à Nankin ou au Sseu-tch’ouan. Non seulement il refusa, mais il prit un parti assez héroïque. Sur la

[1] « Ki-keou se trouve à 30 *li* au sud-ouest de Tcho-tcheou. A la fin de la dynastie des T’ang, on y avait établi une « barrière » (*kouan*). D’après le commentateur Hou San-Cheng, la barrière se trouvait au nord de la rivière Kiu-ma qui prend sa source dans la région au nord-ouest de Si-ling et passe légèrement au sud de Yi-tcheou » (Note de M. des Rotours).

rive nord du fleuve Jaune, la place de Chen-tcheou ou Tch'en-tcheou, le K'ai-tcheou p.186 des nomenclatures mandchoues, le P'ou-yang-hien actuel, tenait toujours [1]. Un vaillant capitaine chinois, Li Ki-long, assiégé par les K'i-tan dans cette place, les avait attirés dans un guet-apens où ils avaient perdu beaucoup de monde. Il suffit de regarder une carte pour voir que Chen-tcheou barrait la route de K'ai-fong. Qu'il succombât, les K'i-tan arriveraient au fleuve Jaune, en face de la capitale. L'empereur Tchen-tsong eut le courage de sortir de K'ai-fong pour se rendre avec des renforts dans Chen-tcheou, sur le « front ». Sa ferme attitude en imposa aux K'i-tan qui, dans cette ville même, signèrent la paix (1004). La frontière resta fixée aux limites de 936 : Pékin et Ta-t'ong aux K'i-tan, Pao-ting et Ning-wou aux Chinois. Cette frontière coupait le Ho-pei dans la banlieue nord de Pa-tcheou (qui restait aux Chinois) et le Chan-si au nord du Wou-t'ai-chan (dont le massif restait également en territoire chinois) [2].

La paix de 1004 se maintint pendant un siècle. Les K'i-tan, satisfaits de régner à Pékin et à Ta-t'ong, s'en contentèrent, et la dynastie song qui, à cette exception près, possédait toute la Chine, renonça à récupérer les deux villes. Les K'i-tan reportèrent leurs ambitions sur la Corée et le Gobi. Du côté de la Corée, leurs attaques furent repoussées, parce que les Coréens obtinrent contre eux une diversion des Djürtchät, peuple tongous de l'Oussouri (1014). Du côté du Gobi, les K'i-tan allèrent en 1009 enlever aux Ouigour les villes du Kan-sou occidental, Kan-tcheou et Sou-tcheou. Vers 1017 ils semblent avoir tenté la conquête de la Kachgarie et de la région de

---

[1] L'identification de Chen-tcheou, nous écrit M. des Rotours, a été entièrement brouillée par Mailla d'abord, par Cordier ensuite. Mailla (VIII, 147) nous dit que les K'i-tan allèrent camper au nord de Tan-yuan. M. des Rotours fait remarquer que c'est là une mauvaise lecture de Mailla pour Chen-yuan, autre nom de Chen-tcheou sous les Song. Quant à Cordier (*Histoire générale de la Chine,* II, 87), il achève de tout brouiller, en faisant de Chen-tcheou une ville différente du Tan-yuan de Mailla « Les K'i-tan allèrent camper au nord de Tan-yuan ou T'ai-tcheou, aujourd'hui K'ai-tcheou et assiégèrent Tchen-tcheou « (*Histoire générale de la Chine,* II, 87). En réalité il s'agit d'une seule et même ville, le Chen-tcheou, Chen-yuan, ou Tch'en-tcheou des Song, le K'ai-tcheou des XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, le Pou-yang-hien de la République chinoise, comme a bien voulu l'établir pour moi M. des Rotours, en corrigeant les erreurs de Mailla et de Cordier.

[2] Cf. Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, Journal Asiatique 1897, I, 411. Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 209. Herrmann, *Atlas of China,* 43, 44.

l’Issiq-koul, pays qui, comme on le verra, appartenaient à une maison turque islamisée, celle des Qarakhanides. Ils se seraient avancés alors jusqu’à huit journées d’une des capitales qarakhanides, Balâssâghoûn, sur le Tchou p.188 supérieur, à l’ouest de l’Issiq-koul, mais auraient été repoussés par le khan qarakhanide de Kachgar, Toughan [1]. Les Tangout du Si-Hia regardaient également vers l’Ouest. Leur roi Tchao Tö-ming (1006-1032) enleva en 1028 aux Ouigour la ville de Kantcheou (les K’i-tan, après leur expédition de 1009, ne s’y étaient pas maintenus). Son fils Tchao Yuan-hao (1032-1048), enleva de même en 1036 Sou-tcheou et Touen-houang aux Tibétains. En 1044 il repoussa une attaque des K’i-tan du côté de l’Ordos. Sous son règne les Tangout se donnèrent une écriture particulière, l’écriture *si-hia*, dérivée du chinois. Toute une bibliothèque d’imprimés et de manuscrits si-hia a été découverte en 1908 par la mission Kozlov à Qara-khoto, l’ancienne Yi-tsi-nai, l’Etzina de Marco Polo, dans le nord du Kan-sou [2].

De leur côté les K’i-tan s’étaient formé une écriture propre sur laquelle jusqu’ici nous manquions de tout vestige [3]. Or en 1922 on a découvert en Mongolie deux inscriptions de cette écriture k’i-tan, datant des premières années du XII^{e} siècle [4].

Les Djürtchät.

@

---

[1] Cf. Marquart, *Osttürkische Dialektstudien*, p. 54. Barthold, *Qara-Khitai,* Enc. Isl. 782 et *Turkestan down to the Mongol invasion*, p. 279.

[2] Cf. Pelliot, *Les documents chinois trouvés par la mission Kozlov*, Journal Asiatique, mai-juin 1914, 503 et T’oung pao, 1925, 6, 399. — Ivanov, *Les monuments de l’écriture tangout*, Journal Asiatique, 1920, I, 107. — Willy Baruch, *The writing and language of the Si-Hia and K’i-tan*, Paris 1934 (in Sino-Siberian art, de Salmony, C. T. Loo éditeur). Sur l’art si-hia, A. Bernhardi, *Buddhist. Bilder der Glanzzeit der Tangulen*, Ostas. Zeitschr. octobre 1917.

[3] Barthold, Enc. Isl., II, 782.

[4] Pelliot et L. Ker, *Le tombeau de l’empereur Tao-tsong des Leao* (1055-1101) *et les premières inscriptions connues en écriture k’i-tan,* T’oung pao, octobre 1923, 292. — W. Kotwicz, *Les Khitai et leur écriture,* Rocznik Orjentalistyczny, 1925, 248.

Le rêve de récupérer sur les K’i-tan la région de Pékin et celle de Ta-t’ong continuait à hanter les esprits dans l’empire chinois. L’empereur Houei-tsong (1101-1125) — par ailleurs un des plus brillants souverains de la dynastie Song, amateur d’art et peintre lui-même — commit la faute « d’appeler les Barbares contre les Barbares, et ceux qui sont loin contre ceux qui sont proches ». On retrouve là l’éternelle tactique chinoise, si souvent pratiquée avec succès, notamment, on l’a vu, au début des T’ang par T’ai-tsong le Grand. Dans le cas particulier, c’était une faute. Les K’i-tan, ces Mongols assagis, civilisés, suffisamment sinisés, étaient devenus des voisins supportables. Derrière eux, dans les forêts de l’Oussouri, dans le nord-est mandchourien et l’actuelle province p.189 maritime russe, vivait le peuple tongous des Djürtchät, appelé en transcription chinoise Jou-tchen, en transcription arabo-persane Djourtché [1]. La relation de l’ambassadeur chinois Hiu K’ang-tsong en 1124-1125 peint ces Djürtchät comme de purs barbares [2] : La résidence du khan, entourée de pâturages et de troupeaux. Dans cette agglomération, ni remparts, ni rues, ni ruelles, sauf l’enceinte entourant le campement ou baraquement royal. Le khan assis sur un trône couvert de douze peaux de tigre. Fêtes barbares avec beuveries, musique, danses sauvages, pantomimes de chasses et de combats et — suprême luxe de ces gens de la forêt —, des femmes fardées jonglant avec des miroirs dont elles projettent des éclairs de lumière sur les spectateurs (jeu de la déesse de la foudre, analogue à la scène japonaise dont Amaterasou est l’héroïne). Ce fut à ces purs barbares, « pires que des loups et des tigres », disaient à la cour de Chine les ambassadeurs coréens, que celle-ci s’allia pour détruire les K’i-tan, l’écran protecteur qui la défendait contre cet arrière-fond de la barbarie.

---

[1] Ce mot Djürtchät semble bien à M. Pelliot la forme originale ; cf. T’oung pao, 1930, p. 297 et 336 : « Joutchen est en fait une mauvaise forme de Djürtchät. »

[2] Cf. Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Jou-tchen*, Journal Asiatique 1897, I, 378. Wieger, *Textes historiques*, II, 1621.

Précisément un chef énergique A-kou-ta, du clan royal Wan-yen, était en train d'organiser les Djürtchät (1113-1123) [1]. Dès 1114, ayant deviné la secrète faiblesse des rois k'i-tan, maintenant trop sinisés, il se révolta contre leur suzeraineté et conduisit sa horde à la conquête de leurs États. En neuf années, il leur enleva toutes leurs places, du nord au sud : en 1114 Ning-kiang (au sud de l'actuel Kharbin, sur un affluent du Soungari), en 1116 Leao-yang, après la chute de laquelle toute l'actuelle Mandchourie appartint aux Djürtchät, en 1120 Lin-houang, la capitale septentrionale des K'i-tan (sur le Chara-mouren, dans le nord de l'actuel Jehol), en 1122 Ta-ting, leur capitale centrale (vers Ts'i-feng, au nord de Jehol), et la même année Ta-t'ong, dans le nord du Chan-si. Dans le traité d'alliance si imprudemment conclu par l'empereur de Chine Houei-tsong avec les Djürtchät, il avait été spécifié que, dans le partage du royaume k'i-tan, Pékin reviendrait à la Chine. Les Chinois s'étant montrés incapables de prendre la place, ce furent les Djürtchät qui s'en emparèrent (1122), après quoi ils en firent assez dédaigneusement p.190 cadeau à la Chine (1123). Le dernier roi k'i-tan Ye-liu Yen-hi, réfugié du côté de Koukou-khoto, essaya encore de résister autour de Wou-tcheou (près de Cho-p'ing-fou) (1124), jusqu'à ce qu'il fût capturé par les coureurs djürtchät (1125).

Les Djürtchät, ayant ainsi conquis le royaume k'i-tan, s'efforcèrent, sous l'intelligente impulsion du clan royal Wan-yen, de s'organiser en un État régulier avec une façade chinoise. Ils avaient donné à leur dynastie, la dynastie Wan-yen, le nom de dynastie d'or : *Altchoun* en tongous, *Kin* en chinois, d'où l'appellation de Kin sous laquelle avec l'histoire chinoise nous les désignerons désormais [2].

La substitution de ce peuple tongous, encore dans toute la fougue du tempérament barbare, au peuple mongol assagi et nanti des K'i-tan se retourna aussitôt contre les Chinois qui avaient si imprudemment favorisé

---

[1] Le nom de Wan-yen porté par la famille royale pourrait n'être qu'une simple transcription tongouse du mot chinois *wang,* roi ou prince. Pelliot *Sur quelques mots d'Asie Centrale.* Journal Asiatique, mars-avril 1913, 467.

[2] Cf. Pelliot, T'oung pao, mai-juillet 1922, 223. De Harlez, *Histoire de l'empire kin ou empire d'or*, traduit de l'Aisin Gurun, 1887.

cette révolution. Le roi kin A-kou-ta, décédé en plein triomphe (1123), venait d’être remplacé par son frère Wou-k’i-mai, encore plus ambitieux (règne de 1123 à 1135). La cour de Chine commit l’imprudence d’ergoter sur la possession de quelques villes-frontières au nord de Pékin, allant même jusqu’à y soutenir en sous-main des révoltes contre les Kin. Ce fut la guerre. En quelques mois le général kin Nien-mo-ho enleva aux Chinois Pékin et la plaine du Ho-pei, puis T’ai-yuan et le cœur du Chan-si (1125, 1126). Un autre général kin, Wa-li-pou, bientôt rejoint par Nien-mo-ho, traversa ensuite le fleuve Jaune et apparut devant la capitale chinoise, K’ai-fong, dont les défenseurs, à commencer par le déplorable empereur Houei-tsong et par son fils Kin-tsong, se rendirent (fin 1126). Les deux malheureux princes, avec toute leur suite, leurs bagages, leur trésor, furent déportés dans la « capitale » kin, à Ning-kiang, au sud de Kharbin, au fond de la Mandchourie (début de 1127) [1].

Un membre de la famille impériale song, Kao-tsong, avait échappé à la catastrophe. Il fut proclamé empereur dans le Sud, à Nankin, à l’abri de la barrière du Yang-tseu (1127). Pendant ce p.192 temps, les Kin achevaient la conquête des dernières places de la Chine du nord, encore au pouvoir des Impériaux : Ho-kien et Ta-ming au Ho-pei, Tsi-nan au Chan-tong, Tchang-tö au Ho-nan, Ho-tchong (P’ou-tcheou) dans l’angle sud-ouest du Chan-si, sans parler de K’ai-fong que les Impériaux, profitant de l’absence d’une garnison kin, avaient réoccupée et qu’il fallut reconquérir (nous retrouverons cette manière décousue de faire la guerre de sièges chez Gengis-khan, et sur les mêmes lieux).

Après le nord, le centre. En 1129, les Kin, sous les ordres de Nien-mo-ho, soumirent le pays entre le bas Houai-ho et le bas Yang-tseu. Après une pause, ils attaquèrent la ligne du bas Yang-tseu avec deux armées ; l’une, à

[1] Un détail de cette guerre intéresse l’histoire du christianisme. Au cours de leur invasion, les Kin firent prisonniers certains membres de la tribu turque des Öngüt, tribu fixée depuis autour de Toqto, au nord du Chan-si, mais dont divers clans avaient émigré du côté de Lin-t’ao, dans le sud du Kan-sou. Les Kin les déportèrent dans la Mandchourie méridionale. Or ces Öngüt étaient nestoriens et une « vision » du roi Kin Wou-k’i-mai, expliquée par une de leurs icones, leur valut d’être libérés et installés par les Kin au nord du fleuve Jaune, à Tsing-tcheou (Pelliot, *Chrétiens d’Asie Centrale et d’Extrême-Orient,* T’oung pao, 1914, 630).

l'ouest, passa le fleuve à Houang-tcheou du Hou-pei, descendit sur Kiang-tcheou (Kieou-kiang du Kiang-si), au nord du lac Po-yang, et sur Houng-tcheou (Nan-tchang) au sud du lac, d'où elle poussa jusqu'à Kien-tcheou (Kan-tcheou dans le sud du Kiang-si), qui fut le point extrême de son avance. Elle avait ainsi traversé du nord au sud, au galop, presque toute la Chine méridionale. Les Mongols eux-mêmes, au siècle suivant, ne devaient pas aller si vite. La seconde armée des Kin qui opérait sur le Yang-tseu inférieur, passa le fleuve près de T'ai-p'ing et fit capituler Nankin. L'empereur Kao-tsong avait pris la fuite vers Ning-po (alors Ming-tcheou), puis vers le port de Wen-tcheou, au sud du Tchö-kiang. Sur ses traces le général kin Wou-tchou courut, de Nankin, prendre Hang-tcheou et Ning-po (fin 1129-début 1130).

Cependant l'armée kin, tout en cavalerie, s'était aventurée trop loin dans cette Chine méridionale aux terrains inondés, coupée de fleuves, de rivières, de rizières et de canaux, au milieu de ces populations énormes qui la harcelaient et l'encerclaient. Son chef, Wou-tchou, voulut revenir vers le nord, mais il fut arrêté par le Yang-tseu, large comme une mer, que parcouraient les flottilles chinoises. A la fin un traître lui indiqua le moyen de repasser le fleuve, vers Tchen-kiang, à l'est de Nankin (1130). Le Sud étant débarrassé de Kin, l'empereur Kao-tsong revint en 1132 s'établir à Hang-tcheou, ville qui devait rester capitale de la Chine chinoise jusqu'à la conquête mongole.

Les Kin étaient déconcertés par leur échec. Les généraux chinois commençaient à récupérer les places entre le Yang-tseu et le fleuve Jaune. Le plus vaillant d'entre eux, Yo Fei, reprit ainsi aux Kin l'importante ville de Siang-yang (1134). En 1138 il allait marcher sur K'ai-fong quand l'empereur Kao-tsong, personnage faible et que cette guerre fatiguait, conclut la paix avec p.193 les Kin. Le roi kin Ho-lo-ma (1135-1149), qui venait de succéder à son cousin Wou-k'i-mai, désirait aussi cette paix, parce qu'un péril venait de surgir pour lui du côté du nord : les Mongols, qui apparaissent ici sur la scène, du moins sous leur nom historique, venaient de se fédérer sous leur khan Qaboul et commençaient à prendre les Kin à revers, du côté du Gobi oriental (1135, 1139), au point qu'en 1147 ceux-ci allaient être obligés de leur céder plusieurs districts-frontières [1].

[1] Cf. Barthold, *Turkestan,* 381. Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 146.

Dans ces conditions la paix fut facilement conclue entre le royaume kin et l’empire chinois des Song (1138). La frontière suivit le cours du Houai-ho, puis la ligne de hauteurs entre le bassin du fleuve Jaune (et de la Wei) et celui de la Han supérieure, le bassin du fleuve Jaune et de la Wei restant aux Kin et celui de la Han aux Chinois. Les Kin gardaient ainsi le Ho-pei, le Chan-tong, le Chan-si, presque tout le Chen-si, presque tout le Ho-nan et quelques districts nord du Ngan-houei et du Kiang-sou. Leurs possessions en Chine étaient donc singulièrement plus étendues que celles de leurs prédécesseurs k’i-tan.

La Chine se trouva ainsi partagée entre un empire national chinois au sud, celui des Song, qui garda Hang-tcheou pour capitale, et un royaume djürtchät, c’est-à-dire tongous au nord, celui des Kin. Les Kin conservèrent d’abord leur capitale septentrionale (en chinois : *pei-king*) très au nord, à Houei-ning, près de Kharbin en Mandchourie, qui resta la résidence principale de leurs rois jusqu’en 1153, tandis que notre Pékin n’était que leur capitale secondaire et méridionale (en chinois : *nan-king*), sans parler d’une capitale centrale (*tchong-king*) à Ta-ting, au nord de Jéhol. En 1153 le roi kin Ti-kou-nai devait faire de Pékin sa résidence principale. A partir de cette date Ta-ting, au Jéhol, fut considérée comme capitale du nord, Leao-yang comme capitale de l’est, Ta-t’ong comme capitale de l’ouest, notre Pékin comme capitale du centre et K’ai-fong comme capitale du sud.

Il est intéressant de signaler le rôle joué dans la formation du royaume kin par un prince de la famille royale, Wan-yen Wou-che (sans doute Gochi en tongous des Djürtchät), homme d’État adroit, qui devait en partie son influence à sa qualité de chaman [1]. Ce fut lui qui, en adaptant les caractères chinois aux sons tongous, fut l’inventeur des « grands caractères » djürtchät. Son p.194 prestige finit par le rendre suspect au roi Ho-lo-ma qui le fit mettre à mort en 1139.

Le roi Ti-kou-nai, qui était monté sur le trône kin en assassinant son prédécesseur Ho-lo-ma et une partie du clan royal (1149), était un barbare perverti par la civilisation, une brute luxurieuse dont les fureurs rappelaient le tempérament sauvage des vieux Djürtchät, et qui, en même temps, par goût

[1] Pelliot, *Chaman,* Journal Asiatique, mars-avril 1913, 468. — W. Grube, *Note préliminaire sur la langue et l’écriture des Jou-tchen,* T’oung pao, 1894, 334.

des plaisirs, commit la faute d’abandonner la résidence mandchourienne des premiers Kin, la forêt natale, pour les palais de Pékin : faute grave, qui constituait presque une désertion, à l’heure où les Tatar et les Mongols avaient de plus en plus tendance à venir razzier du côté de la Mandchourie. C’est que l’ambition de Ti-kou-nai était de devenir un véritable empereur chinois et, pour cela, de conquérir sur la dynastie Song la Chine méridionale. En 1161 il attaqua donc les Song, poussa jusqu’au bas Yang-tseu, et essaya de passer le fleuve à l’entrée de l’estuaire, en face de Yang-tcheou, du côté de l’îlot Kin-chan, près de l’actuelle ville de Tchen-kiang, mais il subit un désastre complet. Ses troupes, exaspérées par sa tyrannie, le massacrèrent, tandis qu’un autre roi, Wou-lo, était proclamé à Leao-yang (1161).

Le nouveau souverain kin ne tarda pas à conclure la paix avec la Chine des Song sur la base du *statu quo ante* (négociation de 1163-1165). Les annales le donnent comme un prince sage et modéré qui sur le trône de Pékin avait la nostalgie des forêts du nord mandchourien, sa patrie. Très âgé, il mourut en laissant le trône à son petit-fils, Ma-ta-kou (1189).

Ma-ta-kou (1189-1208), nous le savons par les annales chinoises, laissa se détendre la discipline militaire du peuple djürtchät : on devait s’en apercevoir sous son successeur, au moment de l’invasion mongole. Cependant, en 1206, la cour des Song ayant imprudemment recommencé la guerre, les Kin passèrent le Houai-ho qui marquait la frontière entre les deux États et pénétrèrent jusqu’au Yang-tseu. Ma-ta-kou exigea la tête du ministre chinois qui avait voulu la guerre, mais accepta le retour au *statu quo* territorial, moyennant une augmentation des cadeaux en argent et en soieries annuellement offerts par la cour chinoise aux Kin et qui n’étaient d’ailleurs qu’un tribut à peine déguisé (1208). Ce fut sous son successeur Tchong-hei (1209-1213) que commença l’invasion mongole.

Avant de passer à l’histoire mongole, et comme cette histoire intéresse aussi bien le monde turc musulman que l’Extrême-Orient, il importe de faire un rapide retour sur l’histoire des Turcs installés en terre d’Islam depuis le XI^{e} siècle.

@

3.

LES TURCS ET L’ISLAM JUSQU’AU XIIIe SIÈCLE.

La barrière iranienne contre le monde turc au Xe siècle : les Samanides.

@

p.195 L’affermissement de la domination arabe sur la Transoxiane après la bataille du Talas, de 751, que nous avons racontée plus haut (p. 171) avait, au bout d’un siècle, finalement profité à la race iranienne. En écartant de la Transoxiane le double péril turc-païen et chinois, les gouverneurs arabes n’avaient cru travailler que pour leur propre domination, pour le khalifat. Mais dans le troisième quart du siècle suivant, le pouvoir, à Boukhârâ et à Samarqand, passa des conquérants arabes aux indigènes iraniens, descendants des vieux Sogdiens historiques. La maison purement iranienne des Samanides, originaire de Sâmân près de Balkh, se trouva ainsi de 875 à 999 maîtresse de la Transoxiane, avec Boukhârâ pour capitale. Ce glissement du pouvoir se produisit sans révolution et sans violence, au sein même de la société musulmane, dans le cadre, toujours officiellement respecté, du khalifat. Les Samanides se contentèrent du modeste titre d’émirs, ils affectèrent de n’être jamais que les représentants du khalife de Baghdâd. En fait tout se passa comme s’ils étaient entièrement indépendants, et leurs prétentions à se rattacher à l’ancien roi de Perse Bahrâm Tchoûbîn montraient bien le véritable caractère de cette restauration nationale iranienne, opérée sous le couvert de l’islamisme le plus orthodoxe [1].

La grandeur de la dynastie samanide date de Naçr ibn Ahmed qui reçut du khalife Mou’tamid en 874-875 la Transoxiane en fief, avec résidence à Samarqand [2]. La même année, Naçr nomma son frère Ismâ’îl wâlî de Boukhârâ. La lutte ne tarda d’ailleurs pas à éclater entre les deux frères (885,

[1] Mirkhond, *Hist. des Samanides,* trad. Defrémery, 113.

[2] Tabarî dans *Barthold, Turkestan,* 210.

886), vice éternel de ces dynasties transoxianaises. A la mort de Naçr (892), Ismâ'îl resta seul maître de la Transoxiane et sa résidence, Boukhârâ, devint depuis lors la capitale samanide.

Cet Ismâ'îl (Ismâ'îl ibn Ahmed) (892-907) fut un grand souverain. Du côté de l'Iran il doubla ses possessions par la victoire que ses troupes remportèrent près de Balkh au printemps de 900 sur le çaffâride 'Amr ibn el-Leith, seigneur du Khorâssân, qu'il fit p.196 prisonnier [1]. A la suite de cette victoire il annexa le Khorâssân. En 902 il enleva à une autre dynastie le Tabaristân, y compris Reiy et Qazwîn. Du côté du nord-est, il avait entrepris dès 893 une campagne en pays turc, du côté du Talas. Il s'empara de la ville même de Talas (Aoulié-ata), y trouva établie une communauté chrétienne, évidemment nestorienne, et transforma l'église en mosquée [2]. Le prince iranien rentra de cette expédition dans la steppe turque avec un énorme butin en chevaux, moutons et chameaux, razziés aux dépens des nomades. Il est intéressant de voir qu'il recommençait ainsi la vieille politique des contre-razzias préventives, naguère menées par les grands rois sassanides sur la rive nord de l'Oxus. Cette garde sur le Sîr-daryâ — cette « garde au Rhin » des anciens maîtres de l'Iran — se colorait d'ailleurs maintenant d'un prétexte pieux, la lutte de l'islamisme persan contre le monde turc, païen ou nestorien. La situation devait se modifier lorsque les hordes turques de la région frontière se seraient converties à l'Islam. Cette conversion, à laquelle la dynastie samanide avait travaillé avec tant de zèle, devait se retourner contre elle, la conversion des Turcs leur ouvrant toutes grandes les portes de la société musulmane et cette conversion, dans l'esprit de plus d'un chef de bandes, n'ayant d'ailleurs pas d'autre but.

L'apogée territorial de la dynastie samanide se place sous Naçr II ibn Ahmed (914-943). Tachkend (Châch) au nord, le Ferghâna au nord-est, Reiy au sud-ouest (cette dernière ville jusqu'en 928) faisaient partie de l'État samanide qui exerçait un rayonnement considérable jusqu'en Kachgarie. Mais la conversion de Naçr au chî'isme provoqua des troubles graves qui

[1] Discussion de cette date dans Barthold, *ibid.,* 225.

[2] Barthold, *ibid.,* 224*,* d'après Narchakhî, Tabarî et Mas'oûdî. D'après cette dernière source les Turcs nestoriens convertis de force par les Samanides seraient des Qarlouq.

entraînèrent son abdication. Les Iraniens de Transoxiane étaient dès cette époque d'ardents sunnites et tendaient à se différencier ainsi des Persans proprement dits [1].

La dynastie commença à décliner dès le règne de Noûh Ier ibn Naçr (943-954). L'aristocratie militaire iranienne se mit à fomenter d'incessantes rebellions. Au sud-ouest les Samanides entrèrent en lutte avec l'autre dynastie iranienne, celle des Bouyides, maîtresse de la Perse occidentale, lutte animée par des dissidences religieuses (les Samanides étaient sunnites et les Bouyides p.198 chî'ites), et qui eut pour prétexte et objectif la possession de la ville de Reiy, laquelle changea plusieurs fois de mains. Lutte monotone qui n'intéresse que l'histoire intérieure de l'Iran, sauf en ce qu'elle affaiblit dangereusement la dynastie samanide en face du monde turc, précisément à l'heure où la conversion de plusieurs bandes turques à l'islamisme, en leur faisant accorder droit de cité en Transoxiane où elles entraient à titre de mercenaires, leur livrait les clés de la citadelle iranienne.

Tel fut le cas des futurs Ghaznévides. Sous le règne du Samanide 'Abd el-Mélik Ier (954-961), un esclave turc, Alp-tégîn, devenu commandant en chef de la garde, se fit nommer gouverneur du Khorâssân (janvier-février 961). Sous le Samanide suivant, Mançoûr Ier ibn Noûh (961-976), il fut destitué, mais se retira à Balkh, puis, chassé de cette ville par l'armée samanide, alla chercher refuge à Ghazna, en Afghanistan (962) [2]. Sa famille ne s'y maintint d'ailleurs qu'en reconnaissant dans ce nouveau royaume la suzeraineté des Samanides. Il n'en est pas moins vrai que c'était là le premier État fondé par des Turcs en terre iranienne musulmane. Alp-tégîn dut mourir peu après (vers 963 ?). La condotte turque, déjà profondément islamisée, qu'il avait installée à Ghazna, fut à partir de 977 dirigée par un autre ancien esclave turc, un autre mamelouk, nommé Säbuk-tégîn, qui se rendit maître du Tokharestan (Balkh-Qoundouz) et de Qandahâr et commença la conquête du Caboul [3].

---

[1] Barthold, *Turkestan,* 243.

[2] Barthold, *Turkestan*, 249-251.

[3] Cf. Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 16.

Sous le règne du Samanide Noûh II ibn Mançoûr (977-997), l’anarchie féodale, résultant de l’esprit d’insubordination de la noblesse militaire iranienne, devint telle qu’en 992 un de ces barons, Aboû 'Ali, s’adressa contre son maître au Turc qarakhanide Boughrâ-khan Hâroûn qui régnait, comme nous le verrons, à Balâssâghoûn sur le Tchou. Boughrâ-khan exécuta une marche militaire jusqu’à Boukhârâ où il fit son entrée en mai 992, sans chercher à s’y maintenir, d’ailleurs. Contre toutes ces révoltes, contre la menace des Turcs Qarakhanides, Noûh II fit appel aux Turcs Ghaznévides, alors commandés par l’énergique Säbuk-tégin (995). Säbuk-tégin, accouru de Ghazna, prit la dynastie samanide sous sa protection, mais en s’adjugeant le Khorâssân [1] . La principauté iranienne se trouvait ainsi réduite à la Transoxiane, entre les Turcs Ghaznévides, maîtres de l’Afghanistan et du Khorâssân, et les Turcs Qarakhanides, maîtres des steppes du Tchou, de l’Ili et de p.199 la Kachgarie. Toute la question était de savoir lequel de ces deux groupes turcs lui porterait le coup final.

Sous le Samanide 'Abd el-Mélik II (février-octobre 999) le coup de grâce arriva, et des deux côtés. Le Ghaznévide Mahmoûd, fils et successeur de Säbuk-tégîn, le défit près de Merv et l’obligea à lui abandonner définitivement le Khorâssân (16 mai). Et à l’automne la Transoxiane elle-même fut envahie par le Qarakhanide Arslân Ilek Naçr, roi d’Uzkend, au Ferghâna, qui entra à Boukhârâ le 23 octobre 999, fit prisonnier 'Abd el-Mélik et annexa la Transoxiane [2].

Le royaume iranien de l’Iran Oriental et de la Transoxiane se trouva ainsi partagé entre deux dominations turques musulmanes : les khans qarakhanides de Kachgarie qui prirent la Transoxiane, les sultans ghaznévides d’Afghanistan qui prirent le Khorâssân. — Il nous reste à résumer l’histoire de ces deux groupements, si importants pour la turcisation définitive des deux régions.

---

[1] Barthold, *Turkestan*, 261, 262.

[2] *Ibid.* 268 (date d’après Gardîzî).

Turcisation de la Kachgarie et de la Transoxiane : Les Qarakhanides.

@

Les Turcs Ouigour qui, après la chute de leur domination en Mongolie, s'étaient établis au nord du Tarim, à Khotcho (Tourfan), Bechbaligh (Kou-tch'eng), Qarachahr et Koutcha, avaient turcisé ce vieux pays « tokharien », mais en avaient, du moins, respecté le caractère bouddhique et nestorien. Au contraire les Turcs Qarakhanides qui au siècle suivant s'établirent dans l'ouest et le sud-ouest de la Kachgarie et dans la région de l'Ili et de l'Issiq-koul, modifièrent profondément le caractère du pays, parce qu'ils se convertirent à l'islam. L'islamisation s'ajoutant à la turcisation, plus rien ne subsista du passé dans cette partie de l'Asie centrale.

Nous connaissons mal les origines de la maison qarakhanide, destinée pourtant à dominer du milieu du Xe siècle au commencement du XIIIe en Kachgarie. Il est possible, comme le fait remarquer Barthold, que les Qarakhanides soient un clan de Toghouz Oghouz qui aurait enlevé la région de Balâssâghoûn (ouest de l'Issiq-koul) aux Qarlouq [1]. Le premier des Qarakhanides dont il p.200 soit parlé dans la littérature musulmane est Satoq Boughrâ-khan, roi de Kachgar, décédé vers 955 et qui serait le promoteur de l'islamisation des siens. Pendant la suite du Xe siècle et durant tout le XIe, nous voyons les oasis du Tarim occidental, ainsi que les plaines du Tchou et du Talas, partagées entre les membres de sa famille, déjà tous musulmans. Malgré leur islamisme, du reste, les Qarakhanides n'oubliaient pas la lutte héréditaire du Turc contre l'Iranien, et à ce titre ils ne se faisaient pas faute de guerroyer contre les émirs samanides de la Transoxiane, bien que ceux-ci fussent, au seuil de l'Asie centrale, les champions officiels de l'orthodoxie musulmane sunnite. Nous avons vu (p. 198) que le Qarakhanide Boughrâ-khan Hâroûn qui régnait à Balâssâghoûn, sur le Tchou, commença la série des

---

[1] Vers la même époque Kachgar aurait été occupée par une autre tribu turque, celle des Yaghma, autre clan des Toghouz Oghouz (premier quart du Xe siècle ?) Sur le nom de ce clan, Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 135, et T'oung pao, 1930, I, 17. Aussi Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 277. L'histoire des Qarakhanides, jusqu'ici extrêmement confuse, a été clarifiée par V. Barthold qui a élaboré tous les matériaux orientaux dans son *Turkestan down to the Mongol invasion,* trad. anglaise dans les *Gibb Memorial new series,* V, 1928, 254 et sq.

invasions turques de ce côté par un raid jusqu'à Boukhârâ en mai 992, raid d'ailleurs sans lendemain [1]. Un autre Qarakhanide, qui régnait, celui-là, à Uzkend, en Ferghâna, Arslân Ilek (ou Ilig) Naçr (d. 1012 ou 1013) fut plus heureux [2]. Le 23 octobre 999, on l'a vu également, il entra en vainqueur à Boukhârâ, fit prisonnier le dernier Samanide, 'Abd el-Mélik II, et annexa la Transoxiane.

Au sud de l'Amoû-daryâ, on vient de le dire, le Khorâssân, autre lambeau de l'héritage samanide, était tombé aux mains d'une seconde dynastie turque, celle des Ghaznévides, alors représentée par l'illustre sultan Mahmoûd (998-1030), le conquérant de l'Inde du Nord-Ouest. Les rapports de ces deux maisons, également turques, également musulmanes, furent d'abord corrects et même amicaux. Arslân Ilek-khan Naçr, le conquérant de Boukhârâ, donna sa fille en mariage à Mahmoûd, mais l'accord dura peu. Les Qarakhanides, dynastie établie, maîtresse, en plus de la Kachgarie, des vieux pays t'ou-kiue de l'Ili et du Tchou, considéraient les Ghaznévides, ces anciens esclaves, comme des parvenus. Et Mahmoûd de Ghazna qui à son domaine afghan et khorassani venait d'ajouter la conquête du Pendjâb (1004-1005), enrichi par les trésors de l'Inde, voyant à ses pieds le monde des radjas et déjà très profondément iranisé, Mahmoûd, à l'apogée de sa puissance, regardait les Qarakhanides, ces Turcs attardés dans les pauvres steppes du nord, comme des cousins barbares, dont il redoutait d'ailleurs les incursions dans son magnifique empire p.201 indo-iranien. Sur ce dernier point il n'avait pas tort. En 1006, tandis qu'il était retenu dans l'Inde, le Qarakhanide Arslân Ilek Naçr envahit le Khorâssân où il pilla Balkh et Nîchâpoûr. Une fois de retour en Iran, Mahmoûd défit Ilek Naçr à Charkhiyân, près de Balkh (4 janvier 1008) et le chassa de la province [3]. Durant cette lutte, Ilek Naçr avait été aidé par son cousin, Qadir-khan Yoûsouf, prince de Khotan ; en revanche un troisième

---

[1] Cf. Barthold, 258-259.

[2] M. Pelliot propose de lire, au lieu de l'Ilek de Barthold, *Ilig,* mot qui signifie roi en ouigour (*Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 16).

[3] Date de Gardîzî dans Barthold, *l. c.*, 273. La victoire de Mahmoûd sur les Qarakhanides serait due à l'emploi des éléphants indiens.

Qarakhanide, Toughân-khan, le propre frère d’Ilek Naçr, s’était laissé gagner par Mahmoûd.

En plus de ces dissentiments familiaux, les Qarakhanides, au moment où ils guerroyaient sur la ligne de l’Amoû-daryâ contre Mahmoûd de Ghazna, se trouvaient pris à revers par les rois K’i-tan de Pékin qui, en 1017, nous l’avons vu (p. 186), envoyèrent une armée en Kachgarie. Cette invasion fut, du reste, repoussée par le Qarakhanide de Kachgar, Toughân-khan. M. Minorsky a récemment retrouvé les traces d’une ambassade envoyée par la cour K’i-tan de Pékin à Mahmoûd de Ghazna, sans doute pour s’entendre avec ce dernier contre les Qarakhanides [1]. Mahmoûd, il est vrai, fut longtemps absorbé à l’autre extrémité de son empire, par la conquête de l’Inde (prise de Thaneswar, 1014, sac de Mathourâ, 1019, siège de Gwalior, 1020-1021, sac de Somnâth, 1025). En 1025 une fois ses possessions étendues jusqu’au Gange et au Malwa il vint régler son compte à 'Alî-tégîn, le Qarakhanide alors régnant à Boukhârâ et à Samarqand. 'Alî-tégîn, incapable de résister, battit en retraite et Mahmoûd entra à Samarqand. Au même moment pénétrait en Transoxiane un autre Qarakhanide, Qadir-khan Yoûsouf, roi de Kachgar. Lui et Mahmoûd eurent une entrevue courtoise devant Samarqand en vue de se partager le pays (1025). En réalité aucun des deux ne réussit. Dès que Mahmoûd eut regagné le Khorâssân, 'Alî-tégîn recouvra Boukhârâ et Samarqand (1026) [2]. Le sultan ghaznévide Mas’oûd (1030-1040), fils et successeur de Mahmoûd, envoya de nouveau contre 'Alî-tégîn une armée qui occupa encore une fois Boukhârâ, mais ne put s’y maintenir (1032). 'Alî-tégîn devait rester jusqu’à sa mort (1032) maître de la Transoxiane. Peu après lui elle passa à un Qarakhanide d’une autre branche, Boûrî-tégîn, dit Tamghâtch-khan, qui régna à Boukhârâ de 1041 (ou 1042) à 1068 [3].

p.202 Cependant, comme nous le verrons, une grave révolution s’était produite dans l’Est iranien. Le 22 mai 1040, les Ghaznévides avaient été

---

[1] Communication à l’Académie des Inscriptions, 1937.

[2] Barthold, 285-286, d’après Gardîzî.

[3] Sur ce titre de Tamghâtch-khan, c’est-à-dire roi de la Chine du Nord (Tabghâtch), cf. Barthold, *Turkestan,* 304. Sur la piété musulmane de ce souverain, *ibid.,* 311 (d’après Ibn al-Athîr). En somme, type intéressant de Turc sédentarisé et bon administrateur.

vaincus à la bataille de Dandânaqân, près de Merv, par une autre bande turque, celle des Seldjouqides qui leur avait enlevé le Khorâssân et les avait rejetés en Afghanistan et dans l’Inde. Le khan seldjouqide Toghril-beg ou Toghroul-beg, le vainqueur de Dandânaqân, soumit ensuite tout le reste de la Perse, entra en 1055 à Baghdâd et fut reconnu par le khalife abbâsside comme sultan, roi de l’Est et de l’Ouest. Cet immense empire turc, bientôt étendu de l’Amoû-daryâ à la Méditerranée, ne pouvait guère tolérer l’indépendance des petits khans qarakhanides en Transoxiane. Le Qarakhanide Chems el-Moulk Naçr, fils et successeur de Boûri et qui régna à Boukhârâ et à Samarqand de 1068 à 1080, eut à subir en 1072 l’invasion du deuxième sultan seldjouqide, Alp Arslân. Alp Arslân ayant été tué dans cette campagne, son fils, le grand sultan Mélik-châh marcha sur Samarqand, mais accepta la demande de paix de Chems el-Moulk, qui se reconnut son vassal (1074). En 1089, Mélik-châh revint à la charge, occupa Boukhârâ, s’empara de Samarqand et fit prisonnier le Qarakhanide Ahmed, neveu et 2e successeur de Chems el-Moulk, qu’il rétablit d’ailleurs par la suite à titre de client. Depuis lors, si les princes qarakhanides continuèrent à régner à Boukhârâ et à Samarqand, ce fut à titre de lieutenants des sultans seldjouqides. De l’empire turc seldjouqide, la Transoxiane n’était plus qu’une dépendance.

Tandis que la branche qarakhanide de Transoxiane luttait et succombait ainsi, les Qarakhanides de l’Ili et de la Kachgarie, à l’écart des grands drames historiques, suivaient une destinée plus obscure. L’un d’eux, Qadir-khan Yoûsouf, avait réuni, nous l’avons vu, l’ensemble des possessions de la famille de ce côté : Balâssâghoûn, Kachgar et Khotan. A sa mort ses deux fils eurent, l’un, Arslân-khan, Balâssâghoûn, Kachgar et Khotan (v.1032-1055 ?), l’autre, Mohammed Boughrâ-khan, le Talas (v. 1032-1057). Vers 1055 ce dernier unifia de nouveau le pays en enlevant la Kachgarie à Arslân-khan, réunion suivie d’ailleurs de nouveaux partages. A la fin du XIe siècle, Balâssâghoûn, Kachgar et Khotan auraient été une fois encore réunies entre les mains du Qarakhanide Boughrâ-khan Hâroûn (d. 1102) à qui serait dédié le célèbre livre turc du *Qoudatqou bilik,* composé vers 1069 par Yoûsouf Khâss Hâdjib de Balâssâghoûn.

Grâce aux Qarakhanides, la domination turque musulmane p.203 était profondément enracinée en Kachgarie et dans le bassin de l’Issiq-koul,

lorsqu'en 1130 ces régions furent conquises sur eux par un peuple mongol et « païen », les K'i-tan venus de Pékin. Mais avant de raconter cette révolution, il nous faut revenir brièvement sur l'histoire des Turcs Seldjouqides dans l'Asie Antérieure.

Rôle des Seldjouqides dans l'histoire turque.

@

Au X^e^ siècle, la géographie persane du *Houdoûd el-'Alem* nous apprend que le pays actuel des Kirghiz Qazaq au nord du lac Balkhach, c'est-à-dire la steppe du Sari-sou, du Tourgaï et de l'Emba, était habité par des peuplades turques, les Oghouz, ou Ghouzz, que les chroniques byzantines connaîtront sous le nom d'*Ouzoi* [1]. Les linguistes rangent ces Ghouzz avec les anciens Kimäk du moyen Iénissei ou de l'Obi, avec les anciens Qiptchaq depuis émigrés en Russie méridionale et avec les Kirghiz modernes, dans un groupe turc particulier, qui se distingue des autres peuples turcs par le changement de l'*y* initial en *dj* [2]. Ce sont ces mêmes Ghouzz qui ont été connus depuis l'époque gengiskhanide sous le nom de Turkmènes, nos Turcomans [3].

Au XI^e^ siècle, les Ghouzz se présentent à nous, à la manière des Turkmènes modernes, comme un groupe de tribus unies par une solidarité assez lâche et allant souvent guerroyer chacune pour son propre compte. Dans le second quart du XI^e^ siècle on voit leurs bandes cherchant fortune les unes en Russie méridionale, les autres en Iran. Du côté de la Russie méridionale, les chroniques russes signalent pour la première fois leur présence vers 1054 ; poussés par une autre horde turque, par les Qiptchaq, rameau des Kimäk du moyen Irtych ou de l'Obi, ces Ouzes, comme les appellent les Byzantins (*Ouzoi*), pénétrèrent jusqu'au bas Danube, le franchirent et envahirent les Balkans où ils furent finalement écrasés (1065).

---

[1] Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 311, carte p. 307.

[2] Barthold, Kipdak, Enc. Isl., 1082.

[3] Cf. Barthold, *Ghuz,* Enc. Isl., II, 178, et *Turkmènes, ibid.*, 943. J. Deny, *Grammaire de la langue turque,* 1921, p. 326, explique le nom de Turkmènes pris par les Ghouzz, par le suffixe « augmentatif » *man* qui a en turc un sens d'intensification, Turkmène signifiant quelque chose comme « Turc pur sang ».

Un autre clan ghouzz, celui de Seldjoûq, eut, dans une autre direction, une fortune singulièrement plus brillante : il conquit la Perse et l’Asie Mineure.

p.204 Le héros éponyme des Seldjouqides, Seldjoûq [1], fils de Douqâq, surnommé Timouryaligh, « à l’arc de fer », était chef ou membre important de la tribu ghouzz des Qiniq. Avant 985, il se sépara, avec son clan, du gros des tribus ghouzz et vint établir son campement sur la rive droite du bas Sîr-daryâ, du côté de Djend, près de l’actuel Pérowsk. Du nom de ses fils — Mîkâ’îl, Moûsâ, Isrâ’îl — on a voulu conclure qu’il professait le nestorianisme. Hypothèse gratuite, car ces noms bibliques sont aussi des noms musulmans et il est vraisemblable qu’en s’établissant aux confins de la Transoxiane samanide, le clan de Seldjoûq dut abandonner le vieux chamanisme turco-mongol pour l’islam.

C’était l’époque où en Transoxiane la dynastie iranienne des Samanides se défendait péniblement contre la dynastie turque qarakhanide de l’Issiq-koul et de Kachgarie. Habilement les Seldjouqides prirent parti pour le prince iranien contre leurs propres congénères. Il n’en est pas moins vrai, comme le fait remarquer Barthold, que ces Ghouzz, à peine sortis des steppes du Sari-sou et de l’Irghiz et hier encore païens, devaient être beaucoup plus barbares que les Qarakhanides, islamisés, eux, depuis plus d’un siècle et relativement policés sous la double influence des Samanides à l’ouest et des Ouigour à l’est.

Après la chute des Samanides, quand leur héritage fut disputé entre les Turcs Qarakhanides, devenus maîtres de la Transoxiane, et les Turcs Ghaznévides, devenus maîtres du Khorâssân, les Turcs Seldjouqides, cheminant d’étape en étape, à la manière des tribus turkmènes modernes, et profitant du désordre général, vinrent camper au cœur de la Transoxiane où on les trouve en 985 dressant leurs tentes au nord-est de Boukhârâ [2]. Vers 1025 un de leurs chefs, Arslân (« le Lion », de son nom turc) Isrâ’îl (de son

---

[1] L’orthographe historique, dans l’histoire arabo-persane, est devenue Seldjoûq, Seldjouqides. Mais primitivement la graphie correcte est Seldjouk. Cf. Barthold, *Turkestan,* 257.

[2] Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion,* 257.

nom musulman), qualifié du titre de *yabghou,* servit comme auxiliaire le Qarakhanide local, 'Alî-tégîn, contre Mahmoûd le Ghaznévide (voir plus haut, page 201). Mahmoûd fit Arslân prisonnier, l’emmena avec lui à Ghazna, et essaya, par une dure répression, de mater le reste de la tribu. Mais ces nomades échappaient, par leur genre de vie, aux possibilités d’action des sédentaires. Du reste, le Ghaznévide avait finalement dû laisser le Qarakhanide 'Alî-tégîn maître de la Transoxiane. A la mort de ce dernier (1032), les Seldjouqides, qui semblent lui avoir été fidèles p.205 jusqu’au bout, se révoltèrent contre ses fils et guerroyèrent dès lors pour leur propre compte. Leurs chefs, Toghroul-beg, Da’oûd et Paighou (« le *yabghou* ? ») demandèrent au sultan ghaznévide Mas’oûd de leur accorder des terres au Khorâssân. Sur le refus du sultan, Toghroul-beg lui enleva Nîchâpoûr (août 1038) et lui infligea le désastre de Dandânaqân près de Merv (22 mai 1040) à la suite duquel les Ghaznévides furent rejetés en Afghanistan et durent abandonner tout le Khorâssân aux descendants de Seldjoûq [1].

Les Seldjouqides, cette horde oghouz sans passé, les moins dégrossis de tous les clans nomades récemment islamisés, se trouvèrent, du coup, maîtres de l’Iran oriental. Fortune inespérée qui aurait pu aboutir à une catastrophe pour la civilisation, si le clan n’avait eu à sa tête quelques chefs intelligents qui comprirent d’instinct la supériorité de la culture arabo-persane, et, au lieu de la détruire, s’en firent les défenseurs pour la gouverner régulièrement. En entrant à Nîchâpoûr, Toghroul-beg fit prononcer la khoutba en son nom, annonçant ainsi qu’il entrait dans le cadre régulier des institutions musulmanes. La conquête continua d’ailleurs à la manière de la steppe, chacun des membres de la famille s’efforçant de conquérir pour son propre compte. Ainsi agissaient, tout en reconnaissant la priorité de Toghroul-beg, son frère Tchaghri-beg, son cousin paternel Qoutoulmich ou Qoutloumich, son cousin maternel Ibrâhîm ibn Inâl. Tchaghri-beg, notamment, s’empara du Khwârezm (1042-1043). Ibrâhîm ibn Inâl s’installa dans le district de Reiy, mais, le tempérament nomade reprenant le dessus, ses bandes y commirent

---

[1] Sur l’histoire des Seldjouqides, Ibn al-Athîr, *Kâmil fi’t Ta’rîkh,* trad. partielle dans les *Historiens orientaux des Croisades.* — Houtsma, *Recueil de textes relatifs à l’histoire des Seldjoucides,* Leyde, 1886-1902. — *Histoire des Seldjoucides et des Ismaéliens* (*Târîkh-i guzîda*), trad. Defrémery, Journal Asiatique, 1848, I et 1848, II. — Houtsma, *Tughril-beg,* Enc. Isl., 872 et *Malik. shâh, ibid.*, 225. — Barthold, *Turkestan,* 302 et sq.

de tels excès que Toghroul-beg dut venir y rétablir l’ordre. A mesure que Toghroul pénétrait plus avant dans le monde arabo-persan, il y bénéficiait des conceptions administratives de ces vieux pays civilisés qui transformaient le chef de bande en chef d’État, faisaient de lui un souverain régulier et absolu et assuraient ainsi son autorité sur les autres capitaines, ses parents.

La Perse occidentale avait été longtemps au pouvoir d’une maison purement persane, celle des Bouyides (932-1055). Persane même, cette maison, au point d’avoir continué à professer la doctrine musulmane dissidente de la Perse, le chî’isme, et cela p.206 bien que les princes bouyides siégeassent comme *émirs el-omarâ* aux côtés des khalifes sunnites de Baghdâd qu’ils avaient réduits à l’inaction et dont ils étaient comme les maires du palais. Mais au XIe siècle, les Bouyides étaient en décadence. En 1029 Mahmoûd de Ghazna leur avait enlevé la majeure partie de l’Irâq 'Adjémî. Au moment de l’invasion seldjouqide, le dernier d’entre eux, Khosrau Firoûz er-Rahîm (1048-1055), possédait encore, avec le titre d’*émir el-omarâ,* Baghdâd et l’Irâq 'Arabî, Chîrâz et le Fârs, tandis qu’un de ses frères avait le Kirmân. Il est curieux que ce dernier prince persan du XIe siècle ait, à la veille de la conquête turque, porté le nom de deux des plus grands rois de la Perse sassanide...

Toghroul-beg mit quelque temps à conquérir l’Irâq 'Adjémî, car, malgré l’anarchie qui régnait dans le pays, ses bandes de nomades oghouz ne savaient pas prendre les villes. Ispahan ne capitula qu’au bout d’un an, par la famine (1051). Toghroul-beg, séduit par la vie sédentaire, en fit sa capitale. Dans ces pays en voie de désorganisation politique, d’émiettement féodal et d’anarchie intellectuelle, le Turc, tout fruste qu’il fût, représentait un principe d’ordre qu’on subissait sans doute sans trop de regrets. En 1054 Toghroul-beg reçut l’hommage des seigneurs de l’Azerbeîdjân (Tauris, Gandja, etc.). Il fut appelé à Baghdâd par le khalife abbasside lui-même, el-Qâïm, et par le chef de la garde de ce dernier, Besâsîrî, qui désiraient tous deux se débarrasser de la tutelle des Bouyides. Toghroul-beg, à la faveur de toutes ces discordes, entra à Baghdâd et déposa le dernier Bouyide, Khosrau Firoûz (1055).

En 1058, le khalife sanctionna le fait accompli en reconnaissant Toghroul-beg comme son vicaire temporel, avec le titre de roi de l’Orient et de

l’Occident. Au moment où il atteignait cette grandeur inouïe, Toghroul eut à lutter contre la révolte de son cousin Ibrâhîm ibn Inâl qui s’allia à Besâsîrî. Celui-ci, à la faveur de la guerre entre Seldjouqides, réoccupa un instant Baghdâd où il proclama la déchéance du khalife el-Qâïm, jugé trop favorable aux Seldjouqides, et se rallia au chî’isme (décembre 1058). En ce péril Toghroul-beg fit preuve de sang-froid et de décision. Il se tourna d’abord contre Ibrâhîm ibn Inâl, le vainquit près de Reiy et le fit exécuter ; puis il défit et tua Besâsîrî devant Baghdâd et ramena en triomphe le khalife dans sa capitale (commencement de 1060). Ainsi le petit chef de bande oghouz était parvenu non seulement à discipliner sa horde, son clan, sa famille, à se transformer en chef de gouvernement régulier, mais p.207 à se faire accepter comme représentant officiel du khalifat arabe, mieux encore, à se faire acclamer par le monde sunnite, c’est-à-dire par l’orthodoxie musulmane, comme le sauveur et restaurateur du khalifat.

Le sultanat turc se substitua donc à l’émirat persan comme doublure temporelle du khalifat arabe, substitution d’autant plus durable que les Turcs, pour nouveaux convertis qu’ils fussent, avaient, à la différence des Iraniens « hérétiques », la chance de professer l’orthodoxie. Non qu’ils fussent fanatiques. Les premiers sultans seldjouqides, descendants d’une lignée de *yabghou* païens, étaient trop frustes et positifs pour partager ces idéologies. Mais ils trouvèrent commode, quand ils eurent à conquérir terre vers l’ouest, de légitimer la vieille expansion turque par le prétexte de la guerre sainte musulmane.

Sans grand conflit presque, en tout cas sans violences excessives, parce que le Turc arrivait à son heure dans une société fatiguée, l’empire turc se superposa ainsi à l’empire arabe, le doubla sans le détruire, lui prêta sa force neuve, en reçut sa raison sociale et sa légitimité.

Alp Arslân ibn Tchaghribeg (1063-1072), neveu et successeur de Toghroul-beg, eut, dès son avènement, à en finir avec les habitudes anarchiques du clan familial qui répugnait visiblement à se stabiliser en un État régulier. Alp Arslân dut ainsi réduire son cousin Qoutoulmich qui fut tué (1063-1064), et son oncle Qâwourd qui voulait se révolter au Kirmân et à qui il pardonna (1064). Du côté de l’ouest il rendit vassale la dynastie mirdâside d’Alep (1070). Son plus grand titre de gloire dans l’histoire musulmane est d’avoir

vaincu et fait prisonnier le 19 août 1071, à la bataille de Malâzgerd, en Arménie, l'empereur byzantin Romain Diogène [1]. Événement historique qui assura à longue échéance la conquête de l'Anatolie par les Turcs. Sur le moment, toutefois, la bataille de Malâzgerd consacra seulement la conquête de l'Arménie par les Seldjouqides. Alp Arslân traita chevaleresquement le *basileus* prisonnier et le remit bientôt en liberté. On a vu qu'Alp Arslân fut tué en 1072 en allant soumettre le royaume qarakhanide de Transoxiane. A l'intérieur, ce chef oghouz « sans instruction et probablement illettré » eut l'intelligence de laisser l'administration au grand ministre persan Nizâm el-Moulk.

Le sultan Mélik-châh (1072-1092), fils et successeur d'Alp Arslân, n'avait que 17 ans à la mort de son père. Sa première p.208 campagne fut contre le Qarakhanide de Transoxiane, Chems el-Moulk, qui avait profité du changement de règne pour envahir le Khorâssân oriental et occuper Balkh. Lorsque Mélik-châh approcha de Samarqand, le Qarakhanide demanda grâce et se reconnut vassal. Mélik-châh commit la faute, à la manière oghouz, de donner Balkh à son propre frère Takach qui ne manqua pas de se révolter. Le sultan dut conduire deux campagnes contre lui et finit par lui faire crever les yeux (1084). L'oncle de Mélik-châh, Qâwourd, se révolta de même au Kirmân. Il fallut lui faire la guerre. Qâwourd fut pris et étranglé (1078).

De tels incidents montrent qu'en dépit de la sage administration du ministre Nizâm el-Moulk, Mélik-châh n'arrivait que difficilement à faire rentrer la horde oghouz dont il était le chef de guerre dans les cadres de l'État arabo-persan dont il était le sultan. Les bandes turkmènes qui constituaient son peuple, Nizâm el-Moulk et la bureaucratie persane s'efforçaient de réduire leur rôle à celui que la garde turque, les mamelouks du X^{e} siècle avaient joué auprès des anciens khalifes et des émirs bouyides ; mais il était souvent bien délicat de ramener à l'obéissance ces turbulents compatriotes du nouveau sultan, comme de fixer au sol ces éternels nomades [2]. Seul le sultan était

---

[1] Cf. Claude Cahen, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes,* in *Byzantion,* IX, 2, 1934, 613.

[2] Barthold, 309.

personnellement acquis aux idées de son ministre en vue de la « régularisation » de l'aventure seldjouqide, de la sédentarisation et de l'iranisation de l'ancienne horde en un empire persan de type traditionnel. Dans Ispahan, sa capitale, au milieu d'une cour fastueuse, il se plaisait, quant à lui, à continuer ostensiblement la lignée des châhinchâhs du vieil Iran.

Du côté du nord-est, comme nous l'avons vu, Mélik-châh conduisit une seconde expédition en Transoxiane contre le Qarakhanide Ahmed, neveu et successeur de Chems el-Moulk (1089). Il fit Ahmed prisonnier, mais le renvoya ensuite à Samarqand comme vassal. A l'ouest, ce fut pendant le règne de Mélik-châh, mais indépendamment de lui que vers 1081, son cousin, le cadet seldjouqide Souleîmân ibn Qoutoulmich, s'installa en Asie Mineure, à Nicée, au détriment des Byzantins qui avaient commis l'imprudence de faire appel à lui au milieu de leurs guerres civiles : ce fut l'origine du sultanat seldjouqide de Roum, c'est-à-dire de Romanie, destiné à durer de 1081 à 1302 avec pour capitale Nicée (1081-1097) puis Iconium (1097-1302) [1].

En somme, l'État seldjouqide, en tant que puissance sédentaire, p.209 ne contrôlait que la Perse. En Asie Mineure, dans l'ancien territoire byzantin envahi depuis 1080, opéraient des bandes ghouzz autonomes, conduites soit par des cadets seldjouqides comme Souleîmân, soit par des capitaines turcs de moindre extraction comme, à partir, semble-t-il de 1084, les émirs Dânichmendites de Cappadoce, à Sivas et à Césarée. Ces vieux pays civilisés étaient lotis au hasard des déplacements des bandes, à la manière de la steppe kirghize.

> « Les Ghouzz ou Turkmènes, dit excellemment Barthold pour résumer toute cette histoire, parcoururent, en partie sous forme de brigands agissant de leur propre initiative, en partie sous la conduite de leurs princes [les Seldjouqides], tous les pays situés depuis la Turkestan Chinois jusqu'aux frontières de l'Égypte et de l'empire Byzantin [2].

---

[1] Cf. J. Laurent, *Byzance et les Seldjoucides,* 96-98.

[2] Barthold, *Ghouz,* Enc. Isl., II, 178.

Barthold ajoute qu'il semble que les sultans seldjouqides, pour se débarrasser de « leurs frères remuants » et les empêcher de mettre à mal leur beau domaine iranien, avaient établi de préférence ces bandes de Ghouzz indisciplinés dans les Marches du sultanat, en Asie Mineure. Ce fait explique que la Perse propre ait échappé à la turcisation, tandis que l'Anatolie devint un nouveau Turkestan.

Et les chefs de bandes se battaient pour les dépouilles. Après avoir conquis une bonne partie de l'Asie Mineure, Souleîmân ibn Qoutoulmich descendit en Syrie (1086). Il s'y heurta au frère cadet de Mélik-châh, Toutouch, qui s'était taillé dès 1079 un fief à Damas. Une grande bataille pour la possession d'Alep se livra entre eux près de cette ville. Souleîmân fut tué et Toutouch ajouta Alep à Damas (1086). Il était en train d'y fonder un royaume seldjouqide particulier, lorsque son frère, le sultan Mélik-châh, apparut la même année en Syrie, obligea Toutouch à regagner Damas et procéda à une redistribution générale des fiefs entre ses capitaines (1087) [1].

En somme Mélik-châh passa sa vie, comme ses prédécesseurs, à essayer de normaliser la conquête turque de l'Ouest. Cette conquête prenait l'aspect d'une poussée de petites bandes oghouz qui apparaissaient en territoire oqaylide ou fâtimide, du côté de la Syrie, en territoire grec, dans l'Asie Mineure, au hasard de leur nomadisme et qui mettaient à profit les discordes, ici de la société byzantine, là de la société arabe. L'apparence d'unité n'était maintenue en Perse que grâce à l'administration, tout arabo-persane, du vizir Nizâm el-Moulk, à l'est et en Syrie que grâce au sabre p.210 de Mélik-châh. En Asie Mineure où ni l'un ni l'autre n'intervinrent, c'était l'anarchie oghouz.

Mélik-châh une fois mort, en 1092 (son vizir l'avait précédé dans la tombe), ce fut l'anarchie partout. Le fils aîné de Mélik-châh, Barkiyâroûq (1093-1104), eut à lutter contre la révolte de tous les siens. Son oncle, Toutouch, qui, dans l'intervalle, avait, en plus de Damas, réoccupé Alep, vint lui disputer la Perse, mais se fit battre et tuer près de Reiy (26 février 1095). Le reste du règne de Barkiyâroûq se passa à lutter contre ses propres frères

[1] Bibliographie dans Zettersteen, *Sulaiman,* Enc. Isl., 559*,* et Houtsma, *Tutush, ibid.*, 1034. René Grousset, *Histoire des Croisades*, I, XIV.

avec lesquels il dut finalement partager la Perse. De ce moment les possessions seldjouqides restèrent définitivement réparties en trois groupes : le sultanat de Perse, à Barkiyâroûq et à ses frères ; les royaumes d'Alep et de Damas aux fils de Toutouch ; le sultanat d'Asie Mineure, à Qizil Arslân, fils de Souleîmân.

Les destinées de ces trois groupes furent bien différentes. Les royaumes seldjouqides de Syrie (Alep et Damas) ne tardèrent pas à s'arabiser rapidement ; de plus, les deux maisons seldjouqides issues de Toutouch furent très vite éliminées par leurs propres mamelouks, également turcs, dont l'histoire échappe à cette esquisse [1]. Au contraire, le sultanat seldjouqide d'Asie Mineure dura deux siècles pleins et fit œuvre singulièrement durable, puisque c'est de lui que devait sortir un jour la Turquie historique. En Perse, malgré l'établissement de noyaux turcs (au Khorâssân, en Azerbeîdjân, vers Hamadhân), le fond de la population, on va le voir, resta iranien. En Syrie les éléments turcs furent trop sporadiques pour jamais entamer, sauf vers Antioche et Alexandrette la masse arabe.

En Asie Mineure, au contraire, on n'assiste pas seulement à la conquête politique du pays, mais à la prise de possession effective du sol par la race turque. Le pâtre turcoman remplace le paysan byzantin. C'est que ce plateau d'Anatolie, par son altitude, son climat, sa végétation continue la zone des steppes de la Haute Asie. Strabon parle déjà de la Lycaonie, l'actuel pays de Qonya, comme d'une steppe [2]. Entre cette contrée et les nomades venus p.212 de la steppe kirghize, il y avait harmonie préétablie. Ils s'y sont fixés parce qu'ils s'y sont trouvés chez eux. Peut-on aller plus loin et les accuser, comme on l'a fait, d'avoir inconsciemment aidé les cultures à retourner au pâturage ?

---

[1] Cf. Ibn al-Qalânisî, *Damascus chronicle,* trad. Gibb, 1932. J'ai raconté l'histoire, assez brève, des Seldjouqides d'Alep (Ridwân) et de Damas (Dougâq) dans le tome Ier de mon *Histoire des Croisades,* auquel je me permets de renvoyer le lecteur.

[2] « Les plateaux de la Lycaonie sont des pays froids et nus dans lesquels paissent de nombreux onagres, mais qui manquent presque absolument d'eau à boire. Le manque d'eau n'empêche point que dans toute cette contrée l'élève du bétail ne réussisse à merveille. La laine des troupeaux, il est vrai, y est un peu rude. Ici aussi existent des lacs salés. Dans un canton plus fertile que cette âpre région, etc... » Strabon, XII, 6, 1, édition Tardieu, p. 533).

L’occupation de ces vieilles provinces de Cappadoce et de Phrygie par les Ghouzz sortis des solitudes de l’Aral n’aurait pas seulement entraîné la turcisation du pays, mais aussi sa « steppisation ». Et quand, avec les Ottomans, la conquête turque s’étendit à la Thrace, la steppe l’y aurait suivie : ne rencontre-t-on pas son *facies* si caractéristique avec ses terres en friche et ses files de chameaux dès les portes d’Andrinople ? En réalité le témoignage de Strabon, que nous citions tout à l’heure, prouve que le bassin du lac Tatta était déjà une steppe semi-désertique dès l’époque des Séleucides, des Attales et des Romains. Quant à la désolation de la Thrace, elle provient surtout de son caractère d’éternel champ de bataille.

Ajoutons, pour être complet, que cette turcisation de l’Anatolie fut l’œuvre moins de la dynastie seldjouqide elle-même que des émirs régionaux et des clans turcomans qui souvent lui obéissaient assez mal. Au point de vue culturel, par exemple, les Seldjouqides d’Anatolie eurent autant que leurs cousins de Perse la volonté nette de s’iraniser. Comme il n’existait pas alors, dans l’Asie occidentale, de langue littéraire turque, la cour seldjouqide de Qonya adopta le persan comme langue officielle (il le resta jusque vers 1275). La Turquie seldjouqide des XII^{e}-XIII^{e} siècles nous montre ainsi une culture persane superficielle plaquée sur le fond turcoman. On parlait et surtout on écrivait persan chez les Kaï-Khosrau et les Kaï-Qobâd, comme on parlait latin en Pologne et en Hongrie. Mais ce placage quelque peu artificiel ne doit pas faire illusion ni nous dissimuler la turcisation profonde effectuée par les bandes ghouzz en Cappadoce, en Phrygie et en Galatie.

En Iran, le cas, disions-nous, est différent, car la civilisation et l’ethnie iraniennes étaient trop fortes pour que le pays pût être sérieusement turcisé. Au contraire, ce furent les envahisseurs turcs qui furent progressivement iranisés, les dynasties presque tout de suite, leurs troupes au bout de quelques générations. Mais au point de vue politique, l’Iran se trouva désormais démantelé et toute la steppe s’y déversa. La conquête seldjouqide de 1040-1055 avait ouvert les portes du pays aux nomades. En vain les chefs de la race de Seldjoûq, une fois devenus sultans panislamiques, méliks des Arabes et châhs des Persans, voudront-ils refermer la porte derrière eux, tirer le verrou, barrer la route à $_{p.213}$ tous les clans turco-mongols de la Haute Asie, qui, alléchés par cet exemple, désirent à leur tour tenter la même

aventure. Les Seldjouqides devenus persans ne réussiront pas à défendre la Perse contre les Turcs restés turcs. Malgré toute leur bonne volonté, malgré leur « garde au Rhin » sur les bords de l'Amoûdaryâ, ils n'auront été que les fourriers de toutes les invasions khwarezmiennes, gengiskhanides et timourides.

Si les sultans seldjouqides échouèrent ainsi dans leur effort constructif, s'ils n'arrivèrent pas à restaurer à leur profit la solide armature de l'État perse sassanide ou de ce « néo-sassanisme » qu'avait constitué l'empire abbasside du IXe siècle, la cause doit à coup sûr en être recherchée dans l'incurable anarchie familiale, legs du passé turkmène, qu'ils traînaient avec eux. Malgré la réussite personnelle d'un Toghroul-beg et d'un Mélik-châh, ils se montrèrent incapables de s'élever durablement à la notion arabo-persane de l'État comme, malgré l'éclair de génie de Charlemagne, nos Carolingiens avaient été finalement incapables de s'élever à la notion de l'État romain [1].

Le frère et successeur de Barkiyâroûq, le sultan Mohammed (1105-1118), se trouva aux prises avec la révolte sournoise du khalifat arabe. Entre la cour seldjouqide d'Ispahan et la cour abbâsside de Baghdâd, les rapports, officiellement intimes, devinrent tout de suite aigres-doux, les khalifes cherchant obstinément à s'affranchir de la tutelle politique des sultans, ce à quoi ils finiront par aboutir dans la seconde moitié du XIIe siècle, tout au moins pour leur petit domaine temporel de l' Irâq 'Arabî. C'est le divorce progressif du sultanat turc et du khalifat arabe que Toghroul-beg avait prétendu indissolublement unir. La décadence s'accentua sous les sultans seldjouqides suivants, Mahmoûd ibn Mohammed (1118-1131), Mas'oûd (1133-1152), qui régnèrent au milieu des guerres civiles [2]. Ces sultans qui résidaient d'ordinaire à Hamadhân, ne possédaient guère en propre que l'Irâq 'Adjémî. Les autres provinces, Azerbeîdjân, Mossoul, Fârs, etc., étaient tombées au pouvoir d'une féodalité militaire et héréditaire turque dont les représentants sont connus sous le titre *d'atâbeg.* Parmi ces *atâbeg,* ceux d'Azerbeîdjân finirent par jouer auprès des derniers Seldjouqides le rôle de maires du palais. Ce fut le cas de l'atâbeg d'Azerbeîdjân Ildegîz (d. 1072)

[1] Sur le rôle de la personnalité des trois premiers Seldjouqides dans l'histoire turque, cf. Barthold, *Turkestan,* 305.

[2] Cf. Ibn al-Athîr, dans les *Historiens orientaux des Croisades*, I.

auprès du sultan Arslân-châh (1161-1175), puis de l’atâbeg Pehlewân (d. 1186), fils d’Ildegîz, p.214 auprès du sultan Toghroul III (1175-1194). Toghroul III ayant essayé de s’affranchir, l’atâbeg Qizil Arslân, frère et successeur de Pehlewân, l’emprisonna (1190). Ce ne fut qu’après la mort de Qizil Arslân (1191), que Toghroul III, prince en qui revivait quelque chose de la fougue des grands Seldjoûq du XIe siècle, recouvra enfin son indépendance dans son domaine royal de l’Irâq Adjémî. Mais cette tardive et très locale restauration seldjouqide devait être de bien courte durée. Dès 1194, Toghroul III, nous le verrons, allait tomber sous les coups des Turcs khwarezmiens destinés à devenir finalement les successeurs des Seldjouqides dans l’empire du moyen Orient [1].

Sultan Sandjar et la garde sur l’Oxus..

@

Un dernier grand Seldjouqide, Sandjar, le plus jeune fils du sultan Mélik-châh, avait essayé d’arrêter la décadence de sa maison. Vaillant, généreux et chevaleresque, c’est le type le plus parfait du Turc iranisé, devenu le défenseur de la civilisation persane dont il est resté lui-même un des héros légendaires, tel un personnage du *Châh nâmé.*

Au moment du partage entre les fils de Mélik-châh, Sandjar avait reçu, tout jeune encore (il n’avait que dix ou douze ans), le gouvernement du Khorâssân, avec résidence principale à Merv (1096). En 1102, il dut défendre son fief contre une invasion du khan qarakhanide de Kachgarie, Qadir-khan Djibrâ’îl qu’il battit et tua près de Termedh, puis il réinstalla comme vassal en Transoxiane le Qarakhanide local, Arslân-khan, qui avait fui devant l’invasion [2]. En 1130, il se brouilla avec son protégé Arslân-khan, prit Samarqand, déposa le khan et le remplaça par d’autres princes qarakhanides,

---

[1] Bibliographie dans Zettersteen, *Kizil-Arslân,* Enc. Isl., 1113. Cf. Houtama, *Tughril II, ibid.*, 871. Pour la fin des Seldjouqides, voir plus bas, p. 223.

[2] Cf. Barthold, *Turkestan,* 319.

Hassan-tégîn, puis Rokn ed-Dîn Mahmoûd (ce dernier de 1132 à 1141) [1]. Sandjar intervint aussi en Afghanistan dans les luttes entre les princes ghaznévides de ce pays. En 1117, prenant parti contre le Ghaznévide Arslân-châh, il s'empara de Ghazna et intronisa un autre prince de cette maison, Bahrâm-châh. A cette époque il était donc le suzerain de p.215 l'Afghanistan ghaznévide comme de la Transoxiane garakhanide, le maître d'un vaste sultanat de l'Est iranien.

Parmi les vassaux de Sandjar, se trouvait le châh de Khwârezm, le turc Atsîz (1127-1156). Ayant cherché à se rendre indépendant, Atsîz fut battu en 1138 à Hézârasp par Sandjar, qui le chassa. Atsîz revint d'ailleurs peu après, et obtint son pardon de la générosité du sultan (1141). Mais les revers allaient commencer pour Sandjar. En cette même année, comme nous le verrons, la Transoxiane fut envahie par les Qara-Khitaï émigrés de Chine jusqu'à l'Issiq-koul, voisins d'autant plus redoutables que ce peuple de race mongole resta toujours « païen », c'est-à-dire bouddhiste et fut ainsi en horreur au monde musulman. Sandjar avec sa bravoure coutumière se porta à la rencontre des Qara-Khitaï, mais le 9 septembre 1141 il subit une grave défaite à Qatwân près de Samarqand, et dut s'enfuir au Khorâssân [2]. Toute la Transoxiane tomba au pouvoir des Qara-Khitaï. Le châh de Khwârezm Atsîz en profita pour se révolter, entra au Khorâssân et occupa un instant Merv et Nîchâpoûr, sans d'ailleurs pouvoir s'y maintenir contre le retour offensif de Sandjar. A deux reprises (1143-1144 et 1147), Sandjar envahit le Khwârezm et finit la seconde fois, sous les murs d'Ourgendj, par forcer Atsîz à rentrer dans le vasselage. Mais l'héroïsme du grand sultan s'épuisait devant des difficultés sans cesse renaissantes. Bientôt surgit un péril inattendu. Des tribus d'Oghouz, ou Ghouzz, c'est-à-dire de même race que le peuple

[1] Arslân khan fut déposé à la suite des intrigues du clergé musulman sunnite qui prenait une importance de plus en plus grande dans les affaires de Boukhârâ et de Samarqand. Ce cléricalisme ira croissant en Transoxiane sous les châhs de Khwârezm, puis, après la tempête gengiskhanide, sous les Timourides et les Uzbek. Cf. Barthold. *Turkestan,* 320.

[2] Barthold, *Turkestan,* 326-327, réfute (avec Djouweynî) l'accusation portée (par Ibn al-Athîr) contre le châh de Khwârezm Atsîz qui aurait soi-disant appelé les Qara-Khitaï contre Sandjar ; or les Qara-Khitaï vainqueurs pillèrent également les campagnes du Khwârezm. L'accusation vient de ce que la défaite de Sandjar se trouva grandement profiter à Atsîz.

seldjouqide et qui avaient été cantonnées près de Balkh, se révoltèrent contre Sandjar qui avait voulu plier ces nomades aux règles de l’administration et de la fiscalité persanes, le firent prisonnier et se mirent à piller Merv, Nîchâpoûr et les autres villes du Khorâssân (1153). Il ne put se libérer qu’en 1156 et mourut l’année suivante à la veille de la ruine complète de son œuvre [1].

Sandjar avait échoué dans ses efforts pour fonder dans l’Est iranien un État seldjouqide durable. La révolte des Ghouzz prouvait la difficulté de faire rentrer dans le cadre administratif arabo-persan les tribus de nomades qui s’étaient associées à la conquête de l’Iran par le clan seldjouqide. Le cadre administratif de p.218 tradition persane adopté et maintenu par les Seldjouqides ne devait pas survivre à la chute des diverses branches de cette famille (1157 dans l’Est iranien, 1194 en 'Irâq 'Adjémî, 1302 en Asie Mineure), et, une fois ce décor tombé, une fois le sultanat néo-persan disparu, il ne devait rester de la conquête de 1040 en Iran, de celle de 1072-1080 en Asie Mineure, qu’un cheminement de tribus turcomanes qui, des Ghouzz de 1053 aux bandes Qara Qoyonlou et Aq Qoyonlou du XV^{e} siècle, des Qaramân aux Ottomans allaient se disputer l’Iran d’une part, l’Asie Mineure de l’autre à la manière de toutes les hordes ancestrales au fond des steppes de la Haute Asie. Aussi bien, en dépit de la bonne volonté culturelle des Seldjouqides, — ces Turcs si rapidement et foncièrement iranisés, — leur triomphe en Iran comme en Asie Mineure a-t-il eu comme conséquence économique et sociale — nous revenons à dessein sur ce point essentiel — de faire de l’Iran comme de l’Asie Mineure un prolongement de la steppe. Ici en effet la géographie humaine a terriblement réagi sur la géographie végétale. Le nomadisme abolit les cultures, transforme la face de la terre. Ce que nous avons dit de l’Asie Mineure est encore plus vrai de l’Iran. Le Tadjik a pu, des oasis qui entourent ses villes, continuer à faire le délicieux jardin de cyprès et de roses chanté par Omar Khayyâm et Saadi. Aux portes de ces cités, une fois les derniers jardins dépassés, c’est la steppe qui commence avec les tribus transhumantes poussant leurs troupeaux noirs et dressant près des points d’eau les hameaux mobiles de leurs tentes noires. Quelque chef de tribu particulièrement intelligent — car tous ces Turcs ont le sens inné du gouvernement — peut bien périodiquement se faire reconnaître roi par les

[1] D’après Djouweynî, Sandjar mourut le 8 mai 1157, cf. Barthold, *l. c.,* 332.

sédentaires dont il a, d’ailleurs, le grand mérite de faire cesser les discordes civiles. Les deux sociétés, la société sédentaire des Tadjik urbains et la société nomade des tentes noires semblent « coïncider » pendant quelques décades ; puis tout se défait, le cheminement des tribus reprend, la notion d’État est oubliée, jusqu’à ce que l’histoire recommence par la sédentarisation de quelque clan nomade promu à la royauté. Le cycle en effet n’est jamais fermé. Pour le renouveler du dehors, nous allons voir que périodiquement, du XI^e^ au XVI^e^ siècle, de nouveaux nomades apparaissent au seuil de la steppe kirghize ou de la steppe turcomane, à l’orée des cultures, réclamant leur part de la mise en coupe réglée des Tadjik.

Ce double phénomène s’était déjà produit du vivant même du sultan Sandjar. Après lui, les chahs de Khwârezm, de race turque comme les Seldjouqides, recommencèrent la tentative de ceux-ci p.219 de fonder dans l’Iran oriental un grand empire turco-persan — turc d’armature militaire, persan de cadre administratif. — En même temps, un peuple venu de l’Extrême-Orient, les Qara-Khitaï, de race non turque, mais mongole, s’emparait du Turkestan oriental, et sa venue annonçait à cent ans d’avance l’arrivée de l’arrière-ban de la steppe, celle des Mongols Gengiskhanides eux-mêmes.

Avant de passer à cette nouvelle phase de l’histoire de l’Asie, dressons le bilan ethnique de l’aventure seldjouqide. Ce bilan est, somme toute, assez paradoxal. Il est en effet remarquable que les Seldjouqides, ces Turcomans devenus sultans de Perse, n’ont pas turcisé la Perse, sans doute parce qu’ils ne l’ont nullement cherché. Tout au contraire, ce sont eux, on l’a vu, qui volontairement se sont faits persans et qui, à la manière des anciens grands rois sassanides, se sont efforcés de mettre les populations iraniennes à l’abri des pillages des bandes ghouzz, de sauver la culture iranienne de la menace turcomane [1]. Toutefois — et c’est peut-être un des résultats durables de la défaite de Sandjar par les Ghouzz en 1153 — ils n’ont pu empêcher ces Turkmènes de s’établir en masse compacte au sud de l’Amoû-daryâ inférieur, entre le plateau d’Ust-yourt et Merv, dans la région, depuis lors ethniquement

[1] Les Seldjouqides ont même exporté la culture iranienne en Asie Mineure. Ceux de Qonya adoptèrent le persan comme langue officielle. Il le resta à leur cour, nous l’avons vu plus haut, jusque vers 1275 (J. H. Kramers, *Karamân-oghlu,* Enc. Isl., 793).

désiranisée, qui est devenue le Turkménistan. D’autre part les bandes turcomanes, conduites par des cadets seldjouqides sur le plateau d’Anatolie, ont vraiment turcisé aussi ces vieilles terres byzantines, au point d’en faire, depuis les sultans de Qonya jusqu’aux Ottomans et à l’ata-turk Moustapha Kémal, la Turquie historique.

L’empire qara-khitaï.

@

Pour comprendre le bouleversement qui se produisit au Turkestan oriental dans le second quart du XII[e] siècle, il faut se reporter aux révolutions de la Chine du nord à cette époque. On se rappelle (voir p. 188) que de 936 à 1122 un peuple de race mongole, les K’i-tan, originaire de la rive occidentale du Leao-ho, avait régné à Pékin, dans les districts septentrionaux du Ho-pei et du Chan-si, en plus du Jehol et du Tchakhar qu’il possédait déjà. Entre 1116 et 1122, les K’i-tan avaient été dépossédés p.220 par les Djürtchät, ou Kin, de race tongouse, qui leur avaient succédé dans la domination de la Chine du nord.

Le gros du peuple k’i-tan continua à vivre, comme vassal des Kin, dans l’ancien domaine primitif de ce peuple, entre le sud-ouest mandchourien et l’est de l’actuel Jéhol. Mais une partie des K’i-tan cherchèrent fortune vers l’Ouest, au nord du Tarim, où les Turcs Ouigour de Tourfan, de Bechbaligh et de Koutcha reconnurent leur suzeraineté. Il semble que, de là, une première bande de K’i-tan ait, dès 1128, pénétré en Kachgarie, mais qu’elle ait été repoussée par le khan qarakhanide de Kachgar, Arslân Ahmed. Des émigrés k’i-tan, conduits par un prince de leur famille royale nommé en chinois Ye-liu Ta-che, furent plus heureux au nord-ouest où ils auraient fondé au Tarbagataï la ville d’Imil près de l’actuel Tchougoutchak [1]. A l’ouest de l’Issiq-koul, le Qarakhanide qui régnait à Balâssâghoûn [2] était à cette époque menacé à la

---

[1] C’est en 1123 que Ye-liu Ta-che s’était, d’après le *Leao-che,* enfui de Pékin en direction de Bechbaligh. Cf. Pelliot, Journal Asiatique, avril-juin 1920, 174. Peut-être le nom de Ta-che représente-t-il le titre chinois *t’ai-tseu,* prince, ou celui de *t’ai-che,* « grand instructeur » (Pelliot, *Notes sur le Turkestan.* T. P., 1930, 45).

[2] Sur ce nom, Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 18 et Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* 18.

fois par les Turcs Qarlouq du bas Ili et par les Turcs Kankhli du nord de l'Aral. Il fit appel au chef k'i-tan Ye-liu Ta-che. Celui-ci accourut, déposa l'imprudent Qarakhanide et se substitua à lui. Balâssâghoûn devint ainsi la capitale de Ye-liu Ta-che qui prit le titre impérial turc de *gour-khan* ou roi du monde, porté après lui par ses descendants [1]. Peu après le nouveau *gour-khan* soumit encore à sa suzeraineté les Qarakhanides locaux qui régnaient à Kachgar et à Khotan. Le nouvel empire k'i-tan ainsi fondé au Turkestan oriental est connu de l'histoire musulmane sous le nom d'empire qara-khitaï (« K'i-tan ou Khitaï *noirs* »), sous lequel nous le désignerons désormais.

Les K'i-tan, on l'a dit, étaient de race mongole. Au cours de leur domination de deux siècles à Pékin, ils s'étaient sensiblement sinisés [2]. Leurs émigrants, bien que désormais installés au Turkestan parmi des populations turques musulmanes, devaient rester réfractaires à l'islamisme comme à la culture arabo-persane, orientés vers la civilisation chinoise, bouddhique ou confucéenne, p.221 « païens », comme traduisaient les musulmans. L'assiette de l'impôt fut basée, comme en Chine, sur l'importance des maisons. Au contraire des autres nomades, les gour-khan ne créèrent pas en faveur de leur famille des fiefs et apanages, preuve visible, semble-t-il, de la persistance des idées administratives chinoises. Peut-être même, pense Barthold, la langue administrative fut-elle le chinois. Notons qu'à côté du bouddhisme, le christianisme paraît avoir été florissant dans l'empire qara-khitaï.

> « On voit à Kachgar à cette époque un évêque chrétien ; à cette époque appartiennent aussi les plus anciennes inscriptions chrétiennes du Tchou [3].

La fondation de l'empire qara-khitaï se présente ainsi comme une réaction contre l'œuvre d'islamisation accomplie par les Qarakhanides.

---

[1] Sur ces événements, Djouweynî, *Ta'rîkh-i djahân kouchâï,* traduit dans d'Ohsson, *Hist. des Mongols,* I, 441 et dans Bretschneider, *Mediaeval researches,* I, 225.

[2] Cf. Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 49.

[3] Barthold, *Zur Geschichte des Christentums in Mittelasien bis zur Mongolischen Eroberungen*, Tübingue, 1901, p. 58.

Le premier gour-khan qara-khitaï, Ye-liu Ta-che (v. 1130-1142), après avoir consolidé aux dépens des Qarakhanides orientaux sa domination sur la région de l'Issiq-koul et en Kachgarie, attaqua les Qarakhanides occidentaux établis en Transoxiane, et, derrière ceux-ci, le sultanat seldjouqide de l'Iran oriental sur lequel régnait encore Sandjar. En mai-juin 1137, il défit à Khodjend, en Ferghâna, le Qarakhanide de Samarqand, Rokn ed-Dîn Mahmoûd. Le sultan Sandjar, s'étant porté au secours de ses vassaux transoxianais, fut lui-même battu par les Qara-Khitaï à Qatwân, au nord de Samarqand (9 septembre 1141). Boukhârâ et Samarqand passèrent de la suzeraineté seldjouqide à celle du gour-khan qui laissa d'ailleurs subsister dans la seconde de ces villes, à titre de vassaux, des Qarakhanides locaux [1]. La même année 1141 les Qara-Khitaï envahirent le Khwârezm. Le châh de Khwârezm, Atsîz, dut, lui aussi, se reconnaître tributaire. Le successeur d'Atsîz, le châh de Khwârezm Arslân (1156-1172), bien qu'aspirant à succéder aux Seldjouqides dans l'Iran oriental, dut rester pendant presque toute sa vie tributaire du *gour-khan* [2].

L'empire qara-khitaï s'étendait maintenant de Ha-mi à l'Aral et à Khodjend, sa suzeraineté allait du haut Iénisséi à p.222 l'Amoudaryâ. C'était au point de vue islamique une grave régression et un grand scandale que cette hégémonie d'une maison mongole païenne en terre turque musulmane. Eux continuaient à regarder non vers le monde musulman, mais vers cette Chine d'où ils tiraient leur culture. Ye-liu Ta-che, le premier d'entre eux, était connu comme un fort bon lettré chinois. De son côté la Chine continuait à s'intéresser à ces descendants des anciens rois de Pékin, tandis que l'historiographie arabo-persane les traite un peu par le mépris. Le résultat, c'est que nous ne les connaissons que par les transcriptions chinoises de leurs noms. Après la mort du gour-khan Ye-liu Ta-che (vers février 1142), sa veuve Ta-pou-yen fut régente de l'empire (1142-1150). Puis vint le gouvernement de leur fils Ye-liu Yi-lie (1150-1163). Après la mort de Yi-lie, sa sœur Ye-liu

---

[1] Rokn ed-Dîn Mahmoûd avait dû s'enfuir avec l'armée seldjouqide vaincue, mais un autre Qarakhanide, Tamghâtch-khân Ibrâhîm, devint seigneur de Samarqand sous la suzeraineté des Qara-Khitaï (d. 1156). Après lui régna dans cette ville Tchaghri-khân Djélâl ed-Dîn 'Ali, également qarakhanide et vassal des Qara-Khitaï (1156-1163). Il fut remplacé par son fils Qilidj Tamghâtch-khân Mas'oûd (1163-1178).

[2] Cf. Barthold, *Turkestan,* 332-333, d'après Ibn al-Athîr et Djouweynî.

Che, ou Pou-sou-wan, exerça la régence (1163-1178), régence pendant laquelle une armée qara-khitaï vint au Khorâssân piller Balkh (1165). Enfin Ye-liu Tche-lou-kou, fils de Yi-lie, gouverna personnellement de 1178 à 1211. Sous ce dernier souverain l'empire qara-khitaï devait entrer en conflit avec ses vassaux, les châhs du Khwârezm, conflit qui, éclatant à l'heure des conquêtes gengiskhanides, devait, à brève échéance, causer la perte des deux adversaires au profit des seuls Mongols [1].

L'empire khwarezmien.

@

En face de l'empire mongol « païen » et sinisé des Qara-Khitaï, les chahs de Khwârezm, dans l'actuel Khiva, représentaient le monde turc musulman, surtout depuis que la mort du Seldjouqide Sandjar, décédé sans successeur (1157), avait laissé la première place vacante dans l'Est iranien. A la vérité, l'ancien royaume de Sandjar, le Khorâssân, était un peu une terre sans maître où les chefs oghouz, depuis leur victoire inespérée de 1153, faisaient la loi, tout en reconnaissant plus ou moins désormais la suzeraineté des châhs de Khwârezm [2].

A la mort du châh de Khwârezm Arslân (1172), ses deux fils, Takach et Sultân-châh se disputèrent le trône [3]. Takach, éliminé, se réfugia chez les Qara-Khitaï. La régente qara-khitaï, p.223 Ye-liu Che, chargea son mari d'aller avec une armée au Khwârezm rétablir Takach en chassant Sultân-châh, ce qui fut fait (décembre 1172). Mais, bien qu'il dût son trône aux Qara-Khitaï, Takach ne tarda pas à se révolter contre eux à cause de leurs exigences pour le paiement du tribut, et les Qara-Khitaï, renversant leur politique, soutinrent contre lui son frère Sultân-châh. S'ils ne purent restaurer celui-ci sur le trône du Khwârezm, ils lui prêtèrent une armée avec laquelle il commença la

---

[1] Cf. Barthold, *Kara-Khitai,* Enc. Isl., 782, résumant son histoire du Sémiretchie (en russe) (1898), II, 102 et sq.

[2] Defrémery a traduit l'*Histoire des chahs du Kharezm* de Mirkhond, 1882. L'ensemble des sources orientales est donné et critiqué dans Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion,* 322 et sq.

[3] Barthold, *Turkestan,* 337-340, d'après Ibn al-Athîr, Djouweynî et Mirkhond.

conquête du Khorâssân (conquête de Merv, Sérakhs et Thoûs, 1181). Sultân-châh régna ainsi au Khorâssân jusqu’à sa mort en 1193. Sultân-châh une fois disparu, Takach réunit tout le Khorâssân à ses possessions khwarezmiennes (1193).

A peine maître du Khorâssân, Takach envahit l’Irâq 'Adjémî. Cette province constituait, on l’a vu, le domaine royal du dernier sultan seldjouqide, Toghroul III. Dans une bataille décisive livrée près de Reiy le 19 mars 1194, Takach vainquit et tua Toghroul [1]. Cette victoire qui mit fin à la domination seldjouqide en Perse, donna au châh de Khwârezm l’Irâq''Adjémî avec Reiy et Hamadhân.

Le fils de Takach, 'Alâ ed-Dîn Mohammed, lui succéda (1200-1220). ’Alâ ed-Dîn Mohammed porta à son apogée l’empire khwarezmien qui devint sous son règne l’État dominant de l’Asie moyenne. Son premier acte fut pour conquérir l’Afghanistan sur les Ghourides.

En effet, au moment où les deux prédécesseurs de Mohammed jetaient sur le bas Amoû-daryâ les bases de l’empire khwarezmien, une autre grande puissance musulmane venait de surgir en Afghanistan. Ce pays avait jusque-là appartenu à la maison turque des Ghaznévides, également en possession du Pendjâb, dans l’Inde. Vers 1150 un clan d’Afghans Soûrî se révolta contre les sultans ghaznévides dans les montagnes du Ghôr, entre Hérât et Bâmiyân. Le chef ghouride Djahân Soz pilla dès cette année-là Ghazna, la capitale sultanienne qui, en 1173, fut définitivement occupée par son successeur Ghiyâth ed-Dîn. Les sultans ghaznévides se réfugièrent au Pendjâb, à Lahore, abandonnant l’Afghanistan aux Ghourides. Sous le règne du célèbre Chihâb ed-Dîn Mohammed de Ghôr (1163-1206), l’empire ghouride prit en Orient une expansion extraordinaire, Mohammed ayant détrôné les derniers Ghaznévides du Pendjâb, annexé cette province (1186) et conquis sur les radjas hindous le

[1] Date d’Ibn al-Athîr (Barthold, 347).

bassin du Gange (1192-1203). p.224 Il en était là de ses exploits, quand il fut attaqué par son homonyme, le châh Mohammed de Khwârezm [1].

La première bataille entre les deux Mohammed, sur l'Amoû-daryâ, tourna à l'avantage du Ghouride qui vint piller le Khwârezm propre (1204). Mohammed de Khwârezm appela à son aide son suzerain, le gour-khan qara-khitaï. Celui-ci lui envoya une armée conduite par un certain Tâyankoû-Tarâz et par son autre vassal, le Qarakhanide Othmân, prince de Samarqand. Avec ces renforts, le châh de Khwârezm défit les Ghourides à Hézârasp et les chassa du pays (1204). Les Qara-Khitaï poursuivirent Mohammed de Ghôr et lui infligèrent un complet désastre à Andkhoui, à l'ouest de Balkh (septembre-octobre 1204). Cette victoire marqua la supériorité définitive des Khwarezmiens sur les Ghourides [2]. Néanmoins ce ne fut qu'après la mort de Mohammed de Ghôr (13 mars 1206) que Mohammed de Khwârezm enleva aux Ghourides Hérât et le Ghôr même (décembre 1206) [3]. En 1215 le châh de Khwârezm devait achever la conquête de l'Afghanistan en leur enlevant encore Ghazna.

Mohammed de Khwârezm devait sa victoire sur les Ghourides au gour-khan qara-khitaï, son suzerain. Mais sa reconnaissance fut courte. Parvenu à ce degré de puissance, il lui était insupportable à lui, empereur musulman (il prit vers cette époque le titre de sultan), maître des deux tiers de l'Iran, de rester vassal et tributaire de ces Mongols « païens ». Le prince qarakhanide de Samarqand, Othmân ibn Ibrâhîm (1200-1212), également vassal des Qara-Khitaï, partageait les mêmes sentiments. En 1207, Mohammed de Khwârezm, après s'être entendu avec lui, occupa Boukhârâ et Samarqand où il remplaça la suzeraineté des Qara-Khitaï par la sienne propre. L'empire khwarezmien engloba ainsi toute la Transoxiane. Les Qara-Khitaï réagirent d'ailleurs. D'après Djouweynî, ils entrèrent même à Samarqand, mais leur général Tâyankoû finit par être fait prisonnier par les Khwarezmiens dans un

---

[1] Ce fut l'occupation d'Hérat par les Ghourides en 1175-1176 qui fit d'eux les ennemis naturels du châh de Khwârezm (*Turkestan,* 338).

[2] Cf. Barthold, *l. c.*, 350-351.

[3] Date de Djouweynî (Barthold, 353).

combat livré soit dans la steppe d'Ilâmich, près d'Andidjan, en Ferghâna, soit dans la steppe du Talas (1210) [1].

Mohammed avait repoussé les Qara-Khitaï avec le concours du prince de Samarqand, le Qarakhanide Othmân, qui avait transféré p.225 son allégeance du gour-khan à lui. Mais en 1212, Othmân, lassé d'obéir aux Khwarezmiens, se révolta. Mohammed marcha sur Samarqand, la prit, la livra au pillage et fit exécuter Othmân. Ainsi finit le dernier représentant de cette maison qarakhanide qui gouvernait les Turkestans depuis plus de deux siècles (1212) [2].

Enfin Mohammed de Khwârezm exécuta en 1217 à travers la Perse une chevauchée triomphale au cours de laquelle il reçut l'hommage des *atâbeg,* ou gouverneurs turcs devenus indépendants et héréditaires, qui gouvernaient les provinces persanes, notamment des Salghourides du Fârs. Il poussa jusqu'à Holwân, dans le Zagros, sur la frontière du domaine khalifal abbâsside d'Irâq 'Arabî. Brouillé avec le khalife, il fut sur le point de marcher sur Baghdâd [3]. Même l'atâbeg de l'Azerbeîdjân (Tauris), pays où sa chevauchée ne pénétra point, se reconnut spontanément tributaire. A cette date de 1217, l'empire turc khwarezmien, borné au nord par la ligne du Sîr-daryâ, à l'est par le Pamir et les montagnes du Waziristân, à l'ouest par l'Azerbeîdjân, les monts du Louristân et du Khoûzistân, comprenait la Transoxiane, presque tout l'Afghanistan, presque toute la Perse.

Ce fut alors qu'il se heurta à Gengis-khan.

Ce qu'il faut retenir de ce qui précède, c'est qu'au moment où il fut attaqué par les Mongols, l'empire khwarezmien était de création toute récente, ne datant dans sa forme définitive que de quelques années à peine. Il n'avait eu le temps d'acquérir aucune consistance, il restait encore entièrement inorganisé. Il n'y aura pas particulièrement lieu de se récrier

---

[1] Djouweynî donne sur ces événements deux versions différentes. On en trouvera l'exposé et la discussion dans Barthold, *Turkestan,* 355-360, avec les renseignements complémentaires fournis par Ibn al-Athîr.

[2] Barthold, *Turkestan,* 365-366 (d'après Djouweynî et Ibn al-Athîr).

[3] Sur la rupture entre Mohammed et le khalife, recension des sources (Ilm al-Athîr, Nessawî et Djouweynî dans Barthold, 373-375.

d’admiration devant la stratégie gengiskhanide, si cette formation improvisée s’effondre au premier choc comme un château de cartes. Entre les diverses parties du soi-disant empire khwarezmien il n’y avait d’autre principe de cohésion que la personne même du sultan Mohammed, de surcroît le potentat oriental le plus soufflé qui fût par une fortune longtemps favorable, en réalité personnage velléitaire aux découragements aussi prompts que ses enthousiasmes. Il faut songer que, lorsque Gengis-khan entreprit la conquête de cet empire, Bouhkârâ et Samarqand n’appartenaient aux Khwarezmiens que depuis huit ans et encore, pour la seconde de ces villes, à la suite d’une prise d’assaut et d’un massacre ; l’Afghanistan n’avait été entièrement rattaché au Khwârezm que quatre ans avant l’invasion gengiskhanide (Ghazna en 1216) ; la Perse occidentale n’était p.226 devenue définitivement khwarezmienne que depuis trois ans (1217). En réalité, contrairement à ce qu’affirment les historiens, il n’y avait pas, lors de l’invasion de Gengis-khan, d’empire khwarezmien, mais seulement un embryon, une amorce d’empire, encore dépourvue de toute ossature d’État. Gengis-khan aura autrement à faire quand il se trouvera en face d’un État véritable comme le royaume Kin de la Chine du Nord...

@

4.

LA STEPPE RUSSE DU VI^e AU XIII^e SIÈCLE.

Les Avar.

@

Les steppes de la Russie méridionale ne sont pour le géographe qu’un prolongement de la steppe asiatique. Il en va de même pour l’historien. Nous l’avons vu pour l’antiquité, à propos des Scythes, des Sarmates, des Huns. Le fait est également vérifiable pour le haut moyen âge, des Avar aux Gengiskhanides.

La migration des Avar de la Haute Asie en Russie méridionale nous est connue par l’historien byzantin Théophylacte Simocatta. Théophylacte distingue entre les vrais Avar et ce qu’il appelle les faux Avar (*Pseudavaroi*). Il voit dans les premiers, comme le remarque Marquart, ce que nous avons appelé les Jouan-jouan, ce peuple de race mongole et qui avait été maître de la Mongolie pendant tout le V^e siècle avant d’être écrasé et remplacé en 552 par les Turcs T’ou-kiue. Et il donne comme de « faux Avar », ayant usurpé ce nom redouté, les Avar de notre histoire médiévale. Ces derniers auraient été formés de deux hordes unies, celle des Ouar (ou War), d’où le nom d’Avar, et celle des Kounni ou Khouni, dont le nom semble bien déceler une étymologie hunnique [1]. Les deux noms accolés Ouar et Khouni signifieraient donc Avar et Huns. D’autre part ces Ouar et ces Khouni, d’où les Byzantins ont fait *Ouarkhonitai,* seraient, d’après les mêmes sources byzantines, deux tribus d’Ogôr, c’est-à-dire, pensent quelques orientalistes, d’Ouigour. Mais les Ouigour historiques sont des Turcs, tandis que les Avar d’Europe semblent avoir été des Mongols. Aussi Albert Herrmann continue-t-il, dans une des cartes de son atlas, à proposer l’identification des War et Khouni avec les Jouan-jouan qui, eux, étaient bien des Mongols [2]. Du reste, comme le fait

---

[1] Voir discussion des hypothèses de Marquart (*Osttürkische Dialekistudien*, 1914) par M. Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 141.

[2] *Atlas of China*, 32.

remarquer p.227 M. Minorsky [1], la distinction entre « Vrais Avar » et « Pseudavar », ne reposant que sur une seule source byzantine, semble assez fragile. Ou encore, comme le suggère ailleurs le même Albert Herrmann [2], si les Avar qui émigrèrent en Europe dans la seconde moitié du VI^e^ siècle ne sont pas des Jouan-jouan [3], ce seraient des Huns Hephtalites. On se rappelle que les Hephtalites, qui possédèrent l'Ili, la Transoxiane et la Bactriane au V^e^ siècle et qui étaient de race mongole comme les Jouan-jouan, furent écrasés et dépossédés peu après ces derniers, vers 565, par les mêmes adversaires, les T'ou-kiue, alliés contre eux avec la Perse sassanide (voir p. 127) [4].

Quoi qu'il en soit de cette discussion, ce fut vers la fin du règne de Justinien (d. 565), que les Avar — grec : *Abares, Abaroi,* latin : *Avari, Avares* — émigrèrent en Europe, en bousculant et en poussant devant eux, nous dit Théophylacte Simocatta, « les Hunnougour et Sabir et d'autres hordes hunniques ». Le roi des Alains, appelé Sarosios par les Byzantins, sut rester en bons termes avec eux. Leur aspect rappelait aux Byzantins les anciens Huns, sauf qu'à la différence des Huns les Avar portaient deux longues tresses nattées dans le dos. Nous savons qu'ils étaient chamanistes ; Théophylacte mentionne un de leurs sorciers ou *bocolabras* (du mongol *bögä,* sorcier) [5]. Leur ambassadeur, Kandikh, reçu en audience par Justinien, lui demanda des terres et un tribut (557). Justinien leur envoya ensuite l'ambassadeur Valentinos (le même qui devait se rendre plus tard chez les T'ou-kiue) et poussa leur qaghan [6] à combattre les autres hordes, Hunnougour et Sabir ou *Viguri* et *Sabiri,* qui furent écrasés. Les Avar écrasèrent de même les Huns Koutrigour et les Huns Outourgour, descendants les uns et les autres du

---

[1] Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 448 (1937).

[2] *Atlas of China*, 30.

[3] Les Jouan-jouan, eux, seraient les Kermikhions des historiens byzantins.

[4] Voir Pelliot, *BEFEO,* 1903, 99 ; Chavannes, *Documents sur les T'oukiue occidentaux,* 229-233 ; Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 141.

[5] Théophylacte, I, 8.

[6] « Principem suum chagana, honoris causa, nominarunt », écrit Théophylacte. Et Grégoire de Tours : « Vocabatur gaganus ; omnes enim reges gentis illius hoc appellantur nomine. »

peuple d'Attila et qui nomadisaient, les premiers au nord-ouest de la mer d'Azov, les seconds du côté de l'embouchure du Don (voir p. 124). Ils incorporèrent ces Huns à leur propre horde. Comme les Huns en question devaient être des Turcs et que nos Avar semblent avoir été des Mongols, on voit ainsi, une fois de plus, chacun des deux grands groupes de la race turco-mongole englober dans les empires qu'il forme les représentants de l'autre p. 228 groupe. Les Avar avaient détruit ces royaumes hunniques en agissant comme fédérés, pour le compte de l'empire byzantin. En 560 leur domination allait déjà de la Volga aux bouches du Danube. Leur qaghan vint dresser son camp de chariots sur la rive nord du Danube. Au nord, il écrasa les tribus slaves, Antes, Slovènes et Vendes ; à l'ouest, il pénétra en Germanie et fut enfin battu dans une grande bataille en Thuringe par le roi franc d'Austrasie Sigebert, petit-fils de Clovis (562) [1]. Les Avar refluèrent vers la mer Noire.

Peu après (vers 565) monta sur le trône des Avar un qaghan fort capable, appelé Bayan, dont le nom, comme l'a fait remarquer M. Pelliot, semble spécifiquement mongol [2]. Comme avant lui Attila, comme après lui Gengis-khan, c'était plutôt, semble-t-il, un politique calculateur et avisé qu'un stratège. En 567, allié aux Lombards, peuple germain établi en Pannonie, il détruisit les Gépides, autre peuple germanique (de race gothique), établi en Hongrie et en Transylvanie [3]. La Hongrie fut occupée par les Avar et Bayan vint établir ses campements royaux près de l'ancienne capitale d'Attila. Ainsi était renouée, dans cette plaine hongroise qui s'est toujours affirmée dans l'histoire comme l'ultime prolongement de la steppe asiatique, la chaîne des empires turco-mongols. Les Avar régnaient maintenant de la Volga à l'Autriche. Cette extension inattendue des bandes jouan-jouan ou hephtalites qui avaient échappé aux armes des T'ou-kiue déplut à ces derniers. Ils firent grief aux Byzantins de l'entente intervenue entre Justinien et les Avar.

---

[1] Grégoire de Tours, IV, 23.

[2] Pelliot, *L'origine de T'ou-kiue,* T'oung pao, 1915, p. 689.

[3] Il est intéressant de noter avec M. Nandor Fettich que l'Italie lombarde allait dans son art subir l'influence de la culture de Martinovka (près de Kiev), dont l'action se faisait ainsi sentir du Pô jusqu'à la Kama, à la Crimée et au nord du Caucase. Sur l'orfèvrerie de Martinovka, voir Fettich, *Die Metallkunst der Landnehmenden Ungarn,* 1937, 282 et sq.

Lorsque le roi des T’ou-kiue occidentaux Tardou reçut en 575-576, sur le haut Youldouz, au nord de Koutcha, l’ambassadeur byzantin Valentinos, il lui reprocha amèrement cet accord.

> — Que ces Ouarkhouni (Varchonitae), lui fait dire Ménandre [1], osent attendre ma cavalerie, et au seul aspect de nos fouets, ils rentreront dans les entrailles de la terre ! Ce n’est pas avec nos épées que nous exterminerons cette race d’esclaves, nous l’écraserons comme de viles fourmis sous le sabot de nos chevaux [2].

p.229 Pour punir les Byzantins de leurs relations avec les Avar, les T’ou-kiue envoyèrent dans la steppe russe en 576 sous le commandement d’un certain Bokhan un détachement de cavalerie qui, de concert avec le dernier chef des Huns Outourgour, Anagaï, vint attaquer la ville byzantine de Bosporos ou Panticapée, près de l’actuel Kertch, en Crimée, à l’entrée de la mer d’Azov [3].

En 582, le qaghan Bayan commença la guerre contre les Byzantins, leur enleva Sirmium (Mitrovitsa), tête de pont sur la Save. Sous la pression des Avar, une partie des Bulgares, peuple, semble-t-il, de race turque et qui descendait peut-être des Huns Koutrigour, s’établirent en Bessarabie et en Valachie, d’où, devant l’arrivée des Magyars, ils devaient plus tard, émigrer en Moesie, en faisant de cette province une Bulgarie. Du côté de l’ouest Bayan — le *gaganus,* comme l’appelle, de son titre mongol, Grégoire de Tours — recommença vers 570 la lutte contre les Francs et, cette fois, battit le roi d’Austrasie Sigebert. Puis Bayan attaqua de nouveau l’empire byzantin, prit Singidum (Belgrade) et saccagea la Moesie jusqu’à Anchialos (près

---

[1] *Exc. leg.*, p. 162.

[2] Je me demande si ce « formicarum instar » ne doit pas être rapproché de la dénomination d’insectes fourmillant que les Chinois appliquaient aux « *Jouan-jouan* » et dont ceux-ci tirent précisément leur nom.

[3] Chavannes, *Documents,* 241.

Bourgas) [1]. Vaincu en 587 par les Byzantins près d'Andrinople, il se tint quelque temps tranquille. En 592 nouvelle razzia de Bayan qui prend Anchialos et ravage la Thrace jusqu'à Tzurulu (Tchorlou). Un habile général byzantin, Priscus, réussit par la suite à tenir le qaghan en échec, franchit même le Danube, l'attaqua au cœur de son empire, en Hongrie, et le défit complètement sur les bords de la Theiss, tuant quatre de ses fils (601). Bayan mourut peu après ce désastre (602).

Le qaghan avar suivant se tourna d'abord contre l'Italie, alors au pouvoir des Lombards. Les Avar avaient déjà profité de la migration des Lombards de Pannonie en Italie pour occuper la Pannonie. En 610 leur qaghan vint prendre et saccager Frioul. En 619 [2] il tenta en trahison, à l'occasion d'une entrevue à Héraclée de Thrace (Eregli), un coup de main contre la personne de l'empereur Heraclius, puis contre la ville même de Constantinople. Guet-apens et attaque échouèrent. Mais la lutte entreprise par le roi de Perse Khosroès II contre l'empire byzantin fournit bientôt aux Avar une occasion inespérée. Perses et Avar s'entendirent pour venir assiéger Constantinople, les premiers par l'Asie Mineure, les seconds par la Thrace. En juin-juillet 626, tandis que le général p.230 perse Chahrvarâz, ayant traversé l'Asie Mineure de part en part, posait son camp à Chalcédoine, à l'entrée du Bosphore, le qaghan avar vint camper sous les murs de Constantinople. L'empereur Héraclius se trouvant sur le front du Caucase, Constantinople fut défendue par le patrice Bonus. Du 31 juillet au 4 août 626 les Avar tentèrent assaut sur assaut pour prendre la ville. C'était le plus grave péril qu'eût couru depuis bien longtemps la civilisation occidentale. Que serait-il advenu d'elle, si la horde mongole s'était installée à cette date dans la capitale de la chrétienté ? Mais la flotte byzantine, maîtresse du Bosphore, empêcha les Avar et les Perses de coordonner leurs efforts. Repoussé avec d'effroyables pertes dans toutes ses attaques, le qaghan leva le siège et regagna la Hongrie.

---

[1] Les trouvailles de Sadowetz prouvent d'ailleurs que le nord de la Bulgarie appartenait à la zone d'influence de Dayan (N. Fettich, *Metallkunst der Landnehmenden Ungarn,* Archaeologia Ungarica, 1937, p. 290).

[2] Et non, comme le veut Amédée Thierry, en 616. Cf. Howorth, *The Avars*, J. R. A. S., 1889, 779.

Cet échec porta une grave atteinte au prestige des Avar. A la mort du qaghan qui l'avait subi (630), les Bulgares, ce peuple de race turque qui avait jusque-là aidé les Avar plutôt en alliés qu'en sujets, demandèrent que la dignité de qaghan passât à leur propre khan, Koubrat, et les Avar durent réprimer, les armes à la main, cette prétention à l'hégémonie. Néanmoins les Avar durent laisser les Bulgares maîtres de l'actuelle Valachie et de la « Bulgarie » au nord du Balkan, de même qu'ils durent laisser les Slaves (Croates, etc.) occuper le pays entre Danube et Save. Eux-mêmes subsistèrent dans la plaine hongroise jusqu'à la fin du VIII^{e} siècle.

Il était réservé à Charlemagne d'en finir avec la horde mongole. En août 791, au cours d'une première campagne, il envahit en personne le khanat avar et pénétra jusqu'au confluent du Danube et du Raab. En 795, son fils Pépin, assisté d'Eric, duc de Frioul, attaqua le *ring,* l'enceinte-forteresse des Avar et enleva une partie du trésor des qaghans, fait des dépouilles de deux siècles de razzias à travers le monde byzantin. En 796, dans une troisième campagne, Pépin rasa le *ring* et enleva le reste du trésor. Un des chefs avar qui portait le vieux titre turco-mongol de *toudoun* était venu dès 795 recevoir le baptême à Aix-la-Chapelle [1]. En 799 ce *toudoun* se révolta contre la domination franque, mais ce fut là le dernier soubresaut, et, après son châtiment, un nouveau chef avar nommé Zodan vint en 803 faire acte de soumission complète. En 805 on voit régner sur les Avar comme sujet de Charlemagne un qaghan baptisé sous le nom de Théodore.

Mais après tant de désastres les Avar furent incapables de se défendre contre la double poussée des Slaves et des Bulgares. A la p.231 fin du règne de Charlemagne et avec son autorisation, ils abandonnèrent la rive septentrionale du Danube pour se cantonner, sous leur qaghan Théodore, dans la Pannonie occidentale, entre Carnuntum et Sabaria. A la fin du IX^{e} siècle, l'ancienne Avarie était partagée entre 1° l'empire slave, dit Grande Moravie, de Sviatopolk (d. 895) qui allait de la Bohême à la Pannonie incluses, et 2° le khanat turc des Bulgares qui occupait la Hongrie méridionale, la Valachie et la Bulgarie au nord du Balkan. Une tribu bulgare,

[1] Ce titre se retrouve dans les anciennes inscriptions t'ou-kiue. Cf. W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei,* 197, 257, etc.

destinée peut-être à donner son nom à la Hongrie, celle des Onoghoundour ou Onogour, occupait notamment la région à l'est et au sud des Carpathes [1].

Les Avar n'ont pas été sans avoir possédé un art propre dont les récentes trouvailles de Hongrie attestent l'importance. Il s'agit d'une branche de l'art des steppes, à motifs animaliers décomposés, surtout à motifs végétaux ou géométriques spiraliformes élégamment tressés et d'un solide effet décoratif. Les pièces représentées, généralement en bronze, sont, ici aussi, des plaques et boucles de ceinturon, des appliques d'équipement ou de harnachement, des agrafes et des fibules. Il est particulièrement intéressant pour la continuité de la civilisation des steppes de constater l'étroite parenté de ces trouvailles avar de Hongrie avec les pièces de bronze analogues trouvées dans l'Ordos, à la grande boucle du fleuve Jaune et remontant à l'époque des Hiong-nou, des Jouan-jouan et des T'ou-kiue. Signalons parmi les sites de fouille hongrois les plus riches Keszthély, Csuny et Nemesvolgy, Pahipuszta, Csongrad et Szentes, Szilogyi-Somlio, Dunapentele, Ullö et Kis-körös [2]. L'art avar, comme le fait remarquer M. Nandor Fettich, se relie en particulier au dernier style sibérien de Minoussinsk, dit des cavaliers nomades. Les comparaisons que M. Fettich établit entre ce style et les trouvailles de Mindszent, de Fenek et de p.232 Pusz tatoti sont éloquentes. Notons aussi qu'il est fort possible que ce soient les Avar qui aient introduit en Occident l'usage de l'étrier.

Bulgares et Magyars.

---

[1] Sur la question des Onoghoundour, voir J. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren,* in Ungar. Jahrbücher X, Heft 1-2, 1930, 53, et Minorsky, *Hudûd al Alam* (Gibb memorial new series, XI), 1937, 467.

[2] Cf. F. Fettich, *Ueber die Erforschung der Völkerwanderungskunst in Ungarn*, Revue Ipek. — N. Fettich, *Das Kunstgewerbe der Avarenzeit in Ungarn*, Archaeologia Hungarica, 1926. — N. Fettich, *Der zweite Schatz von Szilagysomlio*, *ibid.*, 1932. — N. Fettich, *Die Metallkunst der Landnehmenden Ungarn*, Archaeologia Ungarica, 1937 (notamment p. 148 et 205). A. Marosi et N. Fettich, *Trouvailles avares de Dunapentele*, *ibid.*, 1936. D. v. Bartha, *Die avarische Doppelschalmei von Janoshida*, *ibid.*, 1934. Tibor Horvath, *Die avarischen Gräberfelder von Ullö und Kiskörös*, 1935. — Andreas Alföldi, *Zur historischen Bestimmung der Avaren-funde*, Eurasia septentrionalis antiqua, IX, 1934, 285. *Sur l'art des populations finno-ougriennes restées en Russie*, cf. Tallgren, *Les provinces culturelles finnoises de l'âge récent du fer dans la Russie du Nord* (900-1200), Eurasia septentrionalis antiqua, III, 1928.

@

Après la décadence des Avar, le premier rôle dans l’Europe turco-mongole appartint quelque temps aux Bulgares [1]. Ce peuple qui semble d’origine turque et qu’on cherche à rattacher aux Huns Koutrigour, avait formé pendant le second quart du VII^e siècle un puissant royaume au nord-ouest du Caucase, entre le Kouban et la mer d’Azov, sous le khan Koubrat (d. 642), chef de la tribu bulgare des Onoghoundour. Après la mort de Koubrat, l’avance des Khazar coupa en deux les tribus bulgares. Une partie, sous un des fils de Koubrat, nommé Bayan, resta dans le pays sous la suzeraineté khazare (les descendants de ce rameau auraient ensuite remonté vers le nord du côté de la Kama et de Kazan, où ils seraient les fondateurs de la Grande Bulgarie, détruite au XIII^e siècle par les Mongols gengiskhanides ; leurs derniers descendants seraient les Tchouvaches actuels). L’autre groupe bulgare, sous le khan Asparoukh, autre fils de Koubrat, partit vers l’ouest, passa le Danube en 679 et se fixa dans l’ancienne Moesie. L’empereur Justinien II (705-711), protégé au milieu des guerres civiles byzantines par le khan Terbel, successeur d’Asparoukh, reconnut officiellement cette prise de possession. Un siècle après, les Bulgares de Moesie, sous leur khan Téletzès, marchaient sur Constantinople, mais l’empereur byzantin Constantin V les écrasa à Anchialos, près de l’actuel Bourgas (30 juin 762). En 811, un autre khan bulgare, Kroum, battit et tua l’empereur Nicéphore I^er et se fit faire une coupe de son crâne, à la vieille manière hunnique, mais, en 813, quand il vint assiéger Constantinople, il échoua comme naguère les Avar. Son successeur, le khan Omourtag, fit la paix avec les Byzantins. La conversion du khan Boris, au milieu du IX^e siècle et la slavisation croissante des Bulgares allaient détacher ce peuple du gros des nations turques pour l’intégrer à l’Europe chrétienne.

L’ancien territoire des Avar fut occupé à la fin du IX^e siècle par les Magyars ou Hongrois. La langue hongroise, on le sait, ne fait pas partie du groupe turco-mongol, mais du groupe finno-ougrien p.233 (section ob-ougrienne),

[1] J.-J. Mikkola, *Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren*, in Journal de la Société finno-ougrienne, XXX, 1918, fasc. 33. — Barthold, *Bulghar*, Enc. Isl., 805 (avec bibliographie). — Minorsky, *Hudûd al-‘Alam*, 467. — A. Lombard, *Constantin V*, 41. — Rambaud, *Constantin Porphyrogénète*, 315. — N. Mavrodinov, *L’industrie d’art des Protobulgares*.

groupes que rien, jusqu'ici, ne permet de réunir [1]. Toutefois il est possible qu'à l'époque qui nous occupe, les Hongrois aient été politiquement organisés par une aristocratie turque. Les géographes arabes comme l'auteur du *Houdoûd el-'Alem* (982) et Gardîzî (1094) semblent distinguer (ou confondre) deux groupes magyars, l'un resté sur les monts Oural, où habitent encore aujourd'hui les Vogoul [2], l'autre émigré d'abord dans la « Lebedia », au nord de la mer d'Azov, puis dans « l'Atelkouzou » qui est la plaine entre le bas Dnieper, les Carpathes, le Séreth, le delta du Danube et la mer Noire. Notons qu'à cette époque les mêmes géographes arabes (comme d'ailleurs Constantin Porphyrogénète) donnent les « Madjgharî » comme des Turcs sans doute parce que ces Finno-Ougriens avaient été organisés, comme nous le disions, ceux de l'Oural par les Bulgares de la Kama, ceux de l'Atelkouzou par le peuple également bulgare des Onoghoundour ou Onoghour, établi au IX^e^ siècle dans la région sud-est des Carpathes [3]. Le nom des Hongrois, pour désigner les Magyars, pourrait provenir de ces Onoghour qui dans la seconde moitié du IX^e^ siècle se mêlèrent à eux. D'autres sources adjoignent aux Magyars finno-ougriens une autre tribu turque, celle des Kabar, qu'on rattache aux Khazar et qui aurait fourni aux Magyars leur famille royale, celle d'Arpad. La présence d'une aristocratie turque onoghour ou kabar parmi les Magyars explique le protocole byzantin qui, sous Constantin Porphyrogénète, dans les

---

[1] Voir J. Deny, *Les langues du monde*, p. 185 (1924) et Pelliot, *Mots à H initial dans le mongol* in Journal Asiatique, 1925, I, 193. Les recherches de M. Guillaume de Hévésy tendent à rapprocher les langues finno-ougriennes (notamment l'ostiak et le vogoul) des langues mounda de l'Inde pré-aryenne. Rappelons qu'au point de vue anthropologique les Turco-Mongols sont brachycéphales, tandis que les peuples finnois sont dolychocéphales (Deniker, *Races et peuples*, p. 435 et 459, éd. 1926).

[2] Les Bachqir de l'Oural sont, d'après le professeur J. Németh, une tribu originairement hongroise, plus tard turcisée. Cf. J. Németh, *Magna Hungaria*, in : Mzik, *Beiträge*, p. 92 et sq.

[3] Cf. Minorsky, *Revue de Hongrie,* 1937 et *Hudûd al-'Alam*, 317-324.

échanges d’ambassades, appelait toujours les chefs magyars « princes des Turcs, *arkhontes tôn Tourkhôn* » [1].

p.234 Vers 833, les Magyars vivaient en *Lébédie* entre Don et Dnieper, dans la clientèle du grand empire turc des Khazar. Vers 850-860, chassés de la Lébédie par les Turcs Petchénègues, ils passèrent dans *l’Atelkouzou* et atteignirent vers 880 le delta du Danube. Dans ce nouveau domaine, les Hongrois restaient encore clients du royaume turc des Khazar (voir plus bas, p. 235) et ce serait un khan khazar qui aurait, comme suzerain, nommé prince chez les Hongrois un jeune noble de la tribu kabar, nommé Arpad. Peu après, l’empereur byzantin Léon VI, en guerre avec le tsar bulgare Simeon, appela les Hongrois à son aide. Les Hongrois, sous les ordres d’Arpad, passèrent le Danube et mirent la Bulgarie à feu et à sang. Mais les Bulgares, à leur tour, firent appel aux Petchénègues, maintenant maîtres de la steppe russe, et les Petchénègues, prenant les Hongrois à revers, forcèrent Arpad et son peuple à se réfugier dans les montagnes de la Transylvanie. A ce moment, le roi de Germanie Arnoulf, en lutte avec le roi slave Sviatopolk, roi de la Grande Moravie (Tchécoslovaquie, Autriche, Hongrie occidentale), eut l’idée de faire, lui aussi, appel aux Hongrois. Arpad accourut et écrasa Sviatopolk qui disparut dans le désastre (895). La Grande Moravie s’écroula et les Hongrois s’installèrent définitivement dans le pays qui prit leur nom (899). De là, leurs bandes allèrent ravager l’Occident : invasion en Italie jusqu’à hauteur de Pavie (900), invasion en Allemagne où les Hongrois écrasent près d’Augsbourg le dernier roi carolingien, Louis l’Enfant (910), raid jusqu’en Lorraine (919) ; incendie de Pavie, raid au delà des Alpes, jusque dans le royaume franc de Bourgogne et de Provence (924), raid jusqu’à Attigny en Champagne (926), pillages dans la région de Reims et de Sens, jusqu’en Berry (937), dévastation de la Lorraine, de la Champagne, de la Bourgogne

---

[1] Rambaud, *Constantin Porphyrogénète,* 352. Sur les origines hongroises, B. Munkacsi, *Die Urheimat der Ungarn*, in *Keleti Szemle*, VI, 1905. — J. Németh, *Magna Ungaria,* in Mzik, *Beiträge.* — Németh Gyula, *La préhistoire hongroise,* Nouvelle Revue de Hongrie, juin 1932, 460. — A. Zakharov und W. Arendt, *Studia Levedica, Archaeologischer Beitrag zur Geschichte der Altungarn im IX Jahrhundert,* Archaeologia Ungarica. — Nandor Fettich, *Der Handel in Russland und das Ungartum von Levedien,* dans *Die Metallkunst der Landnehmenden Ungarn,* Archaeologia Ungarica, 1937, p. 162-202. Sur l’art de l’ancienne Lebedia, Fettich, *ibid.,* 280-293 (*Kulturkreis der Pseudoschnallen*).

(954), — c’étaient les jours d’Attila revenus et, semblait-il, pour ne plus finir. Enfin, le 10 août 955, le roi de Germanie Otton Ier écrasa les Hongrois près d’Augsbourg, victoire qui mit un terme aux invasions. Ce jour-là, le germanisme sauva l’Europe.

La conversion du roi hongrois Vaïk, baptisé sous le nom d’Étienne, devait changer les destinées de ce peuple. Au règne de « Saint Étienne » (997-1038) commence en effet pour la Hongrie une vocation nouvelle. Terreur de l’Occident jusque-là, elle allait en devenir désormais contre toutes les poussées de la barbarie asiatique le plus sûr rempart, « le bouclier de la Chrétienté ». De l’invasion mongole du XIIIe siècle à l’expulsion des Ottomans au XVIIe, la vie du peuple magyar ne sera plus qu’une longue, héroïque et glorieuse croisade.

Les Khazar.

@

p.235 Au commencement du VIIe siècle, la partie sud-est de la steppe russe et le Daghestan avaient vu s’élever l’empire des Khazar.

Les Khazar étaient un peuple turc — ils adorent le *tängri,* sont gouvernés par des *qaghan* et des *tarkhan* — dans lequel Barthold suppose qu’on peut voir un rameau des Turcs occidentaux ou peut-être plus exactement des Huns occidentaux [1]. C’était déjà une nation puissante quand, en 626, leur khan Ziebil, sollicité par Héraclius à l’entrevue de Tiflis, lui prêta 40.000 hommes pour faire la guerre à la Perse, renfort avec lequel l’empereur byzantin alla ravager la province sassanide d’Azerbeîdjan. L’alliance ainsi conclue entre Byzance et les Khazar fut plusieurs fois renouvelée par des mariages

[1] Barthold, *Türks,* Enc. Isl.. 949-951, qui pense que le khazar et l’ancienne langue des Bulgares appartenaient à l’ancien groupe turc-occidental, lequel n’est plus aujourd’hui représenté que par le tchouvache. Sur les Khazar, bibliographie dans Barthold, *Khazar,* Enc. Isl., 990 et dans Minorsky, *Hudûd al-‘Alam,* 450. La constitution politique des Khazar, telle que l’expose Constantin Porphyrogénète, comportait un souverain, le « *khaganos* » et une sorte de maire du palais, le « *pekh* » ; également appelé *bek* par Ichthakrî (cf. Minorsky, *Hudûd al-‘Alam,* 451). Sur les Khazar et Byzance, cf. Chavannes, *Documents,* 252-253 ; Drapeyron, *Heraclius,* 215 ; Lombard, *Constantin V,* 31 ; Rambaud, *Constantin Porphyrogénète,* 394.

princiers. L'empereur Justinien II, lors de son exil (695-705), se réfugia chez les Khazar et épousa une sœur du qaghan, devenue la *basilissa* Theodora. A son tour, Constantin V épousa, en 732, une fille de qaghan khazar, devenue la *basilissa* Irène, et leur fils, l'empereur Léon IV est connu sous le surnom de Léon le Khazar (775-780). Ce système d'alliance fut fort utile aux Byzantins au cours de leurs luttes contre les Arabes que les Khazar prenaient à revers en Transcaucasie (notamment en 764), pendant que les armées byzantines attaquaient en Asie Mineure.

La sympathie manifestée par la cour byzantine pour les Khazar se comprend pour d'autres raisons. C'était de beaucoup le plus civilisé des peuples turcs d'Europe, comme les Ouigour seront les plus cultivés des Turcs de la Haute Asie. Sans être devenus, comme on l'a dit, agricoles et sédentaires, ils avaient formé un État cohérent, enrichi par le commerce, relativement policé grâce au contact de Byzance et du monde arabe. Le centre de cet État semble avoir d'abord été situé vers les steppes du Térek. La première « capitale » khazare, Balandjar, est recherchée par Marquart à la source du Soulak, affluent méridional du Térek. Quand p.236 elle eut été détruite par les Arabes en 722-723, la résidence royale fut transférée dans la ville que les Arabes appellent el-Baidâ, la Ville Blanche, nom que Marquart veut corriger en Sarighchar, Ville Jaune en turc (ou mieux Sarigh-chin, c'est-à-dire Saqsin, pense Minorsky) et qu'il cherche sur le même site que la capitale (postérieure) d'Itil, à l'embouchure de la Volga. Itil n'était d'ailleurs que la résidence d'hiver des qaghan khazar. En été, ils nomadisaient comme leurs aïeux Hiong-nou à travers la steppe, sans doute du côté du Kouban. En 833, désireux de posséder une résidence moins menacée par le passage des hordes, ils demandèrent des ingénieurs à l'empereur byzantin Théophile pour construire une capitale fortifiée. Théophile leur envoya le protospathaire Petronas qui les aida à élever cette troisième capitale, qui fut Sarkel, soit à l'embouchure, soit plutôt au grand coude du Don [1]. Sur les ruines de

[1] Sarkel était connue en russe sous le nom de Bielaveja, Bielavechie « la ville blanche » nom identique à el-Baid, que les Arabes appliquent à Itil. Cf. Naftula Fajner, *Annali del Instituto sup. orientale di Napoli,* 1936. III, p. 51. Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 453.

l'ancienne Phanagorie, les Khazar construisirent encore la place de commerce de Matarka dans la presqu'île de Taman, en face de la Crimée.

L'empire khazar était le centre d'un commerce actif. Marchands byzantins, arabes et juifs affluaient à Itil et à Sarkel pour chercher les pelleteries du nord. Avec eux le christianisme, l'islam et le judaïsme s'implantèrent dans le pays. Entre 851 et 863, Byzance envoya aux Khazar l'apôtre saint Cyrille, qui reçut d'eux un bon accueil. Les vies de saint Cyrille nous montrent l'apôtre discutant avec les rabbins juifs à la table du qaghan. Sous Léon VI, Matarka était le siège d'un évêché byzantin pour l'évangélisation de la Khazarie. De même le mahométisme, représenté par de nombreux résidents arabes, faisait, dès 690, des prosélytes et devait à partir de 868 et surtout de 965 devenir une des religions dominantes du pays. Le judaïsme fut encore plus favorisé. Dès 767 Isaac Sangari le prêchait chez les Khazar. Mas'oûdî affirme que sous le khalifat d'Hâroûn er-Rachîd (786-809) le qaghan et la noblesse khazare embrassèrent cette religion. La persécution dirigée contre les Juifs par l'empereur byzantin Romain Lécapène (919-944) attira dans le pays un grand nombre de réfugiés israélites.

Un qaghan qui avait pris le nom biblique de Joseph aurait écrit en 948 au rabbin Chisdaï pour lui décrire la prospérité du judaïsme khazar, mais Marquart doute de l'authenticité de cette lettre p.237 célèbre qui, en réalité, ne serait pas antérieure au XI[e] siècle [1]. D'après la *Risâla* d'ibn-Fadhân, le qaghan, le vice-roi, le prince de Samandar (au Daghestan) [2] et les dignitaires professaient le judaïsme, au point que, par représailles pour la destruction de synagogues en terre d'Islam, un des qaghan fit abattre un minaret ; toutefois, dans le peuple, les musulmans et les chrétiens étaient, semble-t-il, plus nombreux que les Juifs. Vers 965 par opportunisme politique, un qaghan

---

[1] Marquart, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge,* Leipzig, 1903, p. 5. — Sur la tradition de la conversion au judaïsme du gaghan Boulan, vers 740, après discussion entre prêtres chrétiens, musulmans et juifs, cf. Naftula Fajner, *Sull' origine dei Chefsuri,* Annali del Instituto superiore orientale di Napoli, 1936, XIV, p. 13.

[2] D'après Marquart, Samandar, qui serait identique au Tarqou d'autres sources, serait à rechercher au sud-ouest de Petrovsk, entre le Térek et Derbend (*Osteuropäische... Streifzüge*, p. 16).

aurait embrassé l’islamisme. En 1016, le khan de la presqu’île de Taman sera cependant un Khazar chrétien, « Georgios Tzoulos ».

Les Khazar commencèrent à décliner politiquement au IX^{e} siècle. Ces Turcs civilisés et judaïsés devaient être balayés par les hordes de même race, restées païennes et sauvages. De nouveau la steppe était en mouvement. Les Turcs Oghouz (*Ouzoi* des écrivains byzantins) des steppes de l’Aral, refoulaient vers l’ouest les Turcs Petchénègues de la région de l’Emba et du fleuve Oural. Les Petchénègues, traversant les territoires soumis à l’empire khazar, chassèrent vers 850-860 des côtes septentrionales de la mer d’Azov les Magyars, clients des Khazar, qui refluèrent alors, comme on l’a vu, vers l’Atelkouzou, entre Dnieper et bas Danube. Bientôt, vers 869-889, les Petchénègues, relançant les Magyars dans cette zone, les en débusquèrent et finirent par s’y établir eux-mêmes, en occupant ainsi toute la partie occidentale de la steppe russe depuis l’embouchure du Don jusqu’à la Moldavie. Les Khazar ne conservèrent que le pays entre le cours inférieur du Don, la basse Volga et le Caucase.

En 965 le prince russe de Kiev, Sviatoslav, attaqua les Khazar et s’empara de leur capitale, Sarkel, au grand coude du Don. Cependant, comme le remarque Barthold, le khanat khazar survécut à cette catastrophe ; ou du moins il conserva les territoires de la basse Volga, de la steppe du Kouban et du Daghestan. En 1016 l’empereur byzantin Basile II envoya contre les derniers Khazar une flotte qu’appuya une armée russe. Les coalisés s’emparèrent de la presqu’île de Taman et des dépendances khazares de Crimée. Vers 1030 les Khazar avaient disparu comme p.238 puissance politique. Les Byzantins avaient d’ailleurs fait un mauvais calcul en aidant les Russes à abattre ces Turcs civilisés, les plus anciens et les plus fidèles alliés de l’Empire. A la place des Khazar de nouvelles hordes sauvages allaient s’emparer de la domination des steppes pontiques.

Petchénègues et Qiptchaq.

@

Les Petchénègues (*Patzanakitai,* chez Constantin Porphyrogénète, Batchanâk d'Ichthakri), étaient, on l'a vu, une tribu turque qui, d'après Marquart, avait naguère fait partie de la confédération des T'ou-kiue occidentaux et qui aurait été rejetée par les Qarlouq vers le bas Sîr-daryâ et la mer d'Aral [1]. Poursuivant leur migration vers l'ouest, ils nomadisaient entre le fleuve Oural (Yayiq) et la Volga (Itil) quand entre 889 et 893 (Constantin Porphyrogénète) ils furent chassés de ce pays par une attaque simultanée des Khazar et des Oghouz. Ce fut alors que les Petchénègues allèrent occuper la « Lébédia », au nord de la mer d'Azov, qu'ils enlevèrent aux Magyars. Peu après, les Petchénègues, reprenant leur poussée vers l'ouest, chassèrent encore les Magyars de l'Atelkouzou, c'est-à-dire de la partie occidentale de la steppe russe, entre Dnieper et bas Danube. Vers l'an 900 on voit les Petchénègues nomadisant ainsi entre l'embouchure du Dniéper et celle du Danube. En 934 ils s'associent à l'invasion des Hongrois dans l'empire byzantin, en Thrace, en 944 à la descente du prince russe Igor vers Byzance même ; en 1026 ils passent le Danube, mais sont repoussés par l'habile Constantin Diogène. En 1036 le prince russe Yaroslav de Kiev leur infligea une défaite sanglante qui mit fin à leur domination dans la steppe et les obligea à tourner de nouveau leurs ambitions du côté de l'empire byzantin. En 1051, sous cette pression et aussi sous la poussée des Oghouz, ils envahirent encore l'empire ; nouvelle invasion en 1064, à travers la Thrace jusqu'aux portes de Constantinople. Le dramatique pour Byzance était que, quand elle recrutait des mercenaires parmi les Turcs païens d'Europe pour les opposer en Asie aux Turcs musulmans, le sang turc chez les premiers risquait de parler plus fort que la fidélité au *basileus.* Ce fut ainsi qu'en 1071, à la veille de la bataille de Malazkerd, le corps petchénègue abandonna le service de l'empereur Romain Diogène pour passer du côté du sultan Alp Arslan. En Europe, sous le p.240 règne d'Alexis Comnène, les Petchénègues firent en 1087 une nouvelle invasion en Thrace jusqu'à Koulé (entre Aenos et Constantinople) où ils furent enfin mis en fuite, en laissant leur chef Tzelgu sur le champ de bataille. Alexis Comnène commit la faute de les poursuivre et

[1] Cf. Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 133. — J. Németh, *Zur Kenniniss der Petschenegen,* dans *Körösi Csoma Archivum*, 219-225.

se fit battre à Dristra (Silistrie) (automne de 1087). L'empire fut sauvé par l'arrivée d'une autre horde turque, celle des Qiptchaq ou Polovtzes, surgis de la steppe russe sur les derrières des Petchénègues et qui défirent ceux-ci sur le Danube. Mais une fois toutes ces hordes rentrées en Russie, les Petchénègues, sous la pression des Qiptchaq, envahirent encore la Thrace en 1088-1089 et pénétrèrent jusqu'à Ipsala, au sud d'Andrinople, où Alexis dut leur acheter la paix. En 1090 les Petchénègues s'entendirent avec les Seldjouqides d'Asie Mineure pour attaquer Constantinople par la vallée de la Maritza, d'Andrinople à Ænos, tandis que la flotte seldjouqide, maîtresse de Smyrne, attaquait les côtes et que, de Nicée, l'armée seldjouqide menaçait Nicomédie.

C'était la situation du temps d'Héraclius et des Avar, qui se renouvelait, mais maintenant en Asie comme en Europe Byzance retrouvait en face d'elle des Turcs, Turcs païens en Europe, Turcs musulmans en Asie, tous unis contre elle par la communauté de race. Les Petchénègues hivernèrent près de Lülé Bourgas, en face des lignes byzantines qui avaient reculé jusqu'à Tchorlou. De nouveau Alexis Comnène fit appel aux Qiptchaq. Ceux-ci, commandés par Togortak et Maniak, descendirent de Russie en Thrace et vinrent prendre les Petchénègues à revers. Le 29 avril 1091 Byzantins et Qiptchaq unis écrasèrent l'armée petchénègue sur le Leburnion. Ce fut la « décimation » d'un peuple [1]. Les débris des Petchénègues, reformés en Valachie, firent, à la génération suivante en 1121, une nouvelle tentative, limitée à la Bulgarie, au nord du Balkan, mais ils furent surpris et massacrés par l'empereur Jean Comnène au printemps de 1122.

Les Petchénègues avaient été remplacés dans la steppe russe par les Oghouz et les Qiptchaq.

Les Oghouz — Ghouzz en arabe et dont les descendants asiatiques ont été connus depuis sous le nom de Turkmènes — nomadisaient au nord-est de la Caspienne, au nord de la mer d'Aral [2]. C'est un clan de cette nation, celui des Seldjouqides, qui, au XI^{e} siècle, après avoir embrassé l'islamisme, était allé chercher fortune en Perse où il avait fondé le grand empire turc musulman p.

[1] Sources byzantines dans Chalandon, *Alexis Comnène,* 2-5 et 108-134.

[2] Cf. Barthold, *Ghuzz*, Enc. Isl., II, 178.

241 des Toghroul-beg, des Alp Arslan et des Mélik-châh (voir p. 203). Un autre clan d'Oghouz, resté païen, celui-là, les *Ouzoi* des historiens byzantins, renversa, également au XIe siècle, la domination des Petchénègues dans la steppe russe. Les chroniques russes mentionnent pour la première fois ces Oghouz, d'ailleurs sous le simple nom de Torks, en 1054 en même temps que l'apparition des Polovtses ou Qiptchaq [1]. Les historiens byzantins rapportent que sous le règne de l'empereur Constantin X Doukas, ces Ouzoi traversèrent le Danube en 1065 au nombre de 600.000 et dévastèrent la péninsule des Balkans jusqu'à Thessalonique et à la Grèce du Nord, mais qu'ils furent peu après anéantis par les Petchénègues et les Bulgares. Les dernières bandes oghouz passées à l'ouest de la Volga furent finalement soumises, éliminées ou assimilées par les Qiptchaq.

Le peuple appelé *Qiptchaq* en turc, est le même que les Russes ont appelé *Polovtsi,* que les Byzantins ont appelé *Komanoi,* que le géographe arabe Idrîsî appelle *Qoumânî* et que les Hongrois ont nommé *Qoûn* [2]. Au témoignage de Gardîzî, ils faisaient à l'origine partie du groupe des Turcs Kimäk qui vivaient en Sibérie, sur le moyen Irtych ou peut-être plutôt, pense Minorsky, sur l'Obi [3]. Kimäk et Oghouz étaient d'ailleurs proches parents (Kâchgharî fait remarquer que les uns et les autres se distinguaient du reste des nations turques par la conversion du *y* initial en *dj*). Vers le milieu du XIe siècle, les Qiptchaq, se séparant du gros des Kimäk, émigrèrent vers l'Europe. C'est, on l'a vu, en 1054 que les chroniques russes signalent pour la première fois leur présence dans la steppe au nord de la mer Noire, en même temps que celle des Oghouz, les Qiptchaq refoulant et poussant les Oghouz devant eux. Les Qiptchaq profitèrent de la victoire des Oghouz sur les Petchénègues, et, quand les Oghouz furent allés se faire décimer par les Byzantins et les Bulgares au cours d'invasions malheureuses dans les Balkans (1065 et années suivantes), les Qiptchaq restèrent seuls maîtres de la steppe russe. En

---

[1] Cf. Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 316.

[2] Barthold, *Kipčak,* Enc. Isl., II, 1082. — Rasovsky, *Polovtsi,* Seminarium Kondakovianum, Prague, 1935. — Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen,* in *Osttürkische Dialektstudien,* Abh. d. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, 1914, 25-238. — Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 125.

[3] Barthold, *Kimâk,* Enc. Isl., II, 1068. — Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 305.

1120-1121 Ibn al-Athîr les mentionne à ce titre, comme alliés des Georgiens. Vers cette époque, des clans mongols, étroitement apparentés aux K’i-tan et plus ou moins associés à la migration p.242 des « Qara-Khitaï » vers l’ouest (voir p. 220), seraient venus des confins sino-mandchouriens se superposer dans la région du fleuve Oural et de la Volga, à la masse du peuple qiptchaq qu’ils achevèrent peut-être d’organiser à titre de classe dirigeante ; mais ils durent très rapidement s’assimiler et se fondre en se turcisant dans l’élément proprement qiptchaq [1]. Les Qiptchaq restèrent maîtres de la steppe russe jusqu’à l’invasion des lieutenants de Gengis-khan en 1222 [2]. Nous verrons à ce moment que sous l’influence des Russes certains chefs qiptchaq commençaient à adopter le christianisme. Nous verrons aussi que les Qiptchaq devaient laisser posthumément leur nom à la Russie mongole, puisque le royaume gengiskhanide fondé dans ce pays s’appellera le khanat de Qiptchaq.

Ce qu’il faut retenir de cette esquisse, c’est le mérite qu’avait eu l’empire byzantin à résister pendant tant de siècles à la succession des hordes qui avaient battu ses frontières. D’Attila aux Oghouz, tous ces Turcs et Mongols sauvages avaient fait courir à la civilisation chrétienne un péril autrement redoutable que celui de 1453.

@

[1] Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 136. — Pelliot, *A propos des Comans*, p. 149.

[2] Sur le sac de la ville de Kiev par les Qiptchaq, Comans ou Polovtses en 1204, voir Bruce Boswell, *The Kipchak Turks* dans Slavonic Review, VI, 1927, p. 70 et sq. Cf. *ibid.*, VIII, 1929, 342, C. A. Macartney, *The Pechenegs*.

CHAPITRE II

LES MONGOLS GENGISKHANIDES

1.

GENGIS-KHAN.

La Mongolie au XII^e siècle.

@

p.243 A la fin du XII^e siècle, la carte de l’Asie, on l’a vu par ce qui précède, était ainsi dessinée : La Chine était partagée entre, au sud, l’empire national des Song, capitale Hang-tcheou, et, au nord, le royaume tongous des Djürtchät, Jou-tchen ou Kin, capitale Pékin. Dans la partie nord-ouest de la Chine, dans l’Ordos et le Kan-sou actuels, s’était formé le royaume tangout de Si-Hia, d’affinités tibétaines. Au nord-est du Tarim, de Tourfan à Koutcha, vivaient les Turcs Ouigour, Turcs civilisés, de culture bouddhique et nestorienne. La région de l’Issiq-koul du Tchou et la Kachgarie formaient l’empire des Qara-Khitaï, peuple de race mongole et de culture chinoise. La Transoxiane et l’Iran presque entier appartenaient aux sultans de Khwârezm, turcs de race, musulmans de religion, de culture arabo-persane. Derrière eux, le reste de l’Asie musulmane était partagé entre les khalifes abbassides à Baghdâd ; les sultans ayyoubites, kurdes de race, arabes de culture, en Syrie et en Égypte ; et les sultans seldjouqides, turcs de race, très iranisés de culture, en Asie Mineure.

C’était là l’Asie sédentaire. Au delà, plus au nord, s’agitaient aux confins sibéro-mongols, dans les steppes au nord du Gobi, vers les monts Altaï, Khangaï et Kenteï, un grand nombre de tribus restées nomades et appartenant aux trois branches de la race altaïque : turque, mongole et tongouse. En dépit de cette division linguistique, la plupart des nomades de la Haute Asie menant la même vie, sous le même climat, avaient un air de parenté ethnique qui a frappé tous les voyageurs. Le portrait que trace d’eux M. Grenard ne diffère guère de ceux d’Ammien Marcellin, de Rubruquis ou des annalistes chinois :

> « Ils avaient, la face large, le nez écrasé, les pommettes saillantes, l’œil bridé, les lèvres épaisses, la barbe rare, les cheveux noirs et

> roides, la p.244 peau bistrée, cuite par le soleil, le vent et la gelée, la taille courte, le corps épais et massif sur des jambes arquées.

Ce portrait du Hun ou du Mongol éternel se rapproche du reste assez de celui de l’Esquimau ou du paysan de nos Causses, car l’existence sur ces vastes étendues balayées par le vent, glacées en hiver, brûlantes pendant quelques semaines d’été, impose aux races assez fortes pour lutter contre une telle nature la même vigueur noueuse et rabougrie.

La position exacte de plusieurs de ces tribus est difficile à préciser, et ce n’est qu’à titre d’approximation qu’on peut proposer des localisations vraisemblables.

Un des principaux peuples turco-mongols, celui des Naïman, habitait, semble-t-il, dans le district actuel de Kobdo et du côté de l’Oubsa-nor, jusque vers l’Irtych noir et le Zaïssan-nor d’une part, jusque vers la Sélenga supérieure de l’autre.

> « Bien que leur nom paraisse mongol (*naïman* signifie huit en mongol), leurs titulatures sont turques, et les Naïman pourraient bien être des Turcs mongolisés [1].

Le nestorianisme avait fait de nombreux adeptes parmi eux. Le *Djahân-kouchâî* nous dit même que les nestoriens avaient la majorité et notamment qu’au commencement du XIII^e^ siècle, l’héritier de leurs rois, le célèbre Kütchlüg, avait été élevé dans cette religion [2]. Toutefois l’*Histoire secrète* montre que les *chamans* exerçaient une aussi grande influence parmi les Naïman, puisque pendant la guerre ils étaient capables de faire intervenir la tempête et les éléments. Les Naïman empruntaient leurs principes de culture aux Ouigour, leurs voisins du sud. Au début du XIII^e^ siècle, le roi naïman avait pour garde du Sceau et pour scribe un lettré ouigour, nommé (en transcription chinoise) T’a-t’a-t’ong-a, le turc ouigour leur servant de langue de chancellerie. Naturellement la Chine (en l’espèce la Chine des Djürtchät ou Kin) exerçait aussi son prestige sur eux, comme le prouve nettement le titre de *tayang,* porté à l’époque de Gengis-khan par leur roi, titre qui se ramène

---

[1] Pelliot, *La Haute Asie*, 28.

[2] Trad. Denison Ross, in *Hist. of the Moghuls of Central Asia*, 290.

aux mots *ta-wang* « grand roi » en chinois. A la génération précédente, le roi naïman Inantch-bilgä, père de notre tayang, laissa la réputation d'un chef redouté.

Au nord des Naïman, sur le haut Iénissei vivaient les Kirghiz, tribus turques dont les chefs portaient le titre d'*inal* et qui, après avoir été chassées de la région du haut Orkhon vers 920 par un raid des K'i-tan, n'avaient plus joué de rôle dans l'histoire.

p.245 Les Kéraït le disputaient en puissance aux Naïman [1]. Leur habitat exact est mal fixé [2]. Plusieurs orientalistes le situent au sud de la Sélenga, sur le haut Orkhon, la Toula et l'Ongkin, dans le territoire moderne du Saïn-noyan. Pour d'autres, les Naïman s'avançaient plus à l'est, jusqu'à la région de Qaraqoroum, à partir de laquelle aurait commencé la zone kéraït. On considère d'ordinaire les Kéraït comme des Turcs.

> « La légende des origines mongoles ne leur fait aucune place, et il est encore difficile de dire si les Kéraït étaient des Mongols qui avaient fortement subi l'influence turque ou des Turcs en voie de se mongoliser ; en tout cas, beaucoup de titulatures kéraït étaient turques, et Togroul est plutôt un nom turc qu'un nom mongol [3].

Les Kéraït auraient été convertis au nestorianisme peu après l'an mille dans des circonstances rapportées par le chroniqueur syriaque Bar Hebraeus. Le khan kéraït [4] qui s'était égaré dans la steppe fut sauvé par l'apparition de saint Särgis (saint Serge). A l'instigation de marchands chrétiens qui se trouvaient dans le pays, il demanda alors au métropolite nestorien de Merv (au Khorassan), Ébedjésu, de venir ou d'envoyer un prêtre pour le baptiser avec sa tribu. La lettre d'Ébedjésu au patriarche nestorien (de Baghdâd), Jean VI (d. 1011), lettre datée de 1009 et citée par Bar Hebraeus, dit que 200.000

---

[1] Ou plutôt Kéreit, propose le P. Mostaert, *Ordosica,* dans le *Bulletin n°* 9 *of the Catholic University of Peking,* 1934, p. 52. La transcription de l'*Histoire secrète* porte : les Kereyid (Mostaert, *Ibid.*, p. 33). Forme actuelle : K'erît.

[2] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 629.

[3] Pelliot, La *Haute Asie,* 25.

[4] Mais M. Pelliot se demande si précisément le mot kéraït n'a pas été ici interpolé par Bar Hebraeus.

Turcs Kéraït se firent baptiser avec leur khan [1]. Au XII[e] siècle, les membres de la famille royale kéraït continuaient à porter des noms chrétiens, ce qui devait, en Occident, être une des sources de la légende du « Prêtre-Jean », l'autre source étant relative aux négus d'Éthiopie [2]. Deux générations avant l'époque de Gengis-khan, leur khan qui s'appelait de la sorte Margouz (c'est-à-dire Marcus) Bouyourouk aspirait, semble-t-il, à l'hégémonie dans le Gobi oriental, concurremment avec les Tatar, et, bien entendu, avec les rois kin de Pékin. Mais, vaincu par les Tatar, il fut livré par eux aux Kin et cloué sur un âne de bois. Sa veuve aurait réussi à le venger en faisant p.246 assassiner le khan tatar. Margouz avait laissé deux fils, Qourdjaqouz (Cyriacus), au nom également chrétien, et Gour-khan. Qourdjaqouz lui succéda. Après la mort de Qourdjaqouz, son fils et successeur Togroul monta à son tour sur le trône kéraït. Il eut à lutter contre son oncle Gour-khan, qu'appuyait Inantch, roi des Naïman et qui un moment le chassa du pays. Il triompha de cette compétition et chassa à son tour Gour-khan grâce à l'appui du chef mongol Yésougeï, père de Gengis-khan [3]. Lorsqu'il aura, en 1199, battu les Tatar avec l'appui et pour le compte de la cour kin de Pékin, Togroul sera un instant le souverain le plus puissant de la Mongolie. La cour de Pékin consacrera l'autorité du chef kéraït en lui conférant le titre chinois de roi : *wang,* et c'est sous son double titre royal, chinois et turc, de *wang-khan,* qu'il sera connu dans l'histoire. Gengis-khan, on va le voir, fit ses débuts comme client et vassal de ce prince.

Au nord des Kéraït, sur le cours inférieur de la Sélenga, au sud du lac Baïkal, vivaient les Märkit, de race turque ou mongole et parmi lesquels, dans la suite de cette histoire, nous trouverons des éléments chrétiens [4]. Plus au

---

[1] Bar Hebraeus, *Cimon.* (*sales.,* III, 280-282.

[2] Sur les noms chrétiens des rois kéraït, Pelliot, *Chrétiens d'Asie centrale, l. c.*, 627.

[3] On ne sait où localiser le site de Qara'oun Qabtchal où, d'après l'*Histoire secrète* (Haenisch, 48), Togroul faillit être capturé par Gourkhan, ni le site de Qourban Telesout où, grâce aux secours de Yésougeï, Togroul vainquit Gourkhan. Cf. d'Ohsson, I, 73.

[4] On s'est demandé si ces Märkit ne seraient pas les Moukri, mentionnés par les écrivains byzantins du VI[e] siècle (cf. Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, 145). D'autres assimilent les Moukri aux Mo-ho de l'historiographie chinoise, c'est-à-dire aux Tongous de l'Amour aux VII[e]-VIII[e] siècles.

nord encore que les Märkit, à l'ouest du lac Baïkal, vivaient les Oyirad ou Oïrat, de race mongole (en mongol : les Confédérés) [1].

A l'extrémité septentrionale de la Mandchourie, dans la « poche » entre l'Argoun et l'Amour, encore habitée aujourd'hui par les Solon, de race tongouse, vivaient leurs ancêtres, les Solang. Plus au sud, sur la rive méridionale du Kéroulèn, vers le Bouir-nor, jusqu'au Khingan, nomadisaient les Tatar que M. Pelliot estime non pas tongous (comme on l'a longtemps dit), mais « apparemment de langue mongole ». Des Tatar, sous la forme de confédération tantôt des « Neuf Tatar » (*Toqouz Tatar*), tantôt des « Trente Tatar » (*Otouz Tatar*) étaient déjà signalés dans les inscriptions turques de Kocho Tsaïdam, au VIII^e^ siècle, époque où ils habitaient peut-être déjà la région du bas Kéroulèn [2]. p.247 Guerriers redoutables, les Tatar du XII^e^ siècle comptaient parmi les plus sauvages de ces peuples. Ils constituaient du côté de la Mandchourie une menace grave pour le royaume sino-tongous des Kin. C'est pour les faire prendre à revers par le nord-ouest que la cour kin de Pékin va favoriser les débuts de Gengis-khan.

Les Mongols propres, au sens historique et restreint du mot [3], parmi lesquels devait naître Gengis-khan, nomadisaient dans le nord-est de l'actuelle Mongolie extérieure, entre l'Onon et le Kéroulèn. Comme on l'a vu, l'histoire enregistre l'existence de peuples parlant vraisemblablement ou sûrement des langues mongoles bien avant l'apparition des tribus qui, avec Gengis-khan, devaient donner leur nom à l'ensemble du groupe, de même que nous avons vu des peuples turcs avant que surgissent les T'ou-kiue proprement dits. C'est ainsi qu'on propose de ranger parmi les peuples de langue mongole les Sien-pei du III^e^ siècle, les Jouan-jouan et Hephtalites du

---

[1] C'est la région où on situe hypothétiquement au VII^e^ siècle la confédération des Trois Qouriqan, mentionnés par les inscriptions de Kocho Tsaïdam (Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* 98).

[2] Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 140. Sur le faux rapprochement linguistique entre Tatar et Ta-t'an, Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 145.

[3] Le nom des Mongols semble apparaître dès l'époque T'ang : « Dès l'époque T'ang les textes chinois nous font connaître parmi les tribus Chewei [du bas Kéroulèn et du Khingan nord] qui étaient presque sûrement de langue mongole, une tribu Mong-wou ou Mong-wa, où le nom des Mongols semble bien apparaître pour la première fois. » Pelliot, *A propos des Comans*, Journal Asiatique, 1920, I, 146.

Ve, les Avar d'Europe (VIe-IXe siècles) et qu'on a reconnu que les K'i-tan qui jouèrent un si grand rôle du VIIIe au XIIe siècle, parlaient un dialecte mongol, encore que fortement palatalisé au contact des langues tongouses [1]. Mais bien que plusieurs de ces peuples « proto-mongols » aient fondé de vastes dominations, aucun n'a laissé un souvenir mondial comparable à celui des Mongols proprement dits ou Mongols gengiskhanides.

D'après les légendes mongoles recueillies par Rachîd ed-Dîn, le peuple mongol, très anciennement vaincu par les Turcs, avait dû se réfugier dans les montagnes de l'Erkéné-qoun. A une époque que les historiens persans essaient de situer vers le IXe siècle, les ancêtres des Mongols seraient redescendus de l'Erkéné-qoun dans les plaines de la Selenga et de l'Onon. Les mêmes légendes nous parlent de l'aïeule mythique Alan-qo'a qui, après la mort de son époux, Dobun-mergan, conçut, d'un rayon de lumière, les ancêtres des Mongols Niroun, dont Bodontchar, l'aïeul, à la huitième génération, de Gengiskhan.

Au XIIe siècle, les Mongols propres étaient divisés en un grand nombre d'*oulous,* mot qui, note Vladimirtsov, a à la fois le sens p.248 de tribu et celui de petite nation [2]. Ces tribus indépendantes guerroyaient entre elles, sans parler de leurs luttes contre leurs voisins, notamment contre les Tatar. La famille d'où devait sortir Gengis-khan appartenait au clan (*omouk*) des Bordjigin et, parmi les Bordjigin, au sous-clan (*yasoun*) des Qiyat. Par la suite, après le triomphe de Gengis-khan, on devait prendre l'habitude de diviser les tribus mongoles en deux catégories, suivant qu'elles s'apparentaient ou non aux Qiyat. Les premières formaient la catégorie des Niroun, les fils de la lumière, les purs, les secondes celle des Dürlükin, réputée de moindre lignage. Parmi les Niroun, on rangeait les Taidjigot,

---

[1] Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 146-147.

[2] Vladimirtsov, *Life of Chingis-khan*, 1. Ailleurs Vladimirtsov traduit *oulous* par nation, en réservant au mot *irgen* le sens de tribu et à *oulous-irgen* le sens d'État (Vladimirtsov, *Obschestvenniy stroy Mongolov : Mongolskiy kotchevoy feodalism,* Leningrad, Académie des Sciences, 1934, p. 59, etc., et 98).

Tayitchi'out ou Taidji'out [1] (qui semblent avoir vécu un peu à l'écart du gros de la nation, plus au nord, à l'est du Baïkal), les Ourou'oud et les Mangqoud, les Djadjirat ou Djouirat, les Baroulas ou Barlas, les Ba'arin, les Dörban (aujourd'hui Dörböt), les Saldjigout ou Saldji'out, et les Qadagin, Qatagin ou Qatakin. Parmi les Dürlükin, on classait les Aroulat ou Arlad, les Baya'out, les Qorolas ou Qorlas, les Suldus, les Ikiräs et les Qongirat, Ongirat, Qonqourat ou Qongrad, ces derniers nomadisant, semble-t-il, plus au sud-est, du côté du Khingan septentrional, près du pays tatar [2]. La tribu des Djélaïr, classée parmi les Mongols et qu'on situe approximativement soit au sud du confluent du Khilok et de la Sélenga, soit plus près de l'Onon, était peut-être une tribu turque vassalisée par les Mongols et assimilée par eux au temps du héros légendaire mongol Qaïdou [3].

Au point de vue de leur genre de vie, les tribus mongoles de la fin du XII[e] siècle peuvent être théoriquement divisées en tribus pastorales du côté de la steppe et en tribus de chasseurs et de pêcheurs du côté de la forêt. Il est à remarquer en effet que sur ces confins mongolo-sibériens, l'habitat des Mongols se trouvait à p.249 cheval entre la zone steppique (et bientôt désertique) au sud et la zone forestière au nord. M. Grenard estime qu'à l'origine les Mongols se présentent non comme une race de steppe, mais comme un peuple des monts boisés.

> « Leur origine sylvestre se reconnaît au grand usage qu'ils faisaient des chariots de bois. Aujourd'hui encore les Mongols, à la différence des Qazaq de la steppe, se servent de tonnelets de bois au lieu d'outres de cuir.

---

[1] Taiyitchi'out, ou Tayitch'iout dans la transcription de l'*Histoire secrète* par Haenisch (p. 10). Cf. Pelliot, T'oung pao, 1930, 54. — La liste des tribus niroun et des tribus dürlükin d'après Rachîd ed-Dîn est donnée en détail (transcriptions persanes) dans Erdmann, *Temudschin,* 168 et 194-230.

[2] Rachîd ed-Dîn ap. d'Ohsson, *Histoire des Mongols,* I, 426. Orthographe de l'*Histoire secrète* (éd. Haenisch, p. 8) : Onggirat. M. Pelliot signale que les Djadjirat et les Qongirat sont mentionnés, de même que les Mërkit, dans l'histoire chinoise des K'i-tan, dès 1123-1124 (*A propos des Comans*, Journal Asiatique, 1920, I, 146).

[3] D'Ohsson, I, 29.

Les tribus de la steppe, plus particulièrement nomades, transhumaient périodiquement à la recherche des pâturages. Aux étapes elles dressaient leurs tentes de feutre que nous appelons (improprement d'ailleurs) yourtes. Les tribus forestières habitaient des huttes en écorce de bouleau.

Barthold et Vladimirtsov distinguent à la tête des tribus pastorales — plus riches — une aristocratie très influente dont les chefs portaient les titres de *bagadour* ou *ba'aatour* (preux) et de *noyan* (chef), ou encore ceux de *selchen* ou *setsen* (sage, en mongol) et *bilgä* (sage, en turc) et de *t'ai-tsi ou taitchi* (prince, titre chinois).

> « Le principal souci de cette aristocratie de bagadours et de noyans, écrit Vladimirtsov, consistait à trouver des territoires de pâturage (*noutouk*) et à s'assurer le nombre de clients et d'esclaves indispensable pour prendre soin de leurs troupeaux et de leurs tentes [1].

Cette aristocratie commandait aux autres classes sociales : les guerriers ou fidèles, hommes libres par excellence (*nökud*), le commun ou classe des roturiers (*qaratchou, arad*), enfin les esclaves (*bogoul*). Pour cette dernière catégorie, il ne s'agissait pas seulement d'esclaves individuels, mais aussi de tribus vaincues qui étaient devenues vassales ou serves des tribus victorieuses, soignaient leurs troupeaux, leur servaient d'auxiliaires à la guerre, etc. D'après les mongolisants russes Barthold et Vladimirtsov, chez les tribus de chasseurs forestiers (*hoyin-irgen*) l'aristocratie ne dut pas tenir une place aussi importante que chez les éleveurs nomades de la steppe (*ke'er-un irgen*). D'après ces savants, les tribus de la forêt étaient sous l'action particulière des chamans. Les chamans, quand ils unissaient, pense Vladimirtsov, la royauté à leurs pouvoirs magiques, prenaient le titre de *bäki* ou *bägi,* que nous verrons en effet porté à l'époque de Gengis-khan par les chefs des Oïrat et des Märkit [2]. p.250 En tout cas chez tous les peuples turco-

---

[1] B. Vladimirtsov, *Life of Chingis-khan*, p. 3. Sur le caractère féodal de la société mongole au XIII^e^ siècle, B. Vladimirtsov, *Obschestvenniy stroy Mongolov : Mongolskiy kotchevoy feodalism* (*Régime social des Mongols ; le féodalisme nomade)*, Leningrad, Académie des Sciences, 1934 (en russe) que M^me^ Olav Jansé a eu l'amabilité de me traduire.

[2] Sur cette hypothèse, Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 50.

mongols un rôle important était joué par les chamans ou sorciers (*qam* en ancien turc, *böga* et *chaman* en mongol, *chan-man* dans la transcription chinoise du tongous-joutchen) [1]. On verra le rôle du chaman Köktchü dans la fondation de l'empire gengiskhanide.

En réalité la division était beaucoup moins absolue qu'il ne semblerait par cette nomenclature entre pasteurs et forestiers. Parmi les Mongols propres, les Taidji'out, par exemple, comptaient au nombre des chasseurs de la forêt, tandis que Gengis-khan serait issu d'une tribu de pasteurs. D'autre part, chasseurs, tous ces Turco-Mongols l'étaient à des titres divers ; les forestiers, sur leurs patins de bois ou d'os [2], chassaient jusqu'au cœur de l'hiver la zibeline et le petit-gris dont ils faisaient commerce ; les éleveurs poursuivaient au lasso ou tiraient à l'arc l'antilope ou le daim sur la steppe illimitée. « L'aristocratie des steppes » chassait au faucon. Suivant les vicissitudes de l'existence nomade, un clan pouvait passer d'un genre de vie à l'autre. Pendant sa jeunesse, le futur Gengis-khan, dépouillé par ses agnats du troupeau paternel, sera réduit à mener avec sa mère et ses frères une misérable vie de chasseur et de pêcheur, avant de pouvoir reconstituer son avoir en chevaux et en brebis.

En général, les tribus forestières semblent avoir été plus sauvages, n'ayant de rapports avec la vie civilisée qu'à travers l'écran des nomades. Ces derniers, au contraire, bénéficiaient du voisinage des Ouigour du Gobi central, des K'i-tan du Leao-ho ou des Djürtchät de Pékin. Ils n'avaient pas de villes, mais au cours des transhumances il se formait des campements par groupe (par *ayil*), les yourtes de feutre (*ger*) montées sur chariots à roues (*qara'outai tergen, qasaq-tergen*), étant alors groupées en cercles (*kuriyen*) ou agglomérations temporaires, ébauche des futures villes [3]. Les ethnographes signalent le progrès constitué par le passage de la pauvre cabane du Mongol forestier au *ger* ou yourte de feutre du nomade, facile à plier et à remonter, et

---

[1] Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie Centrale, III, Chaman,* Journal Asiatique, 1913, mars-avril, 466.

[2] « Il y a aussi les Orengay (Ouriyangqaï) qui portent de petits os bien polis attachés aux pieds, et avec cela, ils courent si vite sur la glace et la neige qu'ils prennent les bêtes à la course » (Rubrouck, chapitre XXXIX).

[3] Vladimirtsov, *Obschestvenniy stroy Mongolov*), p. 34, 41 et 39, 128.

qui chez les grands-khans gengiskhanides du XIII^e siècle devait devenir si spacieux et confortable, avec son amoncellement de fourrures et de tapis, véritable palais errant. Mais depuis la décadence des Mongols, aux temps modernes, le *ger* s'est p.251 appauvri : il n'a plus de nos jours le petit tuyau d'échappement qui au XIII^e siècle servait à la fumée et à l'aération [1].

Enfin le partage de la race mongole entre chasseurs forestiers et pasteurs nomades de la steppe se remarque dans l'existence de deux grandes catégories de tentes : 1° le *ger* (improprement appelé yourte), la tente de feutre ronde que nous venons de décrire, qui exige une assez grande quantité de perches et de lattes en bois et qui dénote un peuple vivant au contact de la zone forestière ; 2° une tente de laine, large et basse, le *maikhan,* plus facile à confectionner pour des nomades vivant dans la steppe déboisée. Ajoutons qu'à l'époque gengiskhanide les tentes de feutre étaient fréquemment montées sur chariots, ce qui en facilitait le transport, au moins en plaine, et permettait, comme on vient de le voir, le déplacement de véritables « villes nomades », « véhiculisation » qui s'est perdue depuis [2].

Cependant en général, il est certain qu'au XII^e siècle l'état de la Mongolie avait déjà régressé par rapport au IX^e siècle. Au temps de leur domination sur l'Orkhon, les T'ou-kiue et surtout les Ouigour avaient commencé à y développer des centres agricoles [3] : ces tentatives avaient disparu depuis la domination kirghize, à partir de 840 et le pays était retourné à la vie de la steppe. Les inscriptions t'ou-kiue ou ouigoures de l'Orkhon nous donnent d'ailleurs une impression de civilisation relative que l'histoire de Gengis-khan

---

[1] *Ibid.*, p. 41.

[2] Cf. Owen Lattimore, *The geographical factor in Mongol history,* Geographical journal, London, janvier 1938, p. 9.

[3] Owen Lattimore, *article cité*, p. 14-15.

ne nous permet plus de retrouver [1]. L'occupation du pays par les Kirghiz en 840 avait étouffé la culture syro-sogdienne dont les Manichéens s'étaient faits les introducteurs. L'expulsion des Kirghiz en 920 avait laissé le pays dans l'anarchie, les Ouigour ayant repoussé, comme on l'a vu, la perspective de revenir sur l'Orkhon. Le peu de civilisation qui filtrait encore jusque-là venait de ces mêmes Ouigour, alors établis plus au sud, p.252 à Bechbaligh (Kou-tch'eng) et à Tourfan ; par là arrivait aussi la propagande nestorienne, mais ce nestorianisme lui-même, comme le montre le récit du Rubrouck, avait en Mongolie presque régressé jusqu'au niveau du chamanisme auquel il disputait la confiance des chefs.

Premières tentatives d'unité parmi les Mongols.

@

La tradition mentionne dès avant, peut-être, le XII^e^ siècle une première tentative parmi les Mongols propres pour former une nation organisée (*oulous-irgen*). Un chef mongol nommé Qaïdou se serait signalé en battant la tribu rivale des Djélaïr, et aurait commencé à grouper dans sa clientèle un certain nombre de familles de diverses tribus. C'est son arrière petit-fils, Qaboul, déjà décoré du titre royal (Qaboul-khan) et même, très posthumément, du titre impérial dans l'*Histoire secrète* (Qaboul qaghan) [2], qui aurait, le premier, osé affronter les puissants souverains djürtchät, les rois kin, maîtres de la Chine du nord. La légende mongole nous le montre d'abord vassal des Kin, reçu à Pékin par l'empereur kin et se comportant avec lui comme un sauvage en pays civilisé. Il stupéfait ce prince par son appétit et sa soif pantagruéliques, puis, ivre, tire la barbe du monarque. Ce dernier lui

---

[1] De nombreux mots de civilisation ou de commandement passés du turc en mongol attestent la supériorité culturelle relative des Turcs sur les Mongols. Cf. Vladimirtsov, *Zapiski vost. old. imp. roussk. arkheol. ob.,* XX, 1911. L'avance des Turcs par rapport aux Mongols dans le domaine intellectuel se traduit surtout par l'évolution comparée des deux langues. « En général, écrit Barthold résumant Poppe, les langues turques se trouvent à un degré d'évolution plus élevé que les langues mongoles. Même le mongol de n'importe quelle contrée du monde est beaucoup plus archaïque que les plus anciennes langues turques connues. Le mongol écrit reste, au point de vue phonétique, presque au même degré d'évolution que la langue altaïque (turco-mongole) primitive. »

[2] *Manghol-un niuca tobca'an*, éd. Haenisch, 1937, 6.

pardonne et au départ lui octroie de riches présents. Mais leurs relations se gâtent bientôt. Qaboul-khan, fait prisonnier par les Kin, leur échappe en massacrant les officiers lancés à ses trousses. Il est possible que ces anecdotes soient l'affabulation des luttes que les Kin eurent à soutenir contre les nomades de Mongolie en 1135-1139, luttes au cours desquelles le général kin Hou-cha-hou, s'étant avancé dans la steppe, se fit battre par les « Mong-kou », si bien qu'en 1147 la cour de Pékin dut conclure la paix en offrant aux Mongols un contingent de bœufs et de moutons et certaines quantités de grain. Les sources sino-joutchen appellent le chef mongol qui obtint ces conditions Ngao-lo poki-lie, nom qui, d'après M. Pelliot, pourrait sans doute être restitué en Oro bögilä [1]. Barthold avait essayé de rapprocher ce nom de celui de Qoutoula-qaghan, quatrième fils de Qaboul et personnage célèbre dans la tradition mongole [2].

Qoutoula-qaghan (notons ce terme de *qaghan* ou empereur, p.253 bien que sans doute ici attribué très posthumément, à l'époque de la rédaction de l'*Histoire secrète* vers 1240) est, lui aussi, un héros de légende.

> « Sa voix retentissait comme le tonnerre dans les montagnes, ses mains étaient comme des pattes d'ours et cassaient un homme en deux aussi facilement qu'une flèche. Les nuits d'hiver il se couchait nu près d'un brasier fait de grands arbres et ne sentait ni les étincelles ni les tisons qui tombaient sur son corps, prenant ses brûlures à son réveil pour des piqûres d'insecte [3].

Mais à côté de ces traits fabuleux, la tradition rapporte qu'un de ses frères, Okin-barqaq, et un de ses cousins, Ambaqaï, faits prisonniers par les Tatar, furent livrés par ceux-ci aux Kin qui les firent clouer sur un âne de bois, « supplice réservé aux nomades rebelles », et que Qoutoula, pour les venger, alla piller le territoire kin. Les annales chinoises nous apprennent par ailleurs

---

[1] Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 24.

[2] Barthold. *Turkestan,* 381. Les fils de Qaboul sont, dans l'*Histoire secrète,* Okin-bargaq, Bartan-ba'atour, Qoutouhtou-mounggour, Qoutoula-qaghan, Qada'an et Todoyan-otchigin (Transcription Haenisch, p. 6).

[3] D'Ohsson, I, 33.

qu’en 1161, à la suite des ravages commis par les Mongols, l’empereur kin envoya une expédition contre eux. De son côté, la tradition mongole parle d’un désastre subi par les Mongols dans une bataille livrée aux Kin et aux Tatar coalisés, près du Bouir-nor. Il semble que la cour de Pékin, pour briser la force mongole, ait en effet fait appel aux Tatar et que leurs armées combinées aient atteint leur but. De fait, Djötchi et Altan, fils de Qoutoula, ne paraissent avoir détenu aucune royauté réelle, bien que l’*Histoire secrète,* soucieuse de continuité dynastique, décerne parfois encore à Altan le titre de qaghan. La première royauté mongole, détruite par les Kin et les Tatar, disparut pour refaire place au morcellement des tribus, clans et sous-clans.

La tradition gengiskhanide, il est vrai, rattache Yésougeï, père de Gengis-khan, à la lignée des anciens rois. Il est fils de Bartanba’atour, deuxième fils lui-même de Qaboul-qaghan. Barthold se montre sceptique sur cette généalogie, peut-être à tort, car le témoignage de l’*Histoire secrète,* du *Yuan-che* et de Rachîd ed-Dîn peut difficilement, pour des faits aussi récents, avoir été inventé de toutes pièces. Ce qui est certain, c’est que Yésougeï ne fit jamais figure de *qaghan,* ni même de khan, mais seulement de chef du clan Qiyat, avec le titre modeste de *ba’atour* ou *bagadour.* Il guerroie, comme tous les siens, contre les Tatar, devenus les ennemis héréditaires des Mongols. Ses aventures sont celles d’un vaillant chef de clan, sans rien de plus. Il aide un des prétendants kéraït, Togroul, à triompher d’un rival, Gour-khan, oncle de Togroul, ce qui vaudra plus tard à Gengis-khan une amitié précieuse. Il p.254 enlève à un chef märkit sa jeune femme, Œlun, qu’il épouse et qui devient la mère de Témoudjin, notre Gengis-khan. Avant de mourir, il fiance le jeune Témoudjin à la fillette d’un chef qongirat (car les Mongols sont exogames). Vers 1167 les Tatar réussissent à empoisonner Yésougeï au cours d’un repas dans la steppe.

Jeunesse de Gengis-khan.

@

Le fils aîné de Yésougeï, Témoudjin, qui devait un jour s’appeler Gengis-khan, était né vers 1155 « sur la rive droite de l’Onon, dans la région de

Dûlûn-Boldaq [1], aujourd'hui en territoire russe à environ 115° long. E. de Greenwich [2]. » Nous connaissons quelques traits de sa physionomie, dus au Chinois Meng Hong et au Persan Djoûzdjânî : une haute taille, une charpente robuste, un large front, « des yeux de chat », et, à la fin de sa vie, une longue barbe. Les péripéties de sa jeunesse, sa résistance aux froids les plus terribles comme à la chaleur la plus étouffante, son endurance inouïe, son indifférence aux blessures comme aux mauvais traitements dans la défaite, la retraite ou la captivité donnent de sa vitalité une idée extraordinaire. Son corps, endurci dès l'adolescence par les plus rudes privations, sous le climat le plus âpre, dans les conditions les plus précaires, son esprit trempé dès le début par l'épreuve devaient faire de lui l'homme de fer qui a étonné le monde.

Quand il devint orphelin (vers 1167), il n'avait qu'une douzaine d'années et son clan, le jugeant trop faible, refusa de lui obéir. Malgré l'énergie de sa mère, Œlun-éké, les derniers fidèles de son père l'abandonnèrent, emmenant les troupeaux [3]. Ainsi spolié par ses agnats, l'adolescent restait seul avec sa mère, ses trois frères, Qassar [4], Qatchioun et Témugé et ses deux demi-frères (fils d'une autre femme) Bekter et Belgutaï. La petite troupe, tombée dans la misère, fut réduite à vivre de chasse et de pêche du côté des monts Kenteï, alors appelés monts Bourqan Qaldoun, aux sources de l'Onon. A la place et au détriment de Témoudjin la direction parmi les Bordjigin avait été revendiquée par les chefs du clan p.255 tayitchi'out Tarqoutaï Kiriltoug [5] et son frère Todoyan-Girte, fils d'Ambaqaï, et qui, par conséquent appartenaient, eux aussi et peut-être plus sûrement, à la descendance du khan mongol Qaïdou, déchue de la royauté après la catastrophe de 1161.

---

[1] Deli'ün boldaq dans la transcription de l'*Histoire secrète,* éd. Haenisch, p. 8.

[2] Barthold, *Turkestan*, 459, et *Cingiz-khan*, Enc. Isl., 877.

[3] Œlun éké=la mère Œlun. Sur le nom d'Œlun, cf. Pelliot, *Mots à H initial dans le mongol,* Journal Asiatique*,* 1925*,* 230*.*

[4] Djötchi-Qassar. Nous le désignons à dessein sous le seul nom de Qassar pour éviter la confusion avec le fils aîné de Gengis-khan, appelé également Djötchi.

[5] Orthographe de l'*Histoire secrète* dans la récente transcription de M. Erich Haenisch, (1937), correspondant ici à Tarqoutaï-Kiriltoug (p. 12 et 35).

Cependant, dans les monts Kenteï, Témoudjin et ses frères subvenaient à leurs besoins par la chasse et la pêche. Son demi-frère Bekter lui vole une alouette et un poisson. Avec l’aide de son cadet, Qassar, il tue Bekter à coups de flèches. A cette rude existence le jeune homme et son frère Qassar devenaient robustes et intrépides. Le chef tayitchi’out Tarqoutaï Kiriltoug qui les croyait morts de misère, s’inquiéta, prit ombrage de cette obstination à vivre. Il relança Témoudjin dans les bois du mont Kenteï, parvint à le faire prisonnier et le mit à la cangue. Témoudjin s’échappa grâce à la complicité du chef suldus Sorqan-chira et des fils de celui-ci, Tchila’oun et Tchimbaï que nous retrouverons plus loin ; bon archer, avec son frère Qassar, meilleur archer encore, il commença à relever les affaires de sa maison. « Il avait maintenant neuf chevaux ! » Huit d’entre eux sont volés par des rôdeurs de steppe. Il les recouvre grâce à l’aide du jeune Bo’ortchou (ou Bogortchou), fils d’un chef aroulat et qui, dès lors, devient son plus fidèle lieutenant, en attendant, aux jours de grandeur, de se manifester comme un de ses meilleurs généraux. Étant ainsi sorti de la misère, il va demander au chef qongirat Daï-Setchen la main de sa fille, la jeune Börté, à lui promise dès l’enfance [1]. Daï-Setchen la lui accorde, avec comme dot une pelisse de zibelines noires. Peu après il transféra son camp des sources de l’Onon à celles du Kéroulèn.

Gengis-khan, vassal des Kéraït.

@

Avec les fourrures de zibelines, Témoudjin alla sur la Toula, apporter son hommage et faire sa cour au puissant roi des Kéraït, Togroul (vers 1175 ?). Togroul, se souvenant d’avoir été naguère secouru par le père de Témoudjin, accueillit le jeune homme avec bienveillance et le prit dans sa clientèle. Togroul et Témoudjin furent dès lors alliés, étant entendu que le second restait nettement vassal du premier. Cette subordination est bien marquée par le titre de « khan, mon père », que Témoudjin donne au roi kéraït dans la fameuse apostrophe citée plus bas (p. 267).

[1] Börtä-üdjin, la princesse Börtä.

p.256 Peu après Témoudjin fut surpris par une bande de Märkit, conduits par leur chef Toqto'a-bäki [1], et ne put s'échapper (vers le mont Bourqan-qaldoun, ou Kenteï) qu'en laissant prisonnière entre leurs mains sa femme Börté [2]. Témoudjin obtint contre les ravisseurs l'aide d'un autre chef mongol de son âge, Djamouqa, de la tribu djadjirat, et aussi du roi kéraït Togroul. Tous trois battirent les Märkit sur la Bou'oura, affluent de la Selenga et délivrèrent la captive. Celle-ci reprit sa place honorée au foyer et Témoudjin ne voulut jamais examiner si l'enfant qu'elle eut peu après, Djötchi — officiellement l'aîné de leurs fils — était né de lui ou d'un des ravisseurs märkit (en l'espèce du märkit Tchilgerbökö). Néanmoins ce doute tacite sur la naissance de Djötchi peut bien avoir par la suite empêché le chef de la « branche aînée » ou plutôt ses descendants de jouer un rôle de premier plan dans les affaires de la succession gengiskhanide.

Cependant Témoudjin et Djamouqa, bien qu'*anda*, frères jurés, ne tardèrent pas à se brouiller. Chacun d'eux aspirait à relever à son profit l'ancienne royauté mongole, à se faire nommer khan.

L'*Histoire secrète* raconte comment, après avoir pendant un an et demi nomadisé ensemble, du côté de Qorgounaq djoubour [3] sur l'Onon, ils se séparèrent, ce site, où le dernier khan mongol Qoutoula avait fêté son élection, ayant sans doute réveillé l'ambition des deux jeunes chefs. Témoudjin alla camper vers la montagne, Djamouqa vers la rivière. « Aux pentes de la montagne, aurait dit Djamouqa, les tentes des éleveurs de chevaux ; au bord de la rivière le pâturage pour les pasteurs de brebis. » Barthold et Vladimirtsov en concluent immédiatement que Témoudjin était soutenu par les cavaliers, « l'aristocratie des steppes », et Djamouqa par les pâtres pauvres, le commun peuple des *qaratchou* [4]. Plus loin, l'Histoire

[1] L'original de ce nom paraît être Toktagha (Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 164).

[2] Traduction du curieux passage de l'*Histoire secrète* par M. Pelliot, *La Haute Asie*, p. 26.

[3] Qorqonah djoubour, dans la transcription de l'*Histoire secrète* par M. Haenisch, *Manghol un niuca tobca'an*, p. 22.

[4] Vladimirtsov, *Life of Chingis khan*, 33, et Barthold, *Cingiz khan*, *l. c.*, 878.

secrète nous dit que Djamouqa « aimait les innovations et méprisait les traditions ». Vladimirtsov en infère qu'il était le représentant d'une sorte de parti démocrate, tandis que Gengis-khan aurait représenté la noblesse, interprétation sans doute singulièrement aventurée. Quoi qu'il en soit du système des p.257 deux savants russes, après la séparation entre Témoudjin et Djamouqa le premier fut suivi « par des hommes du clan djélaïr, du clan des Qiyat, du clan des Ba'arin », et vit se rallier à lui les plus hauts représentants de l'aristocratie mongole, son oncle paternel Da'aritaï otchigin et la branche alliée des descendants du fameux Qaboul-qaghan avec Sätchä-bäki, arrière petit-fils de Qaboul [1] et chef du clan jourkin plus haut nommé [2], et avec Altan-otchigin, fils de Qoutoula qaghan, en d'autres termes les héritiers mêmes des deux derniers rois mongols. Vladimirtsov, interprétant un passage de l'*Histoire secrète,* pense qu'entre les deux prétendants à une royauté nouvelle, ces représentants de l'ancienne royauté préféraient Temoudjin parce qu'ils le jugeaient plus traditionaliste et l'estimaient plus docile, tandis que le caractère remuant et novateur de Djamouqa les inquiétait. Pour des raisons d'opportunité sans doute, Altan, l'héritier légitime de l'ancienne royauté, déclina le titre de khan et non sans hésitation fit reporter les voix de ce qu'on pourrait appeler le parti légitimiste sur Témoudjin, qui fut élu [3]. Altan et Sätchä-bäki furent les premiers à proclamer Témoudjin khan, c'est-à-dire roi — roi des Mongols propres —, élection antérieure d'une dizaine d'années à celle du même Témoudjin en 1206 comme khan suprême ou empereur de toutes les nations turco-mongoles de la Haute Asie. Comme roi, Témoudjin prit le nom de Tchinggiz-khan dont

---

[1] Et petit fils de Okin-barqaq.

[2] La lecture *jourki, jourkin* (ou *yourkin*) est celle de l'*Histoire secrète* (éd. Haenisch, p. 28). Elle avait été correctement admise par Hammer (*Gesch. d. Gold. Horde,* 61) qui en est blâmé par Erdmann, *Temudschin,* 386. Or la leçon de celui-ci, *bourkin*, vient d'une fausse graphie.

[3] Par la suite, Altan, ne trouvant pas dans Témoudjin la docilité escomptée, et regrettant son acte, se révolta contre celui qu'il considérait sans doute comme un parvenu et s'allia à ses ennemis. Mais il était trop tard...

notre histoire classique a fait Gengis-khan, nom dont la signification exacte est encore discutée entre mongolisants [1].

A côté des calculs politiques, et leur servant de manteau, un certain facteur « religieux » avait sans doute favorisé cette élection. p.258 Quelque temps auparavant le chef ba'arin Qortchi avait déjà déclaré :

> — Le Ciel (*Tängri*) a ordonné que Témoudjin soit notre khan. C'est ce que l'Esprit m'a révélé et je vous le révèle.

Du même ordre, ce qu'on pourrait appeler « la prédiction de Mouqali ». Un jour que Témoudjin campait à Qorgounaq Djoubour, le djélaïr Mouqali lui avait rappelé qu'à cette même place, sous le même arbre, Qoutoula, le dernier chef mongol qui ait porté le titre de khan, avait naguère dansé et festoyé pour célébrer son avènement.

> « Depuis lors les Mongols avaient connu de mauvais jours et il n'y avait plus eu de khan parmi eux. Mais l'Éternel Ciel Bleu n'oubliait pas son peuple, la famille de Qoutoula. Un héros se lèverait parmi les Mongols, qui deviendrait un khan redoutable et vengerait leurs injures [2]...

Indépendamment de l'atmosphère religieuse que ces textes font entrevoir, l'élection de Gengis-khan se présente comme le choix d'un chef de guerre et de chasse. Le serment des « électeurs » de Gengis-khan — Altan, Qoutchar et Sätchä-bäki — tel que le rapporte l'*Histoire secrète,* est significatif :

> — Nous avons décidé de te proclamer khan. Nous marcherons à l'avant-garde, dans la bataille ; si nous enlevons des femmes et

---

[1] Tchinggiz, remarque M. Pelliot, pourrait être une forme palatalisée du mot turc *tengiz* (en ouigour) ou *dengiz* (en osmanli) qui signifie mer, comme *dalai* en mongol. « Ce serait la même formation que pour le mot mongolo-tibétain *dalai-lama,* lama-océan. On sait par la lettre du Vatican que le grand khan Güyük, 2e successeur de Gengis-Khan, se qualifiait lui-même de khan océanique (*dalai qaan* en mongol, *talut qaan* en turc). On a d'autre part cherché d'autres étymologies dans le mongol *tchingga,* fort, puissant. » Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. de l'Orient chrétien, 1922-1923, n° 1-2, p. 25. L'opinion de Rachîd ed-Dîn sur le mot *Djinkiz*=fort, est traduite dans Erdmann, *Temudschin,* 601. — Enfin Vladimirtsov imagine que Tchinggiz serait le nom d'un esprit de lumière adoré par les chamans (*Chingis-khan,* 37-38).

[2] Ap. Vladimirtsov, *Chingis-khan,* 32.

> des filles, nous te les donnerons. Nous irons à la chasse, au premier rang ; si nous prenons du gibier, nous te le donnerons [1].

Quelqu'un aurait pu, aurait dû prendre ombrage de ce pouvoir nouveau. C'était le roi des Kéraït Togroul qui voyait son client d'hier en passe de devenir son égal. Mais borné, indécis, chef médiocre, Togroul ne comprit pas la portée de l'événement. Du reste le nouveau Gengis-khan eut grand soin de se déclarer plus que jamais un vassal fidèle et scrupuleux. Ajoutons que, circonstance sans doute rassurante pour Togroul, Gengis-khan était encore loin d'avoir réalisé l'unité des Mongols proprement dits. En face de lui, contre lui, son rival Djamouqa gardait des partisans. Enfin le roi kéraït avait les mêmes ennemis extérieurs que Gengis-khan : les Tatar.

Nous avons vu qu'un des fidèles de Gengis-khan, le djélaïr Mouqali [2], qui l'avait poussé à se faire nommer khan, l'avait fait, au témoignage de l'*Histoire secrète,* en lui rappelant la vieille *vendetta* des Mongols contre les Tatar. C'étaient les Tatar qui avaient livré deux membres de l'ancienne famille royale mongole aux Kin pour être suppliciés ignominieusement, les Tatar qui, coalisés avec p.259 les Kin, avaient en 1161 détruit la première royauté mongole, les Tatar enfin qui, vers 1167, avaient traîtreusement fait périr Yésougeï, le père de Gengis-khan, en lui offrant, au cours d'un repas amical dans la steppe, des aliments empoisonnés :

> — Tu seras khan, ô Témoudjin, pour nous venger de nos ennemis, les Tatar, et tu exalteras la gloire mongole !

L'occasion attendue se présenta. Les Tatar, semble-t-il, n'avaient naguère vaincu les Mongols qu'avec l'aide de la cour kin de Pékin. Mais une fois devenus par cette victoire les maîtres du Gobi oriental, ils ne cessaient de harceler les frontières du royaume kin. La cour de Pékin, renversant son système d'alliances, décida de subsidier et de susciter contre eux le roi kéraït Togroul. En client fidèle, Gengis-khan accompagna celui-ci dans cette guerre, heureux de pouvoir ainsi se venger de l'ennemi héréditaire. Pris entre les Kin au sud-est, les Kéraït et Gengis-khan au nord-ouest, les Tatar du Bouïr-nor

---

[1] *Ibid.*, 36-37.

[2] Ou Mouqouli. L'*Histoire secrète* (transcription Haenisch, p. 65) donne Mouqali.

furent sévèrement battus. Le roi kéraït et Gengis-khan s'avançant, nous dit l'*Histoire secrète,* le long de la rivière Ouldja, tuèrent le chef tatar Megoudjin se'oultou (vers 1198). La cour de Pékin récompensa Togroul en lui conférant le titre chinois de *wang* (roi ou prince), d'où le nom de Wang-khan sous lequel, avec l'histoire, nous le désignerons désormais. Gengis-khan reçut aussi un titre chinois, mais beaucoup plus modeste, ce qui prouve qu'à cette date la cour de Pékin ne voyait encore en lui qu'un obscur vassal des Kéraït.

Ce fut, pense Vladimirtsov, après cette campagne que Gengis-khan châtia plusieurs princes mongols, descendants de l'ancienne maison royale, qui avaient refusé de le suivre avec le *Wang-khan* contre les Tatar. Sätchä-bäki, arrière petit-fils du grand Qaboul et chef de clan jourki, ou jourkin, et deux autres princes, Taitchou et Bouri-bökö, furent mis à mort. Dans sa fameuse plainte au Wang-khan, le Conquérant prétendra avoir sacrifié à la rancune des Kéraït « ces frères très aimés ». En réalité il dut être bien aise de trouver un aussi excellent prétexte pour se défaire des représentants de ce qu'on pourrait appeler « le légitimisme mongol ».

Si nous nous en tenons à l'histoire gengiskhanide officielle, l'alliance de Gengis-khan et du Wang-khan aurait surtout profité à ce dernier. Il semble, en tout cas, que, si au début la protection du Wang-khan permit à Gengis-khan d'échapper à ses ennemis, le héros mongol fut bientôt à même de rendre à son suzerain des services analogues. A une date mal déterminée [1] le Wang-khan s'était p.260 trouvé dépossédé par son propre frère, Erké-gara [2] que soutenait Inantch-bilgä, roi des Naïman [3]. Il avait pris la fuite vers le sud-ouest, jusqu'au fleuve Tchou, chez les Qara-Khitaï dont il sollicita en vain l'intervention. S'étant brouillé avec le Gour-khan ou roi des Qara-Khitaï, il errait misérablement dans le Gobi. En désespoir de cause, il finit par chercher asile auprès de Gengis-khan. Celui-ci remit en état sa petite troupe affamée et l'aida à recouvrer le pays kéraït. C'est ce que dans son brutal et naïf langage le conquérant devait lui rappeler par la suite :

---

[1] D'Ohsson (I, 54) croit pouvoir placer au printemps de 1196 l'arrivée du Wang-khan fugitif et fourbu auprès de Gengis-khan.

[2] L'*Histoire secrète,* transcription Haenisch (p. 36, 48) donne Erke-qara, Erge-gara.

[3] *Yuan che*, trad. Krause, *Cingis han*, 15.

— Affaibli par la faim, tu t'avançais, pareil à un feu languissant. Je te donnai moutons, chevaux, effets. Tu étais maigre. En quinze jours je t'eus de nouveau engraissé.

L'autre frère du Wang-khan, Djagambou [1], avait cherché asile du côté de l'empire kin. Gengis-khan le fit revenir auprès de lui, non sans avoir expédié une troupe pour le défendre contre les Märkit qui le guettaient au passage.

— Et voilà le second service que je t'ai rendu,

pourra encore dire Gengis-khan au Wang-khan [2].

Or, toujours si nous nous en tenons à la tradition gengiskhanide, trop précise ici pour ne pas recouvrir des faits exacts, même quand elle est unilatérale, le Wang-khan se montrait parfois assez peu reconnaissant de tous ces services. Il violait à sa fantaisie le pacte d'alliance militaire. Sans prévenir Gengis-khan, il entreprit une fructueuse razzia contre les Märkit, força leur chef Toqto'a à s'enfuir par l'embouchure de la Selenga jusque sur la côte sud-orientale du Baïkal (au pays de Bargou, le Barqoudjin ou Bourqoudjin de l'*Histoire secrète*), tua un des fils de Toqto'a, en captura un autre, rafla une grande quantité de prisonniers, de bétail et de butin dont — toujours en violation des accords de guerre — il négligea de rien donner à Gengis-khan. Gengis-khan, en fidèle vassal, n'en suivit pas moins le Wang-khan quand celui-ci le convia à une expédition en commun contre les Naïman. L'occasion semblait bonne, d'ailleurs. Après la mort du roi naïman Inantch bilgä, la discorde — une dispute pour la possession d'une concubine — avait éclaté entre ses deux fils, Taïbouqa, Taïböga ou Baïbouqa, plus connu sous son titre chinois de *t'ai-wang* ou *t'ai-yang,* en mongol *tayang,* et Bouyouroug. Le Tayang régnait sur les clans de la plaine, c'est-à-dire, vraisemblablement du côté des p.261 lacs de la province de Kobdo, et Bouyouroug dans les districts montagneux, vers l'Altaï. A la faveur de cette division, le Wang-khan et Gengis-khan vinrent razzier le domaine de Bouyouroug. Celui-ci battit en retraite sur l'Ouroungou. Poursuivi, nous dit l'*Histoire secrète,* jusqu'au lac Qizil-bach — sans doute le lac Oulungour où se jette l'Ouroungou, — il devait

[1] L'*Histoire secrète*, p. 36 donne Djaqa-gambou. Sur ce titre, sans doute tibéto-tangout, cf. Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 50-51.

[2] Cf. d'Ohsson, I, 53 et 74.

finalement y être tué (Toutefois Rachîd ed-Dîn, confirmé par le *Yuan-che,* lui fait, en attendant, trouver refuge du côté du haut Iénissei, en pays kirghiz). Mais l'hiver suivant, le général naïman Köksegou (ou Kökse'ou) Sabraq, un des lieutenants de Bouyouroug, dirigea contre les deux alliés une contre-attaque brusquée [1]. Le choc fut très dur. Pendant la nuit le Wang-khan décampa, sans prévenir Gengis-khan qui dut accomplir seul une retraite périlleuse. Malgré cette espèce de trahison, Gengis-khan, si nous en croyons l'histoire gengiskhanide officielle, ne broncha pas dans son loyalisme envers son suzerain. Les Naïman étant venus piller à leur tour le pays kéraït et ayant successivement mis en fuite le frère (Djagambou) et le fils (Sängün) du Wang-khan, ce dernier fit piteusement appel à l'allié qu'il avait outragé. Gengis-khan lui envoya aussitôt ses « quatre grands guerriers » (*dörben külou'oud*), savoir Bo'ortchou, Mouqali, Boroqoul et Tchila'oun qui sauvèrent de justesse le Sängün, chassèrent du pays kéraït les Naïman et reprirent le bétail capturé [2]. Qassar, frère de Gengis-khan, acheva la campagne par une grande victoire sur les Naïman.

Le *Yuan-che* [3] place après cette guerre une campagne de Gengis-khan et du Wang-khan contre les Tayitchi'out qui furent vaincus sur le haut Onon. Ce serait alors que l'ennemi intime de Gengis-khan, le persécuteur de son enfance, le chef tayitchi'out Tarqoutaï-kiriltoug aurait été tué de la main du vaillant Tchila'oun [4]. Suit dans la chronologie du *Yuan-che* une coalition, ou plutôt une conjuration entre divers clans épouvantés de la défaite des p.262

---

[1] L'*Histoire secrète* localise ces opérations autour de Bayidarah-beltchir, site que Howorth (*The Kireis*, 400) recherche du côté de la rivière Baïdarik, cours d'eau qui descend du Khangaï en direction nord-sud pour aller se jeter dans le petit lac Bountchagan. — Le Kökse'ou Sabrah ou Sabraq de l'*Histoire secrète* (Haenisch, 49) est devenu Geugussu Saïrac dans d'Ohsson (I, 75).

[2] *Yuan che,* trad. Krause (*Cingis Han,* 17). Transcriptions de l'*Histoire secrète*, Haenisch, p. 40. Traduction de la même *Histoire secrète* dans Howorth, *Kireis,* l. c., 400-401.

[3] Krause, *Cingis Han,* 17.

[4] D'Ohsson, I, 60 : Targoutaï périt de la main de Tchilaocan, fils du Seldouz Schébourgan Schiré. Le Schébourgan Schiré de d'Ohsson est le So'orqan-chira, ou Sorqan-chira de l'*Histoire secrète* (Haenisch, p. 34 et 72). Un autre chef tayitchi'out, Qoudou'oudar, fut tué en même temps que Targoutaï. Un troisième chef de la même tribu, Aqoutchou, ou A'outchou, put s'enfuir.

Naïman et des Tayitchi'out. Y entrèrent les Qatakin, les Saldji'out, les Dörben, les débris des Tatar et les Qongirat. Après avoir sacrifié un étalon blanc, tous jurèrent de surprendre Gengis-khan et le Wang-khan. Mais Gengis-khan, prévenu à temps par son beau-père, le Qongirat Daï-Setchen, écrasa les coalisés près du lac Bouyour. C'est sans doute à cette campagne que le Conquérant devait plus tard faire allusion dans son fameux message poétique au Wang-khan :

> « Comme un faucon, j'ai volé sur la montagne et franchi le lac Bouyour ; j'ai pris pour toi les grues aux pieds bleus et au plumage cendré, c'est-à-dire les Dörben et les Tatar ; passant ensuite le lac Kölö, j'ai encore pris pour toi les grues aux pieds bleus, c'est-à-dire les Qatakin, les Saldji'out et les Qongirat [1].

Si le Wang-khan était officiellement le prince le plus puissant de la Mongolie, son pouvoir avait des bases fragiles. Il était trahi dans sa famille même. Nous avons vu qu'il avait dû arracher le trône kéraït à son oncle Gour-khan, puis le disputer à son frère Erké-qara. Le *Yuan-che* ajoute qu'après sa victoire sur la coalition que nous venons d'évoquer, le Wang-khan faillit encore être détrôné par son autre frère, Djagambou qui, voyant son complot découvert, se réfugia chez les Naïman [2].

La Mongolie était alors en pleine effervescence. Contre l'hégémonie que s'efforçaient d'établir ensemble le Wang-khan et Gengis-khan, le chef djadjirat Djamouqa forma une contre-ligue. Adversaire remuant et redoutable, il réussit à grouper autour de lui non seulement les clans proprement mongols rebelles à Gengis-khan, — ses Djadjirat, les Tayitchi'out, les Qongirat, les Ikiräs, les Qörlas, les Dörben, les Qatakin et les Saldji'out, — mais aussi les Märkit, les Oïrat, les Naïman et les Tatar. Dans une grande assemblée, tenue en 1201 à Alqoui-boula'a, sur les bords de l'Argoun (cours inférieur du Kéroulèn), il se fit proclamer par cette nouvelle confédération *gour-khan,* « khan universel », c'est-à-dire empereur de la Mongolie.

---

[1] *Apud* d'Ohsson, I, 75-76.

[2] *L'Histoire secrète* raconte que le Wang-khan mit à la cangue les trois complices de Djagambou, Elqoutour, Qoulbar et Arin-taize. Apud Howorth, *The Kireis* etc., 396.

Ainsi l'empire mongol était en voie de réalisation. Il s'agissait seulement de savoir au profit duquel des deux rivaux, Gengis-khan ou Djamouqa, il allait se constituer. Dans ce duel, Gengis-khan avait pour lui l'esprit politique, la ténacité, l'art de mettre le droit de son côté et, au début, l'appui, encore décisif, du p.263 Wangkhan kéraït. Djamouqa possédait, semble-t-il, une activité remarquable, mais peut-être un peu décousue, un esprit remuant, le sens de l'intrigue. Mais — du moins si nous en croyons les sources gengiskhanides — Djamouqa était un allié peu sûr et n'hésitait pas à piller les tribus de son propre parti. Au contraire Gengis-khan semble bien avoir été pour ceux qui lui avaient voué leur foi un protecteur inébranlablement fidèle.

Entre les deux, ce fut le Wang-khan qui fit pencher la balance. Il se porta au secours de Gengis-khan, défit avec lui Djamouqa à Koyitan [1], malgré une tempête provoquée par les sorciers oïrat et naïman, et l'obligea à se retirer vers le bas Argoun. C'est à la suite de cette expédition que Vladimirtsov place une dernière campagne de Gengis-khan contre les Tayitchi'out, ses frères ennemis, ainsi que le fameux épisode du « dévouement de Djelmé » : repoussé dans une première attaque, blessé même, Gengis-khan est soigné par le fidèle Djelmé qui suce le sang caillé de sa blessure. Quoi qu'il en soit de l'ordre chronologique de ces diverses expéditions, encore si incertain, Gengis-khan finit par battre complètement les Tayitchi'out, en massacra le pourcentage convenable et força les survivants à lui obéir, rétablissant ainsi l'unité du clan bordjigin. Un jeune guerrier tayitchi'out ou plutôt yésout qui, d'un coup de flèche, avait abattu le cheval de Gengis-khan s'attendait à être exécuté. Gengis-khan lui pardonna. Sous le nom de Djébé « la flèche », l'infaillible archer allait devenir un des meilleurs capitaines gengiskhanides [2].

---

[1] Howorth, *The Kirais and Prester John* (J. R. A. S., 1889, 395) recherche le Koyitan de l'*Histoire secrète* du côté du Dalal-nor septentrional, entre Kéroulèn et Argoun.

[2] Son nom antérieur était Djirqo'adaï (*Histoire secrète,* transcription Haenisch, p. 35).

Avec son compagnon de gloire, Subötaï, il sera le plus fameux stratège de l'épopée mongole [1].

Gengis-khan put alors régler leur compte aux vieux ennemis des Mongols, aux assassins de son père, aux Tatar — Tchaghan Tatar et Altchi-Tatar. — Pour mieux mener les opérations, il interdit le pillage individuel. Les Tatar, vaincus, furent massacrés en masse et leurs survivants répartis entre les tribus mongoles (1202). Gengis-khan s'adjugea personnellement deux belles Tatares, Yésouï p.264 et Yésougan. Trois princes mongols, parents de Gengis-khan, Altan, représentant de la branche noble de l'ancienne famille royale mongole, fils de l'ancien khan mongol Qoutoula, Qoutchar, et Daaritaï, oncle paternel de Gengis-khan, enfreignirent les ordres en pillant pour eux-mêmes. Ils se virent arracher leur butin. Altan et Qoutchar, même Daaritaï commencèrent alors à se détacher du Conquérant et nous les verrons bientôt aller rejoindre ses ennemis. — Plus à l'est que les Tatar, les Solon de la rivière Nonni durent se reconnaître tributaires.

Après l'écrasement des Tatar, le *Yuan che* nous montre Toqto'a, roi des Märkit, revenant de la Transbaïkalie (du pays de Bargou, côte sud-est du Baïkal) où il avait dû se réfugier et attaquant de nouveau Gengis-khan qui le bat [2]. Puis, toujours dans l'ordre des faits proposé par le *Yuan-che,* Toqto'a va se réunir à l'anti-roi naïman Bouyouroug, sous les drapeaux duquel se rallient également les débris des Dörben, des Tatar, des Qatakin et des Saldji'out. Cette nouvelle coalition guerroie contre les forces réunies du Wang-khan et de Gengis-khan dans une série de marches et de contre-marches en montagne, parmi les tempêtes de neige, déchaînées, nous dit le *Yuan-che* par les sorciers naïman. Si la topographie comme la chronologie de toutes ces campagnes est peu sûre, elles nous laissent l'impression de hordes

---

[1] Subötaï né vers 1176, mort en 1248. « En mongol écrit Sübügätäi ; dans le texte mongol du *Yuan tch'ao pi-che* Sübü'ätäi ; en prononciation réelle Sübötäi ou Sübütäi. » (D'après Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 163). Sa biographie a été traduite par Rémusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques,* II, 97. Le nom de la tribu mongole-dürlükin des Ouriangqout, à laquelle appartenait Subötaï, reparaîtra au XVII[e] siècle dans une peuplade turque, les Ouriangqai, qui vit de l'élevage du renne et de la chasse sur le haut Iénissei (Courant, *L'Asie Centrale*, 78).

[2] Trad. Krause, *Cingis Han,* 19. C'était le Wang-khan qui, on l'a vu, avait précédemment forcé Toqto'a à s'enfuir au pays de Bargou ou Barqoutchin. Sur le mot Bargout, cf. A. Mostaert, *Ordosica,* Bull. n°9, Cath. Univ. Pek. 1934, p. 37.

extrêmement mobiles qui se déplaçaient au cours de leurs querelles d'un bout à l'autre de la Mongolie, du grand Altaï au Khingan, et qui, unies pour une campagne saisonnière ou pour un coup de main, se dissolvaient après un échec comme après une razzia heureuse, chaque clan reprenant sa liberté. Seul Gengis-khan, parmi ces chefs aux velléités inconsistantes, aux actions décousues, constituait un pivot fixe, non sans doute qu'il ait formé par avance dans son esprit un programme de conquêtes arrêté, mais parce que sa forte personnalité lui permettait de faire servir à son avantage cet état de guérilla perpétuel.

Rupture de Gengis-khan avec le Wang-khan. Conquête du pays kéraït.

@

Jusque-là, malgré certains torts du Wang-khan à son égard, Gengis-khan lui avait été continûment fidèle. Estimant avoir irréprochablement rempli ses devoirs de vassal, le héros mongol demanda pour son fils Djötchi la main de la princesse p.265 Tcha'our bäki [1], fille du souverain kéraït. Le refus du Wang-khan, nous dit l'*Histoire secrète,* blessa profondément le héros.

Le roi kéraït avait sans doute eu tort de ne pas deviner un rival dans son client, de ne pas l'abattre lorsque celui-ci s'était proclamé khan, vers 1196. Quand le Wang-khan commença à prendre ombrage, il était déjà trop tard. Peut-être, d'après certaines réflexions qui lui sont attribuées, en avait-il vaguement conscience ; déjà âgé, les cheveux blancs, il eût voulu finir ses jours en paix, mais il se trouva poussé à la rupture par son propre fils, Ilqa ou Nilqa, plus connu par son titre chinois de *tsiang-kiun,* en mongol le Sängün [2]. Le Sängün conseillait au Wang-khan son père de soutenir Djamouqa contre Gengis-khan. Il s'était lié personnellement avec ce même Djamouqa qui, à son instigation, après l'échec de son éphémère royauté, s'était réfugié à la

---

[1] Transcription de l'*Histoire secrète,* éd. Haenisch, p. 41, 42.

[2] *Yuan-che* trad. Krause, 20. Sur le nom de Nilqa ou Ilqa, Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, I, 176 et *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 22-24. Sur le titre de *tsiang-kiun=sängün,* Pelliot, Journal Asiatique, 1925, I, 261 (autres emprunts de titres chinois par les langues turco-mongoles : *tou-tou,* devenu le turc *toutouq ; t'ai-tseu* prince impérial, devenu le mongol *taidji*).

cour kéraït. D'accord avec le Sängün, Djamouqa excitait la méfiance du Wang-khan contre son puissant vassal, accusant ce dernier de préparer une trahison.

> — Je suis, mandait-il au Wang-khan, l'alouette qui vit au même endroit dans la mauvaise comme à la bonne saison. Gengis-khan est l'oie sauvage qui fuit en hiver [1].

En même temps, Altan, l'héritier légitime des anciens khans mongols, inconsolable d'avoir laissé passer la royauté aux mains d'un parvenu, était venu se donner, lui aussi, au Wang-khan et l'excitait de même à la guerre contre l'ancien allié.

En 1203 la rupture était consommée entre Gengis-khan et les Kéraït. Cette rupture constitua le tournant décisif de la vie du héros mongol. Lui qui jusque-là s'en était tenu au rôle de brillant second à l'égard du Wang-khan, il allait désormais lutter pour lui seul et pour la première place.

Les Kéraït à l'instigation du Sängün essayèrent de se débarrasser de Gengis-khan en l'attirant dans une entrevue de feinte réconciliation, puis, le piège ayant été éventé, ils organisèrent une attaque brusquée pour le prendre par surprise. Deux pâtres, Kichliq et Badaï, qui avaient entendu le général kéraït Yéké-tcheren raconter aux siens ce qui se préparait, coururent en avertir Gengis-khan. Celui-ci (il devait les anoblir par la suite) [2] prit en hâte ses p.266 dispositions de combat. Il se retira d'abord, nous dit l'*Histoire Secrète,* près des hauteurs de Mao'oundour où il laissa un petit poste, puis le lendemain il s'établit plus en retrait, près de la montagne que le *Yuan che* appelle « A-lan » ou « Nga-lan », d'Ohsson, d'après Rachîd ed-Dîn, « Khalaldjin-alt », Hyacinthe « Khalagoun-ola », et qui est le « Qalagaldjit-elet » de l'*Histoire Secrète,* en l'espèce un des contreforts de la chaîne du Khingan, près de la source du Khalkha-gol [3]. Bien que prévenu à temps de

---

[1] *Yuan-che,* trad. Krause, p. 20.

[2] Il les nomma *tai-khan,* avec le privilège d'avoir des gardes du corps porteurs de carquois (*qortchin*). Cf. Pelliot, T'oung pao, 1930, 32.

[3] *Yuan-che,* trad. Krause (*Cingis Han,* 21), d'Ohsson, I, 70. Traduction du passage de l'*Histoire secrète* dans Howorth, *The Kirais and Prester John,* Journal of the Royal AsIatic Society, 1889, 405. Transcription de Haenisch, *Manghol un Niuca Tobca'an,* 44.

l'approche de l'ennemi par ses fourrageurs (des gens d'Altchidaï-noyan), Gengis-khan joua sans doute là la plus rude partie de sa carrière. Le choc fut très dur. Les lieutenants de Gengis-khan, le vieux Djourtchedaï noyan, chef du clan ourou'oud, et le chef du clan mangqoud, Qouyildar-setchen firent des prodiges. Qouyildar jura d'accomplir et accomplit la prouesse d'aller planter son *touq,* son étendard, sur une colline située derrière l'ennemi, après avoir traversé de part en part les lignes adverses. Djourtchedaï blessa d'une flèche au visage le Sängün kéraït. Mais devant la supériorité numérique des Kéraït, Gengis-khan, pendant la nuit, s'éloigna du champ de bataille. Son troisième fils, Ogödaï, manquait à l'appel, ainsi que deux de ses plus fidèles lieutenants, Bo'ortchou et Boroqoul. Ils rejoignirent enfin, Boroqoul tenant dans ses bras, sur son cheval, Ogödaï blessé au cou par une flèche. A cette vue, dit l'*Histoire Secrète,* l'homme de fer versa des larmes [1].

Gengis-khan, en état d'infériorité évidente, battit en retraite le long du Khalkha-gol [2], en direction du Bouïr-nor et du Dalaï-nor septentrional, « près du lac Tong-ko » dit la nomenclature chinoise du *Yuan-che* [3]. A l'embouchure du Khalkha-gol dans le Bouïr-nor vivaient les Qongirad, la tribu dont sortait la femme de Gengis-khan. Celui-ci fit appel à cette parenté et finit un peu plus tard par obtenir leur ralliement.

Ce fut de la région du Bouir-nor et du Dalai-nor [4] que Gengis-khan fit parvenir au Wang-khan un message verbal, reproduit ou p.267 résumé par la plupart de nos sources et où il cherchait à émouvoir son ancien suzerain, en

---

[1] Trad. Vladimirtsov, *Chingis khan,* 51. Et dans Howorth, *The Kireis,* 407.

[2] Gengis-khan, dit l'*Histoire secrète,* se retira le long de la rivière Oulquouisilougeldjit (l'actuel Olkhoui qui sort des Khingan pour se jeter dans un petit lac du Gobi oriental), puis le long du Khalkha-gol (cf. Howorth, *The Kiraïs and Prester John, l. c.*, 408. Transcription Haenisch, p. 46).

[3] *Yuan che*, trad. Krause (*Cingis Han*, p. 21).

[4] Ou plus exactement, d'après l'*Histoire secrète,* près d'une rivière Tounggé, ou Toungéli, que Howorth suppose un affluent de l'Onon (*Kirais and Prester John,* 408).

lui rappelant les années d'amitié et tous les services rendus [1]. Il ne voulait, disait-il, que rentrer en grâce (qu'endormir la vigilance du Wang-khan, répliquera le Sängün). Il appelait le Wang-khan son père « *khan etchigé* », faisait constater qu'il avait toujours rempli scrupuleusement ses devoirs de vassal. Son caractère loyaliste, son souci de rester dans le droit s'affirment curieusement dans les diverses variantes de ce morceau célèbre. Dans le même esprit, il faisait rappeler à Altan, le descendant des anciens khans mongols passé à ses ennemis, que si lui, Gengis-khan, avait accepté le khanat, c'était à la désignation de ce même Altan, parce qu'Altan et les autres représentants des branches aînées avaient refusé la royauté pour eux-mêmes [2]. Sous la forme épique et lyrique de cette sorte de poème, c'est un constat juridique, attestant sa correction d'homme et d'allié, que le chef mongol fait tenir à son ancien suzerain. Avouons qu'au point de vue politique, le Wang-khan, qui n'avait deviné que trop tard la puissante personnalité de son ancien vassal, avait commis quelque imprudence en protégeant les débuts de cet homme fort. Mais en rompant l'alliance sans prétexte valable, en attaquant Gengis-khan en trahison, il donnait à celui-ci le droit d'en agir de même. Et à ce jeu le vieux roi kéraït, velléitaire, indécis, faible, lâche, tiraillé par son entourage, exposé, s'il n'allait pas jusqu'au bout, à la révolte de son fils le Sängün, n'était pas de taille à lutter contre Gengis-khan.

Pour le moment, toutefois, Gengis-khan abandonné d'une partie des siens après son échec de Qalaqaldjit-elet, passait les plus pénibles heures de son règne. En état d'infériorité numérique absolue, il se voyait obligé de reculer très avant dans le nord, du côté de la Sibérie, rejeté à l'extrême limite du pays mongol, aux frontières de l'actuelle Transbaïkalie. Il se retira avec une poignée de fidèles « à la source de la rivière Toura, au sud de Tchita » [3], près

---

[1] Cf. d'Ohsson, I, 73 et Howorth, *Kirais and Prester* John, 409. L'*Histoire secrète des Mongols, Yuan-tch'ao-pi-che* d'une part, le *Cheng-wou-ts'in-tcheng-lou* et Rachîd ed-Dîn d'autre part, ne donnent pas des versions concordantes de « la plainte de Gengis-khan ». En réalité, les deux groupes de sources se complètent ici, comme l'avait déjà vu d'Ohsson.

[2] Trad. de l'*Histoire secrète* dans Howorth, *The Kireis,* 410.

[3] Grenard, *Gengis-khan,* 46.

du petit étang de la Baldjouna dont il fut réduit à boire l'eau bourbeuse [1]. Il passa sur la Baldjouna l'été de 1203. Les fidèles qui p.268 avaient partagé avec lui ces heures d'amertume, les « Baldjouniens », furent par la suite brillamment récompensés.

Cependant une fois de plus la coalition formée contre Gengis-khan se dissolvait toute seule, parce que ces nomades inconstants ne prévoyaient que des pactes de guerre saisonniers. D'après Rachîd ed-Dîn plusieurs des chefs mongols qui en haine de Gengis-khan s'étaient donnés au Wang-khan — Daaritaï, Qoutchar, Altan, Djamouqa — formèrent un complot pour assassiner le souverain kéraït. Averti à temps, le Wang-khan fondit sur eux et enleva leurs bagages, pendant qu'ils prenaient la fuite. Djamouqa, Qoutchar et Altan se réfugièrent chez les Naïman, Daaritaï vint faire sa soumission à Gengis-khan.

La situation était donc très améliorée pour celui-ci lorsqu'à l'automne de 1203 il se mit en marche de la Baldjouna vers l'Onon pour reprendre l'offensive. Il employa son frère Qassar, dont la famille était tombée au pouvoir des Kéraït, à endormir par de faux messages la méfiance du Wang-khan. Persuadé par ses assurances, le Wang-khan entra dans des négociations de paix, envoyant à cet effet à Gengis-khan « du sang dans une corne de bœuf » pour servir à la prestation du serment. Au même instant Gengis-khan, à la suite d'une marche dont le secret fut bien gardé, tombait sur l'armée kéraït qui fut complètement surprise et dispersée. Cette bataille que l'*Histoire secrète* place à Djedje'er oundour (le mont Tche-tche yun-tou du *Yuan-che*) [2], sans doute entre les sources de la Toula et celles du Kéroulen [3] assura le triomphe définitif de Gengis-khan. Le Wang-khan Togroul et son fils, le Sängün, prirent la fuite vers l'ouest. En arrivant en pays naïman, le Wang-khan fut tué par un officier naïman nommé Qorisübätchi qui

---

[1] La Baldjouna est la rivière Pan-tchou-ni du *Yuan-che* (trad. Krause, *Cingis Han,* 23). Mais l'*Histoire secrète* nous dit bien que c'est un lac ou un étang, « Baldjouna na'our », c'est-à-dire Baldjouna nor (éd. Haenisch, p. 51).

[2] *Histoire secrète,* transcr. Haenisch, 52. *Yuan-che,* trad. Krause (*Cingis Han,* 24).

[3] Alb. Herrmann, *Atlas of China,* 49, F. 2. Howorth, *Kirais and Prester John* 417, place le défilé de Djerqabtchiqai et les hauteurs de Djedje'er Oundour sur le bas Kéroulèn.

ne le reconnut pas [1]. Sa tête fut envoyée au Tayang et la mère du Tayang, Gurbesu, offrit un sacrifice à l’esprit du mort devant ce funèbre trophée « et fit de la musique en son honneur ». Quant au Sängün, il franchit le Gobi, mena quelque temps une vie de brigandages aux confins du royaume Si-Hia, vers l’Etsin-gol, peut-être ensuite du côté du Tsaïdam et finit par aller se faire tuer obscurément à Koutcha, chez les Ouigour [2].

Le peuple kéraït se soumit à Gengis-khan et dès lors le servit p.269 avec loyauté. Gengis-khan eut cependant la précaution de répartir les éléments keraït entre les divers clans mongols pour les y fusionner. Il manifesta des égards particuliers pour les gens de Djagambou (frère du Wang-khan), parce qu’il avait épousé lui-même une fille de ce prince, nommée Ibaqa-bäki [3], et que son plus jeune fils Toloui avait épousé une autre fille de Djagambou, la princesse Sorgaqtani (qui jouera, nous le verrons, un rôle considérable dans la famille gengiskhanide).

Conquête du pays naïman.
Unification de la Mongolie par Gengis-khan.

@

Les Kéraït une fois soumis par Gengis-khan, un seul pouvoir indépendant se dressait encore en Mongolie, celui des Naïman et de leur roi ou Tayang. Ou plutôt, à cette date de fin 1203, tandis que Gengis-khan s’était rendu maître de la Mongolie orientale, le Tayang restait en possession de la Mongolie occidentale. D’instinct tous les vaincus des précédentes guerres, tous les ennemis irréductibles de Gengis-khan vinrent se grouper autour du Tayang : le chef djadjirat Djamouqa, le chef märkit Toqto’a-bäki [4], le chef oïrat Qoutouqa-bäki, sans parler d’éléments des tribus rompues, Dörben, Qatakin,

---

[1] *Histoire secrète*, trad. Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 176.

[2] Restitutions de M. Pelliot, Journal Asiatique, avril-juin 1920, I, 183-184.

[3] Plus tard, à la suite d’un songe, Gengis-khan céda Ibaqa-bäki à un de ses plus vaillants lieutenants, Djourtchedaï, du clan ourou’oud.

[4] Sur le nom de Toqto’a, cf. Pelliot, Journal Asiatique, avril-juin 1920, I, 164 et T’oung pao, 1930, I, 24.

Tatar, Saldji'out, même un clan de Kéraït rebelles. Tous se préparèrent à la guerre contre Gengis-khan. Pour prendre ce dernier à revers, le Tayang chercha à obtenir l'aide des Öngüt, Turcs établis autour de Toqto, au nord de l'actuelle province chinoise du Chan-si, dans le nord de l'actuel Souei-yuan, comme garde-frontières pour le compte de l'empire kin et qui, par parenthèse, étaient nestoriens. Mais le chef öngüt Alaqouch-tägin, ainsi sollicité d'opérer une diversion contre Gengis-khan, se hâta d'avertir le conquérant mongol, avec qui, dès ce moment, il lia partie [1].

Avant de partir en guerre contre les Naïman, Gengis-khan promulgua, rapporte l'*Histoire secrète,* diverses ordonnances en vue p.270 de l'organisation de l'armée et de l'État mongols (voir plus bas, p. 282, notamment ce qui est dit de la garde, *kächik*) [2]. Puis, décidé à prévenir l'attaque des Naïman, il convoqua le *qouriltaï* ou assemblée des siens au printemps de 1204 près de la rivière que le *Yuan-che* appelle le T'ie-mai-kai, à Temeyen-ke'er, dit l'*Histoire secrète.* La majorité des chefs militaires estimait que les chevaux étant trop maigres en cette saison, il valait mieux différer les opérations jusqu'à l'automne. Le jeune demi-frère de Gengis-khan, Belgutaï et leur oncle Otchigin-noyan voulaient une attaque brusquée pour obtenir le bénéfice de la surprise. Gengis-khan loua leur ardeur, et se rapprocha du pays naïman, mais si certaines sources, comme le *Yuan-che,* donnent l'impression qu'il commença immédiatement les hostilités, d'autres pensent que ce ne fut en effet qu'à l'automne qu'il pénétra en pays naïman. Le Tayang avec ses alliés, Djamouqa, Toqto'a-bäki, Qoutouqa-bäki, — toutes les forces naïman, djadjirat, märkit et oïrat, — s'était, nous dit le *Yuan-che,* porté à la rencontre des Mongols, de l'Altaï vers le Khangaï. Néanmoins, il n'avait pas dû s'avancer très loin dans cette voie quand il rencontra les avant-gardes mongoles, du moins si nous en croyons Abou'l Ghazi qui place la bataille près d'une rivière de l'Altaï — Altaï-sou — et, si nous recherchons cet

[1] Les envois d'émissaires (Yüqounan auprès des Öngüt, Torbitachi chez Gengis-khan) sont racontés à la fois dans l'*Histoire secrète* (Haenisch, 55) et dans Rachîd ed-Dîn (Erdmann, 299-300). Sur la généalogie d'Alaqouch-tägin-qouri, cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient,* T'oung pao, 1914, 631. On trouvera mention d'Alaqouch-tägin-qouri, dans l'*Histoire secrète* (Haenisch, 55). Le nestorianisme des Öngüt est attesté depuis le début du XII[e] siècle (cf. *supra*, p. 190 et Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale,* 630).

[2] *Histoire secrète* résumée par Barthold, *Turkestan*, 383-384.

Altaï-sou vers la rivière de Kobdo, par exemple, comme le veut Albert Herrmann, non loin du lac de Kobdo, ou Qara-Oussou [1]. Le Tayang songeait à se retirer derrière le massif de l’Altaï pour épuiser l’armée mongole par de longues marches et la surprendre ensuite dans quelque défilé. Son lieutenant Qorisü-bätchi lui fit honte de sa prudence : l’ancien souverain naïman, son père Inantch-bilgä, n’avait jamais montré à l’ennemi ni son dos ni la croupe de son cheval ! Furieux devant l’insulte, le Tayang donna l’ordre d’attaque.

La mêlée fut terrible. Qassar, frère de Gengis-khan, qui commandait le centre mongol, se conduisit en capitaine consommé. Au soir, les Mongols étaient vainqueurs. Le Tayang, grièvement blessé, fut emporté par les siens sur une hauteur. Ici le récit de l’*Histoire secrète* prend le ton de l’épopée.

> — Qui sont, demande le Tayang à ses fidèles, ceux qui nous poursuivent comme des loups poursuivent un troupeau ?
>
> — Ce sont, répond Djamouqa, les quatre chiens de chasse de mon frère Témoudjin ; ils sont nourris de chair humaine et attachés à une chaîne de fer ; leur crâne est d’airain, leurs dents sont taillées dans le roc, leurs langues sont comme des épées, leur cœur, de fer. Au lieu de fouet ils ont des p.271 sabres courbes ; ils s’abreuvent de rosée et galopent avec le vent ; dans les combats ils dévorent de la chair humaine. Les voilà maintenant déchaînés, leur bave coule, ils sont en joie. Ces quatre chiens sont Djébé, Qoubilaï, Djelmé, Subötaï !

Le Tayang demande encore :

> — Qui voit-on en arrière, pareil à un faucon affamé qui se précipite en avant ?

[1] Alb. Herrmann, *Atlas of China*, 49, E. 2.

> — C'est mon *anda* Témoudjin, vêtu d'une cotte de fer. Tu disais que, dès l'arrivée du Mongol, tu le dévorerais comme un agneau, à ne pas en laisser un lambeau de chair. Et maintenant... ! [1]

Les derniers fidèles, continue le récit mongol, demandaient en vain au Tayang ce qu'ils devaient faire. Ce n'était déjà qu'un mourant. En vain, pour le ranimer, Qorisü-bätchi lui cria-t-il que ses femmes et sa mère Gurbesu [2] l'attendaient dans sa tente. Affaibli par la perte de son sang, le Tayang restait couché à terre. Alors ses derniers fidèles, Qorisü-bätchi en tête, redescendirent au combat pour mourir. Gengis-khan, admirant leur courage sans espoir, voulait les épargner, mais ils refusèrent de se rendre et se firent tous tuer. Kütchlüg [3], fils du Tayang, put s'enfuir avec une partie des siens, sans doute du côté de l'Irtych. A l'exception de ces bannis, le gros du peuple naïman dut se soumettre à Gengis-khan.

Le chef märkit Toqto'a-bäki suivit Kütchlüg dans sa fuite [4]. Un chef secondaire märkit, Dayir Oussoun, se soumit spontanément et donna en mariage à Gengis-khan sa fille, la belle Qoulan. L'épisode, conté par l'*Histoire secrète,* du jeune officier mongol Naya conduisant Qoulan à Gengis-khan à travers un pays infesté de maraudeurs, est curieusement révélateur de la naïve crudité des mœurs du temps [5]. Le *Yuan-che* nous assure que le prince naïman Bouyouroug, frère du Wang-khan, tenait encore la campagne avec Kütchlüg, Toqto'a-bäki et Djamouqa, du côté du haut p.272 Irtych, vers le lac

---

[1] Trad. Vladimirtsov, *The life of Chingis-khan,* 60. Le *Yuan-che,* toujours plus sec, nous dit simplement que Djamouqa, effrayé de la puissance de l'armée mongole, abandonna le Tayang et s'enfuit avec ses Djadjirat avant la bataille (trad. Krause, *Cingis Han*, 26), fuite confirmée par Rachîd-ed-Dîn (trad. Erdmann, *Temudschin,* 302).

[2] « Tayang un éké Gurbesu » écrit l'*Histoire secrète* (Haenisch, 54 et 60). D'Ohsson (I, 89) en fait l'épouse favorite du Tayang.

[3] Goutchouloug dans la transcription de l'*Histoire secrète* (Haenisch, 61).

[4] A en croire le *Yuan-che* (traduct. Krause, 26), Kütchlüg et Toqto'a étaient allés retrouver Bouyouroug, frère du Tayang, qui avait été auparavant chassé par Gengis-khan jusqu'au haut Iénissei. On a vu que, contrairement à Rachîd ed-Dîn et au Yuan-che, l'*Histoire secrète* fait mourir Bouyouroug peu après sa défaite par les Mongols, dans sa fuite du côté de l'Ouroungou (Howorth, *The Kirais*, p. 398). Mais l'*Histoire secrète* est très mal informée dès qu'il s'agit de campagnes un peu excentriques.

[5] Cf. Grenard, *Gengis-khan,* 57.

Zaissan et les monts Ouloug-tagh, c'est-à-dire vers le massif montagneux formé par l'Altaï sibérien, le Tarbagataï et les monts Tchingiz. Tous quatre succombèrent les uns après les autres. Bouyouroug fut surpris à la chasse près des monts Ouloug-tagh par les escadrons gengiskhanides et tué (1206 d'après le *Yuan-che*) [1]. En 1208, à l'automne [2], Gengis-khan en personne marcha sur le haut Irtych, pour en finir avec les derniers « rebelles ». Au passage, il reçut la soumission du chef oïrat Qoutouqa-bäki qui, hors d'état de résister, se joignit à lui et lui servit de guide. Kütchlüg et Toqto'a, attaqués sur les bords de l'Irtych, furent complètement battus. Toqto'a périt dans le combat. Kütchlüg réussit à s'enfuir et put gagner l'empire qara-khitaï, où nous le retrouverons. Quant au chef djadjirat Djamouqa, qui menait une vie d'aventurier à la tête d'une bande de bannis devenus brigands, il fut livré par les siens à Gengis-khan. D'Ohsson, croit devoir placer l'événement aussitôt après la défaite et la mort du Tayang, en 1204, bien que Rachîd ed-Dîn ne donne pas de date à ce sujet. Au contraire, Vladimirtsov, suivant l'ordre de l'*Histoire secrète,* place la capture de Djamouqa après la mort de Toqto'a, qui est de 1208. Se souvenant qu'ils étaient *anda,* frères-jurés, Gengis-khan le fit périr à la manière des princes, sans verser son sang. « C'était une faveur, note Vladimirtsov, car, d'après les conceptions chamanistes, l'âme de l'homme réside dans son sang. » Quant à la tradition, rapportée par Rachîd ed-Dîn, qu'Altchidaï, neveu de Gengis-khan, à qui celui-ci avait confié la garde — ou l'exécution — de Djamouqa, tortura son captif en lui coupant une à une les articulations des membres, elle semble fortement romancée. Notons que Djamouqa, l'homme qui s'était posé en anti-césar contre Gengis-khan, s'était finalement montré aussi lâche qu'intrigant. Après avoir successivement entraîné les Kéraït et les Naïman dans la guerre contre son rival, il avait deux fois de suite déserté avant la bataille, abandonnant à l'heure du combat le wang-khan d'abord, le tayang un peu plus tard. Cet adversaire personnel du conquérant lui était aussi inférieur par le caractère que comme guerrier.

---

[1] Trad. Krause *Cingis Han*, p. 28. Assertions opposées *supra*, p. 261.

[2] Barthold, *Turkestan,* 361. Même date dans le *Yuan-che* (trad. Krause, *Cingis Han*, 29).

Les dernières bandes märkit furent écrasées un peu plus tard par le général mongol Subötaï [1]. Enfin les Kirghiz du haut p.273 Iénisséi (Tannou Ola et région de Minoussinsk) se soumirent sans combat dès 1207.

Toute la Mongolie était soumise. L'étendard de Gengis-khan, l'étendard blanc à neuf flammes, allait devenir le drapeau de tous les Turco-Mongols.

Il y a lieu de remarquer que, lors de la défaite des Naïman, en 1204, le garde du sceau du Tayang, l'Ouigour T'a-t'a-t'ong-a, tombé aux mains des Mongols, était passé au service de Gengis-khan [2]. Ainsi se constitua auprès du Conquérant l'embryon d'une chancellerie mongole, avec des « bureaux » ouigour.

Gengis-khan empereur.

@

Gengis-khan n'avait pas attendu les dernières soumissions ou exécutions pour faire consacrer son pouvoir par les tribus. Au printemps de 1206, il avait réuni près des sources de l'Onon dans une grande assemblée ou *qouriltaï* [3] tous les Turco-Mongols déjà soumis, en l'espèce les nomades de la Mongolie extérieure actuelle. Il fut à cette occasion proclamé par l'ensemble des tribus mongoles et turques khan suprême, ou, comme traduit l'*Histoire secrète, qahan* ou *qân* selon la vieille titulature des Jouan-jouan au V^e^ siècle, passée depuis à tous les maîtres successifs de la Mongolie, T'ou-kiue du VI^e^ siècle et

---

[1] La campagne finale de Subötaï, assisté de Toqoutchar, gendre de Gengis-khan, contre les dernières bandes märkit est placée par le *Cheng wou ts'in cheng lou* (suivi à peu de chose près par Rachîd ed-Dîn) en 1217, tandis que l'*Histoire secrète* la place en 1206, mais cette dernière source, vitale pour l'histoire intérieure mongole, est très faible dès qu'il s'agit de campagnes un peu éloignées (Cf. Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 163-164). La défaite des Märkit par Subötaï est localisée sur le fleuve Tchäm ou Djäm, que Barthold recherche en Ouigourie occidentale (et Bretschneider près du haut Irtych). Cf. Barthold, *Turkestan,* 362.

[2] Nous ne connaissons le nom de « T'a-t'a-t'ong-a » que par cette transcription chinoise. M. Pelliot écarte la restitution Tachatoun proposée par Barthold (Barthold, *Turkestan,* 387 ; Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 33).

[3] M. Pelliot enseigne que pour ce mot la forme *qouriltaï* est préférable à la forme *qouroultaî* de Barthold et de Vladimirtsov. *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao 1930, 52, et *Sur la légende d'Utuz-khan, ibid.*, 347.)

Ouïgour du VIIIe [1]. C'est ce même titre que les voyageurs occidentaux, Plan Carpin, Rubrouck, Marco Polo, Odoric de Pordenone, rendent par « grand-khan ».

p.274 Depuis la chute des Ouigour en 840 l'empire des steppes était pratiquement tombé en deshérence. Gengis-khan, en se faisant proclamer khan suprême de « tous ceux qui habitent sous des tentes de feutre », proclamait que ce vieil empire, tour à tour possédé par les ancêtres des Turcs (les Hiong-nou), puis par les ancêtres des Mongols (les Jouan-jouan et Hephtalites), puis de nouveau par les Turcs (T'ou-kiue et Ouigour), était définitivement restauré au profit des Mongols. Turcs comme Mongols étaient ainsi englobés dans la nouvelle nation mongole (*monghol oulous, mongholdjin oulous*) et désormais c'est sous ce nom de Mongols que seront connus vainqueurs et vaincus, Kéraït et Naïman comme Bordjigin, « toutes les générations vivant sous des tentes de feutre », c'est de ce nom qu'ils se glorifieront désormais [2].

Une part mal connue dans ce *qouriltaï* de 1206 fut tenue par le chaman Köktchü, aussi appelé Täb-tängri [3]. Le père de Köktchü, le vieux Munglik, ou

---

[1] *Qaghan* était le vieux titre jouan-jouan (donc mongol), pris ensuite par les rois des Turcs T'ou-kiue, destructeurs et successeurs de l'empire jouan-jouan dans la seconde moitié du VIe siècle. La forme mongole gengiskhanide est *qahan* dans l'*Histoire secrète,* transcription Haenisch, et *qaan* dans d'autres textes (*qân* en ordos moderne, Mostaert, *Ordosica,* Bull. n°9 Cath. Univ. Peking, 1934, p. 73). : « Je doute, écrit M. Pelliot, que Gengis-khan ait jamais porté le titre de *qaghan.* Son véritable titre me parait avoir été Tchinggis-qan ou Tchinggiz-qan » (Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 25). Aussi Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1923, 19.

[2] Les Mongols gengiskhanides se désignent parfois sous le nom de Mongols Bleus (*Kökä Mongol*). Cf. Sanang Setsen, trad. Schmidt, p. 70. Déjà les vieux T'ou-kiue, sur les inscriptions de Kocho-tsaïdam, s'étaient appelés les Turcs Bleus (*Kok Türk*). Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 98. L'épithète « bleu » est ici empruntée au ciel, au *tängri* dont les qaghan t'ou-kiue, puis les grands-khans gengiskhanides se disent les représentants et mandataires, les envoyés sur terre (*djayagatou* ou *djaya'atou* en mongol gengiskhanide). On sait par ailleurs que les Mongols ont été improprement appelés Tatar ou Tartares, et qu'ils protestaient à ce sujet auprès des voyageurs occidentaux du XIIIe siècle. « Les Mongols, note Rubrouck, ne veulent pas être appelés Tartares, d'autant que les Tartares ont été un autre peuple, comme je le dirai suivant ce que j'en ai appris (Rubrouck, chapitre XVIII).

[3] E. Haenisch traduit Täb-tängri (Teb-tenggeri dans sa transcription de l'*Histoire secrète*), par « ganz göttlich, Uebergott, Erzgott » (*Manghol un niuca tubca'an*, p. 119).

Munlik, avait joué un rôle considérable dans la vie de Gengis-khan dont il avait finalement épousé la mère, la douairière Œlun-éké [1]. Köktchü, que ses pouvoirs magiques entouraient d'une crainte superstitieuse — il montait au ciel sur un cheval gris pommelé et conversait avec les esprits — annonça au *qouriltaï* que l'Éternel Ciel Bleu consacrait Gengis-khan comme qaghan universel. Cette consécration céleste fut invoquée par le nouvel empereur comme base de son autorité. Il s'intitula qaghan (ou plus exactement qan) par le pouvoir, l'ordre ou la force du p.275 ciel éternel (*mongka tängri-yin kütchün-dür*) et c'est le protocole que nous retrouverons sous ses successeurs, p. ex. sur le sceau de son petit-fils, le grand khan Güyük écrivant au pape Innocent IV [2]. Un culte particulier, note Vladimirtsov, fut rendu à la bannière (*touq*) de Gengis-khan, la Bannière Blanche à neuf queues de yack [3], considérée comme le symbole et l'habitat du génie gardien (*suldé*) du clan impérial, le clan d'or (*altan ourouk*). « C'était le génie de la Bannière, dit Vladimirtsov, le *suldé* qui conduisait les Mongols à la conquête du monde. »

Le chaman Köktchü avait aidé Gengis-khan à établir les bases « religieuses » de son pouvoir. Se croyant sans doute intangible du fait à la fois de ses pouvoirs magiques et de la situation de son père Munglik dans la famille impériale, il se conduisit bientôt avec insolence, cherchant, par son prestige surnaturel, à gouverner l'empereur et l'empire. Il s'était pris de querelle avec Qassar, frère de Gengis-khan. Pour perdre son ennemi, il annonça au khan une révélation étrangement tendancieuse :

---

[1] Munglik, comme homme de confiance de Yésougeï et d'Œlun éké, avait été chargé à la mort de Yésougeï d'aller chercher le jeune Témoudjin chez les Qongirad et l'avait heureusement ramené chez lui. Mais peu après, ce même Munglik avait abandonné Témoudjin, âgé de treize ans, en emmenant les derniers troupeaux du clan. Après les premiers succès de Gengis-khan, Munglik lui était d'ailleurs revenu. C'était lui qui avait averti à temps Gengis-khan de se défier d'un rendez-vous du Wang-khan kéraït, rendez-vous qui cachait un guet-apens préparé par le Sängun. Il est vrai que, dans l'intervalle, Munglik avait épousé la douairière Œlun-ké.

[2] Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1923, p. 22.

[3] Cf. Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, p. 32.

> — L'Esprit m'a révélé un ordre du Ciel Éternel. D'abord Témoudjin régnera et après lui ce sera Qassar. Si tu n'élimines pas Qassar, tu es en danger !

Ces paroles éveillèrent en effet le soupçon dans l'âme de Gengis-khan qui fit arrêter son frère en lui ôtant son bonnet et sa ceinture, insignes de commandement. La douairière Œlun-éké, prévenue, accourut, délivra Qassar, puis, découvrant ses seins, dans le mouvement pathétique décrit par l'*Histoire Secrète* :

> — Voici les seins qui vous ont nourris. Quel crime a commis Qassar, que tu veuilles détruire ta propre chair ? Toi Témoudjin, tu as sucé celui-ci, tes autres frères Qatchioun et Otchigin ont sucé celui-là. Seul Qassar les a sucés tous deux. Témoudjin a le génie, mais Qassar a la force, et c'est le meilleur archer. Chaque fois que les tribus se sont soulevées, son arc et ses flèches les ont domptées. Maintenant que les ennemis sont exterminés, on n'a plus besoin de lui ! [1]

Gengis-khan, confus, rendit à Qassar ses titres et honneurs, en se contentant de lui retirer quelques-uns de ses hommes. Mais le *chaman* n'en continua pas moins à vouloir régenter la famille impériale. Maintenant il s'en prenait au plus jeune frère de Gengis-khan, à Témugé Otchigin et l'insultait en public. La sage Börté, la femme de Gengis-khan, avertit ce dernier.

> — Si de ton vivant on peut insulter tes p.276 frères, après ta mort le peuple se soulèvera contre tes enfants !

Cette fois Gengis-khan comprit et permit à Témugé de se débarrasser du sorcier. La scène fut brève. Quelques jours après, Köktchü étant venu avec son père Munglik rendre visite à Gengis-khan, Témugé saisit le chaman à la gorge. Gengis-khan leur ordonna d'aller régler leurs affaires dehors. Dès que Köktchü fut sorti de la tente impériale, trois gardes apostés par Témugé avec l'assentiment tacite de Gengis-khan lui brisèrent la colonne vertébrale « sans

---

[1] Trad. Vladimirtsov, *Life of Chingis-khan,* 83. Grenard, *Gengis-khan,* 63. — Récemment encore dans la bataille décisive contre le Tayang des Naïman, en 1204, Qassar s'était signalé en commandant le centre de l'armée mongole.

verser son sang ». Munglik, comprenant que son fils était mort, ne broncha pas :

> — Je t'ai servi, ô qaghan, bien avant ton avènement, je continuerai à te servir...

Gengis-khan nomma comme *bäki* à la place de Köktchü, « avec le cheval blanc et la robe blanche », Usun, le membre le plus âgé de la tribu des Ba'arin qui fut un grand chaman de tout repos [1].

Ainsi avait surgi dans la prairie, sous deux tentes de feutre, une manière de querelle du sacerdoce et de l'empire, entre sorcier et grand-khan. Mais elle avait rapidement tourné court, le grand-khan ayant proprement cassé les reins du sorcier.

Le nouvel empire mongol. L'État et l'armée.

@

La suppression du chaman Küktchü n'empêcha pas le nouvel empire gengiskhanide de reposer sur une base religieuse, sur le vieil animisme turco-mongol, plus ou moins pénétré d'éléments mazdéens et chinois. La divinité dont le grand khan est l'émanation reste le Tängri, le ciel divinisé ou le dieu du ciel, analogue à certains égards au T'ien chinois, sans parler de contaminations avec l'Hormouzd iranien [2]. Tous les successeurs de Gengis-khan, tant qu'ils ne seront pas entièrement sinisés en Extrême-Orient, entièrement islamisés au Turkestan, en Perse et en Russie, se donneront pour les représentants du *Tängri* sur la terre, leur ordre sera son ordre, la révolte contre eux une révolte contre lui.

Gengis-khan lui-même paraît avoir eu une dévotion toute particulière à la divinité qui siégeait sur le mont Bourqan Qaldoun, l'actuel Kenteï, aux sources

---

[1] Barthold, *Turkestan,* 391.

[2] A ce sujet, Gengis-khan ressuscite en sa faveur l'esprit sinon la lettre même des vieux protocoles des qaghans t'ou-kiue des VII^e^-VIII^e^ siècles, tels qu'ils figurent sur les inscriptions de Kocho Tsaïdam : « Moi qui ressemble au Ciel et qui suis institué par le Ciel, Bilghä qaghan des Turcs », *Tängritäg Tängri jaratmych Turk Bilghä qaghan* (Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* 122).

de l'Onon. Quand, aux débuts de sa carrière, il échappa, grâce à la vitesse de son cheval, aux Märkit p.277 qui enlevèrent sa femme Börté, c'est là qu'il vint se réfugier. Aussi fit-il aussitôt, en pèlerinage, l'ascension de la montagne ; après avoir, en signe de sujétion, selon la coutume mongole, ôté son bonnet et rejeté sa ceinture sur ses épaules, il fléchit neuf fois le genou et fit la libation rituelle de qoumiz, ce lait de jument fermenté qui était l'alcool des nomades. De même, plus tard, avant d'entreprendre la grande guerre « nationale » contre l'empire Kin de Pékin, il refera le pèlerinage du Bourqan-qaldoun, dans la même attitude suppliante, ceinture au cou :

> — O Éternel Tängri, je suis armé pour venger le sang de mes ancêtres que les Kin ont fait mourir avec ignominie. Si tu m'approuves, prête-moi le secours de ta force.

Ainsi le fait parler Rachîd ed-Dîn, et d'autres sources nous le montrent, à la veille de cette campagne, enfermé pendant trois jours dans sa tente, seul avec l'Esprit, pendant qu'alentour le peuple supplie le Ciel :

> — Tängri! Tängri!.

Le quatrième jour, le khan-force-du-Ciel sort enfin de sa tente et annonce que l'Éternel Tängri lui a promis la victoire [1].

De cette vieille religion animiste avec son culte des sommets et des sources découleront les prescriptions signalées par les écrivains musulmans comme par les missionnaires chrétiens : monter au sommet des montagnes sacrées, pour s'approcher du *Tängri* et l'invoquer, après avoir, comme devant le grand-khan lui-même, ôté son bonnet et rejeté sa ceinture sur ses épaules en signe de soumission ; se cacher quand il tonne, c'est-à-dire quand le *Tängri* manifeste sa colère ; ne pas souiller les sources, habitées par les génies, ni les cours d'eau, en se lavant le corps ou en lavant les vêtements (ce qui sera au début une grave cause de malentendus avec la société musulmane, fidèle à la pratique des ablutions).

Notons que dans leur crainte superstitieuse du Ciel et des formules magiques, les Mongols jugeront prudent de se concilier non seulement leurs

---

[1] Rachîd ed-Dîn, apud d'Ohsson, I, 123, Vladimirtsov, *Life of Chingis khan,* 92.

propres *chamans,* mais les autres représentants possibles de la Divinité, c'est-à-dire tous les chefs de culte susceptibles de détenir des Pouvoirs surnaturels — les prêtres nestoriens qu'ils trouveront établis chez les Kéraït et chez les Öngüt, les moines bouddhistes des Ouigour et des K'i-tan, les magiciens taoïstes de Chine, les lamas tibétains, les missionnaires franciscains, les mollahs musulmans [1]. Leur bienveillance envers les p.278 représentants de ces divers cultes constituait autant de contre-assurances envers le *Tängri.* Une universelle inquiétude superstitieuse créera ainsi une universelle tolérance. Ce n'est que lorsqu'ils cesseront d'être peureusement superstitieux qu'au Turkestan et en Perse les descendants de Gengis-khan verseront dans l'intolérance.

L'État mongol, fondé sur ces principes, emprunta aux Turcs Ouigour ses instruments de civilisation : l'écriture et la langue de ses bureaux. Nous avons vu qu'en 1204, à la chute du royaume naïman, Gengis-khan avait pris à son service l'Ouigour T'a-t'a-t'ong-a, garde du sceau du défunt Tayang. T'a-t'a-t'ong-a fut chargé d'apprendre aux fils de Gengis-khan à écrire le mongol en écriture ouigoure [2] en même temps que de contresigner les actes officiels par l'apposition du *tamgha* ou sceau impérial [3], ce qui était l'ébauche d'une chancellerie. A partir de 1206, Gengis-khan investit des fonctions de grand-juge Chigi-qoutouqou, un Tatar que lui et sa femme Börté avaient naguère adopté tout enfant et élevé. Chigi-qoutouqou fut chargé d'inscrire — évidemment en écriture ouigoure et en langue mongole — les décisions et sentences judiciaires, ainsi que les répartitions de populations entre les nobles mongols, sur les « cahiers bleus » (*kökö däbtär*), qui constituèrent à la fois le

---

[1] « Dans les augustes édits de l'empereur Gengis-khan il est dit : Pour ce qui est des *ho-chang* (religieux bouddhistes, des *ye-li-k'o-wen* (religieux nestoriens), des *sien-cheng* (religieux taoïstes) et des *ta-che-man* (prêtres musulmans), qu'on ne leur applique ni taxes foncières, ni taxes commerciales, ni aucune sorte de réquisition, mais qu'ils invoquent le ciel et demandent le bonheur pour l'empereur.. (Édit de l'empereur Khoubilaï, 1275, dans Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie,* T'oung pao, 1908, 377-378).

[2] Pelliot, *Notes sur le Turkestan*, dans T'oung pao, 1930, 34.

[3] Sur le *tamgha* (mot turc, transcription mongole *tamagha*), cf. Pelliot, T'oung pao, 1930, 35.

code de jurisprudence et, selon l'expression de M. Pelliot, « une sorte de d'Hozier mongol » [1],

Le *yassaq,* mot à mot le règlement, c'est-à-dire le code ou droit coutumier gengiskhanide, dut également recevoir sa première ébauche (ou sa consécration impériale) au *qouriltaï* de 1206 [2]. Par le *yassaq,* le grand-khan « force du Ciel » impose à la société civile comme à l'armée (elles se confondent d'ailleurs) une discipline stricte, voulue par le Ciel. Code sévère, s'il en fut : peine de mort pour le meurtre, le vol grave, le mensonge concerté, l'adultère, la sodomie, les maléfices, le recel, etc. La désobéissance civile et militaire est assimilée aux crimes de droit commun, le *yassaq* étant à la fois un code civil et un code administratif, une discipline valable pour le gouvernement du monde. Il fut complété quant p.279 à la jurisprudence par les « dicts » (*bilik*) de Gengis-khan, aujourd'hui perdus, comme d'ailleurs le *yassaq* lui-même.

Les résultats de cette discipline mongole ont fait l'étonnement des voyageurs occidentaux. Une quarantaine d'années après le *qouriltaï* de 1206, le franciscain Plan Carpin note en rentrant de Mongolie :

> « Les Tartares (c'est-à-dire les Mongols) sont les plus obéissants peuples du monde envers leurs chefs, plus même que nos religieux envers leurs supérieurs. Ils les révèrent infiniment et ne leur disent jamais un mensonge. Il n'y a point entre eux de contestations, de différends ou de meurtres. On ne signale que des vols de peu d'importance. Si l'un d'entre eux a perdu quelques bêtes, celui qui les trouve se garderait de se les approprier et même souvent les ramène au propriétaire. Leurs femmes sont fort chastes, même quand elles se divertissent.

Si on compare ce tableau à celui de l'anarchie du pays mongol à la veille de la conquête gengiskhanide ou à l'état moral du peuple mongol actuel, on voit

---

[1] Pelliot, T'oung pao*,* 1930, 38, 40 et sq, rectifiant Barthold et Vladimirtsov.

[2] *Djassaq* ou *djassa* en mongol, *yassaq* ou *yassa* en turc, « régler, fixer ». Cf. Pelliot, Journal Asiatique, avril-mai 1913, 458 et avril-juin 1925, 256.

quelle transformation profonde le *yassaq* de Gengis-khan avait fait subir à la société mongole [1].

Au sommet de l'édifice social, la famille gengiskhanide, ou famille d'or (*altan ourouk*), dont le chef est le grand khan (*qaghan, qaân*), dont les princes sont les fils du grand-khan (*köbegün*). Elle possède les immenses pays conquis de la même manière que les ancêtres du Conquérant ont possédé leur coin de la prairie natale. Les pâturages (*noutouk, yourt*) attribués aux quatre fils de Gengis-khan deviendront ainsi l'amorce des futurs khanats gengiskhanides. La société mongole — ou plus exactement turco-mongole, Gengis-khan ayant assimilé, nous l'avons vu, nombre de tribus turques de l'Altaï — reste d'organisation aristocratique. C'est la vieille « aristocratie des steppes », bien mise en lumière par Barthold et Vladimirtsov, l'aristocratie des preux (*bagadour*) et chefs (*noyan*) [2] qui continue à encadrer les diverses classes sociales : guerriers ou fidèles, qui sont les hommes libres par excellence (*nôkur,* pluriel *nôkud*), roturiers qui forment le commun p.282 peuple (*arat, qaratchou*), enfin serfs (*ounaghan boghol*), qui sont en principe de race non-mongole. Vladimirtsov distingue là tous les éléments d'une société féodale dont les échelons sont unis entre eux, aux divers degrés de la hiérarchie, par un lien héréditaire de fidélité personnelle.

A l'armée, aux divers degrés de la hiérarchie militaire, règne le même principe féodal ; le même lien de fidélité personnelle unit les commandants de dizaines (*arban*), de centaines (*djaghoun*), de milliers (*minggan*), de dix-mille (*tümen*). Les centeniers, milleniers et commandants de myriades étaient fournis par la grande aristocratie des *noyan.* Au-dessous d'eux, l'armature de l'armée était constituée par la petite noblesse des hommes libres qui

---

[1] Voici comment Joinville (éd. Wailly, 263) résume d'après les missions franciscaines, ce qu'il sait du *yassaq* : « Les établissements qu'il (Gengis-khan) leur donna, ce fut pour tenir le peuple en paix ; et ils furent tels que nul ne ravit la chose d'autrui ni ne le frappât, s'il ne voulait perdre le poing ; et que nul n'eût de rapports avec la femme d'autrui ni avec la fille d'autrui, s'il ne voulait perdre le poing ou la vie. Il leur donna beaucoup d'autres bons établissements pour procurer la paix. »

[2] « Dans le vocabulaire *Houa yi yi yu* de 1389, *noyan* est l'équivalent de *kouei,* noble. La prononciation moderne en est *noyon,* mais il semble qu'elle ait été entendue à peu près *noïn* par les étrangers au moyen âge. » (Pelliot, *Revue de l'Orient chrétien,* 1924, p. 306, 110). Pluriel *noyad*.

portaient le vieux titre turc de *tarkhan* (en mongol *darqan*) et avaient le privilège de conserver en principe leur butin individuel à la guerre comme leur gibier dans les grandes chasses [1]. Plusieurs tarkhat, par leur valeur, furent d'ailleurs promus *noyan.*

Cette armée, « aristocratiquement organisée », comme écrit Vladimirtsov, avait elle-même son élite, la garde personnelle du grand khan. La garde (*kächik*) se composait d'une dizaine de mille hommes. Les soldats de cette garde (singulier *kachiktü,* pluriel *kachiktän*), étaient théoriquement répartis en gardes de jour (*tourqaq,* pluriel *tourqa'out*) et garde de nuit (*käbtäül,* pluriel *käbtäwout ou käbtä'üt*) [2]. Il faut y ajouter les *qortchin* ou archers « porteurs de carquois ». « Le nombre des *käbtä'üt* fut porté de 800 à 1.000, celui des *qortchin* de 400 à 1.000, celui des *tourqa'out* fut de 1.000. L'effectif de la garde finit par atteindre 10.000 h. [3] » Ne pouvaient y entrer que les nobles hommes ou hommes libres par excellence (*tarkhat, dargat*). Un simple soldat de la garde avait le pas sur un commandant de mille hommes dans le reste de l'armée, et ce fut dans la garde que Gengis-khan choisit la plupart de ses généraux.

L'armée mongole était, en principe, disposée en trois ailes, orientées suivant l'orientation mongole, c'est-à-dire face au sud : l'aile *gauche* (*djegün-gar, djao'un-qar, djun-gar*) [4], à l'est, commandée d'abord par le djélaïr Mouqali ; le centre (*qöl*), commandé par le Ba'arin Naya et où Tchagan, un jeune Tangout recueilli par Gengis-khan et élevé comme son fils, commandait les mille gardes p.283 d'élite ; l'aile droite (*baraghoun-gar, bara'oun-qar, baroun-gar*) [5], commandée par l'Aroulat Bo'ortchou, ou Bogourdji. A la mort de Gengis-khan, l'armée mongole atteindra l'effectif de 129.000 hommes ;

---

[1] Le *tarkhan* ou *dargan* est en principe le *vir immunis,* exempt d'impôt (Mostaert, *Ordosica*, p. 38). Sur le *nökur,* Ralph Fox, *Genghis-khan,* 109.

[2] Sur ces termes, Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 28 et sq, rectifiant Barthold, *Turkestan,* 383 et Chavannes, T. p., 1904, 429-432.

[3] Barthold, *Turkestan,* 381. On vient de voir que le groupe de 10.000 h. s'appelle *tümen ;* celui de 100.000 h. est dit *tough* (de *tough,* drapeau).

[4] Littéralement « main gauche ».

[5] Littéralement « main droite ».

l'aile gauche, par suite des circonstances militaires, se trouvera forte de 62.000 hommes, et l'aile droite de 38.000 hommes, le reste étant réparti entre le centre et les réserves [1].

Cette orientation face au sud se trouva correspondre aux objectifs de la conquête mongole, dirigée en éventail vers les divers pays « méridionaux » : conquête de la Chine « du côté gauche », du Turkestan et de l'Iran oriental, au centre, de la steppe russe « du côté droit ».

Le guerrier mongol, héros de cette épopée, les peintres chinois de l'école de Tchao Mong-fou l'ont admirablement dessiné et inversement on croirait déplier un rouleau de ces vieux maîtres en lisant la description qu'en donne, après ses voyages en Mongolie, M. Fernand Grenard, l'historien de Gengis-khan :

> « Au campement, dit M. Grenard, le soldat porte un bonnet de fourrures à oreillettes, des bas de feutre et des bottes, une pelisse descendant au-dessous du genou. A la bataille, il coiffe un casque de cuir couvrant la nuque, endosse une cuirasse solide et souple en lattes de cuir laqué noir. Les armes offensives consistent en deux arcs par homme et deux carquois, un sabre courbe, une hachette et une massue de fer pendue à la selle, une pique munie d'un croc pour démonter les cavaliers, une corde en crins de cheval, à nœud coulant [2].

Au Mongol il faut associer le cheval de Mongolie. Ils se ressemblent d'ailleurs, fils de la même steppe, modelés par la même terre, le même climat, rompus aux mêmes exercices : le Mongol, petit, trapu, aux os solides, à la carrure épaisse, d'une résistance prodigieuse ; le cheval, petit aussi et trapu, sans élégance, « le cou fort, la jambe un peu grosse, le poil épais, mais

---

[1] Barthold (*Cinghiz-khan.* Enc. Isl., 881) admet 129.000 h. pour l'ensemble de l'armée mongole. Le dénombrement ci-dessus, emprunté à Rachîd ed-Dîn se trouve dans d'Ohsson, II, 3-5. Erdmann (*Temudschin,* 455) arrive, d'après les mêmes sources persanes, à des chiffres différents : garde du corps, 1000 h., centre 101.000, aile droite 47.000, aile gauche 52.000, garde des princes de la famille impériale, 29.000, en tout 230.000 h.

[2] Grenard, *Gengis-khan,* 76. Plan Carpin sous la date de 1246 nous décrit avec beaucoup de fidélité cet armement, notamment la pique à crochet, pour harponner et désarçonner le cavalier

merveilleux par son feu, sa vigueur, son endurance, sa sobriété, la sûreté de son pied [1].

Ce coursier des nomades du nord, il avait sans doute, p.284 à l'aube de l'histoire, constitué la supériorité des « dompteurs de chevaux » indo-européens. C'était lui qui, à la fin de notre antiquité, avait porté les Huns à la conquête de la Chine et de l'empire romain. Voici qu'un nouvel élan allait, en plein moyen âge, lancer toute cette cavalerie des steppes vers les palais d'or de Pékin, de Tauris et de Kiev.

On a beaucoup écrit sur la tactique mongole. On a voulu la comparer à celle de Frédéric II ou de Napoléon. Pour Cahun, il s'agirait de prodigieuses conceptions de génie, surgies un jour dans quelque conseil de guerre de surhommes. En réalité, la tactique mongole est, perfectionnée, la vieille tactique des Hiong-nou et des T'ou-kiue, la tactique éternelle des nomades formés par l'habitude des razzias à l'orée des cultures et aussi par les grandes battues de chasse dans la steppe.

> « En plein jour, fait dire la tradition à Gengis-khan, guetter avec la vigilance d'un vieux loup, la nuit, avec les yeux du corbeau. Dans la bataille, fondre sur la proie comme le faucon.

L'affût patient dans l'attente des hardes de cervidés a appris aux nomades à disposer en avant de leur marche une ligne d'éclaireurs silencieux et invisibles, qui ont pour mission d'observer, tout en se dérobant aux vues du gibier ou de l'ennemi. L'emploi, à la chasse, d'un filet de rabatteurs leur a enseigné la pratique du mouvement tournant (*tolougma*) qui leur permet de déborder l'armée ennemie par les deux ailes, comme on déborde un troupeau de bêtes sauvages en fuite dans la prairie.

Les nomades tirent ainsi de leur mobile cavalerie un effet de surprise et d'ubiquité qui, avant toute action, déconcerte l'adversaire. Si celui-ci est en force et tient bon, les escadrons mongols n'insistent pas, s'éparpillent, disparaissent à la manière de tous les maraudeurs de steppe, quittes à revenir dès que le piquier chinois, le mamelouk khwarezmien ou le chevalier hongrois ont laissé se relâcher leur surveillance. Si l'adversaire commet la

---

[1] Grenard, *ibid.* Ajoutons que c'est le lait de jument fermenté, le *qoumiz,* qui était la boisson préférée des Mongols. Cf. Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 170.

faute de poursuivre la cavalerie mongole dans sa feinte retraite, malheur à lui, il se laissera égarer, attirer loin de ses bases, sur quelque terrain dangereux, dans quelque embuscade où il sera cerné et abattu comme du bétail. La cavalerie légère mongole, placée en avant-garde et aux ailes, a pour mission de harceler ainsi l’ennemi de volées de flèches qui creusent de terribles vides dans les rangs. Le Mongol, comme le Hun de jadis, est l’archer à cheval — né sur son cheval, archer dès l’enfance — dont la flèche infaillible réussit des « tirs » qui abattent leur homme à 200, à 400 mètres. Il ajoute à son insaisissable mobilité cette supériorité tactique, unique pour l’époque. Assurées de cet avantage, ses avant-gardes se relaient p.285 souvent par échelons qui se dérobent après chaque « salve », et ce n’est que lorsque l’ennemi, attiré assez loin, se trouve suffisamment démoralisé par ce tir à distance, que la grosse cavalerie mongole, placée au centre, charge au sabre, enfonce et découpe tout. Dans toutes ces opérations, les Mongols jouent excellemment de la terreur que leur physique, leur laideur, leur puanteur inspirent. Ils apparaissent à l’improviste, se déploient, ferment l’horizon, s’approchent au petit trot dans un silence impressionnant, manœuvrant sans cris, par signes des porte-étendards. Puis tout à coup, au moment de la charge, toute cette cavalerie se précipite avec des hurlements d’enfer [1].

Ruses héréditaires du chasseur qui veut affoler la bête pour l’avoir à sa merci. Le Mongol et son cheval chasseront le Chinois, le Persan, le Russe et le Hongrois, comme ils chassaient l’antilope ou le tigre. L’archer de Mongolie abat le chevalier au défaut de l’armure, comme il abattait l’aigle en plein vol. Les plus « belles campagnes » mongoles, la campagne de Transoxiane, la campagne de Hongrie, prendront l’aspect de gigantesques battues pour fatiguer le « gibier », l’affoler, l’encercler, fourbu, et terminer la chasse par une tuerie méthodique.

Toute cette tactique a du reste été bien mise en lumière par Plan Carpin, observateur sagace, dont rien ne vaut ici le témoignage :

> « Sitôt qu’ils découvrent l’ennemi, ils vont à la charge et chacun décoche trois ou quatre flèches. S’ils voient qu’ils ne peuvent pas le

[1] Cf. Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 74 (*Kriegskunst und Taklik der Mongolen*), Berlin, 1911.

> rompre, ils se retirent vers les leurs, mais c’est pour se faire poursuivre et attirer ainsi l’ennemi dans quelque embûche préparée d’avance. S’ils reconnaissent que l’armée ennemie est plus forte, ils s’en éloignent d’une journée ou deux et vont ravager les cantons voisins... Ou bien ils vont camper sur quelque position bien choisie, et, quand l’armée ennemie commence à défiler, ils apparaissent à l’improviste... Leurs ruses de guerre sont nombreuses. Au premier choc de la cavalerie, ils opposent un front de prisonniers et d’auxiliaires étrangers ; quant au gros des leurs, ils prennent position à l’aile droite et à l’aile gauche pour envelopper l’adversaire, si bien que celui-ci a l’impression qu’ils sont beaucoup plus nombreux qu’en réalité. Si l’adversaire se défend bien, ils ouvrent leurs rangs pour lui livrer passage et le laisser s’enfuir, après quoi ils se lancent à sa poursuite et en tuent tant qu’ils peuvent. [Cette tactique sera employée par Subötaï contre les Hongrois en 1241, à la bataille du Sayo]. Mais ils n’en viennent à p. 286 la mêlée que le moins souvent possible, tâchant seulement de blesser (à coups de flèches) hommes et chevaux.

C’est la même tactique que Rubrouck décrit dans les grandes chasses mongoles :

> « Quand ils veulent chasser, ils s’assemblent en grand nombre aux environs des quartiers où ils savent qu’il y a des bêtes sauvages et ils s’approchent ainsi peu à peu, tant qu’ils les enferment comme dans un filet pour les abattre à coups de flèches.

Conquête de la Chine du nord par Gengis-khan.

@

Une fois la Mongolie unifiée, Gengis-khan entreprit la conquête de la Chine du nord.

Il s’attaqua d’abord au royaume Si-Hia, fondé au Kan-sou, dans l’A-la-chan et l’Ordos par la horde des Tangout, de race tibétaine, de religion bouddhique et qui, nous l’avons vu, était parvenue sous l’influence chinoise, à une certaine culture, avec, notamment, une écriture particulière tirée des

caractères chinois. Cette guerre contre le Si-Hia fut la première lutte entreprise par les Mongols contre un peuple sédentaire et civilisé. Gengis-khan essayait ainsi la valeur de son armée en s'attaquant au plus faible des trois États qui se partageaient le sol de la vieille Chine. De plus, en se rendant maître du territoire si-hia, il contrôlait la route de la Chine au Turkestan, en même temps qu'il encerclait à l'ouest le royaume kin de Pékin, l'ennemi traditionnel des Mongols. Mais il est certain que les Mongols, admirablement organisés pour détruire les forces ennemies en rase campagne, étaient assez novices quand il s'agissait de prendre des places fortes. On allait le voir avec éclat dans leur campagne contre les Kin. On le vit déjà dans leurs expéditions au Si-Hia où, à diverses reprises (1205-1207, 1209), Gengis-khan dévasta le pays sans pouvoir réduire les capitales tangout, Ning-hia et Ling-tcheou. Le roi si-hia Li Ngan-ts'iuan (1206-1211) sauva provisoirement son trône en se reconnaissant tributaire, mais en 1209 Gengis-khan revint encore et assiégea Tchong-hing, l'actuel Ning-hia qu'il essaya de prendre en détournant le cours du Houang-ho. Toutefois ces travaux d'endiguement étaient beaucoup trop compliqués pour les Mongols, et l'inondation ne se produisit pas dans le sens désiré. Le roi Li Ngants'iuan obtint de nouveau la paix en donnant une de ses filles à Gengis-khan (1209) [1].

Le Si-Hia une fois réduit en vassalité, Gengis-khan se tourna contre le royaume djürtchät, c'est-à-dire tongous de la Chine du p.287 nord, l'empire kin, comme on l'appelait. On a vu (p. 193) la vaste étendue de cet État qui englobait la Mandchourie et la Chine au nord de la Han et du Houai, avec, pour capitale principale, Pékin et, pour capitales secondaires, Ta-ting au Jéhol, Leao-yang, Ta-t'ong du Chan-si, et K'ai-fong-fou au Ho-nan. On a vu aussi (p. 259) que Gengis-khan, dans sa jeunesse, avait, de concert avec les Kéraït, guerroyé pour le compte de la cour de Pékin contre les Tatar. Il était donc le client, le vassal des Kin qui l'avaient payé comme mercenaire et lui avaient donné en récompense de ses services un modeste titre chinois. Mais le roi kin Ma-ta-kou (1189-1208) qui pouvait lui rappeler ce lien de vassalité, mourut sur ces entrefaites. Gengis-khan profita de l'avènement de son successeur Tchong-hei (1209-1213) pour rompre avec mépris l'allégeance. L'envoyé kin

[1] *Yuan-che,* trad. Krause, *Cingis Han*, p. 28.

voulait que Gengis-khan, comme vassal, reçût à genoux la notification d'avènement de son maître. Le Conquérant s'emporta :

> — Un imbécile comme Tchong-hei est-il digne du trône et dois-je m'humilier devant lui ?

et il « cracha vers le sud ». Tchong-hei était en effet un pauvre sire, sans autorité, sans prestige, incapable, le jouet de ses propres généraux. Là comme tout à l'heure dans l'empire khwarezmien, l'homme fort qu'était Gengis-khan eut la chance de ne trouver en face de lui que des adversaires lamentables ou surfaits.

Les abords septentrionaux de la Grande Muraille, du côté de la Mongolie, au nord de la province du Chan-si, étaient gardés pour le compte des Kin par des Turcs fédérés, les Turcs Öngüt qui professaient le christianisme nestorien [1]. Nous avons vu que, dans les luttes entre les tribus de Mongolie, le chef öngüt Alagouch-tägin avait, dès 1204, embrassé le parti de Gengis-khan. La fidélité de la maison d'Alaqouch allait de même aider très efficacement le Conquérant dans sa lutte contre les Kin en lui ouvrant les voies de l'invasion, en lui livrant les marches-frontières dont les Öngüt avaient la garde (1211). Gengis-khan devait récompenser les Öngüt en donnant une de ses filles, Alaghaï-bäki, à Po-yao-ho, fils d'Alaqouch [2].

Gengis-khan fit de la lutte des Mongols contre les Kin une sorte de guerre nationale [3]. Solennellement, il invoqua le Tängri, en p.288 rappelant les anciens khans mongols empalés et cloués par les Djürtchät sur des ânes de bois.

> — O Ciel Éternel ! je ne suis armé pour venger le sang de mes oncles Okin-barqaq et Ambagaï que les Kin ont fait mourir avec ignominie. Si tu m'approuves, prête-moi d'en haut le secours de ton bras !

---

[1] Cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, p. 630.

[2] « Femme énergique, Alaghai-bägi, à la mort de son mari, sut gouverner sa tribu » (Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale, l. c.,* 631).

[3] Rappelons que les Mongols désignaient l'empereur Kin sous le nom d'Altan-khan (*altan* en mongol ayant la même signification que *kin* en chinois : le Roi *d'or*).

En même temps, Gengis-khan se présentait aussi comme le vengeur des anciens maîtres de Pékin, des K’i-tan, naguère dépossédés par les Kin. Les K’i-tan, de leur côté, embrassèrent avec ardeur sa cause. Un de leurs princes, Ye-liu Liou-ko — de l’ancien clan royal Ye-liu —, se révolta en sa faveur dans le vieux pays k’i-tan du Leao-ho (sud-ouest de la Mandchourie) (1212). Nous savons aujourd’hui que les K’i-tan étaient de langue mongole. Entre eux et Gengis-khan, une solidarité de race s’établissait sans doute contre la dynastie tongouse de Pékin. Gengis-khan reçut le serment de fidélité de Ye-liu Liou-ko et lui envoya une armée de secours commandée par le *noyan* Djébé. En janvier 1213, Djébé aida Liou-ko à enlever Leao-yang aux Kin et à s’installer dans le vieux domaine de ses ancêtres comme « roi de Leao », sous la suzeraineté mongole. Jusqu’à sa mort (1220), ce descendant des anciens rois k’i-tan se montrera le plus fidèle vassal de l’empereur mongol. La frontière des Kin se trouva ainsi démantelée au nord-est comme au nord-ouest, du côté k’i-tan comme du côté öngüt.

La guerre de Gengis-khan contre les Kin, commencée en 1211, devait, avec de courtes trêves, se prolonger jusqu’à sa mort (1227), pour n’être terminée que par son successeur (1234). C’est que, si les Mongols, avec leur mobile cavalerie, excellaient à ravager la campagne et les bourgs ouverts, ils ignorèrent assez longtemps l’art de prendre les places fortes défendues par les ingénieurs chinois. De plus ils menaient la guerre en Chine comme dans la steppe, par razzias successives, après lesquelles ils se retiraient avec leur butin, en laissant derrière eux les Kin réoccuper les villes, relever les ruines, réparer les brèches, refaire les fortifications, si bien qu’au cours de cette guerre on voit les généraux mongols obligés de reconquérir deux ou trois fois les mêmes places. Enfin les Mongols, dans la steppe, étaient habitués à en finir avec les vaincus par des massacres ou des déportations en masse, ou encore par l’enrôlement collectif sous la Bannière Blanche. En pays sédentaire, surtout dans cette fourmilière chinoise, on avait beau massacrer, il restait toujours de l’habitant : les morts repoussaient. Ajoutons que les Kin, les vieux Djürtchät, installés et sédentarisés depuis un siècle à peine, avaient encore gardé toute la vigueur du sang tongous, de sorte qu’ici les ennuis de la guerre p.289 de siège, à laquelle les Mongols n’étaient pas accoutumés, se trouvaient doublés du fait que l’assaillant se heurtait à la fois à la science des ingénieurs chinois et à la bravoure des guerriers tongous. Du reste, comme

on le verra, Gengis-khan ne devait présider personnellement qu'au début de cette guerre. Après l'avoir mise en train (1211-1215), il devait retirer de la Chine le gros de ses troupes pour aller conquérir le Turkestan. Après son départ ses généraux ne pourront faire qu'une guerre au ralenti qui ruinera, certes, les forces des Kin, mais sans pouvoir donner à l'État kin le coup de grâce.

Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître que, tant qu'il fut présent, le conquérant mongol mena les opérations avec sa ténacité coutumière [1]. Celles des années 1211-1212 furent consacrées par lui à ravager méthodiquement les districts-frontières de la région de Ta-t'ong (la Si-king des rois Kin) dans l'extrême nord du Chan-si, et de la région de Siuan-houa (alors Siuan-tö) et de Pao-ngan, dans le nord du Ho-pei. Le pays était systématiquement détruit, mais les places-fortes tenaient. En 1212, si dans le sud de la Mandchourie Djébé, un des meilleurs généraux de Gengis-khan, réussit, comme on l'a vu, à surprendre, grâce à une feinte retraite, Leao-yang, Gengis-khan lui-même, au nord du Chan-si, ne put emporter Ta-t'ong. A plus forte raison les Mongols ne pouvaient-ils songer à entreprendre le siège méthodique de Pékin où résidait la cour ennemie. En 1213, Gengis-khan, après s'être enfin rendu maître de Siuan-houa, divisa ses troupes en trois corps. La première armée, sous ses fils Djötchi, Djaghataï et Ogödaï, pénétra au Chan-si central et atteignit T'ai-yuan et P'ing-yang, villes dont, d'après le *Yuan-che,* elle s'empara, mais qu'elle évacua ensuite pour ramener son butin vers le nord. Avec l'armée du centre, Gengis-khan qu'accompagnait son plus jeune fils Toloui, descendit à travers la plaine du Ho-pei, où il prit Ho-kien-fou, et du Chan-tong, où il enleva Tsi-nan. N'échappèrent, semble-t-il, à la submersion, en plus de Pékin, que quelques autres villes fortes, comme Tcheng-ting et Ta-ming au Ho-pei. L'invasion mongole déferla jusqu'à la limite sud du Chan-tong. Enfin Qassar, frère de Gengis-khan, l'archer le plus infaillible de l'armée, et leur plus jeune frère, Témugé Otchigin, conduisirent un troisième corps le long du golfe de Petchili, vers le seuil de Yong-p'ing et le Leao-si [2].

---

[1] Source pour cette campagne de Gengis-khan, le *Yuan-che,* trad. Krause *Cingis Han*, p. 30-31, qui, dans sa sécheresse, est très précis pour la topographie.

[2] *Yuan-che,* trad. Krause, *op. cit.*, p. 32.

p.290 Après cette triple chevauchée, Gengis-khan regroupa ses forces devant Pékin pour en tenter au moins le blocus (1214). Là un drame de palais venait de bouleverser la cour des Kin. Le roi kin Tchong-hei venait (1213) d’être assassiné par un de ses officiers nommé Hou-cha-hou, qui mit sur le trône le neveu de sa victime, Wou-tou-pou. Le nouveau roi (1213-1223) fut malheureusement aussi médiocre que son prédécesseur. Cependant Gengis-khan n’était pas outillé pour un siège en règle. Toujours prudent, il accepta, malgré l’impatience de ses généraux, la demande de paix de Wou-tou-pou. Les Kin livrèrent une énorme contribution de guerre — de l’or, de la soie, trois mille chevaux, des jeunes gens et des jeunes filles, dont une princesse djürtchät pour Gengis-khan lui-même — et le Conquérant reprit avec son butin, par le pays de Kalgan, la route de la Mongolie (1214).

A peine les Mongols partis, le roi kin Wou-tou-pou, estimant Pékin trop exposé, l’abandonna pour aller s’établir à K’ai-fong-fou (1214). C’était une désertion. Gengis-khan feignit de croire que ce départ annonçait la reprise prochaine de la guerre et en profita pour rompre lui-même les trêves. Il envahit de nouveau le Ho-pei et remit le siège devant Pékin. Une armée de renfort kin avec des vivres fut dispersée à Pa-tcheou, entre Pékin et Ho-kien-fou. Désespéré, le gouverneur de Pékin, Wan-yen Tch’eng-houei, se suicida. Les Mongols prirent la ville, massacrèrent les habitants, pillèrent les maisons, puis y mirent le feu (1215) [1]. La destruction dura un mois. Évidemment, les nomades ne concevaient pas ce qu’ils pouvaient faire d’une grande ville, la manière de l’utiliser pour la consolidation et l’extension de leur pouvoir. Il y a là un cas des plus intéressants pour les spécialistes de la géographie humaine : l’embarras des gens de la steppe quand, sans transition, le hasard les met en possession des vieux pays de civilisation urbaine. Ils brûlent et tuent, non sans doute par sadisme, mais parce qu’ils sont décontenancés et faute de savoir faire mieux. Notons que chez les chefs mongols, chez ceux du moins qui restent fidèles au *yassaq,* ce pillage est désintéressé. Le général

[1] *Yuan-che, ibid.*, p. 33. Mais il passe sous silence les massacres. — Pékin, dans le récit de l’*Histoire secrète* (Haenisch, p. 86) est désigné en mongol sous le nom de Djoungdou, du chinois Tchong-tou.

Chigi Qoutouqou refuse de rien laisser prélever en sa faveur sur le trésor kin [1].

p.291 Le désastre pour la civilisation vint de là. Les Mongols de Gengis-khan, tels que nous les montrent les textes et si on les envisage dans le privé, ne se révèlent point mauvais hommes ; ils obéissent à un *yassaq* qui (saleté à part) est le code même de l'honneur et de l'honnêteté. Par malheur, ils étaient singulièrement en retard sur les anciennes hordes qui les avaient précédés, notamment sur les K'i-tan du X^e^ siècle et même sur les Djürtchät du XII^e^. Ceux-ci du moins avaient, avec le minimum de massacre, assumé tout de suite la succession des dynasties précédentes et évité de tout détruire de ce qui devenait désormais leur propriété. Les Mongols gengiskhanides, sans être sans doute plus cruels que leur prédécesseurs (ils étaient, de par leur *yassaq,* plus tenus et, de par la personnalité de Gengis-khan, beaucoup plus pondérés et préoccupés de règles morales), se trouvèrent commettre infiniment plus de destructions, simplement parce qu'ils étaient beaucoup plus barbares et même parce qu'ils représentaient très exactement, après les Hiong-nou, les Jouan-jouan, les T'ou-kiue et les Ouigour, l'arrière ban de la Barbarie [2].

Le paradoxe de l'histoire gengiskhanide est le contraste existant entre le caractère sage, pondéré, moral du gouvernement d'un Gengis-khan qui règle toute sa conduite et celle des siens sur les maximes du plus ferme bon sens et du droit le plus solidement établi, et les réactions brutales d'un peuple à peine sorti de la sauvagerie primitive, qui ne cherche à obtenir la soumission des ennemis que par un système de terreur généralisée ; d'un peuple pour

---

[1] « J'ai pensé, dit Chigi Qoutouqou à Gengis-khan, que tout ce qui était dans la ville (de Pékin) t'appartenait après la conquête et que nul autre que toi n'avait le droit d'en disposer. » L'attitude respective de Chigi Qoutouqou d'une part, d'Onggour et d'Arqai d'autre part dans cette affaire est racontée d'après les sources persanes par Erdmann. *Temudschin,* 329. Cf. *Histoire secrète,* éd. Haenisch, 86.

[2] Sur les atrocités commises en Chine, notamment à Pékin, par l'armée de Gengis-khan, les monceaux de cadavres pourrissant sur le sol, les champs couverts d'ossements humains, les épidémies nées de ces charniers, voir le témoignage musulman du *Tabaqât-i Nâçirî,* d'après l'ambassadeur khwarezmien Behâ ed–Dîn Râzî, témoin oculaire (Barthold, *Turkestan,* 393-394). Le *Yuan-che,* pour qui le conquérant mongol est devenu rétrospectivement et très posthumement un empereur de Chine, a tendance à voiler pudiquement ces faits.

qui la vie humaine ne compte absolument pas et qui, essentiellement nomade, n’a aucune notion de ce que peuvent être la vie des sédentaires, les conditions de l’habitat urbain, les cultures agricoles, tout ce qui n’est pas la steppe natale. L’étonnement de l’historien moderne est au fond le même que celui de Rachîd ed-Dîn ou des rédacteurs du *Yuan-che* devant ce mélange tout naturel de sagesse, voire de modération personnelles chez le chef, et de férocité dans son éducation, dans ses réactions héréditaires, dans les mœurs de son milieu.

Parmi les prisonniers faits après la prise de Pékin ou les ralliés p.292 au régime mongol, Gengis-khan distingua un prince k’i-tan, Ye-liu Tch’ou-ts’ai qui lui plut « par sa haute stature, sa belle barbe, sa sagesse et le son imposant de sa voix ». Il se l’attacha comme conseiller. Choix heureux, car Ye-liu Tch’ou-ts’ai, avec une bonne culture chinoise, avait des qualités d’homme d’État. C’était, comme le chancelier ouigour T’a-t’a-t’ong-a, le conseiller qu’il fallait au nouveau maître de l’Asie. Les Gengiskhanides ne pouvaient encore, à cette date, comprendre les leçons de la culture chinoise directement données par des Chinois. Au contraire, un Turco-Mongol sinisé comme Ye-liu Tch’ou-Ts’ai — étant K’i-tan, il était de race mongole — put ménager les transitions et initier Gengis-khan, puis le successeur de celui-ci, Ogödaï, aux éléments de l’administration et de la vie politique, telles qu’on les pratiquait dans les civilisations sédentaires.

Le royaume kin était maintenant presque réduit, autour de K’ai-fong-fou, sa nouvelle capitale, au Ho-nan et à quelques places du Chen-si. En 1216 le général mongol Samouqa bagadour [1] coupa le Chen-si du Ho-nan en s’emparant de la place forte de T’ong-kouan qui commande en cet endroit la vallée du fleuve Jaune, mais la place devait depuis retomber aux mains des Kin. En effet Gengis-khan distrait, comme on le verra, par les affaires du Turkestan, ne prêtait plus qu’une attention intermittente à la guerre de Chine et les Kin en profitèrent pour récupérer une bonne partie de leurs provinces, exception faite du territoire de Pékin qui resta aux Mongols.

[1] De la tribu des Saldji’out (Erdmann, 328).

Toutefois, avant de se tourner vers l'Ouest, Gengis-khan confia les opérations en Chine à un de ses meilleurs capitaines, Mouqouli ou Mouqali qui, bien qu'avec des effectifs relativement réduits (la moitié de l'armée régulière mongole, soit 23.000 hommes de troupes mongoles et à peu près autant d'auxiliaires indigènes) [1], allait, à force de ténacité et de méthode, remporter des succès considérables et, en sept années de campagnes ininterrompues (1217-1223), réduire de nouveau les Kin au Ho-nan [2]. Dès 1217, dans le sud du Ho-pei, il s'empara de Ta-ming, place qui avait naguère résisté à Gengis-khan lui-même [3]. En 1218, il reprit aux Kin les capitales du Chan-si, T'ai-yuan et P'ing-yang, et, en 1220, p.293 la capitale du Chan-tong, Tsi-nan. Dans la partie du Ho-nan au nord du fleuve Jaune, un de ses lieutenants prit Tchang-tö (1220). En 1221 il enleva aux Kin plusieurs villes du Chen-si septentrional, comme Pao-ngan et Fou-tcheou. En 1222 nous voyons qu'au sud de la Wei, Tch'ang-ngan, la vieille capitale du Chen-si, est entre ses mains. En 1223, il venait d'arracher aux Kin qui l'avaient réoccupée par surprise, l'importante place de Ho-tchong (aujourd'hui P'ou-tcheou), dans l'angle sud-ouest du Chan-si, au coude du fleuve Jaune, quand il mourut, épuisé. Ho-tchong, après sa mort, devait d'ailleurs être, une fois encore, repris par les Kin, tant dans ce pays surpeuplé, hérissé de forteresses naturelles, la lutte dégénérait en une interminable guerre de sièges. Ajoutons qu'après les premiers tâtonnements les Mongols surent s'adapter à ce nouveau genre d'opérations, enrôlant en masse des auxiliaires k'i-tan, des ralliés djürtchät et des ingénieurs chinois [4].

Conquête de l'ancien empire qara-khitaï par les Mongols.

---

[1] 62.000 h. en tout, estime Barthold (*Cinghiz-khan,* Enc. Isl. 882).

[2] *Yuan-che,* trad. Krause, *loc. cit*., 35-38.

[3] Mais ici encore, les Mongols n'occupèrent pas sérieusement Ta-ming, puisque Mouqali fut obligé de la prendre une seconde fois en 1220 (Krause, 36).

[4] Ce fut notamment un officier des Kin rallié aux Mongols, Ming-ngan, qui avec un corps de Djürtchät également ralliés, concourut aux côtés de Samouqa à la conquête de Pékin. Cf. Erdmann, *Temudschin,* 328.

@

Pendant que Gengis-khan commençait la conquête de la Chine du nord, un de ses ennemis personnels, Kütchlüg, fils du dernier roi des Naïman, se rendait maître d’un empire en Asie centrale, — l’empire des gour-khan qara-khitaï.

Nous avons vu (p. 219) l’histoire de cet État fondé sur l’Ili, le Tchou, le Talas et en Kachgarie par une branche des K’i-tan de la Chine du nord, connue dans l’histoire sous le nom de Qara-Khitaï ou K’i-tan noirs. C’était, on l’a vu aussi, un peuple (ou plutôt une aristocratie) de race mongole et de culture chinoise, superposé aux populations turques musulmanes de la région. Les souverains qara-khitaï, dont la capitale était à Balâssâghoûn, sur le haut Tchou, à l’ouest de l’Issiq-koul, et qui portaient le titre impérial turc de *gour-khan* « khans universels », avaient comme vassaux : 1° à l’est, les Ouigour, peuple turc, de religions bouddhiste et nestorienne, qui habitait les pays de Bechbaligh (Kou-tch’eng), Tour-fan, Qarachahr et Koutcha [1] ; 2° au nord, les Qarlouq, autres Turcs du bas Ili, en partie nestoriens ; 3° au sud-ouest, les chahs (depuis sultans) du Khwârezm, Turcs musulmans dont nous avons résumé p.294 l’histoire et qui dominaient en Transoxiane et dans l’Iran oriental [2]. Sous le gour-khan Ye-liu Tche-lou-kou (1178-1211), l’empire qara-khitaï était tombé en décadence. Ce souverain qui cependant ne manquait, dans les moments critiques, ni d’énergie, ni de courage, mais qui passait sa vie dans les plaisirs et à la chasse, laissa son empire se désagréger. En 1209 l’idiqout Bartchouq, roi des Ouigour, rejeta sa suzeraineté pour accepter celle de Gengis-khan. Le représentant du gour-khan en Ouigourie — un certain Châoukam qui résidait à Tourfan ou Qara-khodja — fut mis à mort [3]. Gengis-khan, qui paraît avoir toujours eu de la sympathie pour les Ouigour, promit à leur *idiqout* la main de sa fille Al’altoun, ou Altoun-bäki [4]. Tout le nord-est de

---

[1] Les rois ouigour, à l’époque gengiskhanide, portaient le titre *d’iduq qout* ou *idiqout,* « sainte majesté » qu’avaient déjà porté au VIII[e] siècle les chefs du peuple turc des Basmil, établi dans cette même région de Bechbaligh, l’actuel Kou-tch’eng. Cf. Barthold, *Türks,* Enc. Isl., p. 949.

[2] Voir plus haut, p. 222.

[3] D’après Djouweynî (Barthold, *Turkestan,* 362).

[4] Al’altoun dans l’*Histoire secrète*.

la zone qara-khitaï passa ainsi dans la clientèle des Mongols. En 1211, Arslan, roi des Qarlouq du bas Ili (capitale Qayaligh) et Bouzar, aventurier turc qui s'était fait roi d'Almaligh (près de l'actuelle Kouldja) sur l'Ili supérieur, abandonnèrent de même la suzeraineté des Qara-Khitaï pour se reconnaître vassaux de Gengis-khan, tant l'attraction de la Mongolie unifiée était forte sur tous ces petits princes turcs du Gobi et du Balkhach. Toutefois ce n'était pas de Gengis-khan que devait venir le coup de grâce contre les Qara-Khitaï, mais, tout au contraire, d'un des ennemis personnels de ce prince, de Kütchlüg, le fils du dernier *tayang* des Naïman (voir p. 272).

Chassé du territoire paternel, du grand Altaï, par la victoire de Gengis-khan, Kütchlüg, après la mort de son père et l'écrasement de son peuple, était allé chercher fortune vers le Turkestan oriental, en même temps d'ailleurs que ses anciens associés, les débris des Märkit. Ces derniers essayèrent de s'installer en Ouigourie, mais l'*idiqout* ouigour Bartchouq les repoussa [1]. Kütchlüg fut plus heureux. Le vieux gour-khan Tche-lou-kou l'accueillit à Balâssâghoûn, lui accorda toute sa confiance et lui donna la main de sa fille (1208). Mais le prince naïman avait hâte de régner. Constatant l'affaiblissement de son beau-père, il résolut, malgré les bienfaits qu'il avait reçus de lui, de se substituer à lui. Il s'entendit avec un des anciens vassaux des Qara-Khitaï, le sultan de Khwârezm Mohammed, pour abattre le gour-khan et partager le territoire qara-khitaï [2]. Les Khwarezmiens étant, les premiers, entrés en campagne, les Qara-Khitaï contre-attaquèrent avec énergie et vinrent occuper Samarqand (1210). Mais pendant ce temps, du p. 295 côté de l'Ili, Kütchlüg s'était révolté contre le gour-khan et était allé piller le trésor de ce prince à Euzkend, en Ferghâna d'où il marcha sur Balâssâghoûn, la capitale qara-khitaï. Le gour-khan, revenu de ses illusions, fit tête et battit même Kütchlüg près de Balâssâghoûn, mais sur l'autre front, près du Talas, son général Tayanqou fut fait prisonnier par les Khwarezmiens. L'armée qara-khitaï qui battait en retraite, vit se fermer devant elle les portes de sa propre capitale, Balâssâghoûn, dont les habitants trahissaient : sans doute turcs de race, ils jugeaient l'heure venue de se débarrasser de la

[1] Cf. Barthold, *Turkestan,* 362, n. 4.

[2] Barthold. *Ibid.,* 356, d'après Djouweynî.

domination k'i-tan. Sur quoi les Qara-Khitaï exaspérés prirent Balâssâghoûn d'assaut et la saccagèrent [1].

Au milieu de ce désordre, le gour-khan Tche-lou-kou fut enfin surpris et fait prisonnier par Kütchlüg (1211). Celui-ci traita d'ailleurs son beau-père avec humanité et déférence, affectant jusqu'à la mort du vieillard, deux ans après, de le considérer comme le seul souverain. En réalité, depuis ce jour, il gouverna sous son nom.

Une fois maître effectif de l'empire qara-khitaï le prince naïman faillit en venir aux mains avec son ancien allié, le sultan Mohammed de Khwârezm, pour la délimitation de la frontière. Nous voyons l'autorité du sultan un moment reconnue au nord de la ligne du Sîr-daryâ, à Otrâr, Châch (Tachkend) et Saïrâm (Isfîdjâb) ; mais, jugeant ces places trop difficiles à défendre, il ramena bientôt leurs habitants au sud du fleuve.

Le règne de fait ou de droit de Kütchlüg sur l'empire qara-khitaï dura de 1211 à 1218. Ce nomade de l'Altaï, devenu le chef de populations en majorité sédentaires, savait mal les gouverner. La Kachgarie, on le sait, régie par des roitelets turcs musulmans de la famille qarakhanide, dépendait de l'empire qara-khitaï. Peu avant sa chute, le gour-khan Tche-lou-kou avait emprisonné le fils du khan qarakhanide de Kachgar [2]. Kütchlüg libéra ce jeune prince et l'envoya comme son représentant gouverner Kachgar, mais les émirs kachgaris refusèrent de le recevoir et le tuèrent (v. 1211). Kütchlüg fit alors ravager la Kachgarie pendant deux ou trois ans par ses coureurs (1211-1213 ou 1214) et la famine força les habitants à accepter son autorité [3]. Cette soumission fut suivie d'une cruelle persécution religieuse. Kütchlüg, comme p. 296 beaucoup de Naïman, devait être plutôt nestorien. Bientôt, sous l'influence de sa femme, la princesse qara-khitaï fille du gour-khan, qui paraît avoir été une bouddhiste zélée, il voulut faire abjurer les musulmans de Kachgar et de

---

[1] Djouweynî qui est ici la principale source originale, donne là encore deux versions des événements. Voir la discussion de Barthold, *Turkestan* 358, 362, 367.

[2] Ce khan s'appelait Arslân-khan Abou'l Modzaffer Yousouf (d. 1205). Son fils — le dernier Qarakhânide — dont il est ici question, est Arslân-khân Abou'l Fath Mohammed d. 1211. Cf. Barthold, *Turkestan,* 363 et 366 (d'après Djouweynî et Djemâl Qarchî).

[3] Barthold, *l. c.,* 368.

Khotan, en leur laissant le choix entre le bouddhisme ou le christianisme. Le chef des imams de Khotan ayant protesté, il le fit crucifier à la porte de sa médressé. Après de pareilles violences la Kachgarie, terre foncièrement musulmane, devait accueillir les Mongols comme des libérateurs.

Kütchlüg ne s’aliéna pas moins les populations de l’Ili. Le roi d’Almaligh (Kouldja), Bouzar, avait, on l’a vu, fait hommage à Gengis-khan. Kütchlüg le surprit à la chasse et le mit à mort [1], mais il ne put s’emparer de la ville d’Almaligh, défendue par la veuve de Bouzar, Salbak-Tourkân. Le fils de sa victime et de Salbak, Sougnaq-tégin, allait devenir contre lui un des plus zélés partisans de Gengis-khan [2].

Gengis-khan en effet ne pouvait laisser son vieil ennemi maître du royaume qara-khitaï. En 1218 il chargea un de ses meilleurs lieutenants, le *noyan* Djébé, de l’attaquer avec vingt mille hommes. Djébé avait ordre de venir d’abord défendre Almaligh et le patrimoine de Souqnaq-tégin, mais, quand il y arriva, Kütchlüg avait quitté le pays pour se réfugier en Kachgarie. Balâssâghoûn et tout l’actuel Semiretchie se donnèrent aux Mongols sans résistance. Djébé descendit de là en Kachgarie où la population musulmane, après les persécutions récentes, l’accueillit en libérateur. Djébé imposa d’ailleurs à ses troupes la plus stricte discipline, empêcha tout pillage, et son passage fut salué, nous dit Djouweynî comme une bénédiction d’Allâh [3]. Quant à Kütchlüg qui fuyait du côté du Pamir, il fut rejoint par les coureurs de Djébé et tué près de la rivière Sariq-qol [4] (1218).

Tout le Turkestan oriental, avec les pays de l’Ili, de l’Issiq-koul, du Tchou et du Talas, fut rattaché à l’empire mongol.

Destruction de l’empire khwarezmien

---

[1] Vers 1211, d’après Djemâl Qarchî, vers 1217-1218 d’après Djouweynî. Cf. Barthold, Turkestan, 401 (et 368).

[2] Ici encore, versions différentes de Djouweynî et de Djemâl Qarchî, dans Barthold, *Turkestan,* 401.

[3] Cf. Barthold, *Turkestan,* 402 (d’après Djouweynî et Rachîd ed-Dîn, avec critique d’Abou’l Ghâzî, trad. Desmaisons, 102).

[4] Pelliot, *Notes sur le Turkestan*, 55.

par Gengis-khan.

@

L’empire de Gengis-khan était maintenant le voisin immédiat de l’empire khwarezmien [1].

p.297 Du côté de Gengis-khan se trouvait l’ensemble des populations mongoles et turques, chamanistes, bouddhistes et nestoriennes, de Mongolie avec, depuis l’annexion du domaine qara-khitaï, la Kachgarie, musulmane, il est vrai, de religion, mais de culture purement turque, très faiblement sinon nullement iranisée. Du côté de Mohammed de Khwârezm, au contraire, une dynastie turque musulmane foncièrement iranisée, des populations turco-iraniennes en Transoxiane, puis purement iraniennes dans ses possessions du Khorâssân, de l’Afghanistan et de l’Irâq 'Adjémî. Au point de vue personnel un contraste complet entre Gengis-khan, tempérament équilibré, prudent, tenace, méthodique, et Mohammed de Khwârezm, paladin fougueux, mais frivole, décousu, sans organisation, que ses victoires sur les Ghourides et les Qara-Khitaï avaient enflé d’orgueil, et que la première défaite allait démoraliser au point de lui enlever tous ses moyens, de faire de ce héros un pauvre homme, presque un lâche. Des deux, c’était le barbare nomade qui était l’homme de gouvernement, tandis que le Turc iranisé, empereur d’Islam et roi des pays sédentaires, n’avait qu’une âme de chevalier errant.

Au reste, répétons-le, cet empire du Khwârezm que Gengis-khan va détruire en 1220, ne date au plus tôt que de 1194 ; ce n’est même que depuis 1212 que Mohammed, après avoir mis à mort le dernier Qarakhanide de Samarqand, Othmân, s’est définitivement installé à Samarqand où il a, d’Ourgendj (près Khiva), transporté sa capitale. C’est un empire en pleine élaboration, une domination toute récente, sous un maître improvisé. Domination singulièrement instable qui n’a pour l’étayer rien d’analogue au *yassaq* gengiskhanide, rien qui puisse balancer le prestige formidable de l’empire des anciens *qaghan* restauré. Ethniquement, entre les Tâdjîk, la population iranienne des villes et des cultures d’une part, et d’autre part les Turcs qui composent l’armée, l’empire khwarezmien est en porte à faux. Il ne repose pas, comme naguère les Seldjouqides, sur tout un clan turc passé à

[1] Dans le mongol de l’*Histoire secrète* les Khwarezmiens sont qualifiés de Sertes, *Sarto’out, Sartagol* (Haenisch, 87).

l'Islam et capable de fournir une féodalité militaire d'*atâbeg.* La dynastie khwarezmienne est issue d'une maison de dignitaires seldjouqides, sans clan derrière elle. Le Khwârezm même, le pays de Khiva, est trop petit pour nourrir une solide féodalité turcomane. Le résultat est que l'armée n'est composée que de mercenaires recrutés au hasard, dans toutes les tribus ghouzz ou qanqli de la steppe kirghize, éléments sans loyalisme, qui, pour la plupart, n'auront qu'une idée : trahir pour se faire accepter dans la grande armée gengiskhanide. p.298 Ajoutons que la famille du sultan est divisée par des haines inexpiables. Sa mère, la terrible Tourkân-khâtoûn, déteste et dessert son propre petit-fils, Djélâl ed-Dîn, le fils préféré de Mohammed, le seul homme de cœur dans cette maison qui va s'écrouler.

A tous ces éléments discordants et disparates, le faisceau de l'islamisme aurait pu donner unité et cohésion. Comme héritier des grands Seldjouqides — de ce Sandjar auquel il se comparait — Mohammed de Khwârezm avait un assez beau rôle à jouer. Il suffisait qu'il se proclamât le représentant de l'Islam, qu'il fît appel à la guerre sainte, au *djihâd* contre le Mongol païen, bouddhiste ou nestorien. Mais par comble de sottise, ce prince qui aspirait à recommencer les grands Seldjouqides, à devenir, comme eux, le sultan de l'islamisme, s'était brouillé à mort avec le Khalifat de Baghdâd qu'en 1217 il avait été sur le point d'attaquer. Le khalife en-Nâçir (1180-1225) le considérait comme son pire ennemi et aurait plutôt fait des vœux pour les Mongols que pour lui. Cette brouille à mort du sultan et du khalife allait livrer le monde musulman divisé et impuissant à l'invasion mongole [1].

---

[1] Ajoutons qu'en Transoxiane même Mohammed s'était attiré l'hostilité du « clergé » musulman en faisant exécuter en 1216 le cheîkh Medjd ed-Dîn Baghdâdî, de l'ordre des Çoûfî Koubrawî. — Pour l'histoire de l'invasion mongole dans le monde musulman, on trouvera la critique des sources arabopersanes dans Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion,* 38-58. Rappelons que les trois principales sources originales sont : Nessawî secrétaire en 1223 du châh de Khwârezm Djelâl ed-Dîn dont il écrivit la vie en arabe en 1241 ; Djoûzdjânî qui en 1227 s'enfuit de l'Afghanistan dans l'Inde pour échapper à la domination mongole et y écrivit vers 1260, en persan, le *Tabaqât-i Nâçirî ;* Djouweynî, fils d'un Persan entré au service des Mongols et devenu lui-même fonctionnaire mongol dès sa jeunesse ; il fit en 1249-1251 et de nouveau en 1251-1253 le voyage de Mongolie ; les Mongols le nommèrent en 1262 gouverneur (*malik*) de Baghdâd ; vers 1260, il écrivit l'histoire de Gengis-khan (« Histoire du Conquérant du Monde », *Ta'rîkh-i Djihân-kouchâï*) d. 1283. Enfin Rachîd ed-Dîn (1247-1318) dont nous reparlerons plus loin, mais qui pour cette époque est en partie tributaire de Djouweynî.

La rupture entre Gengis-khan et les Khwarezmiens vint de ces derniers. Gengis-khan avait essayé d’établir des relations commerciales et politiques correctes avec l’empire khwarezmien. Or, en 1218 une caravane venue de l’empire mongol et d’ailleurs uniquement composée — en dehors de l’envoyé mongol Ouqouna — de musulmans, fut arrêtée à Otrâr, ville frontière de l’empire khwarezmien sur le moyen Sîr-daryâ, ses richesses furent pillées et ses membres — une centaine de personnes — mis à mort par le gouverneur khwarezmien, Inaltchiq, personnage également connu par le titre de Qadir-khan [1]. Gengis-khan demanda réparation. Ne l’obtenant pas, il prépara la guerre [2].

p.299 La concentration de l’armée mongole s’opéra à l’été de 1219 sur le haut Irtych. A l’automne, Gengis-khan arriva à Qayaligh, au sud-est du lac Balkhach, chez les Qarlouq, dont le roi, Arslankhan se joignit à lui. L’y rejoignirent également avec leurs forces Souqnaq-tégin, nouveau roi d’Almaligh, et l’idiqout Bartchouq, roi des Ouigour. L’armée mongole, d’après l’évaluation de Barthold, comprenait de 150 à 200.000 hommes, très inférieure en nombre aux forces khwarezmiennes, mais beaucoup plus disciplinée et avec un « état-major » bien plus cohérent.

Mohammed de Khwârezm avait réparti et dispersé ses troupes entre la ligne du Sîr-daryâ et les places fortes de la Transoxiane. Le résultat fut que, malgré sa supériorité numérique, il fut, sur chaque point particulier, inférieur en nombre. Gengis-khan pénétra dans l’empire khwarezmien près d’Otrâr, sur le moyen Sîr-daryâ. Une division mongole, avec deux des fils de Gengis-khan, Djaghataï et Ogödaï, fut laissée devant la place qui ne fut prise qu’après un long siège. Une autre division, sous le commandement de Djötchi, fils aîné du conquérant, descendit le long du Sîr-daryâ, en s’emparant de Sighnâq (en face la ville actuelle de Turkestan) et de Djend (près de l’actuel Pérovsk). Cinq mille Mongols, détachés vers le haut Sîr-daryâ, prirent Bénaket (à l’ouest de Tachkend) et vinrent assiéger Khodjend, ville dont le gouverneur, l’énergique

---

[1] Sur ces noms, Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T’oung pao, 1930, I, 52-53.

[2] Nessawî attribue l’exécution des caravaniers à la cupidité personnelle d’Inaltchiq. Djouzdjânî pense qu’il fut implicitement approuvé par Mohammed. Ibn al-Athir rejette le crime sur Mohammed lui-même. Djouweynî rapporte qu’Inaltchiq aurait été froissé par un des caravaniers qui lui avait manqué de respect (Barthold, 398).

Timour-mélik, réussit, après une belle défense, à s’échapper en descendant le cours du Sîr-daryâ sur une barque. Barthold fait justement remarquer à ce propos qu’on rencontre chez les Musulmans, dans cette guerre, plus d’actes d’héroïsme individuel et de figures de paladins que chez les Mongols, mais que ces derniers seuls possédaient les qualités d’organisation, l’unité de commandement et la discipline qui donnent la victoire.

Gengis-khan lui-même, avec son plus jeune fils Toloui, marcha, à la tête du gros de l’armée, droit sur Boukhârâ qu’il atteignit en février 1220. La garnison turque tenta de percer le cordon des assiégeants pour s’échapper, mais ne réussit qu’à se faire décimer. La population, ainsi abandonnée par ses défenseurs, se rendit (10 ou 16 février 1220). La citadelle où s’étaient réfugiés quatre cents hommes fut prise d’escalade et tous les défenseurs en furent massacrés. La ville subit un pillage méthodique et intégral. La population se vit dépouillée, maltraitée, brutalisée, violentée de p.300 toute façon, mais ne furent en principe exécutés que ceux — dans le « clergé » musulman notamment — qui essayèrent de résister aux violences et sacrilèges des vainqueurs. Barthold tient pour une légende le récit de Djouweynî, selon lequel Gengis-khan serait venu dans la grande mosquée haranguer la foule et se donner comme le fléau de Dieu [1]. Il pense aussi que l’incendie qui acheva de détruire Boukhârâ fut probablement involontaire.

De Boukhârâ, Gengis-khan marcha sur Samarqand. Il fut rejoint devant cette ville par ses fils Djaghataï et Ogödaï qui venaient de prendre Otrâr. La population, encore en partie iranienne, de Samarqand tenta bravement une sortie, mais fut taillée en pièces et la ville, d’après Djouweynî, se rendit au bout de cinq jours (mars 1220). Samarqand fut entièrement pillée, après avoir été, pour rendre l’opération plus facile, vidée de ses habitants. Beaucoup de ceux-ci furent mis à mort. Les éléments jugés utiles, les artisans qualifiés par exemple, furent déportés en Mongolie. La garnison turque, qui s’était spontanément ralliée aux Mongols, n’en fut pas moins méthodiquement massacrée tout entière. Contrairement à ce qui s’était passé à Boukhârâ les membres du clergé musulman ne tentèrent pas de résister et furent, en

[1] Barthold, *Turkestan,* 409-410.

principe, épargnés [1]. Les personnes qui avaient ainsi trouvé grâce furent enfin autorisées à rentrer à Samarqand, mais le massacre avait été tel que c’est à peine s’il resta de quoi peupler un seul quartier.

La vieille capitale du Khwârezm propre, Gourgandj, l’actuel Ourgendj près de Khiva, ne fut prise que vers avril 1221, après un long siège qui immobilisa deux des fils de Gengis-khan, Djötchi et Djaghataï, et qui même, vers la fin, exigea la présence d’un troisième gengiskhanide, Ogödaï [2]. Sauf les artisans qualifiés, qui furent déportés en Mongolie, toute la population fut massacrée. Les Mongols achevèrent de détruire la ville en la submergeant sous les eaux de l’Amoû-daryâ.

Pendant la conquête de la Transoxiane par les Mongols, le sultan Mohammed de Khwârezm, épouvanté de la catastrophe que sa légèreté et sa superbe avaient provoquée et passant de la plus p.301 folle jactance au plus total abattement, était resté inerte, puis s’était enfui vers Balkh. De là il gagna le Khorâssân occidental, y chercha asile à Nîchâpoûr, puis de plus en plus terrifié, courut à Qazwin, dans le nord-ouest de l’Irâq 'Adjémî, à l’extrémité opposée de ses États. Mais Gengis-khan avait lancé à sa poursuite un détachement de cavalerie, sous les ordres de ses deux meilleurs généraux, Djébé et Subötaï. Ce fut une poursuite éperdue. A l’approche de Djébé et de Subötaï, Balkh se racheta et reçut un gouverneur. Nîchâpoûr s’en tira aussi avec l’envoi d’une délégation : Djébé était trop pressé pour s’y attarder. En revanche, Thoûs, Damghân et Semnân furent saccagées par Subötaï. Les deux généraux mongols, poursuivant toujours Mohammed, pénétrèrent sur ses traces en 'Irâq 'Adjémi et surprirent Reiy où ils égorgèrent la population virile et réduisirent en esclavage femmes et enfants. Ils passèrent au galop sous Hamadhân et atteignirent Qâroûn où Mahommed faillit tomber entre leurs mains, puis perdirent sa trace. Ils se vengèrent en allant détruire

---

[1] Barthold, *Turkestan,* 413.

[2] Participèrent notamment au siège d’Ourgendj Bo’ortchou qui y commandait un détachement de la garde personnelle de Gengis-khan, et Toloun-tcherbi, chef de mille de l’aile droite, tous deux guerriers fameux dans l’épopée mongole. Pendant ce siège difficile, Djötchi se montra un chef très médiocre. Ses disputes avec Djaghataï, qui lui reprochait violemment son indécision, obligèrent Gengis-khan à les subordonner tous deux à leur frère Ogödaï. Sur ce siège, d’après la critique des sources arabes et persanes (Nessawî, Djouweynî, Rachîd ed-Dîn, etc.), voir Barthold, *Turkestan,* 433-437.

Zendjân et Qazwin. Quant à l'infortuné Mohammed, il s'était réfugié dans un îlot de la Caspienne, en face d'Abeskoûn. Ce fut là qu'il mourut d'épuisement vers décembre 1220. Nous verrons plus loin la suite du raid de Djébé et de Subötaï à travers l'Azerbeîdjân, le Caucase et la Russie méridionale [1].

Après en avoir fini avec le sultan de Khwârezm, Gengis-khan passa l'Amoû-daryâ au printemps de 1221 et entreprit la conquête de l'Afghanistan et du Khorâssân sur les débris des forces khwarezmiennes [2]. Il occupa Balkh dont la soumission ne put empêcher la destruction totale (massacre des habitants, incendie de la ville). Au Khorâssân, il envoya son fils Toloui qui prit par capitulation la ville de Merv dont presque toute la population fut également égorgée (fin février 1221). Toloui, assis dans la plaine sur un siège doré, présida à cet égorgement collectif. Les hommes, les femmes, les enfants furent séparés, distribués par troupeaux aux différents bataillons, et décapités ; « on n'épargna que quatre cents artisans ». Le mausolée du sultan Sandjar fut brûlé et son sépulcre vidé. (Ce fut alors que, d'après la tradition, un clan oghouz qui nomadisait dans la région de Merv émigra vers l'Asie Mineure où les Seldjouqides lui accordèrent des terres et où il jeta p.302 les bases de l'empire ottoman.) Toloui alla ensuite châtier Nîchâpoûr qui avait eu le malheur, peu auparavant (en novembre 1220), de repousser et de tuer le général mongol Toqoutchar, gendre de Gengis-khan. Cette fois Nîchâpoûr fut prise d'assaut par Toloui (10 avril 1221) et complètement détruite. La veuve de Toqoutchar présida au massacre. Pour éviter les simulations, on coupa la tête des cadavres, on fit des pyramides de têtes humaines distinctes pour les hommes, les femmes et les enfants ; « on tua jusqu'aux chiens et aux chats ». Les Mongols abattirent près de Thoûs le mausolée du khalife Hâroûn er-Rachîd. Le tombeau de Sandjar, le tombeau d'Hâroûn er-Rachîd, tout ce qui faisait la gloire de cette brillante civilisation arabo-persane était systématiquement détruit. Toloui alla ensuite prendre Hérât dont la garnison khwarezmienne résista, mais dont la population civile ouvrit les portes. Il fit massacrer les soldats et épargna — pour cette fois — la population.

---

[1] Cf. Barthold, *Turkestan,* 420-426, après critique des données de Nessawî, Djoûzdjânî et Djouweynî.

[2] Ici encore je suis la chronologie proposée par Barthold, *Turkestan,* 427-455, où on trouvera l'exposé critique des éléments fournis par Nessawî, Djoûzdjânî et Djouweynî.

Toloui rejoignit ensuite Gengis-khan près de Thâleqân. Djaghataï et Ogödaï, qui venaient de prendre Ourgendj, rallièrent également sous Thâleqân l'armée de leur père.

Après avoir détruit Thâleqân, Gengis-khan franchit l'Hindoukouch pour aller assiéger Bâmiyân. A ce siège fut tué le jeune Mütügen, fils de Djaghataï et petit-fils préféré de Gengis-khan. Le conquérant annonça lui-même la nouvelle au père au cours d'un repas, lui interdit au nom du *yassaq* de pleurer le défunt, mais fit à celui-ci de sanglantes funérailles. Aucun butin ne fut fait : tout fut détruit, aucun prisonnier ne fut capturé, « tout être vivant fut massacré ». Le site où s'était élevé Bâmiyân reçut le nom de ville maudite [1].

Cependant le prince khwarezmien Djélâl ed-Dîn Manguberti [2], fils du feu sultan Mohammed, s'était échappé de la catastrophe qui s'abattait sur la Transoxiane et le Khorâssân, en perçant à Nessâ un cordon de troupes mongoles. Réfugié à Ghazna, au cœur des montagnes de l'Afghanistan, il y avait reconstitué une armée. Il défit même à Perwân, au nord de Caboul, un corps d'armée mongol commandé par Chigi-qoutouqou [3]. Gengis-khan, brûlant p.303 de venger l'échec de son lieutenant, marcha sur Ghazna où Djelâl ed-Dîn n'osa pas l'attendre. Ghazna ne fit aucune résistance, mais Gengis-khan, pressé de rejoindre Djelâl ed-Dîn, remit à plus tard la destruction rituelle de la ville. Il atteignit enfin le prince khwarezmien sur les bords de l'Indus et tailla en pièces ses soldats (24 novembre 1221, d'après Nessawî). Djelâl ed-Dîn lui-même lui échappa en se lançant tout armé sur son cheval au milieu du fleuve sous une grêle de traits : il eut la chance d'aborder sain et sauf sur l'autre rive, d'où il alla chercher refuge à la cour du sultan de Delhi (décembre 1221) [4]. Les Mongols, du reste, ne le pour survirent pas immédiatement sur le sol indien. (Ce ne fut que l'année suivante qu'un de

---

[1] D'après Djouweynî et Rachîd ed-Dîn. — Il est curieux que Djoûzdjânî et Nessawî ne parlent pas de ce siège, mais fassent aller Gengis-Khan directement de Thâleqân à Ghazna. Cf. Barthold, *Turkestan,* 444.

[2] Turc Mängüberti, « Donné par Dieu ».

[3] Raverty se demande s'il s'agit bien ici de la Perwân qui s'élève dans la vallée du Pandchir. Il propose une autre Perwân située près des sources de la Lougar, affluent de la rivière de Caboul (Raverty, traduct. du *Tabaqât-i Nâçirî,* 288, 1021).

[4] Nessawî, trad. Boudas, 138-141.

leurs détachements, sous les ordres du *noyan* djélaïr Bala, poussa une reconnaissance jusqu'à Moultan, mais pour se retirer bientôt, en raison des chaleurs). Du reste la famille de Djélâl ed-Dîn, à défaut de lui-même, était tombée au pouvoir des Mongols qui en massacrèrent tous les enfants mâles.

Cependant l'échec mongol de Perwân avait ranimé le courage des dernières villes encore debout dans l'Iran oriental. Gengis-khan régla d'abord leur compte aux gens de Ghazna qui furent tous égorgés, à l'exception des artisans qu'il envoya en Mongolie. Hérât, après la bataille de Perwân, s'était insurgée (novembre 1221) [1]. Le général mongol Aldjigidäi s'empara de Hérât après six mois de siège, le 14 juin 1222. Toute la population fut massacrée et l'égorgement exigea une semaine entière. Les « revenants » qui commençaient à repeupler Merv, avaient commis la folie de tuer le préfet persan laissé par Toloui et d'acclamer Djelâl ed-Dîn. Ils furent égorgés jusqu'au dernier par Chigi-qoutouqou avec une minutie implacable. Une fois le massacre accompli, les Mongols avaient la précaution de simuler un départ ; ils s'éloignaient à quelque distance ; les malheureux qui avaient pu échapper en se réfugiant dans la banlieue ou dans les caves reparaissaient un à un, et quand ces survivants, croyant l'ennemi parti, avaient repris confiance, l'arrière-garde mongole, diaboliquement, surgissait à nouveau et les tuait.

Il est remarquable qu'en Transoxiane et dans l'Iran oriental les Mongols éprouvèrent en général moins de difficultés qu'en Chine à prendre les villes fortes. C'est que d'une part la terreur qu'ils inspiraient en pays musulman à titre de « païens » — nous dirions aujourd'hui à titre de sauvages — était plus forte encore p.304 que celle qu'ils pouvaient faire naître dans le pays chinois, où on était habitué depuis des siècles à leur voisinage. Puis ils semblent avoir ici, plus encore qu'en Chine, utilisé le matériel humain indigène. Pour prendre une ville, les Mongols réquisitionnaient la population mâle du district environnant, des campagnes, des bourgs ouverts, puis ils poussaient cette multitude, l'épée dans les reins, à l'attaque des fossés et des murailles. Qu'importait qu'elle fût massacrée par ses propres compatriotes, pourvu que les cadavres comblassent le fossé et que les assauts répétés épuisassent la garnison ? Quelquefois on déguisait ces malheureux en Mongols, avec un

[1] Cf. Barthold, *Turkestan,* 446-449, d'après, surtout, Nessawî et Djouweynî.

drapeau mongol pour chaque dizaine, de sorte que la garnison, voyant ces foules se déployer dans la plaine, croyait avoir affaire à une immense armée gengiskhanide. Grâce à cette ruse de guerre, il arriva qu’un faible contingent mongol suffît à faire capituler une place. Ensuite on égorgeait ces troupeaux humains, devenus inutiles. Cette abominable pratique, largement généralisée, perfectionnée au maximum par l’esprit de discipline et d’organisation des Mongols, devint un de leurs procédés tactiques les plus habituels. Ce fut avec des prisonniers de Boukhârâ que Gengis-khan poussa le siège de Samarqand ; les prisonniers de Samarqand, à leur tour, servirent au siège d’Ourgendj. Ce fut de même en partie avec les populations rurales du Khorâssân que Toloui s’empara de Merv. La terreur, la prostration étaient telles que nul ne songeait à résister. Quand Nessâ est prise, les Mongols rassemblent les habitants dans la plaine et leur ordonnent de se lier les uns aux autres les mains derrière le dos.

> « Ils obéirent, écrit Mohammed de Nessâ ; s’ils se fussent dispersés en fuyant vers les montagnes voisines, la plupart se seraient sauvés. Lorsqu’ils furent garrottés, les Mongols les entourèrent et les abattirent à coup de flèches, hommes, femmes et enfants indistinctement.

Mais chez les Mongols le sens administratif, le sens militaire de l’ordre ne perdait jamais ses droits. Après avoir égorgé les quatre cinquièmes de la population, les Mongols laissaient, pour administrer les survivants, un fonctionnaire civil, le *darougatchi* ou *darouqatchi,* souvent ouigour, quelquefois même persan, avec des scribes sachant tenir les registres dans ces deux langues.

L’Iran oriental ne s’est jamais entièrement relevé de la tempête gengiskhanide. Une ville comme Balkh porte encore la marque des destructions mongoles. La renaissance timouride en ces régions, au XV^{e} siècle, sous Châh-Rokh, Olough-beg et Hossein-i Bâiqarâ, ne pourra restaurer intégralement une terre bouleversée du fond en comble. Cependant, si Gengis-khan s’est conduit p.305 comme le plus terrible ennemi de la civilisation arabo-persane, s’il s’est comporté à son égard comme le Réprouvé et le Maudit que stigmatisent les écrivains musulmans, il n’avait aucune hostilité de principe contre l’islamisme. S’il interdisait la pratique des

ablutions et la manière de tuer le bétail chez les Musulmans, c'est qu'elles étaient contraires aux coutumes ou superstitions mongoles. S'il détruisit dans l'Iran oriental la brillante civilisation urbaine qui avait produit un Firdousi et un Avicenne, c'est qu'il entendait ménager aux marches du sud-ouest une sorte de *no man's land,* de steppe artificielle qui servît de glacis à son empire. Ce fut dans ce but qu'il *tua la terre.* Il y avait en lui à la fois un homme de gouvernement plein de sens, incapable d'approuver une guerre religieuse, et un nomade qui, concevant mal la vie sédentaire, avait tendance à détruire la civilisation urbaine, à supprimer aussi les cultures agricoles (en quittant l'Iran oriental, il y fit détruire les greniers à grain), à transformer les labours en steppe, parce que la steppe convenait mieux à son genre de vie et donnait moins de mal à administrer...

Gengis-khan séjourna assez longtemps en Afghanistan, au sud de l'Hindou-kouch. En mai 1222 il y reçut la visite du célèbre religieux taoïste K'ieou Tch'ang-tch'ouen qu'il avait mandé de Chine en 1220 et qui venait d'arriver par l'Ouigourie, Almaligh, le Talas et Samarqand. Le conquérant se montrait en effet curieux de connaître les drogues d'immortalité des magiciens taoïstes [1]. Cependant il songeait maintenant à rentrer en Mongolie. Il retraversa l'Amoû-daryâ à l'automne de 1222 et passa par Boukhârâ où il eut aussi la curiosité de se faire expliquer les principaux dogmes de la religion musulmane : il les approuva, excepté le pèlerinage à la Mecque qu'il jugea inutile, attendu que le monde entier est la maison de Dieu (du *Tängri,* le « Ciel Éternel » des Mongols). A Samarqand il ordonna que la prière publique musulmane fût faite en son nom, puisqu'il avait remplacé le sultan Mohammed. Il exempta même le « clergé » musulman, imams et cadis, du paiement des impôts, ce qui prouve bien que ses atrocités envers le monde musulman étaient « faits de guerre » et non guerre religieuse. Il hiverna à Samarqand, passa le printemps de 1223 au p.306 nord du Sîr-daryâ. Il tint, sans doute dans la vallée du Tchirtchik, petit affluent septentrional de ce fleuve, près de Tachkend, une manière de « cour » barbare, assis sur un

[1] Sur le voyage de K'ieou Tch'ang-tch'ouen, *alias* K'ieou Tch'ou-k voir Bretschneider, *Mediaeval researches,* I, 35-108 ; Barthold, *Turkestan* 451, et Pelliot, T'oung pao, 1930, I, 56. Tch'ang-tch'ouen rapporta de son séjour auprès de Gengis-khan un édit protégeant les couvents taoïstes. Son compagnon, le moine Li Tche-tch'ang écrivit en 1228 la relation de son voyage. Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises,* T'oung pao, 1908, 298.

trône d'or, parmi ses *noyan* et ses *bagadour,* puis (toujours au printemps de 1223) un *qouriltaï* avec ses fils, dans la steppe de Qoulan-bachi, au nord des monts Alexandre. Pendant ce temps, son armée s'amusait à de colossales battues de gibier. Il passa de même l'été de 1223 dans les steppes du Talas et du Tchou, et vraisemblablement l'été de 1224 sur l'Irtych. Il fut de retour en Mongolie au printemps de 1225.

Raid de Djébé et de Subötaï en Perse et en Russie.

@

Avant de suivre Gengis-khan dans sa dernière campagne de Chine, il convient de rappeler l'expédition de ses deux lieutenants, Djébé *noyan* et Subötaï *bagadour* autour de la mer Caspienne.

On a vu que ces deux généraux, les meilleurs stratèges de l'armée mongole, avaient été chargés, avec un corps de cavalerie — 25.000 hommes, estime Grenard —, de poursuivre le sultan Mohammed de Khwârezm dans sa fuite à travers la Perse. Le sultan une fois mort, ils continuèrent leur chevauchée vers l'Ouest. Après avoir mis à sac Reiy, la ville des merveilleuses faïences historiées, qui ne devait plus se relever de cette catastrophe [1], ils furent, dit Mirkhond, sollicités par certains musulmans sunnites d'aller détruire le foyer chî'ite de Qoum, ce qu'ils firent fort obligeamment. Hamadhân s'étant soumise, ils se contentèrent de la rançonner ; après quoi ils détruisirent Zendjân et durent prendre d'assaut Qazwin dont toute la population fut, par punition, massacrée. Le dernier atâbeg turc d'Azerbeîdjân, le vieil Özbeg — de cette dynastie de mamelouks locaux qui avait failli, vers la fin du XII^{e} siècle, succéder aux Seldjouqides — les écarta à prix d'or de Tauris. Par la plaine du Moghân, Djébé et Subötaï allèrent, en plein hiver, faire

[1] Minorsky (*Raiy*, Enc. Isl., 1184) se demande si Ibn al-Athîr n'a pas exagéré en disant que toute la population de Reiy fut massacrée par les Mongols dès 1220. Ibn al-Athîr ajoute d'ailleurs qu'il y eut un deuxième massacre des survivants en 1224. « Djouweynî, remarque Minorsky, dit seulement, que les généraux mongols tuèrent beaucoup de gens à Khwâr-i Reiy (dans la campagne habitée de chî'ites ?), mais qu'à Reiy ils furent rencontrés par le qâdi (châfi'ite ?) qui se soumit aux envahisseurs, après quoi ces derniers partirent plus loin. Rachîd ed-Dîn admet que les Mongols de Djébé et de Subötaï tuèrent et pillèrent à Reiy, mais il semble faire une distinction entre Reiy et Qoum, où les habitants (chî'ites) furent totalement massacrés.

une incursion en Géorgie. Ce royaume chrétien, alors gouverné par Giorgi III Lacha ou le Brillant (1212-1223), p.307 était à l'apogée de sa puissance, mais les deux généraux mongols taillèrent en pièces l'armée géorgienne près de Tiflis (février 1221) [1]. De là ils revinrent en Azerbeîdjân saccager Marâgha après emploi de leur tactique ordinaire : prisonniers obligés de monter les premiers à l'assaut de la citadelle et qui étaient massacrés s'ils reculaient, puis, après la chute de la place et l'égorgement de la population, faux départ qui donnait confiance aux rescapés et retour en trombe des arrière-gardes qui décapitaient ces malheureux (mars 1221). Les deux généraux mongols furent alors sur le point de marcher sur Baghdâd pour détruire le Khalifat abbasside. L'éventualité aurait été terrible pour le monde arabe, parce qu'à la même heure, comme le signale Ibn al-Athîr, les Croisés avaient envahi l'Égypte et occupé Damiette [2]. Ce n'était pas la petite armée abbasside réunie à Daqoûqa, qui pouvait défendre l'Irâq 'Arabî. Cette année 1221 pouvait voir à la fois Djébé et Subötaï à Baghdâd et le roi Jean de Brienne au Caire. Heureusement pour le Khalife, Djébé et Subötaï se contentèrent d'aller de nouveau rançonner Hamadhân. Les citadins, cette fois, résistèrent. Les Mongols prirent Hamadhân d'assaut, massacrèrent toute la population et brûlèrent la ville. De là, par Ardébil, qu'ils saccagèrent également, les deux capitaines mongols remontèrent en Géorgie.

La chevalerie géorgienne était une des meilleures de l'époque. Subötaï, par une feinte retraite, l'attira dans une embuscade où l'attendait Djébé, et la tailla en pièces. Les Géorgiens durent s'estimer heureux de sauver Tiflis, en laissant les Mongols saccager le sud du pays. Les Mongols passèrent ensuite au Chîrvân, y saccagèrent Chamâkha, puis, par Derbend, descendirent dans les steppes au nord du Caucase. Ils s'y heurtèrent à la coalition des peuples de la région : Alains (qui descendaient des anciens Sarmates et étaient chrétiens, de confession grecque) [3], Lezghiens et Tcherkesses, de race

---

[1] Voir le récit de l'invasion de « Sabada Bahadur », chez le chroniqueur arménien Kirakos, trad. Dulaurier, dans le Journal Asiatique, 1858, I, 197-200 et dans Brosset, *Histoire de Géorgie*, I, 492.

[2] R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 230 et sq.

[3] Voir le touchant accueil qu'ils firent en 1253 au franciscain Rubrouck (*Voyage de Rubrouck,* chapitre XIII).

caucasienne, Turcs Qiptchaq. Adroitement Djébé et Subötaï obtinrent la défection des Qiptchaq en invoquant la fraternité turco-mongole et en leur donnant une partie de leur butin. Ils défirent alors séparément les autres coalisées, puis, se lancèrent à la poursuite des Qiptchaq, les taillèrent en pièces et leur reprirent le butin cédé [1].

p.308 Cependant les Qiptchaq avaient fait appel aux Russes. Un des khans qiptchaq, nommé Koutan, dont la fille avait épousé le prince russe Mstislav de Galitch, obtint de son gendre et des autres princes russes une intervention collective contre les Mongols. Une armée russe de 80.000 hommes, conduite par les princes de Galitch de Kiev, de Tchernigov et de Smolensk, descendit le Dniéper en opérant sa concentration près de Khortitsa, aux environs d'Alexandrov. Les Mongols reculèrent et n'acceptèrent le combat que lorsque l'ennemi fut convenablement fatigué et que ses divers corps d'armée se trouvèrent suffisamment espacés entre eux. L'action eut lieu près de la Kalka ou Kalmious, petit fleuve côtier qui se jette dans la mer d'Azov, près de Marioupol [2]. Le prince de Galitch et les Qiptchaq chargèrent, sans attendre les gens de Kiev, furent mis en déroute et prirent la fuite (31 mai 1222). Le prince de Kiev, Mstislav, resté seul, se défendit trois jours dans son camp et obtint une capitulation honorable, mais n'en fut pas moins mis à mort avec tous les siens [3].

Ce premier désastre russe n'eut pas, pour le moment, de conséquences politiques. Du reste, le grand duc de Vladimir, Youri, qui n'avait pas eu le temps d'arriver avec ses troupes à la Kalka, gardait son armée intacte. Les Mongols se contentèrent de piller les comptoirs génois de Soudak ou Soldaja, en Crimée (sans que rien autorise l'hypothèse de Cahun sur une entente

---

[1] Les Qiptchaq étaient à cette époque en voie de se christianiser. Un de leurs chefs, tué par des Mongols en 1223, Youri Kontchakovitch, porte un nom chrétien (Pelliot, *A propos des Comans,* Journal Asiatique, 1920, 149).

[2] Bretschneider, *Mediaeval Researches*, I, 297.

[3] Cf. Erdmann, *Temudschin,* 434 et sq.

entre eux et les Vénitiens) [1]. Djébé et Subötaï franchirent la Volga vers Tsaritsyne, allèrent battre les Bulgares de la Kama, les Turcs Qanqli de l’Oural et rallièrent, après ce fantastique raid, la grande armée de Gengis-khan dans les steppes au nord du Sîr-daryà.

Dernières années de Gengis-khan.

@

Gengis-khan fut de retour en Mongolie au printemps de 1225, Il passa l’hiver de 1225-1226 et l’été suivant dans ses campements de la Toula, affluent de l’Orkhon. Il avait maintenant plus de soixante-dix ans. De Pékin à la Volga, tout tremblait devant lui. Son fils aîné Djötchi qui, détaché dans le gouvernement des steppes aralo-caspiennes, paraissait, vers la fin, vouloir faire une p.309 politique particulière, au point d’inquiéter le Conquérant, allait mourir vers février 1227, avant que le désaccord éclatât.

Gengis-khan dirigea encore une campagne contre le royaume tangout de Si-Hia, au Kan-sou. En effet le roi de Si-Hia, bien que son vassal, s’était dérobé à l’obligation d’envoyer un contingent pour la guerre du Khwârezm. A l’invite formulée à ce sujet, raconte l’*Histoire Secrète,* un des dignitaires tangout, Acha-gambou, avait eu l’insolence de répondre pour son maître que, si Gengis-khan n’avait pas assez de troupes, il ne méritait pas le pouvoir suprême. C’étaient là bravades qui ne pouvaient s’oublier. Une fois réglées les affaires de Khwârezm, le Conquérant avait à tirer vengeance de cette défection. De plus, comme le fait remarquer Vladimirtsov, Gengis-khan avait dû s’apercevoir que, pour mener à bien la conquête du royaume Kin de la Chine septentrionale, où son lieutenant Mouqali venait de mourir à la tâche, la possession directe du Kan-sou, de l’Alachan et de l’Ordos était indispensable aux Mongols. Il entra donc en campagne à l’automne du 1226, prit à la fin de l’année Ling-tcheou et, au printemps de 1227, commença le siège de la

[1] Hammer, *Geschichte der Goldenen Horde*, p. 87. Politiquement Soldaia (Soudak) dépendait alors de l’empire grec de Trébizonde (G. I. Bratianu, *Commerce génois dans la mer Noire*, p. 203).

capitale si-hia, la ville actuelle de Ning-hia [1]. Le système de la « terreur mongole » fut aussi impitoyablement appliqué qu’en Afghanistan.

> « Les habitants se cachaient en vain dans les montagnes et les cavernes pour échapper au fer mongol. Les champs étaient couverts d’ossements humains.

Pendant que le siège de Ning-hia se poursuivait, Gengis-khan alla camper durant l’été de 1227 dans la région de la rivière Ts’ing-chouei et dans le canton de Long-tö, au nord-ouest de l’actuel P’ing-leang. Ce fut là, dans le canton à l’ouest de P’ing-leang, qu’il mourut le 18 août 1227 [2], à l’âge de soixante-douze ans. Peu après, la capitale ennemie, Ning-hia, fut enfin prise et, conformément à la volonté posthume du Conquérant, toute la population fut égorgée. Une partie du peuple tangou fut donnée à l’impératrice Yesouï, une des épouses de Gengis-khan, qui l’avait accompagné dans cette campagne.

Le corps de Gengis-khan fut enseveli près de la montagne sacrée de Bourqan Qaldoun — notre Kenteï — où le *Tängri* lui avait naguère parlé, aux sources de l’Onon et du Kéroulèn. En 1229 son successeur devait célébrer en son honneur de grands sacrifices à la manière mongole.

> « Il ordonna que, suivant la coutume, des mets fussent offerts pendant trois jours aux mânes de son père. Il fit choisir dans les familles des *noyan* et des généraux les plus p.310 belles filles, au nombre de quarante ; elles furent parées de riches vêtements, de joyaux d’un grand prix et, selon l’expression de Rachîd ed-Dîn, on les envoya servir Gengis-khan dans l’autre monde. A cet hommage barbare fut joint celui de superbes chevaux [3].

Caractère et œuvre de Gengis-khan.

@

---

[1] *Yuan-che*, trad. Krause, *Cingis Han*, p. 40.

[2] Date du *Yuan-che.*

[3] D’Ohsson, II, 12-13. Comme on le voit, les immolations funèbres de suivants et de chevaux étaient restées inchangées dans les steppes, des Scythes d’Hérodote à Gengis-khan (Hérodote, IV, 71-72 ; [remacle.org, et ‘LXXI’]).

L'empire des steppes

Gengis-khan a été considéré comme un des fléaux de l'humanité. Il résume en lui douze siècles d'invasions des vieilles civilisations sédentaires par les nomades de la steppe. De fait aucun de ses prédécesseurs ne laissa une aussi effrayante réputation. Il érigea la terreur en système de gouvernement et le massacre en institution méthodique. Sa destruction de l'Iran oriental dépasse en horreur tout ce que l'Europe attribue à Attila, l'Inde à Mihirakoula. Toutefois il y a lieu de remarquer que sa cruauté venait plutôt de la dureté du milieu, le plus fruste de l'arrière-ban turco-mongol, que d'une sorte de férocité naturelle (Tamerlan, autre massacreur, est à cet égard beaucoup plus responsable, parce que plus civilisé) [1]. Les exécutions collectives du conquérant mongol faisaient partie d'un système de guerre, c'était l'arme du nomade contre les sédentaires qui ne se soumettaient pas à temps et surtout qui se révoltaient après s'être soumis. Le malheur fut que ce nomade ne concevait guère l'économie de la civilisation agricole et urbaine. Ayant conquis l'Iran oriental et la Chine du nord, il considérait comme tout naturel, en rasant les villes, en détruisant les cultures, de ramener ces pays à la steppe. Mille ans d'hérédité nomade, de razzias au seuil des civilisations, à l'orée des vieux pays de labour, parlaient en lui quand il définissait ainsi la joie suprême :

> « tailler en pièces ses ennemis, les chasser devant soi, s'approprier leurs biens, voir en larmes les êtres qui leur sont chers, presser dans ses bras leurs femmes et leurs filles ! [2]

Et inversement, cette mélancolique réflexion, à la pensée que ses petits-fils délaisseraient pour la vie des sédentaires la rude existence de la steppe :

> « Après nous, les gens de notre race se vêtiront d'habits dorés, mangeront des mets gras et sucrés, monteront d'excellents coursiers, presseront p.311 dans leurs bras les plus jolies femmes, et ils oublieront qu'ils nous le doivent [3]…

---

[1] Non seulement Gengis-khan était, bien entendu, illettré, mais il ne parlait même pas le turc, pourtant connu de beaucoup de Mongols (Djouzdjânî, ap. Barthold, *Turkestan,* 461 et d'Ohsson, II, 95).

[2] Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, I, 404.

[3] Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, I, 416.

Une stèle taoïste de 1219, gravée à l'instigation du moine Li Tche-tch'ang qui en 1220-1223 accompagna le célèbre K'ieou Tch'ang-tch'ouen auprès du Conquérant, traduit curieusement dans le vocabulaire philosophique du Taoïsme l'impression produite sur les Chinois par l'empereur des nomades, son genre de vie, son œuvre :

> « Le Ciel s'est lassé du luxe excessif de la Chine. Moi (c'est Gengis-khan qu'on fait parler), je demeure dans la région sauvage du nord ; je reviens à la simplicité et je retourne à la modération. Qu'il s'agisse des vêtements que je porte ou des repas que je prends, j'ai les mêmes guenilles et la même nourriture que les gardiens de bœufs et les palefreniers, je traite les soldats comme mes frères. Présent à cent batailles, j'ai toujours mis ma propre personne en avant. En l'espace de sept années, j'ai réalisé une grande œuvre et dans les six directions de l'espace tout est soumis à une seule règle [1] !

Dans le cadre de son genre de vie, de son milieu et de sa race, Gengis-khan se présente à nous comme un esprit pondéré, d'un ferme bon sens, remarquablement équilibré, sachant écouter, d'amitié sûre, généreux et affectueux malgré sa sévérité, ayant de réelles qualités d'administrateur, pourvu qu'on entende par là l'administration de populations nomades et non celle de peuples sédentaires dont il concevait mal l'économie. Dans ces limites, il montrait un goût inné de l'ordre et du bon gouvernement. A côté, de sentiments barbares et terribles, nous trouvons chez lui des côtés incontestablement élevés et nobles, par lesquels le « Maudit » des écrivains musulmans reprend place dans l'humanité. Un des traits les plus caractéristiques de sa tournure d'esprit est son horreur instinctive des traîtres. Les serviteurs qui croyaient faire leur cour en trahissant en sa faveur leurs maîtres malheureux, il les faisait exécuter [2]. Au contraire, il lui arriva souvent, après la victoire, de récompenser ou de prendre à son service ceux qui avaient été jusqu'au bout fidèles à leurs seigneurs, ses anciens ennemis.

---

[1] Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, T'oung pao, 1908, 300.

[2] Par exemple, le cas de Köktchü, l'écuyer infidèle du Sängün kéraït en 1203 (*Histoire secrète,* trad. Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 179-180.

Rachîd ed-Dîn et l'*Histoire Secrète* relatent plusieurs traits de ce genre qui montrent, avec son estime pour le courage malheureux, l'esprit de solide moralité de son gouvernement. Les faibles qu'il avait une fois pris sous sa protection, il les défendait jusqu'au p.314 bout et les suivait dans la vie avec une fidélité inébranlable. Le chef des Öngüt, Alaqouch-tégin avait été assassiné pour avoir pris son parti contre celui des Naïman. Il restaura sa famille, s'attacha son fils, donna sa propre fille en mariage à ce jeune homme, assura la fortune de sa maison [1]. Les vaincus des anciennes guerres, les Ouigour, les K'i-tan n'eurent pas de protecteur plus loyal que lui, comme, plus tard, les chrétiens syriaques et les Arméniens n'auront pas de plus sûrs protecteurs que ses petits-fils. Au Leao-tong, le prince K'i-tan Ye-liu Liou-ko, son vassal de la première heure, était mort pendant la guerre du Khwârezm. Sa veuve vint trouver le Conquérant lors de la dernière campagne de celui-ci au Kan-sou. Il accueillit la princesse avec la plus grande bonté, lui témoigna, ainsi qu'aux deux fils de Ye-liu Liou-ko, les attentions les plus affectueuses, les plus paternelles [2]. Dans toutes les circonstances analogues on remarquait chez ce nomade vêtu de peaux de bêtes, chez cet exterminateur de peuples, une majesté naturelle, une haute courtoisie, une fleur de noblesse qui ont étonné les Chinois eux-mêmes. Gentilhomme de bonne souche, il était roi dans l'âme et nul ne fut moins enivré de sa vertigineuse fortune.

Enfin le politique inflexible qu'était Gengis-khan n'était pas sourd à l'expérience des civilisés. Il admit dans son intimité des conseillers ouigour comme T'a-t'a-t'ong-a, musulmans comme Mahmoûd Yalawâtch, k'i-tan comme Ye-liu Tch'ou-ts'ai. T'a-t'a-t'ong-a, qui avait rempli les mêmes fonctions auprès du dernier roi naïman, devint son chancelier, en même temps que le professeur d'écriture ouigoure de ses fils [3]. Mahmoûd Yalawâtch lui servit d'agent auprès des populations transoxianaises dont il fut le premier

---

[1] *Histoire des Yuan*, trad. Moule, *Christians in China*, 235.

[2] Mailla, IX, 78-126.

[3] Gengis-khan le chargea de leur apprendre le mongol en écriture ouigoure. Voir Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols,* dans *Asia Major,* II, 2 (1925), 287, et T'oung pao*,* 1930, I, 34.

gouverneur « mongol » [1]. Quant au K'i-tan sinisé Ye-liu Tch'ou-ts'ai, il parvint à donner au maître quelque teinture de civilisation chinoise, parfois même à empêcher le massacre. Une de ses préoccupations, nous dit sa biographie, était de sauver les textes précieux dans les villes saccagées ou incendiées par les Mongols ; un autre de ses soins était la recherche des drogues médicinales pour combattre les épidémies sorties de tant de charniers [2]. Nous savons d'ailleurs que, malgré son dévouement à l'État mongol et à la famille gengiskhanide, il ne pouvait toujours dissimuler p.315 son émotion quand il demandait la grâce d'une ville ou d'une province condamnées.

— Tu vas encore pleurer pour le peuple ?

lui disait Ogödaï. Son intervention prudente et judicieuse empêcha souvent des mesures irréparables.

> « Tartare d'origine et devenu Chinois par la culture de son esprit, il fut, dit Rémusat, l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs [3].

Avec les Mongols, il ne pouvait plaider directement la cause de l'humanité : il n'aurait pas été entendu. Il s'efforça de leur prouver que la clémence était de bonne politique, en quoi il touchait juste, car la barbarie des Mongols était surtout faite d'ignorance.

Au moment de la dernière campagne de Gengis-khan au Kan-sou, un général mongol fit observer à celui-ci que ses nouveaux sujets chinois ne lui seraient d'aucune utilité, attendu qu'ils étaient impropres à la guerre, et qu'en conséquence il vaudrait mieux exterminer toute la population — près de dix millions d'âmes — afin de tirer au moins parti du sol qui serait converti en pâturages pour la cavalerie. Gengis-khan appréciait le bien-fondé de cet avis quand Ye-liu Tch'ou-ts'ai se récria :

---

[1] Cf. Barthold, *Caghatai,* Enc. Isl., I, 832.

[2] Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, I, 64.

[3] A. Rémusat, *Vie de Yeliu Thsoutsat,* dans les *Nouveaux mélanges asiatiques,* II, 64. Cf. Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 9. — Ye-liu Tch'outs'ai (1190-1244) fut au service des Mongols depuis 1214-1215.

> « Il démontra aux Mongols, qui ne s'en doutaient point, les avantages qu'on pourrait retirer de contrées fertiles et de sujets industrieux. Il exposa qu'en prélevant des impôts sur les terres et des droits sur les marchandises, il pourrait être perçu par an 500.000 onces d'argent, 80.000 pièces de soie et 400.000 sacs de grain

— et il eut gain de cause [1]. Gengis-khan chargea Ye-liu Tch'ou-ts'ai d'établir sur ces bases l'assiette de l'impôt.

Grâce à Ye-liu Tch'ou-ts'ai et aux conseillers ouigour de Gengis-khan, il se constitua ainsi, au milieu même du massacre, un rudiment d'administration mongole. Sans doute y eut-il là, de la part du conquérant, plus qu'une faveur individuelle : une tendance générale de culture. Il semble que Gengis-khan ait eu une sympathie particulière pour les K'i-tan et les Ouigour, les deux peuples les plus civilisés du monde turco-mongol. Les premiers pouvaient, sans le dénationaliser, initier l'empire gengiskhanide à la culture chinoise ; les seconds le faisaient participer à la vieille civilisation turque de l'Orkhon et de Tourfan, à tout un héritage de traditions syriaques, manichéo-nestoriennes et bouddhiques. Aussi fut-ce aux Ouigour que Gengis-khan et ses premiers successeurs p.316 demandèrent les cadres de leur administration civile, comme la langue et l'écriture de leur chancellerie. L'écriture ouigoure devait d'ailleurs à peu de différence près, fournir par la suite aux Mongols leur alphabet national.

Les massacres s'oublièrent. L'œuvre administrative, due au concours de la discipline gengiskhanide et des bureaux ouigour, resta. Et cette œuvre, après tant de destructions initiales, se trouva profiter finalement à la civilisation. C'est sous ce point de vue que Gengis-khan a été jugé par les contemporains. « Il mourut, dont ce fut grand dommage, car il était prudhomme et sage. » dit Marco Polo. « Il tint le peuple en paix », dit notre Joinville [2]. Ce jugement n'est paradoxal qu'en apparence, En unifiant toutes les nations turco-mongoles en un empire unique, en faisant régner une discipline de fer de

---

[1] Cf. Deveria, *Notes d'épigraphie mongole-chinoise*, Journal Asiatique, 1896, II, 122.

[2] Marco Polo, éd. Pauthier, I, 183. — Joinville, éd. Wailly, p. 263.

Pékin à la Caspienne, Gengis-khan supprima les guerres perpétuelles de tribu à tribu et donna une sécurité inconnue aux caravanes.

> « Sous le règne de Gengis-khan, écrit Abou'l Ghâzî, tout le pays entre l'Iran et le Touran jouissait d'une telle tranquillité qu'on aurait pu aller du Levant au Couchant avec un plateau en or sur la tête, sans avoir à subir de personne la moindre violence [1].

Son *yassaq* établit en effet à travers la Mongolie et le Turkestan une « paix gengiskhanide », terrible sans doute avec lui, mais qui devait s'humaniser sous ses successeurs et rendre possible l'œuvre des grands voyageurs du XIV^e^ siècle. Gengis-khan fut à cet égard une manière d'Alexandre barbare qui, lui aussi, se trouva ouvrir à la civilisation des voies nouvelles [2].

@

[1] Abou'l Ghâzî Béhâdour-khân, *Histoire des Mongols et des Tartares,* trad. Desmaisons, 104. Voyez aussi dans le chronique géorgienne ce qui est dit sur « les excellentes lois de Gengis-khan, l'impartialité des Mongols en ce qui concerne la justice » (Brosset, *Histoire de Georgie*, I, 436). Notons également l'impression de majesté, d'ordre, de « droit divin », qu'évoque le souvenir de Gengis-khan chez l'Arménien Héthoum (*Documents arméniens des Croisades,* II, 148-150). Même impression de justice rigoureuse, d'ordre parfait chez Plan Carpin (art. IV).

[2] Voyez avant la guerre du Khwârezm son souci d'établir des relations commerciales suivies avec l'empire khwârezmien. Ce fut précisément l'attentat commis contre une caravane commerciale. mongole, qui causa, on l'a vu, la rupture avec le sultan Mohammed (Barthold, *Turkestan*, 396).

2.

LES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS DE GENGIS-KHAN.

Répartition des apanages entre les fils de Gengis-khan.

@

Chacun des quatre fils de Gengis-khan avait reçu, de son vivant, un *oulous,* c’est-à-dire un certain nombre de tribus, avec un *yourt*, p.317 c’est-à-dire un apanage territorial, l’étendue de steppe nécessaire à la vie pastorale de ces tribus, et un *indjou,* c’est-à-dire un revenu proportionné aux besoins de sa cour et de ses gens, revenu dans la formation duquel entraient les redevances payées par les populations sédentaires des parties soumises de la Chine, du Turkestan et de l’Iran [1]. Il y a lieu de remarquer en effet que ce qui pouvait être partagé, c’était seulement la prairie turco-mongole, les terres à pâturages des nomades. Le pays conquis en terre cultivée, autour de Pékin ou de Samarqand, restait terre d’Empire. Il ne serait pas venu à l’idée des fils de Gengis-khan de faire entrer en ligne de compte dans le partage de ses possessions le pays des sédentaires, de se faire l’un empereur de Chine, l’autre khan du Turkestan, le troisième sultan de Perse. Ces idées qui deviendront à partir de 1260 celles de leurs successeurs, étaient à eux-mêmes complètement étrangères. En effet, le partage de la prairie ne pouvait entraîner en rien, dans leur pensée, celui de l’empire gengiskhanide. Sous le régime de la *concordia fratrum,* l’empire allait continuer. Aussi bien, comme le fait remarquer Barthold, dans le droit des nomades, malgré le pouvoir absolu du *qaghan,* l’État appartenait moins à ce dernier personnellement qu’à la famille royale tout entière.

Le fils aîné de Gengis-khan, Djötchi [2], était mort six mois avant lui, vers février 1227, dans les steppes au nord de l’Aral. Bien que Gengis-khan ne lui

---

[1] Cf. Barthold, *Cinghiz Khan,* Enc. Isl., I, 882.

[2] Sur ce nom, Pelliot, *Sur quelques mots d’Asie Centrale,* Journal Asiatique, 1913, I, 459 (étymologie passible : *djotchin,* hôte.)

ait jamais tenu officiellement rigueur du doute qui planait sur sa naissance, le dissentiment s'était vers la fin accentué entre eux. Pendant les années 1222-1227, à partir de la prise d'Ourgendj à laquelle il avait pris part (avril 1221), Djötchi s'était tenu à l'écart dans son apanage du Tourgaï et de l'Ouralsk sans participer aux campagnes paternelles. Cette retraite chagrine avait fini par donner de l'ombrage au conquérant qui se demandait si son fils aîné ne conspirait pas contre lui : la mort de Djötchi avait peut-être prévenu un conflit pénible.

Batou, un des fils de Djötchi, hérita de la direction de son apanage. Présenté par la tradition mongole comme un prince doux et sage (il reçut le surnom de *Saïn-khan,* « le bon khan ») et par les Russes comme un conquérant cruel, il devait par la suite jouer comme doyen de la famille gengiskhanide un rôle considérable dans les querelles de succession au trône impérial, querelles où il p.318 apparaîtra comme un « faiseur de grands-khans » [1]. Pour le moment sa relative jeunesse, la mort de son père et le doute tacite sur la légitimité de cette branche ne firent jouer à la « maison de Djötchi » qu'un rôle effacé dans les affaires de l'Empire. Toutefois, en vertu du droit mongol qui réservait aux aînés la partie du domaine la plus éloignée de la résidence paternelle, la maison de Djötchi constituait, face à l'Europe, l'aile marchante de l'empire mongol. Elle avait reçu en effet les steppes à l'ouest de l'Irtych, « aussi loin que le sol avait été foulé par le sabot des chevaux mongols », c'est-à-dire le Semipalatinsk, l'Aqmolinsk, le Tourgaï ou Aqtioubinsk, l'Ouralsk, l'Adaj et le Khwârezm propre (Khiva), plus l'expectative de toutes les conquêtes à l'ouest de la Volga, dans le Qiptchaq, conquêtes amorcées par l'expédition de Djébé et de Subötaï.

Le deuxième fils de Gengis-khan, Djaghataï [2] (d. 1242), que celui-ci avait préposé à l'application du *yassaq,* de la discipline mongole, était en effet un justicier sévère et redouté, exécuteur scrupuleux et même méticuleux du code gengiskhanide, soldat discipliné, à sa place dans le rang, un peu borné aussi et qui ne trouva jamais à redire à ce que son père lui eût préféré pour le

---

[1] Cf. Barthold, *Batu-khan,* Enc. Isl., I, 699.

[2] Ou Tchaghataï. Du mongol *tchaghan,* blanc ? Cf. Barthold, *Caghatai khan,* Enc. Isl., I, 831. Je suis ici la forme Djaghataï, consacrée par l'orthographe, classique en France, de la langue « turque-djaghataï ».

poste suprême un cadet, Ogödaï. Djaghataï reçut comme apanage la zone des steppes de l'ancien empire qara-khitaï, depuis le pays ouigour à l'est jusqu'à Boukhârâ et Samarqand à l'ouest, c'est-à-dire essentiellement la zone de l'Ili, de l'Issiq-koul, du Tchou supérieur et du Talas et secondairement (puisqu'il ne s'agissait là que de territoires de sédentaires) la Kachgarie et la Transoxiane, étant entendu que dans cette dernière contrée les villes de Boukhârâ, Samarqand, etc., étaient directement administrées par les fonctionnaires du grand-khan. Au témoignage de Tch'ang-tch'ouen la résidence habituelle de Djaghataï était au sud de l'Ili.

Le troisième fils de Gengis-khan, Ogödaï [1], sur lequel nous allons revenir, reçut, à l'est et au nord-est du Balkhach, la région de l'Imil et du Tarbagataï, de l'Irtych noir et de l'Ouroungou, cette dernière région située vers l'ancien pays naïman. Le campement des Ogodaïdes était d'ordinaire dressé sur l'Imil.

Enfin, selon la coutume mongole, Toloui [2] qui était le plus jeune p.319 fils de Gengis-khan, était, comme tel et de droit, l'*otchigin* ou *odjigin,* le gardien du foyer, c'est-à-dire l'héritier du patrimoine paternel primitif, dans la région entre la Toula, le haut Onon et le haut Kéroulèn. Toloui nous est représenté comme un soldat intrépide, ne rêvant que conquêtes et un bon général (sa campagne du Ho-nan en 1232 sera fort bien menée) ; à part cela, adonné à l'alcoolisme (il en mourra prématurément en octobre 1232, à quarante ans) et sans grandes lumières personnelles. Mais il avait épousé une femme remarquablement intelligente, la princesse Soyourghaqtani ou Sorgaqtani, de l'ancienne famille royale kéraït (elle était la nièce du dernier *Wang-khan*), nestorienne comme tous les Kéraït, et qui devait plus tard assurer l'empire à ses fils.

Il y aurait lieu d'ajouter que les familles de deux des frères de Gengis-khan, Qassar et Témugé Otchigin, étaient apanagées, celle de Qassar du côté de l'Argoun et de la rivière Khaïlar, celle de Témugé à l'extrémité orientale de

---

[1] Ou Ogädäi. « Du mongol *ögädä,* en haut ? »

[2] Sur ce nom, Pelliot, *Quelques mots d'Asie Centrale,* Journal Asiatique, 1913, I, 460 (étymologie possible : *toli,* miroir). Cf. Rachîd ed-Dîn, dans Erdmann *Temudschin,* 641.

la Mongolie, près de l'ancien pays des Djürtchät, dans la province actuelle de Girin.

Toujours d'après le droit mongol et à titre de gardien du foyer, Toloui fut chargé, après la mort de Gengis-khan, d'exercer la régence (1227-1229), en attendant l'élection du nouveau grand-khan. A ce titre il reçut les *ordous,* les palais de tentes de son père, siège de la cour, et 101.000 hommes, sur les 129.000 que comprenait l'armée mongole en 1227 (les autres 28.000 hommes étant ainsi répartis : 4.000 à chacun des autres fils de Gengis-khan, 5.000 au frère cadet de Gengis-khan, Témugé, 3.000 aux fils d'un autre frère de Gengis-khan, Qatchioun, 1.000 aux fils d'un troisième frère de l'empereur, Qassar, et 3.000 à la famille de sa mère, Œlun-éké).

Ce ne fut qu'au printemps de 1229 qu'un *qouriltaï* ou assemblée générale des princes mongols se réunit sur les bords du Kéroulèn pour l'élection d'un grand khan. Ce congrès ne fit qu'entériner les volontés de Gengis-khan qui avait désigné pour lui succéder son troisième fils, Ogödaï [1].

Règne d'Ogödaï (1229-1241).

@

Ogödaï, que Gengis-khan avait désigné pour successeur, était le plus intelligent de ses fils. Non qu'il ait eu rien de son génie, de sa passion dominatrice, de son activité, mais il avait hérité de son bon sens et de sa solidité. Lourdaud, bonasse et ivrogne, jovial et volontiers clément, généreux à l'extrême, il profita de sa toute-puissance pour boire et s'amuser à sa guise. Du reste les affaires de l'empire mongol marchaient toutes seules, par la seule force du *yassaq.*

Ogödaï établit sa résidence ordinaire à Qaraqoroum. Le choix de ce site avait une importance historique. C'était dans cette région du haut Orkhon que la plupart des anciens empires turco-mongols avaient eu leur « capitale », des Hiong-nou de l'antiquité aux T'ou-kiue orientaux du haut moyen âge. Près de là s'était élevée au VIII^{e} siècle, à Qara-balgassoun, l'*ordou-baligh* des qaghan

[1] D'après certaines sources, l'avènement officiel d'Ogödaï est du 13 septembre 1229. Quant à Toloui, il mourut trois ans après l'élection d'Ogödaï, le 9 octobre 1232, âgé seulement de quarante ans, comme nous venons de le voir, mais ayant bien dirigé la régence.

ouigour, et ce fut ce même nom d'*ordou-baligh* (la ville de la cour) que porta d'abord la capitale des Gengiskhanides. Déjà, sous le règne de Gengis-khan, Qaraqoroum ou un site voisin avait sans doute été adopté à partir de 1220 comme capitale théorique, mais ce fut Ogödaï qui fit de notre Qaraqoroum la capitale véritable du nouvel empire en y construisant en 1235, une enceinte murée [1].

En même temps Ogödaï donnait toute sa confiance au K'i-tan sinisé Ye-liu Tch'ou-ts'ai. Ye-liu Tch'ou-ts'ai s'efforça de doubler l'empire tout militaire des Mongols d'un empire administratif, à la manière chinoise. D'accord avec les lettrés ouigour, il organisa la chancellerie mongole avec des bureaux chinois, tangout, ouigour et persans (l'ouigour tenant pour longtemps la principale place). Les Mongols, pour les besoins militaires de leur empire, aménagèrent très tôt un système de postes impériales. Ye-liu Tch'ou-ts'ai et ses émules firent établir, le long des routes utilisées à cet effet, des relais réguliers comportant des magasins de grain [2]. Surtout Ye-liu Tch'ou-ts'ai donna à l'empire mongol une sorte de budget fixe, les Chinois devant payer un impôt en argent, en pièces de soie et en grains, réparti par feux, et les Mongols donner le 10^{e} de leurs chevaux, de leurs bœufs et de leurs moutons. A cet effet les parties conquises de la Chine, jusque-là considérées p.321 comme un terrain vague pour pillages arbitraires, furent divisées au début de 1230 en dix départements réguliers avec un personnel administratif de fonctionnaires mongols et de lettrés chinois. Ye-liu Tch'ou-ts'ai fit encore ouvrir à Pékin et à P'ing-yang des écoles pour l'éducation « confucéenne » des jeunes seigneurs mongols, et inversement attira dans l'administration mongole un grand nombre de Chinois ralliés.

---

[1] Le nom chinois de la ville est Ho lin, transcription normale de (Qara)qoroum. Sur la date de sa fondation, Pelliot, *Note sur Karakorum,* Journal Asiatique, 1925, I, 372, et Barthold, *Karakorum,* Enc. Isl., II, 785. Plan des ruines de Qaraqoroum dans Radloff, *Atlas der Alterthümer der Mongolei,* pl. XXXVI.

[2] Djouweynî et Rachîd ed-Dîn in d'Ohsson, II, 63, Marco Polo, c. 97.

— L’Empire, disait-il à Ogödaï, a été créé à cheval, mais il ne peut être gouverné à cheval [1].

A côté de Ye-liu Tch’ou-ts’ai, Ogödaï donna sa confiance au Kéraït nestorien Tchinqai, déjà distingué par Gengis-khan et que Plan Carpin qualifie de « protonotaire », c’est-à-dire de chancelier de l’empire. « Nul édit, écrit M. Pelliot, ne put être promulgué dans la Chine du nord sans que Tchinqai l’eût accompagné d’une ligne en écriture ouigoure [2]. »

Au point de vue militaire, le règne d’Ogödaï vit les Mongols achever la conquête de la Chine septentrionale, de la Perse et de la Russie méridionale.

Destruction du royaume kin par les Mongols.

@

En Chine un nouvel effort s’imposait. Depuis la mort de Mouqali, pendant que Gengis-khan était occupé à l’Ouest, les Kin avaient repris du terrain : ce vieux peuple des Djürtchät en qui le sang tongous n’était pas encore affaibli, faisait preuve d’une vitalité étonnante. Non seulement les Kin s’étaient maintenus au Ho-nan, autour de K’ai-fong, leur nouvelle capitale, mais ils avaient encore recouvré sur les Mongols presque tout le bassin de la Wei, au Chen-si central, y compris l’importante place forte de T’ong-kouan qui couvrait l’entrée du Ho-nan, et la forteresse de Ho-tchong (aujourd’hui P’ou-tcheou) qui lui faisait face, au nord du fleuve Jaune, dans l’angle sud-ouest du

---

[1] Mailla, IX, 132. Mais peut-être le fruste Mongol voyait-il plus loin que son conseiller chinois, du moins dans l’intérêt du peuple mongol. Ogödaï voulait envoyer en Chine les contingents musulmans, et dans l’Ouest les contingents de l’Extrême-Orient. Ye-liu Tch’ou-ts’ai l’en dissuada en raison des fatigues que comportaient de telles marches. Le résultat au bout de cinquante ans fut que les Mongols d’Extrême-Orient étaient devenus chinois et que ceux de l’Ouest étaient devenus turcs ou persans (cf. Mailla, IX, 212).

[2] Pelliot, *Chrétiens d’Asie Centrale et d’Extrême-Orient,* T’oung pao, 1914, 628. M. Pelliot fait remarquer que deux des fils de Tchinqai portaient les noms chrétiens de Yao-chou-mou (Yochmout) et K’ouo-li-ki-sseu (Georges).

Chan-si. Le dernier roi kin Nin-kia-sou (1223-1234) pouvait recommencer à espérer [1].

p.322 Les Mongols rouvrirent les hostilités en s'emparant en 1231 des villes du bassin de la Wei : P'ing-leang, Fong-siang, etc. Pour la campagne de 1232, ils imaginèrent un plan grandiose [2]. Ne pouvant forcer la passe de T'ong-kouan, ils la tournèrent au nord-est et au sud-ouest. Tandis qu'Ogödaï, avec le gros de l'armée et à grand renfort de machines s'emparait de Ho-tchong, ce qui allait lui permettre de traverser en aval le fleuve Jaune, son frère Toloui, avec 30.000 cavaliers, accomplit un immense mouvement tournant par le sud-ouest [3]. Violant délibérément le territoire song, il passa de la vallée de la Wei dans celle de la haute Han, prit (en territoire song) Han-tchong, descendit, au Sseu-tch'ouan, la vallée de la rivière Kia-ling, y ravagea le district de Pao-ning, puis, par un redressement nord-est, à travers le bassin moyen de la Han (il retraversa la Han le 31 janvier 1232), il apparut à l'improviste en territoire kin dans le sud du Ho-nan, du côté de Nan-yang. En même temps Ogödaï et le gros de l'armée, après avoir pris Ho-tchong, traversaient le fleuve Jaune et envahissaient le Ho-nan par le nord (février 1232). Les deux armées mongoles opérèrent leur jonction au cœur du Ho-nan, à Kiun-tcheou (l'actuel Yu-tcheou), ville auprès de laquelle Toloui venait, quelques jours auparavant, d'écraser les Kin [4].

Dans ce suprême combat, les Kin firent jusqu'au bout preuve d'un courage qui força l'admiration de l'état-major mongol, grand connaisseur en la

---

[1] Le nom de Nin-kia-sou donné par les histoires chinoises vient du nom de *Nangkiyas ou Nang-kiyas,* nom par lequel les Mongols désignaient les Chinois (*nikasa* en mandchou). Et les Mongols, pense M. Pelliot, tenaient sans doute ce terme des Djürtchät ou Kin qui, en chinois, désignaient eux-mêmes les Song sous le nom de Nan-kia : gens du Midi.. Cf. Pelliot *Nankias,* in : Journal Asiatique, 1913, I, 460-466, T'oung pao, 1930, I, 17.

[2] La tradition mongole attribue à Gengis-khan mourant le plan stratégique pour en finir avec les Kin.

[3] Le récit du *Yuan-che* est résumé dans Mailla, IX, 133-155. — Passage de Rachîd ed-Dîn traduit dans d'Ohsson, II, 613.

[4] *Toloui* était accompagné dans cette campagne par deux anciens généraux de son père, Chigi-qoutouqou et Touqoulqou-tcherbi, frère du grand Bo'ortchou. Cf. D'Ohsson, II 614, et Erdmann, *Temudschin,* 207, 462.

matière. Leurs généraux se laissaient supplicier plutôt que de se rallier au conquérant. Mais leur situation était désespérée. Au nord-ouest les Mongols venaient enfin d'occuper T'ong-kouan (mars 1232). Ogödaï chargea le meilleur stratège mongol, Subötaï, le vainqueur de la Perse et de la Russie, d'assiéger K'ai-fong-fou, la capitale des Kin. La ville ne fut prise qu'après une longue résistance, en mai 1233. Ye-liu Tch'ou-ts'ai obtint de l'empereur Ogödaï que, faisant désormais partie des possessions mongoles, elle ne serait pas détruite. Avant la fin, le roi kin Nin-kia-sou avait quitté K'ai-fong pour essayer d'organiser la résistance en province. Il s'était réfugié d'abord à Kouei-tö, puis dans p.323 la petite place de Ts'ai-tcheou (aujourd'hui Ju-ning). Ce fut dans cette dernière ville qu'au moment où les Mongols livraient l'assaut final, il se suicida (février-mars 1234) [1]. Les Song, pour se venger de leur vieux ennemis, les Kin, avaient prêté des contingents d'infanterie qui collaborèrent à la prise de la ville.

La chute de Ts'ai-tcheou consomma l'annexion du royaume kin à l'empire mongol. Désormais les Mongols étaient les voisins immédiats de l'empire national chinois des Song. Pour prix de leur concours dans la lutte finale contre les Kin, Ogödaï avait laissé aux Song quelques districts dans la pointe sud-est de l'actuel Ho-nan. L'empereur song Li-tsong (1225-1264) ou plutôt son gouvernement, s'estimant mal récompensé et convoitant tout le Ho-nan, commit la folie d'attaquer les Mongols [2]. Sur le premier moment, les troupes chinoises réoccupèrent sans combat K'ai-fong et Lo-yang (juillet-août 1234). Naturellement elles en furent aussitôt chassées par les Mongols et Ogödaï, dans un *qouriltaï* tenu à Qaraqoroum, décida la conquête de l'empire song (1235).

---

[1] Mailla, IX, 156-207. Parmi les morts héroïques à la chute des Kin, M. Pelliot signale celle du nestorien Ma K'ing-siang (d. 1234).

[2] On trouvera un curieux témoignage de cet irrédentisme chinois chez les Song dans l'*Instruction d'un futur empereur de Chine en* 1193, traduction Chavannes (*Mémoires concernant l'Asie Orientale,* I, 1913, 28-29).

Trois armées mongoles envahirent l'empire song. La première, commandée par Qada'an [1], fils d'Ogödaï, pénétra au Sseu-tch'ouan et prit Tch'eng-tou (octobre 1236) ; la deuxième, sous les ordres de Koutchou, autre fils d'Ogödaï, et du général Temutaï, occupa Siang-yang au Hou-pei (mars 1236) ; la troisième avec le prince Kün-bouqa [2] et le général Tchaghan, descendit jusqu'à hauteur de Houang-tcheou, en aval de l'actuel Han-keou, sur le Yang-tseu, mais sans pouvoir s'y maintenir. De même Siang-yang devait, dès 1239, retomber au pouvoir des Song. En réalité, c'était une guerre de quarante-cinq ans qui commençait (1234-1279) et Ogödaï ne devait en voir que le début. Une quatrième armée mongole était allée soumettre la Corée. Depuis décembre 1231 la capitale coréenne, Kai-syeng, au nord-ouest de l'actuel Seoul, avait été prise par les Mongols qui avaient placé le pays sous leur protectorat avec 72 *darougatchi* pour l'administrer, mais dès l'année suivante tous ces résidents mongols avaient été massacrés par ordre du roi de Corée, Ko-tjong, qui s'était réfugié ensuite dans l'îlot de Kang-houa, à l'ouest de Seoul (juillet 1232). p.324 La nouvelle armée envoyée par Ogödaï occupa solidement la Corée (1236), du moins la terre ferme, car la cour coréenne, tout en protestant de sa soumission (ambassades de vassalité depuis 1241), se maintint pendant une trentaine d'années encore sur son îlot [3].

Conquête de la Perse occidentale par les Mongols.

@

Quand Ogödaï monta sur le trône, l'Iran était à reconquérir.

Nous avons vu qu'en novembre 1221 Gengis-khan avait forcé Djelâl ed-Dîn Manguberti, l'héritier de l'empire khwarezmien à se réfugier dans l'Inde (p. 303). Le sultan de Delhi, le Turc Iltoutmich, accueillit l'exilé et lui donna sa fille en mariage, mais Djelâl ed-Dîn ayant conspiré contre lui, il le chassa

---

[1] Dans Djouweynî, Qadgan. Dans Rachîd ed-Dîn, Qadân. Dans l'*Histoire secrète* Qada'an (Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, Rev. Orient chrétien*, 1931-1932, p. 63 (203).

[2] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T. p. 1914, 631.

[3] Hulbert, *History of Korea,* 189, 195. Demiéville, *B.E.F.E.O.,* 1924, I, 195.

(1223). Gengis-khan et la grande armée mongole venaient de regagner le Turkestan en laissant derrière eux le Khorâssân et l'Afghanistan entièrement ruinés, presque entièrement dépeuplés, au moins en ce qui concerne les agglomérations urbaines, sorte de *no man's land* où ils n'avaient constitué à leur départ aucune administration régulière, tandis que la Perse centrale et occidentale, depuis le raid de Djébé et de Subötaï, était à peu près livrée à l'anarchie. Ce n'était pas une conquête à proprement parler, c'était, — bien qu'il se fût agi d'une armée régulière opérant régulièrement, et que les Mongols y eussent séjourné pendant trois ans, — comme le passage en trombe d'une horde.

Djélâl ed-Dîn profita de l'indifférence que les Mongols semblaient témoigner désormais aux affaires de l'Iran pour retourner dans ce pays (1224) [1]. Représentant du dernier pouvoir légitime qui ait précédé la tempête mongole, il fut reconnu sans difficulté comme sultan par les *atâbeg* ou gouverneurs héréditaires turcs du Kirmân et du Fârs (au Kirmân, Bourâq Hadjîb, fondateur de la dynastie locale des Qoutlouq-khan ; au Fârs, Sa'd ibn Zengî 1195-1226, de la dynastie des Salghourides). De Chîrâz Djélâl ed-Dîn alla enlever Ispahan et l'Irâq 'Adjémî à son propre frère Ghiyâth ed-Dîn qui s'y était taillé une principauté (1224), puis il partit soumettre l'Azerbeîdjân. L'atâbeg d'Azerbeîdjân, Özbeg (1210-1225), de la puissante maison féodale turque en possession de cette province depuis 1136, avait su, p.325 moyennant un gros tribut, survivre à l'invasion de Djébé et de Subötaï ; il fut moins heureux avec Djélâl ed-Dîn ; celui-ci s'empara de Tauris par capitulation et fut reconnu dans toute la province (1225). De là le prince khwarezmien alla attaquer la Georgie. Ce royaume chrétien avait, quatre ans auparavant, subi l'invasion de Djébé et de Subötaï. Il s'en relevait péniblement sous le gouvernement de la célèbre reine Rousoudan (1223-1247), sœur et héritière de Giorgi III, lorsque se produisit l'irruption de Djélâl ed-Dîn. Le sultan battit les Georgiens à Karni ou Garni (août 1225) et l'année suivante, dans un second raid, saccagea Tiflis où il détruisit toutes les églises chrétiennes (mars 1226) ; il devait revenir une troisième fois en 1228

[1] Sources : Nesawî, trad. Houdas, *Histoire du sultan Djélal eddin Mankobirti ;* d'Ohsson, IV, 64 et sq., d'après Nésawî, Djouweynî, Nowaîrî et Ibn al-Athîr). — Djouzdjânî, trad. Haverty. — Spuler, *Quellenkritik zur Mongolengeschichte Brans,* Zeitschr. D. Margeai. Ges., 1938, 219.

et battre encore à Mindor près de Loré l'armée géorgienne du connétable Ivané [1]. Ces expéditions au Caucase achevaient de consolider le pouvoir de Djelâl ed-Dîn en Azerbeîdjân.

Djélâl ed-Dîn se trouvait donc maître de tout l'Iran occidental : Kirmân, Fârs, 'Irâq 'Adjémî, Azerbeîdjân, avec, pour capitales Ispahan et Tauris. C'était une restauration partielle, avec glissement vers l'ouest, de l'ancien empire khwarezmien. Mais ce brillant chevalier manquait étrangement d'esprit politique. Avec toute sa bravoure qui faisait de lui un des plus prestigieux paladins du monde musulman, l'héritier des sultans de Khwârezm continua sur le trône de Perse à se conduire en chevalier errant. Au lieu d'organiser solidement son nouveau royaume persan pour se préparer au retour inévitable des Mongols, ce champion de la défense islamique se brouilla avec les principaux princes musulmans de l'Asie occidentale, ses alliés naturels. Il menaça d'une invasion le khalife de Baghdâd (1224), puis alla, après un long siège, enlever la place forte de Khilât (au nord-ouest du lac de Van, en Arménie) au sultan aiyoûbide de Damas alAchraf (prise de Khilât, 2 avril 1230) [2]. Il finit par provoquer contre lui la coalition d'al-Achraf et du sultan seldjouqide 'Alâ ed-Dîn Kaï-Qobâd I^{er}, roi de l'Asie Mineure turque (sultanat de Qonya). En août 1230 ces deux princes infligèrent à Djélâl ed-Dîn près d'Erzindjân une défaite qui le laissa brisé. Et ce fut précisément sur ces entrefaites qu'arriva une nouvelle invasion mongole.

Le grand khan Ogödaï venait en effet d'envoyer en Perse, pour en finir avec cette restauration inattendue de l'empire khwarezmien, une armée de 30.000 hommes, commandée par le *noyan* p.326 Tchormaghan ou Tchormaqan [3]. Pendant l'hiver de 1230-1231, les Mongols arrivèrent avec une rapidité foudroyante par la route du Khorâssân et de Reiy, avant que Djélâl ed-Dîn ait eu le temps de rassembler ses troupes, et coururent droit sur l'Azerbeîdjân, sa résidence ordinaire. A cette nouvelle, le brillant paladin perdit la tête. Abandonnant Tauris, il s'enfuit vers les plaines du Moghân et de

---

[1] Cf. Minorsky, *Tiflis*, Enc. Isl., 795.

[2] Cf. René Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 366.

[3] Orthographes de l'*Histoire secrète,* au lieu du Tchormagoun de d'Ohsson, Sur ce général, Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1924, 51.

l'Arrân, près de l'embouchure de l'Araxe et de la Koura, puis au Dyârbékir, toujours poursuivi à la piste, comme autrefois son père, par les coureurs mongols. Il finit par être obscurément assassiné dans les montagnes du Dyârbékir par un paysan kurde (15 août 1231).

Tchormaghan resta dix ans 1231-1241 à la tête de l'armée mongole campée dans le nord-ouest de la Perse. Il établit son séjour habituel dans les plaines du Moghân et de l'Arrân sur le cours inférieur de la Koura et de l'Araxe [1], parce que cette steppe aux herbages abondants convenait à sa cavalerie. Les mêmes raisons devaient faire du Moghân et de l'Arrân un des séjours préférés des khans mongols de Perse à partir de 1256. Ce fut de ces pâturages au nord-est de l'Azerbeîdjân que les Mongols gouvernèrent pendant un siècle le vieil Iran sédentaire et sa civilisation urbaine raffinée.

Djelâl ed-Dîn une fois disparu, Tchormaghan lança sa petite armée au pillage des confins irano-mésopotamiens. En Arménie les Mongols massacrèrent la population de Bitlis et d'Ardjich. En Azerbeîdjân ils s'emparèrent de Marâgha où ils se livrèrent également aux massacres habituels ; instruits par l'exemple, les gens de Tauris se soumirent, payèrent tout ce qu'on voulut et apaisèrent Tchormaghan en fabriquant des tissus précieux pour le grand-khan Ogödaï (1233). Au sud, le Dyârbékir et le pays d'Erbil furent effroyablement saccagés. Ibn al-Athîr rapporte quelques visions directes de ces scènes de carnage.

> « Un homme de la région de Niçîbîn m'a raconté que, s'étant caché dans une maison, il apercevait par une ouverture ce qui se passait au dehors ; chaque fois que les Mongols allaient tuer quelqu'un, ils criaient (pour se moquer, la formule musulmane) : *'alâ-llâhî.* Le massacre fini, ils pillèrent le bourg et emmenèrent les femmes. p. 327 Je les voyais, dit-il, folâtrer sur leurs chevaux ; ils riaient, ils chantaient en leur langue et disaient : *'alâ-llâhî.*

Et cette autre anecdote, relatée par le même Ibn al-Athîr :

[1] L'Arrân (depuis, le Qarabâgh) est en principe la plaine entre le cours oriental de l'Araxe et le cours oriental de la Koura ; le Moghân est la plaine au sud et à l'est du cours inférieur de la Koura, depuis le confluent de l'Araxe jusqu'à la Caspienne.

> « On m'a raconté des traits qu'on a peine à croire, si grand était l'effroi qu'Allâh avait jeté dans tous les cœurs. On rapporte par exemple qu'un seul cavalier tartare entra dans un village très peuplé et se mit à en tuer les habitants l'un après l'autre, sans que personne osât se défendre. J'ai ouï dire qu'un Tartare, n'ayant sur lui aucune arme et voulant tuer un individu qu'il avait fait prisonnier, lui ordonna de se coucher à terre, alla chercher un sabre et tua ce malheureux qui n'avait pas bougé. Quelqu'un m'a raconté : « J'étais en route, avec dix-sept personnes ; nous vîmes arriver un cavalier tartare qui nous ordonna de nous lier les uns aux autres les mains derrière le dos. Mes compagnons se mirent en devoir de lui obéir ; je leur dis : Cet homme est seul, il faut le tuer et nous enfuir. — Nous avons trop peur, répondirent-ils. — Mais cet homme, repris-je, va vous tuer. Tuons-le ! Peut-être qu'Allâh nous sauvera ! — Par ma foi, aucun d'eux n'osa le faire. Alors je le tuai d'un coup de couteau, nous prîmes la fuite et nous nous sauvâmes [1].

Du côté du Caucase, les Mongols détruisirent Gandja, puis envahirent la Georgie et forcèrent la reine Rousoudan à s'enfuir de Tiflis à Koutaïs (v. 1236). La région de Tiflis fut placée sous le protectorat mongol ; les féodaux géorgiens durent servir d'auxiliaires dans les guerres mongoles. En 1239 Tchormaghan s'empara, en Grande Arménie, des villes d'Ani et de Kars, qui appartenaient à la famille du connétable géorgien Ivané et qui furent saccagées [2].

Notons que malgré les faits de guerre signalés en pays Georgien et arménien, Tchormaghan ne se montrait pas, en principe, hostile au christianisme, ayant lui-même des nestoriens dans sa parenté [3]. D'ailleurs pendant son commandement, entre 1233 et 1241, le grand-khan Ogödaï envoya auprès de lui en Azerbeîdjân comme commissaire aux affaires

---

[1] Ibn al-Athîr, *ap*. d'Ohsson, III, 70.

[2] Cf. G. Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern*, p. 35 et sq.

[3] Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, p. 246 (51).

chrétiennes le chrétien syriaque Siméon, dit Rabban-ata [1], qui protégea notamment les communautés arméniennes [2].

p.328 Tchormaghan eut comme successeur à la tête de l'armée mongole de Perse (c'est-à-dire du Moghân et de l'Arrân) le noyan Baïdjou qui devait conserver cette charge de 1242 à 1256 [3]. Baïdjou fit faire un pas important à la conquête mongole en attaquant le sultanat seldjouqide de Qonya. Ce grand royaume turc d'Asie Mineure, sur lequel régnait le sultan Kaï-Khosrau II (1237-1245), semblait à son apogée, mais Baïdjou, après avoir pris et pillé Erzeroum (1242), écrasa l'armée seldjouqide, commandée par le sultan en personne, au Közädagh, près d'Erzindjân (26 juin 1243), victoire à la suite de laquelle il occupa Sîvâs qui se rendit à temps et fut seulement pillée. Toqât et Qaïçariya qui voulurent résister furent complètement saccagées. Kaï-Khosrau II implora la paix et l'obtint en se reconnaissant vassal du grand-khan. Cette campagne étendit l'empire mongol jusqu'aux frontières de l'empire grec [4].

L'habile roi d'Arménie c'est-à-dire de Cilicie, Héthoum I^er^ (1226-1269) eut l'intelligence de se placer spontanément sous la suzeraineté mongole, politique suivie par tous ses successeurs et qui donna aux Arméniens comme protecteurs contre l'Islam seldjouqide ou mamelouk les nouveaux maîtres de l'Asie (1244) [5]. En 1245 Baïdjou consolida la domination mongole au Kurdistan en occupant Khilât et Amid. Les Mongols remirent d'ailleurs Khilât à

---

[1] Sur Rabban-ata (en chinois Lie-pien-a-ta), Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, l. c.*, p. 236 (41) et sq.

[2] Le chroniqueur arménien Kirakos de Gandjak fait le plus vif éloge de Rabban-ata :« Il construisit des églises dans les villes des Tadjik (=des musulmans) où jusque-là il était même défendu de prononcer le nom du Christ, par exemple à Tauris et à Nakhitchevan, où les habitants se montraient particulièrement hostiles aux chrétiens. Il construisit des églises, dressa des croix, ordonna de célébrer les cérémonies chrétiennes avec accompagnement de l'Évangile, de croix, de cierges et de chants. Il punit de mort les opposants. Toutes les troupes tartares lui rendaient honneur. Ses gens, munis de son *tamgha,* circulaient librement partout. Même les généraux tartares lui offraient des présents... » (ap. Pelliot, *l. c.*, p. 244, 49).

[3] Sur Baïdjou, cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1924, p. 303 et sq. (109 et sq.).

[4] D'Ohsson, III, 83 (d'après Nowaîrî, Bar Hebraeus et Maqrîzî). Cf. *Kaikhusraw II* dans l'Enc. Isl., p. 679-680. Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 38.

[5] Cf. René Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 526.

leurs vassaux géorgiens du clan Ivané. L'atâbeg de Mossoul Bedr ed-Dîn Loulou, aussi prudent politique qu'Héthoum, reconnut aussi de son propre mouvement la suzeraineté mongole.

Campagnes de Batou et de Subötaï en Europe.

@

Pendant ce temps, par ordre du grand-khan Ogödaï, une grande armée mongole, forte de 150.000 hommes, opérait en Europe. p.329 Elle était placée sous la direction nominale de Batou, khan des steppes de l'Aral et de l'Oural, qu'entouraient les représentants de toutes les branches gengiskhanides : Orda, Berké et Cheïbân, frères de Batou, Güyük et Qada'an, tous deux fils, et Qaïdou, petit-fils d'Ogödaï, Mongka, fils de Toloui, Baïdar et Büri, fils et petit-fils de Djaghataï [1]. Le chef réel était Subötaï, le vainqueur de la Perse, de la Russie et de la Chine, alors âgé d'une soixantaine d'années.

D'après les sources musulmanes, la campagne commença à l'automne de 1236 par la destruction du royaume turc des Bulgares de la Kama. Subötaï saccagea et ruina la capitale de ce pays, la ville commerçante de Bolghar, située près de la Volga, au sud du confluent de la Kama [2]. (Les sources russes rejettent ces événements à l'automne de 1237).

Au début du printemps 1237, les Mongols attaquèrent les Turcs païens, nomades et à moitié sauvages de la steppe russe, appelés Qiptchaq par les musulmans, Komans par les Hongrois et les Byzantins, et Polovtsy par les Russes [3]. Une partie des Qiptchaq se soumit ; c'est cet élément turc qui devait par la suite former le fond de la population du khanat mongol dit, d'après les anciens maîtres du pays, « Khanat de Qiptchaq », connu aussi sous le nom de Horde d'Or et qui appartint à une des branches de la maison de Djötchi. Un des chefs qiptchaq, nommé Batchman, tint quelque temps la

---

[1] D'après un texte du *Yuan che,* traduit par M. Pelliot, Batou aurait été envoyé en Europe dès 1234 et Mongka n'aurait reçu qu'en 1235 l'ordre de l'y rejoindre.

[2] « Les ruines de Bolghar correspondent au village actuel de Bolgarskoye, ou Uspenskoye, dans le district de Spassk, à 115 kilomètres au sud de Kazan et à 7 kilomètres de la rive gauche de la Volga » (Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 461).

[3] Voir plus haut, p. 241.

campagne sur les bords de la Volga. Il finit par être pris dans une île du bas fleuve (hiver 1236-1237) [1]. Mongka le fit couper en deux. Au témoignage de Rachîd ed-Dîn il y eut encore en 1238 une dernière campagne de Berké qui acheva de battre les Qiptchaq. Ce fut alors que le chef qiptchaq Koutan (que nous avons déjà mentionné à propos de la campagne de Djébé en 1222) émigra avec quarante mille « huttes » et se réfugia en Hongrie où il se fit chrétien. Dans l'hiver de 1239-1240, vers décembre 1239 les Mongols achevèrent de soumettre les steppes de la Russie méridionale en s'emparant sous la direction de Mongka, de la ville de Maghas, Mankas ou Monkas, qui paraît p.330 avoir été la capitale des Alains ou Ases (Asod en mongol) [2].

Entre ces deux campagnes dans les steppes de la Russie méridionale se place l'expédition contre les principautés russes elles-mêmes. Le morcellement territorial de celles-ci facilita la tâche des Mongols. Les deux frères Youri et Roman, princes de Riazan, s'enfermèrent, le premier dans Riazan, le second dans Kolomna. Riazan fut prise, Youri fut tué, toute la population égorgée (21 décembre 1237). Le plus puissant des princes russes, le grand duc de Souzdalie Youri II, envoya en vain des renforts aux défenseurs de Kolomna ; Roman fut écrasé et tué devant la place et Kolomna fut prise à son tour. Moscou, agglomération alors encore secondaire, fut saccagée (février 1238). Le grand duc Youri II ne put empêcher les Mongols de détruire ses villes de Souzdal et de Vladimir. Souzdal fut brûlée. Vladimir, prise d'assaut le 14 février 1238, vit des scènes d'horreur, la population fut massacrée dans les églises où elle s'était réfugiée, au milieu de l'incendie. Youri II lui-même fut vaincu et tué dans une bataille décisive sur la Sita ou Siti, affluent de la Mologa (4 mars 1238). D'autres détachements mongols saccagèrent Yaroslav et Tver. Au nord Novgorod ne fut sans doute sauvée que par le dégel.

A la fin de l'année suivante, les opérations reprirent, dirigées cette fois, contre la Russie ukrainienne. Après avoir saccagé Tchernigov, les Mongols prirent et détruisirent presque entièrement Kiev (6 décembre 1240), puis

---

[1] Pelliot, *A propos des Comans*, Journal Asiatique, 1920, I, 166-167.

[2] Cf. Pelliot, *A propos des Comans*, Journal Asiatique, 1920, I, 169. Minorsky, *Hudûd al-'Alam*, 446.

ravagèrent la principauté russe de Galitch ou de Galicie, dont le prince, Daniel, se réfugia en Hongrie.

Au cours de ces expéditions, des dissentiments s’étaient manifestés entre les princes mongols. Un des fils d’Ogödaï, Güyük et un petit-fils de Djaghataï, Büri, qui supportaient mal la prééminence de Batou, firent preuve d’une telle insubordination à l’égard de ce dernier qu’ils durent être rappelés par Ogödaï. Büri eut même avec Batou une altercation violente. Mongka, fils de Toloui, quitta également l’armée, mais en restant en bons termes avec Batou. Cette brouille de Batou avec Güyük et Büri et son amitié pour Mongka devaient avoir des conséquences considérables pour la suite de l’histoire mongole.

De l’Ukraine une partie de l’armée mongole, sous Baïdar et Qaïdou, vint attaquer la Pologne [1]. Pendant l’hiver de p.331 12401241 les Mongols passèrent la Vistule sur la glace (13 février 1241), saccagèrent Sandomierz et coururent jusque dans la banlieue de Cracovie. Ils battirent une armée polonaise à Chmielnik (18 mars 1241) et marchèrent sur Cracovie d’où le prince polonais Boleslas IV s’enfuit pour se réfugier en Moravie. Trouvant Cracovie abandonnée par ses habitants, les Mongols l’incendièrent. Ils pénètrent en Silésie sous le commandement d’un prince que les historiens polonais appellent Peta et qui est sans doute Baïdar, passèrent l’Oder à Ratibor et se heurtèrent au duc polonais Henri de Silésie qui commandait une armée de 30.000 hommes composée de Polonais, de croisés allemands et de chevaliers teutoniques. Le 9 avril cette armée fut écrasée et le duc tué à Wahlstadt, près de Liegnitz. Après cette victoire, les Mongols passèrent en Moravie et ravagèrent le pays, mais sans pouvoir prendre la ville d’Olmütz, défendue par Yaroslav de Sternberg. De la Moravie ce corps d’armée alla rejoindre les autres armées mongoles qui opéraient en Hongrie.

En effet, pendant ce temps, tout le reste des forces mongoles, sous le commandement de Batou et la direction de Subötaï, avait pénétré en Hongrie en trois détachements : l’un, sous le commandement de Cheïban, arriva par le nord, entre Pologne et Moravie ; le second, sous Batou, venu de Galicie,

---

[1] Cf. Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241-1242*, Innsbruck, 1893. — Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, Berlin, 1911. — Capitaine H. Morel, *Les campagnes mongoles*, dans Revue Militaire française, juin-juillet, 1922.

força les défilés des Carpathes entre Unghvar et Munkacz, en mettant en déroute le 12 mars 1241 le comte palatin chargé de les défendre ; le troisième, sous le commandement de Qada'an, venu de Moldavie, prit Varadin et Czanad qui furent détruites et dont la population fut massacrée avec un grand luxe d'atrocités. La concentration, au moins partielle, s'opéra en face de Pest entre le 2 et le 5 avril [1]. A l'est le roi de Hongrie Béla IV rassemblait hâtivement son armée. Quand il se porta à leur rencontre le 7 avril, les Mongols reculèrent lentement jusqu'au confluent du Sayo et de la Theiss. Ce fut là, au sud de Mohi, en amont du confluent, que Subötaï remporta le 11 avril 1241 une de ses plus belles victoires. Djouweynî et Rachîd ed-Dîn nous montrent Batou, à la veille de la p.332 bataille, montant sur une hauteur à la manière de son aïeul Gengis-khan, pour invoquer pendant un jour et une nuit, le Tängri, le Ciel, dieu suprême des Mongols. Les deux armées étaient séparées par le cours du Sayo. Dans la nuit du 10 au 11, Subötaï fit passer le fleuve par ses troupes entre Girines et Nagy Czeks [2]. Le lendemain matin il lança ses ailes qui débordèrent et encerclèrent le camp ennemi jusqu'à hauteur de Szakald. D'après Djouweynî la charge décisive fut conduite par Cheïban, frère de Batou. Les Hongrois furent entièrement battus, massacrés ou mis en fuite. Les Mongols prirent d'assaut et brûlèrent Pest, tandis que le roi Béla se réfugiait du côté de l'Adriatique. La population fut soumise à des violences sans nom, terminées le plus souvent par l'égorgement collectif. Le *Rogerii carmen miserabile* est plein de tragiques récits, toujours les mêmes d'ailleurs : les Mongols, perfidement, encouragent les habitants fugitifs à regagner leurs demeures, avec promesse d'une complète amnistie ; puis, quand ils ont inspiré confiance à ces malheureux, ils les sabrent jusqu'au dernier. D'autres fois ils poussent leurs captifs devant eux à l'assaut des villes fortes.

---

[1] Pour d'Ohsson, l'armée de Qada'an ne prit pas part à la concentration et à la bataille du Sayo. Pour Cahun au contraire elle eut le temps d'y participer. En réalité les éléments fournis par les historiens persans sont très confus. Djouweynî et surtout Rachîd ed-Dîn qui n'avaient sur l'Occident que des données géographiques insuffisantes, ont visiblement souvent brouillé ici les faits. Les choses ne se présentent malheureusement pas dans la pleine lumière voulue par Cahun dont le récit historique subit la contamination de son roman de la *Tueuse,* d'ailleurs étonnant de vie.

[2] Carte du champ de bataille de Mohi, dans Sprüner-Mencke, *Handattas f. d. Gesch. d. Mittelalters,* etc., carte 73.

> « Ils se tenaient derrière ces infortunés et riaient de les voir tomber, massacrant ceux qui reculaient.

Après avoir obligé les paysans à faire la moisson pour eux et sous leurs ordres, ils les égorgeaient, comme ils égorgeaient, après avoir abusé d'elles, les femmes des cantons qu'ils évacuaient pour aller porter leurs ravages un peu plus loin [1]. Tout le pays jusqu'au Danube subit le joug, à l'exception de quelques rares citadelles comme celles de Gran (Strigonia) et d'Alba Julia, qui résistèrent. En juillet 1241 les coureurs mongols atteignirent même Neustadt, près de Vienne. Batou lui-même passa le Danube sur la glace le 25 décembre 1241 et alla s'emparer de Gran.

Les Mongols qui dans la *puszta* pouvaient retrouver leur steppe natale, y restèrent au repos pendant l'été et l'automne de 1241. Ils se contentèrent, au début de 1242, de lancer le prince Qada'an aux trousses du roi Béla qui s'était réfugié en Croatie, d'où, à l'approche des avant-gardes mongoles, il gagna l'archipel dalmate. Qada'an poussa jusqu'à Spalato et à Cattaro sur p.333 l'Adriatique et ne regagna la Hongrie qu'après avoir saccagé la seconde de ces villes (mars 1242).

Cependant, en Mongolie, le grand-khan Ogödaï était mort le 11 décembre 1241. La question de succession qui s'ouvrit alors provoqua l'évacuation de la Hongrie par les Mongols. Déjà, on l'a vu, Güyük et Mongka étaient rentrés en Mongolie ; les autres chefs de l'armée avaient hâte d'en faire autant. Cette circonstance sauva sans doute l'Occident du plus sérieux péril qu'il eût couru depuis Attila. Les Mongols commencèrent donc de se retirer, non sans avoir inspiré une fausse confiance à leurs prisonniers qui furent déclarés libres de retourner chez eux pour être rejoints et sabrés ensuite. Batou reprit lentement le chemin de la mer Noire par la Bulgarie (printemps de 1242), d'où, pendant l'hiver de 1242-1243, il regagna, à travers la Valachie et la Moldavie, ses campements de la basse Volga.

Le résultat des campagnes mongoles de 1236-1242 fut d'accroître considérablement à l'ouest de la Volga le domaine de la maison de Djötchi.

---

[1] Caban, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 376, a essayé de renverser le sens de certaines déclarations du *Carmen miserabile* pour prouver qu'il y avait commencement d'entente entre Magyars et Mongols. En réalité, c'est, comme toujours, d'Ohsson qui semble donner la note juste (II, 146-155).

Cet *oulous,* dans le testament de Gengis-khan, devait comprendre tous les territoires foulés par les chevaux mongols à l'ouest de l'Irtych ; voici que maintenant les marques de leurs sabots étaient imprimées en une chevauchée continue de l'Irtych au bas Dniester, voire jusqu'aux bouches du Danube. Ces immenses territoires devinrent d'autant plus légitimement la possession de Batou qu'il avait été le chef, tout au moins nominal, de la campagne de 1236-1242. Il sera dès lors désigné dans l'histoire par le nom du pays conquis, comme « khan de Qiptchaq ».

Régence de Törägänä (1242-1246).

@

A la mort d'Ogödaï (11 décembre 1241) la régence fut confiée à sa veuve, l'énergique *khaloun* Törägänä [1]. Cette princesse, qui avait été mariée en premières noces à un chef märkit [2] et qu'on a dit d'origine märkit, mais qui était plus probablement naïman, conserva le pouvoir de 1242 à 1246. Ogödaï avait destiné au trône son troisième fils, Koutchou, puis, quand ce dernier eut été tué dans la guerre contre les Song (1236), le fils aîné de Koutchou, le jeune Chirämön. Mais Törägänä voulait faire nommer grand-khan son fils à elle, Güyük. Elle dut prolonger la régence pour préparer l'élection de ce dernier.

p.334 La régence de Törägänä fut marquée par la disgrâce de plusieurs conseillers d'Ogödaï, notamment celle du Kéraït nestorien Tchinqai, chancelier de l'empereur défunt [3], et celle du K'i-tan sinisé Ye-liu Tch'ou-ts'ai, lequel avait joué auprès d'Ogödaï le rôle de ministre des finances, mais à qui elle préféra le musulman Abd-er-Rahmân : Abd er-Rahmân promettait à la régente de faire rendre le double à l'impôt. Ye-liu Tch'ou-ts'ai, voyant ses sages avis méprisés et prévoyant la fiscalité excessive qui allait s'abattre sur le peuple, mourut peu après de chagrin à Qaraqoroum, âgé seulement de

---

[1] Sur cette princesse, Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Revue de l'Orient chrétien, 1931-1932, p. 53 (193 du tiré à part).

[2] A Qoudou, fils de Toqto'a-bäki.

[3] Il se déroba par la fuite au ressentiment de Törägänä. L'avènement de Güyük, fils de Törägänä, en 1246 devait lui faire rendre son poste.

cinquante-cinq ans (juin 1244). Törägänä disgracia encore deux autres grands administrateurs : pour un temps le musulman Mas'oûd Yalawâtch, gouverneur du Turkestan et de la Transoxiane, et définitivement l'Ouigour Körgüz, gouverneur de la Perse orientale, qu'elle fit périr et qu'elle remplaça par l'Oïrat Arghoun Agha [1].

Le pouvoir de la régente, bien que protégé par le vieux Djaghataï, était cependant mal assuré [2]. Peu après le début de son gouvernement, le plus jeune frère de Gengis-khan, Témugé Otchigin, dont l'apanage s'étendait, nous l'avons vu, entre la Mongolie orientale et la région de Girin, se dirigea avec des troupes vers l'*ordou* impérial, non sans intentions équivoques. L'arrivée de Güyük, rentré d'Europe dans son *oulous* de l'Imil, fit s'évanouir ces mauvais desseins. Plus grave était l'hostilité du khan de Qiptchaq Batou, l'ennemi personnel de Güyük contre lequel il était plein de rancune, Güyük ayant refusé de lui obéir durant la campagne de Russie et ayant dû être rappelé. Batou fit retarder tant qu'il put le *qouriltaï* où Törägänä voulait faire élire Güyük, et, quand l'assemblée fut enfin convoquée, il prétexta une maladie pour éviter de s'y rendre [3].

Règne de Güyük (1246-1248).

@

Le *qouriltaï* se tint au printemps et à l'été de 1246 près du petit lac Kökou-nor, aux sources de l'Orkhon, non loin de Qaraqoroum. Là fut dressée l'immense ville de tentes de la Sira-ordo, la Résidence Jaune (d'or) où on vit, à l'exception de Batou, accourir tous les princes gengiskhanides, ainsi que de nombreux p.335 gouverneurs de provinces et rois vassaux. Mentionnons Mas'oûd Yalawâtch, redevenu administrateur du Turkestan et de la Transoxiane, Arghoun Agha, administrateur de la Perse, les deux prétendants géorgiens David Narin et David Lacha, le grand-duc russe Yaroslav, le

---

[1] Voir plus loin, page 425.

[2] Djaghataï, qui lui avait fait confier la régence, mourut d'ailleurs l'année suivante (1242).

[3] Cf. Barthold. *Batou-khan,* Enc. Isl., I, 700.

connétable Sempad, frère du roi d'Arménie (Cilicie) Héthoum Ier [1], le seldjouqide Qilidj Arslân IV, depuis (1249) sultan d'Asie Mineure, les envoyés des atâbeg du Kirmân, du Fârs et de Mossoul, même une ambassade du khalife de Baghdâd. Conformément au désir de la régente Törägänä, le *qouriltaï* élut grand-khan le fils qu'elle avait eu d'Ogödaï, le prince Güyük, qui fut intronisé le 24 août 1246 [2]. Le nouveau grand-khan n'accepta d'ailleurs le pouvoir qu'à condition que l'empire resterait héréditaire dans sa lignée.

> « Alors les princes mongols ôtèrent leurs bonnets, détachèrent leurs ceintures, firent asseoir Güyük sur un trône doré et le saluèrent du titre de *qaân.* Les membres de l'assemblée rendirent hommage au nouveau monarque par neuf prosternations et la multitude répandue dans la plaine, les princes vassaux, les ambassadeurs étrangers, qui se tenaient respectueusement hors de l'enceinte du pavillon impérial, s'étendirent en même temps, la face contre terre [3].

Le *qouriltaï* de 1246 nous est bien connu par la relation du cordelier Jean du Plan Carpin — Plan Carpin avait été envoyé chez les Mongols par le pape Innocent IV comme porteur de lettres pontificales les invitant à ne plus attaquer les autres nations et à se faire chrétiens. Parti de Lyon le 16 avril 1245, il traversa l'Allemagne, la Pologne, la Russie (il quitta Kiev le 3 février 1246) et fut reçu le 4 avril 1246 sur la basse Volga par le khan de Qiptchaq Batou. Batou l'envoya au grand-khan par l'ancien pays qara-khitaï, au sud du Balkhach, — la piste habituelle passait par Otrar, l'Ili inférieur et l'Imil —, et par l'ancien pays naïman. Plan Carpin arriva le 22 juillet 1246 au campement impérial (*sira ordo*) situé à une demi-journée de Qaraqoroum et où le *qouriltaï* se trouvait réuni. Il assista à l'élection de Güyük dont il nous a laissé le vivant portrait :

> « Lorsqu'il fut élu, il avait environ quarante ou quarante-cinq ans au plus. Il était d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux et

---

[1] Cf. *Chronique de Kirakos*, Journal Asiatique, 1858, I, 452, *Historiens des Croisades, Documents arméniens*, I, 605.

[2] Törägänä mourut deux ou trois mois environ après l'élection de son fils.

[3] D'Ohsson, II, 199.

> plein de gravité en son air et ses manières. Personne ne le voyait guère rire ou se livrer à la gaîté.

Au point de vue religieux, Güyük se montrait favorable au nestorianisme. p. 336 Plan Carpin atteste que les nestoriens célébraient la messe devant la tente de ce monarque. Ses principaux ministres, son précepteur Qadaq et le chancelier kéraït Tchinqai étaient du reste nestoriens [1]. Un autre de ses conseillers fut le « rabban syrien » Rabban-ata (en chinois : Li-pien a-ta) « qui était en charge auprès du monarque pour les affaires de sa religion » [2]. Ce fut par l'intermédiaire de Tchinqaï et de Qadaq que Plan Carpin exposa l'objet de sa mission à la Cour mongole. Cependant la réponse que Güyük fit au message pontifical apporté par Plan Carpin, — réponse récemment retrouvée par M. Pelliot dans les archives du Vatican, — n'était guère encourageante pour la Chrétienté. Dans ce texte, d'un ton menaçant, le souverain mongol invite le Pape et les princes chrétiens à venir, préalablement à toute tentative d'évangélisation, lui rendre hommage à sa résidence même. Güyük donne d'ailleurs son pouvoir comme de droit divin. Il parle au nom du Ciel Éternel (en turc *Mängü Tängri,* en mongol *Mongka Tängri*), comme représentant suprême de la divinité et arbitre des différents cultes [3].

Plan Carpin, après avoir reçu la réponse de Güyük, quitta la Sira ordo le 13 novembre et prit le chemin du retour en se dirigeant sur la basse Volga et la résidence de Batou qu'il atteignit le 9 mai 1247. De là il rentra en Occident par Kiev.

Le connétable arménien Sempad que son frère, le roi d'Arménie (Cilicie) Héthoum I^er^, avait à la même époque envoyé auprès de Güyük (son voyage

---

[1] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914 628.

[2] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient,* T'oung pao, 1914, 628, et *Les Mongols et la Papauté* dans Revue de l'Orient chrétien, 1922-1923, 3-4, 247 (51). — Mais, bien entendu, Güyük, pour favorable qu'il fût au nestorianisme, ne se départit nullement de l'universelle tolérance superstitieuse des siens envers les autres religions mongoles. Nous savons que son frère cadet Godan qui était apanagé au Kan-sou (il mourut à Lantcheou en 1251) protégeait les lamas du célèbre monastère tibétain de Saskya (cf. Pelliot, *Les systèmes d'écriture chez les anciens Mongols,* Asia Major, II, I, 1925, p. 285).

[3] Texte persan, préambule turc et cachet mongol. Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* 1922-1923, *l. c.,* I, p. 21 (18).

dura de 1247 à 1250) semble avoir mieux compris que Plan Carpin les avantages que pouvait présenter pour la chrétienté l'alliance mongole. Güyük le reçut avec bienveillance et lui remit un diplôme assurant le roi Héthoum de sa protection et de son amitié. Nous possédons la lettre qu'au cours de ce voyage, le 7 février 1248, Sempad écrivit de Samarqand à son beau-frère le roi Henri Ier de Chypre. Il y montre l'importance du facteur nestorien à la cour et dans l'empire mongols.

> « Les p.337 chrétiens d'Orient, constate cette lettre, sont venus se placer sous la protection du khan qui les a reçus à grand honneur, leur a accordé franchise et a fait proclamer qu'il défendait qu'on les molestât [1].

L'impression de sévérité que Güyük produisit sur Plan Carpin est confirmée par Rachîd ed-Dîn. Énergique, autoritaire, très jaloux de son pouvoir et jugeant que pendant le règne du débonnaire Ogödaï, puis à la faveur de la régence de sa propre mère les ressorts de l'État s'étaient distendus, il était décidé à rétablir la situation respective du grand-khan et des princes, telle qu'elle était sous son aïeul Gengis-khan. Il fit enquêter sur l'attitude, assez suspecte, de son grand-oncle Témugé Otchigin qui avait songé à attaquer la régente, et punit son entourage. Le khan de l'Ili, Djaghataï, avait en mourant (1242) transmis son héritage à son petit-fils Qara-Hulägu (fils de Mütügen qui avait été tué en 1221 au siège de Bâmiyân). Güyük, intervenant en maître dans les affaires de cet *oulous*, mit à la place de ce jeune homme un fils cadet de Djaghataï nommé Yissou-Mangou, qui était son ami personnel (1247). En Perse il envoya un homme de confiance, Eldjigidäï, sorte de haut commissaire qui, de 1247 à 1251 fut juxtaposé ou superposé au général Baïdjou, commandant de l'armée mongole du Moghân [2]. En Extrême-Orient, Abd er-Rahmân, administrateur financier des provinces chinoises conquises, fut mis à mort pour prévarication et remplacé

---

[1] Cf. *Historiens des Croisades, Documents arméniens,* I, 605 et 651. Nangis, *Vie de saint Louis,* Recueil des historiens de la France, XX, 361-363. R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 526-527.

[2] Les relations administratives de Baïdjou et d'Eldjigidäi sont mal précisées. Il semble cependant, remarque M. Pelliot, que les pouvoirs dont Güyük investit Eldjigidäi étaient supérieurs à ceux laissés à Baïdjou.

par Mahmoûd Yalawâtch. Le Kéraït nestorien Tchinqai redevint chancelier de l'empire, fonctions dans lesquelles le vit Plan Carpin. Chez les peuples tributaires, Güyük partagea la Géorgie entre les deux prétendants rivaux, David Lacha, qui eut le Karthli, et David Narin, fils de la reine Rousoudan, qui ne conserva que l'Iméréthie. Dans le sultanat seldjouqide d'Asie Mineure (Qonya), Güyük attribua le trône à Qilidj Arslân IV, de préférence au frère aîné de celui-ci, Kaï-Kâwous II, jusque-là régnant [1].

Dans sa volonté de supprimer l'autonomie croissante dont commençaient à bénéficier les autres branches gengiskhanides, Güyük se heurtait au chef de la branche djötchide, c'est-à-dire de la p.338 branche aînée, à Batou. Au commencement de 1248 les rapports étaient si tendus entre eux qu'ils se préparaient l'un et l'autre à la lutte. Sous prétexte de se rapprocher de son domaine héréditaire de l'Imil, Güyük se mit en marche de Qaraqoroum vers l'ouest. De son côté Batou, d'ailleurs secrètement prévenu par la princesse Sorgaqtani, « chef » de la maison de Toloui, s'était avancé jusqu'au Sémiretchie et il était parvenu à Alaqmaq, à sept journées en deçà de Qayaligh (près de la ville actuelle de Kopal), sans doute, croit Barthold, dans l'Ala-taou, entre l'Ili et l'Issiq-koul. Un heurt semblait inévitable, lorsque Güyük, précocement usé par l'alcoolisme et l'abus des femmes, mourut à une semaine de marche de Bechbaligh, probablement, pense Barthold, dans la région de l'Ouroungou, ou, pense M. Pelliot, au nord-est de Bechbaligh (Kou-tch'eng) [2] (décès daté d'avril 1248, plus exactement entre le 27 mars et le 24 avril, par les sources chinoises) [3]. Il n'avait que quarante-trois ans.

Il est possible que cette mort ait sauvé l'Europe d'un péril redoutable. Güyük ne rêvait pas seulement d'abattre le khan de Qiptchaq, mais aussi, au témoignage de Plan Carpin, de soumettre la chrétienté. De toute manière, il semble avoir regardé particulièrement vers l'ouest. Au contraire l'avènement des princes de la maison de Toloui, Mongka d'abord, Khoubilaï surtout

---

[1] Djouweynî et Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, II, 206. *Chronique de Kirakos,* Journal Asiatique, 1858, I, 451. Brosset, *Hist. de la Georgie,* Add. I, 298.

[2] Barthold, *Batou-khan*, Enc. Isl., I, 700. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Rev. Orient chrétien, 1931, p. 58 (196) et 61 (199).

[3] C'est par erreur que Bar Hebraeus reporte la mort de Güyük au 22 juillet 1249.

ensuite, allait détourner vers l’Extrême-Orient le principal effort de la conquête mongole.

Régence d’Oghoul Qaïmich.

@

A la mort de Güyük, sa veuve Oghoul Qaïmich, de naissance oïrat, pensait d’Ohsson, de naissance märkit, rectifie M. Pelliot, assuma normalement la régence [1]. Ce fut elle qui en 1250 reçut au Tarbagataï, dans la région de l’Imil et du Qobaq, patrimoine de la maison d’Ogödaï, les envoyés de Saint-Louis, savoir les trois dominicains André de Longjumeau, son frère Guy ou Guillaume, et Jean de Carcassonne, venus par la Perse (Tauris) et le Talas. Elle agréa comme un tribut les présents du roi de France et manda à celui-ci d’avoir à se soumettre plus explicitement. Cette p.339 ambassade devait être de retour auprès de Saint-Louis, à Césarée, en avril 1251, au plus tôt.

Oghoul Qaïmich aurait voulu faire attribuer le trône à un des princes de la lignée d’Ogödaï, soit à Chirämön [2], neveu de Güyük, soit, mieux encore (mais il était trop jeune) au fils qu’elle-même avait eu de Güyük, à l’enfant Qoutcha [3]. Mais Batou qui jouait maintenant le principal rôle comme doyen de la famille gengiskhanide, était résolu à faire écarter les Ogodaïdes. Il avait lié partie avec la veuve de Toloui, Soyourghaqtani ou Sorgaqtani. Cette princesse, kéraït de naissance (elle était nièce du wang-khan Togroul) et, comme les Kéraït, nestorienne de religion, était aussi intelligente qu’adroite [4]. Lorsque naguère Güyük avait fait procéder à une enquête sévère sur les abus de pouvoir et usurpations commis au détriment de l’État par les divers princes gengiskhanides, il avait été prouvé que grâce à elle la conduite de la maison

---

[1] C’est par erreur que d’Ohsson (II, 246) donne Oghoul Qaïmich comme la fille de l’ancien roi oïrat Qoutouqou-bäki (rectification de M. Pelliot, *Les Mongols* et la *Papauté,* Rev. de l’Orient chrétien, *l. c.*, p. 61 (199).

[2] Sur ce nom (peut être Salomon), cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, l. c.*, 63-64 (203-204).

[3] Cf. Pelliot, *Ibid.,* 1931, 196 (199).

[4] Sorgaqtani était fille de Djagambou, frère du wang-khan. Elle mourut en février 1252, peu après l’élévation de son fils Mongka.

de Toloui avait toujours été irréprochable [1]. Maintenant, elle jugeait venue l'heure des siens. Elle sut persuader à Batou de faire nommer grand-khan l'aîné des fils qu'elle avait eus de Toloui, le prince Mongka [2]. Ce fut donc Mongka que Batou désigna et fit désigner dans un *qouriltaï* qu'il convoqua à cet effet à son campement d'Alaqmaq au nord de l'Issiq-koul, en 1250, semble-t-il. Ce choix de Mongka fut d'ailleurs décidé entre les seuls représentants qualifiés des maisons de Djötchi et de Toloui, car, comme le fait observer Barthold, les représentants des maisons d'Ogödaï et de Djaghataï ou n'avaient pas paru à l'assemblée ou avaient quitté Alaqmaq avant le règlement de l'affaire. Lorsqu'ils connurent la désignation de Mongka, ils refusèrent catégoriquement de la ratifier, l'assemblée s'étant tenue trop loin des lieux saints gengiskhanides et ayant été par trop incomplète. Batou décida donc de convoquer un second *qouriltaï* plus complet dans la région consacrée, sur l'Onon ou le Kéroulèn et invita les représentants des maisons d'Ogödaï et de Djaghataï à s'y rendre, mais toutes les sollicitations qu'il leur adressa en ce sens furent naturellement survies d'un refus.

Passant outre à leur opposition, Batou chargea son frère Berké p.340 de réunir le *qouriltaï* à Ködä'ä-aral, ou Kötö'ü-aral [3], sur le Kéroulèn. Malgré les protestations des représentants de la maison d'Ogödaï qui refusaient d'entériner leur éviction de l'empire, et celles d'Yissou-Mangou, chef de l'*oulous* de Djaghataï qui soutenait les Ogodaïdes, Berké fit proclamer Mongka comme grand-khan (1er juillet 1251, d'après Djouweynî). L'empire passa ainsi définitivement de la maison d'Ogödaï dans celle de Toloui [4].

La facilité relative avec laquelle cette sorte de coup d'État fut accompli s'explique par le fait qu'en face de Mongka, homme fort par excellence, les Ogodaïdes légitimes n'étaient que de jeunes princes assez pâles ; elle s'explique aussi par l'espèce de dictature temporaire que, pendant les

---

[1] D'Ohsson, II, 204.

[2] *Mongka* en mongol, *mängü* ou *mangou* en turc signifie Éternel. Cf. Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie Centrale,* Journal Asiatique, avril-mai 1913, 451.

[3] Restitution de M. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, l. c.,* 1931, p. 62-200).

[4] D'Ohsson, II, 249 et sq. (d'après Djouweynî et Rachîd ed-Dîn).

interrègnes, Batou pouvait s'arroger comme doyen de la famille gengiskhanide et chef de la branche aînée. Il n'en était pas moins vrai que l'éviction de la maison d'Ogödaï au profit de celle de Toloui était une rupture de légitimité que les principales victimes ne pouvaient accepter sans essayer de réagir. Les Ogodaïdes évincés, Chirämön notamment, se rendirent donc après coup au *qouriltaï* finissant, en apparence pour rendre hommage au nouveau grand-khan, en réalité, semble-t-il, pour essayer, avec leurs troupes, de le surprendre et de le détrôner. Mais leurs intentions furent découvertes. Leur escorte fut désarmée, leurs conseillers, notamment Qadaq et Tchinqaï, furent exécutés [1], et eux-mêmes mis en état d'arrestation.

Mongka punit sévèrement ces cousins malheureux. L'ancienne régente Oghoul Qaïmich qu'il haïssait (« femme plus vile qu'une chienne », disait-il à Rubrouck) après avoir été dépouillée de ses vêtements pour être interrogée, fut cousue dans un sac et noyée (mai-juillet 1252). Khoubilaï, frère cadet de Mongka, sauva pour l'instant Chirämön, en l'emmenant à l'armée de Chine, mais par la suite il ne put empêcher Mongka de faire noyer le malheureux jeune homme. Qoutcha, le jeune fils de Güyük, fut relégué dans un canton à l'ouest de Qaraqoroum. On n'osa faire périr Qada'an qui s'était soumis spontanément (et qui se fit même, notamment contre Eldjigidäï, l'exécuteur des vengeances de Mongka), non plus que Qaïdou. Tous deux conservèrent donc l'*oulous* ogodaïde de l'Imil. On verra que Qaïdou devait par la suite relever l'étendard de la légitimité ogodaïde et causer de terribles embarras au successeur de Mongka. Enfin Mongka fit mettre à mort le chef de p.341 l'*oulous* de Djaghataï, Yissou-Mangou qui avait pris parti contre lui et le remplaça par un autre djaghataïde, Qara-Hulägu, puis par la veuve de ce dernier, la princesse Orghana (1252). Büri, autre petit-fils de Djaghataï, fut livré à Batou et mis à mort par ce prince qu'il avait offensé lors de la campagne d'Europe [2].

Règne de Mongka (1251-1259).

@

[1] Pelliot, *l. c.*, 63 (201).

[2] Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, l. c.,* 1931-1932, 66 (204) et 79 (217).

Mongka — il avait quarante trois ans lors de son avènement — fut, après Gengis-khan le plus remarquable des grands-khans mongols. Parlant peu, ennemi du luxe et de la débauche, ne prenant de délassement qu’à la chasse, il rendit toute leur vigueur au *yassaq* et aux prescriptions de son aïeul. Chef énergique, administrateur sévère, mais juste (il fit acquitter jusqu’à la dernière fraction les énormes traites souscrites par ses prédécesseurs et toujours impayées) [1], politique dur, mais intelligent, bon guerrier, il rétablit en tout la forte machine montée par Gengis-khan. Sans rien abdiquer (comme le fera son successeur Khoubilaï) du caractère de sa race, il acheva de donner à l’empire mongol des cadres administratifs solides et en fit vraiment un grand État régulier. Au début de son règne, les obligations qu’il avait contractées envers Batou (lequel l’avait littéralement fait empereur) amenèrent en fait, sinon en droit, comme l’a bien marqué Barthold, une sorte de partage du pouvoir, Batou étant pratiquement indépendant à l’ouest du Balkhach [2] ; mais le décès de Batou en 1255 au plus tard rendit de nouveau Mongka seul maître effectif du monde mongol. Les divers chefs d’*oulous* ou d’apanages gengiskhanides se croyaient en droit d’accorder des exemptions d’impôt ou de partager les revenus du pays avec les agents du pouvoir central. Mongka interdit ces pratiques. Il est évident que, s’il avait vécu plus longtemps et si ses successeurs avaient continué sa politique, l’empire mongol, au lieu de se morceler en khanats d’Extrême-Orient, du Turkestan, de Perse et de Russie, serait resté un État relativement unitaire.

p.342 Mongka, élevé par une mère nestorienne, la princesse kéraït Sorgaqtani, traita les nestorianisme avec faveur. Il prit pour chancelier un nestorien, le Kéraït Bolghaï [3]. Mais il favorisa également le bouddhisme et le taoïsme. Dès 1251-1252, il nomma auprès de sa personne un chef de l’Église

---

[1] D’Ohsson, II, 266 (d’après Djouweynî et Rachîd ed-Dîn).

[2] D’après Rubrouck (chap. XXV) la frontière entre les deux dominations se trouvait du côté de l’Ala-taou, au nord de l’Issiq-koul. D’après le même voyageur, Mongka et Batou constituaient une véritable dyarchie, mais, disait Mongka lui-même à Rubrouck, « il y a deux yeux dans la tête et, bien qu’ils soient deux, ils n’ont toutefois qu’un même regard. » Cependant Mongka, avec son tempérament autoritaire et son esprit d’économie, savait se refuser aux demandes d’argent de Batou lui-même (d’Ohsson, II, 320-321, d’après le *Yuan-che*).

[3] Cf. Pelliot, *Chrétiens d’Asie Centrale et d’Extrême-Orient*, T’oung pao, 1914, 629.

taoïque et un « maître du royaume » bouddhiste. Le premier fut le moine Li Tche-tch’ang, le second fut un lama « des pays d’Occident », nommé Na-mo [1]. A cette époque Li Tche-tch’ang notamment jouissait de la faveur du souverain. En 1255, Mongka assista à Qaraqoroum à une réunion contradictoire entre le moine bouddhiste Na-mo et des taoïstes [2]. En 1256, une sorte de concile bouddhique se tint à sa cour, à Qaraqoroum. « Toutes les religions, disait-il à Rubrouck, sont comme les cinq doigts d’une même main. » Mais aux bouddhistes il disait que le bouddhisme est la paume de la main dont toutes les autres religions sont les doigts. Il semble en effet qu’après avoir tenu la balance égale entre les bouddhistes et les taoïstes, Mongka finit par pencher quelque peu en faveur des premiers, surtout après le colloque de 1255 où les taoïstes furent convaincus de propager des apocryphes qui dénaturaient les origines bouddhiques. Au reste le souverain mongol employait tous les cultes à ses fins politiques Ce fut dans ce but qu’il donna pour chefs aux bouddhistes le bonze K’ai Yuan, et aux taoïstes un personnage également dévoué aux intérêts mongols.

Voyage de Rubrouck [3].

@

Sous le règne de Mongka, saint Louis envoya en mission chez les Mongols le franciscain Guillaume de Rubrouck (près de Cassel) [4]. Rubrouck, parti de Constantinople le 7 mai 1253 [5], gagna par la mer Noire les comptoirs italiens de Crimée (arrivée à Soldaia le 21 mai). En pénétrant au delà de la Crimée dans la steppe russe, c’est-à-dire dans le khanat de Qiptchaq, Rubrouck eut l’impression d’entrer dans un autre monde, celui de la vie nomade, au milieu

---

[1] Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises,* T’oung pao, 1904, 364, 374 ; 1908, 356, 362.

[2] Cf. Bazin, *Recherches sur les ordres religieux chinois*, Journal Asiatique, 1856, II, 138 et Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie*, *l. c.*, 1904, 367, 383.

[3] [cf. Voyage de Guillaume de Rubruquis]

[4] R. Grousset, Histoire des Croisades, III, 522.

[5] M. Pelliot estime que Rubrouck a quitté la Palestine pour Constantinople au début de 1253 et non pas en 1252, comme le voulait Rockhill (*Mongols et Papauté, l. c.,* 1931, p. 77 (221).

de ces solitudes qui, depuis le massacre en masse des p.343 anciens Turcs Qiptchaq, étaient un désert d'herbe, à l'horizon duquel surgissaient brusquement les patrouilles de la cavalerie mongole.

> « Et quand je me trouvai au milieu des Tartares, il me parut en vérité que je me trouvais transporté dans un autre siècle [1].

La description des hordes mongoles par Rubrouck est restée classique.

> « Ils n'ont point de demeure permanente, car ils ont partagé entre eux toute la Scythie qui s'étend depuis le Danube jusqu'à l'Extrême-Orient, et chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous ses ordres, sait les bornes de ses pâturages et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'hiver approchant, ils descendent aux pays plus chauds vers le Midi ; l'été, ils remontent vers le Nord [2].

Et Rubrouck de décrire les tentes de feutre mongoles, montées sur des chariots et souvent agglomérées en villages mobiles. Quant aux Mongols eux-mêmes, nul ne les a mieux décrits que notre franciscain :

> « Les hommes se rasent un petit carré sur le haut de la tête et font descendre ce qui leur reste de cheveux en tresses qu'ils laissent pendre des deux côtés des tempes, jusque sur leurs oreilles [3].

Couverts en hiver de fourrures, ils s'habillent en été des soieries venues de Chine. Enfin les énormes beuveries de *qoumiz,* — le lait de jument fermenté, boisson nationale des Mongols, — et de vin [4].

Le 31 juillet Rubrouck atteignit, à trois journées en deçà de la basse Volga, le campement de Sartaq, fils de Batou. Quoique notre franciscain ne s'en soit pas rendu compte, Sartaq était nestorien et Rubrouck fut introduit auprès de lui par « un certain chrétien nestorien nommé Coyat qui est un des

---

[1] [cf. Voyage de G. de Rubruquis, p. 27]

[2] [cf. *Ibid.*, chap. II.]

[3] [cf. *Ibid.*, chap. VIII.]

[4] Sur les différentes sortes de qoumiz, Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 170.

principaux de cette cour » [1]. S'il est faux que chez Sartaq Rubrouck ait trouvé un Templier, ce prince était suffisamment averti des affaires de l'Occident. A Rubrouck qui lui disait que le plus puissant souverain de la Chrétienté était l'empereur, il répondit que l'hégémonie était maintenant passée à saint Louis. Du campement de Sartaq, Rubrouck, après avoir traversé la Volga, fut reçu dans l'*ordou* de Batou, situé sur la rive orientale du fleuve.

> « Batou était assis sur un haut siège ou trône de la grandeur d'un p.346 lit et tout doré, auquel on montait par trois degrés ; près de lui, il y avait une de ses femmes ; les autres hommes étaient assis à droite et à gauche de cette dame [2].

Batou envoya à son tour Rubrouck à la cour du grand khan Mongka. Le franciscain traversa le Yaïk ou fleuve Oural, et entra dans la steppe asiatique, « cette vaste solitude qui est comme une grande mer ». Il longea le Tchou, passa à six journées de Talas, traversa l'Ili, passa au nord de l'Ili par la ville d' « Equius », habitée par des Tâdjîk parlant le persan et qui, d'après l'ingénieuse suggestion de V. Barthold, pourrait être la même que l'Iki-ögüz de Kâchgharî [3], puis par « Cailac » (Qayaligh, près de l'actuel Kopal), où prospérait une communauté nestorienne importante, ainsi qu'une communauté ouigoure bouddhique où Rubrouck entendit réciter le *Om mani padme.* Des Ouigour, Rubrouck nous dit que

> « les Tartares (=Mongols) ont pris leurs lettres et leur alphabet et les lettres que le khan Mangou (=Mongka) envoie à Votre Majesté (saint Louis) sont écrites en langage mongol, mais en caractères ouigour.

---

[1] En dépit de Rubrouck que ses préventions contre les nestoriens ont peut-être quelque peu abusé, le nestorianisme de Sartaq est attesté par le chroniqueur arménien Kirakos (Journal Asiatique, 1858, I, 459). Hâtons-nous d'ajouter que les observations de Rubrouck sur la profonde ignorance du clergé nestorien sont confirmées par les Polo, à qui le grand khan Khoubilaï en faisait précisément la remarque lorsqu'il demandait l'envoi de docteurs catholiques pour faire connaître à sa cour la pensée chrétienne véritable (Marco Polo, *Il Milione,* éd. Benedetto, p. 70-71).

[2] [cf. Voyage de G. de Rubruquis, p. 65.]

[3] Minorsky, *Hudûd al'Alam*, 276.

Le 30 novembre 1253, Rubrouck quitta Qayaligh et, après avoir longé la pointe orientale du Balkhach, il traversa la région de l’Imil ou Tarbagataï, fief des Ogodaïdes, où commençait l’ancien pays naïman, dans les contreforts méridionaux de l’Altaï, et il atteignit enfin l’ordou de Mongka qui lui donna audience le 4 janvier 1254.

> « Nous fûmes introduits au palais, et le feutre qui était devant la porte étant levé, nous entrâmes en entonnant l’hymne : *A solis ortu.* Ce lieu était tout tapissé de toiles d’or. Au milieu il y avait un réchaud plein de feu fait d’épines, de racines d’absinthe et de bouses de vache. Le grand khan était assis sur un petit lit, vêtu d’une riche robe fourrée et fort lustrée, comme la peau d’un veau marin. C’était un homme de moyenne stature, d’un nez un peu plat et rabattu, âgé d’environ quarante-cinq ans. Le khan commanda de nous donner de la cérasine, faite de riz, qui était aussi claire et douce que du vin blanc ; après cela il se fit apporter plusieurs sortes d’oiseaux de proie, qu’il mit sur le poing, les considérant assez longtemps. Après il nous commanda de parler. Il avait pour interprète un nestorien [1].

A l’*ordou* de Mongka, Rubrouck eut la surprise de trouver une Lorraine de Metz nommée Pâquette qui avait été emmenée de Hongrie et qui était au service d’une des épouses nestoriennes de ce prince ; elle avait épousé elle-même un Russe, employé comme architecte. Rubrouck trouva encore à la cour de Qaraqoroum un p.347 orfèvre parisien nommé Guillaume Boucher, « dont le frère demeurait sur le Grand Pont, à Paris », et qui fut successivement au service de la douairière Sorgaqtani, puis du plus jeune frère de Mongka, Arïq-bögä, lequel avait, lui aussi, des sympathies chrétiennes. Rubrouck constata que pour les grandes fêtes de la cour, les prêtres nestoriens étaient admis les premiers à venir, avec leurs ornements, bénir la coupe du grand-khan, suivis du clergé musulman et des moines « païens », c’est-à-dire des bouddhistes et des taoïstes. Mongka lui-même suivait quelquefois son épouse nestorienne aux offices de cette église.

---

[1] [cf. Voyage de G. de Rubruquis, chap. XXXIII.]

> « Il y vint et on lui apporta un lit doré, sur lequel il s'assit avec la reine, sa femme, vis-à-vis de l'autel [1].

Rubrouck avait suivi la cour à Qaraqoroum, où il arriva le 5 avril 1254. Guillaume Boucher, fort bien traité comme orfèvre de la Cour, le reçut

> « avec grande joie. Sa femme était fille d'un Sarrasin et née en Hongrie. Elle parlait bon français et coman. Nous trouvâmes aussi là un autre homme, nommé Basile, fils d'un Anglais, né également en Hongrie et parlant les mêmes langues.

Pour la fête de Pâques 1254, Rubrouck fut admis à célébrer l'office dans l'église nestorienne de Qaraqoroum où

> « Guillaume l'orfèvre avait fait faire une image de la Vierge en sculpture à la façon de France [2].

A côté de l'église nestorienne, Qaraqoroum comptait deux mosquées et douze pagodes ou autres temples « d'idolâtres ». Rubrouck eut l'occasion de recevoir à l'office divin Arïq-bögä, le plus favorable des princes impériaux au christianisme « et lui nous tendait la main, faisant le signe de croix à la façon de nos évêques ». Un jour qu'une controverse s'était élevée devant Rubrouck entre les musulmans et les chrétiens, Arïq-bögä prit publiquement parti pour ces derniers.

Le 30 mai 1254, veille de la Pentecôte, devant trois arbitres désignés par Mongka, Rubrouck soutint en public, à Qaraqoroum une grande discussion religieuse au cours de laquelle, se plaçant sur le terrain du théisme, il lia partie avec les docteurs musulmans contre les philosophes bouddhistes [3].

---

[1] D'après Rubrouck (chapitre XXXVI) ces fêtes nestoriennes se terminaient en beuveries. A la fin de la cérémonie mentionnée plus haut, l'épouse de Mongka s'enivre copieusement : « On nous apporta à boire de la cervoise faite de riz et du vin clairet, semblable à du vin de la Rochelle, avec du coumis (qoumiz). La dame, prenant la coupe toute pleine, se mit à genoux, en demandant la bénédiction. Pendant que les prêtres chantaient, elle la but... Cette journée jusqu'au soir se passa ainsi. Enfin la dame, étant ivre comme les autres, s'en retourna dans son chariot chez elle, les prêtres ne cessant toujours de chanter ou plutôt de hurler en l'accompagnant. »

[2] [cf. Voyage de G. de Rubruquis, chap. XLII.]

[3] Le nom de *Tuinan, Tuin,* sous lequel Rubrouck et les autres missionnaires occidentaux désignent les moines bouddhistes, doit venir du chinois *tao-jen,* « les hommes de la route » ou « de la voie », désignant les *çramana.*

p.348 Rubrouck quitta Qaraqoroum le 18 août 1254, rapportant la réponse de Mongka à saint Louis :

> « Tel est le commandement du Ciel éternel. Il n’y a qu’un Dieu au ciel et qu’un souverain sur la terre, Gengis-khan, fils de Dieu [1].

Et au nom du Ciel Éternel et du qaân, son représentant sur terre, Mongka donnait au roi de France l’ordre de se reconnaître vassal [2]. Rapportant cette lettre, Rubrouck fit en deux mois et six jours le voyage de retour de Qaraqoroum à la Volga. Il croisa au passage le roi d’Arménie Héthoum Ier qui allait faire sa cour au grand-khan, et atteignit en septembre l’*ordou* de Batou, alors installé, semble-t-il, dans sa nouvelle résidence de Saraï. De là par le pays alain et le pas de Derbend, Rubrouck gagna le Moghân où il fut reçu chez le noyan Baïdjou, commandant de l’armée mongole de Perse, tandis que son interprète se rendait à Tauris auprès d’Arghoun Agha, administrateur civil de cette même Perse. Puis, par Nakhitchevan où il célébra la noël, Erzindjân, Qaiçariya et Qonya dans le sultanat seldjouqide, il alla en Petite Arménie s’embarquer à Lajazzo pour le royaume de Chypre.

Le roi d’Arménie (c’est-à-dire de la Cilicie arménisée), Héthoum Ier, que Rubrouck avait croisé en route, se montra meilleur diplomate que lui [3]. Rubrouck avait vécu dans la terreur de provoquer une intervention mongole. Cette intervention, l’habile monarque arménien fit tout pour la déclencher en faveur du monde chrétien contre le monde musulman. Dans ce but, il se rendit d’abord à Kars où campait alors Baïdjou, commandant de l’armée mongole de Perse (1253). De là, par le pas de Derbend, il atteignit le camp de Batou, sur la basse Volga, puis l’*ordou* de Mongka, près de Qaraqoroum. Il fut reçu en audience par ce prince « siégeant dans la splendeur de sa gloire » le 13 septembre 1254.

---

[1] [cf. Voyage de G. de Rubruquis, p. 136.]

[2] Comparer la formule du moine Héthoum, ou « Hayton » : « Changius Can, empereor par le comandement de Deu ». (*Historiens des Croisades, Documents arméniens,* II, 148-150).

[3] Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 527, 636.

Mongka fit le meilleur accueil à ce fidèle vassal et lui remit un *yarligh* ou diplôme d'investiture et de protection [1],

> « diplôme, nous dit la chronique arménienne de Kirakos, revêtu de son sceau et portant défense absolue de rien entreprendre contre la personne ou les États de Héthoum. Il lui donna aussi un diplôme qui p.349 affranchissait partout les églises.

Un autre historien arménien, le moine « Hayton », en sa *Flor des estoires d'Orient,* spécifie en outre que Mongka donna à son visiteur l'assurance qu'une grande armée mongole sous son frère, le khan Hulägu, allait attaquer Baghdâd, détruire le khalifat, leur « mortel ennemi » et rendre la Terre Sainte aux chrétiens [2]. Cette promesse, en effet, allait, au moins en partie, se réaliser. Héthoum quitta, plein de confiance, la cour mongole le 1er novembre et par la route ordinaire —Bechbaligh (Kou-tch'eng), Almaligh (près Kouldja), l'Amoû-daryâ et la Perse — fut de retour en Cilicie en juillet 1255 [3].

Guerre de Mongka contre l'empire song.

@

Mongka donna une nouvelle impulsion à la conquête mongole, pratiquement interrompue depuis la mort d'Ogödaï. D'une part dans un *qouriltaï* tenu en 1253 aux sources de l'Onon, il décida que son frère cadet Hulägu irait achever la conquête de la Perse en soumettant le khalifat de Baghdâd et la Mésopotamie, après quoi Hulägu irait conquérir la Syrie (nous verrons plus loin, p. 426, la suite de cette expédition). D'autre part, Mongka

---

[1] *Yarligh* en turc, *djarliq* en mongol, édit impérial. Cf. Pelliot, T'oung pao, 1930, 292.

[2] Hayton, *Documents arméniens des Croisades,* II, 164-166. Cf. *Chronique de Kirakos,* Journal Asiatique, 1833, 279 et 1858, I, 463-473. R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 527-529. Il convient d'ailleurs de corriger ce que peuvent avoir d'involontairement tendancieuses les affirmations des historiens arméniens. Les projets de Mongka contre le khalifat étaient uniquement politiques. Il n'avait aucune hostilité contre l'islamisme en tant que tel. Tout au contraire, comme l'atteste Djouweynî, il écoutait avec autant de respect les prières musulmanes que les prières chrétiennes ou autres. Ce fut ainsi que pour les fêtes de *bairâm* de 1252 le grand juge Djémâl ed-Dîn Mahmoûd de Khodjend vint réciter la prière dans son *ordou.* « Mongka la lui fit répéter plusieurs fois et combla les musulmans de cadeaux. »

[3] Cf. Bretschneider, *Mediaeval researches,* I, 168.

en personne, avec son autre frère Khoubilaï [1] alla activer la guerre contre l’empire chinois des Song.

Les Chinois, en effet, en dépit de la veulerie de la cour de Hang-tcheou, de l’incapacité des ministres et de la faiblesse personnelle des princes Song, offraient à l’invasion mongole une résistance inattendue. Un vaillant général chinois, Meng Kong (d. 1246) avait repris aux Mongols l’importante ville de Siang-yang qui commande le cours moyen de la Han (1239) et leur disputa longtemps le Sseu-tch’ouan central, où Tch’eng-tou, deux fois p. 350 saccagée par eux, ne tomba définitivement entre leurs mains qu’en 1241 [2]. C’est que, dans cette énorme ruche humaine de la Chine méridionale, compartimentée par tant de rivières et de montagnes avec tant d’agglomérations urbaines, la guerre ne pouvait être qu’une guerre de sièges dans laquelle les cavaliers de la steppe se trouvaient assez désorientés. Conquérir la Chine du nord, c’est ce qu’avaient réussi, avant les Gengiskhanides, d’autres hordes turco-mongoles, Hiong-nou et Sien-pei du IVe siècle, T’o-pa du Ve, K’i-tan du Xe, Kin du XIIe. Conquérir la Chine méridionale, c’est où, des T’o-pa aux Kin, ils avaient tous échoué [3]. Pour conquérir la Chine du Sud, il fallait faire une guerre chinoise avec de larges contingents de fantassins chinois, toute une « artillerie » de machines de siège servies par des ingénieurs chinois ou musulmans.

Mongka porta toute son attention sur les affaires de Chine, en vue de coordonner les efforts, jusque-là assez dispersés, des armées mongoles. Plus encore que lui, son frère cadet Khoubilaï, qu’il y préposa, prit la question à cœur, attiré personnellement par la civilisation chinoise et, semble-t-il, déjà bien résolu à orienter sa fortune de ce côté. En 1251 Mongka l’avait chargé du gouvernement des parties conquises de la Chine, puis lui avait donné comme apanage le Ho-nan (circonscription administrative qui débordait de beaucoup

---

[1] C’est à dessein que j’emploie la forme Khoubilaï pour le prince de ce nom, après m’être servi de la forme Qoubilaï pour le lieutenant de Gengis-khan, non qu’il s’agisse de mots d’origine différente mais pour éviter dans l’esprit du lecteur la confusion des personnages.

[2] D’Ohsson nous dit que les Mongols s’emparèrent de Tch’eng-tou l’année de la mort d’Ogödaï (il mourut en décembre 1241). En 1252, le *T’ong-kien kang-mou* nous montre encore les Mongols pillant Tch’eng-tou, preuve qu’il n’y avait pas eu d’occupation mongole effective.

[3] Voir pages 98, 103-108, 183 et 192-193.

la province actuelle de ce nom puisqu’elle comprenait tout le pays entre l’ancien cours du fleuve Jaune et le Yang-tseu jusqu’au 110° est de Greenwich à l’ouest) [1], plus le district de Kong-tch’ang, sur la haute Wei, dans l’actuel Kan-sou. Khoubilaï dans ces fonctions s’entoura des conseils du lettré chinois Yao Chou, qui lui avait dans sa jeunesse enseigné un rudiment de lettres chinoises. Dans son apanage du Ho-nan, il s’efforça de restaurer l’agriculture, ruinée par la guerre, en distribuant des semences et des outils aux paysans et en transformant les soldats eux-mêmes en laboureurs.

Avant d’attaquer l’empire song de front, sur le bas Yang-tseu, Khoubilaï, sur l’ordre de Mongka, le tourna. Avec Ouriyangqataï [2] fils du grand Subötaï, il partit du Chen-si vers octobre 1252, traversa le Sseu-tch’ouan et pénétra au Yun-nan. Ce dernier pays, p.351 alors étranger à la Chine, formait depuis le VIII[e] siècle un royaume particulier, le royaume de Nan-tchao ou de Ta-li, État non chinois, de race lo-lo ou thaï, qui avait toujours su maintenir dans son réseau alpestre une totale indépendance. Khoubilaï s’empara de Ta-li, la capitale ennemie, et de Chan-chan (Yun-nan-fou ou bien P’ing-ting-hiang ?) où s’était réfugié le roi de Ta-li, appelé par les Chinois Touan Hing-tche (1253) [3]. Il laissa d’ailleurs ce prince sur son trône, comme *mahârâdja,* mais plaça à côté de lui un administrateur « mongol », qui fut le Chinois rallié Lieou Che-tchong. Bien que l’ancienne dynastie fût maintenue, tout le Yun-nan fut divisé en commanderies mongoles [4] . Ouriyangqataï attaqua ensuite les Tibétains et les força — tout au moins ceux du voisinage — à reconnaître la suzeraineté mongole.

---

[1] Cf. Albert Herrmann, *Atlas of China,* carte 52.

[2] Cf. Pelliot, Revue de l’Orient chrétien, 1931, p. 77 (201). En persan Ouriyânkqadâi.

[3] Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises d’époque mongole*, T’oung pao, 1905, 1-7. *Nan-tchao ye-che*, trad. Sainson, 109.

[4] Le gouvernement du Yun-nan fut — à côté de l’ancienne dynastie — confié à des princes gengiskhanides, parmi lesquels Ugetchi, fils de Khoubilaï 1267, Toughlouq, et Esen Témür, ce dernier, fils d’Ugetchi. Sur la politique des Mongols au Yun-nan et la manière dont ils surent s’attacher les anciens rois de Ta-li, devenus des auxiliaires fidèles, cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces*, p. 7 et 31, et *Nan-tchao ye-che*, p. 110-112.

A la fin de 1257, Ouriyangqataï attaqua le royaume d'Annam (capitale Hanoï). Il descendit du Yun-nan dans la plaine du Tonkin et pilla Hanoï (décembre 1257). Le roi d'Annam Trân Thai-tông jugea prudent de se reconnaître peu après vassal (mars 1258).

En septembre 1258, dans un *qouriltaï* tenu en Mongolie, Mongka décida de prendre lui-même la direction de la guerre contre l'empire chinois song. Avec la principale armée mongole, il pénétra du Chen-si au Sseu-tch'ouan (octobre 1258) et prit Pao-ning (vers décembre 1258), mais il ne put, malgré tous ses efforts, s'emparer de Ho-tcheou, l'actuel Ho-ts'iuan, place importante par sa situation à la fourche du Kia-ling-kiang et de ses deux affluents, et il mourut près de cette ville, de la dysenterie contractée pendant le siège (11 août 1259).

Au moment de la mort de Mongka, son frère Khoubilaï, descendu du Ho-pei avec une autre armée mongole, était venu mettre le siège devant Wou-tcheou, l'actuel Wou-tch'ang, sur le moyen Yang-tseu, en face de Han-k'eou, au Hou-pei. En même temps, Ouriyangqataï (qui était rentré du Tonkin au Yun-nan à la fin de 1257) était passé du Yun-nan au Kouang-si, où il avait attaqué Kouei-lin, et était venu ensuite au Hou-nan assiégea Tch'ang-cha [1]. L'empire song se trouvait donc assailli à la fois au nord, à p.352 l'ouest et au sud, quand la mort de Mongka lui donna un instant de répit. En effet, Khoubilaï, voulant avoir les mains libres pour la succession du trône gengiskhanide, se hâta de conclure une paix ou trêve avec le ministre song Kia Sseu-tao, le Yang-tseu servant de frontière entre les deux empires, et rentra au Ho-pei avec son armée.

@

[1] Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie,* T'oung pao, 1905, p. 6 et 29.

3.

KHOUBILAÏ ET LA DYNASTIE MONGOLE DE CHINE.

Rivalité de Khoubilaï et d’Arïq-bögä.

@

Mongka laissait trois frères : Khoubilaï, Hulägu et Arïq-bögä [1]. Hulägu, devenu depuis 1256 khan de Perse, se trouvait trop éloigné pour faire valoir ses droits à l’empire. Restaient Khoubilaï et Arïq-bögä. Arïq-bögä, comme étant le plus jeune, avait été chargé de la garde du pays natal, en l’espèce du gouvernement de Qaraqoroum, la capitale mongole. Disposant de la Mongolie, il se préparait à y réunir un *qouriltaï* pour se faire nommer grand-khan. Mais Khoubilaï le devança. Ramenant son armée de Wou-tch’ang vers le nord, il vint s’établir aux confins de la Chine et de la Mongolie, à Chang-tou, l’actuel K’ai-ping où il avait peu auparavant fondé une résidence d’été (près de l’actuel Dolon-nor, entre le Tchakhar et le Jéhol). Là, le 4 juin 1260, il se fit proclamer grand-khan par ses partisans, en l’espèce par son armée [2]. Il était alors âgé de quarante-quatre ans [3].

Il est certain qu’en droit gengiskhanide cette élection brusquée n’était pas très régulière. Le *qouriltaï* aurait dû traditionnellement se tenir en Mongolie, en présence des représentants des quatre *oulous* gengiskhanides, préalablement convoqués. De son côté, à Qaraqoroum, Arïq-bögä n’hésita plus à prendre, lui aussi, le titre de grand-khan ; il y fut encouragé par le nestorien kéraït Bolghaï, qui avait été le principal ministre de Mongka ; en

---

[1] En mongol de l’*Histoire secrète* (pour un homonyme) Qoubilaï. Transcription chinoise Hou-pi-lie. Transcriptions persanes Qoûbîlây ou Qoûblây. Nous conservons la transcription classique Khoubilaï, également conforme à l’orthographe mongole et qui rappelle en même temps la transcription chinoise.

[2] Parmi les Gengiskhanides présents à l’élection de Khoubilaï, on ne cite guère que Qada’an, fils d’Ogödaï, et Togatchar, fils de Temugé Otchigin. — Parmi les plus énergiques partisans de Khoubilaï, signalons le prince öngüt Körgüz, c’est-à-dire Georges (il était nestorien), qui en cette année 1260 battit Qara-bouqa, général d’Arïq-bögä. Cf. Moule, *Christian in China,* 236.

[3] Mailla, IX, 273-282.

Chine même les p.353 généraux mongols qui commandaient au Chen-si et au Sseu-tch’ouan penchaient de son côté, mais Khoubilaï sut rapidement se rallier les troupes de ces deux provinces. Une victoire des lieutenants de Khoubilaï sur ceux d’Arïq-bögä à l’est de Kan-tcheou (Kan-sou) confirma le premier dans la possession de la Chine mongole. Poussant son avantage, Khoubilaï vint hiverner à la fin de 1260 sur la rivière Ongkin, au sud de Qaraqoroum, tandis qu’Arïq-bögä s’était retiré vers le haut Iénisséi. Khoubilaï eut alors le tort de croire la guerre terminée. Il rentra en Chine en laissant une simple garnison à Qaraqoroum. A la fin de 1261, Arïq-bögä revint, chassa cette garnison et s’avança à la rencontre de son rival. Deux batailles se livrèrent à la lisière du Gobi, la première dans laquelle Khoubilaï, vainqueur, commit de nouveau la faute de ne pas poursuivre Arïq-bögä, la seconde, dix jours plus tard, chaudement disputée et finalement indécise.

Arïq-bögä avait pour lui le prince Qaïdou, chef de la maison d’Ogödaï qui régnait sur l’Imil, au Tarbagataï, et un prince djaghataïde, Alghou ou Aloughou, qu’il avait aidé à s’emparer de l’*oulous* de Djaghataï sur sa cousine Organa. Grâce aux concours ainsi obtenus, ses forces balançaient celles de son adversaire, quand vers la fin de 1262 Alghou se détacha d’Arïq-bögä pour se rapprocher de Khoubilaï (voir plus loin, p. 403). Cette défection inattendue changea la situation. Tandis que Khoubilaï réoccupait Qaraqoroum en chassant de la capitale mongole les lieutenants d’Arïq-bögä, ce dernier dut aller guerroyer sur l’Ili contre Alghou. Pris entre deux adversaires, Arïq- bögä finit par se rendre à Khoubilaï (1264). Khoubilaï lui pardonna, mais fit exécuter quelques-uns de ses principaux partisans, dont le ministre nestorien Bolghaï (1264) [1]. Arïq-bögä resta pratiquement captif jusqu’à sa mort, survenue en 1266.

Conquête de l’empire song par Khoubilaï.

@

Débarrassé de ces compétitions familiales, Khoubilaï put reprendre la conquête de l’empire song. L’empereur song Tou-tsong (1265-1274) accordait sa confiance à un ministre néfaste, Kia Sseu-tao, qui neutralisa les efforts de

[1] Pelliot, *Chrétiens d’Asie Centrale et d’Extrême-Orient*, T’oung pao, 1914, 629.

généraux souvent pleins de cœur ; et à la mort de Tou-tsong, Kia Sseu-tao fit couronner un enfant de quatre ans, Kong-ti (1275-1276) sous le nom duquel il gouverna. Quant à Khoubilaï, il allait disposer dans cette guerre p.354 de deux remarquables capitaines, Bayan [1] et A-tchou (ce dernier, fils d'Ouriyangqataï et petit-fils de Subötaï), que secondait l'Ouigour Ariq-qaya. En 1268 A-tchou entreprit le siège des deux cités jumelles, Siang-yang et Fan-tch'eng qui commandaient le bassin inférieur de la Han, au Hou-pei. Ce siège célèbre dura cinq ans (1268-1273). Il abonda en épisodes héroïques, comme la tentative de ravitailler Siang-yang par eau, confiée à deux vaillants capitaines chinois, Tchang Koue et Tchang Chouen, tentative qui leur coûta la vie (1271). Liu Wen-houang, le défenseur de Siang-yang, n'en maintenait pas moins une opiniâtre résistance. Ariq-qaya fit alors venir de Mésopotamie (1272) deux ingénieurs musulmans réputés, 'Alâ ed-Dîn de Mossoul et Ismâ'îl de Hilla avec des machines de siège qui finirent par avoir raison de la résistance des assiégés [2]. Fan-tch'eng fut prise en février 1273 et en mars Liu Wen-houang, irrité par les intrigues de la cour song, rendit Siang-yang.

Maîtres du cours inférieur de la Han, Bayan et A-tchou descendirent le cours du Yang-tseu en soumettant pendant l'année 1275 les places du Hou-pei oriental (Han-yang, Wou-tch'ang et Houang tcheou), du Ngan-houei (Ngan-king, Tch'i-tcheou, Wou-hou, T'ai-ping et Ning-kouo) et du Kiang-sou (Nankin et Tchen-kiang) [3].

Bayan envahit ensuite le Tchö-kiang, prit Tch'ang-tcheou et atteignit la capitale song, la grande ville de Hang-tcheou. L'impératrice régente, découragée, rendit la place (janvier-février 1276). Bayan envoya le petit

---

[1] *Bagan,* en mongol, signifie riche, fortuné. Ce général appartenait à la tribu des Ba'arin. Transcription chinoise, Po-yen.

[2] On sait que Marco Polo attribue la construction de ces machines à son père et à son oncle (éd. Pauthier, II, 470-476, Moule-Pelliot, 318).

[3] Lors du siège de Tchen-tch'ao par les Mongols, un corps d'Alains chrétiens (rite grec) qui servait dans l'armée mongole fut surpris et massacré plus ou moins traîtreusement par un retour offensif des Chinois (juin 1275). Bayan, furieux, lors de la conquête définitive de la ville (décembre 1275) vengea les Alains en faisant main basse sur la population et alloua à leurs familles les revenus de Tchen-tch'ao. Cf. Marco Polo, éd. Benedetto, p. 141 ; Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient,* T'oung pao, 1914, 641. Moule, *Christians in China*, 140.

empereur à Khoubilaï qui devait le traiter avec humanité (25 février 1276) [1]. On mesure par là l'étape franchie par les Mongols depuis Gengis-khan : en deux générations les demi-sauvages de l'Onon s'étaient élevés au niveau des vieilles races civilisées.

Restait à soumettre le sud proprement dit, où les Chinois p.355 résistèrent jusqu'au bout. Ariq-qaya prit l'importante ville de Tch'ang cha, dans le Hou-nan, et Kouei-lin, dans le Kouang-si (1276). La guerre que Khoubilaï dut alors entreprendre en Mongolie contre ses cousins rebelles laissa un court répit aux partisans irréductibles des Song, qui essayèrent de se réorganiser sur les côtes du Fou-kien et du Kouang-tong. Mais les Mongols, revenant à la charge sous les ordres du général Sögätü, enlevèrent les uns après les autres les ports du Fou-kien (Fou-tcheou, Ts'iuan-tcheou, 1277) et du Kouang-tong (Canton, 1277 et Tchao-tcheou, 1278). Les derniers « patriotes » chinois, sous la direction de l'héroïque Tchang Che-kie, se réfugièrent sur leur flotte avec un nouveau petit prince song, Ti-ping, âgé de neuf ans. Le 3 avril 1279 cette flotte, attaquée par l'escadre mongole près de Pilot de Yai-chan, au sud-ouest de Canton, fut détruite, prise ou dispersée, et l'enfant Ti-ping périt dans les flots.

C'était la première fois que la Chine tout entière, Sud compris, tombait aux mains d'un conquérant turco-mongol. Ce que ni les Turcs T'o-pa du V^e^ siècle, ni les Tongous Djürtchät du XII^e^ n'avaient pu obtenir, Khoubilaï y était enfin parvenu. Il réalisait le rêve obscurément poursuivi depuis dix siècles par « tout ce qui vivait sous une tente de feutre », à travers d'innombrables générations de nomades. Avec lui les pâtres errants de la steppe, « tous les fils du Loup Gris et de la Biche », devenaient enfin maîtres de la Chine, c'est-à-dire de la plus compacte agglomération de cultivateurs sédentaires de l'Asie. Seulement la conquête avait été assez lente pour que les résultats les plus dangereux en fussent comme amortis. Dans la personne de Khoubilaï, en effet, si le petit-fils des nomades a conquis la Chine, il a été lui-même conquis à la civilisation chinoise. Il put alors réaliser le constant objectif de sa politique personnelle : devenir un véritable Fils du Ciel, faire de l'empire mongol un empire chinois. A cet égard, la voie était libre. Les Song une fois

[1] Marco Polo, éd. Pauthier, 460, éd. Moule-Pelliot, 313. Cf. Moule, *Hong-chou to Shang-tou*, T'oung pao, 1915, 393.

disparus, il devenait le maître légitime de l’empire quinze fois centenaire. Sa dynastie, qui prit le nom de dynastie Yuan (1280-1368), n’aspira plus qu’à continuer les quelque XXII dynasties chinoises du temps passé. Signe visible de cette sinisation : Khoubilaï, même après avoir arraché Qaraqoroum à Arïq-bögä, ne vint jamais y habiter. Dès 1256-1257 il avait fait choix, comme résidence d’été, du site de Chang-tou, ou K’ai-p’ing, près du Dolon-nor, dans l’actuel Tchakhar oriental, où il fit construire un ensemble de palais. En 1260, il établit sa capitale à Pékin. En 1267, il commença à construire au nord-est de l’ancienne agglomération pékinoise une ville p.356 nouvelle qu’il appela Tai-tou, « Grande Capitale » et qui fut également connue sous le nom de Ville du khan, Khanbaligh, la *Cambaluc* des voyageurs occidentaux. Elle devint la résidence d’hiver des souverains mongols, tandis que Chang-tou restait leur résidence d’été [1].

Guerres de Khoubilaï au Japon, en Indochine et à Java.

@

Devenu empereur de Chine, Khoubilaï réclama l’hommage des autres États de l’Extrême-Orient que la politique traditionnelle chinoise considérait à tort ou à raison comme des satellites naturels.

La Corée, bien qu’occupée par des garnisons mongoles, restait en état de rébellion permanente. La dynastie coréenne s’était retirée dans l’îlot de Kang-houa, en face de Seoul, d’où elle dirigeait la résistance [2]. Cependant en 1258, le vieux roi Ko-tjong avait fini par confier son fils, Wen-tjong, en otage à Mongka. Khoubilaï, dès son avènement, envoya le jeune prince régner en

---

[1] Cf. Bretschneider, *Recherches... sur Pékin,* Cartes III et V, p. 52 et 84. Ce titre de *khan-baligh,* « la ville du khan », comme celui d’*ordou-baligh,* « la ville de la cour », a été plusieurs fois attribué aux résidences royales par les peuples turco-mongols. Dans la traduction ouigoure de la vie du pèlerin Hiuan-tsang, Tch’ang-ngan ou Si-ngan-fou, la capitale des empereurs chinois de la dynastie des T’ang, est également désignée sous le nom de *Qan-baliq* (A. von Gabain, *Uigurische Uebersetzung der Biographie Hüen-tsangs*, Sitz. Preuss. Akad. d. Wiss., 1935, VII, p. 30).

[2] Cf. Demiéville, BEFEO, 1924, 1-2, p. 195. Le roi Ko-tjong était inspiré dans sa politique de résistance aux Mongols par son ministre Tch’eû Ou, dernier représentant d’une famille de maires du palais héréditaires qui exerçaient le pouvoir depuis 1196.

Corée. Il fit de lui son gendre et la dynastie coréenne, ainsi rattachée à celle des Yuan, devint désormais une vassale docile [1].

Khoubilaï réclama aussi l'hommage du Japon. Le régent du Japon, le *shikken* Hôjô Tokimune (1251-1284) ayant refusé par deux fois (1268—1271), Khoubilaï envoya contre l'archipel un flotte de 150 vaisseaux avec un corps expéditionnaire qui s'embarqua sur la côte sud-est de la Corée, ravagea les îlots de Tsushima et Ikishima et aborda dans la baie de Hakozaki, dans l'île de Kyûshû, province de Chikuzen, près du détroit de Shimonoseki (1274). Mais pour ces expéditions maritimes les guerriers de la steppe n'étaient pas dans leur élément ; de plus ils ne devaient constituer que le noyau de l'armée d'invasion, le gros étant formé p.357 d'auxiliaires chinois et coréens, assez peu belliqueux. Toujours est-il que les *daimyô* de Kyûshû, retranchés autour de la place de Mizuki, offrirent une si vigoureuse résistance qu'après une surprise passagère, due, nous dit-on, aux armes à feu chinoises, ils forcèrent l'envahisseur à se rembarquer.

En 1276, nouvelle sommation de Khoubilaï, nouveau refus de Hôjô Tokimune. En juin 1281, Khoubilaï, après une assez longue préparation, envoya contre le Japon une *armada* plus puissante, portant, affirme-t-on, 45.000 Mongols et 120.000 Sino-Coréens qui débarquèrent à Kyûshû, dans la baie de Hakozaki et sur les îlots de Takashima et de Hirado, province de Hizen. Mais cette fois encore les troupes mongoles dépaysées et les éléments sino-coréens, de médiocre valeur militaire, ne purent tenir contre la furie japonaise. Surtout, le 15 août 1281 un typhon terrible dispersa ou détruisit l'escadre mongole. L'armée mongole, coupée de ses bases, fut prise ou massacrée [2].

---

[1] « La Corée, écrit Courant, ne fut plus dès lors qu'une province mongole sous des rois indigènes. Ceux-ci, mariés à des Mongoles, fils de mères mongoles, conseillés par des résidents mongols, étaient, au bon plaisir du khan, appelés à Pékin, exilés, déposés. Ils parlaient la langue, portaient le costume des Yuan, ils n'avaient plus rien de coréen.

[2] Cf. Murdoch and Yamagata, *History of Japan,* I, 491-592. Aussi Yamada, *Ghenko, the Mongol invasion of Japan,* 1916 (avec bibliographie des sources et ouvrages japonais, p. 269). Passages du *Taiheiki,* traduits dans W. G. Aston, *Littérature japonaise*, p. 170. Pour les peintures japonaises de cette guerre, Shizuya Fujikake, *On the scroll painting of the Mongol invasion,* dans Kokka, 1921, nos 371-379.

Khoubilaï ne fut guère plus heureux en Indochine. — L’Indochine était alors partagée entre quatre grands États : le royaume d’Annam (Tonkin et nord de l’Annam actuel), de culture sinisante ; le royaume de Tchampa (centre et sud de l’Annam actuel), de race malayo-polynésienne, de culture indienne, brahmanique et bouddhique ; l’empire khmèr ou du Cambodge, de race môn-khmèr, également de culture indienne, brahmanique et bouddhique ; et l’empire birman, de race birmano-tibétaine, de culture indienne et de religion bouddhique, dont dépendait le Pégou, de race môn-khmèr, de religion bouddhique. En 1280 le mahârâdja de Tchampa, Indravarman IV, intimidé par les ambassadeurs de Khoubilaï, accepta le protectorat mongol, mais le peuple refusa de laisser partager le pays en départements chinois (1281). Khoubilaï envoya alors par mer, de Canton au Tchampa, une petite armée commandée par Sögätü (en chinois So-tou), qui s’empara de la capitale tchame, Vidjaya ou Cha-ban, près de l’actuel Binh-dinh (1283), mais qui ne put triompher de la guérilla tchame et qui dut se résigner à se rembarquer. En 1285 Khoubilaï envoya en Indochine, cette fois par le Tonkin, via Lang-son, une armée plus nombreuse, commandée par un de ses fils, le prince Toghon ou Toghan, qui s’attaqua aux Annamites. Toghon, vainqueur p.358 près de Bac-ninh, pénétra jusqu’à Hanoï, mais fut ensuite battu à Chuong-duong, dans le Delta, et rejeté en Chine. Pendant ce temps Sögätü avait voulu prendre le Tonkin à revers, par le Sud ; débarqué au Tchampa, il avait remonté par le Nghe-an et le Thanh-hoa à la rencontre de Toghon, mais il avait été surpris et massacré par les Annamites à Tay-kiêt (1285). Une nouvelle expédition mongole par le Tonkin, en 1287, occupa encore Hanoï, mais ne put s’y maintenir et dut évacuer le pays. Le roi d’Annam Trân Nhôn-tôn (1278-1293), après avoir victorieusement résisté à toutes les attaques, rentra en triomphe dans sa capitale ; cependant dès 1288 il jugea prudent de se reconnaître vassal de Khoubilaï ; toutefois, comme il refusa de se rendre en personne à Pékin, Khoubilaï retint son envoyé, Dao-tu Ki (1293). L’empereur Témür, successeur de Khoubilaï, devait se réconcilier enfin avec l’ancien « vassal rebelle » (1294). Le roi de Tchampa avait fait, lui aussi, acte de vassalité [1].

---

[1] Cf. Georges Maspero, *Histoire du Champa,* T’oung pao, 1911, 462 et volume séparé 1928, p. 174-187. — Pelliot, BEFEO, II, 1902, 140.

En Birmanie, les Mongols s’étaient emparés dès 1277 du défilé de Bhamo qui leur ouvrait la vallée de l’Iraouaddy. (Marco Polo décrit avec beaucoup de vie la bataille où les archers mongols eurent raison des éléphants de guerre birmans). En 1283-1284 ils envahirent de nouveau le pays et le souverain birman, le roi de Pagan Narasîhapati (1254-1287), s’enfuit de sa capitale. Toutefois ce ne fut qu’en 1287, au cours d’une troisième campagne, que les Mongols descendirent la vallée de l’Iraouaddy jusqu’à Pagan, la capitale birmane, qu’ils pillèrent. En 1297, le nouveau roi de Pagan, Kyozwa, pour arrêter leurs ravages, se reconnut vassal de Khoubilaï. En 1300, les Mongols interviendront encore en Birmanie pour rétablir l’ordre entre les petits chefs shans qui se disputeront la succession des rois de Pagan [1].

L’influence des Mongols devait se faire sentir jusqu’au Cambodge. En 1296, le successeur de Khoubilaï, l’empereur Témür, enverra dans ce pays une ambassade dont fera partie Tcheou Takouan qui nous laissera une relation de son voyage [2]. Même, à partir de 1294, les deux royaumes thaï (siamois) de Xieng-maï et de Sokhotaï feront acte de vassaux [3].

p.359 Enfin Khoubilaï envoya en janvier 1293 un corps expéditionnaire de 30.000 hommes de Ts’iuan-tcheou à Java. Le principal souverain javanais était le roi de Kediri, dans l’est de l’île. L’armée mongole, commandée par les Chinois Che Pi et Kao Hing, le battit près de Madjapahit, grâce à l’aide d’un autre chef javanais, nommé Raden Vidjaya. Les Mongols s’emparèrent de la capitale ennemie, Kediri ou Daha. Mais Raden Vidjaya se retourna ensuite

---

[1] Cf. Haber, *La fin de la dynastie de Pagan*, BEFEO, 1909, 633-680. — Harvey, *History of Burmah* (1925), p. 64-69.

[2] Cette relation, le *Tchen-la fong t’ou ki,* a été traduite et étudiée par M. Pelliot (Tcheou Ta-kouan, *Mémoire sur les coutumes du Cambodge,* trad. Pelliot, BEFEO, 1902, 123).

[3] Cf. Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde,* BEFEO, 1904. Coedès, *Les origines de la dynastie de Sukhodaya,* Journal Asiatique, 1920, I, 242. Le royaume de Xieng-mai ou de Lan-na et celui de Sokhotaï étaient respectivement connus en chinois sous les noms de Pa-pe et de Sien.

contre eux et les força à se rembarquer. Libérateur de l'île, il fonda alors l'empire de Madjapahit [1].

Lutte de Khoubilaï contre Qaïdou.

@

Ces expéditions « coloniales » eurent moins d'importance pour Khoubilaï que les luttes qu'il eut à soutenir en Mongolie contre les Gengiskhanides des autres branches, en l'espèce contre Qaïdou, petit-fils d'Ogödaï, qui régnait sur le patrimoine ogodaïde du fleuve Imil et des monts Tarbagataï [2]. Ce Mongol resté fidèle aux vieilles traditions et au genre de vie de sa race se dressait comme une antithèse vivante en face de Khoubilaï, le Mongol déjà en partie sinisé. Sans doute beaucoup de Mongols et de Turcs mongolisés n'avaient pas accepté sans étonnement le transfert de l'empire dans la Chine vaincue, la transformation du grand-khan en Fils du Ciel. De cette opposition Arïq-bögä avait été le premier représentant. Qaïdou allait reprendre le même rôle, mais avec une personnalité beaucoup plus forte et une indomptable énergie. Contre la maison de Toloui qui, dans la personne de Khoubilaï, semblait abandonner la pure tradition gengiskhanide, il entreprit de restaurer la fortune de la maison d'Ogödaï, écartée de l'empire depuis 1251, c'est-à-dire, en somme de restaurer dans sa personne la légitimité ; dans tous les cas de se tailler un vaste khanat en Haute Asie, au détriment de Khoubilaï du côté de la Mongolie, comme au détriment des Djaghataïdes du côté du Turkestan.

Ce fut contre les Djaghataïdes, comme on le verra plus loin, que Qaïdou se tourna tout d'abord (page 404). Entre 1267 et 1269 il vainquit le djaghataïde Baraq, lui enleva l'Ili et la p.360 Kachgarie, en ne lui laissant que la Transoxiane. Les successeurs de Baraq ne furent que des vassaux de Qaïdou qui les nommait ou les révoquait à son gré. Dès lors maître de l'Asie Centrale, Qaïdou prit le titre de qaân et s'attaqua à Khoubilaï.

---

[1] Cf. Mailla, IX, 452, Krom, *Hindoe-jauaansche Geschiedenis*, p. 352-359. Au moment de l'invasion mongole à Java, le radja de Malâyou, à Sumatra, intimidé, s'était un instant reconnu, lui aussi, tributaire (G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrivijaya*, p. 231 ou 175.

[2] Qaïdou était fils de Qachi, un frère cadet de Güyük.

Khoubilaï chargea son 4e fils, le prince Nomokhan ou Nomoqan [1], en l’envoyant avec une armée à Almaligh (près de l’actuelle Kouldja, sur l’Ili), de la guerre contre Qaïdou (1275). Nomokhan était accompagné d’un brillant état-major de princes, parmi lesquels son cousin germain Chirägi [2], fils de Mongka, et Toqtémür. Mais en 1276 Toqtémür, mécontent de Khoubilaï, entraîna Chirägi dans un complot. Tous deux s’emparèrent en trahison de Nomokhan, et se déclarèrent en faveur de Qaïdou. Ils livrèrent Nomokhan au khan de Qiptchaq Mangou-Timour, allié de Qaïdou. Ils entraînèrent dans leur révolte Sarban, le deuxième fils de Djaghataï, ainsi que d’autres Gengiskhanides. D’Almaligh, Qaïdou s’avança jusqu’à Qaraqoroum (1277). La situation était sérieuse pour Khoubilaï. Celui-ci rappela de Chine son meilleur général, Bayan. Bayan défit Chirägi sur l’Orkhon et le rejeta sur l’Irtych, tandis que Toqtémür se réfugiait en pays kirghiz, au Tannou Ola, où il fut d’ailleurs relancé et surpris par les avant-gardes impériales. A la suite de leur échec, Chirägi, Toqtémür et Sarban se querellèrent. Toqtémür fut mis à mort par Chirägi ; Chirägi et Sarban en vinrent aux mains et après des opérations assez décousues Sarban, qui avait fait prisonnier Chirägi, se rendit à Khoubilaï en lui livrant son captif. Khoubilaï pardonna à Sarban, mais relégua Chirägi dans une île. Par la suite le prince Nomokhan fut remis en liberté (1278). En somme la coalition s’était effondrée par la médiocrité des ennemis de Khoubilaï.

Mais Qaïdou restait en état de guerre contre Khoubilaï et lui du moins avait une âme de chef. Maître de l’Imil, de l’Ili et de la Kachgarie et suzerain des Djaghataïdes qu’il avait réduits à la possession de la Transoxiane, il était le véritable khan de l’Asie Centrale en face de Khoubilaï, khan de l’Extrême Orient. En 1287 il forma contre Khoubilaï une nouvelle coalition où il entraîna les chefs des branches mongoles collatérales, issues des frères de Gengiskhan. Entrèrent dans cette coalition les princes Nayan, Sigtour ou Singtour et Qada’an. Nayan, qui descendait soit du plus jeune frère de

[1] En chinois No-mou-han.

[2] En chinois Si-li-ki.

Gengis-khan, Témugé Otchigin, soit de son demi-frère Belgutaï [1], p.361 était apanagé du côté de la Mandchourie ; il était nestorien et, affirme Marco Polo, arborait la croix sur ses étendards ou sur son *tough.* Singtour était petit-fils de Qassar, premier frère de Gengis-khan. Qada'an descendait de Qatchioun, deuxième frère de Gengis-khan [2]. Eux aussi étaient apanagés du côté de la Mongolie orientale et de la Mandchourie. Si Qaïdou, emmenant les contingents de l'Asie Centrale et de la Mongolie occidentale, parvenait à faire sa jonction avec les troupes que Nayan, Singtour et Qada'an rassemblaient du côté de la Mandchourie, la situation pouvait devenir dangereuse pour Khoubilaï.

Khoubilaï agit avec rapidité. Il chargea Bayan de s'établir dans la région de Qaraqoroum pour arrêter Qaïdou. Lui-même partit pour la Mandchourie à la tête d'une autre armée. Il avait avec lui le général Yissou-Témür, fils du grand Bo'ortchou, le plus fidèle compagnon de son aïeul Gengis-khan. Des ports chinois du bas Yang-tseu la flotte impériale avait débarqué à l'embouchure du Leao-ho d'énormes approvisionnements pour cette campagne où se jouait vraiment le sort de l'empire mongol. — On trouva l'armée de Nayan campée près du Leao-ho et protégée, à la mongole, par une ligne de chariots. Khoubilaï, qui était âgé de soixante-douze ans, suivit la bataille monté sur une tour de bois que portaient ou traînaient quatre éléphants. Rachîd ed-Dîn nous dit que la journée fut très disputée. A la fin Khoubilaï l'emporta, sans doute, comme le dit l'histoire chinoise, grâce à sa supériorité numérique, sans doute aussi grâce à l'amalgame des contingents chinois et des contingents mongols. Nayan fut fait prisonnier. Comme il se devait à l'égard d'un petit neveu de Gengis-khan, Khoubilaï le fit mettre à mort sans verser son sang, en l'étouffant sous des tapis de feutre (1288). Les nestoriens qui s'étaient compromis en faveur de Nayan pouvaient craindre des représailles, mais Khoubilaï se refusa à rendre le christianisme responsable de la révolte [3]. Témür Oldjaïtou, petit-fils et futur successeur de Khoubilaï, acheva d'étouffer

---

[1] Rachîd ed-Dîn (d'Ohsson, II, 456) fait descendre Nayan de Témugé. Le Yuan-che le fait descendre de Belgutaï.

[2] Cf. d'Ohsson, II, 456 et Erdmann, *Temudschin,* 569.

[3] Marco Polo, éd. Moule-Pelliot, 200 ; éd. Benedetto, p. 69-70. Cf. Pelliot *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient,* T'oung pao, 1914, 635.

la rébellion en écrasant Qada'an et en pacifiant la Mandchourie et les districts mongols voisins.

Qaïdou avait perdu l'espoir d'intervenir dans les affaires d'Extrême-Orient. Il n'en restait pas moins maître de la Mongolie occidentale, à l'ouest du Khangaï, maître aussi du Turkestan. p.362 Un des petits fils de Khoubilaï, le prince Kamala [1], chargé de défendre la frontière des monts Khangaï contre les gens de Qaïdou se fit battre par ce dernier, fut enveloppé près de la Selenga et ne s'échappa qu'avec peine. Khoubilaï, malgré son grand âge, jugea nécessaire de venir en personne rétablir la situation (juillet 1289). Mais Qaïdou, à la manière des nomades, s'était éloigné. Bayan, laissé à la tête de l'armée impériale de Mongolie, avec Qaraqoroum comme centre, exécuta en 1293 une expédition victorieuse contre les troupes du rebelle. Cette même année il fut remplacé dans son commandement par le prince Témür, petit-fils de Khoubilaï. Nommé premier ministre de Khoubilaï, Bayan devait décéder peu après lui, en 1295.

Khoubilaï ne vit pas la fin de la guerre contre Qaïdou. Quand le grand empereur mourut, le 18 février 1294, le chef de la maison d'Ogödaï était toujours maître de la Mongolie à l'ouest du Khangaï et de l'Asie Centrale. Le petit-fils et successeur de Khoubilaï, l'empereur Témür Oldjaïtou (1295-1307), continua la lutte. Qaïdou avait alors comme principal allié et vassal Douwa, chef de l'*oulous* de Djaghataï, au Turkestan (voir plus bas, page 407). Au cours des années 1297-1298, Douwa attaqua par surprise et fit prisonnier le vaillant prince öngüt Körgüz (c'est-à-dire Georges, car on se rappelle que les Öngüt étaient nestoriens), lequel commandait les armées impériales de Mongolie et était le gendre de l'empereur Témür Oldjaïtou [2]. Douwa essaya ensuite de surprendre de même une autre armée impériale, celle du prince Ananda qui gardait la frontière du pays tangout (Kan-sou occidental). Mais ce fut lui qui fut surpris et mis en fuite. Il se vengea en faisant exécuter Körgüz, son prisonnier (1298).

---

[1] Chinois : Kan-ma-la. Il était fils du prince Tchinkim (transcription de Rachîd ed-Dîn) ou Tchen-kin (transcription du *Yuan-che*), lui-même deuxième fils de Khoubilaï.

[2] Cf. Rachîd ed-Dîn, dans d'Ohsson, II, 513 ; et *Yuan-che,* trad. Moule, dans Moule, *Christians in China,* 237-238.

En 1301, Qaïdou fit un dernier effort contre l’empire. Suivi de nombreux princes des maisons d’Ogödaï et de Djaghataï, il marcha sur Qaraqoroum, où commandait le prince Khaïchan, neveu de l’empereur Témür. Une grande bataille fut livrée en août 1301 entre Qaraqoroum et la rivière Tämir, affluent de gauche de l’Orkhon. Qaïdou fut vaincu et mourut pendant sa retraite.

Tchäpär, fils de Qaïdou, lui succéda à la tête de l’*oulous* d’Ogödaï, sur l’Imil, au Tarbagataï, avec le même rôle d’anti-césar contre les droits impériaux de la maison de Khoubilaï. Douwa, p.363 chef de l’*oulous* de Djaghataï, continua d’abord à le traiter en suzerain, mais bientôt, las de ces guerres sans fin contre l’Empire, il lui persuada de reconnaître à son tour la suzeraineté de l’empereur Témür. En août 1303 les ambassadeurs des deux princes vinrent donc rendre hommage à la cour de Pékin, acte fort important qui rétablissait l’unité mongole en replaçant les *oulous* d’Ogödaï et de Djaghataï dans la vassalité de celui de Toloui. Puis, comme on le verra (p. 410), Douwa et Tchäpär se brouillèrent ; le premier captura le second et l’obligea à lui rendre les deux Turkestans (v. 1306). Après la mort de Douwa (v. 1306-1307), Tchäpär devait essayer de rétablir l’hégémonie de l’*oulous* d’Ogödaï sur celui de Djaghataï en attaquant le khan Kébek, fils et successeur de Douwa (vers 1309), mais il fut vaincu par lui et n’eut d’autre ressource que d’aller se réfugier chez le grand-khan de Chine.

Ainsi finit l’*oulous* ogodaïde qui, de son centre de l’Imil, au Tarbagataï, avait pendant une quarantaine d’années (1269-1309 environ) dominé l’Asie Centrale et balancé la fortune de la maison de Khoubilaï.

La maison de Khoubilaï, la dynastie mongole de Chine, restait seule suzeraine des autres khanats mongols. Pékin restait la capitale du monde jusqu’au Danube et à l’Euphrate.

— Nous avons été obligé, pour rendre plus claire la lutte de la maison de Khoubilaï contre la maison de Qaïdou, de poursuivre cette question jusqu’à sa conclusion, quinze ans après la mort de Khoubilaï lui-même. Il nous reste maintenant à revenir sur ce qu’on pourrait appeler la « politique intérieure » de ce prince.

Gouvernement de Khoubilaï :

politique mongole et politique chinoise.

@

La politique de Khoubilaï est double, selon qu’on le considère — et qu’il se considère — comme grand-khan, héritier de Gengis-khan, ou comme Fils du Ciel, successeur des dix-neuf dynasties chinoises. Au point de vue mongol, il maintint intégralement le principe (sinon la réalité) de l’unité morale de l’empire gengiskhanide. Khan suprême, dépositaire de l’autorité de Gengis-khan et de Mongka, il ne cessa de réclamer l’obéissance des grands apanages gengiskhanides, devenus autant de khanats autonomes. Pour imposer cette obéissance aux maisons d’Ogödaï (Qaïdou) et de Djaghataï, il passa sa vie à faire la guerre en Mongolie. Quant à la Perse où régnait son frère Hulägu, c’était simplement pour lui une province de son empire. Les khans de Perse Hulägu p.364 (1256-1265), Abaqa (1265-1281) et Arghoun (1284-1291) furent à ses yeux de simples *ilkhan* ou khans subalternes, des gouverneurs d’un rang élevé, qui recevaient de lui l’investiture et restaient en étroit contact avec lui [1]. Possesseur de la Chine entière, suzerain théorique du Turkestan et de la Russie mongole, suzerain effectif de l’Iran, Khoubilaï, selon la remarque de Marco Polo, fut vraiment « le grand sire », « le plus puissant homme de gens, de terres et de trésors qui fut jamais au monde, du temps d’Adam jusqu’à aujourd’hui [2] ».

Héritier de Gengis-khan dans le reste de l’Asie, Khoubilaï voulut être en Chine le continuateur fidèle des dix-neuf dynasties. Jamais Fils du Ciel ne prit son rôle aussi à cœur. Son administration réparatrice pansa les blessures d’un siècle de guerre. Après la chute des Song, non seulement il conserva les institutions et les cadres administratifs de la dynastie tombée, mais il mit toute son application à obtenir le ralliement personnel des fonctionnaires en place. Après la conquête du sol, il réussit celle des esprits et son plus grand titre de gloire n’est peut-être pas d’avoir, le premier dans l’histoire, conquis la Chine entière, mais de l’avoir pacifiée.

La question des communications, si importante pour l’administration et le ravitaillement de l’immense empire, fut l’objet de la sollicitude de Khoubilaï. Il

---

[1] Cf. Barthold, *Hulagu,* Enc. Isl., II, 353.

[2] Ed. Pauthier, I, 236, éd. Moule-Pelliot, I, 192.

fit remettre en état les routes impériales, les fit en principe ombrager d'arbres et y éleva de distance en distance des caravansérails. Plus de deux cent mille chevaux, répartis entre les différents relais, auraient été affectés au service des postes impériales. Pour ravitailler Pékin, il fit remettre en état et compléter le grand canal impérial par lequel arriva à la capitale le riz de la Chine centrale [1]. Pour lutter contre la famine il remit en vigueur la législation étatiste, très ancienne en Chine et que sous les Song de K'ai-long le célèbre Wang Ngan-che avait perfectionnée. Dans les bonnes années l'excédent des récoltes était acheté par l'État et emmagasiné dans les greniers publics. En cas de disette et de hausse des prix, ces greniers étaient ouverts et les grains distribués gratuitement [2]. D'autre part l'assistance publique fut réorganisée. Un édit de 1260 ordonna aux vice-rois de subvenir aux besoins des lettrés âgés, des orphelins, des malades, des infirmes. Un édit de 1271 institua des maisons p.365 d'hospitalisation. Il est permis de voir là, en plus de la tradition administrative chinoise, un résultat de l'influence du bouddhisme, très grande, semble-t-il, sur l'esprit de Khoubilaï. Des distributions de riz et de millet furent faites régulièrement aux familles nécessiteuses. Khoubilaï lui-même, nous dit Marco Polo, nourrissait chaque jour 30.000 indigents [3].

Le seul aspect moins brillant de cette administration a trait au problème financier. Dans les institutions des Song, Khoubilaï avait trouvé l'usage du *tch'ao* ou papier monnaie. Il le généralisa et en fit la base de sa politique financière. En 1264, il promulgua un véritable édit de maximum qui établissait la valeur, en papier monnaie, des principales marchandises. Son premier ministre des finances, le musulman Seyid Edjell, originaire de Boukhârâ, (d. 1279) paraît avoir maintenu les émissions dans des limites

[1] Marco Polo, M. Pauthier, 481. Moule-Pelliot, I, 322.

[2] Marco Polo, Pauthier, 345. Moule-Pelliot, I, 250.

[3] Marco Polo, *ibid.,* 346*,* éd. Moule-Pelliot, I, 251.

raisonnables [1]. Les imprudences commencèrent avec les ministres suivants, d'abord le Transoxianais Ahmed Fenâketî (d. 1282), puis l'Ouigour Sanga [2]. Tous deux pratiquèrent une politique d'inflation effrénée qui avilit rapidement le *tch'ao.* Pour trouver de l'argent ils eurent recours à des conversions répétées et à de lourds monopoles. Ahmed, assassiné en 1282, fut dégradé posthumément par Khoubilaï. Sanga fut condamné à mort pour malversations (1291). Après le règne de Khoubilaï, il fallut (1303) renoncer à enrayer la baisse des émissions précédentes et fabriquer de nouveaux assignats qui se déprécièrent à leur tour.

Politique religieuse de Khoubilaï et de ses successeurs : le bouddhisme.

@

Khoubilaï, comme le spécifie Marco Polo [3], fit preuve de la plus large tolérance envers tous les cultes, quoiqu'en 1279 il ait p.366 un moment remis en vigueur les prescriptions de Gengis-khan sur la mise à mort du bétail de boucherie, prescriptions qui heurtaient la coutume musulmane, et qu'il se soit certain jour montré violemment irrité par l'obligation coranique de la guerre sainte aux « Infidèles » [4]. De plus, ses sympathies pour les bouddhistes lui firent un moment témoigner une certaine hostilité personnelle envers les taoïstes, rivaux traditionnels du bouddhisme. En effet le bouddhisme bénéficia

---

[1] Le Seyid Edjell, Chems ed-Dîn 'Omar (transcription chinoise Sai-tien-tch'e Chen-sseu-ting Wou-ma-eul), né vers 1210, mort en 1279. De 1274 à 1279 le Seyid Edjell fut administrateur du Yun-nan. Ses fils Nâçir ed-Dîn (d. 1292) et Hosseîn lui succédèrent dans l'administration de la même province que cette dynastie de fonctionnaires musulmans contribua à islamiser. Le Seyid Edjell lui-même fit construire les deux premières mosquées du pays. Voir Vissière et Lepage, *Documents sur le Seyyid Edjell,* dans Vissière, *Mission d'Ollone, Recherches sur les musulmans chinois,* 1911, p. 20-203, et Vissière, *Le Seyyid Edjell,* Revue du monde musulman, IV, n°2, février 1908. Bretschneider, *Mediaeval researches, I,* 271. — Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie,* T'oung pao, 1905, 19.

[2] Ahmed Fenâketi, transcription chinoise A-ha-ma. Il exerça le pouvoir de 1270 à son assassinat en 1282. Sanga, transcription chinoise Sang-ko. Il fut préposé aux finances de 1288 environ à 1291. Cf. Moule-Pelliot, 214, 238.

[3] Marco Polo, *Il Milione,* éd. Benedetto, p. 70.

[4] D'Ohsson, II, 491, d'après Rachîd ed-Dîn.

tout particulièrement de sa faveur. C'est sous cet aspect qu'il sera connu dans la tradition mongole. Le pieux bouddhiste qu'est l'historien mongol Sanang Setchen ira jusqu'à joindre aux titres de Khoubilaï ceux de *qoutouqtou* (vénérable, divin) et de *tchakravartin* (« monarque universel » dans le vocabulaire bouddhique) [1]. Déjà avant son avènement, sous le règne de Mongka, il avait réuni à Chang-tou une conférence contradictoire où les bouddhistes triomphèrent des taoïstes (1258). Dans ce colloque fameux, la doctrine bouddhique fut représentée par Na-mo qui avait déjà argumenté devant Mongka, et par le jeune lama tibétain Phags-pa. Comme au colloque de 1255 ils convainquirent les taoïstes de répandre des apocryphes qui dénaturaient l'histoire des origines bouddhiques et faisaient du bouddhisme un simple satellite du taoïsme. A la suite de cette controverse, Khoubilaï promulgua des édits ordonnant des auto-da-fé d'ouvrages suspects et fit rendre par les taoïstes des couvents qu'ils avaient usurpés sur les bouddhistes (édits de 1258, 1261, 1280, 1281) [2]. Une fois empereur, nous raconte Marco Polo, il reçut en grande pompe des reliques du Bouddha, envoyées par le râdja de Ceylan.

Le principal auxiliaire de Khoubilaï dans le domaine bouddhique fut le lama tibétain Phags-pa, né vers 1239, mort sans doute le 15 décembre 1280. Phags-pa était le neveu et successeur du célèbre Sa-skya pandita, père abbé du couvent de Sa-skya, dans la province de gTsang [3]. Khoubilaï, qui avait fait venir ce personnage du Tibet, l'employa à la fois à convertir les Mongols et à s'assurer la vassalité des Tibétains. Il le nomma « maître du royaume » (*kouo-che*), titre emprunté à l'ancien bouddhisme chinois [4], en p. 367 plaçant dans son obédience politico-religieuse les provinces tibétaines (vers 1264). Les Mongols ne connaissaient jusque-là d'autre alphabet que l'alphabet ouigour. A la demande de Khoubilaï, Phags-pa composa pour eux

---

[1] Sanang Setsen, trad. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen,* 113, 115.

[2] Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie,* T'oung pao, 1908, p. 382.

[3] Cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 139. Sanang Setsen. trad. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen*, 115.

[4] Pelliot, *Les « Kouo-che » ou « maîtres du royaume » dans le bouddhisme chinois*, T'oung pao, 1911, 671.

une nouvelle écriture dite *dürbäldjin* ou carrée, inspirée de l'alphabet tibétain (1269). Toutefois le rôle de Phags-pa à cet égard a été, pense M. Pelliot, quelque peu exagéré, et du reste l'écriture carrée n'eut qu'un succès éphémère, puisque, par la suite, les Mongols continuèrent à employer un alphabet copié sur l'alphabet ouigour (avec seulement une différence de « main » et des caractères plus anguleux) et qui est devenu leur écriture nationale ; c'est en caractères ouigour que sont écrites les pièces de chancellerie mongole parvenues dans nos archives [1]. M. Pelliot fait remarquer à ce sujet que l'écriture ouigoure présentait cependant le défaut de ne rendre qu'imparfaitement les sons de la langue mongole du XIII^e^ siècle, de ne pas distinguer entre le son *o* et le son *ou*, d'omettre le *h* initial, etc. L'alphabet ouigour est aussi moins riche que l'alphabet phags-pa pour les gutturales [2].

La plupart des successeurs de Khoubilaï se montrèrent comme lui de fervents bouddhistes, à commencer par son petit-fils Témür qui régna après lui (1294-1307). Cependant un autre des petits-fils de Khoubilaï, le prince Ananda (en dépit de son nom sanscrit essentiellement bouddhique), penchait pour l'Islam. « Il savait par cœur le coran, excellait dans l'écriture arabe » et propageait avec ardeur le mahométisme dans le pays tangout (Ning-hia), dont il était vice-roi. Témür essaya de le ramener au bouddhisme ; n'y parvenant pas, il le fit, un moment, emprisonner. A la mort de Témür (10 février 1307), Ananda essaya de s'emparer du trône, mais son cousin Khaichan l'emporta et le fit périr [3]. Durant son règne (21 juin 1307-27 janvier 1311) Khaichan se montra un p.368 bouddhiste fort dévot. Il fit traduire en

---

[1] C'est en écriture ouigoure qu'est rédigé le plus ancien monument en langue mongole jusqu'ici connu, la pierre dite de Gengis-khan, au Musée Asiatique de Leningrad, pierre datant de 1225 environ.. Ce ne peut être aussi qu'en écriture ouigoure, dit M. Pelliot, que fut mise par écrit en 1240 la chronique épique *Monghol-un ni'ulcha tobtchi'an* ou *Histoire secrète des Mongols* qui nous est parvenue en traduction et transcription chinoises. (Pelliot, *Asia Major,* II, 1925, 288. C'est aussi en écriture ouigoure que sont écrites la grande Inscription mongole de 1362, retrouvée par M. Pelliot au Kan-sou en 1908, et les deux lettres des khans de Perse Arghoun et Oldjaltou à Philippe le Bel conservées aux Archives Nationales. Également en écriture ouigoure, l'inscription mongole du cachet de la lettre de Güyük à Innocent IV, de 1246. Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Rev. de l'Orient chrétien, 1922-1923, 3-30.

[2] Cf. Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, Asia Major, 1925, II, 2, p. 284. — Pelliot, *Les mots à H initial, aujourd'hui amui, en mongol des XIIIe et XIVe siècles*, Journal Asiatique, 1925, 193.

[3] D'Ohsson, II, 532, d'après Rachîd ed-Dîn.

mongol de nombreux textes du canon bouddhique. Les lettrés chinois, de culture confucéenne, lui reprochent la faveur qu'il accorda aux lamas. Peut-être par réaction contre cette faveur, l'administration retira aux biens de main-morte tant bouddhiques que taoïques les immunités fiscales dont ils avaient bénéficié jusque-là [1]. Sous le règne de Yésoun-Témür, arrière petit-fils de Khoubilaï, qui régna de 1323 (4 octobre) à 1328 (d. 15 août), le ministre Tchang Kouei, au nom des milieux confucéens, protesta publiquement contre la faveur dont jouissaient les lamas. Au Chen-si, notamment, les moines tibétains affluaient.

> « On voit, dit un rapport du temps, ces lamas parcourir à cheval les provinces occidentales, portant à leur ceinture des passeports écrits en lettres d'or. Ils se répandent dans les villes et, au lieu de loger dans les hôtelleries, ils s'établissent dans les maisons particulières dont ils chassent les maîtres pour abuser plus facilement de leurs femmes. Non contents de se livrer à la débauche, ils enlèvent encore au peuple le peu d'argent qu'il possède. On doit s'en prendre à ces sangsues publiques, plus cruelles encore que les agents du fisc [2].

L'empereur Yésoun dut réglementer l'entrée des lamas sur le sol de la Chine propre.

Les excès du cléricalisme bouddhique dont les lettrés chinois rendirent la dynastie mongole responsable, furent sans doute une des causes qui contribuèrent à la chute de celle-ci. Notons que l'influence excessive exercée par l'Église bouddhique sur la maison de Khoubilaï n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire des dynasties turco-mongoles en terre chinoise. Tel avait été le cas du célèbre Fou Kien, à la fin du IV^{e} siècle, le cas des derniers T'o-pa au début du VI^{e} (p. 102 et 109). Ces barbares féroces, le bouddhisme les adoucissait d'abord, les humanisait, puis les assoupissait et finalement les rendait incapables des réflexes de conservation. Alors la vieille Chine confucéenne qui les avait subis, s'apercevait que ces terribles maîtres étaient

---

[1] Sanang Setsen, trad. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen,* 398. D'Ohsson, II, 533.

[2] Mailla, IX, 539. Voir les remarques de Quatremère dans son édition de Rachîd ed-Dîn, p. 189.

devenus inoffensifs : elle les absorbait, comme les T'o-pa, ou les expulsait, comme les Gengiskhanides. L'affaire aurait été autrement grave, si la maison de Khoubilaï s'était convertie à la foi musulmane, comme il aurait pu advenir, si en 1307 le prince Ananda l'avait emporté. Le triomphe de l'Islam aurait été un coup terrible pour la vieille civilisation chinoise. Les deux plus grands dangers qui aient menacé p.369 celle-ci au cours de sa longue histoire furent peut-être la tentative d'Ananda en 1307 et l'invasion de Tamerlan, heureusement prévenue par la mort de ce dernier en 1404 [1].

Politique religieuse de Khoubilaï et de ses successeurs : le nestorianisme.

@

Les préférences de Khoubilaï pour le bouddhisme ne l'avaient nullement empêché de montrer de la sympathie pour le nestorianisme. Aux grandes solennités chrétiennes, à l'exemple de ses prédécesseurs, il se laissait présenter par les prêtres nestoriens attachés à son *ordou* les évangiles qu'il encensait et baisait pieusement (*Marco Polo,* édition Benedetto, p. 70).

> « En 1289, il institua même un bureau spécial, le *tch'ong-fou-sseu,* chargé de l'administration du culte chrétien dans tout l'empire.

Ses édits, comme ceux d'Ogödaï et de Mongka, portent exemption de taxes et octroi de privilèges divers aux prêtres nestoriens, aussi bien qu'aux moines bouddhistes ou taoïstes et aux docteurs musulmans. Rappelons à ce propos que les Mongols, d'après l'étymologie syriaque, désignaient les chrétiens sous les noms de *tarsâ* et d'*ärkägün* ou *ärkä'ün,* pluriel *ärkägüd* ou *ärkä'üd,* (en transcription chinoise : *ye-li-k'o-wen*), tandis que les prêtres et les moines

---

[1] Le régime mongol avait également favorisé en Chine même les sectes de magie et sociétés secrètes naguère proscrites par les dynasties nationales. « Les sectes dissidentes, plus ou moins inquiétées par les Song, avaient aidé la dynastie nouvelle qui leur accorda en retour non seulement la liberté de culte, mais une reconnaissance et une hiérarchie officielles. C'est ainsi qu'à la fin du XIII^e^ et au commencement du XIV^e^ siècle, tant dans l'*Histoire des Yuan* que dans le recueil d'édits intitulé *Yuan tien tchang,* il est souvent question des officialités du « Nuage Blanc », du « Lotus Blanc », de la secte des « Dhoûta » sans compter les mentions de plusieurs sectes taoïques et de toutes sortes de religions étrangères, christianisme nestorien et catholique, islam, judaïsme. Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine,* Journal Asiatique 1913, I, 364.

étaient appelés *rabban- ärkägün* et que les évêques étaient connus sous le nom de *mâr-hasiâ* [1].

p.370 Nous avons vu que parmi les éléments mongols ou assimilés, les nestoriens étaient assez nombreux, notamment parmi les Kéraït et parmi les Turcs Öngüt. Les Öngüt qui occupaient la place des anciens Turcs Cha-t'o au nord de la Grande Muraille, en bordure de l'actuel Chan-si, avaient une onomastique qui, à travers les transcriptions chinoises, se révèle, comme l'a montré M. Pelliot, souvent nestorienne : Chen-wen (=Siméon), K'ouo-li-ki-sseu (=Georges), Pao-lou-sseu (=Paul), Yo-nan (=Jean), Ya-kou (=Jacques), T'ien-ho (=Denha), Yi-cho (=Icho, Jésus), Lou-ho (=Luc).

Le gros du peuple öngüt habitait, on l'a vu, dans l'actuel Souei-yuan la région de l'actuel Toqto ou de Kouei-houa-tch'eng, circonscription connue à l'époque mongole sous le nom de Tong-cheng, d'où dérive, pense M. Pelliot, le nom de *Ko-chang,* c'est-à-dire *To-chang* par lequel le pays est désigné dans la vie de Mar Yahbalaha III et de Rabban Çauma [2]. Quant au nom de *Tanduc* appliqué par Marco Polo à la même région, il provient, d'après ce savant, d'une ancienne dénomination du même district sous les T'ang (T'ien-tö, anciennement prononcé Thiän-tak) [3]. C'était là le domaine propre de la dynastie öngüt, maison de princes turcs héréditairement très attachée au nestorianisme, en même temps qu'étroitement apparentée à la famille gengiskhanide. A l'égard de ces princes nestoriens la maison de Gengis-khan

---

[1] Les édits d'Ogödaï, de Mongka et de Khoubilaï portent exemption de taxes et octroi de privilèges divers en faveur des *ho-chang* et *t'o-yin,* c'est-à-dire des moines bouddhistes, des *sien-cheng* ou moines taoïstes, des *ye-li-k'o-wen,* c'est-à-dire des *ärkägün* ou prêtres nestoriens, et des *ta-che-man,* c'est-à-dire des *dânichmend* ou docteurs musulmans. Voir Deveria, *Notes d'épigraphie mongole-chinoise* (édit de Bouyantou-khan), Journal Asiatique 1896, II, 396. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie,* T'oung pao, 1904, 388. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient,* in T'oung pao, 1914, 637. Un clan des Mongols Ordos porte encore aujourd'hui le nom d'Erqüt ou Erküt, forme moderne du mot médiéval *arkagüd.* Le P. Mostaert qui a étudié ces Erküt a reconnu qu'ils ne sont ni chamanistes ni bouddhistes, qu'ils révèrent la croix (en l'espèce la croix gammée) et qu'ils présentent sans le savoir eux-mêmes de confuses réminiscences de christianisme. Il en conclut que ce sont sans doute les descendants des nestoriens du pays öngüt, à l'époque gengiskhanide (Mostaert, *Ordosica,* in Bull. n°9 Cath. Univ. Peking, 1934.

[2] Pelliot, *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 634.

[3] Pelliot, *ibid.,* 630.

avait une dette de reconnaissance qu'elle paraît ne pas avoir oubliée. Le chef öngüt Alaqouch-tégin [1] avait rendu, à l'heure décisive, un service capital aux Mongols ; sollicité au début de 1204 d'adhérer à la coalition formée par les Naïman contre Gengis-khan, il s'était au contraire résolument attaché à ce dernier [2]. Il avait d'ailleurs payé son dévouement de sa vie. Après la guerre contre les Naïman quand il revint chez lui, certains membres de sa tribu, partisans de l'alliance naïmane, l'assassinèrent, ainsi que son fils aîné, Bouyan Chiban. Sa veuve put se sauver à Yun-tchong avec leur second fils Po-yao-ho. Quand Gengis-khan, vainqueur des Kin, entra à Yun-tchong, il eut à cœur de restaurer la famille de son fidèle vassal à la tête du pays öngüt. Le jeune Po-yao-ho le suivit dans la p.371 campagne contre le Khwârezm. Au retour, le conquérant donna en mariage à ce jeune homme sa propre fille, Alaghai-bäki. A la mort de Po-yao-ho, Alaghai-bäki, en vraie fille de Gengis-khan, administra d'une main énergique le pays öngüt, traitant comme ses propres fils (elle n'avait pas eu d'enfants) les trois fils que son époux avait eus d'une concubine, Kün-bouqa, Aï-bouqa et Tcholigh-bouqa. Les deux premiers de ces princes épousèrent à leur tour des princesses gengiskhanides. Kün-bouqa fut marié à la princesse Yelmich, fille du grand-khan Güyük, et Aï-bouqa à la princesse Yürak, fille du grand-khan Khoubilaï [3]. Kürgüz ou Görgüz, c'est-à-dire Georges, fils d'Aï-bouqa, épousa successivement la princesse Qoutadmich, fille de Tchen-kin, fils de Khoubilaï, et la princesse Ayamich, fille du grand khan Témür. On a raconté comment il fut tué au service de Témür en 1298 (p. 362) [4].

On voit à quel point cette maison princière nestorienne était étroitement alliée à la dynastie mongole. Or elle ne manquait pas, dans les limites de l'universelle tolérance mongole, de faire servir sa faveur à la protection du christianisme. La vie de Mar Yahballaha et de Rabban Çauma nous montrera

---

[1] Alaqouch-tägin (ou tékin) — qouri ; dans l'*Histoire secrète* (transcription Haenisch), mentionné p. 55.

[2] Voir plus haut, p. 269 et 314 et A. C. Moule, *Christians in China,* 235.

[3] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale*, 631. Moule, *Christians in China*, 236.

[4] Marco Polo, éd. Benedetto, p. 60, 61. D'Ohsson, II, 513. Moule, *Christians in China,* 237.

Kün-bouqa et Aï-bouqa comblant les deux pèlerins nestoriens de témoignages de bienveillance et de cadeaux au moment de leur départ pour « Jérusalem » [1]. Quant au « prince Georges », il se laissera dans les dernières années de sa vie convertir au catholicisme par le missionnaire franciscain Jean de Montecorvino [2].

La biographie de Mar Yahballaha et de Rabban Çauma nous montrera que le nestorianisme, sur le *limes* septentrional de la Chine mongole, n’était pas confiné au pays öngüt, puisque, à leur départ pour l’Occident, les chrétientés du pays tangout, c’est-à-dire du Kan-sou, et plus précisément « la ville du Tangout », c’est-à-dire Ning-hia, leur firent l’accueil le plus émouvant [3]. Des communautés nestoriennes existaient en effet dans toute la région, à Ning-hia, Si-ning, Kan-tcheou, Sou-tcheou et Touen-houang. Marco Polo, on va le voir, mentionne pour la seule Ning-hia trois églises nestoriennes [4].

Mais les nestoriens ne restèrent pas cantonnés à ces Marches extérieures de la vieille Chine où ils s’étaient sans doute p.372 obscurément maintenus depuis la dynastie des T’ang. Grâce à la conquête gengiskhanide l’intérieur de la Chine leur était désormais ouvert. On peut même dire que le nestorianisme, expulsé de Chine depuis la chute des T’ang, y rentra à la suite des Mongols. En 1275 le patriarche nestorien de Baghdâd créa un archevêché à Pékin. A la suite des Mongols la foi nestorienne pénétra même dans la région du bas Yang-tseu. Khoubilaï ayant en 1278 donné le gouvernement de Tchen-kiang (la *Cinghianfu* de Marco Polo), dans l’actuel Kiang-sou, à un certain Mar Särgis (Ma Sie-li-ki-sseu en transcription chinoise) lequel, comme son nom l’indique, était nestorien, celui-ci se hâta d’y élever une église

---

[1] Moule, *Ibid.*, 99.

[2] Moule, 208.

[3] Moule, 100.

[4] Marco Polo, éd. Benedetto, p. 58, 60., éd. Moule-Pelliot, I, 181.

(1281) [1]. D'autres églises nestoriennes furent bâties à Yang-tcheou et à Hang-tcheou [2].

Nous avons, du nestorianisme mongol, un témoignage célèbre : la biographie syriaque de Mar Yahballaha III et de Rabban Çauma.

Rabban Çauma (d. 1294) et son ami, le futur patriarche Mar Yahballaha, de son nom Markous (1245-1317), étaient deux nestoriens dont le second au moins était öngüt [3]. Le père de Markous était archidiacre de la ville öngüt de Kochang ou Tochang, identifiée, comme on l'a vu, par M. Pelliot avec la médiévale Tong-cheng, l'actuelle Toqto, à la frontière de l'actuel Souei-yuan et du Chan-si. Quant à Rabban Çauma, il était fils d'un « visiteur » de l'église nestorienne de Khanbaligh ou Pékin. Rabban Çauma, le premier, se voua à la vie monastique, reçut la tonsure des mains du métropolite de Pékin, Mar Guiwarguis, et se retira sur une montagne à une journée de Pékin, dans un ermitage où il fut rejoint par Markous. A l'instigation de Markous, les deux moines résolurent de partir en pèlerinage à Jérusalem. Les deux princes öngüt Kün-bouga et Aï-bouqa, nestoriens eux-mêmes, qu'ils allèrent visiter près de Toqto, pour leur rendre compte de leur projet, leur firent le meilleur accueil, tout en essayant de les dissuader :

> — Pourquoi partir pour l'Occident, quand nous nous donnons tant de peine pour attirer ici des évêques et des moines venus de là-bas ?

Voyant que la résolution de Rabban Çauma et de son compagnon était inébranlable, les princes öngüt leur donnèrent p.373 des chevaux, de l'argent et tout l'équipement nécessaire pour la traversée de l'Asie centrale. Les deux pèlerins traversèrent d'abord le pays tangout, c'est-à-dire le nord de l'actuelle province chinoise du Kan-sou, autour de Ning-hia, pays où les communautés

---

[1] Marco Polo, éd. Benedetto, p. 141. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale, l. c.,* 637. Moule, *l. c.*, 145.

[2] Une des églises nestoriennes de Yang-tcheou, signalées par Odoric de Pordenone, avait été fondée à la fin du XIII^e^ siècle par un riche marchand nommé Abraham. M. Pelliot a retrouvé un édit de 1317 relatif à cette église (*Chrétiens d'Asie Centrale, l. c.,* 638).

[3] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 631, Moule, *Christians in China*, 94-127.

nestoriennes étaient également nombreuses. « Hommes, femmes et enfants sortaient à leur rencontre, car la foi des habitants du Tangout était très ardente. » Par les pistes au sud du Lob-nor et du Tarim, ils atteignirent Khotan, sur les terres du khan de la maison de Djaghataï, lequel était à cette époque Douwa, car nous sommes d'après M. Pelliot en 1275-1276 (voir page 406) [1]. La guerre qui régnait en Asie Centrale entre les princes gengiskhanides ne permit pas à Rabban Çauma et à Markous de passer directement de la Kachgarie en Perse. Ils trouvèrent Khotan en proie à la famine, Kachgar dépeuplée par la guerre, la route de Kachgar vers l'ouest coupée. Ils remontèrent donc vers le nord et se rendirent à Talas, l'actuel Aoulié-ata, région où campait le khan ogodaïde Qaïdou [2]. Celui-ci fit le meilleur accueil aux deux nestoriens et leur accorda des lettres patentes grâce auxquelles ils purent traverser les avant-postes des armées en lutte et atteindre enfin le khanat mongol de Perse sur lequel régnait alors le khan Macla (1265-1282). Nous verrons à propos du khanat de Perse la suite de leur histoire (p. 442-443, 448-451).

Un nestorien nommé en transcription chinoise Ngai-sie, c'est-à-dire 'Isâ (Jésus) (1227-1308), sans doute un chrétien de langue arabe venu de Syrie, exerça d'importantes fonctions auprès de Khoubilaï. Médecin, astronome et polyglotte, il avait servi Güyük, quand Khoubilaï le nomma directeur du bureau astronomique (1263). 'Isâ semble avoir été un des inspirateurs de l'édit de 1279 par lequel Khoubilaï s'opposa à la propagande musulmane en Chine. En 1284-1285 il accompagna un haut fonctionnaire mongol, le tch'eng-siang Bolod, envoyé en ambassade auprès du khan de Perse Arghoun. A son retour en Chine, il fut nommé commissaire pour le culte chrétien (1291) et enfin ministre (1297). Ses fils, Elya, Denha, Hei-sseu, Georges et Luc, nestoriens comme lui, remplirent également de hautes fonctions à la cour de Pékin [3].

---

[1] *Douwa* est devenu dans la biographie syriaque *Oqo !*

[2] Moule, *l. c.*, 101.

[3] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale*, dans T'oung pao, 1914, 640 et 1927, 159 et *Les Mongols et la Papauté*, dans Rev. Orient chrétien, 1924 3-4, p. 248 (52). Sur le tch'eng-siang Bolod, Pelliot, T'oung pao, 1927, 159.

Enfin Khoubilaï et ses successeurs comptèrent dans leur garde particulière à Pékin 30.000 Alains chrétiens, de rite grec, venus du p.374 Caucase à l'époque de Mongka. En juin 1275, on l'a vu, un corps de ces Alains fut massacré en trahison par les Song, lors du siège de Tchen-tch'ao, au nord du bas Yang-tseu. Les revenus de la ville de Tchen-tch'ao furent alors donnés par Khoubilaï aux familles des Alains ainsi morts à son service. Les descendants de ces Alains envoyèrent le 11 juillet 1336 une lettre de soumission au pape Benoit XII. L'ambassade qui présenta leur missive au pape en Avignon en 1338, comprenait, avec André et Guillaume de Nassio, l'Alain Thogay [1].

M. Pelliot a établi d'autre part que le vieux manichéisme retrouva sous les Mongols un regain d'activité au Fou-kien où d'ailleurs il était déjà signalé sous les Song [2].

Voyage de Marco Polo.

@

Nicolo Polo et son frère Maffeo Polo étaient deux commerçants vénitiens qui avaient longtemps séjourné à Constantinople. En 1260, ils partirent de cette ville pour une tournée commerciale en Russie méridionale, dans le khanat mongol de Qiptchaq. Ils furent reçus à Saraï, sur la basse Volga (le « Tigre » de Marco Polo) par le khan de Qiptchaq, Berké (*Barca*), frère et successeur de Batou, et lui vendirent leur assortiment de bijouterie (1262). Ils se rendirent ensuite par la route du Khwârezm à Boukhârâ, dans le khanat de Djaghataï et y restèrent trois ans, le chemin du retour leur étant interdit par les guerres entre princes mongols. Ils se décidèrent finalement à suivre une ambassade que le khan de Perse Hulägu envoyait en Chine à son frère Khoubilaï. Ils durent avec cette ambassade suivre la route habituelle des caravanes qui passait par Otrâr sur le Sîr-daryâ, Almaligh dans la vallée de

---

[1] De la Roncière et Dorez, *Bibl. de l'Ecole des Chartes,* LVI, 1895, 29. Pelliot, T'oung pao, 1914, 641. M. Pelliot a retrouvé dans le *Yuan-che* les noms de plusieurs des chefs alains de Pékin qui envoyèrent cette ambassade : Fou-ting, Hiang-chan et Djayan-bouqa, devenus, dans la lettre à Benoit XII, Fodim Jovens, Chyansam et Chemboga.

[2] Pelliot, *Les traditions manichéennes au Fou-kien,* T'oung pao, 1923, 193. Les soi-disant chrétiens signalés par Marco Polo à Fou-tcheou (Fugiu) doivent, pense M. Pelliot, avoir été des manichéens. Cf. éd. Benedetto, 158. Moule, *Christians in China,* 143. Pelliot, *Journal des Savants,* janvier 1929, 42.

l'Ili, et l'Ouigouristan (*Ioguristan*) où se trouvaient les deux villes de Bechbaligh (près de Kou-tch'eng) et de Tourfan, cette dernière alors appelée Qara-khodja (*Carachoço* chez Marco Polo) [1]. Enfin p.375 par Ha-mi (la *Calmul* de Marco Polo) et Touen-houang ou Cha-tcheou (*Sachiu*), ils arrivèrent en Chine et atteignirent Pékin ou Khanbaligh (*Cambaluc*). Khoubilaï leur fit le meilleur accueil et, au moment de leur départ, les chargea d'aller demander au pape cent docteurs, savants dans les sept arts [2]. Les Polo quittèrent la Chine en 1266. Ils atteignirent la Méditerranée à Layas, Lajazzo ou Ayâs, ville qui était le principal port du royaume arménien de Cilicie, et de là, en avril 1269, Saint-Jean d'Acre, d'où ils se rendirent à Rome. N'ayant pu obtenir les missionnaires et docteurs réclamés par Khoubilaï, ils se rembarquèrent pour Saint-Jean d'Acre d'où ils repartirent pour la Chine à la fin de 1271. Dans cette seconde expédition ils emmenaient avec eux le fils de Nicolo, Marco Polo qui nous a laissé un immortel récit de son voyage.

Partis de Lajazzo, Marco Polo, son père et son oncle gagnèrent par la route de Sivas, dans le sultanat seldjouqide d'Asie Mineure, le khanat mongol de Perse. La guerre du khan de Perse Abaqa contre ses cousins, les khans djaghataïdes du Turkestan qui avaient, contre lui, embrassé le parti de Qaïdou, interdisait aux trois Vénitiens la route de la Transoxiane. Ils traversèrent directement la Perse en diagonale, par Tauris, Sultâniyé et Kâchân, puis sans doute par Yezd et Kirmân, jusqu'à Ormuz [3]. Sans doute songeaient-ils à s'embarquer à Ormuz pour la Chine, mais, comme le fait remarquer M. Pelliot, les côtes de la Chine méridionale, les grands ports de Canton, Ts'iuan-tcheou, Fou-tcheou et Hang-tcheou, à cette date, appartenaient encore aux Song, non aux Mongols. Aussi, une fois à Ormuz, les Polo se ravisèrent-ils. Renonçant à gagner l'Extrême-Orient par mer, ils remontèrent vers la Haute Asie par le Khorâssân (que Marco Polo appelle « le

---

[1] Marco Polo signale à *Carachoço* la présence d'une communauté nestorienne (*Il Milione,* édition Benedetto, p. 46, éd. Moule-Pelliot, II, XX) *et à Chingintalas,* dans la région de Bechbaligh, des mines d'amiante.

[2] Marco Polo, éd. Moule-Pelliot, I, 79 ; éd. Benedetto, p. 70-71.

[3] M. Pelliot a établi que quand Marco Polo parle ici de Mossoul et de Baghdâd, c'est par ouï-dire. C'est par erreur que Yule (édition Yule-Cordier, I, 19) attribuait au voyageur vénitien un itinéraire Mossoul, Baghdâd, Bassora. L'itinéraire le plus vraisemblable est celui qui est indiqué par Sykes, *Persia,* 262.

pays de l'Arbre Sec » ou « de l'Arbre Seul ») [1], Nîchâpoûr, Chébourgân (*Sapurgan*) et Balkh (*Balc*).

Évitant la Transoxiane, théâtre de guerres incessantes entre le khan de Perse et l'*oulous* de Djaghataï, les Polo obliquèrent de Balkh vers le nord-est, à travers le Badakhchân (*Badascian*), et gravirent le Pamir (*Pamier*) par la haute vallée du Wakhan (*Vocan*), au nord du Bolor (*Belor*). Par l'antique route de la soie (Tach kourgan, la « tour de pierre » de Ptolémée), ils p.376 redescendirent sur Kachgar (*Cascar*) dont Marco Polo vante les beaux jardins et les vignobles, en même temps que le sens commercial des habitants « qui vont par le monde faisant marchandise ». Il note aussi à Kachgar l'existence d'une communauté nestorienne avec une église. De là les Polo empruntèrent la piste, non moins ancienne, qui file au sud du Tarim par Yarkand (*Yarcan*), Khotan (*Cotan*), Kéria (*Pem*) et Tchertchen (*Charchan ou Ciarcian*) et longèrent le Lobnor en passant par une ville de *Lop* que Sir Aurel Stein identifie à l'actuel Tcharkhlik [2]. Ils gagnèrent ensuite Touen-houang ou Cha-tcheou (*Saciu*), puis, dans l'ancien Tangout (*Tangul*), Sou-tcheou du Kan-sou (*Succiu*) [3] et Kan-tcheou (*Campiçiu*), important carrefour commercial où nos Vénitiens s'arrêtèrent près d'un an, en attendant les instructions de la Cour mongole. Marco Polo note que les nestoriens avaient trois églises à Kan-tcheou et qu'il y avait aussi nombre de moines bouddhistes dont il vante objectivement la vertu [4].

Après ce séjour à Kan-tcheou, les Polo reprirent leur marche vers l'est par Leang-tcheou (*Erginul* ou *Ergiuul*) [5] et Ning-hia (*Egrigaia*) [6]. Dans cette dernière ville qui était l'ancienne capitale du Tangout, la population restait en majorité bouddhiste, mais Marco Polo y signale aussi une communauté

---

[1] Édition Yule-Cordier, I, 129 ; éd. Moule-Pelliot, I, 128.

[2] *Serindia, Ch.* IX, 318 sq. L'équation Pem = Kéria est de Pelliot.

[3] Cf. *Il Milione,* éd. Benedetto, p. 48. Éd. Moule-Pelliot, I, 158 (*Succiu*). Pelliot, *Kao-tch'ang, Qotcho*, Journal Asiatique 1912, I, 591.

[4] Ed. Pauthier, I, 203. Éd. Benedetto, p. 48. Éd. Moule-Pelliot, 159.

[5] Cf. éd. Benedetto, p. 52. Éd. Moule-Pelliot, 178 (*Ergiuul*).

[6] Cf. éd. Benedetto, p. 58. Éd. Moule-Pelliot, 181.

nestorienne avec trois églises. Nos voyageurs pénétrèrent ensuite dans le pays des Öngut que Marco Polo, on l'a vu, appelle le pays de *Tenduc* et dont le centre doit être recherché du côté de la ville actuelle de Toqto ou Kouei-houa-tch'eng. Marco Polo ne manque pas de signaler le nestorianisme des princes öngüt, qu'il confond pour cette raison avec la famille du « Prêtre Jean », c'est-à-dire des anciens rois kéraït, erreur que répétera Odoric de Pordenone. Il mentionne « le prince Georges » (Körgüz) qui effectivement, lors de son passage, gouvernait les Öngüt sous la suzeraineté du grand-khan, ainsi que les unions de famille entre la dynastie mongole et la maison princière des Öngüt.

En sortant du pays öngut, les Polo pénétrèrent dans la Chine propre ou, plus exactement, dans la Chine du Nord que Marco Polo appelle, à la manière mongole, le *Cathay,* du nom des K'i-tan ou Khitaï, les anciens maîtres de Pékin au XI^{e} siècle. De la région de Toqto ils gagnèrent ainsi la résidence d'été de Khoubilaï, $_{p.377}$ Chang-tou (*Cyandu, Chandu*), l'actuel Dolon-nor, où ils parvinrent en mai 1275.

Les Polo remirent à Khoubilaï une lettre du pape Grégoire X. Khoubilaï semble avoir pris Marco Polo en amitié. Il l'emmena à sa cour d'hiver à Khanbaligh (*Cambaluc*), notre Pékin. Il le fit, au témoignage même de Marco Polo, entrer dans l'administration mongole et le chargea, on le verra, de diverses missions de confiance. Toutefois il semble bien que Marco Polo ne connut jamais, du moins sérieusement, la langue chinoise ; en revanche il savait le persan et ce sont souvent des transcriptions persanes qu'il emploie pour les noms géographiques de la Chine elle-même [1]. D'autre part les fonctions que lui, son père et son oncle purent exercer ne durent pas avoir l'importance que sur de fausses interprétations on a été tenté de leur attribuer. Des renseignements que notre voyageur donne sur l'exploitation des salines, M. Pelliot infère qu'il dut peut-être être employé dans l'administration chinoise de la gabelle. Ce serait à ce titre qu'à Yang-tcheou il aurait été pendant trois ans adjoint au sous-préfet local [2]. Par ailleurs le rôle

[1] « A l'époque de Marco Polo, le persan devait constituer une sorte de *lingua franca* pour l'Asie Centrale et Orientale. » (Pelliot, Journal Asiatique, 1913, II, 185.

[2] Ed. Benedetto, p.137. Cf. Pelliot, T'oung pao, 1927, I, 164-68.

que Marco Polo attribue à son père et à son oncle dans le siège de Siang-yang en 1268-1273 ne concorde pas avec les données des sources chinoises. Mais si l'illustre Vénitien a quelque peu exagéré ici le rôle des siens, le fait important est que, grâce aux fonctions, même subalternes, dont il fut chargé, il eut l'occasion de visiter les principales villes chinoises.

Le livre de Marco Polo décrit ainsi deux itinéraires, l'un, de Pékin au Yun-nan, l'autre de Pékin au Fou-kien. Dans le premier itinéraire, il mentionne T'ai-yuan fou (*Taianfu*), chef-lieu de l'actuel Chan-si, P'ing-yang fou (*Pianfu*), la seconde ville de la province, Si-ngan fou, alors appelée Feng-yuan fou ou King-tchao fou (*Quengianfu*), au Chen-si, région où était à ce moment établi comme vice-roi (1272-1280) un des fils de Khoubilaï nommé Mangala, que mentionne Marco Polo [1], puis Tch'eng-tou fou (*Sindufu*), au Sseu-tch'ouan ; de là l'itinéraire se poursuit, avec une grande abondance de détails, qui semble prouver qu'effectivement Marco Polo fut envoyé en mission de ce côté, vers le Yun-nan ou ancien royaume de Ta-li (*Caraian, Caragian*) où il mentionne les deux villes de Ta-li (*Caragian*) et de Yun-nan fou p.378 (*Yachy, Iaci*) et où il signale déjà la présence d'une forte communauté musulmane [2]. Le Yun-nan formait une vice-royauté particulière où étaient envoyés des princes gengiskhanides ; nous avons vu en effet s'y succéder les princes Ügetchi, fils de Khoubilaï (1267), Toughlouq (1274) et Esen ou Yesen Témür, fils d'Ügetchi (1280). Marco Polo nous dit que lors de son voyage Esen Témür (*Essantemur*) était en poste. Les détails que le voyageur vénitien nous donne sur les guerres des Mongols en Birmanie ou pays de *Mien* (expéditions mongoles en 1277, 1283-1284 et 1287) ont permis de penser qu'il put se rendre à la frontière de ce pays à la suite des armées mongoles. Dans tous les cas, il décrit en détail la bataille de 1277 au cours de laquelle les archers mongols avaient jeté la panique parmi les éléphants de guerre du roi de Pagan et forcé le pas de Bhamo sur le haut Iraouaddy, et il nous parle également de l'entrée des Mongols à Pagan, qui n'eut lieu qu'en 1287 [3].

---

[1] Marco Polo signale aussi une communauté nestorienne à Quengianfu (éd. Benedetto, p. 107-108, éd. Moule-Pelliot, 264).

[2] Cf. éd. Benedetto, p. 115 ; éd. Moule-Pelliot, 277. Sur *Caragian,* Pelliot, *Trois itinéraires,* BEFEO, 1904, 158.

[3] Cf. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, BEFEO, 1909, 633-680.

Le second itinéraire décrit par Marco Polo traverse du nord au sud la Chine orientale, parallèlement à la mer de Chine. Partant de Pékin, il passe par Ho-kien fou, qui est la *Cacianfu* de Marco Polo [1], Ts'ang-lou-tchen (qui est sa *Cianglu*), Tsi-yang (*Ciangli*), Ts'i-ning du Chan-tong (*Singiumatu*), Houai-ngan (*Coigangiu*), près de l'embouchure du Houai-ho (laquelle était en ce temps-là l'embouchure du fleuve Jaune) [2], Yang-tcheou (*Yangiu*), Sou-tcheou (*Sugiu*), Hang-tcheou (*Quinsai*), Wou-tcheou du Tchö-kiang (*Vugiu*) au sud de Lan-k'i et, tout près de là, K'iu-tchéou du Tchö-kiang (*Ghiugiu*), Tch'ou-tcheou, également au Tchö-kiang (*Cugiu*), Kien-ning fou du Fou-kien (*Quenlinfu*), Fou-tcheou (*Fugiu*), capitale de l'actuel Fou-kien, et Ts'iuan-tcheou (*Çaiton*). On remarquera que cet itinéraire ne descend pas plus bas que Ts'iuan-tcheou et que, par conséquent, Canton n'y est pas mentionnée.

Il semble que Marco Polo ait eu l'occasion de se joindre à deux ambassades mongoles envoyées par Khoubilaï au Tchampa (*Ciamba, Cyamba*) [3] et à Ceylan, cette dernière pour obtenir des reliques bouddhiques, dont la fameuse Dent du Bouddha. A Ceylan le voyageur vénitien se fit raconter la vie du Bouddha p.379 Çâkyamouni, *Sagamoni Burcan* [4], vie dont il nous a laissé un aperçu très fidèle et fort sympathique [5].

Au printemps de 1291, Marco Polo et les siens eurent l'occasion de se rembarquer pour l'Europe. Le khan de Perse Arghoun, qui était le petit neveu de Khoubilaï, avait demandé à ce dernier de lui donner en mariage une princesse mongole, de la tribu des Baya'out. Khoubilaï lui envoya la princesse Kökätchin (*Cocachin* dans Marco Polo) qui appartenait à cette tribu. Mais les routes de l'Asie Centrale étaient coupées par la guerre entre Khoubilaï et Qaïdou. Khoubilaï chargea donc les Polo de conduire la fiancée mongole en

---

[1] Cacianfu est avec raison identifiée à Ho-kien-fou ; or Charignon (*Le livre de Marco Polo,* III, 2) y voit Tcheng-ting fou ! Cf. éd. Benedetto, p. 128.

[2] Marco Polo appelle le fleuve Jaune le *Caramoran,* de son nom mongol, le Qaramüren ou fleuve Noir.

[3] Cf. G. Maspero, T'oung pao, 1911, 476.

[4] Bourqan, nom mongol du Bouddha.

[5] Éd. Pauthier, 588. Éd. Moule-Pelliot, 407.

Perse par la voie de mer. Il leur remit en même temps des lettres pour le pape, les rois de France, d'Angleterre et de Castille. Les Polo durent sans doute relâcher à Vidjaya ou Chaban (près de Binh-dinh) qui était la capitale du Tchampa ; puis ils cinglèrent droit vers les Détroits, mais furent retenus cinq mois par les vents sur la côte de Sumatra. Ils firent sans doute, comme tous les navigateurs de ce temps, escale à Koulam ou Quilon (*Coilum*), le grand marché des épices au Travancore, durent longer la côte occidentale du Dékhan jusqu'au golfe de Cambay, puis la côte de Perse, et abordèrent à Ormuz. D'Ormuz, ils montèrent en Perse sans doute par Kirmân (*Cherman*) et Yezd (*Yasd*). Le khan de Perse, Arghoun, venait de mourir. Les Polo remirent la princesse Kökätchin à son fils Ghazan, gouverneur du Khorâssân, puis se rendirent à Tauris, auprès du nouveau khan de Perse, Gaïkhatou. Ils restèrent trois mois en Azerbeîdjân, après quoi ils s'embarquèrent à Trébizonde pour Constantinople. Ils furent de retour à Venise en 1295.

Prospérité économique de la Chine sous la domination mongole.

@

Une des parties les plus intéressantes du livre de Marco Polo est le tableau qu'il nous trace de l'activité économique des deux régions chinoises, la Chine du nord qu'il continue à appeler le *Cathay* du nom des anciens K'i-tan, et le Sud, l'ancien empire song qu'il appelle le *Manzi.* Nous apprenons par lui que dans la Chine du nord on exploitait les mines de charbon,

> « manières de pierres noires qui s'extraient des montagnes comme par veines et qui brûlent comme des bûches et sont si bonnes à cela que par tout le Cathay on ne brûle pas autre chose.

L'utilisation des voies navigables ne l'émerveille pas moins. Il remarque surtout p.380 l'importance commerciale du Yang-tseu-kiang (le *Quian* ou *Kian*), artère maîtresse de l'économie chinoise.

> « Il va et vient par ce fleuve plus de navires et plus de riches marchandises qu'il n'en va par tous les fleuves et toutes les mers de la chrétienté.

Marco Polo ajoute que

> « chaque année deux cent mille bateaux remontaient le fleuve, sans parler de ceux qui le redescendaient.

Il note aussi le rôle économique du Canal impérial, réaménagé et complété par Khoubilaï et qui permettait d'amener à Pékin le riz du bas Yang-tseu.

Pour diriger cet énorme commerce intérieur comme pour trafiquer avec l'Inde et l'Insulinde, il s'était fondé dans les ports de la Chine centrale et de la région cantonaise de puissantes guildes marchandes qui pouvaient rivaliser avec les *Métiers* des Flandres et les *Arts* de Florence. Parlant des guildes de *Quinsai* (Hang-tcheou), Marco Polo écrit :

> « Il y avait là tant de marchands et si riches, qui faisaient un commerce si important qu'il n'est personne qui pourrait l'évaluer. Et sachez que les maîtres de métiers, qui étaient chefs d'entreprises, ni leurs femmes ne touchaient rien de leurs mains, mais ils menaient une existence si riche et si élégante qu'on eût dit des rois.

L'emploi général du papier-monnaie, que Marco Polo appelle plaisamment la véritable pierre philosophale, facilitait les transactions :

> « Et je vous dis que chacun prend volontiers (ces billets) parce que partout où les gens se rendent sur les terres du grand-khan, ils peuvent acheter et vendre avec, tout comme si c'était de l'or fin [1].

Les merveilleuses aptitudes commerciales de la race chinoise frappent d'admiration notre Vénitien. A tout instant, il évoque le spectacle de toutes ces richesses : nefs revenant de l'Inde chargées d'épices, de poivre, de gingembre, de cannelle ; jonques descendant le Yang-tseu ou remontant le Grand Canal avec leur cargaison de riz ; boutiques de Hang-tcheou ou de Ts'iuan-tcheou, débordant de marchandises précieuses : soie grège, soie damassée, *camocans* et brocarts d'or, *samis* ou soieries lourdes de luxe, *tartaires* et satins ou vêtements de tissus de « Çaiton » etc.. [2]

---

[1] Édition Pauthier, p. 325, éd. Moule-Pelliot, 239. Cf. note Yule-Cordier, I, 426-430. Voir de même Ibn Battouta, édition Defrémery, IV, 259-260.

[2] Cf. Heyd, traduction Furcy Raynaud, *Histoire du commerce du Levant,* II, 670, 693.

Dans le même esprit, Marco Polo nous renseigne sur les principaux marchés chinois : *Cambaluc* (Pékin), centre des soieries du Nord (« il n'est pas de jour où il n'y entre mille charretées de soie, avec laquelle se fabriquent quantité de draps d'or et de soie ») p.381 — *Sindufu* (Tch'eng-tou, au Sseu-tch'ouan) qui fabriquait des *cendals* et exportait des soieries de Chine en Asie Centrale—Nangin ou *Namghin* (Ngan-king, ou K'ai-fong ?) et *Sugiu* (Sou-tcheou au Kiang-sou) qui fabriquaient des draps d'or — *Yangiu* (Yang-tcheou, au Kiang-sou), le grand marché du riz du bas Yang-tseu. Une place spéciale est réservée à *Quinsai* [1] (Hang-tcheou, au Tchö-kiang), l'ancienne capitale des Song qui sous les Mongols n'avait rien perdu de son activité économique, bien au contraire, puisqu'elle était maintenant associée à tout le commerce de l'immense empire mongol. Marco Polo nous la décrit comme une sorte de Venise chinoise. C'était notamment le grand marché du sucre. D'innombrables navires y apportaient les épices de l'Inde et de l'Insulinde et en exportaient les soieries destinées à l'Inde et au monde musulman. Aussi y rencontrait-on une nombreuse colonie de marchands arabes, persans et chrétiens. Enfin le Fou-kien renfermait les deux grands ports de *Fujiu* (Fou-tcheou) et de *Zayton* ou *Çaiton* (Ts'iuan-tcheou). Les marchands de *Fujiu*

> « possèdent d'incroyables stocks de gingembre et de gaingal. Il y a aussi dans cette ville une vente très considérable de sucre et un grand marché de perles et de pierres précieuses, apportées jusque-là par les navires venus des Indes.

Le plus grand emporium de la Chine mongole restait encore Ts'iuan-tcheou, la *Çaiton* de Marco Polo, « où, dit-il, tous les navires des Indes arrivent, si chargés d'épices, de pierres précieuses et de perles que c'en est merveilleux. C'est le port où affluent tous les marchands du *Manzi,* le grand centre d'importation pour toute la Chine. Et je vous dis que pour un navire chargé de poivre qui va des Indes à Alexandrie ou dans tout autre port à destination du monde chrétien, il en vient plus de cent à *Çaiton*. » Ces

[1] Le nom de *Quinsai,* ou, suivant les manuscrits, *Khansa, Khansa, Khing-sai*, *Khanzai, Cansay, Campsay,* vient de *king-tsai,* « résidence temporaire » (Pelliot). Cf. Moule, *Marco Polo description of Quinsay,* T. p., 1937, 105.

renseignements sont corroborés par le voyageur arabe Ibn Battoûta qui nous parle de *Zaytoun* vers 1345 [1].

Comme on le voit, le marché chinois, à l'époque mongole, était étroitement lié au marché indien et malais. Au témoignage de Marco Polo, les navires chinois fréquentaient en grand nombre les ports de Java ; il en rapportaient « poivre noir, noix muguette, p.382 gaingal, cubèbes, girofle et autres épices dont les marchands de Çaiton tiraient grand avoir [2]. » D'autre part, nous savons que Khoubilaï et ses successeurs passèrent de véritables traités de commerce avec les radjas du Travancore et du Carnate. Les escadres de commerce chinoises apportaient régulièrement à Cavérîpatam, à Cail (Kayal), à Kulam ou Quilon et à Ceylan les ballots de soie brute, les soieries multicolores, les satins, les *cendals* et les brocarts d'or ; en échange elles rapportaient en Chine le poivre, le gingembre, la cannelle, la noix muscade, les mousselines, les cotonnades du monde hindou, les perles de l'océan Indien et les diamants du Dékhan.

Par ailleurs, l'établissement, en Perse, d'une branche cadette de la dynastie mongole de Chine provoqua un actif courant commercial entre les deux pays. Les khans de Perse de la maison de Hulägu, restés très mongols de goûts en plein milieu musulman, faisaient venir de Chine les éléments de leur luxe, notamment les soieries et les porcelaines, sans parler de l'action des maîtres chinois sur la miniature persane de cette époque. Inversement, la Perse mongole exportait en Chine ses tapis, ses selleries, ses armures, ses bronzes et ses émaux.

Enfin, — les voyages de Marco Polo et la *Pratica della mercatura* de Pegolotti [3] en témoignent — la conquête mongole avait mis le monde chinois

---

[1] « Le port de Zaytoun est un des plus vastes du monde. Je me trompe. c'est le plus vaste de tous les ports » (Ibn Battouta, éd. Defrémery, IV, 269), Près de Zayton était situé *Tingiu,* c'est-à-dire Tö-houa, également au Fou-kien, dont Marco Polo vante la céramique (éd. Moule-Pelliot, 352. Cf. Heyd. *Histoire du commerce du Levant,* II, 247).

[2] Ed. Pauthier, 561, Moule-Pelliot, 368. Heyd, II, 644, et G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, I, 31.

[3] Ouvrage composé à Florence entre 1335 et 1343. Cf. Heyd, *Histoire du commerce du Levant,* I, p. XVIII.

en contact avec l’Europe. Deux grandes routes transcontinentales unissaient à la fin du XIII[e] siècle l’Occident et l’Extrême-Orient. D’abord la route du Qiptchaq à Touen-houang, qui, pour les Occidentaux, partait des comptoirs génois et vénitiens de Crimée ou, plus exactement, de Tana, à l’embouchure du Don ; les principales étapes en étaient Saraï, capitale du khanat mongol de Qiptchaq, sur la basse Volga et Otrar, sur le moyen Sîr-daryâ, Talas et Balassaghoun, à l’ouest de l’Issiq-koul. Après l’Issiq-koul, une piste montait vers la Mongolie par l’Imil, l’Irtych noir et l’Ouroungou, et atteignait Qaraqoroum, sur le haut Orkhon, d’où elle redescendait sur Pékin. Une autre piste, partant également de la pointe occidentale de l’Issiq-koul, gagnait Almaligh (près de Kouldja), sur le haut Ili, Bechbaligh (Kou-tch’eng), Ha-mi et Sou-tcheou au Kan-sou, où elle pénétrait en Chine. Une autre route passait par le khanat mongol de Perse. On partait soit de la ville de Trébizonde, capitale de l’État grec de ce p.383 nom, sur la mer Noire, soit de Lajazzo, le port le plus actif du royaume arménien de Cilicie, tout près de la Syrie franque. D’un côté comme de l’autre, à travers la partie orientale du sultanat seldjouqide d’Asie Mineure, étroitement vassal du khanat mongol de Perse, on gagnait Tauris, ville qui faisait figure de capitale de ce khanat. Après Tauris, les principales étapes étaient d’ordinaire Qazwîn, Reiy, Merv, Samarqand, Tachkend (alors appelée Chach) Kachgar, Koutcha, Tourfan, Ha-mi et le Kan-sou. Ou encore Merv, Balkh, le Badakhchan, Kachgar, Khotan, le Lobnor et Touen-houang. Par ces diverses pistes de caravanes, les marchandises de l’Extrême-Orient arrivaient directement en Europe.

A côté de ces routes continentales correspondant à l’antique route de la soie, la conquête mongole rouvrit la route maritime, ou route des épices. Tandis que l’Iran arabe et seldjouqide était resté pratiquement fermé aux Occidentaux, les khans mongols de Perse ouvrirent en effet, librement leurs États aux commerçants et aux missionnaires chrétiens qui désiraient se rendre en Chine par voie de mer. De la chute de khalifat de Baghdâd au triomphe définitif de l’Islam dans le khanat de Perse, les voyageurs latins traversèrent sans difficulté l’Iran de Tauris à Ormuz pour s’embarquer dans cette ville à destination de Thana, Quilon et Zayton : l’exemple d’Odoric de Pordenone, comme nous le verrons plus loin, est caractéristique à cet égard. Inversement les soieries de Chine et les épices de l’Insulinde et de l’Inde étaient débarquées à Ormuz, d’où les caravanes, à travers la Perse mongole,

les conduisaient au grand marché de Tauris, et, de là, aux ports chrétiens de Trébizonde ou de Lajazzo.

Il faut y insister, car c'est là le principal bénéfice de la conquête mongole, la rançon de tant de massacres. La réunion de la Chine, du Turkestan, de la Perse et de la Russie dans un immense empire, régi par un *yassaq* sévère, sous des princes attentifs à la sécurité des caravanes et tolérants envers tous les cultes, rouvrait par terre et par mer les routes mondiales obstruées depuis la fin de l'antiquité. Mais les voyages des Polo témoignent d'une activité bien supérieure à celle dont le nom de Maès Titianos est resté le symbole. En réalité, pour la première fois dans l'histoire, la Chine, l'Iran et l'Occident entraient sérieusement en contact et c'était là finalement le résultat imprévu autant qu'heureux pour la civilisation, de la terrible conquête gengiskhanide.

Le catholicisme en Chine sous la dynastie mongole.

@

Le voyage des Polo ne fut pas une exception. En 1291 un marchand italien, Petrus de Lucalongo, se rendit de Tauris en Chine par l'océan Indien. Il s'établit à Pékin où il dut faire fortune, car en 1305 on le voit donner au franciscain Jean de Montecorvino un terrain près du palais impérial. Une vingtaine d'années plus tard, le Génois Andalo de Savignano se rendit également en Chine où il acquit la confiance du grand-khan. Il revint en Occident comme ambassadeur mongol, puis repartit pour la Chine en 1338, probablement par la route de Tana [1].

En même temps que ces hardis commerçants arrivèrent les missionnaires. En 1289 le pape Nicolas IV qui venait, comme on le verra, d'apprendre par Rabban Çauma l'existence de nombreuses chrétientés indigènes dans l'empire mongol, envoya en Extrême-Orient le franciscain Jean de Montecorvino, avec des lettres pour le khan de Perse Arghoun et pour le grand-khan Khoubilaï. Montecorvino s'arrêta quelque temps à Tauris auprès d'Arghoun. Il en repartit en 1291 et se rendit aux Indes où il séjourna treize mois à Méliapour en compagnie du négociant Petrus de Lucalongo. Il s'embarqua de là pour la

[1] Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, II, 218.

Chine où le grand-khan Témür, petit-fils et successeur de Khoubilaï, lui fit un bon accueil. Odoric de Pordenone écrit à ce sujet :

> « Nous avons un de nos frères mineurs évêque à la cour de l'empereur. Il lui donne sa bénédiction quand celui-ci doit chevaucher et l'empereur baise la croix très dévotement.

Montecorvino construisit à Pékin deux églises dont l'une due à la libéralité du commerçant italien Petrus de Lucalongo qui l'avait accompagné depuis Méliapour (1305). En peu d'années il baptisa « plus de dix mille Tartares » [1] et commença à traduire le psautier dans une des langues en usage parmi ses ouailles. Il convertit notamment au catholicisme le prince des öngüt, Körgüz, c'est-à-dire Georges, nestorien de naissance [2]. Conversion singulièrement précieuse. « Le prince Georges » dut protéger d'autant plus efficacement les missionnaires qu'il bénéficiait d'une très haute situation à la cour, comme gendre de l'empereur p.385 Témür. Le jeune fils de Körgüz fut baptisé sous le nom de Choungan, c'est-à-dire Jean, en l'honneur de Montecorvino.

En 1307 le pape Clément V nomma Montecorvino archevêque de Cambaluc. En 1313 arrivèrent dans cette ville, notre Pékin, trois franciscains, destinés à devenir ses suffragants : André de Pérouse, Gérard et Peregrino [3]. Vers la même époque le pape envoya encore chez les Mongols les frères Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. Jérôme fut nommé évêque de Crimée (*Gazaria*), avec juridiction sur le khanat de Qiptchaq. Gérard devint évêque de Zayton (Ts'iuan-tcheou au Fou-kien), ville où une riche Arménienne fit bâtir une église. A sa mort l'évêché de Zayton passa à Peregrino. Peregrino, étant décédé en 1322-1323, fut remplacé à son tour par André de Pérouse. La faveur dont jouissaient ces missionnaires auprès du gouvernement mongol est soulignée dans une lettre d'André aux supérieurs de son couvent de Pérouse, lettre envoyée de Zayton en janvier 1326. Nous y voyons que le grand khan — c'était alors Yésoun Témür — lui accordait une pension évaluée

---

[1] Pelliot, *Chrétiens d'Asie* Centrale *et d'Extrême-Orient.* T'oung pao, 1914, 633.

[2] Moule, *Christians in China,* 191.

[3] La date de 1318 donnée dans la lettre d'André de Pérouse pour son arrivée à Pékin est sûrement une erreur que Moule rectifie en proposant de lire 1313 (*Christians in China*, 191-192).

à cent florins d’or. André ajoute qu’il a construit près de Zayton un couvent pour vingt-deux religieux et qu’il partage son temps entre son église et son ermitage en montagne.

Après Montecorvino et André de Pérouse, le plus célèbre missionnaire catholique de la Chine mongole fut le franciscain Odoric de Pordenone (né vers 1265, mort en 1331). Odoric s’embarqua à Venise vers 1314 (en 1318 seulement d’après certains auteurs). Il prit terre à Trébizonde et se rendit d’abord dans le khanat mongol de Perse. Il visita Tauris dont il note l’importance commerciale ; cette ville, nous dit-il, rapporte plus au khan de Perse qu’au roi de France tout son royaume. Il signale aussi les nombreuses communautés nestoriennes et arméniennes de l’Azerbeîdjân. Il songeait à gagner l’Inde par l’Iran oriental, mais, parvenu à Yezd, il dut faire demi-tour ; le fanatisme musulman était trop intransigeant de ce côté. Ajoutons qu’en ces années 1313-1315 l’Iran oriental était le théâtre d’une guerre fratricide : le khan de Perse Oldjaïtou luttait contre le khan djaghataïde du Turkestan Esen-bouqa, et contre le neveu d’Esen-bouqa, Dâwoud-Khôdja, seigneur de l’Afghanistan. De plus les communications entre l’Iran oriental et l’Inde étaient rendues difficiles par les expéditions de pillages que, de 1305 à 1327, les Mongols du p.386 Turkestan, de la branche de Djaghataï, ne cessèrent de diriger au Pendjab. Odoric retourna donc vers l’ouest, jusqu’en 'Irâq 'Arabî, où il dut s’embarquer à Bassora pour Ormuz et, de là, faire voile vers l’Inde. Il aborda peut-être dès 1322, peut-être seulement à la fin de 1323 ou au début de 1324, à Thana, près de Bombay, et y recueillit les reliques de quatre franciscains massacrés peu auparavant (9-11 avril 1321) par les musulmans ; il visita la côte du Malabar, qui était proprement la terre des épices, le royaume du poivre, et recueillit quelques notes précieuses sur ce sujet qui intéressait si fort le commerce de son temps [1]. Visitant San Thomé ou Méliapour, où se trouvait, disait-on, le corps de l’apôtre Thomas [2] et où vivait une forte colonie chrétienne, il signale la dégénérescence de ces antiques communautés nestoriennes qui, dans ce milieu essentiellement idolâtre, avaient presque régressé jusqu’au paganisme. De même Rubrouck en

[1] Odoric de Pordenone, éd. Cordier, p. 99.

[2] Cf. Hosten, *St Thomas and St Thomé, Mylapore,* Journ. Asiat. Soc. of Bengale, 1924, 153.

Mongolie nous avait fait voir le clergé nestorien luttant avec les chamanes sur leur terrain et se ravalant presque à leur niveau. Surtout les monstrueuses divagations de l'hindouisme, les aberrations sanglantes qui jettent les fanatiques sous le char de leur idole arrachent à notre saint le même cri de révolte que naguère à Hiuan-tsang, le pèlerin bouddhiste du VII[e] siècle. Odoric visita ensuite Ceylan, Java et fit escale au Tchampa, d'où il s'embarqua pour la Chine.

Odoric débarqua à Canton qu'il appelle *Sincalan,* d'après la dénomination arabe de *Çînkalân* ou *Çînikalân.* Il note la densité énorme de la population, la richesse du pays, l'abondance et le bon marché des denrées, le caractère industrieux des habitants, commerçants nés et ouvriers d'art merveilleux, le foisonnement du panthéon populaire [1]. Il ne s'intéresse pas moins à Ts'iuan-tcheou ou Zayton, que ses manuscrits écrivent *Caitan,* ville « deux fois plus grande que Rome », où il fut reçu dans le couvent franciscain que nous avons déjà mentionné et où il put admirer la cathédrale édifiée par ses frères en saint François, ainsi que l'ermitage qu'ils avaient aménagé dans la montagne. Hang-tcheou, que les manuscrits d'Odoric appellent *Cansay,* ou *Guinzai,* l'émerveille encore plus. C'est, nous dit-il, « la plus grande ville qui soit au monde, située entre deux lacs, des canaux et des lagunes, comme notre p.387 Venise [2]. » A propos des éléments si divers — Chinois, Mongols, bouddhistes, nestoriens, musulmans etc. — cohabitant dans cette énorme agglomération, Odoric rend hommage à l'administration mongole.

> « Le fait que tant de races différentes puissent cohabiter paisiblement et être administrées par le même pouvoir me semble une des plus grandes merveilles du monde.

Notons qu'Odoric rencontra à Hang-tcheou un dignitaire mongol, converti (sans doute du nestorianisme) au catholicisme par les franciscains et qui le

---

[1] Sur l'importance de « Çinkalân » (notamment pour l'exportation de la céramique chinoise à destination de l'Inde et du Yémen), voir aussi Ibn Battouta, trad. Defrémery, IV, 272.

[2] Cf. Moule, *Christians in China*, 241. — Moule, *The ten thousand bridges of Quinsai*, dans la New China Review, 1922, p. 32.

salua du titre d'ata, c'est-à-dire « père » en langue turque [1]. Grâce à ce personnage il put visiter un couvent bouddhique et discuter sur la métempsycose avec les bonzes.

De Hang-tcheou, Odoric alla visiter *Quelinfou,* pour Cordier Kin-ling-fou, notre Nankin, puis *Ianzu,* c'est-à-dire Yang-tcheou où il trouva un couvent de franciscains, ainsi que plusieurs églises nestoriennes, puis *Sunzumatu*, la même que la *Singiumatu* de Marco Polo, sans doute l'actuel Ts'i-ning du Chan-tong, et que notre missionnaire signale comme un important marché de la soie. Il arriva enfin à la « ville du khan », *Khanbaligh,* notre Pékin.

> « C'est là que réside le grand-khan, dans un palais si vaste que les murs ont au moins quatre milles de tour et renferment eux-mêmes plusieurs palais secondaires. La cité impériale est ainsi constituée de plusieurs enceintes concentriques, toutes habitées, et c'est dans la deuxième enceinte que vit le grand-khan avec toute sa famille et tout le personnel de sa cour. A l'intérieur de l'enceinte s'élève une colline artificielle qui porte le palais principal. Elle est plantée de très beaux arbres et a reçu de ce fait le nom de Colline Verte. La colline est entourée par un lac et un étang. Au milieu du lac est lancé un pont merveilleux, le plus beau que j'ai vu par la qualité du marbre et la finesse de l'architecture. Sur l'étang, on aperçoit une multitude d'oiseaux pêcheurs, canards, cygnes et oies sauvages. Ainsi le grand-khan n'a pas besoin de sortir de l'enceinte de ses palais pour se livrer aux plaisirs de la chasse. L'enceinte renferme aussi un vaste parc, tout plein de bêtes sauvages.

Odoric décrit ensuite les réceptions à la cour du Gengiskhanide (il s'agit du grand-khan Yésoun Témür, arrière petit-fils de Khoubilaï et qui régna du 4 octobre 1323 au 15 août 1328).

> « Lorsque le grand-khan siège sur son trône en sa majesté p.388 impériale, la première impératrice se tient assise à sa gauche, à un degré plus bas que lui ; viennent ensuite au troisième degré trois autres concubines, puis les autres dames de sang royal ; à la droite

[1] Marco Polo signalait déjà une église nestorienne à Hang-tcheou (éd. Benedetto, p. 152).

du grand-khan se tient son fils aîné ; en-dessous s’échelonnent les princes du sang.

« Et moi, frère Odoric, je demeurai pendant trois ans et demi dans cette ville (de Pékin), dans la compagnie de nos frères mineurs qui y possèdent un couvent et qui même ont rang à la cour du grand-khan. Profitant de ce que nous allions parfois lui donner notre bénédiction, je cherchai à me documenter et observai avec soin... En effet un de nos frères (Jean de Montecorvino) est archevêque de la Cour et bénit le grand-khan chaque fois que celui-ci doit voyager. Un jour que ce monarque rentrait à Pékin, notre évêque, nos frères mineurs et moi-même nous allâmes à sa rencontre à deux journées de la ville. Nous nous rendîmes en procession vers le souverain qui trônait sur son char. Nous portions devant nous une croix fixée sur une haute hampe et nous chantions l’antienne : *Veni, Sancte Spiritus.* Lorsque nous fûmes arrivés à proximité du char impérial, le grand-khan, ayant reconnu nos voix, nous fit avancer jusqu’à lui. Et comme nous approchions, la croix haute, il se découvrit en enlevant sa coiffure, dont le prix est inestimable, et fit révérence à la croix. L’évêque lui donna sa bénédiction et le grand-khan baisa la croix très dévotement. Je mis alors de l’encens dans l’encensoir et notre évêque encensa le prince. Mais comme l’étiquette veut que personne ne paraisse devant Sa Majesté sans lui faire un don, nous lui présentâmes un plat d’argent plein de fruits qu’il prit très aimablement ; il fit même le geste d’en goûter un. Nous nous écartâmes ensuite pour ne pas être blessés par l’escorte de cavalerie qui le suivait et nous nous retirâmes auprès de certain hauts personnages de cette escorte qui avaient été baptisés (des Turcs nestoriens, convertis au catholicisme) et eux aussi reçurent notre modeste présent avec autant de joie que si c’eût été un don magnifique [1].

[1] Odoric de Pordenone, éd. Cordier, 375. Voyez dans le même sens ce que dit Marco Polo de la part que prenait Khoubilaï aux grandes fêtes chrétiennes (*Il Milione,* éd. Benedetto, p. 69, 70).

Odoric nous renseigne encore sur les battues colossales organisées pour le grand-khan dans une forêt impériale, à vingt jours de Pékin. La description de la chasse, le grand-khan monté sur un éléphant, les seigneurs mongols tirant des flèches à leurs couleurs, est fort pittoresque.

> « Les cris des bêtes et les aboiements des chiens font alors un tel vacarme qu’on ne s’entend plus.

p.389 Puis, comme dans les battues de son ancêtre Gengis, Yésoun Témür, une fois le « tableau » suffisant, fait rompre le cercle des rabatteurs et rend bouddhiquement la liberté aux bêtes survivantes.

Odoric note enfin la perfection du service des postes dans l’empire mongol.

> « Les courriers galopent, ventre à terre, sur des chevaux prodigieusement rapides ou emploient des méharis. En arrivant en vue des relais, ils sonnent du cor pour annoncer leur approche. Ainsi avertis, les gardiens font aussitôt préparer un autre cavalier ou un autre méhariste avec une monture nouvelle. Celui-ci saisit les dépêches, saute en selle et galope jusqu’au relais suivant où la même relève a lieu. Le grand-khan obtient ainsi dans les vingt-quatre heures des nouvelles provenant de pays normalement situés à au moins trois journées de cheval.

Odoric de Pordenone après un séjour de deux ou trois années à Pékin aurait quitté cette capitale vers 1328. Il rentra alors en Europe par la Haute Asie. Il traversa le pays des Öngüt, Turcs nestoriens, comme nous l’avons vu, et dont un des princes, Georges (d. 1298) avait été naguère converti au catholicisme par Jean de Montecorvino. Comme il s’agit de nestoriens, Odoric, ainsi qu’avant lui Marco Polo [1], confond ces princes öngüt avec le « Prêtre Jean » kéraït, mais c’est bien des princes öngüt qu’il nous parle quand il nous les montre épousant fréquemment des princesses gengiskhanides (voir page 371). Quant à la ville de *Thozan* comme il appelle la capitale des Öngüt, c’est, comme l’a établi M. Pelliot, la Tong-cheng médiévale, aujourd’hui Toqto ou peut-être Souei-yuan. Du pays öngüt Odoric se dirigea vers le pays de

[1] Ed. Benedetto, p. 60-61.

Kansan, c'est-à-dire de Kan-tcheou, au Kan-sou, en notant que, sur cette grande route de caravanes, les villes ou bourgades étaient tellement rapprochées qu'en sortant de l'une on apercevait les murs de la suivante. Odoric dut prendre ensuite une des pistes du Gobi, au nord ou au sud du Tarim ; il recueillit au passage des renseignements intéressants sur le Tibet et la théocratie lamaïque, mais sans pénétrer lui-même dans ce pays, comme on l'a prétendu à tort [1]. Il était de retour à Padoue en mai 1330 et mourut le 14 janvier 1331 dans son couvent d'Udine, après avoir dicté le récit de sa mission.

L'archevêque de Pékin Jean de Montecorvino, qui avait reçu Odoric, mourut peu après le départ de ce dernier, en 1328 ou p.390 1329 [2]. En 1333 Rome envoya pour le remplacer un autre frère mineur nommé Nicolas qui emprunta la voie de l'Asie Centrale. La nouvelle de l'arrivée de Nicolas à Almaligh, près de l'actuel Kouldja, dans la région de l'Ili, parvint en Europe en 1338, mais il semble qu'il soit mort sans avoir atteint la Chine [3]. En 1339 le pape Benoît XII envoya en Chine le franciscain Jean de Marignolli. Arrivé de Naples à Constantinople en mai 1339, Marignolli se rembarqua pour Caffa, en Crimée. Il alla d'abord rendre visite à Özbeg, khan de Qiptchaq, à qui il offrit divers cadeaux de la part du Pape. Au printemps de 1340, il se rendit du Qiptchaq à Almaligh, dans le khanat de Djaghataï où il regroupa la chrétienté décimée, comme on le verra (p. 415), par les persécutions de l'année précédente. Il traversa ensuite l'Asie Centrale et arriva à Pékin en 1342. Le 19 août il fut reçu en audience par le grand-khan Toghan Témür, dixième successeur de Khoubilaï, et lui fit don d'un grand cheval d'Occident, cadeau qui fut très sensible à ce monarque [4]. Le 26 décembre 1347, Marignolli se

---

[1] Odoric, éd. Cordier, p. 450. Cf. Lauter, *Was Odoric of Pordenone ever in Tibet ?,* T'oung pao, 1914, 405.

[2] La lettre des Alains de Pékin au pape Benoit XII, datée du 11 juillet 1336, dit que Montecorvino est mort huit ans auparavant (Moule, *Christians in China*, 198).

[3] Moule, *Christians in China*, 197.

[4] Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale,* T'oung Pao, 1914, 642.

rembarqua à Ts'iuan-tcheou. Il s'arrêta au passage sur la côte de l'Inde, à Koulam et à Méliapour où il resta un an. Il fut de retour à Avignon en 1353 [1].

En 1370, le pape Urbain V nomma encore archevêque de Pékin un professeur de l'université de Paris, Guillaume de Prato, et l'année suivante il désigna comme légat pour ce pays Francesco de Podio. Mais la dynastie mongole venait d'être renversée (plus bas, p. 396). Les Chinois vainqueurs — les Ming — englobèrent le christianisme dans la proscription dont ils frappaient toutes les doctrines étrangères introduites ou favorisées par les Mongols. Le christianisme porta la peine d'être considéré par la réaction nationale chinoise comme une religion mongole. De même en 840, lors du désastre des qaghans ouigour, le manichéisme que ces derniers avaient protégé, fut du jour au lendemain proscrit comme ayant été imposé par les Barbares (Cf. p. 176).

Les derniers Khoubilaïdes.
Les Mongols chassés de Chine.

@

Nous avons dû, pour parler des diverses religions dans l'empire mongol de Chine, anticiper en interrompant l'histoire de p.391 la dynastie khoubilaïde. Il nous reste à revenir à celle-ci.

L'empereur Témür (1294-1307) fut le dernier homme de valeur de la dynastie mongole en Chine. Après lui la dégénérescence se révéla immédiate. Comme Gengis-khan avait semblé le prévoir, si le propos qu'on lui prête est authentique, les descendants des chasseurs de la steppe avaient, au milieu des plaisirs de la vie sédentaire, au milieu d'un luxe dont les descriptions de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone nous donnent une idée, oublié leurs frustes origines, oublié aussi les raisons de leur puissance. Mongka le dernier, avait essayé de réagir, de ramener les conquérants du monde à la simplicité des mœurs de la steppe. Après lui Khoubilaï avait décidément orienté sa dynastie vers la sinisation, la vie sédentaire, les plaisirs civilisés. Avec une personnalité comme la sienne (ou encore comme celle de son petit-fils Témür), c'était tout bénéfice, car il joignait ainsi à la force mongole, restée en

[1] Voir la chronique de Marignolli dans Moule, *op. cit.*, 254.

lui intacte, toute l’habileté chinoise. Mais viennent des empereurs médiocres et faibles, on ne verra de cette dualité que les inconvénients. Les derniers Gengiskhanides de Chine seront trop sinisés, trop amollis par la vie de cour, l’abus des plaisirs, trop séparés du monde extérieur par un écran de favoris, de favorites, de lettrés et de bureaucrates, pour avoir conservé quelque chose de la vigueur mongole. Ces descendants du plus terrible conquérant de l’histoire finiront dans l’ineptie, l’impuissance, les velléités larmoyantes et, à l’heure du désastre, l’élégie. D’autre part, restés barbares en cela seulement, ils ne pourront jamais se faire à l’idée chinoise de l’État en tant qu’entité abstraite. Sur le trône des Fils du Ciel, ils resteront un clan dont les membres se chamaillent publiquement, s’arrachent le pouvoir, s’entre-détruisent. Quand se produira la révolte chinoise, ils seront tellement divisés entre eux, leurs princes se jalouseront à un tel point que, plutôt que de s’aider mutuellement, ils se laisseront les uns les autres écraser isolément par les Chinois.

Du reste l’abus des plaisirs précoces les mène précocement au tombeau. Khoubilaï est mort le 18 février 1294 à l’âge de 79 ans. Son fils préféré (le deuxième) Tchen-kin — le Tchinkim de Rachîd ed-Dîn — était mort en janvier 1286. Témür, fils de Tchenkin, avait su se corriger à temps de l’ivrognerie invétérée chez les Gengiskhanides. Il se montra un bien meilleur souverain que ne l’avait espéré son aïeul, mais il mourut prématurément et sans postérité, à l’âge de quarante-deux ans le 10 février 1307. Le trône, comme on l’a vu, fut alors disputé entre un petit-fils et un arrière-petit-fils de Khoubilaï, le prince Ananda, vice-roi du Tangout p.394 (Kan-sou) [1] et le prince Khaïchan, vice-roi de Qaraqoroum et de la Mongolie, qui commandait à la frontière du Khangaï l’armée la plus solide de l’empire. Khaïchan l’emporta et fit périr son rival. Ayant montré de la valeur militaire, notamment dans la guerre contre Qaïdou, il donnait de sérieuses espérances, mais trop adonné à l’alcool et aux femmes, il mourut à trente et un ans (27 janvier 1311). Son frère Bouyantou (Ayourparibhadra), « doux, bienfaisant, appliqué », et qui voulut soumettre les Mongols aux examens des lettrés chinois, mourut de

[1] Cette vice-royauté, donnée par Khoubilaï à son 3e fils Mangala, puis passée à Ananda, fils de Mangala, comprenait aussi le Chen-si, et avait pour chef-lieu Si-ngan fou, ou Tch’ang-ngan.

même à 35 ans (1er mars 1320). Le fils de Bouyantou, Souddhipâla, âgé de 17 ans, fut assassiné trois ans après par une camarilla de dignitaires mongols qui proclamèrent empereur son cousin Yésoun Témür (4 septembre 1323).

Yésoun Témür qui commandait l'armée de Mongolie, fut proclamé empereur dans son camp sur les bords du Kéroulèn et solennellement couronné à Pékin le 11 décembre 1323, à l'âge de trente ans, mais cinq ans après il mourait usé par les plaisirs (15 août 1328). L'histoire chinoise le dépeint comme un prince inepte, incapable d'énergie, prisonnier d'une cour énorme et dispendieuse. A sa mort les guerres civiles commencèrent. Togh Témür, fils de Khaïchan, s'empara du pouvoir (16 novembre 1328), mais pour céder le trône à son aîné Kousala, vice-roi de la Mongolie. Kousala étant mort subitement le 27 février 1329, Togh Témür remonta sur le trône, mais l'abus des plaisirs le conduisit bientôt lui aussi au tombeau, à l'âge de vingt-huit ans (2 octobre 1332) [1]. Rinchenpal, fils cadet de Kousala, fut proclamé empereur à l'âge de six ans (23 octobre 1332), mais mourut deux mois après (14 décembre). Toghan Témür, frère aîné de Rinchenpal et âgé de treize ans, lui succéda (19 juillet 1333).

Le règne de Toghan Témür vit la chute de la dynastie mongole. Pendant sa jeunesse, les seigneurs mongols se disputèrent le pouvoir au milieu des drames de cour. L'autorité appartint d'abord à un seigneur d'origine märkit nommé Bayan. Après sa disgrâce et sa mort (1340), les luttes entre factions mongoles achevèrent de ruiner le prestige de la dynastie et d'énerver l'autorité du pouvoir central. Toghan Temür mou, indécis, ne se plaisant que dans la compagnie de mignons et de lamas tibétains, abruti par la débauche, se désintéressait des affaires. Il ne prêta aucune p.395 attention à la révolte nationale chinoise qui grondait dans le Sud.

Le spectacle de cette déchéance encouragea en effet les « patriotes » chinois à se révolter contre la domination étrangère. L'insurrection, comme en 1912, commença sur le bas Yang-tseu et dans la région cantonaise. Elle fut sporadique et spontanée, dirigée par un grand nombre de chefs, moitié patriotes et moitié bandits, qui se disputaient entre eux en même temps qu'ils guerroyaient contre les Mongols. Tel fut le cas de Siu Cheou-houei qui enleva

[1] Cf. L. Ligeti, *Les noms mongols de Wen-tsong des Yuan*, T'oung pao, 1930, 57.

aux Mongols Han-yang et Wou-tch’ang, les agglomérations jumelles du Hou-pei (1352), puis Siang-yang (1356) et finalement se rendit maître de la plus grande partie des deux Hou (Hou-pei et Hou-nan) et du Kiang-si, jusqu’au moment (1359) où il fut supplanté par son lieutenant Tch’en Yeou-leang. Tch’en Yeou-leang, fils d’un simple pêcheur, fit alors figure de candidat à l’empire avec, comme résidence, Kieou-kiang, au nord du lac Po-yang. Du même ordre était Lieou Fou-t’ong, aventurier qui, au nom de soi-disant descendants des Song, se rendit un moment maître de K’ai-fong (1358), mais en fut bientôt chassé par le prince mongol Tchaghan Témür (1359). Un quatrième capitaine de rebelles, Tchang Che-tch’eng, s’était emparé de Yang-tcheou, à l’embouchure du Yang-tseu (1356). Un hardi corsaire, Fang Kouo-tchen écumait les côtes du Tchö-kiang et du Fou-kien.

Tous ces aventuriers devaient être éclipsés par le plus habile d’entre eux, Tchou Yuan-tchang, le futur empereur Hong-wou, fondateur de la dynastie des Ming. Fils d’un pauvre laboureur du Ngan-houei et lui-même ancien bonze, il avait pris les armes en 1355 du côté de T’ai-p’ing, sur les bords du Yang-tseu inférieur. Bien qu’au début simple chef de bande comme tous ses concurrents, il se distinguait d’eux par son esprit politique et par une adroite humanité envers les populations qu’il savait s’attacher au lieu de les pressurer. En 1356 il enleva aux Mongols Nankin qui devint sa capitale et où il ne tarda pas à établir, au milieu de l’anarchie partout ailleurs générale, un gouvernement régulier. En 1363 il battit et tua son rival Tch’en Yeou-leang près de Jao-tcheou, sur la côte orientale du lac Po-yang et recueillit son héritage : le Hou-pei, le Hou-nan et le Kiang-si. Il se trouva ainsi maître de tout le bassin inférieur du Yang-tseu. En 1367 il enleva le Tchö-kiang à son autre rival Tchang Che-tch’eng et en 1368 les ports du Fou-kien au corsaire Fang Kouo-tchen. Canton et les deux Kouang le reconnurent sans difficulté (1368) : les Ming étaient maîtres de tout le Sud.

Il semble que la cour mongole soit restée relativement p.396 indifférente à la perte de la Chine du sud, l’ancien empire song, conquis un siècle plus tôt par Khoubilaï et perdu par l’inertie de son inepte descendant. Les Gengiskhanides s’intéressaient avant tout à la Chine septentrionale, à l’ancien royaume kin, leur première conquête, encore intacte. Mais pour la défendre, il eût été nécessaire qu’ils réalisassent un minimum de cohésion. Or jamais les

princes mongols n’avaient été aussi divisés. Dès 1360 les deux plus énergiques d’entre eux, les deux meilleurs généraux des armées impériales, Tchaghan Témür qui avait reconquis K’ai-fong, et Bolod Témür, gouverneur de la marche de Ta-t’ong, au Chan-si, faillirent en venir aux mains pour l’attribution du gouvernement de T’ai-yuan (alors Tsi-ning). Puis, de la Mongolie, un prince ogodaïde essaya de profiter des circonstances pour renverser la maison de Khoubilaï ; il marcha sur la grande muraille, battit une armée impériale près de Chang-tou (Dolon-nor) et ne fut tué que par trahison (novembre 1361). Parmi les Impériaux eux-mêmes la guerre civile sévissait. En 1363, pendant que l’empire perdait la Chine du sud, Bolod Témür essaya, les armes à la main, d’arracher le gouvernement de T’ai-yuan, c’est-à-dire le Chan-si, à Kökö Témür, héritier de Tchaghan. Le prince héritier Ayourchiridhara prit parti contre Bolod et chargea Kökö Témür d’aller lui enlever son gouvernement de Ta-t’ong. Bolod à la tête de son armée entra dans Pékin (9 septembre 1364) et força l’empereur Toghan à le nommer généralissime, tandis que le prince héritier s’enfuyait à l’armée de Kökö Témür, à T’ai-yuan. Bolod ne réussit d’ailleurs pas à abattre ces deux adversaires et en septembre 1365 il fut assassiné à Pékin dans un complot de cour dont faisait partie l’empereur lui-même. Kökö Témür revint alors à Pékin avec le prince héritier et fut nommé à son tour généralissime, jusqu’au jour où il fut lui-même disgracié (1367). On ne s’étonnera pas, quand la cour et la noblesse mongoles étaient absorbées par ces guerres civiles, que les insurgés chinois aient pu se rendre maîtres de toute la Chine du sud. C’est contre un adversaire démoralisé que le chef des Ming entreprit la conquête de la Chine du nord.

Ce fut une marche triomphale. Tchou Yuan-tchang partit de Nankin en août 1368 et entra au Ho-pei par Kouang-p’ing et Chouen-tö. Le général mongol Bouyan Témür essaya de défendre les approches de Pékin, mais il fut vaincu et tué à T’ong-tcheou par Siu Ta, le meilleur lieutenant des Ming. Le prince héritier Ayourchiridhara, emportant les « tablettes » de ses aïeux, s’enfuit en Mongolie. L’empereur Toghan Témür lui-même quitta Pékin pour Chang-tou (Dolon-nor) dans la nuit du 10 septembre. Un p.397 prince mongol, Témür-bouqa, se fit bravement tuer en essayant de défendre encore la capitale.

Les Ming firent leur entrée dans Pékin.

Une dernière armée mongole occupait encore le Chan-si, sous le commandement de Kökö Témür, vice-roi de T’ai-yuan, qui, se conduisant en prince indépendant, avait refusé d’aider son souverain, voulant consacrer toutes ses forces à la défense de son fief, mais à l’approche de l’armée chinoise, commandée par Siu Ta, il s’effondra à son tour. T’ai-yuan fut prise, tandis que Kökö Témür s’enfuyait au Kan-sou. Quant au lamentable empereur Toghan Témür, ne se sentant plus en sécurité au Dolon-nor, il s’était enfui à Ying-tch’ang (K’ai-lou), sur le Chara-mouren. Ce fut là qu’il mourut le 23 mai 1370, plein de désespoir d’avoir perdu l’empire de la Chine, ou, plus exactement, les plaisirs des séjours impériaux,

> « ma grande ville de Tai-tou (Pékin), parée d’une splendeur variée, Chang-tou, ma délicieuse et fraîche retraite d’été, et ces plaines jaunissantes, charme et délassement de mes ancêtres divins ! Que de mal j’ai commis pour perdre ainsi mon empire ! [1]

Le khanat fondé en Chine par les descendants de Gengis-khan n’avait duré qu’un siècle, de Khoubilaï à Toghan Témür. Le khanat analogue qu’ils avaient établi au Turkestan devait, avec des vicissitudes diverses et en dépit de la solution de continuité causée par Tamerlan, se perpétuer jusqu’au XVII^{e} siècle.

@

[1] Maurice Courant, *L’Asie Centrale aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, p. 5.

4.

LE TURKESTAN SOUS LA MAISON DE DJAGHATAÏ.

Le khanat de Djaghataï : caractères généraux et débuts.

@

Djaghataï [1], le deuxième fils de Gengis-khan, avait reçu dans l’héritage paternel la région de l’Issiq-koul, le bassin du fleuve Ili, au sud-est du lac Balkhach, et les steppes du Tchou et du Talas ou tout au moins leur partie orientale. D’après Djouweynî, son campement d’hiver se trouvait à Marâwsik-ilâ, son campement d’été à Qouyâch, toutes localités situées dans la vallée de l’Ili, la seconde près d’Almaligh (vers l’actuel Kouldja). De lui dépendaient la Kachgarie d’une part, la Transoxiane de l’autre. Toutefois il y a lieu de remarquer que l’Ouigourie, le vieux pays ouigour de Bechbaligh (Kou-tch’eng), Tourfan (Qara-khodja) et Koutcha, qui, à p.398 partir de 1260 environ, tomba dans la dépendance directe des Djaghataïdes, paraît avoir jusque-là dépendu plutôt des grands-khans de Qaraqoroum. Par ailleurs, ce fut également de la cour de Qaraqoroum que dépendit pendant quelque temps encore l’administration des villes transoxianaises, Boukhârâ et Samarqand.

En soi le khanat de Djaghataï, « le Djaghataï », comme on l’appelle, car ce prince devint le héros éponyme du pays lui-même, était l’ancien royaume des *gour-khan* qara-khitaï. Comme naguère l’État qara-khitaï, c’était une domination mongole superposée à un pays turc : c’était le royaume mongol du Turkestan. Mais pas plus que les *gour-khàn* qara-khitaï ou, plus anciennement encore, au VII^{e} siècle, les khans des T’ou-kiue occidentaux, les Djaghataïdes n’eurent l’idée de constituer leur domination en un État véritable d’après nos conceptions occidentales ou d’après les conceptions chinoise et

[1] Ou Tchaghataï. Dans *l’Histoire secrète,* Tcha’adai. Avec M. Pelliot (T’oung pao, 1930, 304 etc.) et Barthold (*Turkestan*), on suit ici la forme, habituelle en Occident, *Djaghataï.*

persane. Pour cela, le cadre historique leur manquait. En Chine, en Perse, leurs cousins de la maison de Khoubilaï ou de la maison de Hulägu trouvaient la tradition millénaire de vieux empires centralisés, tout un passé vénérable d’habitudes administratives, de *yamens* et de *dîwâns* dont ils n’avaient qu’à accepter l’héritage. Ils devenaient ici des Fils du Ciel, là des sultans. Ils pouvaient s’identifier à de vieux États aussi bien délimités géographiquement et historiquement que culturellement bien définis. Rien de tel pour les fils de Djaghataï. Leur royaume aux contours flottants allait conserver pour centre non quelque Pékin ou quelque Tauris, mais une prairie. L’idée ne leur vint pas de s’établir à Kachgar ou à Khotan, dans les oasis du Tarim, jardins clos trop étroits pour leurs troupeaux et leur cavalerie ; pas d’avantage de se fixer parmi les Tadjiks et les Turcs plus ou moins iranisés de Boukhârâ et de Samarqand, dans ces populeuses cités dont le fanatisme musulman et le turbulent esprit communier ne pouvaient que répugner à leur nomadisme invétéré. Beaucoup plus longtemps que leurs cousins des autres *oulous,* ils conserveront une incompréhension totale envers la vie urbaine, ses nécessités, son utilité. C’est ainsi que le khan Baraq n’hésitera pas à ordonner le pillage de Boukhârâ et de Samarqand — le sac de ses propres villes ! — simplement pour se procurer quelques ressources en vue de lever une armée [1]. Jusqu’à la fin, jusqu’au XV^e^ siècle, les Djaghataïdes continueront à nomadiser entre l’Ili et le Talas, à rester les hommes de la steppe. Dans une famille qui a produit des hommes d’État comme Arghoun, Ghazan et Oldjaïtou, comme p.399 Khoubilaï et Témür, ils incarnent le type du Mongol attardé. Non qu’ils aient, mieux que les Khoubilaïdes, devenus chinois, mieux que les Houlagides, devenus persans, résisté au milieu ; vivant dans un pays turc, ils sont dès le XIV^e^ siècle nettement turcisés, si bien que c’est par leur nom qu’on désignera dès lors le parler turc oriental : le *turc djaghataï.* Mais pas plus que les Mongols eux-mêmes, les Turcs de l’Ili, reste des vieux Türgäch et Qarlouq, n’avaient de passé culturel. Entre la culture ouigoure bouddhico-nestorienne de Bechbaligh et la culture arabo-persane de Boukhârâ et de Samarqand, la maison de Djaghataï restera donc en marge, sans savoir choisir. Sans doute au début subira-t-elle plutôt, comme naguère Gengis-khan lui-même, l’influence ouigoure, celle des vieux Turco-Mongols

[1] Waççâf, dans d’Ohsson, III, 436.

restés fidèles au Bouddha et à la croix nestorienne. Puis dès le commencement du XIVe siècle, les Djaghataïdes s'islamiseront, mais à la mongole, sans fanatisme ni littérature, de sorte que même alors ils passeront pour des demi-païens aux yeux des musulmans dévots de Samarqand et que les campagnes de Tamerlan chez eux prendront des allures de guerre sainte islamique.

Djaghataï, le fondateur du khanat qu'il gouverna de 1227 à 1242, était, nous l'avons vu, le type même du vieux Mongol. Son père Gengiskhan, envers qui il avait autant d'admiration que de crainte, l'ayant préposé à l'observation du *yassaq,* du code et de la discipline, il passa sa vie à observer cette législation et à la faire observer scrupuleusement autour de lui. Ayant un jour, à cheval, battu de vitesse son frère cadet Ogödaï à une époque où celui-ci était déjà grand khan, il vint le lendemain lui en demander pardon comme un criminel [1]. De cette élévation d'un cadet, il n'eut du reste aucun ombrage, puisque leur père en avait ainsi décidé. Pour la même raison, bien que régnant sur des populations musulmanes, il se montra assez hostile à l'islamisme, parce qu'en ce qui concernait les ablutions et l'égorgement du bétail de boucherie les prescriptions coraniques se trouvaient contraires aux coutumes mongoles, au *yassaq* [2]. Néanmoins un de ses ministres, Qoutb ed-Dîn Habach-'Amid d'Otrâr (d. 1260), était musulman [3]. Par ailleurs Gengis-khan avait chargé de l'administration et de la fiscalité dans les villes transoxianaises, à Boukhârâ et à Samarqand, etc., un autre musulman, Mahmoûd Yalawâtch, qui résidait à cet effet à Khodjend, en Ferghâna. Djaghataï, un jour, n'en déposa pas p.400 moins Mahmoûd, mais comme ce dernier dépendait directement du grand-khan, Ogödaï, qui régnait alors, amena Djaghataï à reconnaître l'irrégularité de sa conduite et rétablit le dignitaire dans ses anciennes fonctions [4]. Après Mahmoûd, son fils Mas'oûd Yalawâtch ou Mas'oûd-beg continua à administrer au nom du grand-khan les

---

1 Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, II, 101-102.

2 Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, II, 100. *Ibid.,* 93.

3 Cf. Barthold, *Caghatâi-khan.* Enc. Isl., 832.

4 Cf. Barthold, *ibid.*

villes transoxianaises et aussi, pense Barthold, les autres « provinces civilisées » du Djaghataï jusqu'à la frontière chinoise. On le voit figurer à ce titre au *qouriltaï* de 1246 où il fut confirmé dans ses attributions. En 1238-1239 un mouvement populaire musulman, dirigé à la fois contre les classes possédantes et contre l'administration mongole, éclata à Boukhârâ : Mas'oûd écrasa l'insurrection et réussit en même temps à sauver la ville de la vengeance des troupes mongoles [1].

Djaghataï, en mourant (1242) laissa le trône à son petit-fils Qara-Hulägu : cet enfant était le fils du fils aîné de Djaghataï, de ce Mütügen qui avait été tué en 1221 au siège de Bâmiyân et dont la mort avait causé tant de douleur aux siens. Qara-Hulägu régna donc de 1242 à 1246 sous la tutelle de la khatoun douairière Ebuskun. En 1246 le nouveau grand-khan Güyük lui substitua un fils cadet de Djaghataï, le prince Yissou-Mangou [2] pour lequel il avait de l'amitié, prince d'ailleurs abruti par l'ivrognerie et qui laissa gouverner à sa place sa femme et son ministre, le musulman Behâ ed-Dîn Marghînânî, que Djouweynî vante comme un mécène [3]. Mais Yissou-Mangou ne régna, lui aussi, que peu de temps (1246-1252) et pour des raisons analogues. Dans la querelle de succession à l'empire qui divisa toutes les maisons gengiskhanides en 1249-1250, il prit nettement parti pour la maison d'Ogödaï contre la candidature de Mongka. Une fois parvenu à l'empire, Mongka prononça la déchéance d'Yissou-Mangou et nomma à sa place, comme khan de l'*oulous* de Djaghataï, ce même Qara-Hulägu qu'Yissou-Mangou avait cinq ans plus tôt évincé (août 1252). Qara-Hulägu reçut même mission d'aller mettre à mort Yissou-Mangou — son propre oncle — après lui avoir arraché le pouvoir. On voit par cette succession de drames de palais que l'*oulous* de Djaghataï n'avait guère à cette époque de vie autonome, que ce n'était qu'une dépendance de la cour de Qaraqoroum, subissant tous les contre-coups des révolutions de famille qui se déroulaient p.401 là-haut ; en somme une simple vice-royauté, étroitement rattachée au pouvoir central,

---

[1] Djouweynî, dans d'Ohsson, II, 102-107.

[2] On sait que *Mongka* en mongol est le même mot que *Mangou* en turc. J'emploie à dessein ici les deux transcriptions pour éviter la confusion entre le Djaghatalde dont il est question et le grand-khan qui le détrônera en 1252.

[3] D'Ohsson, II, 204; Barthold, *Caghatai, l. c.,* 833-834.

des collatéraux, traités en cadets, malgré leur droit d'aînesse par rapport aux maisons d'Ogödaï et de Toloui.

Cependant Qara-Hulägu, tandis qu'il allait reprendre possession de son fief, mourut en route (1252), mais sa veuve, Orghana exécuta l'ordre impérial et fit périr Yissou-Mangou [1]. Le vieux ministre Habach 'Amîd qui, comme partisan de Qara-Hulägu, avait souffert sous Yissou-Mangou, exerça de son côté sa vengeance sur Behâ ed-Dîn Marghînânî qu'il fit périr [2]. Orghana prit la direction du khanat de Djaghataï qu'elle conserva neuf ans (1252-1261).

Les anciennes dynasties pré-gengiskhanides qui subsistaient sous la suzeraineté de la maison de Djaghataï subissaient comme elle le contre-coup des révolutions de palais à la cour de Qaraqoroum. Tel fut le cas pour le royaume ouigour de Bechbaligh (Kou-tch'eng), Tourfan et Koutcha. Nous avons vu que le roi des Ouigour Bartchouq s'était, toute sa vie, conduit en vassal fidèle de Gengis-khan, qu'il avait secondé contre Kütchlüg, contre le chah de Khwârezm et contre les Si-Hia. Pour le récompenser, Gengis-khan lui destinait une de ses filles, — sa fille préférée, nous dit-on — Al'atoun-bäki, ou Altoun- bäki, mariage qui d'ailleurs ne put se consommer par suite de la mort de Gengis-khan, puis de la mort de la princesse. Bartchouq lui-même étant mort peu après, son fils Kichmaïn lui succéda comme *idiqout,* c'est-à-dire roi des Ouigour, après être allé se faire investir à la cour mongole par le grand-khan Ogödaï [3]. De même, à la mort de Kichmaïn, la régente mongole Törägänä investit de la royauté ouïgoure Salendi, frère du défunt [4]. Salendi, qui était bouddhiste, semble avoir montré de l'hostilité pour les musulmans qui se plaignirent de ses rigueurs. Dans la querelle de la succession mongole entre les Ogodaïdes et Mongka, en 1251, une partie au moins de l'entourage de Salendi prit le parti des Ogodaïdes. Nous voyons en effet qu'un de ses

---

[1] D'ohsson, II, 271.

[2] Barthold, *Caghatai,* 834.

[3] L'orthographe de Djouweynî, nous fait remarquer M. Mohammed Qazvini, est (sans vocalisation) Ksmâîn (*Ta'rîkh-i Djahân-gouchâ,* éd. *Gibb Memorial*, I, 34), ou Kchmâîn (même source, édition Bérézine, I, 165).

[4] Sâindî dans Djouweynî, I, 34, et dans Rachîd ed-Dîn, éd. Bérézine, I, 165 (communication de M. Mohammed Qazvini).

principaux officiers, nommé Bala ou Béla fut condamné à mort parmi les complices d'Oghoul Qaïmich par Mongka triomphant et ne dut son salut qu'au hasard. Salendi, qui n'avait peut-être pas la conscience tranquille à cet égard, se hâta d'aller faire sa p.402 cour à Mongka (1252), et il revenait de l'*ordou* impérial quand l'orage éclata. Les musulmans de l'Ouigourie l'accusèrent de vouloir les massacrer. On précisait : ce massacre devait avoir lieu « un vendredi, dans les mosquées, pendant la prière », à Bechbaligh et dans le reste du pays. Un représentant de Mongka, — et justement un musulman — nommé Seîf ed-Dîn, qui se trouvait à Bechbaligh, reçut l'accusation et fit retourner Salendi à Qaraqoroum pour répondre de l'affaire devant le grand-khan. Le malheureux prince ouigour, interrogé, mis à la torture, finit par avouer ce qu'on voulait. Mongka le renvoya à Bechbaligh pour y subir sa peine.

> « Il fut, écrit d'Ohsson, décapité un vendredi de la main de son propre frère Oukendj [1], en présence d'une foule immense et à la grande satisfaction des musulmans qui, selon toute apparence, avaient conjuré la perte de ce prince, sectateur de Bouddha.

En réalité Salendi était exécuté comme partisan de la maison d'Ogödaï, tandis que son frère était mis à sa place comme partisan de Mongka, mais cette querelle de famille avait permis en Ouigourie à la minorité musulmane de se venger de la majorité bouddhiste de la population (1252) [2].

Règne d'Alghou.
Tentative d'émancipation des Djaghataïdes.

@

Orghana, décrite comme une princesse belle, sage et avisée gouverna le khanat de Djaghataï de 1252 à 1261. A cette dernière date le khanat recommença à subir les contre-coups des luttes qui se livraient en Mongolie pour le khanat suprême, en l'espèce les contre-coups de la rivalité du grand khan Khoubilaï et de son frère Arïq-böqä. Arïq-bögä qui était à ce moment

---

[1] Ce prince, nous signale M. Mohammed Qazvini, est mentionné dans Djouweynî sous la forme (non vocalisée) Oukndj (Djouweynî, I, 38).

[2] D'Ohsson, II, 271-273, d'après Rachîd ed-Dîn.

maître de la Mongolie, nomma khan « du Djaghataï » un petit-fils de Djaghataï, le prince Aloughou ou Alghou, fils de Baïdar, en le chargeant de surveiller la frontière de l’Amoû-daryâ pour empêcher le khan de Perse Hulägu d’envoyer des renforts à Khoubilaï. Alghou se rendit donc à Bechbaligh, prit le pouvoir des mains de la princesse Orghana et fut reconnu sans difficulté d’Almaligh jusqu’à l’Amoû-daryâ. Son règne devait durer de 1261 à 1266, mais avec une orientation bien différente de celle qu’avait escomptée Arïq-bögä.

En effet, à la faveur de la lutte entre Khoubilaï et Arïq-bögä, Alghou allait, pour la première fois dans l’histoire de sa maison, p.403 se conduire en khan autonome. Son suzerain Arïq-bögä avait envoyé chez lui des commissaires pour lever des impôts, réunir des armes et du bétail. Alghou, convoitant ces biens, se les appropria, fit mettre à mort les envoyés d’Arïq-bögä et se déclara pour Khoubilaï (vers 1262). Arïq-bögä, furieux de cette trahison, marcha contre lui. Alghou remporta un premier succès en battant l’avant-garde ennemie près de Poulad ou Bolod, entre le Saïrâm et l’Ebinor, mais, se croyant en sûreté après cette victoire, il commit la faute de licencier ses troupes et de retourner tranquillement à sa résidence de l’Ili. A ce moment arriva un autre lieutenant d’Arïq-bögä avec une nouvelle armée qui envahit le bassin de l’Ili, occupa Almaligh et força Alghou à s’enfuir vers Kachgar et Khotan. Arïq-bögä vint ensuite en personne hiverner dans le pays d’Almaligh, cœur de l’*oulous* de Djaghataï, tandis qu’Alghou se retirait jusqu’à Samarqand (vers 1262-1263). Arïq-bögä traita d’ailleurs cette belle région de l’Ili avec une telle brutalité, faisant ravager le pays et tuer tous les partisans de son adversaire, qu’une famine éclata et que plusieurs de ses propres officiers l’abandonnèrent avec leurs contingents. Voyant ainsi son armée fondre entre ses mains, il voulut faire la paix avec Alghou. Justement Arïq-bögä avait auprès de lui la princesse Orghana qui était venue protester contre son éviction du khanat de Djaghataï. Il la chargea, elle et Mas’oûd-Yalawâtch, d’aller porter des propositions de paix à Alghou, à Samarqand. Mais ici un coup de théâtre se produisit. Quand Orghana arriva auprès d’Alghou, ce dernier l’épousa en prenant Mas’oûd Yalawâtch comme ministre des finances. Le ralliement de Mas’oûd était précieux. Ce sage administrateur sut lever à Boukhârâ et à Samarqand de fortes contributions qui permirent à Alghou et à Orghana de recruter une bonne armée. Alghou put ainsi repousser une

invasion du prince ogodaïde Qaïdou, descendu de l'Imil, son patrimoine, mais qui, pour cette première incursion, se fit battre. Quant à Arïq-bögä, dénué de ressources, attaqué à l'ouest par Alghou, à l'est par le grand khan Khoubilaï, il dut, comme on l'a vu, aller se livrer à ce dernier (1264) [1].

Le résultat de ces événements fut d'affranchir en fait sinon en droit le khanat de Djaghataï de l'étroite tutelle où les grands khans l'avaient jusque-là tenu. Mas'oûd Yalawâtch (d. 1289) qui p.404 avait jusque-là administré Boukhârâ et Samarqand pour le compte des grands-khans, y préleva dès lors l'impôt au bénéfice d'Alghou. Alghou agrandit aussi territorialement le khanat de Djaghataï en faisant la guerre au khan de Qiptchaq Berké à qui il enleva Otrâr, qu'il détruisit, et le Khwârezm [2].

A la mort d'Alghou (1265-1266), sa veuve Orghana mit sur le trône (en mars 1266 d'après Djémâl Qourâchî), le fils qu'elle avait eu de son premier mariage avec Qara-Hulägu, Mobârek-châh, qui fut le premier djaghataïde converti à l'Islam sous l'influence transoxianaise. Mais un autre djaghataïde, Baraq, petit-fils de Mütügen, obtint du grand-khan Khoubilaï un *yarligh* le nommant corégent aux côtés de son cousin Mobârek [3]. Une fois sur l'Ili, Baraq sut gagner les troupes, s'empara de la personne de Mobârek à Khodjend (septembre 1266 d'après Djémâl Qourâchî), le détrôna et le réduisit au rôle de grand-veneur. Bien que devant son trône au grand-khan Khoubilaï, Baraq ne tarda pas à se brouiller avec lui. Khoubilaï avait nommé un de ses agents, Mogholtaï comme gouverneur au Turkestan chinois. Baraq chassa ce dignitaire et le remplaça par un représentant à lui. Khoubilaï envoya un détachement de 6.000 cavaliers pour rétablir le gouverneur expulsé, mais Baraq dépêcha contre eux 30.000 hommes qui forcèrent cette cavalerie à se retirer sans

---

[1] D'Ohsson, II, 352-354. Reprenant en détail dans ce chapitre l'histoire du khanat de Djaghataï, je suis obligé de revenir sur des faits que j'ai déjà sommairement annoncés, du point de vue de l'histoire de Khoubilaï, dans le chapitre sur la Chine mongole (ci-dessus, p. 353).

[2] Barthold, *Caghatai-khan,* Enc. Isl., 833*,* et *Berké, ibid.*, 726*.*

[3] La forme habituelle de ce nom, *Borâq*, ou *Borrâq*, est une forme islamisée, mais M. Pelliot, rappelant le *Barac* de Marco Polo et le Pa-la du *Yuan-che,* spécifie que le nom mongol était *Baraq* (Pelliot, *Sur la légende d'Ughuzkhan*, T'oung pao, 1930, 339). Sur le règne de ce prince, d'Ohsson, II, 359-360, et Barthold, *Burak*, Enc. Isl., 814.

combat. Baraq fit en outre piller par ses troupes la ville de Khotan qui relevait de Khoubilaï.

Le khanat de Djaghataï sous la suzeraineté de Qaïdou.

@

Baraq fut moins heureux contre Qaïdou. On a vu que Qaïdou, chef de la maison d'Ogödaï qui régnait sur l'Imil, au Tarbagataï, revendiquait, concurremment à Khoubilaï, le titre de grand-khan et la suzeraineté sur les autres *oulous* gengiskhanides (p. 359). Il commença par réclamer l'hommage de Baraq et l'attaqua. Dans une première bataille près de l'Amoû-daryâ, Baraq attira les ennemis dans une embuscade et fit beaucoup de prisonniers et de butin. Mais Qaïdou obtint l'appui du khan de Qiptchaq Mangou-Timour qui envoya contre Baraq une armée de 50.000 hommes, commandée par le prince Berkedjar. Baraq, vaincu par ce dernier p.405 dans une grande bataille, se retira en Transoxiane, où grâce à de nouvelles extorsions au préjudice des villes de Boukhârâ et de Samarqand, il put rééquiper son armée. Il s'y préparait à une suprême résistance lorsque Qaïdou lui offrit la paix : Qaïdou, en effet, désirant avoir les mains libres en Mongolie contre Khoubilaï, acceptait de laisser la Transoxiane à Baraq sous condition que celui-ci lui abandonnât pratiquement la haute main sur l'Ili et au Turkestan oriental et que même en Transoxiane il se reconnût son vassal. Un grand *qouriltaï* de réconciliation sur ces bases se tint d'après Waççâf dans la steppe de Qatwân au nord de Samarqand vers 1267, d'après Rachîd ed-Dîn sur le Talas au printemps de 1269 [1].

> « Un empire complètement indépendant du grand khan Khoubilaï, écrit Barthold, fut ainsi organisé en Asie Centrale sous la suzeraineté de Qaïdou. Tous les princes (qui prirent part à cet accord) durent se considérer mutuellement comme frères de sang (*anda*) *;* la propriété des populations rurales et urbaines devait être protégée, les princes devaient se contenter des pâturages dans les

[1] C'était sur le Talas que résidait habituellement Qaïdou depuis sa victoire sur les Djaghataïdes (Cf. Pelliot, T'oung pao, 1930, 272). Ce fut là que Rabban Çauma et Mar Yahballaha lui rendirent visite en allant de Pékin en Iran.

pays de steppes ou de montagnes et tenir les troupeaux des nomades éloignés des régions de culture. Les deux tiers de la Transoxiane furent laissés à Baraq, mais là aussi l’administration des régions de culture fut confiée au gouverneur Mas’oûd (Yalawâtch), nommé par Qaïdou.

Pour éloigner Baraq du Turkestan oriental, Qaïdou, devenu son suzerain, le poussa à aller conquérir le khanat de Perse sur la maison de Hulägu, en l’espèce sur le khan Abaqa, fils et successeur de ce dernier. Une fois encore Baraq, en dépit des représentations de Mas’oûd Yalawâtch, pressura, pour équiper une armée, les citadins de Boukhârâ et de Samarqand et, sans les supplications de Mas’oûd, il aurait procédé au sac complet de ces deux villes. Puis il passa l’Amoû-daryâ et établit son camp près de Merv, à la tête d’une armée où figurait tout un état-major de princes gengiskhanides : son cousin Nikpaï Oghoul, son autre cousin Mobârek-châh (le prédécesseur qu’il avait détrôné) Büri, etc.. [1] Son premier objectif était la conquête de l’Afghanistan (qu’il revendiquait sans doute du fait de la mort de son grand-père Mütügen à la prise de Bâmiyân en 1221).

p.406 La campagne commença bien. Baraq défit près de Hérât le prince Boutchin, frère d’Abaqa et gouverneur du Khorâssân. Il occupa la plus grande partie de la province (vers mai 1270), saccageant Nîchâpoûr et obligeant Chems ed-Dîn Kert, mélik de Hérât, à venir lui rendre hommage et à payer tribut. Mais le khan de Perse Abaqa, accouru de l’Azerbeîdjân, l’attira dans un piège près de Hérât et lui infligea le 22 juillet 1270 un complet désastre. Baraq rentra en Transoxiane avec les débris de son armée. Estropié par une chute de cheval, il passa l’hiver à Boukhârâ où il se convertit à l’Islam sous le nom de « sultan Ghiyâth ed-Dîn ».

Cependant le désastre éprouvé par Baraq provoqua la défection des princes ses parents et vassaux. Il se rendit alors à Tachkend pour demander des secours à son suzerain Qaïdou. Celui-ci s’avança avec 20.000 hommes, moins pour l’aider que pour profiter de ses malheurs. Baraq mourut de peur,

---

[1] D’Ohsson, III, 435 (d’après Waççaf et Rachîd ed-Dîn). Ne pas confondre le Büri dont il est ici question avec le Büri de la page 341, qu’avait fait exécuter Batou en 1252. — Nikpaï doit se ramener à Nägübäï (Pelliot, Journal Asiatique, 1927, II, 266).

dit-on — ou discrètement supprimé par les gens de Qaïdou — au moment de l'arrivée de celui-ci (9 août 1271, d'après Djémâl Qourâchî) [1].

Après la mort de Baraq, ses quatre fils s'unirent aux deux fils d'Alghou pour essayer de débarrasser la Transoxiane des armées de Qaïdou, mais ils eurent constamment le dessous. Eux-mêmes pillèrent à cette occasion les villes transoxianaises qui commençaient à refleurir sous la sage administration de Mas'oûd Yalawâteh. Ce ne fut d'ailleurs pas à l'un d'eux que Qaïdou donna le khanat de Transoxiane, mais à un autre Djaghataïde nommé Nikpaï Oghoul (1271) ; puis Nikpaï Oghoul ayant cherché à secouer le joug, Qaïdou le fit tuer et nomma khan Touqa Timour, autre prince de la même maison et petit fils de Büri (vers 1272 ?). A la mort de Touqa Timour, survenue presque aussitôt, Qaïdou donna le trône à Douwa, fils de Baraq (vers 1274 ?) [2]. Pendant ce temps, le khan de Perse Abaqa, qui n'avait pas oublié l'agression de 1270, avait eu sa revanche. A la fin de 1272 il envoya au Khwârezm et en Transoxiane une armée qui saccagea Ourgendj, Khiva et qui entra à Boukhârâ le 29 janvier 1273. Pendant sept jours tout fut pillé et brûlé et la partie de la population qui n'avait pas pris la fuite fut décimée [3]. En rentrant en Perse l'armée houlagide ramena 50.000 captifs.

On voit les conditions de vie terribles que faisait aux p.407 populations urbaines la domination des nomades. Les chefs de ces derniers, au cours de leurs incohérentes luttes de famille, en prenaient prétexte pour venir périodiquement ruiner les cités dépendant du parti adverse, quand ils ne ruinaient pas eux-mêmes, comme on l'a vu aussi, leurs propres cités.

Après le départ des envahisseurs, Mas'oûd Yalawâtch releva une fois de plus les ruines que les guerres civiles mongoles accumulaient périodiquement dans les malheureuses villes transoxianaises. Il devait continuer cette tâche jusqu'à sa mort en octobre-novembre 1289 et son œuvre devait être reprise par ses trois fils qui administrèrent successivement Boukhârâ et Samarqand : Aboû Bekr jusqu'en mai-juin 1298, Satilmich-beg jusqu'en 1302-1303 et

---

[1] D'Ohsson, II, 450-451, III, 427-453. Barthold, *Durak,* Enc. Isl., 814.

[2] Rachîd ed-Dîn et Waççâf, dans d'Ohsson, II, 451, qui place la mort de Nikpal Oghoul en 1272.

[3] D'Ohsson, III, 457-458, d'après Waççâf.

Souyoûnitch à partir de cette date [1]. Mais eux aussi, par-dessus la tête des Djaghataïdes, dépendaient du terrible Qaïdou qui nomma les deux premiers, tandis que le troisième reçut ses pouvoirs de Tchäpär, fils et successeur de Qaïdou.

Douwa, sans doute instruit par l'exemple de ses prédécesseurs se montra un vassal docile de Qaïdou. L'idiqout des Ouigour était resté dans l'allégeance du grand khan Khoubilaï. En 1275 Qaïdou et Douwa envahirent l'Ouigourie pour obliger l'idiqout à changer de camp et marchèrent sur sa capitale (Bechbaligh), mais une armée impériale accourut à temps et délivra le pays ouigour [2]. En 1301 Douwa servit encore de brillant second à Qaïdou dans les luttes de celui-ci contre les armées de l'empereur Témür, successeur de Khoubilaï, du côté des monts Khangaï, à l'ouest de Qaraqoroum. Ce fut ainsi qu'en septembre 1298, Douwa fit prisonnier le gendre de Témür, le prince öngüt chrétien Körgüz qu'il eut la barbarie de faire périr. Après ce succès Douwa se préparait à attaquer la frontière impériale entre Tourfan et le Kan-sou, quand il fut lui-même surpris et taillé en pièces par les Impériaux [3]. A ce moment Qaïdou et Douwa se trouvaient menacés à revers par le khan de la Horde Blanche (branche orientale de la maison de Djötchi), nommé Bayan ou Nayan qui régnait au nord-ouest du Balkhach et au nord de l'Aral. Enfin en 1301, Douwa suivit Qaïdou dans l'expédition organisée pour reconquérir Qaraqoroum sur les Impériaux et il fut enveloppé dans la défaite que ceux-ci infligèrent à l'anti-César ogodaïde entre Qaraqoroum et le p.410 Tâmir en août de la même année [4]. On a vu que Qaïdou mourut pendant sa retraite.

Qaïdou, dont la figure ne nous apparaît que par échappées, à travers des digressions de l'histoire des Yuan, semble avoir été un prince fort remarquable, une puissante personnalité, une sorte de Güyük manqué. Ce dernier des grands Ogodaïdes avait, en tout cas, l'étoffe d'un souverain. Les

---

[1] Cf. Barthold, *Caghatai-khan,* Enc. Isl., I, 833.

[2] D'Ohsson, II, 451-452 et Cordier, II, 310-311. En 1274 Qaïdou avait chassé les agents de Khoubilaï de Kachgar, de Yarkand et même de Khotan. En 1276, Khoubilaï réoccupa Khotan (et même un instant Yarkand et Kachgar).

[3] D'Ohsson, II, 512-515.

[4] Mailla, IX, 479. D'Ohsson, II, 516-517.

sages mesures qu'il avait imposées à Alghou pour la protection des populations agricoles et des centres urbains de la Transoxiane prouvent qu'il savait voir plus loin que les habituelles pilleries des nomades [1]. Les quarante et une batailles où il s'était trouvé (et il avait participé à la grande expédition de Pologne et de Hongrie en 1241) le montrent comme un vrai chef de guerre [2] ; seul sur le continent il avait pu faire hésiter la fortune du grand Khoubilaï qui, au faîte de sa puissance, n'avait jamais réussi à le vaincre. Le bon accueil qu'il fit aux pèlerins nestoriens Rabban Çauma et Markous, l'espoir que fondait sur lui le pape Nicolas IV (qui lui écrivit le 13 juillet 1289 pour l'exhorter à embrasser le catholicisme) attestent que, comme tous les vieux Mongols, il avait des sympathies pour le christianisme [3]. Son malheur fut d'arriver trop tard quand Khoubilaï était solidement établi en Chine, quand les autres branches gengiskhanides étaient déjà à moitié sinisées ou turcisées ou iranisées. A bien des égards ce dernier khan de la Haute Asie est aussi le dernier des Mongols.

Apogée du khanat de Djaghataï : Douwa, Esen-bouqa et Kébek.

@

Douwa avait, on l'a vu, fidèlement suivi jusqu'au bout Qaïdou et sa fortune. Il n'en est pas moins vrai que la mort de son redoutable suzerain dut le délivrer. Il ménagea d'ailleurs les transitions. Qaïdou laissait un fils, Tchäpär, qui héritait de tous ses titres. Douwa reconnut sa suzeraineté, mais le successeur du grand ogodaïde n'était pas de taille à maintenir l'empire artificiellement créé par ce dernier. Douwa commença par lui proposer de reconnaître la suzeraineté de l'empereur Témür et tous deux en août 1303 envoyèrent leur soumission à Pékin, mettant ainsi fin à des guerres civiles qui désolaient depuis quarante ans la Haute Asie p.411 et rétablissant enfin l'unité

---

[1] « La Transoxiane, note Waççâf, prospéra sous la domination de Qaïdou, souverain juste et humain » (Ap. d'Ohsson, III, 458).

[2] D'Ohsson, II, 517 et III, 431. Barthold, *Burak-khan,* Enc. Isl., I, 814.

[3] Moule, *Christians in China*, 101.

mongole [1]. Mais une fois assuré de l'appui de l'Empire, Douwa rompit avec Tchäpär. Les armées des deux princes se rencontrèrent entre Khodjend et Samarqand. Celle de Tchäpär fut d'abord défaite, mais dans un second combat, Châh-Oghoul, frère de Tchäpär, remporta la victoire. Douwa proposa alors à Tchäpär de rétablir leur vieille amitié, et il fut convenu que Douwa et Châh Oghoul auraient dans ce but une entrevue à Tachkend. Mais le second, à la manière des nomades, commit l'imprudence de licencier une partie de ses troupes. Douwa arriva à Tachkend avec toutes ses forces, surprit Châh Oghoul et le mit en déroute, puis alla s'emparer des villes de Bénaket et de Talas qui appartenaient à Tchäpär. Tchäpär, alors campé entre l'Irtych noir et le Youldouz, ignorait encore, semble-t-il, ce guet-apens quand un nouveau coup l'atteignit : les troupes de l'empereur Témür, descendues de Qaraqoroum, franchirent l'Altaï méridional et vinrent le prendre à revers de ce côté. Le malheureux Tchäpär n'eut d'autre ressource que de venir se livrer à Douwa. Ce prince le traita avec honneur, mais s'empara de ses possessions. Ce fut ainsi que les Djaghataïdes, un moment réduits à la Transoxiane par la maison de Qaïdou, récupérèrent sur elle l'Ili et la Kachgarie et reconstituèrent l'intégrité de leur patrimoine (vers 1306) [2].

Douwa jouit peu de sa nouvelle fortune. Il mourut vers la fin de 1306. Son fils aîné Koundjouk n'occupa le trône qu'un an et demi. A sa mort, Talikou, petit-fils de Büri, s'empara du pouvoir. « C'était, écrit d'Ohsson, un prince vieilli dans les combats. Professant le mahométisme, il travailla à le propager parmi les Mongols [3]. » Mais les partisans de la famille de Douwa se révoltèrent contre lui et l'un d'eux finit par l'assassiner dans un festin (1308-1309). Les conjurés proclamèrent alors Kébek, fils cadet de Douwa. Cependant ces désordres avaient rendu quelque espoir au prétendant ogodaïde Tchäpär, naguère vaincu et dépouillé par Douwa. Il attaqua Kébek, mais fut battu et, repassant l'Ili, alla se réfugier à la cour de Khaichan, empereur mongol de Chine. Après cette victoire qui en finissait une fois pour toutes avec les derniers sursauts de la maison d'Ogödaï, les princes

---

[1] D'Ohsson, II, 518.

[2] D'Ohsson, II, 519 et III. 557-558. Barthold *Caghatai,* Enc. Isl., 833.

[3] D'Ohsson, II, 520.

djaghataïdes tinrent un grand *qouriltaï* au cours duquel ils décidèrent de nommer khan un des fils de Douwa qui se trouvait alors à la cour de Pékin, le prince Esen-bougha ou Esen-bouqua. Celui-ci vint prendre p.412 possession du trône que son frère Kébek lui céda, nous dit Waççâf, de son plein gré. A la mort d'Esen-bouqa vers 1320, Kébek recouvra le pouvoir [1].

En dépit de ces changements de personnes, les Djaghataïdes, restaurés par Douwa dans la plénitude de leur souveraineté, commençaient à exercer une influence au dehors. Toute expansion leur étant interdite du côté de la Chine, des steppes aralo-caspiennes et de la Perse où la maison de Khoubilaï, celle de Djötchi et celle de Hulägu étaient solidement installées, ils cherchèrent leur expansion du côté de l'Afghanistan et de l'Inde. Les khans de Perse, dont la cour était établie à l'autre extrémité de l'Iran, en Azerbeîdjân, ne prêtaient qu'une médiocre attention aux affaires afghanes. Les Djaghataïdes en profitèrent pour s'installer en Badakhchân, à Caboul et à Ghazna. Du côté de l'Afghanistan occidental s'était constitué, il est vrai, un pouvoir indigène souple et fort, celui de la dynastie afghane-ghouride des Kert qui, sous la suzeraineté des khans de Perse, était presque autonome. Ne pouvant rien de ce côté, des Djaghataïdes poussèrent vers l'Afghanistan oriental et, par là, dirigèrent de fructueuses razzias dans l'Inde du nord-ouest. En 1297 Douwa ravagea le Pendjab, mais fut repoussé. L'empire de Delhi, où régnait le sultan 'Alâ ed-Dîn Khildjî (1295-1315), était en effet une puissante monarchie militaire contre laquelle allaient finalement se briser toutes les attaques des Djaghataïdes, mais il est certain que le péril fut un moment redoutable et qu'il fallut toute l'énergie du sultan et de ses mamelouks pour l'enrayer. Les contemporains purent même croire un moment que l'Inde allait subir, après un retard de trois quarts de siècle, la conquête gengiskhanide.

Un des fils de Douwa, Qoutlouq-khôdja, s'était établi dans l'Afghanistan oriental. A peine avait-il pris possession de son apanage qu'il dirigea une nouvelle expédition de pillage jusqu'aux portes de Delhi (vers 1299-1304). En 1303, autre invasion djaghataïde, conduite par le prince Tourghaï avec 120.000 hommes [2]. Les Mongols vinrent camper sous les murs de Delhi et

---

[1] D'Ohsson, II, 520-521 et IV, 558-559, d'après Waççâf.

[2] D'Ohsson, IV, 560.

pendant deux mois maintinrent le blocus de la place ; puis, après avoir tout ravagé dans la région, cette immense armée, faute peut-être de machines de siège, se retira et rentra en Afghanistan. En 1304 nouveau raid : 40.000 cavaliers mongols ravagèrent le Pendjab au nord de Lahore et poussèrent jusqu’à Amroha, à l’est de Delhi où ils furent enfin écrasés par Toughlouq, lieutenant du sultan 'Alâ ed-Dîn. Neuf mille prisonniers mongols furent foulés aux pieds des éléphants. Pour venger leur mort, le prince djaghataïde Kebek (le futur khan) ravagea le Moultan, mais au retour il se laissa surprendre sur les bords de l’Indus par Toughlouq qui fit un grand carnage de Mongols (1305-1306). Cette fois encore les prisonniers furent envoyés à Delhi pour être écrasés par les éléphants [1].

Cependant les khans de Perse considéraient comme un empiétement la formation du fief djaghataïde de l’Afghanistan oriental, à la tête duquel Qoutlouq-khôdja avait eu pour successeur son fils Dâwoud-khôdja. En 1313 le khan de Perse Oldjaïtou envoya une armée qui chassa Dâwoud-khôdja et le força à se retirer en Transoxiane. Dâwoud-khôdja alla implorer l’assistance de son oncle et suzerain, le khan de Djaghataï Esen-bouqa ou Esen-bougha. Esenbouqa envoya contre le khanat de Perse une armée commandée par son frère Kébek et par Dâwoud-khôdja qui passèrent l’Amoû-daryâ, battirent l’armée ennemie sur le Mourghâb et ravagèrent le Khorâssân jusqu’aux portes de Herât (1315) [2]. Mais ils furent obligés d’évacuer leur conquête, car le khanat de Djaghataï était attaqué à revers par les Mongols de Chine. En effet Esen-bouqa s’était simultanément mis sur les bras une autre guerre, avec la cour de Pékin ; il s’était fait battre par les Impériaux commandés par le tch’eng-siang Togatchi « près des monts Tängri », sans doute entre Koutcha et l’Issiq-koul. Il avait par vengeance mis à mort des ambassadeurs du grand-khan (c’était alors Bouyantou, ou Ayourparibhadra) qui revenaient de la cour de Perse à Pékin ; sur quoi Togatchi, avec l’armée impériale, envahit le khanat de Djaghataï et ravagea la résidence d’hiver d’Esen-bouqa sur l’Issiq-koul, comme sa résidence d’été sur le Talas. Pour comble de complication, un des princes djaghataïdes nommé Yassawour se brouilla avec Esen-bouqa et

---

[1] D’Ohsson, IV, 561.

[2] Hâfiz-i Abroû, trad. Bayani, p. 37-11.

Kébek, traversa l'Amoû-daryâ et vint, avec toute sa clientèle, dont beaucoup d'habitants de Boukhârâ et de Samarqand, se donner au khan de Perse qui cantonna les nouveaux arrivants dans le fief, d'ailleurs déjà djaghataïde, de l'Afghanistan oriental (Balkh, Badakhchân, Caboul et Qandahâr) (1316) [1]. Peu après Yassawour se révolta d'ailleurs contre le khanat de Perse et se rendit maître d'une partie du Khorâssân (1318). Mais le khan du Djaghataï Kébek (il venait de succéder à son frère Esen-bouqa), ennemi personnel de Yassawour, proposa son aide au khan de Perse pour l'abattre. De fait, tandis que l'armée p.414 de Perse prenait Yassawour à revers, l'armée djaghataïde passait l'Amoû-daryâ et l'attaquait de front. Abandonné par ses troupes, Yassawour fut tué dans sa fuite (juin 1320) [2].

D'après les monnaies, Kébek aurait régné jusqu'en 1326. L'importance de son règne, selon la remarque de Barthold, vient de ce qu'à la différence de ses prédécesseurs, il s'intéressa au vieux pays civilisé de Transoxiane, à la vie urbaine :

> « Il se fit construire aux environs de Nakhcheb ou Nasef (au sud-ouest de Samarqand) un château auquel la ville doit son nom moderne de Qarchî, en mongol : palais. C'est lui qui mit en circulation les pièces d'argent appelées plus tard *kebeki,* les premières qu'on puisse regarder comme monnaies officielles de l'État de Djaghataï. Auparavant il n'y avait d'autres monnaies que celles des villes particulières ou des dynasties locales » (Barthold, *Caghatai,* 834).

Toutefois, malgré l'attrait de la vie transoxianaise, Kébek ne se fit pas musulman.

Scission dans le khanat de Djaghataï : Transoxiane et Mogholistan.

@

---

[1] Hâfiz-i Abroû, 43-46. D'Ohsson, IV, 563-565.

[2] Hâfiz-i Abroû, 67-74, 80-88. D'Ohsson, IV, 567-568, 618-629, 642-644.

Kébek eut comme successeurs trois de ses frères, Eldjigidäï, Douwa-Timour et Tarmachirin. Les deux premiers régnèrent peu de mois. Tarmachirin parait avoir eu un règne assez important (v. 1326-1333 ?). En 1327 il renouvela la tradition des grandes expéditions de pillage dans l'Inde, pénétra jusqu'aux portes de Delhi et, d'après certaines sources, ne se retira que contre versement d'un lourd tribut. D'après d'autres sources le sultan de Delhi, Mohammed ibn Toughlouq le repoussa et le poursuivit jusqu'au Pendjab [1]. Par ailleurs, Tarmachirin, en dépit de son nom bouddhique tiré du sanscrit (Dharmaçrî), se convertit à l'islam et devint le sultan 'Alâ ed-Dîn. Mais si cette conversion faisait l'affaire des habitants de la Transoxiane, elle excita la réprobation des nomades de l'Issiq-koul et de l'Ili qui la regardèrent comme une transgression du *yassaq* gengiskhanide. Une insurrection éclata de ce côté contre Tarmachirin (vers 1333-1334) et aboutit à l'élévation du khan Djenkchi, petit-fils de Douwa, qui régna vers 1334-1338 dans la vallée de l'Ili. La réaction anti-musulmane, qui caractérisa ce règne, profita aux nestoriens, toujours nombreux dans la vieille chrétienté d'Almaligh et de Pichpek [2], comme aux missionnaires catholiques qui purent de nouveau pour quelques mois p.415 prêcher et élever des églises. Un des fils du khan Djenkchi, âgé de sept ans, aurait même, du consentement de son père, reçu le baptême sous le nom de Jean [3]. En 1338 le pape Benoît XII put encore nommer à « Armalech », c'est-à-dire à Almaligh un évêque, qui fut le franciscain Richard de Bourgogne. Mais presque aussitôt, vers 1339-1340 Richard fut martyrisé par les musulmans de l'Ili, avec ses compagnons d'apostolat, François d'Alexandrie, Pascal l'Espagnol, Laurent d'Ancone, le frère Pierre, un frère « indien » qui servait d'interprète, sans parler du marchand Gilotto [4]. L'année suivante, il est vrai, un légat pontifical, Jean de Marignolli arriva dans la vallée de l'Ili. Il se rendait, on l'a vu, en mission officielle auprès du grand-khan de Pékin par Caffa, le khanat de Qiptchap et le

---

[1] D'Ohsson, IV, 562.

[2] Pierres tombales en syriaque et turc, de Pichpek (Sémiretchie) de 1264 à 1338, Musée Guimet (Nau, *Expansion nestorienne, l. c.,* 300*, B. V.* 40, 1913).

[3] Barthold, *Caghatai, l. c.,* 834.

[4] Moule, *Christians in China*, 255-256.

khanat de Djaghataï. A son passage à Almaligh il put prêcher, construire ou reconstruire une église, baptiser de nombreux fidèles [1] . Sa qualité d'ambassadeur auprès du grand-khan dut certainement le faire respecter là où ses prédécesseurs venaient d'être massacrés, mais après son départ la chrétienté d'Almaligh fut vouée à une disparition rapide. Ce qui subsista du vieux foyer nestorien de l'Ili ne devait pas survivre aux persécutions timourides [2].

La Transoxiane sous le gouvernement de l'émir Qazghân.

@

L'ancien khanat de Djaghataï se partagea ensuite en deux khanats sous deux branches différentes de la famille royale : la Transoxiane d'une part, d'autre part le « Mogholistan », c'est-à-dire le pays autour de l'Issiq-koul, entre le Talas et le Manas.

En Transoxiane, nous voyons régner, avec Qarchî comme résidence, le khan Kâzân (v. 1343-1346), fils de Yassawour, et que le *Zafer nâmé* présente comme un tyran [3]. Il semble en effet qu'il ait tenté de mater l'insubordination de la noblesse turque de Transoxiane qui l'avait mis sur le trône. Le chef de cette noblesse était alors l'émir Qazghân, dont le fief était situé autour de Sâlî Sérâï, sur la rive septentrionale de l'Amoû-daryâ, un peu au sud-est de l'actuel Kabadian, directement au nord de Qoundouz. Il se p.416 révolta contre Kâzân ; celui-ci fut vainqueur dans un premier combat au nord des Portes de fer, entre Termez et Qarchî, et, dit-on, creva d'une flèche l'œil de Qazghân, mais Kâzân, au lieu de poursuivre son avantage, alla hiverner à Qarchî, où

---

[1] Moule, *l. c.*, 255.

[2] En 1362 un dernier missionnaire, Jacques de Florence, archevêque titulaire de Zaiton, c'est-à-dire de Ts'iuan-tcheou, dans la province chinoise actuelle du Fou-kien, fut martyrisé en Asie Centrale, c'est-à-dire, semble-t-il, dans le khanat de Djaghataï, à moins qu'il ne s'agisse de la Perse (Moule, *op. cit.*, 197 et 255).

[3] *Zafer nâmé,* trad. Pétis de la Croix, I, 2.

une partie de ses troupes le quitta. Négligence fatale. Il fut attaqué de nouveau par Qazghân qui le battit et le tua près de cette ville (1346-1347) [1].

Qazghân, devenu le véritable maître de la Transoxiane, n'hésita pas à rompre avec la légitimité djagataïde en donnant le trône de Transoxiane — un simple trône de figurant, d'ailleurs — à un descendant d'Ogödaï nommé Dânichmendiya (vers 1346-1347), après quoi le même faiseur de rois fit périr sa créature et revint aux Djaghataïdes dans la personne de Boûyân-qouli, petit-fils de Douwa (1348-1358). Les éloges que le *Zafer nâmé* prodigue à Boûyân-qouli prouvent qu'il fut entre les mains de Qazghân l'instrument docile voulu par ce dernier [2].

En réalité, les Djaghataïdes de Transoxiane n'étaient plus que des rois fainéants, tout le pouvoir étant passé aux chefs de la noblesse turque locale, Qazghân aujourd'hui, Tamerlan demain. Ce soi-disant khanat mongol n'était plus qu'un royaume turc.

Le gouvernement de Qazghân (1347-1357) ne fut pas sans gloire. Il commença à faire sentir la force transoxianaise en Iran. Le roi iranien de Hérât, Hossein Kert s'était permis de venir piller les districts d'Andkhoi et de Chébourgân qui, bien qu'au sud de l'Amoû-daryâ, dépendaient de la Transoxiane. Qazghân, emmenant avec lui son khan-fainéant Boûyân-qouli, vint bloquer Hérât (1351) et obligea le Kert à se reconnaître vassal et à venir peu après, comme tel, faire sa cour à Samarqand [3]. Ainsi au moment où, comme nous le verrons, la disparition du khanat mongol de Perse livrait l'Iran oriental à une restauration iranienne inattendue (les Kert à Hérât, les Sarbédâriens à Sebzéwâr, les Mozafférides à Chîrâz), Qazghân, véritable préfiguration de Tamerlan, intervenait pour rétablir, à la tête de la noblesse transoxianaise, la suprématie de l'élément turc sur l'élément iranien.

Qazghân ayant été assassiné (1357) [4], son fils Mîrzâ 'Abdallâh se montra incapable de continuer son œuvre. Convoitant la femme du khan Boûyân-

---

[1] Hégire 747. Année du porc. *Zafer nâmé,* I, 4.

[2] *Zafer nâmé*, I, 4-5.

[3] *Zafer nâmé,* trad. Pétis de la Croix, I, 6-18.

[4] Hégire 759, année du chien (*Zafer nâmé,* I, 19).

qouh, il fit, pour la posséder, assassiner ce prince dans la ville de Samarqand (1358), mais suscita ainsi la réprobation de la féodalité transoxianaise, notamment l'hostilité de p.417 Bâyân Seldouz et surtout de Hâdjî (*litt.* Hâdjdjî) Barlâs —l'oncle de Tamerlan— seigneur de Kech, l'actuel Chahr-i Sebz (« la Ville Verte »), au sud de Samarqand. Ces deux seigneurs chassèrent 'Abdallâh jusqu'à Andéreb, au nord de l'Hindou-kouch, où il mourut [1]. Ces luttes entre féodaux transoxianais, en les affaiblissant, provoquèrent une réaction gengiskhanide inattendue.

Toughlouq Timour : reconstitution de l'intégrité du Djaghataï.

@

En effet, tandis que la branche djaghataïde de Transoxiane devenait une famille de rois fainéants au service de la féodalité turque locale, les nomades du « Mogholistan », c'est-à-dire du Talas, du Tchou supérieur, de l'Issiq-koul, de l'Ili, de l'Ébinor et du Manas, après être restés quelque temps dans l'anarchie, avait rétabli la royauté djaghataïde. Le principal clan mongol de la région était celui des Doughlat ou Douqlat qui possédait de très importants domaines tant au Mogholistan, autour de l'Issiq-koul, que dans la Kachgarie, alors connue sous le nom d'Alti-chahr, « les Six Villes » [2]. Au milieu du XIV^e^ siècle le clan des Doughlat avait à sa tête trois frères, Toulik, Bouladji ou Poulatchi, et Qamar ed-Dîn, qui étaient les véritables maîtres du pays. D'après le *Ta'rîkh-i Rachîdî,* Bouladji vers 1345 dominait de l'Issiq-koul à Koutcha et à Bougour et de la frontière du Ferghâna au Lobnor, avec Aqsou comme centre [3]. Ce fut lui qui prit l'initiative de faire rechercher un descendant de la famille de Djaghataï non inféodé aux Transoxianais pour restaurer dans sa personne le khanat de l'Ili ou, comme on disait alors, du Mogholistan.

---

[1] *Zafer nâmé*, I, 21-22.

[2] Cf. Barthold, *Dügh1ât,* Enc. Isl., I, 1112.

[3] *Ta'rikh-i Rachîdî,* trad. Denison Ross, p. 7-8.

Précisément, à la suite d'aventures romanesques, un certain Toughlouq Timour, qu'on disait fils d'Esen-bouqa, vivait, presque inconnu, dans la partie orientale du Mogholistan. Ce fut ce Djaghataïdes authentique ou supposé, que Bouladji envoya chercher [1]. Il le reçut solennellement à Aqsou et le proclama qaghan. Le frère aîné de Bouladji, Toulik devint *oulous-begi,* c'est-à-dire premier émir de l'empire.

Si les Doughlat n'avaient voulu élever qu'un khan nominal pour opposer une légitimité djaghataïde à la légitimité djaghataïde des Transoxianais, ils furent peut-être déçus. Toughlouq Timour paraît avoir eu une assez forte personnalité qui se p.418 manifesta dans tous les domaines. Son règne (1347-1363) eut une très grande importance. Au point de vue religieux tout d'abord. Si les Turco-Tadjiks de Transoxiane, les citadins de Boukhârâ et de Samarqand, étaient de fervents musulmans, les Turco-Mongols du Mogholistan, les semi-nomades de l'Ili et d'Agsou restaient encore en majorité « païens », bouddhistes et chamanistes. Mais là aussi la propagande islamique commençait à l'emporter. Déjà l'aîné des Doughlat, l'émir Toulik, alors en résidence à Kachgar, s'était converti. Trois ans après, Toughlouq Timour en fit de même, à la suite, nous dit le *Ta'rikh-i Rachîdî,* d'un vœu fait aux temps de sa détresse. « Il se fit circoncire et le même jour 160.000 personnes se rasèrent la tête et confessèrent l'islamisme » [2]. Toughlouq Timour, tel que l'évoquent pour nous les mémoires de Mohammed Haïdar Doughlat, nous apparaît comme un chef énergique et adroit. Indépendamment de l'attrait spirituel que l'Islam pouvait exercer sur lui, il mesura sans doute l'influence que lui donnerait sa conversion pour s'emparer de la Transoxiane. Boukhârâ et Samarqand valaient bien une prosternation coranique... Dans tous les cas, une fois affermi au Mogholistan, Toughlouq Timour songea à faire valoir ses droits sur la partie occidentale de l'ancien Djaghataï. L'heure était favorable. Après l'exil de l'émir 'Abdallâh ibn Qazghân, la Transoxiane était retombée dans le morcellement, et l'anarchie. Les deux émirs Bâyân Seldouz et Hâdjî Barlâs, qui avaient triomphé d'Abdallâh, se montraient incapables d'établir un pouvoir cohérent. Bâyân Seldouz, que le

---

[1] *Ta'rikh-i Rachîdî*, p. 6-9.

[2] *Ibid.*, p. 10-15.

Zafer nâmé nous présente comme « clément et débonnaire », était abruti par l'alcoolisme. Hâdjî Barlâs, bien que solidement installé dans son fief de Kech, allait se montrer, dans la suite de l'histoire, un assez faible personnage. En dehors d'eux, le reste de la Transoxiane était morcelé à l'infini entre les autres représentants de la féodalité turque locale. Toughlouq Timour jugea le moment favorable. En mars 1360, il envahit la Transoxiane en marchant droit de Tachkend sur Chahr-i Sebz. Hâdjî Barlâs, avec les troupes de Chahr-i Sebz et de Qarchî, songea d'abord à résister, puis, devant la supériorité de l'adversaire, il passa l'Amoû-daryâ et se retira au Khorâssân [1].

Le triomphe de Toughlouq Timour fut si complet que le propre neveu de Hâdjî Barlâs, notre Tamerlan, alors âgé de vingt-six ans, jugea prudent de se rallier au vainqueur. Le panégyrique timouride qu'est le *Zafer nâmé* s'évertue à prouver que ce fut pour mieux p.419 résister à l'invasion que Tamerlan accepta le joug, qu'il le fit en accord avec son oncle, l'exilé volontaire, etc… [2] Le démenti de ces pudiques affirmations est dans le contexte même. Tamerlan, pour prix de sa soumission à Toughlouq Timour, reçut le fief de Chahr-i Sebz, jusque-là possession de Hâdjî Barlâs. Il est vrai que Toughlouq Timour étant, peu après, reparti pour le Mogholistan, Hâdjî Barlâs revint du Khorâssân en Transoxiane, battit Tamerlan et le força non seulement à lui rendre Chahr-i Sebz, mais à rentrer docilement dans sa clientèle, comme le cadet Barlâs devait le faire envers le chef du clan [3]. Seulement Toughlouq Timour ne tarda pas à redescendre du Mogholistan en Transoxiane. Dès son entrée à Khodjend, la noblesse transoxianaise l'accueillit avec une entière soumission. Bâyân Seldouz lui fit escorte jusqu'à Samarqand et cette fois Hâdjî Barlâs vint lui faire sa cour ; mais bientôt, comme le khan fit tuer l'émir de Khodjend, Hâdjî Barlâs prit peur et s'enfuit au Khorâssân où il fut assassiné près de Sebzewâr par des brigands [4]. Le résultat de ce drame fut de faire de Tamerlan le chef du clan Barlâs en même temps que le maître

---

[1] *Zafer nâmé*, trad. Denison Ross, in trad. du *Ta'rikh-i Rachîdî*, p. 15.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Petis de la Croix, p. 29-32.

[3] Trad. Petis, 37-38.

[4] Trad. Denison Ross, p. 18.

incontesté du fief de Chahr-i Sebz, sous la suzeraineté docilement acceptée, du khan Toughlouq Timour. Un petit-fils de Qazghân, l’émir Hossein, s’était taillé un fief dans le nord-est de l’Afghanistan, avec Balkh, Qoundouz, le Badakhchân et Caboul, des deux côtés de l’Hindou-kouch. Toughlouq Timour marcha en personne contre lui, le battit sur la rivière Wakhch, entra à Qoundouz, poussa jusqu’à l’Hindou-kouch et, à la manière de son aïeul Gengis-khan, passa le printemps et l’été dans ce pays. En rentrant à Samarqand après cette expédition, il fit mourir Bâyân Seldouz, un des chefs de la noblesse transoxianaise et, en regagnant le Mogholistan, il laissa en Transoxiane comme vice-roi son propre fils Ilyâs-khôdja, avec Tamerlan comme conseiller, tant la conduite de ce dernier paraissait garantir son loyalisme [1].

Ainsi l’unité de l’ancien khanat de Djaghataï se trouvait intégralement reconstituée sous un khan énergique et redouté. Nul, à ce moment, ne pouvait prévoir que ce même Tamerlan qu’il avait donné comme mentor et ministre à son fils, allait, peu d’années après, mettre fin à cette restauration djaghataïde et y substituer un empire nouveau. Mais avant de raconter l’histoire du p.420 conquérant transoxianais, il est nécessaire de faire un retour en arrière pour étudier la formation et la chute du khanat mongol de Perse.

@

[1] *Zafer nâmé,* trad. Petis de la Croix, 41-45. Trad. Denison Ross, *op. cit.*, p. 20-22.

5.

LA PERSE MONGOLE ET LA MAISON DE HULÄGU [1].

Le régime mongol en Perse jusqu'à l'arrivée de Hulägu : Tchormaghan, Baïdjou et Eldjigidäï.

@

On a vu (p. 326) que la Perse, après sa conquête définitive par les Mongols et la destruction du royaume néo-khwarezmien de Djélâl ed-Dîn (1231), était restée sous un régime provisoire et assez inorganique. L'armée mongole de l'ouest, cantonnée sur les bords du bas Kour et du bas Araxe, dans la steppe de l'Arrân et du Moghân, restait sous les ordres de généraux munis de pleins pouvoirs, Tchormaghan d'abord, le destructeur du royaume de Djelâl ed-Dîn (1231-1241), Baïdjou ensuite, le vainqueur des Seldjouqides d'Asie Mineure (1242-1256). De cette administration militaire des Marches dépendaient directement les vassaux de l'Ouest, princes géorgiens, sultans seldjouqides d'Asie Mineure, rois arméniens de Cilicie, *atâbegs* de Mossoul, ainsi qu'une partie des rapports — en première instance tout au moins — avec la latinité.

Tchormaghan, qui, comme le fait remarquer M. Pelliot, avait deux beaux-frères nestoriens, était assez bien disposé pour le christianisme [2]. Pendant son commandement, le grand khan Ogödaï envoya à Tauris entre 1233 et 1241 un chrétien syriaque nommé Siméon, plus connu sous le titre syriaque de Rabban-ata (en transcription chinoise Lie-pien a-ta) et qui devait plus tard être officiellement chargé des affaires de la religion chrétienne auprès du grand khan Güyük [3]. Ce Rabban-ata, arrivé en Perse avec des pouvoirs

---

[1] Cf. Spuler *Quellenkritik* z. *Mongolengesch. Irans*, Z. D. M. G. 92, 1938, 219.

[2] Sur Tchormaghan, Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1924, p. 247 (51).

[3] Pelliot, *Ibid.*, p. 244 (49).

étendus d'Ogödaï, remit à Tchormaghan des privilèges impériaux, interdisant de massacrer les chrétientés désarmées qui acceptaient l'autorité mongole.

> « Arrivé sur place, nous dit le chroniqueur arménien Kirakos de Gandjak, Rabban-ata apporta aux chrétiens beaucoup de soulagement, les sauvant de la mort et de la servitude. Il construisit des églises dans des villes musulmanes où (avant les Mongols) il était même défendu de prononcer le nom du Christ, notamment à Tauris et à p.421 Nakhitchevan. Il construisit des églises, dressa des croix, ordonna de faire résonner jour et nuit la tablette (équivalent de la cloche chez les chrétiens orientaux), d'enterrer les morts avec accompagnement de l'Évangile, de croix, de cierges et de chants. Même les généraux tartares lui offraient des présents.

Du fait de la mission de Rabban-ata, le régime mongol, après les massacres du début, valait donc aux populations chrétiennes de l'Iran occidental des conditions singulièrement plus favorables que tout ce qu'elles avaient connu jusque-là.

Tchormaghan fut frappé de mutisme (sans doute de paralysie) vers 1241. Baïdjou, qui le remplaça en 1242, était peut-être moins bien disposé pour le christianisme [1]. C'est ce qui semble ressortir de l'accueil qu'il fit au dominicain Ascelin et à ses quatre compagnons, envoyés par le pape Innocent IV. Ascelin avait fait un détour par Tiflis où il s'adjoignit un nouveau compagnon, Guichard de Crémone (car depuis 1240 existait à Tiflis un couvent dominicain). Il arriva le 24 mai 1247 au camp de Baïdjou situé du côté de l'Arrân, au nord de l'Araxe, à l'est du lac Göktcha [2]. Sans grande habileté diplomatique, il adjura les Mongols de cesser leurs massacres et de se soumettre à l'autorité spirituelle du Pape. De plus il refusa d'accomplir devant Baïdjou la triple génuflexion due au représentant du khan. Baïdjou, furieux,

---

[1] Sur Baïdjou, Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Rev. de l'Orient chrétien, 1924, p. 303 et sq. (109 et sq.).

[2] Ce campement d'été du quartier général mongol est appelé Sisian ou « Sitiens » dans les sources arméniennes et latines. Il semble qu'il faille le localiser dans le canton de Haband, entre la Siounie et l'Artsakh, « dans les montagnes juste à l'est du lac Goktcha » (Pelliot, Revue de l'Orient chrétien, 1924, 302 106).

menaça de faire exécuter les cinq dominicains. Sur ces entrefaites arriva au camp de Baïdjou le 17 juillet 1247 une sorte de *missus dominicus* mongol, Eldjigidäï, envoyé par le grand-khan Güyük [1]. Baïdjou chargea Ascelin de rapporter au pape une réponse calquée sur celle que Güyük avait en novembre 1246 confiée à Plan Carpin et dont Eldjigidäï connaissait le texte. Les Mongols revendiquaient de droit divin l'empire universel et enjoignaient au pape de venir en personne rendre hommage au khan, faute de quoi il serait traité en ennemi. Ascelin quitta le camp de Baïdjou le 25 juillet 1247. Baïdjou lui adjoignit deux envoyés « mongols », l'un portant le nom turc d'Aïbeg — peut-être, pense M. Pelliot, un bureaucrate ouigour au service de l'administration mongole — p.422 l'autre Särgis un chrétien, sans doute nestorien [2]. La caravane ainsi composée dut prendre la route habituelle par Tauris, Mossoul, Alep, Antioche et Acre. D'Acre les envoyés mongols s'embarquèrent en 1248 pour l'Italie où Innocent IV les reçut longuement. Le 22 novembre 1248 Innocent leur remit une réponse pour Baïdjou.

Malgré le résultat négatif de l'ambassade d'Ascelin, Eldjigidäï, beaucoup mieux disposé que Baïdjou pour la Chrétienté, envoya à la fin de mai 1248 au roi de France Louis IX deux chrétiens orientaux, David et Marc, porteurs d'une curieuse lettre, sans doute en persan, dont nous possédons la traduction latine. Eldjigidäï y fait état de la mission à lui confiée par le grand-khan Güyük pour affranchir de la servitude musulmane les chrétiens orientaux et permettre le libre exercice de leur culte. Au nom du grand-khan « roi de la terre », il fait savoir à son « fils » le roi de France que les Mongols entendent protéger tous les chrétiens, latins et grecs, arméniens, nestoriens et jacobites, sans distinction d'église. Louis IX reçut cette « ambassade » pendant son séjour en Chypre, dans la seconde quinzaine de décembre 1248 [3]. Quoique l'authenticité de cette ambassade ait été mise en doute, il semble bien qu'en effet Eldjigidäï, comme le suppose M. Pelliot, ait songé dès cette année 1248 à attaquer le khalifat de Baghdâd, attaque que Hulägu

---

[1] Sur Eldjigidäï (äldjigidäï), Pelliot, *Les Mongols et la Papauté, l. c.,* 1931-1932, p. 33 (171).

[2] Sur Albeg et Sargis, Pelliot, *Ibid.,* 1924, p. 327 (131).

[3] Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Rev. Orient chrétien, 1931-1932, p. 172 (174) et 193 (195). — R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 520.

devait mener à bien dix ans plus tard, et qu'il ait, dans ce but, songé à lier partie avec la croisade de saint Louis qui allait attaquer le monde arabe en Égypte. Le 27 janvier 1249 les deux chrétiens « mongols », après avoir pris congé de saint Louis, quittaient Nicosie de Chypre, accompagnés de trois dominicains : André de Longjumeau, son frère Guillaume et Jean de Carcassonne. André et ses compagnons, après avoir atteint sans doute vers avril-mai 1249 le camp d'Eldjigidäï, furent envoyés par lui à la cour mongole, en l'espèce à la régente Oghoulqaïmich, dans le vieil apanage ogodaïde de l'Imil et du Qobaq, au Tarbagataï. Ils devaient être de retour auprès de saint Louis, à Césarée, au plus tôt en avril 1251 [1].

Eldjigidäï, homme de confiance du grand-khan Güyük, fut, après l'élection du grand-khan Mongka, compris dans la proscription générale qui atteignit les partisans de la branche p.423 ogodaïde [2] (voir page 340). Entre la mi-octobre 1251 et la mi-février 1252, Mongka le fit arrêter et mettre à mort [3]. Baïdjou resta seul chargé du gouvernement militaire des Marches qu'il exerça jusqu'à l'arrivée de Hulägu en 1255.

L'action de Baïdjou fut prépondérante dans les affaires de Georgie et d'Asie Mineure. A la mort de la reine de Georgie Rousoudan, irrité de la résistance opiniâtre de cette princesse qui jusqu'au bout avait refusé de se rendre aux Mongols, il avait proposé de donner la couronne de Georgie au neveu de la défunte, David Lacha, plus souple qu'elle. Mais le khan de Qiptchaq, Batou, avait pris sous sa protection le fils de Rousoudan, David Narin. Les deux prétendants allèrent plaider leur cause en Mongolie auprès du grand-khan Güyük (1246). On a vu comment celui-ci les départagea, donnant le Karthli à Lacha et l'Iméréthie à Narin [4].

---

[1] Pelliot, *Ibid.*, 175 (177) et sq. — Grousset, *op. cit.*, 521.

[2] Son fils, Arghasoun ou Harqasoun, avait conspiré contre Mongka et avait déjà été mis à mort en Mongolie.

[3] Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1931-1932, p. 65 (203).

[4] Bibliographie (sources géorgiennes et arméniennes et Djouweynî) dans Minorsky, *Tiflis,* Enc. Isl., 796.

Un arbitrage analogue avait eu lieu dans le sultanat seldjouqide d’Asie Mineure. En 1246, le grand khan Güyük avait attribué le trône au jeune prince Qilidj Arslân IV, qui était venu le trouver en Mongolie, de préférence à son aîné Kaï-Kâwous II. En même temps Güyük fixait le tribut annuel des Seldjouqides : « 1.200.000 hyperpres, 500 pièces d’étoffe tissées de soie et d’or, 500 chevaux, 500 chameaux, 5.000 têtes de petit bétail et, en outre, des présents qui doublaient le montant du tribut. » En 1254 le grand-khan Mongka décida que Kaï-Kâwous régnerait à l’ouest et Qilidj Arslân à l’est du Qizil-irmaq ; cependant les deux frères se battirent et Kal-Kâwous vainqueur emprisonna son cadet. En 1256 Baïdjou, mécontent du retard que Kaï-Kâwous mettait à acquitter le tribut, l’attaqua et le battit près d’Aqséraï, à la suite de quoi le sultan s’enfuit chez les Grecs de Nicée, tandis que les Mongols installaient à sa place Qilidj Arslân. Du reste Kaï-Kâwous revint peu après et finit par partager le royaume avec son frère sur les bases de l’arbitrage de Mongka [1].

En somme la suzeraineté mongole dans ces Marches du sud-ouest ne se faisait sentir que d’une manière intermittente et décousue, par à-coups violents, suivis de périodes d’inertie. Tchormaghan, puis Baïdjou, tout en faisant durement sentir leur force p.424 aux États vassaux, étaient obligés d’en référer sans cesse à la cour de Qaraqoroum dont l’éloignement suspendait les décisions pendant des mois et où les princes clients comme les ambassadeurs allaient plaider leur cause au hasard des révolutions de famille de la maison gengiskhanide.

Le régime mongol en Perse jusqu’à l’arrivée de Hulägu : Körgüz et Arghoun Agha.

@

Pendant ce temps, une ébauche d’administration civile s’élaborait au Khorâssân et en 'Irâq 'Adjémî. Le général mongol Tchintimour avait, en 1231, achevé de détruire les derniers foyers de résistance khwarezmienne au

[1] Cf. *Kaikâ’ûs* II, dans l’Enc. Isl., 677-678.

Khorâssân, pendant que, dans le nord-ouest, Tchormaghan abattait Djélâl ed-Dîn. Ce fut ce Tchintimour qu'en 1233 le grand-khan Ogödaï nomma gouverneur du Khorâssân et du Mâzendérân [1]. A la vérité, à cette date, il s'agissait à peu près uniquement de fiscalité ; les impôts, partagés d'ailleurs entre le grand-khan et les chefs des trois autres *oulous* gengiskhanides, étaient arrachés à cette malheureuse province avec une brutalité d'autant plus grande que les massacres et destructions des années précédentes avaient entièrement ruiné la terre. Cependant même un gouverneur comme Tchintimour commençait à employer les lettrés iraniens ; son *çâhib-dîwân* ou chef du bureau financier fut le père de l'historien Djouweynî [2].

Tchintimour, mort en 1235, eut comme successeur, après un bref intermède l'Ouigour Körgüz qui, malgré son nom chrétien (Georges), était personnellement bouddhiste (1235-1242). Originaire des environs de Bechbaligh (Kou-tch'eng), il était réputé comme lettré parmi les Ouigour et c'est comme tel qu'il avait été distingué du vivant de Gengis-khan par le prince Djötchi et chargé par le Conquérant d'enseigner l'écriture ouigoure aux enfants de sa maison. Grâce à la protection du « chancelier » nestorien Tchinqaï, Ogödaï le chargea d'établir le recensement de la population et de lever l'impôt au Khorâssân.

> « Chaque *noyan,* chaque officier agissait en maître absolu dans le district où il commandait et employait à son propre usage la majeure p.425 partie de l'impôt. Körgüz mit fin à ce régime, les obligea à rendre gorge. Il protégea la vie et les biens des Persans contre la tyrannie des officiers mongols qui ne purent plus abattre des têtes à leur volonté [3].

Bien que bouddhiste, il devint le protecteur de l'élément musulman et, à la fin, se fit musulman lui-même. Installé à Thoûs, qu'il releva, cet Ouigour

---

[1] Cf. d'Ohsson, III, 103-107 (d'après Djouweynî).

[2] Behâ ed-Dîn Mohammed, père de Djouweynî, avait été fait prisonnier à Thoûs par le chef mongol Kül-Boulat. Traité par celui-ci avec bienveillance, il devint pour le compte des Mongols *çâhib-dîwân* du Khorâssân et resta aux affaires jusqu'à sa mort à Ispahan en 1253. Cf. Barthold, *Djuwaini,* Enc. Isl., I, 1100.

[3] D'Ohsson, III, 116-117 (d'après Djouweynî).

intelligent, adroit et énergique essaya d'instaurer, tant en faveur de la population iranienne que du trésor mongol, un régime régulier et, si l'on peut dire, une administration civile. Le grand-khan Ogödaï, en grande partie sous son inspiration ordonna en 1236 de restaurer le Khorâssân. On commençait à repeupler Hérât. Mais après la mort d'Ogödaï, les officiers mongols dont il empêchait les déprédations le firent comparaître devant la régente Törägänä, puis livrer à Qara-Hulägu, petit-fils de Djaghataï, qu'il avait offensé et qui le fit périr (1242) [1].

Törägänä donna l'administration du Khorâssân et de l'Irâq 'Adjémî à l'Oïrat Arghoun Agha, choisi, lui aussi, pour sa connaissance des lettres ouigoures et qui avait, à ce titre, servi dans la chancellerie d'Ogödaï [2]. Pendant son gouvernement (1243-1255), Arghoun Agha s'efforça, comme Körgüz, de protéger la population iranienne contre les abus de la fiscalité et les extorsions des officiers mongols. A la satisfaction du grand-khan Güyük, il révoqua les assignats, exemptions et patentes que les cadets gengiskhanides avaient aveuglément multipliés dans le pays et grâce auxquels ils disposaient personnellement des revenus du trésor mongol. Il trouva un appui non moins sûr dans le grand-khan Mongka à la cour duquel il s'était rendu en 1251. Sur sa demande Mongka étendit à la Perse, au lieu de la fiscalité désordonnée du début de la conquête, le système déjà établi en Transoxiane par Mahmoûd et Mas'oûd Yalawâtch, c'est-à-dire une capitation proportionnée aux capacités des contribuables, le produit de cette capitation devant servir à l'entretien de l'armée et du service des postes impériales. — Arghoun Agha devait mourir très p.426 âgé près de Thoûs en 1278 et avoir pour fils le célèbre émir Naûroûz, un moment vice-roi du Khorâssân [3].

---

[1] D'Ohsson, III, 120 (d'après Djouweynî).

[2] Djouweynî qui, avec son père, a servi comme fonctionnaire sous les ordres d'Arghoun Agha, ne peut s'empêcher de protester avec violence contre cette primauté des lettrés ouigour sur les lettrés arabo-persans : « Dans la révolution qui vient de bouleverser le monde, les collèges ont été détruits et les savants égorgés, surtout au Khorâssân, qui était le foyer des lumières, le rendez-vous des docteurs. Tout ce qu'il y avait d'hommes lettrés dans le pays a péri par le glaive. Les êtres sortis du néant qui les ont remplacés ne s'attachent qu'à la langue et à l'écriture ouigoures » (Ap. d'Ohsson, *Hist. des Mongols,* I, p. XXV).

[3] Djouweynî et Rachîd ed-Dîn, ap. d'Ohsson, III, 121-128.

D'autre part le grand-khan Mongka confia en 1251 la province de Hérât, alors renaissante de ses ruines, à un seigneur du district de Ghor, Chems ed-Dîn Mohammed Kert, afghan de race, musulman sunnite de religion, qui était venu lui faire sa cour en Mongolie. Chems ed-Dîn était petit-fils d'un dignitaire des derniers sultans ghourides de l'Afghanistan oriental et lui-même avait hérité depuis 1245 du district de Ghor. Les princes kert, qui portèrent le titre de *mélik* (roi), devaient à force de prudence et d'adresse, continuer à plaire à leurs maîtres mongols, naviguer sans se briser au milieu des guerres entre Gengiskhanides et finalement survivre, dans leur petit royaume de Hérât, à la domination mongole elle-même (1251-1389). Le long règne de Chems ed-Dîn (1251-1278) assit solidement l'autorité de sa maison dans ce pays. Cette restauration iranienne ghouride est d'autant plus intéressante qu'elle se produisit sous le couvert de l'administration mongole et en accord avec elle [1].

Les Mongols tolérèrent aussi, tout au moins au début, à titre de vassaux, la dynastie des atâbeg de Kirmân, de la maison des Qoutlough-châhs et les atâbeg salghourides du Fârs. La maison des Qoutlough-châhs avait été fondée par Borâq Hâdjib (1223-1235), personnage rusé qui avait su survivre à la bourrasque khwarezmienne de Djelâl ed-Dîn. Son fils Rokn ed-Dîn Khôdja (v. 1235-1252) alla à temps faire sa cour au grand-khan Ogödaï en Mongolie (1235) et Qotb ed-Dîn qui vint ensuite (v. 1252-1257), après avoir servi dans l'armée mongole en Chine, fut investi à son tour de la principauté de Kirmân par le grand-khan Mongka. De même à Chîrâz le salghouride Aboû-bekr (1231-1260) sut se concilier Ogödaï et les grands-khans suivants qui lui conservèrent son trône [2].

Règne de Hulägu. Destruction des Assassins, conquête de Baghdâd et destruction du khalifat.

@

Ce ne fut que vingt ans après la conquête de la Perse que les Mongols songèrent à mettre fin au régime provisoire où ils la maintenaient et à faire

---

[1] D'Ohsson, III, 129-131.

[2] D'Ohsson, III, 131. — Minorsky, *Kutlugh-khan,* Enc. Isl., 1238. T. W. Haig, *Salghurides,* Enc. Isl., 109.

cesser la dualité du gouvernement p.427 purement militaire dans l’Arrân et le Moghân et du gouvernement fiscal au Khorâssân et en 'Irâq 'Adjémî en instaurant enfin au-dessus de l’un et de l’autre un pouvoir politique régulier. Au *qouriltaï* de 1251 le grand-khan Mongka décida en effet de confier la vice-royauté de l’Iran à son frère cadet Hulägu [1]. Hulägu reçut en outre de Mongka mission de supprimer les deux pouvoirs spirituels qui subsistaient encore en Perse : la principauté des Ismâ’îliens au Mâzendérân et le khalifat abbâsside à Baghdâd, puis de conquérir la Syrie.

> « Les usages, les coutumes et les lois de Gengis-khan, établis-les depuis les bords de l’Amoû-daryâ jusqu’à l’extrémité du pays d’Égypte. Tout homme qui se montrera soumis et obéissant à tes ordres, traite-le avec bonté et bienveillance. Quiconque te sera indocile, plonge-le dans l’humiliation [2].

Venu de Mongolie à petites étapes par Almaligh et Samarqand, Hulägu passa l’Amoû-daryâ le 2 janvier 1256. Sur la rive persane du fleuve, il fut complimenté par les représentants de ses nouveaux vassaux, depuis Chems ed-Dîn Kert, mélik de Hérât et le Salghouride Aboû Bekr, atâbeg du Fârs, jusqu’aux deux Seldjouqides d’Asie Mineure, Kai-Kâwous II et Qilidj Arslân IV. Conformément au programme tracé par Mongka, il alla d’abord attaquer les Ismâ’îliens ou Assassins dans leurs nids d’aigle du Mâzandérân, Meïmoûndiz et Alamoût. Le grand maître des Ismâ’îliens, Rokn ed-Dîn Koûrchâh, assiégé dans Meïmoûndiz par Hulägu en personne, capitula le 19 novembre 1256 [3]. Hulägu l’envoya en Mongolie au grand-khan Mongka, mais le prisonnier fut massacré en route. Les défenseurs d’Alamoût se rendirent le 20 décembre. La terrible secte qui au XII^{e} siècle avait bravé tous les efforts des sultans seldjouqides, fait trembler le sultanat et le khalifat, été une cause de démoralisation et de désagrégation dans tout l’Islam asiatique, était enfin

---

[1] En mongol, Hülägü, de la racine *hülä-*, ou *ülä-*, « être en surplus ». En persan Houlakou. (Pelliot, *Les mots à H initial, aujourd’hui amui, en mongol des XIIIe et XIVe siècles*, Journal Asiatique, 1925, I, 236).

[2] Rachîd ed-Dîn, traduction Quatremère, p. 145. D’Ohsson, III, 139.

[3] Cf. Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 217, 219. D’Ohsson, III, 197.

exterminée. Ce fut un immense service rendu par les Mongols à la cause de l'ordre et de la civilisation.

Hulägu s'attaqua ensuite au khalife abbâsside de Baghdâd, chef spirituel de l'Islam sunnite et maître d'un petit patrimoine temporel dans l'Irâq 'Arabî.

Le khalife régnant al-Mousta'çim (1242-1258) était un homme p.428 sans caractère qui croyait pouvoir ruser avec le péril mongol comme ses prédécesseurs l'avaient si longtemps fait avec les hégémonies successives qui s'étaient succédé en Iran : Bouyides, Seldjouqides, Khwarezmiens et Mongols même jusque-là [1]. Quand les martres du moment s'étaient révélés trop forts, le khalifat avait cédé, acceptant à côté de lui l'émîr el-omarâ bouyide au Xe siècle, le sultan seldjouqide au XIe ; il avait plié, se renfermant momentanément dans ses fonctions spirituelles en attendant que ces dominations éphémères fussent usées. L'instant venu, le khalife se redressait, arbitrait leurs querelles, aidait à leur donner le coup de grâce. Puissance quasi divine qui survivait aux maîtres d'un jour ou d'un siècle, ayant pour elle — du moins le croyait-elle —, l'éternité. Mais l'empire de la terre dont les Gengiskhanides se disaient investis par le Tängri, par le Ciel Éternel, n'admettait pas de dérogations. Le dialogue épistolaire entre Hulägu et le khalife, tel que le restitue Rachîd ed-Dîn, est un des plus grandioses de l'histoire. Le khan réclamait de l'héritier des trente-six khalifes de la maison de 'Abbâs le pouvoir temporel naguère concédé dans Baghdâd aux émirs el-omarâ bouyides, puis aux grands sultans seldjouqides :

> « Tu as appris le sort que, depuis Gengis-khan, ont fait subir au monde les armées mongoles. De quelle humiliation, grâce au secours du Ciel Éternel, ont été frappées les dynasties des châhs de Khwârezm, des Seldjoûq, des rois de Deîlem et des divers atâbeg ! Et cependant la porte de Baghdâd n'avait jamais été fermée à aucune de ces races qui, toutes, y avaient établi leur domination. Comment donc l'entrée de cette ville nous serait-elle

[1] Cf. Abou'l Fidâ, *Historiens des Croisades, Historiens Orientaux,* I, 136. Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 247. D'Ohsson, III, 212 (d'après Waççâf). R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 568.

> interdite, à nous qui possédons tant de force et de pouvoir ? Garde-toi de lutter contre l'Étendard ! [1]

A ce solennel avertissement du Gengiskhanide le khalife répondit par un refus. Le domaine temporel abbâsside, reconquis par ses aïeux sur les derniers Seldjouqides de Perse, il ne voulait pas y renoncer. Et il opposait à l'empire universel gengiskhanide la souveraineté spirituelle, non moins universelle, de la « papauté » musulmane :

> « O jeune homme à peine entré dans la carrière, qui, dans l'ivresse d'une prospérité de dix jours, vous croyez supérieur au monde entier, ignorez-vous que, depuis l'Orient jusqu'au Moghreb, tous les adorateurs d'Allâh, depuis les rois jusqu'aux p.429 mendiants, sont tous esclaves de cette cour et que je peux leur donner l'ordre de se réunir [2] ?

Vaines menaces. Les sultanats aiyoûbides de Syrie et l'Égypte, terrifiés par le voisinage des Mongols, ne bougèrent pas. Quant à Hulägu et à ses généraux personnellement chamanistes, bouddhistes ou nestoriens, ils ne se pouvaient montrer très émus par les prophéties musulmanes que le khalife brandissait contre eux.

La descente des armées mongoles sur Baghdâd commença en novembre 1257 [3]. L'armée de Baïdjou descendit par la route de Mossoul pour prendre Baghdâd à revers sur la rive occidentale du Tigre. Le meilleur lieutenant de Hulägu, le naïman Kitbouqa (qui était nestorien) se dirigea avec l'aile gauche sur la capitale abbasside par la route du Louristân. Enfin Hulägu lui-même descendit de Hamadhân sur le Tigre par Kirmânchâh et Holwân. Le 18 janvier 1258 le regroupement des forces mongoles était achevé et Hulägu établit son camp dans la banlieue est de Baghdâd. La petite armée khalifale ayant tenté de s'opposer à l'investissement de la place, avait été taillée en pièces (17 janvier). Le 22 janvier les généraux mongols Baïdjou, Bouqa Timour et Sougoundjaq ou Soundjaq vinrent prendre position dans le faubourg de

---

[1] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 231.

[2] Rachîd ed-Dîn, dans d'Ohsson, III, 217.

[3] Cf. R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 571.

Baghdâd situé à l’ouest du Tigre, tandis que, de l’autre côté Hulägu et Kitbouqa pressaient l’investissement. Pour essayer d’apaiser les Mongols, le khalife leur envoya son vizir qui, chî’ite zélé, était peut-être de cœur avec eux [1], et le katholikos nestorien Makikha. Mais il était trop tard. Déjà de furieux assauts avaient donné aux Mongols tout le secteur oriental des fortifications (5-6 février). Les assiégés n’avaient plus qu’à se rendre. Les soldats de la garnison essayèrent de s’échapper. Les Mongols les rattrapèrent, les répartirent entre leurs compagnies et les tuèrent jusqu’au dernier. Le 10 février le khalife en personne vint se rendre à Hulägu. Celui-ci lui enjoignit de donner des ordres pour que toute la population sorte de la ville en livrant ses armes.

> « Les habitants, désarmés, venaient par troupes, se livrer aux Mongols qui les massacraient immédiatement [2].

Pour les habitants qui n’avaient pas exécuté la consigne, les Mongols, entrant dans la ville, y procédèrent à un nouveau massacre collectif, suivi d’un incendie (13 février) [3]. Le sac dura dix-sept jours. Quatre-vingt-dix mille habitants auraient péri de la sorte.

Quant au khalife, après l’avoir forcé à livrer ses trésors et ses dernières cachettes, il semble que, par égard pour sa dignité, les Mongols, évitant de verser son sang, l’aient cousu dans un sac où on le fit fouler aux pieds des chevaux (vers le 20 février) [4].

> « On livra aux flammes la plus grande partie de la ville, notamment la mosquée djâmi et on détruisit les tombeaux des Abbâssides.

Sympathie de Hulägu pour le christianisme.

@

---

[1] Abou’l Fidâ, *Historiens des Croisades*, I, 136.

[2] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 299. Cf. Kirakos, trad. Dulaurier, Journal Asiatique, juin 1858, 489.

[3] Cf. Kirakos, Journal Asiatique, 1858, 491.

[4] Abou’l Fidâ, 137.

Pour les chrétiens d'Orient la prise de Baghdâd par les Mongols parut une revanche céleste. Du reste les Mongols, qui comptaient dans leurs rangs beaucoup de nestoriens, comme le naïman Kitbouqa (sans parler des auxiliaires géorgiens, conduits par Hassan Broch, prince arméno-géorgien de Khatchên), épargnèrent systématiquement, lors du sac de Baghdâd, les éléments chrétiens de la population.

> « A la prise de Baghdâd, écrit le chroniqueur arménien Kirakos de Kantzag, l'épouse de Hulägu, Doqouz-khatoun, qui était nestorienne, réclama les chrétiens de la confession nestorienne ou de toute autre confession et implora pour eux la vie sauve. Hulägu les épargna et leur laissa tout ce qu'ils possédaient [1].

De fait, confirme Vartan, les chrétiens de Baghdâd, au moment de la prise de la ville, s'étaient, sur les instructions du patriarche nestorien Makikha, enfermés dans une église : les Mongols respectèrent le monument et tous les fidèles [2]. Hulägu fit même donner au patriarche Makikha un des palais khalifaux, celui du petit déwatdâr ou vice-chancelier [3].

L'Arménien Kirakos de Kantzag a dit l'impression de joie, presque de triomphe de tous ces chrétiens orientaux à la chute de Baghdâd.

> « Il y avait cinq cent quinze ans que cette ville avait été fondée. Pendant tout le temps qu'elle conserva l'empire, pareille à une sangsue insatiable, elle avait englouti le monde entier. Elle rendit alors tout ce qu'elle avait pris. Elle fut punie pour le sang qu'elle avait versé, pour le mal qu'elle avait fait, la mesure de ses iniquités étant comble. La tyrannie des musulmans avait duré six cent quarante-sept ans [4].

---

[1] Kirakos, Journal Asiatique, 1858, 493 (et 202).

[2] Vartan, Journal Asiatique, 1860, II, 291.

[3] D'Ohsson, III, 270. Voir le récit du moine Hayton, *Historiens des Croisades, Documents arméniens,* II, 169-170. R. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 574-575.

[4] Kirakos, Journal Asiatique, juin 1858, 492.

Les terribles Mongols apparaissaient ainsi aux yeux des p.431 nestoriens, des jacobites et des Arméniens, comme les vengeurs de la chrétienté opprimée, comme des sauveurs providentiels venus du fond du Gobi pour prendre l'Islam à revers et l'ébranler jusqu'en ses fondements. Qui eût dit que les humbles missionnaires nestoriens, partis au VII^e^ siècle de Séleucie du Tigre ou de Beit Abé pour semer l'Évangile dans les terres ingrates du Turkestan oriental et de la Mongolie, feraient un jour lever moisson pareille [1] ?

La faveur dont jouissaient les chrétiens auprès de Hulägu était due en grande partie, nous l'avons vu, à l'influence de l'épouse principale de ce monarque, Doqouz-khatoun. — Doqouz-khatoun était une princesse kéraït, propre nièce du dernier roi kéraït, le *Wang-khan* Togroul [2]. Mongka, qui prisait beaucoup sa sagesse, avait recommandé à Hulägu de prendre conseil d'elle dans les affaires [3].

> « Comme les Kéraït avaient depuis longtemps embrassé le christianisme, écrit Rachîd ed-Dîn, Doqouz-khatoun s'attacha constamment à protéger les chrétiens qui, durant toute sa vie, furent dans une situation florissante. Hulägu, pour faire plaisir à cette princesse, comblait les chrétiens de ses bienfaits et des témoignages de sa considération. C'était au point que dans toute l'étendue de son royaume on élevait journellement de nouvelles églises et qu'à la porte de l'*ordou* de Doqouz-khatoun une chapelle était constamment établie et qu'on y sonnait des cloches [4].
>
> « Les Mongols de Perse, confirme le moine arménien Vartan, transportaient avec eux une tente en toile ayant la forme d'une église. Le *djamahar* (la crécelle) appelait les fidèles à la prière. Les offices de la messe étaient célébrés chaque jour avec prêtres et diacres. Là vivaient tranquillement des ecclésiastiques accourus de

---

[1] R. Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 575-576.

[2] Fille de Djagambou ou Djaqambou, frère du Wang-khan. Voir plus haut, p. 269.

[3] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 145.

[4] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 94-95.

> chez les chrétiens de toute langue. Venus pour demander la paix, ils l'obtenaient et s'en retournaient avec des présents [1].

La nièce de Doqouz-khatoun, Touqiti-khatoun, qui fut aussi une des épouses de Hulägu, était non moins dévouée au christianisme nestorien.

Il y avait chez Doqouz-khatoun plus que des sympathies ancestrales.

> « Elle espérait, nous dit le moine Vartan, qui fut son confident, voir le christianisme prendre de plus en plus d'éclat. Tous les progrès qu'il fit, c'est à elle qu'il faut les attribuer.

Hulägu, bien que bouddhiste, partageait au moins cette sympathie. Rien p.432 de plus significatif que la suite du récit de Vartan.

> « En 1264, écrit le saint religieux arménien, l'il-khan Hulägu nous fit appeler, moi, les *vartabed* Sarkis (Serge) et Krikor (Grégoire), et Avak, prêtre de Tiflis. Nous arrivâmes auprès de ce puissant monarque au commencement de l'année tartare, en juillet, époque du *qouriltaï*. Lorsque nous fûmes admis devant Hulägu, on nous dispensa de fléchir le genou et de nous prosterner suivant l'étiquette tartare, les chrétiens ne se prosternant que devant Dieu. Ils nous firent bénir le vin et le reçurent de nos mains. Hulägu me dit : Je t'ai fait venir pour que tu fasses connaissance avec moi et pour que tu pries pour moi de tout ton cœur. Après qu'on nous eût fait asseoir, les frères qui m'accompagnaient chantèrent des hymnes, les Géorgiens célébrèrent leur office, les Syriens et les Grecs en firent autant. *L'il-khan* me dit : Ces moines sont venus de partout pour me visiter et me bénir. C'est une preuve que Dieu est incliné en ma faveur [2].

Un jour Hulägu évoqua devant Vartan le souvenir de sa mère, la nestorienne Sorgaqtani.

> « Un jour il fit reculer tous les gens de sa cour et, en compagnie de deux personnes seulement, il causa longuement avec moi des

---

[1] Vartan, trad. Dulaurier, Journal Asiatique, 1860, II, 290 et 309. *Historiens des Croisades, Documents arméniens, I,* 433.

[2] Vartan, Journal Asiatique, 1860, II, 300-301.

> événements de sa vie, de son enfance et de sa mère qui était chrétienne.

Non que Hulägu ait jamais embrassé personnellement le christianisme. Nous savons qu'il restait plutôt bouddhiste et, en particulier, dévot au bodhisattva Maitreya. Mais son royaume iranien ne renfermait pas de bouddhistes, tandis que les chrétiens, tant nestoriens que jacobites, arméniens et géorgiens, y étaient nombreux, et il était naturel qu'à défaut de ses propres coreligionnaires, il favorisât ceux de sa mère et de son épouse. Dans l'entretien qu'il accorda au moine Vartan, il avoua que ses sympathies pour le christianisme commençaient à creuser un fossé entre lui et ses cousins, les khans gengiskhanides de la Russie méridionale et du Turkestan (khanats de Qiptchaq et de Djaghataï) :

> « Nous, nous aimons les chrétiens, lui fait dire Vartan, tandis qu'eux sont favorables aux musulmans [1].

Expédition de Hulägu en Syrie.

@

Après la prise de Baghdâd et la destruction du khalifat, Hulägu, par la route de Hamadhân, remonta en Azerbeîdjân. A l'exemple des généraux mongols Tchormaghan et Baïdjou qui avaient gouverné la Perse avant lui, ce fut dans le nord de cette province qu'il p.433 établit le siège de sa dynastie. Les villes de l'Azerbeîdjân, Tauris et Marâgha jouèrent le rôle de capitales, dans la mesure où cette cour toujours nomade faisait des séjours à proximité des villes. Hulägu fit élever plusieurs édifices dans la région du lac d'Ourmiya où il résidait de préférence : « un observatoire sur une colline au nord de Marâgha, un palais à Alâtâgh, des temples païens (*boutkhanahâ*) à Khoï ». Le trésor constitué par le butin pris à Baghdâd fut déposé dans un château fort, sur une île du lac [2]. Les plaines du Moghân et de l'Arrân servirent de séjour d'hiver à Hulägu et à ses successeurs qui, comme naguère Tchormaghan et

---

[1] Vartan, Journal Asiatique, 1860, II, 302. Corroboré par Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 393.

[2] Barthold, *Hûlâgû,* Enc. Isl., 353.

Baïdjou, y mettaient au vert leur cavalerie. Pendant l'été les princes de la maison de Hulägu montaient vers les monts Alatagh, contrefort de l'Ararat.

La chute de Baghdâd avait plongé le monde musulman dans la terreur. Le vieil atâbeg de Mossoul, Bedr ed-Dîn Loulou (1233-1259), âgé de plus de quatre-vingts ans, non content d'exposer, comme il en avait reçu l'ordre, les têtes des ministres baghdadis sur les murs de sa ville, vint en personne faire sa cour à Hulägu, alors campé à Marâgha. Puis ce fut l'atâbeg du Fârs, Aboû Bekr, qui envoya son fils Sa'd congratuler le khan pour la prise de Baghdâd. En même temps arrivèrent au campement de Hulägu, alors situé près de Tauris, les deux sultans seldjouqides d'Asie Mineure, les deux frères rivaux Kaï-Kâwous II et Qilidj Arslân IV. Kaï-Kâwous tremblait, car en 1256 ses troupes avaient, on l'a vu, essayé de tenir tête au général mongol Baïdjou qui les avaient écrasées à Aqséraï. Il apaisa Hulägu par une flatterie inédite. Ayant fait peindre son propre portrait sur les semelles d'une paire de bottes, il les offrit au khan irrité :

> « Votre esclave ose espérer que son roi voudra bien honorer la tête de son serviteur en posant sur elle son pied auguste [1].

Un tel trait montre le degré d'abaissement auquel l'islam était réduit.

Pour achever d'exécuter le programme que lui avait tracé Mongka, il restait à Hulägu à soumettre la Syrie et l'Égypte. La Syrie était partagée entre les Francs et la dynastie musulmane des Aiyoûbides. Les Francs possédaient la zone littorale en deux dominations distinctes : au nord la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli, appartenant l'un et l'autre au prince Bohémond VI, au sud le royaume de Jérusalem, depuis longtemps privé de la ville de Jérusalem, dépourvu d'une royauté effective et formé en p.434 réalité d'une fédération de baronnies et de communes, baronnie de Tyr, commune d'Acre, comté de Jaffa [2]. Ajoutons que le prince d'Antioche-Tripoli Bohémond VI était l'intime allié de son voisin du nord, le roi d'Arménie (= Cilicie)

---

[1] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 225. Kirakos, Journal Asiatique, 1858, I, 484. D'Ohsson, III, 262.

[2] R. Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 549.

Héthoum Ier dont il avait épousé la fille [1]. A l'exemple de Héthoum, il devait se rallier tout de suite à l'alliance mongole. En face de cette Syrie chrétienne, l'intérieur du pays, avec Alep et Damas, appartenait à la vieille dynastie aiyoûbide, d'origine kurde, entièrement arabisée, fondée par le grand Saladin et alors représentée par le sultan an-Nâçir Yoûsouf (1236-1260), personnage médiocre et sans courage qui, dès 1258, fit acte de vassalité en envoyant à Hulägu son propre fils al-'Azîz [2].

Malgré ces témoignages de vassalité, Hulägu était résolu à conquérir sur les Aiyoûbides la Mésopotamie occidentale et la Syrie musulmane. La campagne commença par une expédition locale contre l'émirat de Maiyâfâriqîn, au Dyarbékir, possession d'un cadet aiyoûbide nommé al-Kâmil Mohammed [3]. Un des griefs des Mongols contre al-Kâmil était que, musulman fanatique, il avait fait crucifier un prêtre chrétien jacobite venu dans le pays avec un passeport mongol. Hulägu fit assiéger Maiyâfâriqîn par un détachement mongol que secondait un corps géorgien et arménien sous le chef géorgien Hassan Broch. Un prince arménien, Sévata de Katchèn, fut tué pendant ce siège, ou, comme dit la chronique arménienne de Vartan,

> « gagna la couronne immortelle, toujours fidèle à Dieu et à l'*ilkhan* : il sera associé au triomphe de ceux qui versèrent leur sang pour le Christ [4].

Cette association de la croix et de l'étendard gengiskhanide est à retenir : les chrétiens d'Orient avaient l'impression qu'en suivant les Mongols contre les musulmans de Syrie, ils participaient à une sorte de croisade.

Après un long siège, Maiyâfâriqîn finit par être prise et al-Kâmil périt dans les supplices. Les Mongols lui arrachèrent des morceaux de chair qu'ils lui enfoncèrent dans la bouche jusqu'à ce qu'il eût expiré. Sa tête, plantée au bout d'une lance, allait être portée en triomphe par les Mongols à travers les grandes villes de la Syrie musulmane, d'Alep à Damas, précédée de chanteurs

---

[1] Grousset, *Croisades*, III, 515.

[2] *Ibid.*, 579.

[3] *Ibid.*, 577-578.

[4] Vartan, Journal Asiatique, octobre 1860, 294.

et de joueurs de tambourins. La population musulmane de l'émirat de Maiyâfâriqîn fut en grande partie massacrée. Seuls furent p.435 respectés les chrétiens, particulièrement nombreux car la ville était un très ancien évêché jacobite et aussi un centre arménien.

> « Les églises furent respectées, note Kirakos de Kantzag, ainsi que les innombrables reliques rassemblées par saint Marouta [1].

Tandis que se poursuivait le siège de Maiyâfâriqîn, Hulägu avait conquis la Syrie musulmane.

D'après l'historien arménien « Hayton », le plan de campagne des Mongols aurait été décidé dans une entrevue entre Hulägu et son fidèle vassal, le roi d'Arménie (Cilicie) Héthoum Ier.

> « Le khan avait demandé à Héthoum de venir le rejoindre avec toute l'armée arménienne à hauteur d'Edesse, car il voulait aller jusqu'à Jérusalem pour délivrer la Terre sainte des musulmans et la rendre aux chrétiens. Le roi Héthoum, joyeux de cette nouvelle, réunit une grande armée et vint se joindre à Hulägu.

De son côté, nous dit Vartan, le patriarche arménien vint donner sa bénédiction au khan [2]. Ainsi l'expédition du petit-fils de Gengis-khan achevait de prendre les allures d'une croisade arméno-mongole. Ajoutons, à certains égards, croisade franco-mongole. En effet, comme on l'a vu, le roi arménien Héthoum dans ses rapports avec les Mongols ne traitait pas seulement pour lui-même mais pour son gendre Bohémond VI, prince d'Antioche et comte de Tripoli. C'est ce qu'atteste le Templier de Tyr dans les *Gestes des Chiprois :*

> « Héthoum, roi d'Arménie, parla à Hulägu dans l'intérêt de Bohémond son gendre, et, depuis, Bohémond fut grandement en faveur auprès de Hulägu [3].

---

[1] Kirakos, Journal Asiatique, 1858, I, 496. Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 330-331, 350-375.

[2] Hayton, *La flor des estoires d'Orient, Hist. des Croisades*, Documents arméniens, II, 170. Vartan, Journal Asiatique, octobre 1860, 293.

[3] *Gestes des Chiprois,* Documents arméniens, *l. c.*, 751. Grousset, *Croisades,* III, 581.

La grande armée mongole se mit en marche de l’Azerbeîdjân vers la Syrie en septembre 1259. Le noyan Kitbouqa, le Naïman nestorien dont nous avons vu le rôle dans la conquête de Baghdâd, partit avec l’avant-garde. L’aile droite était commandée par le vieux Baïdjou et par Sonqor, l’aile gauche par Sougoundjaq ou Soundjaq, le centre par Hulägu en personne qu’accompagnait son épouse chrétienne Doqouz-khatoun [1]. Descendant par le Kurdistan dans la Djéziré, le khan prit Niçîbîn, reçut la soumission de Harrân et d’Edesse, massacra les gens de Saroûdj qui avaient résisté. Après avoir occupé al-Bîra, il passa l’Euphrate, saccagea Menbîdj et vint assiéger Alep. Le sultan an-Nâçir, au lieu de tenir p.436 tête dans cette ville, était resté à Damas. Le métropolite jacobite d’Alep, l’historien Bar Hebraeus était venu au devant des Mongols, rendre hommage à Hulägu [2].

Le 18 janvier 1260, l’armée mongole commandée par Hulägu en personne et renforcée par les Arméniens du roi Héthoum et par les Francs de Bohémond VI, commença le siège d’Alep, que défendait un vieux prince aiyoûbide nommé Toûrân-châh [3].

> « Ils mirent vingt catapultes en batterie et le 24 janvier pénétrèrent dans la ville qui fut occupée d’un seul élan, sauf la citadelle qui devait résister jusqu’au 25 février.

Le massacre, copieux et méthodique suivant la méthode gengiskhanide, dura six jours pleins, jusqu’au 30 où Hulägu d’un mot, le fit cesser. Le feu fut mis à la grande mosquée par le roi d’Arménie Héthoum. Naturellement, l’église jacobite fut respectée. Hulägu donna au roi Héthoum une partie du butin et lui rendit plusieurs districts et châteaux que les Musulmans d’Alep avaient naguère enlevés au royaume arménien. Il rendit également à Bohémond VI les terres de la principauté d’Antioche conquises par les musulmans depuis Saladin [4].

---

[1] Bar Hebraeus, ap. d’Ohsson, III, 316.

[2] D’Ohsson, III, 308-309. Grousset, *Croisades,* III, 581-582.

[3] Abou’l Fidâ, *Hist. Or.,* I, 140.

[4] Abou’l Fidâ, *ibid.* Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum,* 533. Hayton, *Documents arméniens,* II, 171. Grousset, *Croisades,* 583.

Dans toute la Syrie musulmane, ce fut une immense panique. Sans attendre l’arrivée des Mongols, plusieurs princes musulmans vinrent faire leur soumission. Sous Alep même Hulägu reçut ainsi la visite de l’aiyoûbide al-Achraf Moûsâ, ancien roi de Homs, dépossédé par les siens et que Hulägu rétablit. La chute d’Alep entraîna celle de Hamâ, qui se rendit sans combat. Le sultan an-Nâçir Yoûsouf ne défendit pas plus Damas qu’il n’avait défendu Alep. A la nouvelle de la chute d’Alep, il s’enfuit vers l’Égypte. Damas, abandonnée par ses défenseurs, se soumit par avance. Le 1er mars 1260 Kitbouqa arriva dans la ville avec un corps d’occupation mongol, accompagné par le roi d’Arménie et par Bohémond VI. L’administration de Damas fut confiée à un gouverneur mongol assisté de trois secrétaires persans. La citadelle, qui résistait, capitula le 6 avril. Sur l’ordre de Hulägu, Kitbouqa décapita de sa propre main le gouverneur [1].

Dans les trois semaines qui suivirent, Kitbouqa compléta la conquête de la Syrie musulmane. Les Mongols pénétrèrent en Samarie et passèrent au fil de l’épée la garnison de Naplouse, coupable de résistance. Ils s’avancèrent jusqu’à Gaza sans rencontrer p.437 d’obstacle. Le sultan an-Nâçir Yoûsouf fut fait prisonnier dans la Belqâ. Kitbouqa se servit de lui pour faire capituler la garnison de 'Adjloûn, puis l’envoya à Hulägu. Le cadet aiyoûbide qui régnait à Bâniyâs se rallia au vainqueur [2].

L’entrée des Mongols à Damas parut aux chrétiens indigènes, de rite syriaque-jacobite ou de rite grec, une véritable revanche sur une oppression six fois séculaire. Ils organisaient dans les rues des processions publiques en chantant des psaumes et en portant des croix devant lesquelles ils forçaient les musulmans à se lever. Ils osèrent même « faire sonner les cloches et faire couler le vin jusque dans la mosquée des Oméyyades ». Le Templier de Tyr rapporte que le roi d’Arménie Héthoum et son gendre le prince d’Antioche Bohémond VI, après avoir aidé les Mongols à soumettre Damas, obtinrent de Kitbouqa la désaffectation d’une mosquée, ou plutôt la restitution au culte chrétien, d’une ancienne église byzantine dont les musulmans avaient fait une

---

[1] Abou’l Fidâ, 141. *Gestes des Chiprois, Doc. arm*., II, 751. Grousset, *Croisades,* III, 586.

[2] Abou’l Fidâ, 143.

mosquée. Les musulmans se plaignaient à Kitbouqa. Mais celui-ci qui donnait libre cours à sa piété, visitant les églises et les prélats des diverses confessions chrétiennes, ne donna aucune suite à leurs requêtes [1].

Il semblait que ces conquêtes fussent définitives, quand un événement imprévu vint en interrompre le cours. Le 11 août 1259 le grand-khan Mongka était mort en Chine et une guerre de succession éclatait entre ses deux frères Khoubilaï et Ariq-bögä (p. 352). Hulägu, le quatrième frère, trop éloigné et déjà suffisamment nanti, ne fit pas acte de candidat, mais il penchait pour Khoubilaï et son appui ou son arbitrage pouvait être invoqué. D'autre part Hulägu se savait menacé sur la frontière du Caucase par son cousin, le khan de Qiptchaq Berké, aussi favorable à l'islam que Hulägu l'était au christianisme et qui lui reprochait le massacre des habitants de Baghdâd [2]. Pour ces divers motifs, Hulägu laissa en Syrie et en Palestine sous les ordres de Kitbouqa un corps d'occupation réduit — 20.000 hommes d'après Kirakos, 10.000 seulement d'après Hayton — et rentra en Perse [3].

Kitbouqa, ainsi chargé du gouvernement de la Syrie et de la Palestine mongoles, était animé des meilleures intentions envers les chrétiens, non seulement parce qu'il était lui-même nestorien, mais parce que, semble-t-il, il avait compris l'intérêt, pour les deux p.438 partis, de l'alliance franco-mongole [4]. Malheureusement, si le prince d'Antioche-Tripoli Bohémond VI partageait ses vues à ce sujet, les barons d'Acre continuaient à ne voir dans les Mongols que des barbares auxquels ils préféraient même les musulmans [5]. Un de ces barons, le comte Julien de Sidon, attaqua une patrouille mongole et

---

[1] Abou'l Fidâ, *Ibid. Chiprois*, *l. c.*, 751. D'Ohsson, III, 325. Grousset, *Croisades,* III, 589.

[2] D'Ohsson, III, 377. Barthold, *Berké,* Enc. Isl., I, 725-726.

[3] Kirakos, Journal Asiatique, 1858, I, 498. Hayton, *Doc. arm.,* II, 173.

[4] Hayton, 174.

[5] Delaborde. *Lettres des chrétiens de Terre Sainte,* 1260, Revue de l'Orient latin, 1894, II, 214. Grousset, *Croisades,* III, 581.

tua le propre neveu de Kitbouqa. Les Mongols furieux vinrent saccager Sidon. Ce fut la fin de l'alliance exprimée ou tacite entre Francs et Mongols [1].

A la faveur de ce désaccord, les musulmans reprirent courage. Si le sultanat aiyoûbide d'Alep-Damas avait été conquis, il restait encore debout une grande puissance musulmane, celle des Mamelouks, maîtres du sultanat d'Égypte. Les Mamelouks, on le sait, étaient des mercenaires d'origine généralement turque qui avaient constitué les armées des sultans aiyoûbides d'Égypte et qui, en 1250, avaient renversé cette dynastie pour rester seuls maîtres du pays où leurs généraux s'étaient arrogé le sultanat. Le sultan mamelouk Qoutouz qui régnait ainsi au Caire (1259-1260) comprit que les circonstances redevenaient favorables. Hulägu une fois reparti pour la Perse avec la grande armée mongole, Kitbouqa, réduit à une vingtaine de mille hommes au maximum, ne pouvait maintenir ses conquêtes qu'avec l'alliance des Francs de la côte. Puisque ceux-ci avaient rompu avec lui, les Mamelouks pouvaient intervenir. Le 26 juillet 1260 leur avant-garde, conduite par l'émir Baïbars, partit d'Égypte pour la Palestine. Le petit détachement mongol qui, sous le commandement de Baïdar, occupait Gaza, fut écrasé sous le nombre [2]. Les Francs d'Acre, au lieu de se réconcilier avec Kitbouqa, autorisèrent les Mamelouks à traverser leur territoire et à se ravitailler sous les murs mêmes d'Acre [3].

L'autorisation de longer le littoral franc et d'y refaire leur armée grâce au ravitaillement préparé par les Francs constituait un sérieux avantage initial pour les Mamelouks. Leur supériorité numérique fit le reste. Kitbouqa, confiant dans l'invincibilité des vieilles bandes gengiskhanides, avait bravement tenu tête. Les Mamelouks, après s'être regroupés sous les murs d'Acre grâce à la protection des Francs, se dirigeaient à travers la Galilée franque vers le Jourdain. Kitbouqa avec sa cavalerie et quelques p.439

---

[1] Hayton, *l. c.*, 174. *Chiprois, ibid.*, 752. Grousset, *Croisades,* III, 594.

[2] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 347.

[3] *Chiprois,* 753. *Manuscrit de Rothelin, Historiens des Croisades*, 637. Grousset, *Croisades,* III, 601-603.

contingents géorgiens et arméniens, se porta au devant d’eux [1]. La rencontre se produisit à 'Ain-Djâloûd, près de Zérin le 3 septembre 1260. Kitbouqa fut écrasé sous le nombre, mais sauva l’honneur de la bannière gengiskhanide :

> « Entraîné par son zèle et son courage, écrit Rachîd ed-Dîn, il courait à droite et à gauche, portant des coups terribles. On voulut en vain l’engager à la retraite. Il repoussa ce conseil en disant : « Il faut absolument mourir ici ! Quelque soldat se présentera devant le khan pour affirmer que Kitbouqa s’est refusé à une retraite honteuse et qu’il a sacrifié sa vie à son devoir. Du reste, il ne faut pas que la perte d’une armée mongole cause trop d’affliction au khan. Qu’il se figure que durant une année les femmes de ses soldats n’ont point été enceintes, que les chevaux de ses haras n’ont pas produit. Heureuse vie au khan !
>
> « Quoiqu’il se vit abandonné, poursuit Rachîd ed-Dîn, il soutint le combat contre mille ennemis, mais enfin, son cheval s’étant abattu, il fut fait prisonnier.

On lui lie les mains, on le conduit devant Qoutouz qui insulte le conquérant vaincu :

> — Après avoir renversé tant de dynasties, te voilà enfin pris au piège !

La réponse du nestorien mongol est digne de l’épopée gengiskhanide :

> — Si je péris de ta main, je reconnais que c’est Dieu et non toi qui est l’auteur de ce fait. Ne te laisse pas enivrer par un succès d’un instant. Dès que la nouvelle de ma mort parviendra aux oreilles de Hulägu-khan, sa colère bouillonnera comme une mer agitée. Depuis l’Azerbeîdjân jusqu’aux portes de l’Égypte, tout le pays sera foulé aux pieds des chevaux mongols !

Et dans un dernier cri, au nom du loyalisme mongol, de la majesté et de la légitimité gengiskhanides, il soufflette ces sultans mamelouks, ces rois de hasard pour lesquels le meurtre du prédécesseur est le chemin ordinaire du trône.

---

[1] Kirakos, Journal Asiatique, juin 1858, 498.

> — Depuis que j'existe, j'ai été l'esclave du khan ; je ne suis pas, comme vous, meurtrier de mon maître !

Sur ces mots on lui trancha la tête [1].

Le sultan Qoutouz fit à Damas une entrée triomphale. Les chrétiens de la ville payèrent cher leur sympathie pour les Mongols. Toute la Syrie musulmane jusqu'à l'Euphrate fut annexée au sultanat mamelouk d'Égypte. Hulägu fit encore une tentative. A la fin de novembre 1260, un détachement mongol pénétra de nouveau en Syrie et pilla une seconde fois Alep, niais il fut repoussé par les musulmans près de Homs (10 décembre) et de nouveau rejeté à l'est de l'Euphrate.

Dernières années de Hulägu.

@

p.440 Hulägu avait donc échoué dans sa tentative pour soumettre la Syrie musulmane. C'est qu'il était sérieusement pris à revers par son cousin, le khan de Qiptchaq Berké. Ce Gengiskhanide de la branche aînée, qui régnait sur les steppes de la Russie méridionale, favorisait l'islam plus encore, peut-être, que Hulägu ne favorisait le christianisme. A ce titre les victoires de Hulägu lui faisaient horreur :

> « Il a saccagé toutes les villes des musulmans, fait dire Rachîd ed-Dîn au khan de Qiptchaq parlant du khan de Perse, il a, sans consulter aucun de ses parents, fait périr le khalife. Si Allâh me seconde, je lui demanderai compte de tant de sang innocent ! [2]

Avec de tels sentiments, Berké n'hésita pas à se rapprocher des Mamelouks, ennemis du nom mongol, mais défenseurs de la foi musulmane, contre son cousin le khan de Perse, protagoniste de la conquête mongole, mais protecteur des chrétiens. Le nouveau sultan mamelouk, Baïbars (1260-1277), lui-même Turc originaire du Qiptchaq, encouragea ces tendances. Dès 1262 Berké commença à échanger des ambassades avec Baïbars et déclara la

---

[1] Rachîd ed-Dîn, trad. Defrémery, 351-353.

[2] *Ibid.,* 393. Cf. Vartan, Journal Asiatique, octobre 1860, 302.

guerre à Hulägu [1]. En novembre-décembre de la même année, Hulägu prit l'offensive, franchit le pas de Derbend qui marquait, au Caucase, la frontière entre les deux khanats, et s'avança en territoire « qiptchaq » jusqu'au delà du Térek, mais peu après il fut surpris sur le Térek même par l'armée de Berké, conduite par Nogaï, neveu de Berké, et se vit rejeté en Azerbeîdjân [2]. L'hostilité des khans de Qiptchaq, ainsi manifestée dès le début, et bientôt aussi l'hostilité des khans de la branche de Djaghataï allaient encercler le khanat de Perse, le paralyser par d'incessantes attaques à revers, du côté du Caucase ou de l'Amoû-daryâ, lui interdire toute expansion du côté de la Syrie. Ces guerres civiles entre Gengiskhanides provoquèrent l'arrêt définitif de la conquête mongole.

Hulägu acheva du moins l'unité territoriale de la Perse en supprimant plusieurs dynasties provinciales. L'atâbeg de Mossoul, le vieux Bedr ed-Dîn Loulou (1233-1259) avait sauvé son trône par sa servilité envers les Mongols, mais ses fils ayant commis l'imprudence d'embrasser le parti des Mamelouks, Hulägu s'empara de Mossoul, la saccagea et annexa la principauté (1262) [3]. p. 441 De même l'atâbeg du Fârs, Seldjoûq-châh (1262-1264), de la dynastie salghouride, s'étant révolté, fut tué par les Mongols à la prise de Qâzeroûn (décembre 1264). Hulägu donna le trône de Fârs à la princesse salghouride 'Abîch-khâtoûn, en lui faisant épouser son quatrième fils, le prince Mangoû Tîmoûr, mariage qui équivalait à une annexion [4]. Un autre fils de Hulägu, son héritier Abaqa, devait de même épouser Pâdchâ-khâtoûn, héritière de la dynastie des Qoutlough-châhs du Kirmân [5].

Un point intéressant, mais sur lequel nous manquons de données, est ce qui concerne l'activité du bouddhisme en Perse à l'époque de Hulägu et de ses

---

[1] Cf. Barthold, *Berké*, Enc. Isl., I, 726. Cf. Hayton, *Doc. Arm.,* II, 176.

[2] Rachîd ed-Dîn, éd. Quatremère, 399. D'Ohsson, III, 380-381.

[3] D'Ohsson, III, 362, 370-371, d'après Rachîd ed-Dîn et Bar Hebraeus.

[4] D'Ohsson, III. 397-404, d'après Rachîd ed-Dîn et Mirkhond. Cf. T. W. Haig, *Salghurides,* Enc. Isl., 109.

[5] Cf. Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, 403. Minorsky, *Kullugh-khan,* Enc. Isl., II, 1238.

premiers successeurs. Nous savons seulement qu’un certain nombre de moines bouddhistes étaient venus de l’Ouigourie, de Chine et du Tibet s’établir dans le royaume de Hulägu et qu’ils y avaient construit de nombreuses pagodes ornées de peintures et de statues [1]. Nous verrons notamment que le khan Arghoun, petit-fils de Hulägu, faisait encore orner les pagodes de peintures où il était personnellement représenté [2]. Ce que nous connaissons de la peinture chinoise des Yuan nous fait regretter la perte de ces œuvres dont l’influence expliquerait peut-être certains caractères de la miniature persane ultérieure.

Enfin, bien que Hulägu, en raison du sac de Baghdâd, ait été considéré par les musulmans comme le fléau de Dieu, il n’en favorisa pas moins les lettres persanes. Le grand historien persan 'Alâ ed-Dîn Djouweynî en est le meilleur exemple. Le père de ce personnage, Behâ ed-Dîn (d. 1253), d’une famille originaire du pays de Nîchâpoûr, était déjà entré dans l’administration mongole et avait été préposé aux finances du Khorâssân. Djouweynî lui-même suivit la carrière administrative. En 1256 il empêcha Hulägu de brûler la riche bibliothèque réunie par les Ismâ’îliens à Alamoût. Ayant à deux reprises voyagé en Mongolie (1249-1251, 1251-1253), et connaissant bien les questions d’Asie Centrale, il écrivit vers 1260 sa précieuse « histoire du Conquérant du Monde » (*Ta’rîkh-i Djahân-kouchâï*), c’est-à-dire l’histoire de Gengis-khan et de ses successeurs jusqu’en 1258. En 1262-1263 Hulägu nomma ce Persan rallié gouverneur (*mélik*) de Baghdâd. Notons à son honneur qu’en 1268, lors d’une crise de fanatisme p.442 musulman, le patriarche nestorien Mar Denha trouva asile dans sa maison [3]. Ajoutons que son frère Chems ed-Dîn Djouweynî fut ministre des finances (*çâhib-dîwân*) des khans Hulägu, Abaqa et Tekouder, de 1263 environ à 1284.

Règne d’Abaqa.

@

[1] D’Ohsson, IV, 148.

[2] *Ibid.,* IV, 281.

[3] Barthold, *Djuwaînî,* Enc. Isl., I, 1100.

Hulägu mourut près de Marâgha le 8 février 1265, suivi de près par la reine Doqouz-khatoun. Ils emportaient dans leur tombe les regrets unanimes des chrétiens orientaux qui pleuraient en eux « les deux grands astres de la foi chrétienne », « un autre Constantin et une autre Hélène », comme l'écrivent avec émotion Bar Hebraeus au nom de l'Église syriaque jacobite et Kirakos de Kantzag au nom de l'Église arménienne [1].

Hulägu eut pour successeur son fils aîné Abaqa (1265-1282). Le nouveau khan continua à résider en Azerbeîdjân, mais tandis que, sous Hulägu, Marâgha avait fait fonction de capitale, ce rôle, sous Abaqa, échut à Tauris qui allait le conserver jusqu'à la fin de la dynastie, exception faite pour le règne d'Oldjaïtou (1304-1316), lequel devait mettre sa capitale à Sultâniyé. Ajoutons qu'à l'exemple de Hulägu, Abaqa ne se considérait toujours que comme un simple lieutenant du grand khan Khoubilaï qui, sur sa demande, lui envoya un *yarligh* d'investiture.

Abaqa, bien que sans doute plutôt bouddhiste, comme son père, était aussi favorable que lui aux communautés chrétiennes — arménienne, nestorienne ou jacobite — à l'intérieur, à l'alliance avec la chrétienté contre les Mamelouks d'Égypte et de Syrie au dehors. Il épousa l'année de son avènement la *despina* Marie, fille de l'empereur byzantin Michel Paléologue. Du côté syriaque, Abaqa fut le protecteur du patriarche nestorien Mar Denha [2], avant de devenir, comme nous allons le voir, l'ami du successeur de celui-ci, le célébre Mar Yahballaha III.

Nous avons parlé plus haut (p. 372) du pèlerinage accompli par deux moines nestoriens originaires, l'un de la région de Toqto au nord du Chan-si, l'autre de la région de Pékin, Rabban Çauma et Markous, qui voulaient visiter Jérusalem. Nous avons vu qu'après avoir traversé la Kachgarie entre 1275 et 1276, ils avaient fini par arriver en Perse. Leur biographie syriaque montre l'importance de l'Église nestorienne en Perse sous les Mongols. p.443 Dès leur arrivée au Khorâssân, ils trouvent près de Thoûs un monastère nestorien,

[1] *Ap*. d'Ohsson, III, 407-408.

[2] Mar Denha, patriarche de 1266 à 1281, avait succédé à Makikha.

celui de Mar Çéhyon [1]. En Azerbeîdjân, près de Marâgha, ils rencontrent le patriarche Mar Denha, très en faveur, on vient de le dire, auprès des autorités mongoles [2]. Ils descendent de là à Baghdâd où se trouvait le siège pontifical nestorien, auquel restait attaché le vieux nom de Séleucie, puis remontent en Assyrie où se trouvaient d'autres sanctuaire et monastères illustres, à Arbèle, Beth Garmaï et Nisibe [3]. Rabban Çauma et Markous s'étaient retirés au couvent de Saint-Michel de Tarel près de Nisibe, quand le patriarche Mar Denha les manda auprès de lui pour les charger d'une mission auprès du khan Abaqa. Non seulement celui-ci leur réserva l'accueil le plus favorable, mais il leur délivra des lettres patentes pour faciliter leur pèlerinage à Jérusalem. Toutefois l'état de guerre entre le khanat de Perse d'une part, le khanat de Qiptchaq et les Mamelouks de l'autre ne leur permit pas d'accomplir ce voyage. Le patriarche Mar Denha nomma alors Markous métropolite du pays öngüt et du pays k'i-tan, c'est-à-dire de la Chine du nord, avec Rabban Çauma comme coadjuteur [4], mais, avant qu'ils fussent partis pour leurs nouveaux sièges, Mar Denha mourut (24 février 1281). Le concile nestorien qui se réunit près de Baghdâd élut Markous patriarche sous le nom de Mar Yahballaha III. Élection évidemment assez politique. Malgré sa grande piété, le nouveau pontife ne connaissait que mal le syriaque et pas du tout l'arabe. Mais il était « mongol », et en tout cas appartenait à ce peuple turc-öngüt dont les princes étaient étroitement alliés à la famille gengiskhanide. Les Pères nestoriens jugèrent qu'ils ne pouvaient avoir de patriarche mieux vu du khan de Perse. En effet quand Mar Yahballaha vint solliciter d'Abaqa l'investiture, le souverain mongol l'accueillit comme un ami.

> « Il lui mit le manteau qu'il avait sur les épaules et lui donna son propre fauteuil qui était un petit trône. Il lui donna encore un

---

[1] W. Budge, *The monks of Küb'âi-khan,* 139-140.

[2] *Vie de Mar Yahballaha,* trad. Chabot, Revue de l'Orient latin, 1893, 593-594.

[3] Partis de Chine v. 1275, ils arrivent en Mésopotamie v. 1278 (Pelliot).

[4] Budge, *op. cit.,* 148.

parasol d'honneur et une *paiza* ou tablette d'or portant les insignes royaux avec le grand sceau des patriarches [1].

Le 2 novembre 1281 le prélat venu de Pékin devait être consacré patriarche de l'Église nestorienne dans la cathédrale de Mar Kôka, près de Séleucie, en présence de Mar Abraham, métropolite de Jérusalem, de Mar Jacques, p.444 métropolite de Samarqand et de Mar Jésusabran, métropolite du Tangout, c'est-à-dire du Kan-sou, en Chine [2].

A l'extérieur, Abaqa liquida la guerre entreprise par son père contre Berké, khan de Qiptchaq. Nogaï, neveu de Berké, avait au printemps de 1266 repris l'offensive, franchi le pas de Derbend et le Kour, mais il fut battu par les lieutenants d'Abaqa sur l'Aqsou et rejeté au Chîrvân. Berké en personne passa alors le Derbend avec une armée plus considérable et il remontait le Kour pour passer ce fleuve quand il mourut (1266). Son décès amena la retraite des siens [3].

Au nord-est, nous l'avons vu, Abaqa eut à faire face à l'invasion du djaghataïde Baraq, khan de Transoxiane qui en 1269-1270 envahit le Khorâssân en occupant Merv et Nîchâpoûr. Nous avons vu également qu'après une feinte retraite qui donna confiance aux ennemis, Abaqa écrasa Baraq près de Hérât le 22 juillet 1270 [4]. Signalons à ce propos l'adresse avec laquelle le mélik de Hérât Chems ed-Dîn Kert sut éviter de se compromettre au milieu de ces guerres entre Mongols : devant l'invasion des Djaghataïdes, l'habile Afghan, pour sauver sa ville, avait accepté de venir leur rendre hommage, mais dès qu'Abaqa arriva avec une armée au Khorâssân, Chems ed-Dîn se rallia de nouveau à lui et, par son énergie à défendre Hérât, permit au khan de Perse d'attirer les envahisseurs dans l'embuscade où ils furent écrasés. — En janvier 1273, Abaqa acheva de prendre sa revanche ; portant la guerre en Transoxiane, il envoya une armée saccager Boukhârâ (p. 406). Malgré le loyalisme dont avait fait preuve en 1270 le mélik de Hérât Chems ed-Dîn,

---

[1] Chabot, *l. c.,* Revue de l'Orient latin, 1893, 607-608.

[2] Chabot, *ibid.*, 609-610.

[3] D'Ohsson, III, 418-419.

[4] Voir plus haut, pages 406 et d'Ohsson, III, 432-449 (d'après Rachîd ed-Dîn).

Abaqa se défiait de lui. Tout en le comblant de titres et d'honneurs, il finit en 1277 par l'attirer à Tauris où il le fit discrètement empoisonner (janvier 1278). En 1279 il investit cependant comme prince de Hérât le fils de sa victime, Rokn ed-Dîn, également connu sous le nom de Chems ed-Dîn II [1].

A l'ouest, Abaqa dut continuer la lutte entreprise par son père contre les Mamelouks, maintenant maîtres non seulement de l'Égypte, mais aussi de la Syrie musulmane. Le sultan mamelouk Baïbars, protagoniste de l'Islam dans le monde et un des plus redoutables guerriers de son temps (1260-1277) prit l'offensive en ravageant à diverses reprises le royaume arménien de Cilicie, p. 445 client et intime allié des Mongols. En avril 1275 il pilla les principales villes du pays, Sis, Adana, Tarse et Lajazzo, après quoi il intervint dans les affaires du sultanat seldjouqide d'Asie Mineure. Cet État, on l'a vu, était étroitement vassal du khanat de Perse ; pendant la minorité du jeune sultan Kaï-Khosrau III (1265-1283), il était, sous le protectorat mongol, administré par le *perwâné* (chancelier) Mou'în ed-Dîn Souleîmân. Ce ministre intrigant semble bien avoir noué des relations secrètes avec Baïbars qu'il invitait sans doute à délivrer le pays de la tutelle mongole. Toujours est-il qu'en 1277 Baïbars pénétra dans le sultanat seldjouqide et le 18 avril écrasa à Albistân, sur le haut Djihoun, à l'entrée de la Cappadoce, l'armée d'occupation mongole, tandis que le *perwâné,* qui commandait le contingent seldjouqide, prenait la fuite. Baïbars fit dans Qaiçariya de Cappadoce une entrée triomphale (23 avril), puis regagna la Syrie.

A la nouvelle de cette défaite, Abaqa accourut en Anatolie (juillet 1277). Il châtia sévèrement les Turcs Seldjouqides qui, plus fidèles à la foi musulmane qu'au loyalisme gengiskhanide avaient très mollement combattu et, après enquête, fit exécuter le *perwâné* (2 août) [2].

Abaqa aurait voulu conclure une alliance ferme avec les Puissances latines contre les Mamelouks. Dès 1273 il écrivit en ce sens au pape et au roi d'Angleterre Édouard I^{er}. Deux ambassadeurs envoyés par lui se présentèrent en mai-juillet 1274 à Grégoire X et aux pères du Concile de Lyon. D'autres

---

[1] D'Ohsson, III, 441-442, IV, 179-183.

[2] Abou'l Fidâ, *l. c.,* 155. Hayton, *l. c.,* 180. D'Ohsson, III, 481-488. Grousset, *Croisades,* III, 694.

envoyés du même khan sont signalés en Italie en novembre 1276 (Jean et Jacques Vasellus), puis en 1277 en Angleterre, auprès d'Édouard Ier. Mais ni la Papauté, ni la France, ni l'Angleterre ne se décidèrent à répondre aux offres des Mongols [1].

Abaqa s'était résolu à agir seul. Dès la fin d'octobre 1271 il avait envoyé dix mille cavaliers ravager les campagnes de la province d'Alep. En septembre-octobre 1280 il envoya un détachement plus important qui occupa un instant la ville d'Alep, sauf la citadelle, et incendia les mosquées (20 octobre). Ce n'étaient là que des reconnaissances. En septembre 1281 une armée mongole de 50.000 hommes pénétra en Syrie. Le roi d'Arménie (Cilicie) Léon III, aussi fidèle vassal des Mongols que son père Héthoum, rejoignit avec ses contingents. Aux 50.000 Mongols s'ajoutèrent ainsi 30.000 Arméniens, Georgiens et Francs. Toutes ces forces p.446 étaient commandées par le prince Mangou Timour, frère d'Abaqa. Le 30 octobre 1281 cette armée rencontra près de Homs l'armée mamelouke, commandée par le sultan Qalâwoûn. La droite mongole où figurait le roi Léon III avec ses Arméniens et les Georgiens, mit en fuite les contingents opposés, mais au centre Mangou Timour, ayant été blessé, se retira du champ de bataille, et son départ provoqua la débâcle des siens. Une fois de plus, les Mongols durent repasser l'Euphrate [2]. Abaqa mourut peu après cet échec (1er avril 1282).

Règne d'Arghoun.

@

Tékouder [3], frère d'Abaqa et qui lui succéda (6 mai 1282) rompit avec la politique traditionnelle de sa maison. Bien que fils d'une mère peut-être nestorienne (la princesse Qoutouï-khatoun) et baptisé dans sa jeunesse, comme nous l'affirme le moine Hayton, il adopta, une fois sur le trône, la foi musulmane, prit le nom d'Ahmed, le titre de sultan et entreprit la

---

[1] Cf. Hayton. *l. c.,* 180-181.

[2] Cf. Abou'l Fidâ, *l. c.,* 158-159. Hayton, 183-184. Bar Hebraeus, *l. c.,* 592-593. D'Ohsson, III, 524. Röhricht, *Les batailles de Hims,* Archives de l'Orient latin, I, 638. Grousset, *Histoire des Croisades,* III, 699.

[3] En Mongol Täghüdär.

réislamisation du khanat de Perse. « Il mettait tout son entendement à faire convertir les Tartares à la fausse loi de Mahomet », écrit le moine Hayton [1]. En août 1282 il envoya aux Mamelouks une offre de paix et d’alliance. Le parti « vieux-mongol », bouddhiste et nestorien, protesta auprès du grand-khan de Chine Khoubilaï, oncle de Tékouder et toujours suzerain du khanat de Perse. Au témoignage de Marco Polo, Khoubilaï, fort mécontent, aurait menacé d’intervenir. Tékouder rendit responsables de ces appels à la cour de Pékin les chefs de l’église nestorienne, le patriarche Mar Yahballaha III et son coadjuteur Rabban Çauma. Le patriarche fut jeté en prison et ne dut peut-être son salut qu’à l’intervention de la reine-mère, Qoutouï-khatoun, qui le fit relâcher [2].

Cependant les mécontents, tout le parti vieux mongol, bouddhiste et nestorien, se groupaient autour du prince Arghoun, fils d’Abaqa et gouverneur du Khorâssân. Bientôt la guerre civile commença. L’enjeu était important ; il s’agissait de savoir si la Perse mongole resterait mongole ou si elle deviendrait un simple sultanat musulman, si elle continuerait à favoriser les nestoriens et les jacobites à l’intérieur, les Arméniens et les Francs au dehors, ou si elle entrerait dans l’alliance des Mamelouks. La lutte tourna p.447 d’abord au désavantage d’Arghoun. Il s’était révolté dans son gouvernement du Khorâssân, d’où il marcha sur l’Irâq 'Adjémî, mais il fut battu à Aq-Khôdja, près de Qazwîn, le 4 mai 1284, et obligé de se livrer à Tékouder. Toutefois une conspiration de généraux provoqua peu après une révolution de palais. Tékouder, abandonné par ses troupes, fut mis à mort le 10 août 1284 et le lendemain Arghoun monta sur le trône.

Arghoun arrêta l’islamisation du khanat de Perse. Personnellement plutôt bouddhiste comme Abaqa et Hulägu, il confia plusieurs des principaux postes civils à des chrétiens ou à des juifs, notamment dans l’administration des finances. Il prit comme ministre des finances et principal conseiller le médecin juif Sa’d ed-Daoulé qui de 1288 jusqu’à la dernière maladie d’Arghoun (février 1291) garda l’entière confiance du prince. Intelligent, souple, parlant bien le turc et le mongol, habile courtisan (il devait sa faveur à un purgatif

[1] Hayton, *l. c.*, 185.

[2] *Mar Yahballaha,* trad. Chabot, Rev. de l’Orient latin, 1893, 75-77.

opportunément administré au souverain), il sut plaire à Arghoun qui l’appréciait aussi pour son dévouement à l’intérêt de l’État. Administrateur remarquable, il rétablit l’ordre dans les finances en arrêtant les pilleries des seigneurs. Il défendit aux commandants militaires de s’opposer aux sentences des tribunaux, interdit aux fournisseurs des grands d’accabler le peuple de réquisitions, bref fit la chasse aux abus et chercha à ramener le gouvernement tout militaire des Mongols aux pratiques d’une administration civile régulière. Loin de molester la religion musulmane, il fit juger les procès entre musulmans d’après la loi coranique et non plus d’après la coutume mongole, augmenta les fonds des dotations pieuses, encouragea et subventionna les savants et les littérateurs. Les musulmans ne purent lui reprocher que de réserver les principaux postes civils à ses coreligionnaires juifs et en particulier de distribuer à ses parents toutes les fermes de l’impôt, à l’exception de celles du Khorâssân et de l’Asie Mineure parce que ces provinces constituaient les apanages des princes Ghazan et Gaïkhatou, fils et frère d’Arghoun. Quoi qu’il en fût, le ministre juif s’attirait de terribles inimitiés. Les seigneurs mongols lui en voulaient d’arrêter leurs pillages et les musulmans dévots prétendaient qu’il allait avec Arghoun fonder une nouvelle religion, obliger les croyants à devenir « païens », convertir la Ka’ba de la Mecque en temple d’idoles — sans doute en sanctuaire bouddhique, — etc. Accusations évidemment absurdes, mais qui devaient à la longue causer la perte de ce grand homme [1].

p.448 Une des épouses d’Arghoun, Ourouk-khatoun, de naissance kéraït et nièce de la feue reine Doqouz-khatoun, était nestorienne. Elle fit baptiser en août 1289 un de leurs fils, le futur khan Oldjaïtou, sous le nom de Nicolas, en l’honneur du pape Nicolas IV.

> « Arghoun, écrit le moine Hayton, aimait et honorait beaucoup les chrétiens. Les églises chrétiennes que Tékouder avait fait abattre, il les fit réédifier.

Nous savons en effet par la vie du patriarche nestorien Mar Yahballaha que celui-ci put alors reconstruire plusieurs anciens sanctuaires dont l’église de Mar Chalita à Marâgha.

---

[1] Cf. d’Ohsson, IV, 31-38, 49-57 (d’après Waççâf).

Ambassade de Rabban Çauma en Occident.

@

Désireux de reprendre la lutte contre les Mamelouks, Arghoun rechercha l’alliance de la Chrétienté. Il proposait contre eux une attaque concertée, l’invasion de la Syrie musulmane par l’armée mongole, coïncidant avec le débarquement d’une croisade à Saint-Jean d’Acre ou à Damiette, puis le partage de la Syrie, Alep et Damas aux Mongols, Jérusalem aux Croisés. Dans ce but, Arghoun envoya en 1285 au pape Honorius IV une lettre dont la traduction latine a été conservée au Vatican et qui renferme un programme précis. Dans ce document célèbre, le khan de Perse, après avoir évoqué le nom de Gengis-khan, « l’ancêtre de tous les Tartares », et mentionné le grand-khan Khoubilaï, empereur de Chine, son grand-oncle, suzerain et allié, rappelait les liens qui unissaient au christianisme la dynastie gengiskhanide : sa mère, chrétienne ; son grand-père Hulägu, son père Abaqa, tous protecteurs des chrétiens ; enfin le grand-khan Khoubilaï le chargeant de délivrer et de prendre sous sa protection « la terre des chrétiens ». Et il terminait en demandant le débarquement d’une croisade tandis que lui-même envahirait la Syrie.

> « Comme la terre des Sarrasins est placée entre vous et nous, nous l’encerclerons et l’étreindrons... Nous chasserons les Sarrasins avec l’aide de Dieu, du Pape et du Grand-khan ! [1]

En 1287 Arghoun envoya dans le même but en Occident une nouvelle ambassade qu’il confia au prélat nestorien Rabban Çauma. Nous avons vu l’extraordinaire odyssée de ce moine öngüt ou ouigour, né près de Pékin, depuis la Chine jusqu’en Perse (p. 373). Rabban Çauma s’embarqua sur la mer Noire, sans p.449 doute à Trébizonde et toucha terre à Constantinople. L’empereur byzantin Andronic II (1282-1328) fit le meilleur accueil au représentant d’Arghoun, d’autant que l’Anatolie seldjouqide, contiguë à l’empire byzantin dépendait du khanat de Perse [2]. Après avoir fait ses

---

[1] Chabot, *Relations du roi Argoun avec l’Occident*, Rev. de l’Orient latin, 1894, 571. Moule, *Christians in China*, 106. Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 711.

[2] Revue de l’Orient latin, 1894, 82-83.

dévotions à Sainte-Sophie, Rabban Çauma remit à la voile pour l'Italie et aborda à Naples où il fut témoin d'un combat naval livré dans la baie le 23 juin 1287 entre les flottes angevine et aragonaise [1]. De Naples, il gagna Rome. Malheureusement le pape Honorius IV venait de mourir (3 avril 1287) et son successeur n'était pas élu. Rabban Çauma fut reçu par les cardinaux présents. Il leur révéla l'importance du christianisme mongol :

> — Sachez que beaucoup de nos Pères (les missionnaires nestoriens depuis le VII[e] siècle) sont entrés dans les contrées des Turcs, des Mongols et des Chinois et les ont instruits. Aujourd'hui beaucoup de Mongols sont chrétiens ; il y a parmi eux des enfants de rois et de reines qui ont été baptisés et qui confessent le Christ. Ils ont avec eux des églises dans leur camp. Le roi Arghoun est uni d'amitié avec monseigneur le Patriarche. Il a le désir de s'emparer de la Syrie et demande votre aide pour délivrer Jérusalem [2].

Après avoir fait ses dévotions à Saint-Pierre et dans les diverses églises de Rome, Rabban Çauma partit pour la France en passant par Gênes. Les Génois qui possédaient d'importants comptoirs en Crimée et à Trébizonde et dont les commerçants étaient nombreux dans la Perse mongole, firent, eux aussi, un accueil empressé à l'envoyé d'Arghoun [3]. Rabban Çauma, arrivé à Paris vers le 10 septembre 1287, fut reçu par Philippe le Bel qui lui fit en personne les honneurs de la Sainte-Chapelle. Après avoir visité Paris, de la Sorbonne à Saint-Denis, Rabban Çauma se rendit à Bordeaux auprès du roi d'Angleterre Édouard Ier (fin octobre, début novembre). Comme le roi de France, celui-ci fit l'accueil le plus flatteur à l'ambassadeur mongol, mais aucun ne conclut avec lui l'accord militaire précis qu'il avait mission de solliciter [4]. Rabban Çauma, quelque peu découragé, regagna Rome où un pape, Nicolas IV, fut enfin élu le 20 février 1288. Nicolas écouta le prélat mongol avec infiniment d'intérêt et d'affection, l'admit aux cérémonies de la semaine sainte, lui

---

[1] *Ibid.*, 89.

[2] *Ibid.*, 91. Cf. Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 715-716.

[3] Chabot, Revue de l'Orient latin, 1894, 104.

[4] *Ibid.,* 106-111. Grousset, *Croisades*, III, 717-718.

réservant partout une place d'honneur et le faisant communier de sa main. Rabban Çauma partit comblé de consolations ; à lire p.450 le récit de sa mission on voit que le prélat né près de Pékin n'avait jamais rêvé au point de vue religieux et sentimental satisfactions pareilles [1]. Mais au point de vue politique sa mission avait échoué. Les Puissances occidentales ne se décidaient pas à organiser la croisade qui, en liaison avec l'armée mongole de Perse, aurait sauvé les colonies franques de Syrie. Les plaintes de Rabban Çauma au cardinal de Tusculum, lors de son second passage à Gênes, sont significatives :

> « Que te dirai-je, cher et vénérable ? Je suis venu en ambassade de la part du roi Arghoun et du patriarche à propos de Jérusalem. Voici une année entière d'écoulée... Que dirai-je, que répondrai-je aux Mongols à mon retour ? [2]

Rabban Çauma rentra en Perse avec des lettres de Nicolas IV, de Philippe le Bel et d'Édouard Ier pour le khan Arghoun [3]. Il dut être de retour à la cour de Perse vers la fin de l'été 1288. Arghoun lui témoigna beaucoup de gratitude et l'attacha à son *ordou* comme chapelain nestorien :

> « Arghoun fit dresser une chapelle très proche de la tente royale, au point que les cordes de celle-ci s'enchevêtraient avec celles de la chapelle. Et il avait ordonné que le son de la cloche ne cessât pas dans cette église [4].

Après les fêtes de Pâques (10 avril) 1289, Arghoun envoya au pape Nicolas IV, à Philippe le Bel et à Édouard Ier un nouvel ambassadeur, le Génois Buscarel de Gisolf. Buscarel arriva à Rome entre le 15 juillet et le 30 septembre 1289. Reçu par Nicolas, puis (novembre-décembre) par Philippe le Bel, il réitéra auprès d'eux les offres d'alliance offensive de son souverain en

---

[1] Chabot, *l. c.,* 113-121.

[2] Chabot, *l. c.,* 112. Grousset, *Croisades,* III, 720.

[3] Chabot, *Relations du roi Argoun avec l'Occident*, Rev. Or. lat., 1894, 576-591.

[4] Chabot, *ibid.,* 121-122. Rabban Çauma vécut quatre ans encore. Il mourut à Baghdâd le 10 janvier 1294.

vue de la délivrance de la Terre Sainte. Nous possédons le texte de la lettre à Philippe le Bel, écrite en langue mongole et en caractères ouigour :

> « Par la puissance du Ciel Éternel, sous les auspices du khan suprême (Khoubilaï), voici notre parole : Roi de France, nous te proposons de partir en campagne le dernier mois d'hiver de l'année de la panthère (janvier 1291) et de camper devant Damas vers le 15 du premier mois du printemps (vers le 20 février 1291). Si tu envoies de ton côté des troupes à l'époque fixée, nous reprendrons Jérusalem et nous te la donnerons. Mais inutile de faire marcher nos troupes si tu dois manquer au rendez-vous.

Dans un document annexe, en français, remis par p.451 Buscarel à Philippe le Bel, Arghoun s'engageait, si une croisade française débarquait en Syrie, à lui fournir le ravitaillement nécessaire et 30.000 chevaux de remonte [1]. En 1290 Arghoun envoya à Nicolas IV, à Philippe le Bel et à Édouard Ier un quatrième ambassadeur, nommé Tchagan ou Zagan, baptisé sous le nom d'André et qu'accompagnait Buscarel de Gisolf, dont c'est ici la seconde mission [2]. Mais cette fois encore les Puissances occidentales ne répondirent que par des compliments protocolaires et l'expédition franco-mongole contre les Mamelouks n'eut jamais lieu.

Arghoun n'eut à prendre les armes que pour défendre ses frontières septentrionales, au Khorâssân et en Transcaucasie. Il avait donné le gouvernement du Khorâssân à son fils aîné Ghazan, avec, comme lieutenant l'émir Naûroûz, fils de l'administrateur oïrat Arghoun Agha. Arghoun Agha, nous l'avons vu, avait de 1243 à 1255 administré la Perse orientale et centrale pour le compte du grand khan avec des pouvoirs presque discrétionnaires, et même après l'avènement de la dynastie houlagide il avait conservé une autorité considérable jusqu'à son décès survenu près de Thoûs en 1278. Naûroûz, élevé dans les honneurs, considérait un peu le Khorâssân comme son bien propre. En 1289 il se révolta et faillit s'emparer de la personne du prince Ghazan, mais, après un premier succès, poursuivi par les

---

[1] Chabot, *ibid.,* 604, 611, 612. — Moule, *Christians in China,* 117-118. Grousset, *Croisades,* III, 724.

[2] Chabot, *ibid.,* 617, 618.

armées du khan Arghoun, il dut se réfugier en Transoxiane auprès du khan Qaïdou, chef de la maison d'Ogödaï (1290) [1]. — Du côté du Caucase le khan de Qiptchaq fit attaquer par le pas de Derbend la frontière du khanat de Perse, mais les lieutenants d'Arghoun défirent l'avant-garde ennemie le 11 mai 1290 sur les bords du Qara-sou, en Circassie, et l'invasion reflua [2].

Règnes de Gaïkhatou et de Baïdou.

@

La réaction contre la politique centralisatrice d'Arghoun commença dès sa dernière maladie. Il mourut le 7 mars 1291. Dès le 30 février les courtisans avaient fait disparaître et exécuté le ministre juif Sa'd ed-Daoulé. Les généraux les plus influents nommèrent khan le frère d'Arghoun, Gaïkhatou alors gouverneur $_{p.452}$ de l'Anatolie seldjouqide. C'était un prince médiocre, adonné au vin, aux femmes et à la pédérastie, follement prodigue, sans aucune qualité de gouvernement. Il eut, avec son ministre, le çadr-djihân Ahmed el-Khâlidî, la malheureuse idée d'introduire en Perse en mai 1294 l'usage du papier-monnaie ou *tchao*, à l'exemple de ce que faisait en Chine le grand-khan Khoubilaï [3]. La première émission eut lieu à Tauris le 12 septembre de la même année. Le résultat fut encore plus désastreux qu'en Chine. Devant l'espèce de grève des commerçants et les émeutes du bazar, il fallut renoncer au papier-monnaie.

Au point de vue religieux, la vie de Mar Yahballaha III nous assure que Gaïkhatou montra une grande bienveillance à ce patriarche ainsi qu'à Rabban Çauma et qu'il visita complaisamment l'église nestorienne construite par ce dernier à Marâgha [4].

---

[1] D'Ohsson, IV, 42-49.

[2] *Ibid.,* 42. Cf. Barthold, *Mangu-Timur,* Enc. Isl., 260, rectifiant son autre article (*ibid.,* 436) sur *Arghun.*

[3] D'Ohsson, IV, 101-106. Barthold, *Gaikhatu, Enc. hl.,* II, 135. — Galkhatou s'était renseigné sur le *tchao* auprès du tch'eng-siang Bolod, envoyé de Khoubilaï à la cour de Perse.

[4] Chabot, Rev. Or. lat., 1894, 127-128.

Cependant la politique du çadr-djihân, le tout-puissant ministre qui cherchait à éliminer les émirs mongols de l'administration de l'État, se trouva, comme le fait observer Barthold, favoriser particulièrement les musulmans.

Gaïkhatou fut renversé par un parti de seigneurs mongols, mécontents de ces tendances. Le 21 avril 1295 il fut étranglé dans ses campements du Moghân avec une corde d'arc, « sans que son sang fût versé. » Les seigneurs nommèrent à sa place son cousin germain Baïdou, autre petit-fils de Hulägu. Le nouveau khan était un personnage assez insignifiant qui n'avait accepté le pouvoir qu'à son corps défendant [1]. Au témoignage de Bar Hebraeus, il montra une grande faveur au christianisme.

> « Il avait puisé dans la société de la princesse grecque, épouse d'Abaqa, une bonne opinion des chrétiens et il leur permettait d'avoir des chapelles et de sonner les cloches dans son *ordou*. Il leur disait même qu'il était chrétien et portait une croix suspendue à son cou, mais il n'osait montrer trop ouvertement sa prédilection pour eux... Les musulmans ne lui en voulurent pas moins de son penchant pour les chrétiens qui, sous son règne de si peu de durée, obtinrent beaucoup d'emplois civils [2].

Contre Baïdou se révolta le prince Ghazan, fils d'Arghoun et vice-roi du Khorâssân, qui ambitionnait le trône paternel. Ghazan était soutenu par l'émir Naûroûz, dont nous avons parlé plus $_{p.453}$ haut (p. 451), qui s'était dès 1294 réconcilié avec lui et qui lui servait de lieutenant. Naûroûz, qui était un musulman zélé, persuada à Ghazan d'abandonner le bouddhisme pour l'islamisme afin d'obtenir dans la lutte contre Baïdou l'appui de l'élément persan, politique assez naturelle puisque, on l'a vu, Baïdou était soutenu par l'élément chrétien [3]. Baïdou fut d'ailleurs victime de sa propre mansuétude. Au cours d'une entrevue avec Ghazan, ses fidèles le pressaient de se défaire de ce prince ; mû par une ancienne affection, il refusa. Ses ennemis ne devaient pas avoir les mêmes scrupules. Grâce aux intrigues de Naûroûz, il se

---

[1] *Ibid.*, 133.

[2] Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum,* 609. Cf. d'Ohsson, IV, 141.

[3] D'Ohsson, IV, 132.

vit peu à peu abandonné des siens, vaincu sans combat. Il essaya de fuir de l’Azerbeîdjân en Georgie, mais fut fait prisonnier près de Nakhitchevân et mis à mort (5 octobre 1295).

Règne de Ghazan.

@

Ghazan monta enfin sur le trône qu’il convoitait depuis la mort de son père Arghoun. Malgré sa conversion à l’islam, c’était un pur Mongol. On nous le peint petit de taille, laid de visage — le plus disgracié à cet égard de son armée, nous dit le moine Hayton —, d’une énergie de fer, rusé, dissimulé, patient — sa conduite envers Naûroûz va le prouver —, implacable à ses ennemis, ne comptant pour rien la vie humaine quand il s’agissait de réaliser sa politique, mais administrateur plein de bon sens et, de ce fait, finalement humain ; bon général enfin et soldat intrépide (on devait le voir à la bataille de Homs, qu’il gagna pour ainsi dire à lui tout seul, dans la déroute des siens), au bref, rappelant un peu, avec la différence des temps, Gengis-khan son ancêtre. Du reste, fort intelligent et instruit :

> — Le mongol, dit Rachîd ed-Dîn, était sa langue maternelle, mais il savait un peu d’arabe, de persan, d’indien, de tibétain, de chinois, de franc. Ce qu’il possédait le mieux, c’était l’histoire des Mongols à laquelle il attachait, comme tous ceux de sa nation, le plus grand prix. Il savait par cœur, mieux qu’aucun Mongol, hormis Bolod Agha, la généalogie de ses ancêtres et celle de tous les chefs et généraux mongols [1].

Jamais Gengiskhanide ne fut plus conscient de sa race que ce prince qui, par suite des circonstances, se trouva commencer sans le savoir la dénationalisation de son peuple en l’engageant dans la voie de l’islamisme.

Au début de son règne, en effet, Ghazan, malgré sa forte p.454 personnalité, fut obligé de faire non sa politique personnelle, mais celle de ses partisans. Porté au trône grâce à l’appui de l’émir Naûroûz et du parti musulman, il dut d’abord les satisfaire. L’État mongol de Perse s’islamisa

[1] Rachîd ed-Dîn, dans d’Ohsson, IV, 359-360.

officiellement. Signe visible de cette révolution, les Mongols prirent le turban. Une violente réaction musulmane, inspirée par Naûroûz, prit en tout le contre-pied de la politique de Hulägu, d'Abaqa et d'Arghoun. Dès son entrée dans Tauris, sa capitale, Ghazan, prisonnier de ses propres partisans, donna l'ordre de détruire les églises chrétiennes, les synagogues, les pyrées mazdéens et les pagodes bouddhiques. Idoles bouddhiques et icônes chrétiennes, brisées et liées ensemble, furent promenées en dérision dans les rues de Tauris. Les bonzes bouddhistes reçurent l'ordre d'embrasser l'islamisme. Arghoun, père de Ghazan, avait fait exécuter son portrait sur les murs d'une pagode. Ghazan n'en fit pas moins détruire ces peintures [1]. Chrétiens et juifs ne purent plus se montrer en public sans un costume distinctif. Naûroûz, dépassant les instructions du souverain, poussait même au massacre des bonzes et des prêtres chrétiens. De fait beaucoup de moines bouddhistes durent abjurer. Le vénérable patriarche nestorien Mar Yahballaha III, malgré son grand âge et son origine « mongole », fut arrêté dans sa résidence de Marâgha, emprisonné, suspendu la tête en bas, roué de coups, pendant que la populace musulmane saccageait le sanctuaire nestorien de Mar Chalita. Mar Yahballaha, que Naûroûz voulait faire mettre à mort, fut sauvé par l'intervention du roi d'Arménie (Cilicie) Héthoum II qui, se trouvant de passage à la cour de Tauris, sollicita Ghazan en faveur du vieillard. La cour mongole, malgré la violence de la persécution, n'osa heurter le fidèle vassal arménien qui assurait la défense de l'empire à la frontière du sultanat mamelouk. Ghazan avait embrassé sans retour l'islamisme, sans doute parce qu'il jugeait la conversion de la dynastie indispensable pour régner en pays musulman [2], mais il ne partageait nullement les haines religieuses de son ministre Naûroûz ; il était bien trop mongol pour cela. Dès qu'il commença à être libre de ses mouvements, il rétablit dans ses honneurs et dignités Mar Yahballaha dont les origines mongoles ne pouvaient manquer de lui inspirer de la sympathie (mars-juillet 1296). Toutefois, l'année suivante, les musulmans p.455 déchaînés fomentèrent à Marâgha une nouvelle émeute et

[1] Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, IV, 281-282.

[2] Rachîd ed-Dîn qui n'est nullement fanatique se porte garant de la sincérité religieuse de Ghazan qui aurait manifesté bien avant son avènement l'intention d'abandonner le culte des idoles bouddhiques pour le mahométisme (dans d'Ohsson, IV, 148).

saccagèrent dans cette ville la résidence patriarcale et la cathédrale nestorienne (mars 1297). En même temps les montagnards kurdes, excités par les agents de Naûroûz, assiégeaient la citadelle d'Arbèle, place de refuge des nestoriens [1].

Cependant Ghazan, personnalité forte, très jaloux de son autorité, n'avait pas tardé à trouver lourde la dictature de Naûroûz. Celui-ci se croyait tout permis. Fils d'un Mongol qui avait été le vice-roi presque absolu de la Perse orientale, ayant lui-même épousé une princesse royale, fille du khan Abaqa, il se jugeait intangible depuis qu'il avait placé Ghazan sur le trône. En récompense des services rendus, Ghazan l'avait investi d'une véritable lieutenance générale du royaume. Maintenant la morgue et l'insolence de l'émir ne connaissaient plus de bornes. Brusquement la main du monarque s'abattit sur lui. En mars 1297, Ghazan fit arrêter à l'improviste tous les clients de Naûroûz qui se trouvaient à la cour, et les fit aussitôt exécuter. Naûroûz lui-même, qui se trouvait à la tête de l'armée du Khorâssân, fut attaqué par les troupes loyalistes et battu près de Nîchâpoûr. Il se réfugia à Hérât auprès du mélik de cette ville, Fakhr ed-Dîn Kert, fils et successeur de Rokn ed-Dîn et sur lequel il croyait pouvoir compter. Mais la politique des Kert consistait à se maintenir au milieu des guerres mongoles en suivant toujours à temps le parti du plus fort. L'adroite famille afghane allait-elle se heurter à la dynastie gengiskhanide pour un ministre déchu ? Comme l'armée impériale venait assiéger Hérât pour s'emparer de la personne de Naûroûz, Fakhr ed-Dîn cyniquement livra le fugitif qui fut aussitôt exécuté (13 août 1297) [2].

Délivré de la tutelle de Naûroûz, Ghazan put donner toute sa mesure. Resté, nous l'avons vu, très mongol malgré sa conversion à l'Islam, il fut un administrateur énergique, à la fois éclairé et sévère. Il restaura l'autorité du pouvoir central en faisant impitoyablement exécuter, parfois sur un simple soupçon, les princes du sang, les émirs ou les fonctionnaires qui pouvaient faire obstacle à sa volonté.

---

[1] *Vie de Mar Yahballaha,* trad. Chabot, Revue de l'Orient latin, 1894, 134-142, 239-250.

[2] D'Ohsson, IV, 174-190 (d'après Rachîd ed-Dîn et Mirkhond).

> « Comme souverain et législateur, écrit Barthold, il déploya une activité grandiose, complètement exempte de piétisme étroit. Il voua ses soins aux finances de l'État, notamment à la monnaie. Sur ses pièces, aux inscriptions trilingues (en arabe, mongol et tibétain) Ghazan n'apparaît plus, p.456 ainsi que ses prédécesseurs, comme représentant du grand-khan de Pékin, mais comme souverain par la grâce de Dieu, *tängri-yin koutchoundour* (mot à mot par la vertu du Ciel) [1].

Toutefois, malgré cette affirmation d'entière souveraineté, les ambassadeurs de Ghazan en Chine continuèrent à rendre hommage au grand-khan Témür comme au chef de la famille gengiskhanide et plus particulièrement de la maison de Toloui.

Si Ghazan fut impitoyable pour les conspirations et les dilapidations des grands, son administration vigilante « protégea la population rurale contre les vexations et les exactions. »

> — Vous voulez, disait-il un jour à ses officiers, que je vous laisse piller les Tâdjîks (les cultivateurs persans). Mais que ferez-vous donc, après avoir détruit les bœufs et les semences du laboureur ? Si vous venez alors me demander de quoi vivre, je vous châtierai cruellement ! [2]

Après tant de destructions et de ravages une bonne partie du sol arable, au Khorâssân et en 'Irâq 'Adjémî restait en friche. La domination des nomades était en train de tuer la terre.

> « Les terres, note Rachîd ed-Dîn, étaient en grande partie incultes. Qu'elles appartinssent au domaine ou à des particuliers, personne n'osait les défricher, de peur d'être dépossédé après avoir employé à leur culture beaucoup de soins et d'argent.

Ghazan entreprit de « refaire la terre ».

---

[1] Barthold, *Ghâzân,* Enc. Isl., II, 158.

[2] Rachîd ed-Dîn, dans d'Ohsson, IV, 367.

> « Il sentit, continue Rachîd ed-Dîn, la nécessité d'encourager cette espèce d'entreprises et par un édit assura aux colons le fruit de leurs travaux sous des conditions équitables. Les terres du domaine restées incultes depuis un certain nombre d'années, devaient être données à ceux qui voudraient les cultiver, avec exemption d'impôt pour la première année. Quant aux terres patrimoniales, il fut statué par le même édit que celles qui étaient à l'abandon depuis un certain nombre d'années, de nouveaux colons pourraient en prendre possession sans le consentement des anciens propriétaires [1].

La surveillance exercée sur les prévarications des grands permit en même temps de faire passer les recettes de l'État de 1700 à 2100 tomans.

Ghazan eut pour ministre le grand historien persan Rachîd ed-Dîn (Fadl Allâh Rachîd ed-Dîn Tabib, de Hamadhân, né vers 1247, mort en 1318, revêtu de la dignité de *çadr* en 1298) [2]. Ce fut Ghazan qui demanda à Rachîd ed-Dîn d'écrire l'histoire p.457 des Mongols. Ce fut ainsi que fut entrepris par l'illustre savant l'immortel *Djamî' et-Tawârîkh.* Notons que Ghazan, qui, on l'a vu, connaissait remarquablement le passé de son peuple, fut un des principaux informateurs de Rachîd ed-Dîn, ainsi que le tch'eng-siang Bolod, envoyé du grand-khan de Chine à la cour de Perse.

Ghazan couvrit enfin Tauris, sa capitale de constructions grandioses, mosquées, médressés, institutions charitables, etc. Selon la remarque de Rachîd ed-Dîn, « les Mongols qui jusque-là n'avaient fait que détruire, se mirent à construire. » Le règne de Ghazan marque en effet le moment où en Perse ces éternels nomades passèrent à peu près à la vie sédentaire. Le malheur voulut que cette « sédentarisation » n'allât point sans contre-partie. En renonçant à leur universelle tolérance pour adopter un islamisme de plus en plus sectaire (je songe au supplice de Rachîd ed-Dîn), les Mongols de Perse ne devaient pas tarder à se dénationaliser, à perdre leurs qualités, à se laisser absorber par le milieu et à disparaître.

---

[1] Rachîd ed-Dîn, dans d'Ohsson, IV, 417-418.

[2] Berthels, *Rashîd al-Dîn Tabîb,* Enc. Isl., 1202.

Aucun de ces résultats fâcheux n’eut le temps ni le moyen de se manifester pendant le règne de l’énergique Ghazan. En Asie Mineure, par exemple, ce prince réagit avec vigueur contre les tendances centrifuges qui se manifestaient. Un petit-fils du *noyan* Baïdjou, nommé Soulamich, cherchait à se tailler de ce côté une principauté indépendante avec l’aide de l’émir turcoman Mahmoûd-beg, le véritable fondateur de la dynastie de Qaramân dans l’ancienne Lycaonie (sud-est de la Cappadoce). Le 27 avril 1299 cette révolte fut écrasée par l’armée royale à Aq-chéhir, près d’Erzindjân. Quant aux derniers sultans seldjouqides de Qonya, nommés ou cassés à la fantaisie de la cour de Tauris, ils avaient moins d’autorité que n’importe quel préfet mongol. C’est ainsi qu’on voit Ghazan déposer le sultan Mas’oûd II (1295), mettre sur le trône Kaï-Kobad II (1297), puis le déposer (1300) et rétablir Mas’oûd II (d. 1304) qui sera le dernier prince de cette illustre maison.

Ghazan, reprenant à cet égard encore la politique étrangère de Hulägu et d’Abaqa, fit une nouvelle invasion dans l’empire mamelouk, en Syrie. Il occupa Alep, moins la citadelle (12 décembre 1299), défit l’armée mamelouke devant Homs (22 décembre) et entra à Damas (6 janvier 1300). Il y a lieu de remarquer que le roi d’Arménie (Cilicie) Héthoum II, fidèle vassal des Mongols comme tous les princes de cette maison, lui avait emmené, ses contingents. Mais après d’une part la chute des dernières p.458 possessions franques, d’autre part la conversion définitive des Mongols de Perse à l’islamisme, ces victoires mongoles n’avaient plus grande signification, étant en quelque sorte « posthumes ». Du reste, Ghazan, aussitôt après cette brillante chevauchée, regagna la Perse (février 1300) et les Mamelouks purent réoccuper la Syrie.

Il est vrai qu’une diversion des Djaghataïdes dans l’Est Iranien avait une fois de plus paralysé le khanat de Perse. Le prince Qoutlouq-khodja, fils du khan du Turkestan Douwa et qui s’était taillé un fief en Afghanistan, à Ghazna et dans le Ghôr, avait, pendant l’expédition de Ghazan en Syrie, ravagé le Kirmân et le Fârs. Au printemps de 1303 Ghazan envoya une nouvelle armée en Syrie, mais Qoutlouq-châh, le général qu’il avait mis à la tête de l’expédition, se fit battre par les Mamelouks au Mardj eç-Çoffar, près de Damas (21 avril 1303). Ce fut la dernière des interventions mongoles en Syrie.

Ghazan était en somme parvenu à concilier une politique intérieure toute musulmane avec une politique étrangère renouvelée de Hulägu, d’Abaqa et d’Arghoun. Il n’y a pas lieu, nous l’avons vu et Rachîd ed-Dîn est un garant suffisant à cet égard, de mettre en doute la sincérité et le caractère définitif de sa conversion à l’Islam. A cet égard il avait irrévocablement brisé avec le bouddhisme, c’est-à-dire, précisément avec la religion de sa famille, puisqu’il obligea les bonzes et lamas bouddhistes à abjurer ou à partir. Au contraire et sans doute pour des considérations de politique extérieure, il arrêta la persécution contre les nestoriens et accorda son amitié au patriarche Mar Yahballaha III. En juin 1303, il rendit visite au vieux pontife dans le monastère que celui-ci venait de reconstruire à Marâgha et le combla d’attentions, d’honneurs et de cadeaux [1].

Règne d’Oldjaïtou.

@

Ghazan mourut le 17 mai 1304. Il eut pour successeur son frère cadet Oldjaïtou (1304-1316) [2]. Fils de la princesse nestorienne Ourouk khatoun et baptisé par elle sous le nom de Nicolas, Oldjaïtou s’était plus tard converti à l’islamisme sous l’influence d’une de ses femmes. Un moment il adhéra même au chî’isme persan [3]. Sous son règne l’islamisation du khanat de Perse fit de p.459 nouveaux progrès. Le patriarche nestorien Mar Yahballaha qui croyait bénéficier auprès de lui de la même faveur qu’auprès de Ghazan ne trouva chez lui, nous dit le biographe, qu’une politesse contrainte. Les musulmans en profitèrent pour persécuter les nestoriens. Il fallut, pour empêcher la transformation de l’église de Tauris en mosquée, l’intervention de l’émir mongol Irandjin, prince d’origine kéraït, neveu de Doqouz-khatoun et oncle maternel d’Oldjaïtou, qui, comme tous les Kéraït, gardait de vieilles sympathies chrétiennes. Les nestoriens, on l’a vu, possédaient une place de sûreté, la citadelle d’Arbèle ou Erbil. Au printemps de 1310 le gouverneur du pays entreprit de la leur enlever avec l’aide des Kurdes. Malgré les tentatives

[1] *Vie de Mar Yahballaha,* trad. Chabot, Rev. de l’Or. lat., 1894, 251-265.

[2] En Mongol Öldjäitü.

[3] J. H. Kramers, *Olčaitu Khudâbanda,* Enc. Isl., 1042.

de Mar Yahballaha pour éviter l'irréparable, la chrétienté d'Arbèle résista. La citadelle fut enfin prise par les troupes royales et par les montagnards kurdes le 1er juillet 1310 et tous les défenseurs furent massacrés. Mar Yahballaha devait survivre à son œuvre et mourir à Marâgha le 13 novembre 1317, plein d'amertume envers ces Mongols qu'il avait si fidèlement servis et qui le reniaient en se reniant eux mêmes [1].

Malgré l'abandon des traditionnelles sympathies gengiskhanides envers les nestoriens, Oldjaïtou continua en général la politique de son frère Ghazan. Bien qu'avec une personnalité moins forte, il maintint la solide machine administrative montée par celui-ci. Les sources musulmanes le représentent comme un souverain libéral et vertueux [2]. Il garda comme ministre le grand historien Rachîd ed-Dîn, administrateur remarquable et homme d'État plein de sagesse qui jouit sous ce règne d'une influence plus considérable encore que sous Ghazan. Rachîd ed-Dîn réussit même à convertir Oldjaïtou à la doctrine des châfi'ites. En même temps que Rachîd ed-Dîn, Oldjaïtou protégea l'autre historien du temps, Waççâf. Oldjaïtou fut enfin un grand bâtisseur. En 1305-1306 il établit sa capitale à Sultâniyé, dans le nord-ouest de l'Irâq 'Adjémî, sur un site déjà désigné par son père Arghoun et qu'il embellit. Il témoigna aussi de l'intérêt à l'observatoire de Marâgha. Comme lui, Rachîd ed-Dîn fut un gland bâtisseur et édifia en 1309 tout un quartier à Ghâzâniya, à l'est de Tauris [3].

En politique étrangère, Oldjaïtou, en dépit de sa piété p.460 musulmane, continua, comme Ghazan, la politique de ses ancêtres, dirigée contre les Mamelouks, alliée à l'Europe chrétienne. Il envoya en ambassade auprès des cours de l'Occident le chrétien Thomas Ildoutchi. Les lettres qu'il adressa à cette occasion au pape Clément V, au roi de France Philippe le Bel et au roi d'Angleterre Édouard II sont parvenues jusqu'à nous. Nos Archives Nationales possèdent notamment sa lettre à Philippe le Bel, datée de mai 1305 et où le khan de Perse se félicite de la concorde qui règne entre lui et les autres chefs

---

[1] *Op. cit.,* trad. Chabot, Rev. Or. lat., 1894, 266-300.

[2] Hâfiz-i Abroû, *Chronique des rois mongols en Iran,* trad. K. Bayani, 1936, p. 4.

[3] Berthels, *Rashîd al-Dîn,* Enc. Isl., 1202. Sur la construction de Sultaniyé, Cf. Hâfiz-i Abroû, trad. Bayani, p. 5-7.

d'*oulous* gengiskhanides, Témür, grand-khan de Chine, Tchäpär, chef de l'*oulous* d'Ogödaï, Douwa, chef de l'*oulous* de Djaghataï, et Toqtoua, khan de Qiptchaq. Oldjaïtou y manifeste son désir de maintenir les bonnes relations de ses prédécesseurs avec les chefs de la Chrétienté [1].

Pendant ce temps la guerre de frontières reprenait entre le khanat de Perse et le sultanat mamelouk d'Égypte. Pendant les années 1304-1305 les Mamelouks exécutèrent des razzias de pillage dans le royaume arménien de Cilicie, vassal des Mongols. La seconde fois ils furent rejoints par les garnisons mongoles d'Asie Mineure qui leur firent éprouver des pertes considérables [2]. En 1313 Oldjaïtou vint assiéger la forteresse de Rahiba, place-frontière des Mamelouks sur le moyen Euphrate, mais les chaleurs lui firent abandonner le siège avant que la ville capitulât [3].

En Asie Mineure, la dynastie seldjouqide s'était éteinte en 1302. Les vice-rois mongols établis à Qonya se trouvaient donc gouverner directement le pays. En réalité la disparition du commode « paravent » seldjouqide mettait les Mongols directement en présence des petits émirs turcs qui cherchaient tous à profiter de l'absence de pouvoir central pour se rendre indépendants. C'était le cas des émirs Qaramân, chefs turcomans établis dans la région montagneuse d'Ermenek, qui cherchaient dès cette époque à succéder aux Seldjouqides dans la région de Qonya et que Ghazan avait dû châtier en 1299 (plus haut p. 457). Entre 1308 et 1314 l'émir Qaramân, Mahmoûd-beg se rendit maître de Qonya. Oldjaïtou envoya contre lui le général Tchopan, qui le força à s'enfuir et peu après à venir faire sa soumission (1319) [4]. De leur côté, à la faveur de la disparition du sultanat seldjouqide, les Ottomans, établis dans le nord-ouest de la Phrygie et la Bithynie, commençaient à s'agrandir au détriment de l'empire byzantin. p.461 Le fondateur de l'empire ottoman, Othmân I^{er}, menaçait notamment la grande ville byzantine de Nicée. L'empereur byzantin Andronic II rechercha contre lui l'alliance d'Oldjaïtou, à

---

[1] D'Ohsson, IV, 587-597.

[2] D'Ohsson, IV, 532 (d'après Nowairî et Maqrîzî).

[3] Hâfiz-i Abroû (p. 35) prétend que les assiégés firent leur soumission.

[4] D'Ohsson, IV, 576, J. H. Kramers, *Karaman-oghlu*, Enc. Isl., 794.

qui il offrit en mariage sa sœur Maria [1]. Il semble que ce fut à la suite de cette alliance qu'un corps de Mongols envahit le district ottoman d'Eski-chéhir d'où il fut d'ailleurs repoussé par Orkhan, fils d'Othmân [2].

Les confins turco-byzantins du nord-ouest de l'Anatolie ne pouvaient inspirer aux Mongols de Perse qu'un intérêt restreint. Comment se seraient-ils doutés que le petit émirat ottoman qui venait de se fonder là-bas deviendrait en un siècle la plus grande puissance musulmane du monde ? Ils prêtaient une attention autrement soutenue aux affaires de l'Est-iranien. Là ils avaient toujours à lutter contre les empiétements de leurs cousins, les khans djaghataïdes de Transoxiane, en même temps qu'à mater les sournoises tendances à l'autonomie de leurs propres vassaux, les Afghans de la famille Kert établis à Hérât.

En 1306 Oldjaïtou envoya le général Dânichmend Béhadour assiéger la ville de Hérât où le mélik Fakhr ed-Dîn, troisième prince de la dynastie Kert se conduisait en souverain indépendant. Fakhr ed-Dîn consentit à se retirer dans la forteresse d'Amân-koh, et Dânichmend put occuper la ville même de Hérât, mais la citadelle, tenue par un lieutenant de Fakhr ed-Dîn, nommé Mohammed Sâm, restait imprenable. Mohammed Sâm y attira le trop confiant Dânichmend et le tua (septembre 1306). Oldjaïtou envoya alors devant Hérât une nouvelle armée, commandée par l'émir Yassawoul et par Boudjaï, fils de Dânichmend. Après un long blocus et de romanesques péripéties, la ville et la citadelle de Hérât se rendirent tant pour cause de famine que par le jeu de la perfidie et de la trahison (1307). Quant à Fakhr ed-Dîn, il était mort pendant ce temps à Amân-kôh [3]. Mais au lieu de profiter des circonstances pour déposséder la famille Kert, Oldjaïtou donna aussitôt la principauté de Hérât à Ghiyâth ed-Dîn, frère de Fakhr ed-Dîn (juillet 1307). Un moment soupçonné de vouloir fomenter une nouvelle révolte, Ghiyâth ed-Dîn vint se justifier

---

[1] Pachymère, II, 433-444. D'Ohsson, IV, 536.

[2] J. Kramers, *Othman I*, Enc. isl., 1075.

[3] Hâfiz-i Abroû, trad. Bayani, 17-29. — D'Ohsson, IV, 497, 527.

auprès d’Oldjaïtou, y parvint et fut définitivement laissé en possession de Hérât (1315) [1].

Comme on l’a vu (p. 413), Oldjaïtou enleva en 1313 p.462 l’Afghanistan oriental au cadet djaghataïde Dâwoud-khôdja, non sans s’attirer ainsi une invasion du khan du Djaghataï lui-même, Esenbouqa, qui, vainqueur sur le Mourghâb, occupa une partie du Khorâssân (1315). Mais, comme on l’a vu aussi, la Perse se trouva aussitôt dégagée grâce à une diversion opérée par le grand-khan de Chine, dont les armées, prenant le Djaghataï à revers, pénétrèrent jusqu’au Talas (vers 1316) [2]. Toutefois le Khorâssân fut peu après menacé par un prince djaghataïde exilé, nommé Yassawour, qu’Oldjaïtou avait eu l’imprudence d’y accueillir et qui chercha à s’y rendre indépendant (1318). Par bonheur pour la Perse, Yassawour devait être tué par son ennemi personnel, le khan « du Djaghataï », Kébek (juin 1320) [3]. Au cours de cette guerre l’émir de Hérat, Ghiyâth ed-Dîn Kert, assiégé dans sa ville par Yassawour (mai 1319), avait victorieusement résisté, paraissant ainsi défendre la cause du loyalisme houlagide — et la cour de Tauris l’en félicita vivement, — en réalité affermissant d’autant l’emprise de sa maison sur la principauté de Hérât [4]. A la fin de sa vie (il mourra en 1329) il sera devenu pratiquement indépendant, tout en étant considéré par la cour de Tauris comme l’indispensable garde-frontière des Marches du nord-est.

Règne d’Aboû Sa’îd.

@

Ces derniers événements se déroulaient sous le règne d’Aboû Sa’îd qui avait, à douze ans, succédé à son père Oldjaïtou, décédé à Sultâniyé le 16 décembre 1316. Aboû Sa’îd, qui occupa le trône de 1317 à 1334, devait rester toute sa vie le jouet des seigneurs mongols qui gouvernèrent sous son nom en se disputant le pouvoir et les provinces. Le grand historien Rachîd ed-

---

[1] D’Ohsson, IV, 568-571. Hâfiz-i Abroû, 37, 43, 67.

[2] D’Ohsson, IV, 562-564.

[3] Hafiz-i Abroû, p. 86. D’Ohsson, IV, 565, 567-568 612-629, 642-644.

[4] Hafiz-i Abroû, p. 71, 80-86. D’Ohsson, IV, 620-629.

Dîn qui, comme ministre, avait toujours défendu les intérêts de l'État, fut livré à la camarilla et exécuté sur d'atroces calomnies (18 juillet 1318) [1].

Pendant la première partie du règne d'Aboû Sa'îd, le pouvoir fut aux mains d'un seigneur mongol, l'émir Tchopan ou Djouban [2], qui de 1317 à 1327 fut le véritable maître de la Perse qu'il gouverna d'ailleurs avec fermeté : en 1322 il mata une révolte de son propre fils, Timourtach, vice-roi d'Asie Mineure ; en 1325 p. 464 il conduisit jusqu'au Térek une expédition victorieuse contre le khanat de Qiptchaq ; en 1326 un de ses fils, Hossein, battit près de Ghazna et rejeta en Transoxiane le khan du Djaghataï Tarmachirin qui avait envahi le Khorâssân. Mais en 1327 Aboû Sa'îd, las de sa tutelle, rompit avec lui [3]. Tchopan, qui se trouvait au Khorâssân, leva alors l'étendard de la révolte et s'apprêta à marcher de Méched sur l'Azerbeîdjân ; mais il fut abandonné par ses troupes et ne put que se réfugier à Hérât, auprès du mélik Ghiyâth ed-Dîn. Celui-ci le fit étrangler et « envoya son doigt » à Aboû Sa'îd (octobre-novembre 1327) [4]. Un des fils de Tchopan, Timourtach, vice-roi de l'Asie Mineure, s'enfuit au Caire chez les Mamelouks qui, pour ne pas déplaire à Aboû Sa'îd, le firent périr [5].

La chute de l'homme fort qu'était Tchopan, survenant après l'assassinat légal du grand ministre Rachîd ed-Dîn, frappa à mort le khanat de Perse. Quand disparaîtra quelques années après Aboû Sa'îd lui-même, il ne se trouvera personne, ni à la tête des armées, ni à la tête de l'administration, pour maintenir debout l'État mongolo-persan, et l'*oulous* de Hulägu se dissoudra.

La chute de Tchopan eut une autre conséquence, l'abandon de l'Anatolie turque à ses propres destinées. Depuis la disparition du sultanat seldjouqide de Qonya après la mort du sultan Mas'oûd II en 1304, les vice-rois mongols

---

[1] Hafiz-i Abroû, p. 56. D'Ohsson, IV, 609-612.

[2] Sur l'étymologie de ce mot, Barthold, *Cupan*, Enc. Isl., I, 904.

[3] Sur les causes romanesques de cette rupture, cf. Hâfiz-i Abroû, 91.

[4] Hâfiz-i Abroû, 100-105.

[5] Hâfiz-i Abroû, 107.

nommés par la cour de Perse pour administrer le pays avaient tendance à se comporter en princes autonomes. Nous avons vu que Timourtach, fils de Tchopan, aspirait déjà à l'indépendance. Il est très vraisemblable que, sans la catastrophe de sa famille, il aurait, à la mort d'Aboû Sa'îd, fondé à Qonya ou à Qaiçariya un sultanat mongol d'Anatolie, sultanat qui aurait sans doute fait obstacle à l'essor de l'empire ottoman [1]. Au contraire la chute de Timourtach en 1327, suivie de la mort d'Aboû Sa'îd huit ans après, laissa l'Anatolie sans maître et libéra les émirs turcs locaux, le Qaramân au sud-est, l'Ottoman au nord-ouest. L'essor de l'empire ottoman sortit ainsi indirectement des drames de la cour mongole de Perse en ces années cruciales 1327-1335.

Dissolution du khanat mongol de Perse.

@

La mort d'Aboû Sa'îd (30 novembre 1335) amena la dissolution du khanat mongol de Perse. Au lieu de choisir un nouveau khan dans la maison de Hulägu, les seigneurs élurent un gengiskhanide d'une autre branche, Arpagaon, ou Arpakawan qui descendait d'Arïq-bögä, le frère de Mongka, de Hulägu et de Khoubilaï. En 1336 ce khan inattendu fut vaincu et tué par un gouverneur révolté [2]. Puis deux féodaux, entre lesquels se partageait le reste de la noblesse mongole, se disputèrent le pouvoir sous le couvert de rois fantoches. L'un était le gouverneur de l'Asie Mineure, Hassan Bouzourg (le Long), ou Hassan le Djélaïr, comme on l'appelait du nom de la tribu mongole dont il descendait [3]. L'autre, Hassan Kütchük (le Petit), de race également mongole, était un petit-fils de Tchopan, échappé au massacre des siens [4]. En 1338 Hassan le Tchopanien réussit à enlever Tauris, la capitale du royaume, à son rival, le Djélaïr. Le Tchopanien put alors se tailler un royaume au nord-

---

[1] « Timourtach se signala comme gouverneur du Roum (Anatolie seldjouqide) par des conquêtes qu'il poussa jusqu'au bord de la Méditerranée, où jamais troupes mongoles ne s'étaient encore montrées, et combattit tour à tour les Grecs et les Turcs révoltés. » (D'Ohsson, IV, 686).

[2] Hâfiz-i Abroû, p. 111-119.

[3] Hâfiz-i Abroû, 120. D'Ohsson IV, 723-742.

[4] Fils de Timourtâch, l'ancien vice-roi d'Anatolie, fils lui-même de Tchopan. Cf. Hâfiz-i Abroû, 124. D'Ohsson, IV, 726-734.

ouest, avec l’Azerbeîdjân et l’Irâq 'Adjémî, possessions dans lesquelles, à sa mort (1343), son frère Achraf lui succéda, toujours avec Tauris comme capitale [1]. Pendant ce temps, le Djélaïr régnait à Baghdâd où en 1340 il se proclama roi indépendant et d’où en 1347 il repoussa toutes les attaques d’Achraf le Tchopanien.

Au milieu de cette anarchie, une invasion étrangère, En 1355, Djani-beg, khan du Qiptchaq (Russie méridionale), pénétra en Azerbeîdjân et tua Achraf le Tchopanien, puis rentra en Russie, sans se préoccuper d’asseoir autrement sa domination [2]. Cette catastrophe tourna au profit des Djélaïr. Le djélaïr Hassan Bouzourg venait de mourir (1356), mais son fils Oweïs, qui lui succéda sur le trône de Baghdâd, marcha sur l’Azerbeîdjân et, après un premier échec, finit par s’en emparer (1358) [3]. Maître à la fois de Baghdâd et de Tauris, il régna jusqu’à sa mort (1374) sur la Perse occidentale et fut remplacé par son fils Hossein Djélaïr (1374-1382). Nous verrons Ahmed Djélaïr, frère et successeur de Hossein, disputer Tauris et Baghdâd à Tamerlan.

Pendant ce temps à Hérât et dans le Khorâssân oriental, le royaume afghan des Kert devenait entièrement indépendant. L’habile Ghiyâth ed-Dîn était mort en octobre 1329, et ses deux premiers fils Chems ed-Dîn II et Hafiz n’avaient régné que quelques mois. Mais Mo’izz ed-Dîn Hosseîn, troisième fils de Ghiyâth ed-Dîn, qui fut proclamé malgré sa jeunesse, allait pendant son long règne (1332-1370) faire de son royaume un État relativement puissant qui ne craindra pas d’intervenir un moment dans les affaires de la Transoxiane [4].

Au Khorâssân occidental, un simple chef de brigands, Abd er-Razzâq qui, au milieu de l’anarchie générale, s’était en 1337 emparé de la forteresse de Sebzéwâr, fondait une nouvelle principauté, celle des Sarbédâriens. Son frère

---

[1] D’Ohsson, IV, 735. Hâfiz-i Abroû, 127-140.

[2] D’Ohsson, IV, 741-742. Hâfiz-i Abroû, 153-156.

[3] D’Ohsson, IV, 742, 745. Hâfiz-i Abroû, 153.

[4] Voir plus haut, p. 416, D’Ohsson, IV, 713-714. T. W. Haig, *Kart,* Enc. Isl., II, 822. *Zafer nâmé,* trad. Petis de la Croix, I, 6.

Wadjîh ed-Dîn Mas'oûd qui le tua (1338) continua son œuvre en s'emparant aussitôt de Nîchâpoûr [1]. Un prince mongol, nommé Togha Timour, descendant de Qassar, frère de Gengis-khan, avait été, lui aussi, dans le désordre général, proclamé khan en 1337 [2]. Il s'établit à Bistâm dans le nord-ouest du Khorâssân et régna également en Mâzandérân. Il embellit Méched et nous savons qu'il passait l'été près de là, à Râdkân, et l'hiver sur le Gourgèn, près de la Caspienne. Les Sarbédâriens reconnaissaient nominalement sa suzeraineté. Vers décembre 1353 ils l'assassinèrent et restèrent ainsi maîtres de tout le nord-ouest du Khorâssân, les Kert gardant le sud-est. Bien entendu, ces deux dynasties iraniennes se faisaient une guerre acharnée, aggravée de prétextes religieux : les Kert étaient des Afghans sunnites, les Sarbédâriens des Persans chî'ites.

Une troisième dynastie iranienne ou plus exactement araboiranienne, celle des Mozafférides, s'était établie dans le Kirmân et le Fârs [3]. Son fondateur, l'Arabe Mobâriz ed-Dîn Mohammed, déjà installé à Yezd et au Kirmân, se rendit maître de Chîrâz (1353) et d'Ispahan (1356-1357). En 1358 il fut déposé et aveuglé par son fils, Châh Choudjâ (d. 1384) qui lui succéda à Chîrâz, tandis qu'Ispahan passait à d'autres Mozafférides.

Pour achever ce tableau, signalons que, parmi ces maîtres de l'heure s'annonçaient déjà ceux du lendemain, voire du surlendemain, en l'espèce, pour la Perse occidentale, la tribu turcomane encore nomade, dite, du nom de son emblème, la tribu du Mouton Noir, Qara Qoyounlou. Les Qara Qoyounlou, lors du partage p.468 du khanat houlagide, étaient installés dans le district arménien de Mouch et empiétaient jusque vers Mossoul d'où Oweïs Djélaïr les chassa (v. 1336). A la mort d'Oweïs (1374), le chef Qara Qoyounlou, Baïrâm Khwâdja réoccupa Mossoul et Sindjâr. Son petit-fils Qara Yoûsouf fondera la fortune de sa maison en enlevant aux Djélaïr la ville de Tauris (1387) d'où il ne sera chassé que par Tamerlan [4].

---

[1] Cf. V. F. Büchner, *Serbédârs,* Enc. Isl., 240.

[2] Cf. Minorsky, *Tugha Timur,* Enc. Isl. 863. Hâfiz-i Abroû, 122.

[3] D'Ohsson, IV, 743-747. Zetterstéen, *Muzaffarides,* Enc. Isl., 852.

[4] Cf. Huart, *Kara-koyûn-lu,* Enc. Isl., II, 785.

Dans l’ancienne Asie Mineure seldjouqide tombée en déshérence par la disparition successive de l’antique maison seldjouqide (vers 1304), puis du khanat suzerain de Perse, deux principautés turcomanes se disputaient la Cappadoce. A Sîvâs et à Qaiçariya, c’était le clan des Artena-oghlou dont héritera de 1380 à 1399 le fameux prince-poète turc Bourhân ed-Dîn [1], lequel sera remplacé en 1400 par un autre clan turcoman, dit du Mouton Blanc (Aq Qoyounlou) [2]. Enfin à Laranda (l’actuel Qaramân) s’est établie la dynastie, turcomane aussi, des émirs Qaramân qui disputeront un moment l’hégémonie de l’Asie Mineure et la succession des sultans seldjouqides aux Turcs Ottomans des confins bithyno-phrygiens [3].

Nous assisterons un peu plus loin à l’irruption de Tamerlan au milieu de toutes ces compétitions [4].

@

[1] *Artena,* Enc. Isl., I, 469. Huart*, Burhan al-Dîn, ibid.*, 817.

[2] Huart, *Ak-koyùnlu,* Enc. Isl., I, 228.

[3] J. Kramers, *Karamân-oghlu,* Enc. Isl., II, 792.

[4] Voir p. 504.

6.

LE KHANAT DE QIPTCHAQ.

Djötchi et ses fils : Horde d’or, Horde Blanche et oulous de Cheïban.

@

On a vu que Gengis-khan avait donné à son fils Djötchi, décédé six mois avant lui, vers février 1227, les plaines à l’ouest de l’Irtych, c’est-à-dire le Sémipalatinsk, l’Aqmolinsk, le Tourgaï, l’Ouralsk, l’Adaj et le Khwârezm propre (Khiva). Il laissa en mourant ce domaine aux fils de Djötchi, et principalement au deuxième d’entre eux, Batou, qui y ajouta, après les victorieuses campagnes de 1236-1240, tout l’ancien territoire qiptchaq et tout l’ancien territoire bolghar, sans parler de la suzeraineté sur les principautés russes [1]. C’était, rien que pour la partie européenne du khanat, un immense domaine : d’abord la zone longitudinale des steppes au nord de la mer Noire, bassin de l’Oural, p.469 cours inférieur du Don, du Donetz, du Dnieper et du Boug, embouchure du Dniester et cours inférieur du Pruth, steppes qui se continuent au nord du Caucase à travers les bassins du Kouban, de la Kouma et du Térek, au bref toute l’ancienne Scythie d’Europe ; et, en ce qui concerne le pays bolghar, la zone de cultures et de forêts qu’arrosent la moyenne Volga et son affluent, la Kama. Mais, comme l’ancienne Scythie décrite par Hérodote, c’était « un vide » que ces steppes sans limites, cette « Mongolie d’Europe » dont le récit de Rubrouck nous donne une idée :

> « Nous allions toujours vers l’Orient, ne trouvant rien sur notre chemin que ciel et terre et quelquefois la mer à main droite, et çà et là des sépultures de Comans (des kourganes) que nous découvrions à deux lieux de distance [2].

Dans ces solitudes nomadisaient les hordes mongoles ou plutôt les troupes turques encadrées par des éléments mongols, car le « testament » de

---

[1] Voir plus haut, p. 329.

[2] Rubrouck, chapitre XV.

Gengis-khan, Rachîd ed-Dîn nous en prévient, n'attribuait à Batou que quatre mille Mongols authentiques, tout le reste de ses armées étant composé de Turcs ralliés — Qiptchaq, Bolghar, Oghouz, etc. —, ce qui explique que le khanat djötchide se soit si rapidement turcisé [1].

Batou nomadisait le long de la Volga, remontant au printemps vers l'ancien pays bolghar, du côté de la Kama, où se trouvait la ville commerçante de Bolghar, centre de la frappe des monnaies mongoles, et il redescendait en août vers l'embouchure du fleuve, où son campement préludait à la fondation de la capitale ultérieure, la grande Saraï [2]. C'est sur la basse Volga que Rubrouck fut admis dans sa tente :

> « Batou était assis sur un haut siège ou trône de la grandeur d'un lit et tout doré, auquel on montait par trois degrés. Près de lui se trouvait une de ses femmes. Les autres hommes étaient assis à droite et à gauche de cette dame. A l'entrée de la tente, on avait disposé un banc avec du *coumiz* (lait de jument fermenté) et de grandes tasses d'or et d'argent enrichies de pierres précieuses. Batou nous regardait fort. Son visage était un peu rougeâtre, etc. [3]

Un des frères de Batou, nommé Orda, qui du reste était l'aîné de la famille, bien qu'il n'ait joué qu'un rôle effacé, avait reçu un apanage dans l'actuel Kazakistan [4]. Ses domaines comprenaient au sud la rive droite du Sîr-daryâ depuis, p.470 approximativement, la ville de Sighnâq, près des monts Qara-taou, jusqu'au delta du fleuve dans le lac d'Aral, y compris, semble-t-il, de ce côté une bande de terre sur la rive gauche du même delta jusqu'au delta de l'Amoû-daryâ, c'est-à-dire presque toute la côte orientale du lac ; et au nord le bassin du Sari-sou et le massif de l'Ouloughtagh (Oulou-taou) qui sépare ce bassin de celui du Tourgaï. Le dernier successeur d'Orda, Toqtamich, acquerra en 1376 les villes de Sighnâq et d'Otrâr, point de contact

---

[1] Rachid ed-Dîn dans Erdmann, *Temudschin.,* 453.

[2] Barthold, *Bâtû-khan.* Enc. Isl., I, 698. Barthold, *Sarâi*, Enc. Isl., 163.

[3] Rubrouck, chapitre XXI.

[4] Cf. Rachid ed-Dîn dans d'Ohsson, II, 335-336.

avec le monde sédentaire [1]. Le khanat de Batou sera connu de l’histoire sous les noms de khanat de Qiptchaq et de Horde d’Or (*Altan-ordo, Altoun-ordou*), celui d’Orda sous le nom de Horde Blanche (*Tchaghan-ordo, Aq-ordou*).

Un autre frère de Batou, Cheïban, qui s’était signalé en 1241 pendant la campagne de Hongrie, avait reçu en partage les territoires situés au nord de ceux d’Orda, c’est-à-dire le pays à l’est et au sud-est de l’Oural méridional, notamment, dans cette dernière direction, une bonne partie de la province russe actuelle d’Aqtioubinsk et du Tourgal. En été son *ordou* devait, semble-t-il, camper entre les monts Oural, la rivière Ilek (affluent du fleuve Oural au sud d’Orenbourg) et la rivière Irghiz ; en hiver, il devait se rapprocher de l’*oulous* d’Orda, en direction du sud. Les Cheïbanides devaient aussi par la suite étendre leur domination sur la Sibérie occidentale [2].

Batou et Berké.

@

Pour en revenir à la horde principale, Batou, dont le règne va de 1227 à 1255, exerça, nous l’avons vu, une influence considérable sur la politique générale mongole, comme chef (sans doute du consentement de son frère Orda) de la branche aînée des Gengiskhanides [3]. Cependant il est à remarquer qu’il ne prétendit p.471 jamais au khanat suprême. Même, au début, il respecta les décisions de son aïeul qui avait légué l’empire à la

---

[1] Voir plus bas, p. 484 et *Zafer nâmé*, trad. Petis de la Croix, p. 278.

[2] Les Cheïbanides, on le verra, soumirent vers 1480 le khanat sibérien de Tioumen ou de Sibir qui resta en leur possession jusqu’à la conquête russe de 1598 (voir p. 567). Nous verrons aussi comment, lorsque le chef de la Horde Blanche, le khan Toqtamich, eut en 1380 conquis la Horde d’Or, la majeure partie de la Horde Blanche dut passer avec lui en Europe et comment l’ancien fief d’Orda, au nord du bas Sîr-daryâ, ainsi vidé de ses habitants, fut graduellement réoccupé par la horde des Cheïbanides. Le cheïbanide Abou’l Khaïr, qui avait commencé à régner en 1428 dans le district de Toura, en Sibérie occidentale, dominera de la sorte du Balkhach à l’Oural, avec centre à Sighnâq, sur le Sîr-daryâ. Son petit fils, le célèbre Mohammed Cheïbani, fondera en 1500 à Boukhârâ et à Samarqand l’empire özbeg dont nous reparlerons plus loin (p. 559-564).

[3] Plan Carpin a très bien noté qu’Orda était cependant le doyen de la branche aînée des Gengiskhanides. « Ordu, le plus ancien capitaine et duc des Tartares » (Ch. V).

maison d'Ogödaï. Cette abstention s'explique vraisemblablement par le doute qui planait sur la naissance du Djötchi. Börté, la femme de Gengis-khan, la mère des quatre princes impériaux, ne venait-elle pas d'être enlevée par un chef tatar au moment où elle conçut Djötchi ? Il y eut là, semble-t-il, une question volontairement laissée dans l'ombre [1]. On a vu du reste le manque d'affection de Gengis-khan pour son aîné, la conduite étrange de celui-ci après le siège d'Ourgendj, quand il passa les cinq dernières années de sa vie dans son apanage du Tourgaï, de l'Emba et de l'Oural sans s'associer aux campagnes de Gengis-khan ; à la fin le désaccord du père et du fils était presque public [2]. Ces diverses considérations condamnèrent au début les Djötchides à un rôle assez effacé. Batou prit sa revanche en 1250-1251 en provoquant, comme on l'a vu, la chute de la maison d'Ogödaï et l'avènement de la maison de Toloui. Nous avons montré son intervention décisive à ce sujet à Alaqmaq en 1250 et comment en 1251 il envoya son frère Berké en Mongolie pour introniser, au détriment des Ogodaïdes, Mongka, fils de Toloui, qui lui dut incontestablement le trône [3]. Mongka en resta d'ailleurs l'obligé de Batou. Il déclarait à Rubrouck en 1254 que sa puissance et la puissance de Batou s'étendaient à toute la terre, comme les rayons du soleil, ce qui semble impliquer l'idée d'une sorte de condominium ou d'empire indivis. Rubrouck remarque d'ailleurs que, sur les territoires de Mongka, on montrait beaucoup plus de déférence aux représentants de Batou que chez Batou pour les agents de Mongka [4]. En somme, comme le fait observer Barthold, entre 1251 et 1255 le monde mongol se trouva pratiquement partagé entre le grand-khan Mongka et le « doyen » Batou, la limite des deux dominations passant par les steppes entre le Tchou et le Talas [5]. Batou bénéficiait alors parmi les autres membres de la famille gengiskhanide d'une situation d'arbitre suprême et de faiseur de rois. Quant à l'homme lui-même, il a été très diversement jugé.

---

[1] Voir plus haut, p. 256.

[2] Plus haut, p. 308-309.

[3] Voir p. 339-340.

[4] Rubrouck, chapitres XXV et XLVI.

[5] Barthold, Bâtû-khan, Enc. Isl., I, 699.

Les Mongols l’ont appelé *Saïn-khan,* « le bon prince » et vantent en effet sa bonhomie et sa générosité. Pour la chrétienté au contraire, il est l’auteur des atrocités sans nom qui p.472 marquèrent les campagnes de 1237-1241 en Russie, en Pologne et en Hongrie. Plan Carpin a résumé ces discordances en le peignant comme « doux, affable et bénin pour les siens, mais fort cruel dans ses guerres [1] ».

Cette « campagne d’Europe » de 1237-1241 à travers la Russie slave, la Pologne, la Silésie, la Moravie, la Hongrie et la Roumanie, campagne à laquelle les représentants de toutes les branches gengiskhanides avaient participé, avait été, en somme, organisée au profit de Batou. Il en avait été le chef, tout au moins officiel (la direction stratégique incombant, sous son couvert, à Subötaï). Et il en était devenu le seul bénéficiaire. Non seulement les derniers Turcs Qiptchaq avaient été écrasés, mais les principautés russes de Riazan, Souzdalie, Tver, Kiev et Galicie avaient été vaincues. Elles devaient rester pendant plus de deux siècles vassales de la Horde d’or. Vasselage fort étroit jusqu’à la fin du XV^{e} siècle, le khan nommant et cassant à sa guise les princes russes qui devaient venir « battre du front » devant lui, en ses campements de la basse Volga. Cette politique d’humble dépendance fut inaugurée par le grand-prince de Vladimir Yaroslav qui dès 1243 vint rendre hommage à Batou et fut reconnu par lui comme « doyen des princes russes [2] ». En 1250 le prince Daniel de Galicie (qui prit en 1255 le titre royal) vint aussi attester sa soumission et solliciter sa consécration. Le grand-prince Alexandre Newski (1252-1263), fils et successeur de Yaroslav, tira le meilleur parti du dur protectorat mongol pour pouvoir du moins faire face aux adversaires de la Russie du côté de la Baltique. La servitude ainsi acceptée était la seule attitude qui permît au pays de traverser ces temps terribles. La Moscovie devait rester serve jusqu’à son affranchissement par Ivan III, à la fin du XV^{e} siècle.

---

[1] Plan Carpin, chapitre III.

[2] Cet abandon aux suzerains mongols n’allait pas sans périls, même pour les princes russes les plus en faveur. Plan Carpin (chapitre XIII) nous raconte que Yaroslav étant allé faire sa cour en Mongolie (il assista à l’élection du grand-khan Güyük, en 1246) l’impératrice-mère Törägänä servit à manger « de sa propre main » au prince russe, à la suite de quoi, une fois rentré chez lui, il tomba malade et mourut sept jours après, le corps couvert de taches suspectes.

L’histoire du khanat de Qiptchaq présente avec celle des autres khanats gengiskhanides une profonde différence. Alors que dans les autres pays conquis par eux les Mongols, après leur victoire, s’adaptaient plus ou moins au milieu et se mettaient tant bien que mal à l’école des vaincus, tandis qu’en Chine, p.473 Khoubilaï et ses descendants devenaient chinois, que les descendants de Hulägu, dans la personne de Ghazan, d’Oldjaïtou et d’Aboû Sa’îd, devenaient en Iran des sultans de Perse, leurs cousins, les khans de la Russie méridionale, ne se laissèrent pas gagner par la civilisation slavo-byzantine, ne devinrent pas russes. Ils restèrent, comme le dit la nomenclature géographique, des « khans de Qiptchaq », c’est-à-dire les héritiers de la horde turque de ce nom, les simples continuateurs de ces Turcs « Comans » ou Polovtzes sans passé, sans mémoire et dont finalement le séjour sur la steppe russe reste pour l’histoire comme s’il n’avait pas été. Ce ne fut pas l’islamisation des khans mongols de Qiptchaq — à la fois si superficielle ici au point de vue culturel et si isolante au point de vue européen — qui changea rien à cette situation. Tout au contraire, leur islamisation, sans les faire réellement participer à la vieille civilisation de l’Iran et de l’Égypte, acheva de les couper du monde occidental, de faire d’eux, comme plus tard des Ottomans, des étrangers campés sur le sol européen, inassimilables, inassimilés [1]. Pendant toute la durée de la Horde d’or, l’Asie commença à la banlieue sud de Kiev. Plan Carpin et Rubrouck traduisent bien l’impression qu’avaient les Occidentaux pénétrant dans le khanat de Batou d’entrer là dans un autre monde [2]. Il y avait, à coup sûr, bien plus d’ « occidentalisme » chez les Turcs Khazar du X^{e} siècle que chez les héritiers de Djötchi [3].

Cependant il faut reconnaître que le destin aurait pu tourner autrement. Quoi qu’en dise Rubrouck — qui, tout à ses fâcheuses impressions sur

---

[1] Je n’ai pas besoin de dire que je parle ici de la Turquie ottomane et non de la Turquie kémaliste dont le cas est exactement opposé.

[2] Cf. R. P. Batton, *Wilhelm von Rubruk*, p. 37-45, 62 etc.

[3] Ce n’est pas à dire qu’on ne puisse trouver dans les apports islamiques, russiens etc., les éléments d’une civilisation de la Horde d’Or. Voir à ce sujet Balodis, *Neuere Forschungen über die Kultur der Goldenen Horde,* dans *Zeitschr. f. Slavische Philologie*, IV, 1927. Mais il suffit de s’entendre sur la valeur de cette culture.

l'ignorance et l'ivrognerie du clergé nestorien, n'a pas très bien compris l'importance politique du nestorianisme dans l'empire mongol, — le christianisme était installé dans la maison même de Batou [1]. Le fils de Batou, Sartaq, en dépit des affirmations du voyageur franciscain, était nestorien [2]. Les sources arméniennes (Kirakos), syriaques (Bar Hebraeus) et musulmanes (Djoûzdjânî et Djouweynî) sont concordantes à ce p.474 sujet [3]. Et il fallut une suite imprévisible de deuils pour que le prince nestorien ne succédât pas à son père. Lorsque Batou mourut à quarante-huit ans, en 1255, dans ses campements de la basse Volga, Sartaq se trouvait en Mongolie où il était allé faire sa cour au grand-khan Mongka, l'ami de son père. Mongka l'investit du khanat de Qiptchaq, mais Sartaq décéda soit pendant son voyage de retour, soit peu après son arrivée sur la Volga. Mongka désigna alors comme khan de Qiptchaq le jeune prince Oulaqtchi que Djouweynî donne comme un fils et Rachîd ed-Dîn comme un frère de Sartaq. La régence était confiée à la veuve de Batou, Boraqtchin. Mais Oulaqtchi mourut, sans doute en 1257 [4] et ce fut alors que Berké, frère de Batou, devint khan de Qiptchaq.

Le règne de Berké (entre 1257 et 1266 environ) imprima au khanat de Qiptchaq une orientation décisive [5]. Si Sartaq avait vécu, il est permis de supposer que le christianisme, quoi qu'en dise Rubrouck, aurait bénéficié de la protection royale. Au contraire Berké penchait plutôt vers l'islam. Non qu'il se soit sans doute départi, surtout entre Mongols, de la tolérance religieuse habituelle de toute la famille gengiskhanide. Le nestorianisme était une des religions de son milieu, et il n'aurait sans doute eu garde de le proscrire. Mais enfin, et surtout en politique étrangère, ses sympathies étaient plutôt

---

[1] Rubrouck, chapitre XIX.

[2] Sur le nom de Sartaq (« le Sarte », le « Sarta'oul »), voir Pelliot, *Les Mongols et la Papauté,* Revue de l'Orient chrétien, 1931-1932, p. 78 (217).

[3] Notamment Kirakos, Journal Asiatique, 1858, I, 459.

[4] Barthold, *Berké,* 725-726. Djouweynî, ap. d'Ohsson, II, 336.

[5] L'empreinte de Berké fut telle que le pays de Qiptchaq (littéralement le *Decht-Qiptchaq* ou « steppe de Qiptchaq ») sera parfois désigné jusqu'au XVe siècle sous le nom de pays de Berké, *Decht-Berké.* Par exemple dans Ibn Arabchâh (*Vie de Tamerlan,* trad. Sanders, 1936, p. 73).

musulmanes, et c'est à ses tendances à cet égard que, compte tenu des mises au point de Barthold, il faut certainement attribuer les débuts de l'islamisation du khanat de Qiptchaq [1].

Berké, nous l'avons vu, fut mêlé à toutes les guerres civiles entre Gengiskhanides. Nous savons qu'il prit parti pour Ariq-bögä contre Khoubilaï, sans d'ailleurs donner au premier une aide effective [2]. Il guerroya ensuite, mais sans succès, contre le khan djaghataïde du Turkestan Alghou qui, entre 1262 et 1265 lui enleva le Khwârezm, pays jusque-là considéré comme une dépendance du khanat de Qiptchaq et qui fit depuis lors partie du khanat de Djaghataï. Peu après (avant 1266) Alghou enleva même à Berké ou à Orda, frère de Berké, la place d'Otrâr, p.475 important relais de caravanes sur la rive nord du moyen Sîr-daryâ, et détruisit cette ville, ce qui rattachait au khanat de Djaghataï, au détriment des descendants de Djötchi, la steppe du Tchou occidental. Berké, dont, on va le voir, les forces étaient retenues au Caucase, ne put rien contre cet adversaire [3].

Si les sympathies musulmanes de Berké ne causèrent pas, comme l'ont écrit les historiens arabo-persans, sa rupture avec le khan de Perse Hulägu, elles lui servirent du moins de prétexte diplomatique en cette conjoncture. D'après les écrivains persans, en effet, le khan de Qiptchaq reprochait à Hulägu d'avoir, sans consulter les autres princes gengiskhanides, massacré la population de Baghdâd et supplicié le khalife [4]. En réalité, la maison de Djötchi devait considérer l'installation de Hulägu en Azerbeîdjân comme une sorte d'usurpation, comme un empiètement [5]. Contre ses cousins, les Mongols de Perse, Berké n'hésita donc point à s'allier aux ennemis intimes du nom gengiskhanide, aux protagonistes de la résistance musulmane, aux Mamelouks d'Égypte, alors gouvernés par le sultan Baïbars. A partir de 1261, des ambassades furent échangées entre les deux cours, ambassades de

---

[1] Ibn Arabchâh, *ibid.*, 77-78.

[2] Voir plus haut, p. 352.

[3] Voir plus haut, p. 404 et 440.

[4] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, p. 393. Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 612.

[5] Waççâf, dans d'Ohsson, III, 379.

Baïbars débarquant à Soldaja (Soudak) en Crimée, ambassades de Berké débarquant à Alexandrie. En 1263 une alliance explicite fut conclue entre les deux souverains contre le khanat de Perse [1].

Baïbars gagnait doublement à l’affaire. Il pouvait désormais recruter parmi les Turcs du Qiptchaq, sujets de la Horde d’Or, de nouveaux mamelouks pour ses armées (lui-même, on l’a vu, était un Turc Qiptchaq) ; et surtout, par la plus heureuse des victoires diplomatiques, il aidait les Gengiskhanides à se neutraliser les uns les autres, il réussissait, grâce à l’appui de la maison de Djötchi, aux diversions opérées par Berké du côté du Caucase, à arrêter définitivement la poussée de la maison de Hulägu vers la Syrie : ainsi menacés vers le pas de Derbend, les khans de Perse ne pourraient plus, du côté d’Alep, prendre leur revanche du désastre de 'Ain Djâloûd (voir p. 439). Hulägu, nous l’avons annoncé plus haut, ressentit très vivement le préjudice que lui causait ainsi Berké. Dès novembre-décembre 1262 il franchit, nous l’avons vu, le pas de Derbend qui, au Caucase, servait de p.476 frontière entre les deux khanats, et s’avança jusqu’au Térek, mais il fut peu après surpris près de ce fleuve et rejeté en Azerbeîdjân par l’armée ennemie que commandait Nogaï, petit neveu de Berké [2]. Beaucoup de cavaliers de l’armée houlagide se noyèrent en voulant retraverser le Térek sur la glace qui se rompait sous les sabots des chevaux. Conséquences lamentables de ces querelles entre Gengiskhanides : Hulägu fit tuer tous les marchands originaires du Qiptchaq qu’il put saisir en Perse, Berké en agit de même avec les marchands persans trafiquant au Qiptchaq [3]. En 1266 Nogaï traversa à son tour le pas de Derbend, puis la Koura et menaça directement l’Azerbeîdjân, cœur du khanat de Perse. Mais il fut battu sur l’Aqsou par Abaqa successeur de Hulägu comme khan de Perse. Nogaï fut blessé à l’œil et son armée se retira en désordre vers le Chîrvân. Berké accourut en personne avec une armée de renfort. Il remontait la rive septentrionale de la Koura pour passer le fleuve vers Tiflis quand il mourut en cette même année 1266.

---

[1] Rachîd ed-Dîn, trad. Quatremère, p. 399. Maqrîzî, p. 211. D’Ohsson, III, 380-381.

[2] Voir plus haut, p. 440.

[3] Waççâf, dans d’Ohsson, III, 381.

Du côté de l'Europe chrétienne, le prince (russe) Daniel de Galicie s'était révolté contre la tutelle mongole (1257). Il se risqua même à une attaque contre les frontières du khanat ; mais il fut ramené à l'obéissance sans que Berké ait eu à intervenir personnellement et il dut, sur l'ordre du khan, raser la plupart des forteresses qu'il avait élevées. D'autre part sous la rubrique de l'année 1259 la chronique de Cromerus raconte une nouvelle chevauchée mongole vers l'Ouest. Après une incursion en Lithuanie, où ils égorgèrent tous les habitants qui n'eurent pas le temps de se cacher dans les bois ou les marais, les Mongols entrèrent en Pologne avec des auxiliaires russes qu'ils obligeaient à les suivre.

> « Après avoir brûlé une seconde fois Sandomierz, ils assiégèrent la citadelle où la population s'était réfugiée. Le commandant de la place, Pierre de Crempa, refusait de se rendre. Les Mongols lui envoyèrent le frère et le fils de Daniel de Galicie qui lui persuadèrent de capituler à des conditions très favorables. Aussitôt les Mongols, se parjurant à leur ordinaire, massacrèrent tous ces malheureux. De là ils se portèrent sur Cracovie qu'ils livrèrent aux flammes. Le roi Boleslas le Pudique s'était réfugié en Hongrie. Les Mongols ravagèrent le pays jusqu'à Bythom, dans le district d'Oppeln, et retournèrent au Qiptchaq au bout de trois mois, chargés de dépouilles.

Sous le règne de Berké, les Mongols du Qiptchaq furent appelés p.477 à intervenir dans les affaires balkaniques à la demande de Constantin Tech, tsar des Bulgares, contre l'empereur byzantin Michel Paléologue. Le prince mongol Nogaï, petit neveu de Berké, passa le Danube avec 20.000 cavaliers. Michel Paléologue se porta à leur rencontre, mais de l'aveu de Georges Pachymère, les Grecs, arrivés à la frontière bulgare, furent saisis de panique à la vue des Mongols. Ils se débandèrent et furent presque tous massacrés (printemps de 1265). Michel Paléologue regagna Constantinople sur un vaisseau génois, tandis que les Mongols ravageaient la Thrace [1]. Au cours de cette expédition (ou seulement pendant l'hiver 1269-1270 d'après d'autres sources), Nogaï délivra l'ancien sultan seldjouqide Kaï-Kâwous II retenu dans une demi-

[1] Conrad Chapman, *Michel Paléologue*, p. 75 (d'après Pachymère). G. I. Bratianu, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire*, p. 233-234.

captivité à Constantinople. Kaï-Kâwous suivit les Mongols qui rentraient chez eux avec le produit de leurs pillages. Il épousa une fille du Khan Berké qui lui donna comme apanage, dès ces années 1265-1266, la ville de Soldaja ou Soudak, important centre commercial de la Crimée [1]. Cependant Michel Paléologue avait compris l'importance du facteur mongol. Il donna en mariage sa fille naturelle Euphrosyne au puissant Nogaï et lui envoya de magnifiques tissus de soie auxquels le Gengiskhanide déclara d'ailleurs préférer ses peaux de mouton [2]. Mais l'alliance, désormais conclue, entre Michel Paléologue et le khanat de Qiptchaq devait, on le verra, grandement avantager le premier. Il y eut là un moment entre eux et avec le sultanat mamelouk d'Égypte une véritable Triplice, dirigée à la fois contre les Latins (Charles d'Anjou, Venise) et contre la khanat de Perse [3].

Les ambassadeurs mamelouks nous ont laissé un portrait fort vivant de Berké : c'était un pur Mongol, au teint jaune, à la barbe rare, aux cheveux rassemblés en tresse derrière les oreilles. Il était coiffé d'un haut bonnet et portait à une oreille un anneau d'or avec une pierre précieuse. A la taille, une ceinture de cuir bulgare vert, garnie de dorure et de pierres précieuses. Aux jambes, des bottes de cuir rouge.

Les premiers Mongols du Qiptchaq n'avaient eu d'autre résidence que ces immenses camps de tentes de feutre et de chariots p.478 qui, suivant la saison, se déplaçaient le long des rives de la Volga et qui donnèrent à Rubrouck l'impression d'une ville en marche. Berké ordonna ou acheva la construction d'une capitale sédentaire, Saraï, peut-être commencée par Batou. Cette ville où les habitations durent s'élever autour d'un campement habituel de Batou, était située sur la rive orientale de la basse Volga, près de l'embouchure du fleuve dans la Caspienne, à moins, comme le dit Barthold, que la Saraï de Batou ne corresponde à l'actuelle Selitrennoyé et ne doive être distinguée de la Saraï élevée par Berké, qui correspondrait à l'actuelle

---

[1] G. I. Bratianu, *Commerce génois dans la mer Noire*, 205.

[2] Chapman, *Michel Paléologue*, 80. G. I. Bratianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Alba*, 39.

[3] Canard, *Le traité de 1281 entre Michel Paléologue et le sultan Qalâ'un,* Byzantion, 1935, 669-680. René Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 613, 625.

Tsarew [1]. Quoi qu'il en soit, la Saraï de Berké joua le rôle de capitale du khanat de Qiptchaq de 1253, date approximative de sa fondation, à 1395, date de sa destruction par Tamerlan. Plus encore que l'ancienne capitale khazare située dans le voisinage [2], elle acquit tout de suite une importance commerciale considérable comme tête de ligne des caravanes qui partaient vers l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient, via Otrâr, Almaligh, Bechbaligh, Ha-mi, le pays tangout, le pays öngüt et Pékin [3]. Berké et ses successeurs, notamment les khans Özbeg et Djanibeg attirèrent à Saraï des docteurs musulmans, tant hanéfites que chaféites, qui activèrent l'islamisation du pays [4].

Berké eut pour successeur son neveu Mangou Timour (en turc) ou Mongka Témür (en mongol), petit-fils de Batou par Toutouqan ou Touqouqan [5]. Mangou Timour, qui régna sur le Qiptchaq de 1266 à 1280, prit parti, dans les guerres entre Gengiskhanides d'Asie Centrale, pour l'ogodaïde Qaïdou, khan de l'Imil, contre le djaghataïde Baraq, khan du Turkestan. En 1269, on l'a vu, il envoya en Asie Centrale 50.000 hommes sous le commandement du prince Berkedjar qui aida Qaïdou à triompher de Baraq [6]. Dans la lutte que soutenait Qaïdou pour arracher l'empire au grand-khan Khoubilaï, Mangou Timour embrassa au moins diplomatiquement le parti de Qaïdou. On a vu que ce fut à lui que fut livré en 1277 le prince Nomokhan, fils de Khoubilaï, fait prisonnier en Mongolie et que d'ailleurs il rendit par la suite à son père [7]. A la faveur de cette lutte, le khanat de Qiptchaq affirma son indépendance à l'égard du grand-khan. Les monnaies de la Horde p.479 d'or, frappées dans la ville de

---

[1] Barthold, *Sarâi,* Enc. Isl., 163.

[2] Voir plus haut, p. 236.

[3] Ibn Arabchâh, trad. Sanders, 76-79. Cf. Heyd, *Commerce du Levant*, II, 227-229.

[4] Arabchâh, 78.

[5] Barthold, *Mangü-Timur,* Enc. Isl., 261.

[6] Voir plus haut, p. 404.

[7] Voir plus haut, p. 360.

Bolghar et qui portaient jusque-là le nom des grands-khans, ne portèrent désormais que le nom de Mangou Timour et de ses successeurs.

Mangou Timour continua à l'égard du sultanat mamelouk d'Égypte d'une part, à l'égard de l'empire byzantin de l'autre la politique d'amitié inaugurée par Berké. Il prit un édit pour consacrer sur le territoire du khanat les privilèges des prêtres de l'Église grecque orthodoxe et employa à diverses reprises l'évêque de Saraï Théognoste comme ambassadeur à la cour de Constantinople [1].

Nogaï et Toqtaï.

@

Touda Mangou (1280-1287), frère et successeur de Mangou Timour, était, d'après Nowairî, un musulman fort dévot, « observant des jeûnes austères, toujours entouré de cheîkhs et de fakirs » mais un incapable souverain. Il dut abdiquer et on mit sur le trône Toula-bouqa (1287-1290), neveu des deux khans précédents. Le véritable maître du khanat était Nogaï, ce Djötchide d'une branche cadette que nous avons vu à la tête des armées dans les expéditions contre la Perse sous Berké, en 1262 et 1266, et contre l'empire byzantin en 1265 [2]. Le franciscain Ladislas, chef de la mission de Gazarie (Crimée), rendant compte au général de son Ordre, à la date du 10 avril 1287, du voyage de frère Moïse à la cour de Qiptchaq, parle de Nogaï sur le même rang que de Toula-bouqa et comme d'un co-empereur [3]. Il semble que, tandis que le domaine propre de Touda-Mangou, puis de Toula-bouqa restait situé autour de Saraï, sur la basse Volga, celui de Nogaï doive être recherché du côté du Don et du Donetz [4]. La correspondance des franciscains prouve en

---

[1] Cf. G. I. Bratianu, *Le commerce génois dans la mer Noire*, 259.

[2] Cf. G. I. Bratianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea alba*, 38-39.

[3] R. P. Golubovitch, *Bibliotheca Bio-bibliograflca dell'Oriente francescano*, II, 444. Éloge de Nogaï dans Marco Polo, éd. Moule-Pelliot, 488.

[4] Hypothèses diverses chez Cheshire. *The great Tartar invasion of Europe,* dans *Slavonic Review,* V. 1926, 101 et chez Bruce Boswell, *The Kipchak Turks, ibid.*, VI, 1927, 82.

outre que Nogaï n’était pas hostile au christianisme : une de ses femmes, que les franciscains appellent Djaylak, et Pachymère, Alaka, était venue se faire baptiser par les franciscains à Kirkier ou Tchoufout-kalé. Les musulmans ayant enlevé la cloche de la chapelle catholique de Solhat ou Solgat, en Crimée, un dignitaire mongol était venu punir les coupables, etc.

p.480 Nogaï se montrait pour les Byzantins un allié assez sûr. En 1280 il les aida à renverser le roi des Bulgares Ivaïlo ou Lakhanas, à qui, après diverses péripéties, se substitua, avec leur agrément, sur le trône de Tirnovo, un boïar d’origine « comane », c’est-à-dire un Turc-Qiptchaq nommé George Terterii [1]. Sous le règne de Terterii (1280-1292), comme l’ont montré M. M. P. Nikov et G. Cahen, la Bulgarie fut un véritable protectorat mongol, étroitement rattaché à la personne de Nogaï. Le fils de Terterii, Svêtoslav, vint résider comme otage à la cour de Nogaï et sa sœur épousa Tchaka ou Djékou, fils du redoutable chef mongol [2].

La puissance de Nogaï finit par porter ombrage au jeune khan Toula-bouqa, qui rassembla des troupes pour se défaire de lui ; mais le vieux guerrier sut endormir les soupçons de Toula-bouqa et le convia à une entrevue amicale qui était un guet-apens. Au milieu de la conversation, le jeune homme se vit entouré par les troupes de Nogaï, jeté à bas de cheval et garrotté. Nogaï le livra à un fils de Mangou-Timour nommé Toqtaï, Toqta ou Toqtoa, qui était l’ennemi personnel du malheureux et qui le fit périr. Après quoi Nogaï plaça ce même Toqtaï sur le trône, persuadé que le nouveau khan, lui devant tout, serait un jouet docile entre ses mains (1290). Mais Toqtaï finit par se lasser, lui aussi, de supporter la tutelle du faiseur de rois. Il attaqua Nogaï et, dans une première bataille près du Don, en 1297, fut complètement battu. Nogaï, vieilli, eut le tort de ne pas marcher aussitôt sur Saraï où s’était

---

[1] Chapman, *Michel Paléologue*, 136-137. G. I. Bratianu, *Commerce génois dans la mer Noire*, 234.

[2] G. Cahen, *Les Mongols dans les Balkans,* Rev. Hist. 1924, 55. — G. I. Bratianu, *Recherches sur Vicina,* 109. Sur Nogaï, monographie de Veselovski dans les *Mémoires de l’Académie des sciences de l’U.R.S.S.,* XIII, 1922 (en russe). Notons qu’une fille de Nogaï épousa le prince russe Féodor de Riazan.

retiré son adversaire [1]. En 1299, dans une seconde bataille livrée près du Dniéper, il fut vaincu par Toqtaï et abandonné des siens.

> « Ses fils et ses troupes prirent la fuite au déclin du jour. Il était fort avancé en âge, ses longs sourcils couvraient ses yeux. Il fut abordé par un soldat russe de l'armée de Toqtaï qui voulut le tuer. Nogaï se fit connaître de lui et lui dit de le conduire à Toqtaï, mais le Russe lui trancha la tête et la porta au khan. Toqtaï fut affligé de la mort du vieillard et fit exécuter le meurtrier [2].

Les fils de Nogaï essayèrent de lui succéder dans son héritage, mais leurs querelles permirent à Toqtaï de les abattre. L'un d'eux, p.481 Tchaka, poursuivi par Toqtaï, se réfugia d'abord, dit Nowairî, chez les Bachkirs, puis chez les Ases (Alains) et finalement en Bulgarie où régnait son beau-frère Svêtoslav ; mais celui-ci eut peur des représailles du khan Toqtaï et fit tuer Tchaka à Tirnovo (1300) [3].

Pendant que ces guerres civiles troublaient la Horde d'Or, la Horde Blanche dans les steppes du Sari-sou et du Tourgaï voyait, dit Rachîd ed-Dîn, le khan Nayan ou mieux Bayan (1301-1309), petit-fils du fondateur Orda, aux prises avec la révolte de son cousin et rival Kouïlek ou Koblouk que soutenaient le khan ogodaïde de l'Imil, Qaïdou, et le khan jaghataïde de Transoxiane, Douwâ, maîtres du Turkestan. Bayan chercha un appui auprès du grand-khan de Chine Témür, mais ne put à cause de la distance obtenir d'aide matérielle. Il finit cependant par rester maître des steppes natales [4].

Depuis un demi-siècle, des comptoirs avaient été établis par les Génois et les Vénitiens en Crimée — dans la Gazarie (Khazarie), du nom du peuple turc qui l'avait habitée naguère. C'est, semble-t-il, vers 1266 que le gouvernement mongol concéda aux Génois à Caffa un terrain pour un consulat et des entrepôts de marchandises qui dut être le point de départ de la grande

---

[1] En décembre 1299, Nogaï se trouvait devant Soldaja (Soudak) en Crimée quand il partit de là livrer sur le Dnieper sa dernière bataille.

[2] Nowairî et Rachîd ed-Dîn dans d'Ohsson, IV, 755 et 758,.

[3] Cf. G. I. Bratianu, *Recherches sur Vicina,* 39-40, 72.

[4] Rachîd ed-Dîn, dans d'Ohsson, IV, 515.

colonie génoise de Crimée [1]. Les marchands italiens fréquentaient même sur la basse Volga la ville de Saraï, capitale des khans de Qiptchaq et qui était le grand marché des pelleteries du Nord. Nous savons qu'ils y achetaient aussi de jeunes esclaves turcs qu'ils allaient revendre aux Mamelouks d'Égypte pour assurer le recrutement de ces derniers. Mécontent d'un commerce qui vidait la steppe de ses meilleurs soldats, le khan Toqtaï adopta à l'égard des commerçants italiens une attitude hostile. En 1307, il fit arrêter les résidents génois de Saraï, puis il envoya une armée assiéger la colonie génoise de Caffa. Le 20 mai 1308, les colons génois mirent eux-mêmes le feu à la ville et se sauvèrent sur leurs vaisseaux. La situation resta tendue jusqu'à la mort de Toqtaï (août 1312) [2].

Özbeg et Djanibeg.

@

Le neveu de Togtaï, Özbeg [3] lui succéda (1312-1340). Les renseignements que nous avons sur son attitude religieuse sont assez p.482 contradictoires. D'après la continuation de Rachîd ed-Dîn, il avait, sous le règne de Toqtaï, mécontenté les chefs mongols par son prosélytisme musulman inconsidéré :

> — Contente-toi de notre obéissance, lui répondaient-ils. Que t'importe notre religion ? Et pourquoi abandonnerions-nous le *yassaq* de Gengis-khan pour la religion arabe ?

A la mort de Toqtaï, avant de nommer khan le fils du défunt, les chefs mongols étaient donc résolus à écarter la candidature d'Özbeg en l'attirant dans un festin pour l'y assassiner. Mais Özbeg, prévenu, eut le temps de s'enfuir au galop et de revenir avec des troupes. Il cerna le groupe et massacra à la fois les conjurés et l'héritier de Toqtaï, après quoi il monta lui-même sur le trône. A la demande du sultan mamelouk d'Égypte en-Nâçir, il se

---

[1] Heyd, *Commerce du Levant*, II, 163. G. I. Bratianu, *Commerce génois dans la mer Noire*, 219. Hammer, *Geschichte der goldenen Horde*, 254.

[2] Heyd. II, 170. G. I. Bratianu, *Commerce génois,* 282-283.

[3] Prononcer euzbeg.

décida, après de longues tergiversations, à lui accorder en mariage une princesse gengiskhanide, faveur inouïe dans la mentalité mongole et qui scellait l'intimité du khanat de Qiptchaq avec les défenseurs officiels de l'Islam (1320) [1]. Cependant le mahométisme d'Özbeg ne l'empêcha pas de se montrer généralement libéral envers le christianisme [2]. Une lettre du pape Jean XXII, du 13 juillet 1338, remercie le khan pour sa bienveillance envers les missions catholiques [3]. En 1339 Özbeg reçut le franciscain Jean de Marignolli, envoyé par Benoît XII et qui lui offrit en cadeau un magnifique cheval dé guerre, avant de repartir à travers le Qiptchaq vers le Djaghataï et Pékin [4]. En même temps Özbeg concluait un accord commercial avec les Génois et les Vénitiens. Les ambassadeurs de Gênes, Antonio Grillo et Nicolo di Pagana reçurent l'autorisation de relever les murs et les entrepôts de Caffa. Dès 1316 cette colonie était de nouveau en pleine activité [5]. En 1332 Özbeg permit de même aux Vénitiens d'établir une colonie à Tana, à l'embouchure du Don [6]. Du côté russe, les gens de Tver ayant le 15 août 1327 massacré les commissaires mongols chargés de la levée du tribut et ayant même fait périr un cousin d'Özbeg, celui-ci chargea de la répression le prince Ivan de Moscou auquel il confia 50.000 hommes à cet effet. Ce fut en cette qualité d'exécuteurs des volontés du khan que les princes de Moscou préludèrent à leur grandeur future.

p.483 Le khan Djanibeg (1340-1357), fils et successeur d'Özbeg, commença par confirmer ces privilèges (1342), mais à la suite d'une rixe survenue à Tana en 1343 entre Italiens et Musulmans, il chassa Vénitiens et

---

[1] D'Ohsson, IV, 573-575.

[2] Sa sœur Kontchaka avait d'ailleurs épousé le grand-prince russe George (1318).

[3] De même Özbek, à la prière du métropolite de Moscou Pierre, avait accordé de larges privilèges à l'Église russe (1313).

[4] Moule, *Christians in China*, 255.

[5] Heyd, *Commerce du Levant*, II, 170. G. I. Bratianu, *Commerce génois,* 283.

[6] Heyd, II, 181-183. G. I. Bratianu, 286.

Génois de Tana et vint à deux reprises assiéger Caffa (1343, 1345) [1]. La colonie génoise lui offrit d'ailleurs une telle résistance qu'il dut lever le siège [2]. Gênes et Venise entreprirent ensuite le blocus des côtes mongoles de la mer Noire à l'est de Kertch. Finalement en 1347 Djanibeg dut autoriser le rétablissement de la colonie de Tana [3]. L'hostilité contre les Occidentaux allait de pair avec une nouvelle vague d'islamisation. Les progrès de l'islam, si sensibles sous Özbeg, portaient leurs fruits, ainsi que l'influence de l'Égypte mamelouke dans tous les domaines de la vie politique et sociale. De la tolérance religieuse traditionnelle des Gengiskhanides, la Horde d'Or était en train de passer au fanatisme musulman « totalitaire » des Mamelouks [4] .

Djanibeg profita de l'anarchie qui régnait en Perse depuis la chute du khanat houlagide pour réaliser la vieille ambition de sa famille : la conquête de l'Azerbeîdjân. En 1355 il conquit cette province, avec Tauris, l'ancienne capitale des khans de Perse, sur le chef local Achraf le Tchopanien qu'il tua et dont il suspendit la tête à la porte de la grande mosquée de Tauris. Mais son fils Berdibeg, qu'il laissa comme vice-roi à Tauris, rentra bientôt au Qiptchaq, rappelé par la maladie de son père et dès 1358 les troupes Qiptchaq furent chassées de l'Azerbeîdjân par les Djélaïrides (voir p. 465) [5].

Mamaï et Toqtamich.

@

Le règne de Berdibeg fut court (1357-1359). Après lui, le Qiptchaq tomba dans l'anarchie, plusieurs Djötchides se disputant le trône. En réalité, le pouvoir appartint surtout à un nouveau faiseur de rois, l'énergique Mamaï ou

---

[1] Heyd, II, 187 et sq.

[2] C'est ce siège qui devait provoquer la propagation de la Peste Noire en Occident (1348).

[3] Heyd, II, 197 et sq.

[4] Interdiction de sonner les cloches à Soldaja, édictée par Özbeg en 1320 (Heyd, II, 204).

[5] D'Ohsson, IV, 741-742.

Mamaq, qui de 1361 à 1380 fut, comme autrefois Nogaï, le vrai maître de la Horde d'Or [1]. Cependant le prestige des Mongols n'avait pas résisté à leurs guerres civiles et à partir de 1371 les princes russes cessèrent de venir rendre hommage à la cour de Saraï, même de payer tribut. p.484 Le grand duc de Moscou Dimitri Donskoï résista à une invasion mongole de représailles (1373) et, à son tour, commença les campagnes de revanche en direction de Kazan (1376). Le 11 août 1378 il battit une première fois les armées de Mamaï à la Voja. Le 8 septembre 1380 il livra à Mamaï une seconde bataille, plus importante, à Koulikovo, au confluent du Don et de la Népriadva, bataille terriblement disputée, mais à la suite de laquelle Mamaï, épuisé par ses pertes, battit en retraite. Malgré son activité, Mamaï ne fut pas plus heureux contre la colonie génoise de Crimée à laquelle, après une attaque infructueuse, les Mongols durent finalement reconnaître la possession de toute la « Gothie » entre Soldaja (Soudak) et Balaclava (1380) [2].

Il semblait que dès ce moment le khanat de Qiptchaq dût s'effondrer devant la revanche des puissances chrétiennes. Il reçut un renouveau inattendu à la suite de l'entrée en scène d'un acteur venu de l'Est, Toqtamich, khan de la Horde Blanche.

On a vu (p. 470) que les steppes du Sari-sou, depuis l'Ouloutaou au nord et le bas Sîr-daryâ au sud jusque vers Sighnâq (du côté de l'actuel Tioumen-ariq) avaient, dans le partage entre les fils de Djötchi, constitué le domaine de la Horde Blanche dont le premier chef fut Orda, frère aîné de Batou et de Berké. Le sixième successeur d'Orda à la tête de la Horde Blanche, le khan Ourous (vers 1361-1377) entra en lutte avec un de ses parents nommé Toqtamich, son neveu d'après certaines sources, ou, d'après Abou'l Ghâzî, un cousin éloigné, descendant de Touqaï-Timour, frère d'Orda, de Batou et de Berké [3]. Toqtamich alla à Samarqand demander l'appui du roi de Transoxiane Tamerlan. Celui-ci, heureux, comme nous le verrons, de recevoir dans sa clientèle le prétendant gengiskhanide, lui donna les villes d'Otrâr, de Çabrân

---

[1] D'abord sur le Don, puis aussi à Sand. Hammer, *Goldene Horde,* 318-326.

[2] Heyd, *Commerce du Levant*, II, 205.

[3] Barthold, *Toktamish*, Enc. Isl., 850.

et de Sighnâq, situées sur la rive nord du moyen Sîr-daryâ, à la frontière de la Transoxiane et de la Horde Blanche [1]. Toutefois Toqtamich ne resta pas paisible possesseur de ce territoire. Il y fut relancé à diverses reprises par Ourous et par les trois fils d'Ourous, Qoutlouq-bouqa [2], Tokhta-qiya et Timour-mélik. Une première fois, Qoutlouq-bouqa le battit et le chassa, mais fut tué dans sa victoire. Toqtamich revint en Transoxiane implorer des secours de Tamerlan et put ainsi se rétablir à Çabrân, pour bien peu de temps d'ailleurs, car Tokhta-qiya l'en chassa de nouveau p.485 sans peine. Tamerlan entra alors personnellement dans la steppe et au commencement de 1377 infligea une grande défaite à la Horde Blanche. Le vieux khan Ourous mourut peu après, remplacé par ses deux fils, Tokhta-qiya d'abord, Timour-mélik ensuite. Au fond, rien n'était tranché. Une fois Tamerlan rentré chez lui, en Transoxiane, Timour-mélik, en cette même année 1377 battit une fois de plus Toqtamich. Enfin pendant l'hiver de 1377-1378 Toqtamich, toujours grâce à l'aide de Tamerlan réussit à triompher de Timour-mélik et à s'imposer comme khan de la Horde Blanche.

Une fois maître de cette horde, Toqtamich, jusque-là assez faible comparse de Tamerlan, sentit croître ses ambitions. A l'ouest du fleuve Oural, la Horde d'Or, le khanat de Qiptchaq se trouvait aux prises avec la révolte de ses vassaux russes. Profitant de ces embarras, les accroissant par son intervention, Toqtamich posa sa candidature au trône du Qiptchaq. Au printemps de 1378, d'après la chronologie de Barthold, il partit de Sighnâq pour la conquête de la Russie mongole. La lutte, mal connue, dura plusieurs années. Le maître de la Horde d'Or, Mamaï, se trouvait pris à revers par les princes russes ; le 8 septembre 1380, on l'a vu, il se fit battre à Koulikovo par le grand duc de Russie Dimitri Donskoï. Peu après Toqtamich, attaquant Mamaï sur le front sud, l'écrasa dans une bataille livrée au voisinage de la mer d'Azov, dans le district de Marioupol, près de la rivière Kalka ou Kalmious où cent cinquante-huit ans plus tôt Subötaï avait remporté sa fameuse victoire. Mamaï se réfugia à Caffa, en Crimée où il fut tué assez traîtreusement par les Génois.

---

[1] *Zafer nâmé,* trad. Petis de la Croix, I (II, chap. XX-XXI), p. 278.

[2] Ou Qoutlough-bougha.

Toqtamich monta alors sur le trône de la Horde d’Or. Déjà maître de la Horde Blanche, il se trouva avoir refait l’unité des possessions de son aïeul Djötchi. De Saraï, sa capitale, il régnait maintenant sur toutes les steppes qui s’étendent entre l’embouchure du Sîr-daryâ et celle du Dniester.

Toqtamich profita aussitôt de sa puissance pour réclamer aux princes russes l’hommage traditionnellement rendu par eux aux khans de Qiptchaq. Enorgueillis par leur victoire de Koulikovo, ils refusèrent (1381). Toqtamich envahit alors les principautés russes, les mit à feu et à sang, saccageant les villes de la Souzdalie, Vladimir, Youriel, Mojaïsk et, le 13 août 1382, Moscou qu’il détruisit de fond en comble. Les Lithuaniens qui avaient voulu intervenir dans les affaires russes subirent à leur tour une sanglante défaite près de Poltava. Pour un siècle encore la Russie chrétienne se trouva replacée sous le joug mongol.

p.486 Par un redressement inattendu, Toqtamich avait donc intégralement restauré la puissance du khanat de Qiptchaq. L’unification de la Horde d’Or et de la Horde Blanche, l’écrasement de la Moscovie faisaient de lui un nouveau Batou et un nouveau Berké. Ce redressement dut avoir un retentissement d’autant plus considérable qu’à cette date les Gengiskhanides avaient été chassés de Chine, éliminés de la Perse, annihilés au Turkestan. Seul de cette illustre famille, Toqtamich demeurait debout. Restaurateur de la grandeur mongole, il se crut assez naturellement appelé à recommencer son ancêtre Gengis-khan et c’est sans doute dans cette pensée qu’il entreprit, pour commencer, de conquérir la Transoxiane et la Perse. Il est fort probable que, vingt ans plus tôt, dans l’anarchie où s’étaient débattues ces deux contrées, il eût réussi. Mais depuis quelques années, Transoxiane et Perse étaient devenues la propriété d’un personnage de premier plan, celui-là même, justement, qui avait favorisé l’ascension de Toqtamich : Tamerlan. La guerre qui éclata entre eux en 1387 et qui devait durer jusqu’en 1398 allait permettre de savoir si l’empire des steppes resterait à la vieille dynastie mongole ou s’il passerait au nouveau conquérant turc.

@

7.

TAMERLAN.

Le royaume de Transoxiane délivré des Mongols par Tamerlan.

@

Timour, dit Timour lenk (le Boiteux), mot dont nous avons fait Tamerlan, naquit en Transoxiane le 8 avril 1336 à Kech, l’actuel Chahr-i Sebz (la Ville Verte), au sud de Samarqand. Les historiens timourides ont cherché à le faire descendre d’un compagnon de Gengis-khan, voire à le rattacher à la famille gengiskhanide. En réalité ce n’était nullement un Mongol, mais un Turc. Il appartenait à une famille noble de Transoxiane, rattachée au clan Barlâs et possessionnée autour de Kech, dont elle avait le gouvernement.

Nous avons exposé, à propos de l’histoire du khanat de Djaghataï, dont elle dépendait, l’état de la Transoxiane à cette époque (p. 416). Nous avons vu que sous l’énergique impulsion du « maire du palais » Qazghân ce pays, khanat mongol en théorie, confédération turque en réalité, avait recommencé à jouer un certain rôle en Asie centrale. Mais l’assassinat de l’émir Qazghân avait ramené l’anarchie (1357). Le fils du défunt, Mîrzâ 'Abdallâh, avait été chassé par l’oncle de Tamerlan, Hâdjî Barlâs, p.487 seigneur de Kech et par un autre noble turc local, nommé Bâyân Seldouz (1358). Aucun de ces deux hommes n’avait de capacités politiques suffisantes pour s’imposer sérieusement à la noblesse turque transoxianaise. En outre un petit-fils de Qazghân, Mîr Hosseîn, se rendit maître d’une importante principauté en Afghanistan, avec Caboul, Balkh, Qoundouz et le Badakhchân. C’était le morcellement féodal du pays. Nous avons vu que le khan djaghataïde de l’Ili, Toughlouq Timour profita de cette anarchie pour envahir la Transoxiane, la soumettre et reconstituer ainsi à son profit l’intégrité de l’ancien *oulous* de

Djaghataï (mars 1360 d'après le *Zafer nâmé*) [1]. Hâdjî Barlâs, l'oncle de Tamerlan, renonçant à une lutte impossible, s'enfuit de Kech au Khorâssân.

Tamerlan fut beaucoup plus adroit. Ce jeune homme de vingt-cinq ans comprit que l'occasion était favorable pour sortir de l'obscurité. Non certes qu'il se soit posé aussitôt en champion désespéré de la résistance turque transoxianaise contre le retour offensif des Mongols de l'Ili. Tout au contraire, il vit dans les événements que subissait son pays un moyen de se substituer légalement à son oncle Hâdjî Barlâs dans la direction de leur clan et dans le gouvernement de Kech ; pour cela il fit fort opportunément et catégoriquement acte de vassalité envers le khan envahisseur Toughlouq Timour. Le discours que Chéref ed-Dîn met à cette occasion dans la bouche de son héros est un petit chef-d'œuvre d'hypocrisie décente : en se soumettant, quoi qu'il lui en coûtât, il se sacrifiait à l'intérêt public, au lieu et place de son oncle dont la fuite risquait d'entraîner la ruine de leur maison [2]. De fait, Toughlouq Timour, heureux d'un ralliement aussi précieux, récompensa Tamerlan et le confirma dans la possession de Kech. Cependant Hâdjî Barlâs, profitant d'un éloignement momentané des troupes djaghataïennes, revint à Kech. Le vertueux Tamerlan n'hésita pas à l'attaquer, mais malgré un premier combat victorieux, il fut abandonné de ses troupes et n'eut d'autre ressource que d'aller faire amende honorable auprès de Hâdjî Barlâs qui d'ailleurs lui pardonna [3]. Le retour du khan Toughlouq Timour de l'Ili en Transoxiane allait rétablir les affaires de Tamerlan (1361) [4]. A l'arrivée du p.488 khan, tous les nobles transoxianais, Mir Bâyézîd, émir de Khodjend, Bayân Seldouz, Tamerlan, Hâdjî Barlâs lui-même cette fois, vinrent lui faire leur cour. Mais le Mongol voulait faire un exemple pour impressionner cette noblesse turque, trop turbulente. Il fit, sans motif apparent, exécuter Mir Bâyézîd [5]. Sur quoi Hâdjî Barlâs prit peur et repartit en dissidence. Mal lui en prit : en arrivant au

---

[1] *Zafer nâmé,* trad. Denison Ross, dans sa traduction du *Ta'rîkh-i Rachîdî*, p. 15.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Petis de la Croix, I, 28.

[3] *Zafer nâmé,* 36-38.

[4] *Ibid.,* trad. Denison Ross, *l. c.*, p. 18.

[5] Ainsi qu'un peu plus tard Bayân Seldouz.

Khorâssân, il fut assassiné près de Sebzéwâr. Tamerlan alla aussitôt punir les assassins. En réalité, il se trouvait opportunément débarrassé d'un rival et devenait définitivement seul seigneur de Kech et chef du clan Barlâs. Toughlouq Timour à qui sa précoce sagesse avait su plaire, le donna comme conseiller à son fils Ilyâs Khôdja à qui, en regagnant l'Ili, il laissait la vice-royauté de la Transoxiane [1].

Tamerlan avait jusque-là joué la carte du loyalisme djaghataïde. Sans doute espérait-il avoir dans l'administration djaghataïde la première place. Il n'eut que la seconde, le khan ayant confié aux côtés de son fils Ilyâs Khôdja le pouvoir suprême à un autre émir nommé Begdjik. Cette fois Tamerlan rompit avec les représentants du khan. Il alla trouver le roi de Balkh, de Qoundouz et de Caboul, Mîr Hosseîn à qui il avait naguère rendu service en l'aidant à soumettre le Badakhchân et qui était d'ailleurs son beau-frère. Tous deux passèrent en Perse où, menant la vie d'aventuriers, ils mirent leur épée au service d'un prince du Seistan, après quoi ils allèrent reformer leurs forces en Afghanistan, du côté de Qoundouz, dans les possessions de Mîr Hosseîn, puis ils pénétrèrent en Transoxiane [2]. Une armée djaghataïenne essaya de les arrêter au Pont de pierre (*pul-i sengi*) de la Wakhch [3]. Tamerlan passa la rivière à la faveur d'un stratagème, battit l'ennemi et, par les Portes de fer, alla délivrer sa ville de Kech. Le prince djaghataïde Ilyâs Khôdja tenta un dernier effort. Il fut vaincu par Tamerlan dans une grande bataille que le *Zafer nâmé* place entre Tach Arighi et Kaba-matan, ou Mitan, près de Kech et de Samarqand, faillit être fait prisonnier et dut s'enfuir précipitamment vers l'Ili [4]. Tamerlan et Mîr Hosseîn le poursuivirent par delà Khodjend et ne s'arrêtèrent qu'à Tachkend. La Transoxiane était délivrée p.489 des Mongols (1363). Entre la bataille du Pont de pierre et celle de Kaba-matan, Ilyâs Khôdja, avait appris la mort, survenue sur l'Ili, de son père Toughlouq Timour.

---

[1] *Zafer nâmé,* trad. Denison Ross, *l. c.*, p. 22.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Petis, I, 45, 54.

[3] *Zafer nâmé,* trad. Petis, 68-74. Trad. Denison Ross, *l. c.,* 27-29.

[4] *Zafer nâmé,* trad. Petis, 75.

La Transoxiane, disions-nous, était délivrée des Mongols, affranchie de l'autorité des Djaghataïdes. Mais ni Tamerlan ni Mîr Hosseîn ni les autres chefs de la noblesse turque locale n'estimèrent pouvoir se passer d'un souverain djaghataïde. Le légitimisme gengiskhanide restait si incontesté, dans les formes tout au moins, qu'il parut indispensable aux vainqueurs de faire sanctionner leur victoire par un Djaghataïde de paravent sous le nom duquel, bien entendu, ils gouverneraient. Ils découvrirent un arrière petit-fils de Douwa, nommé Kâbil-châh ou Kâboul-châh, qui se cachait sous un habit de derviche. C'était l'homme qu'il leur fallait. « On le mit sur un trône, on lui présenta la coupe royale, et tous les seigneurs à la fois firent devant lui les neuf génuflexions rituelles », après quoi personne ne s'occupa plus de lui, mais sa présence à la tête du royaume de Transoxiane suffisait à légitimer et consacrer celui-ci en droit gengiskhanide [1]. Le Djaghataïde de l'Ili, Ilyâs-khôdja n'avait plus à s'immiscer dans les affaires transoxianaises puisqu'il y avait à Boukhârâ et à Samarqand un autre Djaghataïde authentique, un autre khan de droit divin au nom duquel agissaient, en toute tranquillité de conscience et leur formalisme juridique dûment satisfait, Tamerlan et Mîr Hosseîn.

Ilyâs Khôdja, après être allé recueillir dans la région de l'Ili la succession de son père, fit cependant un dernier effort. En 1364 il revint avec une nouvelle armée et fut d'abord vainqueur de Tamerlan et de Mîr Hosseîn sur la rive nord du Sîr-daryâ, entre Tachkend et Tchinaz, dans la bataille dite des marais (1365). Mîr Hosseîn et Tamerlan battirent en retraite jusqu'à l'Amoû-daryâ, le premier vers Sâli-Sérâï (au nord de Qoundouz), le second jusqu'à Balkh, abandonnant ainsi la Transoxiane à l'invasion d'Ilyâs Khôdja qui vint mettre le siège devant Samarqand [2]. Puis la chance tourna. La population de Samarqand, animée par le « clergé » musulman, se défendit énergiquement, tandis qu'une épidémie décimait les assiégeants. A la fin Ilyâs Khôdja, évacuant la Transoxiane, regagna l'Ili (1365). Nous verrons que, victime de la révolte d'un émir Doughlat, il ne devait guère survivre à sa défaite.

---

[1] *Zafer nâmé*, trad. Petis, I, 76-78. Trad. Denison Ross, 29-31.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Petis, I, 80-92. Trad. D. Ross, 31-37.

Duel de Tamerlan et de l’émir Hosseîn.

@

p.490 Tamerlan et Mîr Hosseîn avaient définitivement délivré la Transoxiane. Ce duumvirat, d’ailleurs uni par une alliance de famille (Tamerlan avait, on l’a vu, épousé la sœur de Hosseîn), manifesta dès le début le désaccord des deux associés. Hosseîn semblait le plus puissant : il avait en propre, en dehors de la Transoxiane, son royaume afghan, avec Balkh, Qoundouz, Khoulm et Caboul [1]. Mais Tamerlan, solidement assis dans son domaine de Kech et de Qarchî, aux portes mêmes de Samarqand, avait, surtout, une autrement puissante personnalité. Après la fuite d’Ilyâs Khôdja ils s’étaient tous deux rendus à Samarqand pour y réorganiser l’État. Hosseîn s’y conduisit en maître, taxant jusqu’aux plus hauts seigneurs. Tamerlan, pour gagner ceux-ci à sa cause, s’empressa de leur fournir, de son trésor personnel, les sommes nécessaires : il fit même, avec une feinte soumission qui constituait le plus insultant des blâmes, remettre à Hosseîn les bijoux de sa propre femme, sœur de ce dernier [2]. La mort de la princesse acheva d’éloigner l’un de l’autre les deux rivaux. Hosseîn eut d’abord le dessus. Il chassa Tamerlan de Qarchî. Tamerlan reprit la ville par escalade et se trouva du même coup maître de Boukhârâ. De Sâli-Sérâï, au nord de Qoundouz, où il résidait, Hosseîn vint alors avec une armée supérieure en nombre reconquérir la Transoxiane. Il prit aux Timouriens Boukhârâ et Samarqand, tandis que Tamerlan, jugeant les chances trop inégales, s’enfuyait sans vergogne au Khorâssân [3].

Cette fuite, après les reculades ou retraites des années précédentes devant Toughlouq Timour ou Ilyâs Khôdja, achève de peindre le caractère de Tamerlan. Non certes qu’elle permette de l’accuser de lâcheté. Sa bravoure militaire est hors de cause. Mais en dépit de cette fougue même qui, le cas échéant, le jetait à l’assaut comme un simple soldat, Tamerlan savait, quand

---

[1] Toutefois, Hosseîn résidait d’ordinaire à Sali-Sérâï, sur la rive nord de l’Amoû-darya, au nord de Qoundouz.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Petis, I, 97.

[3] *Ibid.,* trad. Petis, I, 127-132.

la politique l'exigeait, rompre et guetter patiemment une occasion plus favorable. En attendant, il menait de nouveau la vie de chevalier errant, passant au galop, à travers mille aventures, du Khorâssân au pays de Tachkend où d'ailleurs il ne craignait p.491 pas de pactiser une seconde fois avec les Mongols de l'Ili, ces ennemis héréditaires de son peuple. Pis encore : il s'efforça de provoquer pour le printemps suivant une invasion de ces Mongols-Djaghataï de l'Ili en Transoxiane [1]. Ainsi, après avoir affranchi d'eux la Transoxiane, il se préparait à la reconquérir à leur tête sur l'émir Hosseîn. La rhétorique du *Zafer nâmé* s'essouffle à découvrir des prétextes moraux pour cette période de la vie du grand aventurier. Ajoutons que Tamerlan n'eut pas besoin d'aller jusqu'à la trahison intégrale. Devant la menace d'une invasion mongole, cette fois conduite par son rival, Hosseîn prit peur. Il proposa à Tamerlan la paix, en alléguant, bien entendu, l'intérêt de leur commune foi musulmane, l'obligation de s'unir pour empêcher les Mongols à moitié « païens » de l'Ili et du Youldouz de venir piller la sainte terre de Transoxiane [2].

Tamerlan n'attendait que cela. Il déclara se laisser toucher par ces pieuses considérations. Il eut même un songe. La paix se fit, on rétablit le *statu quo,* le *condominium* assez mal défini entre Hosseîn et lui. Et il récupéra son domaine de Kech.

La suite est une merveilleuse comédie d'hypocrisie orientale, avec protestations d'amitié, embrassades de réconciliation, pieuses maximes coraniques débitées à tout bout de champ, puis trahisons, coups de main et exécutions sommaires à la turque.

Tamerlan semblait remplir loyalement son rôle d'allié de Hosseîn ; ce fut ainsi qu'il l'aida à soumettre la citadelle de Caboul révoltée, puis les montagnards du Badakhchân, révoltés également, mais cette aide prenait maintenant des allures de surveillance, de mainmise, de menace. Hosseîn, qui sentait que la Transoxiane resterait à son rival, s'installait de plus en plus lui-

---

[1] *Zafer nâmé*, I, 148-156.

[2] *Ibid.,* 157-160.

même en Afghanistan. Il relevait en hâte la citadelle de Balkh, initiative qui, nous dit-on, « déplut à Tamerlan » [1].

> « Lorsque Dieu veut une chose, commence ici benoîtement le *Zafer nâmé,* il en dispose les causes pour qu’elles se produisent comme sa providence en a décidé. Il avait destiné à Tamerlan et à sa postérité l’empire de l’Asie, parce qu’il prévoyait la douceur de son gouvernement qui devait rendre les peuples heureux [2].

Ce ton dévot, qui semble ici quelque peu paradoxal, est au contraire exactement celui qui convient. En effet Chéref ed-Dîn se met ensuite à moraliser sur l’avarice de Mîr Hosseîn, sa p.492 raideur qui lui aliénait les autres féodaux, son esprit impolitique, etc. Suit une trame d’intrigues assez compliquées où Hossein a naturellement tous les torts et où on l’accuse d’avoir projeté un guet-apens contre Tamerlan. Toujours est-il que ce fut Tamerlan qui, sans déclaration de guerre, déclencha une attaque brusquée contre Hossein. Parti de Kech, il traversa l’Amoû-daryâ à Termed et envahit la Bactriane, fief de son adversaire. La garnison hosseinienne de Qoundouz, surprise, se donna à lui, ainsi que le seigneur du Badakhchân, et il apparut à l’improviste devant Balkh où Hossein, avant de n’avoir pu faire le moindre préparatif, se trouva assiégé. Pris au piège, sans espoir de secours, le malheureux dut capituler, renoncer au pouvoir, promettre de partir en pèlerinage à la Mecque. Tamerlan du reste, lui accorda généreusement son pardon, versa même des larmes d’émotion en le revoyant, mais « à son insu » — nous affirme le *Zafer nâmé* — l’entourage du Conquérant massacra le fugitif... Quant aux habitants de Balkh, coupables d’avoir été fidèles à Hossein, ils furent en grande partie mis à mort [3].

Tamerlan, roi de Transoxiane et l’empire timouride.

---

[1] *Zafer nâmé, l. c.*, I, 160-175.

[2] *Ibid.*, 175.

[3] *Ibid.*, 180-194.

@

Tout Tamerlan est dans cette tragédie classique [1]. Ce qui domine, c’est un machiavélisme à longue portée, une hypocrisie soutenue, identifiée à la raison d’État. Un Napoléon qui aurait eu l’âme de Fouché, un Philippe II descendant d’Attila. « Sérieux et sombre, ennemi de la gaieté », comme l’homme de l’Escurial, dévot comme lui, mais soldat plein de fougue autant que capitaine expérimenté et prudent, avec cela ami des artistes et des littérateurs, goûtant comme un Chirazi la poésie persane, tel était l’homme dont la prise de Balkh achevait de faire le maître de l’Asie centrale. La lenteur calculée de son ascension, avec cette froide raison qui le fait plier quand il le faut, s’exiler quand le jeu l’exige, rappelle Gengis-khan. Comme le conquérant mongol, le chef transoxianais a eu des débuts obscurs, s’est astreint à servir en sous-ordre, sous un émir Hossein, féodal sans valeur, de même que Gengis-khan avait servi sous l’inepte wang-khan. La fuite de Tamerlan au Khorâssân, sa vie d’aventures du Seistân à Tachkend rappellent les mauvais jours de Gengis-khan sur p.493 la Baldjouna. Il met à rompre avec Hosseîn autant de scrupules juridiques, au moins officiels, que Gengis-khan à briser avec le roi kéraït : les discours à la Tite Live du *Zafer nâmé* rappellent un peu, avec le ton dévot de l’islam en plus et la fruste simplicité du pâtre mongol en moins, la fameuse plainte poétique de l’*Histoire secrète* [2]. Mais une fois le bon droit mis de son côté à grand renfort d’invocations coraniques, Tamerlan, pour se défendre contre l’ingratitude et les trahisons vraies ou supposées de l’ancien allié, l’attaque à son tour par trahison, le surprend et l’abat, comme Gengis-khan a abattu Togroul [3].

Seulement Gengis-khan était allé jusqu’au bout de son œuvre. Il s’était proclamé directement *qan,* empereur unique et suprême. Il n’avait pas songé, sous prétexte qu’il n’était qu’un seigneur de second ordre, à maintenir au-dessus de lui le fantôme de quelque descendant direct des anciens rois

---

[1] Les injures furibondes d’Ibn 'Arabchâh contre Tamerlan (traduction J. H. Sanders, 1936) ne valent pas la pieuse apologie de Chéref ed-Dîn. La plaidoirie est ici plus terrible que le pamphlet.

[2] Voir plus haut, p. 267.

[3] Plus haut, p. 268.

mongols, plus fondé que lui en légitimité ; encore moins à conquérir l'Extrême-Orient sous le couvert d'un fils cadet du roi kéraït ou de l'empereur kin. Tamerlan, lui, se fait bien proclamer roi dans Balkh conquise. Le 10 avril 1370 (il avait alors trente-quatre ans)

> « il monta sur le trône, mit la couronne d'or sur sa tête et se ceignit lui-même de la ceinture impériale en présence des princes et des émirs qui se jetèrent à genoux.

Il se déclarait, nous assure le *Zafer nâmé,* l'héritier, le continuateur de Gengis-khan et de Djaghataï. Mais sa titulature reste hésitante. Ce n'est qu'en 1388 qu'il prend nettement le titre de sultan. Surtout il n'osa supprimer les empereurs-fainéants de la maison de Gengis-khan, bien que le khan Kâboul-châh, naguère mis sur le trône par Hossein et par lui, ait, dans les derniers temps, activement pris parti contre lui en faveur de Hossein. A la vérité, nous confie le *Ta'rîkh-i Rachîdî*, il songea bien à se passer de khan, mais il se rendit bientôt compte que pour imposer l'obéissance à la féodalité transoxianaise il avait besoin d'abriter son autorité derrière un principe juridique incontesté [1]. Il se contenta donc de faire périr Kâboul-châh et de le remplacer par un autre gengiskhanide tout dévoué, celui-là, Soyourghatmich qui fut khan de la Transoxiane timouride de 1370 à 1388 [2]. Après la mort de Soyourghatmich, il nomma à sa place le fils de ce prince, p.494 Mahmoûdkhan, qui « régna » de 1388 à 1402 [3]. Tous les firmans émanant du gouvernement timouride portèrent respectueusement et protocolairement les noms de ces descendants de l'illustre famille [4]. Sans doute ne s'agissait-il là que de fantômes de souverains à l'entière dévotion de Tamerlan, nommés à sa guise, pauvres prête-noms obscurs dont personne ne se souciait ni ne s'inquiétait.

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî,* Trad. Denison Ross*,* 83*.*

[2] *Zafer nâmé*, I, p. 186 *et.* 193 (Cf. *ibid.*, p. 181). — *Ta'rîkh-i Rachîdî,* Trad. Denison Ross, 72 et 83*.*

[3] *Zafer nâmé*, II, 19-20 *;* IV, 40*.*

[4] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, p. 83.

> « De mon temps, écrira Mîrzâ Mohammed Haïdar Doughlât, les khans sont, à Samarqand, traités comme des prisonniers politiques ».

Il n'en est pas moins vrai que Tamerlan aborde ainsi la question de la souveraineté politique de biais, en casuiste. Il n'ose entièrement créer un droit nouveau, et se contente d'une situation de fait nouvelle. En fait il substitue une domination turque à la domination mongole, l'empire timouride à l'empire gengiskhanide. En droit il prétend plus ou moins ne rien changer. De même il n'a jamais dit qu'il abolissait le *yassaq* gengiskhanide en faveur de la *chérî'a,* de la loi musulmane. Tout au contraire, et Ibn 'Arabchâh le traitera, si bizarre que nous paraisse une telle allégation, de mauvais musulman pour avoir « préféré la loi de Gengis-khan à la loi de l'Islam [1]. » Peut-être cette accusation est-elle fondée au point de vue purement formel, Tamerlan ayant tenu aux yeux des populations de l'Asie Centrale à apparaître comme le continuateur de Gengis-khan, comme un nouveau Gengis-khan. Dans la pratique, c'est pourtant le contraire. C'est le Coran qu'il invoque sans cesse. Ce sont les imams et derviches qui prophétisent ses succès. Ses guerres affecteront le caractère du *djihâd,* de la guerre sainte, même quand il s'agit (comme presque toujours d'ailleurs) de combattre des musulmans : il suffira d'accuser ces musulmans de tiédeur, comme les Djaghataïdes de l'Ili et de l'Ouigourie, dont la conversion est de si fraîche date, ou comme les sultans de Delhi qui tolèrent, sans les massacrer, leurs millions de sujets hindouistes...

L'empire de Tamerlan est ainsi, dès ses débuts, en porte-à-faux, sans la solidité, la franchise, l'assiette de celui de Gengis-khan. Il est turco-persan de culture, turco-gengiskhanide de formation juridique, mongolo-arabe de discipline politico-religieuse. Tamerlan, à cet égard, porte en lui autant de personnages que notre Charles-Quint. Ces contradictions ne se voient pas en lui, ou plutôt leur jeu chatoyant rehausse sa personnalité parce qu'il s'agit p. 495 en effet d'une personnalité hors pair, d'un surhomme traversant plusieurs civilisations aux confins de deux grandes époques. Avec sa haute taille, sa tête grosse, son teint coloré, ce boiteux toujours en course à travers le

[1] Ibn Arabchâh, trad. Sanders, 299.

monde, ce mutilé de la main toujours en train de manier le sabre, cet archer dont le tir, « tendant l’arc jusqu’à l’oreille », est aussi infaillible que naguère celui de Gengis-khan, comme Gengis-khan domine son temps. Mais Gengis-khan disparu, l’empire gengiskhanide, avec des souverains bien souvent médiocres, avait continué. L’empire de Tamerlan, avec des épigones pleins de talent, voire de génie, comme Châh-Rokh, Oloug-beg, Hosseîn-i Bâïqarâ, Bâbour, disparaîtra tout de suite, se réduira à la petite Transoxiane natale et au Khorâssân annexe...

C’est que la survie gengiskhanide s’explique par les assises sur lesquelles l’empire gengiskhanide avait été construit. Ce qu’avait relevé Gengis-khan, c’était le vieil empire de Mongolie, l’éternel empire des steppes qui, avec son centre sur l’Orkhon, durait depuis le temps des vieux Hiong-nou, l’empire que les Huns avaient passé aux Jouan-jouan et aux Hephtalites, les Jouan-jouan aux T’ou-kiue, ceux-ci aux Ouigour et dont, à la naissance de Gengis-khan, les Kéraït étaient en train d’hériter. Il y avait là un cadre physique, celui de la steppe, un cadre ethnique et social, celui du nomadisme turco-mongol, d’autant plus solide qu’il était plus simple, qu’il s’agissait seulement de cette loi de la nature qui pousse le pâtre nomade à venir piller et, s’il se peut, domestiquer l’agriculture sédentaire ; la fondation et la résurrection périodique de l’empire des steppes représentant à cet égard comme une loi de la géographie humaine. Jusqu’au jour, encore lointain, où les sédentaires de la périphérie auront, par les armes scientifiques, acquis une supériorité artificielle, le nomade les domine, son empire se reconstitue à époques plus ou moins espacées, comme un fleuve déborde.

Rien de tel pour l’empire que va fonder Tamerlan. Sa Transoxiane n’est un centre géographique qu’en apparence, je veux dire que ce n’est nullement un centre dynamique en soi. Les circonstances qui en ont fait à la fin du XIV^{e} siècle un centre d’anticyclones sont purement accidentelles. Il y a eu, au cours de l’histoire de l’Asie deux sortes de dominations : celle des vieilles civilisations sédentaires de la périphérie — Chine, Inde, Iran, etc., — qui ont gagné, malgré tout, peu à peu sur les « barbaries », par leur action assimilatrice, à la longue plus forte que les armes. Et au centre du continent, la force sauvage des nomades qui $_{p.496}$ s’imposait parce qu’ils avaient faim et que le loup famélique finit toujours par l’emporter de quelque manière, en

quelque moment sur le bétail domestiqué. Mais précisément l’empire transoxianais de Tamerlan n’allait répondre à aucune de ces deux définitions. Si néanmoins il réussit pendant quelques années à bouleverser le vieux monde, c’est avant tout en raison de la personnalité hors série de Tamerlan lui-même, pour lequel s’évoque tout naturellement l’étymologie turque de son nom : Timour, l’homme de fer.

Et c’est aussi que du croisement de cette race de fer de l’ancien monde, qu’est la race turque, avec la race mongole ou tout au moins de son dressage par la discipline gengiskhanide un régiment formidable était né entre Tachkend et l’Amoû-daryâ en cette fin du XIV^{e} siècle. Phénomène passager, répétons-le. Quoi de plus indiscipliné, malgré toute leur bravoure, que les Turcs transoxianais d’avant Gengis-khan ? L’exemple des lamentables paladins khwarezmiens du XIII^{e}, un Mohammed de Khwârezm, un Djelâl ed-Dîn, sans remonter à Sandjar, est là pour l’attester. Quant à l’anarchisme des Turkmènes et Kirghiz des époques plus modernes, aucun besoin d’insister. Au contraire, selon la remarque du *Zafer nâmé,* les Turcs transoxianais des temps timourides ont la discipline militaire dans le sang ; les rangs se forment sans commandement, les ordres sont devinés avant même que tambour et trompette les aient transmis, les jeunes hommes sont rompus au métier de la guerre par deux siècles de *yassaq* impitoyablement appliqué. Les marches de Tamerlan à travers les frimas de la Sibérie ou les chaleurs de l’Inde en seront une preuve éclatante. Enfin ce régiment qu’a formé le dressage de la bravoure turque par la discipline gengiskhanide, il y a deux siècles qu’il s’exerce sans pouvoir donner libre cours à son tempérament guerrier. Les gens de l’Orkhon avec Khoubilaï ont eu tout l’Extrême-Orient comme terrain de conquête, ceux de la Horde d’Or ont galopé jusqu’aux portes de Vienne, ceux de Hulägu jusqu’au ruisseau d’Égypte. Seuls les Turco-Mongols de ce « royaume du milieu » qu’était le Turkestan de Djaghataï, parqués entre les trois autres *oulous* gengiskhanides, ont dû marquer le pas. Mais voici que brusquement les barrières autour d’eux se sont rompues. Plus de khanat de Perse pour arrêter les Transoxianais à l’ouest ; une Horde d’Or en décadence qui ne peut plus leur barrer le nord-ouest ; un « Mogholistan » en ruines, incapable de les arrêter vers le Gobi ; un sultanat de Delhi momentanément affaissé, qui ne pourra plus, comme au temps des premiers Djaghataïdes, monter la garde sur l’Indus. Dans toutes ces directions les Transoxianais

de Tamerlan s’élancent. Ils ont une longue période d’immobilisation forcée à rattraper, du temps où la conquête était réservée aux *oulous* turco-mongols de la périphérie. Écartés des splendeurs et profits de la chevauchée mongole, leur heure est enfin venue.

L’épopée timouride — si l’on peut appeler épopée cette série de trahisons et de massacres —, bien qu’ethniquement turque, c’est encore l’épopée mongole, jouant ici à retardement.

Conquête du Khwârezm par Tamerlan.

@

L’activité conquérante de Tamerlan s’est exercée de la Volga à Damas, de Smyrne au Gange et au Youldouz, et ses expéditions dans ces divers pays se succèdent sans aucun ordre géographique. Il court de Tachkend à Chîrâz, de Tauris à Khodjend au hasard des agressions ennemies ; telle campagne en Russie se place entre deux campagnes en Perse, telle expédition en Asie Centrale entre deux raids au Caucase. Il n’y a pas ici la distribution simple de l’activité de Gengis-khan : campagnes de Mongolie, campagnes d’Extrême-Orient, campagnes de Turkestan et d’Afghanistan, retour en Extrême-Orient. Les expéditions de Tamerlan s’enchevêtrent au contraire parce qu’à la différence de Gengis-khan qui partout où il passait faisait table rase, Tamerlan à l’issue de toutes ses campagnes victorieuses sauf (et encore seulement tout à fait à la fin) au Khwârezm et en Perse, quitte chaque fois le pays sans rien régler. Certes il massacre consciencieusement ses ennemis, autant qu’avait pu jadis le faire le conquérant mongol, et les pyramides de têtes humaines qu’il laisse en exemple derrière lui ont en effet leur éloquence. Et cependant les survivants oublient la leçon ainsi donnée et bientôt reprennent sournoisement ou ouvertement leurs tentatives de rébellion et tout est chaque fois à recommencer. Il semble d’ailleurs que ces pyramides sanglantes cachent à Tamerlan l’objectif réel qu’il oublie d’atteindre : Baghdâd, Brousse, Sarâï, Qarachahr, Delhi seront par lui saccagées, mais il n’abattra ni l’empire ottoman, ni la Horde d’Or, ni le khanat de Mogholistan, ni le sultanat indien, et même les Djélaïr d’Irâq Arabî se relèveront chaque fois après son passage. Aussi a-t-il dû conquérir trois fois le Khwârezm, six ou sept fois l’Ili (sans

jamais y parvenir autrement que pour la durée de la campagne), deux fois la Perse orientale, s'y reprendre au moins à trois fois pour soumettre la Perse occidentale, faire deux campagnes de Russie, etc.

Dans ces conditions, les campagnes de Tamerlan « étaient p.498 toujours à recommencer » et, de fait, il les recommençait sans cesse. Aussi, malgré leur minutieuse préparation stratégique, malgré leur impeccable exécution tactique, présentent-elles au point de vue de la pure histoire politique un aspect quelque peu décousu qui, à suivre l'énumération chronologique des faits, donnerait vite une impression d'éparpillement, voire d'incohérence sans autre intérêt que la romantique personnalité du héros. Le mieux pour la clarté historique est de les grouper d'après les grandes régions conquises, en partant de la Transoxiane pour aboutir à la périphérie. Nous étudierons ainsi l'activité de Tamerlan au Khwârezm, au Turkestan oriental, en Perse, en Russie, en Turquie et dans l'Inde.

Le Khwârezm, l'actuel pays de Khiva, sur le cours inférieur de l'Amoû-daryâ, avec le delta du fleuve dans le lac d'Aral, avait, on l'a vu, joué un rôle considérable encore qu'éphémère dans l'histoire de l'Orient, à la fin du XII^e^ siècle et dans les dix-huit premières années du XIII^e^ sous la grande dynastie khwarezmienne, de race turque, que Gengis-khan avait chassée en 1220. Il avait ensuite été rattaché en principe au khanat de Qiptchaq, puis enlevé au khan de Qiptchaq, Berké, par le khan de Djaghataï Alghou (entre 1260 et 1264) [1] . Le Khwârezm avait alors fait partie intégrante du khanat de Djaghataï, ce qui était d'ailleurs assez conforme à la géographie, mais cette conquête ne dut pas être durable car, d'après les recherches de Barthold, nous voyons un peu plus tard le Khwârezm partagé entre le khanat de Qiptchaq qui possède toujours le delta du Sîr-daryâ avec Ourgendj, et le khanat de Djaghataï, maître de la région du sud avec Kâth (Châh Abbâswali) et Khiva [2]. Un chef turc, de la tribu qoungrad, nommé Hosseîn Çoûfî, profita de l'anarchie qui régnait au Qiptchaq pour fonder peu après 1360 un royaume indépendant au Khwârezm. Il profita ensuite des guerres dont la Transoxiane fut le théâtre avant l'avènement de Tamerlan pour enlever aux Transoxianais

---

[1] Voir plus haut, p. 222 et 404.

[2] Barthold, *Khwârizm,* Enc. Isl., 962.

Kâth et Khiva. Mais Tamerlan, une fois roi de Transoxiane, lui réclama le territoire de ces deux dernières villes (1371) [1]. Sur le refus de Hossein Çoûfî, il prit Kâth et vint assiéger son ennemi dans Ourgendj [2]. Hosseîn Çoûfî étant mort pendant le siège, son frère Yoûsouf Çoûfî, qui lui succéda, demanda et obtint la paix en restituant à Tamerlan le pays de Kâth (région de Khiva) [3]. p. 499 Yoûsouf Çoûfî regretta peu après cette cession et vint ravager le pays de Kâth [4]. Tamerlan recommença la guerre (1373) [5], puis s’apaisa, ayant obtenu pour un de ses fils (Djahângîr) la fille de Yoûsouf, la belle Khânzâdé. La guerre reprit cependant en 1375 [6] mais Tamerlan fut rappelé à Samarqand par la révolte de deux de ses lieutenants.

La paix qui suivit dura peu. Profitant de ce que Tamerlan guerroyait au nord du bas Sîr-daryâ contre la Horde Blanche, Yoûsouf Çoûfî fit, en pleine Transoxiane, ravager la campagne de Samarqand. Il fallait en finir avec ce voisin dangereux qui, dès que l’armée timouride guerroyait au loin, menaçait la capitale. En 1379 [7], Yoûsouf l’ayant provoqué, Tamerlan se présenta aux portes d’Ourgendj pour l’affronter en combat singulier.

> « Il endossa sa cuirasse légère, ceignit son épée, mit son bouclier en bandoulière et, étant monté à cheval avec le casque royal en tête, il marcha vers la ville. Se confiant en Dieu, il s’avança seul jusqu’au bord du fossé et appela Yoûsouf pour se mesurer avec lui. Mais Yoûsouf, préférant la vie à l’honneur, ne fit aucune réponse [8].

---

[1] *Zafer nâmé*, I, 226.

[2] Printemps de 773 (1372), année de la Souris. *Zafer nâmé*, I, 229.

[3] *Zafer nâmé*, I, 239.

[4] *Ibid.*, 242.

[5] Ramadan 774 (24 février-25 mars 1373), année du bœuf. *Zafer nâmé*, I, 243.

[6] Printemps de l’année 777 (2 juin 1375-20 mai 1376), année du crocodile. *Zafer nâmé*, I, 260. Trad. Ross., *l. c.*, 44.

[7] La guerre commence en chawal 780 (21 janvier-18 février 1379), année du mouton, *Zafer nâmé,* I, 299.

[8] *Zafer nâmé,* I, 301-302.

Le siège d'Ourgendj dura trois mois. Yoûsouf, de plus en plus étroitement serré, mourut de désespoir. La ville fut enfin prise d'assaut, non sans les massacres habituels (1379) [1].

L'annexion du Khwârezm compléta la formation du royaume de Transoxiane.

Expéditions de Tamerlan au Mogholistan et en Ouigourie.

@

A peine affermi sur le trône de Transoxiane, Tamerlan avait été amené à porter la guerre dans l'ancien khanat du Djaghataï oriental (régions de l'Ili et du Youldouz).

Une révolution venait de se produire dans ce pays. Nous avons vu la situation prépondérante qu'y avait acquise la famille mongole des Doughlat qui était presque entièrement maîtresse de la Kachgarie avec Aqsou comme centre, et qui possédait en outre des domaines considérables dans la zone spécifiquement $_{p.500}$ djaghataïde de l'Ili où les khans avaient leur résidence [2]. C'était l'émir doughlat Pouladchi, ou Bouladji qui, en 1347, avait pris, on l'a vu, l'initiative, après plusieurs années d'anarchie, de restaurer sur le trône de l'Ili le khan djaghataïde Toughlouq Timour [3]. Après la mort de Bouladji, survenue au cours du règne de Toughlouq Timour (1347-1363), la charge d'*oulous-begi* qui équivalait un peu à celle de maire du palais, fut donnée à son jeune fils Khoudâïdâd. Le frère de Bouladji, l'émir Qamar ed-Dîn, qui ambitionnait la charge, protesta vainement auprès du khan Toughlouq Timour. Il prit sa revanche après la mort de Toughlouq Timour, en tuant le fils de ce prince, Ilyâs Khôdja qui revenait de Transoxiane, chassé par les victoires de Tamerlan (vers 1365-1366). Qamar ed-Dîn, déposant la dynastie djaghataïde, usurpa alors le titre de khan et régna sur le Mogholistan, c'est-à-dire sur la

---

[1] *Zafer nâmé,* I, 305-306.

[2] Barthold, *Dûghlât,* Enc. Isl., I, 1112.

[3] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 38.

région du Talas, de l'Issiq-koul, de l'Ili, du Youldouz et du Manas, sans doute aussi sur la majeure partie de l'Alti-chahr ou Kachgarie, de 1366 environ à 1392 [1]. Un jeune frère d'Ilyâs Khôdja nommé Khizr Khôdja échappa aux fureurs de Qamar ed-Dîn grâce à Khoudâïdâd qui l'aida à s'enfuir de Kachgar dans les montagnes du Pamir, où le jeune homme se cacha en attendant des temps meilleurs [2].

Ce fut contre Qamar ed-Dîn que Tamerlan entreprit une série d'expéditions, beaucoup moins célèbres dans l'histoire que les campagnes de Perse, de Delhi ou d'Ankara, mais peut-être plus remarquables, car conduites dans un pays beaucoup plus difficile, contre un adversaire insaisissable, expéditions préventives d'ailleurs, qui n'avaient pour but que de mettre définitivement la Transoxiane à l'abri en mettant fin aux périodiques invasions des nomades. Une reconnaissance, conduite par les lieutenants de Tamerlan, fut envoyée en direction d'Almatou, l'actuel Vierny, au nord de l'Issiq-koul ; elle revint après avoir conclu avec les ennemis une paix ou trêve qui fut désavouée par Tamerlan. Celui-ci, parti de la région de Tachkend, marcha de Saïrâm (au nord de cette ville) à une place que le *Ta'rîkh-i Rachîdî* appelle Tanki, et où Elias et Sir Denison Ross voient Yangi, c'est-à-dire Talas, l'actuel Aoulié-ata, et mit les nomades en fuite en capturant beaucoup de butin [3].

p.501 En 1375, troisième campagne de Tamerlan [4]. Parti de Saïram, il dut traverser la région de Talas et celle de Toqmaq, aux sources du Tchou. Qamar ed-Dîn, suivant la tactique habituelle des nomades, reculait toujours devant lui, jusqu'à un site appelé, suivant les manuscrits du *Zafer nâmé,* Birkeh-i Gourian, ou Archal Atar, et où Elias et Denison Ross proposent de voir Otar, au nord-ouest de Kastek dans le bassin supérieur de l'Ili, dans un des contreforts septentrionaux de l'Ala-taou [5]. Il semble bien, en tout cas, qu'il

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 38-39.

[2] *Ibid.*, 39, 51.

[3] *Zafer nâmé,* trad. Denison Ross, *l. c.* 40.

[4] L'expédition commence en chaban 776 (5 janvier-2 février 1375). *Zafer nâmé,* trad. D. Ross, *l. c.*, 41. Trad. Petis, I, 251.

[5] *L. c.,* 41.

faille rechercher le site dans les montagnes au nord-ouest de l'Issiq-koul. Djahângir, fils aîné du conquérant, y surprit l'ennemi qui se dispersa en direction de l'Ili. Tamerlan saccagea cette région de l'Ili (Ap-ili) qui formait le cœur de l'ancien Djaghataï oriental, puis passa, semble-t-il, dans la vallée du haut Narin où le *Zafer nâmé* nous le montre opérant du côté des rivières Arpa et Yazi, au nord-ouest de Kachgar [1]. Il avait fait prisonnière la fille de Qamar ed-Dîn, la princesse Dilchâd Aghâ, qu'il mit dans son harem. Par Euzkend et Khodjend, en Ferghâna, il regagna ensuite Samarqand.

Mais Qamar ed-Dîn n'était pas abattu. Quand l'armée timouride fut rentrée en Transoxiane, il vint attaquer le Ferghâna, province qui appartenait à Tamerlan, et saccagea la ville d'Andidjan. Tamerlan, furieux, accourut au Ferghâna et le poursuivit par delà Euzkend et les monts Yassi jusqu'à la vallée de l'Atbachi, affluent méridional du haut Narin. En s'engageant de ce côté, en pleins T'ien-chan, Tamerlan tomba dans une embuscade où Qamar ed-Dîn l'attendait. Il ne s'en tira que par sa bravoure personnelle, « avec sa lance, sa masse d'armes, son sabre et son lazzo », et finit par mettre une fois de plus l'ennemi en fuite, puis il rentra à Samarqand, où son fils Djahângir venait de décéder (1375-1376) [2].

Au cours des années suivantes (1376-1377), Tamerlan dirigea une cinquième expédition contre Qamar ed-Dîn. Il lui livra bataille dans les gorges à l'ouest de l'Issiq-koul et le poursuivit jusqu'à Qotchqar, à la pointe ouest du lac [3]. Cependant vers 1383 [4] le *Zafer nâmé* signale une sixième expédition envoyée par p.502 Tamerlan contre Qamar ed-Dîn sur l'Issiq-koul, mais cette fois encore le khan fut insaisissable.

---

[1] *Zafer nâmé,* trad. D. Ross, 42. Trad. Petis, I, 255.

[2] *Zafer nâmé,* trad. Ross, *l. c.*, 46-47. Trad. Petis, I, 264-269.

[3] *Zafer nâmé,* trad. Ross, 50. Trad. Petis, 275-276.

[4] Hg. 785 (6 mars 1383-23 février 1384), année de la Souris, *Zafer nâmé,* trad. Petis, 361.

Pendant les années 1389-1390 Tamerlan fit un effort décisif pour en finir avec les nomades du Mogholistan [1]. En 1389 il parcourut en tous sens la région de l'Ili et de l'Imil, au sud et à l'est du lac Balkhach (l'Atrek-koul du *Zafer nâmé*) et autour de l'Ala-koul, pays qui ont formé depuis la province russe du Sémiretchié et le protectorat chinois du Tarbagataï et qui constituaient alors le cœur du Mogholistan. Il y trôna en vainqueur et fit rayonner ses mobiles escadrons à travers les steppes historiques où les khans djaghataïdes et ogodaïdes de jadis avaient tenu leur cour nomade, dans la région de l'actuel Kouldja et de l'actuel Tchougoutchak, tandis que ses avant-gardes galopaient à la poursuite des Mongols jusqu'à l'Irtych noir, au sud du grand Altaï [2]. Puis l'armée, s'engageant en colonnes séparées à travers le massif du T'ien-chan, passa du bassin du Balkhach dans celui du Bagrach-koul. Le rendez-vous général était la vallée du Youldouz où Tamerlan arriva par celle du Koungès [3]. Au témoignage du *Zafer nâmé,* les avant-gardes timourides poussèrent plus à l'est jusqu'à Qara-khodja, pratiquement Tourfan [4].

Le *Zafer nâmé* nomme parmi les chefs mongols que Tamerlan combattit dans cette région, Khizr Khôdja, l'héritier de la dynastie djaghataïde, momentanément chassé du trône par l'usurpation de Qamar ed-Dîn et qui, nous le savons par le *Ta'rîkh-i Rachîdî,* s'était réfugié dans la partie la plus orientale du Turkestan oriental (d'abord du côté de Khotan, puis du Lobnor) où il s'efforçait de se tailler un nouveau royaume tout en convertissant de force à l'islam les derniers Ouigour de Tourfan [5]. Bien qu'ayant pour ennemi principal Qamar ed-Dîn, qui était aussi celui de Khizr Khôdja, Tamerlan n'hésita pas à attaquer encore ce dernier, par crainte, évidemment, de voir la maison de Djaghataï reconstituer ses forces dans l'Ouigouristan. Khizr Khôdja

---

[1] La campagne commence en 791 Hg (31 décembre 1388-19 décembre 1389), *Zafer nâmé,* II, 35.

[2] *Zafer nâmé*, II, 43.

[3] *Zafer nâmé,* II, 45 *et* 51. Cf. Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue occident*aux, 270, n. 5.

[4] *Zafer nâmé*, II, 46.

[5] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 52.

fut battu et s'enfuit dans le Gobi [1]. Tamerlan vainqueur tint une assemblée militaire à Tchalich ou Djalich, l'actuel Qarachahr, et distribua à ses soldats le butin pris sur les nomades [2]. p.503 Le *Zafer nâmé* donne assez nettement l'impression qu'ainsi installé au cœur de la Haute Asie, il s'y posait en successeur de Gengis-khan. En réalité il avait ruiné la domination mongole au Turkestan oriental au moment même où l'avènement des Ming venait de la renverser en Chine.

Avant de rentrer à Samarqand Tamerlan envoya en avant-garde, du Youldouz, son fils Omar Cheîkh, par la route d'Outch-Ferman (Outch Tourfan) et de Kachgar [3]. Nous ignorons si lui-même, avec le gros de l'armée, suivit ensuite le même itinéraire ou s'il rentra du Youldouz par l'Ili, le Tchou et le Talas.

Mais cette fois encore, bien que Tamerlan eût porté la dévastation jusqu'au cœur du Gobi, le khan Qamar ed-Dîn, son grand ennemi, n'était pas abattu. A peine l'armée timouride rentrée en Transoxiane, Qamar ed-Dîn restaurait son pouvoir dans la vallée de l'Ili. Tamerlan envoya donc contre lui, en 1390, une armée qui, partie de Tachkend, passa par l'Issiq-koul, traversa l'Ili à Almaligh, dépassa Qaratal et suivit Qamar ed-Dîn à la piste jusqu'à l'Irtych noir où on perdit sa trace. Qamar ed-Dîn avait disparu dans l'Altaï, « vers le pays des martres et des zibelines » et on n'entendit plus parler de lui. Les soldats de Tamerlan s'amusèrent à graver au fer rouge le nom de leur maître sur les pins de l'Altaï, puis, en longeant les rives de l'Atrek-koul, c'est-à-dire du lac Balkhach, ils rentrèrent en Transoxiane [4].

La disparition de l'usurpateur Qamar ed-Dîn permit au djaghataïde Khizr Khôdja de recouvrer le trône du Mogholistan. Le nouveau chef de la maison Doughlat, l'émir Khoudâïdâd, neveu de Qamar ed-Dîn et qui, lui, avait toujours été « légitimiste », fut le premier à rappeler Khizr Khôdja et à

---

[1] *Zafer nâmé*, II, 50-53.

[2] *Ibid.*, II, 53.

[3] *Ibid.*, II, 54-55.

[4] *Zafer nâmé,* trad. Petis, II, 66-70 (commencement de l'année Hg. 792 débutant le 20 décembre 1389, année du cheval). Cf. Minorsky, *Hudûd al-'Alam,* 195-196.

assurer sa restauration [1]. Le nouveau khan était un musulman résolu. On a vu qu'ayant soumis Qara-khodja, l'actuel Tourfan, il islamisa de force les derniers Ouigour [2]. Ces sentiments le rapprochaient de Tamerlan. La paix fut conclue entre les deux princes, paix à la suite de laquelle Khizr Khôdja, vers 1397, donna sa fille en mariage à Tamerlan, union précieuse pour celui-ci puisqu'elle faisait entrer le glorieux parvenu dans la famille gengiskhanide [3].

Khizr Khôdja mourut en 1399. Il fut, nous dit le p.504 *Ta'rîkh-i Rachîdî,* remplacé sur le trône de l'Ili par ses trois fils, Chama-i Djahân ou Cham-i Djahân (vers 1399-1408), Nakch-i Djahân et Mohammed-khan (d. vers 1428), ce dernier loué par notre source pour sa piété musulmane [4]. Tous trois vécurent sous la tutelle et protection de l'émir doughlat Khoudâïdâd. Quant à Tamerlan, il ne put s'empêcher de profiter du décès de son beau-père Khizr Khôdja pour envoyer une nouvelle expédition sinon sur l'Ili même, du moins en Kachgarie (1399-1400). Cette armée, conduite par Mîrzâ Iskander, petit-fils du conquérant, entra à Kachgar, pilla Yarkand, s'empara de la ville forte d'Aqsou dont les habitants se rachetèrent en livrant les riches marchands chinois établis parmi eux, puis envoya un détachement au nord-est, piller Baï et Koutcha. Mîrzâ Iskander se rendit enfin à Khotan dont les habitants l'accueillirent avec des présents, en se déclarant sujets de Tamerlan, après quoi il rentra à Samarqand par la route d'Andidjân, en Ferghana [5].

Conquête de l'Iran oriental par Tamerlan.

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 56.

[2] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 52.

[3] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 52, *Zafer nâmé*, II, 421.

[4] Tel est l'ordre du *Ta'rîkh-i Rachîdî.* Le *Zafer nâmé* et Mirkhond ne connaissent que Mohammed-khan et Nakch-i Djahân (dans cet ordre). Le *Ming-che* donne une liste : Chama-i Djahân, Mohammed-khan, Nakch-i Djahân (N. Elias, *History of the Mongols of Central Asia,* 41-42).

[5] *Zafer nâmé,* III, 213-220. Raconté sous la rubrique de Hg. 802 (3 septembre 1399-21 août 1400), année du lièvre, où les nouvelles de cette campagne parvinrent à Tamerlan, alors en Perse.

@

Dès que Tamerlan eut constitué son royaume de Transoxiane — royaume essentiellement turc sous la fiction d’un khanat gengiskhanide — il reprit en Iran la lutte du Turco-Mongol contre le « Tadjik ».

Le morcellement général du pays livrait le peuple iranien au premier envahisseur résolu. Gengis-khan jadis avait au moins trouvé en face de lui un pouvoir unitaire, l’empire khwarezmien, étendu de Caboul à Hamadhân. En face de Tamerlan nous voyons au contraire quatre ou cinq pouvoirs rivaux, entre lesquels a été loti au hasard l’ancien khanat houlagide, pouvoirs profondément divisés entre eux, à qui l’idée de l’union contre l’envahisseur turc ne viendrait même pas : les Kert, de race afghane, de religion sunnite, à Hérât, sont les ennemis jurés des Sarbédâriens, de race persane, de religion chî’ite à Sebzéwâr ; les Mozafférides, de race arabo-persane, au Fârs, sont les rivaux des Djélaïrides, de race mongole, maîtres de Tauris et de Baghdâd ; et de plus, dans cette famille mozafféride où les fils font crever p.505 les yeux de leurs pères, tous les princes se haïssent, se trahissent, se font la guerre pour une bourgade. Tamerlan qui a à déployer de si rudes efforts dans ses luttes contre les nomades du Mogholistan ou du Qiptchaq, trouve ici des adversaires livrés d’avance. La Perse de 1380 appelait la conquête.

A la vérité, après la chute du khanat houlagide l’Iran oriental redevenu indépendant, n’avait guère tardé à sentir peser sur lui la menace turque transoxianaise. Dès 1351, on l’a vu, le célèbre émir Qazghân, chef des Transoxianais, était venu assiéger Hérât et avait réduit le Kert régnant à la vassalité. Ce fut le geste de Qazghân que renouvela Tamerlan. En 1380 il somma le *mélik* ou roi de Hérât, Ghiyâth ed-Dîn II Pîr 'Alî, d’avoir à se rendre, comme vassal, à son *qouriltaï*. Ghiyâth ed-Dîn II (1370-1381), fils et successeur de Mo’izz ed-Dîn Hosseîn et septième prince de la dynastie Kert, n’avait sans doute pas la souplesse politique qui avait permis à son père et à ses aïeux de louvoyer au milieu des guerres houlagides, puis de se faire tolérer par Qazghân. Tout en protestant de sa soumission, il atermoya. Au printemps de 1381 Tamerlan marcha sur Hérât. Ghiyâth ed-Dîn venait précisément d’enlever Nîchâpoûr à l’autre dynastie est-iranienne, aux Sarbédâriens, et cette guerre, qui dressait Kert et Sarbédâriens les uns contre

les autres, achevait de troubler le Khorâssân [1]. De plus, le propre frère de Ghiyâth ed-Dîn, qu tenait la forteresse de Sérakhs, au sud de Hérât, se soumit spontanément à Tamerlan « et fut admis à l'honneur de baiser le tapis impérial ». La forteresse de Boûchang, au nord-est de Hérât, fut prise d'assaut. Dans Hérât, où s'était enfermé Ghiyâth ed-Dîn, la garnison, composée de rudes Afghans de Ghor, voulait résister et fit même une sortie, mais les citadins « qui préféraient le repos dans leurs maisons ornées de belles faïences de Kâchân » refusèrent de se battre. Ghiyâth ed-Dîn dut capituler [2]. Tamerlan le reçut assez bien, « l'admit à l'honneur de baiser le tapis de son trône », mais se fit livrer toutes les richesses de la ville. Un des fils du *mélik* qui tenait l'imprenable fort d'Amânkoh ou Ichkaltcha fut amené par son père même à se rendre.

Tamerlan laissa à Ghiyâth ed-Dîn l'honorariat de Hérât. Mais la ville, dont les murailles furent abattues, n'était plus qu'une dépendance de l'empire timouride. Ghiyâth ed-Dîn p.506 lui-même, réduit au rôle d'humble vassal, dut aller vivre en résidence forcée à Samarqand. La situation aurait pu se prolonger de la sorte, si à la fin de 1382 des bandes d'Afghans de Ghor, aidés par la populace de Hérât, n'avaient tenté un coup de main sur la ville dont ils se rendirent maîtres [3]. Le prince Mirân-châh, troisième fils de Tamerlan, réprima sévèrement cette révolte : des tours furent construites avec des têtes humaines. Le *Zafer nâmé* nous dit laconiquement qu'à la suite de ces événements, Ghiâyth ed-Dîn et les membres de sa famille, sans doute soupçonnés de complicité, reçurent, à Samarqand, l'ordre de mourir [4]. Ainsi finit la dynastie afghane des Kert qui, à force d'adresse, avait réussi à se maintenir près de cent trente ans au milieu de toutes les invasions dans cette forteresse de Hérât exposée à la convoitise de tous les conquérants.

---

[1] *Zafer nâmé*, I, 317. Mou'în ed-Dîn, *Histoire de Hérat,* trad. Barbier de Meynard, Journal Asiatique, 1861, 515-516.

[2] Moharram, 783 (28 mars-26 avril 1381), année du chien. *Zafer nâmé,* I, 326.

[3] Fin de 784 (1382·1383), *Zafer nâmé,* I, 359.

[4] *Zafer nâmé,* I, 361.

Après avoir soumis le royaume kert de Hérât, Tamerlan, en 1381, avait marché sur le Khorâssân oriental. Le pays était disputé entre deux souverainetés. D’une part la principauté des Sarbédâriens, alors représentée par 'Ali Mouayyad (1364-1381), et dont la capitale était Sebzéwâr [1]. D’autre part un aventurier, Emîr Walî (1360-1384) qui s’était, après la mort de Tougha Timour, fait roi du Mâzandérân, avec Astérâbâd, Bistâm, Damghân et Semnân [2]. Ajoutons un troisième sire, 'Alî beg, maître de Kélât et de Thoûs. A l’approche de Tamerlan, 'Alî beg se soumit spontanément [3]. 'Alî Mouayyad, menacé par Emîr Walî, avait fait appel à Tamerlan. Il accueillit le conquérant, lui fit hommage de Sebzewâr et se déclara son sujet (1381) [4]. Il vécut depuis auprès de Tamerlan et devait être tué à son service en 1386. Puis Tamerlan après un siège rapide enleva Isfarâiyn à Emîr Walî et détruisit la ville [5].

Après un bref retour à Samarqand, Tamerlan poursuivit ses opérations en Iran. Pendant l’hiver 1381-1382, il assiégea 'Alî beg dans le nid d’aigle de Kélât et l’obligea à se soumettre [6]. 'Alî beg fut un peu plus tard envoyé en Transoxiane et exécuté (1382). Tamerlan continua la campagne contre Emîr Walî, prince du Djordjân et du Mâzandérân, qui lui envoya un tribut [7].

p.507 En 1383 Tamerlan revint de Samarqand en Perse. Il châtia terriblement Sebzewâr révoltée.

> « On entassa près de deux mille prisonniers tout vivants, les uns sur les autres, avec de la boue et de la brique pour en construire des tours [8].

---

[1] Minorsky, *Tugha Timur*, Enc. Isl., 863.

[2] D’Ohsson, IV, 739-740.

[3] *Zafer nâmé*, I, 329-330.

[4] *Zafer nâmé,* I, 330.

[5] *Zafer nâmé,* I, 331.

[6] *Zafer nâmé,* I, 338-346.

[7] *Zafer nâmé,* I, 353.

[8] *Zafer nâmé,* I, 377. Ibn Arabchâh, trad. Sanders, 25-27.

Le Seistan également révolté eut un sort identique.

> « Nos soldats firent une montagne des corps morts, et avec les têtes ils bâtirent des tours.

A Zarendj, capitale du Seistan, Tamerlan

> « fit périr les habitants, hommes et femmes, jeunes et vieux, depuis les vieillards de cent ans jusqu'aux enfants au berceau [1].

Surtout Tamerlan détruisit le système de canalisation des campagnes sistanaises qui retournèrent au désert.

> « Et lorsqu'on fut arrivé sur le bord de la rivière Hilmend, on détruisit la digue dite digue de Roustem et il ne resta aucun vestige de cet antique travail [2].

La désolation de ce vieux pays de Seistan, qui frappe encore aujourd'hui les voyageurs, s'explique par ces destructions et massacres [3]. Les Turcs timourides achevaient l'œuvre des Mongols gengiskhanides. Turcs et Mongols, du fait soit de leur nomadisme ancestral, soit de leur système de dévastation méthodique se sont ainsi rendus partout les complices actifs de cette saharification à laquelle le centre de l'Asie, de par son évolution géographique, n'a déjà que trop de tendances. En tuant les cultures pour refaire de la steppe, ils auront été sur une vaste aire du globe les collaborateurs inconscients de la mort de la terre. Sur le haut plateau d'Iran en particulier, où le point d'eau et l'arbre sont une rareté, où la culture, jalousement entretenue, maintient l'un par l'autre, où la préservation de la terre arable reste une lutte perpétuelle, le Turco-Mongol a tué l'arbre, desséché le jardin, ramené le parcimonieux filet d'eau au marécage, la terre arable au désert.

---

[1] La prise de Zarendj est de chawal, 785 (27 novembre-25 décembre 1383) année de la souris.

[2] *Zafer nâmé,* I, 379.

[3] La mission Hackin en 1936 a exploré les ruines de la ville de Sar-Otar, ou Tar-Oussar, au Seistan, dans un pays d'anciennes cultures envahi par les dunes de sable depuis la destruction timouride de 1384.

Du Seistan, Tamerlan alla en Afghanistan s’emparer de Qandahâr (1383). Après s’être reposé près de trois mois dans sa chère Samarqand, il revint en Perse pour en finir avec le prince du Mâzandérân, Emîr Walî. Ce dernier, courageusement, défendit le terrain pas à pas, depuis l’Atrek jusqu’au cœur de la forêt ; il faillit même surprendre pendant la nuit le camp timouride [1] p. 508 mais Tamerlan eut finalement le dessus et s’empara d’Asterâbâd, la capitale ennemie où tout fut massacré, « même les enfants à la mamelle » (1384) [2]. Walî prit la fuite vers l’Azerbeîdjân. Puis Tamerlan pénétra en Irâq 'Adjémî.

Conquête de l’Iran occidental par Tamerlan.

@

L’Irâq 'Adjémî, l’Azerbeîdjân et Baghdâd appartenaient, on l’a vu (p. 465), à la dynastie mongole des Djélaïr, représentée depuis 1382 par le sultan Ahmed Djélaïr ibn Oweïs. Ahmed est le type même du noble Mongol transformé par le milieu et devenu un sultan arabo-persan à l’exemple des Seldjoûq et des Khwârezm-chahs du XII^{e} siècle, « despote cruel et perfide, mais en même temps guerrier courageux, protecteur des savants et des poètes [3]. » Il avait établi son pouvoir en faisant exécuter son frère aîné Hosseîn (1382), puis en triomphant de ses autres frères (1383-1384), et il se trouvait à Sultâniyé, alors ville principale de l’Irâq 'Adjémî, quand Tamerlan s’approcha de la place : il l’évacua précipitamment devant Tamerlan qui vint y tenir sa cour [4]. Ahmed Djélaïr s’était réfugié à Tauris. Tamerlan ne l’y poursuivit pas ; il rentra, par la route d’Amol et de Sârî, à Samarqand, où il avait coutume de se reposer après chaque campagne (1385).

---

[1] Chawwal, 786 (16 novembre-14 décembre 1384).

[2] *Zafer nâmé*, I, 388-395.

[3] Barthold, *Ahmed Djalâir,* Enc. Isl., I, 200. Cf. Arabchâh, 63-64.

[4] Hg. 787 (12 février 1385-1er février 1386), année de la panthère. *Zafer nâmé*, I, 399-400. Cf. Arabchâh, 54.

Ce fut en 1386 seulement que Tamerlan entreprit la conquête de la Perse occidentale, au cours d'une campagne qui dura deux années. Un des prétextes de l'expédition fut le pieux désir qu'il éprouva tout à coup d'aller châtier les montagnards du Louristân qui avaient pillé la caravane de la Mecque ; effectivement il mena à bien cette opération de police, « et la plupart de ces voleurs ayant été pris, il les fit précipiter du haut des montagnes [1]. » Tamerlan marcha ensuite sur l'Azerbeîdjân et entra à Tauris. A son approche Ahmed Djélaïr s'était enfui de Tauris à Baghdâd [2]. Tamerlan tint sa cour à Tauris où il passa l'été de 1386 puis, par Nakhitchevân, il alla envahir la Georgie. Les Georgiens étant chrétiens, la lutte contre eux permettait à Tamerlan de donner à la campagne une allure de guerre sainte. Parti, à l'hiver de 1386, de Kars, qu'il venait de raser, il prit d'assaut Tiflis et p. 509 y fit prisonnier le roi de Georgie Bagrat V (qui obtint peu après sa liberté en feignant de se convertir à l'islamisme) [3]. Tamerlan revint hiverner au Qarabagh, dans les steppes de la basse Koura. Là il eut (nous reviendrons sur ces faits, p. 516) la surprise de se voir attaqué par son protégé, le khan de Qiptchaq Toqtamich qui franchit le pas de Derbend avec une forte armée pour lui disputer l'Azerbeîdjân (commencement de 1387). Une grande bataille fut livrée au nord de la Koura. Le corps d'armée envoyé par Tamerlan fut d'abord battu, mais son fils, le prince Mîrânchâh, arrivant avec des renforts, remporta la victoire et rejeta l'ennemi au nord de Derbend. Tamerlan, si impitoyable quand il s'agissait de châtier les Afghans et les Persans, montra cette fois une clémence inaccoutumée : il renvoya tous les prisonniers au khan de Qiptchaq et ne fit adresser à celui-ci qu'une admonestation toute paternelle. Le parvenu turc restait encore malgré tout intimidé par la légitimité gengiskhanide, incarnée dans Toqtamich [4].

Après avoir tenu sa cour sur les bords du lac Göktcha, Tamerlan entreprit la conquête de la Grande Arménie occidentale. Ce pays était alors partagé

---

[1] *Zafer nâmé,* I, 407. Arabchâh, 55.

[2] *Zafer nâmé,* I, 408-411. Arabchâh, 57-58.

[3] *Zafer nâmé,* I, 414. Cf. Minorsky, *Tiflis,* Enc. Isl., 796.

[4] *Zafer nâmé,* I, 425-429 (commencement de 789, année du lièvre, débutant le 22 janvier 1387).

entre un certain nombre d'émirs turcomans, fort bons musulmans mais contre lesquels, d'après le *Zafer nâmé,* Tamerlan n'en affecta pas moins de partir en guerre sainte, sous prétexte que ces Turcomans avaient attaqué la caravane de La Mecque [1]. Il prit en un jour Erzéroum. L'émir turcoman Taherten, seigneur d'Erzindjân, se déclara spontanément tributaire : Tamerlan le confirma dans sa seigneurie. Tamerlan envoya ensuite son fils Mirân-châh, combattre à Mouch et au Kurdistan la horde turcomane dite du Mouton Noir, ou Qara-Qoyounlou, alors commandés par Qara-Mohammed Tourmouch. Tamerlan lui-même vint saccager le district de Mouch, mais les Turcomans se sauvèrent dans des gorges inaccessibles.

Après avoir complété la conquête de l'Arménie par la prise de Van, dont les défenseurs furent précipités du haut des montagnes, Tamerlan se dirigea vers les États de la dynastie mozafféride, alors maîtresse du Fârs (Chîrâz), d'Ispahan et du Kirmân.

Le prince mozafféride Châh Choudjâ qu'Ibn 'Arabchâh nous présente comme le modèle de toutes les vertus (à cela près qu'il p.510 avait fait aveugler et mourir en prison son vieux père), avait été peu auparavant sommé de se soumettre à Tamerlan [2]. Il avait immédiatement reconnu la suzeraineté de celui-ci et ainsi préservé ses États de l'invasion menaçante. En mourant dans sa capitale de Chîrâz, il laissa Chîrâz et le Fârs à son fils Zeîn el-'Abidîn, et le Kirmân à son frère Ahmed, tandis qu'Ispahan et Yezd étaient disputées entre ses neveux Châh Yahyâ et Châh Mançoûr (le premier devait finalement conserver Yezd et le second s'emparer plus tard d'Ispahan) [3]. Avant de mourir, Châh Choudjâ avait placé toute sa famille sous la protection de Tamerlan. Malgré le ton confiant de cette lettre (dont le *Zafer nâmé* nous affirme reproduire le texte) nous voyons-là un homme rien moins que rassuré [4]. De fait, Tamerlan profita aussitôt de la mort de son vassal pour envahir le domaine mozafféride (octobre-novembre 1387). Par Hamadhân, il

---

[1] *Zafer nâmé,* I, 432.

[2] Arabchâh, 27-30.

[3] Cf. Zetterstéen, *Muzaffarides,* Enc. Isl., 853. Arabchâh, 36.

[4] *Zafer nâmé*, I, 442-447.

marcha droit sur Ispahan. Le gouverneur mozafféride d'Ispahan, Mozaffer-i Kâchî s'empressa de lui apporter les clés de la ville ; Tamerlan fit dans Ispahan une entrée triomphale, puis alla camper au dehors. Tout semblait se passer pacifiquement lorsque pendant la nuit la populace massacra les officiers timourides chargés de lever l'impôt, ainsi que les soldats transoxianais isolés qu'elle put saisir. Tamerlan, furieux, ordonna le massacre collectif de la population. Chaque division de l'armée dut présenter au « tableau » un nombre de têtes fixé. Le *Zafer nâmé*, apologie officielle de Tamerlan, parle de 70.000 têtes « qui furent mises en tas hors des murailles d'Ispahan et dont ensuite on fit des tours en divers endroits de la ville ». Les scènes d'horreur décrites à ce sujet par 'Arabchâh sont pires que celles que rapportent les historiens de Gengis-khan à propos des massacres de Balkh, de Hérât et de Ghazna en 1221, car les premiers Mongols étaient de simples sauvages, tandis que Tamerlan est un Turc cultivé, grand amateur de littérature persane, qui détruit la fleur de la civilisation iranienne, un musulman dévot qui saccage toute les capitales du monde musulman [1].

D'Ispahan, réduite à l'état de charnier, Tamerlan marcha sur Chîrâz, d'où le prince mozafféride Zein el-'Abidîn venait de s'enfuir. La ville, terrifiée, s'efforça de lui complaire et Tamerlan y tint sa cour. Le Mozafféride du Kirmân, Châh Ahmed et le p.511 Mozafféride de Yezd Châh Yahyâ vinrent en tremblant « baiser le tapis royal » et, pour leur servilité, furent laissés en possession, le premier du Kirmân, le second du Fars. Les plus habiles artisans chirazis furent déportés à Samarqand pour contribuer à l'embellissement de la capitale timouride [2].

Tamerlan, comme on le verra, fut à ce moment obligé de rentrer à Samarqand par une irruption du khan de Qiptchaq en pleine Transoxiane (fin 1387). Il ne revint en Perse qu'en 1392 pour la guerre dite de cinq ans (1392-1396). Sa première campagne eut le Mâzanderân pour théâtre. Il enleva Amol, Sârî et Mechedhissâr à une maison locale de Séyyids, traça des pistes dans la forêt vierge qui couvre ce curieux pays et s'efforça de ramener

---

[1] *Zafer nâmé,* I, 449-454, II, 173-183. Arabchâh, 43-46.

[2] *Zafer nâmé*, I, 454-462 (entrée de Tamerlan à Chîrâz, 1 zoulkada 789 = 13 novembre 1387).

à la foi sunnite orthodoxe ces populations chî'ites, toujours contaminées de survivances ismâ'îliennes [1]. Après avoir hiverné en Mâzandérân, il se rendit par la route de Néhâvend, au Louristân, où il châtia le brigandage invétéré des Lour, puis, par Dizfoûl et Choûster, il alla soumettre les Mozafférides révoltés.

En effet, depuis le départ de Tamerlan, un des princes mozafférides, plus énergique que les autres, Châh Mançoûr, avait éliminé ceux-ci et refait à son profit — contre Tamerlan — l'unité du domaine ancestral. Il avait aveuglé son cousin Zeîn el-'Abidîn, obligé son frère Yahyâ à se retirer de Chîrâz à Yezd, et s'était ainsi emparé de Chîrâz, où il mit sa capitale, et d'Ispahan. Perfide comme tous les siens, mais actif, énergique, d'une étonnante bravoure, il osa tenir tête à Tamerlan. En avril 1393 Tamerlan, après avoir opéré le rassemblement de son armée à Choûster, marcha de cette ville sur Chîrâz. Il prit au passage au début de mai la forteresse de Qal'a-i-Séfîd, considérée comme imprenable. Mançoûr se porta à sa rencontre et lui livra dans la banlieue de Chîrâz un furieux combat. A force de bravoure, le Mozafféride réussit à percer les rangs de la garde transoxianaise, pénétra jusqu'à Tamerlan et le frappa de deux coups d'épée qui furent amortis par la solidité du casque. A la fin Mançoûr fut tué — sa tête aurait été coupée par le jeune fils de Tamerlan, Châh Rokh, âgé de dix-sept ans, et jetée par celui-ci aux pieds du conquérant (mai 1393) [2].

Tamerlan fit dans Chîrâz une entrée triomphale. Il se fit livrer tous les trésors de l'antique cité et une énorme contribution de p.512 guerre.

> « Il y passa un mois en festins et en réjouissances, chante le *Zafer nâmé,* on y joua des orgues et de la harpe et le bon vin rouge de Chîrâz fut présenté dans des coupes d'or par les plus jolies filles de la ville.

Les Mozafférides survivants, Châh Ahmed, prince du Kirmân et Châh Yahyâ, prince de Yezd, vinrent humblement faire leur cour, mais peu après Tamerlan fit mettre à mort presque tous les membres de cette maison et donna leurs

---

[1] *Zafer nâmé,* II, 143-154.

[2] *Zafer nâmé,* II, 183-198. Arabchâh, 36-42.

fiefs à ses capitaines [1]. Les lettrés et les artistes du Fârs furent déportés à Samarqand, ville dont Tamerlan voulait faire la capitale de l'Asie.

De Chîrâz, Tamerlan remonta, en juin 1393, vers Ispahan et Hamadhân où il tint sa cour, puis il entreprit la conquête de Baghdâd et de l'Irâq 'Arabî sur le sultan Ahmed Djélaïr, dernier représentant de la dynastie mongole des Djélaïrides. Au commencement d'octobre, il arriva devant Baghdâd. A son approche, Ahmed Djélaïr s'enfuit vers l'ouest. Ahmed faillit être capturé à hauteur de Kerbéla par Mîrân-châh, lancé à sa poursuite, mais réussit à s'échapper et courut jusqu'en Égypte, où le sultan mamelouk Barqoûq l'accueillit. Tamerlan entra à Baghdâd sans combat.

> « Les troupes tartares, chante le *Zafer nâmé,* se jetèrent dans l'Irâq comme des armées de fourmis et de sauterelles, elles couvrirent les campagnes, et coururent de tous côtés, pillant et ravageant tout.

Tamerlan passa trois mois de délassement à Baghdâd,

> « se réjouissant dans les maisons de plaisance situées au bord du Tigre [2].

Tamerlan remonta ensuite vers le nord. Il prit au passage la forteresse de Tekrît et entreprit de soumettre les châteaux-forts du Kurdistan et du Dyârbékir. Il perdit dans cette campagne son deuxième fils 'Omar Cheîkh, tué d'une flèche devant un fortin kurde (février 1394) [3]. Il prit Mârdîn après un siège difficile (mars 1394) [4] et Amid, puis, remontant vers la Grande Arménie, alla chasser de la région de Mouch le Turcoman Qara-Yoûsouf, chef de la horde du Mouton Noir (Qara Qoyounlou). Par la route de Van, il alla ensuite guerroyer en Georgie (fin de l'année 1394).

---

[1] Arabchâh, 48-49. *Zafer nâmé*, II, 201-207.

[2] Arabchâh, 64. *Zafer nâmé,* II, 221-238 (arrivée de Tamerlan devant Baghdâd : fin de chawal 795 = 10 août-7 septembre 1393).

[3] Rabia I, 796 (4 janvier-2 février 1394), année de la poule (*Zafer nâmé,* II, 270).

[4] Rabia II, 796 (3 février-3 mars 1394) (*ibid.*, 275).

En 1395, tandis que Tamerlan, comme nous le verrons, allait, par le Caucase faire la guerre au khan de Qiptchaq dans la Russie méridionale, les Georgiens infligèrent une défaite à son troisième p.513 fils Mirânchâh qui assiégeait Alindjaq près de Nakhitchévân [1]. Quand Tamerlan revint au Caucase, en 1399 il se vengea en ravageant le Kakheth (Georgie orientale). Il se vengea plus encore au printemps de 1400 quand il marcha sur Tiflis, installa une garnison dans la ville et dévasta totalement le pays, tandis que le roi Giorgi VI se réfugiait dans la montagne. En 1401 Tamerlan finit par accorder l’aman à Giorgi VI, sous condition de tribut. Néanmoins il revint en 1403 dévaster le pays, détruisant 700 bourgs, massacrant les populations, abattant toutes les églises chrétiennes de Tiflis [2]. L’invasion des Mongols Gengiskhanides au XIII^{e} siècle avait été moins cruelle, car, on l’a vu, les Mongols n’étaient que des sauvages et tuaient seulement parce que, depuis des siècles, le massacre constituait le comportement instinctif des pâtres nomades envers les cultivateurs sédentaires. Tamerlan joignait à cette férocité le goût du meurtre religieux. Il tuait par piété coranique. Il représente la synthèse — qui manquait sans doute à l’histoire — de la barbarie mongole et du fanatisme musulman, et cette étape supérieure du besoin ancestral de meurtre qu’est le meurtre perpétré au service d’une idéologie abstraite, par devoir et mission sacrée.

Les dernières résistances à la domination timouride en Iran vinrent de l’ancien sultan Ahmed Djélaïr et aussi du chef turcoman Qara-Yoûsouf, émir du Mouton Noir. On a vu qu’en décembre 1393, janvier 1394 Ahmed Djélaïr, chassé de Baghdâd par Tamerlan, s’était réfugié en Égypte auprès du sultan mamelouk Barqoûq. Avec l’aide qu’il reçut de Barqoûq, il réussit après le départ de l’armée timouride, à se faire restaurer à Baghdâd en cette même année 1394. Tamerlan étant occupé ailleurs, Ahmed Djélaïr put se maintenir à Baghdâd, en partie grâce à l’aide de l’émir du Mouton Noir, Qara-Yoûsouf, jusqu’à l’été de 1401. Tamerlan étant alors revenu en 'Irâq 'Arabî, Ahmed Djélaïr prit une fois encore la fuite chez les Mamelouks, mais ses lieutenants voulurent défendre Baghdâd. La ville fut prise par Tamerlan le 10 juillet 1401.

---

[1] Cf. Minorsky, *Tiflis,* Enc. Isl., 796, sub anno Hg 793 = (16 octobre 1395-1 octobre 1396).

[2] Minorsky, *Tiflis*, *l. c.*

Les assiégés s’étaient battus avec l’énergie du désespoir. La vengeance de Tamerlan fut implacable. Lui qui sept ans plus tôt avait traité Baghdâd avec quelque modération, ordonna cette fois un massacre général. Chaque soldat dut apporter une tête d’habitant, dit Chéref ed-Dîn ; deux têtes dit p.514 Ibn 'Arabchâh [1]. Bel esprit, au milieu de ces charniers, Tamerlan épargna quelques gens de lettres et leur offrit même des vestes d’honneur. A part eux toute la population fut massacrée, comme furent ruinés tous les édifices à l’exception des mosquées. Ibn 'Arabchâh estime à 90.000 le nombre des victimes. Les chaleurs de juillet sous le ciel d’Irâq ne tardèrent pas à faire sortir de ces amoncellements de cadavres des épidémies qui forcèrent le conquérant à la retraite.

Pendant la guerre entre Tamerlan et le sultan ottoman Bajazet, guerre que nous raconterons plus loin (p. 528), l’obstiné Ahmed Djélaïr profita des circonstances pour revenir une fois de plus à Baghdâd, mais il fut bientôt vaincu et chassé par son ancien allié Qara-Yoûsouf, chef de la horde du Mouton Noir. Qara-Yoûsouf lui-même fut chassé par un retour offensif de l’armée timouride, commandée par Aboû Bekr, petit-fils de Tamerlan (1403). Qara-Yoûsouf et Ahmed Djélaïr se réfugièrent tous deux en Égypte d’où ils ne devaient revenir qu’après la mort de Tamerlan [2].

Tamerlan et le Qiptchaq.

@

En 1376, on l’a vu, Tamerlan avait reçu à Samarqand la visite d’un Gengiskhanide de la branche de Djötchi, nommé Toqtamich, qui venait solliciter son appui contre son suzerain Ourous-khan, khan de la Horde Blanche, lequel régnait, on s’en souvient, au nord du Sîr-daryâ inférieur, dans

[1] *Zafer nâmé*, III, 363-371 (assaut final de Baghdâd : 27 zoulkada 803 = 9 juillet 1401). Arabchâh, 165-169.

[2] *Zafer nâmé*, IV, 93-97. Barthold, *Ahmed Djalâir,* Enc. Isl., I, 201.

la steppe du Sari Sou et autour des monts Oulou-taou (voir p. 484) [1]. Comme nous l'avons dit, on ne sait si Toqtamich était un neveu ou simplement un parent plus éloigné d'Ourous-khan [2]. Heureux d'avoir comme client ce prétendant gengiskhanide qui pouvait servir ses desseins, Tamerlan, nous l'avons vu aussi, lui donna les villes d'Otrâr, Çabrân et Sighnâq, sur la rive septentrionale du moyen Sîr-daryâ, face aux steppes de la Horde Blanche. Toqtamich fut deux fois chassé de ce petit domaine par le khan Ourous et, chaque fois, il fut recueilli par Tamerlan à Samarqand. D'après le *Zafer nâmé,* Ourous p.515 réclama son extradition. Loin de s'incliner, Tamerlan alla défendre contre le khan la ligne du Sîr-daryâ. Il battit Ourous entre Sighnâq et Otrâr et le rejeta dans la steppe (commencement de 1377) [3]. Ourous mourut la même année et fut remplacé successivement par ses deux fils, Tokhta-qiyâ d'abord, Timour-mélik ensuite. Une fois Tamerlan rentré en Transoxiane, Toqtamich fut, une fois de plus, battu par Timour-mélik. Une fois de plus Tamerlan le restaura à Sighnâq et lui prêta des renforts avec lesquels Toqtamich surprit enfin son ennemi qui hivernait dans un district appelé Qaratal par le *Zafer nâmé* [4], victoire décisive qui permit à Toqtamich de monter sur le trône de la Horde Blanche (hiver 1377-1378) [5].

Jusque-là Toqtamich n'avait guère fait preuve, semble-t-il, de talents personnels, du moins si nous en croyons le *Zafer nâmé,* pour qui son élévation ne serait due qu'à l'appui de Tamerlan. Une fois devenu khan de la Horde Blanche, il semble, au contraire, avoir soudain déployé une activité considérable. A peine maître de la Horde Blanche, il entreprit de se subordonner la Horde d'Or ou khanat de Qiptchaq, c'est-à-dire l'empire

---

[1] Je m'excuse de revenir ici — et d'ailleurs plus en détail — sur des faits déjà résumés à propos de la Russie mongole. Il est impossible, étant donné la complexité du sujet, d'éviter ces sortes d'apparentes redites. A les éviter à tout prix, le récit deviendrait inintelligible.

[2] Cf. Barthold, *Toktamish,* Enc. Isl., 850.

[3] *Zafer nâmé*, I, 276-286 (fin de l'année du Dragon = début 1377).

[4] Évidemment autre que le Qaratal, affluent méridional du Balkhach, à l'est de l'Ili, qui était dans le territoire, non de la Horde Blanche, mais du khanat djaghataïde de l'Ili ou Mogholistan.

[5] *Zafer nâmé*, I, 292-294. Chronologie de Barthold, *Toktamish, l. c.,* 850.

mongol de la Russie méridionale. En 1380, nous l’avons vu, il vainquit le maître de la Horde d’Or, Mamaï dans une bataille décisive près de la Kalka où Kalmious, dans le district de Marioupol, non loin des côtes de la mer d’Azov. Il fut alors reconnu comme khan par la Horde d’Or, réunissant ainsi Horde d’Or et Horde Blanche, bref à peu près tout l’ancien domaine djötchide, et régnant désormais du bas Sîr-daryâ au Dniester, de Sighnâq et d’Otrâr aux portes de Kiev. Dans sa capitale de Saraï, sur la basse Volga, il apparaissait maintenant comme un des plus grands potentats de son siècle. Renouant la tradition de ses ancêtres gengiskhanides, il recommença les grandes chevauchées mongoles, envahit la Russie chrétienne, brûla Moscou le 26 août 1382, saccagea Vladimir, Youriel, Mojaïsk et les autres villes russes, défit même près de Poltava les Lithuaniens qui cherchaient à intervenir, et, pour un siècle, replaça la Moscovie sous le joug mongol.

A ces hauteurs, la tête lui tourna. Qu’était Tamerlan, parvenu turc sans passé et sans titre juridique bien défini, devant lui qui représentait la légitimité gengiskhanide la plus authentique ? Du reste les droits incontestables du Gengiskhanide étaient p.516 maintenant appuyés sur l’ensemble des hordes du nord-ouest, sur les immenses réserves d’hommes de la steppe. Pour lui qui commandait à tous les nomades du nord, Tamerlan, roi de Transoxiane et d’Iran, devait faire simple figure de Tâdjîk. Comme Mongol, il devait sans doute avoir pour ce Turc bâtisseur et aux trois quarts sédentaire quelque chose du mépris secret que Tamerlan avait pour les gens d’Ispahan et de Chîrâz... Énergique, actif, d’une belle stature (tel nous le peint l’Anonyme d’Iskander), réputé parmi les Mongols pour sa justice, il se lassa de se conduire en client du parvenu turc qui l’appelait son fils. Sans doute eut-il tort d’oublier qu’il devait à celui-ci son élévation. Il eut tort surtout de ne pas évaluer la force redoutable que représentait Tamerlan.

Comme ses prédécesseurs, les khans du Qiptchaq depuis Berké, Toqtamich revendiquait l’Azerbeîdjân. On se rappelle en effet que de 1260 à 1330 les maîtres de Saraï n’avaient jamais franchement accepté que la Transcaucasie et le nord-ouest de la Perse ne dépendissent pas de leur *oulous.* En 1385, par conséquent, notons-le, avant que Tamerlan intervint dans l’Azerbeîdjân, province qui appartenait encore au sultan Ahmed Djélaïr, — Toqtamich l’envahit par la route du Chîrvân, prit Tauris et pilla la ville (hiver

de 1385-1386) [1]. Il se retira d'ailleurs avec son butin, à la manière mongole, tandis qu'Ahmed Djélaïr reprenait possession de la province. Ce fut sur ces entrefaites que Tamerlan, qui, comme on l'a vu, venait de soumettre la Perse, annexa l'Azerbeîdjân à son empire (1386).

Cette annexion amena la rupture entre les deux anciens alliés, ou plutôt elle amena Toqtamich à tenter, sans déclaration de guerre, une attaque brusquée contre son bienfaiteur qui faillit bien être surpris.

Tamerlan venait de passer l'hiver de 1386-1387 au nord de l'Azerbeîdjân, dans la province de Qarabagh et il s'y trouvait encore, lorsqu'au printemps de 1387 Toqtamich franchit à l'improviste le pas de Derbend et marcha contre lui, droit sur le Qarabagh. Tamerlan qui campait à Bardhaa, au sud de la Koura, n'eut que le temps d'envoyer une forte avant-garde au nord du fleuve. Cette petite armée rencontra les forces de Toqtamich et elle venait d'être défaite quand le prince Mîrân-châh, troisième fils de Tamerlan, survint avec des renforts, rétablit la situation et mit Toqtamich en fuite. La conduite de Tamerlan à cette occasion est p.517 significative. De nombreux prisonniers de l'armée vaincue lui furent amenés. On sait quelles étaient en ce cas ses sinistres habitudes. Cette fois au contraire, non seulement il épargna ses captifs, mais il les renvoya à Toqtamich après leur avoir fourni les vivres et l'équipement nécessaires. En même temps, au témoignage du *Zafer nâmé,* il faisait adresser à Toqtamich qu'il persistait « à regarder comme son fils » des reproches d'un ton plus affectueusement peiné qu'irrité [2]. Si l'on compare à cette attitude la raideur impérieuse, méprisante, et les implacables vengeances du conquérant envers tous ses adversaires turcs ou iraniens, on mesure le prestige que conservait à ses yeux le légitimisme gengiskhanide. Certes, dans la réalité, Tamerlan était venu renverser l'œuvre de Gengis-khan ou tout au moins lui substituer la sienne propre ; mais en théorie il n'osait l'avouer de front ni peut-être se l'avouer à lui-même, biaisait, conservait à

---

[1] *Zafer nâmé*, I, 402-404 ; Brown, *Hist. Pers. Lit.,* II1, 321 ; Minorsky, *Tabrîz,* Enc. Isl., 616.

[2] *Zafer nâmé*, I, 423-429 (par erreur dans Petis sous l'année de l'hégire 787, 12 février 1385-1er février 1386, année du crocodile).

son nouvel empire turc une façade mongole, montrait envers les descendants de Gengis-khan, dès que ceux-ci faisaient preuve de quelque énergie, un respect inattendu, peut-être involontaire. Puis il devait y avoir, inconsciente aussi, la crainte initiale du Transoxianais pour les hordes du nord.

Non seulement Toqtamich resta sourd à ces appels, mais encore, comme Tamerlan s'attardait en Perse, il profita de l'absence de celui-ci pour l'attaquer au cœur de son empire, en Transoxiane même. Vers la fin de cette même année 1387, il assaillit la ligne du Sîr-daryâ du côté de Sighnâq, vint assiéger Çabrân, puis, mal outillé pour un siège, se mit à ravager le pays. Omar Cheîkh, deuxième fils de Tamerlan, essaya d'arrêter les envahisseurs, mais se fit battre près d'Otrâr et faillit être fait prisonnier [1]. L'attaque était d'autant plus grave que la Transoxiane, dégarnie de troupes, était prise à revers par une razzia de nomades du Mogholistan du côté du Ferghâna. Les troupes de Toqtamich se répandirent à travers la Transoxiane, pillèrent tous les bourgs ouverts et osèrent même venir établir le blocus de Boukhârâ. Leurs dévastations s'étendirent jusqu'à la banlieue de Qarchî et même aux rives de l'Amoû-daryâ [2].

Tamerlan dut revenir de Perse en toute hâte (début de février 1388). Toqtamich ne l'attendit pas et regagna les steppes de la Horde Blanche, mais à la fin de 1388, ayant levé au Qiptchaq p.518 une puissante armée dans laquelle le *Zafer nâmé* fait figurer les contingents de la Moscovie, il vint de nouveau attaquer la Transoxiane, cette fois par un détour à l'est, du côté de Khodjend en Ferghâna. Tamerlan se porta à sa rencontre avec le peu de troupes qu'il put réunir et, au milieu de la neige, par un froid terrible, le rejeta au nord du Sîr-daryâ (vers janvier 1389) [3]. Toqtamich continua cependant à rôder au nord du moyen Sîr-daryâ, assiégeant Çabrân, pillant Yassi (l'actuelle ville de Turkestan). Mais Tamerlan ayant traversé le Sîr-daryâ, l'armée ennemie se dispersa dans la steppe [4].

---

[1] *Ibid.,* I, 463-465.

[2] *Zafer nâmé,* I, 465-469.

[3] *Zafer nâmé,* II, 22-26 (avant safar 791, 30 janvier-27 février 1389).

[4] *Zafer nâmé,* II, 27-31 (vers Rabia I, 791, 28 février-29 mars 1389).

Toutefois l'expérience était probante. Tamerlan ne pouvait poursuivre ses conquêtes dans l'Asie Antérieure en laissant la Transoxiane exposée aux invasions de Toqtamich. Il résolut de porter la guerre chez son adversaire, dans les steppes de la Horde Blanche. Parti de Tachkend en janvier 1391 [1], il reçut une ambassade de Toqtamich qui essayait d'arrêter l'orage, lui offrait des coursiers, un faucon.

> « Il prit le faucon sur son poing, le regarda, mais ne donna pas aux ambassadeurs d'autres marques de bon accueil.

Tamerlan pouvait être amené à supposer, d'après l'expérience des années 1387-1388 que les forces de Toqtamich évoluaient dans le domaine ancestral de ce prince, dans les steppes de la Horde Blanche, dans le bassin du Sari-sou, le massif de l'Oulou-taou et le bassin du Tourgaï. Ce fut donc de ce côté qu'il se dirigea. De Yassi (la ville actuelle de Turkestan), il marcha vers le nord-ouest à travers les solitudes du bas Sari-sou, puis des monts Oulou-taou (Oulough tagh) qui séparent le bassin de ce fleuve de celui du Tourgaï.

> « Il monta sur le haut de la montagne, dit le *Zafer nâmé,* et vit avec admiration ces vastes plaines qui, par leur étendue et leur verdure paraissaient semblables à la mer » (fin avril 1391) [2].

Mais nulle trace de la Horde Blanche. Toqtamich avait fait le vide devant Tamerlan, à la manière des vieux Hiong-nou et T'ou-kiue. Tout en chassant pour se nourrir au milieu de ces solitudes, l'armée timouride atteignit et traversa la rivière Djilantchik (l'Ilanjouc de Pétis de la Croix) qui se jette dans le Djaman Aq-köl [3], puis la rivière Qara-Tourgaï (qui est bien, d'après Howorth, l'Ataqaroghai du *Zafer nâmé,* l'Anacargou $_{p.519}$ de Pétis) [4]. Il y avait quatre mois que, depuis le départ de Tachkend, l'armée cheminait dans les solitudes. Elle se livra à une immense battue pour trouver du gibier (6-7

---

[1] Tamerlan quitta Tachkend le 12 safar 793, 19 janvier 1391 (*Zafer nâmé,* II, 73).

[2] *Zafer nâmé,* II, 81, sous rubrique de fin djoumada I, 793 (finit le 5 mai 1391).

[3] *Zafer nâmé,* II, 82.

[4] *Zafer nâmé,* II, 82.

mai) [1], puis, pour remonter le moral de ses troupes, Tamerlan les passa solennellement en revue avec la même pompe et la même méticulosité que sur le *meïdân* de Samarqand [2]. En réalité l'aventure aurait pu mal tourner. Si Toqtamich avait réellement reculé toujours plus au nord, il aurait fini par épuiser l'armée timouride qu'il aurait pu écraser à demi-morte de froid et de faim. Tamerlan, qui croyait qu'effectivement son adversaire se dérobait devant lui, s'enfonçait toujours plus loin vers la Sibérie. Du Tourgaï il gagna les sources de la rivière Tobol, dans le district actuel de Koustanaï [3]. De l'autre côté du Tobol, les coureurs découvrirent enfin des feux. Tamerlan passa la rivière et ne trouva plus rien.

> « Tous les éclaireurs qu'on envoyait erraient, vagabonds, dans ces solitudes immenses, sans voir aucun vestige d'hommes, sans apprendre aucune nouvelle de l'ennemi.

Enfin un prisonnier apprit à Tamerlan que Toqtamich se trouvait du côté de l'Oural. Aussitôt l'armée obliqua vers l'ouest, passa le fleuve Yaïk ou Oural, sans doute dans la région d'Orsk et atteignit son affluent la Sakmara qui d'après Howorth, serait le Semmour du *Zafer nâmé* [4]. Toqtamich avait, semble-t-il, concentré son armée du côté d'Orenbourg. Tamerlan réussit enfin à « l'accrocher ». La bataille décisive se livra le 19 juin 1391 dans un canton que Howorth recherche du côté de Kondourtchinsk sur la Kandourcha, affluent du Sok, près de Samara, ou mieux à Koundouztcha, comme rectifie Barthold [5]. Après une journée disputée, Toqtamich fut vaincu et prit la fuite.

---

[1] *Zafer nâmé,* II, 83 (1er djoumada II, 793 = 6 mai 1391).

[2] « Tamerlan monta à cheval en habit de cérémonie. Il avait en tête la couronne d'or enrichie de rubis et il tenait à la main une masse d'armes en or à tête de bœuf. » *Zafer nâmé*, II, 85. Tout le détail de la revue, escadron par escadron, est d'une couleur étonnante. C'est une des plus belles pages d'épopée que je connaisse.

[3] *Zafer nâmé,* II, 93.

[4] Il y a lieu de remarquer que dans le *Zafer nâmé*, II, 96-97, Tamerlan arrive d'abord sur le « Semmour » et seulement ensuite sur le Yaïk (arrivée sur le Yaïk le 1er redjeb 793, 4 juin 1391).

[5] Barthold, *Toqtamich, l. c.*, 851.

Acculés entre les Transoxianais victorieux et le cours de la Volga ses soldats furent en masse massacrés ou pris [1].

Une partie des vaincus étaient, nous dit le *Zafer nâmé,* allés se réfugier dans les îles de la Volga. Les coureurs timourides les firent prisonniers. Le *Zafer nâmé* raconte complaisamment les p.520 réjouissances que l'armée timouride se donna dans les prairies d'Ourtoupa, sur les bords de la Volga :

> « Cet endroit de la Volga était le siège de l'empire de Djötchi, fils du grand Gengis-khan, et ses successeurs y avaient toujours fait leur résidence. Tamerlan eut la satisfaction de monter sur leur trône. Les plus belles dames de son sérail étaient auprès de lui et chacun des seigneurs avait la sienne, la coupe en main. Toute l'armée eut part aux divertissements qui firent oublier les fatigues de la guerre aux soldats. Pendant vingt-six jours, ils prirent tous les plaisirs qui leur furent destinés [2].

Il est remarquable qu'après cet immense effort et cette pénible victoire, Tamerlan, satisfait d'avoir porté le ravage au cœur de la Horde d'Or, ne fit rien pour organiser sa conquête. Sans doute donna-t-il l'investiture du khanat de Qiptchaq à plusieurs Gengiskhanides ennemis de Toqtamich, entre autres à Timour Qoutlough, petit-fils du feu khan Ourous [3]. Timour Qoutlough se mit aussitôt à la recherche de ses nouveaux sujets et réussit à en regrouper une partie, mais au lieu de les amener à Tamerlan, il partit aussitôt en dissidence avec eux à travers la steppe [4]. Un autre prince djötchide, nommé Idiqou qui jusque-là avait également suivi la fortune de Tamerlan, joua le même jeu. Il se fit charger par le conquérant d'aller organiser une partie des hordes

---

[1] *Zafer nâmé*, II, 110-120 (sous la date du 15 redjeb 793, 18 juin 1391).

[2] *Zafer nâmé*, II, 127.

[3] Timour Qoutlough (ou Qoutlouq) était le fils de Timour Mélik, lui-même fils d'Ourous, ancien khan de la Horde Blanche (voir plus haut, pages 484, 485).

[4] *Zafer nâmé*, II, 124.

qiptchaq et une fois libre, ne travailla que pour lui-même [1]. Tamerlan ne fit rien pour les ramener à l’obéissance. Satisfait de l’énorme butin amas par ses soldats, il rentra en Transoxiane par la province russo-turkestane actuelle d’Aqtioubinsk.

Sans doute Tamerlan n’avait-il eu pour but que d’inspirer assez de terreur aux gens de la Horde d’Or pour mettre ses États à l’abri de toute nouvelle agression de leur part. Le but une fois atteint, — du moins l’espérait-il — il se désintéressait du sort du Qiptchaq. Le résultat de cette indifférence fut que Toqtamich recouvra assez rapidement son trône. Dans une lettre du 20 mai 1393, au roi de Pologne, Jagellon, datée de Tana (Azov) et étudiée p.521 par Barthold, Toqtamich lui-même expliquait sa défaite et sa restauration :

> « Tamerlan avait été appelé par les ennemis du khan ; Toqtamich ne l’aurait appris que tardivement ; au commencement de la lutte ces conjurés l’auraient abandonné ; son empire aurait été ainsi jeté dans le désordre ; maintenant tout était rentré dans l’ordre. Jagellon devait acquitter le tribut exigible.

En même temps Toqtamich concluait contre Tamerlan une alliance avec le sultan mamelouk d’Égypte Barqoûq (1394, 1395). En 1394 il avait repris assez de forces pour tenter une attaque au sud de Derbend, dans la province de Chîrvân qui faisait partie de l’empire timouride, attaque que la seule approche de Tamerlan suffit d’ailleurs à arrêter [2].

Cette nouvelle agression détermina Tamerlan à entreprendre au printemps de 1395 une seconde expédition au Qiptchaq. Instruit par l’expérience, il renonça à la route si décevante et épuisante à travers la steppe turkestano-sibérienne et prit le chemin du Caucase qui conduisait directement au cœur des « capitales » de la Horde d’Or, Saraï et Astrakhan. Il reçut à Samour, au sud de Derbend, une ambassade de Toqtamich, dont les explications furent

---

[1] L’épisode d’Idiqou (ici Idakou) est conté tout au long dans Ibn 'Arabchâh (p. 82-84). L’auteur, qui poursuit Tamerlan d’une haine furieuse, se délecte à le voir joué par Idiqou. Mais alors que Cheref ed-Dîn (II, 124) place « l’évasion » d’Idigou après la première « campagne de Russie », de Tamerlan, Ibn 'Arabchâh semble placer l’événement après la seconde campagne, ou plutôt il brouille les deux expéditions.

[2] *Zafer nâmé*, II, 331-332.

jugées insuffisantes, franchit le pas de Derbend et le 15 avril 1395 [1] attaqua l'armée de Toqtamich sur les bords du Térek. Tamerlan, qui se battit comme un simple soldat, « ses flèches épuisées, sa demi-pique brisée, son sabre toujours brandi », faillit être pris ou tué. Enfin Toqtamich fut vaincu et s'enfuit du côté de Bolghari, dans la région de Kazan. Il disparut, nous dit le *Zafer nâmé* dans les forêts de cette région avant que les avant-gardes timourides, galopant à sa poursuite, aient pu l'atteindre. Elles revinrent en pillant le pays.

> « Il y avait de l'or, de l'argent, des fourrures, des rubis et des perles, des jeunes garçons et des filles d'une grande beauté.

Tamerlan lui-même s'avança vers le nord jusqu'à la ville russe de Iélets, dans le bassin supérieur du Don, à la frontière du khanat mongol de Qiptchaq et de la Russie slave. Contrairement à l'assertion du *Zafer nâmé* il n'attaqua pas la Moscovie, mais, après avoir atteint Iélets, rebroussa chemin vers le sud le 26 août 1395 [2]. A l'embouchure du Don, il entra à Tana (Azov), entrepôt de commerce fréquenté par de nombreux négociants génois et vénitiens qui lui avaient envoyé une députation chargée de présents et avaient eu la naïveté de se laisser prendre à ses promesses. L'événement démentit leur p.522 confiance. Seule la population musulmane fut épargnée. Tous les chrétiens furent réduits en esclavage et leurs comptoirs, églises et consulats, détruits. Le commerce entre les colonies génoises de Crimée et l'Asie Centrale en reçut un coup terrible [3]. De là Tamerlan alla au Kouban saccager le pays des Tcherkesses, puis au Caucase ravager au milieu de forêts et de gorges inaccessibles, le pays des Mains ou Ases (Asod. en mongol), les ancêtres des Ossètes actuels [4]. Pendant l'hiver de 1395-1396 il alla à l'embouchure de la Volga raser la ville de Hâdjdji-tarkhan, notre Astrakhan, et brûler Saraï, la capitale du khanat de Qiptchaq. Barthold pense que les squelettes sans tête, sans mains et sans pieds trouvés par Teretschenko dans les fouilles de Tsarew, sur l'Akhtouba, témoignent des atrocités commises à cette occasion

---

[1] 23 djoumâdâ II, 797 = 15 avril 1395 (*Zafer nâmé*, II, 446).

[2] Barthold, *Toktamish*, *l. c.*, 851.

[3] Heyd, *Commerce du Levant*, II, 375.

[4] *Zafer nâmé*, II, 368.

par Tamerlan. Le *Zafer nâmé* nous dit simplement que les survivants de Saraï, pendant que leur ville brûlait, furent, par cet hiver terrible, « chassés devant l'armée, comme des moutons » [1]. Au printemps de 1396 Tamerlan rentra en Perse par Derbend.

Tamerlan avait ruiné le Qiptchaq ; il avait, par la destruction de Tana et de Saraï, porté un coup terrible au commerce entre l'Europe et l'Asie Centrale, fermé les antiques routes intercontinentales décrites par Marco Polo, fait disparaître ce qu'avait pu avoir de résultats heureux pour la civilisation la conquête gengiskhanide. Mais au Qiptchaq comme ailleurs, après avoir tout détruit, il n'avait rien reconstruit [2]. Dès qu'il fut rentré en Perse, Toqtamich remonta sur le trône de la Horde d'Or. Un passage d'Ibn Hadjar Asqalânî, relevé par Barthold, nous le montre guerroyant entre septembre 1396 et octobre 1397 contre les colonies génoises de Crimée. Cependant son rival Timour Qoutlough lui disputait le trône. Il avait également à lutter contre un autre chef local, nommé Idiqou, et Ibn 'Arabchâh nous raconte les péripéties de cette nouvelle guerre, épuisante pour le pays [3]. Parmi tous ces prétendants, Timour Qoutlough finit par l'emporter, au moins pour quelques années. Il jugea d'ailleurs prudent de se reconnaître client de Tamerlan : il envoya à celui-ci une ambassade qui fut reçue le 17 août 1398. Toqtamich, ayant le dessous, se réfugia p.523 auprès de Witowt, prince de Lithuanie. Witowt prit fait et cause pour lui, mais fut battu par Timour Qoutlough sur la Worskla, affluent du Dniéper, le 13 août 1399.

Toqtamich, réduit à mener la vie d'aventurier, chercha à rentrer en grâce auprès de Tamerlan qui reçut de lui en janvier 1405 une ambassade à Otrâr. Tamerlan qui avait toujours eu un faible pour cet ami ingrat, aurait promis de le restaurer : la mort l'en empêcha. Quant à Timour Qoutlough, il avait eu pour successeur comme khan de Qiptchaq son frère, Chadi-beg (vers

---

[1] *Zafer nâmé*, II, 379-382. Arabchâh, 82. Cf. Heyd, *Commerce du Levant,* II, 229. Barthold, *Sarâi*, Enc. Isl., 163.

[2] Le prince Koiridjak, fils, nous dit-on, d'Ourous (Horde Blanche) qu'il fit semblant en 1395, après sa victoire, de donner comme khan à la Horde d'Or, ne réussit aucunement à s'imposer (*Zafer nâmé*, II, 355).

[3] Arabchâh, 84-87.

1400-1407). D’après les sources russes, ce furent les troupes de Chadi-beg qui tuèrent Toqtamich en 1406 à Tümen en Sibérie, où il s’était réfugié.

Expédition de Tamerlan dans l’Inde.

@

Tamerlan avait trouvé dans l’héritage des khans de la maison de Djaghataï la tradition des expéditions de pillage dans l’Inde. L’Inde du nord-ouest, — le Pendjab et le Doab — était considérée comme le terrain de chasse des princes de cette lignée gengiskhanide. De 1292 à 1327, comme nous l’avons vu (p. 412 et 414), ils n’avaient cessé de venir ravager périodiquement en de brusques raids de cavalerie Lahore et Moultan, de galoper, détruisant tout devant eux, jusqu’aux portes de Delhi dont à plusieurs reprises ils avaient même osé faire le blocus. Ces invasions avaient toutes reflué au bout de peu de mois, d’abord parce qu’elles n’avaient guère que le pillage pour objet, puis parce que les Mongols de Djaghataï avaient trouvé en face d’eux un État fort, le sultanat de Delhi, turc ou turco-afghan de cadres, musulman de religion, qui, avec des souverains énergiques comme ʻAlâ ed-Dîn Khildjî (1296-1316) et Mohammed ibn Toughlouq (1325-1351), sut toujours par l’or ou par le fer arrêter à temps la ruée mongole descendre des passes afghanes.

Tamerlan n’avait, au fond, pas d’autre objectif que de recommencer ces fructueuses expéditions de pillage dans une des terres les plus riches du monde. Mais, conformément à son habitude, il colora ses projets de prétextes pieux. Sans doute le sultanat turc de Delhi était essentiellement musulman et plusieurs de ses souverains avaient entrepris par des persécutions systématiques de convertir en masse à l’islam leurs sujets hindous ; mais Tamerlan considérait qu’ils s’étaient montrés encore trop tolérants envers le paganisme. Ce fut, nous dit le *Zafer nâmé,* dans le seul but de faire la guerre aux ennemis de la religion musulmane qu’il p.524 entreprit la conquête de l’Inde.

> « Le Coran marque que la plus haute dignité où l’homme puisse parvenir est de faire la guerre en personne aux ennemis de la Religion. C’est pourquoi le grand Tamerlan s’est toujours attaché à

exterminer les Infidèles autant pour acquérir des mérites que par amour de la gloire [1].

Sous ces prétextes pieux, il y avait une information très exacte sur la situation politique dans l'Inde. Le sultanat de Delhi, qui vers 1335, avait compris l'Inde presque entière, était tombé quelques années après dans une décadence rapide, suivie de morcellement territorial. Les gouverneurs de plusieurs grandes provinces s'étaient affranchis de l'autorité du sultan et s'étaient taillé autant de royaumes musulmans autonomes. C'est ainsi que s'étaient séparés de l'empire le Bengale (1358, 1359), le Dékhan, devenu le sous-sultanat bahmanide (1347), puis l'Oude ou royaume de Djaounpour (1394), enfin le Goudjerat (1396). La sécession de ces royaumes musulmans locaux réduisait le sultanat de Delhi au seul territoire du Pendjab et du Doab ; encore le Pendjab était-il troublé par la révolte de la tribu des Khokhar du Salt Range Enfin le sultan alors régnant à Delhi, Mahmoûd-châh II (1392-1412) était un prince faible que dominait le tout-puissant ministre Malloû 'Iqbâl [2].

En somme Tamerlan n'allait trouver en face de lui dans l'Inde qu'un sultanat en pleine décadence, privé de ses plus riches provinces par la sécession des gouverneurs locaux. Au commencement de 1398 il envoya en avant-garde son petit-fils Pîr Mohammed. Celui-ci traversa l'Indus et alla assiéger Moultan qu'il prit après six mois de siège (mai 1398). Tamerlan lui-même, avec le gros de l'armée, passa l'Indus le 24 septembre 1398, fit ou laissa saccager par ses troupes la ville de Talamba, au nord-est de Moultan et opéra sa jonction avec Pîr Mohammed. Il défit sur le Sutledj le chef des Khokhar, Djasrat, puis marcha sur Delhi en suivant la piste directe de Moultan à Delhi, un peu au sud du 30^{e} degré. Sur cette route s'élevait le fort de Bhatnir, défendu par le chef radjpout Ray Doul Tchand. Le fort fut pris et rasé. Tamerlan occupa Sirsouti et prit le fort de Loni, à sept milles nord-nord ouest de Delhi, fort dont il fit son quartier général (10 décembre 1398). Avant de livrer la bataille décisive, il jugea expédient de massacrer les quelque 100.000 prisonniers hindous qui p.525 l'embarrassaient. L'ordre, dit le *Malfoûzât-i*

[1] *Zafer nâmé*, III, 11. De même Malfoûzât-i Tîmoûri, ap. Ishwari Prasad, *L'Inde du VII^{e} au XVI^{e} siècle*, 342.

[2] Cf. Arabchâh, 95.

Timoûrî [1], fut minutieusement exécuté. Le 17 décembre, sur les bords de la Djoumna, entre Panipat et Delhi, Tamerlan livra bataille à l'armée ennemie commandée par le sultan Mahmoûd Châh et par le ministre Malloû Iqbâl. Une fois de plus il remporta la victoire. Les éléphants de guerre des Indiens ne purent pas plus résister à la cavalerie timouride que naguère à la cavalerie macédonienne,

> « et l'on vit bientôt, la campagne semée de trompes d'éléphants, mêlées avec les corps et les têtes des morts [2].

Le sultan alla se réfugier au Goudjerat, tandis que Tamerlan faisait dans Delhi une entrée triomphale. A la demande du clergé musulman, il accorda aux habitants la vie sauve, mais ses soldats opérèrent les réquisitions de vivres avec une telle brutalité qu'ils provoquèrent la résistance de la population. Cette malheureuse opposition excita la fureur de la troupe qui livra la ville au pillage, au massacre et à l'incendie. Le butin fut énorme : c'est à Delhi que depuis deux siècles les sultans turco-afghans entassaient les trésors, par eux pillés, de l'Inde des radjas, et cet amoncellement inouï d'or et de pierres précieuses tombait d'un seul coup aux mains des Transoxianais. Le massacre ne fut pas moindre : des pyramides de têtes coupées s'élevèrent aux quatre coins de la ville [3]. Toutefois, dans la mesure du possible, Tamerlan selon sa méthode habituelle épargna les artisans qualifiés pour les envoyer embellir Samarqand.

Tamerlan passa quinze jours à Delhi. Il siégea solennellement sur le trône des sultans de l'Inde. Il prit plaisir à se faire amener les cent vingt éléphants de guerre ou de parade de la cour.

> « Ces éléphants, bien dressés, abaissèrent la tête devant lui en se prosternant, et tous, au même instant, barrirent, comme s'ils lui rendaient hommage [4].

---

[1] Ap. Ishwari Prasad, *l. c.*, 346. Essai de justification dans le *Zafer nâmé*, III, 89-90.

[2] *Zafer nâmé*, III, 100.

[3] Malfoûzât-i Tîmoûri, *l. c.*, 349. *Zafer nâmé*, III, 110-113.

[4] *Zafer nâmé*, III, 106.

On les fit partir par longues files vers les cités de l’empire timouride, — Samarqand, Hérât, Chîrâz et Tauris. Tamerlan fit ses dévotions dans la grande mosquée de Delhi où la khoutba fut prononcée en son nom. En somme il se conduisait en empereur des Indes et cependant là comme ailleurs, après avoir détruit, il partit sans rien fonder. Le 1er janvier 1399 il quitta Delhi saccagée. Il alla encore saccager de même la ville de Mirat, dont il rasa les monuments et où il écorcha vifs les habitants hindouistes, action par laquelle il accomplissait enfin son p.526 vœu de guerre sainte et ses pieuses promesses du début [1]. Puis il prit le chemin du retour en suivant une route très septentrionale, le long des monts Siwalik et du haut Pendjab. Il fit prisonnier sur le Tchénah supérieur le râdja de Djammou et eut la joie de lui faire abjurer l’hindouisme pour l’islam et manger du bœuf [2]. Il reçut au passage un message de vassalité du roi musulman de Cachemire, Sikander-châh et, sans toucher au Cachemire, rentra en Afghanistan. Avant de partir, il avait investi du gouvernement du Moultan et du Pendjab un seigneur indo-musulman, Khizi-khan le Séyyid, qui treize ans plus tard devait devenir sultan de Delhi.

En réalité Tamerlan, à sa manière habituelle, après avoir ébranlé l’empire indo-musulman de Delhi, partait en laissant le pays en proie à une anarchie totale, ayant là encore tout détruit sans rien mettre à la place. Venu soi-disant pour combattre le brahmanisme, c’était à l’islam indien qu’il avait porté tous ses coups. Cet homme relativement cultivé, amoureux de littérature persane et d’art iranien, participant à une des civilisations les plus raffinées du vieux monde, s’était conduit comme un chef de horde pillant pour piller, massacrant et détruisant par incompréhension des valeurs culturelles. Cet étrange champion de l’islam était venu frapper dans le dos la garde avancée de l’islam aux marches des Indes. Et c’est la même attitude qu’il allait avoir envers l’empire ottoman aux marches de Romanie.

Tamerlan et les Mamelouks.

@

[1] 1er de Djoumada I, 801 Hg., 9 janvier 1399. *Zafer nâmé*, III, 118.

[2] *Zafer nâmé*, III, 152.

Du côté du Proche-Orient, Tamerlan trouvait en face de lui deux grandes puissances musulmanes : les Mamelouks et l’empire ottoman.

L’empire des Mamelouks, en possession de l’Égypte depuis 1250 et de la Syrie depuis 1260, était un État essentiellement militaire, puisque la milice turco-tcherkesse des Mamelouks, garde prétorienne ayant supprimé depuis 1250 la dynastie légitime, faisait monter ses propres généraux sur le trône du Caire et gouvernait en aristocratie guerrière la population arabe qu’elle exploitait. Les Mamelouks, on s’en souvient, avaient en 1260 arrêté net à la bataille de 'Ain-Djàloûd la conquête mongole et rejeté les Mongols de Perse à l’est de l’Euphrate [1]. Mais à la fin p.527 du XIVe siècle la puissante machine militaire qui avait chassé de Syrie les Croisés et les Mongols commençait à faiblir, du fait des incessantes querelles entre les généraux mamelouks qui se disputaient les fiefs égypto-syriens et aspiraient au trône. Le sultan mamelouk Barqoûq (1382-1399), personnage énergique du reste, passa sa vie à mater les révoltes de ses lieutenants. Tamerlan rechercha son alliance, mais Barqoûq, conscient du danger que représentait pour l’empire mamelouk la nouvelle puissance qui se formait à l’est, fit exécuter un ambassadeur de celui-ci (1393) et à plusieurs reprises donna asile au sultan de Baghdâd, Ahmed Djélaïr, chassé, comme on l’a vu, par le conquérant transoxianais. Le fils et successeur de Barqoûq, le jeune sultan Faradj (1399-1412) refusa dès son avènement de reconnaître la suzeraineté de Tamerlan et de livrer certains fugitifs. Tamerlan décida aussitôt de lui faire la guerre.

Tamerlan, qui se trouvait en ce moment du côté de Malatiya, descendit en Syrie par la route de 'Aintâb (octobre 1400) et marcha sur Alep. Il battit devant cette ville une armée mamelouke, commandée par le gouverneur Timourtach, non sans que les éléphants qu’il ramenait de l’Inde aient achevé de jeter la panique chez l’ennemi (30 octobre) [2]. Alep fut prise séance tenante et quatre jours après Timourtach rendit la citadelle elle-même. Maître d’Alep, Tamerlan s’y montra sous son double aspect habituel de lettré casuiste et de massacreur d’hommes. Par un jeu cruel il posa aux docteurs de l’Islam une

---

[1] Plus haut, p. 439 Grousset, *Histoire des Croisades*, III, 603-607. Wiet, *Histoire de la nation égyptienne*, IV, 410.

[2] Wiet, *l. c.*, 526. *Zafer nâmé*. III, 294-298. Arabchâh, 124.

question brûlante : de ses soldats tués ou des mamelouks morts dans cette guerre, lesquels avaient droit au titre de martyrs ? Puis il fit de la théologie avec eux et les mit dans un pire embarras en forçant ces sunnites orthodoxes à admettre 'Alî au nombre des khalifes légitimes [1]. A côté de ces belles dissertations avec les docteurs de la loi, il faisait massacrer la garnison de la citadelle, ériger des « tours de têtes coupées », saccager la ville. Le pillage de cette grande cité, dont le bazar était un des principaux marchés du commerce du Levant, dura trois jours.

Tamerlan prit ensuite Hamâ, Homs et Baalbek, puis fit son apparition devant Damas, ville dont le jeune sultan mamelouk Faradj était venu, du Caire, animer les défenseurs par sa présence. Le 25 décembre 1400 Faradj essaya de profiter de ce que l'armée timouride changeait de camp et s'installait dans la Ghouta pour l'attaquer en plein mouvement, mais il fut repoussé après une p.528 dure bataille [2]. Faradj, menacé de sédition dans son entourage, rentra alors en Égypte, abandonnant Damas à son sort. Les notables de la ville, découragés, se résignèrent à la reddition. Dans la délégation qui vint trouver Tamerlan à cet effet se trouvait le grand historien Ibn Khaldoûn de Tunis.

> « Tamerlan, frappé de l'air distingué de l'historien, ébloui même par ses discours, le fit asseoir et le remercia de lui avoir procuré l'occasion de connaître un homme si savant [3].

Le conquérant, le chapelet à la main, ne parlant que de piété et de miséricorde, rassura les négociateurs et la ville ouvrit ses portes. La citadelle résista et ne capitula qu'après un siège en règle. Une fois maître de Damas, Tamerlan décupla le chiffre convenu pour la rançon des habitants, et fit main basse sur toutes leurs richesses. Le *Zafer nâmé* nous assure que, s'il laissa finalement procéder au sac total de la ville et au massacre d'une partie de la population, ce fut pour punir les Damasquins de leur impiété envers 'Ali, le

---

[1] Arabchâh, 128-130.

[2] Wiet, *op. cit.,* 520. Le *Zafer nâmé* spécifie le 19 Djoumada I, 803, 5 janvier 1101 (*Zafer nâmé,* III, 325).

[3] Wiet, *op. cit.,* 530. Cf. Arabchâh, 143 et 296.

gendre du Prophète, en l’an 659 de notre ère [1]. Au milieu de ces brutalités, éclata un incendie terrible qui détruisit la majeure partie de la ville, fit d’innombrables victimes, et atteignit la grande mosquée des Omeyyades où des milliers de réfugiés périrent dans les flammes. Le 19 mars 1401 Tamerlan quitta enfin Damas. Il emmenait avec lui tous les ouvriers d’art qu’il avait pu réunir, tisserands de soie, armuriers, verriers et potiers, destinés à aller embellir Samarqand, ainsi qu’un grand nombre de lettrés obligés à le suivre, et des multitudes réduites en esclavage [2]. Au nombre de ces déportés figurait l’historien Ibn ’Arabchâh, alors âgé de douze ans [3] et qui devait plus tard se venger en écrivant sur le conquérant un livre impitoyable.

Tamerlan, après avoir ruiné la Syrie, l’évacua sans avoir rien fait pour y établir un pouvoir régulier. Elle fut aussitôt réoccupée par les Mamelouks.

Tamerlan et l’empire ottoman.

@

Tamerlan avait battu les Gengiskhanides de la Kachgarie, ceux de la Russie méridionale et le sultan de l’Inde. Nous venons p.529 de voir combien peu le sultan d’Égypte pesait auprès de lui. En face de lui un seul pouvoir fort restait debout : l’empire ottoman.

Le sultan ottoman Bâyézîd, le Bajazet de notre histoire classique (1389-1403) avait porté l’empire ottoman à l’apogée de sa puissance [4]. Proclamé sultan à la mort de son père, sur le champ de bataille de Kossovo, où avait été écrasée l’armée serbe (1389), il avait achevé la conquête de la Serbie, annexé la Bulgarie (1394), annexé en Asie Mineure les émirats turcs d’Aïdîn et de Çâroûkhan (1390), de Mentéché et de Kermiân (1391), même le

---

[1] *Zafer nâmé,* III, 313-311.

[2] Arabchâh, 162.

[3] Arabchâh était né en 1392. Cf. J. Pedersen, *Ibn 'Arabshâh,* Enc. Isl., II, 381-385.

[4] Cf. Hammer Purgstall, *Histoire de l’empire ottoman*, I, 292-356. — N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, 266-323.

grand émirat turcoman de Qaramân (1390) [1], annexé enfin l'émirat de Qastamoûnî et l'ancien émirat de Bourhân ed-Dîn à Toqât, Sîvàs et Qaiçariya, en Cappadoce (1392) [2]. En 1396 il avait écrasé à Nicopolis la fameuse croisade du roi de Hongrie Sigismond et de l'héritier de Bourgogne Jean Sans-peur. Bajazet l'Éclair, comme on l'appelait (Bâyézîd Yildirim), régnait sur un vaste empire comprenant en Europe la Thrace moins Constantinople, la Macédoine moins Salonique, la Bulgarie, le protectorat de la Serbie, et en Asie l'Anatolie jusqu'au Taurus (qui le séparait de la Cilicie mamelouke), jusqu'au massif d'Arménie (qui le séparait des États de Tamerlan) et jusqu'à la chaîne politique (qui le séparait de l'empire grec de Trébizonde). Son armée qui avait vaincu la brillante chevalerie franco-bourguignonne, passait avec raison pour la meilleure du Proche-Orient. Il semblait à la veille de couronner ses conquêtes en enlevant aux Grecs Constantinople dont il avait d'ailleurs déjà commencé le blocus.

Pour une fois, Tamerlan avait rencontré un adversaire à sa taille. Tous deux le sentaient, s'observaient, s'épiaient, comme s'ils eussent hésité à engager le fer et à risquer sur un coup de dé, l'un, le bénéfice de la conquête de l'Asie, l'autre, les résultats de la conquête des Balkans. Ce fut Bajazet qui commit le premier acte inamical en voulant faire reconnaître sa suzeraineté par l'émir Taherten, seigneur d'Erzindjân et d'Erzéroum, qui, nous l'avons vu, était un vassal de Tamerlan. Tamerlan estimait ce chef turcoman qui gardait pour lui les frontières de l'Asie Mineure et auquel il avait, après le sac de Delhi, envoyé en cadeau un éléphant de guerre. Inversement, Bajazet avait accueilli sur ses terres un autre p.530 émir turcoman, ennemi, celui-là, de Tamerlan qui l'avait chassé, Qara-Yoûsouf, chef de la horde du Mouton Noir. La lutte allait ainsi s'engager sur une double question de clientèle, Tamerlan protégeant Taherten et Bajazet soutenant Qara-Yoûsouf. Le *Zafer nâmé* prétend nous donner le texte même de la lettre envoyée à ce sujet à Bajazet par Tamerlan. Après de mordantes injures sur les origines obscures de la

---

[1] 'Alâ ed-Dîn, émir de Qaramân, fut vaincu et fait prisonnier à Aq-Tchaï en cette année 1390-1391 par le vizir ottoman Timourtach qui le fit pendre sans autre forme de procès. Cf. P. Babinger, *Timûrtâsh,* Enc. Isl., 823. J. H. Kramers, *Karamân-oghlu,* Enc. Isl., 795.

[2] Cf. Arabchâh, 170-171. *Zafer nâmé*, III, 255-256.

dynastie ottomane, Tamerlan déclarait cependant prendre en considération le rôle de boulevard de l'Islam en Europe, tenu par l'empire ottoman, et la guerre sainte victorieusement menée de ce côté par le sultan. Il épargnait donc son rival. Toutefois en face de ce Turc romanisé, de ce *qaisar* de Roum, il se posait en chef véritable, en souverain légitime de la race turque. Et comparant l'étendue des deux empires, il terminait par une nette menace : « Un petit prince comme toi peut-il se mesurer avec nous ? » Bajazet releva le défi. « Nous vous poursuivrons jusqu'à Tauris et à Sultâniyé [1] ! »

Au reçu de cette réponse Tamerlan marcha sur l'Asie Mineure (août 1400). Après avoir reçu à Erzeroum et à Erzindjân l'hommage de son vassal Taherten, il pénétra au début de septembre sur le territoire ottoman et alla y assiéger la ville forte de Sivâs [2]. Devant les travaux de sape et le bombardement des machines de siège, Sivâs, sans attendre l'assaut final, se rendit au bout d'une vingtaine de jours. Tamerlan accorda quartier aux musulmans mais fit enterrer vivants ou jeter dans des puits quatre mille soldats arméniens de la garnison ottomane. Puis il rasa les murs de la ville.

Tamerlan, pour cette fois, n'alla pas plus avant. Il ne pouvait s'enfoncer en Asie Mineure, menacé qu'il était alors sur ses derrières par l'armée des Mamelouks et même par une éphémère restauration d'Ahmed Djélaïr à Baghdâd. Ce fut à ce moment, en effet, qu'il alla, comme on vient de le dire (p. 527), écraser les Mamelouks en Syrie et reconquérir Baghdâd. Cette tâche accomplie, il revint en Asie Mineure. Pendant son absence, Bajazet avait enlevé à Taherten la ville d'Erzindjân et capturé la famille de l'émir [3]. Tamerlan, revenu de Syrie et de Baghdâd, ne riposta pas sur-le-champ. Il alla passer l'hiver de 1401-1402 au Qarabagh et le printemps aux frontières de la Géorgie, tandis que s'opérait la p.531 concentration générale de ses armées. Ce ne fut qu'en juin 1402 qu'il envahit l'empire ottoman. Après avoir rétabli

---

[1] *Zafer nâmé,* III, 261, 262. Cf. Arabchâh, 171-173. De Hammer, *Hist. de l'emp. ottoman*, II, 79-82.

[2] Tamerlan pénètre dans l'empire ottoman le 1er moharram 803, 22 août 1400 (*Zafer nâmé,* III, 264).

[3] *Zafer nâmé*, III, 375-376. Cf. Arabchâh, 189.

Taherten dans Erzindjân, il vint passer la revue de son armée dans la plaine de Sîvâs.

> « Un certain nombre d'escadrons avaient les étendards rouges, leurs cuirasses, leurs selles, leurs housses, leurs carquois et leurs ceintures, leurs lances, leurs boucliers et leurs masses d'armes étaient également rouges. Un autre corps d'armée était jaune, un autre blanc. Il y avait un régiment avec des cottes de maille et un autre avec des cuirasses.

Puis, par Qaiçariya, Tamerlan marcha sur Ankara où la présence de Bajazet lui était signalée. La bataille décisive se livra au nord-est de cette ville, à Tchiboukâbâd le 20 juillet 1402. Elle dura de six heures du matin à la nuit et mit aux prises près d'un million d'hommes [1]. Bajazet s'était fait suivre des contingents des peuples vaincus par lui. Si les Serbes et leur roi Étienne lui restèrent fidèles, au point d'exciter l'admiration de Tamerlan, les Turcs d'Aïdîn, Mentéché, Çâroû-khan et Kermiân, voyant leurs princes dans les rangs de l'armée de Tamerlan, passèrent à celui-ci. Tamerlan paraît d'autre part avoir tiré un bon parti des éléphants de guerre ramenés de l'Inde [2]. A la tête de 10.000 Janissaires et des Serbes, Bajazet lutta tout le jour ; et ce ne fut qu'après avoir vu tomber sa garde, qu'au coucher du soleil il se décida à s'enfuir. Son cheval s'étant abattu, il fut fait prisonnier avec un de ses fils [3].

Tamerlan traita son ennemi avec courtoisie [4]. Toutefois, comme le sultan cherchait à s'enfuir, il le fit voyager dans une litière grillée, fait qui a donné naissance à l'exagération de la « cage de fer ». Bajazet, brisé par la catastrophe, meurtri dans son orgueil, devait mourir quelques mois après (à Aq Chéhir, le 9 mars 1403).

---

[1] *Zafer nâmé,* IV, 11-15. Arabchâh, 182.

[2] Monstrelet, I, 84.

[3] Les sources occidentales sur la bataille d'Ankara sont Sanudo (Muratori, XXII, 791), le Religieux de St Denis (III, 46-51), Monstrelet (Ed. Douet d'Arcq, I, 84), Schiltberger (p. 73), et Juvénal des Ursins (II, 423). Elles sont énumérées et utilisées par Delaville Le Roulx, *La France en Orient au XII^e siècle,* p. 393.

[4] Arabchâh, 188. *Zafer nâmé,* IV, 16-20, 32, 35.

L'armée ottomane une fois détruite et le sultan prisonnier, la conquête de l'Anatolie occidentale ne fut plus pour Tamerlan qu'une promenade militaire. Il fit halte à Koutahyé, tandis que son avant-garde courait piller Brousse, la capitale ottomane où Chéref ed-Dîn et Ibn 'Arabchâh nous montrent les vainqueurs se conduisant comme une horde de sauvages. La charmante cité fut livrée aux flammes. Le petit-fils de Tamerlan Aboû Bekr galopa p.532 jusqu'à Nicée (Iznik), « tuant et pillant tout ce qu'il rencontrait », nous dit avec satisfaction Chéref ed-Dîn. Tamerlan lui-même vint assiéger Smyrne, ville qui appartenait aux Chevaliers de Rhodes. Avant d'attaquer, il somma le gouverneur, frère Guillaume de Munte, de se faire musulman. Naturellement celui-ci refusa avec énergie. Le siège, d'après le *Zafer nâmé,* commença le 2 décembre 1402 [1] et se termina au bout de deux semaines par la prise d'assaut de la place. Le massacre fut général, sauf pour les rares chevaliers qui purent être recueillis par la flotte chrétienne. Le *Zafer nâmé* fait grand état de cette victoire en terre chrétienne. C'est qu'elle servait de justification à Tamerlan devant les musulmans pieux qui l'accusaient avec raison d'avoir, par la destruction de l'empire ottoman, porté un coup terrible à la conquête islamique. La prise de Smyrne et le massacre qui s'en suivit transformaient après coup la campagne d'Ankara en une guerre sainte.

> « Smyrne que le sultan ottoman avait inutilement assiégée pendant sept ans Tamerlan l'a conquise en moins de deux semaines !... Les musulmans entrèrent dans la ville en célébrant les louanges de Dieu à qui ils présentèrent en actions de grâces les têtes de ses ennemis [2].

La ville de Phocée, importante place de commerce turco-italienne que l'armée timouride vint ensuite assiéger, se racheta à temps en se soumettant au tribut. La mahone génoise, compagnie de commerce qui possédait, en face, l'île de Chio, fit elle aussi acte d'hommage [3]. Quant au régent byzantin Jean

---

[1] *Zafer nâmé*, IV, 49, sous la date du 6 djoumada premier, an 805, 2 décembre 1402. Ibn 'Arabchâh, p. 192, nous dit que Smyrne fut prise le 2 de djoumada second, c'est-à-dire le 28 décembre 1402. Pour les sources occidentales, Delaville Le Roulx, *La France en Orient au XIV^e^ siècle,* 395.

[2] *Zafer nâmé,* IV, 51 et 53.

[3] *Zafer nâmé,* IV, 56, 58.

VII, également sommé de reconnaître la suzeraineté de Tamerlan, il avait immédiatement envoyé une ambassade en ce sens [1].

En dépit du massacre de Smyrne, le triomphe de Tamerlan sur Bajazet sauvait en effet la Chrétienté. Depuis la victoire de Bajazet sur la croisade de Nicopolis, Byzance, étroitement bloquée par les Ottomans, était condamnée. Sa chute n’était qu’une question de mois. Le désastre soudain subi par les Ottomans à Ankara assura à l’empire byzantin une survie inespérée d’un demi-siècle (1402-1453). Ce fut ainsi que par un contre-coup inattendu des événements, Byzance se trouva être la principale bénéficiaire des victoires du conquérant transoxianais dans l’Asie antérieure, p.533 comme la Moscovie allait être la grande bénéficiaire de ses victoires sur la Horde d’or.

Ce bénéfice pour la chrétienté balkanique fut d’autant plus sensible qu’après avoir abattu l’empire ottoman, Tamerlan prit toutes les mesures pour l’empêcher de se relever. Il restaura solennellement dans l’Asie Mineure turque les divers émirats détruits une dizaine d’années plus tôt par Bajazet. Bajazet avait dépouillé en Phrygie orientale et en Lycaonie l’émir de Qaramân, 'Alâ ed-Dîn ; Tamerlan restaura à Qonya et à Laranda le fils de 'Alâ ed-Dîn, Mohammed II [2]. Il restaura de même l’émir de Qastamoûni de la maison des Isfendiyâr-oghlou, en Paphlagonie ; les émirs ÇâroûkhAn, dans la personne de l’émir Khidr-châh, à Magnésie du Sipyle ; l’émir de Kermiàn, Ya’qoûb, à Koutahyé et à Qara-hissar [3] ; l’émir d’Aïdin, 'Isâ, dans son fief d’Ionie, près d’Éphèse ; l’émir de Mentéché, Ilyâs, en Carie et l’émir de Tekké, Othmân, en Lycie. Le domaine ottoman, en Asie, se trouva de nouveau à peu près réduit à la Phrygie septentrionale, à la Bithynie et à la Mysie. Pour achever d’affaiblir les Ottomans, Tamerlan prit soin d’attiser discrètement la discorde entre les fils de Bajazet qui se disputaient l’héritage paternel.

Tamerlan et la conquête de la Chine.

---

[1] *Zafer nâmé,* IV, 38-39.

[2] *Zafer nâmé,* IV, 33.

[3] *Zafer nâmé,* IV, 60.

@

Tamerlan rentra en Transoxiane en 1404. Il reçut à Samarqand Clavijo, envoyé par le roi de Castille Henri III et qui nous a laissé une précieuse relation de son voyage. Venu par Constantinople, Trébizonde, Tauris et Reiy, Clavijo arriva à Samarqand le 31 août 1404 et fut reçu par Tamerlan le 8 septembre.

Tamerlan se proposait maintenant d’entreprendre la conquête de la Chine, où la dynastie nationale des Ming, qui avait chassé les Gengiskhanides, était à l’apogée de sa puissance. Le premier empereur ming, Hong-wou, avait, comme successeur des grands khans gengiskhanides, revendiqué l’hommage de l’ancien khanat de Djaghataï. Dans ce but, il avait en 1385 envoyé en Asie Centrale les ambassadeurs Fou Ngan (Tche Tao) et Lieou Wei qui visitèrent Ha-mi, Qarakhodjo (Tourfan), Ilibaligh où ils obtinrent sans difficulté l’hommage des khans de la maison de Djaghataï ou des émirs Doughlat, mais à Samarqand ils furent d’abord arrêtés par les autorités timourides et ne furent relâchés qu’après de longs p.534 pourparlers. Cependant Tamerlan envoya à diverses reprises à la cour de Chine des ambassades portant des cadeaux qui purent passer pour un tribut (1387, 1392, 1394). En 1395 l’empereur Hong-wou renvoya Fou Ngan à Samarqand avec une lettre de remerciements pour Tamerlan. L’empereur Yong-lo (1403-1424), frère et deuxième successeur de Hong-wou, venait de monter sur le trône quand Tamerlan annonça l’intention d’aller conquérir la Chine pour convertir ce pays à l’islamisme et commença à réunir dans ce but une immense armée à Otrâr.

Ce fut sans doute là un des plus graves périls qu’ait jamais courus la civilisation chinoise, car cette fois il ne s’agissait plus de l’invasion d’un Khoubilaï, respectueux du bouddhisme et du confucéisme et désireux de devenir un véritable Fils du Ciel, mais de l’irruption d’un musulman fanatique, qui, en islamisant le pays, eût vraiment détruit la civilisation chinoise et dénationalisé la société chinoise. Sans doute Yong-lo, le plus guerrier des empereurs Ming, aurait été un adversaire non négligeable, mais le péril était grave, lorsque Tamerlan tomba malade à Otrâr et décéda à l’âge de 71 ans le 19 janvier 1405.

La succession de Tamerlan. Règne de Châh Rokh.

@

Après la mort de Gengis-khan, l’empire mongol avait jusqu’au la rivalité entre Khoubilaï et Ariq-bögä, connu trente ans de paix intérieure (1227-1259). Au contraire dès la mort de Tamerlan, l’empire turc de Transoxiane fut déchiré par les luttes entre les fils et les petits-fils du défunt.

Tamerlan laissait une nombreuse famille [1]. Dans ses dernières volontés, il avait voulu à la fois attribuer à chacun de ses fils et petits-fils un fief propre et réserver l’autorité suprême dans l’ordre de primogéniture. Son fils aîné Djahângîr était, on l’a vu, décédé bien avant lui, vers 1375 — [2]. Le conquérant avait donc désigné pour lui succéder à la tête de l’empire le fils aîné de Djahângîr, Pîr Mohammed ibn Djahângîr, âgé de vingt-neuf ans et qui avait le gouvernement de l’Afghanistan oriental (Balkh, Caboul et Qandahâr). Mais en même temps tout le reste de la famille impériale avait reçu de vastes fiefs, de sorte que sous l’autorité théorique de Pîr Mohammed ibn Djahângîr, l’empire se trouvait, par avance, l’objet d’un véritable lotissement.

p.535 Le deuxième fils de Tamerlan, 'Omar Cheîkh l’avait, lui aussi, précédé dans la tombe, ayant été tué en 1391 pendant une campagne au Dyârbékir, mais les fils de 'Omar Cheîkh, savoir Pîr Mohammed ibn 'Omar Cheîkh [3], Roustem, Iskander et Bâïqarâ, avaient conservé son héritage, le Fârs (Chîrâz) et l’Irâq 'Adjémî (Hamadhân et Ispahan).

Le troisième fils de Tamerlan, Mîrân-châh, alors âgé de trente-huit ans, avait reçu le Moghân, l’Azerbeîdjân (Tauris) et l’Irâq 'Arabî (Baghdâd), mais ce prince dont une chute de cheval avait dérangé le cerveau, s’était signalé par de telles extravagances et cruautés qu’il avait été placé par Tamerlan lui-même sous la tutelle d’une sorte de conseil de famille, en l’espèce sous la surveillance de son propre fils, 'Omar-mîrzâ, âgé de vingt-deux ans, qui

---

[1] Cf. *Zafer nâmé*, IV, 301. Arabchâh, 239.

[2] Hg. 777 (2 juin 1375-20 mai 1376). (*Zafer nâmé,* trad. Denison Ross, *History of the Moghuls of Central Asia*, p. 48.)

[3] A distinguer de son cousin et homonyme, l’héritier du trône.

gouvernait sous son nom son territoire. Les deux autres fils de Mîrân-châh, Aboû Bekr et Khalîl, n'allaient pas tarder à révéler leurs visées ambitieuses.

Le quatrième fils de Tamerlan, Châh Rokh, âgé de vingt-huit ans à la mort de son père, avait reçu le gouvernement du Khorâssân. Disons tout de suite que c'était le tempérament le mieux équilibré et le seul esprit politique de la famille.

Au lendemain même de la mort de Tamerlan, les querelles, les coups de force et les révolutions de palais commencèrent. Son petit-fils, Pîr Mohammed ibn Djahângîr, à qui il avait légué l'autorité suprême et qui se trouvait d'ailleurs trop loin de la Transoxiane, à Qandahâr, vit ses droits foulés aux pieds. Un autre petit-fils de Tamerlan, âgé de vingt-et-un ans seulement, Khalîl, quatrième fils de Mîrân-châh, se fit acclamer par l'armée à Tachkend, marcha sur Samarqand et y monta sur le trône impérial (18 mars 1405) [1]. Pîr Mohammed ibn Djahângîr essaya de réagir et de son côté se mit en marche de l'Afghanistan vers la Transoxiane, mais il fut battu par les armées de Khalîl près de Nésef (Qarchî) [2]. Laissé cependant en possession de son domaine afghan (Balkh, Caboul et Qandahâr), il fut assassiné six mois plus tard par son propre vizir (1406). Quant à Khalîl, une fois sur le trône de Samarqand, il s'y conduisit comme on pouvait l'attendre de son âge, dilapidant le trésor impérial en folles prodigalités et n'utilisant sa puissance que pour satisfaire les caprices de sa favorite, la belle p.538 Châd el-molk [3]. Il ne tarda pas à provoquer la révolte des émirs qui le détrônèrent (1406, 1407) et reconnurent comme roi de Transoxiane le quatrième fils de Tamerlan, Châh Rokh, déjà maître du Khorâssân. Châh Rokh laissa comme consolation au jeune fou Khalîl la région de Reiyen 'Irâq 'Adjémî où ce prince devait finir ses jours en 1411.

---

[1] *Zafer nâmé*, IV, 281, 284. Arabchâh, 213.

[2] Arabchâh, 259, 268 (date de la défaite de Pîr Mohammed ibn Djahângîr par l'armée de Khalîl : commencement de ramadhan 808, mois qui débute le 20 février 1406.

[3] *Zafer nâmé,* IV, 191.

Châh Rokh fut le plus remarquable des Timourides [1]. Bon capitaine et vaillant soldat, mais d'humeur plutôt pacifique, humain, modéré, fort épris de lettres persanes, grand constructeur, protecteur des poètes et des artistes, ce fils du terrible Tamerlan fut un des meilleurs souverains de l'Asie. Même évolution que de Gengis-khan à Khoubilaï. Son long règne de 1407 à 1447, fut décisif pour ce qu'on a appelé, dans le domaine culturel, la renaissance timouride, âge d'or de la littérature et de l'art persans. Hérât dont il avait fait sa capitale, Samarqand, résidence de son fils Olough-beg (il avait chargé celui-ci du gouvernement de la Transoxiane) devinrent les foyers les plus brillants de cette renaissance [2]. Par un de ces paradoxes si fréquents en histoire, les fils du massacreur turc qui avait ruiné Ispahan et Chîrâz allaient ainsi devenir les plus actifs protecteurs de la culture iranienne.

Le pouvoir direct de Châh Rokh ne s'étendait que sur la Transoxiane et l'Iran oriental. Ispahan et le Fârs, on l'a vu, appartenaient à ses neveux Pîr Mohammed ibn 'Omar-cheîkh, Roustem, Iskander et Bâïqarâ. Dès le début ces princes avaient reconnu la suzeraineté de Châh Rokh qui fut amené à diverses reprises à intervenir comme arbitre dans leurs querelles. En 1415, notamment, il dut se rendre à Ispahan où il détrôna Iskander et laissa Roustem comme lieutenant ; puis il dut aller à Chîrâz peur châtier la révolte d'un autre de ses neveux, Bâïqarâ, qu'il envoya en exil [3].

L'anarchie, les querelles décousues des épigones timourides furent sans inconvénient dans l'Iran oriental parce que l'homme fort, l'administrateur sage qu'était Châh Rokh sut y mettre un terme, imposer son arbitrage et rétablir l'unité. Il n'en alla pas de même dans la Perse occidentale, Azerbeîdjân et 'Irâq 'Arabî. Cette région, on l'a vu, était échue en partage au troisième fils de Tamerlan, Mîrân-châh, prince très diminué par ses troubles mentaux, et p.539 aux deux fils de Mîrân-châh, Aboû Bekr et 'Omar-mîrzâ qui se détestaient et luttaient sans fin l'un contre l'autre. Le résultat de leurs

---

[1] Sur le règne de Châh Rokh, Cf. Abd er-Razzâq Samarqandî, *Matla'es-sa'dein,* trad. Quatremère, Journal Asiatique, 1836, II, 193-233, 338-364 et Bouvat, *Empire mongol,* 2e phase, 96 et sq.

[2] Cf. E. G. Browne, *History of Persian literature under Tartar dominion*, Cambridge, 1920.

[3] *Matla'es-sa'dein,* trad. Quatremère, 193 et sq.

querelles fut de favoriser le retour des anciens maîtres du pays, naguère chassés par Tamerlan, le sultan Ahmed Djélaïr, ancien souverain de Baghdâd et le chef de la horde turcomane du Mouton Noir, Qara-Yoûsouf. Ahmed Djélaïr se rétablit à Baghdâd (1405). Quant à Qara-Yoûsouf, revenu, lui aussi, de son exil d'Égypte, il rentra en Azerbeîdjân, battit le timouride Aboû Bekr près de Nakhitchévân et réoccupa Tauris (1406). Aboû Bekr et son père Mîrân-châh essayèrent de reconquérir l'Azerbeîdjân, mais le 20 avril 1408 Qara-Yoûsouf leur infligea une défaite décisive dans laquelle Mîrân-châh fut tué [1]. Cette bataille, une des plus importantes de l'histoire de l'Orient, détruisait tout le résultat des conquêtes de Tamerlan du côté de l'ouest. Quatre ans après sa mort ses héritiers étaient chassés de la Perse occidentale...

Définitivement maître de l'Azerbeîdjân où Tauris était devenu sa capitale, Qara-Yoûsouf, le chef du Mouton Noir, entra en conflit avec son ancien allié, le sultan de Baghdâd Ahmed Djélaïr. Ahmed voulut lui disputer l'Azerbeîdjân, mais fut vaincu près de Tauris le 30 août 1410 et assassiné le lendemain [2]. Baghdâd et l'Irâq 'Arabî passèrent au pouvoir de Qara-Yoûsouf qui se trouva ainsi maître d'un vaste royaume allant de la frontière de la Géorgie à Bassora. Ce royaume turcoman du Mouton Noir (Qara-Qoyounlou), avec Tauris et Baghdâd comme capitales, devint en quelques mois une des principales puissances de l'Orient. En 1419 Qara-Yoûsouf profita de nouvelles querelles entre Timourides pour occuper, en 'Irâq 'Adjémî, Sultâniyé et Qazwîn.

Ces événements inquiétèrent Châh Rokh. Résolu à venger son frère Mîrân-châh et à rétablir la domination timouride sur la Perse occidentale, il partit de Hérât pour l'Azerbeîdjân à la tête d'une puissante armée [3]. Qara-Yoûsouf mourut avant qu'elle arrivât (décembre 1419). Iskander, fils de Qara-Yoûsouf, essaya de résister, mais se fit battre par Châh Rokh qui soumit l'Azerbeîdjân (1421). Si Châh Rokh avait poussé jusqu'au bout son avantage, la restauration timouride eût été définitive, mais il rentra peu après au Khorâssân, et Iskander réoccupa aussitôt l'Azerbeîdjân. Châh Rokh revint d'ailleurs en 1429, battit de nouveau Iskander, mais celui-ci, une fois encore,

---

[1] Cf. Khondémir ap. Bouvat, *Empire mongol,* 110-111.

[2] Cf. Arabchâh, 280.

[3] Cf. Khondémir ap. Bouvat, *Empire mongol,* 114 et sq.

réoccupa le pays après le départ de l'armée timouride. En 1434 Châh Rokh envoya en Azerbeîdjân une p.540 troisième expédition qui n'eut pas plus de peine que les précédentes à mettre en fuite Iskander ; mais, au lieu d'installer un vice-roi timouride en Azerbeîdjân, Châh Rokh investit du gouvernement de ce pays le propre frère d'Iskander, Djahân Châh (1435). C'était consacrer la mainmise des Turcomans du Mouton Noir sur l'Azerbeîdjân et Baghdâd. Après la mort de Châh Rokh, Djahân Châh devait enlever aux Timourides l'Irâq 'Adjémî (1452), Ispahan, le Fârs et le Kirmân (1458). Quand il périra, ce ne sera pas devant une revanche timouride, mais sous les coups d'une autre horde turcomane, celle du Mouton Blanc (Aq-Qoyounlou) campée dans le Dyârbékir et dont le chef, Ouzoun Hassan le surprendra et le tuera le 11 novembre 1467 dans la région de Mouch, et lui succèdera comme roi de la Perse occidentale.

Ainsi, malgré les efforts de Châh Rokh, la Perse occidentale avait définitivement échappé aux héritiers de Tamerlan pour tomber sous la domination turcomane.

Du côté de la Chine, Châh Rokh renonça aux projets de conquête de Tamerlan. Il échangea plusieurs ambassades avec l'empereur Yong-lo. En 1417 notamment il envoya à Pékin Ardachir Togatchi. Inversement l'envoyé chinois Fou Ngan, qui s'était déjà rendu en Transoxiane sous le règne de Tamerlan, revint à Samarqand et à Hérât à la cour de Châh Rokh. Le but de ces diverses missions était en partie de rétablir entre l'empire timouride et la Chine des Ming les relations commerciales qui avaient existé entre les deux khanats mongols des Khoubilaïdes et des Djaghataïdes [1].

En revanche, à l'exemple de Tamerlan, Châh Rokh envoya une expédition, conduite par son fils Olough-beg, contre le khanat djaghataïde du Mogholistan (1425). Olough-beg, d'après ce que nous savons par le *Matla' es-sa'dein,* battit le djaghataïde Chîr Mohammed [2]. Le chef de la puissante famille doughlat, Khoudâïdâd, le faiseur de rois, seigneur de Kachgar et de Yarkand,

---

[1] Autre ambassade de Chah Rokh en 1421. Cf. *Matla' es-sa'dein,* trad. Quatremère, dans *Notices et extraits de manuscrits,* XIV (1843), 387.

[2] *Matla' es-sa'dein,* dans Elias et Denison Ross, *History of the Moghuls of Central Asia,* 43, et Barthold, *Dûghlât,* Enc. Isl., I, 1113.

s’était par piétisme musulman, nous dit-on, rallié à Olough-beg, qu’il était allé rejoindre au delà du Tcharin, affluent méridional de l’Ili, au nord-est de l’Issiq-koul [1].

Châh Rokh mourut le 2 mars 1447. Il eut pour successeur son p.541 fils Olough-beg. Olough-beg, déjà depuis longtemps vice-roi de la Transoxiane, était un esprit cultivé, un savant — il s’intéressait particulièrement à l’astronomie — et un poète qui fit de sa cour, à Samarqand, un centre très brillant des lettres persanes. Mais il manquait absolument d’autorité. Les Uzbek, nom sous lequel on désignait les Mongols de la horde de Cheïban établie dans les provinces sibéro-turkestanes d’Agtioubinsk et du Tourgaï, exécutèrent en Transoxiane un raid au cours duquel ils ravagèrent Samarqand, brisèrent la fameuse tour de porcelaine et détruisirent la galerie de tableaux, œuvres d’Olough-beg. Olough-beg, débonnaire au point d’être le jouet des siens, fut victime de son propre fils, 'Abd el-Latif qui s’était révolté à Balkh. 'Abd-el Latif fit son père prisonnier et le laissa exécuter (27 octobre 1449). Le parricide fut assassiné quelques mois après (9 mai 1450).

Abou-Sa’îd.

@

La mort d’Olough-beg fut suivie d’une nouvelle période de guerres entre Timourides. Deux de ses neveux, 'Abd-Allâh et Bâbour-mîrzâ se rendirent maîtres, le premier de Samarqand et de la Transoxiane (1450-1451), le second de Hérât et du Khorâssân (1452-1457). 'Abd-Allâh fut vaincu et tué en 1452 par un autre Timouride, Aboû Sa’îd, petit-fils de Mirân-châh [2]. Il est intéressant de noter que si Aboû Sa’îd remporta cette victoire qui lui permit de s’asseoir sur le trône de Samarqand, ce fut grâce à l’aide du khan des Uzbek, Abou’l Khaïr, qui, s’étant rendu maître de la ligne du Sîr-daryâ, de Sighnâq à Uzkend, intervenait en arbitre dans les querelles timourides. C’était

[1] Le même *Matla’ es-sa’dein* nous dit ailleurs que le fils de Khoudâidâd, Seiyid Ahmed, avait été chassé de Kachgar en 1416 par les Timourides et que ce ne fut que le fils de Seiyid Ahmed, nommé Seiyid 'Ali (d. 1458) qui leur reprit les deux villes. On ne sait comment concilier ces données.

[2] Barthold et Beveridge, *Abû Sa’îd,* Enc. Isl., 107. Bouvat, *Mongols* 136.

une revanche gengiskhanide inattendue qui s’annonçait contre les petits-fils de Tamerlan [1]. Une autre revanche gengiskhanide menaçait du côté des princes de la maison de Djaghataï, khans du Mogholistan ou région de l’Ili et du Youldouz. Le khan du Mogholistan Esen-bouqâ ou Esen-bougha II (1429-1462), dont nous savons qu’il avait sa résidence à Aqsou, entre l’Issiq-koul, Koutcha et Kachgar, avait repris la tradition des incursions djaghataïdes aux frontières de la Transoxiane, ravageant Sairâm, la ville de Turkestan et Tachkend (1451 et sq). Mais Aboû Sa’îd, qui venait de monter sur le trône de Samarqand, se lança à la poursuite d’Esen-bougha, l’atteignit à hauteur de Talas et dispersa son armée [2].

p.542 En 1457, après la mort du timouride Bâbour-mîrzâ, roi du Khorâssân, Aboû Sa’îd s’empara de cette province. Le 19 juillet 1457 il faisait son entrée dans Hérât [3]. Désormais maître du Khorâssân et de la Transoxiane, il entreprit de restaurer l’empire timouride, dans la mesure où le lui permettaient les compétitions et révoltes incessantes de ses parents. Pour affaiblir le khan djaghataïde du Mogholistan, Esen-bougha II, il eut recours au système habituel. Esen-bougha avait naguère (1429) chassé son frère aîné, Younouskhan, qui s’était réfugié à Samarqand, auprès d’Olough-beg. Dès 1456, désireux de susciter un rival à Esen-bougha, le souverain timouride avait reconnu Younous comme khan légitime. Avec les contingents que lui prêta Aboû Sa’îd, Younous rentra au Mogholistan et se fit reconnaître dans la partie occidentale du pays, du côté de l’Ili, tandis qu’Esen-bougha restait maître de la partie orientale, du côté du Youldouz et de l’Ouigouristan. Un peu plus tard, Younous marcha sur Kachgar. Il fût arrêté et mis en déroute entre cette ville et Aqsou par Esen-bougha, accouru du Youldouz et par l’émir Séiyid ʻAli, de la famille doughlat, émir de Kachgar. Younous se réfugia de nouveau en Transoxiane, auprès d’Aboû Sa’îd (vers 1458). De nouveau celui-ci lui prêta des renforts avec lesquels il parait s’être rétabli dans la partie occidentale du Mogholistan, du côté de l’Ili et vers l’Issiq-koul. Pendant ce

---

[1] Cf. Barthold, *Abu’l Khair,* Enc. Isl., I, 98.

[2] *Ta’rîkh-i Rachîdî*, 79.

[3] Mou’în ed-Dîn, *Chronique de Hérat,* trad. Barbier de Meynard, Journal Asiatique, 1882, XX, 304-309.

temps le Mogholistan oriental (Youldouz et Ouigourie jusqu'à Tourfan) continuait à appartenir à Esen-bougha (d. 1462), puis au fils d'Esen-bougha, Dost Mohammed-khan (1462-1469), qui résidaient ordinairement à Aqsou. Aboû Sa'îd avait donc pleinement réussi à annihiler les forces renaissantes des Djaghataïdes en provoquant le partage de leurs possessions entre deux branches rivales [1].

Du côté de la Perse l'action d'Aboû Sa'îd ne fut pas moins énergique. On a vu que la partie occidentale de ce pays, Azerbeîdjân, 'Irâq 'Arabî, 'Irâq 'Adjémî, avec Ispahan, Fârs et Kirmân, était tombée au pouvoir de Djahân-châh, chef de la horde turcomane du Mouton Noir (Qara-Qoyounlou). En 1458, Djahânchâh marcha sur le Khorâssân et occupa Hérât (juillet 1458), mais six mois après, Aboû Sa'îd qui s'était retiré à Balkh, infligea à son fils Pîr Boudaq, sur les bords du Mourghâb, une sanglante défaite qui délivra le Khorâssân : la ville de Semnân, entre Damghân et Reiy, fut reconnue comme frontière entre les possessions p.543 timourides et le Mouton Noir (vers décembre 1458). Dans ses propres États, Djahân-châh se heurtait à une horde turcomane rivale, celle du Mouton Blanc (Aq-Qoyounlou), établie au Dyârbékir et qui, depuis Tamerlan, était traditionnellement l'alliée des Timourides. En 1467 désireux d'en finir avec ces rivaux, Djahân-châh marcha sur le Dyârbékir, mais le 11 novembre 1467 il fut surpris et battu à Kighi, entre Mouch et Erzindjân par Ouzoun Hassan, chef du Mouton Blanc et fut tué dans sa fuite [2]. A la suite de cette catastrophe, les domaines du Mouton Noir passèrent à la horde rivale.

Ouzoun Hassan espérait que cette substitution serait vue d'un bon œil par les Timourides, vieux alliés, comme on l'a dit, de sa maison. Mais Aboû Sa'îd jugea pouvoir profiter de la lutte entre les deux hordes turcomanes pour récupérer la Perse occidentale. Son intervention était d'ailleurs sollicitée par le fils de Djahân-châh, Hassan 'Alî, qui essayait de disputer l'Azerbeîdjân à Ouzoun Hassan victorieux. A la prière de Hassan 'Alî, Aboû Sa'îd déclara la guerre à Ouzoun Hassan, traversa l'Irâq 'Adjémî, pénétra en Azerbeîdjân et

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 81-82, 83-88.

[2] Mou'în ed-Dîn, *Chronique de Hérât,* trad. Barbier de Meynard, Journal Asiatique, 1882, XX, 317-319. Huart, *Kara-koyûn-lu,* Enc. Isl., 785.

marcha sur le Qarabagh, dans la steppe du bas Araxe et de la basse Koura, résidence d’Ouzoun Hassan. Les froids arrivant, et Ouzoun Hassan s’étant dérobé, à la manière turcomane, Aboû Sa’îd résolut sans plus d’hiverner au Qarabagh, pays connu par la douceur de son climat, mais sa marche vers l’Araxe fut désastreuse et à Mahmoûdâbâd il se trouva bloqué par Ouzoun Hassan. Manquant de vivres, il essaya de fuir, mais fut capturé le 11 février 1469 par les Turcomans. Six jours après Ouzoun Hassan le fit mettre à mort. Il n’avait que quarante ans.

Aboû Sa’îd est le dernier Timouride qui, de Kachgar à la Transcaucasie, ait essayé de restaurer l’empire de Tamerlan. Son échec dû moins à ses ennemis du dehors qu’à la révolte incessante des membres de sa famille, est l’échec définitif de l’œuvre de Tamerlan lui-même. Sa mort notamment livra à la Horde du Mouton Blanc toute la Perse occidentale. Ouzoun Hassan, maître dès lors incontesté de Tauris, de Baghdâd, de Chîrâz, d’Ispahan, de Sultâniyé, de Reiy, même du Kirmân, fit dans le monde figure de roi de Perse (1469-1478) et sa famille devait rester en possession de ce pays, avec Tauris comme capitale, jusqu’à l’avènement de la dynastie nationale persane des Séfévides, en 1502 [1].

Les derniers Timourides.

@

p.544 En présence de ce puissant royaume turcoman de Perse, les derniers Timourides n’étaient plus désormais que de petits princes locaux de la Transoxiane et du Khorâssân. Encore ce domaine restreint était-il morcelé entre parents ennemis. Le fils d’Aboû Sa’îd, Ahmed-sultân ne lui succéda qu’en Transoxiane avec Samarqand pour capitale (1469-1494). De plus il eut à guerroyer contre ses propres frères. Pendant ce temps, le khanat djaghataïde du Mogholistan qu’Aboû Sa’îd avait affaibli en provoquant sa division entre deux branches rivales, recouvrait son unité et sa force. Le djaghataïde du Youldouz et de l’Ouigouristan, Kébek II, fils et successeur de Dost Mohammed (vers 1469-1472), ayant été assassiné, son grand oncle

[1] Cf. Minorsky, *Uzun Hasan,* Enc. Isl., 1123.

Younous, déjà khan du Mogholistan occidental (Ili) et auquel s’étaient depuis quelque temps ralliés les émirs doughlat, seigneurs de Kachgar, refit l’unité des possessions djaghataïdes. Assuré de l’appui de son vassal l’émir doughlat de Kachgar, Mohammed Haïdar mîrzâ (v. 1464-1485), c’était maintenant le plus puissant souverain de l’Asie Centrale. La situation s’étant renversée, c’était lui qui intervenait en arbitre chez les derniers Timourides, dans les querelles entre le roi de Transoxiane Ahmed et le frère de ce dernier, 'Omar-cheîkh, seigneur du Ferghâna. A diverses reprises Younous protégea 'Omar-cheîkh contre les tentatives d’Ahmed. De ce fait le Timouride du Ferghâna devint un véritable vassal pour le khan qui le battait quand il se révoltait, lui pardonnait et venait tenir sa cour chez lui à Andidjân [1]. La revanche de la maison de Gengis-khan sur celle de Tamerlan ne pouvait être plus complète. Les querelles ayant repris entre les deux frères Ahmed et 'Omar-cheîkh à propos de la possession de Tachkend et de Saïrâm, Younous, pris comme arbitre, les mit d’accord en se faisant céder l’une et l’autre ville (1484) [2]. Ce fut précisément à Tachkend que décéda Younous en 1487, après avoir mené à bien cette brillante restauration gengiskhanide. Ahmed essaya de profiter de cette mort pour reprendre Tachkend au khan Mahmoûd, fils et successeur de Younous, mais il se fit battre près de cette ville, sur le Tchir ou Parak. Tachkend resta la résidence du khan mongol.

'Omar Cheîkh, le prince timouride du Ferghâna (1469-1494) qui n’avait régné que par la protection des khans djaghataïdes du Mogholistan, mourut le 8 juin 1494. Son frère aîné, le roi de p.545 Transoxiane Ahmed essaya aussitôt de se mettre en possession du Ferghâna, mais il mourut près d’Ouratépé au cours de cette campagne (juillet 1494) et le Ferghâna resta au fils de 'Omar Cheîkh, le jeune Bâbour, le futur « grand-moghol ».

Ahmed laissait un frère, nommé Mahmoûd et trois fils, Mas’oûd, Baysonqor et 'Alî qui se disputèrent la Transoxiane. Ils ne firent que passer sur le trône de Samarqand. Mahmoûd (1494-1495), tyran débauché, décéda en juillet 1495. Mas’oûd (1495-1499) régna à Samarqand d’après Mirkhond, à Hissâr d’après Bâbour et, en tout cas, passa ses quelques mois de règne à

[1] *Ta’rîkh-i Rachîdî*, 95-97.

[2] *Ibid.,* 112-113.

guerroyer contre ses frères en attendant d’être aveuglé par un ministre perfide. Baysonqor (1495-1499) qui régna un moment à Samarqand au milieu de la confusion générale, ne tarda pas à périr de la main du même traître que son frère. Leur cousin, le prince du Ferghâna Bâbour, le futur conquérant des Indes, alors tout jeune — il n’avait que quatorze ans — profita du désordre pour se rendre maître de Samarqand (fin 1497), mais sans pouvoir s’y maintenir. Samarqand passa à un cousin de Bâbour nommé 'Alî, dernier fils d’Ahmed (1498). Mais ces luttes domestiques appelaient l’invasion. Le khan « mongol » Mohammed Cheïbânî, descendant de la branche aînée des Gengiskhanides et chef de la horde des Uzbek, cherchait précisément fortune du côté de la Transoxiane. Il venait de s’établir sur la rive septentrionale du bas Sîr-daryâ et n’attendait qu’une occasion favorable pour franchir le fleuve. Les folles discordes des derniers Timourides la lui fournirent. En 1500 il entra à Boukhârâ, puis se présenta devant Samarqand. Le roi timouride 'Alî commit l’imprudence de venir parlementer. Cheïbânî, qui, sous ses dehors de prince cultivé, gardait les réactions d’un maraudeur de steppe, fit mettre à mort le naïf jeune homme et monta sur le trône de Transoxiane.

Pendant ce temps un autre épigone timouride, Hossein-i Bâïqarâ, s’était maintenu au Khorâssân. Il avait commencé, au milieu de la guerre générale entre les membres de sa famille, par se rendre maître du Djordjân et du Mâzanderân, avec capitale à Astérâbâd (septembre 1460). Chassé de cette principauté dès 1461 par son cousin, le roi de Transoxiane Aboû Sa’îd, il avait dû s’exiler, lorsque la mort d’Aboû Sa’îd lui assura un brusque retour de fortune. Reconnu comme roi par les habitants de Hérât (25 mars 1469), il régna sur le Khorâssân jusqu’à sa mort (4 mai 1506). Ce long règne de trente-sept ans, en dépit du territoire restreint où il s’exerça, fut un des plus bienfaisants de l’histoire orientale [1]. p.546 Hosseîn-i Bâïqara qui tranche sur ses contemporains par sa douceur et sa miséricorde, fit de sa cour de Hérât un centre intellectuel extrêmement brillant. Il y attira notamment le poète persan Djâmî, les deux historiens persans (le grand-père et le petit-fils) Mîrkhond et Khondémîr, le grand peintre persan Bihzâd, et le calligraphe Sultân 'Alî de Meched. Il eut pour ministre le célèbre Mîr 'Alî Chîr Newâ’î

[1] Khondémir, trad. Ferté, *Vie du sultan Hosein Baykara*, 1898. — H. Beveridge, *Husain Mîrzâ,* Enc. Isl., II, 364. *Mémoires de Babour* (Cf. Bouvat*, Empire mongol,* 162).

(1441-1501) qui est un des premiers grands poètes de la littérature turque djaghataï. Écrivant d’ailleurs avec autant de facilité en persan qu’en turc, il avait à cœur de prouver que le turc comme langue littéraire pouvait égaler et surpasser le persan [1]. Hérât sous ce règne exceptionnel fut la Florence de ce qu’on a justement appelé la renaissance timouride.

Ainsi dès la quatrième génération le descendant d’un des conquérants turcs les plus sanguinaires de l’histoire, d’un des pires destructeurs de ce temps n’était plus qu’un prince persan, poète et dilettante, sous la protection duquel la civilisation iranienne brillait d’un éclat nouveau. Mieux encore 'Alî Chîr faisait participer la jeune littérature turque-djaghataï à cette renaissance iranienne. Hérât, la ville si sauvagement détruite par Gengiskhan, si maltraitée par Tamerlan lui-même, redevenait comme Boukhârâ et Samarqand, ce qu’elle avait été sous les Samanides [2], mais avec quelque chose en plus qui résultait de l’immense brassage de civilisations opéré depuis le XIII^{e} siècle. Les influences chinoises, apportées par la conquête mongole, se faisaient en effet discrètement sentir dans la décoration. Il suffit de songer aux miniatures d’un Bihzâd pour évoquer cette brillante floraison sur ce qu’on croyait être à jamais des ruines.

Mais ce n’était qu’une brève halte au milieu des invasions, comme Hérât n’est qu’une oasis au milieu de régions dévastées. Le fils et successeur de Hosseîn-i Bâïqarâ, Badî’ ez-Zémân (1506-1507) fut dès le début aux prises avec l’invasion des Uzbek, déjà maîtres, depuis 1500, de la Transoxiane. Le conquérant uzbek Mohammed Cheïbânî mit Badî’ ez-Zémân en fuite à Baba-khâki, près de la rivière Mourghâb et fit son entrée dans Hérât (1507).

Le Khorâssân, comme le pays de Boukhârâ et de Samarqand, tomba ainsi au pouvoir des khans uzbek de la maison cheïbanide. Au bout d’un siècle, la race de Gengis-khan avait définitivement vaincu celle de Tamerlan.

@

---

[1] Cf. E. Belin, *Notice sur Mîr 'Alî Chîr Néwaï,* Journal Asiatique, 1861, XVII, 175, 281, 1866, 523. Bouvat, *Débat sur les deux langues,* Journal Asiatique, 1902, 367.

[2] Voir plus haut, p. 195.

CHAPITRE III

LES DERNIERS MONGOLS

1.

LES MONGOLS DE RUSSIE.

Fin de la Horde d’or.

@

p.547 La puissance mongole ne disparut pas d’un seul coup. Ainsi qu’on vient de le voir par l’exemple de la revanche finale des Gengiskhanides sur les Timourides, elle eut longtemps, de période en période, des regains de vitalité, de brusques soubresauts qui étonnèrent les contemporains et parfois leur laissèrent croire que les jours de Gengis-khan étaient revenus. Bien après la restauration qui au XVIe siècle plaça une dynastie gengiskhanide, turcisée, il est vrai, sur le trône de Tamerlan, nous verrons dans la seconde moitié du XVIIe siècle et jusqu’au milieu du XVIIIe les Mongols Occidentaux tenter de recommencer l’aventure gengiskhanide au détriment de l’empire chinois. Ce sont ces dernières tentatives mongoles, épilogue des grandes épopées médiévales, qu’il est nécessaire, pour terminer, de résumer brièvement ici.

Nous avons vu qu’en Russie les dernières interventions de Tamerlan avaient eu pour résultat de remplacer à la tête de la Horde d’Or ou khanat de Qiptchaq, le khan Toqtamich par son rival Timour Qoutlough, également issu de la lignée d’Orda ou maison de la Horde Blanche [1]. Timour Qoutlough, nous l’avons vu (p. 523), avait affermi la domination mongole en Russie par la victoire qu’il remporta le 13 août 1399 près de la Worskla, affluent du Dniéper, sur le prince de Lithuanie Witowt qui, à l’instigation de l’ancien khan Toqtamich, avait voulu intervenir dans les affaires de la horde. Il eut comme successeur son frère Chadi-beg [2] (vers 1400-1407) qui régna sur le Qiptchaq propre, tandis que les steppes orientales passaient à un autre descendant de la p.548 Horde blanche, nommé Koiridjak, que protégeait Tamerlan. Sous

[1] Timour Qoutlough était fils de Timour-mélik et petit-fils d’Ourous, le célèbre khan de la Horde Blanche, adversaire de Tamerlan. Voir plus haut, p. 520.

[2] Le Rachadibeg d’Ibn 'Arabchâh (*Vie de Tamerlan,* trad. Sanders, 1936, p. 86).

Chadi-beg, la Horde d'Or ravagea les frontières de la principauté russe de Riazan. De même, pendant le règne du khan Poulad (Bolod, en mongol), fils de Timour Qoutlough et neveu de Chadi-beg (vers 1407-1412), l'armée de la Horde d'Or, commandée par Idiqou, marcha en décembre 1408 contre la principauté de Moscou, incendia Nijni Novgorod et Gorodets et bloqua Moscou, mais se retira sur la promesse d'une contribution de guerre.

Sous Chadi-beg et Poulad, la réalité du pouvoir appartenait à ce même Idiqou, chef de la horde des Nogaï ou Mangit [1] qu'Ibn 'Arabchâh, son contemporain, nous présente comme un véritable « maire du palais ». Le même auteur ajoute que les guerres civiles recommencèrent lorsqu'un nouveau khan, nommé Timour, refusa (vers 1412-1415 ?) de se plier à cette dictature. Timour finit par l'emporter et tua Idiqou [2].

Le long règne du khan Koutchouk Mohammed (entre 1423 et 1459) devait, nous le verrons, aboutir au morcellement de la Horde d'Or par la fondation des khanats de Kazan et de Crimée. Il est vrai que pendant ce temps des dissensions de famille analogues paralysaient la Moscovie sous le règne du grand prince Vasili II l'Aveugle (1425-1462). Une épreuve de forces décisive se produisit sous les règnes suivants, entre le khan Ahmed (vers 1460-1481), fils et successeur de Koutchouk Mohammed, et le grand-prince russe Ivan III le Grand (1462-1505). Pour s'affranchir de la suzeraineté de la Horde d'Or, Ivan III rechercha l'amitié du khan dissident de Crimée, Mengli Gireï [3] et sut de même se créer des amitiés à la cour de Kazan. En 1476 il chargea en outre le Vénitien Marco Ruffo de conclure un troisième accord contre la cour de Saraï avec le turcoman Ouzoun Hassan, roi de la Perse occidentale. Ayant ainsi plus ou moins isolé ou encerclé la Horde d'Or, il négligea de payer le tribut. En 1474 le khan Ahmed le somma d'y satisfaire et lui envoya à cet effet l'ambassadeur Qarakoutchoum. En 1476 nouvelle ambassade, ordonnant à Ivan III de venir comparaître à la Horde. Ivan refusa. Ahmed qui, de son côté, avait cherché à encercler la Moscovie par une alliance avec le roi de Pologne Casimir IV, marcha sur Moscou. Ivan, pour lui

---

[1] Cf. Barthold, *Mangit*, Enc. Isl., 259.

[2] Ibn Arabchâh, p. 88-87. — Idiqou est l'Yedigei des sources russes.

[3] Mengli Girel, khan de Crimée de 1469 à 1475 et de 1478 à 1515.

barrer la route, prit position sur l'Oka, puis, les Mongols poussant vers l'Ouest, sur l'Ougra (1480). Là les deux armées s'observèrent longtemps, Ivan refusant de venir « baiser p.549 l'étrier » du khan, mais hésitant à jouer le sort de la Russie dans une seule bataille. Ahmed n'était pas moins hésitant, car il craignait d'être pris à revers par le khan de Crimée. En octobre devant le froid qui éprouvait ses troupes, il abandonna l'Ougra et rentra à Saraï avec son butin. Cette campagne sans bataille entraîna dans la pratique l'affranchissement de la Russie (1480).

Ahmed fut peu après surpris et tué par Ibak, chef de la horde cheïbanide qui nomadisait à l'est de l'Oural (1481). Cheîkh 'Alî, fils et successeur d'Ahmed, reprit la lutte contre la Moscovie en s'alliant aux Lithuaniens (1501), mais Ivan III, de son côté, disposait contre lui de l'alliance du khan de Crimée, Mengli Gireï. En 1502 Mengli Gireï se jeta sur Saraï et la détruisit. Ce fut la fin de la Horde d'Or.

La place de la Horde d'Or fut prise par les trois « sous-khanats » qui s'étaient déjà successivement détachés d'elle : le khanat de Crimée, le khanat de Kazan et le khanat d'Astrakhan.

Les khanats de Crimée, d'Astrakhan et de Kazan.

@

Le khanat de Crimée fut fondé vers 1430 par Hâdjdjî Gireï, descendant de Tougha Timour, frère de Batou. Les premières monnaies de ce prince sont de 1441-1442 et nous savons qu'il régna jusqu'en 1466 [1]. Le khanat qu'il fonda, limité à l'est par le Don inférieur, à l'ouest par le bas Dnieper, s'étendit assez loin au nord jusqu'à Iélets et à Tambov. En 1454 Hâdjdjî Gireï mit la capitale du khanat à Bâghtché-sarâï, l'ancienne Qirq-yer, dans le sud de la Crimée. La dynastie des Gireï, fondée par Hâdjdjî, devait durer jusqu'à la conquête russe de 1771 et à l'annexion définitive de 1783. Profondément musulmane, elle devait fortement marquer la Crimée de l'empreinte islamique. Cependant, après un premier heurt, Hâdjdjî Gireï comprit l'intérêt que présentait pour ses finances la colonie génoise de Caffa, avec laquelle il entretint jusqu'à sa mort

[1] Barthold, *Girây*, Enc. Isl., II, 181.

(1466) des rapports excellents. Après lui ses fils se disputèrent sa succession. Le second, Noûr Daoulet l'emporta d'abord (1466-1469 et 1475-1477) mais ce fut finalement le sixième, Menglî Gireï, qui triompha (1469-1475 et 1478-1515). Menglî Gireï que les Génois de Caffa avaient aidé en gardant prisonnier Noûr Daoulet, leur fit en 1468 une visite de reconnaissance [1]. Cependant le sultan de Turquie Mahomet II envoya une escadre commandée par Göduk Ahmed-pacha qui s'empara de Caffa (4-6 juin 1475). Menglî p.550 Gireï qui s'était solidarisé avec les Génois et enfermé avec eux à Caffa, fut fait prisonnier par les Ottomans, mais deux ans après ceux-ci le renvoyèrent en Crimée comme vassal du sultan. La côte méridionale de la Crimée passa sous l'administration ottomane directe, avec un pacha résidant à Caffa, et à partir d'Islâm Gireï II (1584-1588) le nom du sultan de Turquie fut prononcé dans la khotba. Toutefois les monnaies restèrent frappées au nom des khans de la dynastie gireï. Nous avons vu qu'en 1502 Menglî Gireï porta le coup de grâce à la Horde d'or.

Le deuxième khanat formé du démembrement de la Horde d'Or était le khanat de Kazan. Sous le règne du khan de la Horde d'Or Koutchouk Mohammed (1423-1459), un prétendant malheureux, Oulou Mohammed, (qui descendait de Tougha Timour, frère de Batou) chassé de la Horde, s'établit avec son fils Mahmoudek à Kazan où il fonda un khanat indépendant destiné à durer de 1445 à 1552. Ce nouvel État correspondait à peu près à l'ancien royaume bolghar de la moyenne Volga et de la Kama [2]. Le fond de la population se composait de Tchérémisses et de Bachkirs, de langue turque, et de Mordves et Tchouvaches, de langue finno-ougrienne. Oulou Mohammed fut assassiné dès 1446 par son fils Mahmoudek dont le règne (1446-1464) acheva d'asseoir le nouvel État. Toutefois le frère de Mahmoudek, Qâsim (d. 1469) s'enfuit chez les Moscovites qui vers 1452 lui donnèrent la ville appelée, de son nom, Kasimof, sur l'Oka. Le sous-khanat de Kasimof, ainsi placé dès sa fondation sous l'étroite suzeraineté des grands-ducs de Moscou,

[1] Cf. Heyd, *Commerce du Levant,* II, 399.

[2] Voir plus haut, p. 232.

servit à ceux-ci d’instrument pour intervenir dans les affaires du khanat de Kazan. Qâsim lui-même prit part, du côté russe, aux guerres contre Kazan [1].

Le troisième khanat né du démembrement de la Horde d’Or fut fondé vers 1466 par un prince également nommé Qâsim et qui était le petit-fils du khan de la Horde d’Or Koutchouk Mohammed. Bien qu’Astrakhan eût en partie hérité de l’ancienne importance commerciale de Saraï, le khanat ce nom, resserré entre la basse Volga à l’est, le Don inférieur à l’ouest, le Kouban et le Térek au sud, ne joua qu’un rôle insignifiant dans l’histoire. Il était du reste tiraillé entre les khans de Crimée et les khans des Nogaï (région du fleuve Oural) qui faisaient tour à tour prévaloir à Astrakhan un khan de leur choix [2].

p.551 Tous ces khanats gengiskhanides de la Russie méridionale et orientale sont connus comme mongols (ce que l’histoire classique traduit par le terme impropre de tartares). Toutefois, bien qu’il s’agisse en effet de dynasties gengiskhanides authentiques, les Mongols du Qiptchaq qui n’avaient jamais constitué qu’une poignée de chefs dans la masse indigène turque, étaient depuis longtemps turcisés. Sous leur armature mongole, les khanats de Crimée, de Kazan et d’Astrakhan n’étaient plus autre chose que des khanats turcs musulmans, au même titre que les hordes kirghizes du Turkestan.

L’histoire de ces trois khanats est celle de leur résistance à la contre-invasion russe.

Le khanat de Kazan fut le premier à subir les coups des Russes. Le khan de Kazan Ibrâhîm, fils et successeur de Mahmoudek, remporta d’abord contre eux quelques succès, soumit même Viatka (1468), mais dut bientôt conclure la paix en rendant ses prisonniers. Ses deux fils, Ilhâm et Mohammed Amîn se disputèrent sa succession. Le premier l’ayant emporté, Mohammed Amîn fit appel aux Russes qui le ramenèrent à Kazan à la tête d’une armée et le mirent sur le trône à la place de son frère (1487). Cependant en 1505 Mohammed Amîn finit par se révolter contre la tutelle russe et l’année suivante il défit une armée moscovite.

---

[1] Cf. Howorth, *History of the Mongols*, II, 365-429. — Barthold, *Kazan,* Enc. Isl., II, 887. — Barthold, *Kasimow, ibid.*, 848.

[2] Cf. Howorth, II, 349-362.

A la mort de Mohammed Amîn, la dynastie fondée par Oulou Mohammed à Kazan s’éteignit (1518). Le trône fut alors disputé dans cette ville entre le parti russe et le parti criméen. Le grand-prince de Moscou Vasili Ivanovitch (1505-1533) fit donner le khanat à un prince d’une branche cadette de la maison d’Astrakhan, Châh 'Alî qui depuis 1516 régnait déjà sous sa tutelle à Kasimof. Le khan de Crimée Mohammed Gireï (1515-1523), fils et successeur de Menglî Gireï, intervint de son côté et en 1521 réussit à placer sur le trône de Kazan son propre frère, Çâhib Gireï, et à chasser le client des Russes. Mieux encore : Mohammed Gireï et Çâhib Gireï, réunissant les forces des deux hordes, envahirent à l’improviste la Moscovie, surprirent et écrasèrent une armée russe sur l’Oka et arrivèrent jusqu’aux faubourgs de Moscou (1521). Ils n’osèrent donner l’assaut à la capitale russe, mais obtinrent des voiévodes l’engagement de payer un tribut annuel. Ils ramenèrent d’innombrables prisonniers qui furent vendus comme esclaves sur les marchés de Caffa. En 1523 Mohammed Gireï essaya d’envahir de nouveau la Russie mais il fut arrêté sur l’Oka par l’armée moscovite appuyée par de l’artillerie.

Mohammed Gireï n’eut guère le temps de profiter de ses succès. p.554 En 1523 il fut surpris et assassiné par un khan des Nogaï nommé Mamaï qui ravagea cruellement la Crimée. A la suite de ce drame, son frère Çâhib Gireï rentra en 1524 de Kazan en Crimée, non sans laisser à Kazan son propre fils Çafâ Gireï. En 1530 les Moscovites chassèrent Çafâ Gireï et installèrent à sa place Djân 'Alî, frère de Châh 'Alî. Devenu khan de Crimée, Çâhib Gireï (1532-1551) fit un nouvel effort : un soulèvement « national » éclata à Kazan, fit périr Djân ʻAlî et rappela Çafâ Gireï, soutenu par son père Çâhib (1535). En 1546 les Russes ramenèrent leur ancien protégé Châh 'Alî, mais, aussitôt après leur départ, Çafâ Gireï revint. Il conserva le trône de Kazan jusqu’à sa mort accidentelle en 1549. Dès qu’il eût disparu, les Russes détrônèrent son fils, Otemich, en le remplaçant une fois de plus par Châh 'Alî. Puis un nouveau mouvement « national » renversa Châh 'Alî et appela du pays nogaï un prince de la maison d’Astrakhan, Yâdiyâr. Le tsar de Moscovie Ivan IV le Terrible (1533-1584) résolut d’en finir avec l’indépendance de

Kazan. En juin 1552 il vint assiéger la ville avec une solide artillerie [1]. Le 2 octobre il la prit d’assaut, massacra une bonne partie de la population virile, réduisit les femmes et les enfants en esclavage, rasa les mosquées, et annexa le territoire du khanat.

La destruction du khanat de Kazan marquait la revanche définitive de la Russie sur les Gengiskhanides. La conquête du khanat d’Astrakhan suivit presque aussitôt. En 1554 Ivan le Terrible envoya à Astrakhan une armée de 30.000 hommes qui établit comme khan tributaire un Gengiskhanide nommé Dervich, lequel appartenait du reste à la maison régnante (maison de Koutchouk Mohammed). Dès l’année suivante Dervich se révoltait et chassait le résident russe, Mansourof. Au printemps de 1556 l’armée russe reparut, chassa Dervich et annexa Astrakhan.

Le dernier khanat gengiskhanide, celui de Crimée, devait survivre plus de deux siècles parce que la dynastie des Gireï, ayant accepté la suzeraineté ottomane, était protégée par les flottes et les armées de la Sublime Porte. Ce fut ainsi que, si Pierre le Grand au traité de Karlowitz occupa Azov (1699), il dut, au traité de Falksen, rendre la place (1711). En 1736 les Russes s’emparèrent de nouveau d’Azov et même de Bâghtché-sarâï, mais au traité de p.556 Belgrade, ils rendirent encore une fois leurs conquêtes (1739). Enfin au traité de Kainardji (1774) la Russie obligea la Porte à reconnaître « l’indépendance » de la Crimée. Les agents russes provoquèrent alors la chute du khan de Crimée Daoulet Gireï III et son remplacement par son cousin Châhîn Gireï, qui se mit aussitôt sous la dépendance de Catherine II (1777). Les nobles criméens s’étant bientôt révoltés contre Châhîn, celui-ci appela les Russes à son secours. Potemkin arriva en Crimée à la tête de 70.000 hommes et annexa le pays (1783). Le malheureux Châhin Gireï eut la surprise de se voir banni et jeté à la frontière ottomane. Les Turcs se vengèrent de lui en le déportant à Rhodes où il eut la tête tranchée. Ainsi finit, à la veille de la Révolution Française, le dernier Gengiskhanide d’Europe.

---

[1] En Russie comme en Chine, c’est l’artillerie qui a permis d’en finir avec les dernières réactions des Mongols. Voir plus bas, page 609, la canonnade des bandes Djoungar du khan Galdan par l’empereur K’ang-hi. L’antique supériorité tactique des nomades, due à l’extraordinaire mobilité, à l’ubiquité de l’archer à cheval, supériorité qui durait depuis le commencement des temps historiques, céda devant la supériorité artificielle que l’usage de l’artillerie conféra d’un seul coup aux civilisations sédentaires.

@

2.

LES CHEÏBANIDES.

De Cheïban à Abou’l Khaïr.

@

A mesure que les maisons gengiskhanides établies en Perse, en Chine, en Transoxiane, en Russie méridionale s’usaient et disparaissaient, d’autres branches de la même famille attardées et oubliées dans la steppe du nord venaient les relayer et réclamer leur part des empires historiques. Tel fut le cas des Cheïbanides [1].

Comme nous l’avons vu, la maison cheïbanide descendait d’un petit-fils de Gengis-khan, Cheïban, frère des khans de Qiptchaq Batou et Berké. Cheïban s’était distingué en 1241 durant la campagne des Mongols en Hongrie, au point, semble-t-il, si nous en croyons Rachîd ed-Dîn, que si les Mongols avaient conservé ce pays, il en fût resté gouverneur. A la mort de Gengis-khan, nous l’avons déjà dit, Cheïban avait reçu en apanage les territoires situés à l’est et au sud-est de l’Oural méridional, notamment, dans cette dernière direction, une bonne partie de la province d’Aqtioubinsk et du Tourgaï. C’est l’ensemble des territoires actuellement occupés par les Kirghiz de la moyenne horde (entre les sources du Tobol à l’ouest et la région de Sémipalatinsk, sur le haut Irtych à l’est) et de la petite horde (entre l’Oural et le Sari-sou). Il semble que l’ordou de Cheïban et de ses successeurs campait en été entre les monts Oural, la rivière Ilek (affluent du fleuve Oural, au sud d’Orenbourg) et la rivière Irghiz ; en hiver il devait se rapprocher du Sari-sou. Jusqu’à la fin du XIV^{e} siècle, la horde cheïbanide p.557 n’était pas seule de ce côté, puisque, nous l’avons vu, elle voisinait avec la Horde Blanche qui nomadisait dans la steppe du Sari-sou et les monts Oulou-taou. Mais quand, à partir de Toqtamich, les chefs de la Horde Blanche furent devenus khans de la Horde d’Or, an 1380, il semble que la Horde Blanche ait émigré presque tout

[1] Cf. Barthold, *Shaibânides,* Enc. Isl., 283.

entière en Russie méridionale ; c'est l'impression que donne nettement le récit de « l'exploration » effectuée dans la steppe par Tamerlan en 1391 [1]. Toute cette région du Sari-sou et de l'Ouloutaou, comme celle du Tourgaï, dut être alors occupée par les Cheïbanides. Par ailleurs, les hordes soumises aux Cheïbanides prirent vers le milieu du XIVe siècle le nom d'Özbeg ou en graphie courante Uzbek, nom dont l'origine est encore discutée, mais sous lequel elles sont connues dans l'histoire.

Le véritable fondateur de la puissance des Uzbek fut le prince cheïbanide Abou'l Khaïr qui eut la vie la plus aventureuse [2]. Il fut proclamé khan de sa horde à l'âge de dix-sept ans, en 1428, sur la Toura, en Sibérie, à l'ouest de l'actuel Tobolsk. Aussitôt après il s'empara, sur d'autres Djötchides, de tout l'ancien *oulous* de cette branche situé à l'est du fleuve Oural et au nord du Sîr-daryâ. En 1430-1431 il s'empara même du Khwârezm et saccagea Ourgendj. Peu avant 1447, il se rendit maître, au détriment des Timourides, des villes fortes de la ligne du Sîr-daryâ, depuis Sighnâq jusqu'à Uzkend. Sighnâq, estime Barthold, devint sa capitale. En revanche Yasi, l'actuelle ville de Turkestan, resta aux Timourides, Abou'l Khaïr profita d'ailleurs des querelles entre les épigones timourides pour intervenir en Transoxiane. Ce fut ainsi qu'il aida le timouride Aboû Sa'îd à monter sur le trône de Samarqand (1451).

Le pouvoir d'Abou'l Khaïr était à son apogée ; son empire s'étendait des environs de Tobolsk au Sîr-daryâ, lorsque, vers 1456-1457, il fut attaqué par une invasion d'Oïrat ou Kalmouk, c'est-à-dire de Mongols orientaux. Les Oïrat, on le verra (p. 584), étaient les maîtres d'un immense territoire qui englobait le Grand Altaï et les monts Khangaï depuis le Tarbagataï et la Dzoungarie jusqu'à la côte sud-ouest du lac Baïkal, à travers les régions de l'Irtych noir, de l'Ouroungou, de Kobdo, d'Ouliassoutaï, les sources de la Selenga et le Kossogol. Alors en pleine expansion, ils envoyaient leurs bandes piller la banlieue de Pékin comme le Turkestan occidental. Abou'l Khaïr, défait par eux

---

[1] *Zafer nâmé*, II, 70-93.

[2] Cf. Barthold, *Abu'l Khair,* Enc. Isl., I, 98. Howorth, II, 687. *Ta'rîkh-Rachîdî,* trad. Denison Ross, 82.

dans une grande p.558 bataille, dut s'enfuir à Sighnâq et leur laisser ravager toute la rive nord du moyen Sîr-daryâ (1456-1457).

Ce désastre ébranla grandement l'autorité d'Abou'l Khaïr. Déjà deux chefs vassaux, issus comme lui de la maison de Djötchi, Qarâï et Djâni-beg, l'avaient abandonné pour aller demander des terres au khan djaghataïde Ésen-bougha II [1] qui les installa aux marches du Mogholistan. Pendant les années suivantes, vers 1465-1466, un grand nombre de clans nomades, jusque-là sujets d'Abou'l Khaïr, se séparèrent de lui pour aller rejoindre Qarâï et Djâni-beg et mener avec eux une existence indépendante. Ce furent ces nomades, désormais séparés du khanat uzbek, qui furent connus depuis sous le nom de Qazaq (« les aventuriers, les révoltés ») ou de Kirghiz-Qazaq sous lequel nous les désignerons désormais [2]. Leur sécession constituait un événement historique considérable, comme on s'en aperçoit si l'on songe à l'étendue du territoire bientôt occupé par eux et aujourd'hui encore parcouru par leurs descendants, savoir le territoire de la Moyenne Horde, c'est-à-dire les steppes entre Aqtioubinsk et Sémipalatinsk, le territoire de la Petite Horde entre l'embouchure de l'Oural et le Sari-sou, et le territoire de la Grande Horde, entre la ville de Turkestan et les rives méridionales du lac Balkhach [3]. Abou'l Khaïr fut tué en 1468 (date rectifiée par Barthold) dans une dernière bataille contre les Kirghiz-Qazaq qu'il essayait de ramener de dissidence. Environ trois ans plus tard le khan djaghataïde du Mogholistan, Younous, acheva de disperser les restes des Uzbek loyalistes. Quant aux Uzbek dissidents, c'est-à-dire aux Kirghiz-Qazaq, ils formèrent dans la steppe un État purement nomade qui fut, après la mort de leurs deux premiers chefs, gouverné par les fils de ces derniers, Barandouk, fils de Qarâï (vers

---

[1] Ésen-bougha II, mort en 1462.

[2] Cf. Barthold, *Kazak,* Enc. Isl., II, 886. Barthold, *Kirghiz, ibid.*, II, 1084. *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 272-273.

[3] Les trois « hordes » sont désignées par les Kirghiz eux-mêmes sous le nom de *djüz* ou « centaines ». Elles s'appellent elles-mêmes *Oulou-djüz,* Grande Centaine (Grande Horde), *Kichi-djüz,* Petite Centaine (Petite Horde), *Orta- djüz,* Moyenne Centaine (Moyenne Horde). Cette division en trois hordes ne fut un fait accompli qu'à la fin du XVIIe siècle. « Le khan Tyawka, note Barthold, connu comme le législateur de son peuple et qui reçut une ambassade russe en 1694, puis une ambassade kalmouke en 1696, régnait encore sur les trois hordes et avait dans chacune d'elles un représentant ». (Barthold, *Kirghiz, l. c.*, 1085).

1488-1509) et Qâsim, fils de Djâni-beg (vers 1509-1518) [1]. Qâsim essaya un instant de s’emparer de Tachkend. Il échoua et parait ne pas avoir insisté. En réalité p.559 c’était le type achevé du pur nomade, tel qu’il se définissait lui-même dans un curieux discours rapporté par Haïdar-mîrzâ :

> — Nous sommes les hommes de la steppe, tout notre bien consiste en chevaux ; leur viande est notre nourriture favorite, le lait des juments notre meilleure boisson. Chez nous, pas de maisons. Notre principal divertissement est d’inspecter nos troupeaux et nos manades de chevaux [2].

C’est pour avoir tenté de concilier ce nomadisme héréditaire avec les exigences d’un empire semi-sédentaire autour de Sighnâq qu’Abou’l Khaïr avait échoué. Mais son histoire est instructive. L’aventure d’Abou’l Khaïr est celle d’un Gengis-khan qui n’a pas réussi. Après avoir paru appelé à réunir les hordes pour fonder une vaste domination qui, déjà, intervenait en arbitre chez les Timourides de Transoxiane, il avait vu son empire nomade s’écrouler devant l’attaque d’autres nomades plus sauvages et surtout par la dissidence d’une partie de ses tribus que ses tendances à la vie sédentaire indisposaient. Pour un Gengis-khan qui se réalise, de combien d’Abou’l Khaïr est faite l’histoire des steppes ! Au reste, là où Abou’l Khaïr avait échoué, ses propres descendants allaient réussir.

Mohammed Cheïbânî et le khanat cheïbanide de Transoxiane.

@

Châh Boudaq, fils d’Abou’l Khaïr, mourut la même année que lui (1468). Le khan djaghataïde du Mogholistan, Younous, venu aider les Kirghiz-Qazaq contre les Uzbek, le surprit et le décapita à Qarâ Sengir Toughâi, entre

---

[1] Cf. N. Elias et Denison Boss, *History of the Moghuls of Central Asia*, 272.

[2] *Ibid. Ta’rîkh-i Rachîdî,* 276. *Ibid.*, p. 274, quelques localisations : Qâsim avait ses quartiers d’hiver dans la vallée du Qaratal, au sud du Balkhach, à l’est de l’Ili.

Tachkend et Turkestan [1]. Le fils de Châh Boudaq, le jeune Mohammed Cheïbânî — il n'avait que dix-sept ans — débuta en aventurier [2]. Ayant tout perdu, il entra au service du khan djaghataïde du Mogholistan occidental, Mahmoûd-khan, qui régnait à Tachkend (voir p. 544 et 574). Mahmoûd, satisfait de ses services, lui donna en fief la ville de Turkestan (entre 1487 et 1493). Toujours avec l'aide de Mahmoûd-khan — à qui le *Ta'rîkh-i Rachîdî* reproche amèrement d'avoir nourri un serpent dans son sein — Mohammed Cheïbânî vit bientôt ses p.560 forces assez accrues pour intervenir dans les affaires de la Transoxiane où, on l'a vu, les querelles entre les derniers Timourides livraient le pays à l'invasion (voir p. 545). Brusquant les choses, pendant l'été de 1500, il entra à Boukhâra où les disputes locales empêchèrent toute résistance, puis, comme on l'a vu aussi, il se présenta devant Samarqand. Là le Timouride régnant, 'Alî, commit l'imprudence de venir parlementer avec lui. Cheïbânî le fit mettre à mort, déclara déchue la dynastie timouride et monta sur le trône de Transoxiane (1500).

A la Transoxiane, Mohammed Cheïbânî ajouta bientôt le Khwârezm ou pays de Khiva, pays qui dépendait du roi timouride du Khorâssân Hosseîn-i Bâïqarâ. En 1505-1506 il vint assiéger Khiva que défendait un gouverneur nommé Hossein Çoûfî. La ville fut prise après dix mois de siège. Puis ce fut le tour du Khorâssân ou royaume de Hérât où Hosseîn-i Bâïqarâ venait de mourir, remplacé par l'incapable Badî'ez-Zemân, le dernier Timouride d'Iran. Mohammed Cheïbânî commença la conquête du Khorâssân en venant assiéger Balkh qui capitula (1506-1507). Hérât elle-même, la dernière capitale timouride, se rendit au bout de trois jours (27 mai 1507). Mohammed Cheïbânî traita les habitants avec humanité. Ce prince que Bâbour et le *Ta'rîkh-i Rachîdî* nous représentent comme le type de l'aventurier à demi-barbare, nous apparaît au contraire comme un esprit fort remarquable, pénétré de la grandeur de sa race, conscient de l'importance de la restauration gengiskhanide qui triomphait en sa personne et sous lequel la

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 92-93.

[2] Cf. Bouvat, *Shaibânî-khan,* Enc. Isl., 281 et Bouvat, *Mongols,* 191. — Howorth, II, 652-739. — Vambéry, II, 35-98. — Abou'l Ghâzî Behâdour khan, *Histoire des Mongols et des Tartares,* trad. Desmaisons (1871-1874), livre VII.

brillante renaissance turco-persane, commencée à Samarqand et à Hérât sous les Timourides, continua à être encouragée.

> « Tout Uzbek qu'il fût, note Grenard, Cheïbânî était un lettré de haute culture, versé dans les langues persane et arabe, assez bon poète en turc, traitant libéralement les poètes et les artistes [1].

L'autre dynastie gengiskhanide, celle des khans djaghataïdes du Mogholistan (Ili et Tachkend) alors représentée à Tachkend par le khan Mahmoûd (1487-1508) avait favorisé, nous l'avons vu, l'ascension de Mohammed Cheïbânî. Mais une fois maître de la Transoxiane, Mohammed Cheïbânî ne supporta pas longtemps la tutelle du Djaghataïde de Tachkend, et l'attaqua. Le khan Mahmoûd appela à son aide son frère Ahmed qui, tandis que lui-même régnait à Tachkend, gouvernait (1487-1503) Aqsou et l'Ouigourie. Mais les deux khans furent défaits par Mohammed Cheïbânî à la bataille d'Akhsi en Ferghâna, au nord-est de Khoqand, au p.561 nordouest d'Andidjân (juin 1503). Mohammed Cheïbânî fit prisonniers Mahmoûd-khan et Ahmed. Il les traita d'ailleurs avec assez de courtoisie et les remit bientôt en liberté, pour les remercier, disait-il, de leurs fautes, auxquelles il devait sa fortune ; mais il garda Tachkend et Saïrâm. De plus il exigea pour son fils la fille de Mahmoûd-khan : il réunissait ainsi dans sa descendance les droits des deux branches gengiskhanides survivantes, la lignée de Djötchi et la lignée de Djaghataï. En 1508-1509 Mahmoûd-khan étant de nouveau tombé au pouvoir de Mohammed Cheïbânî, celui-ci le fit mettre à mort près de Khodjend en déclarant qu'un politique peut bien faire grâce une fois, mais que seul un sot peut récidiver [2].

Mohammed Cheïbânî, maître du Turkestan occidental, de la Transoxiane, du Ferghâna et du Khorâssân, avait fait de l'empire uzbek la principale puissance de l'Asie Centrale quand il se heurta à la Perse.

La Perse, après avoir subi pendant quatre siècles et demi tant de dominations turques et mongoles (1055-1502), venait en effet de recouvrer son indépendance. La dynastie nationale des Séfévides (1502-1736), qui

---

[1] Grenard, *Baber,* 75. Cf. Vambéry, II, 64.

[2] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 120.

venait de monter sur le trône après avoir renversé la horde turcomane du Mouton Blanc, entendait compléter l'unité de l'Iran en reprenant le Khorâssân aux Uzbek. Séfévides et Uzbek s'opposaient d'ailleurs dans tous les domaines, les premiers iraniens, les seconds mongolo-turcs, les premiers chî'ites, ardents, les seconds sunnites résolus. La guerre de race prenait ainsi, comme si souvent, l'aspect d'une guerre de religion. Au double titre de champion du sunnisme et de descendant de Gengis-khan, Cheïbânî sommait le châh séfévide Ismâ'îl d'abjurer « l'hérésie » chî'ite et de se soumettre, faute de quoi les Uzbek iraient jusqu'en Azerbeîdjân le « convertir par le glaive ». Et, faisant allusion aux origines de la dynastie séfévide (elle sortait, on le sait, d'une famille de cheîkhs chî'ites), le souverain uzbek envoyait au châh de Perse une sébile de derviche en l'invitant à reprendre la carrière de ses ancêtres, pour laisser le pouvoir temporel au petit-fils de Gengis-khan ; insolence à laquelle Châh Ismâ'îl aurait répondu en disant que puisqu'il était un derviche, il se rendrait— avec son armée ! — en pèlerinage au sanctuaire de l'imâm Rézâ, à Meched, au cœur même du Khorâssân.

Le châh de Perse tint parole. Mohammed Cheïbânî se trouvait justement pris à revers par une attaque des Kirghiz qui infligèrent p.562 un désastre à son fils Mohammed Timour [1]. Profitant de cette diversion, Châh Ismâ'îl envahit le Khorâssân et entra — comme il l'avait juré — à Méched. Mohammed Cheïbânî, qui l'attendait à Merv, fut vaincu et tué près de cette ville le 2 décembre 1510.

Cette victoire eut en Orient un retentissement considérable. Le restaurateur de l'indépendance iranienne tuant le restaurateur de la puissance turco-mongole, l'héritier des grands rois sassanides écrasant et mettant à mort le petit-fils de Gengis-khan, c'était l'annonce que les temps étaient révolus, qu'après tant de siècles d'invasions patiemment subies le sédentaire commençait à prendre sa revanche sur le nomade, la culture sur la steppe. La tradition veut que le souverain persan ait — symbole de cette revanche — fait une coupe avec le crâne du khan cheïbanide et qu'il ait, comme un nouveau défi, envoyé la peau de la tête, bourrée de paille, à l'autre potentat turc, au sultan ottoman Bajazet II.

---

[1] C'est en effet l'époque de la grande expansion des Kirghiz-Qazaq. Leur khan Qâsim, mort en 1518 était particulièrement puissant. Cf. Barthold, *Kirghiz, Enc. Isl.*, II, 1085.

On crut la dynastie cheïbanide et le royaume uzbek perdus. L’héritier des Timourides, Bâbour, le futur empereur des Indes, qui, depuis son expulsion de Transoxiane, s’était créé un petit royaume au Caboul, accourut et avec les forces que lui prêta Châh Ismâ’îl, fit à Samarqand une rentrée triomphale (octobre 1511). Après Samarqand, Boukhârâ lui ouvrit ses portes, tandis que les Uzbek se retiraient jusqu’à Tachkend. La restauration timouride en Transoxiane, étayée sur la revanche iranienne au Khorâssân, paraissait complète. Mais alors commencèrent pour Bâbour des difficultés imprévues. Les Persans dont il avait dû réclamer l’appui et accepter la suzeraineté, étaient chî’ites. La population de Boukhârâ et de Samarqand, profondément sunnite, lui reprocha de pactiser avec les « hérétiques » et se détacha de lui, les passions confessionnelles l’emportant sur le loyalisme timouride. A la faveur du malaise religieux, les Uzbek reparurent. Le général persan Nedjm Sanî et Bâbour les affrontèrent dans une grande bataille à Ghadjdawân, au nord de Boukhârâ, et, cette fois, furent vaincus (12 décembre 1512). Nedjm fut tué. Bâbour, renonçant définitivement à la Transoxiane, se retira dans son royaume de Caboul, en attendant d’aller de là, sept ans plus tard, conquérir l’Inde.

Boukhârâ, Samarqand et toute la Transoxiane firent donc retour aux Uzbek. L’Amoû-daryâ marqua la frontière entre l’Iran séfévide et le khanat uzbek, comme naguère entre l’Iran sassanide et les hordes hunniques.

p.563 La famille cheïbanide ainsi restaurée régna pendant tout le XVI^{e} siècle — de 1500 à 1599 — sur la Transoxiane. Samarqand était en principe la capitale du khanat, mais Boukhârâ fut fréquemment l’apanage de membres de la famille royale non moins puissants que le khan lui-même, souvent aussi l’apanage de l’héritier présomptif. Tachkend eut également ses Cheïbanides locaux. Cette dynastie, mongole d’origine, mais entièrement turcisée de langue et de culture, retomba en somme dans un morcellement presque aussi grand que naguère les Timourides. Cependant, à la différence des Timourides, elle sut maintenir un minimum d’unité face à l’ennemi du dehors.

Sous le khan Kötchkündji (1510-1530), oncle de Mohammed Cheïbânî, les Uzbek enlevèrent à la Perse une partie du Khorâssân, avec Méched et Asterâbâd (1525-1528). Le châh de Perse Tahmâsp (1524-1576) leur reprit ce pays par la victoire qu’il remporta sur eux le 26 septembre 1528 près de

Turbet-i Cheîkh-Djem, entre Méched et Hérât. Le timouride Bâbour, devenu depuis 1526 sultan de l’Inde, essaya de profiter de la défaite des Uzbek pour leur reprendre la Transoxiane. Son fils Houmâyoûn occupa en effet Hissâr, au nord de l’Amoû-daryâ, en liaison avec Châh Tahmâsp, mais dut évacuer la place quand Tahmâsp abandonna ce théâtre d’opérations pour aller à l’ouest faire la guerre aux Ottomans (1529). Kötchkündji, l’année de sa mort (1529-1530), avait rejeté Persans et Timourides au sud de l’Amoû-daryâ. Le khan Obeidallâh (1533-1539), neveu de Mohammed Cheïbânî et de Kötchkündji, tint tête, avec succès, au châh de Perse Ismâ’îl II. 'Abd-Allâh II le plus remarquable des Cheïbanides après Mohammed Cheïbânî, regroupa les États de cette famille dispersés entre ses parents [1]. Ce fut ainsi qu’il devint maître de Boukhârâ en 1557, de Samarqand en 1578 et de Tachkend en 1582. Après avoir gouverné sous le nom de son père Iskander (1560-1583), il régna lui-même de 1583 à 1598. Pour mettre la Transoxiane à l’abri des incursions des Kirghiz-Qazaq, il fit au printemps de 1582 une campagne dans les steppes de la Petite Horde jusqu’aux monts Olough-tagh, entre le Sari-sou et le Tourgaï. Il fit aussi en Kachgarie une expédition au cours de laquelle il dévasta les territoires de Kachgar et de Yarkand. Enfin il enleva momentanément à la Perse le Khorâssân, y compris Hérât qui succomba après un siège, de neuf mois, Méched, la ville sainte chî’ite que le jeune Châh 'Abbâs ne parvint pas à sauver et que les Uzbek, en bons sunnites p.564 saccagèrent consciencieusement en massacrant une partie de la population. 'Abd-Allâh II enleva de même à la Perse Nîchâpoûr, Sebzewâr, Isfarâyin et Tébès, bref toutes les places du Khorâssân depuis Hérât jusqu’à Asterâbâd. Quant à Balkh, elle formait depuis 1582 une vice-royauté pour Al-Mou’min, fils d’Abd-Allâh.

La chance d’Abd-Allâh II l’abandonna dans ses dernières années. En 1597 le roi de Perse Châh 'Abbâs le Grand remporta sur les Uzbek, près de Hérât, une grande victoire qui délivra le Khorâssân. Le fils d’Abd-Allâh, Al-Mou’min se révolta contre lui et les Kirghiz profitèrent de ces querelles pour venir piller la région de Tachkend. 'Abd-Allâh mourut au commencement de 1598 après avoir vu la ruine de son œuvre. Al-Mou’min qui lui succéda fut assassiné au bout de six mois. Ce fut la fin de la dynastie cheïbanide.

---

[1] Cf. Barthold, Enc. Isl., I, 25, rectifiant Vambéry, II, 191.

Cette dynastie avait donc régné en Transoxiane un peu moins d’un siècle. Pendant ce temps, elle avait réussi à rétablir la domination « gengiskhanide » à Boukhârâ et à Samarqand. Mais chaque fois —sous Mohammed Cheïbânî, et sous 'Abd-Allâh II — qu’elle avait cru prendre pied en terre iranienne, au Khorâssân, elle avait finalement été repoussée par les châhs de Perse. A l’heure où se cristallisaient les empires, il était dit que, conformément à « l’ethnie » des deux pays, la Perse resterait aux Persans et le Turkestan aux Turcs.

Le khanat de Boukhârâ sous les Astrakhanides et les Mangit.

@

Le khanat uzbek de Transoxiane passa alors à une autre famille, celle des Djânides ou Astrakhanides.

Lorsque les Russes en 1554 avaient annexé le khanat d’Astrakhan, un prince de la dynastie gengiskhanide d’Astrakhan (maison d’Orda et d’Ourous-khan), nommé Yâr Mohammed, et son fils Djân s’étaient réfugiés à Boukhârâ auprès du khan cheïbanide Iskander (1560-1583) qui donna sa fille en mariage à Djân. La lignée mâle cheïbanide s’étant éteinte en 1599 dans la personne d’Abd al-Mou’min, le trône de Boukhârâ passa régulièrement à « l’astrakhanide » Baqî Mohammed, fils de Djân et de l’héritière des Cheïbân.

La dynastie astrakhanide régna de 1599 à 1785 sur la Transoxiane, où Boukhârâ fut sa capitale. Elle posséda aussi le Ferghâna jusque vers 1700, époque où se fonda un khanat indépendant à Khoqand, et Balkh qui servit d’apanage aux héritiers présomptifs jusqu’à la conquête de la ville par le roi de Perse Nâdir châh en juillet 1740. Le 22 septembre 1740 Nâdir châh, vainqueur des p.566 Uzbek grâce à son artillerie, apparut devant Boukhârâ. Le khan astrakhanide Abou’l-Faiz (règne de 1705 à 1747) dut accepter sa suzeraineté et reconnaître l’Amoû-daryâ comme frontière méridionale de la Boukharie.

Parmi les clans mongols qui au début du XVI^{e} siècle, s’étaient associés à la fortune de Mohammed Cheïbânî, on comptait un clan de Nogaï ou Mangit

venu de la steppe entre l'embouchure de la Volga et celle de l'Oural où nomadisait la horde de ce nom. Sous la dynastie astrakhanide le clan des Mangit prit une influence grandissante à Boukhârâ où ses chefs jouèrent dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle un rôle de maires du palais. Sous le dernier astrakhanide Abou'l Ghâzî (1758-1785), le chef mangit Ma'çoûm Châh Mourâd, qui épousa d'ailleurs la fille de ce prince, devint le véritable souverain. Ma'çoûm Ghâh finit par monter lui-même sur le trône (1785-1800). Ma'çoûm s'efforça d'empiéter au sud de l'Oxus, du côté de Merv et, de Balkh, au détriment du roi d'Afghanistan Timour-Ghâh le Dourrânî [1]. Néanmoins Balkh ne put être annexée au khanat de Boukhârâ qu'en 1826 pour être définitivement reconquise par les Afghans en 1841. En revanche Merv resta au khanat de Boukhârâ.

La dynastie mangit régna à Boukhârâ de 1785 à 1920. En 1866 elle dut reconnaître le protectorat russe. En 1920 le dernier descendant de Gengis-khan fut renversé par les Soviets.

Le khanat de Khiva.

@

Nous avons vu que le conquérant uzbek Mohammed Cheïbânî, s'était emparé (en 1505-1506) du Khwârezm ou pays de Khiva comme de la Transoxiane. Après la mort de Mohammed Cheïbânî sur le champ de bataille de Merv (décembre 1510), quand les Persans vainqueurs occupèrent la Transoxiane et le Khwârezm (1511-1512), la population d'Ourgendj et de Khiva, profondément sunnite, se souleva contre le chî'isme des généraux persans et les chassa. Le chef d'une branche collatérale cheïbanide, Ilbars, qui s'était mis à la tête de la révolte, fonda un khanat indépendant de celui de Boukhârâ [2].

La dynastie cheïbanide a régné au Khwârezm de 1512 à 1920. Après son fondateur Ilbars (1512-1525), nous mentionnerons le p.566 khan Hâdjdjî

[1] Timour-châh, deuxième roi d'Afghanistan de la dynastie dourrânî (1773-1793), fils et successeur du célèbre Ahmed le Dourrânî.

[2] Abou'l Ghâzî, trad. Desmaisons, 194-220. Cf. Barthold, *Khwârizm,* Enc. Isl., 963.

Mohammed (1558-1602) sous le règne duquel le khan de Boukhârâ 'Abd-Allâh II conquit un moment le Khwârezm (1594, 1596). Sous 'Arab Mohammed (1603-1623) une colonne de mille Russes qui marcha sur Ourgendj, fut tout entière massacrée. Vers 1613 le Khwârezm subit une invasion de Kalmouk qui repartirent, chargés de butin. Vers le milieu du règne d’Arab Mohammed, Ourgendj, délaissée par suite du desséchement du bras gauche de l’Amoû-daryâ, fut remplacée comme capitale par Khiva.

Le plus célèbre des khans de Khiva reste Abou’l Ghâzî Béhâdour (1643-1665). C’est un des plus grands historiens de langue turque djaghataï, auteur du *Chadjare-i Turk, si* précieux pour l’histoire de Gengis-khan et des Gengiskhanides, spécialement de la maison de Djötchi, à laquelle appartenait l’auteur [1]. Comme khan, il repoussa une incursion des Kalmouk Kochot qui étaient venus piller la région de Kâth et dont le chef, Koundeloung Oubacha, fut par lui surpris, battu et blessé (1648), puis une incursion des Kalmouk Torghout qui étaient venus piller les environs d’Hézârasp (1651-1652) [2]. Il fit aussi la guerre au khan de Boukhârâ 'Abd el-’Azîz et en 1661 vint piller les environs de cette ville.

Le khan de Khiva Ilbars II, par le massacre d’ambassadeurs persans, attira sur lui la colère du roi de Perse Nâdir-châh. En octobre 1740, Nâdir marcha sur le Khwârezm, fit capituler la forteresse de Khanqâh où s’était réfugié Ilbars, et prit Khiva (novembre). Moins clément ici qu’à Boukhârâ, il fit exécuter Ilbars qui l’avait outragé, comme on l’a vu, dans la personne de ses ambassadeurs. De 1740 à la mort de Nâdir (1747) les khans de Khiva restèrent étroitement vassaux de la Perse.

En 1873 le khan de Khiva Seiyid Mohammed Rahîm-khan dut reconnaître le protectorat russe. En 1920 le dernier Gengiskhanide de Khiva, Seiyid 'Abd-Allâh-khan, a été détrôné par les Soviets.

Le khanat de Khogand.

---

[1] Cf. Abou’l Ghâzî, trad. Desmaisons, 338-353. — Bouvat, *Mongols,* 347.

[2] Cf. Courant, *L’Asie Centrale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, p. 36-37.

@

Le Ferghâna, nous l’avons vu, avait fait partie du khanat de Transoxiane à l’époque des Cheïbanides et sous les premiers Astrakhanides. Mais, sous les Astrakhanides, cette possession n’était déjà que nominale, le Ferghâna étant tombé en grande partie au pouvoir des Kirghiz-Qazaq, sans parler de l’autorité locale de khôdjas établis à Tchadak, au nord du Sîr-daryâ. Vers 1710 un cheïbanide nommé Châh Rokh, qui descendait d’Abou’l Khaïr, p.567 abattit le pouvoir de ces khôdja et réussit à fonder au Ferghâna un khanat uzbek indépendant avec Khoqand comme capitale (v : 1710-1876) [1].

Le khan de Khoqand Irdânâ, ou Erdeni, dut en 1758 reconnaître la suzeraineté de la Chine dont les armées venaient d’atteindre ses frontières (voir p. 622). Il essaya de former contre les Chinois une coalition avec le roi d’Afghanistan Ahmed le Dourrânî, mais une démonstration du Dourrânî entre Khoqand et Tachkend en 1763 resta sans résultats.

Entre 1800 et 1809, le khan de Khoqand 'Alim doubla son territoire en annexant Tachkend. Mohammed 'Omar, frère et successeur d’Alim (v. 1809-1822) annexa encore la ville de Turkestan (1814). Sous Mohammed 'Alî, ou Madali, fils et successeur d’Omar (v. 1822-1840), les Kirghiz-Qazaq de la Grande Horde, entre la ville de Turkestan et les rives méridionales du lac Balkhach, reconnurent la suzeraineté du khanat de Khoqand dont ce fut l’apogée. Mais peu avant 1865 le khanat de Boukhârâ reconquit Tachkend que les Russes enlevèrent d’ailleurs aux Boukhariens en juin de cette même année (1865).

En 1876, le khanat de Khoqand fut annexé par la Russie.

Les Cheïbanides de Sibérie.

@

En Sibérie occidentale était établi au XV^e^ siècle, à Isker ou Sibir, sur le moyen Irtych, au sud-est de l’actuel Tobolsk, un khanat turco-mongol dont les

[1] Cf. Barthold, *Farghâna,* Enc. Isl., II, 70. Barthold, *Khokand,* Enc. Isl., II, 1020. Nalivkine, trad. Dozon, *Histoire du khanat de Khokand,* 1889.

khans « issus de Taïbougha-bäki » n’appartenaient pas à la lignée gengiskhanide. Mais les Gengiskhanides de la maison de Cheïban, qui nomadisaient au sud des monts Oural et vers les sources de la rivière Tobol, ne tardèrent pas à occuper tout le pays à l’est de cette rivière. C’était, nous l’avons vu, dans la région de la Toura, affluent de gauche de la Tobol, que le chef de la maison cheïbanide Abou’l-Khaïr avait été, en 1428, proclamé khan. Vers 1480, un autre prince cheïbanide, appartenant à une branche cadette, Ibak (d. 1493) enleva définitivement aux khans de Sibir la « ville » de Tioumen près du confluent de la Toura et de la Tobol. (C’est, nous l’avons vu, ce même Ibak, qui, en 1481, surprit et tua le khan de la Horde d’Or, Ahmed). Koutchoum, petit-fils d’Ibak (v. 1556-1598), guerroya contre le khan de Sibir Yâdigâr. Contre lui Yâdigâr fit appel au tsar de Moscovie Ivan le Terrible (1556). Entre 1563 et 1569, il n’en fut pas moins vaincu p.568 et tué par Koutchoum qui resta maître du khanat de Sibir. Pour asseoir sa domination, Koutchoum consentit à reconnaître la suzeraineté du tsar, mais, une fois affermi dans son khanat, il disputa à la Russie le protectorat des Ostiak et attaqua les factoreries-blockhaus fondées par le russe Strogonof. Par ailleurs Koutchoum travaillait avec ardeur à la propagation de l’Islam en Sibérie.

Ivan le Terrible lança contre la Sibérie le chef cosaque Yermak Timofévitch (1579). De son côté Koutchoum confia ses forces — guerriers turco-mongols, indigènes votiak et vogoul — à son neveu Makhmet-koul (Mohammed-qouli) qui s’établit « dans un camp fortifié, à l’embouchure de la Tobol, sous la montagne Tchouvache afin de protéger les abords de Sibir ». Mais en 1581 les Russes « grâce à leurs arquebuses » enlevèrent cette position et s’emparèrent de Sibir d’où Koutchoum dut s’enfuir.

Cependant le vieux Koutchoum continuait la guerre d’embuscade. En 1584 il surprit Yermak dans une île de l’Irtych. Le chef cosaque se noya en fuyant, ses compagnons furent tués et Koutchoum réoccupa une fois encore Sibir.

Les Russes durent reconquérir le khanat pied à pied, fondant, à mesure qu’ils avançaient, des colonies militaires à Tioumen (1586), à Tobolsk (1587), à Tomsk. Koutchoum, vaincu dans une dernière bataille sur l’Obi le 20 août 1598, se réfugia chez les Nogaï, où il fut assassiné (1600). Sa résistance avait

jeté un dernier rayon de gloire sur l’histoire des Gengiskhanides dans le Nord [1].

@

[1] Cf. Haworth, II, 982. Barthold, *Kučum-khan,* Enc. Isl., II, 1156. Courant, *L’Asie Centrale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles,* 38 et sq. Abou’l Ghâzî, trad. Desmaisons, 177. 'Abd-el-Karim Boukhârî, trad. Scheler, *Histoire de l’Asie Centrale,* 303.

3.

LES DERNIERS DJAGHATAÏDES.

Relèvement du Mogholistan après Tamerlan : Vaïs-khan et Esen-bougha.

@

Nous avons vu que le khanat de Djaghataï — le khanat de Mogholistan, comme l’appellent les historiens turcs et persans —, après avoir subi une complète éclipse à l’époque de Tamerlan, avait bénéficié au XVe siècle d’une renaissance inattendue [1]. Ce khanat, on se le rappelle, comprenait d’une part le Mogholistan propre, c’est-à-dire la région de l’Issiq-koul, autour de Toqmaq et Qarakoul, le bassin de l’Ili et de ses affluents, le Tékès et le p.569 Koungès, le bassin du Qaratal, le bassin de l’Ébi-nor et du Manas ; d’autre part l’Ouigouristan ou ancien pays des Ouigour, c’est-à-dire la région de Koutcha, de Qarachahr et de Tourfan ou Qara-khodja. Ajoutons à cet ensemble la Kachgarie ou Alti-chahr, avec les villes de Kachgar, Yarkand et Khotan, pays qui formait, sous la suzeraineté des khans djaghataïdes, le patrimoine propre des émirs Doughlat, de race mongole comme les Djaghataïdes et pratiquement aussi puissants que ceux-ci dans toute cette région.

Plusieurs des khans djaghataïdes du XVe siècle semblent avoir eu une personnalité intéressante, qui se laisse deviner à travers les données fragmentaires fournies par le *Ta’rîkh-i Rachîdî.* L’un d’eux, Vaïs-khan (vers 1418-1428), est mentionné comme ayant travaillé à l’irrigation de l’oasis de Tourfan ou Qara-khodja [2]. Bon musulman, il guerroya contre les Oïrat ou Kalmouk, c’est-à-dire contre les Mongols occidentaux qui étaient « païens », et fut fait prisonnier par leur chef, Ésen (en chinois Ye-sien) -taidji (ou tait-chi), fils de leur khan Toghon. Les khans oïrat, bien que purs Mongols, n’étaient pas de race gengiskhanide ; aussi, note le *Ta’rîkh-i Rachîdî,* Ésen

[1] Voir plus haut, p. 544.

[2] *Ta’rîkh-i Rachîdî*, 67.

traita-t-il avec le plus grand respect Vaïs-khan, à qui il rendit aussitôt la liberté [1]. Dans une seconde défaite qui lui fut infligée dans la région de l'Ili par Ésen [2], Vaïs, dont le cheval venait de s'abattre, fut sauvé par le dévouement de son vassal, Seiyid 'Alî, chef de la maison doughlat et seigneur de Kachgar, qui lui donna sa propre monture et fut lui-même assez heureux pour échapper ensuite aux ennemis [3]. Dans une troisième rencontre avec les Oïrat, près de Tourfan, Vaïs fut de nouveau fait prisonnier. Cette fois il n'obtint sa liberté qu'en laissant sa sœur entrer dans la famille d'Esen-taidji. Comme on l'a vu plus haut à propos de la Transoxiane, tous les chefs de hordes secondaires cherchaient ainsi à anoblir leur descendance en épousant des princesses gengiskhanides.

A la mort du khan Vaïs (1429), ses deux fils Younous et Ésenbougha ou Ésen-bouqa II se disputèrent le trône ou plutôt leurs partisans respectifs se le disputèrent sous leur nom car l'aîné Younous n'avait guère plus de treize ans. Ce fut d'ailleurs le cadet p.570 Ésen-bougha II qui l'emporta, tandis que Younous se réfugiait à Samarqand auprès du timouride Olough-beg [4].

Ésen-bougha II, malgré sa jeunesse, régna donc sur l'ensemble du Mogholistan (1429-1462). L'émir doughlat Seiyid 'Alî [5] qui l'avait aidé à monter sur le trône, fut plus influent que jamais. Les Doughlat, à cette époque, possédaient sous la suzeraineté du khan djaghataïde Aqsou, Baï et Koutcha, mais ils avaient momentanément perdu Kachgar, à eux enlevée par les Timourides de Transoxiane et du Khorâssân, Châh Rokh et son fils Olough-

---

[1] *Ibid.,* 65. L'auteur place la bataille où Esen fit Vals prisonnier dans un site appelé Ming-lâk.

[2] Le *Ta'rîkh-i Rachîdî* (p. 65) place cette seconde bataille « à Kabâka, aux confins du Mogholistân, non loin de la rivière Ailah » que l'on identifie avec l'Ili, l'Ilâ du *Houdoûd el-'âlem* (éd. Minorsky, 71).

[3] *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 65-66. Seiyid 'Alî était le fils de Seiyid Ahmed Mîrzâ et le petit fils du célèbre Khoudâïdâd (*ibid.,* 61). Voir plus haut, p. 500, 503.

[4] Pour l'accueil affectueux d'Oloug-beg et de Chah-Rokh à Younous, en dépit des sottises des partisans de celui-ci, voir le *Ta'rîkh-i Rachîdî*, p. 74 et 84.

[5] Mort en 1457-1458.

beg [1]. Vers 1433-1434 Seiyid 'Alî réussit d’ailleurs à reprendre Kachgar aux représentants d’Olough-beg [2] . Le *Ta’rîkh-i Rachîdî* nous vante son administration réparatrice à Kachgar, l’attention qu’il porta à l’agriculture et à l’élevage.

Ésen-bougha II, on l’a vu, guerroya contre le roi timouride de Transoxiane Aboû Sa’îd. En 1451 il dirigea une expédition de pillage contre Saïrâm, la ville de Turkestan et Tachkend, sur la frontière septentrionale du royaume timouride. Aboû Sa’îd, on l’a dit, se lança à sa poursuite jusqu’à Talas [3]. Ésen-bougha ayant encore attaqué l’empire timouride du côté d’Andidjân, en Ferghâna, Aboû Sa’îd résolut de diviser les forces de la maison de Djaghataï. Il fit venir de la Perse, de Chîrâz où il était exilé, Younous, frère aîné d’Ésen-bougha et lui prêta des troupes pour combattre ce dernier. Younous, ainsi soutenu, se fit reconnaître khan dans la partie occidentale du Mogholistan, du côté de l’Ili, tandis qu’Ésen-bougha restait maître des provinces orientales, Aqsou, le Youldouz et l’Ouigouristan (1456). Un peu plus tard, Younous essaya de soumettre aussi Kachgar. Le seigneur de Kachgar, l’émir doughlat Seiyid 'Alî, appela à son aide Ésen-bougha. Celui-ci accourut du Youldouz, unit ses forces à celles de Seiyid 'Alî et tous deux mirent Younous en fuite à Khwân-i Sâlâr, au nord-est de Kachgar sur la route d’Aqsou [4]. Younous, abandonné de tous, alla chercher des renforts en Transoxiane, auprès d’Aboû Sa’îd et put ainsi rétablir ses affaires dans la région de l’Ili et de l’Issiq-koul.

Ésen-bougha, resté maître d’Aqsou, de la région du Youldouz et du Mogholistan, mourut en 1462. Son fils Dost Mohammed, p.571 jeune homme sans expérience (il n’avait que dix-sept ans), s’aliéna les mollahs pat ses débordements et la puissante famille des Doughlat en venant piller Kachgar. Il mourut à temps en 1469 avant une révolte générale. Son oncle, Younous, le khan de l’Ili et de l’Issiq-koul, s’empara aussitôt d’Aqsou, ville qui était alors considérée comme la « capitale » du Mogholistan. Des partisans sauvèrent le

---

[1] *Ta’rîkh-i Rachîdî*, 75.

[2] *Ibid.*, 76.

[3] *Ibid.*, 79-80.

[4] *Ibid.*, 86.

jeune fils de Dost-Mohammed, Kébek II, et le conduisirent en Ouigourie, à Qarachahr (Djalich) et à Tourfan où ils le proclamèrent khan. Mais quatre ans plus tard ces mêmes partisans mirent l'enfant à mort et vinrent apporter sa tête à Younous. Bien que ce meurtre rendît Younous seul maître de tout le Mogholistan, il ne témoigna que de l'horreur à l'égard des assassins, qu'il fit exécuter (1472) [1].

Younous et la revanche des Djaghataïdes sur la maison de Tamerlan.

@

Younous, après sa restauration à Aqsou, n'eut à subir qu'une menace sérieuse, une invasion d'Oïrat ou Kalmouk, commandés par Amasandji-taidji, fils d'Ésen-taidji. Les Oïrat attaquèrent Younous près de l'Ili (l'Allah du *Ta'rîkh-i Rachîdi*), lui infligèrent une défaite et le forcèrent à se retirer du côté de la ville de Turkestan [2]. Mais le contexte prouve qu'il ne s'agit là que d'un coup de main de nomades sans conséquences politiques. Les Oïrat une fois partis, Younous retourna des bords du Sîr-daryâ sur ceux de l'Ili, du pays semi-sédentaire au pays nomade. Ainsi dut-il faire pour complaire aux tribus du Mogholistan qui exigeaient que leur khan, en bon Gengiskhanide, oubliât ses goûts de citadin, sa culture de chirazi pour mener la vie ancestrale, sous les tentes de feutre [3]. Pendant ce temps les villes dépendant du Mogholistan, Kachgar et Yarkand, étaient gouvernées par les deux fils de l'émir doughlat Seiyid 'Alî, Sâniz-mîrzâ d'abord (1458-1464), Mohammed Haïdar I^er^ ensuite (1465-1480). Le *Ta'rîkh-i Rachîdî* assure que Sâniz, violent mais généreux, gouverna si bien Kachgar que son temps laissa le souvenir d'un âge d'or [4]. Après lui Mohammed Haïdar gouverna d'abord en paix Kachgar et Yarkand sous la suzeraineté du khan Younous. Mais Aboû Bekr, fils de Sâniz et, par

---

[1] *Ibid.*, 95.

[2] Événements antérieurs à 1468 (*Ta'rîkh-i Rachîdî,* 91-92).

[3] *Ibid.*, 95.

[4] *Ibid.,* 87-88.

conséquent, neveu de Mohammed Haïdar, ne tarda pas à troubler cette paix [1]. p.572 Après s’être mis en possession de Yarkand, il enleva à d’autres princes apparentés à la famille doughlat la ville de Khotan. Il se comporta dès lors en souverain indépendant. Mohammed Haïdar demanda contre ce neveu rebelle l’aide du khan Younous, mais Younous et lui se firent battre à deux reprises par Aboû Bekr devant Yarkand (1479-1480). Aboû Bekr, à la suite de cette double victoire, enleva même Kachgar à son oncle Mohammed Haïdar, qui dut se retirer à Aqsou, auprès du khan Younous (1480) [2].

Si Younous ne réussit pas à faire prévaloir ses volontés dans ces querelles entre les émirs doughlat de la Kachgarie propre, la fin de son règne se marqua par d’assez grands avantages du côté de la Chine comme de la Transoxiane. Le *Ming-che* nous dit en effet qu’en 1473 un sultan de Tourfan nommé 'Alî (Ha-li) s’empara de l’oasis de Ha-mi, dans le désert de Gobi, sur une dynastie k’i-tan, vassale de la Chine. Une colonne chinoise envoyée à Tourfan ne put « accrocher » l’agresseur qui, dès qu’elle se fut retirée, réoccupa Ha-mi. En 1476 cet « Ha-li » envoya d’ailleurs une ambassade avec un « tribut » à la cour de Pékin. Si les données chronologiques du *Ming-che* sont exactes, le règne de « Ha-li » correspondrait à celui du khan Younous [3].

Quoi qu’il en soit de cette question, le khan Younous eut, comme on l’a annoncé (p. 544), l’occasion de profiter de la décadence de la dynastie timouride pour intervenir en arbitre dans les affaires de la Transoxiane. Les deux princes timourides, fils du sultan Aboû Sa’îd, Ahmed, roi de Samarqand et 'Omar-cheîkh, roi du Ferghâna, usaient leurs dernières forces dans une rivalité sans issue pour la possession de Tachkend dont le second s’était emparé. A diverses reprises Younous eut à protéger 'Omar-cheîkh contre Ahmed. De ce fait la principauté timouride du Ferghâna tomba dans sa vassalité. Finalement il profita de son rôle d’arbitre et d’honnête courtier pour se faire adjuger par les deux parties les villes de Tachkend et de Saïrâm,

---

[1] *Ibid.,* 99-107.

[2] *Ibid.,* 106-107.

[3] Le « Ha-li » du *Ming-che* est donné comme le père et prédécesseur du khan Ahmed. Or Younous fut effectivement le père d’Ahmed qui lui succéda en Ouigouristan. Il semble bien que le *Ming-che* et le *Ta’rîkh-i Rachîdî* désignent sous des noms différents le même personnage.

objets du litige (1484) [1]. Younous fit alors de Tachkend sa résidence et ce fut là qu'il devait décéder en 1486 [2].

En se fixant dans une vieille cité comme Tachkend, au seuil de p.573 la populeuse Transoxiane, Younous-khan réalisait le rêve de son existence. Depuis que pendant ses années d'exil il avait, jeune homme, goûté à Chîrâz le charme de la vie persane, ce Gengiskhanide évolué songeait avec nostalgie aux mœurs sédentaires. Par sentiment de ses devoirs envers ses « Mongols » il s'était astreint pendant des années à mener la vie nomade dans la vallée de l' Ili et du Youldouz, aux pentes des T'ien-chan [3]. Mais visiblement c'était là un sacrifice aux devoirs de la royauté [4]. Le portrait que nous trace de lui le *Ta'rîkh-i Rachîdî* d'après les impressions personnelles communiquées à Mohammed Haïdar par Nâçir ed-Dîn 'Obeidallâh, marque la surprise du visiteur :

> — Je croyais trouver un Mongol, et j'ai vu un homme à grande barbe, au type persan, élégant, d'un raffinement de langage et de maniérés rares même chez un Persan [5].

Aussi une fois maître de Tachkend (il avait alors près de quatre-vingts ans) se décida-t-il à y demeurer. Une partie des nomades qui l'entouraient, effrayés à l'idée de mener une existence sédentaire, à la manière des Tâdjîks, prirent le large et repartirent à bride abattue pour les bonnes steppes du Youldouz et de l'Ouigouristan. Ils emmenaient avec eux le second fils de Younous, son héritier Ahmed, qui paraît avoir partagé leurs goûts pour la vie libre. Le khan ne les fit pas poursuivre, puisqu'aussi bien la présence d'Ahmed parmi eux lui garantissait leur loyalisme [6].

---

[1] *Ibid.,* 112-113, où Mohammed Haïdar se réfère à Mîrkhond. Cf. Vambéry, II, 19-20.

[2] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 112-114.

[3] *Ibid.*, 95.

[4] *Ibid.,* 112-113.

[5] *Ibid.*, 97.

[6] *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 112-113, 120.

Après la mort de son père, Ahmed régna sur cette partie du khanat — Ili, Youldouz et pays de Tourfan — jusqu’à son propre décès (1486-1503). A son aise dans cette vie de steppe, il guerroya avec succès contre les Oïrat ou Kalmouk d’une part, contre les Kirghiz-Qazaq de l’autre. Le *Ta’rîkh-i Rachîdî* nous dit que les Oïrat lui donnèrent respectueusement le surnom d’*Alacha,* « le Tueur » [1]. Vers 1499, il enleva à l’émir doughlat Aboû Bekr Kachgar et Yangi-Hissâr. A l’intérieur, ce Gengiskhanide énergique réussit par une série de campagnes et d’exécutions à mater les chefs de tribus rebelles.

L’histoire chinoise de *Ming-che* nous parle des entreprises d’Ahmed — « A-ha-ma, sultan de Tourfan » — sur l’oasis de Ha-mi. Ha-mi avait été reconquise en 1482 sur le khanat de Djaghataï par le prince indigène Ha-chen, descendant de la dynastie locale k’i-tan et que soutenait la Chine. En 1488 Ahmed tua Ha-chen dans p.574 un guet-apens et s’empara du pays. L’année suivante les protégés chinois recouvrèrent Ha-mi. En 1493 Ahmed fit prisonniers le seigneur de Ha-mi et le résident chinois. La cour de Pékin répondit en fermant ses frontières aux caravanes venues de Tourfan et en expulsant du Kan-sou les commerçants originaires de l’Ouigourie. Il en résulta, au dire du *Ming-che,* un tel mécontentement en pays ouigour et djaghataï contre Ahmed que celui-ci dut se résigner à laisser Ha-mi à sa dynastie locale, c’est-à-dire à l’influence chinoise.

Les Djaghalaïdes rejetés à l’est des T’ien-chan. Influence de la renaissance timouride en Kachgarie. L’historien Haïdar-mîrzâ.

@

Tandis qu’Ahmed régnait à Aqsou et à Tourfan sur le Mogholistan oriental et l’Ouigouristan (1486-1503), son frère aîné Mahmoûd avait succédé à leur père Younous à Tachkend et dans le Mogholistan occidental (1487-1508). Les derniers Timourides de Samarqand, nous l’avons vu, essayèrent de reprendre Tachkend à Mahmoûd, mais ils se firent battre par lui près de cette ville, sur

[1] *Ibid.*, 122.

le Tchîr ou Parak, et Tachkend resta la résidence du khan mongol (1488) [1]. Malheureusement Mahmoûd commit une faute grave en accueillant le célèbre Mohammed Cheïbânî, pour lors réduit au rôle d'aventurier et qui vint mettre son épée à la disposition du khan [2]. Satisfait de ses services, Mahmoûd lui donna en fief la ville de Turkestan (entre 1487 et 1493) [3]. Avec l'aide que le trop confiant Mahmoûd lui prêta, Mohammed Cheïbânî enleva, comme on l'a vu, aux derniers Timourides Boukhâra et Samarqand et se fit roi de Transoxiane (1500). Mahmoûd eut alors à regretter sa bienveillance. A peine maître de la Transoxiane, Mohammed Cheïbânî se retourna contre lui. Mahmoûd appela à son aide son frère Ahmed qui accourut auprès de lui de l'Ouigourie à Tachkend, mais Cheibânî vainquit et fit prisonniers les deux frères à la bataille d'Akhsi, au nord-est de Khoqand, en Ferghâna. Il les traita pour cette fois, comme on l'a vu, avec courtoisie, non sans se gausser de la naïveté de Mahmoûd à laquelle il devait sa carrière, et ne tarda pas à les libérer (1502-1503), mais en gardant, bien entendu, Tachkend et Saïrâm. Ahmed mourut peu après de paralysie à Aqsou (hiver de 1503-1504). Quant à Mahmoûd, il commit la sottise de p.575 tomber de nouveau entre les mains de Mohammed Cheibânî qui, cette fois, le fit mettre à mort près de Khodjend (1508-1509) [4].

La mort de Mahmoûd marqua l'éviction définitive des Djaghataïdes du Turkestan occidental. Désormais rejetés à l'est des T'ien-chan, ils allaient s'y perpétuer un siècle encore. Le fils aîné d'Ahmed, Mançoûr-khan, avait été, à la mort de son père, reconnu khan dans l'Ouigouristan, à Tourfan, à Qarachahr (Djalich) et à Koutcha. Il devait régner dans cette région une quarantaine d'années (1503-1543). Ses débuts furent difficiles. L'émir doughlat de Kachgar, Aboû Bekr, entra à Aqsou, où il pilla le trésor des

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 115-116.

[2] Voir plus haut, p. 544, 545 et 559.

[3] *Ibid.*, 118.

[4] *Ibid.,* 120, 122-123.

Djaghataïdes [1], après quoi il alla ruiner les villes de Koutcha et de Baï [2]. En 1514, le frère cadet de Mançoûr, Sa'îd-khan enleva à son tour à Aboû Bekr Kachgar (mai-juin 1514), Yarkand et, Khotan, et le força à s'enfuir au Ladak [3]. Notons que dans cette guerre contre un Doughlat rebelle, Sa'îd fut secondé par un membre de cette même famille doughlat, fidèle à la maison de Djaghataï, l'historien Doughlat-mîrzâ. Sa'îd régna alors sur la Kachgarie propre (1514-1533) [4], tandis que son frère aîné Mançoûr régnait, comme on vient de le voir, sur le Mogholistan (Ili, Youldouz) et l'Ouigouristan (1503-1543). La bonne entente des deux frères assura à l'Asie Centrale une paix profonde.

> « Les voyageurs pouvaient aller du Ferghâna à Ha-mi et en Chine dans la sécurité la plus complète [5].

Le *Ta'rîkh-i Rachîdî* de Haïdar-mîrzâ (Mohammed Haïdar II) l'héritier de la famille doughlat, atteste la culture relativement brillante des descendants de Djaghataï et de la maison Doughlat à cette époque. Nous avons vu que, parmi les Djaghataïdes, le khan Younous (1456-1486), qui d'ailleurs avait passé une partie de sa jeunesse à Chîrâz, avait acquis les manières et l'élégance d'un Persan. De même Haïdar-mîrzâ (1499 ou 1500-1551) nous présente le type accompli d'un prince d'origine mongole entièrement transformé par le milieu [6]. Savait-il encore le mongol ? Rien n'est moins sûr, comme le fait observer N. Élias, car pour un musulman aussi sincère, le mongol ancestral n'était plus sans doute qu'une p.576 langue de « païens ». En réalité, sa langue, comme depuis longtemps celle de sa famille, était le turc djaghataï. Toutefois c'est en persan qu'il écrivit son histoire des Mongols de l'Asie

---

[1] *Ibid.,* 123-124.

[2] *Ibid.*, 126.

[3] *Ibid.,* 133, 325, 327.

[4] Il conquit Kachgar en mai-juin 1514 et mourut le 9 juillet 1533 (Elias, *op. cit.,* 48).

[5] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 134.

[6] Haïdar-mîrzâ était même d'origine doublement mongole, puisque par sa mère c'était un Gengiskhanide, petit-fils du khan Younous.

Centrale, connue sous le nom de *Ta’rîkh-i Rachîdî* [1], tandis que son voisin et ami le timouride Bâbour, auteur, comme lui, de *Mémoires* immortels, restait fidèle au dialecte turc-djaghataï. La présence d’hommes aussi cultivés montre que le Turkestan oriental, l’ancien khanat du Djaghataï oriental, aujourd’hui en si lamentable régression culturelle, restait encore dans la première moitié du XVIe siècle un milieu intellectuel fort brillant. S’il ne possédait point l’éclat du vieux foyer littéraire de Transoxiane — puisqu’aussi bien ni Kachgar, ni Aqsou, ni Tourfan ne pouvaient rivaliser à cet égard avec Boukhârâ et Samarqand, — l’influence, précisément, de Samarqand et de Boukhârâ y était assez grande pour avoir soumis toute la contrée au rayonnement de la renaissance turco-persane à laquelle reste attaché le nom des Timourides. L’intimité de Haïdar-mîrzâ avec le grand Bâbour, qui, ne l’oublions pas, avant de devenir le fondateur de l’empire des Indes, fut le dernier roi timouride du Ferghâna, fait bien voir comment tous ces khans de la maison de Djaghataï et tous ces émirs de la maison des Doughlat cherchaient leurs modèles du côté de l’ouest. Entre la Samarqand iranisée de Bâbour et l’actuel Turkestan chinois les relations étaient incessantes, les échanges constants puisque, tandis que le Transoxianais Bâbour écrit en turc djaghataï, Haïdar-mîrzâ, l’émir du Mogholistan, écrit, au contraire, en persan. Le Djaghataïde Sa’îd-khan, le suzerain de Haïdar-mîrzâ, parle aussi élégamment le persan que le turc.

Ce serait donc une erreur de se représenter l’empire des derniers khans de Djaghataï au XVIe siècle comme un pays en décadence. La présence de personnalités aussi brillantes que le khan Younous et Haïdar-mîrzâ atteste le contraire. Ce pays que la domination chinoise a dénationalisé, isolé et jalousement refermé (on sait par l’expérience de 1931 de quelle manière désobligeante l’administration locale en tient encore aujourd’hui les portes closes), ce pays était alors mêlé à tous les courants culturels de l’Islam irano-turc. La carrière du khan Younous en témoigne : cet élève des lettrés de Chîrâz va régner sur Koutcha et Tourfan. De même Haïdar-mîrzâ, en prince de la Renaissance, guerroie avec Bâbour en Transoxiane, puis aide le Gengiskhanide Sa’îd-khan à reprendre Kachgar et Yarkand, avant d’aller en 1541 conquérir pour p.577 lui même le royaume de Cachemire. En somme

[1] Livre écrit entre 1541 et 1547. Cf. Barthold, *Haïdar-mîrzâ.* Enc. Isl., II, 233.

malgré le nomadisme invétéré des tribus du Youldouz et de l'Ouigouristan qui donna souvent tant de mal aux derniers descendants de Djaghataï, le résultat final de la domination de ces derniers consistait à avoir rattaché non seulement la Kachgarie, mais le vieux pays ouïgour de Koutcha, Qarachahr et Tourfan à la civilisation persane et turque iranisée de Samarqand et de Hérât.

Les derniers Djaghataïdes.

@

Cette culture turco-iranienne musulmane de la Renaissance timouride, les khans de Djaghataï cherchaient à la faire pénétrer jusqu'en Extrême-Orient, aux frontières mêmes de la Chine des Ming. Le *Ming-che,* confirmé par le *Ta'rîkh-i Rachîdî* nous montre le khan Mançoûr faisant la guerre à la Chine, lutte présentée dans la seconde de ces sources comme une guerre sainte contre les « païens » [1]. L'enjeu était toujours l'oasis de Ha-mi. En 1513 le prince local de Ha-mi, appelé en transcription chinoise Pa-ya-tsi, se soumit à Mançoûr. En 1517 Mançour s'installa à Ha-mi et commença à diriger de là des incursions sur le territoire de la Chine propre, en direction de Touen-houang, de Sou-tcheou et de Kan-tcheou, au Kan-sou. Pendant ce temps, son frère Sa'îd-khan, installé en Kachgarie, portait la guerre sainte dans la province tibétaine de Ladak où en 1531 l'historien Haïdar-mîrzâ commanda ses troupes [2].

Dans le khanat d'Ouigouristan ou de Tourfan, Mançoûr eut pour successeur son fils Châh-khan qui régna de 1545 à environ 1570. D'après le *Ming-che* (le *Ta'rîkh-i Rachîdî* s'est arrêté à ce règne) [3], Châh-khan eut à lutter contre son propre frère Mohammed (Ma-herma) qui s'empara d'une partie du pays de Ha-mi et obtint contre lui l'aide des Oïrat ou Kalmouk. A la mort de Châh-khan, vers 1570, Mohammed devint souverain de Tourfan, mais eut à son tour à se défendre contre un troisième frère nommé Çoûfî-sultân

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî*, 127.

[2] N. Elias et Denison Ross, *History of the Mongols of Central Asia*, p. 13-14.

[3] « Il règne aujourd'hui à Tourfan et à Djâlich (Qarachahr) », écrit Haïdarmîrzâ en 1545 (*op. cit.,* 129).

(So-fei Sou-tan) qui chercha par une ambassade à se concilier l'appui de la Chine. Après lui les sources sont muettes sur le khanat djaghataïde de Tourfan. Toutefois nous savons qu'en 1647 un sultan de Tourfan que les Chinois considéraient comme un Djaghataïde authentique, envoya une ambassade p.578 à la cour de Pékin [1]. Il renouvela cette démarche en 1657.

Dans l'autre khanat djaghataïde, celui de Kachgarie, Sa'îd-khan avait eu pour successeur son fils 'Abd er-Rachîd (1533-1565). Le nouveau monarque se brouilla tout de suite avec la puissante famille des Doughlat. Il fit mettre à mort un des chefs de cette maison, Seiyid Mohammed-mîrzâ, l'oncle de l'historien Haïdar-mîrzâ [2]. Haïdar-mîrzâ lui-même, qui avait fidèlement servi Sa'îd-khan et conquis pour lui le Ladak, ne se sentit pas en sécurité. Craignant un sort pareil, il partit pour l'Inde où il devait finir en 1541 par se rendre maître du Cachemire. D'après la *Zoubdat al-Tawârîkh,* le règne de Rachîd se passa à contenir la poussée des Kirghiz-Qazaq de la Grande Horde qui envahissaient la région de l'Ili et de l'Issiq-koul. Le valeureux Abd el-Latîf, fils aîné de Rachîd, fut tué au cours d'une bataille contre le khan kirghiz Nazar [3]. Malgré tous ses efforts, Rachîd ne put empêcher les Kirghiz-Qazaq de s'emparer de la majeure partie du Mogholistan propre, c'est-à-dire de la région de l' Ili et du Koungès, si bien qu'il vit ses possessions réduites à la Kachgarie. C'est ce qui ressort nettement d'un passage assez embarrassé de Haïdar-mîrzâ [4].

Rachîd — il ne mourut qu'en 1565 — eut pour successeur comme khan de la Kachgarie un de ses fils nommé 'Abd el-Kérîm qui régnait encore en 1593, quand écrivait Ahmed Râzî [5]. Il semble qu'à cette époque la « capitale » de la Kachgarie, la résidence ordinaire du khan, était Yarkand. Kachgar formait l'apanage d'un frère d'Abd el-Kérîm, nommé Mohammed. Il semble que ce

---

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, XIV, 19.

[2] *Ta'rikh-i Rachîdî*, 143, 450.

[3] *Zabdat al-Tawârîkh*, dans Elias et Denisov Ross, *History of the Moghuls of Central Asia*, 121.

[4] *Op. cit.*, 377, 379.

[5] *Heft Iqlîm*, dans Quatremère, *Notes et extraits*, XIV, 474.

soit d’ailleurs ce Mohammed qui à Yarkand même avait succédé à 'Abd el-Kérîm quand le jésuite portugais Benoît Goës traversa le pays à la fin de 1603. Aqsou était alors gouvernée par un neveu, et Djalich (Qarachahr, la « Cialis » de Goës) par un bâtard de Mohammed. Les sources nous font défaut pour la suite de la dynastie. N. Elias pensait qu’on peut rattacher à celle-ci un certain Ismâ’îl-khan qui vivait dans la troisième quart du XVII[e] siècle [1], mais à cette époque le khanat djaghataïde de Kachgarie devait être morcelé en sous-khanats de Yarkand, Kachgar, Aqsou et Khotan, et l’autorité effective était passée aux mains des Khôdja.

Les Khôdja de Kachgarie.

@

p.579 Les Khôdja, au sens donné à ce mot en Transoxiane et en Kachgarie, étaient des musulmans pieux qui se disaient descendants du prophète Mahomet ou des quatre premiers khalifes arabes. La région de Boukhârâ et celle de Kachgar comptaient de très nombreuses familles qui se réclamaient de cette origine. Le *Ta’rîkh-i Rachîdî* nous montre l’influence exercée déjà par ces saints personnages sur le khan Sa’îd (1514-1533). Ce dernier était si pieux qu’il voulait se faire derviche ; il fallut l’arrivée opportune du khôdja Mohammed Yoûsouf, venu de Samarqand à Kachgar, pour l’en empêcher, le khôdja ayant persuadé au khan qu’on pouvait faire son salut dans le siècle [2]. Le khan Sa’îd n’accueillit pas avec moins de vénération un autre khôdja, Hazrat Makhdoumi Nourâ, aussi réputé comme thaumaturge que comme docteur, et dont le *Ta’rîkh-i Rachid !* nous signale l’apostolat en Kachgarie vers 1530, puis le départ pour l’Inde en 1536 [3]. D’autre part en 1533, d’après les traditions locales, un éminent khôdja, venu de Samarqand à Kachgar pour des négociations que le khan poursuivait avec les Uzbek,

---

[1] Elias et Ross, *History of the Moghuls of Central Asia*, 123.

[2] *Ibid., Ta’rîkh-i Rachîdî*, 371.

[3] *Ibid.*, 395.

> « s’établit dans le pays et de deux femmes, l’une de Samarqand, l’autre de Kachgar, laissa deux fils ; ceux-ci transmirent leur haine mutuelle à leurs enfants, et la Kachgarie fut déchirée entre deux factions, les Aqtaghlik (« gens de la montagne blanche ») qui dominèrent à Kachgar et les Qarataghlik (« gens de la montagne noire ») qui dominèrent à Yarkand [1].

Quoi qu’il en soit de l’origine plus ou moins légendaire de cette division, ces deux factions de khôdja, séparées par des querelles religieuses et des rivalités personnelles, se partagèrent dès la fin du XVI^{e} siècle et pendant les trois premiers quarts du XVII^{e} le pouvoir effectif en Kachgarie. Elles s’appuyaient, la première, celle des Aqtaghlik, sur les Kirghiz-Qazaq de l’Ili, la seconde, celle des Qarataghlik, sur les Qara-Kirghiz du T’ien-chan méridional. Quant au khanat temporel de la famille de Djaghataï, il dut peu à peu être mis en tutelle par cette sorte de « clergé musulman ». Vers 1678 il semble que le dernier khan de Kachgar, Ismâ’îl, ait voulu réagir. Il chassa le chef du parti des Aqtaghlik, le khôdja Hazrat Apak, ou Hazrat Afak, mais celui-ci, comme p.580 nous allons le voir, appela à son aide les Djoungar c’est-à-dire les Mongols occidentaux (Kalmouk) qui entrèrent à Kachgar, firent Ismâ’îl prisonnier et nommèrent à sa place Hazrat Apak. L’aide des Djoungar permit de même à Hazrat Apak de triompher de la faction rivale, celle des Qarataghlik de Yarkand et de faire de cette dernière ville sa capitale. La Kachgarie se trouva ainsi unifiée à nouveau, mais entre les mains d’une

[1] Maurice Courant. *L’Asie Centrale aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles*, 50.

« théocratie musulmane » et sous le protectorat du nouvel empire mongol des Djoungar [1].

C’est cette dernière restauration mongole qu’il nous reste à examiner.

[1] Voir plus loin, p. 607 et Martin Hartmann, *Ein Heiligenstaat im Islam,* Islam. Orient, I, 195. — En somme, les Gengiskhanides ont disparu en Kachgarie dans d’autres conditions qu’en Chine, mais peut être pour des causes profondes assez semblables. En Chine dans la première moitié du XIVe siècle, les descendants de Khoubilaï avaient accordé une influence quelque peu excessive au bouddhisme, ce qui avait provoqué l’hostilité des milieux lettrés chinois. En Kachgarie, les descendants de Djaghataï s’étaient laissés pénétrer de piétisme musulman au point de se laisser peu à peu éliminer par les « familles saintes » de l’islamisme. Nous verrons plus loin qu’au XVIIe siècle le lamaisme tibétain n’aura pas une influence moins dévirilisante sur les Mongols Ordos, Tchakhar et même Khalkha. Tous ces anciens barbares se convertissaient au piétisme musulman ou bouddhique avec une ferveur touchante, mais peut-être y perdaient-ils quelque chose de leur vertu, en tout cas de leur valeur guerrière. Sans vouloir nier la beauté morale incontestable du bouddhisme ou de la mystique musulmane, on doit reconnaître que le lamaïsme a pour toujours endormi l’âme mongole en Mongolie, comme l’Islam a dénationalisé et fait tomber les derniers Mongols de Kachgarie dans une bigoterie préparatrice de leur abdication entre les mains de khôdjas pleins d’adresse.

4.

LES DERNIERS EMPIRES DE LA MONGOLIE DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE.

L’anarchie en Mongolie après 1370.

@

L’empire fondé en Chine par le grand-khan mongol Khoubilaï avait été, nous l’avons vu, renversé en 1368 par la révolte chinoise et le descendant de Khoubilaï, Toghon Témür, chassé de Pékin par les Chinois, était allé mourir à Ying-tch’ang ou K’ai-lou, sur le Chara-müren, le 23 mai 1370, en pleurant sur l’immensité de cette catastrophe [1] . La dynastie chinoise des Ming (1368-1644), après avoir bouté les Gengiskhanides hors du territoire national, n’allait pas tarder à pousser sa revanche jusqu’en territoire mongol.

Le fils de Toghon Témür, le prince Ayourchiridhara, en p.581 apprenant la mort de son père, avait pris le titre de grand-khan à Qaraqoroum. Il devait y régner de 1370 à 1378 avec le vain espoir de recouvrer un jour le trône de Chine. Tout au contraire, il eut à subir une attaque des Chinois qui n’hésitèrent pas à le relancer en pleine Mongolie. En 1372 leur meilleur général, Siu Ta, s’avança en direction de Qaraqoroum, mais subit un échec sur la Toula. A la mort d’Ayourchiridhara, son fils Toqouz Témür lui succéda à Qaraqoroum, dans cet empire mongol réduit au pays natal (1378-1388). En 1388 une armée chinoise de cent mille hommes pénétra de nouveau en Mongolie et défit les troupes de Toqouz Témür dans une grande bataille au sud du Bouir-nor, entre le Khalkha-gol et le Kéroulèn. A la suite de ce désastre, Toqouz Témür fut assassiné par un de ses parents.

Après toutes ces pertes de face, la maison de Khoubilaï tomba dans un tel discrédit que les tribus mongoles reprirent pour la plupart leur autonomie. Ugetchi ou Ökätchi, le principal chef de tribu qui se révolta alors contre les

[1] Voir plus haut, p. 397.

Khoubilaïdes déconsidérés, était, d'après Sanang Setchen, le prince des Kergüd, c'est-à-dire, en mongol, des Kirghiz, peuple qui habitait à cette époque le long du haut Iénisséi, jusqu'au lac Kossogol [1]. Ugetchi, rejeta la suzeraineté du grand-khan khoubilaïde Elbek, le vainquit, le tua (1399) et usurpa l'hégémonie sur les tribus.

L'empereur de Chine Yong-lo, le troisième et le plus remarquable des souverains Ming, se montra naturellement fort satisfait de cette usurpation qui ajoutait aux dissensions mongoles et qui, en abattant en Mongolie la maison de Khoubilaï, écartait pour les Chinois le cauchemar d'une revanche gengiskhanide. Il reconnut donc Ugetchi, mais, selon le *Ming-che,* celui-ci fut ensuite vaincu par deux chefs de tribus révoltés, Arouqtaï (en chinois A-lou-t'ai), chef des Asod, et Ma-ha-mou, chef des Oïrat [2]. p.582 Asod est le nom mongol des Alains ou Ases. Nous savons que ce peuple, de race iranienne et plus précisément scytho-sarmate, originaire du Caucase (Kouban et Térek) avait au cours du XIII^e^ siècle fourni à l'armée mongole de Chine d'importants contingents ; nous avons vu que des régiments mongols composés d'Alains avaient été décimés par les Chinois à Tchen-tch'ao en 1275 et que d'autres groupes d'Alains au service de la maison de Khoubilaï avaient en 1336 envoyé de Pékin une lettre au Pape [3]. Les Asod de 1400 représentent sans doute un de ces clans d'Alains qui avaient suivi la retraite des Khoubilaïdes de Chine en Mongolie et qui, désormais assimilés aux Mongols, avaient fait fortune parmi

---

[1] Maurice Courant (*L'Asie Centrale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, p. 11) fait d'Ugetchi un prince non des Kergüd, mais des Torgüd ou Torghout, lesquels sont une des 4 tribus oïrat. Pour tout ceci, Sanang Setchen, 143-155.

[2] Nous tenons pour évident avec M. Pelliot que l'Arouqtaï de l'historien mongol Sanang Setchen correspond phonétiquement à l'A-lou-t'ai du *Ming-che.* Il est vrai que le *Ming-che* prête un rôle de premier plan à A-lou-t'ai à une époque où Sanang Setchen nous donne son Arouqtaï comme prisonnier. Howorth (I, 353) s'est basé là-dessus pour assimiler l'A-lou-t'ai des Chinois non plus au chef asod Arouqtaï, mais au chef khortchin Adaï. Une telle assimilation paraît phonétiquement insoutenable. Il semble du reste qu'il y ait quelque confusion dans cette partie du *Ming-che.* — Même discordance entre Sanang Setchen et le *Ming-che* à propos du chef oïrat Ma-ha-mou. Pour Sanang Setchen, le chef oïrat qui règne pendant les premières années du XV^e^ siècle s'appelle Batoula. Il a pour successeur (vers 1415, 1418) son fils Bakhamou « surnommé Toghon ». Au contraire pour le *Ming-che,* le personnage correspondant à Batoula s'appelle Ma-ha-mou et son fils s'appelle Toghon.

[3] Pelliot, T'oung pao*,* 1914*,* 641. Moule, *Christians in China,* 260, 264. Voir plus haut, p. 373-374.

eux. Quant aux Oïrat ou Oïrad, on se le rappelle, c'était une puissante tribu de Mongols forestiers, établie à l'époque gengiskhanide sur la rive occidentale du Baïkal. A partir du XVII[e] siècle elle nous apparaîtra composée de quatre sous-tribus : les Tchoros, les Tourbet, Dörböd ou Dörböt, les Khochot et les Törghüt ou Torghout ; la famille royale, du moins à cette époque, appartenant au clan tchoros.

Pour bien marquer leur totale indépendance à l'égard des autres prétendants mongols, Arouqtaï et Ma-ha-mou affectèrent de rendre directement hommage à la cour de Pékin, geste protocolaire destiné tant à les proclamer souverains qu'à leur concilier la bienveillance des Ming. Il semble d'ailleurs que les Oïrat aient profité de la situation pour étendre leur hégémonie sur toute la Mongolie occidentale, de la rive ouest du Baïkal au haut Irtych en attendant de descendre plus loin encore vers le sud-ouest, du côté de l'Ili, comme nous le montrera bientôt le *Ta'rîkh-i Rachîdî.* Mais la Mongolie centrale et orientale devait rester en pleine confusion puisque, concurremment à Arouqtaï et à Ma-ha-mou, le fils d'Ugetchi, Essekü, aurait d'après Sanang Setchen maintenu jusqu'à sa mort, en 1425, ses prétentions au khanat suprême.

Cependant une restauration gengiskhanide se produisit dès 1403-1404 dans la personne d'un fils d'Elbek, nommé Oldjaï Témür par l'historien mongol Sanang Setchen et que le *Ming-che* ne désigne que sous le qualificatif bouddhique sanscrit de Punyaçrî (en chinois Pen-ya-chö-li) [1]. Arouqtaï se rallia bientôt à ce représentant de la légitimité. La cour de Chine ne pouvait p.583 manquer de s'émouvoir de cette rentrée en scène de la famille de Khoubilaï. L'empereur Yong-lo essaya d'obtenir d'Oldjaï Témür un acte de vassalité. S'étant heurté à un refus, le monarque chinois pénétra en Mongolie, poussa jusqu'au haut Onon — jusqu'à la prairie natale de Gengis-khan — et mit en fuite les bandes d'Oldjaï Témür et d'Arouqtaï (1410-1411). Cette défaite fut fatale à Oldjaï Témür qui y perdit son prestige. Le chef oïrat Ma-ha-mou l'attaqua, l'écrasa et s'empara de l'hégémonie (vers 1412).

[1] En effet l'Oldjaï Témür de Sanang Setchen et le Pen-ya-chô-li du *Ming-che* semblent bien ne représenter qu'un seul et même personnage, quoique les données chronologiques de ces deux sources (également fort troubles) ne coïncident pas exactement dans le détail.

Ma-ha-mou avait été jusque-là en coquetterie avec l’empereur Yong-lo ; les Oïrat, Mongols occidentaux, trouvaient naturel de s’appuyer sur la cour de Chine pour abattre les Khoubilaïdes et les autres chefs des Mongols orientaux. Mais une fois le plus fort, quand il put se croire capable d’imposer son hégémonie à l’ensemble des tribus et familles princières de la Mongolie, le chef oïrat n’hésita pas à rompre avec les Ming. Yong-lo marcha contre lui, à travers le Gobi, mais Ma-ha-mou fit subir des pertes graves à l’armée chinoise, puis se déroba, insaisissable, au delà de la Toula (1414, 1415). Ces nomades, hier aveulis par le bien-être de la vie chinoise, retrouvaient, avec leur retour à la steppe natale, leurs qualités millénaires. De plus, il s’agissait précisément ici des Oïrat, c’est-à-dire de tribus occidentales et forestières qui, ayant été moins associées que les gens de l’Orkhon et du Kéroulèn aux profits de la conquête gengiskhanide, devaient avoir conservé davantage leur vigueur natale. Toutefois, il semble que sur le moment le prestige de Ma-ha-mou ait souffert de l’incursion chinoise, puisque lui non plus n’avait pu préserver la prairie mongole des armées des Ming.

D’après le *Ming-che,* Arouqtaï rentra alors en scène et rétablit Pen-ya-chö-li, notre Oldjaï Témür, comme grand-khan (v.1422). Il vint ravager le *limes* du Kan-sou jusqu’à Ning-hia, puis, lorsque Yong-lo accourut pour le châtier, il battit en retraite à travers le Gobi, vers le nord, insaisissable. Peu après, poursuit le *Ming-che*, il fit mourir Pen-ya-chô-li, c’est-à-dire Oldjaï Témür, et se proclama lui-même grand-khan. L’empereur Yong-lo se remit plusieurs fois encore en campagne contre lui (1424, 1425), mais sans pouvoir l’ « accrocher », encore qu’une heureuse diversion soit venue, au milieu de ces opérations, favoriser les Chinois : le chef oïrat Toghon Témür, fils et successeur de Ma-ha-mou, se révolta contre l’hégémonie d’Arouqtaï et lui infligea une défaite.

Telle est la leçon de l’histoire chinoise *Ming-che.* Il est cependant assez à craindre que le *Ming-che* ne confonde sous le nom d’A-lou-t’ai deux personnages donnés comme bien distincts par p.584 l’historien mongol Sanang Setchen, savoir le chef asod Arouqtaï, dont nous avons suivi l’activité jusqu’en 1414 (jusque-là les deux sources concordent à peu près) et un autre prince nommé Adaï qui apparaît chez Sanang Setchen comme le chef des Khortchin

ou Qortchin [1]. Les Khortchin, nous le savons, étaient une tribu de Mongols orientaux, établis à l’est du Khingan, dans la région de la rivière Nonni, aux confins mandchouriens et leurs chefs descendaient soit de Témugé Otchigin, soit de Qassar, l’un et l’autre frères de Gengis-khan. Nous voyons chez Sanang Setchen, le khanat occupé vers 1425, du moins dans l’Est, par le chef des Khortchin, Adaï, que seconde précisément Arouqtaï, preuve évidente de la dualité des deux personnages confondus par le *Ming-che.* Adaï et son vassal Arouqtaï guerroient ensemble contre les Oïrat et contre la Chine, tandis que, par le jeu de bascule habituel, les Oïrat se retrouvent en coquetterie avec l’empereur Yong-lo. Au cours de ses dernières campagnes en Mongolie contre Adaï (1422-1425), Yong-lo appuyait cette dissidence des Oïrat contre le khanat unitaire légitimiste bordjigin.

Le premier empire oïrat. Toghon et Ésen-taidji.

@

La politique ainsi poursuivie par le grand empereur ming — aider la jeune puissance des Oïrat pour abaisser la maison de Khoubilaï — ne triompha qu’après sa mort. Entre 1434 et 1438 le chef oïrat Toghan ou Toghon, fils et successeur de Ma-ha-mou, tua Adaï, nous dit Sanang Setchen, tua A-lou-t’ai, nous dit le *Ming-che* et, en tout état de cause, s’empara de l’hégémonie parmi les tribus mongoles. Un prince khoubilaïde, Adzaï, fils d’Elbek et frère d’Oldjaï Témür, fut alors proclamé grand-khan par les légitimistes (1434 ou 1439). En réalité l’empire de la Mongolie était passé aux Oïrat.

La cour de Chine se félicita sans doute de cette révolution qui abaissait la famille de Gengis-khan, toujours redoutée, les Mongols orientaux « plus dangereux parce que plus proches », au profit des Mongols occidentaux, jugés moins redoutables en raison de leur éloignement. Le cauchemar gengiskhanide se dissipait. Les nouveaux maîtres de la steppe étaient des gens sans passé notable, qui n’avaient joué dans l’histoire gengiskhanide elle-même qu’un rôle effacé et sans gloire. Ainsi au début du p.585 XII[e] siècle la

[1] Les Qortchin, dans le vocabulaire militaire gengiskhanide, sont les gardes du corps « porteurs de carquois » (Pelliot, Journal Asiatique, 1920, I, 171 et T’oung pao, 1930, 32 ; Mostaert, *Ordosica, l. c.*, 41).

politique chinoise s’était follement réjouie de voir les K’i-tan remplacés par les Djürtchät. En réalité les Mongols occidentaux, les Oïrat (ou Oïrad), c’est-à-dire les Confédérés, comme ils s’appelaient eux-mêmes, les Kalmouk, comme disaient leurs voisins turcs de Kachgarie, n’allaient pas avoir d’autre ambition que de recommencer à leur tour l’aventure gengiskhanide, que de restaurer à leur profit le grand empire mongol que les Khoubilaïdes dégénérés avaient sottement laissé disparaître [1].

L’expansion oïrat commença vers le sud-ouest, au détriment des Djaghataïdes du « Mogholistan » c’est-à-dire, comme on l’a vu, des khans gengiskhanides qui régnaient sur l’Ili, le Youldouz et la région de Koutcha et de Tourfan. Le chef oïrat Toghon attaqua le khan djaghataïde Vaïs (lequel régnait entre 1418 et 1428). Dans cette lutte, dont le théâtre se déplaça au gré des incursions oïrat du bassin de l’Ili à la province de Tourfan, les Oïrat eurent constamment le dessus. Ésen-taïdji, fils de Toghon, fit Vaïs prisonnier. Il le traita d’ailleurs, on l’a vu, avec beaucoup de considération, en raison, dit le *Ta’rîkh-i Rachîdî,* du sang gengiskhanide qui coulait dans ses veines. Dans une nouvelle bataille, livrée près de Tourfan, Vaïs fut une seconde fois capturé par Ésen. Cette fois, celui-ci exigea, pour libérer son prisonnier, l’entrée dans sa famille de la princesse Makhtoum khanim, sœur de Vaïs. Évidemment la maison oïrat qui n’était pas de race gengiskhanide, tenait essentiellement à une telle alliance.

Quand Ésen-taïdji — le Ye-sien des historiens chinois — eut succédé à son père Toghon, l’empire oïrat ou kalmouk atteignit son apogée (1439-1455). Il dominait maintenant du lac Balkhach au lac Baïkal, du Baïkal aux approches de la Grande Muraille. Qaraqoroum, la vieille capitale mongole, lui appartenait. Ésen s’empara encore de l’oasis de Ha-mi, et, en 1445, de la province chinoise de Wou-leang-ha qui correspond à l’actuel Jehol. Cinq ans après, et comme il avait naguère obtenu la main d’une princesse djaghataïde, il demanda une infante chinoise. La cour de Pékin promit, puis se déroba. Ésen vint ravager le *limes* du côté de Ta-t’ong, au nord du Chan-si. L’empereur ming Ying-tsong, avec son ministre, l’eunuque Wang Tchen, se

[1] Toutefois d’après Sanang Setchen (traduction Schmidt, p. 151), le chef oïrat Toghon aurait été en 1439 frappé à mort d’une manière mystérieuse et miraculeuse par l’ombre de Gengis-khan, irritée de l’audace de l’usurpateur qui dépouillait ainsi ses descendants.

porta à sa rencontre. Le choc se produisit à T’ou-mou, près de Siuan-houa, dans le nord-ouest du Ho-pei. Ésen infligea aux Chinois un désastre p.586 complet, leur tua plus de cent mille hommes et fit prisonnier l’empereur Ying-tsong (1449). Toutefois, n’étant pas outillé pour la guerre de sièges, il ne put enlever aucune des places-fortes de la région, ni Ta-t’ong, ni Siuan-houa. Il regagna la Mongolie avec son impérial prisonnier [1]. Trois mois après il revint, poussa jusqu’à Pékin, campa dans la banlieue nord-ouest de la grande ville, mais fut repoussé dans tous ses assauts et ne tarda pas à manquer de fourrages. Des renforts arrivaient aux Chinois, venant du Leao-tong. Ésen ayant manqué son coup de force, maintenant menacé par des armées supérieures et déjà mis en échec dans une action importante, battit précipitamment en retraite par la passe de Kiu-yong-kouan (Nan-keou). Il se décida peu après à relâcher l’empereur Ying-tsong (1450) et conclut en 1453 la paix avec la Chine.

Le *Ming-che* nous dit encore que Ésen avait reconnu comme grand-khan quelque Gengiskhanide de paravent, nommé Toqtoabouqa, qui avait épousé sa sœur. Il voulait faire reconnaître comme héritier de la légitimité gengiskhanide le fils né de cette union. Toqtoa-bouqa ayant refusé, Ésen le tua. Ce fut alors qu’il se reconnut vassal de la cour de Chine, geste qui le posait en khan indépendant, sans la fiction d’une suzeraineté gengiskhanide (1453). Il mourut en 1455, assassiné à son tour.

D’après le *Ta’rîkh-i Rachîdî,* Ésen eut pour successeur à la tête de l’empire oïrat ou kalmouk son fils, Amasandji. A une date mal déterminée, entre 1456 et 1468, Amasandji envahit le khanat djaghataïde du Mogholistan et défit près de l’Ili (Ailah) le khan régnant, Younous, qui dut s’enfuir jusqu’à la ville de Turkestan. De la même source il résulte que la reine djaghataïde Makhtoum khanim, qu’Ésen avait naguère fait entrer dans la maison royale oïrat, y avait apporté le trouble. Musulmane fervente, elle avait élevé dans l’islamisme ses fils, Ibrâhîm Ong (Wang) et Ilyâs Ong. Ces jeunes gens

[1] Sanang Setchen atteste que le captif fut bien traité : « Ésen confia l’empereur à la garde du tchingsang Alima et ordonna à ce dernier de le soigner chez les Six Mille Utchiyed, dans une contrée où le climat est doux pendant l’hiver. » Une fois libéré, l’empereur témoigna sa reconnaissance aux Utchiyed en les comblant de cadeaux.

entrèrent plus tard en lutte avec Amasandji. A la suite de ces guerres civiles, Ibrâhîm et Ilyâs se seraient finalement réfugiés en Chine [1].

Malgré ces troubles intérieurs, les Oïrat devaient, pendant longtemps encore inquiéter par leurs incursions périodiques tous leurs voisins, notamment au sud-ouest. De ce côté, nous l'avons p.587 vu, nomadisaient les Kirghiz-Qazaq, Turcs barbares, très superficiellement islamisés, dont les tribus erraient dans les steppes du bas Ili, du Tchou, du Sari-sou et du Tourgaï et qui, sous leurs khans Qâsim (vers 1509-1518) et Moumâch (vers 1518-1523), pesaient d'un poids très lourd sur la Transoxiane cheïbanide dont ils étaient la terreur [2]. Le successeur de Moumâch, Tâhir-khan (vers 1523-1530) fatigua, il est vrai, par son autoritarisme ces nomades indisciplinés dont plusieurs clans, nous dit Haïdar mîrzâ, partirent en dissidence [3]. Le khanat kirghiz-qazaq se reconstitua cependant sous le khan Tawakkoul, mais pendant les années 1552-1555 Tawakkoul dut s'enfuir devant une invasion d'Oïrat, descendus en trombe de la région de Kobdo vers l'Ili. Ainsi les nomades turcs de la grande steppe du Balkhach, effroi des populations sédentaires de la Transoxiane, étaient eux-mêmes mis en fuite par les nomades mongols du Grand Altaï. Il va sans dire que leur terreur était partagée par les civilisés des grandes villes transoxianaises. Tawakkoul s'était réfugié à Tachkend, auprès du cheïbanide local, Naûroûz Ahmed. Aux demandes de secours que lui adressait son hôte, Naûroûz répondit « que même dix princes comme eux ne pourraient rien contre les Kalmouk » (c'est-à-dire contre les Oïrat) [4]. Vers 1570 les Oïrat dominaient encore du haut Iénisséï à la vallée de l'Ili.

En somme, si, comme nous l'avons vu, les Oïrat, après la mort de leur *taidji* Ésen (1455) subirent une éclipse à l'est, face aux Gengiskhanides de la Mongolie orientale, ils continuaient à menacer à l'ouest les steppes entre l'Ili et la Caspienne.

---

[1] *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 91, passage d'ailleurs obscur ou corrompu.

[2] Voir plus haut, p. 561-562. Cf. *Ta'rîkh-i Rachîdî,* 272.

[3] *Ibid.*, 273.

[4] Barthold, *Kalmuks,* Enc. Isl., II, 743.

La dernière restauration gengiskhanide : Dayan-khan et Allan-khan.

@

L'éclipse de la puissance oïrat, c'est-à-dire des Mongols occidentaux n'avait pas immédiatement profité aux Gengiskhanides de la Mongolie orientale. Ceux-ci pour le moment s'entredétruisaient eux aussi en d'épuisantes luttes de famille. Le grand-khan Mandaghol, 27e successeur de Gengis-khan, périt en 1467 à la suite d'une guerre contre son petit neveu et héritier Bolkho Djinong, et ce dernier fut assassiné à son tour avant d'avoir été proclamé khan (1470). De la famille, naguère si nombreuse, des Khoubilaïdes il ne restait qu'un enfant de cinq ans, le fils de p.588 Bolkho Djinong, Dayan, « délaissé de tous, même de sa mère remariée » [1]. La jeune veuve de Mandaghol, la khatoun Mandoughaï prit l'enfant sous sa protection et le fit proclamer khan. Elle-même assuma le commandement des Mongols fidèles et infligea une défaite aux Oïrat. En 1481 elle épousa le jeune Dayan, alors âgé de dix-huit ans. En 1491-1492, cette femme héroïque dont les exploits rappellent ceux d'Œlun-éké, la mère de Gengis-khan, « est encore dépeinte à la tête d'une armée qui repousse les Oïrat » [2]. C'est à elle que la tradition attribue le mérite d'avoir renversé la suprématie des Oïrat, d'avoir rendu l'hégémonie aux Mongols orientaux.

Le long règne de Dayan (1470-1543), par l'énergie de la régente, sa future épouse, d'abord, par la valeur personnelle du souverain ensuite, marqua donc une renaissance de l'autorité gengiskhanide, ne fût-ce que grâce au regroupement des tribus orientales, suivant la division traditionnelle (orientée face au sud) entre l'aile gauche (*djun gar, djegon gar,* ou *segon gar*), à l'est, et l'aile droite (*baroun gar, baraghon gar*) à l'ouest [3].

> « La première aile obéissait directement au qaghan, la seconde était placée sous l'autorité d'un *djinong* que le qaghan choisissait

---

[1] Courant, *L'Asie Centrale aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 6.

[2] Voir plus haut, p. 254.

[3] *Bara'oun ghar, dje'ün ghar* dans l'*Histoire secrète*. Cf. Mostaert, Ordosica, *l. c.* 49-50.

> parmi ses frères ou ses fils. La première comprenait les Tchakhar, section du souverain, les Khalkha et les Ouriangkhan ; la seconde comprenait les Ordos, les Tümed [1] et les Djoungchiyabo, aussi appelés Kharatchin ou Khartchin [2].

Dayan n'imposa pas cette réorganisation sans violence. Une partie des Baraghon Tümed ou Tümed de la droite (c'est-à-dire occidentaux) tuèrent un des fils de Dayan que celui-ci leur avait donné pour chef.

> « Il en résulta entre les deux ailes des Mongols une mêlée opiniâtre. Dayan, d'abord vaincu, triompha ensuite grâce à l'alliance des Khortchin, tribu [du bassin du Nonni] qui obéissait aux descendants de Qassar, frère de Gengis-khan. Il poursuivit les rebelles jusqu'au Koukou-nor où il reçut leur soumission. Il leur donna $_{p.589}$ comme *djinong* son troisième fils Barsa-bolod (1512).

Dayan dut encore étouffer une révolte des Ouriangkhan en supprimant leur groupe et en les répartissant entre les cinq autres. Enfin de 1497 à 1505 il dirigea contre les frontières chinoises, du Leao-tong au Kan-sou, une série d'incursions heureuses.

Après la mort de Dayan (1543), ses enfants et petits-enfants se partagèrent les tribus. Les tribus Tchakhar formèrent le lot du chef de la branche aînée, Bodi-khan, petit-fils de Dayan et qui eut la dignité de grand-khan. Bodi-khan s'installa dans le pays de Kalgan et du Dolon-nor qui est encore aujourd'hui le centre du domaine tchakhar. Le khanat suprême mongol y subsista dans la famille royale tchakhar de 1544 à 1634 sous les khans Bodi (1544-1548), Koudang (1548-1557), Tümen Sasaktou (1557-1593), Setchen (1593-1604) et Legdan (1604-1634), ce dernier déposé, comme on le verra, par les empereurs mandchous. Le 3^{e} fils de Dayan, le *djinong* Barsa-bolod, et le fils de celui-ci, le *djinong* Gün Biliktü Mergen (d. 1550) qui commandaient

---

[1] *Tümet*, ou *Tümed* = Les Dix-Mille.

[2] Courant, *L'Asie centrale aux XVIIe et XVIIIe siècles,* 7-9. Ces tribus existent pour la plupart aujourd'hui encore, les Tchakhar au nord de la Grande Muraille, au nord du Chan-si ; les Khalkha, en Mongolie extérieure, depuis l'Oubsa-nor jusqu'au Bouir-nor ; les Ouryangkhan furent supprimés par Dayan-khan lui-même ; les Ordos habitent encore « l'Ordos » (boucle du Fleuve Jaune) ; les Tümed, au nord-est de la boucle ; les Kharatchin, dans le sud du Jehol, au nord du Ho-pei.

aux Ordos, installèrent leur campement dans la boucle du Fleuve Jaune (v. 1528, 1530). Le frère cadet de Gün Biliktü, Altan-khan — le Yen-ta du *Ming-che* — le plus remarquable des petits-fils de Dayan et qui commandait aux Tümed, alla s'installer au nord-est de la boucle, à Köke-khoto (Koukou-khoto) ou Kouei-houa-tch'eng [1]. Enfin le plus jeune fils de Dayan, Geresandza l'otchigin, avait reçu le commandement des tribus Khalkha qui, à cette époque, devaient, d'après Courant, être concentrées autour de la rivière Khalkha, du lac Bouir-nor et du bas Kéroulèn. De là les Khalkha, refoulant les Oïrat ou Kalmouk devant eux, s'étendirent vers l'ouest jusqu'à l'Obsa-nor.

Ces conquêtes sur les Oïrat qui rejetèrent ceux-ci vers la région de Kobdo, furent exécutées par l'ensemble des Mongols dayanides sous la direction personnelle du roi des Tümed, Altan-khan, qu'assistait son petit neveu Khoutouktaï Setchen khongtaidji, prince des Ordos. Les Oïrat, battus en plusieurs rencontres, perdirent Qaraqoroum, siège et symbole de « l'impérialité » mongole (1552). Deux de leurs tribus, les Törghüt ou Torghout et les Kochot, relancées et battues par les Dayanides jusque sur l'Ouroungou et l'Irtych noir, commencèrent leur glissement vers l'ouest.

Altan khan dont le règne se place entre 1543 et 1583, mais qui, du vivant même de son aïeul Dayan, avait commencé ses exploits, porta aussi ses armes contre la Chine des Ming. Dès 1529 il p.590 pillait le district de Ta-t'ong, dans le nord du Chan-si. En 1530 il ravageait le district de Ning-hia, au Kan-sou, puis celui de Siuan-houa, au nord-ouest de Pékin. En 1542, il tua le général chinois Tchang Che-tchong ; il aurait alors fait 200.000 prisonniers, pris deux millions de têtes de bétail. Ainsi, pénétrant presque chaque année en territoire chinois, tantôt par Ta-t'ong, tantôt par Siuan-houa, il recommençait les vieilles courses gengiskhanides. En 1550 il poussa jusqu'aux portes de Pékin, éclairant de ses incendies les faubourgs de la capitale. Avant de rentrer chez lui, il alla encore ravager la région de Pao-ting-fou. Cependant ce Gengiskhanide énergique ne songeait pas qu'à la guerre. Deux fois en 1550 et 1574 il exigea des Chinois l'établissement de marchés aux places-frontières pour l'échange des bestiaux mongols contre les produits chinois. Au cours de ces expéditions, il fut activement secondé par son petit

[1] La « capitale », c'est-à-dire le camp muré d'Altan à Kouei-houa-tch'eng portait alors le nom de Baïching. Cf. Mostaert, *Ordosica, l. c.*, 37.

neveu, le prince ordos Khoutouktaï Setchen Khongtaidji, né en 1540, mort en 1586 et qui à diverses reprises ravagea la frontière chinoise entre Ning-hia et Yu-lin. Les campagnes de Khoutouktaï Setchen ont été évoquées par son arrière petit-fils, l’historien mongol Sanang Setchen.

Morcellement de l’empire dayanide. Les khanats ordos et khalkha.

@

La plaie de ces nations mongoles était la coutume des partages familiaux. L’empire dayanide, — bien qu’il n’ait guère réalisé de conquêtes extérieures et que son expansion se soit limitée à la Mongolie, — était assez analogue de constitution à l’empire gengiskhanide. Après la mort de son fondateur, il avait, comme l’empire de Gengis-khan après la mort de ce dernier, formé une sorte d’État familial fédéral dont les divers chefs, tous frères ou cousins, reconnaissaient la suprématie du chef d’une des branches, en l’espèce, celle du chef des Tchakhar. Ce partage aboutit même à un morcellement, à une pulvérisation que l’empire des successeurs de Gengis-khan n’avait pas connus à un tel degré. Citons par exemple le cas de fondateur du royaume ordos, Gün Biliktü Mergèn djinong. Il avait encore été un assez puissant souverain. Or, à son décès, en 1550, ses tribus furent méticuleusement partagées entre ses neuf fils [1]. Son fils aîné Noyandara ne conserva en propre que la « Bannière » des Dörben Qoriya, la tribu actuelle de Wang [2].

p.591 En même temps le lien fédéral se relâchait avec l’obéissance théorique à la branche dépositaire du khanat suprême. Ici encore processus analogue à celui qui avait ruiné l’autorité des successeurs immédiats de Gengis-khan. Dès le milieu du XIII^{e} siècle les princes gengiskhanides apanagés dont l’apanage était le plus éloigné de Qaraqoroum avaient fait figure de souverains indépendants. Rubrouck nous a fait observer que le khan de Qiptchaq Batou était pratiquement l’égal du grand-khan Mongka. Vingt ans

---

[1] Noyandara *djinong,* Bayisangghour, Oyidarma, Nomtarni, Bouyang-ghoulaï, Bandjara, Badma Sambhava, Amourdara et Oghlaqan (Mostaert, *Ordosica, l. c.,* 28).

[2] Mostaert, *Ibid.,* 61.

plus tard, le grand-khan Khoubilaï n'obtiendra même pas l'obéissance du khan de l'Imil, Qaïdou [1]. Il en alla de même des descendants de Dayan. Lorsque les princes khalkha eurent repoussé les Oïrat jusqu'à Kobdo et occupé l'immense territoire entre le Kéroulèn et les monts Khangaï, ceux d'entre eux qui se trouvèrent les plus éloignés du pays tchakhar se sentirent pratiquement indépendants. Tel fut le cas d'un arrière petit-fils du prince khalkha Gérésandza nommé Choulouï Oubacha khongtaidji qui vers 1609 s'était installé au cœur de l'ancien pays oïrat, dans la région du Kirghiz-nor et de l'Oubsa-nor d'où il refoula les Oïrat jusqu'à l'Irtych noir et au Tarbagataï (1620, 1623). Il prit le titre d'Altyn (ou Altan)-khan et fonda dans ce pays un khanat de ce nom qui devait durer jusque vers 1690. Un autre prince khalkha, un de ses cousins, Laïkhor-khan, également vainqueur des Oïrat, s'installa à l'est de l'Altyn-khan, à l'ouest d'Ouliassoutaï ; son fils Soubati prit le titre de Dzasagtou-khan qui devint aussi le nom du khanat. Un troisième prince khalkha, Tumengken, petit-fils de Gérésandza, fonda aux sources de l'Orkhon, sur le haut Ongkin et sur la Sélenga le khanat de Saïn-noyan. Le frère de Tumengken, Abataï, devint la tige des Touchétou-khan dont le khanat, séparé de celui du Saïn-noyan par le cours de l'Orkhon, engloba le bassin de la Toula, le pays actuel d'Ourga (Oulan-bator). En raison des préséances de famille, la maison de Saïn-noyan fut d'abord vassale de celle du Touchétou-khan dont elle ne devait devenir indépendante, sur un pied d'égalité, qu'en 1724. Enfin un arrière petit-fils de Gérésandza nommé (lui aussi) Choulouï et installé sur le Kéroulèn, prit le titre de Setchen-khan et devint l'éponyme du cinquième khanat khalkha [2].

Bien que descendants tous cinq de Gérésandza, les cinq khans khalkha ne conservèrent pas toujours entre eux une étroite union. L'Altyn-khan Lobdzang (v. 1658-1691) attaqua en 1662 son voisin, le Dzasagtou-khan, le fit prisonnier et le mit à mort. Devant p.592 cet attentat, le Touchétou-khan forma une ligue des autres princes mongols, ligue qui obligea l'Altyn-khan à prendre la fuite. Grâce, comme nous le verrons, à l'appui étranger (la tribu oïrat des Djoungar, la cour de Pékin), l'Altyn-khan réussit un moment à se

[1] Voir plus haut, p. 341 et 359.

[2] Maurice Courant, *L'Asie Centrale,* 27 et sq., d'après le *Tong houa lou*.

rétablir, mais en 1682 il fut surpris et fait prisonnier par le nouveau Dzasagtou-khan ; à partir de 1691 il disparut et, avec lui, son khanat. Comme on le verra aussi, cette disparition du plus occidental des cinq khanats khalkha allait permettre la revanche des anciens Oïrat ou Kalmouk qui purent ainsi récupérer le territoire de l’Altyn-khan, la province actuelle de Kobdo [1].

L’empire mongol dayanide, cette restauration, sur un domaine infiniment plus restreint, de l’empire gengiskhanide, sombrait donc, comme ce dernier, dans les querelles de famille. Au bout d’un siècle les grands-khans tchakhar ne jouissaient plus que d’une suprématie purement nominale sur les khans ordos, et, à plus forte raison, sur les quatre khans khalkha survivants. Les Mongols orientaux retombaient ainsi dans l’état inorganique qui avait précédé Dayan.

Conversion des Mongols orientaux au lamaïsme.

@

En même temps ils commençaient à subir très profondément l’empreinte du lamaïsme tibétain réformé de l’Église Jaune. Jusque-là chamanistes ou plus ou moins vaguement frottés des doctrines de la vieille Église Rouge tibétaine, les Mongols avaient d’autant mieux échappé à l’influence du bouddhisme, si forte sur leurs ancêtres en Chine à l’époque Yuan, que leur expulsion de Chine avait nécessairement entraîné pour eux un certain appauvrissement intellectuel. Mais l’Église lamaïque jaune, installée au Tibet par Tsong-kha-pa au commencement du XV^{e} siècle, allait s’élancer à la conquête morale de ces peuples dans lesquels elle voyait d’utiles défenseurs éventuels.

[1] Courant, 31, d’après le *Tong houa lou.*

Les Ordos donnèrent l'exemple en embrassant à partir de 1566 le lamaïsme [1]. Un de leurs chefs, le djinong Khoutouktai Setchen khongtaidji [2], de la Bannière d'Uchin, avait cette année-là ramené p.593 d'une expédition au Tibet plusieurs lama qui procédèrent à cette conversion. A son tour Khoutouktaï Setchen convertit au lamaïsme le puissant chef des Tümed, son grand-oncle Altan-khan, alors, nous l'avons vu, à l'apogée de sa puissance (1576) [3]. Ordos et Tümed résolurent de restaurer solennellement sous les espèces de l'Église Jaune, le bouddhisme tibétain parmi les Mongols. Sans doute, on va le voir, le précédent de leur aïeul Khoubilaï et du lama Phags-pa les encourageait-il à cette politique. Altan-khan et Khoutouktaï Setchen invitèrent même le grand-lama bSod-nams rgya-mts'o, chef de l'Église Jaune, à venir du Tibet. Ils le reçurent en grande pompe sur les bords du Koukou-nor, et tinrent avec lui une diète où l'Église mongole fut officiellement constituée (1577). Altan-khan se rappela être la réincarnation de Khoubilaï, tandis que bSod-nams rgya-mts'o était celle de Phags-pa. Altan décerna à bSod-nams le titre de *dalaï-lama* ou *talé-lama,* porté depuis par les successeurs de ce pontife. Ainsi l'Église jaune consacrait de son autorité spirituelle la restauration gengiskhanide opérée par Dayan et par Altan, pendant que la force mongole restaurée se mettait au service de l'Église jaune.

En regagnant le Tibet, bSod-nams rgya-mts'o laissa auprès d'Altan un « bouddha vivant », Dongkour Mandjouçri khoutoukhtou, qui s'installa près de lui, à Koukou-khoto. Après la mort d'Altan-khan (1583), bSod-nams rgya-mts'o revint chez les Tümed procéder à son incinération (1585).

Le grand-khan tchakhar Tümen Sasaktou (1557-1593) se convertit à son tour et promulgua un nouveau code mongol, tout inspiré de doctrines bouddhiques. Son deuxième successeur, le grand-khan Legdan (1604-1634)

---

[1] Il semble que le pays ordos ait conservé aussi des survivances du nestorianisme de l'époque öngüt. C'est le cas pour le clan des Erkegüd, dont le nom désigne d'ailleurs les chrétiens en mongol gengiskhanide (*ärkägün*). Cf. A. Mostaert, *Ordosica,* Bull. nº 9 Cath. Univ. Peking, novembre 1934.)

[2] Né en 1540, mort en 1586. C'est, on l'a vu, l'arrière grand-père de l'historien Sanang Setchen.

[3] Cf. Mostaert, *Note sur le Khutuktai Setsen Khung Taidzi*, Ordosica, 56.

bâtit, lui aussi, des temples et fit traduire du tibétain en mongol la compilation bouddhique du Kandjour. Quant aux Khalkha, ils avaient dès 1588 commencé à embrasser les mêmes croyances et en 1602 un nouveau « Bouddha vivant », un Maitreya khoutoukhtou, s'établit parmi eux dans la région d'Ourga où ses réincarnations devaient se succéder jusqu'en 1920 [1].

En se convertissant avec leur peuple au bouddhisme tibétain, Altan-khan et les autres Dayanides avaient cru recommencer Khoubilaï. Mais quand Khoubilaï s'était converti, la conquête de la Chine par les Mongols était pratiquement effectuée. Au p.594 contraire, si Altan-khan avait franchi à diverses reprises la Grande Muraille et brûlé les faubourgs de Pékin, là s'étaient arrêtés ses succès. La conquête mongole était à reprendre à pied d'œuvre. Or la primauté du lamaïsme eut une influence immédiatement assoupissante sur les Mongols orientaux. Ordos et Tümed, Tchakhar et Khalkha, surtout les premiers, eurent vite perdu leurs qualités viriles sous l'influence pieuse du cléricalisme tibétain. Cette Église bouddhique qui avait déjà fait des terribles Tibétains de l'époque T'ang le peuple de rêveurs et de thaumaturges de Tsong-kha-pa, fit tomber les Mongols modernes plus bas encore, car, les qualités philosophiques leur faisant défaut, ils n'adoptèrent de la religion que la bigoterie et le cléricalisme. Eux qui étaient repartis, à la fin du XV^{e} siècle, pour recommencer l'épopée gengiskhanide, s'arrêtèrent brusquement, plongés dans l'inertie dévote, tout au souci de nourrir grassement leurs lamas. Leur histoire, telle qu'elle a été écrite par le prince ordos Sanang Setchen, semble avoir oublié le Conquérant du Monde et sa gloire pour ne songer qu'à la conquête des âmes [2].

Parvenus à ce degré d'amélioration spirituelle et de sainteté, les Mongols orientaux étaient mûrs pour subir la conquête kalmouke ou la conquête

---

[1] G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, aus dem tibet. des Jigs-med-nam-mka üb.*, II, 200 et sq., 221, 326. Schulemann, *Geschichte des Dalailamas*, 110 et sq., 121 et sq. Courant, *L'Asie Centrale*, 13.

[2] Sanang Setchen, de la famille princière (gengiskhanide et dayanide) des Ordos de la Bannière d'Uchin. Reçut en 1634 d'Érintchin Djinong, chef de la branche aînée des Ordos (bannière de Wang), le titre d'Erké Setchen Khongtaidji. Il termina son histoire des Mongols orientaux en 1662. On ignore la date de sa mort.

mandchoue. Comme l’a dit Courant, il ne s’agissait plus que de savoir par laquelle des deux ils seraient subjugués.

Conquête de la Chine par les Mandchous.

@

Les peuples tongous, on l’a vu, occupent une très vaste zone dans le nord-est de l’Asie : la Mandchourie (*Mandchous, Dahur, Solon, Manégir, Birar* et *Gold*), la province maritime russe (*Orotch*), la rive orientale du moyen lénissei et le bassin des deux Tongouzka, en Sibérie (*Iénisséiens* et *Tchapogir*), la région du Vitim, entre la Léna et la Chilka (*Orotchon*) et les pays autour de la mer d’Okhotsk, de l’Amour aux approches du Kamchatka (*Kile Samagir, Oltcha, Negda, Lalegir, Inkagir, Lamut, Ulchur,* etc.). Contrairement à ce qu’on a longtemps cru, ces peuples ne jouèrent aucun rôle dans l’histoire ancienne de l’Extrême-Orient, ni pendant toute la première partie du moyen-âge jusqu’au XII^e^ siècle, exception faite pour le royaume du P’o-hai, fondé à la fin du p.595 VII^e^ siècle par une de leurs tribus et qui dura jusqu’en 926 en englobant toute la Mandchourie et l’extrême nord de la Corée. Encore l’organisation du P’o-hai fut-elle en partie due aux émigrés coréens qui civilisèrent les Tongous Mal-kal ; cet État, qui eut pour capitale Hou-han-tch’eng, au sud de Ningouta, sur la Hourkha, affluent du Soungari, représente en somme la première formation politique civilisée de la race tongouse. On a vu qu’en 926 il fut détruit par le conquérant k’i-tan A-pao-ki, c’est-à-dire par un peuple de race mongole.

Les Tongous entrèrent une première fois dans la grande histoire avec les Djürtchät, Jourtchen ou Jou-tchen, tribus de leur race établie dans le bassin de l’Oussouri, dans la région montagneuse et forestière qui s’étend à travers le nord-est de l’actuel Mandchouko et la Province maritime russe. Nous avons vu que dans les premières années du XII^e^ siècle ces Djürtchät, organisés par un chef énergique, A-kou-ta, du clan Wan-yen (1113-1123), conquirent le royaume k’i-tan de la Mandchourie, du Tchakhar et de la Chine du nord (1122), enlevèrent à l’empire chinois song presque toutes les provinces chinoises au nord du Yang-tseu (1126) et fondèrent un premier empire tongous, l’empire « kin » ou empire d’or, dont Pékin fut l’une des capitales et

qui dura de 1122 à sa destruction définitive par les Mongols gengiskhanides en 1234 [1]. Les annales chinoises notent la vaillance avec laquelle les derniers Djürtchät avaient résisté pied à pied à Gengis-khan et à son fils Ogödaï, vaillance telle qu'il avait fallu près de vingt-cinq ans aux nouveaux maîtres du monde pour les abattre et que les généraux mongols avaient souvent été frappés d'admiration devant cet héroïsme et ce loyalisme sans espoir [2].

Après la chute de l'empire mongol de Chine, au début de la dynastie des Ming, les Djürtchät ou Mandchous, comme on allait commencer à les appeler, cantonnés entre le Soungari et la mer du Japon, avaient plus ou moins reconnu la suzeraineté chinoise. C'étaient, comme leurs aïeux du XI^{e} siècle, des clans forestiers, vivant de chasse et de pêche, à l'écart des grands courants culturels [3]. A partir de 1599 un chef énergique, Nourkhatsi, ou Nour-khatchi (en chinois, Nou-eul-ha-tch'e) réunit en un seul khanat les sept *ayman* ou tribus djürtchät et fonda le royaume mandchou historique (1606). Le premier centre du clan royal était Odoli, aux $_{p.596}$ sources de la Hourkha, affluent du Soungari, près de l'actuelle Ningouta, mais déjà Nourkhatsi était établi plus au sud, à Hing-king, à l'est de Moukden, où se trouvaient les tombes de quatre générations de ses ancêtres. Les tribus mandchoues avaient usé jusque-là de la vieille écriture djürtchät, due aux Kin du XII^{e} siècle et dérivée des caractères chinois, mais, pour rendre les phonèmes tongous, les caractères sino-djürtchät étaient assez inadéquats. Vers 1599, les Mandchous de Nourkhatsi adoptèrent avec quelques modifications de main l'alphabet mongol dérivé de la vieille écriture ouigoure.

Nourkhatsi ne tarda pas à s'apercevoir de l'état de décadence où se trouvait la Chine des Ming sous le règne de l'empereur Wan-li (1573-1620). En 1616 il se proclama lui-même empereur. En 1621-1622 il enleva aux Chinois le poste-frontière qu'était alors Chen-yang, l'actuel Moukden, où en 1625 il établit sa capitale. En 1622 il occupa de même Leao-yang. En 1624 il reçut la soumission de la tribu mongole des Khortchin qui nomadisait à l'est

---

[1] Voir p. 188 et 321.

[2] Cf. Mailla IX, 133-156.

[3] Sur les anciens clans mandchous, Haenisch, *Beiträge zur altmandschurischen Geschlechterkunde*, dans *Festschrift für Friedrich Hirth*, 1920, 171-184.

du Khingan, entre cette chaîne et le coude du Soungari. Lorsqu'il mourut (30 septembre 1626), il avait fait de la Mandchourie un solide royaume avec une bonne organisation militaire.

Abakhaï (1626-1643), fils et successeur de Nourkhatsi, continua son œuvre. Tandis que les Mandchous constituaient leur unité, les Mongols défaisaient la leur ou ce qui en subsistait encore. Le khan des Tchakhar, Legdan ou Lingdan (1604-1634) qui avait le titre de grand-khan de tous les Mongols orientaux, avait vainement tenté de maintenir sa suzeraineté sur les tribus. Les Ordos et les Tümed se révoltèrent contre son hégémonie. Le chef Ordos Erintchin djinong, avec l'aide des tribus kharatchin et abagha, défit Legdan (1627). Ordos et Tümed, plutôt que d'obéir au khan tchakhar, à ce chef de leur race, transférèrent leur hommage au souverain mandchou, à Abakhaï. Les Mandchous attaquèrent Legdan et le forcèrent à s'enfuir au Tibet où il périt (1634). Les Tchakhar se soumirent alors à leur tour à Abakhaï qui laissa à leur tête la famille de Legdan. Le principal des fils de Legdan, Erké-khongor, se reconnut d'ailleurs en 1635 vassal d'Abakhaï. La même année ce dernier reçut également l'hommage du *djinong* Érintchin, chef des Ordos. En 1649 les Ordos devaient être réorganisés par leur suzerain mandchou en six bannières (*gouchoû*) dont chacune fut placée sous les ordres d'un prince (*djasak*) descendant du gengiskhanide Djinong Gün Biliktü Mergèn [1]. Toute la Mongolie p.597 intérieure se trouva ainsi englobée dans l'empire mandchou, les khans tchakhar, tümed et ordos étant désormais rattachés à la dynastie mandchoue par un lien personnel de fidélité, par un serment d'allégeance féodale qui devait durer jusqu'à la chute de la dynastie en 1912.

Quant à la Chine des Ming, elle ne succomba pas à proprement parler devant les attaques des Mandchous ; elle se suicida à leur profit. L'empereur ming Tch'ong-tcheng, ou Tchouang-lie-ti (1628-1644) n'était qu'un lettré sans énergie. Un aventurier audacieux, Li Tseu-tch'eng se rendit maître du Ho-nan et du Chan-si (années 1640 et suivantes) et enfin, le 3 avril 1644, s'empara de Pékin, tandis que le malheureux Tch'ong-tcheng se pendait pour ne pas tomber entre ses mains. Il restait à l'empire chinois une dernière armée, celle qui guerroyait contre les Mandchous du côté de Chan-hai-kouan. Le chef de

[1] A. Mostaert, *Ordosica,* Bull. N° 9 Cath. Univ. Peking, 1934, 26, 39.

cette armée, Wou San-kouei, désireux avant tout de châtier Li Tseu-tch’eng, s’entendit avec les Mandchous, se fit seconder même par leurs contingents et descendit avec eux sur Pékin d’où, après une victoire au seuil de Yong-p’ing, il chassa l’usurpateur. Il remercia alors ses auxiliaires mandchous et chercha à les renvoyer poliment chez eux. Mais les Mandchous, une fois entrés avec lui à Pékin, s’y conduisirent en maîtres. Leur khan Abakhaï venait de mourir le 21 septembre 1643. Les Mandchous proclamèrent empereur de Chine son fils Chouen-tche, âgé de six ans. Wou San-kouei — leur dupe devenue, par la force des choses, leur complice — reçut d’eux une principauté au Chen-si, en attendant d’être investi d’une vice-royauté plus vaste encore, et aussi plus éloignée, au Sseu-tch’ouan et au Yun-nan. Ce fut d’ailleurs lui qui se chargea d’en finir avec Li Tseu-tch’eng, le seul chef militaire chinois capable de faire face à l’invasion (1644).

Les Mandchous se trouvèrent ainsi maîtres de la Chine du nord, moins par conquête que par escamotage. La soumission de la Chine méridionale leur demanda un peu plus de temps. Néanmoins il n’y eut rien, cette fois, de comparable à la résistance que les Song avaient opposée aux Mongols gengiskhanides et qui avait duré un demi-siècle (1234-1279). Un prince ming avait été proclamé empereur à Nankin. Les Mandchous prirent la ville et le prétendant se noya (1645). Trois autres Ming, les princes de Lou de T’ang et de Kouei, essayèrent d’organiser la résistance plus au sud, le premier à Hang-tcheou au Tchö-kiang, le deuxième à Fou-tcheou, au Fou-kien, le troisième dans la région cantonaise. Mais leurs discordes firent le jeu de l’envahisseur. En 1646 les p.598 Mandchous écrasèrent les princes de Lou et de T’ang et soumirent le Tchö-kiang et le Fou-kien. Le prince de Kouei, Yong-li ou Yong-ming, qui avait établi sa résidence à Kouei-lin, au Kouang-si, et dont l’entourage était en grande partie chrétien, résista mieux. Son général, chrétien aussi, le vaillant K’iu Che-sseu, repoussa une première offensive des Mandchous contre Kouei-lin (1647-1648). Mais les Mandchous, aidés par les Chinois ralliés, revinrent à l’attaque en 1650, écrasèrent la petite armée loyaliste et prirent Canton, tandis que le dernier Ming s’enfuyait au Yun-nan (1651).

Maîtres de la Chine entière, les Mandchous, comme autrefois les Mongols, et plus catégoriquement encore, s’adaptèrent au milieu chinois. Leurs chefs,

Chouen-tche (1643-1661), les régents qui à la mort de ce prince gouvernèrent pour son jeune fils K’ang-hi (1661-1669), surtout K’ang-hi pendant son long gouvernement personnel (1669-1722), Yong-tcheng (1723-1735), fils de K’ang-hi, K’ien-long (1736-1796), fils de Yong-tcheng, tous se conduisirent en Fils du Ciel dans la plus authentique tradition chinoise. Sans doute même pouvaient-ils se consacrer plus entièrement à ce rôle que naguère Khoubilaï et ses petits-fils. Les empereurs gengiskhanides de Chine aux XIII^{e}-XIV^{e} siècles étaient en effet restés, en même temps que Fils du Ciel, grands-khans mongols ; à côté de l’héritage des dix-neuf dynasties chinoises, ils restaient les héritiers de Gengis-khan, les suzerains des autres khanats du Turkestan, de Perse et de Russie, où régnaient leurs cousins des maisons de Djaghataï, de Hulägu et de Djötchi. Les Mandchous au contraire, en dehors de leur pauvre Mandchourie natale, — à cette époque tout en forêts et en clairières—n’avaient d’attention que pour l’empire chinois. C’est ce qui explique qu’ils se soient sinisés beaucoup plus complètement, avec infiniment moins d’arrière-pensées que, naguère, la maison de Khoubilaï. De fait, ils ne seront pas expulsés de la Chine comme les Khoubilaïdes. Ils y seront absorbés. Quand, en 1912, le peuple chinois renversera leur dynastie, il y aura longtemps que les anciens conquérants mandchous, en dépit des prescriptions impériales pour maintenir la pureté de la race, auront été pratiquement assimilés et noyés dans la masse chinoise ; et cela non seulement sur le sol chinois, mais dans la Mandchourie même où l’élément tongous aura été si bien assimilé ou éliminé par le colon venu du Ho-pei ou du Chan-si que les cartes ethnographiques donnent aujourd’hui le pays comme uniquement chinois. A l’heure actuelle le domaine tongous ne commence plus guère qu’à l’Amour. En vertu de la même pénétration, la forêt mandchourienne, $_{p.599}$ défrichée par l’immigrant céleste, a fait place, de Moukden à Kharbin et de Kharbin à Khai-lun, aux plantations de riz et de soja.

Les Mongols occidentaux au XVII^{e} siècle.

@

Les Mongols orientaux, plus exactement ceux de la Mongolie intérieure, avaient, nous l'avons vu, favorisé le triomphe de la dynastie mandchoue en se ralliant à elle dès 1635, neuf ans avant la prise de Pékin. Par la suite, quand la domination mandchoue fut consolidée, une partie d'entre eux se ravisèrent. En 1675, le khan des Tchakhar, Bourni, chef de la branche aînée des Khoubilaïdes, chercha à provoquer contre l'empereur K'ang-hi une levée en masse des Mongols orientaux, en commençant par ses voisins, les Tümed ; mais il était trop tard. Bourni fut vaincu et fait prisonnier par les Impériaux. Ce fut d'ailleurs le dernier soubresaut de la Mongolie intérieure dont les « bannières » furent depuis lors de dociles vassales.

En réalité le péril pour l'empire chinois de la dynastie mandchoue venait d'ailleurs. Ce n'étaient plus les Mongols orientaux, tombés dans une irrémédiable décadence, qui étaient maintenant à craindre, mais les Mongols occidentaux qui, précisément à la faveur de cette décadence, essayaient de restaurer pour eux-mêmes l'empire de Gengis-khan.

Nous avons vu (p. 584) le rôle considérable joué au XV^e^ siècle par les Mongols occidentaux, — les Oïrat, c'est-à-dire les Confédérés, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les Kalmouk, comme les appelaient les Turcs [1]. Après avoir dominé la Mongolie entière de 1434 à 1552 environ, ils avaient été, à cette dernière date, vaincus par les Mongols orientaux, en l'espèce par le chef tümed Altan-khan, et rejetés dans la région de Kobdo. Ils y avaient même été relancés par un des princes khalkha, l'Altyn-khan, qui les avait refoulés plus loin encore vers l'ouest, au Tarbagataï.

De plus, depuis la mort de leur khan Ésen-taidji, vers 1455, l'unité des Oïrat s'était brisée. Les quatre peuples confédérés qui avaient si longtemps formé par leur union le khanat ouest-mongolien, avaient repris leur indépendance. Ces quatre peuples dont nous allons suivre l'histoire, sont, au témoignage de l'empereur K'ien-long, les Tchoros ou Tsoros, les Dörböd, Dörböt ou Tourbet, les Törghüt ou Torghout, et les Khochot, plus les Khoït, vassaux des Dörböt [2]. Tchoros, Dörböt, Torghout et Khochot p.600 continuaient, bien que politiquement dissociés, à être englobés sous

[1] Sur l'origine de ce mot, Barthold, *Kalmuks,* Enc. Isl., II, 743.

[2] K'ien-long *ap*. Courant, *L'Asie Centrale,* 6.

l'appellation générale de « Quatre Confédérés », *Dörben Oirai.* On les désignait aussi sous le nom de gens de l'aile gauche, mot à mot de la « main » gauche, djâgün gar ou Djoungar, d'où le terme occidental de Dzoungares qui doit s'appliquer originellement aux quatre tribus, comme l'atteste K'ien-long, bien que ce nom de Djoungar ait fini par être accaparé par la tribu dominante, celle des Tchoros [1]. Par ailleurs, nous savons que les princes des Tchoros, des Dörböt et des Khoït appartenaient à la même famille. Quant aux Torghout, ainsi appelés du mot mongol *torghaq,* pluriel *torgha'out,* « garde, sentinelle » [2], ils obéissaient à une dynastie qui se glorifie aujourd'hui encore de descendre des anciens rois kéraït [3]. Enfin la maison régnante des Khochot se réclamait de Qassar, frère de Gengis-khan. La tribu dominante était celle des Tchoros, également connus sous le nom d'Olöt, d'où les écrivains occidentaux ont fait Éleuthes, nom qui, par une fausse étymologie, a été parfois abusivement appliqué à l'ensemble des quatre Oïrat [4].

Notons qu'à l'époque qui nous occupe, nous constatons chez les Mongols occidentaux, en plus des remous politiques dont nous allons parler, une certaine activité intellectuelle. C'est en effet vers 1648 que par la réforme de Zaya Pandita, ils perfectionnèrent le vieil alphabet ouigouro-mongol en y introduisant, par adjonction de signes diacritiques, sept caractères nouveaux destinés à faciliter la transcription des sons mongols [5].

Mouvements de peuples parmi les Mongols occidentaux. Migration des Kalmouk.

@

---

[1] Cf. Pelliot, Journal Asiatique, 1914, II, 187, relevant certaines confusions de Courant.

[2] Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, I, 30.

[3] Pelliot, *Ibid.*

[4] Cf. Pelliot, Journal Asiatique, 1914, II, 187 et J. Deny, *Langues mongoles,* dans *Langues du monde,* 223. Courant identifie parfois les Olöt non pas au Tchoros, mais aux Khochot.

[5] J. Deny, *Langues mongoles*, dans *Langues du monde*, 231.

Au commencement du XVII[e] siècle, la poussée exercée par les Khalkha de l'Altyn-khan sur les quatre tribus oïrat, en rejetant celles-ci les unes sur les autres, provoqua de vastes remous de peuples. L'Altyn-khan, en refoulant les Tchoros de la région de Kobdo jusqu'au haut Iénissei, obligea par contre-coup les Torghout, poussés par les Tchoros, à émigrer eux-mêmes plus à l'ouest. Ce fut alors que le chef torghout Khou Ourlouk, p.601 abandonnant la Dzoungarie (1616), prit le chemin de l'occident, à travers les steppes des Kirghiz-Qazaq, au nord de l'Aral et de la Caspienne. Les Kirghiz-Qazaq de la Petite Horde essayèrent de l'arrêter à l'ouest de l'Emba, la horde des Nogaï près d'Astrakhan. Il battit les uns et les autres. Au nord son cercle d'action s'étendait jusqu'au haut Tobol et il donna sa fille en mariage à Ichimkhan, fils de Koutchoum, le dernier khan cheïbanide de Sibir (1620). Au sud ses bandes allaient (dès 1603) piller le khanat de Khiva, au cours d'incursions qui se renouvelèrent pendant les règnes des khans de Khiva 'Arab Mohammed I[er] (1602-1623) et Isfendiyâr (1623-1643). Au sud-ouest, les Torghout commencèrent à partir de 1632 à s'établir sur la basse Volga. En 1639 Khou Ourlouk soumit à l'est de la Caspienne les Turcomans de la presqu'île montagneuse de Mangichlak, région qui resta depuis assujettie à sa maison. En 1643 il transporta les campements de son peuple — environ 50.000 tentes — près d'Astrakhan, mais il fut tué dans un conflit avec les habitants du pays [1].

Malgré cet accident les Torghout continuèrent à occuper les steppes au nord de la Caspienne, depuis l'embouchure de la Volga jusqu'à la presqu'île de Mangichlak, d'où ils allaient piller les villes du khanat de Khiva, Hezârasp, Kâth et Ourgendj. Sous le règne de leur khan Pountsouk-Montchak (1667-1670), petit-fils de Khou Ourlouk, on voit les Torghout déporter au Caucase trois tribus turkmènes du Mangichlak [2]. En revanche les Torghout avaient su se concilier l'amitié de la Russie dont ils reconnurent à diverses reprises la suzeraineté (1656, 1662). Leur khan Ayouka (1670-1724), fils de Pountsouk, accentua cette politique. Le 26 février 1673 il vint à Astrakhan faire acte de client auprès du gouverneur moscovite qui le reçut

[1] Courant, *L'Asie Centrale*, 40.

[2] Barthold, *Mangishlak,* Enc. Isl., III, 259.

magnifiquement. Les Torghout étant bouddhistes, la politique russe entendait se servir d’eux contre le khanat musulman de Crimée, contre les Bachkir de l’Oural et contre les Nogaï du Kouban, également musulmans. Ce fut généralement ce qui eut lieu. Il y eut cependant des brouilles entre Russes et Kalmouk, comme en 1682, année où Ayouka, blessé par une invitation d’avoir à livrer des otages, se révolta et conduisit une expédition de pillage jusqu’à Kazan, après quoi il rentra d’ailleurs dans la clientèle du tsar. En 1693 il fit pour le compte des Russes une expédition victorieuse contre les Bachkir, puis contre les Nogaï. En 1722 Pierre le Grand, reconnaissant p.602 ses services, le reçut avec de grands honneurs à Saratov [1].

Le khanat des Torghout prospérait, somme toute, sous le protectorat russe. Il s’étendait du fleuve Oural au Don et de Tsaritsin au Caucase lorsqu’en 1770 la maladresse de certains agents russes amena le khan Oubacha à décider le retour de la horde en Asie Centrale. Le grand-lama torghout fixa la date du départ au 5 janvier 1771. Plus de 70.000 familles s’associèrent à cet exode. Le peuple torghout repassa le fleuve Oural et à travers mille fatigues et périls, arriva au Tourgaï. Il y fut harcelé par les Kirghiz Qazaq de la Petite Horde sous leur khan Noûr 'Alî, puis par ceux de la Moyenne Horde sous leur khan Ablaï. Parvenus au Balkhach, les malheureux émigrants eurent à subir d’autres attaques de la part des Qara Kirghiz ou Bourout. Les survivants atteignirent enfin le bassin de l’Ili où, comme nous le verrons, ils furent ravitaillés et établis par les autorités chinoises [2].

Le khanat khochot du Tsaïdam et du Koukou-nor, protecteur de l’Église tibétaine.

@

Tandis que les Torghout allaient se tailler un empire dans la steppe aralo-caspienne, un autre des peuples oïrat ou kalmouk, les Khochot regardaient vers le Tibet.

---

[1] Courant, *L’Asie Centrale,* 44-45.

[2] *Ibid.*, 134-136.

Dans le premier quart du XVII[e] siècle, par suite de la poussée des Khalkha qui avait rejeté les Dörben Oïrat vers l’Ouest, les Khochot campaient autour du lac Zaïssan et sur l’Irtych, dans la région de l’actuel Sémipalatinsk, jusque vers Yamichevsk ou Pestchanaia. Vers 1620 leur chef Boïbeghous Ba’atour se convertit au lamaïsme de l’Église tibétaine jaune. Son zèle devint tel qu’à son instigation les trois autres princes kalmouk, Khara Koulla, chef des Tchoros, Dalaï-taidji, chef des Dörböt, et Khou Ourlouk, chef des Torghout, envoyèrent chacun un de leurs fils au Tibet pour y étudier le lamaïsme. Boïbeghous eut pour successeurs ses deux fils, Outchirtou-setchen, qui régna sur le Zaïssan-nor, et Ablaï-taidji qui régna sur l’Irtych, dans le Sémipalatinsk où, non moins zélé bouddhiste que son père, il éleva un monastère lamaïque à l’ouest du fleuve, entre Sémipalatinsk et Tara.

En 1636 un frère de Boïbeghous, Gouchi-khan, alla chercher fortune vers le Koukou-nor et s’y tailla un domaine autour de ce lac et du Tsaïdam. Il agrandit ses conquêtes dans le Khamdo $_{p.603}$ ou Tibet oriental, qu’il soumit à la fois à son pouvoir temporel et à l’autorité spirituelle de l’Église Jaune. Car Gouchi-khan, comme tous les princes khochot, était un lamaïste très dévot. Or, à ce moment, l’Église jaune était menacée d’un grave danger. Un prince tibétain, le de-srid de gTsang, protecteur de l’ancien clergé rouge, s’empara de Lhassa (entre 1630 et 1636). Le chef de l’église jaune, le dalaï lama Nag-dbang bLo-bzang, fit appel à Gouchi-khan. Gouchi-khan forma aussitôt pour la défense de l’Église jaune une « sainte ligue » à laquelle adhérèrent tous les autres princes kalmouk : ses neveux Outchirtou-setchen et Ablaï-taidji qui régnaient sur le Zaïssan-nor et au Sémipalatinsk, Ba’atour khong-taidji, chef des Tchoros qui régnait sur l’Ouroungou, l’Irtych noir et l’Imil, au Tarbagataï, même Khou Ourlouk, le chef des Torghout, pour lors en train de conquérir les steppes au nord de l’Aral et de la Caspienne. Mais ce fut Gouchi-khan qui, avec son frère Koundeloung Oubacha, se chargea de la guerre sainte. Dans une première expédition (vers 1639 ?), il entra au Tibet, et défit tous les ennemis du dalaï-lama, tant partisans du clergé rouge que sectateurs de la vieille sorcellerie bon-po. Au cours d’une deuxième campagne, il fit prisonnier le de-srid de gTsang (vers 1642 ?), occupa Lhassa et proclama le dalaï lama Nag-dbang bLo-bzang souverain du Tibet central (Dbus et Tsang). Comme signe de la souveraineté temporelle à lui conférée par le prince khochot, bLo-bzang se fit construire une résidence sur l’emplacement du palais des anciens

rois du Tibet, au Potala de Lhassa (1643-1645). En revanche, Gouchi-khan, déjà maître du Koukou-nor, du Tsaïdam et du Tibet septentrional, fut reconnu par le pontife, à Lhassa même, comme protecteur et vicaire temporel de l'Église Jaune. Jusqu'à sa mort en 1656, il fut vraiment, comme l'appelait la cour de Pékin, « le khan des Tibétains [1].

Le royaume khochot du Koukou-nor et du Tsaïdam, avec le protectorat qu'il exerçait sur le Tibet, passa, après Gouchi-khan, au fils de ce prince, Dayan-khan (1656-1670), puis à son petit-fils, Dalaï-khan (1670-1700). Le fils de Dalaï-khan, Latsang-khan (1700-1717) se montra, lui aussi, un protecteur zélé de l'Église jaune, prenant son rôle très à cœur, réunissant des conciles pour le choix des bouddhas vivants. Ce fut ainsi qu'il dut p.604 intervenir au Tibet contre le tout-puissant ministre Sangs-rgyas rgya-mcho qui, sous le couvert d'un dalaï-lama enfant, gouvernait en maître l'Église jaune. En 1705-1706 Latsang-khan entra à Lhassa, mit à mort le redoutable ministre, déposa le petit dalaï-lama indûment choisi, puis en fit nommer un de plus sûre désignation (1708-1710). De Gouchi-khan à Latsang-khan, les rois khochot du Koukou-nor et du Tsaïdam jouèrent ainsi à l'égard du Saint-Siège tibétain un peu le rôle que les Pépin et les Charlemagne avaient joué envers la Papauté.

Mais cette haute situation, si importante en raison de l'influence de l'Église Jaune dans la politique de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient, devait faire des jaloux. Une autre tribu kalmouke, devenue la plus importante en Dzoungarie, celle des Tchoros, ambitionnait cette position-clé. En juin 1717 un chef des Tchoros, Tséreng Dondoub, marcha sur le Tibet. Latsang-khan, réussit pendant trois mois à arrêter les Tchoros au nord du Tengri-nor, puis il dut, sous le nombre, se réfugier à Lhassa. Il y fut relancé par Tséreng Dondoub qui le 2 décembre s'empara de la ville. Latsang-khan, qui avait défendu le Potala jusqu'au bout, fut tué dans sa fuite [2]. Ainsi finit le

---

[1] Ruth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 248 et 265 (d'après le *Jigs-med-nam-mka*). *Tong houa lou* dans Courant, *Asie Centrale*, 23-25. Schulemann, *Gesch. d. Dalai-lamas*, 133. Rockhill, *The dalai-lamas of Lhasa*, T'oung pao, 1910, 7.

[2] Cf. Huth, *Gesch. das Buddhismus in der Mongolei*, II, 269. Schulemann, *Gesch. d. Dalai-lamas* 161-170. W. Rockhill, *The dalai-lamas of Lhassa,* T'oung pao, 1910, 20. Courant, *L'Asie Centrale,* 10. Pages encore vivantes d'actualité dans Mailla, XI, 216.

protectorat khochot du Tibet, mais les Khochot amenés de l’Irtych par Gouchi-khan forment encore aujourd’hui le fond de la population de la région du Tsaïdam et trois autres groupes de la même race subsistent toujours à l’ouest et au nord-est du Koukou-nor ainsi que dans le district de Lu-ts’ang et de La-kia-sseu (Arou-rardja), dans le Sokpa, au sud-est du lac.

Quant à ceux des Khochot qui étaient restés sur l’Irtych près du lac Zaïssan, sous le commandement des deux frères Outchirtou-setchen et Ablaï, ils pâtirent de la mésentente entre ces deux chefs. Ablaï, vaincu, émigra et alla disputer les steppes entre l’Oural et la Volga aux Torghout dont il surprit et captura le chef, Pountsouk-Montchak (vers 1670) ; mais les Torghout ne tardèrent pas à prendre leur revanche, à le faire lui-même prisonnier et à disperser sa horde. Quant à Outchirtou-setchen, resté sur le lac Zaïssan, il y fut attaqué et mis à mort en 1677 par le chef tchoros Galdan qui soumit une partie de son peuple, tandis que le reste allait rejoindre les éléments khochot établis au Tsaldam et au Koukou-nor [1].

Le royaume djoungar sous la dynastie Tchoros. Règne de Ba’atour khongtaidji (1634-1653).

@

p.605 Nous avons vu que, comme les Torghout et les Khochot, les deux autres tribus oïrat — ou kalmoukes ou djoungares, puisque les trois noms désignent le même groupe —, savoir les Tchoros et les Dörböt, avaient été chassées de la Mongolie du nord-ouest et rejetées plus à l’ouest encore par les Khalkha. Vers 1620 après d’âpres combats contre l’Altyn-khan des Khalkha dans la région de l’Oubsa-nor, dans la province actuelle de Kobdo, les Tchoros avaient dû se disperser. Une partie d’entre eux et des Dörböt s’enfuirent vers le nord, en Sibérie, dans la montagneuse région de l’Obi supérieur, autour d’Oulala, où les Soviets ont récemment reconstitué « la république autonome des Oïrat », et même plus au nord encore, vers l’actuel Barnaoul, au confluent de la Tchoumich et de l’Ob. Mais la majorité des Tchoros, suivis par leurs alliés Dörböt, s’établirent finalement dans la région

[1] Courant, *L’Asie Centrale*, 37.

de l'Irtych noir, de l'Ouroungou, de l'Imil et de l'Ili, autour du Tarbagataï. Ce fut la force des Tchoros, ce qui leur assura l'hégémonie parmi les autres Oïrat, de rester ainsi établis au contact de la Mongolie natale, tandis que les Torghout émigraient au nord de la Caspienne et les Khochot au Koukou-nor. Les khans tchoros, avec leurs clients dörböt et khoït, reconstituèrent de la sorte la nation oïrat ou, comme on dira désormais, djoungare. Et c'est sous ce nom de Djoungar ou Dzoungar que nous désignerons désormais les Tchoros et leurs confédérés, Dörböt et Khoït, obéissant aux khans tchoros [1].

Le premier chef tchoros qui arrêta ainsi la débâcle de son peuple et le fixa au Tarbagataï, en attendant de partir de là à la reconquête de la Mongolie, est Khara Koula, mort en 1634 d'après Barthold [2]. Son fils et successeur Ba'atour-khong-taidji (1634-1653) continua son œuvre [3]. Voulant fixer les Djoungar au Tarbagataï, il construisit une capitale en pierre à Koubak-sari, sur l'Imil, près de l'actuel Tchougoutchak.

> « Tantôt dans sa capitale nouvelle, dit Courant, tantôt dans ses campements de l'Ili ou de la région [au sud-ouest] de Kobdo, il se plaisait à recevoir avec p.606 dignité et magnificence les envoyés des princes étrangers et ceux des voïévodes de Sibérie ; le guerrier nomade se muait en prince législateur, agriculteur et commerçant [4].

Ba'atour khongtaidji conduisit des expéditions victorieuses contre les Kirghiz-Qazaq de la Grande Horde dont le territoire de nomadisation s'étendait depuis la ville de Turkestan à l'ouest jusqu'à l'Ili à l'est. Au cours d'une première campagne contre leur khan Ichim en 1635, il fit prisonnier le fils de ce chef, Yéhangir, qui réussit d'ailleurs à s'échapper. En 1643 il attaqua encore Yéhangir devenu sultan et, avec le concours des chefs khochot

---

[1] Le *dz* mongol devenant *z* en kalmouk, la prononciation kalmouke du mot *dzoungar* devient *zoungar,* d'où la graphie « Soungar » employée par Courant. Cf. Deny, *Langues du monde,* 224).

[2] Cf. *Tong houa lou* dans Courant, *Asie Centrale*, 49.

[3] Khongtaidji, du chinois *houang t'ai-tseu,* prince impérial. Cf. Pelliot, *Notes sur le Turkestan,* T'oung pao, 1930, 44.

[4] Courant, *L'Asie Centrale*, 46.

Outchirtou et Ablaï, lui infligea une nouvelle défaite. Ainsi les Kirghiz, ces nomades turcs si superficiellement musulmans et devant lesquels tremblaient les sédentaires de la Boukharie, étaient razziés par d’autres hordes, plus mobiles encore, mongoles de race et bouddhistes de religion. Car Ba’atour khongtaidji était sérieusement bouddhiste ; nous avons vu que vers 1638 il concourut, avec Gouchi-khan, roi des Khochot du Tsaïdam et du Koukou-nor, à la guerre sainte qui délivra l’église tibétaine jaune de ses oppresseurs.

Règne de Galdan (1676-1697). Fondation de l’empire djoungar.

@

A la mort de Ba’atour khongtaidji, en 1653 d’après Pozdnéev, le trône djoungar fut occupé par un de ses fils, nommé Senggé (vers 1653-1671). Vers 1671 Senggé fut tué par deux de ses frères, Setchen-khan et Tsotba Ba’atour. Un quatrième fils de Ba’atour khongtaidji, Galdan, né en 1645, avait été envoyé auprès du dalaï-lama, à Lhassa où il était entré dans les ordres. Vers 1676 il revint de Lhassa, après avoir obtenu du dalaï-lama les dispenses canoniques, tua son frère Setchen-khan, chassa son autre frère Tsotba Ba’atour et se fit reconnaître khan des Tchoros et suzerain des autres tribus djoungar [1].

Galdan avait triomphé grâce à l’appui du khan des Khochot du lac Zaïssan, Outchirtou-setchen. Cependant en 1677 il n’hésita pas à se retourner contre celui-ci, le vainquit, le tua, annexa son territoire avec une partie de sa horde et refoula le reste vers le Kan-sou [2].

p.607 Galdan se trouva après ce coup maître d’un solide royaume djoungar s’étendant depuis l’Ili jusqu’au sud de Kobdo et où les Dörböt, les débris des Khochot et les Khoït, bref toutes les tribus oïrat non émigrées, obéissaient

---

[1] Les événements entre la mort de Ba’atour khongtaidji et l’avènement de Galdan sont assez obscurs. Versions contradictoires dans le *Tong houa lou,* le *Cheng wou ki,* Mailla et les *Mémoires concernant les Chinois.* Reconstitution de Pozdnéev, dans Courant, p. 48, note 1.

[2] Courant, 49*,* d’après le *Tong houa lou.*

avec discipline à la maison royale des Tchoros. Ainsi Gengis-khan avait naguère unifié sous l'autorité du clan bortchigin tous les Mongols du XIII^e^ siècle. Disposant, lui aussi, autour de son patrimoine du Tarbagataï, d'une clientèle sûre, Galdan entreprit la conquête de l'Asie Centrale.

Il intervint d'abord en Kachgarie. On a vu que des familles religieuses de *khôdja* avaient progressivement annihilé dans ce pays l'autorité des khans de la maison de Djaghataï et sournoisement substitué ou superposé au vieux khanat gengiskhanide une sorte de cléricalisme musulman, une théocratie islamique. Deux familles de khôdja, celle des Aqtaghlik et celles des Qarataghlik, avaient ainsi accaparé le pouvoir effectif, la première à Kachgar, la seconde à Yarkand. Vers 1677 le dernier khan, Ismâ'îl, essaya de réagir et chassa de Kachgar le chef des Aqtaghlik, le khôdja Hazrat Apak [1]. Hazrat Apak se réfugia au Tibet, où il implora l'intervention du dalaï-lama. La démarche peut paraître étrange si l'on songe à l'abîme qui séparait la théocratie bouddhique de la théocratie mahométane. Mais sur le terrain des intérêts politiques et nonobstant l'entière opposition des doctrines, malgré le ciel et la terre, les deux cléricalismes se comprirent. Le « pape du bouddhisme » qui considérait toujours son ancien « enfant de chœur » Galdan comme tout dévoué à sa parole, invita celui-ci à rétablir à Kachgar le représentant de Mahomet. Galdan obéit avec d'autant plus d'empressement qu'une telle mission faisait de lui à la fois l'avocat de l'Église lamaïque et celui de l'Église musulmane, sans compter qu'elle allait lui permettre d'établir le protectorat djoungar sur la Kachgarie.

Ainsi fut fait. Galdan n'eut pas grande difficulté à occuper la Kachgarie. Il fit le khan Ismâ'îl prisonnier et l'envoya en captivité à Kouldja, sur l'Ili (1678-1680). Non content de réinstaller le khôdja Hazrat Apak comme vice-roi à Kachgar, il lui donna encore Yarkand au détriment de l'autre famille rivale de khôdja, celle des Qarataghlik, avec, même, Yarkand comme résidence principale. Ainsi la Kachgarie tout entière devenait un simple protectorat djoungar où les Khôdja n'étaient plus que des préfets du khan tchoros. On le vit bien lorsque après la mort de Hazrat Apak les p.608 vieilles

[1] Cf. Hartmann, *Chinesisches Turkestan,* 17, 45. Barthold, *Kashghar,* Enc. Isl. II, 835. Courant, 50. *Cheng wou ki,* trad. Lepage, dans Mission d'Ollone, *Recherches sur les musulmans chinois,* 330.

querelles recommencèrent entre les deux familles khôdja des Aqtaghlik et des Qarataghlik. Les Djoungar mirent tout le monde d’accord en emmenant prisonniers les chefs des deux clans, l’aqtaghlik Ahmed-khôdja et le qarataghlik Dâniyâl-khôdja, après quoi ils se décidèrent pour Dâniyâl et l’établirent à Yarkand comme vice-roi de la Kachgarie (1720), mais en exigeant qu’il vînt faire acte d’humble vassalité auprès de leur khongtaidji, à Kouldja. De plus, les seigneurs djoungar s’adjugèrent de larges domaines en Kachgarie.

Après la conquête de la Kachgarie, Galdan s’empara — après 1681, semble-t-il — de Tourfan et de Ha-mi où avait sans doute subsisté jusque-là une branche orientale des Djaghataïdes [1].

Galdan aspirait maintenant à recommencer l’épopée gengiskhanide. Il incitait tous les Mongols à s’unir pour arracher l’empire de l’Extrême-Orient aux Mandchous, ces parvenus dont les ancêtres djürtchät avaient été naguère écrasés par Gengis-khan :

> — Deviendrons-nous les esclaves de ceux à qui nous avons commandé ? L’empire est l’héritage de nos ancêtres [2] !

Pour faire l’unité de la race mongole, Galdan avait maintenant à attirer dans sa clientèle les quatre khans khalkha. Leurs divisions faisaient son jeu, notamment la rivalité qui mettait aux prises le Dzasagtou-khan et le Touchétou-khan. Il s’allia au premier contre le second. Il eut bientôt le plus légitime des motifs d’intervention. Les troupes du Touchétou-khan Tsagoun Dordji, commandées par son frère, le *tcheptsoun dampa,* vainquirent Chara, le Dzasagtou-khan, qui se noya dans sa fuite, puis elles envahirent le territoire djoungar et tuèrent un frère de Galdan [3].

Galdan réagit énergiquement. Au début de 1688, il envahit à son tour le territoire du Touchétou-khan, écrasa l’armée de celui-ci sur le Tâmir, affluent de gauche de l’Orkhon et laissa piller par ses gens les temples gengiskhanides d’Erdeni Tchao, à Qaraqoroum, signe visible du remplacement des Mongols

---

[1] Voir plus haut, p. 577-578.

[2] *Tong houa lou,* dans Courant, 54.

[3] *Tong houa lou,* ibid., 33-34, 55.

orientaux par les Djoungar à la tête des nations mongoles. Fuyant devant Galdan, le Touchétou-khan et les autres khans khalkha (même Tzéwang Chab, le frère et héritier du dernier Dzasagtou-khan tué par le Touchétou) se réfugièrent du côté de Koukou-khoto, p.609 en pays tümed, à la frontière nord-ouest du Chan-si, sous la protection de l'empire chinois, en sollicitant l'aide de l'empereur mandchou K'ang-hi. Après avoir subjugué la contrée de l'Orkhon et de la Toula, Galdan descendait maintenant la vallée du Kéroulèn jusqu'aux approches de la Mandchourie (printemps de 1690). Tout le pays khalkha était conquis par les Djoungar dont l'empire s'étendait désormais de l'Ili au Bouir-nor : Galdan osa même s'avancer vers la Mongolie intérieure sur la route d'Ourga à Kalgan.

L'empereur K'ang-hi ne pouvait laisser se constituer aux portes de la Chine ce nouvel empire mongol. Il se porta à la rencontre de Galdan et l'arrêta « à Oulan-pout'ong entre Kalgan et Ourga, à 80 lieues de Pékin [1] ». L'artillerie créée par les Jésuites pour K'ang-hi ne permit pas à Galdan de vaincre. Le nouveau Gengis-khan, intimidé, évacua le pays khalkha (fin 1690). K'ang-hi réunit au Dolon-nor en mai 1691 une diète où les principaux chefs khalkha et, en tête, le Touchétou-khan et le Setchen-khan, se reconnurent vassaux de l'Empire sino-mandchou, lui payant désormais tribut, recevant en revanche une pension sur la cassette impériale et unis à lui par un lien de fidélité personnelle qu'allaient cimenter de temps en temps des alliances de famille. Il y a lieu de remarquer que, si ce système bénéficiait de l'expérience administrative chinoise à l'égard des « Barbares », il reposait surtout sur l'attachement, de nomade à nomade, des khans mongols pour le grand-khan mandchou. Le fait est que le jour où, en 1912, la dynastie mandchoue s'écroulera, remplacée par la République chinoise, les princes mongols, s'estimant déliés du serment de fidélité, se déclareront indépendants.

La guerre reprit entre Galdan et l'empire en 1695. Galdan traversa de nouveau le pays khalkha et pénétra jusque dans la vallée du Kéroulèn d'où il pensait donner la main aux Khortchin de la rivière Nonni qu'il espérait détacher de la clientèle de l'empire. Mais les Khortchin avertirent de toutes

[1] *Tong houa lou,* trad. Courant, *op. cit.*, 57. Date du combat, 29e jour 7e lune de 1690 (2 septembre).

ses menées la cour de Pékin. Au printemps de 1696 l'empereur K'ang-hi marcha contre lui avec toutes ses forces et, de Kalgan, piqua droit sur le Kéroulèn, dont il remonta la rive à la poursuite de l'ennemi [1]. Le khan djoungar chercha à se dérober, mais le principal p.610 lieutenant de K'ang-hi, Fei-yang-kou, qui commandait l'avant-garde, le rejoignit sur la Toula et, grâce, cette fois encore, à l'usage de l'artillerie et de la mousqueterie, l'écrasa à Tchao-modo, au sud d'Ourga, le 12 juin 1696. La femme de Galdan fut tuée, tout son équipage fut pris, ses troupeaux restèrent aux mains des Impériaux. Ayant perdu la moitié de ses troupes, le chef djoungar prit la fuite dans la direction de l'ouest, tandis que K'ang-hi revenait en triomphe à Pékin et que les Khalkha, sauvés par la victoire impériale, reprenaient possession de leur territoire. A l'été suivant K'ang-hi se disposait à repartir en campagne pour relancer les Djoungar jusqu'au Tarbagataï, lorsqu'il apprit que le 3 mai 1697 Galdan était mort après une brève maladie [2].

Le principal bénéfice que la Chine mandchoue retira de sa victoire fut l'établissement définitif de son protectorat sur les Khalkha. Les quatre khans khalkha que K'ang-hi avait sauvés de la domination djoungare n'avaient rien à lui refuser. Des résidents impériaux s'établirent auprès d'eux et une garnison impériale s'installa à Ourga, au centre de leur pays. A part cela, K'ang-hi qui, resté encore très mandchou, connaissait bien la psychologie des nomades, se garda de toucher à l'organisation nationale des Mongols orientaux. Il respecta « la vieille division, à la fois tribale, militaire et administrative du pays en *tsouglan* (diètes, ou ligues), *aymaq* (tribus ou corps d'armée), *qosighoun* ou *qochoun* (« bannières ») et *soumoun* (« flèches », c'est-à-dire escadrons) [3] ».

Il en était allé de même chez les Ordos.

> « Les diverses tribus, note le P. Mostaert, furent organisées en bannières (mongol *qosighoun,* ordos *gouchoû*), à l'instar des huit bannières mandchoues et, quoique la plupart continuassent à être

[1] Pendant cette campagne, K'ang-hi s'était fait accompagner par le Père Gerbillon. C'est à celui-ci que sont dus les détails pittoresques rapportés par Mailla, XI, 95 et sq.

[2] *Tong houa lou,* trad. Courant, *op. cit.*, 56-63.

[3] Cf. Deny, dans *Langues du monde,* 221.

> gouvernées par des princes issus de l’ancienne famille régnante, certaines d’entre elles, tels les Tchakhar et les Tümed du Kouei-houa-tch’eng, les perdirent et en vinrent à relever d’un fonctionnaire mandchou... Les individus appartenant à la même bannière furent répartis entre un certain nombre de *soumou* et ceux-ci à leur tour furent distribués entre quelques *qariya,* les *soumou* étant commandés par des *djanggin,* et les *qariya* par des *djalan.* Cette organisation eut pour résultat de relâcher plus ou moins les liens qui unissaient les nobles (*tayidji,* de *tadji*) et leurs subordonnés (*albatou*), ainsi que de diminuer la distance qui séparait autrefois ces mêmes nobles des gens du commun (*qaratchou*) [1].

p.611 Au point de vue territorial, K’ang-hi arracha aux Djoungar la tête de piste des caravanes du Turkestan oriental en faisant reconnaître sa suzeraineté par le prince musulman de Ha-mi, ʿAbd-Allâh Tarkhan-beg.

L’empire djoungar sous Tséwang Rabdan (1697-1727).

@

L’empereur K’ang-hi, satisfait d’avoir établi son protectorat sur les Khalkha et tranquillisé par la mort de Galdan, ne chercha point à soumettre le pays djoungar du Tarbagataï. Il laissa le neveu de Galdan, Tséwang Rabdan, fils de Senggé, monter sur le trône tchoros. Du reste, Tséwang Rabdan, que Galdan avait naguère essayé de faire périr, s’était vers la fin révolté contre celui-ci. La cour de Pékin croyait donc voir un allié prendre la direction des tribus djoungar. En réalité, comme l’a bien montré Courant, Tséwang Rabdan, avant de reprendre à son compte la politique anti-chinoise de son oncle, avait besoin de consolider sa situation au Tarbagataï et sur l’Ili. Cette dernière région intéressait particulièrement le nouveau khan, puisqu’il semble avoir

[1] A. Mostaert, *Les noms de clans chez les Mongols Ordos,* Bull. nº 9, Cath. Univ. Peking (1934), p. 21 et sq.

mis sa capitale à Kouldja, en laissant la ville de l'Imil à son frère Tséreng Dondoub [1].

Du côté de l'Ili, l'hégémonie djoungare se heurtait aux Kirghiz Qazaq, ces nomades turcs musulmans qui dominaient du Balkhach à l'Oural. Les trois hordes de Kirghiz-Qazaq, unies entre elles par un lien assez lâche, obéissaient encore à un même khan, Tyawka (d. 1718), connu, dit Barthold, comme le législateur de son peuple et sous lequel ces éternels nomades atteignirent un minimum d'organisation et de stabilité. Depuis 1597-1598 environ, sous le règne de leur khan Tawakkoul, les Kirghiz-Qazaq avaient enlevé au khanat uzbek ou cheïbanide de Boukhârâ les villes de Turkestan et de Tachkend ; cent ans après, nous voyons encore Tyawka recevoir à Turkestan des ambassades russes (1694) et kalmouke (1698) [2]. A ce degré de puissance et en profitant des embarras causés aux Djoungar par leur lutte contre la Chine, Tyawka n'hésita point à faire périr plusieurs envoyés djoungar, avec les 500 hommes de leur escorte et cela dans des conditions particulièrement odieuses [3].

Cette mise à mort d'une ambassade, dans les dernières années du XVII^{e} siècle, en un coin de steppe entre l'Ili et le Sîr-daryâ, p.612 réveillait, sous l'apparence d'une lutte entre hordes nomades un vieux conflit ethnique et religieux. L'empire des steppes de l'ouest appartiendrait-il aux Turcs ou aux Mongols, aux musulmans ou aux bouddhistes ? Ce furent les seconds qui une dernière fois l'emportèrent. Tséwang Rabdan attaqua Tyawka et le battit (1698). Boulat, ou Poulad-khan, chef de la Moyenne Horde qui succéda en 1718 à Tyawka, fut encore moins heureux. Les Djoungar enlevèrent aux Kirghiz Qazaq les villes de Saïrâm, Tachkend et Turkestan (1723). Les trois hordes, dissociées par la défaite, se séparèrent. Une partie des chefs de la Grande Horde et de la Moyenne Horde reconnurent la suzeraineté de Tzéwang Rabdan. Ce dernier fit également reconnaître son autorité par les Qara-Khirgiz ou Bourout de l'Issiq-koul et il maintint la domination djoungare sur les

---

[1] Cf. Courant, 64 et 67.

[2] Barthold, *Kirghiz,* Encyclopédie de l'Islam. (Enc. Isl.), II, 1085.Courant, 65.

[3] Courant, 66, d'après le *Tong houa lou.*

khôdja de Kachgar et de Yarkand, telle que l'avait établie son prédécesseur Galdan. Au nord, son frère Tséreng Dondoub, dont le domaine propre était sur le lac Zaïssan et l'Imil, entra en conflit avec les Russes, qu'il obligea un moment à évacuer le poste de Yamichevsk, sur l'Iénissei (1716). Une expédition punitive des Russes, au printemps de 1720, se heurta près du Zaïssan à Galdan Tséreng, fils de Tséwang Rabdan, qui avec vingt mille Djoungar réussit à les arrêter, malgré l'inégalité de la lutte entre les arcs et les armes à feu. Le bassin du Zaïssan-nor resta aux Djoungar. Finalement la frontière russo-djoungare fut fixée au fort d'Oustkaménogorsk, fondé par les Russes sur l'Iénisséi au 50^{e} degré, en cette même année 1720 [1].

Tséwang Rabdan n'avait pas attendu d'avoir ainsi consolidé son empire à l'ouest pour reprendre à l'est contre la Chine des Mandchous la politique de son oncle Galdan. Les troubles politico-religieux de l'Église tibétaine lui en fournirent l'occasion. Depuis la mort du dalaï-lama Nag-dbang bLo-bzang, entre 1680 et 1682, l'Église lamaïque était administrée par le *de-srid* laïque Sangs-rgyas rgya-mcho qui gouvernait à sa guise, d'abord au nom du feu pontife, prétendu toujours vivant, puis (1697) au nom d'un jeune garçon promu par lui dalaï-lama. Or Sangs-rgyas était acquis, contre la Chine, au parti djoungar. L'empereur K'ang-hi, suscita contre lui le khan khochot du Koukou-nor, Latsang-khan, qui, en 1705-1706, entra à Lhassa, mit Sangs-rgyas à mort et déposa le jeune dalaï-lama choisi par ce dernier [2]. Après des intrigues assez p.613 compliquées, Latsang-khan et K'ang-hi firent nommer un nouveau dalaï-lama, muni de l'investiture chinoise (1708-1710).

Tséwang Rabdan vit ces changements d'un mauvais œil. L'influence morale de l'Église tibétaine était trop considérable en Mongolie pour qu'il se résignât à la voir mettre au service de la Chine. Vers juin 1717 il envoya au Tibet une armée commandée par son frère Tséreng Dondoub qui, de Khotan, par une marche d'une audace inouïe à travers le Kouen-lun et les hauts plateaux désertiques, marcha droit sur le district de Nagtchou-dzong, où le khan khochot Latsang-khan, représentant du parti chinois, se livrait aux plaisirs de

---

[1] Courant, 68.

[2] Voir plus haut, p. 604. Cf. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 269. Schuleman, *Geschichte des Dalai-lamas,* 161-170. *W. Rock*hill, *The dalai-lamas of Lhassa,* T'oung pao), 1910, 20-36. Mailla, XI, 216.

la chasse. Bien que surpris, Latsang réussit jusqu’en octobre à arrêter l’ennemi à un défilé entre Nagtchoudzong et le Tongri-nor, sans doute au pas de Chang-chong-la ; à la fin il dut battre en retraite sur Lhassa, suivi à la piste par l’armée de Tséreng Dondoub. Le 2 décembre 1717 une trahison ouvrit à ce dernier les portes de Lhassa. Pendant trois jours les troupes djoungares massacrèrent tous les tenants, réels ou supposés, du parti chinois. Latsang khan qui avait cherché à défendre le Potala, fut tué dans sa fuite. Le Potala même, le sanctuaire des sanctuaires, fut livré au pillage. Courant s’étonne de voir les Djoungar, pourtant pieux lamaïstes, dévaliser ainsi la ville sainte de leur religion pour orner de ses dépouilles les lamaseries de Kouldja, leur capitale : mais n’est-ce pas ainsi qu’en pleine chrétienté médiévale les Vénitiens procédèrent à Alexandrie et à Constantinople ? Et la « guerre des reliques » ne date-t-elle pas des débuts mêmes du Bouddhisme ?

Cependant l’empereur K’ang-hi, à son tour, ne pouvait laisser les Djoungar maîtres du Tibet, tolérer un empire djoungar allant du Zaïssan-nor et de Tachkend à Lhassa. Dès 1718 il chargea le vice-roi du Sseu-tch’ouan de marcher sur le Tibet, mais en arrivant dans le Nagtchou, ce dignitaire fut repoussé et tué par les Djoungar. En 1720 deux autres armées chinoises pénétrèrent au Tibet, l’une de nouveau par le Sseu-tch’ouan, l’autre par le Tsaïdam. La seconde défit les Djoungar qui, ayant soulevé contre eux la haine de la population tibétaine, durent évacuer précipitamment le Tibet (automne 1720). Tséreng Dondoub ne ramena pas en Dzoungarie la moitié de son armée. Un dalaï lama acquis à la Chine fut intronisé et deux hauts commissaires chinois furent placés auprès de lui avec mission de diriger la politique de l’Église jaune [1].

p.614 Tséwang Rabdan ne fut finalement pas plus heureux dans le Gobi. Ses troupes ne purent enlever Ha-mi à la garnison chinoise (1715). Les Impériaux, prenant à leur tour l’offensive, occupèrent Barkoul (1716), puis dirigèrent contre lui deux armées, l’une partie de Barkoul, l’autre opérant plus au nord, en direction de l’Altaï. Ces deux colonnes occupèrent Tourfan et

[1] Cf. Courant, *L’Asie Centrale*, 77 (d’après le *Tong houa-lou*) ; Schulemann, 171 ; Rochhill, *The dalai lamas*, T. p. 1910, 38-43. E. Haenisch, *Bruchsuticke aus der Geschichte Chinas*, I, *Die Eroberung von Tibet, aus dem « Feldzug gegen die Dzungaren » übersetzt*, T’oung pao, 1911, 197.

allèrent, à la fin de 1720, battre les Djoungar à Ouroumtchi. Si les Chinois ne se maintinrent pas à Ouroumtchi, ils établirent une colonie militaire à Tourfan. Il est intéressant de constater que leur occupation fut favorisée par la révolte des musulmans tourfanais contre la domination djoungare [1].

Peut-être l’empereur K’ang-hi qui avait le goût des conquêtes lointaines aurait-il entrepris celle de la Dzoungarie elle-même. Sa mort, en décembre 1722 et l’avènement de son fils, le pacifique Yong-tcheng, amenèrent la cour de Chine à faire la paix avec Tséwang Rabdan (1724) ; paix qui n’était d’ailleurs qu’une trêve. Tséwang Rabdan avait recommencé ses agressions en réoccupant Tourfan d’où la population musulmane se réfugia à Touen-houang en terre chinoise [2], quand il mourut lui-même, à la fin de 1727.

Règne de Galdan Tséreng 1727-1745.

@

Tséwang Rabdan eut pour successeur son fils Galdan Tséreng. Le nouveau roi djoungar montra dès le début des sentiments si hostiles à la Chine que l’empereur Yong-tcheng recommença la guerre (1731). De Barkoul une armée chinoise marcha sur Ouroumtchi et y dispersa des rassemblements ennemis, mais sans s’y établir [3]. Plus au nord une autre armée poussa jusqu’à Kobdo et même au delà, au cœur du pays djoungar [4], mais deux mois plus tard elle se fit écraser et fut presque entièrement détruite. L’empereur Yong-tcheng, découragé, fit évacuer non seulement Kobdo, mais même Tourfan.

Galdan Tséreng chercha à exploiter le désastre des Chinois en envoyant son oncle Tséreng Dondoub envahir le pays khalkha. De Kobdo délivrée, Tséreng Dondoub poussa jusqu’au Kéroulèn [5], mais les Khalkha résistèrent

---

[1] Courant, 79, d’après le *Tong houa lou.*

[2] Vers 1724, pense Courant, 84.

[3] 7e lune, 1731 (août).

[4] Été de 1731, 5e lune (juin).

[5] 10e lune 1731 (novembre).

énergiquement, fortifiant, nous dit le p.615 *Tong houa lou,* les passages de la rivière Baidarik, du Touin et de l'Ongkin, et les Djoungar ne purent se maintenir chez eux (fin 1731). Au printemps de 1732 les Djoungar, partis d'Ouroumtchi pour chasser de Ha-mi la garnison impériale, ne réussirent pas davantage. A la fin de l'été une petite armée djoungare qui razziait en pays khalkha fut surprise et en partie massacrée par un des princes khalkha près de Qaraqoroum [1]. A leur tour les Impériaux prirent l'offensive. En 1733-1734 ils allèrent s'emparer d'Ouliassoutaï, en plein Khangaï, et poussèrent jusqu'à l'Irtych noir. Kobdo même fut réoccupée [2].

Malgré ces succès et tout en continuant, semble-t-il, à occuper, peut-être à titre provisoire, Ouliassoutaï et Kobdo, l'empereur Yong-tcheng offrit en 1735 à Galdan Tséreng un accord qui laissait à la Chine les pays à l'est des monts Khangaï (pays khalkha) et aux Djoungar les pays à l'ouest et au sud-ouest de cette chaîne (Dzoungarie et Kachgarie). Une trêve tacite s'établit sur ces bases, trêve qui, après la mort de Yong-tcheng (d. 1735) fut sanctionnée en 1740 par son fils et successeur K'ien-long. La paix se maintint jusqu'à la mort du khan djoungar Galdan Tséreng (fin 1745) [3].

Dawadji et Amoursana.
Annexion de la Dzoungarie à l'Empire mandchou.

@

La mort de Galdan Tséreng fut suivie d'une période de troubles dans l'empire djoungar. Son fils Tséwang Dordji Namgyal (v. 1745-1750), jeune homme débauché et cruel, fut aveuglé et emprisonné à Aqsou par les seigneurs. Un nouveau khan, le lama Dardja (1750-1753) ne parvint pas à se faire obéir. Les tribus des Dörböt, Khochot et Khoït, soumises depuis un siècle aux *khong-taidji* des Tchoros, menaçaient de s'émanciper ; c'était la dissolution de l'unité et de l'État djoungar. Enfin un chef énergique, Dawadji

---

[1] 1732, 8e lune, 5e jour (23 septembre).

[2] D'après le *Tong houa lou* traduit par Courant, *L'Asie Centrale,* 86.

[3] *Tong houa lou, ibid.*, 87-89.

ou Tawadji, petit-fils de Tséreng Dondoub et que secondait le prince khoït Amoursana, gendre de Galdan Tséreng, marcha sur Kouldja et mit Dardja à mort (1753) [1]. Dawadji, proclamé khan (1753-1755) eut à lutter contre son ancien allié Amoursana qui, installé sur l'Ili, s'y conduisait en prince indépendant. Il le vainquit et le chassa.

Amoursana se réfugia alors, avec plusieurs chefs khoït, dörböt p.618 et khochot, en territoire chinois où il se donna à l'empereur K'ien-long (1754). K'ien-long le reçut en audience solennelle à Jéhol, le prit sous sa protection et au printemps de 1755, le renvoya en Dzoungarie avec une armée chinoise, commandée par le maréchal mandchou Pan-ti. Pan-ti entra sans combat à Kouldja d'où Dawadji venait de s'enfuir. Dawadji fut d'ailleurs retrouvé bientôt après à Aqsou et livré aux Chinois qui l'envoyèrent à Pékin où traité avec humanité par l'empereur K'ien-long, il devait mourir de mort naturelle en 1759 [2].

Cependant le maréchal Pan-ti, établi à Kouldja comme commissaire général, s'était hâté de déclarer dissoute l'unité du peuple djoungar et de nommer des khans distincts pour chacune des tribus Tchoros, Dörböt, Khochot et Khoït. Amoursana, qui avait espéré recueillir une partie au moins de l'héritage de Dawadji, se montra amèrement déçu. Pan-ti, pour mater son mécontentement l'obligea à partir pour Pékin. Amoursana s'échappa en cours de route, rentra à Kouldja et souleva contre la domination chinoise le peuple djoungar. Pan-ti, qui avait imprudemment réduit l'effectif de ses troupes, se vit cerné sans espoir de délivrance et se suicida (fin de l'été et automne 1755) [3].

Un énergique maréchal mandchou, Tchao Houei, rétablit la situation. Assiégé dans Ouroumtchi pendant l'hiver de 1756, il tint bon jusqu'à l'arrivée des renforts venus de Barkoul. Au printemps de 1757, il pénétra jusqu'à l'Imil, en plein Tarbagataï, tandis que d'autres colonnes chinoises étaient

---

[1] Exécution de Dardja et avènement de Dawadji, 1753 avant la 5e lune (commence le 2 juin) (Courant, 99, d'après le *Tong houa lou*).

[2] *Tong houa lou*, trad. Courant, *L'Asie Centrale*, 99-103.

[3] Suicide de Pan-ti, 29e jour de la 8e lune de 1755 (4 octobre), d'après le *Tong houa lou*, trad. Courant, p. 105-106.

allées réoccuper Kouldja. Amoursana, traqué de toutes parts, se réfugia en Sibérie, chez les Russes (été de 1757) [1].

Ce fut la fin de l'indépendance djoungare. La Dzoungarie *lato sensu* — arrondissement de Kobdo, Tarbagataï, province de l'Ili ou de Kouldja — fut directement annexée à l'empire chinois. La population même fut changée. Le peuple djoungar, en l'espèce l'élément tchoros et khoït (les Dörböt avaient été moins éprouvés), était presque exterminé. Les Chinois repeuplèrent le pays avec des immigrants venus de partout : Kirghiz-Qazaq, Tarantchis ou musulmans venus de Kachgarie, Dounganes ou musulmans venus du Kan-sou, Tchakhar et Khalkha, Ouryangqaï ou Soyot, de race touwinsk, voire des colons mandchouriens, Sipo ou p.619 Solon. En 1771 arrivèrent d'autres colons, les Torghout qui, sous leur khan Oubacha, avaient, on l'a vu, abandonné la basse Volga pour revenir au pays natal, sur l'Ili. L'empereur K'ien-long reçut Oubacha à Pékin, lui réserva l'accueil le plus flatteur, ravitailla ces émigrants épuisés et les établit au sud et à l'est de Kouldja, dans la vallée du Youldouz et sur le haut Ouroungou [2], où ils contribuèrent à combler les vides causés par l'extermination de leurs frères tchoros et khoït (1771).

Le destin manqué des Mongols occidentaux.

@

La destruction du royaume djoungar clôt l'histoire des Mongols. Si nous nous en tenons au sens restreint du mot, en laissant de côté d'anciens peuples vraisemblablement ou sûrement de race mongole, comme les Jouan-jouan et les K'i-tan, l'histoire des Mongols proprement dits commence à la fin du XII^{e} siècle avec Gengis-khan. Les Mongols atteignent immédiatement leur apogée, vingt années ayant suffi à Gengis-khan après son élection impériale pour unifier le monde des steppes, entamer la Chine et l'Iran (1206-27). Cinquante ans encore, et le reste de l'Iran et de la Chine est conquis, l'empire

[1] Renseignements du *Tong houa lou* sur cette lutte qui prit l'aspect de guérillas et contre-guérillas, avec répression chinoise impitoyable (Courant, 106-114).

[2] *Tong houa-lou,* trad. Courant, 137. Cf. Albert Herrmann, *Atlas of China,* carte ethnographique, n° 67.

mongol est devenu, —à l’exception de l’Inde, continent à part derrière sa barrière de montagnes —, l’empire du continent asiatique. Cette domination s’effondre presque aussi vite qu’elle s’était édifiée. En 1360 les Mongols ont perdu la Chine et l’Iran, pratiquement même la Transoxiane et ils ne conservent en Asie que la Mongolie et le Mogholistan, ce dernier nom désignant alors la partie septentrionale du Turkestan chinois.

Cependant la conquête et l’empire gengiskhanides n’avaient été le fait que des Mongols orientaux, ceux de l’Onon, du Kéroulèn et de l’Orkhon. Les Mongols occidentaux, les Oïrat ou Kalmouk, associés à l’épopée gengiskhanide à titre de ralliés, n’y avaient joué qu’un rôle subalterne. Aussi au lendemain de l’immense humiliation, de la perte de face sans précédent que constituait pour la descendance de Gengis-khan son expulsion de Chine, les Mongols occidentaux voulurent-ils arracher aux mains défaillantes des tribus de l’est l’empire des steppes et, comme Gengis-khan, entreprendre la conquête de la Chine. Notons qu’ils faillirent bien réussir puisqu’en 1449 ils firent l’empereur de Chine prisonnier, mais comme ils ne parvinrent pas à prendre Pékin, ce ne fut là qu’un succès sans lendemain, et, moins d’un demi-siècle après, ce p.620 premier empire oïrat s’était si bien effondré qu’une curieuse restauration gengiskhanide put se produire en Mongolie orientale avec Dayan-khan et son petit-fils Altan-khan. Restauration assez impressionnante sur le moment. Les Chinois purent croire les jours de Gengis-khan revenus. Mais Dayan n’était pas le Conquérant du monde, pas plus qu’Altan n’était Khoubilaï. L’amplitude de cette restauration gengiskhanide ne dépassa guère Kobdo au nord-ouest, la Grande Muraille au sud-est. Puis cette dernière ardeur se tourna vers les fins spirituelles, dans le zèle d’une totale conversion des Mongols au bouddhisme de l’Église jaune tibétaine, et le réveil mongol s’assoupit dans le murmure des prières lamaïques. La Chine des Mandchous n’aura aucune peine à domestiquer ces guerriers confits en dévotion.

De nouveau le premier rôle passait donc aux Mongols occidentaux, restés plus belliqueux dans les âpres vallées du grand Altaï. Dès le commencement du XVII^{e} siècle un intense mouvement d’expansion s’empare d’eux. Les Torghout, retrouvant les traces de Batou et de la Horde d’Or, vont s’établir sur la basse Volga, près d’Astrakhan, en Russie méridionale. Les Khochot s’installent au Koukou-nor et dominent au Tibet, jusqu’à Lhassa. Les Tchoros

ou Djoungar propres font la loi des frontières de la Sibérie moscovite à celles du khanat de Boukhârâ d’un côté, de la Chine de l’autre, de Kobdo à Tachkend, de Kobdo au Kéroulèn. Leurs « capitales », Kobdo et Kouldja, paraissent appelées à remplacer Qaraqoroum, dont ils ont d’ailleurs, signe des temps, pillé les sanctuaires gengiskhanides. Par la politique avec le premier Galdan, puis par les armes avec Tséwang Rabdan et Tséreng Dondoub, ils dominent à Lhassa ; la puissance spirituelle de l’église lamaïque y est à leur dévotion, comme, à Kachgar et à Yarkand, le « clergé » musulman des khôdja n’est que leur fondé de pouvoirs. Pendant plus d’un siècle, ils sont les vrais maîtres de la Haute Asie. Leurs chefs, les *khongtaidji* Ba’atour, Galdan, Tséwang Rabdan, Galdan Tséreng, se révèlent à nous comme des politiques pleins de ressources, aux vues audacieuses et vastes, comme des guerriers tenaces, sachant mettre à profit la merveilleuse mobilité, l’ubiquité de leurs archers montés, l’arme même qui a donné à Gengis-khan ses victoires. Eux aussi faillirent réussir. Que leur a-t-il manqué pour cela ? De venir quelques années plus tôt, avant que la domination mandchoue eût donné à la vieille Chine une armature neuve. La Chine des derniers Ming était tombée dans une telle décrépitude que quiconque, Mongol, Japonais ou Mandchou, pouvait s’en emparer. Mais une fois la dynastie mandchoue p.621 installée sur le trône des Fils du Ciel, la Chine en reçut pour un siècle et demi comme une vie nouvelle. Les premiers empereurs mandchous, intelligents, actifs, encore libres des préjugés millénaires, firent un sérieux effort pour moderniser le pays ; les pièces d’artillerie pour eux fabriquées par les pères jésuites en témoignent. Galdan et Tséwang Rabdan, ces compagnons de Gengis-khan attardés sous Louis XIV, se heurtèrent aux canons mandchous dans le Gobi oriental, comme aux fusils moscovites sur l’Iénissei. Le XIII^{e} siècle se heurtait au XVIII^{e}. La partie n’était pas égale. Le dernier empire mongol s’effondra en pleine ascension parce qu’il était un anachronisme historique.

Annexion de la Kachgarie à l’empire mandchou.

@

On a vu que la Kachgarie, dont la capitale était Yarkand, formait avant 1755 une sorte d’État religieux musulman, entre les mains de la famille des

khôdja qarataghlik et sous le protectorat très effectif des khans djoungar. Après la mort du qarataghlik Danyâl-khôdja, le khan djoungar Galdan Tséreng (1727-1745) avait partagé les États du défunt entre les quatre fils de celui-ci : Djagân à Yarkand, Yoûsouf à Kachgar, Eiyoûb à Aqsou, 'Abd Allâh à Khotan. Au moment des guerres civiles entre prétendants djoungar, Yoûsouf, musulman zélé, profita des circonstances pour délivrer la Kachgarie de la suzeraineté de ces « païens » (1753-1754). En 1755 Amoursana, quand il était encore d’accord avec le maréchal Pan-ti, eut l’idée d’abattre la révolte des Qarataghlik en lâchant contre eux l’autre famille khôdja, celle des Aqtaghlik, leur ennemie héréditaire. Les Aqtaghlik étaient depuis 1720 retenus par les Djoungar dans une demi-captivité à Kouldja. Le chef aqtaghlik Bourhân ed-Dîn dit le Grand Khôdja, et son frère Khodjo Djân, dit le Petit Khôdja, acceptèrent avec empressement. Avec la petite armée mise à sa disposition par Amoursana et par les Chinois, Bourhân ed-Dîn enleva aux Qarataghlik d’abord Outch Tourfan, puis Kachgar, et enfin Yarkand. c’est-à-dire toute la Kachgarie.

Une fois en possession du pays, Bourhân ed-Dîn et Khodjo Djân mirent à profit la guerre qui venait d’éclater entre Amour-sana et le gouvernement chinois pour se déclarer indépendants des Djoungar comme de la Chine. Un détachement impérial fut massacré (fin du printemps 1757). Mais ces beaux jours n’eurent qu’un temps. Quand les Chinois eurent annexé la Dzoungarie, ils se retournèrent contre les deux khôdja. En 1758 une armée p.622 chinoise, commandée par le maréchal Tchao Houei, descendit de l’Ili au Tarim. Khodjo Djân, battu près de Koutcha [1], alla s’enfermer dans Yarkand où il fit une énergique résistance. De son côté Bourhân ed-Dîn s’enferma dans Kachgar. Après une guerre de sièges, pleine de péripéties, au cours de laquelle les Chinois, d’assiégeants, se trouvèrent un instant assiégés, Tchao Houei, au début de 1759, put, grâce à l’aide de renforts amenés par Fou-te, reprendre l’offensive. Yarkand se rendit la première, non sans que Khodjo Djân ait eu le temps de s’enfuir ; puis ce fut le tour de Kachgar, abandonnée de même par Bourhân ed-Dîn (1759) [2].

---

[1] 5e-6e lunes 1758 (juin-juillet).

[2] Prise de Kachgar par les Chinois, 6e lune de 1759 (août). Pour tous ces événements, la source la meilleure est le *Tong houa lou,* dans Courant, *L’Asie Centrale,* 115-120.

Les deux Khôdja se réfugièrent en Badakhchân, mais malgré la solidarité musulmane, le beg local céda aux menaces de la Chine [1]. Il fit exécuter les deux fugitifs et envoya la tête de Khodjo Djân au général impérial Fou-te. Tchao Houei annexa la Kachgarie à l’Empire sino-mandchou dans lequel elle forma la « Nouvelle Marche », *Sin-kiang.* Il sut d’ailleurs ménager les sentiments musulmans des indigènes.

L’annexion de l’Ili et de la Kachgarie par K’ien-long marqua la réalisation définitive du programme poursuivi depuis Pan Tch’ao par dix-huit siècles de politique chinoise en Asie, la revanche du sédentaire sur le nomade, des cultures sur la steppe.

@

[1] Cf. Mir Abdoul Kérim Boukhary, *Histoire de l’Asie Centrale,* 1740-1818, trad. Schefer, 285, 286.

ADDENDUM

@

L’histoire des T’o-pa ou Turcs Tabghatch qui dominèrent la Chine du nord au V^e^ siècle est particulièrement intéressante parce qu’elle nous montre le type même d’une horde turco-mongole à moitié sinisée (à moitié seulement) et, de ce fait, conservant toute sa supériorité militaire sur le peuple chinois, tout en ayant acquis une précieuse supériorité d’organisation sur les hordes restées sauvages du Nord. Au moment où le roi « tabghatch »T’o-pa Tao décide en 429 de diriger des contre-rezzous dans le Gobi oriental contre la horde mongole des Jouan-jouan, certains de ses conseillers lui font remarquer que les Chinois de l’empire sudiste (Nankin) pourront en profiter pour tenter quelque diversion. Il répond en substance :

> « Les Chinois sont fantassins et nous sommes cavaliers. Que peut un troupeau de poulains et de génisses contre des tigres ou une bande de loups ? Quant aux Jouan-jouan, ils paissent au nord durant l’été, puis ils se rabattent vers le sud en automne et viennent brigander sur nos frontières en hiver. Mais il suffit de les attaquer en été dans leurs pacages ; à cette époque les chevaux ne sont bons à rien, les étalons sont occupés des cavales et les juments des poulains. Il suffit de les attaquer à ce moment-là, de leur couper l’herbe et l’eau, et en quelques jours ils sont pris ou détruits ! [1]

La double supériorité ainsi affirmée est exactement celle qui fit par la suite la force du Gengiskhanide Khoubilaï contre, à la fois, la Chine des Song et les Mongols de Qaïdou, la force aussi des premiers Mandchous contre les dernières rébellions chinoises et l’hostilité des derniers Mongols. Mais ce double avantage ne durait jamais qu’un temps. Venait le moment où la sinisation des T’o-pa, des Khoubilaïdes ou des Mandchous se trouvait achevée. Alors ils étaient à la fois mis en échec par les hordes du Nord et soit éliminés, soit absorbés par la masse chinoise. *C’est là comme le rythme même de l’histoire sino-mongole.*

---

[1] Voir plus haut, p. 106.

P.-S. — Pour la naissance de Gengis-khan, la tradition mentionne comme plausible (page 254) la date donnée par les historiens persans : vers 1155, tandis que l’histoire officielle de la dynastie Yuan donne 1162. Mais dans une communication faite à la Société Asiatique le 9 décembre 1938, M. Pelliot vient d’exposer que de nouvelles recherches sur des sources chinoises de 1340 l’amènent à envisager pour la naissance du conquérant mongol la date de 1167. Gengis-khan, en 1227, serait donc mort âgé seulement de soixante ans à peine. Dans la même communication, M. Pelliot a rappelé qu’en mongol l’interprétation du nom de Témoudjin par « forgeron » est phonétiquement correcte. — Quant au nom du successeur de Gengis-khan, nous avons (comme pour le nom de Gengis-khan lui-même) adopté l’orthographe courante Ogödaï, mais en indiquant (page 318) que la transcription littérale serait Ogödëi.

@

TABLE DES CARTES HISTORIQUES

@

1. — Zone des steppes dans l’Eurasie.
2. — Répartition actuelle des Turco-mongols.
3. — Domaine cimmérien au VIIIe siècle avant Jésus-Christ.
4. — Domaine d’expansion des Scythes (VIIe-IIIe siècle avant J.-C.), puis des Sarmates (IIe siècle avant J.-C. IIe siècle de notre ère).
5. — L’art des steppes en Sibérie et en Mongolie.
6. — Première poussée des Hiong-nou et migration des Yuetche.
7. — L’Asie centrale à l’époque des Han.
8a. — La Chine et les grandes invasions : les royaumes huns dans la première moitié du IVe siècle de notre ère.
8b. — La Chine et les grandes invasions : les royaumes mouyong et « tangout » dans la seconde moitié du IVe siècle.
8c. — La Chine et les grandes invasions : le royaume t’o-pa ou wei en 398 et en 470.
9. — Les premiers empires « mongols » : Jouan-jouan et Hephtalites vers 500 de notre ère
10. — L’empire d’Attila.
11. — L’empire turc t’ou-kiue, fin du VIe siècle et début du VIIe.
12. — Domination chinoise en Asie Centrale sous les T’ang entre 630 et 750.
13. — Empire des Turcs Ouigour (de religion manichéenne) entre 745 et 840.
14. — La Chine du nord à l’époque des K’i-tan (XIe siècle).
15. — Le royaume kin vers 1150.
16. — L’Iran oriental sous les émirs samanides (Xe siècle).
17. — Le sultanat seldjouqide vers 1094.
18. — L’empire khwarezmien et l’empire qara-khitaï au commencement du XIIIe siècle.
19. — La steppe russe vers le Xe siècle.
20. — Unification de la Mongolie par Gengis-khan.
21. — L’empire mongol vers 1230.
22. — L’empire mongol entre 1230 et 1255.
23. — Empire mongol de Chine, maison de Khoubilaï.
24. — Le khanat de Djaghataï entre 1230 et 1365.
25. — Le royaume mongol de Perse (maison de Hulägu).
26. — L’Asie Antérieure vers 1360.

27. — L’empire de Tamerlan.
28. — Les Timourides (XVe siècle).
29. — Partage de la Horde d’Or.
30. — La Haute Asie aux XVIIe et XVIIIe siècles.

@